8-19-88
Coll. missing
Missing May thru Dec 1922
also Apr. thru Dec 1926

SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Janvier 1922

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Camille Jullian, *de l'Institut.* — Nous gardons la Patrie.

J.-E. Roberty. — Pour la Société des Nations.

John Viénot. — La Hollande fraternelle *(2e article).*

Aug. Hollard. — L'attitude de Jésus en face de la tradition.

Michèle-Andrée Guy. — Questions d'Art. — Ferdinand Hodler.

Wilfred Monod. — Fidéisme.

E.-J. — Au Linge.

J.-E. Cerisier. — Anglicans et Non-Conformistes.

Paul Deschanel. — Belles Paroles.

J.-E. Neel. — A travers les Revues.

Les livres.

J. Viénot. — Le Mois.

Nos Illustrations.

ADMINISTRATION

83, Boulevard Arago, 83

PARIS (XIVe)

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOIZIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements et Administration : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe.

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr. 00
Autres pays :	20 fr.
Le numéro séparé :	2 fr. 00

Pour la rentrée de Janvier

Au moment où nos familles se préoccupent de la renrée des classes, nous pensons leur être utiles en attirant leur attention sur l'Ecole des Yvelines-en-Brie (Seine-et-Marne) dont nous donnons ci-après le programme :

But de l'Ecole. — Les devoirs de l'école envers les enfants sont relatifs à leur éducation morale et religieuse, à leur instruction, à leur développement physique, à la culture de certaines facultés ou talents individuels.

Situation. — A 47 kilomètres de Paris. En pleine campagne entre les forêts de Crécy et d'Armainvilliers, à 120 mètres d'altitude, dans un domaine de 14 hectares.

Maisons. — Les enfants sont logés par groupe de vingt environ dans des maisons distinctes, et vivent là avec des professeurs des deux sexes. Le même groupe comprend des grands, des moyens et des petits. Tous prennent leur repas à la même table et partagent la même vie. Les enfants ont des salles d'étude et de jeux, une bibliothèque. Toutes les pièces sont chauffées par un calorifère central.

Education. — On tient avant tout à l'Ecole, à orienter la volonté de l'enfant : on cherche moins à développer sa combativité qu'à le rendre maître de lui et moralement ferme. On cherche à rendre autour de lui la vie belle pour exciter son intérêt et son activité.

Instruction. — L'Ecole suit le *Plan d'études officiel des Lycées.* Le travail des élèves en étude étant suivi et dirigé, les parents n'ont pas à demander pour leurs enfants de répétitions particulières. Les langues vivantes sont l'objet d'un enseignement particulièrement attentif. Les parents qui voudraient faire faire à leurs enfants un séjour en Angleterre, trouveront à l'Ecole les renseignements nécessaires. A la fin de chaque mois, un Bulletin rédigé par les professeurs et mentionnant les notes reçues, est envoyé aux parents. L'annuaire de l'Ecole renferme la liste des mentions et récompenses et le nom des élèves reçus au Baccalauréat.

Les élèves suivent un cours d'instruction religieuse fait pour les protestants par M. le pasteur de Saint-Denis-lès-Rebais. L'Ecole s'efforce, dans l'éducation et les pratiques religieuses des enfants, de seconder les ministres du culte et de répondre aux intentions des familles.

Hygiène. — Le travail intellectuel s'interrompt pendant trois heures au milieu de la journée. Les enfants ont neuf ou dix heures de sommeil. Une surveillance stricte les oblige à prendre les habitudes hygiéniques nécessaires. Douche tiède au lever et après le jeu ; un bain chaud par semaine. Les enfants sont pesés et mensurés chaque mois ; ces observations sont mentionnées sur les Bulletins mensuels.

L'Ecole a une infirmerie isolée : en cas de maladie ou d'accident, le médecin est appelé et les parents avertis par téléphone.

Arts et sports. — Le solfège et le chant sont pratiqués chaque jour par tous les élèves. La musique instrumentale est l'objet de leçons particulières sur la demande des parents. Un cours de dessin a lieu une ou deux fois par semaine.

Les jeux de foot-ball ou de hockey sont pratiqués sous la direction d'un professeur anglais. D'autres jours, les enfants font des travaux manuels ou du jardinage, ou sont occupés à la ferme.

Renseignements généraux

Les vacances durent à Noël, 15 jours, à Pâques, 3 semaines. La sortie a lieu le 13 juillet et la rentrée le 1er lundi d'octobre. Entre les vacances, les élèves ne quittent pas l'Ecole.

Le prix des pensions est sans faux frais ; en effet, dans ce prix sont comptés le prêt de la literie, des draps, des livres de classe, les menus raccommodages, l'enseignement du dessin, de la gymnastique, de la musique vocale, les frais relatifs aux travaux pratiques, l'usage de la bibliothèque, les fournitures scolaires. Le prix du trimestre, 1.200 francs doit être payé avant la rentrée des enfants.

Toutes facilités sont faites pour la constitution du trousseau. L'Ecole fournit le costume de jeu.

Adresse postale. — Ecole des Yvelines-en-Brie, aux Chapelles-Bourbon, par La Houssaye (S.-et-M.).

Adresse télégraphique. — Castagnol-La-Houssaye (Seine-et-Marne).

Téléphone : La Houssaye n° 5.

Station : MARLES, à 2 kilomètres de l'Ecole.

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. CASTAGNOL, directeur

L'*Annuaire illustré* est envoyé sur demande. — Références de pasteurs et de parents d'élèves.

EMPRUNT
du département du Nord

Le département du Nord procède actuellement à l'émission d'un emprunt de 150 millions de francs en 300.000 obligations 6 % nettes de tous impôts présents et futurs, amortissables en 30 ans. Ces obligations sont offertes au public au prix de 475 francs, jouissance 15 janvier et 15 juillet. Exceptionnellement, le premier coupon, payable le 15 juillet prochain, sera de 17 fr. 50, représentant l'intérêt du 15 décembre 1921 au 15 juillet 1922.

Le présent emprunt constituant un engagement direct du département vis-à-vis des porteurs d'obligations, ce dernier garantit le paiement régulier des arrérages et de l'amortissement des obligations. En outre, le Département a constitué irrévocablement en gage de l'emprunt, au profit de la Société Civile des porteurs d'obligations, trente annuités de l'Etat Français, dont le montant couvre intégralement le service d'intérêts et d'amortissement.

Les 300.000 obligations mises en souscription offrent tous les avantages d'un placement exceptionnellement sûr et rémunérateur. Au prix d'émission, elles capitalisent leurs intérêts à un taux voisin de 6,35 % net, sans tenir compte de la prime de remboursement.

La garantie est de premier ordre, puisque à l'engagement du département vient encore se superposer le gage de l'Etat Français.

Le produit de l'emprunt est destiné aux petits sinistrés du Département, à ceux dont les maisons avaient en 1914 une valeur inférieure à 10.000 fr. ; c'est assez en souligner le puissant intérêt moral.

Les demandes sont reçues aux guichets des établissements suivants : Banque privée, Crédit du Nord, Banque Générale du Nord, Banque Française, Banque d'Alsace et de Lorraine, Crédit Français, Crédit de l'Ouest, Société Centrale des Banques de Province et chez tous les Agents de Change, Banquiers et Changeurs du département du Nord.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre

5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience

par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'EVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6e édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SECOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

Produits de Gascogne

SÉLECTIONNÉS

Mme PELLISSON-BAUDOIN, à Condom (Gers)

1/1 Paté foie gras truffé de 280 gr., 1 Galantine truffée de 280 gr., 1/2 Paté pur porc de 250 gr., 1 Cassoulet de 500 gr., et une boîte de confitures, *franco domicile contre mandat* 26 fr.

Chèques postaux Bordeaux n° 6924 ou contre remboursement

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour... . 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

Cure solaire en altitude

Sanatorium d'Héliothérapie Amiral de Coligny

LES COURMETTES (890m)

par Tourettes-s/Loup (Alpes-Maritimes).

Traitement
de toutes les tuberculoses locales
sauf les pulmonaires

S'adresser au Dr G. MONOD, au Sanatorium

L'intérêt des Bons de la Défense Nationale

Les intérêts, payés d'avance et exonérés d'impôts, les Bons de la Défense nationale, n'ont pas varié. Ils s'élèvent, comme par le passé, à 5 % pour les bons à un an, à 4 ½ % pour les bons à six mois, et à 4 % pour les bons à trois mois. En souscrivant à un bon de 1.000 francs à un an, on n'a donc à verser que 950 francs ; à un bon de six mois, 977 fr. 50 ; à un bon à trois mois, 990 francs. On a donc le plus grand intérêt à acheter des bons à un an, qui rapportent plus que les autres et dont on retrouve la valeur accrue le jour de l'échéance. De tous les modes de placement, c'est assurément le plus commode et le plus sûr, puisqu'il permet de toucher des intérêts appréciables avec la garantie assurée d'être intégralement remboursé de son capital au bout d'une période déterminée.

GLOBÉOL

fortifie

Anémie
Croissance
Tuberculose
Neurasthénie
Convalescence

Le Flacf: fr 7 fr.
Les 3 fr 19f50.

Globéol permet le maximum d'effort.

Etablissements CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris.

SOCIÉTÉ CENTRALE ÉVANGÉLIQUE
53 bis, rue Saint-Lazare, PARIS, 9e

CALENDRIER A EFFEUILLER pour 1922
Une Parole pour tous, 9e année. **2.75**
Franco. **3.35**

BERGER-LEVRAULT, Editeurs
5, rue des Beaux-Arts, PARIS

LES PARABOLES
illustrées par **Eugène BURNAND**
Avant-propos par E.-M. de Vogüé, de l'Académie française

L'édition miniature des PARABOLES, qui fera l'admiration de tous les bibliophiles, est un petit volume de 205 p., mesurant 11 sur 17 cent.

Toutes les pages du volume, tiré sur papier vélin pur fil, sont entourées d'un cadre de filets rouges.

Les 76 illustrations qui ornent le volume se décomposent en
11 planches hors texte,
32 têtes de chapitre en couleurs,
6 vignettes dans le texte, en couleurs,
28 culs-de-lampe.

Prix net de l'exemplaire :
En reliure maroquinée souple grenat foncé, tête rouge . . . . . 20 fr.
En reliure souple mouton grenat foncé, filets or, tête dorée . . . . . 25 fr.
En reliure souple basane mouchetée, filets or, tête dorée. . . . . 30 fr.

L'Heure du Rein

A 10 h. du soir, prenez un verre d'**URODONAL**

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras
calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.
La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)

OR CONTROLÉ, jaune mat

I. CROIX DU LANGUEDOC
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu
av. col. bombée, h. 80m/m poids 3gr5 **97 50**

II. AUTRES CROIX ANCIENNES
Colombe bombée ou larme
a) haut. 33m/m poids 3gr7. **95 »**
b) haut. 29m/m poids 3 gr. **90 »**
c) haut. 26m/m poids 3 gr. **85 »**
d) haut. 18m/m poids 2 gr. **80 »**

ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Queyras 17e s/éc. **17 50**
2. Croix Cévenole, h. 36m/m **18 »**
» » h. 26m/m **17 »**
3. Croix Ancienne, h. 18m/m **16 50**

COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. **15 »**
Or forçat, l. 45 c/m., p. 3gr50 **92 50**

N. B. — *Tous ces prix s'entendent taxe de luxe incorporée.*

CROIX DU LANGUEDOC

Envoi franco contre mandat-poste adressé à — **M. STREET**, 200, Rue Rivoli, PARIS (1er arr.)
Bureaux de vente : à l'entresol, à gauche.

REMISE de 15 0/0 sur toutes les croix et colliers argent et de 10 0/0 sur toutes les croix et colliers en or.

NOUS GARDONS LA PATRIE[1]

Si large qu'on désire la société de demain, il faut qu'elle soit à base de patrie.

Des philosophes ont imaginé que ce monde de l'avenir serait sans patrie, qu'il romprait le lien millénaire qui nous fixe au sol et à ses frontières. Les hommes s'uniront, non pas suivant le lieu de leur naissance ou de leur domicile, mais suivant leur condition sociale ou leur profession. D'un bout à l'autre de l'Europe, par dessus les accidents de la nature, s'étaleront, les unes près des autres, d'immenses familles humaines, embrassant les êtres d'une même classe, d'un même travail. Ce qui fera le statut d'un homme, ce sera le métier, et non plus la nation. Le métier fournira aux sociétés humaines leurs cadres, leurs lois, leurs sentiments.

Un pareil monde serait partagé entre une tristesse infinie et un effroyable danger. Etendre son horizon à tous nos compagnons de travail épars dans l'univers, c'est, sous prétexte de regarder très loin, fermer les yeux aux douces habitudes et aux affections héréditaires qui entourent notre demeure et nous suivent dans la traversée de la vie. On pense vaguement à de lointains camarades qu'on ne verra jamais et qui ne vous ressemblent guère, on se détourne du voisin de village ou de quartier, qui est prêt à nous aider et à nous aimer et dont le foyer, suivant l'u-

(1) Nous espérons que M. C. Jullian ne nous en voudra pas de mettre ici en bonne place la belle conclusion d'une de ses leçons au Collège de France. Ses sentiments sont les nôtres et nous sommes sûrs qu'ils trouveront un écho profond dans l'âme de beaucoup de nos lecteurs qui ne savent pas séparer l'amour de la patrie du service de Jésus-Christ. Plus d'un, peut-être, voudra lire la leçon entière : *L'âge du Fer, la Vie de Métier et la Loi Morale du Travail*. Paris, Editions de la *Revue politique*, 286, Bd St-Germain, Paris.

sage antique, pourrait rallumer le nôtre. Cette chaude fraternité de voisinage, et la communauté municipale, et la communion patriotique, ces sentiments si chers au passé de notre race, sortis tout ensemble des profondeurs du sol où nous vivons et de celles de l'âme qui nous anime, s'évanouiraient dans cet internationalisme de classe, qui serait le règne universel de l'égoïsme professionnel.

Mais ce voisin, ce concitoyen, est un bourgeois, un intellectuel, et je suis un artisan, un prolétaire. Mais c'est précisément pour cela que la patrie est une chose charmante et variée, puisqu'elle amène à un mutuel amour les hommes de conditions et de métiers différents, qu'elle efface par affection les divergences de sort. Vous préférez détester votre voisin parce qu'il n'est pas de votre profession ? Alors, dans toutes les villes, dans toutes les rues, voilà des millions de contacts, qui, au lieu d'être des raisons d'amitié, seront des causes de jalousies, de colères et de querelles. Grouper les hommes en classes, c'est mettre l'humanité dans un état diffus de déchirement, de guerre civile. Les blessures de la bataille ne seront plus limitées aux frontières des nations ; haines et combats surgiront partout comme les marques d'un mal intérieur qui ne se guérira plus.

Plus d'une fois, dans l'histoire, les hommes ont essayé de se grouper ainsi, par classes ou par professions. Les vertus humaines n'y ont rien gagné. Athènes, Rome, toutes les cités antiques ont traversé une époque où leurs citoyens étaient distribués suivant leur origine sociale ; elles n'ont connu la liberté et la grandeur qu'après avoir abandonné ce système et réparti leurs habitants sans distinction d'état, suivant leurs domiciles ou leurs foyers, par quartiers de ville ou cantons ruraux. Je ne vous apprendrai pas les bénéfices que la France a réalisés, en 1789, à supprimer le régime des classes et des confréries, à ne plus admettre que des unités de citoyens, des personnes civiles rapprochées sur un même sol. Donner au métier, dans un Etat, une valeur de classement et de hié-

rarchie, c'est détacher l'homme de la terre, et la terre est pour les sociétés humaines, je le répéterai sans relâche, la raison de vivre, l'énergie qui les porte, les unit et les nourrit. Le meileur mode de groupement humain est celui qui enraçine au sol les êtres vivants, et qui, pour parler le langage des Gaulois, les fait communier en la Terre, mère de leurs peuples. Et c'est, dans une ville, le groupement par voisinages ; dans une nation, par cités, dans l'humanité, par patries.

***

Gardons la patrie comme la manière divine d'associer les hommes, de les exciter au travail, de rehausser leur métier. Qu'elle soit pour eux la force maîtresse qui inspire leurs volontés et qui dirige leurs tâches.

Gardons la patrie. Par elle, riches et pauvres sont associés, la liberté est égale pour tous, le pouvoir n'appartient ni à l'atelier, ni à l'autel, ni à l'épée, mais à la loi, et l'homme qui travaille rend service à tous ses frères d'alliance.

Gardons la patrie. Elle a fait ses preuves dans l'histoire. Elle y a mis les plus hautes vertus de courage et d'abnégation ; elle a suscité les actes les plus généreux, les poésies les plus belles ; elle a appris à aimer la vie et à ne point craindre la mort. Et l'œuvre de l'ouvrier n'a jamais été meilleure que lorsqu'il l'a faite sous la discipline morale de la patrie.

Gardons enfin la patrie, parce qu'elle nous conduira au progrès suprême, à l'idéal souverain, qui est la paix et le bien de l'humanité. Les devoirs et les mérites qu'elle a réalisés, accord, dévouement et travail, serviront un jour pour l'ensemble des hommes ; et les différentes nations seront les domiciles familiers où ils devront s'exercer. D'avoir placé si haut l'idée de patrie nous obligera à respecter et à aimer toutes les patries au même titre que la nôtre. La vie de famille et la vie de métier nous aident à travailler pour la France ; la vie de patrie nous aidera à travailler pour le genre humain. Camille JULLIAN

POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS[1]

« Et je vis comme une mer cristalline, mêlée de feu, et ceux qui avaient été vainqueurs de la bête..., placés sur cette mer cristalline, tenaient les harpes de Dieu. Et ils chantaient le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'agneau, en disant : grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur Dieu Tout-Puissant,... Car toutes les nations viendront se prosterner devant toi...» Apoc. XV, 2, 3. 4

Voilà, sous la forme apocalyptique — et passagère — de l'imagination juive, non seulement notre espérance, mais notre certitude.

Voici cette même certitude sous une forme chrétienne . « Les Royaumes de ce monde sont remis à notre Seigneur et à son Christ et il règnera aux siècles des siècles. (Apoc. XI 15).

« Il n'y a ici ni grec, ni juif, ni esclave, ni homme libre, mais tous sont un en Jésus-Christ ».

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés ».

Voici enfin cette même certitude sous une forme abstraite et rationnaliste, ou philosophique (je cite un philosophe contemporain) (2) : Il n'y a pas de fatalité. « Ce que nous appelons les lois de la nature (ou les lois économiques) exprime un certain aspect du réel, une certaine uniformité rigide que les choses revêtent, comme nous-mêmes nous nous fixons par l'habitude, dans une machinale répétition. Mais, sous cette apparence inerte, la spontanéité demeure et l'essence des choses est leur élan vers la perfection. »

Telle est donc l'atmosphère de foi et de haute raison dans laquelle nous nous plaçons ce matin pour attirer votre attention, M. F., sur les principes de la *Société des Nations*, ce splendide effort en faveur de la paix du monde, la plus vigoureuse poussée

(1) Sermon prêché à l'Oratoire du Louvre, le 11 décembre 1921, par le pasteur Roberty.

(2) Le professeur Werner, de l'Université de Genève, dans un article sur la pensée de Boutroux (*Journal de Genève*, 28 nov. 1921).

vers Dieu qui se soit jamais produite dans l'ordre international ; telle est la direction spirituelle qu'il nous faut suivre pour entourer d'une protection divine la première enfance de cette société encore menacée de tant de périls.

C'est dans l'*Assemblée générale du protestantisme français*, à Lyon, en novembre 1919, que l'institution annuelle de ce service fut votée. Il y avait dans cette assemblée des vieillards et des jeunes gens, des représentants de tous les groupes sociaux et de toutes les couleurs doctrinales, des conservateurs et des socialistes, mais tous, ou du moins presque tous, animés de l'esprit chrétien dans ses rapports avec la vie internationale, et c'est sur des motifs religieux et chrétiens, nettement formulés, qu'ils s'appuyèrent dans leur ordre du jour pour décider que l'esprit de la Société des Nations fût propagé dans nos Eglises, et par elles dans toute la France.

Nous ne nous livrons donc pas ici à une fantaisie personnelle, pour laquelle nous n'avons aucun goût ; nous obéissons à la conscience protestante française prise dans son ensemble.

Vous savez d'ailleurs que, cette semaine, grâce à l'initiative d'un groupe important de catholiques démocrates et libéraux, se réunit à Paris un *Congrès démocratique international*, le premier depuis la guerre, où se trouvent représentés presque tous les pays d'Europe, y compris l'Allemagne.

Dans ce genre d'activité, les protestants français ne sont pas au premier rang.

L'*Esprit de la Société des Nations !...* Qu'est-ce que cela veut dire ? Le mot esprit signifie ici, je n'ai pas à vous l'apprendre, les principes et les tendances qui animent une institution, un livre, une personne, une époque, comme on dit l'esprit de 1789, l'esprit de la Révolution française, l'esprit de la Monarchie de droit divin ; comme on dit aussi l'esprit du démon, l'esprit du monde — c'est le même ; comme on dit encore, l'esprit de la Bible, l'esprit du prophétisme hébreu, l'esprit apostolique, l'esprit des Michelet et des Quinet, des Proudhon, des Jaurès, des Wilson, l'esprit de ceux qui vivent au-dessus « d'*une mer cristalline, mêlée de feu*, ravagée par la tempête, *qui ont tué la bête, qui tiennent dans leurs mains les harpes de Dieu* et chantent devant le monde scandalisé : *Tes œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu Tout-Puissant, car toutes les nations viendront se prosterner devant toi !*

Nous essaierons de dire d'abord ce que l'esprit de la Société des Nations n'est pas, puis ce qu'il est. Nous verrons ensuite si vous voulez vous ranger parmi ses propagandistes ou parmi

ses destructeurs, le dernier mot devant rester, comme toujours parmi nous, à la liberté.

I

Ce qu'il n'est pas. Il n'est pas un esprit chimérique.

Vous savez les railleries ou les quolibets qui l'ont accueilli, non pas de la part des peuples, mais de presque tous leurs gouvernements, quand cet esprit s'exprima pour la première fois dans les discours du président Wilson. Vous savez que plusieurs de ceux-là même qui travaillaient à faire insérer le célèbre pacte dans le traité de Versailles, se détournaient en souriant pour le qualifier d'utopie, pendant que leur plume s'appliquait à écrire les termes du Covenant. Vous connaissez l'attitude vraiement navrante des Etats-Unis — ils s'efforcent actuellement, en quelque mesure, plus ou moins bien, de réparer leur faute, à tout pêcheur qui s'amende, miséricorde ! — reniant leur plus grand homme d'Etat, et criblant de blessures qu'ils espéraient mortelles, l'enfant nouveau né. Mais l'enfant a résisté, grâce précisément à l'esprit vital qui était en lui ; il a grandi, malgré le climat pernicieux dont on l'enveloppait ; il est maintenant plus robuste qu'il y a trois ans ; la Société des Nations existe, délibère, donne des conseils qui sont obéis. Il n'est pas superflu de rappeler quelques-uns des services qu'elle a déjà rendus, quelques-unes des causes de guerre qu'elle a déjà évitées.

Les différends concernant les îles d'Aland et les rapports entre la Lithuanie et la Pologne n'ont pas encore donné lieu à des règlements définitifs, mais l'intervention de la Société n'a pas été inutile puisque la neutralité des Iles d'Aland est maintenant reconnue par la Suède et la Finlande depuis le mois de juin 1921, et qu'à propos de Vilna, la ligne de démarcation entre l'armée polonaise et l'armée lithuanienne a été respectée. La Société des Nations a empêché sur ce point, qu'on se tue.

N'est-ce rien que d'être parvenu à propos de l'administration de la ville libre de Dantzig, enclavée entre la Prusse Occidentale et la Prusse orientale et reliée par un couloir polonais à la Pologne, d'être parvenu à maintenir l'équilibre entre les intérêts contradictoires, et, en même temps, à assurer, outre le développement économique de Dantzig, les droits et privilèges conférés par le traité à la Pologne ?

N'est-ce rien d'administrer si judicieusement le territoire de la Sarre, de créer dans cette partie de l'Allemagne, qui, sauf les mines, n'appartient pour le moment à personne, une justice, un budget, un ravitaillement normal, qui font de cet état auto-

nome, placé sous la direction de la Société, un des coins les plus prospères ou les moins malheureux de l'Europe, si bien que, à une délégation sarroise, venue se plaindre à Genève, sous l'instigation de l'Allemagne, le délégué anglais a pu répondre, applaudi par toute l'assemblée, qu'il faisait meilleur vivre dans la Sarre qu'en Angleterre.

Et le partage de la Haute-Silésie, le plus grave conflit d'intérêts qui soit survenu entre les grandes puissances depuis la signature de la paix ; la France et l'Angleterre s'acharnant à proposer des solutions radicalement opposées, et, en désespoir de cause, se tournant vers cette chimérique, cette idéologue, cette stupide institution wilsonnienne dont le siège est à Genève — pensez donc ! — recevant d'elle, un mois plus tard, de tels avis, que le conflit disparaît et que la solution a été reconnue équitable par la Pologne et les Hauts-Silésiens allemands eux-mêmes, disposés à conclure avec les Polonais un accord économique.

Où sont, dans l'intervention de la Société des Nations, l'incompétence technique et le manque de sens politique ? Où est la chimère ? La chimère, elle couvrait de ses ailes bleues et empoisonnées le cerveau de ces hommes violents d'Autriche et d'Allemagne qui adoraient la guerre, enseignaient à la jeunesse à se prosterner devant la bête, et qui pensaient que leurs épées entrecroisées devaient leur permettre de régner en maîtres sur toute l'Europe, et dont les trônes se sont écroulés, parce qu'ils n'ont pas voulu écouter le cantique chanté par les invisibles génies qui tiennent les harpes de Dieu.

L'esprit de la Société des Nations n'est pas un esprit satisfait, hostile à une évolution future.

Le pacte wilsonien n'est pas un bloc rigide ; et ce qui le prouve, ce sont les amendements au pacte déjà adoptés dans la dernière session de Genève (1), c'est la possibilité de se réformer et d'évoluer vers une véritable fédération des peuples munie d'une force de police internationale capable de faire respecter ses décisions, selon la conception préconisée depuis le début par la délégation française. Sans doute, nous sommes extrêmement loin d'un pareil idéal, et nous n'y arriverons pas de sitôt, et surtout nous n'y arriverons jamais, si les peuples devenus complètement fous s'entêtent dans un patriotisme idolâtre, si les chrétiens ensevelis dans un credo purement théologique, refusent de christianiser leur action politique et sociale.

Cependant quelques indices favorables se présentent. Le

(1) Voir les *Résumés mensuels de la Société des nations*, n° 6 et 7.

Conseil de la Société des Nations où prédominent actuellement les seules grandes puissances, va être élargi afin de comprendre aussi des membres des petits Etats. Des propositions ont également été faites pour que le Conseil fût en plus étroit rapport avec les peuples qu'il représente et que la Société s'achemine vers une organisation plus démocratique.

La *Cour internationale de justice* qui vient d'être fondée et le *Bureau international du travail* qui fonctionne depuis deux ans, à l'inspiration et à l'activité duquel un des chefs les plus éclairés de la bourgeoisie française (1) a rendu un magnifique hommage, entretiennent au sein même de la Société une autorité morale, une puissance de souplesse, un sens des réalités, un esprit d'avant-garde qui permettent d'entrevoir le jour où toutes les nations en feront partie, où l'Allemagne, la Russie, la Turquie, les Etats-Unis prendront leur part dans ces débats, oui, les Etats-Unis eux-mêmes qui rêvent d'ébaucher maintenant une association de nations à la Harding pour contrecarrer ou réformer, d'après eux, la Société des Nations à la Wilson ! Faut-il pourtant que cette pensée, la plus vraie qui soit sortie de la guerre mondiale, la pensée d'un groupement de tous les peuples pour se défendre et se surveiller mutuellement afin d'éviter les conflits sanglants, soit enracinée désormais dans la réalité pour que le gouvernement qui a refusé de signer le traité de Versailles, à cause de la Société des Nations cherche par divers moyens à en reconstruire une nouvelle effigie.

Les grandes institutions de l'humanité ne sont pas fondées d'autorité, mais croissent lentement, organiquement, comme la nature elle-même. Si, en 1815, la *Sainte Alliance* du congrès de Vienne a justement échoué, c'est qu'elle était animée de tendances absolument contraires à celles qui distinguent le pacte wilsonien ; ce qui la caractérisait, c'était l'esprit impérialiste, militariste, en opposition avec le droit absolu des petites nations pour lesquelles les Alliés ont versé leur sang, qu'ils sont allés réveiller spécialement dans les tombes tchèques et polonaises.

La Société des Nations est, à l'heure actuelle, le seul organisme vivant qui prolonge dans la paix l'inspiration même des Alliés, prolongement de l'effort des peuples pour tenter de se gouverner eux-mêmes et pour se protéger eux-mêmes contre les injustes agressions. Les dissentiments actuels, — inévitables — ne détruisent pas la qualité, la signification de cet effort. Si cet effort est encore très imparfait, on peut s'attendre, en raison même des principes qui l'animent, à une évolution progressive jusqu'à donner naissance à une société financière

(1) M. Noblemaire.

des nations (1) — n'en parle-t-on pas ? — pour se protéger contre la misère universelle aussi bien que contre la guerre. Non seulement le plus haut idéal religieux milite en faveur du pacte célèbre, mais encore l'urgence des intérêts nationaux les plus immédiats. Ce n'est pas seulement le cantique de Moïse et de l'agneau et la mélodie des harpes de Dieu qui guident les pas de la Société des Nations, mais encore la plainte douloureuse des peuples qui, s'ils ne se fédèrent pas, s'en vont périr dans une catastrophe dont la guerre de 1914 n'aura été qu'un enfantin prélude.

Tout le malaise actuel — même chez ceux qui continuent à rire — vient de là, du pressentiment de la mort de l'Europe et de sa civilisation, si les peuples ne s'associent pas, si la Société des Nations est arrêtée dans son essor, dans son évolution.

II

Ceci nous amène maintenant à dire brièvement en quoi consiste l'esprit de la Société et à faire remarquer, premièrement, que c'est un esprit patriotique, mais d'un patriotisme chrétien.

Nous vous avons souvent rappelé pendant la guerre qu'il existe diverses sortes de patriotisme, et que toutes ne méritent pas l'assentiment des chrétiens. Il est des patriotismes idolâtres, pour lesquels la patrie plane au-dessus de Dieu, au-dessus de la justice, et qui dégagent une odeur affreuse, comme le patriotisme austro-germain qui détermina la guerre de 1914.

Or l'esprit de la Société des Nations affirme l'individualité de chaque nation puisqu'elle est instituée pour la sauvegarde de ces mêmes nations ; elle reconnaît que chaque peuple, petit ou grand, a le droit de se développer suivant ses traditions particulières pourvu qu'il refuse de s'agrandir par la violence et qu'il reconnaisse une règle internationale à laquelle l'oblige précisément sa loyauté vis-à-vis des autres Etats.

Un patriotisme chrétien, c'est cela. Il refuse d'agrandir sa patrie par la violence, il reconnaît qu'il y a une loi, un idéal, un Dieu au-dessus de la patrie et qu'aucune nation n'a le droit de dire : ma nation au-dessus de tout. Cela, c'est le cri de guerre allemand, « Deutschland über alles » ; ce n'est pas une maxime chrétienne, ni une maxime française.

Car le patriotisme qui distingue l'esprit de la Société des Nations, n'est pas seulement chrétien, il est réellement français, et de la meilleure et de la plus indestructible France. Si j'en

(1) La conférence de Cannes semble un premier pas dans cette direction.

avais le temps, je vous le montrerais, car cette démonstration historique a été faite (1). Chez aucun peuple au monde, vous ne trouverez un aussi grand nombre de personnalités politiques, littéraires, scientifiques ou religieuses qui aient préparé par leurs écrits l'avènement de la Société des Nations, depuis Henri IV jusqu'aux idéalistes français contemporains en passant par plusieurs prêtres et pasteurs et des philosophes comme Rousseau, Condorcet et Montesquieu, et les patriotes de 1792, et les socialistes patriotes de 1848. Les crises de nationalisme guerrier qui ont figuré dans l'histoire de notre pays provenaient de sa passion malheureuse pour un ou deux hommes de génie, mais ne sortaient pas de l'essence du caractère français qui n'est pas impérialiste, qui se contente de peu, surtout dans l'ordre matériel, — comparez le prix de l'entretien d'un soldat français dans l'Allemagne occupée, avec le prix de l'entretien des autres — qui éprouve surtout un besoin de justice et d'humanité — lisez les plus belles lettres des Français qui ont été tués — oui, le caractère français qui s'élance d'instinct au secours de l'opprimé, et de toute nation qui lutte pour sa liberté, et qui, dans la France méconnue, ravagée comme elle l'est encore actuellement, en arrive à dire aujourd'hui par la voix d'un maréchal de France (2), le 5 mai dernier, près du tombeau de Napoléon Ier: « Identifiant la grandeur de son pays avec la sienne propre, c'est par les armes que Napoléon voudra régler le sort des nations, comme si, dans le monde civilisé, la morale ne devait pas avoir raison d'une puissance uniquement basée sur la force, si géniale soit-elle. Décidément le devoir reste commun à tous ; c'est la justice à respecter partout ; au-dessus de la guerre il y a la paix. Décidément, l'homme le plus doué s'égare qui s'écarte de la loi morale des sociétés, faite de ces principes de liberté, d'égalié et de fraternité qui constituent l'essence même du christianisme. »

Ainsi parle un grand homme de guerre, français.

Et je pourrais citer encore cette parole révélatrice du progrès même des idées dans l'Europe de 1921 ; elle fut prononcée ou plutôt écrite par un Français vivant, ancien président de la République : (3). « Ce n'est pas parce que nous avons été vainqueurs que nous réclamons des réparations, c'est parce que nous avons été injustement attaqués. » Quelle transposition, quel renversement des pensées du monde ! Vainqueur ou vaincu, le droit reste le droit. Le droit de la force, purement parcequ'elle

(1) Voir *L'Union pour la Vérité*, n° 5 et 6 de 1920, 21, rue Visconti, Paris.
(2) Foch.
(3) Poincaré (*Lettres libres*).

est la force, n'existe plus dans les meilleures consciences européennes ; et c'est un peuple vainqueur qui l'affirme. Quel progrès, quelle nouveauté !...

Vous me direz, c'est en Allemagne qu'il faut prêcher le patriotisme chrétien !

Evidemment. La grande majorité de l'Allemagne, tout au moins dans les classes dirigeantes, est encore esclave des patriotismes barbares. Mais il existe de l'autre côté du Rhin, un groupe de plus en plus actif qui s'élève avec force et persistance contre cette barbarie, et vous me remercierez de vous lire cette invocation au soldat allemand inconnu, écrite par le professeur Fœrster (1) un des premiers qui lutta contre le militarisme germanique et qui paya de diverses persécutions son courage et l'amour chrétien de son pays : « O soldat allemand inconnu ! Tu mérites certes, qu'on porte ton deuil, à toi aussi, et que tu ne sois point oublié. Car tu as dû endurer quelquechose qui fut épargné aux soldats inconnus des pays vainqueurs. Tu as perdu sans retour, pendant la guerre, la foi que ton sacrifice servait une cause auguste ; tu as enduré une souffrance injustifiée, et, de plus en plus, tu t'es senti l'exécuteur sans défense de la lourde culpabilité de tes classes dirigeantes. Tu n'as pas pu croire qu'une victoire de tes chefs militaires servirait à l'élévation de ton peuple. Bien au contraire, tu as dû toujours davantage te rendre compte que, seul, l'effondrement de la conception germanique d'alors pourrait ouvrir la voie à une Allemagne meilleure. C'est ainsi que tu t'es trouvé dans la tranchée, sans espérance et sans soutien, et que maintenant tu es enfoui dans la terre étrangère entouré dans la mort d'une persistante hostilité. L'affection des tiens ne sait où retrouver ton corps et elle ignore, au fond, pourquoi tu es tombé. Ta patrie continue à subir la malédiction du mauvais génie qui, sans raison, et prématurément, t'as précipité, toi et des milliers de tes semblables, dans la tombe.

« O soldat allemand inconnu, vaillant dépositaire du sort poignant d'un peuple, ta mort obscure ne sera rachetée que par une vie toute nouvelle, découlant d'une âme purifiée, qui deviendra une bénédiction pour la patrie et pour le monde entier.»

Voilà l'esprit du vrai patriotisme, voilà le patriotisme de la Société des Nations.

Enfin, l'esprit de la Société des Nations est un esprit de foi en la puissance de Dieu et de son Evangile.

Je ne veux pas dire que tous les partisans de la Société des

(1) Dans la *Menschheit* de Novembre 1921.

Nations appartiennent à l'Eglise chrétienne, mais à coup sûr ce sont des hommes et des femmes qui croient en la toute puissance de l'Esprit, à « l'élan des choses vers la perfection », à la souveraineté d'un idéal fraternel auquel il faut tout sacrifier et qui, lui, ne peut être sacrifié à rien. Et n'est-ce pas là l'essence même de l'esprit du Christ ? Il a été crucifié en 1914, mais il renaît dans cette merveilleuse tentative des peuples pour fonder la paix.

Et si vous restez insensible devant un pareil événement, s'il n'éveille en vous aucun frémissement d'espoir, c'est qu'évidemment pour vous la fatalité gouverne le monde et une fatalité purement bestiale ; c'est que, pour vous, la guerre est éternelle et que l'humanité restera maudite jusqu'au dernier soupir du dernier homme, et que toute la race, depuis Adam jusqu'à l'ultime créature pensante sur notre globe, s'engouffre chaque jour dans le néant, de sorte que tout ce sang versé sur la terre, toutes ces tortures et tous ces sacrifices, et ces prodiges de fidélité dans l'amour, que tout ce drame je ne sais combien de fois millénaire de l'humanité dont les épisodes projettent leurs splendeurs et leurs ombres sur les murailles du ciel et de la terre, n'est qu'une farce colossale que se joue à lui-même, sans le savoir, le mécanisme universel !... Si c'est là ce que vous croyez, je ne dis pas que cette opinion honore votre raison, mais je dis que notre peine est perdue, notre prédication est vaine, que l'Evangile est une illusion..., et ce chant que j'entends depuis mon enfance et que j'entendrai jusqu'à mon dernier soupir, ce chant qui a passé sur la *mer cristalline*, ce *cantique de Moïse et de l'agneau que jouent les harpes de Dieu*, ce chant divin qui a retenti dans le cœur de milliers de nos enfants s'imaginant, les innocents, qu'ils tombaient pour la dernière guerre, ce chant céleste n'est plus qu'une hallucination auditive qui ne signifie absolument rien !...

Mes frères, il faut choisir... Il est tellement douloureux de voir des chrétiens s'assembler en foule dans les églises pendant qu'ils laissent leur vie politique et sociale ravagée par l'esprit du démon...

Ou la Foi, dans son sens profond, spirituel, illimité, et son programme d'action qui conduit à la vie ; ou l'Incroyance, avec son programme de mort qui conduit à la banqueroute totale de toute la race.

La *Société des Nations* est, avant tout, une création de la Foi. C'est pourquoi elle reste infiniment chère à ceux qui croient à la souveraineté de Dieu, et à l'avenir magnifique de l'esprit du Fils de l'homme, de Jésus le Sauveur ! J.-Emile ROBERTY

LA HOLLANDE FRATERNELLE [1]

Il y a un homme en Hollande à qui je dois une visite, c'est le ministre de France, M. Charles Benoist. C'est lui-même qui me prévient en m'invitant à déjeûner avec MM. les pasteurs Krop et Michelin-Moreau. M. Charles Benoist est trop connu en France comme écrivain et homme politique pour avoir besoin d'être présenté à nos lecteurs. Son œuvre au Pays-Bas comme représentant de la France échappe à notre compétence. Simple pélerin de l'Histoire et des souvenirs, qu'il nous soit permis de dire seulement qu'il nous a été infiniment agréable de passer une heure dans une maison française et de jouir de la conversation d'un homme aimable, instruit, bien disant, spirituel, qui, par la dignité de sa vie, représente admirablement cette France, « comme il faut » qui échappe trop souvent aux étrangers. Nous avons été heureux de revoir près de lui M. Siegfried, conseiller d'ambassade, et de rencontrer aussi M. Glaser, attaché commercial.

Après avoir respiré une heure un peu d'air français, me voici en route pour Leyde.

Leyde, c'est la vieille université célèbre, c'est là que Scaliger, français, a fait l'éducation du prince Henri, fils de Louise de Coligny et tige de la maison régnante. C'est là que se trouve la Bibliothèque de l'Eglise wallonne dirigée par notre ami le pasteur Cler. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de rapports entre cette Université et les nôtres, entre cette Faculté de théologie et les nôtres,

(1) Voir le numéro de la *Revue chrétienne* de juillet-décembre 1921

alors qu'on ne peut guère faire un peu d'histoire protestante sans rencontrer une personnalité dont on sache qu'il a été « professeur à Leyde » ? C'est un peu notre faute à tous. Mais, après tout, il n'y a pas de faute qui ne se répare. Justement, j'ai le plaisir de rencontrer le professeur I. Huizinga, qui rentre de Paris où il a fait une conférence sur un sujet où il est passé maître : Le déclin du Moyen-Age. Nous verrons bientôt son livre en français et nous le lirons avec plaisir et profit. Il faut féliciter la *Société d'histoire diplomatique* d'avoir appelé M. Huizinga à Paris et d'avoir envoyé à Leyde notre ami M. Edouard Rott, dont on connaît les travaux hors de pair. Aucun historien ne peut plus s'en passer.

J'ai le plaisir de retrouver à Leyde M. de Blécourt, professeur à la Faculté de droit.

A Leyde, un plaisir m'attendait, celui de pouvoir parler familièrement à un cercle d'étudiants et d'étudiantes. On m'interroge et je réponds. Etudes, vie religieuse et morale des étudiants en France, leur activité dans *la Cause*, voilà les sujets d'une conversation coupée du thé obligatoire. Puis, deux étudiants m'emmènent dîner à leur cercle, et je me dis que les étudiants de Leyde sont des privilégiés de pouvoir mener une vie d'études en même temps qu'une vie sociale où tous se rencontrent et se mêlent. Le soir, j'ai à faire une conférence à l'Eglise wallonne et me voilà enfin chez mes hôtes le Dr et Madame Timmermann. Il est minuit quand la parole s'arrête derrière la barrière de mes dents.

Le lendemain de bonne heure, le fidèle ami Cler me met dans le train d'Amsterdam.

J'ai déjà goûté de l'hospitalité d'Amsterdam, je sais d'avance que j'y serai reçu, piloté, conduit de la manière la plus aimable. En effet, à peine descendu du train, j'aperçois la haute silhouette de M. Groote, pasteur de la communauté luthérienne et, près de lui, M. van Royen, dont le nom me reviendra et un autre bon ami, M. Engelberts. Après un agréable déjeûner familial et

une promenade dans le quartier juif, je suis conduit chez mes hôtes, M. et Mme van Meer. J'y retrouve mes amis de l'an dernier, leurs enfants, et leur nièce, excellente élève du brillant professeur de l'Université, M. Salverda de Grave, que j'aurai le regret de ne pas voir à ce passage trop rapide. M. et Mme van Meer sont étonnés... savez-vous de quoi ? De ce que je ne me sois pas fait adresser mon courrier chez eux — comme si j'avais un droit préétabli sur leur maison. Ceci pour faire comprendre le ton et l'esprit de l'hospitalité hollandaise.

Le soir, il y a conférence à l'église mennonite, avec projections, faite en hollandais par M. Dykema, pasteur de cette communauté. Il est si clair et si net que, comme il parle beaucoup de l'histoire des protestants de France, je saisis la plus grande partie de ce qu'il dit. Après lui, naturellement, c'est mon tour et voilà la fin d'une excellente journée.

Le lendemain, M. Groote réunit quelques amis à déjeûner, puis c'est une promenade au Vondelpark avec l'excellent M. Dykema, et le soir une conférence historique que je donne à la nouvelle église wallonne.

Le samedi est marqué par une réunion de salon chez M. et Mme Beels. J'y parle de la France religieuse, de nos deuils et de nos soucis, de nos joies aussi, du réveil qui s'indique en plusieurs églises et des libres acquisitions que nous faisons sans bruit chaque année. Je n'ai pas pu faire la connaissance directe de tous les assistants. Je relèverai seulement quelques noms qui me permettront de faire saisir comment il serait bien facile de faire connaître la vraie France à des étrangers à qui nous sommes liés par tant d'attaches. Je ne puis saluer personne dans ce salon sans qu'un souvenir ancien ou récent s'éveille en mon cerveau. M. Beels, mon hôte, a une sœur dont le nom est universellement connu à Mulhouse par le bien qu'elle y fait comme diaconesse. Voici Mme Pallu de la Barrière, femme du consul de France, à Amsterdam, protestante ; Mme Sillem, alliée de la famille Beels ·

M. Cromelin, dont le nom est célèbre dans l'histoire du Refuge ; M. Quarles van Uffort, dont la femme, suissesse d'origine est parente de M. Warnery, membre de la commission synodale de Montbéliard ; M. le Dr L. M. de Jong Schowenburg, descendant du général Willate dont M. Euschédé a écrit l'histoire (*Les Willates en France et aux Pays-Bas*). Voici Madame Hœufft. Ce nom ne vous dit rien. Il signifie quelque chose pourtant comme vous l'allez voir. L'an dernier, en touchant quelques volumes chez M. Hubert de Pourtalès, je lus sur un vieux bouquin du XVIIe siècle le nom du possesseur : *Hœufft*. Je fis remarquer tout de suite que le livre n'avait pas appartenu à un propriétaire ordinaire. Jean Hœufft, en effet, marchand, né à Liège en 1578, fils de Jean Hœufft, de Ruremonde, se fit naturaliser français en 1601. Dans les registres du Conseil d'Etat tenu à Charenton, le 25 août 1636, il est question de lui pour avoir fourni des munitions d'artillerie aux arsenaux de Louis XIII. Plus tard, il devient commissaire des Etats généraux des Pays-Bas, puis conseiller et secrétaire du roi de France, de 1643 à 1651, date de sa mort. Le célèbre Grotius le cite comme son ami. C'était le bon temps de l'alliance franco-hollandaise rompue par la politique cléricale de Louis XIV et par la fatale Révocation de l'Edit de Nantes qui fit des Hollandais et de Guillaume leur chef, les ennemis les plus implacables et les plus redoutables du roi et de la France, hélas ! Mais à qui la faute ? Sur qui retombe la responsabilité de nos désastres d'alors, sinon sur Louis XIV lui-même et ses détestables inspirateurs du clergé. La politique cléricale en France a toujours été désastreuse pour le pays. *Et nunc reges, erudimini !* Songez-y, hommes puissants !

Quoiqu'il en soit, Jean Hœufft mourut célibataire, laissant à ses héritiers des Pays-Bas une fortune importante et des propriétés près de La Rochelle. La famille s'était en effet perpétuée en Hollande. Un neveu du Conseiller Jean Hœuft, Théodore, avait épousé Marie de Witt, sœur des illustres frères Jean et Cornelle de Witt, massa-

crés par la population de La Haye, le 20 août 1672. En 1881, le chevalier Henri Hœufft de Velsen, était chambellan du roi des Pays-Bas. Comme on l'a vu, cette famille subsiste encore. Elle possède, paraît-il, des documents intéressants sur les affaires de l'Aunis et du Bas-Poitou au temps de la Révocation. Il serait très utile aux historiens français de pouvoir les consulter. Nous confions ce souci à Mme Hœufft, d'Amsterdam.

Ce sont ces souvenirs que j'évoquais, entre autres, dans le salon de Mme Beels, le 26 novembre dernier. J'avais précisément dans ma poche un mereau huguenot. On sait ce qu'étaient ces petites médailles de plomb qui permettaient aux Protestants de se faire connaître du pasteur en se présentant à la communion. On sait aussi qu'avant la Révocation tout temple où il était établi qu'un catholique avait pénétré, était condamné à être démoli. Pour obtenir cette démolition, certains catholiques n'hésitaient pas à se faufiler au milieu des huguenots qu'ils dénonçaient ensuite. Pour éviter ce malheur, les protestants devaient montrer leur mereau avant d'entrer dans le lieu de réunion.

Je rappelai ce souvenir en faisant circuler le mereau que j'avais apporté.

Après la conférence, le maître de la maison vint à moi et me dit : « Vous nous avez montré le mereau qui était la marque des bons huguenots. Dans notre famille, nous avons aussi notre mereau. C'est une médaille que je remets à mes enfants quand ils se marient. Je vous offre celle-ci en souvenir de ce jour et en signe d'adoption. Dès ce moment, vous êtes des nôtres. » Il me tendait en même temps une pièce d'argent ancienne dont l'avers représentait un beau navire prenant la mer sous la protection d'une devise plus belle encore : « *Vigilate, Deo confidentes.* » « Veillez, en vous confiant en Dieu. »

Peut-on imaginer une manière plus aimable de se montrer hospitalier ? Ai-je donc eu tort d'intituler ces pages : la *Hollande fraternelle* ? Le soir, il y avait repos,

repos avec quelques amis dans l'aimable foyer de M. et Mme van Royen.

Le lendemain était un dimanche. Je prêchai à l'Eglise wallonne, fraternellement ouverte par M. le pasteur Arnal. Je dirai à ce propos, qu'on devrait bien aider M. Arnal à développer sa bibliothèque française afin de prouver à nos amis de là-bas, qu'on lit autre chose chez nous que la littérature faisandée qui s'étale dans les kiosques des gares. Que ce soit mon remerciement à M. et Mme Arnal de leur si bon accueil.

L'après-midi du même jour, je rentrais à Rotterdam, un peu fatigué, mais heureux d'avoir rempli de point en point, le programme tracé d'avance par nos amis de là-bas, de concert avec M. Krop.

Qu'on me pardonne cette statistique à l'américaine :

J'avais parlé publiquement douze fois en huit jours. C'était le cas de dire une fois de plus :

Sat prata biberunt,

il est temps d'arrêter la pluie des paroles.

Espérons du moins que quelques-unes d'entre elles auront pu faire germer les bonnes semences de la confiance et du respect réciproques.

Je serais ingrat d'oublier les quelques heures de détente du dernier jour, chez mes hôtes, M. et Mme Jongeneel, chez M. et Mme van Wyngaarden, où j'eus le plaisir de rencontrer une fois de plus, l'aimable consul français de Rotterdam et Mme Petitpied, et à la table d'un cercle, les membres du Conseil wallon de Rotterdam.

Je remercie ces messieurs de leur accueil et spécialement le pasteur Reyss, de ce qu'il a fait pour moi. Je n'oublie pas, certes, qu'un membre de l'église wallonne possède un manuscrit qui me paraît de grande valeur, d'une valeur telle que je lui consacrerai ici une note spéciale. M. P. Baelde ne perdra rien pour attendre.

Et maintenant, c'est fini. Le lendemain, sur le quai de la gare, le fidèle Dr Krop, jamais pressé, toujours prêt,

M. van Wyngaarden, M. P.-C. Jongeneel. Le Consul de France, M. Petitpied, se trouve là aussi, un consul de France qui parle le hollandais. Ce sont les adieux.

Voltaire quittant les Hollandais qu'il avait heurtés et peu compris, leur décochait le trait du Parthe :

Adieu, canaux, canards, canailles !

Pour moi, ami des vieux bouquins, j'en ai un dans ma poche où je lis :

« La Hollande est le pays du bonheur et de la liberté. L'homme en Hollande n'est sujet qu'aux lois. C'est elles seules qu'il craint et qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connaît d'autres maîtres que la vertu et son devoir. Les Bourgeois en Hollande, sont affables, polis, serviables, incapables d'aucun mauvais procédé. De la liberté, naît l'amour de la patrie. La Hollande semble la patrie des philosophes, libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison, ils sont les maîtres d'en faire usage, et la liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur génie, leur donne un avantage considérable sur les autres savants. »

C'est la liberté des pays protestants. Heureux les peuples qui savent conserver et développer un pareil héritage!

Ce tableau est-il juste encore? A nos amis hollandais de répondre — à eux aussi de faire qu'il le redevienne, s'il ne l'est plus.

Encore un mot. Mon voyage a eu un épilogue. Quelques jours après mon retour, le prince Henri des Pays-Bas, arrivait lui-même à Paris, il voulait bien me convoquer chez son ministre, S. Exc. M. le Jonkheer Loudon, et me faire remettre pour nos églises une somme de 20.000 francs. A son départ, le Prince remettait de même à la *Croix-Rouge française*, une somme de cent mille francs, si je suis bien informé. A mon départ de là-bas, j'avais reçu moi-même un chèque de 9.000 francs, et cela malgré les circonstances contraires, la crise terrible du

(1) Amelot de la Houssaye, *Mémoires historiques*, III, 349.

commerce provoquée par l'état des changes. Il y a donc, encore une fois, une *Hollande fraternelle*.

Ces dons spontanés en faveur de nos malheureuses églises sont, je le répète, les résultats de visites faites depuis trois ans par quelques-uns de nos frères de Hollande. J'ai promis de les raconter. Ce sera pour la prochaine fois.

En attendant, une pensée s'impose à moi. Que ferons-nous pour reconnaître la bonne volonté spontanée de nos amis de Hollande. En deux ans, nos voisins ont envoyé pour nos régions dévastées et nos oeuvres, plus de 250.000 francs. L'an dernier, j'avais reçu, à moi seul, en Hollande, 133.000 francs Et je ne parle pas de ce qui s'est fait en dehors de nous... Eh bien, il y a depuis 1921 une Société nouvelle qui s'appelle la *Bienvenue française*. Elle a pour but de rendre agréable la France à nos alliés et amis. Un comité de réception s'est formé sous la présidence de M. le maréchal Foch. Le Président de la République, M. R. Poincaré, M. Paul Deschanel, M. Bourgeois, M. Briand, etc., etc., sont membres du Comité d'honneur.

Pourquoi la *Bienvenue française* n'inviterait-elle pas S. M. la reine de Hollande à venir nous voir avec S. A. R. le Prince Henri, comme en 1913?

La reine Wilhelmine a du sang français dans les veines. Elle ne l'oublie pas. Elle fait à nos conférenciers, même les plus modestes, l'accueil le plus gracieux. Cela ne vaut-il pas un geste aimable ?

— Mais est-ce que ma suggestion ne fourrage pas dans les plates-bandes du Protocole ?

— Bah ! Il y a quelque chose tout de même de plus haut que le Protocole, c'est le message de Noël qui vient d'être rappelé à l'humanité totale :

PAIX SUR LA TERRE. BONNE VOLONTÉ ENVERS LES HOMMES!

John VIÉNOT

L'ATTITUDE DE JÉSUS

EN FACE DE LA TRADITION

Nous entendons par Tradition le résultat de la transmission des vérités spirituelles et religieuses qui, à travers les générations, sont venues jusqu'à nous sous des formes et avec des interprétations qui ont pu varier avec le temps. Ce flambeau, légué ainsi d'âge en âge, nous arrive avec un éclat voilé ça et là par des flammes fuligineuses. — Cet héritage n'en représente pas moins l'aboutissant éminemment respectable des aspirations et des conquêtes du passé spirituel de l'humanité ou d'une partie de l'humanité. Aussi bien, c'est en s'appuyant sur la Tradition que se sont réalisés tous les progrès religieux. Si les grandes transformations sociales elles-mêmes ont été possibles, c'est parce que les réformateurs ont tenu compte des cadres anciens.

Tout de même, nous nous demanderons s'il n'y a pas lieu d'alléger notre héritage traditionnel qui traîne après lui des éléments cosmogoniques, sociaux, historiques d'un autre temps, parce que tout ce passé risque d'encombrer la vie spirituelle, de la rétrécir, de comprimer les convictions et de retenir l'émancipation.

Depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, la façon dont nous nous représentons les choses, la société, le monde, l'univers a bien changé. La Terre était alors le centre de l'Univers et celui-ci servait de cadre au monde

qui, pourtant, était bien petit puisqu'il ne s'étendait guère au-delà du bassin méditerranéen. Ce monde était administré par des esprits ou des démons, et les phénomènes s'y déroulaient sans ordre. La notion de lois naturelles n'existant pas, on voyait des interventions de Dieu ou de Satan dans tout ce qui sortait de l'ordinaire.

Bien différentes aussi par rapport aux vues d'autrefois sont les méthodes qui guident l'activité et la pensée moderne chez l'individu et dans la Société : la science expérimentale, l'observation précise et méthodique, le sens critique et historique ont avantageusement remplacé les impressions vagues et les suggestions peu définies dont se contentaient les anciens.

Le fonctionnement de la Société humaine est devenu beaucoup plus complexe par suite des relations plus fréquentes et plus étendues. Le temps est passé où les hommes, groupés en familles, se suffisaient à eux-mêmes, ignorant l'échange et la division du travail, ne soupçonnant pas les grandes associations modernes pour la production. Aujourd'hui, l'ouvrier, comme l'homme d'affaire, ne peut plus s'isoler dans sa corporation ou sa spécialité. Ils doivent, l'un et l'autre, connaître le mécanisme économique et social des groupements voisins aussi bien que les progrès réalisés à l'étranger. L'ouvrier, non seulement se préoccupe des ressources en banque du groupe patronal auquel il appartient, mais il cherche à être au courant, comme son directeur, des richesses des grands marchés financiers du monde, celui de New-York et celui de Londres, en particulier.

C'est là une conséquence entre mille du mécanisme qui enserre de toute part la vie moderne où tout s'enchaîne et où tout se tient ; cette complication économique était ignorée au début de l'ère chrétienne, surtout en Orient où les besoins étaient simples et réduits.

Si, dans tous les domaines de la Pensée et du Travail, les conditions de la vie ont changé, on est en droit de se

demander s'il est juste de limiter la vérité religieuse à un moment isolé de l'histoire qui n'a eu pour théâtre qu'un point de notre globe et pour acteurs qu'une fraction de l'humanité.

Il est vrai que l'Evangile de Jésus plonge ses racines dans le judaïsme ancien et que nous connaissons cet Evangile d'après une rédaction postérieure à la mort de Jésus, de quarante ans et plus. C'est dire que nous sommes en face d'une *Tradition* qui a eu le temps de s'élaborer. Cette tradition s'étend aux épîtres qui sont des interprétations du ministère de Jésus et elle a continué à se développer, au moins dans le catholicisme, pour arriver à cet ensemble imposant qu'est l'Eglise romaine.

Et alors on peut se demander si la tradition évangélique avec les majorations qui l'accompagnent ne constitue pas un ensemble plus riche en révélations spirituelles, un cadre religieux plus approprié à notre temps, un guide plus édifiant, pour le siècle présent, que l'Evangile de Jésus pris à sa source, c'est-à-dire dégagé — par les soins de la critique — de toutes les influences adventices.

Il était nécessaire que la question fut nettement posée avant que d'envisager la position qu'a prise Jésus lui-même en face des dogmes et de la Loi religieuse de son temps. Qu'en a-t-il retenu ? Et se dégage-t-il une méthode de la conduite qu'il a suivie?

Jésus vénérait la religion de ses pères, le code sacré de sa nation et la Bible dont il admettait le point de vue historique (1). Il renvoie souvent ses auditeurs au respect et à l'autorité des déclarations de l'Ancien Testament (Mt XIX 17-19 ; XXII : 31 et ss ; Luc IV 4, 8, 12 ; X 26-28 : XVI 29-31 etc.). Il partageait les vues de ses contemporains sur la cosmogonie d'alors, sur les anges, sur les démons, sur le ciel et sur l'enfer. Sa famille paraît avoir été très attachée à la piété israélite, témoin son frère Jac-

(1) Luc XVII, 27, 32 ; Mt. XII, 40, etc...

ques qui resta toujours d'un judaïsme intransigeant, même après sa conversion au Christianisme.

L'influence de son milieu n'a pas empêché Jésus de prendre vis-à-vis de la Tradition hébraïque une position très dégagée. Il n'en conservait que ce qui l'aidait à exalter sa vie spirituelle et celle de ses auditeurs, que ce qui pouvait entrer dans le courant de son expérience intime; mais il rejetait délibérément tout ce qui y faisait obstacle et ce qui mettait en conflit sa raison avec sa foi. Allégé de toute dogmatique encombrante, son cœur s'ouvrit à toutes les aspirations d'en haut ; sa piété put dépasser la tradition, avec la plus parfaite sérénité, et s'élever ainsi vers de nouveaux idéals. Quel admirable critère pour la vie religieuse de tous les temps !

Une religion ne peut, en effet, entraîner notre âme que si elle pénètre notre raison aussi bien que notre cœur et que si elle peut être pleinement expérimentée par notre conscience. La foi, pour être vivante, doit susciter la libre et joyeuse adhésion de notre esprit et de notre volonté. Elle devient alors créatrice ; ce qui ne signifie pas qu'elle se crée une religion nouvelle, mais ce qui veut dire qu'en face d'éléments déjà existants, elle choisit ceux qu'elle peut grouper en une synthèse qui sera, pour elle, le point de départ d'un nouvel essor.

Voilà ce qui explique la conduite de Jésus, si détachée vis à vis de la Tradition, et son assurance d'être dans le vrai en face des dévôts qu'il n'a pas craint de scandaliser: « Le Fils de l'homme est maître du sabbat. » (Mt XII, 8), déclare-t-il devant les Pharisiens qui savent, comme lui, que la Loi mosaïque menace de bannissement et même de la peine de mort (Ex. XXXI, 14 ; Nombres XV, 32-36), tout profanateur du saint jour. Contrairement à la pureté prescrite par la Loi (Lév. XI-XV), Jésus assure qu'aucun aliment ne saurait souiller l'homme (Mc. VII 15), mais seulement l'impureté morale (Mt. XV 1-20). En opposi-

tion avec le même rituel, il se laisse baiser les pieds par une femme de mauvaise vie (Luc. VII 31 et ss), dans la maison même d'un Pharisien dont il achève de scandaliser les hôtes en assurant à la femme en pleurs le pardon, sans même faire allusion à la Loi. C'est que, selon Jésus, Dieu, pour pardonner, ne demande aux pécheurs rien de plus que le repentir. — Jésus enjoint à ses auditeurs « de ne prêter aucune sorte de serment » (Mt V, 34), et de renoncer ainsi à l'usage consacré par l'Ancien Testament (Ex. XXII, 11; Nombres XXX, 3). A la loi du talion, ratifié par le texte biblique (Lév. XXIV 19-20), il oppose la pratique de la joue tendue, c'est-à-dire une charité provocatrice (Mt. V, 28-42). Jésus exempte ses disciples du jeûne (Mc. II, 18 et ss.), sanctionné pourtant par les Ecritures (Lév. XVI, 29, 31; XXIII, 27, 29 ; Nb. XXIX, 7, etc.), en disant, pour se justifier, qu'on ne coud pas une pièce d'étoffe neuve à un vieil habit et qu'on ne met pas du vin nouveau dans les vieilles outres. Il déclare enfin que, depuis Jean-Baptiste, la Loi et les Prophètes on fait place à l'Evangile (Luc XVI, 16) (1). Jésus condamne toute morale qui ne mettrait pas au premier plan la justice avec l'amour de Dieu et du prochain. Aussi condamne-t-il les Pharisiens qui se contentent de payer la dîme de leur récolte tout en passant à côté de « la justice, de la pitié et de la bonne foi, » (Mt. XXIII, 23). Toute la Loi et les Prophè-

(1) Il y a toutefois un passage de Matthieu (V, 17-19) qui semble contredire l'attitude de Jésus à l'égard de la Loi : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir ; car je vous le dis en vérité : jusqu'à ce que le ciel et la terre aient passé, il ne disparaîtra de la Loi ni la plus petite lettre, ni un seul trait qui n'ait reçu son plein accomplissement. Et celui qui violera un de ces commandements, même le moindre et enseignera les hommes à le faire sera réputé le plus petit dans le Royaume des cieux. » Ce point de vue rigoriste se concilie si mal avec l'Evangile de Jésus qu'on a considéré tout ce passage comme une interpolation judéo-chrétienne (laquelle s'accorde très bien avec la manière du rédacteur). Le verset 19 qui termine l'interpolation serait un jugement porté contre Paul et sa façon de trancher librement la question des observances légales ; de là, l'allusion à cette parole de Paul : « Je suis le moindre des apôtres. » (I. Cor. XV, 9).

tes, Jésus les fait dépendre du commandement d'aimer Dieu par dessus tout et le prochain comme soi-même, (Mc. XII 28-31 ; Mt. XXII, 40). Pour Jésus, Dieu est un père et les hommes ses enfants. Jusqu'au supplice de la croix, le rapport filial de Jésus avec Dieu ne paraît pas avoir été troublé un seul instant. C'est là un progrès considérable dans l'évolution religieuse de l'humanité. Dans l'Ancien Testament, ainsi que dans les Apocryphes et les Pseudépigraphes de l'Ancienne Alliance, le nom du Père n'est attribué à Dieu que dans quelques passages isolés et principalement dans le sens de Maître ou Créateur du peuple d'Israël tout entier (Deut. XXXII, 6; Jér. III 4, 19 ; XXXI, 9 ; Es. LXIII, 16 ; LXIV, 8 ; Mal. I, 6 ; II, 10 ; Cf. Dan I, 31, VIII, 5 ; Ps. LVIII, 6 ; CIII, 13; -- Ecclésiastique XXIII 1 et 4 ; III Machabées V, 7 ; VI, 8 ; VII, 6 ; Jubilée I, 24, 25 ; II, 20 ; XIX, 29 ; Apoc. Baruch. syr. LXXVIII, 4 ; Sagesse XI, 10). Le juif pieux était hanté par cette parole de l'Ecclésiaste (XII, 15) : « Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. » (2).

Jésus sollicite les âmes à s'élever au-dessus des lois égoïstes de la Nature et de la fatalité. Voilà pourquoi il exhorte ses disciples à renoncer à cet instinct naturel qui pousse chaque être vivant à se faire le centre de l'univers. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même. » (Mt. XVI, 24). « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le serviteur de tous. » (Mc. X, 44).

Le Dieu de Jésus parle à la conscience plus qu'à l'intelligence et réclame par-dessus tout la piété du cœur : « Je te bénis, ô Père, ô Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les a révélées aux enfants. » (Mt. XI, 25). C'est ainsi que Jésus tente de relever les petits qui sont

(2) Piepenbring. *Principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus.* (Extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1901.)

écrasés par l'orgueil et les préjugés des puissants de ce monde : « Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits.» (Mt. XVIII, 10). « Toutes les fois que vous avez fait cela (c'est-à-dire que vous avez exercé la charité) à l'égard d'un seul des plus petits parmi mes frères que voici, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt. XXV, 40).— Les humbles, les timides, son appelés à reprendre la place à laquelle ils ont droit : Lire la parabole du Pharisien et du Publicain : (Luc. XVIII, 9-14).

La miséricorde et le pardon, qui sont les attributs de Dieu, doivent inspirer les hommes ses enfants : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.» (Mt. V, 7). « Pardonne-nous nos offenses, prononce Jésus dans l'Oraison dominicale, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » (Mt. VI, 12). « Faites du bien à ceux qui nous haïssent » (Luc VI, 27). — Dieu est à l'égard du pécheur repentant comme le père de « l'enfant prodigue » (Luc XV, 11-32), attendant le fils qui a abandonné la maison paternelle et est allé vivre dans la débauche ; il va même au-devant de lui, se jette à son cou et le traite, non comme un esclave, mais comme un fils bien-aimé.

Un de ses disciples demande à Jésus (Mt. XVIII, 21-22), combien de fois il peut pardonner à son frère : « Sera-ce jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois », c'est-à-dire jusqu'à l'infini.

Voir aussi la parabole du serviteur impitoyable (Mt. XVIII, 23-35).

La réconciliation entre les hommes doit passer avant tout hommage rendu à Dieu : « Lors donc que tu présentes ton offrande à l'autel et que tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis, viens présenter ton offrande. » (Mt. V, 23-24).

Le pardon doit se faire avec ménagement, loin de tout témoin afin de ne pas blesser son obligé. « Si ton frère a péché contre toi, va le trouver et reprends-le, toi seul avec lui. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.» (Mt. XVIII, 15-16). — Cette délicatesse de sentiment — que l'on ne retrouve pas aussi poussée dans l'ancienne littérature juive — se manifeste dans toute la morale de Jésus : Les mouvements de colère et les injures sont jugées aussi sévèrement que des crimes : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas; celui qui aura tué sera passible du jugement. Eh bien, je vous dis, moi : Quiconque se met en colère contre son frère sera passible du jugement. Celui qui dira à son frère : *Raca*, sera passible de la justice du sanhédrin. Celui qui lui dira : Fou, sera passible de la Géhenne du feu. » (Mt. V, 21-22). Au surplus, la reconnaissance de ses propres fautes doit atténuer les jugements qu'on est disposé à porter sur autrui : « Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil, tu ne la remarques pas? » (Mt. VII, 3). La charité — qui constitue le degré supérieur dans l'échelle des valeurs morales — se manifeste par le respect et l'amour de la plus humble des créatures. Voilà pourquoi Jésus met le Samaritain, tout méprisé qu'il est par les Juifs, au-dessus du prêtre et du lévite, parce que, lui seul, a assisté un blessé. (Luc X, 25-37). (1)

La charité et la prière doivent se faire sans ostentation (Mt. VI, 1-6 ; VII, 21), et Jésus recommande de prier non seulement pour soi mais pour ses frères : « Notre Père, etc. »).

Jésus s'élève contre les Pharisiens qui « disent et ne font pas, » Mt. XXIII, 3), dont « toutes les actions se font pour être vues des autres. » (Mt. XXIII, 5).

Tout mauvais sentiment est aussi condamnable que l'acte qu'il prépare ; « Quiconque regarde une femme avec

(1) Lahy. *La morale de Jésus*, pp. 122-123.

convoitise a déjà, dans son cœur, commis adultère avec elle. » (Mt. V, 28).

Jésus exhorte ses auditeurs à faire valoir les dons — si petits soient-ils — que chacun a reçus de Dieu (parabole des talents (Mt. XXV, 14-30) ; de là aussi la recommandation de ne pas laisser s'affadir le sel que chacun porte en soi.

Et toute l'activité de Jésus confirme ces discours, dans un esprit de charité qui ne recule devant aucun sacrifice.

Voilà ce qui constitue l'Evangile *éternel* de Jésus, nous disons éternel, parce que cet Evangile là est détaché de tout cadre historique et géographique ainsi que de tout système théologique. Au surplus, rien n'est moins dogmatique et théologique que la prédication de Jésus laquelle ne faisait qu'un avec sa vie. Son Evangile déborde ses conceptions messianiques juives et ses conceptions eschatologiques ; il dépasse ses idées relatives aux démons, sensés responsables de toutes les misères humaines ; cet Evangile, en un mot, va bien au-delà des contingences relatives aux lieux et au temps qui ont été les témoins de l'activité de Jésus. Et dans ces contingences, il faut comprendre la thaumaturgie que les écrivains sacrés ont exagérée pour ce qui concerne Jésus, lequel ne voulait convaincre personne par des prodiges. « Si vous ne voyez pas des signes et des miracles vous ne croyez pas. » (Jean IV, 48). Et lorsque ses adversaires lui demandent un miracle, il refuse : « Il ne sera pas donné de signe à cette génération. » (Mc. VIII, 12).

Donc, les particularités qui appartiennent au temps et aux lieux où s'est déroulé le ministère de Jésus, n'ont rien à voir avec la valeur de sa religion et de sa morale. Nous n'en envisagerons pas moins avec respect ces aspects accessoires de l'Evangile, mais nous n'admettrons plus qu'on veuille nous imposer comme articles de foi ces vues toutes contingentes et éphémères en les mettant sur le même plan que les vérités vécues et manifestées par Jésus. Ces vérités seront toujours et partout applicables, mais dans

des conditions et sous des formes qui pourront varier avec les temps et les lieux.

Nous ne saurions non plus souscrire à la confusion qu'on fait encore souvent : d'une part entre la foi chrétienne qui est vie, amour, communion avec Dieu, que le Christ a pleinement réalisée, et, d'autre part, avec les connaisances théologiques qui accompagnent cette foi. Cette foi a son siège dans le tréfonds du cœur, ces connaissances sont intellectuelles et, donc, sujettes à variations.

Ces conceptions théologiques sont infiniment respectables, surtout celles qui ont été élaborées par des géants religieux comme l'apôtre Paul, l'auteur du Quatrième Evangile et le rédacteur de l'épître aux Hébreux, tous animés de l'esprit religieux le plus pur, mais qui ont donné à leur foi chrétienne des expressions qui s'écartent parfois sensiblement de l'Evangile de Jésus. Pour un homme qui lit atentivement le Nouveau Testament; il n'est plus permis d'attribuer à Jésus la théologie de Paul, ni celle de l'épître aux Hébreux, ni même celle du Quatrième Evangile, théologies qui, d'ailleurs, diffèrent entre elles sur bien des points. — En d'autres termes, il n'est plus possible à un esprit libre et quelque peu logique de mettre sur le même plan, c'est-à-dire de confondre, Jésus de Nazareth préparant les cœurs au Royaume, le Christ de Paul descendu du ciel pour anéantir par sa mort le péché, et le Verbe éternel du Quatrième Evangile qui non seulement est l'expression et la révélation de Dieu sur la terre mais qui est Dieu lui-même. Il y a là trois plans ou, si l'on veut, trois étapes de la déification de Jésus, laquelle a été construite avec des éléments de la pensée héléno-orientale.

L'autorité de ces théologies ne vaut que dans la mesure où elles sont acceptées et ratifiées par la conscience individuelle, par ce que les huguenots appelaient le témoignage interne du Saint-Esprit. On continuera donc à s'édifier avec l'incomparable Evangile de Jean, avec les

fortes épîtres de Paul, et en face du tableau grandiose brossé par l'auteur de l'épître aux Hébreux, mais on n'oubliera pas qu'il y a dans ces écrits des interprétations de vérités dont la source doit être recherchée plus haut.

N'oublions pas non plus que cette source est beaucoup plus qu'en enseignement : c'est une personne qui a prêché l'Evangile par sa vie au moins autant que par sa parole. Et l'influence que cette personne a exercée se continue dans l'âme de ses fidèles où l'Esprit de Dieu agit comme il l'a fait sur Jésus lui-même, inspirant leur amour pour le prochain, exaltant leur activité en la sanctifiant et animant leurs bras dans la lutte contre le mal sous toutes ses formes.

Si Jésus invite ses disciples à le suivre, c'est pour les initier à la vie des enfants de Dieu, et non pas pour les amener à se prosterner devant lui: Le culte et l'adoration n'appartiennent qu'à Dieu : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon si ce n'est Dieu seul » (Mc X, 18), dit Jésus de Nazareth au jeune homme riche à qui il fait comprendre, en même temps, que la meilleure manière de l'honorer, c'est de se consacrer à Dieu et aux hommes ses frères. La divinisation de Jésus en ferait un être tellement au-dessus de nous qu'il serait impossible de regarder à lui comme à un frère aîné.

Ces réserves étant faites, on ne reprochera plus à la religion chrétienne d'être enlisée dans une forme ecclésiastique que la vie spirituelle a dépassée. — Seulement, ce reproche continuera à être parfaitement justifié tant que ceux qui sont éclairés sur ce qu'il y a d'impérissable dans la tradition chrétienne persistent à employer le langage traditionnel d'un autre temps, des formes dogmatiques qui ne correspondent plus à leur foi éclairée. Egalement, l'interprétation des textes sacrés ne doit jamais dépasser la limite à partir de laquelle l'exégèse modifie l'esprit du texte et lui donne une orientation toute différente de l'original. Autrement, on ariverait à extraire du Rig

Véda ou de la morale de Confucius des préceptes aussi édifiants que ceux qu'on peut tirer de la Bible.

Tous ces procédés équivoques ne sont pas dignes d'une religion qui prétend avoir pour méthode le libre examen. —« Modifier les idées sans changer le langage — écrivait le pasteur Wagner — et sans l'indiquer nettement est une faute, non seulement contre le bon sens qui veut qu'on parle pour être compris, mais contre la probité qui exige que l'on n'induise personne en erreur sur sa pensée véritable. »

Je crois avoir assez insisté sur la nécessité de ne conserver de la tradition chrétienne, pour s'en inspirer, que ce qui en subsiste d'éternellement vivant. Avec une telle méthode qui n'est autre que celle qu'a préconisée Jésus, on ne se contentera pas de regarder le précieux héritage du passé comme un dépôt de vérités immuables, révélées une fois pour toutes et qu'il faut servilement subir, mais, à l'instar de Jésus, on ne pourra pas ne pas l'accroître et l'enrichir du meilleur de ses expériences religieuses, afin de léguer à ses successeurs un flambeau plus brillant encore que celui qu'on a reçu. — Bien plus, la sympathie de chacun, dépassant le cadre de l'histoire spécifiquement chrétienne, cherchera à communier, dans le passé comme dans le présent, avec tous les héros de la justice, de la vérité, de la charité, quelles que soient leurs dénominations religieuses ou philosophiques, en regardant à eux comme à des frères aînés, en étant animés du même Esprit et en marchant vers le même idéal.

Aug. Hollard

QUESTIONS D'ART

FERDINAND HODLER

(1853-1918)

Un auteur suisse (1) écrivait, en septembre 1918, dans un article *in memoriam* sur Ferdinand Hodler, ces lignes que nous nous permettons de relever : « Quelques personnalités exceptées, Puvis de Chavanne entre autres, à Paris, on n'a pas compris Hodler ». Il ajoutait qu'en France « ...ce qui plaît, ce sont les nuances, quelque chose de lâché, des décolletés, des négligés faussement innocents, des nudités sans franchise, des poses faciles, abandonnées, comme dans Greuze ». Ceci nous fournit l'occasion de remarquer une fois de plus, et sans la moindre amertume, à quel point de proches voisins — et parmi les plus sympathiques — sont capables de se méprendre sur l'esprit français. Si nous sommes très mal connus dans la Suisse allémanique, — et ce n'est pas de notre faute, — il n'en est pas moins vrai que Ferdinand Hodler, révéré dans la République Helvétique, à l'égal d'un demi-Dieu, n'a point rencontré chez nous un semblable enthousiasme. Non que nous méprisions son enseignement ; Hodler est tenu, dans tous les milieux artistiques, pour un grand maître. Membre de notre Société Nationale des Beaux-Arts, décoré de la Légion d'honneur, il a connu, en France, les succès officiels auxquels il avait droit. Nous ne l'avons pas salué comme le plus grand peintre du siècle, et c'est peut-être là ce qu'on nous reproche. M. von Mandach, le très distingué directeur du Musée de Berne, écrit dans la préface du catalogue : « Hodler a ouvert une voie qui a conduit la peinture suisse sur une hauteur insoupçonnée. Son action a enrichi le domaine artistique bien

(1) Alexandre Mairet, artiste peintre.

au-delà de nos frontières » — et nous ne voudrions pas contredire ces assertions. C'est pourquoi il vaut la peine d'étudier Hodler en France, d'analyser les influences qui agirent sur sa formation d'artiste, et de démêler les raisons pour lesquelles certaines faces de son génie ne trouvent que peu d'admirateurs dans la patrie d'Eugène Delacroix.

Notons que M. Alexandre Mairet ne se trompe pas en disant que ce qui plaît en France, ce sont *les nuances* ; voilà qui est vrai. Quant aux *décolletés*, aux *nudités sans franchise*, et aux *poses faciles*, nous pensons que l'histoire de l'art au 19me siècle répond avec une suffisante éloquence à ces appréciations basées sur une connaissance très sommaire de l'Ecole française de peinture. En vérité, si nos amis de Suisse nous reprochent de n'avoir pas assez admiré leur grand homme, il faut voir là quelle immense valeur s'attache partout à la consécration que peut donner Paris, et quelle suprématie on nous accorde à l'étranger dans le domaine des Beaux-Arts.

Qu'il y ait entre l'art français et Ferdinand Hodler une parenté indirecte, nous ne le nierons pas. C'est M. Johannès Widmer qui l'affirme, déclarant que, élève de Barthélémy Menn, Hodler reçut à travers la personnalité de son maître un peu de l'influence de Barbizon, et, certes, il a pu être impressionné par Millet, sans que le souvenir de Corot transparaisse aussi visiblement. Jeune, Hodler a puisé son enseignement auprès des anciens Allemands ; il a étudié Holbein, travaillé le dessin d'après ces rudes et consciencieux artistes de l'ancienne Allemagne. Mais une autre influence encore est à noter : En 1878, Hodler séjourne en Espagne. Il y observe la lumière, s'exerce aux tons francs, au travail en pleine pâte, éclaircit sa palette, simplifie son dessin. L'exposition de Berne, où figurent plus de 850 œuvres de l'artiste, dessins, peintures, aquarelles, cartons, lithographies, classées en ordre chronologique, fournit d'incomparables renseignements sur l'évolution de cette belle carrière. On y voit ce que gagne en vigueur, au contact de Ribera et de Zurbaran, ce peintre déjà naturellement porté à un art de force et d'énergie. Ses œuvres de jeunesse, un peu sombres, très personnelles, contiennent le schéma des œuvres futures. Des portraits hardis témoignent d'une vive aptitude à saisir la construction d'un visage, à en caractériser la race. Les leçons de Menn et le souvenir de Holbein guident la main du jeune travailleur dans la difficile exécution d'un clair-obscur qu'il semble rechercher sans cesse. Puis, sa manière s'amplifie. Par l'observation de la nature, par la pratique du paysage, Hodler arrive à l'emploi des tons purs,

à la peinture claire. Il se réclamera toujours de la nature, et c'est d'elle, en effet, qu'il semble avoir le plus appris. Les montagnes et les vallées de son pays, les glaciers, les pâturages, les brumes lacustres, voilà ses pièces d'étude, voilà où l'on suit pas à pas le développement de son talent. Le voyage en Espagne, puis l'exemple de Cézanne et les leçons de la décoration munichoise modifient à leur tour un technique qui s'oriente de plus en plus vers le monumental, la simplicité et la clarté. Mais Hodler est suisse, il appartient à cette race robuste qui a beaucoup combattu pour son indépendance, qui reçoit avec joie tout apport de l'extérieur, mais tient à demeurer elle-même et garde l'entière disposition du soi. Hodler est demeuré lui-même ; c'est le peintre des Suisses et de la Suisse, voilà sa grandeur. Voilà aussi pourquoi il ne sera jamais aimé, admiré, compris, nulle part autant que dans sa patrie. Si l'on sent l'influence germanique dans ses œuvres mystiques et son sentimentalisme, l'influence française dans ses paysages, des réminiscences d'Espagne dans sa touche, du moins on a, dans ses peintures historiques, dans son *Guillaume Tell*, dans *Marignan*, dans *l'Unanimité*, l'héritage direct des vieux tailleurs d'images dont le Musée de Zurich conserve les œuvres. La vigueur, la puissance d'un dessin équilibré et fait pour s'allier à l'architecture, voilà les qualités indispensables que rien n'a pu altérer.

Hodler disait : « Ils parlent constamment de ma rudesse (rauheit) ; ne s'aperçoivent-ils pas que j'ai aussi un côté délicat qui se découvre toujours et partout ? » Mais c'est cette rudesse qui fait de lui un artiste personnel et dès qu'il quitte le domaine où sa rudesse l'inspire, il tombe dans un sentimentalisme dépourvu de finesses, de douceurs, de nuances enfin, et c'est précisément là que les nuances ne sont pas tout à fait inutiles. Ce lutteur qui a combattu contre les conventions pour imposer sa formule, qui a connu de pénibles résistances, mais aussi un triomphe sans précédents, peut-être, dans sa patrie, et beaucoup d'honneurs ; ce Bernois simple et bon enfant dans la prospérité, (on peut même dire dans l'opulence), comme il l'avait été dans les difficultés du début, ce grand travailleur qui laisse plus d'un millier d'œuvres de toutes sortes, et couvrit de larges surfaces murales, ce grand artiste ne possède pas la grâce. Il a l'accent rude et sans élégance de son pays natal. Voilà pourquoi il évoque si magistralement les guerriers de Morat, de Naefels, de Morgarten, de Marignan. Ses soldats ne ressemblent en rien à ceux d'Alphonse de Neuville ou d'Horace Vernet : ce sont des colosses qui brandissent à deux mains la

massue pour assommer l'adversaire d'un seul coup, élèvent lourdement le drapeau avec une expression grave, ou manient une lance pesante et encombrante ; ce sont des géants qui déploient leur énergie dans la réalité d'un combat brutal, où la grâce n'a point de part. Le beau calme de certaines figures, comme « Le guerrier en prière », le parti tiré des vieux costumes et des armes défensives, l'ampleur des gestes, la passivité des visages, la précision du type rustique et plébéïen, tout cela fait des peintures du Landesmuseum et du Kunsthaus à Zurich un ensemble si justement adapté au monument, si spécialement national, qu'elles ont, à vrai dire, peu de rivales parmi les décorations monumentales du 19e siècle. C'est une évocation réaliste de ces guerres d'autrefois, où un seul homme était une force, où l'on se battait par le fer, et loyalement, face à face, car nos adversaires de Marignan étaient des hommes d'honneur et de probité, combattant pour leur patrie ; et cette vaillance, cette droiture, les braves que peignit Hodler la portent sur leurs visages honnêtes de paysans armés pour défendre leur sol, et de lansquenets rompus aux périls du métier.

En 1913, nous avons eu à Paris, au Grand Palais, « L'Unanimité », ce panneau de 10 mètres sur 3, dont l'exposition de Berne montre, en outre, de nombreuses études complémentaires: ici les fondateurs de la vieille confédération Helvétique, assemblés autour de Stauffacher, tous debout et la main levée, expriment non seulement la grandeur d'un souvenir historique, mais la puissance de l'artiste à mettre une pensée unique, une véritable *unanimité* dans de nombreuses figures. Un coloris franc, clair, extrêmement attirant, enrichit encore de telles conceptions dont la composition linéaire est déjà un remarquable travail d'art.

Hodler coloriste s'est formé par l'observation de la nature, et c'est à ses paysages qu'il faut retourner pour admirer la pureté de ses tonalités, comme c'est à ses études de têtes qu'il faut aller pour comprendre ses recherches dans l'ordre de la décomposition lumineuse.

Mais Ferdinand Hodler avait trop le sentiment de sa puissance pour ne pas demander à son art d'exprimer et de matérialiser ses rêves. Il eut pu s'écrier comme Delacroix : « Et ton âme te demande aussi son tour »... Il chercha à peindre les vagabondages, voire les débordements de sa pensée, et ce maître, qui connaissait la beauté d'un corps humain et la splendeur de la terre, entra dans la voie d'un mysticisme où son manque de nuances, plus encore que son absence de grâce, devait lui

nuire incontestablement. Il donne « l'émotion », « la vérité », « le regard dans l'infini » et incarne sa pensée dans des figures féminines. Or, ces femmes au cou large, au visage vulgaire, aux gestes lourds, aux membres contortionnés, ne peuvent charmer, alors même qu'on y reconnaît la main d'un bon peintre. Dans le « Dialogue avec la Nature », dans « Impression », dans « La femme en extase », même rudesse, même types ordinaires. Et souvent une symétrie voulue domine l'ouvrage ; c'est ainsi que le personnage central, aux deux bras s'équilibrant exactement, rappelle ces dessins faits à l'encre à l'aide d'un papier plié en deux. « L' élu » où l'on voit un enfant maigre et extasié, priant, entouré de six anges dont les pieds ne reposent pas sur le sol, est une œuvre plus captivante parce que plus délicate. Les anges, sans créer une atmosphère de poésie, sont cependant choisis parmi les modèles les plus harmonieux que le peintre ait employés ; il se dégage une douce candeur de la sobriété de leur pose. Quant à l'enfant, c'est un fort bon morceau, mais qu'il est plus séduisant encore, ce même enfant, quand Hodler le peint parmi les fleurs des champs, contemplant tranquillement la verdure, un rameau dans chaque main ! Qu'ils sont admirables, ces prés émaillés de corolles, où les fillettes s'agenouillent pour cueillir, et où les fleurs sont disposées de telle façon que tout un principe de décoration se dégage de l'ensemble !

Pourquoi ce bon peintre du visible a-t-il voulu peindre l'invisible, et donner un sens symbolique à tant de compositions, comme si toutes apparence n'était pas déjà un symbole ?

Pourquoi appeler « L'heure sainte » ces quatre femmes disgracieuses, inexpressives et communes ? Vraiment, on en vient à se demander si Hodler n'a pas été tout bonnement un technicien de première force, mais dépourvu de goût. Qu'est-ce donc que le *goût*, sinon le tact artistique ? Or le goût, cette indéfinissable finesse, ne connaît pas de demi-mesures, ou on le charme, ou on le choque. Hodler se montre un homme de goût lorsqu'il peint le « menuisier », le « bûcheron », l' « horloger », les « gymnastes suisses », le « Lac de Thoune », ou le *Meunier, son fils et l'âne*, interpellés sur la grand'route par des paysannes bernoises, car alors il est dans sa voie. Il est excellent encore dans les « Désanchantés » et les « Las de vivre », et le « Juif errant » parce qu'il sait peindre ces rudes visages d'hommes aux traits fatigués, aux dos voûtés, aux corps meurtris par les rigueurs du chemin. Toujours domine cette rudesse qui fait de ses portraits d'hommes de fortes et poignantes analyses, tandis que ses têtes de femmes manquent de ce « côté délicat » que

le maître a possédé sans doute dans ses conceptions, mais non dans sa manière.

Pour résumer en quelques mots l'esthétique de Ferdinand Hodler, on pourrait l'énoncer ainsi : Par la répétition d'un motif, formuler une loi. Les mains, le port de tête, l'inclinaison du buste, comme la répartition des fleurs dans une prairie, tout cela il l'emploie et le dispose de façon à faire dominer un certain rythme choisi. L'artiste ne s'est pas astreint à observer ce qu'expriment, dans les mouvements multiples et journaliers de la vie, tel geste, telle position des doigts, tel mouvement inconscient... il s'est servi de cette mobilité du corps humain pour en faire l'interprête de sa vision, pour obtenir un balancement et un équilibre de lignes conformes à son choix. De là vient que son *principe* s'affirme toujours, tandis que *l'idée* contenue dans ses symboles ne transparait pas.

Aussi bien pourrait-on dire que Ferdinand Hodler est un de ceux qui se passent de l'idée et dont le grand talent consiste à peindre, tout simplement. Mais de très grands maîtres n'ont-ils pas cru atteindre les plus pures hauteurs en enfermant une rêverie dans leurs œuvres ? Et ne se sont-ils pas souvent trompés en cela ? David ne se croyait-il pas dans la vraie voie lorsqu'il peignait d'après l'Antique, alors que *Les demoiselles de Gand* et *Madame Récamier* demeurent infiniment plus précieuses qu'*Hélène et Pâris* ?

Ingres est immortel par ses portraits, auxquels il attacha moins d'importance qu'à ses compositions religieuses. Et le maître d'Ornans ne vaut-il pas par lui seul plus que par les théories dont Proud'hon chercha à l'affubler ? Nous venons de comparer Ferdinand Hodler à trois des plus grands maîtres de l'Ecole française. Cet hommage à son art nous dispense de toute autre conclusion, et nous saluons en lui le peintre des Suisses et de la Suisse, le compatriote de Bœcklin et d'Angelica Kaufmann.

Michèle-Andrée GUY

FIDÉISME

à Monsieur le professeur Eugène Ménégoz
pour l'anniversaire de ses quatre-vingts ans.

Longtemps l'âme a gémi dans le donjon muré
Dont les prêtres jaloux inspectaient les serrures,
Sous le carcan du dogme, et les vieilles ferrures
D'un Credo qui blessait l'esprit exaspéré.

Mais le clair Evangile, aujourd'hui restauré,
Offre à l'enfant prodigue un pardon sans ratures,
Le « salut par la foi », pur des enluminures
Que la « croyance » peint dans le texte sacré.

Tu l'as conté : jadis, envahi par le doute,
Au ciel tu recherchais si Quelqu'un nous écoute :
Incrédule, et pourtant humble gardien du feu.

« En paix je serais mort, terrassé par surprise ;
L'Eternel eût béni, hors de la sainte Eglise,
Dans le cœur de l'athée un autel au vrai Dieu. »

Wilfred Monod
(Septembre 1918).

AU LINGE

Le bouquet d'épilobe et d'odorant sapin
Qui parfume d'agreste odeur mon calepin,
Je l'ai cueilli, très grave, un beau matin d'automne,
Sur le sommet du Linge, où l'âpre bise donne,

Sur le terrain fendu, brûlé, déchiqueté,
Dans l'entrelac rouillé des vieux fils barbelés
Et des boyaux ouverts, des béantes crevasses
Où rôde encore la mort.
Et la paisible Alsace.

Repose. Nos enfants, ici, sont morts debout
O Linge, ô mont sacré, dressés au « Garde à vous ! »
Des milliers de soldats, confondus sous la terre,

Dorment leur froid sommeil. Les troncs morts, ô piquets
Qui se dressent au ciel comme de hauts gibets
Font un immense et morne et lugubre Calvaire.

Linge-Trois-Epis, 8 *septembre* 21 E. J.

ANGLICANS ET NON-CONFORMISTES

Le vent est à l'union. Il semble vraiment que l'alliance qui s'est faite entre les Alliés sur les champs de bataille ait sa répercussion dans le domaine religieux. De bien des côtés, en effet, on nous signale des tentatives de rapprochement entre Anglicans et Non-Conformistes ; et ce qui est significatif, c'est que les négociations ont pris leur point de départ dans les rangs des sommités de l'Eglise Etablie, comme le rappelle le *British Weekly* (1).

Ce même journal, l'un des principaux organes des Eglises indépendantes, l'un des mieux informés et des plus autorisés, écrivait, toujours dans le même numéro :

Nous, membres des Eglises Non-Conformistes, nous trouvons chez les Anglicans de la haute Eglise bien des points sur lesquels nous sympathisons chaleureusement. Ils sont nos confédérés, qu'ils le veuillent ou non. Nous travaillons tous pour ce Royaume qui est *justice, paix et joie par le Saint-Esprit*. Nous luttons et nous prions tous ensemble pour le triomphe final de l'amour de Dieu sur les tristesses et les péchés de l'humanité ».

D'autre part, voici que le chanoine Barnes, prêchant à l'Abbaye de Westminster en juin, a déclaré que la reconstruction religieuse est le besoin impérieux, fondamental, de l'heure actuelle. Sans abandonner les cadres particuliers ou les formes du culte, il voudrait que les diverses dénominations montrent, par des rapports plus étroits, que le scandale de la désunion chrétienne est enfin terminé.

Tout en regrettant vivement de ne pas être lui-même autorisé à offrir la chaire de l'Abbaye à des prédicateurs Non-Conformistes, il aimerait voir s'établir entre eux et les membres de l'Eglise Etablie des relations plus suivies. Déjà, il est vrai, on se rencontre entre particuliers sur le terrain d'une réelle amitié ;

(1) Numéro du 8 juin dernier.

livres et sermons sont, tour à tour, lus des deux côtés avec plaisir et profit, enfin, dans le domaine social, il y a une activité commune en vue du Royaume de Dieu. Mais ce n'est pas assez. « Il faut, dit-il, faire plus, par exemple, organiser un échange de chaires, de manières à proclamer que la foi qui nous unit est infiniment plus importante que les formes et les dogmes qui nous séparent ».

Et notre orateur n'a pas craint d'affirmer que 90 % des personnes qu'il avait devant lui seraient heureuses de voir quelquefois dans la chaire où il était, un de ses collègues non-conformiste. On affirmerait ainsi, selon lui, que Westminster était plus que jamais un symbole national de service du Christ, un sanctuaire où se manifestait l'unité chrétienne.

Mais il y a mieux que des vœux et des espérances. Ainsi, en février 1920, le Dr J.-H. Jowett, l'un des pasteurs et théologiens les plus en vue, a été invité à prêcher dans la cathédrale de Durham. C'était là un fait extraordinaire, la première fois, sans doute, qu'un pasteur non-conformiste occupait la chaire de cet édifice. Il y avait là environ sept mille personnes, et tous ou à peu près, n'ont eu qu'à se louer d'y être venus. L'évêque Welldon, qui avait arrangé la chose, doit être, le premier, félicité pour cet acte, trop rare en la matière, de fraternité et de largeur chrétiennes. Seul, un interrupteur a protesté à haute voix, au moment où après la prière, le Dr Jowett allait commencer son sermon, et il a fallu l'expulser. C'était, paraît-il, le révérend d'une paroisse voisine.

Quelques jours plus tard, un autre fait significatif s'est produit à Newcastle : L'évêque, le Dr Wild s'est rencontré avec le *vicar* et d'autres, chez le trésorier de l'Eglise Congrégationnaliste de la ville, à la même table, à l'heure du lunch. De très aimables paroles ont été échangées. Le Dr Wild a évoqué le jour d'une fraternité plus complète, déclarant que les diverses Eglises devaient commencer par une coopération commune, pour en arriver à la véritable réunion. De son côté, le Dr Jowett, qui était présent, a nettement manifesté sa ferme espérance dans un rapprochement plus accentué entre Anglicans et Non-Conformistes : « Nous vivons, a-t-il dit, dans des temps remarquables, où il fait bon de nous trouver. Je crois que nous avons devant nous de magnifiques perspectives ».

Enfin, pour compléter ces quelques indications, nous devons mentionner une résolution qui a été votée à l'unanimité à Oxford, en janvier 1920, par des pasteurs et des évêques, au nombre d'une centaine. L'Eglise Etablie et les autres y étaient représentées. Notons simplement quelques articles de cette

résolution : « Nous sommes entièrement d'accord, disent les signataires, pour reconnaître que les dénominations auxquelles nous appartenons font partie de l'unique Eglise du Christ, et que l'efficacité de leur ministère est vérifiée par l'histoire de l'Eglise. Nous croyons que tous les rapports qui s'établissent entre elles doivent être entretenus sur la base de cet accord, qui est fondamental, en vue de la réalisation de l'Eglise unie, que nous appelons de nos vœux, de nos efforts et de nos prières. Nous désirons que, pour donner à ce principe une expression visible, et comme faisant notre programme, il y ait entre nous : 1° Un échange de chaires pour la prédication, sous réserve des autorisations nécessaires. 2° Une admission commune à la table de communion, avec les mêmes réserves ».

Parmi les noms qui figurent sur la liste des signataires, on trouve non seulement des évêques, mais des professeurs de théologie, des archidiacres, des doyens, côte à côte, avec des pasteurs, baptistes, presbytériens, etc. Quel symptôme significatif !

Que conclure de ces évènements ? Serions-nous véritablement à l'aurore de temps nouveaux ? Y aurait-il, un jour prochain, une nouvelle Eglise Nationale Anglicane où seraient, non pas confondus, mais vraiment unis, des Anglicans et des Non-Conformistes ! Mais alors, il faut se demander ce que deviendraient les Ritualistes extrêmes, qui ne veulent avoir rien de commun avec ces derniers ? Constitueraient-ils une autre Eglise ? Ou bien se joindraient-ils carrément à l'Eglise Romaine ? Car on le sait, tout en restant dans l'Eglise Etablie, ils se réclament du nom de *catholique*, qu'ils font sonner bien haut !... Mystère ! Quoiqu'il en soit, attendons avec confiance. Bien des barrières finiront sans doute par tomber...

J.-E. Cerisier.

BELLES PAROLES

Il ne suffit pas de dire : les gouvernements n'ont nulle autorité en matière de dogme, les religions n'ont nulle autorité en matière de gouvernement. L'Etat et l'Eglise, même séparés, se rencontrent en plusieurs domaines. Que partout l'esprit de sagesse écarte le fanatisme ! Ah ! chassons de notre langue ces vieux mots faits pour de vieilles idées : *intolérance*, *tolérance*. Eh quoi ! Avons-nous donc à nous tolérer, à nous souffrir les uns les autres ? Non. Ce n'est pas tolérance qu'il faut dire : c'est respect !... La pensée qui ne respecte pas la foi n'est pas une pensée vraiment libre, et la croyance qui porte atteinte à la liberté, au lieu d'augmenter son pouvoir, le perd. Qui méprise les forces religieuses s'expose, en politique, à d'étranges mécomptes ; et qui veut imposer une religion, en altère la source... »

Paul DESCHANEL.

A TRAVERS LES REVUES

Dans le cahier d'avril-juin 1921, la *Revue de théologie et de philosophie*, de Lausanne, publie un important article de M. Maurice Neeser sur l'*Inspiration évangélique, la morale et la guerre*, où il étudie le point de vue des pacifistes de tous genres qui, pendant le conflit, ont refusé de porter les armes et se sont mis en état de révolte ouverte et permanente contre l'ordre de choses actuel. M. Neeser n'essaie pas d'éluder ou de volatiliser les paroles de Jésus sur lesquelles les *Voies Nouvelles* — l'organe romand de ce mouvement — fondent leurs protestations passionnées et violentes contre... la violence ; mais il rappelle qu'il en est d'autres que l'on peut interpréter dans un sens tout différent. Il est regrettable qu'il n'ait pas fait état de celle qui est la plus caractéristique et la plus décisive (Matthieu, XXIV, 43). Mais, de plus, quelque intéressante qu'elle soit, la solution de cette dualité que préconise M. Neeser satisfera-t-elle

les partisans aussi bien que les adversaires de la non-résistance ? En sommes, il admet, en présence des deux séries de textes que nous avons à rappeler, qu'il y a non pas deux courants qui se heurtent dans la pensée de Jésus et dont il n'a pas saisi lui-même l'opposition, mais deux principes, deux attitudes, il va même jusqu'à dire, ce qui est bien grave, *deux évangiles*. Il y a le principe *absolu*, l'amour, avec toutes ses conséquences : pauvreté, célibat, abandon de tous les droits, etc... qui peut et doit être réalisé par quelques individualités hors ligne pouvant former des groupes sociaux restreints où se conservera et se purifiera sans cesse la flamme de l'idéal évangélique — et le principe *relatif*, ce que M. Neeser appelle « l'Evangile des contingences, qui admet le droit, la propriété, le mariage, et qui comporte « la continuité et la solidité de la société civile que ne permettrait pas l'Evangile absolu ». Dira-t-on que les deux Evangiles sont contradictoires et que forcément, ceci tuera cela ? L'auteur répond que, bien au contraire, ils sont indispensables l'un à l'autre, le premier agissant sur le second comme le levain agit dans la pâte, et le contraignant à se rapprocher de plus en plus, évolutivement, si l'on veut, mais réellement, du but suprême, l'établissement, ici-bas, du Royaume de Dieu, qui sera la véritable internationale chrétienne et humaine tout à la fois. Evidemment, nous n'en sommes pas encore là, et l'on pourrait objecter à M. Neeser qu'en plus de la grosse difficulté pratique constituée par l'existence à l'intérieur des Etats de groupes sociaux qui se mettent volontairement en dehors et au-dessus des lois communes, il n'est pas sûr que, même au point de vue de l'absolu chrétien, les *Voies Nouvelles* aient mis en lumière la pensée originale et intégrale de Jésus. Car s'ils en retiennent l'enseignement de l'amour, ils omettent la prédication, capitale à nos yeux, de la *justice* ; ou plutôt, ils invoquent la justice quand il s'agit des rapports de classe à classe, et ils ont grandement raison de le faire ; mais ils oublient d'en parler — disons qu'ils en parlent moins — quand il s'agit des rapports de peuple à peuple ; et cet oubli nous apparaît comme tout ce qu'il y a de plus arbitraire et de plus dangereux. Ne séparons pas ce que le Sauveur a uni ! J'ai entendu récemment un admirable sermon de W. F. Monod sur cette parole du Christ à son précurseur : « Il me faut accomplir *tout ce qui est juste* ». (Matth. III, 15), Je ne saurais donner une meilleure conclusion à cette rapide analyse de l'intéressante étude de M. Neeser.

J.-E. NEEL.

LES LIVRES

Vers Dieu, ou l'*Ascension de l'homme*, catéchisme évangélique et thèmes de réflexion, par Wilfred Monod, in-12 cartonné, XXXI et 254 pages. Fischbacher, 1962, 7 fr. (par 20 ex. pris en une seule fois, 6 fr.).

Ce grand catéchisme, impatiemment attendu, est la troisième édition du catéchisme *Que ton règne vienne !* qui a instruit et fortifié tant d'élèves. A vrai dire, c'est un ouvrage entièrement renouvelé, agrandi, où dans l'ancien cadre, apparaît un tableau, d'un dessin précis et aux teintes chaudes, de l'idéal évangélique et de ses applications sociales, enrichi de toutes les suggestions du pasteur expert en cure d'âme et du professeur qui a longuement médité. A ces expériences et à ces réflexions, M. Monod a tenu à ajouter celles des grands chrétiens dont il s'est assimilé l'esprit et de divers philosophes ou savants dont les conclusions confirment les postulats de sa foi. On les trouvera dans les *Thèmes de réflexion*, qui suivent chaque leçon. De Pascal, Vinet, Gratry, Auguste Sabatier, Charles Wagner, Franz Leenhardt, Fallot, Flournoy, Boutroux, William James, Armand Sabatier, Frommel, Wells même, etc., l'auteur a inséré dans son livre d'innombrables pensées, qui forment une anthologie d'un extrême intérêt, disons mieux, émouvante et réconfortante. Que de sources d'édification et quel arsenal pour la discussion ! En réalité, *Vers Dieu* ou l'*Ascension de l'Homme* convient, non seulement aux catéchumènes avancés, mais à tous les chercheurs en quête d'une dogmatique — car c'en est bien une — qui satisfasse leur esprit avec leur âme.

Ce qu'est cette religion évangélique, enseignée par M. Monod, nous ne pouvons, dans les étroites limites de cette notice, le mettre pleinement en lumière. Ce sera le sujet d'un article de fond qu'un de nos collaborateurs écrira pour *La Revue Chrétienne*. Bornons-nous à en indiquer les caractères. D'abord sa *réserve métaphysique*. « Le christianisme », déclare l'auteur dès la première page, « est-il dans son essence, une Doctrine ou une Morale ? Ne serait-il pas, avant tout, une Vie spirituelle, immortelle, d'abord manifestée dans la conscience du Fils de l'homme, puis destinée à s'incarner, par le moyen des disciples animés de son esprit, dans des réalités concrètes et des institutions ?... Telle est la lumière qui m'a guidé...» Il dit ailleurs: « Nous n'argumentons plus en partant du ciel pour descendre sur la terre ; nous prenons notre point d'appui sur le sol concret pour nous élever vers l'invisible. Dès lors, au lieu d'interpréter Jésus à travers Dieu, nous interprétons Dieu à travers Jésus... Ce qu'on peut connaître ici-bas sur sa nature nous a été révélé par le caractère et dans la personnalité de Jésus » (p. 118). M. Monod croit, avec raison, qu'il faut faire à l'agnosticisme sa part. « Les savants, dit-il, désignent la cause de certains phénomènes énigmatiques par l'expression : *Rayons X*. De même derrière « la Résurrection », il y a X, des rayons qui touchèrent quelques âmes à travers l'opacité des apparences et l'épaisseur de l'incrédulité...» (p. 102). Mais par dessus cette réserve métaphysique, qui s'est imposée à son esprit loyal, si bien informé des besoins intellectuels de ce temps, quel débordement de spiritualité ! Quelle affirmation entraînante des besoins profonds de l'âme (Ire partie: *L'homme révélé à lui-même par la conscience*), de la personnalité sainte et de l'action rédemptrice du Christ vivant (IIe partie : *L'homme révélé à lui-même par le Fils de l'homme*), et de l'épanouissement de la vie supérieure dans l'âme individuelle par la

conversion, la lecture de la Bible, la prière, la pratique des vertus chrétiennes, et dans le monde par le moyen de l'Eglise chrétienne (IIIe partie, *L'homme révélé à lui-même par le royaume de Dieu*) ! C'est dire que la religion, d'après M. Monod, doit être *sociale*, et sur ce point si important, avec l'ardeur qu'on pouvait attendre d'un apôtre du *Christianisme social*, il multiplie les appels. Tout est à lire dans ces pages, toutes pénétrées de suc biblique, vibrantes encore du travail d'une âme qui a cherché, souffert, lutté, prié et trouvé; riches de savoir et d'expériences, émaillées de conseils pratiques, écrites en un style clair, qu'animent souvent les images d'une poésie sobre et les formules bien frappées. La lecture quotidienne de ce Manuel (divisé en 31 leçons), auquel on se sentira pressé de revenir souvent, s'impose à tous les chrétiens désireux de penser leur foi, à tous les chercheurs qui veulent la construire ! Quatre illustrations, dont le profil de Pascal, et un appendice sur quelques voix d'outre-tombe ajoutent à l'intérêt émouvant du volume.

P. F.

John Viénot. **La grande politique franco-belge au XVIe siècle**, 20 p.

Cet Extrait du Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme belge nous donne une Conférence faite à Bruxelles le 13 mars 1921, pour montrer qu'au 16e siècle comme au 20e, Français et Belges ont « passé par la même crise, eu les mêmes ennemis à combattre et les mêmes intérêts à sauvegarder. » Crise religieuse, politique et sociale, dont la description entraînante amène l'auteur à tracer un portrait bien vivant et, par certains traits, inédits, de Charles-Quint et de Philippe II d'une part, d'autre part de François Ier, ce « grand amuseur », auquel « personnellement la Réforme ne disait rien qui vaille, » dont le conseiller Duprat voulait être cardinal (ce pour quoi il faut un pape) et dont la mère « sacrifiait aussi bien l'honneur de son fils que l'intérêt de la France ». Enfin, « derrière le roi et sa mère, il y avait tout le parti du passé, une Sorbonne bigotte, un Parlement de chats-fourrés, toute une mômerie fanatique que la Réforme menaçait autant dans ses intérêts que dans ses préjugés. » Plus loin, nous voyons que la grande politique de Richelieu fut d'abord celle de Coligny et d'Henri IV. Mais « les manuels courants n'osent pas aborder les problèmes vitaux ; ils passent comme chats sur braise sur les sujets brûlants. »

Cela suffit pour laisser deviner combien cet opuscule résume d'idées neuves et ouvre d'aperçus inattendus.

Th. Scu.

Lettre ouverte à un député ami *sur la Situation politique et religieuse* par John Viénot, 1922 chez l'auteur, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris.)

M. le professeur Viénot, préoccupé de la recrudescence d'activité et d'influence politique que l'on constate dans l'ultramontanisme, en France, s'est appliqué, dans cette brochure de propagande, intéressante, vive et précise, à en signaler le danger par la République et la Liberté. Prenant à partie M. Pierre Forgeot, député, qui avait dit, à la Chambre : « Le catholicisme défend la famille, l'ordre et le travail », M. Viénot, en une rapide évocation historique, montre qu' « il s'est trop souvent présenté chez nous, en fait, comme un ennemi de l'ordre, du travail, de la famille, de la propriété même » (p. 10). Il rappelle, en invoquant un jugement profond de Pierre Mille, qu'il y a incompatibilité radicale entre le *système* catholique et le *principe* de l'Etat moderne (p. 12). Il prouve ensuite que l'ultramontanisme est « une cause de division entre concitoyens » (13-14), et cite, à ce propos, une appréciation honteusement désobligeante, de l'*Almanach catholique* pour 1921, sur les protestants. M. Viénot conclut qu'aux élections prochaines, il soutiendra une liste dont la route passera entre l'Ultramontanisme et la Révolution. Cette élégante plaquette de 20 pages sera lue avec soulagement par les démocrates. Puisse-t-elle être lue avec attention et profit par les membres du Parlement, auxquels elle sera envoyée ! M. Viénot l'offre aux amis qui lui en feront la demande.

P. F.

L'appel de l'Indo-Chine française. Une broch. in-16 de 48 p. Prix : 1 fr. Paris, 1921.

C'est bien d'un appel qu'il s'agit. L'Indo-Chine française est une fois et demie plus grande que la France et compte 22.000.000

d'habitants. De l'aveu d'un grand nombre de coloniaux, c'est la plus belle de nos possessions. Mais que fait le protestantisme français pour cette race intelligente, fine, artiste même, qui nous a envoyé 120.000 de ses fils pour partager les travaux et les combats de nos soldats ? Nous sommes allés à Madagascar, et nous avons bien fait. Pourquoi n'irions-nous pas en Annam, en Cochinchine, au Cambodge et au Tonkin ? Laisserons-nous à d'autres, qui la convoitent et qui la prendront si nous boudons à notre devoir, l'âme indo-chinoise, en qui la guerre a éveillé tant de besoins, à qui elle a ouvert tant de perspectives insoupçonnées ? Voilà la question que posent aux lecteurs de la brochure que nous analysons le pasteur Soulier et le capitaine Monet, qui brûlent de se consacrer à cet apostolat. Il ne s'agit pour le moment que d'étudier les possibilités qui s'offrent à l'action missionnaire, comme Coillard le fit en 1884, après l'échec de la mission chez les Banyaï et l'appel du Zambèze, et comme le firent un peu plus tard pour le Congo MM. Teisserès et Allégret. Un Comité d'étude s'est constitué à Paris, sous la présidence de M. le doyen Allier, et la Société des Missions veut bien recevoir les dons qui lui seront faits pour cet objet, sans préjuger, du reste, les décisions qui pourront intervenir un peu plus tard. Nous recommandons chaleureusement ce projet à nos lecteurs. Qu'ils étudient la brochure en question — on la trouve à la maison du boulevard Arago et à la Fédération des étudiants chrétiens, 41, rue de Provence — et qu'ils la fassent lire. Ce sera un premier pas dans une voie où nous ne doutons pas que de grandes bénédictions attendent ceux qui y marcheront courageusement et avec foi.

J.-E. N.

André Tardieu, **La Paix**, avec une préface de G. Clemenceau (Payot, Paris, 1921 ; 12 fr.

Le livre que M. André Tardieu intitule : *la Paix*, et pour lequel M. Clemenceau a écrit une belle préface, ne peut manquer de provoquer d'ardentes controverses. C'est qu'il constitue au premier chef une œuvre de combat. M. André Tardieu fut le collaborateur le plus actif de M. Clémenceau pour l'élaboration du traité de Versailles. Après sa mission aux Etats-Unis, qui eut pour résultat de hâter l'envoi des troupes américaines en France, il a été étroitement mêlé à toutes les négociations qui ont abouti au traité, le 28 juin 1919. Par là, ce livre a la valeur d'un document. Il retrace à larges traits l'histoire de l'armistice et de la Conférence qui suivit ; il projette des clartés sur les raisons profondes de solutions qui déconcertèrent l'opinion, et qui, à l'épreuve des événements, paraissent encore comporter de sérieux inconvénients.

Le livre de M. André Tardieu présente, à un point de vue général, un intérêt considérable, parce que, de la première à la dernière page, il donne le sentiment de la chose vue et des réalités directement ressenties. Toutes les qualités maîtresses de l'écrivain politique : précision dans la pensée, clarté de l'exposition, don vraiment remarquable de créer une impression d'ensemble absolument nette en fixant par quelques lignes essentielles les questions les plus ardues, on les retrouve ici dans toute leur force.

Après avoir montré comment, sans une faute de la France patiente, l'Allemagne a voulu et préparé la guerre, M. Tardieu précise les circonstances dans lesquelles fut conclu l'armistice du 11 novembre 1918, le maréchal Foch estimant, selon la réponse qu'il fit à une question du colonel House, que « le but étant atteint nul n'avait le droit de faire répandre une goutte de sang de plus ». Mais ce ne fut qu'au lendemain de l'armistice que les difficultés commencèrent. On n'a pas manqué de dire que les alliés s'étaient laissé surprendre par la paix, comme ils avaient été surpris par la guerre. M. Tardieu soutient que « à vouloir simultanément faire la guerre et la paix, on n'était pas sûr de réussir la paix, mais on avait de grandes chances de perdre la guerre. » On est frappé de la justesse de cette observation quand on constate qu'en effet, dès le début des négociations, des oppositions formelles s'affirmèrent sur des questions en apparences assez simples. Certes, il n'y avait là que des hommes de bonne foi et de bonne volonté, mais ces hommes représentaient des nations que des siècles d'Histoire séparaient. La diversité des intérêts et des traditions devait forcément déterminer la diversité des conceptions, et comme la situation exigeait l'unanimité pour les décisions à prendre, il fallait bien que, sur des questions importantes, ceux qui, ayant la responsabilité, devaient avoir l'auto-

rité, consentissent tour à tour les concessions que nécessitait l'accord final. C'est là, en réalité, ce qui explique que la Conférence fut ce qu'elle fut et que le traité de paix est ce qu'il est.

Contrairement à ce qu'on déclare parfois, ce ne fut pas un traité bâclé, improvisé. Il a été étudié et préparé par cinquante commissions techniques qui ont tenu 1.646 séances, et les conclusions de ces commissions ont été vérifiées par 26 enquêtes sur place et examinées au cours de 39 séances du conseil des ministres des affaires étrangères, de 72 séances du conseil des Dix, de 145 séances du conseil des Quatre. Cela donne, sans doute, une fière idée de la puissance de discussion des hommes qui se trouvaient ainsi aux prises, mais en fait, c'est bien au conseil des Quatre, où le ton était celui de la conversation, sans apparat et sans pose, que tout se décidait finalement. « Dialogue tragique à certaines heures, dans sa grave simplicité ; presque gai, à d'autres, dans la détente des accords entrevus ; toujours sincère et direct.» Aussi M. Tardieu conteste que M. Clémenceau ait été dupe de M. Wilson et de M. Lloyd George, selon la légende américaine, ou que M. Clémenceau ait mené le jeu, selon la légende anglaise. « Ces trois hommes ont discuté avec des tempéraments nationaux et individuels souvent contraires, cela est vrai : M. Wilson en universitaire critiquant une thèse, développant ses idées avec une clarté abondante de logicien didactique, M. Lloyd George en tirailleur, avec de soudaines cordialités et de non moins soudaines colères, « armé d'une prodigieuse indifférence pour les arguments techniques », sensible seulement aux grandes raisons permanentes de solidarité et de justice, mais constamment épouvanté des répercussions parlementaires ; M. Clémenceau, enfin, procédant par affirmations massives, drues, pressantes, qu'enveloppait une sagesse d'expression imprégnée de philosophie, qu'animait souvent une fascinante émotion. Et peut-être est-ce par cette diversité des tempéraments et des manières de discuter plus encore que par les oppositions d'intérêts et les calculs politiques qu'il faut expliquer ce qu'on appelle les « crises de la Conférence ».

Dans les chapitres où M. Tardieu traite du problème de la Sarre, du désarmement de l'Allemagne et de la rive gauche du Rhin — les questions qui provoquèrent les crises les plus dangereuses de la Conférence, — les tempéraments de ces trois hommes qui décidaient du sort de l'Europe s'affirmèrent avec une netteté impressionnante. Pour la rive gauche du Rhin, par exemple, la politique rhénane de la France fut dès le début incomprise des ministres britanniques, qui voyaient un péril pour la paix européenne là où la France ne poursuivait qu'une garantie d'exécution et une garantie de sécurité, non seulement pour elle, mais pour l'Europe. Les Anglais se disaient d'accord avec la France sur le but à poursuivre, mais non sur la méthode pour l'atteindre, et quand M. Clemenceau eut obtenu, enfin, et l'occupation pour une période de quinze ans et la garantie anglo-américaine, M. Lloyd George, subissant la pression de certains membres du cabinet d'empire, voulut encore revenir sur la question et le président du conseil français dut refuser catégoriquement de discuter sur ce qui avait été décidé. Lors de l'examen du problème de la Sarre, qui faillit aboutir à la rupture avec M. Wilson, la crise s'expliquait par le fait que, malgré qu'il y eût de part et d'autre un honnête désir d'accord, on ne put réussir à le réaliser tout de suite, parce qu'il y avait en présence deux principes : d'un côté, des arguments économiques qui se chiffrent ; de l'autre côté, des arguments moraux qui se pèsent. Encore que M. Lloyd George fût favorable à une transaction, l'argument historique français n'eut aucune prise sur les interlocuteurs de M. Clémenceau. Ce fut souvent le cas, à propos des réparations, du principe de l'unité allemande, du principe de la capacité de paiement du Reich ou des questions belges, si bien que, par la force des choses, le traité de paix est en réalité le résultat de la collaboration de trois mentalités parfaitement sincères et nobles en soi, mais formées par des traditions politiques et sentimentales essentiellement différentes.

Il faudrait s'arrêter longuement à tous les chapitres de ce livre où les faits sont présentés en des raccourcis saisissants qui en précisent tous les aspects, où les documents abondent, et quand, arrivé au bout de sa tâche, M. André Tardieu abandonne son rôle d'historien pour en revenir franchement à la controverse politique, quand il réplique aux critiques de

la paix qui fut réalisée, qu'il parle de ce qu'il appelle « la mutilation du traité » et qu'il cherche à en établir les responsabilités, on ne peut contester, quelle que soit l'opinion et la conviction que l'on ait sur ces points, qu'il y a de la noblesse dans la passion qu'il apporte à défendre M. Clémenceau et son oeuvre.

R. de M.

Gaston Frommel, **Lettres intimes**, Deux volumes in-12 de 243 et 372 pages. Attinger, éditeur, Neuchatel.

C'est avec un pieux respect, une profonde reconnaissance, une attention soutenue, que j'ai lu ces deux volumes débordants de richesses. Gaston Frommel a été dogmaticien, apologète ; or, on ne comprend sa *théologie* qu'en étudiant, au sanctuaire intime, sa *religion*. Sa « foi » est véritablement l'expérience d'ordre spirituel et surnaturel d'où jaillit sa « croyance. » On peut discuter celle-ci, elle est digne de l'être ; mais il est impossible de se dérober à l'impression continue de sérieux intellectuel, de gravité consciencieuse, et j'ose dire de sainteté qui s'en dégage, tant elle est pénétrée d'un moralisme à la fois stoïque et biblique, atmosphère enveloppante où tinte indéfiniment la même cloche : *devoir, obligation, obéissance*. Sans doute, il répète aussi, avec persévérance : *Confiance, Joie, Amour*. Mais son Dieu est d'abord celui de l'Impératif catégorique ; c'est là qu'il le trouve, ou plutôt qu'il se laisse trouver et briser par Lui. Et c'est du creux de cette « vallée de l'ombre de la mort » qu'il émerge en pleine clarté du soleil évangélique, pour saluer en Jésus-Christ la Lumière du monde, le Sauveur, « Dieu avec nous. » Car, en définitive, la divinité qu'il adore n'est ni celle qui rayonne et s'éclipse dans la mystérieuse Nature, autre Janus à double face ; ni celle qui s'affirme dans la Loi de Moïse ou de Kant ; mais celle qui est venue en chair et qui s'est incarnée en Jésus.

Avec une admirable vigueur, Frommel a insisté sur le caractère « christocentrique » de la foi spécifiquement « chrétienne ». L'affirmer est presque un truisme, au point de vue étymologique ; mais dans la pratique, on se réclame bien souvent du Christ, alors qu'on est avant tout fils des psalmistes israélites ou enfant de l'Eglise. Par cet hommage réfléchi, obstiné, enthousiaste au Christ, Frommel se jetait dans une voie qui permet de poser en termes nouveaux les problèmes traditionnels de la dogmatique ; ils passent ainsi du domaine métaphysique dans le domaine éthique; et la doctrine elle-même, orientée vers les buts suprêmes, les causes finales et les idéals, perd son caractère *statique* pour devenir un *dynamisme*. C'est là un des axiomes de la théologie du Royaume de Dieu.

Frommel n'a pas eu le temps de prolonger toutes les lignes commencées, jusqu'au point perspectif où elles se rejoignent. A plus d'un égard, on éprouve le sentiment que ce penseur scrupuleux n'avait pas trouvé l'équilibre de sa pensée. En l'étudiant, comme en étudiant son maître Alexandre Vinet, j'ai ressenti les impressions qui m'inspirèrent jadis les pages intitulées : « Vinet douteur. » Pareille épithète, appliquée à ce génie religieux, ne se justifiait qu'au point de vue de l'orthodoxie intellectualiste, celle dont le noble écrivain essayait si laborieusement de se dégager. Certes, je ne prétends point découvrir un « Frommel douteur » ; mais je dois à la vérité d'affirmer que l'ensemble de son oeuvre n'est point stabilisé dans l'harmonie de la sérénité mentale. Son évolution doctrinale inachevée permet l'hésitation sur la question de savoir s'il représente l'Ecole ancienne dont il conserve parfois le vocabulaire, ou l'Ecole nouvelle dont il incarne souvent l'esprit... Au surplus, cette façon de poser le problème lui eût répugné. Fixé au coeur des réalités spirituelles, il essayait de les exprimer en langage de sincérité moderne, et pour la gloire de Jésus-Christ, chef prédestiné de l'avenir.

En lisant, ou plutôt, en scrutant ses lettres intimes, j'ai relevé un à un, et classé sous diverses rubriques, environ cinq cents passages qui me permettront plus tard, je l'espère, de tracer un portrait de l'homme, du chrétien, du pasteur, du théologien. Un des traits les plus intéressants, les plus poignants même, qui se dégagent de cette correspondance, vrai document de psychologie religieuse, c'est le douloureux combat qui se livra dans l'âme de Frommel, quand il exerçait le ministère pratique, entre sa vocation de pasteur et sa vocation de professeur. On sait comment il résolut l'antinomie. Pasteur, il aspirait à devenir professeur ; professeur, il resta pasteur. Son enseignement si substantiel, poursuivi à travers d'intolérables crises de fatigue, fut inséparable d'une cure d'âme intensive auprès

de ses élèves ; il les *instruisait*, certes, mais surtout, il les *inspirait* ; il priait pour eux et avec eux ; son ambition suprême était de former des initiés. Il fut exaucé ; nos églises de langue française bénéficient de son courageux labeur spirituel : plusieurs de ses étudiants, devenus ses disciples, propagent l'esprit qui le faisait vivre. Wilfred MONOD

Les Noirs de l'Afrique, par Maurice Delafosse, ancien gouverneur des colonies, professeur à l'Ecole coloniale, un volume relié avec 4 cartes (petite collection Payot), 4 fr.

La librairie Payot (106, Boulevard Saint-Germain, à Paris), continuant la petite collection de *précis* (160 pages), qu'elle a commencée il y a moins d'un an, et où a paru l'*Islam* d'Edouard Montet, offre au public une série d'opuscules, bien imprimés, attrayants, rédigés par des spécialistes. *Les Noirs de l'Afrique* sont un historique très intéressant. L'auteur, ancien gouverneur des colonies, passe en revue les orignes et la préhistoire de ces populations, le développement des civilisations noires dans l'antiquité, en particulier sous l'influence des négociants carthaginois, l'Afrique noire au Moyen Age (l'empire de Ghana, dans la région de Goumbou, florissant aux IXe et Xe siècle, puis vaincu par les Almoravides et détruit plus tard par les Mandingues, vers 1240), l'histoire de l'Afrique occidentale du XVe siècle à nos jours, celle du Soudan central et oriental et de l'Afrique méridionale. L'ouvrage se termine par quatre chapitres sur la civilisation matérielle des noirs, leurs coutumes sociales, leurs croyances et leurs pratiques religieuses, leurs manifestations intellectuelles et artistiques. Les indications bibliographiques sont nombreuses et précieuses. L'auteur parle des noirs avec sympathie. Il ne met pas assez en relief l'action bienfaisante exercée sur eux par les missions chrétiennes.

P. F.

Les Monnaies grecques, aperçu historique, par Ernest Babelon, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, un vol. relié, avec 21 illustrations (petite collection Payot), 4 fr.

La monnaie est une invention des Grecs, au VIIe siècle avant notre ère. Avant cette époque, le trafic se faisait par troc pur et simple. Chez les Grecs d'Homère, les têtes de bétail étaient un instrument d'évaluation. Un grand trépied de bronze était payé par la cession de douze bœufs. De là est venu le type de la tête de bœuf sur les anciennes monnaies. Le mot bœuf (*bous*) resta un terme conventionnel pour désigner la monnaie métallique, et au temps d'Eschyle on disait d'un homme dont le silence avait été acheté, qu'il avait « un bœuf sur la langue ». L'habitude d'évaluer par têtes de bétail (*capita*) a donné naissance au mot « capital », et à l'expression « pécule » (petit troupeau, d'où « petite somme d'argent »). Peu à peu, les métaux furent employés, à côté du bétail-monnaie, et ils le supplantèrent. On pesait des anneaux, des lingots, etc. De là vient, que, dans toutes les langues sémitiques, le mot *seqel* (sicle) signifie à la fois *peser* et *payer*. L'invention de la vraie monnaie — monnaie d'Etat avec marque officielle— paraît due à Phidon, roi d'Argos, qui fit frapper des pièces d'argent au type de la tortue de mer, ainsi qu'aux Lydiens (témoignage de Xénophane et d'Hérodote). L'auteur du précis sur les *Monnaies grecques*, M. Babelon, à qui nous empruntons ces détails, passe en revue l'histoire de la monnaie, — *la période archaïque* (700-480), dans la Grèce asiatique, la Grèce centrale et l'Occident hellénique) ; la *grande époque* (Ve et VIe siècles), chez les Perses Achéménides, à Athènes et dans le reste de la Grèce, dans l'Italie méridionale et la Sicile (les admirables médaillons de Syracuse) ; *l'époque hellénistique* (statères d'or d'Alexandre, au revers de Victoire tenant une couronne, etc.) ; *les monnaies grecques sous l'empire romain* (avec effigie de l'empereur), supplantées au IIIe siècle par les monnaies romaines. Tous les amateurs que cette question intéresse suivront avec le plus vif plaisir, dans cette excursion rapide, le savant conservateur du Cabinet des Médailles, en s'aidant des illustrations dont il a semé son petit livre. P. F.

L'Œuvre scientifique de Sadi Carnot: Introduction à l'étude de la Thermodynamique par E. Ariès, correspondant de l'Institut ; un vol. relié (petite collection Payot), 4 fr.

Les théories si hardies de Lorentz et d'Einstein, qui bouleversent les fondements de nos connaissances en Mécanique, et qui occupent depuis plus de quinze ans l'esprit des philosophes, des mécaniciens et des physiciens, sont arrivées à exciter la curiosité de tous les hommes cultivés. Les publications nouvelles, les

articles de nos meilleures revues périodiques, où se manifestent les opinions les plus diverses, abondent en ce moment, et s'efforcent d'éclairer le grand public français sur l'état de la question qui soulève et laisse à résoudre bien des problèmes inattendus touchant à nos idées traditionnelles sur l'espace, le temps, le mouvement, la masse, l'éther, etc.

Ces problèmes sont-ils tributaires des seules théories de la Relativité et de la Mécanique des électrons ? L'auteur de ce petit livre ne le croit pas. Il a pensé, au contraire, que le moment était bien choisi pour rappeler l'attention sur une science trop délaissée aujourd'hui, la Thermodynamique, qui a déjà donné tant de preuves de sa vitalité et de sa fécondité, depuis que Sadi-Carnot en jetait les fondations, il y a près d'un siècle. Après avoir décrit, dans le langage clair et précis qui distingue ses oeuvres, les immenses progrès que la Science Moderne doit à la Thermodynamique dans les premières régions explorées, le Colonel Ariès s'arrête, dans un dernier et long chapitre, devant les obstacles qui retardaient l'exploration de régions nouvelles. Il montre que les difficultés à surmonter sont précisément celles que soulèvent les théories de Lorentz et d'Einstein, et ne met pas en doute le puissant concours qu'offrent les méthodes de la Thermodynamique pour vaincre ces difficultés. Cet ouvrage, rempli de remarques originales et suggestives, paraîtra donc attachant à tous ceux qu'intéresse la grande évolution qui se prépare et qui passionne l'opinion dans les deux mondes. P.

Histoire de la philosophie allemande, par Emile Bréhier, maître de conferences à la Sorbonne (petite collection Payot, un vol. relié, 4 fr.).

Jamais l'Allemagne ne sera assez connue des Français ; il est plus que jamais nécessaire d'étudier sa langue, ses moeurs, ses idées ; non pas toujours pour y prendre des modèles, mais à tout le moins des informations. Or, dans cette étude, et particulièrement dans celle de la philosophie, les difficultés abondent. Un langage hérissé de termes techniques, une pensée subtile, alambiquée et qui paraît redouter, comme une marque d'esprit superficiel, d'être comprise trop aisément, de lourds et longs volumes où, à la manière scolastique, toutes les questions sont traitées, voilà bien des broussailles propres à rebuter. L'auteur du présent volume a cherché à y tracer quelques allées. Il a montré, d'abord, à quel point, dans son développement, la pensée philosophique des Allemands était tributaire de l'évolution générale de la pensée occidentale ; des mouvements d'idées, qui ne sont pas nés en Allemagne, ont donné naissance, par réaction, à la pensée philosophique allemande : le mysticisme du moyen âge répond à la scolastique; le criticisme de Kant répond au développement de l'esprit scientifique dans les temps modernes. Mais ces réactions portent elles-mêmes la marque d'un esprit original ; le luthéranisme, en affirmant l'indépendance de l'Allemagne par rapport à la civilisation des Latins, a créé l'atmosphère où la philosophie allemande s'est développée. L'auteur reconnaît pourtant que cette philosophie a une valeur humaine : Leibniz, Kant, Gœthe, même Fichte et Hegel ont bien mérité non seulement de l'Allemagne, mais de l'humanité entière. P.

Le mouvement scientifique contemporain en France. I. Les sciences naturelles, par Georges Matisse, docteur ès sciences. Un vol. relié avec 25 figures dans le texte, 4 fr. petite collection Payot).

Ce premier volume d'un ouvrage d'ensemble sur le *Mouvement scientifique contemporain en France*, est consacré aux *Sciences naturelles*.

L'auteur n'a pas voulu passer en revue et étudier tous les travaux scientifiques faits en France depuis une quarantaine d'années — c'eût été une tâche impossible — ni se borner à une sèche nomenclature de titres de mémoires, ce qui n'eût intéressé personne. Il a choisi parmi les savants les plus éminents dans chaque branche quelques-uns de ceux qui ont véritablement créé ou fait avancer la science (Lacaze-Duthiers, Yves Delage, E. Bataillon, Frédéric Houssay, L. Cuénot, Georges Bohn, René Quinton, Gustave Chauveaud, etc.) Il a analysé leur oeuvre de façon approfondie, cherchant toujours à mettre en lumière les principes et les idées générales ayant une valeur scientifique et une portée philosophique. Il a laissé de côté tout ce qui n'avait qu'une valeur technique, mais n'a pas hésité à aborder les questions difficiles, à entrer même dans les détails toutes les fois que ceux-ci se trouvaient immédiatement liés aux notions essentielles qui dominent la recherche ou s'en dé-

gagent. Ce livre mettra le lecteur en possession de connaissances précises et nombreuses: toutes les notions et idées lui sont exposées de façon très exacte. Il peut se dispenser de recourir aux oeuvres elles-mêmes. Pour chaque sujet exposé l'auteur s'est reporté aux sources originales. Tous les chapitres sont suivis d'un index bibliographique permettant au lecteur, s'il le désire, de se reporter immédiatement aux mémoires initiaux. P.

Les Etats de la Peinture française, de 1850 à 1920, par Camille Mauclair, relié (petite collection Payot), 4 fr.

Dans ce captivant ouvrage, le distingué critique Camille Mauclair caractérise les grands genres de la peinture française des 70 dernières années. Il parle d'abord des *Paysagistes romantiques et modernes*, Théodore Rousseau, Daubigny, Troyon, Millet, Courbet, Corot, qui a posé le grand principe du paysage moderne, celui de l'importance souveraine de l'atmosphère, qui réduit les couleurs à une harmonie et fait du tableau comme une symphonie, et enfin Claude Monet qui « exprime les effets de la lumière solaire sur les objets plutôt que ces objets eux-mêmes » (p. 17). Viennent ensuite des chapitres à la fois condensés et lumineux sur les *Peintres académiques* (Scheffer, Baudry, Bouguereau, Bonnat, Constant, Carolus Duran, etc.) ; les *Réalistes et caractéristes* (Courbet, Manet, Degas, Roll, etc.); les *Portraitistes* postérieurs à Ingres (Chassériau, Baudry, Regnault, Henner, Carolus Duran, Bonnat, Fantin-Latour, Manet, Carrière, Besnard, etc.) ; les *Orientalistes* (Delacroix, Chassériau, etc.) ; les *Symbolistes, idéalistes et peintres d'histoire* (Gustave Moreau, Henner, J.-P. Laurens, Rochegrosse, Vernet, Detaille, Meissonier, etc.) ; *l'Impressionnisme et ses théories* ; les *Intimistes* (Millet, Carrière, Le Sidaner, etc.) ; les *Décorateurs* (Chassériau, Puvis de Chavannes, Besnard, etc.) ; la *Réaction post-impressionniste*, avec Cézanne et le cézannisme, les Indépendants, le Cubisme, etc.. On devine, par ce trop bref résumé, le haut intérêt de ce livre, tableau d'ensemble rapide mais précis de la peinture française contemporaine. P. F.

Concentrations protestantes. — Dans l'intéressante et si variée collection d'actualités des *Editions Forum*, M. Roger Bornand va publier un petit volume : « *Concentrations protestantes* ». Montrer les origines et les résultats de ce puissant mouvement de rapprochement sensible partout dans et entre les Eglises protestantes ; exposer ce qui a déjà été réalisé : Fédérations d'Eglises en France, en Italie, en Suisse, en Amérique, etc. Conférences internationales comme celles qui siégèrent à Crans, à Genève, à Lausanne, au Beatenberg en 1920 ; projets de fusion des Eglises nationale et libre du canton de Neuchâtel, etc., tel est le but de l'auteur. Ajoutons qu'un tel travail n'avait pas encore été fait en français.

On souscrit à ce volume par le compte de chèques IV 881, *Editions Forum, Neuchâtel.* Prix de souscription fr. 2.— ; le prix sera élevé lors de la mise en vente. P. F.

Mon voyage à Madagascar (journal de route), par Paul Barnaud, avec une Préface de M. Jean Bianquis (*Société des Missions évangéliques*, 102, boulevard Arago, Paris). Prix : à la Maison des Missions, 6 fr.; en librairie, 7 fr. 50.

Journal de route de M. Paul Barnaud, pasteur de l'Eglise Libre de Sainte-Foy, parti de Marseille le 31 juillet 1920, avec M. le missionnaire Christeller, pour représenter la *Société des Missions de Paris* au Jubilé centenaire de l'œuvre de Madagascar, qu'on a célébré au mois d'octobre suivant. Ils voyagèrent avec une petite délégation anglaise envoyée par la *Société des Missions de Londres*, et se séparèrent d'elle à Majunga, pour y visiter la belle oeuvre fondée par M. Rusillon dans la province de Boina. De là ils montèrent au Vonizongo, puis à Tananarive, où, après une rapide inspection du district, ils prirent part aux grandes fêtes du Centenaire, surtout M. Barnaud, car M. Christeller, atteint par la fièvre, en fut tenu presque entièrement éloigné. Après une rapide tournée dans le Sud, ils revinrent à Tananarive pour les Conférences intermissionnaires (1er-8 novembre), dont M. Barnaud fut élu président. Puis, se séparant de son compagnon, qui regagna le Lessouto, le pasteur de Sainte-Foy repartait pour la France, où il débarquait le 27 décembre. C'est ce voyage, si intéressant, mais si fatigant (où il dut faire 147 discours !) qu'il raconte dans ce volume, en un style alerte et coloré, et avec un amour des âmes, qui le rendent extrêmement attachant. C'est un livre à lire en famille, ou dans les réunions de chrétiens. Il fera beaucoup aimer la belle Mission de Madagascar.

New pilgrimages of the Spirit (Boston, 1921, v-151 p.), donne les rapports sur le meeting tenu à Boston et Plymouth du 3 au 7 octobre 1920, par l'Association internationale unitaire fondée dans cette même ville de Boston (où abordèrent les *pilgrims* de 1620) en 1900 et portant depuis 1910 le nom officiel d'*International Congress of Free Christians et other Religions Liberals.* Elle s'est réunie à Londres (1901), Amsterdam (1903), Genève (1905), Boston (1907), Berlin (1910), et Paris 1913). Le 7e congrès devait avoir lieu à Londres en 1916, mais fut empêché par la guerre. Sur l'invitation de l'Association unitaire américaine, il se tint à Boston, pour célébrer en même temps le 3e centenaire de l'arrivée de la *May Flower* à Plymouth-Boston. On y décida que le prochain congrès se réunirait à Londres en 1922.

Le présent volume rend compte d'abord des différentes séances du congrès, puis communique six discours qui y furent prononcés sur les Pères Pélerins, sur le caractère Pélerin, sur l'indépendance religieuse et sa place dans la reconstruction du monde, sur les églises libres et les tâches d'une ère prophétique, le message du christianisme libéral du *Far East* (Japon), enfin l'oeuvre passée et future de l'Association unitaire, qui projette la création d'une Ligue des Religions répondant à la Ligue des Nations.

Th. Sch.

M. Robert H. Gardiner a publié deux brochures en italien sur le Congrès de Genève (12 au 20 août 1920), qui servait d'Assemblée préparatoire à la Conférence mondiale des Eglises (*World Conference on faith and order*). L'une, éditée à Rome (50 p.), est intitulée *I problemi dottrinalli della réunione della cristianita, nell'Assemblea preparatoria della « World Conference. »* L'autre a paru à Pavie (1921), sous ce titre peu différent du précédent : *I problemi dell'unità cristiana e l'assemblea preparatoria della Conferenza mondiale delle Chiese.*

Le congrès de Genève a suivi le programme lancé par la Commission ecclésiastique et laïque de la Convention générale de l'Eglise épiscopale américaine, Convention tenue à Cincinnati le 19 octobre 1910. Toutes les Eglises chrétiennes, sauf la Romaine, y étaient représentées, même l'Eglise orthodoxe et celles d'Asie jusqu'au Japon. Le discours d'ouverture a été prononcé par l'évêque épiscopal de New-York-Ouest, Mgr Brent, « le pionnier de la *World Conference* », qui rappela que toutes les Eglises avaient reçu une invitation, qu'une Commission spéciale se rendit à Rome et eut un colloque avec le pape, lequel déclara la participation incompatible avec les convictions de son Eglise. Celles d'Orient furent représentées par le métropolite du Séleucie, Mgr Strinopoulos et le professeur Alivisatos, de l'Université d'Athènes.

Les idées anglicanes sur l'unité chrétienne furent exposées par Mgr Palmer, évêque de Bombay et Mgr Gore, ex-évêque d'Oxford. L'évêque danois Ostenfeld parla au nom des Luthériens, ainsi que le professeur suédois Aulèn. Le professeur Bartlet, de l'Eglise congrégationaliste, traita de l'importance du crédo et de sa place dans l'Eglise réunie de l'avenir. Le Dr Lang, représentant les Réformés allemands, tâcha de mettre en lumière les deux courants qui traversent le christianisme actuel, l'un tendant à l'individualisme religieux, l'autre à l'union.

Parlèrent encore Mgr Herzog, évêque des Vieux-Catholiques suisses, le Dr Scott, de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre, M. Roberts, ex-président de l'Union baptiste de Grande-Bretagne et d'Irlande, le pasteur luthérien suédois Lindskog, le Dr Roth, pasteur à Dortmund, M. Taranger, délégué de l'Eglise nationale luthérienne de Norvège, etc.

Th. Sch.

OUVRAGES REÇUS:

Le grand Méconnu, entretiens d'histoire religieuse, par Paul Wyss (Foyer spiritualiste belge, à Liège; in-8°, 132 pages, 4 fr.)

Etre humain, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, par Woodrow Wilson, traduction de P. Chavannes (Payot, 3 fr.).

LE MOIS

Un souvenir. — La France impérialiste. — La question de sécurité. — La France ne veut plus être envahie. — La meilleure garantie. — Une nouvelle Allemagne. — Quelques symptômes. — Une lettre émouvante. — Le 1er de l'An à l'Elysée. — La France n'est plus brouillée avec Rome. — Les profits que Rome en espère. — Symptômes. — Les Protestants en France. — Tendance à plus de cohésion. — Nos vœux. — Homamge à Eugène Ménégoz.

C'était pendant la guerre, à un de ses plus sombres moments. J'avais chez moi un homme politique serbe que je ne veux pas désigner autrement. Il revenait d'Angleterre où il avait été plaider la cause de son malheureux pays alors tout entier aux mains de l'ennemi et, le visage ravagé par les douleurs patriotiques et familiales, il me disait : « Voyez-vous, dans cette guerre, il n'y a que la France qui combatte pour la justice et le droit violés, il n'y a que la France qui soit idéaliste. L'Angleterre est impérialiste, l'Italie est impérialiste... et il développait ce thème avec une ampleur et une éloquence dont j'ai gardé le vif souvenir. — J'écoutais, car je n'avais guère alors le moyen d'être renseigné sur le véritable esprit de l'Angleterre et de l'Italie... Et maintenant, je compare... Devant une grande partie de l'opinion européenne, c'est la France qui passe pour impérialiste et militariste. En rentrant des Pays-Bas, il y a un mois, c'est ce thème que j'entendais développer autour de moi. C'est la France qui empêche le succès de la conférence de Washington, qui empêche la reprise générale des affaires.

D'où cela vient-il ?

De la situation qui nous est faite par un traité que ses auteurs admirent beaucoup, mais qui pêche par la base, parce qu'il suppose acquises des garanties qui, en fait, nous ont été refusées.

Les Américains, en répudiant la politique de Wilson, nous ont dit très nettement : « Débrouillez-vous. Vos querelles ne nous regardent plus...» Les Anglais sont soucieux avant tout de mettre fin à une situation économique à la fois douloureuse et dangereuse. Nous ne pouvons pas leur en vouloir de songer d'abord à leurs intérêts — mais cela nous met en face du danger d'être un jour seuls devant une Allemagne irritée qui se relève rapidement et qui peut être, demain, pour nous avec le concours de la Russie, un formidable danger. Aussi, malgré tous nos désirs de paix, malgré l'acclamation enthousiaste et sincère avec laquelle nous avons salué les projets du Président Harding, nous sommes, bon gré, mal gré, contraints de garder sur pied plus de soldats que nous n'en voudrions et de réclamer le droit de construire éventuellement les sous-marins qui peuvent devenir nécessaires à notre sécurité.

Là-dessus, l'Angleterre proteste et sort un article d'un officier français qui présentait ces sous-marins comme un moyen pour nous de maintenir en échec notre alliée d'hier. C'est le ministre anglais de la marine qui brandissait contre nous ce formidable papier. On s'informe et on s'aperçoit que le ministre anglais a fait un contre-sens énorme, que l'auteur de l'article est un adversaire des sous-marins et que ceux qui voyaient dans les sous-marins un moyen de tenir les Anglais en échec, c'étaient... les Allemands. L'erreur était de taille et nous avons sujet de nous en plaindre.

Néanmoins, cette colossale méprise n'excuse pas toutes les sottises qui ont été écrites au sujet de M. Lloyd George. Nous tenons pour ennemi de la paix quiconque ne reconnaît pas que l'avenir de la paix est lié à la bonne entente franco-anglo-américaine. Nous tenons pour maladroit les lardons envoyés au premier ministre britannique. Le jour où il tomberait du pouvoir, il aurait pour successeur un ami sûrement moins chaud de la France. Il faut donc causer avec lui, s'entendre — dans le sentiment de nos droits et dans le respect de ses propres difficultés. C'est la politique de M. Briand et nous croyons que c'est la bonne. Il faut se garder comme du feu de tous ces jugements généraux qui exaltent un peuple au détriment des autres. La France vaut bien les autres peuples. Nous savons fort bien qu'elle n'est pas plus impérialiste, pas plus égoïste que l'Angleterre ou les Etats-Unis. Mais au nom de la France et de ses intérêts, nous n'avons pas le droit de déprécier les autres peuples, surtout nos amis et alliés d'hier et de demain. Il faut jouer franc-jeu et que l'Europe et le monde sachent bien que le jour où nous serons garantis contre le retour des destructions

sauvages qui ont ruiné pour 50 ans un tiers de notre pays, nous serons, ce que nous sommes, au fond, le peuple le plus disposé aux sentiments et aux travaux de la paix. Un homme de mon âge a vu dans sa vie deux invasions allemandes. Oui, deux fois nous avons vu les chars allemands emmener nos dépouilles. Les circonstances aussi nous ont permis de voir les désordres de la dernière guerre, les ruines et les tombes, hélas. Chaque jour, nous cotoyons les aveugles et les mutilés et les malades qui s'en vont lentement des suites de la guerre. Nous ne voulons pas revoir, nous ne voulons pas que nos enfants revoient de pareilles horreurs. C'est pourquoi nous demandons non seulement à nos amis, mais à tous les hommes capables d'un jugement sain, de comprendre nos sentiments et nous leur disons : « Prenez des mesures générales qui nous garantissent contre ces retours — ou laissez-nous nous garantir nous-mêmes quand cela est encore possible. »

D'autre part, nous le savons, la meilleure des garanties serait la guérison de l'Allemagne elle-même du virus militariste et pangermaniste. Or, jusqu'à présent, c'est en vain que nous avons espéré et cherché les symptômes de cette guérison. Dans les Eglises, dans les universités, comme dans les rangs du socialisme marxiste, c'est le vieil esprit qui domine et qui entretient chez nous la crainte de l'Allemagne.

Oui, mais tout de même, on n'a pas tout dit, quand à la suite de nos journaux, on a répété cela. Nous sommes ici des indépendants qui ne suivent le mot d'ordre de personne, ni d'un parti, ni d'un groupe, et nous considérons comme un devoir patriotique de signaler à nos lecteurs tout ce qui peut faire croire à la naissance d'une Allemagne nouvelle, consciente des crimes de ses dirigeants et désireuse d'une reconciliation véritable dans l'esprit du Christ lui-même. Qu'on veuille bien lire donc et méditer le document suivant reçu dans le courant de 1921. La spontanéité de cette démarche et la sincérité du ton frapperont certainement tous ceux de nos lecteurs qui aiment à juger des choses sur documents :

X., 10-5-21

A Messieurs les Professeurs de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Messieurs, veuillez agréer pour la bibliothèque de votre Faculté le petit livre ci-joint qui est le premier fruit de mes études de théologie.

Je vous prie de le regarder comme témoignage de la reconnaissance que j'éprouve pour vous de tout mon cœur, quoique je n'aie pas eu le courage de vous le dire franchement plus tôt.

Il y a presque sept ans que j'ai fini les études que j'ai eu l'honneur de faire à votre Faculté. C'est au milieu de vous et de l'Eglise protestante de France que j'ai trouvé une ardeur fervente pour Christ, qui se trouve très rarement chez nous en Allemagne. C'est chez vous, et grâce à vous, Messieurs, que j'ai appris ce que c'est que *vivre par le Christ*.

Autrefois, je croyais que c'était une curiosité quelconque qui m'avait conduit à Paris. Mais maintenant j'ai compris que c'était Dieu même qui avait voulu cela. Car, sans ce séjour à Paris, jamais je n'aurais osé adhérer plus longtemps au christianisme, ni le propager. Mais c'est à votre influence que je dois de pouvoir dire que pour moi aussi, l'Evangile est devenu une force à laquelle aucune résistance n'est possible.

Et c'est pour cela qu'au moment où les relations entre nos pays vont se régler pour toute une génération, j'éprouve doublement le besoin de vous dire qu'indépendant de la décision des gouvernements et des parlementaires il y a des gens en Allemagne qui détestent tout acte de force, *qui souffrent affreusemnt sous leur responsabilité pour la guerre* (1) et qui n'ont que le seul désir que tout notre peuple revienne à l'esprit de justice et de paix ; des gens qui travaillent pour ce but sans faire grandes paroles et sans la collaboration d'une presse, mais dont la volonté est imprégnée de l'esprit du Christ.

Et c'est à cet esprit que je vous prie de croire, quoiqu'il vous paraisse qu'il n'existe pas chez nous. Je sais bien que ce sont justement nombre de nos étudiants qui voudraient éterniser la haine. Mais ce sont justement nos universités, où d'autre part on aspire le plus vif possible à l'esprit du Christ. J'ai cru de mon devoir de me faire la voix de cet esprit afin que la parole se réalise : πάντες εἷς ἐν Χριστῷ.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de ma reconnaissance respectueuse et profonde et le voeu sincère d'une collaboration indépendante des évènements politiques pour le règne du Christ.

X...

Privatdocent à l'Université de X.

Il y a donc de l'autre côté du Rhin des Allemands qui sentent la responsabilité de leur peuple dans la dernière guerre, qui la confessent, qui en souffrent et qui préparent l'Allemagne nouvelle de la justice et de la liberté pour tous. A ces Allemands-là nous tendons la main ; c'est notre devoir et notre intérêt. Ce groupe, d'abord insignifiant, augmente tous les jours. Il parle, il agit. Il paraît d'autre part, à Stuttgart, un journal dont nous avons quelques exemplaires sous les yeux, *Die Menscheit*, l'*Humanité* sur lequel nous ne voulons nous prononcer qu'en pleine connaissance de cause. Un de nos collaborateurs nous fera connaître sa tendance fondamentale qui nous paraît réfléter jusqu'ici un bon esprit de paix dans la justice et la vérité. Espérons qu'en 1922, nous aurons à enregistrer des faits de plus en plus nombreux nous permettant d'espérer que l'esprit de

(1) C'est nous qui soulignons (Réd.).

Bismarck est peu à peu remplacé en Allemagne par l'esprit de Jésus-Christ. C'est notre voeu le plus cher pour l'année nouvelle.

Peut-être l'an nouveau emportera-t-il la légende de la France impérialiste. La légende de la France anti-religieuse est bien capable de s'en aller en même temps si l'on en juge par ce que nous apportent les journaux. Ouvrez le *Figaro* et lisez :

LA VISITE DU CORPS DILOMATIQUE

Allocution de Mgr Cerretti

A deux heures, le Président de la République a reçu les membres du corps diplomatique.

Cette réception, qui s'est déroulée selon le rite protocolaire, a été particulièrement brillante.

On sait que le représentant du Saint-Siège est, de droit, doyen du corps diplomatique.

Conformément à cette tradition, c'est donc au nonce, Mgr B. Cerretti, archevêque de Corinthe, qu'est revenu le soin de prononcer le discours d'usage. »

A cette allocution, M. Millerand répond :

Monsieur le nonce,

A l'aube de cette année nouvelle un même vœu monte à toutes les lèvres : qu'elle apporte au monde entier la paix, qu'elle répare les maux, qu'elle efface jusqu'aux traces d'une longue et cruelle guerre.

La France n'est donc plus brouillée avec la religion de la majorité des Français. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Mais savez-vous ce que je crains ? C'est que le catholicisme *religieux* qui a droit à notre respect ne soit compromis un peu plus par le catholicisme politique et clérical. Celui-ci, l'an dernier s'est déjà livré à quelques démonstrations imprudentes qui ont provoqué dans certains milieux des réactions inévitables. J'aurai la charité de ne pas reproduire ici l'article outrageant pour les Protestants que Mgr Baudrillart avait accueilli dans son *Almanach catholique pour* 1921. Malgré M. Deherme et M. Frédéric Masson, le protestantisme français se porte assez bien et les protestants peuvent parcourir avec un sourire les articles et feuilletons de la « Grande Presse » qui les représentent comme ridicules ou expirants. Le *Journal* du 2 janvier nous montre, par exemple, dans un « nouvelle » un pasteur ridicule sablant le champagne dans un établissement de plaisir et dans le feuilleton un prêtre sympathique proclamant l'indissolubilité du mariage, c'est-à-dire se prononçant nettement contre la loi française du divorce. Symptôme. Quand un pasteur comme M. Scheer rencontre l'adhésion de toute la Chambre et voit son discours affiché dans toutes les communes de France, pas un jour-

nal n'ajoutera son titre de pasteur. Symptôme. Symptômes, oui, d'une situation sous-jacente, symptômes de rêves et d'espérances que beaucoup ne veulent pas voir parce qu'ils sont aveuglés par leur ignorance de l'histoire ou par les avantages immédiats qu'ils croient pouvoir retirer d'alliances politiques où les catholiques politiciens ont leur place, et c'est ainsi que, de faute en faute, nous marcherons vers ces élections prochaines qui balaieront, nous le croyons, le bloc national au préjudice peut-être de choses qui valent mieux que lui, le souci de la vraie religion et de la patrie.

Il faudrait pour écarter ces éventualités redoutables une coalition des éléments sains qui s'ignorent, une conjuration des bonnes volontés éparses dans le pays, une organisation des forces intellectuelles et morales qui sommeillent au fond de beaucoup de groupes sociaux, excellents mais inactifs.

Le protestantisme est un de ces groupes. Il est, par places, admirable d'activité et d'esprit de sacrifice. Ce qui lui manque c'est la cohésion. Il combat trop en ordre dispersé sous la direction des chefs divers qui n'ont pas tous la même nette aperception de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faudrait faire d'abord et pour commencer.

En France, il y a des signes excellents, des promesses d'action commune comme dans *La Cause*, ou d'efforts concertés comme dans la Fédération protestante et ses diverses commissions ou de tentatives de rénovation morale comme dans le Programme de la *Revue du Christianisme social*. Nous espérons que cette triple tendance finira par emporter et détruire ce qui reste des particularismes étroits, des soucis sectaires, des petites ambitions personnelles qui se déguisent sous le masque de doctrines à sauver. Certes, nous avons le plus grand respect pour les fortes doctrines qui envahissent certaines consciences, qui les remplissent à ce point qu'elles ne peuvent plus distinguer entre leurs convictions intimes et la vérité totale. A personne, nous ne voudrions demander la moindre abdication de ses convictions personnelles. Mais encore faut-il comprendre qu'à côté de ces convictions et sans y renoncer, il y a des intérêts généraux qu'il faut savoir poursuivre ensemble et dans un esprit vraiment fraternel. Rempli de cette conviction, voici les voeux que nous formons pour 1922.

Que tous les Protestants de France sentent la solidarité qui les lie — qu'ils le veuillent ou non. Réformés de droite ou de gauche, Luthériens d'Alsace, de Paris ou de Montbéliard, Méthodistes, baptistes ou membres des églises libres, vos intérêts sont solidaires et votre cause est commune. Quand la calomnie s'a-

charne sur Luther, que les Réformés ne se croient pas hors de cause. Quand c'est Calvin ou Wesley qui sont sur la sellette, que les Luthériens ne se frottent pas les mains. Au fond, par toutes ces attaques, c'est vous tous qui êtes visés. Au surplus, en vous attaquant, en vous diminuant les uns les autres, c'est vous-mêmes que vous diminuez. Gardez vos convictions, vos usages propres, c'est votre droit et votre devoir — mais dites-vous bien qu'au-dessus de tout cela, il y a cette grande chose qui s'appelle le Protestantisme français, dans son ensemble, une haute et belle école de foi et de vertu, d'enthousiasme et de liberté, de travail désintéressé pour le peuple et pour la patrie.

En parlant ainsi, nous ne croyons pas être infidèles à la pensée du vieux maître à qui la mort vient d'accorder le repos. Nous avons dit ailleurs ce que nous devions à Eugène Ménégoz et résumé sa pensée fondamentale. Il ne fait pas toujours bon devancer les temps. Vivant, Ménégoz a été méconnu de beaucoup. Tant que nous ne serons pas tous des saints, ce sera notre histoire à tous. A l'heure de la mort, ses adversaires d'hier se sont inclinés devant sa science et sa piété. Cela est honorable pour eux comme pour lui. Qu'il soit permis à un de ses élèves et amis de lui accorder ce dernier hommage : il est mort debout et travaillant.

Le jour même de sa mort, il était dans son cabinet de travail remerciant sa femme de tous les soins dont elle l'entourait et comme sa fille le suppliait de se reposer, il répondit : « Il faut travailler pendant qu'il est jour. » Sur sa tombe, il a demandé qu'on inscrivît la parole d'Habacuc et de St-Paul : « *Le juste vivra par la foi.* »

A la fin d'une année triste, au seuil d'une année grevée déjà de lourds soucis de toutes sortes, nous ne saurions proposer à nos frères une meilleure devise : Ensemble, en avant, par la foi.

John VIÉNOT

NOS ILLUSTRATIONS

Un de nos amis étrangers nous disait récemment l'émotion éprouvée par lui le jour du transfert sous l'Arc de Triomphe des restes du soldat inconnu.

On lira ici même l'hommage rendu par Fœrster au soldat allemand inconnu, représentant vaincu et innocent peut-être d'une mauvaise cause. Nous avons désiré fixer ce souvenir pour nos lecteurs éloignés de Paris.

Il faut relever à St-Quentin la statue de celui que Voltaire appelait « le plus grand des Français ». C'est la pensée qu'évoque la vue de St-Quentin que nous reproduisons.

La vue d'Hargicourt rappellera à quiconque serait tenté de l'oublier que les ruines du Nord et d'ailleurs ne sont pas réparées.

LE « MEMORIAL DAY » A PARIS

La cérémonie devant la tombe du soldat inconnu, sous l'Arc de Triomphe. Derrière la hampe d'un drapeau français, déchiqueté par la mitraille, on voit, l'un devant l'autre, de droite à gauche et à la même hauteur S. E. M. H. C. Wallace, Ambassadeur des Etats-Unis, prononçant son discours ; le Général Berdoulat, Gouverneur militaire de Paris ; M. Paul Fuzier, Conseiller d'Etat, President du Comité Protestant Français. (Cliché du « Petit Parisien »).

ST-QUENTIN. — L'Hôtel-de-Ville et les restes du Monument élevé à Coligny.

Enfants protestants devant leur demeure à Hargicourt (Aisne).

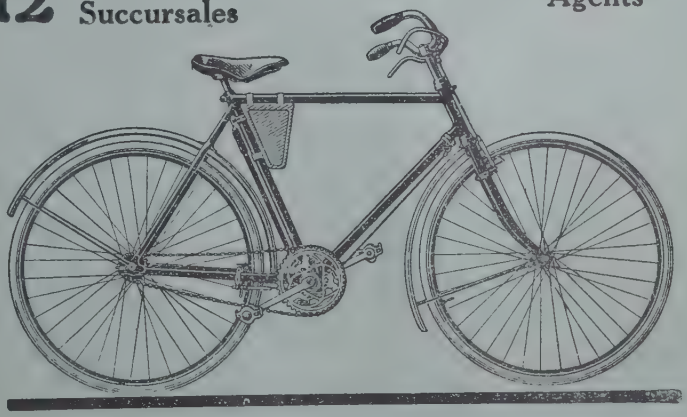
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard - Sté Anme d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du 18 au 21 novembre 1919.* — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection, par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent...* par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir, Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite, 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1921
Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme
par H. Gambier, pasteur
In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Stè Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE
IVe Série

Février 1922

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Ch. Ducasse. — Vers Dieu, ou l'ascension de l'homme.

Colonel Shoemaker. — Une tournée en pays huguenot.

John Viénot. — Molière et les Tartuffes.

Daniel Bourchenin. — Jalaguier. — La juste mesure de l'esprit chrétien,

Les livres.

J. Viénot. — Le Mois.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro séparé :	2 fr.

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

CREDIT NATIONAL

pour faciliter la Réparation des Dommages causés par la Guerre

BONS DECENNAUX de 500 fr. 6 %

PRIX D'ÉMISSION : 482 fr.

compte tenu du payement du 1er coupon effectué d'avance *payable en souscrivant*

INTÉRÊT ANNUEL : 30 fr.

payable par semestre et d'avance les 5 Août et 5 Février

REMBOURSEMENT au GRÉ du PORTEUR

soit à { 500 fr. . . . . le 1er Février 1924
507 fr. 60 . . le 1er Février 1927
525 fr. . . . . le 1er Février 1932

sous condition, pour les 2 premières échéances, du dépôt préalable de ces bons 3 mois à l'avance dans les Caisses du Crédit National ou Correspondants

COUPONS et PRIMES de REMBOURSEMENT *nets d'impôts français présents ou futurs*

SOUSCRIPTION OUVERTE le 1er FEVRIER
et close le 28 du même mois

Intérêts, primes et remboursement *garantis par l'Etat français*

ON SOUSCRIT chez les Percepteurs, Receveurs de l'Enregistrement, Bureaux de Poste, Notaires, Agents de Change, etc,

Société Générale
DES
HUILES DE PÉTROLE

Cette Société, fondée l'année dernière au mois de janvier, a pour objet toutes les opérations concernant le commerce et l'industrie du pétrole. Jusqu'à ce jour, elle s'est préoccupée d'assurer l'approvisionnement du marché français en huiles de pétrole. Les accords qu'elle a passés à ce sujet avec l' « Anglo Persian Oil C° » éminemment favorables aux intérêts français en général, promettent en même temps d'être fructueux pour elle-même.

A vrai dire, l' « Anglo Persian Oil C° » qui dispose des puissants gisements pétrolifères de Perse, n'a conclu ces accords qu'en s'intéressant elle-même largement dans la nouvelle Société. En fait, ele y a pris, dès la constitution, une participation de 45 %.

Le transport des produits en France est assuré par une filiale de la « Société Générale des huiles de pétrole » ; l' « Association pétrolifère » et, en cas d'insuffisance, par les navires-citernes de l' « Anglo Persian Oil C° ».

C'est la première partie du programme de la Société. La deuxième partie comprend la transformation, en France même, des huiles brutes en produits directement utilisables qui seront mis à la disposition des consommateurs au moyen d'un réseau de dépôts et d'agences.

Diverses absorptions et une alliance étroite avec des firmes françaises connues, la Maison Lesieur et ses fils et la Maison Paix et Cie, ainsi que leur filliale la « Compagnie Occidentale des Produits du Pétrole », vont mettre à la disposition de la « Société Générale des Huiles de pétrole » une organisation industrielle et commerciale parfaite qu'elle n'aurait pu constituer autrement qu'après un temps assez long et des tâtonnements inévitables. Un chiffre donnera une idée de son importance : les stocks et emballages cédés à la « Société Générale des Huiles de pétrole » représentent à eux seuls 60 millions de francs.

C'est en vue de cette vaste opération que la Société porte actuellement son capital de 100 à 227 millions, mais sur les 254.000 actions nouvelles, 167.273 sont déjà souscrites par divers groupes : ceci indique la confiance qu'inspire l'avenir de cette affaire.

40.000 actions seulement sont offertes au public, au pair de 500 francs, c'est-à-dire dans des conditions réellement avantageuses si l'on veut bien prendre en considération la place qu'occupe d'ores et déjà la « Société Générale des Huiles de pétrole ».

Porteurs d'actions et de parts ont droit à ces actions de préférence à raison de une action nouvelle pour quatre anciennes ou pour sept parts bénéficiaires ; ils peuvent également souscrire à titre réductible, ainsi que les personnes non actionnaires. Le prix d'émission est payable : un quart, soit 125 francs, en souscrivant, et le solde aux époques qui seront ultérieurement fixées. Les souscripteurs peuvent également libérer intégralement leurs titres en souscrivant. Les souscriptions sont reçues, du 23 au 31 janvier inclus pour les actionnaires et les porteurs de parts, et du 23 janvier au 10 février inclus pour les autres souscripteurs, à la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, à la Banque de la Seine, à la Banque privée, à la Banque Transatlantique, au Crédit du Nord et dans les succursales de ces établissements à Paris et en Province.

LA SANTÉ PARFAITE n'existe que si l'intestin fonctionne régulièrement ; le meilleur régulateur et le plus efficace est le **Grain de Vals.** Un seul avant le repas du soir donne un résultat le lendemain matin. 2f. le flacon pour 3 mois 3 f. 10 le double flacon pour 6 mois — 11, rue Joseph Bara, Paris. — Franco domicile.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre
5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience
par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'ÉVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6e édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SEGOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

Produits de Gascogne

SÉLECTIONNÉS

Mme PELLISSON-BAUDOIN, à Condom (Gers)

1 Paté foie gras truffé de 280 gr., 1 Galantine truffée de 280 gr., 1 Paté pur porc de 250 gr., 1 Cassoulet de 500 gr., et une boîte de confitures, *franco domicile contre mandat* 26 fr.

Chèques postaux Bordeaux n° 6924 ou contre remboursement

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour..... 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au pri de consignation.

Cure solaire en altitude

Sanatorium d'Héliothérapie Amiral de Coligny

LES COURMETTES (890m)

par Tourettes-s/Loup (Alpes-Maritimes).

Traitement
de toutes les tuberculoses locales
sauf les pulmonaires

S'adresser au Dr G. MONOD, au Sanatorium

Pour la **Publicité commerciale**, s'adresser à l'**Agence des Publications Protestantes**
200, rue de Rivoli, à PARIS. (1er arr.). (Métro : Tuileries)

Un succès justifié

Le succès de l'émission des Bons de la Défense Nationale s'accuse d'une manière continue. L'épargne française comprend que c'est son devoir en même temps que son intérêt de souscrire aux valeurs du Trésor. Mais ses efforts de prévoyance et d'économie ne doivent pas se ralentir. La fidèle clientèle des Bons de la Défense Nationale doit poursuivre son oeuvre de salut en plaçant toutes ses disponibilités en titres de tout repos et de toute sécurité. Elle sait que pour fortifier encore le crédit public, il est indispensable qu'elle participe à cette forme si commode d'emprunt à court terme que constituent les Bons de la Défense Nationale à un, trois ou six mois et à un an.

En souscrivant avec le même zèle à cette émission qui assure les mêmes avantages que par le passé, l'épargne réalise le plus avantageux des placements, le mieux à l'abri des surprises et le mieux garanti contre tous les risques. Les Bons de la Défense Nationale permettent à la fois aux petits et aux gros capitalistes de remplir un devoir de solidarité et de mettre de côté des épargnes dont ils pourront faire, à l'échéance qu'ils choisissent, l'usage le plus rémunérateur et le plus fécond.

GLOBEOL

fortifie

Anémie
Croissance
Tuberculose
Neurasthénie
Convalescence

Le Flacon : 7 fr.
Les 3 f. 19'50.

Globéol permet le maximum d'effort.

Etablissements CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris.

BERGER-LEVRAULT, Editeurs
5, rue des Beaux-Arts, PARIS

BRAND WHITLOCK
DE L'ACADÉMIE AMÉRICAINE
AMBASSADEUR D'AMÉRIQUE A BRUXELLES

LA BELGIQUE
SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE
Mémoires du Ministre d'Amérique à Bruxelles
Traduit de l'anglais
1921. Volume in-8 de 467 pages. Net. 15 fr.
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Net 50 fr.

Nulle lecture comme celle des souvenirs de l'ambassadeur des Etats Unis à Bruxelles pendant la guerre, ne peut donner une idée aussi exacte et documentée des actes de barbarie, de cruauté, de spoliation, de persécution, de rapt, de pillage, de dévastation, d'incendie, de destruction commis par les Allemands dans la malheureuse Belgique et le Nord de la France envahies. C'est un réquisitoire écrasant, un jugement définitif rendu par le témoin le plus autorisé.

L'Heure du Rein

A 10 h. du soir, prenez un verre d'**URODONAL**

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras
calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.
La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)

OR CONTROLÉ, jaune mat

I. CROIX DU LANGUEDOC
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu
av. col. bombée, h. 80m/m poids 3gr5 **97 50**

II. AUTRES CROIX ANCIENNES
Colombe bombée ou larme
a) haut. 33m/m poids 3gr7. **95 »**
b) haut. 29m/m poids 3 gr. **90 »**
c) haut. 26m/m poids 3 gr. **85 »**
d) haut. 18m/m poids 2 gr. **80 »**

ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Queyras 17e siècle. **17 50**
2. Croix Cévenole, h. 30m/m **18 »**
» h. 36m/m **17 »**
3. Croix Ancienne, h. 18m/m **16 50**

COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. **15 »**
Or forçat, l. 45 c/m., p. 3gr50 **92 50**

N. B. — *Tous ces prix s'entendent taxe de luxe incorporée.*

CROIX DU LANGUEDOC

Envoi franco contre mandat poste adressé à M. STREET, 200, Rue Rivoli, PARIS (1er arr.)
Bureaux de vente : à l'entresol, à gauche.

REMISE de 15 0/0 sur toutes les croix et colliers argent et de 10 0/0 sur toutes les croix et colliers en or.

« VERS DIEU »

ou

L'ASCENSION DE L'HOMME [1]

Enfin ! nous possédons le Manuel supérieur d'initiation chrétienne qu'exige notre temps, manuel en harmonie avec la méthode scientifique, seule en honneur désormais, dans les différents domaines de nos recherches : histoire naturelle, anthropologie, psychologie, sociologie, étude critique des textes, des religions, du christianisme ; méthode d'observation exacte et d'induction légitime, où l'on part du connu pour s'élever progressivement vers l'inconnu.

Nous ne prétendons pas que ce nouveau livre de M. le professeur Wilfred Monod soit le premier cours d'instruction religieuse qui marque un sérieux effort pour adapter le contenu de la Révélation évangélique aux besoins et aux cadres de la pensée moderne. L' « *Essai d'éducation chrétienne* » (2), publié par M. le pasteur L. Trial en 1902, demeure symptômatique à cet égard et conserve une réelle valeur (3). M. Monod lui-même en 1901, puis en 1908, faisait paraître sous la devise « *Que ton règne vienne* » deux éditions d'un « *Essai de catéchisme évangélique* » dont il avait déjà donné l'esquisse dans sa thèse de doctorat : l'*Espérance chrétienne* (4). De cet Essai d'ailleurs, il conserve le plan qui lui permettait d'utiliser ces centres de cristallisation choisis par Luther : Décalogue, Symbole, Oraison

(1) *Vers Dieu ou l'Ascension de l'Homme*, avec ce sous-titre *Catéchisme évangélique et thèmes de réflexions*, par M. Wilfred Monod (Fischbacher, Paris, 7 fr.).

(2) Nîmes. Lavagne-Peyrot, 1902.

(3) Nous n'avons garde d'oublier le « *Sois un homme* », de Charles Wagner et toute l'œuvre moraliste, spiritualiste, préparatoire, que résume admirablement ce petit volume (Paris, Fischbacher).

(4) Vals-les-Bains et Paris, 2 vol. 1899-1901.

dominicale. Mais de ces divers Manuels ou catéchismes, nous pouvons bien dire que le charme, la grâce ou les justes proportions leur faisaient défaut en quelque mesure. Trop touffu, détaillé, didactique, ceci pour le cours d'instruction religieuse de M. Trial ; d'une ossature trop large, insuffisamment revêtue de chair ferme et continue, ceci pour celui de M. Monod. Mais aujourd'hui, voici l'œuvre riche, profonde, achevée et pourtant limpide, alerte, entraînante ; les formules précises et cependant ailées ; un raccourci de l'évolution de l'homme, de ses origines préhistoriques à ses fins les plus ultimes, en une trentaine de leçons, sans que rien d'important soit omis, l'unité brisée ou que la vie cesse de palpiter. Il y fallait un penseur, un théologien, un lettré, un poète, un adorateur fervent, un chrétien de la plus haute spiritualité : M. Monod met tous ces dons au service de ses frères, de nos Eglises, du christianisme social, du Royaume de Dieu. Félicitons-nous et félicitons-le.

Cette Ascension de l'Homme vers Dieu, l'auteur la divise en trois étapes ou trois degrés, qui répondent bien *grosso modo*, aux données de l'histoire ou à celles de la psychologie, mais qui lui servent surtout à classer harmonieusement les matières si complexes d'un enseignement chrétien supérieur. On pourra différer d'avis avec lui sur la place que tel chapitre, celui sur la Bible par exemple, ou tel paragraphe, celui sur la Trinité, devraient logiquement occuper dans l'ensemble ; mais, en plus des bonnes raisons qu'il alléguerait certainement, à l'appui de son choix, nous pensons que, dans un ouvrage de cette sorte, la rigidité du plan doit fléchir parfois, devant des nécessités d'ordre pédagogique. Ce qui importe, c'est d'être complet et que le disciple se sente entraîné d'un mouvement continu vers de nouvelles clartés. Or, telle est bien l'impression ressentie.

I

Que le lecteur en juge par le sommaire ci-après :

Première partie : *L'homme révélé à lui-même en sa dignité de créature spirituelle par la conscience.* (Sentiment de l'obligation et sentiment religieux). — Cette partie prend l'homme à ses plus humbles origines, l'ancêtre des cavernes, tel que le situe et le décrit la paléontologie, l'homme en ses balbutiements et ses efforts vers la pensée consciente, la volonté réfléchie, le désir religieux, tel que le font connaître en leurs vestiges, les civilisations disparues ou les pratiques fétichistes des peuplades sauvages, les anciens codes promulgués, celui d'Hammourabi, le Décalogue (I à IV).

Puis interviennent les jugements portés par notre conscience actuelle, sur cette nature humaine, sur cette Humanité, à nous ainsi révélées par l'Histoire et l'observation directe : étude du sentiment du devoir, du péché (son origine, le problème du mal), du sentiment religieux (V, VI), des religions de l'Ancien Testament, Judaïsme, Prophétisme (VII, VIII) ; étude aux termes de laquelle, se placent naturellement nos inférences et conclusions sur Dieu et le Moi idéal qu'Il nous invite à réaliser (IX).

Deuxième partie : *L'homme révélé à lui-même par la contemplation du Fils de l'homme.* — Il est manifeste que s'approcher du Christ, le mieux connaître, révolutionne et stimule étrangement nos capacités intérieures. « Il polarise toutes les virtualités divines latentes en chaque pécheur ». Se placer sous son rayonnement, l'aimer, nous fait bien parcourir un nouveau stade ascensionnel, atteindre même un point décisif de notre développement. Ici se justifie donc une étude approfondie de la personne du Christ : Caractère du Messie (X), les Paroles (XI), les Actes (XII), la Mort du Messie (XIII, XV). Entraînés par lui sur les sommets de la vie spirituelle, nous pouvons émettre un jugement de valeur sur sa résurrection (XVI), son règne (XVII), sa personne, Dieu en lui (XVIII).

Troisième partie : *L'homme révélé à lui-même par le but, le Royaume de Dieu.* — Avec la conscience du Fils de l'Homme et le Christ vivant, nous étions bien parvenus, semble-t-il, au point culminant de « la séculaire ascension de la créature pensante hors de l'animalité » ; mais le Christ impose aux siens un programme : la transfiguration de l'Humanité. Et pour le réaliser, de nouvelles perspectives se déroulent, de nouveaux champs d'action à parcourir. Conduits par l'Esprit, il faut travailler désormais à réaliser le règne de Dieu *dans nos cœurs d'abord*, (1re section), rechercher tout ce qui provoque, consolide et perfectionne en nous la vie sainte : le salut cherché, le salut trouvé (XIX) ; le salut possédé ou la sainteté (XX) ; la Bible. Pourquoi la lire ? Comment la lire ? (XXI, XXII) ; la prière (XXIII) ; le Renoncement (XXIV) ; le Témoignage (XXV) ; puis le règne de Dieu *dans le monde* (2e section) qui comprend les institutions, les rites, les mouvements collectifs (Eglises, Baptême, Cène, La Réforme protestante, Le Christianisme contemporain), en qui l'Esprit peut actuellement s'incarner, briser les obstacles, déployer sa vertu (XXV à XXX).

Si nos lecteurs veulent bien s'en rapporter déjà à cette analyse trop sèche, ils conviendront sans peine de l'unité du plan, de

l'ingénieux agencement des parties et d'une gradation suffisante de l'une à l'autre.

Mais nous avons hâte de relever des qualités qui nous permettront de placer sous leurs yeux des citations mêmes de notre auteur. M. Monod a la précaution et le don de partir toujours du concret avant d'entraîner plus haut. On se sent en pleine réalité avec lui ; il foule bien la terre. Puis, quand il s'élève dans le domaine des idées, il le fait avec de telles images qu'on le suit sans effort ; il ne raisonne pas, il ne démontre pas ; il rend sensible, il montre. Et nous reconnaissons là un don de premier ordre pour un éducateur. Il sait également condenser en un raccourci vigoureux toute une série de pensées. Telle de ses affirmations résume le meilleur de plusieurs livres. Le penseur et l'artiste s'allient en lui pour frapper d'admirables médailles.

« Un atlas de géographie nous dévoile une mappemonde noire celle où le paganisme plaque ses taches séculaires comme un sombre lichen dévorateur ; puis une mappemonde rouge, où les frontières des Etats sont perpétuellement repeintes à neuf avec du sang frais ; une mappemonde livide, couleur cendre et famine, grise comme l'anémie, pâle comme un drap d'hôpital ; enfin une mappemonde fangeuse, souillée de boue, de lie, d'ordure, celle de la goinfrerie et de la débauche. » (p. 10).

« Nos origines corporelles plongent dans l'obscurité du règne animal ; aux profondeurs de notre individualité frémissent des survivances bestiales. Notre âme est un chevalier en lutte avec le Dragon. Etre homme, c'est dire « oui et Amen » au frémissement de nos ailes spirituelles, qui cherchent le soleil. Pécher, c'est renier l'humanité, la trahir, communier avec la bête qui se cache en nous. Jésus traita certains hommes de serpents, renards, loups, pourceaux » (p. 28).

M. Monod montre, avons-nous dit... Qu'on en juge !

« Entraîneur des individus, animateur des foules, prédestiné au commandement, (*quelques harmonies de l'âme unique*), le Christ se mêle à la vie commune et sourit aux enfants dans le cercle de la famille... La robuste intelligence du moraliste et du sage s'épanouit dans la simple beauté des paraboles ; mais dans ses réparties, ses polémiques, flamboient les paradoxes du réformateur ou du révolutionnaire. — Il est l'homme du devoir et de la conscience, le juste inflexible ; et cependant, il est le sonneur de cloches des joyeuses Béatitudes » (p. 67).

« Il a vu la douleur : la voisine qui pleure d'avoir égaré une pièce de monnaie, le berger qui erre, la nuit, à la recherche d'un agneau ; et l'épileptique, et la lépreuse, et les aveugles ! Il a vu *le péché* : un voyageur a été assommé près de Jéricho ; un fermier a été abandonné par l'un de ses deux fils qui s'est sauvé avec la moitié de la fortune paternelle : un pauvre couvert d'ulcères, est resté gisant devant le palais d'un riche qui banquetait...

Au passage des caravanes, Jésus entendait les chameliers décrire les émeutes, en Palestine, contre l'envahisseur, et les représailles des Romains prompts à crucifier. Les cas de folie se multipliaient. Des patriotes, réduits au désespoir, poussaient le soir, des hurlements démoniaques. Aux arènes, les combats de gladiateurs deshonoraient Jérusalem. La dure civilisation de Tibère écrasait d'innombrables esclaves, recrutés en partie sur les champs de bataille, prisonniers de guerre » (p. 79).

II

Les initiés ne manqueront pas d'admirer chez M. Monod l'aisance — j'allais dire l'élégance — avec laquelle il expose et résout les problèmes les plus redoutables. Quelques-uns de ceux-ci ont longtemps formé bloc et barrent encore, à nombre d'entre nos fidèles, la route du progrès religieux : autorité et inspiration de la Bible, la Croix et son interprétation, les miracles, la Résurrection, la divinité de Jésus-Christ. L'auteur de *Vers Dieu* ne trahit aucun effort et à son simple toucher, ces blocs si redoutables s'effritent, le chemin devient libre, le pélerin reprend son élan plus joyeux.

Voyez pour la Bible.

« Parfois on s'achoppe aux récits étranges ou scandaleux des livres saints, aux erreurs, aux contradictions du texte sacré ; on s'écrie : Pareil ouvrage n'est pas inspiré ! Or, il s'agit de croire, non à l'inspiration de la Bible, mais à l'inspiration de Jésus-Christ. Subjugués par sa splendeur morale, nous chérissons les pages qui nous le présentent et nous les considérons comme divines dans la mesure où elles nous laissent contempler sa divine face. Mais les livres d'Esther, de Ruth, du Cantique, de l'Ecclésiaste, apportent-ils une révélation de la beauté du Sauveur ? Au contraire, la loi de Moïse, les prophètes, le psautier, sont illuminés par quelques-uns des rayons qui embrasèrent, plus tard, la montagne des Béatitudes et la colline du Calvaire. Quant aux passages où persiste l'obscurité (psaumes de vengeance, polygamie, sacrifices sanglants, guerres d'extermination, négation de la survie... etc.), l'inspiration s'évanouit puisque l'esprit de Jésus-Christ disparaît » (p. 145).

Voici sur la mort du Messie :

« On peut distinguer trois « Religions de la Bible » : le *Judaïsme* (clérical, sacerdotal), le *Prophétisme* (moral, social), le *Christianisme* (évangélique, apostolique). Ces différentes attitudes spirituelles ont suggéré une triple vision du drame de Golgotha » (p. 84).

Voici comment M. Monod expose l'*Interprétation « chrétienne »* :

« A la différence des bêtes égorgées, le Sauveur s'est offert lui-même librement sur le Calvaire. Mais son but n'était point d'accorder à la divinité le spectacle d'un sacrifice humain. Il n'expirait point pour arracher à un Dieu récalcitrant le pardon de l'humanité. Il n'a point péri *pour que* Dieu pardonne, mais *parce que* Dieu pardonne... Le Christ se manifesta sous les traits du bon Berger qui sacrifie sa vie pour ses brebis ; et il révélait ainsi le cœur du Père. Voilà l'Evangile, la « Bonne Nouvelle »... Le mystère du Calvaire est d'ordre moral. — Rien de magique en ce mystère ineffable ; il ne dissimule aucune racine cachée de superstition ou de sorcellerie... Le salut a pour formule: « ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » — Cette expérience divine de l'apôtre Paul constitue la partie substantielle et définitive, de son message à l'Eglise universelle... Les disciples du Crucifié sont dévorés par l'ambition de servir. Ils comprennent que la douleur est féconde, que le sacrifice de soi fait la force et la beauté de la vie. Sans doute, le genre humain paraît sauvage, sur la Colline du Crâne ; mais l'amour immérité qui rayonne sur les méchants, du haut de la Croix, paraît d'autant plus sublime et nous inspire le courage de ne jamais désespérer d'aucun homme. Le pessimisme à cet égard, constitue l'hérésie majeure et la foncière incrédulité. » (p. 96-98).

Et les miracles ?

« Les miracles du Christ sont des paraboles en action, des images de l'œuvre qu'il veut accomplir dans les âmes et dans le monde; ce sont des prophéties de la « terre nouvelle » où il n'y aura plus ni douleur, ni mort. Nous affirmons par là que l'univers matériel subordonné à l'univers moral, sert d'instrument à l'Esprit rédempteur. Mais la simple loyauté scientifique nous oblige à examiner minutieusement et séparément, chaque récit miraculeux. Et d'ailleurs tel de ces récits deviendrait-il un bloc sans âme, parce qu'il relèverait de la parabole, du poème, de l'hymne plutôt que du procès-verbal ?.... La Fatalité nous écrase, Dieu nous sauve. C'est le sens contenu dans les récits miraculeux » (p. 81).

Et la Résurrection ?

« Les savants désignent la cause de certains phénomènes énigmatiques par l'expression : *Rayons* X. De même, derrière « la Résurrection » il y a X, des rayons qui touchèrent quelques âmes à travers l'opacité des apparences et l'épaisseur de l'incrédulité : il y a des énergies ineffables qui transformèrent l'accablement des apôtres en allégresse »... (p. 102).

« *Le glorifié* apparaît aux siens dans le jardin encore mouillé de rosée, sur le sentier d'Emmaüs, où les lueurs du couchant allongent trois ombres de piétons ; dans la barque de pêche profilée contre le disque lunaire ; dans la maison aux portes verrouillées d'où s'échappe un murmure de voix à minuit. Et ce n'est pas un pâle revenant, un fantôme spirite ; c'est la person-

nalité généreuse, vigoureuse, parfaitement saine et sainte, héroïque et divine, entraîneuse prédestinée du genre humain et qui parachève en elle-même, au bénéfice de tous, par son propre élan victorieux, la séculaire ascension de la créature pensante hors de l'animalité » (p. 104).

Sur la divinité du Christ.

« Savoir que la substance de l'expression « le Fils de Dieu » est de nature morale et religieuse, constitue pour l'Eglise une certitude bénie. Car le Messie israélite ne saurait lui suffire... Elle postule un Sauveur qui soit une manifestation de l'Esprit... L'Eglise l'a compris... elle a employé le langage de la haute philosophie et elle a présenté en Jésus le « Logos », la Raison ou le Verbe, incarnés. Les théologiens finirent même par promulguer ce dogme : « Jésus est Dieu ». Persuadés qu'ils pourraient connaître Dieu par la pensée, ils se figuraient donner ainsi une définition du Rédempteur ; ils croyaient expliquer l'*inconnu* (le Fils), par le *connu* (Dieu). Aujourd'hui la pensée exige des méthodes plus sévères. Nous n'argumentons plus en partant du ciel pour descendre sur la terre : nous prenons notre point d'appui sur le sol concret pour nous élever vers l'invisible. Dès lors, au lieu d'interpréter Jésus à travers Dieu, nous interprétons Dieu à travers Jésus ; et le dogme: « Jésus était Dieu » nous apparaît, non comme un enseignement sur Jésus, mais sur Dieu. Nous serions tentés de retourner la formule. Et sans aller jusqu'à dire : « Dieu étaitJésus » nous répétons avec saint Paul : « Dieu était en Christ » ou avec St-Jean : « La Parole a été faite chair » ; en d'autres termes: ce qu'on peut connaître ici-bas sur la nature de l'Eternel nous a été révélé par le carcatère et dans la personnalité de Jésus » (p. 117-118).

Sans rien abandonner du riche contenu de l'espérance chrétienne, telle qu'il la caractérisait autrefois, dans sa thèse de doctorat, et qui lui permettait d'entrevoir, à la fin des temps, une transfiguration de notre terre elle-même, M. Monod, cette fois, porte plutôt l'accent de son enseignement sur le côté pratique et social des visions d'avenir.

«... L'idée d'un âge d'or de mille années, sous le sceptre du Messie, paraît spécialement discréditée. Cependant, il est urgent de restaurer cette espérance magnifique sous un aspect moderne, en nous attachant à l'idéal d'une société où prévaudrait la loi du Christ. Si l'Evangile est la Bonne Nouvelle, il doit apporter la délivrance au corps aussi bien qu'à l'âme, sauver la vie économique de la société, aussi bien que sa vie spirituelle » (p. 109).

De même sur le problème de l'origine du mal ou sur celui connexe des limites à la Toute Puissance de Dieu, M. Monod s'impose une sage réserve. A retenir cette façon assez pédagogique de retourner l'énigme :

« Le mal est un *fait*. Il devient *problème* quand on attribue le monde actuel avec ses tares à un Créateur qui l'aurait fabriqué de toutes pièces comme un horloger construit une montre. Ce qui existe plutôt, c'est le *Problème du Bien*. D'où vient-il ce Bien qui malgré tout, s'affirme ici-bas plus fort que le mal (puisque le monde subsiste), d'où vient-il, sinon de la puissance d'amour, de lumière, de rédemption qui — sur un plan supérieur — se manifeste dans la raison et dans la conscience, qui s'est incarnée dans le Christ au cours de l'Histoire, et qui trouvera sa consommation dans le « Royaume de Dieu » ? (p. 31).

Relevons cette affirmation :

« Croire en Dieu ce n'est pas nécessairement posséder une doctrine de la Création, de la Providence, de la Toute-Puissance divine ou de la personnalité de l'Eternel. Croire en Dieu, c'est malgré la Nature et malgré l'Histoire communier moralement avec le Christ, affirmer la valeur absolue des biens spirituels. On l'a déclaré avec raison : C'est Dieu qui, en nous, croit en Dieu. » (p. 56).

En disciple et continuateur de T. Fallot, M. Monod n'a garde de méconnaître le rôle indispensable des Eglises.

«... Une véritable église exerce une fascination prodigieuse, car elle offre aux individus isolés l'appui d'une milieu qui inspire, soutient, protège : elle discipline, elle enrôle, elle sauve de la solitude et de la tentation. » (p. 178).

« Fidèle au *Syllabus*, l'Eglise romaine se dresse comme la citadelle du principe de l'autorité contre la liberté de conscience et l'idéal démocratique. C'est pourquoi l'Eglise évangélique, appuyée sur la Bible, se porte champion du libre examen, du sacerdoce universel, du salut par la foi, et propose aux hommes, en langage laïque, au nom de Jésus-Christ, seul Chef légitime de la communauté chrétienne, la religion des temps nouveaux » (p. 210).

« En présence du « Scientisme chrétien » de la « Théosophie », du « Spiritisme »... l'Eglise évangélique est favorable à toute extension du domaine de la vie spirituelle, à tout repliement vers le sanctuaire intérieur. Mais elle écarte les prétendues révélations, fournies par l'antiquité païenne, renouvelées de la philosophie grecque et de la religion hindoue, ou apportées par des « esprits désincarnés » — qui obscurcissent la sainte et miséricordieuse lumière de la Bonne Nouvelle authentique... Quant à l'au-delà, l'Eglise évangélique estime que le plus court chemin vers Dieu et vers nos disparus est celui du progrès moral et spirituel, non celui de la curiosité intellectuelle ou de la démonstration matérielle » (p. 214).

III

Sur le terrain de la philosophie et de la théologie, où nous ne nous sentons pas le droit de les entraîner, nous pressentons

bien quelques-unes des objections que d'aucuns ne se feraient pas faute d'opposer au « Vers Dieu » de M. Monod. Est-il rationnellement fondé à faire dépendre le sens de l'Evolution, des données religieuses d'une seule conscience — fût-ce celle de Jésus ? Le réalisme qu'il attribue à l'espèce, en unifiant les destinées du genre humain, ne l'égare-t-il pas ? L'Ascension graduelle de l'homme permet-elle encore de parler de Salut, de Restauration, de Rédemption ? — Nous croyons, pour notre part, la méthode de M. Monod excellente. L'expérience religieuse a pleinement le droit d'émettre ses jugements de valeur. Quant au réalisme, M. Monod a précisément corrigé ce qu'on pouvait lui reprocher d'excessif dans ses thèses d'autrefois. Il le ramène en définitive, à un solidarisme de plus en plus justifié par les faits. Et son *Manuel* d'aujourd'hui réserve une part suffisamment grande à l'âme individuelle, à la personnalité. Enfin chute (préexistentielle ? préhistorique ?) ou dramatique ascension et régression toujours possible — de par un coupable usage de la liberté — reviennent pratiquement au même quant aux résultats présents. Et nous ne voyons pas comment il serait défendu aux chrétiens d'aujourd'hui, de préférer une conception johannique du salut à celle jusqu'ici tirée d'expressions judaïques ou de pensées pauliniennes trop souvent mal comprises. Mais ce sont là questions d'école que nous laissons de côté.

M. Monod se meut avec une aisance parfaite au milieu de tous ces problèmes anciens et contemporains. Voilà longtemps, en effet, qu'il les porte au plus profond de lui et qu'il les enseigne à d'autres. Il nous donne le fruit de trente ans de ministère et de vingt ans de professorat. Mais s'il fait preuve d'un tact si délicat dans la façon de les examiner, s'il peut tout sonder et ne rien profaner, il le doit aussi et en très grande part, à sa haute piété, à la communion vivante qu'il entretient avec le Christ. De là, cet enthousiasme communicatif qui rayonne. De là, presque en chaque leçon, ces appels jetés tout chauds aux cœurs, et en certaines pages, ces conclusions qui s'achèvent en oraisons.

O précieux livre qui initie et édifie !

Nous voudrions que nul ne se méprît sur sa véritable portée. Sans doute, il est destiné en premier lieu, aux jeunes gens instruits, aux étudiants, aux éducateurs chrétiens ; mais il s'en dégage une force apologétique et conquérante de si haute valeur, que nous désirerions le voir entre les mains de tous ceux qui pensent et qui agissent. Et nous nous sommes demandés si son

sous-titre « *Catéchisme évangélique* » ne nuirait pas, en notre pays, à sa diffusion parmi le grand public. N'y aurait-il pas lieu de conseiller à l'auteur d'en ordonner les précieux matériaux dans la forme ordinaire d'un livre, qu'il proposerait à tous, comme une défense moderne de la foi chrétienne et l'épanouissement normal de la tradition ?

D'autre part, nous nous rendons compte de certains avantages qui tiennent à la façon catéchétique d'exposer et d'affirmer. L'auteur fait suivre chaque leçon de « *thèmes de réflexion* » où il a groupé sur le sujet traité, un merveilleux choix de passages des plus éminents de nos penseurs. Ces citations entourent d'un nimbe lumineux l'image centrale et renforcent ainsi son éclat. Ecrivant pour initier et entraîner des jeunes, le catéchiste a le droit, au cours de son exposé, de porter un coup direct à la conscience, de faire un appel d'âme. Il est autorisé à donner dans une préface, les règles d'une hygiène spirituelle et, à la fin du livre, à faire entendre à leurs cadets, « *quelques voix d'outre tombe* », celles de jeunes héros, leurs aînés, tombés dans la dernière guerre pour l'idéal de justice et de paix.

Nous restons donc hésitants. Sous sa forme actuelle, il est parfaitement susceptible de retenir l'attention et de forcer le respect du plus libre de nos « libres penseurs » (nous en avons sous les yeux le témoignage écrit). Et ce ne serait point chose banale certes ! qu'un simple petit livre, primitivement destiné à des catéchumènes de nos Eglises, devînt pour une élite de nos compatriotes, momentanément écartés de toute vie religieuse, l'agent de réconciliation entre la foi et la pensée moderne, le guide qui ramène au Christ !

Mais alors, il appartient à chacun de nous d'y travailler. Que ce volume trouve sa place au plus tôt, dans chacune de nos familles. Il est, à sa façon, une dogmatique portative, une petite « *Institution chrétienne* » qui renferme elle aussi, comme les premières éditions de celle de Calvin, le message évangélique sous une forme appropriée aux besoins du temps. Qu'il devienne populaire de la même façon ! Qu'on en fasse cadeau à nos catéchumènes. Que les pasteurs et les évangélistes s'en inspirent dans leurs instructions religieuses, dans leurs prédications. Nous aimerions voir quelque société de propagande, ou quelques personnes fortunées en dotant chaque presbytère, chaque Union chrétienne de jeunes gens, chaque groupe d'étudiants chrétiens, chaque Fraternité.

Trop longtemps arrêté dans son élan par un manque de savoir et une crise de pensée qui le faisait se déchirer à l'intérieur, notre Protestantisme français, décimé d'ailleurs par les

persécutions, est apparu inconséquent, tiraillé, nébuleux, au pays qui aime la netteté, l'ordre, le prestige traditionnel. Combien embarrassés souvent ceux à qui un adversaire ou un questionneur sérieux demandait : « Mais que croyez-vous donc ? et comment croyez-vous ? » — Ils pourront répondre aujourd'hui en présentant *Vers Dieu*, le catéchisme en usage dans nos Eglises réformées : « Voilà ce qui s'enseigne parmi nous. Lisez et quand vous aurez lu, dites-nous sincèrement si nous manquons de foi, et si notre foi ne vaut pas qu'on l'ambitionne et qu'on la partage » !

Charles DUCASSE.

UNE TOURNÉE EN PAYS HUGUENOT [1]

par M. Henry-W. Shœmaker

Membre de la Société huguenote de Pennsylvanie !

« Le sang est plus épais que l'eau ». C'est pourquoi ce fut avec un grand plaisir que l'orateur acquiesça à la cordiale invitation du Dr Stoudt, de visiter les centres huguenots et les chefs huguenots durant un voyage projeté surtout en vue de certains problèmes de reboisement et d'affaires privées.

La première partie du voyage comprenait une tournée en Afrique septentrionale française, dont la ville principale est Alger, notée comme une citadelle de culture et de vie religieuse huguenote. Par conséquent, une des premières visites faites dans cette cité fut au pasteur Roth, de l'Eglise Réformée, à son confortable logis du boulevard Bon Accueil. Le pasteur, avec sa rude face barbue, rappela aussitôt à la mémoire des types du clergé luthérien de la Pensylvanie montagneuse et possédait la même droiture de pensée et nature simple que ces braves campagnards. Il était enchanté de la situation présente du protestantisme nord-africain et montra plusieurs numéros d'une revue protestante française publiée à Alger et qui circule parmi les coreligionnaires presque de la Mer Rouge à l'Atlantique. Il dressa aimablement une liste des églises réformées nord-africaines, qui, en Algérie, renferme Alger avec son beau temple aux colonnes grecques, Constantine, Guiard-Trois Marabouts, Mascara, Milianah, Mostaganem, Oran, Relizane, Sétif, Sidi-Bel-Abbès et Tizi-Ouzou ; au Maroc, Casablanca et Tanger ; en Tunisie, Tunis, Sfax et Bizerte.

Il y a aussi des églises luthériennes françaises à Blidah, dans la banlieue d'Alger, à Bône, Boufarik, Bouera et Guelma. Une

(1) Discours prononcé par M. Henry W. Shœmaker devant le Comité exécutif de la Société Huguenote de Pennsylvanie, à Reading, le 8 juillet 1920.

visite fut faite au temple réformé d'Alger, mentionné plus haut, et un secours accordé à son œuvre. A la sacristie, complètement aménagée pour mariages et funérailles, les murs étaient ornés de maintes gravures familières dans les annales du protestantisme pensylvanien, telles que la mort de Luther, celle de Calvin et d'autres semblables. On se sentait réellement comme sur le sol natal, l'église ressemblait à une colonie pensylvanienne en Afrique.

Peu de jours après, la turbulente Méditerranée fut franchie sur le petit vapeur « Ville de Tunis » et le grand spectacle du port de Marseille, dominé par Notre-Dame de la Garde, fut en vue. Le site impressionnant de cette grande église catholique rend sa présence, sur une colline fameuse par le nombre des combats que s'y livrèrent Huguenots et Catholiques, particulièrement intéressante pour ceux de lignée huguenote. Marseille est un centre connu du protestantisme français, et le beau temple réformé sur un des principaux squares de la ville est un notable point de repère.

Mais nous étions pressés de nous mettre en chemin pour le cœur de la région huguenote et roulâmes bientôt sur des routes bien entretenues, à travers un paysage semblable à ceux du comté de Berk, au milieu d'éblouissantes fleurs sauvages, passant par une ancienne ferme, contre-partie parfaite de notre propre « Charming-Forge ». C'est bien la plus belle partie de la France et ce n'est pas étonnant que nos ancêtres huguenots aient aimé le comté de Berk et s'y soient sentis chez eux. On s'arrêta pour le repas à la vieille ville de Salon, où l'Eglise Saint-Laurent conserve les restes de Nostradamus, dénoncé par l'Eglise pour ses idées avancées, mais évidemment rentré au bercail au moment de sa mort. Salon apparaît comme une typique ville du comté de Berk ou de Lancastre, plus semblable à Reamstown que n'importe quel autre lieu, et les noms sur les devantures des magasins sont étrangement familiers : Stamm, Boyer, Clop (Klopp), Thierry, Rigal (Riegal), Dupré (Dippery), Long, Berli (Bierly), Karr, Courson, Lamy (Lamey), notés au hasard. Nostradamus fut probablement la forme primitive du nom d'Orlady, bien connu en Pennsylvanie.

Non loin de la ville, sur la porte d'une grange, se trouvait en croix un grand épervier. Evidemment ces ancêtres de ceux des fermes de Berk sont aussi destructeurs d'oiseaux utiles que leurs parents d'ici. Un peu plus loin, nous vîmes un épervier tuer une pie en pleine route, juste devant l'auto, ce qui explique un peu l'antipathie contre ces oiseaux de proie.

Partout, des figures de Berk ; un seul regard vous faisait sentir qu'on aimait ces Français, leur teint basané, leur maigreur, leur nez aquilin. Il est aisé de lire l'origine des ruraux de Berk sur le visage de leurs pendants de Provence et des autres régions du Midi. Nous sommes des créatures du soleil et le huguenot du Midi exilé trouva son cadre aimé reproduit en Pennsylvanie orientale et en recréa la prospérité agricole sur nos collines.

Ces Français méridionaux sont de vrais Français et non d'origine visigote comme les habitants de la plaine d'Aquitaine ou les Farncs de Bourgogne et de l'Ile de France, ni Italiens comme ceux de la Côte d'Azur, ni Normands comme ceux de Normandie, ni Celtes comme ceux de Bretagne ou d'Alsace, mais ce sont des Gaulois authentiques, de vrais Français, et nous, leurs descendants, pouvons sentir que nous ne sommes pas de race hybride. Ils sont le meilleur sang de France ; car les plus grands hommes, Foch, Joffre, Mistral le poète, Daudet et maints autres, viennent du Midi ; c'est pourquoi les huguenots de Pennsylvanie ne sont pas seulement de sang français, mais du meilleur sang que la France ait produit.

Nous franchîmes le fameux Rhône près de l'antique cité d'Arles, connue pour son théâtre et son cimetière romains, et c'est au-dessus, sur une hauteur, que nous eûmes la première vue du sommet, semblable à une corne, du Pic de St-Louis, près de Montpellier, à l'extrême Sud des Cévennes, pic qui a juste le même aspect que le Pinnacle dans votre propre bel Allemingle. Nous traversâmes une riche contrée agricole, preuve de l'esprit d'économie et de persévérance huguenote, et atteignîmes finalement une autre antique cité, Nîmes, fameuse par son amphithéâtre romain, qui sert encore d'enceinte pour les combats de taureaux. Ces combats sont interdits par la loi française, mais quelques municipalités les permettent et Nîmes est l'une d'elles. Après avoir visité l'arène, nous nous arrêtâmes au café du Sport, juste enface du square au-dessus de la porte duquel pendaient les têtes cornues de deux terribles taureaux élevés sur les collines voisines. L'un d'eux, noir comme un corbeau, tué en 1908 est « redoutable encore dans la mort ». L'hôtelier nous raconta qu'un homme ivre persistait à dire qu'un tel taureau serait facile à tuer, mais à minuit les yeux vitreux de l'effigie lançaient des éclairs si irrités qu'on le pria de quitter la place ou de se tenir tranquille ; mais il resta juste assez longtemps pour que la lourde tête tombât avec fracas et lui enfonçât une de ses cornes dans l'omoplate.

Nous visitâmes le fameux temple de Diane qu'on suppose avoir été un édifice religieux romain et qui servit longtemps de prison pour les Huguenots. Sur le mur, un prisonnier a gravé ces mots : « résister », au-dessous de l'image bien sculptée de deux pistolets croisés. Du haut de la Tour Magne, on a une magnifique vue des Cévennes et des Pyrénées, avec, comme premier plan, le Désert, où les Camisards se cachèrent et souffrirent si longtemps. Dans les Pyrénées, on aperçoit les fameux pics Perdu et du Canigou ; dans les Cévennes, St-Loup et plus loin vers le N. O. les Hautes-Cévennes. Juste au coucher du soleil, nous arrivâmes au pied de la longue ligne houleuse des Cévennes — dans une région semblable à celle qu'on aperçoit du bureau de poste de Lexington, au comté de Lancastre. Sur une haute colline se dressaient les ruines du château de Montbrison, sanglant champ de bataille pendant les guerres de religion. Accompagnés par un fermier, nous gravîmes la colline et atteignions les créneaux juste à temps pour voir le soleil disparaître derrière le bord granitique des Cévennes. Comme nous demandions au fermier s'il y avait quelque gibier dans ces montagnes, il répondit qu'il y avait encore quelques loups dans les Hautes Cévennes, plus loin, mais que les sangliers abondaient partout et que son beau-frère en avait tué 6 l'hiver passé, dans le profond ravin boisé sous le château en ruines. Comme nous descendions la colline, un vieux berger emmenait son troupeau pour la nuit, homme vigoureux à barbe noire, avec un long bâton et un alerte chien de berger qui courait tout autour et pendant que les portes se fermaient, le tintement des clochettes du troupeau résonnait doucement dans la calme sérénité de la contrée. Que d'histoires de loups ce vieillard aurait pu raconter, si nous avions passé une soirée avec lui au coin du feu, pensions-nous, alors que l'auto poursuivait sa course. C'était la fin du crépuscule, et les chauve-souris volaient, comme nous nous arrêtions devant le café Béchard à Anduze, but de notre voyage de ce jour. La maison, ombragée par de vastes marronniers d'Inde, était propre, bien que vieille, et l'on nous offrit bientôt un souper soigné, servi par un garçon minuscule avec une forte moustache, qui avait été jockey, mais s'était fendu le crâne à une course en montant le fameux Chaser Mullingar. Des fenêtres de notre chambre à coucher, nous pûmes voir les derniers reflets de la lumière du jour s'éteindre derrière les puissants pics des Cévennes, dont les noueux marronniers isolés se dressaient tout noirs contre le ciel.

De bonne heure, le lendemain matin, nous étions en route pour le Mont Désert, demeure de M. Edmond Hugues, conser-

vateur honoraire du Musée du Désert, le principal personnage du département du Gard, ancien préfet, populaire, charmant, hospitalier, bon et généreux, en tout point un type de Huguenot. Son beau logis s'élève sur une haute colline parmi les pins, avec la vue des majestueuses montagnes et de la belle vallée du Gard ou Gardan ou Jourdain, comme les huguenots se plaisaient à appeler la rivière. Sa maison renferme une riche collection de réliques huguenotes et sa bibliothèque est une merveille de perfection. Son salut génial fut : Pourquoi ne nous avez-vous pas annoncé votre venue ? Nous aurions décoré la maison de drapeaux américains, comme lorsque ce bon Dr MacFarland, de la Fédération des Eglises américaines, nous visita, et dix mille personnes se seraient jointes à nous pour vous saluer. Les huguenots de France veulent connaître ceux d'Amérique ! » Sa demeure et sa réception étaient bien pennsylvaniennes et nous nous y sentions comme si nous avions connu toute notre vie ce huguenot si représentatif, ami intime de Mistral, qu'il voit souvent ; il a de vastes connaissances littéraires et est lui-même un écrivain de talent comme en témoignent ses nombreux travaux historiques.

Après avoir montré un numéro de l'Annuaire de notre Société huguenote pennsylvanienne, et eu une intéressante causerie sur les ancêtres huguenots du général Pershing et de Giffard Pinchot, nous reprîmes l'auto et remontâmes la vallée jusqu'au Mas Soubeyran, où est placé le Musée du Désert. Les précieuses reliques des premières persécutions sont logées au lieu de naissance de Jean Laporte, connu généralement sous le nom de Roland, chef Camisard, né ici le 3 janvier 1680, pour périr misérablement dès le 4 août 1704.

Ce qui nous impressionna le plus, fut une des affiches originales faites en vue de la capture de Roland « mort ou vivant », tout à fait semblable à celles que l'on voit de nos jours dans les bureaux de poste ruraux de Pennsylvanie pour les meurtriers et cambrioleurs échappés. Il y est signalé comme « de petite stature, face ronde, mince, moustache noire, teint sombre, cheveux noirs et bouclés, yeux noirs », signalement de maints jeune homme actuel du comté de Berck. Une autre relique intéressante est une gravure représentant un service religieux au Désert, sous les vieux marronniers. Le Musée est plein de reliques domestiques de nos ancêtres huguenots, articles dans le genre de ceux qui étaient la gloire de la collection d'Henri K. Deisher, à Kutstown, et qui maintenant pour la plupart et heureusement sont au Musée d'Etat à Harrisburg (autrefois Louisbourg, au comté du Dauphin). Tels des lampes graisseuses, des huches (le petit Rolland fut caché dans l'une d'elles), des chau-

drons en cuivre pour faire bouillir des compôtes de pommes, des rouets, de grandes horloges, des plats d'étain et des chandeliers. Il y avait un service de communion en étain pouvant se mettre dans les poches du pasteur, quand il se glissait dans les bois pour faire le culte.

Plus tard, M. Hugues nous mena à travers quelques anciennes demeures des villages, où les crémaillières pendaient encore dans les vastes âtres ouverts avec des sièges de chaque côté, où les vieilles gens prenaient place et fumaient leurs pipes le soir. Il y a quelques âtres semblables dans les cuisines des Montagnes Bleues en Allemingle et dans la vallée de Grindstone.

Les modes, coutumes et mobiliers des Huguenots prouvent leur commune origine avec notre peuple penssylvanien. Une partie du Musée doit être réservée au souvenir des huguenots tombés dans la guerre mondiale et spécialement des pasteurs huguenots égorgés entre 1657 et 1787. Les noms de ces prédicateurs, autant qu'on a pu les retrouver, sont inscrits sur une grande plaque de marbre placée dans le mur et parmi ces noms, il y en a de bien connus en Pennsylvanie, tels que Hamel, Meyeures (Myers), Perrin, Astier, Borly (Bierly), Roussel (Russel), Mayre (Mayer), Couderc, Martin, Ranc (Rank), Benezet, Lambert, Arnaud (Arnot) ; 99 en tout, qui eurent une mort cruelle et prématurée pour leur foi. La famille Bastide qui garde le monument historique est connue pour la culture des vers à soie, et le mari nous en expliqua les procédés, pendant que sa brave femme préparait le dîner, qui fut servi sur un balcon dominant la vallée du Gardan et fut précédé par la prière dite en pur style pennsylvanien. On vint à parler des loups et M. Hugues nous entretint de la bête du Gévaudan, mentionnée par Robert-Louis Stevenson dans ses inimitables « Voyages à âne dans les Cévennes ». Cette bête fut poursuivie par une troupe de dragons pendant un an, avant de pouvoir être abattue ; en plusieurs occasions, elle avait arrêté des diligences et tué les chevaux de poste.

Les loups des Cévennes sont aussi réputés pour leur courage que les taureaux. Après le repas, nous remontâmes la vallée du « Jourdain » à travers Mialet jusqu'à St-Jean-du-Gard, où toute une église pleine de huguenots fut massacrée (une vieille gravure au Musée représente cette scène, si vivement décrite par Stevenson. A ce propos, que tous ceux qui désirent connaître ce que nos ancêtres huguenots ont souffert et qui cherchent une description fidèle et sympathique de leur milieu, lisent surtout le petit livre de Stevenson. Il remplira les plus insensibles du désir de visiter les Cévennes et fera battre d'orgueil tout coeur huguenot).

La vallée du « Jourdain » rappelle fort celle de Portage Creek, entre Emporium, le comté de Cameron et (étrange coïncidence !) Gardeau dans le comté de Mckean, sauvage et romantique. Les montagnes sont encore couvertes de marronniers comme au temps de Stevenson en 1876. Juste au-dessus de St-Jean-du-Gard, il y a un énorme moulin établi par les Allemands avant la guerre, qui, avec ses machines perfectionnées fera bientôt des forêts de marronniers une chose du passé. Il est maintenant entre les mains des Français. Mittchell Palmer et notre groupe furent pris pour des capitalistes américains cherchant un placement pour leurs plus que jamais « tout-puissants dollars ».

Nous regagnâmes Anduze par une autre route, à travers les montagnes et maints vignobles où se prépare la délicieuse boisson La Parisienne qui faisait la joie de Stevenson. Ce breuvage se fait en remplissant de grappes une cruche de pierre et en versant de l'eau dessus que l'on remplace chaque jour, breuvage qui satisfera chacun par ces temps secs, bien plus que l'immortel, mais insipide « jus de la grappe » de l'Hon. W. J. Bryan.

Revenus à Anduze avec M. Hugues, nous envoyâmes notre câblogramme à l'assemblée huguenote de Valley Forge (?) et eûmes la satisfaction d'apprendre qu'il y était arrivé à temps. Avant de quitter le Musée, M. Hugues enleva gracieusement et nous offrit un barreau de fenêtre de la chambre où naquit Roland et aussi des morceaux de deux poutres ; ces derniers sont maintenant marteaux et encrier ; les marteaux pour nos sociétés soeurs (remplaçant la sonnette du président), l'encrier pour notre capable et courtois et patient secrétaire, M. Birch, avec les compliments tout particuliers de M. Hugues lui-même. Ce dernier est très préoccupé de compléter la nouvelle partie du Musée, destinée à conserver le souvenir des 99 prédicateurs martyrs. Il ne manque que 2000 dollars et notre Société pourrait donner une forte contribution à cette somme ou intéresser quelque riche Américain de descendance huguenote à la compléter. Bien des affiches et autres reliques ont été volées au Musée par manque de barrières et de gardiens, et le conférencier donna une cotisation pour l'œuvre de préservation meilleure de ces souvenirs inestimables.

Le nom de notre Société ou de ses membres devrait être inscrit dans ce Musée que visitent annuellement des dizaines de milliers de huguenots de toutes les parties de la France. Qui veut être le généreux donateur ? Tâchons de *le* ou de *la* trouver avant la fin de cet été. C'est la partie matérielle du contact que nous pouvons établir avec les huguenots français.

Parlons brièvement du contact spirituel. « Les meilleures

choses prennent fin », dit un philosophe pessimiste. Après avoir envoyé notre message au Dr Stoudt, nous prîmes congé de M. Hugues, qui nous invita à revenir plus tard dans le même mois pour être hôte d'honneur à une Assemblée du Désert en plein air, où le représentant de la Société huguenote de Pennsylvanie pourrait parler à dix mille huguenots français. Il dit qu'au point de vue éducatif ce serait un grand spectacle de voir ces montagnards arriver à cheval et à mule, avec les moyens de transport les plus primitifs, et aussi à pied, tous en attirail pittoresque, et un message d'Amérique serait reçu par ce peuple comme un envoi du Ciel. Mais d'autres engagements nous empêchèrent d'accepter cette remarquable invitation.

Notre voyage se termina par le retour à Marseille à travers d'ondoyants champs de blé et les routes ombragées de la belle contrée huguenote, si semblable à notre Pennsylvanie. Bientôt après, nous étions à Paris et avions l'honneur de voir M. Frank Puaux, président de la Société historique des Huguenots français. Quel merveilleux vieillard ! Courtois et plein de tact, il lisait un Rapport de notre Société comme nous entrions dans son salon. Il savait sur notre Société autant que la plupart de nos membres dirigeants et était désireux d'en savoir davantage. Je vois de grandes choses faites par votre Société, dit-il, plein d'enthousiasme. « Un nouveau et meilleur lien entre les Etats-Unis et la France, pas une simple alliance de guerre et assistance matérielle, mais c'est une nouvelle naissance spirituelle qui unira les deux pays dans les années à venir. Le protestantisme d'ici est à un tournant de route ; il peut devenir la grande force spirituelle de la France ou tomber dans une obscurité relative. Vous pouvez nous aider à faire de lui ce qu'il doit être. Vos pasteurs et laïcs doivent nous visiter et nous pouvons vous envoyer nos prédicateurs. Quelques-uns de vos étudiants en théologie pourraient compléter leur éducation en France, quelque-uns des nôtres chez vous ; cela ferait un échange d'idées spirituelles qui, après tout, prouverait simplement que tout idéal huguenot est bien partout le même.

Mais cela nous aiderait matériellement et nous cimenterait ensemble, nous faisant sentir que nous ne sommes pas un corps isolé de pensée religieuse, mais une partie de la grande vie protestante d'Amérique et du monde, qui a besoin de venir reprendre des forces à sa source, car vous savez que Calvin et les autres grands chefs de la Réforme étaient français. Que les Sociétés huguenotes d'Amérique viennent donner une nouvelle impulsion à notre idéal ».

Tel est le message que M. Puaux envoie aux huguenots, non seulement de Pennsylvanie, mais de toute l'Amérique — il faut

que nous nous rapprochions de nos Sociétés soeurs et puis que nous nous unissions en un corps compact avec les Huguenots de France. M. Puaux désirait que notre Société commençât un Musée de reliques huguenotes, un Musée américain du Désert, et, généreux comme le sont tous les Huguenots, ajouta aux cadeaux de son collègue, M. Hugues, quelques rares portraits de Calvin et d'autres chefs protestants de la première heure, ainsi qu'un magnifique exemplaire autographié de son grand ouvrage sur le Protestantisme français, ouvrage qui, envoyé par l'American Express, n'est pas encore arrivé ici.

M. Puaux n'est pas seul auteur ; un de ses fils, René, a écrit une biographie modèle du maréchal Foch. Le dimanche de Pentecôte, l'aimable M. Puaux nous adressa une invitation à le visiter dans sa campagne du Val Fleury, à Meudon. C'était une belle vieille place, dominant la vallée de la Seine, autrefois la demeure du médecin particulier de Louis XIV, l'ennemi des Huguenots. A notre arrivée, on nous présenta un beau Nouveau Testament huguenot, publié à Amsterdam, en 1720, qui contient aussi les Psaumes mis en musique et une dédicace bien sentie du généreux donateur.

Quels que soient nos sentiments religieux, ce petit livre, avec les beaux souvenirs qui s'y rattachent, ne peut manquer de nous rapprocher de la source de toute piété et de servir à nous rappeler constamment les plus hautes aspirations humaines. En un jour aussi rare, il nous arriva comme une fleur du jardin de Dieu, et nous rendit fiers d'avoir part au sang qui coule dans les veines d'aussi profonds penseurs, d'aussi bons amis et d'aussi nobles maîtres que l'est M. Puaux. Le heures délicieuses passées auprès de ce magnifique Huguenot finirent avec le coucher du soleil, et nous retournâmes à Paris.

Sur une petite route suburbaine nous rencontrâmes une bande joyeuse ; car toute la France est en fête à la Pentecôte. Jeunes gens et jeunes filles, bras-dessus, bras-dessous, se promenaient nonchalamment, chantant et riant. Lorsque notre auto les dépassa et que nous pûmes voir leurs faces heureuses, ils avaient la même contenance radieuse et les mêmes francs yeux bleus dépeints il y a des siècles par Watteau dans ses peintures de fêtes champêtres, les faces de la jeunesse immortelle, de la joie et de la bonté de France. Nous avons une merveilleuse occasion de communier une fois de plus avec l'âme française qui nous donne tant de choses rares, pleines de couleur et de beauté; de compléter le Musée du Désert et d'établir un échange de vie religieuse et intellectuelle avec la France huguenote. MM. Hugues, Puaux, Monod, Weiss et tous les autres chefs protestants de « là-bas », sont nos amis qui nous souhaitent du bien,

et dans le Dr Macfarland, qui nous a introduits chez ces maîtres de la pensée huguenote, nous avons un ambassadeur religieux qui servira d'intermédiaire pour tout arrangement nécessaire.

Envoyons l'an prochain en France une compagnie de prédicateurs et de laïques de notre Société pour donner la main à nos parents gaulois et leur prouver par les Sociétés huguenotes de ce pays que l'amitié française et américaine, du moins en ce qui concerne les protestants, n'est pas un mythe, mais une véritable affaire de chair et de sang, que nous sommes des frères séparés seulement par un Océan. Près de cent temples et maint villages protestants ont été détruits par la guerre ; ceux de nos représentants qui sont du clergé pourraient aller dans ces paroisses, monter en chaire dans ce nouveau et terrible Désert, et se mêler à ce brave peuple qui essaie si fort de revenir, et lui insuffler l'enthousiasme nécessaire pour continuer sa tâche. Le conférencier a vu de ses propres yeux les temples anéantis de Lens, Lille, St-Quentin et Compiègne ; ils n'étaient que des exemples des effrayants ravages de la guerre.

Un autre lien solide et durable sera la publication des archives des églises du Refuge, suggérée d'abord, il y a quelques mois par le Dr Stoudt, qui veut nous souder avec nos ancêtres de France en une grande famille plus qu'aucune méthode ne pourrait le faire. M. Puaux a promis de mettre à notre disposition pour cette oeuvre toutes les ressources de sa grande Société historique.

Nous pouvons aider ces Huguenots en une période critique où le protestantisme français peut avancer ou reculer et, faisant cela, nous être très utiles à nous-mêmes en entrant en contact avec une vie religieuse plus ancienne qui représente ce qu'il y a de meilleur en France. Les rayons purifiants d'une telle lumière, en nous éclairant, pourraient contribuer à arrêter notre matérialisme d'après-guerre et nous pourrions aspirer la pure brise qui souffle des Hautes-Cévennes, pleine de la senteur des fleurs grandies sur les tombes de nos ancêtres martyrs, dont les souffrances envoyèrent en exil ceux qui contribuèrent à faire de l'Amérique ce qu'elle est aujourd'hui.

La France a reçu des coups presque mortels et a besoin de notre étroite assistance, depuis qu'elle s'est remise sur pied pour reprendre plus grande que jamais sa place comme lumière spirituelle du monde. Nous ne pouvons nous permettre de laisser passer une seule chance pour une ferme union entre les deux pays et spécialement avec les Français de notre parenté et de notre foi religieuse. Voulons-nous profiter de l'occasion ? A nous de la saisir et de changer un bel idéal en une superbe réalité.

MOLIÈRE ET LES TARTUFFES

Le lecture de nos journaux offre à qui sait lire les plus suaves distractions. Nous assistons avec une édification particulière aux plus émouvantes réconciliations. L'utilisation du catholicisme pour des fins politiques nous a ramenés à Rome, a ramené un nonce à Paris. C'était l'intérêt de la France. Il y a des gens qui le croient sérieusement. Soit. M. Jonnart affirme que le pape défunt était « libéral ». C'est incroyable le monde de prêtres « libéraux » qui surgissent de toutes parts. Il y a bien eu le *Syllabus*, et, plus récemment, le serment anti-moderniste, — mais ce sont là des documents diplomatiques, — en fait, l'Eglise est libérale. Il faut qu'elle le soit. Si elle ne l'était pas, comment voudriez-vous qu'il puisse se trouver tant de libres-penseurs notoires en coquetterie avec elle ? Le vent souffle à toutes les réconciliations.

Et voilà qu'il faut célébrer le tri-centenaire de Molière. Grosse difficulté. Est-ce qu'il n'y a pas une certaine pièce nommée le *Tartuffe* qui fut autrefois fort mal vue de l'Eglise ? Et Molière n'était-il pas un comédien — que Bossuet, Bourdaloue, traitèrent jadis en termes très durs ? On a bien canonisé sainte Jeanne d'Arc brûlée autrefois par des évêques, pourquoi ne pas réconcilier Molière avec l'Eglise tolérante et libérale d'aujourd'hui ? Et voilà, qu'avec l'approbation de plusieurs camarades, un artiste de la comédie française, M. Le Roy, ancien élève d'un petit Séminaire et qui s'en souvient, affiche la pieuse pensée de demander à l'archevêque de Paris de faire célébrer en mémoire de Molière une *requiem* réconciliateur.

Mais un gêneur se trouva. Il n'y en a plus beaucoup dans la presse bourgeoise. Nos rédacteurs de quotidiens paraissent tremper leur plume dans un bénitier. Il s'en trouva un pourtant égaré dans le *Temps*. C'est un iconoclaste nommé Paul Souday. Par hasard, il a des souvenirs ou des dossiers. Il a l'air de connaître quelque peu les sujets qu'il traite. On se demande même ce qu'il fait dans le journalisme. C'est un homme

qui détonne et qui date. Il rappelle le *Temps* et le temps d'Edmond Schérer.

Oh, sans doute, M. P. S. ne songe pas à faire refuser à Molière, après trois cents ans de purgatoire certain, — le bénéfice réparateur d'un *requiem*.

Cette affaire- là ne le regarde point. Il approuve même l'adoucissement des moeurs cléricales. Mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas une raison pour travestir la pensée que les grands écrivains ont gravée dans des chefs-d'oeuvres impérissables. »

Quelle est donc pour M. P. S. la pensée de Molière ? Il croit, avec Ste-Beuve, que Molière était un « libre-penseur » et que ce n'est pas la fausse dévotion qu'il a voulu attaquer, mais la dévotion elle-même.

Là-dessus, M. Le Roy se dresse, et, drapé d'une vérité vengeresse, il crie à l'un de nos derniers critiques : « Je vous attendais, Monsieur....» C'est dramatique au possible. Il n'y a plus de blasphémateurs, il n'y en a plus qu'un à usage de bourgeois, c'est M. P. S., et il était impossible que M. P. S. ne blasphémât point. Il a blasphémé, et M. Le Roy et Mme Sarah Bernhardt et encore quelques artistes notoires dont les noms ne me reviennent pas (car je fréquente plus le XVIe et le XVIIe siècle que la Comédie) — le lui ont fait bien voir et même dans un organe aussi pieux que la Comédie, le *Journal*...

Que M. P. S. se débrouille avec ces messieurs et ces dames. Je le plains de s'être attiré cette affaire. Il a oublié que ce qu'on demande à un journaliste d'aujourd'hui, ce n'est pas de donner en termes précis une opinion motivée sur de bons raisonnements ou sur des faits — mais de répéter au public ce qu'il plaît au public d'accepter et de croire — pour l'instant.

Pour nous, ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir ce que pensait en matière religieuse un des plus grands hommes de notre littérature, quelle idée Molière avait de la religion. Et là-dessus, vous pensez bien que ce n'est pas M. Le Roy que je vais aller consulter.

La question n'est pas neuve — mais elle s'éclaire à mesure que des documents nouveaux sont mis au jour.

Sans remonter plus haut, rappelons que Brunetière a donné à cette question une réponse péremptoire — car M. Brunetière était toujours péremptoire. Ses opinions ont toujours revêtu l'allure d'un *Motu proprio*.

Pour lui, ce n'est pas l'hypocrisie, ce n'est pas la fausse dévotion que Molière a voulu attaquer, c'est la vraie dévotion, c'est la religion elle-même. Et savez-vous pourquoi ? Parce que sous Louis XIV, parce que « dans cette cour, *il n'y avait pas, il*

ne pouvait pas y avoir d'hypocrites et de faux dévôts par la bonne raison que la dévotion n'y menait à rien...».

Si absolue que soit la sentence, j'ose dire qu'il n'y a pas un élève de première année de l'Ecole normale supérieure, un peu éveillé — or ils le sont tous — qui ne puisse répondre ici que M. Brunetière se moquait du public et de l'histoire qui n'est pu'un public endormi. Pas d'hypocrites, sous Louis XIV! Il y en avait derrière toutes les portes, dans toutes les anti-chambres et dans toutes les chapelles privées ou publiques. Molière assurément devait en savoir plus long sur la cour de Louis XIV que M. Brunetière lui-même. Ecoutons donc Molière : « Aujourd'hui la profession d'hypocrites *a de merveilleux avantages...*» « La dévotion n'y menait à rien » disait Brunetière !

Et Molière continue : « Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème (de la fausse dévotion), ont rhabillé étroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? »

Il y a donc beaucoup d'hypocrites sous les yeux de Molière et il ne les connaît pas tous. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Voici le prince de Conti. On raconte qu'après s'être roulé dans toutes les ordures, il se convertit en 1658 et se mit à décréter la sainteté et à proscrire avec un égal entrain l'hérésie et le rire. Racine écrit d'Uzès : « Il n'y a que des missionnaires et des archers à sa queue. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à de pareilles réformes, *mais il faut pourtant plier.*» A plus forte raison fallait-il plier devant Louis XIV et sa piété. On voit que la raison donnée par M. Brunetière à l'appui de sa thèse est aussi mauvaise que possible. Une fois de plus, on ne peut le suivre que si on est décidé d'avance à croire tout ce qu'il dit comme on croit la parole de son curé.

Pour peindre son Tartuffe, Molière n'avait sous les yeux que trop de modèles. Ce ne sont pas des modèles supposés, Molière lui-même dit : « *Les gens que je peins dans ma comédie...*» Ailleurs, il parle « des *célèbres originaux* » du portrait qu'il voulait faire. Ses modèles existaient, ils étaient nombreux, ils étaient célèbres et on les connaissait. Il n'est donc pas étonnant que les chroniqueurs du temps en aient parlé. On a essayé de dire : les chroniqueurs ne s'accordent pas sur les noms de ces modèles — donc ils se sont trompés. Le raisonnement n'est pas sans réplique. Les noms sont différents parce que selon ce qu'a dit Molière et qu'on a tort d'oublier — ils sont nombreux... Un de ces « modèles » c'est le P. Joseph, à propos duquel on se racontait l'histoire suivante :

« Dans une ville de province un homme de la cour alla voir un capucin. On parla du roi, de Richelieu... Et après, dit le capucin, ne nous apprendrez-nous rien de notre bon Père Joseph ?— Il se porte fort bien. Il est exempt de toutes sortes d'austérités.— Le pauvre homme, disait le gardien. — Il a du crédit ; les plus grands de la Cour le visitent avec soin. — Le pauvre homme.— Il a une bonne litière quand on voyage. — Le pauvre homme ? etc. C'est de ce conte-là que Molière a pris ce qu'il a mis dans son Tartuffe. »

Louis XIV naturellement, connaissait cette histoire de Cour et il sut un jour l'utiliser plaisamment. C'était en 1662. Le roi en se mettant à table, dit un soir à Pérefixe, évêque de Rhodez, son ancien précepteur, qu'il lui conseillait d'aller en faire autant. C'était un jour de jeûne. Le prélat répondit qu'il n'avait qu'une légère collation à prendre. Un assistant ayant souri, le roi voulut en savoir la raison. Le rieur donna le menu du repas du prélat auquel il avait assisté. A chaque plat recherché, le roi s'écriait : *Le pauvre homme !* Molière était présent à la scène et il le rappela au roi lorsqu'il lui fit la lecture des trois premiers actes du *Tartuffe*.

Sans viser le Jansénisme lui-même, comme on l'a dit à tort, on peut penser aussi que bien des traits du Tartuffe rappellent les petits commerces mi-partis de galanterie et de dévotion que l'on reprochait dans le monde à M. Arnaud d'Andilly, pieux, gourmet, gourmand, éloquent, cultivé, spirituel, galant, vaniteux, un homme très difficile à définir complètement.

Molière prenait son bien où il le trouvait. On croit que Vadius et Trissotin sont Godeau, évêque de Vence et Colletet, ou Godeau et Chapelain dont les vanités étaient en concurrence publique.

Comment Molière aurait-il pu ignorer ce qu'on se racontait de Jacques le Normand, abbé du Mont St-Eloi, trésorier de l'Eglise St-Jacques l'Hôpital ? Guy Patin dit qu'il était « grand hableur. » Ils se mêlaient de prêcher, ajoute-t-il « mais on n'allait pas à ses sermons parce qu'on le connaissait pour un grand hypocrite...» Il dit un jour en chaire que tous les Jansénistes méritaient d'être pendus. Il mourut en 1667 et on a pensé que bien des traits du Tartuffe se rapportaient à lui.

Citons encore parmi ces nombreux modèles, l'abbé de Pons « grand hypocrite » dit Tallemant des Réaux. « C'était un drôle qui de rien s'était fait six à sept mille livres de rentes. C'est l'original du Tartuffe, ajoute Tallemant. Nous disons, nous, c'est un de ces célèbres originaux auxquels il faut ajouter Charpy de Ste-Croix dont la peu édifiante vie peut être résumée dans cette

note de MM. Monmerqué et Paulin Pâris : « Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce Charpy, le personnage qui a fourni le plus de traits au *Tartuffe de Molière*. »

Le Père Joseph, l'abbé Le Normand et quelques autres n'ont donné que quelques détails et n'ont posé que pour les derniers coups de pinceau. J'ai recueilli sur les étalages des bouquinistes deux ouvrages de ce maître passé en dévote scélératesse : 1° *L'Intérieur chrétien, ou la conformité intérieure que doivent avoir le chrétien avec Jésus-Christ*, Paris, 1659. 2° *Les Saintes Ténèbres*, en vers français, Paris, 1670. — Titres savoureux quand on sait ce qu'était la vie extérieure du personnage.

On voit que dans la société religieuse de son temps, Molière ne manquait pas de modèles. Et cette liste n'en épuise pas le nombre, si, comme je le crois, est solide la démonstration faite par mon ami Raoul Allier, que les originaux du *Tartuffe* sont à chercher encore dans la Compagnie du S.-Sacrement autrement dit la Cabale des dévôts (1).

Je crois qu'il a eu tort seulement d'écarter les premiers noms pour ne voir que ceux que lui fournissait la fameuse « cabale ». Les originaux célèbres du Tartuffe — ce sont ceux que les contemporains ont nommés et ce sont aussi les hommes de la *Cabale*. Ce sont eux qui réussirent à faire suspendre les représentations du *Tartuffe*, et Molière savait bien ce qu'il disait quand, forcé d'avertir le public, à la seconde représentation, que le président Lamoignon défendait de continuer à donner le *Tartuffe*, il annonçait : « M. le premier Président ne veut pas qu'on *le* joue. » Lamoignon était de la « Cabale ».

La « Cabale » des dévôts déplaisait à Louis XIV, jaloux de son pouvoir et voilà qui explique qu'il ait soutenu Molière dans la querelle du *Tartuffe*.

Il s'agit ici d'ailleurs non de recueillir une curiosité littéraire, mais de comprendre historiquement la psychologie du *Tartuffe*. Personnellement, je crains bien qu'il y ait chez Molière plus que de la haine pour la fausse dévotion. Je crois sentir chez lui une sorte de répulsion devant la dévotion, et cette répulsion se comprend à merveille quand, écartant la pourpre factice dont nos littérateurs officiels ont couvert et couvrent le XVIIe siècle religieux, on s'en va regarder de plus près les hommes qui représentent alors la dévotion catholique.

Sous les yeux de Molière, il y a les hommes dont nous avons parlé plus haut. Il y a aussi le *premier archevêque* de Paris

(1) L'heure n'est pas mauvaise pour relire *La Compagnie du S. Sacrement de l'autel* dite *la « cabale des dévôts. »* 1627-1666, par Raoul Allier, Paris, Armand Colin.

Jean-François de Gondy... Il était bien fait, avait de l'esprit — mais il ne savait rien. Et sans insister, je copie ce témoignage : « Il a toujours vécu licencieusement pour ce qui était des femmes. » Sous les yeux de Molière, il y a Jacques de Harlay-Champvallon, archevêque de Rouen, puis de Paris... Il avait la rage d'écrire en un galimatias obscur et prétentieux. « Un jour qu'il avait promis d'expliquer la Trinité en un sermon, il dit du grec, puis ajouta : Voilà pour vous, femmes. »

On raconte encore que pendant qu'il était archevêque de Rouen, il fit une entrée à Dieppe. Le ministre du lieu, le pasteur, le harangua et lui plut extrêmement. Quand il eut achevé, voilà, dit Harlay, en se tournant vers les ecclésiastiques qui le suivaient, voilà haranguer cela ! Ce n'est pas comme vous autres qui ne pensez qu'à la bonne chère...»

Il paraît pourtant que la chère n'était pas méprisable dans le palais archi-épiscopal de Gaillon.

Là-dessus nos délicats qui n'aiment pas que l'on dérange le bel édifice de leurs opinions toutes faites de dire : « Ce sont là contes et ragots, incontrôlables et suspects. Hélas ! non. Les « mauvaises langues » comme Tallemant n'ont pas besoin d'inventer pour répondre aux besoins de leur public, elles n'ont qu'à prendre dans la réalité....

N'oublions pas que Tallemant dit aussi de notre homme : « Il y avait pourtant du bon en ce mirifique prélat. »

Beaucoup de bon en effet, si j'en croyais M. l'avocat Servin, historien de Rouen, qui n'hésite pas à compter Harlay parmi les plus grands hommes qui aient honoré l'Eglise de Rouen, ou bien le peuple qui, à sa mort, le regardait comme un saint et lui attribuait des miracles ! Cela, c'est de l'histoire pour séminaires ou pour Manuels soumis à la censure ecclésiastique.

Je regrette de trouver sous la plume d'un historien véritable cette remarque : « François de Harlay mourut le 6 août 1695, à 70 ans. Il n'avait pas renoncé, même dans sa vieillesse au libertinage que Des Réaux lui reprochait en 1657...» Ce que confirme une lettre de Mme de Coulanges à Mme de Sévigné qui nous fixe sur la « sainteté » de l'archevêque : « Il s'agit, dit-elle, de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre du mort. On prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, *c'est la vie et la mort.* »

Ce qui me chagrine, c'est de penser que c'est cet archevêque-là qui refusa « une sépulture en terre sainte » au malheureux Molière. Le roi étant intervenu, l'archevêque scrupuleux révoqua sa défense à condition que l'enterrement serait fait sans bruit et sans éclat.

Je ne trouve pas que cela manque de saveur. Il était logique que l'auteur du *Tartuffe* s'en allât dans l'autre monde sur une formidable tartufferie.

Messieurs les Moliéristes, les dossiers, les livres et les archives sont à votre portée...Vous cherchez le secret du Tartuffe? Il est dans le trouble d'une âme droite, religieuse au fond, mais révoltée par tout ce qu'elle voit faire sous le masque de la religion. Pour nous, la religion n'est rien, si elle n'est pas essentiellement libre, libre et spontanée comme l'appel joyeux d'un enfant à son père. Toute religion d'autorité est une fiction et devient vite une précaution, une gendarmerie et une politique. C'est cette religion là que Molière a rencontrée et il l'a marquée d'une flétrissure immortelle. On tentera vainement d'édulcorer sa pensée, c'est en vain qu'en ce jour précis nos dévôts retrouvés clignent des yeux pour ne pas voir : le *Tartuffe* est une des étapes de la libération religieuse de la France.

Comme le dit très bien M. Raoul Allier : « Ce qui s'est passé dans le for intérieur d'un poète comique résume peut-être et explique une grande partie de l'histoire morale de la France. Le XVIIe siècle a été celui des grands docteurs et des apologistes. Mais le XVIIIe siècle s'est souvenu d'autre chose, et s'il a dénoncé avec fureur la religion, c'est qu'il y a vu surtout un système savant d'oppression par le mensonge, disons le mot, une tartufferie tyrannique. »

Un régime d'oppression par le mensonge, cela n'est plus possible aujourd'hui. Mais un régime de conservation à l'aide du mensonge...?

John VIÉNOT

DOCUMENTS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

JALAGUIER

LA JUSTE MESURE ET L'ESPRIT CHRETIEN

Je ne sais si je comprends bien l'objet principal poursuivi par la *Revue chrétienne*, mais il me semble qu'elle ne prétend à être ni un organe théologique, ni un organe historique, ni un organe ecclésiastique, bien qu'elle se réclame évidemment de la tradition protestante. Elle ne saurait donc servir de champ clos à des disputes relevant exclusivement de ces trois ordres d'idées. En revanche, elle entend servir les intérêts chrétiens proprement dits en toute impartialité et par suite noter avec soin les mouvements de l'esprit, tenant en estime singulière les diverses manifestations de la pensée protestante et prenant acte des souffles anciens ou nouveaux qui passent sur nos Eglises.

A cet égard les lignes qui suivent seront de nature à fixer l'attention du lecteur. Elles nous présentent un homme dont on a souvent reproduit les traits et apprécié l'influence sur ceux de sa génération, mais qu'on ne saurait trop étudier si l'on veut bien connaître le secret de cette influence en l'interrogeant dans les profondeurs de son âme. Les doctrines vont et viennent, se modifiant dans leur expression ; les méthodes se succèdent, les préoccupations dominantes varient selon les âges, mais au-dessus de ces remous le sentiment religieux garde sa valeur propre, et c'est lui qui importe le plus puisqu'il demeure le point de départ. C'est lui qui s'empare de la diversité des caractères pour les situer dans le système moral et religieux d'une époque, lui qui les relie entre eux. Prosper Jalaguier figure un véritable type dans cette série. Il nous apparaît comme un précurseur et si l'on ose dire, comme un modèle, parce que cet exemple est bien un modèle à notre point de vue.

Un modèle ? la juste mesure ? Vraiment ce langage est-il acceptable quand on parle de la religion chrétienne et doit-on être cru quand on assimile cette position réfléchie à l'esprit chrétien ? Y a-t-il une mesure à la connaissance, à la proclamation de la vérité ? L'esprit chrétien n'est-il pas un agent qui émane de l'absolu et qui contredit au relatif ? Ne faisons-nous pas violence à son principe si nous le ravalons au niveau des contingences terrestres et si nous lui infligeons une loi d'équilibre ? Sans doute il vient de la sphère de l'absolu et il y ramène : c'est entendu. Mais en traversant notre humanité, il rencontre coûte que coûte le relatif et l'obstacle n'est pas négligeable. Et puis, on confond trop souvent les deux notions d'absolu et d'intransigeance. Si la révélation chrétienne se rattache au domaine de l'absolu, la formule de la pensée humaine appartient à celui des relativités. Cette formule exige donc une juste mesure dans l'expression et l'esprit chrétien n'exercera toute son action, dans une féconde efficacité, que si cette condition est loyalement observée.

Voilà qui condamne tous les fanatismes, toutes les assurances qui affectent une allure d'infaillibilité, toutes les étroitesses génératrices d'intolérance. Mais c'est aussi, en matière d'organisation, la condamnation des statuts trop rigides. Ou, si l'on préfère, ce postulat réclame du chrétien qu'il retienne avec jalousie les principes essentiels de sa foi, mais qu'il accueille avec largeur les oppositions ou différences portant sur des points secondaires. Procéder avec la rigueur de l'esprit géométrique n'est pas un témoignage de fidélité à l'esprit chrétien.

Telle est bien la leçon que nous donne un précurseur des idées chères à beaucoup d'entre nous, qui les développait déjà il y a un siècle. Il le faisait à une époque où le conflit existait, irréductible en apparence, entre la vieille orthodoxie et un libéralisme renouvelé plutôt que nouveau.

Le conflit devait aller s'aggravant et s'amplifiant au cours de ce dix-neuvième siècle. La position revendiquée par Jalaguier n'est est que plus digne de remarque. Au vrai c'était un mystique. Cependant ne nous y méprenons pas : il ne s'agit pas d'un mysticisme exalté, à base physiologique tout autant que psychique, d'une Thérèse d'Aquila ou de la contemplation ascétique prônée par le catholicisme intégral. Il ne s'agit même pas du mysticisme d'un Calvin, chez qui le spiritualisme et l'intellectualisme ont souvent partie liée. Il s'agit simplement de cette tendance spécifiquement religieuse qui inspire et détermine l'ensemble de la vie et doit donner au chrétien conscient sa physionomie authentique en même temps que sa norme. Il y a bien des manières d'être et surtout de paraître chrétien. Mais où ce

mysticisme-là fait défaut, il est impossible de ne pas constater la carence d'un des éléments caractéristiques de la foi chrétienne.

C'est encore ce mysticisme de bon aloi qui consacre les hommes de Réveil, si l'on entend par ce mot de réveil autre chose qu'un retour à certaines croyances, autre chose qu'une restauration dogmatique, en un mot une réaction, quelle que soit la part de légitimité d'un tel mouvement. Si par réveil on entend moins une réaction qu'une action vivifiée, Jalaguier fut éminemment l'homme d'un tel Réveil. Quand il provoqua cette sorte de réveil, il ne le provoqua pas dans un grand centre religieux, au sein d'une agglomération déjà préparée pour des résolutions de ce genre (comme par exemple le pays de Galles, les Cévennes, l'Amérique du Nord, etc.). Non, ce fut dans la province la plus calme, la plus modeste dans ses ambitions, d'autres diraient la plus terre-à-terre qui fût en France, celle qui vit d'ordinaire dans le silence et l'obscurité avec le plus de résignation continue. Oh ! sans doute l'Eglise protestante du lieu avait connu dans l'histoire son heure d'héroïsme. Mais ces temps glorieux étaient prescrits depuis longtemps et l'humble résidu de ce peuple décimé menait sur cette butte sancerroise une existence chétive de groupement isolé, éloigné de tous nos centres d'activité. C'es tpourtant là que Jalaguier fit œuvre d'apôtre quand il arriva, lui, l'étranger à l'âme tendre, le méridional à l'accueil facile, au milieu de populations si différentes de celles qu'il connaissait. Et je n'oublie jamais les paroles de mon ancien collègue, le vénérable pasteur Alphonse Cadier, qui bien des fois m'a dit avec des larmes dans la voix : « Je suis un enfant du Réveil de Sancerre, un fils spirituel de M. Jalaguier, et nous sommes plusieurs qui devons à ce saint notre vocation ».

Est-il donc un apôtre ? Est-ce un précurseur ? Qu'on lise la lettre que nous publions et je sais d'avance qu'elle sera la réponse. Il est déjà des nôtres, si nous pouvons signer ce qu'il écrit, invoquer ce qu'il espère, sentir ce qu'il sent. Si, en 1891, à l'heure où quelques-uns d'entre nous éprouvaient les premiers frissons des temps nouveaux et lançaient une formule ecclésiastique insolite ; à l'heure où, pauvres de gloire mais riches de zèle et d'espoir, nous inaugurions un mouvement qui depuis a su entraîner les deux tiers de nos Eglises françaises, on nous avait lu tout d'un coup le document ci-dessous, nous aurions cherché du regard lequel des nôtres venait de libérer son cœur. Il y a pourtant cent ans qu'un des hommes les plus en vue de l'évangélisme s'est exprimé ainsi. Et certes je comprends fort bien les réserves de ce pasteur de la Droite, membre de ma fa-

mille, qui me disait un jour : « J'ai gardé un très mauvais souvenir de mes années d'études à la Faculté de Montauban. Je n'avais pas confiance en mes professeurs ; notamment je souffrais de l'enseignement de Jalaguier, qui me semblait refléter les dangereuses hérésies d'un Vinet et contenir en germe celles des Pressensé et des Coquerel. »

Nous sommes en 1824. Il s'agissait d'une chaire vacante à pourvoir, à la Faculté de Montauban : celle d'histoire ecclésiastique et de critique sacrée — qui devait perdre bientôt son second titre ; celui-ci fut réservé à une chaire nouvelle, qui resta vacante et même finit par être oubliée pendant un certain nombre d'années. Jalaguier, inscrit pourtant sur la liste des six concurrents, selon l'usage, ne fut pas désigné cette fois-là. Mais l'Eglise avait déjà salué avec sympathie le nom de ce jeune pasteur, dont le réveil de Sancerre avait révélé les dons exceptionnels de science et de foi, et neuf ans plus tard, en 1833, il fut nommé à la chaire de morale, qu'il abandonna en 1835 pour celle de dogmatique.

Sa lettre est adressée à son ami le docteur Pierre-Antoine Encontre, professeur de grec et haute latinité. Quelle que soit la variété de nos points de vue, nous ne pouvons qu'accueillir pieusement le message de ce noble esprit.

Sancerre, le 24 août 1824.

Monsieur et cher frère,

Je vous remercie de la promptitude et de l'obligeance avec lesquelles vous avez daigné répondre à mes demandes, et surtout de la bienveillance que vous continuez à me témoigner. Je me hâte de profiter de l'autorisation que vous avez la bonté de m'accorder, de peur de laisser perdre un droit si précieux pour moi, faute d'en faire usage. Non, jamais de légères différences ou nuances d'opinions, qu'il serait impossible d'effacer entièrement, n'altèreront les sentiments d'affection et de respect qui m'unissent à vous. Comment la grande promesse qui accompagne la première annonce de la bonne nouvelle, *paix sur la terre*, pourrait-elle se réaliser si les hommes se séparent et s'éloignent les uns des autres dès qu'ils ne sont pas parfaitement d'accord en tout. On ne saurait trop se rappeler cette belle parole du Seigneur que les chrétiens devraient prendre pour leur devise sacrée : Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. Il n'y a plus d'Eglise, si chacun, attachant une importance outrée à ses vues particulières, ne veut fraterniser qu'avec ceux qui les partagent. Libre examen, support mutuel, c'est l'esprit du protestantisme. Il faut qu'enfin le principe de la charité

domine. Détesterai-je mon voisin parce que sa demeure, bâtie sur le même fondement que la mienne, me paraît moins régulière ou moins solide, n'est-ce pas l'inviter à me le rendre avec usure ? Eclairons-nous, mais aimons-nous. Oh ! pourquoi oublie-t-on si souvent que le christianisme est amour comme le Dieu qu'il annonce. La conduite, les décisions, les démarches du Consistoire de Montauban ont été certainement bien imprudentes, pour ne rien dire de plus. Dieu veuille que l'esprit de contention s'y éteigne, comme partout ailleurs ; car, là où il règne, là n'est point la sagesse qui vient d'en-haut. Il est extrêmement heureux que dans une telle circonstance la bonne harmonie n'ait point été troublée dans le conseil de la Faculté. Je fus singulièrement étonné d'apprendre qu'on pensait à moi pour le concours. J'avais de la peine à me le persuader ; mais deux lettres, l'une de Sainte-Foy et l'autre de Bordeaux, la première écrite par Bourgade et l'autre par Villaret, sont venues dissiper tous mes doutes. Puis-je en conscience accepter cet honneur ? Qui suis-je pour prétendre m'asseoir dans la chaire de M. Encontre (veuillez m'excuser de réveiller un si douloureux souvenir). Car je suis plus incapable encore d'occuper celle de M. Pradel : la critique sacrée est une branche à créer en quelque sorte dans les études théologiques ; et certes ce n'est pas moi qui pourrais accomplir une œuvre qui exige tant de science et de travail. O mon ami, car vous me permettez de vous donner ce nom, je gémis de voir nos églises réduites à me mettre sur les rangs ; je n'ose en vérité en parler à ceux du dehors, de peur qu'ils ne prennent une trop mauvaise idée du corps de nos pasteurs. Il est bien malheureux que les hommes distingués qu'on désirait élever à ces postes importants soient précisément ceux qui les refusent. On dit cependant, et je m'en réjouis, que M. Montet s'est occupé longtemps de l'histoire ecclésiastique. Il est essentiel, ce me semble, de ne rien négliger pour décider M. Stapfer. Peut-être ne résistera-t-il pas au vœu de nos consistoires, s'il se manifeste d'une manière générale et pour ainsi dire unanime. C'est ce que je me suis permis d'observer dans ma réponse aux deux lettres dont je vous ai parlé. Je pense que nous porterons ici MM. Stapfer, Gachon, Gaussen, Montet, Nazon et Durand probablement.

Villaret m'a écrit une excellente lettre pour remplir, me dit-il, une commission dont on l'a chargé. Il voudrait me faire un devoir de ne pas refuser. Mais pour se croire obligé, il faudrait se sentir capable : et n'ayant fait que des études superficielles, totalement dépourvu d'un grand nombre de talents absolument nécessaires, il y aurait plus que de la témérité de ma part à

profiter des préventions beaucoup trop favorables où quelques personnes paraissent être à mon égard. Je ne doute point que de plus forts et de plus intrépides que moi, ne protestent s'ils mesurent un instant l'étendue des connaissances que doit posséder le professeur de critique ou de théologie pour se rendre digne de sa place aux yeux des élèves et des églises. Il existe d'ailleurs une autre difficulté, je n'ai pas 30 ans révolus ; et il ne vaudrait pas la peine d'entreprendre de la lever, supposé, ce qui semble au moins fort incertain que j'eusse obtenu assez de suffrages pour que mon nom figurât sur la liste des six. Vous croirez aisément que si, ne consultant que mes goûts, je pouvais avoir le moindre espoir de réussir et d'être de quelque utilité, je répondrais avec empressement à l'appel qu'on veut bien m'adresser.

J'espère que la demande d'obliger les candidats et les juges à signer la confession de foi, n'aura pas les suites fâcheuses que je redoutais ; mais au moment où je vous écrivis, je venais de recevoir une lettre qui était faite véritablement pour inspirer des craintes sérieuses. Quant à la question qui se rattache aux confessions de foi en général, elle est aussi délicate que vaste et importante. *Theologi certant et adhuc sub judice lis est* . je crois même qu'elle y sera encore longtemps, elle tient à trop d'institutions et d'intérêts pour être de sitôt résolue. Permettez-moi de renouveler ici l'assurance des sentiments d'attachement sincère et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué frère en J. C.

P. JALAGUIER.

Cette lettre avait été communiquée par le professeur A. Encontre, à son cousin le pasteur Paumier, de Rouen, président du consistoire de cette ville, qui la lui retourna avec cette suscription *Aperi et legito meam adjunctionem*. P. Pr. Voici quelle était cette adjonction :

« Je renvoie cette lettre au cher cousin E., parce que je sais que sa chère femme y tient. J'ajoute que MM. Alègre père, Maurel et Sohier pasteur, que j'ai vus à Bolbec, ont trouvé *à l'unanimité* que ses cinq thèses du Concours, celle de M. Jalaguier est *la meilleure*, malgré ce qu'en a pu dire certain *ministre défroqué*. — Ces MM. de Bolbec, et le pasteur de Caen, ont pensé, comme M. Monod fils et moi, que les *Archives* ne devaient pas publier sur le Concours des détails qui nous auraient mis en guerre avec la *Revue* et avec des frères qu'il faut ménager, non seulement par *charité*, mais encore par *intérêt*

pour la cause de la Réformation. Ne l'allez point dire en Gath de peur que les Philistins s'en réjouissent (2 Sam. I, 20). — J'ai écrit au cher oncle Gachon... Ne nous oubliez pas dans vos prières. Comment a été votre assemblée biblique ? Et comment réussit la société *féminine* pour les pauvres ? P. pr. »

Il convient donc de constater, à la suite de cette documentation que trois tendances existaient déjà à cette époque dans les Eglises réformées de France : la droite, la gauche et le centre. Et puisque les organisations séparées n'étaient pas encore imaginées, il est permis de considérer Jalaguier comme une des personnalités les plus représentatives et les plus éminentes de la troisième tendance. Ses adversaires, à l'époque, n'en ont jamais douté — et l'un de ses disciples les plus autorisés, le pasteur Numa Recolin, me l'a toujours affirmé.

Daniel BOURCHENIN.

LES LIVRES

Maurice Goguel. **Notes d'histoire évangélique**. Leroux, 1921, 40 p. Extrait de la *Revue de l'histoire des religions*.

Partant de ce fait que « la venue de Jésus à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, telle qu'elle est racontée au début du chapitre 7 de l'Evangile de Jean, présente une physionomie différente de celle des autres voyages de Jésus à Jérusalem », l'auteur étudie « si dans ce récit n'a pas été conservée quelque indication de nature à jeter sur la venue de Jésus à Jérusalem une lumière que l'on chercherait vainement dans le récit synoptique. » Scrutant son texte, verset par verset, il croit reconnaître, en quelques endroits du récit johannique, « une source d'après laquelle Jésus, poussé à se livrer à une manifestation publique à Jérusalem, s'y refuse, mais... réussit à conquérir assez de disciples pour provoquer l'hostilité des autorités juives... Au moment de Pâques, il estime le moment venu pour une tentative suprême et revient à Jérusalem » (p. 32).

En conséquence, M. Goguel se représente ainsi la suite des événements (p. 39) : Venu une première fois à Jérusalem, Jésus a donné à son entrée un caractère messianique, intelligible à ses seuls disciples galiléens. L'hostilité des autorités l'engage à s'éloigner pour un temps. Quand il revient, peu avant Pâques, ses ennemis ont pris des mesures efficaces, probablement de concert avec les autorités romaines. Grâce à la trahison de Judas, il est arrêté sans avoir pu reprendre de son activité.

Si l'entrée de Jésus avait eu le caractère que lui donnent les récits actuels, elle aurait provoqué l'intervention des autorités. Elle a dû passer inaperçue pour la foule. La scène du Temple peut s'être réduite à une altercation avec quelques marchands et ne devait pas attirer de réaction directe. Car si les chefs avaient protesté, ils se seraient reconnus solidaires d'abus qu'ils pouvaient affecter d'ignorer, mais non légitimer.

L'explication de M. Goguel n'est pas seulement ingénieuse, elle repose sur un examen approfondi des textes et il faudra désormais en tenir compte. Elle complète d'ailleurs son étude sur *Les sources du récit johannique de la Passion* (1910), qui a déjà mis en évidence ce fait que « le récit de la Passion constitue un morceau à part... qui a commencé à être fixé avant les autres éléments de la tradition » (p. 31).

Ajoutons que pour ne pas surcharger son exposé présent, M. Goguel n'y a pas discuté les théories qui ont essayé d'expliquer autrement cette partie du récit johannique.

Henri Hug. **Les premiers pas**. Catéchisme élémentaire. 70 p. in-18 carré. Paris, Fischbacher, 1921.

Le succès d'un cours supérieur d'instruction religieuse intitulé : *De la terre au ciel* a conduit son auteur à publier le catéchisme élémentaire dont on vient de lire le titre. Ce sont bien, en effet, les *premiers pas* dans la connaissance religieuse que M. Hug invite ses élèves à faire avec lui. Les sentiers où il les mène sont généralement ceux de la tradition. Le symbole des apôtres est présenté comme le résumé de la foi chrétienne, l'inspiration des auteurs sacrés est qualifiée de *constante*, etc... Mais ces réserves faites, il y aurait d'autres points à signaler — il est bon d'entendre l'auteur déclarer, dans sa préface, que l'essetiel est, en somme, l'*expérience intime* du croyant. Et à l'expérience M. Hug ajoute le *témoignage direct* par lequel l'âme chrétienne « injecte au monde la sève joyeuse et enthousiaste de

l'Evangile ». Cela est excellent : on n'est pas impunément du pays de Vinet. J.-E. N.

L'Union française pour le sauvetage de l'enfance, que Jules Simon présida de 1887 à 1896, et qui fut déclaré d'utilité publique le 28 février 1891, a publié son Rapport annuel (Exercice 1920), à son Siège social (rue de Richelieu, 108). Son Assemblée générale du 27 juin a été présidée par M. Paul Deschanel, assisté de Mme la baronne Edmond de Rothschild, vice-président, et des membres du Conseil d'administration. M. l'administrateur-délégué a lu le Rapport financier, suivi de la communication des Comptes de l'année. Le reste de la brochure est rempli par la Liste générale des membres de l'Union. Un avis de la première page rappelle aux adhérents la nécessité d'une active propogande, leur nombre ayant sensiblement diminué pendant la guerre.

Th. Sch.

The american Journal of Theology. Juillet 1920. N° 3 du vol. XXIV. Imprimerle de l'Université de Chicago. p. 321-480.

Cet intéressant fascicule débute par un article sur les tendances actuelles des églises associées dans la Convention baptiste du Nord, qui se distinguent nettement de celles du Sud, quoique nées du même mouvement historique. Puis le professeur Martin Rade, de Marbourg, bien connu des lecteurs de la Christliche Welt, donne un très curieux aperçu de la situation présente du christianisme allemand et des effets religieux et ecclésiastiques de la guerre sur son pays. C'est évidemment la partie de la revue qui est le plus susceptible d'attirer les lecteurs européens, d'autant plus que M. Rade est connu pour sa modération relative en politique, modération que son présent article ne démentira pas. Son autorité et sa compétence dans les matières qu'il traite ici sont également hors de doute. Il y touche à la politique générale autant qu'à la question religieuse, qui en est d'ailleurs inséparable. Il le fait avec une grande franchise, qui donne à son développement une valeur spéciale.

Celui-ci est suivi d'un Résumé des missions chrétiennes parmi les Indiens d'Amérique, puis d'une étude bio-bibliographique sur la liturgie qui, en 1637, vint remplacer en Ecosse le *Common Prayer book* anglais, qui n'y régna que de 1557 à 1564 et avait été remplacé alors par le *Bookof Common Order* de John Knox. L'auteur relate les modifications liturgiques introduites en Ecosse jusqu'à présent.

Nous trouvons ensuite un nouvel essai, après tant d'autres, d'interpréter l'essence de la religion, et un article historique sur le mouvement religieux de la Suisse actuelle par un licencié en théologie de Zurich, M. Brunner, le premier *fellow* suisse du séminaire théologique unioniste de New-York, auteur de *Das Symbolische in der religiœsen Erkenntnis* (Tubingue, 1914) et de *Denken u. Erleben* (Bâle, 1919). La série se termine par l'essai de répondre à la question : Luc, traducteur ou auteur ? en discutant les théories du professeur Torrey.

Quelques comptes rendus complètent le volume, par exemple celui de *the sources of Luke's Passion-Narrative*, d'une nouvelle traduction de Plotin, d'un Essai sur Philon, de l'*Evolution intellectuelle de S. Augustin : I. Du Manichéisme au Néoplatonisme*, par M. Alfaric, etc.

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier compte rendu des numéros précédents de ce périodique, il s'est transformé, après le numéro que nous venons d'analyser, en *The Journal of Religion*, dont le numéro 4 du volume 1 (Juillet 1921, p. 337 à 448), comprend des travaux sur le Revivalisme en tant que phase de la vie de frontière, sur quelques aspects significatifs de la théologie du bouddhisme, sur les valeurs surhumaines de la religion, sur le Juif américain (ses problèmes et sa psychologie), les extases religieuses et autres, les diverses alternatives que la religion peut présenter à la volonté de l'homme moderne, des notices sur la signification de l'idée messianique pour les premiers chrétiens, sur l'aspect mystique de la religion, sur les deux premiers numéros de la *Revue de Strasbourg* (p. 427), des comptes rendus d'une nouvelle Harmonie des Synoptiques en grec, d'un nouveau Commentaire de l'Apocalypse, d'une histoire de la Pénitence chrétienne, etc.

Nous souhaitons bienvenue et longue vie à ce nouveau confrère. Ses aspects si variés et l'excellente impression de son texte lui promettent de nombreux lecteurs. Rappelons qu'il ne continue pas seulement l'*American Journal of Theology*, mais aussi le *Biblical World*, et qu'il s'imprime à l'Université même de Chicago.

Th. Sch.

Signalons le *Rapport* de M. le doyen Raoul Allier, présenté à la séance de rentrée de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, le 5 novembre 1920 (Paris, 1921, 20 p.). Après avoir adressé un souvenir ému à la mémoire de son prédécesseur, M. le doyen a dépeint la vie de la faculté pendant l'année écoulée. Le nombre des étudiants fut de 59, chiffre qui n'avait pas encore été atteint, celui des auditeurs, de 25. 19 sont devenus bacheliers en théologie. MM. les pasteurs Lecerf, Marty et Wautier ont subi avec succès les épreuves de la licence. Ce dernier et M. Ph. de Félice ont fait chacun un cours libre, M. André Jundt a succédé à M. Vaucher, et M. Henri Monnier à son frère parti pour Strasbourg.

M. le doyen termine son Rapport en décrivant la vie de M. Vaucher, puis donne la parole à M. Maurice Goguel pour la leçon d'ouverture, qui a parue dans la *Revue* de Strasbourg.

Le programme des cours complète la brochure.

Th. Sch.

Edward Waite Miller, D. D., ex-professeur d'histoire de l'Eglise au Séminaire théologique d'Auburn : **Wessel Gansfort.**

T. I. — **Life and Writings,** XVI-333 p. avec 15 illustrations.

T. II. — **Principal Works translated** by Jared Waterbury Sendder, M. D., professeur de langue latine à l'Académie d'Albany, 369 p., avec un deuxième portrait de Gansfort. Les deux volumes ont paru chez G.-P. Pusmann fils, New-York et Londres, 1917.

C'est la résurrection d'un préréformateur hollandais né à Groningue vers 1420, mort le 4 octobre 1489. Une branche de sa famille passa en Amérique et y transforma son nom en Gansevoort. Elle est représentée aujourd'hui par Mme Abraham Lansing, née Catherine G., d'Albany (New-York), qui s'est intéressée à la publication de ce bel ouvrage.

Les sources où l'auteur a puisé sont d'abord les quelques allusions biographiques éparses dans les propres ouvrages de Wessel et les deux brèves esquisses d'Hardenberg et de Geldenhauer (la première bien plus intéressante que la deuxième), puis les notices des *Effigies et Vitae Professorum Academiae Groningue et Omælandiæ* (Groningue, 1654) et du *Dictionnaire* de Bayle (Rotterdam, 1696), les deux ouvrages latins de Muurling sur Wessel (Utrecht 1871 et Amsterdam, 1840), la biographie tracée par Ullmann dans ses *Reformatoren vor der Reformation* (Hambourg, 1842), la *Leben J. Wessels* de B. Bachring (Bielefeld, 1852), le *J. Wessel* de J. Friedrich (Ratisbonne, 1862), sa biographie par Doede, dans les *Theol. Studien u. Kritiken* (1870), celles de Groot (Groningue, 1871), de Paulus (1900) et dOedon Tezley (Léva, 1911), enfin l'Encyclopédie de Herzog.

L'auteur consacre d'abord deux chapitres entiers à l'étude du milieu qui produisit son héros. Celui-ci naquit 35 ans après la mort de Wyclif et 5 ans après celle de J. Huss, l'année même de la mort de Pierre d'Ailly et 9 ans avant celle de J. Gerson. Son nom de famille (en hollandais : Gœsevort), semble provenir du village westphalien qui fut le berceau des Wessel. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par une riche parente en même temups que le fils de celle-ci et fréquenta d'abord l'école des Frères de la Vie Commune de Gronningue, puis celle, meilleure, de Zwolle. Il fut étudiant à Cologne, où il apprit le grec et l'hébreu, ce qui était encore une rareté alors. Après un an de séjour à Louvain, il arriva à Paris peu avant 1454 et y resta plus de 15 ans. Il mentionne lui-même cinq des professeurs qu'il y eut et qui tous appartenaient comme lui, à la nation picarde: Henri de Zomeren, Brabançon, qui quitta Paris en 1460 pour Louvain, Nicolas d'Utrecht (ce sont ces deux professeurs qui, dès la première année, le changèrent de réaliste en nominaliste), Guillaume de Phalis, Jean de Bruxelles et Jean de Picardie. Ce dernier avait été recteur avant l'arrivée de Wessel et fut plusieurs années à la tête de la Faculté des Arts. Wessel visita aussi Angers et Lyon. En 1470 il était à Rome, d'où il alla aux écoles de Venise et de Florence, perpétuel étudiant en philosophie et en théologie. En 1473, il semble être retourné à Paris et s'y être encore arrêté un an. Puis il alla à Bâle. En 1477, l'électeur palatin l'appela à la Chaire de théologie de Heidelberg, malgré l'opposition des autres théologiens de cette université, causée par le fait que Wessel avait négligé de se faire recevoir docteur. C'est sans doute pour ce motif qu'il n'y resta pas longtemps; dès 1479, on le retrouve dans sa ville natale. Il s'était fait beaucoup d'ennemis parmi les moines qu'il ridiculisait et parmi les théologiens qu'il combattait, et com-

mençait à passer pour hérétique. Juste en février 1473, son ami Jean Bourcard de Wesel, prédicateur intrépide à Worms, était traîné devant le tribunal d'inquisition de Mayence, n'échappait au bûcher qu'en se rétractant et mourait bientôt en prison. Wessel passa ses dernières années dans différents couvents, chez les Clarisses de Groningue, au monastère d'Adwerd (à 1 k. à l'ouest de la ville), chez les Augustins du Mont-St-Agnès, près Zwolle.

Le récit de sa vie est très intéressant et nous regrettons fort de ne pouvoir nous y attarder davantage. Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à sa personnalité, à ses tendances protestantes, à ses rapports avec la Réforme, à ses Lettres, à son Traité de l'Eucharistie, à son *Farrago rerum theologicarum.* Enfin, les 100 dernières pages sont remplies par la traduction de Lettres de ou à lui ou le concernant.

Le tome II donne la traduction complète du Traité de l'Eucharistie et des six chapitres du *Farrago* (La divine Providence, l'Incarnation et la Passion, la Dignité et le Pouvoir de l'Eglise, le Sacrement de la Pénitence, la Communion des Saints, le Purgatoire). Un Appendice contient les Vies de Wessel, par Hardenberg et Geldenhauer (la dernière n'a que deux pages), un Tableau des Variantes qu'offrent les différentes éditions des Œuvres de Wessel, enfin un Index des Noms propres et des Matières.

Wessel mériterait d'être plus connu qu'il ne l'est. Puisse l'ouvrage que nous signalons ici contribuer à lui procurer la place qui lui revient dans l'histoire de la Préréforme.

Th. Sch.

J. Ertlin Carpenter. D. Litt, : **Theism in Medieval India.** Londres, Williams et Norgate, 1921, XII-552 p.

Ce volume forme la deuxième des *Hibbert Lectures.* Il se compose de huit conférences prononcées à Essex Hall (Londres), d'octobre à décembre 1919. Il retrace l'histoire du théisme bouddhiste depuis le voyage du bouddhiste chinois Yuan Chwang aux Indes (629) jusqu'à la fin du règne d'Akbar, contemporain de la reine Elisabeth. Le récit part des origines de ce théisme relatif, teinté de panthéisme dans les Védas, suit son développement, expose sa forme populaire dans le Brahmanisme, aussi bien que la philosophie religieuse des grandes épopées, décrit le Trimourti, la trinité de Brahma, Vichnou et Çiva, la philosophie religieuse du Çaivisme et du Vaichnavisme, et finit en précisant le rôle de l'Islamisme hindou et en mentionnant la première mission des Jésuites.

Une note (p. 521), s'occupe des origines du christianisme hindou, et deux Index donnent, l'un les mots et phrases souscrits et pâlis employés dans le volume, l'autre, les noms propres et matières qui y figurent. D'ailleurs chaque page porte un en-tête indiquant son contenu, ce qui facilite singulièrement la consultation de ce consciencieux ouvrage.

Th. Sch.

The biblical Review, n° 4 du vol. IV. Octobre 1919, p. 485 à 639.

Cette revue trimestrielle, éditée par Robert M. Kurtz, est publiée par la *Bible teachers training School* (Adresse : 541, Lexington Avenue, New-York). Le présent numéro comprend les articles suivants :

Andrew Gillies, D. D., professeur d'homilétique à l'université de Boston, *A balanced Gospel essential to world reconstruction.* — Tandis que les chrétiens du temps passé laissaient dans l'ombre le côté social de leur religion et ne s'occupaient que du salut de l'âme individuelle, négligeant tout effort vers la justice sociale et politique, nous assistons aujourd'hui à l'extrême contraire, puisque l'humanité ne manifeste guère sa vitalité que par des excès. L'anxiété de l'individu au sujet de son âme tend maintenant à être considérée comme par égoïsme et grande étroitesse religieuse. La vérité sera, ici comme partout, dans le juste milieu ; car une indifférence religieuse individuelle ne produira jamais une vraie conscience sociale collective. Tel est le sommaire du développement de M. Gillies.

Harris E. Kirk, D. D., pasteur de l'église presbytérienne, à Baltimore (Maryland), *The death in the Desert* (Deutéronome, 34, 1-4).— Développement de cette pensée que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, que les procédés de la Providence sont mystérieux et incompréhensibles à notre entendement, qu'il faut croire sans voir, comme l'a fait Moïse, comme l'a fait Abraham en s'apprêtant à sacrifier Isaac.

William M. Mc Pheeters, professeur au Séminaire théologique de Columbie (Caroline du

Sud). *The Tesling of Jesus* (Matth. 4, 1-11 ; Luc 4, 1-13 ; Marc 1, 12-13). — Parallèle entre l'épreuve d'Israël (Deutéronome 8) et la tentation de Jésus, dans laquelle, selon l'auteur, c'est Dieu qui est l'acteur principal et Satan son simple instrument. Tout l'article tend à mettre en éblouissant relief les obligations solennelles de notre rapport filial vis-à-vis du Père et la glorieuse perspective ouverte à ceux que le sacrifice du Fils a remis à leur place dans le coeur paternel de Dieu.

E. G. Sihler, Ph. D., à l'université de New-York, *Néoplatonisme and Christianity.* — L'auteur s'est proposé d'étudier le contact et le conflit du christianisme avec le monde païen. L'an dernier, il l'a fait, dans cette même revue, à propos de Clément d'Alexandrie ; maintenant il fait revivre la dernière phase de la spéculation classique dans sa lutte contre la religion nouvelle, en exposant successivement les théories de Celse, Plotin, Porphyre et Jamblique.

Benjamin B. Warfield, D. D., L. L. D., Litt. D., professeur à Princeton (New-Jersey), *The german higher life movement in its chief exposent II.* — Ce principal représentant d'une vie supérieure en Allemagne est Jellinghaus, dans son ouvrage *Das voellige gegenwoestige Heil dusch Christum.* Un premier article, paru au numéro précédent de la revue, avait montré Jellinghaus assumant la tâche d'ajuster la doctrine de la Vie supérieure, reçus de Pearsall Smith, à Oxford, à sa propre pensée fondamentale, qui suivait les brisées de la théologie dite intermédiaire (*vermittelnd*). Les efforts faits pour réaliser cette tâche ont eu pour effet de modifier la notion primitive. Ici l'on poursuit les autres modifications qui ont donné naissance au système de Jellinghaus.

John Ritchie, pasteur de l'Union évangélique de l'Amérique du Sud, à Lima (Pérou), *The religions periodical in South America.* Etude des conditions particulières qui s'imposent aux possibilités d'adaptation de la presse religieuse protestante dans les républiques sud-américaines.

Brenton Thoburn Badley, secrétaire de l'Eglise méthodiste épiscopale pour l'Asie méridionale, *The tide of affairs in Asia.* — Né aux Indes de parents missionnaires, et ayant passé sa vie au milieu de circonstances qui imposaient, pour ainsi dire, à son esprit les grands problèmes asiatiques, l'auteur explique ici comment il conçoit les plus pressants besoins des trois grandes nations du continent, que la guerre a entraînées, avec une hâte irrésistible, dans le grand courant mondial et qui tournent leurs regards vers l'Amérique chrétienne, chacun peut-être avec des arrière-pensées différentes.

Des notes d'actualité courante complètent le volume. Relevons celles qui mentionnent le peu d'impression produit par la guerre sur le peuple allemand (p. 624), les perspectives d'avenir russe (625), d'avenir européen (627), les folles espérances provoquées par l'Armistice (628), enfin (634), le compte rendu d'un livre sur les rapports du christianisme avec l'Islam.

Th. Sch.

LE MOIS

Un nouveau pape. — L'évolution vers le catholicisme. — Le nonce et son action. — Pie IX. — La légende utile et l'implacable histoire. — Benoît XV et Pie X. — Sixte-Quint, Jean de Bonnefon et l'histoire. — Mort de Mgr Lacroix. — M. le pasteur Ebersolt. — M. le pasteur Auguste Weber. — La véritable unité.

Ceux qui aiment les belles fictions humaines dressant sur nos misères la pourpre superbe des illusions et des décors populaires, peuvent être contents. Nous avons un nouveau pape. Assis sur la *Sedia gestatoria*, « il a reçu la première *adoration* des cardinaux », puis il s'est présenté au balcon extérieur du Vatican pour bénir une foule immense agenouillée pour recevoir, comme un don direct de Dieu, la bénédiction apostolique. La vague d'adoration partie d'Italie va s'étendre sur le monde. Elle a gagné la France. La grande voix de la presse en répercute le bruit. « Sur la place St-Pierre, dit le *Figaro*, malgré la pluie, la foule s'est agenouillée, puis, d'un même mouvement se relève et acclame le pontife qui, d'un geste, ouvre à l'Eglise *les destinées du monde* ». Vous avez bien compris, « les destinées du monde » ! Il y a quelques mois, on arrachait péniblement, par un détour patriotique, à notre Parlement, le rétablissement de nos relations officielles avec le Vatican. Cela ne voulait rien dire du tout, un simple geste de politique utilitaire... Nous n'en sommes plus là. L'Eglise relève la tête. Déjà elle à repris son emprise sur l'opinion française. On s'aperçoit depuis quelque temps qu'il y a un nonce à Paris. Il a des secrétaires qui ne perdent pas leur temps et un bureau de presse fort actif. C'est par lui, sans doute, que nous sommes si bien renseignés par exemple sur tous les papes qui ont porté le nom de Pie. Si savants que soient les rédacteurs attitrés du *Journal*, je doute qu'ils aient jamais entendu parler autrement que par le communiqué ecclésiastique de ce Pie V « qui se montra plutôt un inquisiteur qu'un diplomate ». Ce n'est pas eux non plus qui auraient trouvé que « Pie IX a laissé une réputation incontestée de tolérance et de libérale sagesse ». On croyait jusqu'ici que Pie IX était le pape qui avait le plus développé ces dévotions étranges qui sont autant de défis, je ne

dirai pas seulement au bon sens, mais à l'esprit chrétien. On croyait que Pie IX était le pape de l'immaculée conception, de l'Infaillibilité et du *Syllabus*. Mais ce sont sans doute des calomnies inventées par M. Combes.

De même, Benoît XV est parti dans une apothéose. La France un moment fut aveuglée. Mais elle voit bien aujourd'hui qu'elle n'a jamais eu de meilleur ami, de plus chaud partisan. C'est la version républicaine officielle. Il nous sera peut-être permis encore, en face de la légende utilitaire, de mettre un peu d'histoire et d'emprunter à une plume italienne un jugement qui paraît plus dégagé des inspirations officieuses :

« Le pape est mort : les yeux de tous les croyants catholiques du monde entier sont tournés vers Rome.

« Giacomo Della Chiesa fut élevé au trône pontifical dans une période de sang et de férocité, alors que les cathédrales de la Belgique étaient détruites, que l'usage des gaz asphyxiants allait son train et que la guerre sous-marine répandait partout la terreur et causait la mort de milliers d'innocents.

« C'est en vain qu'en ces temps si tragiques on a attendu du pontife défunt un geste, une protestation énergique, une condamnation catégorique, sur le terrain du droit, de la justice et de l'humanité. On peut donc affirmer qu'un tel pontificat, tout de compromission, d'opportunisme et d'hésitation perpétuelle, vient de s'achever sans éclat et sans gloire.

« Et pourtant, dans son cabinet de travail, Benoît XV avait un tableau qu'il affectionnait particulièrement : une peinture à l'huile qui le représentait dans l'attitude de la prière. Du haut du ciel, doucement, descendait vers lui un ange blond, tenant dans sa main un rameau d'olivier !

« Si son prédécesseur, le pape Pie X, avait été avant tout un pape religieux — et il n'y en a pas eu beaucoup, hélas ! au Vatican — Benoît XV fut surtout un pape politique et diplomate. Pouvait-il en être autrement, ayant eu comme maître l'habile cardinal Rampolla ?

« On s'est plu à exalter sa neutralité. Mais, dans la pratique, sa neutralité consista uniquement à se porter du côté du vainqueur.

« Homme du monde, l'ancien archevêque de Bologne aimait les cérémonies et le faste. C'est pour cela qu'il remit en honneur bien des usages que l'esprit simple et bourgeois de Pie X avait laissés tomber en désuétude ou dans l'oubli.

« Si nous en croyons les journaux indépendants de Rome, il n'y eut pas, pendant la maladie du pape, de ces manifestations extraordinaires décrites avec une telle abondance de détails dans les journaux à la solde du Vatican. Sur la place

St-Pierre, à peine pouvait-on voir quelques automobiles de plus qu'à l'ordinaire, des étrangers groupés dans l'attente du solennel événement qui allait se produire, quelques photographes et des prêtres et des religieuses qui entraient et sortaient par la grande porte de bronze du Vatican.

« Au point de vue chrétien, nous avons été frappé de l'affligeant spectacle donné par la mentalité religieuse de Benoît XV pendant la période de son ultime maladie. Le pape implora sainte Agnès avec ferveur, et après avoir reçu la communion, s'adressant au cardinal Sali, il lui dit : « Je vous prie de me recommander à la Vierge de Pompéi. » Pour qui connaît l'histoire de ce célèbre sanctuaire, il y a lieu de pleurer en constatant un tel abaissement du sentiment religieux.

« La politique de guerre et d'après-guerre de Benoît XV fut sans grandeur ; il craignit toujours de s'affirmer et de se compromettre. Le Vatican avait beaucoup escompté la victoire des empires centraux pour le rétablissement du pouvoir temporel, auquel les papes n'ont jamais renoncé.

« Pour ce qui concerne ses rapports avec l'Italie, Benoît XV a eu envers sa patrie une attitude hostile. Aussitôt élu, il protesta contre la prétendue usurpation dont la papauté a été victime en 1870.

« Rappelons qu'une des causes du désastre de Caporetto fut le défaitisme de la presse cléricale de la péninsule et l'encyclique du pape sur « le massacre inutile ».

« Après l'armistice, la constante préoccupation de Benoît XV fut d'accroître la splendeur politique du siège de la papauté. Il y réussit, mais au prix de sa propre dignité et aux dépens de la foi : il a pu de nouveau ainsi se voir entouré des représentants de presque tous les Etats de l'Europe et de l'Amérique.

« Ayant vu s'évanouir, avec la victoire italienne, l'inutile espoir du rétablissement du pouvoir temporel, le pape imagina une autre tactique : la conquête du pouvoir par la constitution du parti populaire. Et ce n'est pas par un pur hasard que l'on a remarqué, pendant la maladie du pape, les allées et venues du secrétaire politique du parti populaire catholique, Don Sturzo, et de M. Cavezzoni, secrétaire du groupe parlementaire du même parti.

« Cette entrée du P. P sur la scène politique italienne reste grosse de menaces. Et au peuple qui a faim et soif de vie spirituelle, il est donné une pierre au lieu de pain. Décidément, le pontificat disparu a manqué de grandeur morale et spirituelle.

« Benoît XV a cependant tenté de se ressaisir sur le terrain de la charité internationale, où cependant il avait été devancé

par les œuvres admirables de la Croix-Rouge et de l'Agence des prisonniers de guerre ».

Et maintenant, que va être le nouveau pape ? Il a été professeur de théologie, préfet de la bibliothèque vaticane. Il paraît donc avoir une culture inconnue à beaucoup de ses prédécesseurs. Mais il n'y a pas d'illusions à se faire. Quelles que soient ses qualités personnelles, un pape sera toujours le prisonnier et la victime de l'effroyal le système politico religieux qui étend encore son ombre sur une grande partie de l'Europe et du monde. Notre pensée décadente, nos volontés défaillantes, notre répugnance devant les rudes disciplines de l'histoire, les circonstances politiques aussi, donnent à ce système un regain de popularité. Nous en suivons le développement avec une curiosité tantôt triste, tantôt amusée. Comment voulez-vous qu'on ne sourie pas quand on voit le *Temps*, le journal de Nefftzer, d'Edmond Schérer, nous parler pieusement des grâces surnaturelles qui devront éclairer le nouveau pape sur la route à suivre. D'un bout de la presse à l'autre (sauf naturellement une partie de la presse de combat), c'est la même complaisance envers des idées que l'on ne partage pas, ou envers des fictions que l'on ne veut pas percer à jour.

Pendant la guerre, un de mes amis galonnés me disait en parlant de certains journaux : « ils nous bourrent le crâne... » C'était la première fois que j'entendais cette expression et je n'eus pas besoin de me la faire expliquer. C'était clair. Il est clair aujourd'hui que la séance continue — seulement il ne s'agit plus du terrain militaire, mais de l'ecclésiastique. J'en citerai un exemple assez piquant. Il y a quelques semaines, un journal signalait la mode des centenaires et en prenait occasion de parler du centenaire de Sixte-Quint. — Vous ne savez pas qui est Sixte-Quint, vous l'avez oublié. Le journaliste y compte bien. C'est pourquoi dans l'*Intransigeant*, en première page, M. Jean de Bonnefon réveille ce nom quatre fois séculaire qui brille sur les hauts sommets de l'histoire. Sixte-Quint c'est un génie qui souffle sur le désordre du XVIe siècle, c'est un « diplomate », « moins le dernier des papes absolus que le premier des pontifes habiles »... En effet, « il arme l'invincible Armada, mais il n'envoie pas les mille écus d'or qu'il a promis... » En effet, c'est tout bénéfice. Il excommunie le roi de Navarre et il se préparait à devenir son allié quand la mort surprend ce « merveilleux artisan des combinaisons politiques. » Il impose aux évêques du monde ces voyages *ad limina u* qui mettent toute la catholicité aux pieds du pontife romain ».

C'est à pleurer d'admiration devant la splendeur d'un pareil génie.

Malheureusement, pour ce qui me regarde j'ai rencontré quelque fois Sixte-Quint dans l'histoire et il y faisait une toute autre figure. C'est pourquoi, quittant l'édifiant M. Jean de Bonnefon, je me suis levé, j'ai ouvert un dictionnaire — oh! pas Larousse, ni un autre de ce temps, ils ont été trop expurgés —, mais un bon vieux dictionnaire du XVIIIe siècle, un dictionnaire d'avant la révolution, et j'y ai lu sur le cardinal Montalte, devenu Sixte-Quint, les renseignements que je vous livre :

Montalte s'efforçoit de paroître succomber sous le poids de l'âge et des infirmités ; il se donnoit beaucoup plus d'années qu'il n'en avoit, tenoit son corps courbé sur un bâton et sa tête appuyée sur une épaule. Ses yeux paroissoient presque éteints, ses jambes trembloient sous lui... Il racontoit en détail toutes ses infirmités et faisoit de temps en temps des retraites pour se préparer, disoit-il, à une mort qu'il sentoit prochaine. Lorsque Grégoire XIII mourut, plusieurs brigues se formèrent ; Montalte les favorisa toutes ou plutôt ne tint à aucune. Il flatta chaque cardinal en particulier et lui fit espérer qu'il lui donneroit sa voix. Ce manège lui réussit... Lorsque les Cardinaux lui annoncèrent que les suffrages pourroient bien se réunir en sa faveur, il lui prit une toux à faire croire qu'il allait rendre le dernier soupir. Il leur dit qu' « il n'avoit pas assez de force pour soutenir un si pesant fardeau; que son peu d'expérience dans les affaires le rendoit incapable de se charger de celles de l'Eglise à moins de trouver du secours dans ses collègues... Il répondait à ceux qui lui promettaient leur voix: « Si vous me faites pape, vous vous placerez vous-même sur le saint-siège... » Le cardinal Farnèse, approuvant son élection, disoit que « Montalte n'avoit pas assez d'esprit pour faire du mal ni assez de discernement pour faire du bien. »

.... Lorsqu'il se vit assuré de son élection, il sortit de sa place sans attendre la fin de la cérémonie ; et jetant son bâton au milieu de la salle, il se redressa et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que la voûte de la chapelle en retentit...

Lorsqu'il sortit du conclave, chacun se demandait où était le Pape, ne reconnoissant pas celui qu'il avoit coutume de voir tomber en faibless dans les rues. Quelqu'un lui témoignant son étonnement de ce qu'il n'étoit plus si courbé : « Avant d'être Pape, répondit-il, je cherchois les clefs du paradis, et pour les trouver, je baissois la tête ; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le ciel. »

Les premiers jours de son pontificat furent marqués par l'horreur des supplices, et il exerça la justice avec une sévérité qui déceloit moins son amour pour le bon ordre que son humeur sanguinaire...

Il fit placer la potence d'un gentilhomme espagnol devant ses fenêtres et s'y tint jusqu'après l'exécution ; puis se tournant vers ses domestiques : « Qu'on m'apporte à manger, leur dit-il, cette justice vient encore d'augmenter mon appétit...» Le lendemain on vit la statue à laquelle on attachoit des inscriptions satyriques avec un bassin rempli de chaînes, de haches, de cordes et de roues, répondant à une autre statue : « Je porte un ragoût pour réveiller l'appétit du saint Père. »

... Apprenant que la reine Elisabeth venoit de faire trancher la tête à Marie d'Ecosse, il s'écria, dans une sorte d'enthousiasme : « O heureuse femme, qui a goûté le plaisir de faire sauter une tête couronnée ! »

Il n'étoit pas content de la manière dont le capitaine du guet s'acquittoit de son devoir et vouloit le condamner à mort ; mais il lui pardonna à condition qu'il lui apporteroit 6 têtes dans 8 jours.

...Il faisait mettre toutes ces têtes sur les portes de la ville et des deux côtés du pont Saint-Ange, où quelquefois il allait exprès pour les voir. Elles incommodoient les passants par leur puanteur....»

Cela s'imprimait à Paris en 1768. Que dites-vous des progrès que nous avons fait en histoire ? C'est à l'aide de ces audacieuses falsifications qu'on nous a préparé une génération capable d'accepter tous les prestiges factices de la papauté romaine. Que les politiques se disent qu'il faut compter avec l'état d'esprit ainsi lentement et savamment créé, cela se comprend et cela les regarde — mais nous qui savons ce qu'il y a derrière les conclaves et à quels rêves se reprend la papauté restaurée — nous avons le droit et peut-être le devoir de dire au pasteur-député qui se fait l'avocat surérogatoire d'une cause aujourd'hui gagnée et à nos bons protestants distingués qui n'ont de tendresse et de compréhension que pour le catholicisme : allez, allez, continuez sur le chemin où vous êtes, il vous mènera plus loin que vous ne croyez. Vous nous prenez pour des fanatiques et des sectaires parce que nous savons des choses que vous ignorez, laissez-nous vous dire que vous préparez pour vos enfants ou la servitude, ou la plus terrible révolution des âmes. Regardez où en est la Russie pour avoir voulu maintenir pendant des siècles des millions d'hommes dans l'hébétude d'une religion grossière, superstitieuse et fanatique. Je ne suis pas, je suppose, suspect de faiblesse envers le bolchevisme, mais enfin il est bien sûr qu'une poignée d'hommes n'aurait pas réussi à faire de la grande Russie ce qu'elle est, si une religion d'oppression et de servitude n'avait pas tué chez ce peuple ce qui seul fait des hommes, la conscience personnelle et la liberté.

En attendant, une des victimes de l'ultramontanisme vient de mourir. C'est Mgr Lacroix, ancien évêque de Tarentaise. Le *Figaro* lui consacre quelques lignes que voici :

« Nous avons appris avec infiniment de regret le décès de Mgr Lacroix, ancien évêque de Tarentaise, professeur libre à la Sorbonne, décès survenu subitement en sa villa « Richelieu » à Pougues-les-Eaux, des suites d'une embolie.

« Mgr Lacroix, dont la collaboration au *Figaro* avait été particulièrement remarquée, faisait en Sorbonne un cours de littérature très suivi.

« Ses études sur Fénelon et Jean-Jacques Rousseau, pour ne parler que des plus récentes, lui ont permis de renouveler une

matière qui semblait déjà épuisée et, en étudiant ces deux auteurs à la fois au point de vue littéraire et au point de vue religieux, d'exposer des idées neuves et personnelles.

« Mgr Lacroix, qui était âgé de 68 ans, venait d'être nommé récemment par le Saint-Père évêque titulaire de Vallitana. »

Il y a là une inexactitude. Mgr Lacroix n'était pas professeur en Sorbonne, il n'avait pas les titres nécessaires. A la Séparation, il n'avait pu conserver son siège parce qu'il était jugé trop indépendant. Il faisait de trop mauvaises lectures. Il m'a confié lui-même qu'il lisait le *Temps*, le *Temps* d'avant les grâces surnaturelles. Cela le fit très mal noter à Rome et parmi ses confrères. Un gouvernement compensateur l'avait nommé à l'Ecole des Hautes-Etudes à la Sorbonne.

Quant à son oeuvre historique, elle est surtout constituée par un bon livre sur *Le Concordat*.

Je ne connais pas ses études sur Fénelon. Mais en ce qui touche J.-J. Rousseau, Mgr Lacroix n'a rien renouvelé du tout. C'était un homme intelligent, distingué, aimable, qui ne connaissait le philosophe de Genève que d'après les vues courantes dans un milieu à préjugés. Sur l'indication d'un ami, Mgr Lacroix vint me voir quand il se mit à étudier Rousseau et je pus m'apercevoir qu'il ne connaissait alors que très imparfaitement la littérature du sujet. Je lui prêtai, à sa demande, les notes de mon cours après lui avoir exposé mes vues qui pouvaient être un peu nouvelles il y a vingt ans, mais qui depuis, ont passé dans le domaine commun. Les rénovateurs du sujet, ce sont les fondateurs et directeurs de la Société J.-J. Rousseau, de Genève, ce sont MM. Théophile Dufour, Gaspard Valette, B. Bouvier, François, etc. Quand Mgr Lacroix ne les suit pas, il s'égare. Sur ce point, ses amis du *Figaro* lui font trop bonne mesure.

Au reste, nous regrettons profondément nous-mêmes la mort de Mgr Lacroix, nous regrettons que la fin du Concordat ait privé l'Eglise de France d'évêques comme lui, car le conflit avec ses successeurs immédiats ou futurs est à notre sens inévitable.

L'Eglise luthérienne de France vient de faire deux pertes sensibles. A Montbéliard, c'est M. le pasteur Ebersolt qui vient de mourir après quelques années de retraite ; à Paris, c'est M. le pasteur Aug. Weber, président du Consistoire luthérien. La théologie de ces deux collègues les plaçait bien aux antipodes l'un de l'autre. Le premier, M. Ebersolt, élève de la Faculté de Genève, ami de Gourd, représentait le protestantisme dans ce qu'il y a de plus émancipé. L'autre, M. Aug. Weber, appartenait à un groupe d'amis, MM. Kuhn, Pfender, Vaucher, qui avaient rêvé d'instaurer à Paris les thèses du luthéranisme confessionnel qu'ils avaient vu fleurir à Strasbourg au temps de

leur jeunesse. Notre tâche n'est pas, ici, de les départager, mais au contraire de nous incliner en un geste respectueux devant leurs cercueils, car l'un et l'autre laissent un grand vide dans leurs églises et leurs familles. Par la dignité de sa vie, sa fidélité à ses principes et à ses devoirs, M. Ebersolt méritait la belle famille qu'il laisse derrière lui et les regrets que l'on a exprimés sur sa tombe discrète.

Comme membre du synode général de l'Eglise luthérienne au temps de ma jeunesse, j'ai été en contact avec M. le pasteur Weber et j'ai pu apprécier sa compétence et son autorité dans les affaires de son église. Personne n'en connaissait mieux que lui le personnel et l'histoire. Il la représentait dignement. Il a contribué à la doter d'un excellent recueil de cantiques, il en a résumé l'histoire générale dans des études qui ne sont pas définitives sans doute, mais qui seront utiles. Il aimait son église, il l'a servie avec fidélité jusqu'au bout. Il lui a consacré ses dernières forces. C'est un bel exemple à recueillir.

La dernière fois où nous entrions dans l'Eglise des Billettes, c'était pour rendre honneur à M. le professeur Ménégoz. M. le pasteur Weber, d'une voix déjà fatiguée présidait une partie du service. Ces deux amis-là, non plus, *théologiquement*, n'étaient pas d'accord ; les voilà réunis dans la mort, dans la vérité... Tant qu'il y aura des hommes sur cette terre, où pas une feuille n'est exactement semblable à l'autre, il y aura des divergences d'esprit. La recherche de l'unité d'esprit dans la confession d'une doctrine commune est une pure folie. Elle a coûté très cher à notre pauvre humanité. Il n'en est pas de même de l'unité de sentiment, de l'unité dans l'amour. Les disciples du Christ se neutralisent les uns les autres en essayant de faire triompher chacun leurs vues praticulières et leurs communautés propres... Il y a 400 ans, Erasme déjà demandait : « Ne vaudrait-il pas mieux, selon les doctrines de notre Sauveur, regarder toute la chrétienté comme une seule maison, une seule famille, un seul monastère, et tous les chrétiens comme une seule confrérie de croyants ? » — Cela viendra. Dans mille ans peut-être. Et peut-être qu'alors nos os desséchés tressailleront d'allégresse, car, lorsque l'humanité aura enfin compris cela, le règne du Christ aura commencé sur la terre..

... D'ici là, que de papes encore, que de rivalités stériles, que d'étroitesses et d'erreurs !

Seigneur ! aie pitié de nous. John VIÉNOT

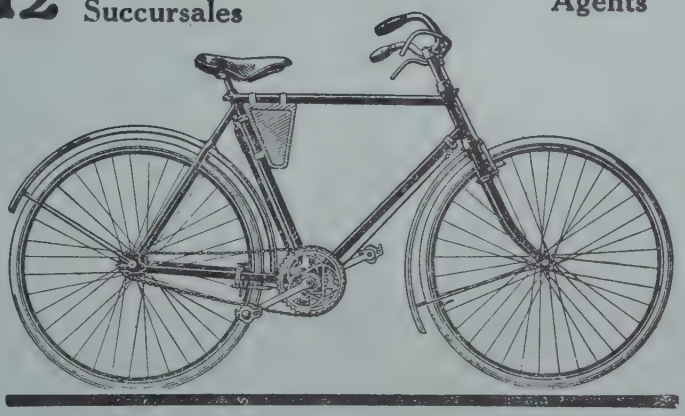
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard - Sté Anme d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du 18 au 21 novembre 1919.* — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection, par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent*... par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir. Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite. 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1921
Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme
par H. Gambier, pasteur
In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE
IVe Série

Mars 1922

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Frédéric Macler, *professeur à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes.* — L'Arménie.

Socius et testis. — Un souvenir de Monseigneur Lacroix.

Ad. Mailhet. — Un exode tragique.

Ethel Mather. — La tragédie russe.

Cécile Duval. — Quinze jours dans l'Allemagne de la contre-révolution,

J. Viénot. — Le Mois.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro séparé :	2 fr.

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Groupement des Sociétés coopératives approuvées

DE

RECONSTRUCTION DES ÉGLISES DÉVASTÉES

Siège social : 71, rue de Clichy, Paris.

EMPRUNT d'un montant nominal maximum de 200 millions de francs, divisé en 400.000 obligations 6 0/0 de 500 fr. chacune nettes d'impôt présents et futurs.

Ces obligations peuvent servir d'emploi aux fonds des incapables, des communes, des établissements publics et autres particuliers et collectivités autorisés ou obligés à convertir leurs capitaux en rentes sur l'Etat.

Les coupons sont payables les 15 mars et 15 septembre de chaque année. Les obligations étant émises jouissance 15 janvier 1922, le premier coupon, payable le 15 septembre 1922, sera exceptionnellement de 20 francs.

Le présent emprunt a pour objet de procurer aux sociétés coopératives approuvées, ainsi qu'à tous autres sinistrés propriétaires d'églises dévastées qui ont adhéré ou adhéreront au groupement, les ressources destinées à la reconstruction d'églises situées dans les départements suivants :

Aisne, Ardennes, Marne, Meuse, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Somme.

Le groupement a remis en gage à la Société civile des obligataires, des titres d'annuités délivrés par l'Etat. Ces annuités seront maintenues en gage pendant toute la durée de l'emprunt pour un montant égal au service de l'intérêt et de l'amortissement de l'emprunt réalisé et restant à amortir.

PRIX D'EMISSION : 475 FRANCS

payable en souscrivant

Jouissance du 15 janvier 1922

Les demandes sont reçues sans frais aux guichets des banques et des établissements de crédit.

La notice exigée par la loi a été publiée *au Bulletin des Annonces légales obligatoires*, à la charge des Sociétés financières, en date du 20 février 1922, n° 8.

Le Surmenage de l'Estomac

Pour éviter le surmenage de l'estomac, régulariser les fonctions digestives et éviter la constipation, il est indispensable de prendre avant le repas du soir un GRAIN DE VALS, laxatif, dépuratif. C'est le traitement le plus efficace.

LES TILLEULS

Maison de Retraite Protestante pour Messieurs, Dames et Ménages à COURBEVOIE (Seine), 30, r. Kilford

Téléphone : COURBEVOIE 249

PRIX MODÉRÉS

Envoi du règlement sur demande adressée à la Direction

Ecole des Yvelines-en-Brie

AUX CHAPELLES-BOURBON

par LA HOUSSAYE

(Seine-et-Marne)

En pleine campagne,
à 47 kilomètres de Paris
Dans un Domaine de 14 hectares

Les Elèves vivent par groupes d'une vingtaine dans des Maisons distinctes. Dans ce milieu familial, on tient avant tout à orienter la volonté de l'enfant, à augmenter sa fermeté morale, à lui donner des habitudes d'énergie et les mœurs des garçons bien élevés.

L'enseignement classique et en particulier la préparation au Baccalauréat se poursuit sérieusement, mais en donnant à la vie et aux travaux de la campagne d'une part, aux arts et aux sports d'autre part, la plus grande extension possible.

L'Enseignement religieux est donné aux Enfants protestants par un Pasteur-aumônier attaché à l'Etablissement.

Références de Pasteurs et de Parents

La plaquette illustrée contenant le programme détaillé de l'Ecole est envoyée franco sur demande.

Pour visiter l'Ecole, demander un rendez-vous au **Docteur CASTAGNOL**, Directeur.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre
5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience
par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'ÉVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire.** Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

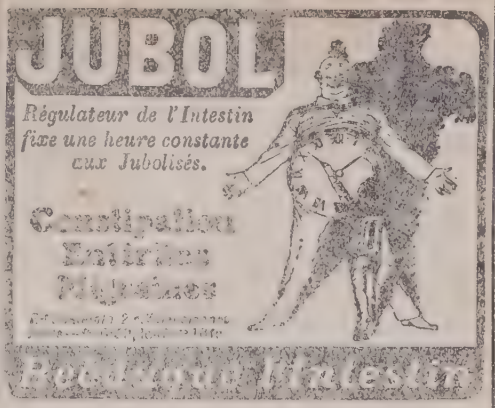
Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6e édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SEGOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras *calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.*

La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies



Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra— Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour... . 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet..... 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au pri de consignation.

Cure solaire en altitude

Sanatorium d'Héliothérapie Amiral de Coligny

LES COURMETTES (890m)

par Tourettes-s/Loup (Alpes-Maritimes).

Traitement
de toutes les tuberculoses locales
sauf les pulmonaires

S'adresser au Dr G. MONOD, au Sanatorium

Pour la **Publicité commerciale**, s'adresser à l'**Agence des Publications Protestantes**
200, rue de Rivoli, à PARIS. (1er arr.). (Metro : Tuileries)

La réduction du taux d'intérêt
DES
Bons de la Défense nationale

L'arrêté a paru dimanche 26 février au *Journal officiel*. En voici le texte :

Art. 1er. — A partir du 12 mars 1922 et jusqu'à décision contraire, le taux d'intérêt des Bons de la Défense Nationale est fixé ainsi qu'il suit :
Bons à 1 an d'échéance, 4.50 %.
Bons à 6 mois d'échéance, 4 %.
Bons à 3 mois d'échéance, 3.50 %.
Bons à 1 mois d'échéance, 3 %.

Les souscripteurs de bons à 1 mois conservent la faculté de demander le remboursement 1 mois, 2 mois ou 3 mois après l'émission. L'intérêt supplémentaire à leur bonifier au moment du remboursement sera calculé à raison de :
3.30 %, quand le remboursement sera demandé au bout de 2 mois.
3.40 %, quand le remboursement sera demandé au bout de 3 mois.
Les intérêts des Bons de la Défense Nationale continuent d'être payables par anticipation.

Art. 2. — A partir du 12 mars 1922, et jusqu'à décision contraire, l'intérêt aux Bons du Trésor ordinaires est fixé ainsi qu'il suit :

3 % pour les Bons de 1 mois à 2 mois.
3.25 % pour les Bons de plus de 2 mois à 3 mois.
3.75 % pour les Bons de plus de 3 mois à 6 mois.
4.25 % pour les Bons de plus de 6 mois à moins d'un an.

4.50 % pour les Bons d'un an.

Art. 3. — A partir du 12 mars 1922 et jusqu'à décision contraire, les avances des trésoriers payeurs généraux porteront intérêt à 3 %.

En conséquence, le taux de l'intérêt servi aux déposants par les trésoriers-payeurs généraux devra être ramené à partir de la même date à 2.50 %.

Art. 4. — A partir du 12 mars 1922, et jusqu'à décision contraire, le taux d'intérêt servi aux titulaires de comptes de dépôt à la caisse centrale du Trésor, est fixé à 2.50 %.

Paris, le 25 février 1922.

CH. DE LASTEYRIE.

BERGER-LEVRAULT, Editeurs
5, rue des Beaux-Arts, PARIS

BRAND WHITLOCK
DE L'ACADÉMIE AMÉRICAINE
AMBASSADEUR D'AMÉRIQUE A BRUXELLES

LA BELGIQUE
SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE
Mémoires du Ministre d'Amérique à Bruxelles
Traduit de l'anglais
1921. Volume in-8 de 467 pages. Net. 15 fr.
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Net 50 fr.

Nulle lecture comme celle des souvenirs de l'ambassadeur des Etats Unis à Bruxelles pendant la guerre, ne peut donner une idée aussi exacte et documentée des actes de barbarie, de cruauté, de spoliation, de persécution, de rapt, de pillage, de dévastation, d'incendie, de destruction commis par les Allemands dans la malheureuse Belgique et le Nord de la France envahies. C'est un réquisitoire écrasant, un jugement définitif rendu par le témoin le plus autorisé.

L'Heure du Rein

A 10 h. du soir, prenez un verre d'**URODONAL**

Gardes-Malades
L'Ecole des Gardes-Malades de la Montagne
Reçoit des Elèves
Enseignement donné par les Docteurs de la Maison
Demander le règlement à la Directrice
de **LA MONTAGNE**
10, rue de la Montagne, Courbevoie (Seine).

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)

CROIX DU LANGUEDOC

OR CONTROLÉ jaune mat
I. CROIX DU LANGUEDOC
Ville [illegible]. Le plus beau [illegible] av. cd. [illegible] 75.
II AUTRES CROIX ANCIENNES
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 mm poids 3 gr. 7. 22.
b) haut 2[illegible] mm poids 3 gr. 7. 20.
c) haut. 2[illegible] mm poids [illegible] 7. 6[illegible]
d) haut. 18 mm poids [illegible] 9. 30.
ARGENT CONTRÔLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Queyras 17 m/m. 12.
2. Croix Cévenole, h. 30 m/m. 11.
" h. 26 m/m. 10.
3 Croix Ancienne, h. 18 m/m. 8.
ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h. 30 m/m. 15.
" h. 26 m/m. 14.
COLLIERS
Argent forçat, long. 45 cm. 10.
Argent doré, " 14.
Or forçat, l. 45 m/m., p. 3 m/m 50. 70.
N.-B. — Ajouter 10 [illegible]
Envoi franco contre ch[illegible] Paris [illegible] M. STREET, PARIS [illegible]
BUREAU de VENTE à l'ENTRESOL et non ailleurs

L'ARMÉNIE

Simple memorandum

L'indifférence systématique dont les chrétiens d'Occident honorent leurs frères d'Orient n'a d'égale que l'ignorance volontaire et habilement entretenue dont ils font preuve à l'égard de ces martyrs contemporains, éternelles victimes du despotisme oriental. Les dragonnades et les galères du roi « très chrétien » étaient un jeu d'enfants auprès des supplices raffinés dont les Turcs ont usé et usent encore à l'égard de leurs sujets chrétiens à la fin du XIXe et pendant les vingt premières années du XXe siècle. Seuls les Chinois et les Persans de jadis pourraient rivaliser avec les Turcs de nos jours dans l'art d'appliquer les supplices et de pratiquer la torture sous ses multiples formes. On en donnera quelques exemples au cours du présent article (1).

Coup d'œil historique

Qu'est donc ce peuple arménien, dont on parle, que l'on ignore volontairement, et dont on croit savoir quelque chose lorsque l'on a déclaré que ce devait être de bien bons moutons pour se laisser égorger par un maître cruel, oppresseur et tyrannique ? La veulerie contemporaine regrette, sur un ton paterne, qu'une pareille boucherie puisse être pratiquée de nos jours. Quant à faire le geste nécessaire et décisif qui sauverait ce peuple, nul n'y songe. Même si l'on sauvait aujourd'hui ce qui reste du peuple arménien, ce serait déjà trop tard et cela ne rendrait pas la vie aux milliers de victimes qui ont succombé sous le poignard turc. La voix de Pierre l'Ermite est depuis longtemps éteinte.

Les Arméniens sont depuis un si long temps en Arménie (depuis vingt-cinq siècles au moins) qu'on devrait renoncer à

(1) Les personnes dont les nerfs sont trop sensibles pourront se dispenser de lire, *infra*, le paragraphe intitulé *supplices et tortures*.

jamais à employer, historiquement parlant, des expressions dans le genre de celle-ci : les Arméniens en Turquie. Ce sont les Turcs qui se sont implantés en Arménie, comme ils ont tenté de le faire sous les murs de Vienne. Les Arméniens sont en Arménie sûrement depuis le règne de Darius. A cette date, qui parlait des Turcs ?

Pour fixer les origines historiques du peuple arménien, je prendrai la liberté de reproduire un passage que j'ai imprimé jadis (1) et qui essaie de résumer les données premières, relatives à ce peuple.

J'écrivais donc : « Il existe, épars dans l'univers, un peuple dont le lointain passé permet de faire remonter les origines au Xe siècle avant notre ère. Ce peuple, qui connut la gloire des conquêtes et compta des royaumes importants, qui força de grands empires à composer avec lui, qui connut également la ruine, la destruction et les pires malheurs qui peuvent fondre sur une nation, ce peuple, qu'en maintes circonstances, on voulut anéantir, persiste à vouloir vivre et à jouer un rôle dans les divers milieux où sa destinée l'a placé. Le peuple arménien, dont l'histoire est insuffisamment faite, dont les origines sont entourées de tant d'obscurité, dont le rôle mondial est souvent fort méconnu, mérite qu'on le considère un instant et qu'après l'avoir étudié plus attentivement, on lui accorde plus d'intérêt, plus de sympathie, plus d'estime.

« Les Arméniens, chez qui les récents massacres hamidiens ont fait tant de victimes, ont obtenu, grâce à ces cruautés mêmes, un triste regain d'actualité ; mais c'est surtout par philanthropie, par pitié, que plusieurs chrétiens d'Europe et d'Amérique vinrent au secours de leurs frères d'Arménie. Ils ne connaissaient du peuple arménien lui-même que fort peu de chose ; peut-être s'en tenaient-ils, au point de vue documentation, à la mauvaise opinion, tout à fait erronée, qui ne voit dans cette nation qu'un groupe de changeurs, d'usuriers et d'intermédiaires peu scrupuleux. Ils ignoraient que le peuple arménien, à toutes les périodes de l'histoire où nous le voyons agir, fut un agent de civilisation de premier ordre, qu'il joua un rôle décisif au temps de Mithridate Eupator et de sa lutte contre Rome, qu'il fut un des premiers peuples de l'Orient à embrasser le christianisme, qu'il exerça une large influence sur l'Orient tout entier par les règnes de douze empereurs byzantins et de neuf impératrices, d'origine arménienne, qu'il facilita aux Croisés la conquête des lieux saints, et que presque

(1) *Autour de l'Arménie*, p. 26 et suiv.

toutes les reines du royaume de Jérusalem étaient de sang arménien, que depuis lors ils furent les intermédiaires naturels entre l'Orient et l'Occident, et que, dans les temps modernes, leur royaume n'existant plus, ils portèrent la même maîtrise, le même génie, dans le commerce, dans l'industrie, dans la diplomatie, dans la guerre, se rendant ainsi, non seulement utiles, mais indispensables à leur patrie d'adoption.

« Dans la célèbre inscription de Bissoutoun ou Behistoun, Darius I, fils d'Hystaspe (522-486), énumère les 23 pays qui lui échurent en partage et dont il devint le roi, par la volonté d'Ahuramazda : c'étaient les Elamites, les Babyloniens, les Assyriens, les Mèdes, les Parthes, les Arméniens, et d'autres encore ; et de tous ces peuples, il ne subsiste guère aujourd'hui que le souvenir et les monuments que les fouilles mettent chaque année au jour. L'un d'eux cependant, comme une épave à travers ces flots de peuples, malgré les révolutions et les ruines d'empires, continue à vivre, s'agrippant à l'Ararat, telle une nouvelle arche du patriarche Noé, à qui, du reste, la légende prétend le faire remonter...

« Les Arméniens, d'après les plus récents travaux de l'histoire, de l'anthropologie et de la linguistique, seraient des colons phrygiens, qui, émigrant vers l'Est, seraient venus, par étapes successives, de Thrace dans le pays où ils s'arrêtèrent définitivement. Cette migration aurait eu lieu entre le Xe et le VIIe siècle avant notre ère. Ils passèrent successivement de la Phrygie aux sources du fleuve Halys, occupèrent le territoire situé à l'est de l'Euphrate et à l'ouest de l'Arsanias ; ils gagnèrent ensuite le massif montagneux qui s'étend entre l'Asie Mineure et la mer Caspienne, puis se répandirent dans les plaines de l'Araxe.

« Le grand voyageur grec que fut Hérodote (484-406) parle, comme d'un pays bien connu, de l'Arménie, où prennent leurs sources l'Euphrate et le Halys ; il dépeint avec complaisance le mode de navigation employé par les mariniers arméniens pour descendre l'Euphrate jusqu'à Babylone ; les barques sont rondes et en cuir ; les mariniers façonnent les côtes en taillant des saules qui croissent en Arménie, au-dessus de l'Assyrie ; puis ils appliquent, tout autour, des peaux apprêtées. Chacune de ces barques porte un âne ; à Babylone, lorsque les mariniers ont déposé leurs marchandises, ils vendent les roseaux et la carcasse, chargent les peaux sur les ânes et retournent à pied en Arménie, car il leur est impossible de remonter en barque le cours rapide du fleuve.

« Les Arméniens, nous dit encore Hérodote, constituent avec

leurs voisins le 13e nome de l'empire de Darius et lui payent un tribut de 400 talents ; ils ont une multitude de troupeaux et s'entendent particulièrement à l'élevage du cheval.

« Parmi les généraux illustres qui contribuèrent à affermir l'autorité des Achéménides, Darius I choisit l'Arménien Dardarchich, qu'il envoya en Arménie combattre les rebelles.

Plus tard, « l'Arménie joue un rôle de premier ordre avec son roi Tigrane, gendre de Mithridate Eupator ; une armée arménienne envahit le territoire parthe et pénètre jusqu'à Arbèles et Ninive ; les Parthes signèrent un traité désastreux et rendirent à l'Arménie les 70 vallées conquises en 95 ; ils lui cédèrent en outre la Mygdonie et l'Osroène. Les Arméniens poussèrent ensuite jusqu'à Ecbatane et brûlèrent le palais du Satrape de la Grande-Médie. Les rois d'Albanie, d'Ibérie, d'Atropathène, de Gordyène et d'Adiabène devinrent les vassaux de Tigrane. Il s'empara ensuite de la Syrie, ravit aux Séleucides impuissants la Cilicie plane et conquit, pour la troisième fois, la Cappadoce, dont la population fut emmenée à Tigranokert, la nouvelle capitale du Roi des Rois (77 avant J.-C.).

Les empereurs byzantins, d'origine arménienne, rendirent à jamais illustre le nom même de Byzance. Maurice, Basile I, Constantin VII Porphyrogénète, Jean Tzimiscès, Basile II le tueur de Bulgares, d'autres encore, constituèrent cette période de l'histoire byzantine que Krumbacher a dénommée « der Hœhepunkt ostrœmischer Machtfülle unter der armenischen Dynastie (867-1025) ». (Le point culminant de la puissance de l'empire romain d'Orient sous la dynastie arménienne).

La royauté arsacide d'Arménie s'éteint vers 430 après J.-C. (1) et alors s'ouvre une ère de déchirements, de luttes, qui dure des siècles. Pendant cette période, ce qui avait été l'Arménie fut administré par des curopalates pour le compte de Byzance, par des marzpans ou marquis pour le compte de la Perse, et enfin, lorsque les Arabes eurent établi leur conquête jusqu'au pied de l'Ararat, ils firent gouverner ces nouvelles provinces de leur empire par des ostikans.

De petits royaumes tributaires prirent naissance, parmi lesquels il faut mentionner ceux des Bagratides et des Ardzrounis. Les Bagratides rendirent même de si grands services aux khalifes de Bagdad, que ceux-ci décidèrent d'offrir la couronne à Achot ; et ainsi fut rétabli, en 885, un nouveau royaume d'Arménie. Ce petit royaume arménien ne put résister aux coups réitérés que lui portèrent les Grecs byzantins et les Turcs Sel-

(1) Mon *Autour de l'Arménie*, p. 39 et suiv.

djoucides, et il succomba, vers 1070, après avoir lutté vaillamment.

Poussant de plus en plus vers le Taurus et la Cilicie, les Arméniens constituèrent un nouveau royaume (1080-1373), qui fut en relation directe avec l'Occident. C'était l'époque des Croisades. Les Roubéniens, les Héthoumiens, les Lusignan rivalisèrent de zèle pour se concilier l'amitié des empereurs allemands Frédéric Barberousse et Henri IV, de Richard Ier, roi d'Angleterre, de Jean, roi de Castille, de Charles VI, roi de France. Léon de Lusignan, le dernier roi d'Arménie, ne put protéger son royaume contre les invasions réitérées des Mamelouks, et il vint finir ses jours à Paris, en 1393. Dans un des fréquents entretiens qu'il avait avec Charles VI, Léon lui dit un jour : le salut des chrétiens d'Orient dépend de l'alliance de la France et de l'Angleterre (1). Et c'en fut fait, à jamais, du royaume d'Arménie. Les Arméniens restèrent sur la terre de leurs pères en petit nombre. Ceux qui le purent se dispersèrent dans le monde et fondèrent des colonies très florissantes.

Parmi ces colonies arméniennes, celles qui s'établirent en France apportèrent à leur nouvelle patrie fortune et prospérité (*Autour de l'Arménie*, p. 44 et suiv.). Je ne rappellerai que deux faits. C'est un Arménien, Pascal ou Harouthioun, qui introduisit l'usage du café en France et établit le premier café à Paris, en 1672, dans le quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois et à la rue de Bucy. C'est un Arménien, Jean Althen, qui, au milieu du XVIIIe siècle, fit la fortune du Comtat Venaissin en introduisant la culture du coton et de la garance. Les Avignonnais, reconnaissants, lui élevèrent une statue sur le rocher de Notre-Dame-des-Doms, en 1846.

Les Arméniens sous le régime turc

Lorsque Mehmed II se fut emparé de Constantinople (1453), un des premiers soins de sa politique fut de régler l'attitude du nouveau régime vis-à-vis de l'élément chrétien, naturellement prédominant dans le jeune empire ottoman d'Europe. Les vaincus, les Grecs, ne pouvaient pas inspirer confiance aux Turcs qui venaient d'abattre leur puissance. On facilita la for-

(1) C'est plus vrai maintenant que jamais. Cette alliance s'établira peut-être le jour où il n'y aura plus de chrétiens en Orient. La suppression des chrétiens d'Orient supprimera par le fait la question d'Orient, qui n'est autre que ce droit de regard que revendiquent les puissances occidentales, dites chrétiennes, pour protéger leurs frères d'Orient, c'est-à-dire pour les laisser massacrer plus à l'aise par les Turcs.

mation d'une forte colonie arménienne à Constantinople, on créa un patriarche arménien auquel on accorda les mêmes privilèges qu'à Gennadius. Pour que les chrétiens ne formassent pas un bloc trop compact et trop puissant, on les répartit en deux groupes distincts et quasiment opposés : le patriarche grec devint le chef de tous les orthodoxes professant le diophysisme; le patriarche arménien fut le chef effectif de tous les orthodoxes professant le monophysisme.

Les choses allèrent tant bien que mal pendant quelques années et les Arméniens étaient même appelés « la nation amie » des Turcs. Plusieurs familles arméniennes occupèrent, au cours des siècles qui suivirent la conquête turque, des situations enviables dans l'administration ottomane. Ce sont des Balian qui devinrent les architectes attitrés du sultan ; les Dadian administrèrent la *poudrerie* impériale ; les Duz dirigèrent la *Monnaie* impériale. Ce sont des Arméniens qui introduisirent à Constantinople l'art de la typographie ; ce sont des Arméniens encore qui fondèrent le théâtre turc dans la capitale ottomane. La bijouterie et l'orfèvrerie étaient presque entièrement aux mains des Arméniens ; ils étaient également réputés comme médecins, comme avocats, comme ingénieurs, comme instituteurs.

Cette situation quasi-privilégiée ne devait pas tarder à leur porter ombrage dans l'esprit des sultans. La rivalité qui allait jeter l'un contre l'autre l'empire ottoman et l'empire perse conduisit à des guerres longues et féroces, qui eurent pour principal théâtre la terre même de l'Arménie. C'est dire que ce malheureux pays fut condamné à toutes les dévastations qu'entraîne avec elle la guerre. Les Arméniens des provinces en souffrirent cruellement ; la population diminua rapidement. Les Turcs et les Persans, sunnites et chiites, ne firent rien pour épargner les populations chrétiennes, incessamment ballotées entre ces deux empires batailleurs, avides de conquêtes, cruels et fanatiques. L'élément religieux ne devait pas tarder à entrer en ligne de compte dans l'attitude des musulmans à l'égard des *raïas*, leurs sujets chrétiens.

Islamisation forcée, XVIIIe et XIXe siècles

Un savant mekhithariste de Vienne, le P. Dachian, a excellemment décrit l'islamisation forcée d'une partie de la population arménienne, surtout dans la région comprise entre la mer Noire et Erzeroum. La traduction française que j'ai faite de cette brochure est actuellement sous presse. Cette importante publication se termine par cette conclusion tragique : « De la mer Noire à Erzeroum, nous avons vu une série de districts

dont la seule population, depuis les temps anciens, était arménienne et exceptionnellement chrétienne jusqu'au milieu du XVIIe siècle. L'islamisation forcée, commencée à cette époque, accompagnée de massacres, a pris des proportions immenses dans le cours du XVIIIe siècle, et a continué au XIXe ; mais le caractère arménien est demeuré intact partout ; il en est de même, dans beaucoup d'endroits, de la langue arménienne ; d'un bout à l'autre de ce territoire, de Hamchên et de Sew Get, des bords de la mer Noire jusqu'à Baberd-Sper et Kiskim-Thorthoum, il n'y a que des noms de lieux arméniens. Sous une administration paisible, quand l'oppression tyrannique turque et musulmane aura disparu, l'islamisme restera sans doute au milieu de ces populations ; mais la langue arménienne sera soudainement parlée, même dans les endroits qui paraissaient être complètement de langue turque. En tous cas, l'Arménien musulman sera un bon voisin pour l'Arménien chrétien, comme il l'est déjà dans beaucoup d'endroits ».

Cette islamisation forcée des Arméniens chrétiens, les persécutions dont ils étaient de plus en plus en butte de la part de l'autorité turque, devaient peu à peu faire naître dans le coeur de ce peuple infortuné le désir ardent d'un état où ils pourraient vivre et respirer librement, sans être continuellement oppressés. Les événements qui se passaient en Europe autour de 1848 ne devaient pas peu contribuer à allumer en eux le flambeau de l'espérance.

Premières espérances. Le Hatti humayoun de 1856. Le traité de Berlin de 1878.

Le *Tanzimat*, octroyé en novembre 1839, représentait la charte essentielle des réformes ottomanes et établissait l'égalité de tous les sujets de l'empire ottoman, avec ordre de respecter les différentes religions et de tenir compte de la diversité des races. Il aurait dû en sortir un grand bien pour les sujets chrétiens de l'empire ottoman. Il n'en sortit que des liasses de papier.

En 1853, un nouveau firman impérial confirmait les privilèges anciennement accordés aux communautés non musulmanes. L'Europe se déclarait satisfaite. Elle ne se souciait pas de savoir si les promesses faites étaient tenues.

Enfin le *Hatti Humayoun* du 18 février 1856 ouvrait toutes grandes les portes aux légitimes espérances du peuple arménien. Le sultan garantissait la sécurité des personnes et des biens, le respect de l'honneur, confirmait tous les privilèges et

immunités spirituels accordés *ab antiquo*. C'était trop beau pour avoir même un commencement de réalisation (1).

Mais les sultans ne ratifient pas leurs engagements, et ne les tiennent en aucune façon. L'Europe intervient à nouveau et, par l'article 61 du traité de Berlin (13 juillet 1878), la Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux Puissances qui en surveilleront l'application.

On n'a rien appliqué du tout. On n'a rien surveillé du tout. Le sultan ne tarda pas à s'apercevoir que les rivalités entre grandes puissances les empêcheraient à tout jamais de se concerter et d'agir d'un commun effort pour protéger les chrétiens d'Orient.

Le régime hamidien allait croître et se développer.

Régime hamidien. — Ere des massacres

Après la Roumanie, la Serbie et la Grèce, la Bulgarie venait à son tour d'échapper à la domination ottomane (2).

Le gouvernement d'Abd-ul-Hamid II voyait d'un mauvais œil l'élément chrétien devenir prépondérant du fait de sa valeur intellectuelle, de son labeur incessant, de ses qualités multiples et variées. Et lorsque les races européennes se furent libérées du joug, le tour en vint aux éléments asiatiques. L'arménien en était le plus important. Il devint naturellement l'objet des persécutions traditionnelles.

Il fallait un motif pour commencer les hostilités. On invoqua la démarche du patriarche en vue des réformes, démarche qui avait attiré l'attention de l'Europe et la sympathie d'une partie de la presse. Des persécutions habiles et cruelles ne tardèrent pas à éclater contre les Arméniens. Elles commencèrent, en réalité, bien avant que les Arméniens, exaspérés par les souffrances, aient songé à l'action défensive pour préserver leurs vies, leurs biens, leur honneur et leur sécurité.

Le régime hamidien rompit avec une tradition d'après laquelle les principaux fonctionnaires de l'empire ottoman étaient des Arméniens. En éliminant la bourgeoisie arménienne des postes qu'elle occupait, en remplaçant dans les pays kurdes

(1) Voir le résumé de la Constitution que je donne dans *Autour de l'Arménie*, p. 120 et suivantes.

(2) Voir *Autour de l'Arménie*, p. 133 et suivantes.

les propriétaires arméniens par des propriétaires kurdes, Hamid conduisit forcément les Arméniens à la révolte (vers 1891). A cette révolte, le sultan répondit par les massacres. Et alors les Arméniens, sujets ottomans, ne furent soutenus ni par les Allemands qui tenaient à leur clientèle turque, ni par les Russes qui ne voulaient pas encourager en Turquie un mouvement nationaliste arménien.

Si les Arméniens prenaient peu à peu conscience d'eux-mêmes, de leur force et de leur droit, les vexations turques augmentaient dans la même proportion. Abd-ul-Hamid estima que la politique à tenir à l'égard de ses sujets arméniens devait être la plus énergique possible ; il opta pour la politique des massacres. Elle commença dans le Sassoun, en 1894 ; elle se continua par des massacres généraux et des pillages organisés, à Trébizonde, en 1895 ; elle fit le tour des six vilayets arméniens, pour aboutir à Constantinople en août 1896. On a publié les récits navrants de ces cruautés indescriptibles. On tenta d'établir une statistique et on évalue à 300.000 le nombre des Arméniens qui furent tués, blessés, arrêtés, condamnés, exilés en ces sombres années.

Les *puissances* qui avaient signé le traité de Berlin restèrent *impuissantes* devant une telle horreur. Pour éviter une conflagration générale, que l'on redoutait déjà, on ne fit rien ; ou mieux, on fit des remontrances au sultan, qui promit de faire établir un projet de réformes. On sait ce que cela veut dire. Les massacres et les vexations continuèrent, mais plus habilement pratiqués et mieux dissimulés. Et la conscience européenne s'endormit sur les promesses du sultan rouge qui continua de détruire méthodiquement ses sujets arméniens.

Régime jeune-turc (1)

Les Jeunes-Turcs renversèrent Abd-ul-Hamid II en 1908 et constituèrent une sorte de régime républicain. Ils promettaient des droits égaux à tous les sujets ottomans, Arabes, Turcs, Grecs, Arméniens, Juifs, Kurdes, etc. Et l'on crut un instant qu'une aube de félicité allait se lever dans un empire ottoman régénéré.

L'illusion fut courte. Jusqu'alors, les massacres hamidiens avaient épargné la Cilicie, cette province la moins turque de l'empire ottoman. Dès le mois d'avril 1909, les Arméniens sont cruellement massacrés à Adana (environ 25.000 victimes). Les

(1) Voir *Autour de l'Arménie*, p. 286 et suivantes

Jeunes-Turcs essayèrent de donner le change en présentant cette nouvelle boucherie comme un dernier soubresaut du régime hamidien. Nul ne fut dupe ; il fallut bien se rendre à la réalité : les victimes massacrées en Arméno-Cilicie l'avaient été sur l'ordre du gouvernement jeune-turc.

Les évènements se suivent, sans qu'une amélioration quelconque soit apportée au sort des populations arméniennes de Turquie. Le catholicos, chef religieux suprême de tous les Arméniens, nomme alors une Délégation, présidée par S. E. Boghos Nubar pacha, et qui devra demander aux Puissances de mettre enfin un terme aux agissements turcs à l'endroit des chrétiens ottomans et d'exécuter les engagements pris dans l'article 61 du Traité de Berlin.

La Délégation se met à l'œuvre, rédige des notes, fait des démarches, essaie d'éclairer les esprits et d'instruire le public. Le gouvernement jeune-turc s'obstine à refuser les réformes demandées ; il s'oppose à l'entrée en fonction des contrôleurs européens dont la nomination avait été décidée de longue date. Au projet des Puissances, on oppose un contre-projet, qui renverse les rôles : on propose de nommer des inspecteurs généraux ottomans, auxquels on adjoindrait de simples conseillers européens, qui n'auraient pas d'attributions précises. La duplicité turque était patente ; les Jeunes-Turcs ne voulaient pas obtempérer aux désirs des Puissances.

A la longue, les Arméniens et les arménophiles finirent par obtenir de la Sublime Porte qu'elle promulguât, le 8 février 1914, l' « Acte de réforme » à appliquer en Arménie. On désigna deux inspecteurs généraux, un Hollandais et un Norvégien, qui devaient se rendre en Orient, pour surveiller l'exécution des réformes dans les six vilayets arméniens.

Malgré des manoeuvres dilatoires du dernier moment, le départ des deux inspecteurs fut décidé, mais... ils ne partirent pas. En août 1914, les Allemands déclarent la guerre à la Russie et à la France. Les Turcs se rangent aux côtés des puissances centrales, et, en 1915, le gouvernement jeune-turc fait exterminer les populations arméniennes d'Asie Mineure, conformément à un plan longuement préparé et décidé à l'avance (1). Plus d'un million d'Arméniens, hommes, femmes, enfants, vieillards, périrent au cours de ces jours atroces, dans les supplices les plus variés et les plus cruels. La presse européenne en a relativement peu parlé. Et pour cause. Cela mettait mal à

(1) Voir Aram Andonian, *Documents officiels concernant les massacres arméniens*. Reproduction photographique d'un grand nombre de documents. Traduit du manuscrit arménien, par M. S. David-Beg (Paris, 1920), in 8°, 168 pages.

l'aise la conscience des chrétiens qui auraient pu, s'ils l'avaient voulu, arrêter une pareille effusion de sang et un tel débordement de cruautés. Ils ne l'ont pas voulu. Ces hécatombes arméniennes, perpétrées au début du XXe siècle, sous les yeux de l'une ou l'autre des Puissances dites chrétiennes, resteront une tache infamante, un stigmate indélébile, pour cette civilisation dont on se montre par ailleurs si fier.

Il sera peut-être opportun de citer quelques exemples de ces actes de cruauté, en les empruntant aux récits de témoins oculaires.

Supplices et tortures

Dans *Le traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman* (1915-1916), le vicomte Bryce a publié un certain nombre de documents qui jettent la lumière la plus lugubre sur les faits dont il est ici question. Le document 66 (p. 483) donne le texte d'une lettre datée d'Alep, du 8 octobre 1915, signée par quatre professeurs (Oberlehrer) de l'école réale allemande d'Alep, adressée au ministère des affaires étrangères d'Allemagne à Berlin, et qui contient les renseignements suivants : «... En présence des scènes d'horreur qui se déroulent chaque jour sous nos yeux à côté de notre école, notre travail d'instituteurs devient un défi à l'humanité... Des 2.000 à 3.000 paysannes de la Haute Arménie amenées ici en bonne santé, il reste 40 à 50 squelettes. Les plus belles sont les victimes de la lubricité de leurs gardiens. Les laides succombent aux coups, à la faim, à la soif ; car, étendues au bord de l'eau, elles n'ont pas la permission d'étancher leur soif. On défend aux Européens de distribuer du pain aux affamés. On emporte chaque jour d'Alep plus de cent cadavres. Et tout cela se passe sous les yeux des hauts fonctionnaires turcs. 40 à 50 fantômes squelettiques sont entassés dans la cour vis-à-vis de notre Ecole. Ce sont des folles ; elles ne savent plus manger ! Quand on leur tend du pain, elles le jettent de côté avec indifférence. Elles gémissent en attendant la mort... »

Et ailleurs (p. 491) :

« Lorsqu'ils (les Arméniens) furent expulsés d'une quelconque des villes du nord de l'Asie Mineure, tous les hommes âgés de 15 à 60 ans furent fusillés sous les yeux des femmes et des enfants, avant le départ ou à une petite distance du point de départ sur la route. On se fera une idée de la proportion de ces exécutions, en sachant que d'un convoi de 2.500 qui partit d'un village voisin de Kharpout, 600 seulement arrivèrent à Deïr-el-Zor. Ils nous racontent eux-mêmes que beaucoup de

femmes noyèrent leurs enfants dans le fleuve en cours de route, n'ayant pas les moyens de les nourrir. En fait, toutes les familles ont été anéanties par la mort des hommes, des enfants, qui ont succombé en route, et par l'enlèvement de la plupart des filles par les bandes kurdes et les pillards arabes. Un garçon de 14 ans, de Diarbékir, raconta comment son père et sa mère furent fusillés et deux de ses soeurs enlevées en route, de sorte qu'il ne lui reste de toute sa famille que deux petites sœurs. Des jeunes filles de l'école américaine de H., qui parlent l'anglais, firent le récit des tortures infligées à plusieurs prêtres et professeurs de H. pour les forcer à divulguer les soi-disant cachettes d'armes et de munitions. Une jeune fille, infirmière à l'hôpital militaire, jura qu'elle avait eu à soigner un de leurs professeurs qui avait eu la barbe arrachée, ainsi que les ongles des mains et des pieds. On assure qu'un prêtre arménien avait subi la même torture et qu'on avait fini par le brûler vif... Il n'est pas rare que les femmes et les jeunes filles, tant soit peu avenantes, soient violées par les Kurdes et les Arabes qu'elles rencontrent en route et contre lesquels il leur est impossible de se défendre... Toute tentative de secourir les déportés est immédiatement arrêtée par les autorités, et des espions surveillent constamment les consulats étrangers.. Plusieurs Arméniens, qui étaient entrés dans un consulat, furent mis en prison et une femme fut cruellement battue par un gendarme après qu'il l'eut fait sortir de force du consulat .»

Et encore (p. 269 et suiv.) :

«... Après avoir battu T. effendi à H., et lui avoir arraché les ongles et la chair de ses mains et de ses pieds, ils passèrent une corde sous ses bras et le traînèrent jusqu'à X., où il fut jeté en prison. Ils entrèrent ensuite dans sa maison et, sous prétexte de perquisitions, ils couchèrent sa femme malade sur le sol ; un soldat s'assit sur elle et ils commencèrent à la battre sous la plante des pieds, lui demandant où les armes étaient cachées. Quelques jours après, son mari mourut en prison. A C., beaucoup de jeunes gens furent battus pour les obliger à livrer leurs armes, au point qu'ils durent en acheter aux Turcs, pour pouvoir en consigner au gouvernement... Ils ont arraché les cheveux et les ongles de quelques-uns des professeurs. Ils leur arrachèrent aussi les yeux et les brûlèrent avec des fers rougis, de sorte que quelques-uns moururent sur le coup et d'autres devinrent fous et moururent ensuite ».

Le Dr Harry Stuermer, ancien correspondant de la « Gazette de Cologne », à Constantinople, 1915-1916, écrit dans *Deux ans de guerre à Constantinople* (Paris, 1917), p. 38 : « Toutefois, je

revins de mon premier voyage à Gallipoli avec des sentiments assez turcophiles encore. La première chose qui se présenta alors à mon observation dans la capitale, ce fut le commencement de la politique de persécution contre les Arméniens. Et pour le dire dès à présent, ce fut ce mouvement de grande envergure, unique dans l'histoire moderne de l'humanité, ces preuves de bestialité et de brutal chauvinisme de race qui ont tué mon amour pour la Turquie d'aujourd'hui, et qui, plus que tout ce que j'ai pu observer d'autre du côté germano-turc pendant la guerre mondiale ,m'ont fait perdre tous les égards envers mon propre gouvernement et m'ont fait adopter mon attitude nouvelle. Je dis du côté germano-turc : car je ne peux pas faire autrement et je dois, malheureusement, rendre également le gouvernement allemand responsable des atrocités qu'il a permis aux Turcs de commettre contre les Arméniens... » Et p. 52-53 : « Parmi ces troupeaux d'expulsés poussés par-ci par-là comme du bétail, il y avait des milliers et des milliers de femmes de santé délicate, raffinées et tendres et de meilleure famille, habituées à une vie tout à fait européenne et au confort moderne ! En général, les déportés étaient transportés par de longues étapes à pied, mille fois brutalisés et violés en route, jusqu'à la frontière des territoires de population arabe ; et là-bas, dans la montagne aride, sans ressources, sans abris autres que de misérables petites tentes sales et froides, sans vivres, sans la possibilité de gagner un peu leur existence, entourés d'une population de race étrangère et très peu amicale, ils attendaient la mort lente, mais presque certaine. *Mais toujours, sans exception, les hommes furent séparés des femmes et enfants et transportés dans une autre contrée ; ce fut la caractéristique de ce système des déportations qui devaient détruire la racine même de la force de ce peuple, en brisant tous les liens de famille....* (p. 55). J'ai causé avec des Arméniens qui m'ont dit : « Autrefois, le vieux sultan Abd-ul-Hamid nous a fait massacrer, de temps en temps, par milliers. En des pogroms bien organisés, on nous livrait, à différentes époques, aux razzias des Kurdes assassins, et l'on nous faisait souffrir cruellement. Le gouvernement jeune-turc, lui aussi, comme on l'a vu à Adana en 1909, a ensuite versé le sang de milliers de nos compatriotes. Mais après les atrocités que nous devons subir maintenant, nous regrettons pour ainsi dire de ne plus vivre sous l'ancien régime des massacres ! Maintenant, ce n'est plus un certain nombre d'assassinés que nous avons à déplorer ; c'est *notre nation tout entière* qui est en train d'être extirpée, par haine aveugle de race, par un gouvernement pseudo-civilisé et d'autant plus dan-

gereux... Ce sont maintenant nos femmes et enfants qu'on vise surtout, en les faisant périr pendant de longues étapes à pied, dans des camps de concentration en pays affamé... »

Dans le *Rapport secret* du Dr Johannès Lepsius sur les massacres d'Arménie (traduction René Pinon, Paris, 1919), on a les renseignements les plus circonstanciés sur la politique germano-turque à l'égard des chrétiens d'Orient. Un passage, extrait de ce livre (p. 60), montrera comment les Turcs procédaient pour exterminer les Arméniens. « Les horreurs les plus grandes et les plus indicibles étaient réservées pour notre arrivée dans la plaine d'Erzeroum, et au bord de l'Euphrate. Les cadavres mutilés de femmes, de jeunes filles et de petits enfants, faisaient frémir. Les bandits causaient de l'effroi même aux femmes et jeunes filles qui étaient avec nous. Leurs cris s'élevaient jusqu'au ciel. Arrivés à l'Euphrate, les gendarmes jetèrent dans le fleuve tous les enfants au-dessous de 15 ans, qui restaient. Ceux qui savaient nager étaient fusillés, tandis qu'ils luttaient contre les flots. Quand nous atteignîmes Enderessi, sur la route de Sivas, les collines et les plaines étaient parsemées de cadavres enflés et noircis qui remplissaient l'air de leur odeur et l'empestaient. — Après sept jours, nous arrivâmes à Sivas. Il n'y restait plus un seul Arménien en vie. Les femmes turques nous conduisirent, moi et ma fille, avec elles aux bains, et nous montrèrent beaucoup de femmes et de jeunes filles qui avaient dû embrasser l'Islam. Sur la route de Josgad, nous rencontrâmes six femmes qui portaient le féredjé (le voile) avec leurs enfants dans les bras. Les gendarmes, ayant soulevé le voile, découvrirent que c'étaient des hommes habillés en femmes, et les fusillèrent sur place... » Dans le même ouvrage (p. 61), on lit ce récit de deux soeurs de charité allemandes : « Le soir du 18 juin, nous nous promenions devant notre maison, avec notre ami, le pharmacien Gehlsen. Nous y rencontrâmes un gendarme qui nous dit qu'à dix minutes de l'hôpital, une foule de femmes et d'enfants devaient passer la nuit. Il avait été lui-même l'un des conducteurs du convoi et racontait d'une façon émouvante comment les déportés avaient été traités sur tout le chemin. « Kessé ! Kessé ! suréyorlar ! » (on les pousse de l'avant en en tuant toujours). Il avait, racontait-il, tué chaque jour de 10 à 12 hommes et jeté les cadavres dans les ravins. Quand les enfants criaient ou pleuraient et ne pouvaient plus marcher, on leur brisait le crâne. On avait tout enlevé aux femmes et, à chaque nouveau village, on les violait de nouveau. « J'ai moi-même fait ensevelir trois cadavres de femmes nus », conclut-il dans son récit ; « que Dieu m'en tienne compte ! »... Quelques-unes des

femmes étaient devenues folles... D'autres trottaient, silencieux et apathiques, avec leurs quelques biens sur le dos, et tenant leurs enfants par la main. D'autres encore nous suppliaient de sauver leurs enfants. Comme nous nous approchions de la ville, de nombreux Turcs vinrent à cheval pour chercher des enfants et des jeunes filles...»

A propos de la Cilicie (1)

La grande Arménie dévastée, pillée, dépeuplée, les six vilayets arméniens de Turquie ravagés, couverts de ruines, exsangues, il restait aux Arméniens un espoir : la Cilicie, leur seconde patrie.

En 1916, à la suite d'accords secrets entre la France, l'Angleterre et la Russie, la majeure partie de l'Arménie turque était donnée à la Russie ; une partie de l'Arménie turque et la Cilicie étaient englobées dans la zone réservée à la France ; enfin, on informait la délégation nationale arménienne qu'au lendemain de la victoire une autonomie arménienne serait instituée en Cilicie, sous le protectorat de la France.

Le gouvernement français demanda à la délégation de recruter des volontaires pour la Légion d'Orient, ce qui fut fait. Les volontaires arméniens se battirent en Palestine et prirent part à l'occupation de la Syrie et de la Cilicie.

Après la victoire, M. Georges Picot fut envoyé à Beyrouth avec le titre de Haut-Commissaire de la République Française *en Syrie et en Arménie*. La Légion d'Orient fut divisée en deux sections ; l'une fut appelée la Légion Arménienne, l'autre la Légion Syrienne. La Légion Arménienne comptait environ 4.000 hommes.

La chute du tsarisme et l'entrée en guerre de l'Amérique firent croire un instant qu'on pourrait créer un Etat Arménien indépendant comprenant toutes les terres arméniennes, sous la protection d'un Etat mandataire. Le gouvernement français d'alors, M. Clémenceau étant président du Conseil, accepta l'idée que la Cilicie fît partie de cette Arménie intégrale, sauf pour la région d'Alexandrette qui devait être rattachée à la Syrie.

L'opposition du peuple américain à M. Wilson fit échouer tous ces projets. Jusqu'à la conférence de San Remo, la France déclarait vouloir garder toute la zone qui lui était réservée, et

(1) Consulter mon article *La Cilicie, porte maritime de l'Arménie*, dans *L'Acropole*, revue mensuelle, novembre 1920, et l'article de Edouard Brémond, *la Cilicie en 1919-1920*, dans *Revue des Etudes arméniennes*, t. I, fasc. 3 (1921).

particulièrement la Cilicie. En juillet 1919, les troupes anglaises qui occupaient la Cilicie furent relevées par des troupes françaises en nombre très insuffisant. La Légion Arménienne fut chargée d'occuper Marach, Aïntab, Ourfa, tâche dont elle s'acquitta à la satisfaction du commandement français.

A la suite de l'occupation de Smyrne, le mouvement kemaliste prit naissance ; il se répandit en Cilicie, par suite de l'insuffisance des forces françaises qui l'occupaient et, faut-il le dire, grâce aux ménagements de la politique française à l'égard des Turcs...

La garnison française dut évacuer Marach, Ourfa, Aïntab. A la suite d'un traité d'armistice conclu entre M. de Caix et Moustafa Kemal, on dut encore évacuer Sis, Bozanti, Hassan-Beyli. Les Français ne tenaient plus que les villes de la plaine cilicienne.

Par le traité de Sèvres, une bonne partie de la Cilicie était libérée du joug turc et placée sous mandat français. Enfin, *l'accord tripartite*, signé par les Alliés le même jour que le traité de Sèvres, contenait entre autres l'article 8 : « Les gouvernements Français et Italien retireront leurs troupes des zones respectives où leurs intérêts particuliers sont reconnus, lorsque les Puissances contractantes seront tombées d'accord pour considérer que ledit traité de paix est exécuté, que les mesures acceptées par la Turquie pour la protection des minorités chrétiennes ont été mises en vigueur et que leur exécution est efficacement garantie ».

Après la victoire d'Aïntab (1), le gouvernement français conclut à Londres, avec Békir Samy, l'accord franco-turc qui restituait à la Turquie toute la Cilicie, y compris les régions qui, par le traité de Sèvres, étaient placées sous mandat français.

La Légion arménienne

A la suite de l'accord intervenu à l'ambassade de France à Londres, le 27 octobre 1916, avec M. Georges Picot, en présence de sir Mark Sykes, il fut établi que les Arméniens étaient tout prêts à donner des volontaires, pourvu que le sang qu'ils verseront assurera la libération de leur patrie. Après avoir élucidé un certain nombre de points, on envisage la question de l'autonomie. Pour appuyer avec plus de force l'appel qui sera fait

(1) « Au moment où le succès vient de couronner les efforts des troupes assiégeant Aïntab, le lieutenant-colonel Andréa, commandant les troupes françaises, envoie ses félicitations à Monsieur Lévonian et à ses soldats pour le bel exemple de bravoure et de ténacité qu'ils ont donné en luttant aux côtés des Français.

aux volontaires arméniens, le Président de la Délégation nationale arménienne déclare qu'il faut qu'il soit à même d'assurer qu'à l'issue de la guerre, la France, prenant la Cilicie, dans les limites fixées par l'accord récent entre les Alliés, y créera une Arménie autonome, afin de permettre à la race de se développer et à la nationalité arménienne de se reconstituer sous la protection de la France.

M. Picot l'autorise à donner cette assurance.

L'appel est alors lancé aux volontaires arméniens et on décide :

1° Que les volontaires n'auront pas à se battre en France ni sur un autre front d'Europe et seront exclusivement utilisés pour un débarquement en Turquie d'Asie, afin de se battre contre leurs ennemis séculaires et délivrer leur sol natal.

2° Que la France s'engage à donner, après la victoire des Alliés, l'autonomie à la Cilicie, qui sera placée sous sa protection.

Après avoir accompli des faits d'armes éclatants, la Légion Arménienne fut dissoute le 19 août 1920. L'ordre du régiment portait :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

« La dissolution de la Légion arménienne vous libère, vis-à-vis de la France, d'un contrat que vous avez généreusement souscrit en 1916 et 1917... L'Arara, en septembre 1918, vous donna l'occasion de participer au triomphe des Armées Alliées. Depuis, en des jours plus sombres, la France se plaît à reconnaître qu'elle peut compter sur le même dévouement et sur le même courage de la part des Légionnaires... Que de valeureux Légionnaires sont tombés inconnus dans des combats obscurs ! La simplicité de leur mort est un titre qui surpasse toutes les gloires. La France qui sait ce que c'est que l'héroïsme honore l'humble, le modeste, le frappé sans éclat, sans témoin, sans histoire... D'Aïntab à Mersine, de l'Euphrate au Taurus, le pays s'illustre de vos nombreux faits d'armes... La France généreuse se souviendra fièrement qu'elle eut l'honneur de confier à des fils d'Arménie un lot de baïonnettes qu'ils manièrent d'enthousiasme... Je fais des vœux pour le bonheur de vos foyers et pour la prospérité de votre Patrie qui vous est chère... »

Les déclarations ne firent pas défaut, qui devaient encourager

« Ils ont su, par un travail incessant, faire du front de la ville arménienne, une ligne puissante contre laquelle l'ennemi n'a jamais rien pu tenter.

« Le lieutenant-colonel Andréa les remercie de l'aide précieuse qu'ils ont fournie aux troupes françaises pendant ces longs mois de siège, 10 février 1921. »

les Arméniens à persévérer dans la lutte, en vue de la victoire finale. En voici quelques exemples.

Les politiciens, les diplomates, quelques officiers supérieurs prononcent des discours et font des promesses

I. *Avant l'armistice.* — A la date du 7 novembre 1916, M. Briand, président du Conseil, écrit à M. Louis Martin, sénateur du Var : «... Pour la première fois, notre pays s'est trouvé impuissant à poursuivre en Turquie sa mission civilisatrice et à s'y dresser en face de la barbarie de ses gouvernants. Il n'a laissé passer cependant aucune occasion de donner au peuple arménien le témoignage de sa piété et de sa profonde sympathie...»

Le 10 janvier 1917, M. Briand, président du Conseil, proclame comme un des buts de guerre des Alliés : Affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs; rejet hors d'Europe de l'Empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale.

Le 19 décembre 1917, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, écrit : Que les Arméniens gardent confiance ; leur histoire glorieuse n'a été qu'un long martyre. Le supplice n'a pas encore pris fin. Mais déjà l'aube d'un jour nouveau paraît ; Jérusalem est délivrée. Demain, l'Arménie, victime sanglante de l'oppression turque, fêtera à son tour son affranchissement. Demain, les héros de la Marne, de l'Yser, et de Verdun embrasseront fraternellement ses fils délivrés ».

M. Clémenceau, président du Conseil, écrit au président de la délégation nationale arménienne, 14 juillet 1918 : «... La France, victime de la plus injuste des agressions, a inscrit dans ses revendications la libération des nations opprimées... Je suis heureux de vous confirmer que le gouvernement de la République, comme celui du Royaume-Uni, n'a pas cessé de compter la nation arménienne au nombre des peuples dont les Alliés comptent régler le sort selon les règles supérieures de l'Humanité et de la Justice... »

En Angleterre, le son de cloche est sensiblement le même.

Le 6 novembre 1917, M. Balfour déclare à la Chambre des Communes : «... La Turquie est entrée en guerre. Nous est-il indifférent que l'Arménie soit remise sous domination turque... D'aucune façon il ne faut perdre de vue que l'un des buts que nous devons poursuivre, maintenant que la catastrophe internationale pèse sur nous, est la possibilité, le devoir d'arracher au gouvernement turc les peuples qui ne sont pas turcs, qui

ont été désorganisés par les Turcs, dont le développement a été arrêté par les Turcs et qui, j'en ai la conviction, prospéreraient s'il leur était donné d'avoir un gouvernement propre et de suivre leurs propres coutumes ».

M. Lloyd George déclare au Parlement britannique, le 21 décembre 1917 : «... J'ai dit en second lieu que la question de Mésopotamie devrait être laissée pour être résolue au Congrès de la Paix, tout en spécifiant cependant que cette région, ainsi que l'Arménie, ne devrait jamais être replacée sous la domination néfaste des Turcs », et, le 5 janvier 1918, il disait : « L'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, suivant nous, ont le droit de voir reconnaître leur existence nationale séparée... Bornons-nous à dire qu'il serait impossible de rendre ces pays à leurs anciens maîtres ».

Parlant de la vaillance des Arméniens, le même M. Lloyd George, en août 1918, disait : «... Mais ce qui lui (à l'Arménie), donne le plus grand titre à l'appui sans réserve de ceux qui combattent pour les libertés de l'humanité, c'est que la détermination de ses fils à atteindre leur but ne faiblit jamais. En dépit des persécutions, des désastres et des répressions sans pitié, l'Arménie *revendique toujours la justice devant le monde* et dédaigne d'implorer son oppresseur pour qu'il lui fasse grâce.»

Que voilà de bien beaux discours ! En Italie, on s'exprime tout aussi bien.

Le baron Sonnino écrit, le 13 octobre 1918, au Président de la Délégation arménienne : « Je prie Votre Excellence de croire à la vive sympathie que la cause arménienne inspire au gouvernement royal et à la nation italienne ».

Le 26 novembre 1918, M. Luzzati déclare : « La Chambre exprime sa confiance que le gouvernement, fidèle à la tradition nationale et non oublieux des liens historiques, soutiendra l'indépendance politique de l'Arménie affranchie de la triple tyrannie séculaire... quelle nouvelle gloire pour l'Italie si, se souvenant des liens qui resserraient ses grandes républiques médiévales à l'Arménie, elle obtenait l'affranchissement de ce « petit grand peuple » tant de fois leurré avec de vaines promesses diplomatiques et qui dans sa pleine indépendance seule peut retrouver cette paix à laquelle depuis des siècles il aspire en vain. L'Italie libératrice de l'Arménie, c'est cet insigne honneur que je souhaite à ma Patrie ».

On ne saurait mieux s'exprimer. Mais les Alliés n'étaient pas encore vainqueurs. Une fois la victoire assurée, ils n'auront qu'un but : assurer le triomphe du droit et de la justice, et per-

mettre à chaque peuple de s'affranchir de la tyrannie (c'est du moins ce qu'on lisait dans les journaux).

II. *Après l'armistice.* — Le 16 février 1919, M. Poincaré, Président de la République française, écrit à S. B. Mgr Paul-Pierre XIII Terzian, patriarche des Arméniens catholiques de Cilicie : «... L'Arménie n'a pas douté de la France comme la France n'a pas douté de l'Arménie, et après avoir supporté ensemble les mêmes souffrances pour le triomphe du Droit et de la Justice dans le monde, les deux pays amis peuvent aujourd'hui communier dans la même allégresse et la même fierté. Le gouvernement de la République ne considère pas comme étant aujourd'hui accomplie la tâche qui lui incombe vis-à-vis des populations arméniennes. Il sait le concours que l'Arménie et plus particulièrement le noble pays de Cilicie attendent de lui pour jouir en toute sécurité des bienfaits de la paix et de la liberté, et je puis assurer V. B. que la France répondra à la confiance qu'Elle lui a témoigné à cet égard ».

En juillet 1919, M. Pichon, ministre des affaires étrangères, écrit à M. Albert Thomas : «... La création de la Légion d'Orient, où ont afflué les volontaires arméniens, qui forment trois bataillons affectés au détachement français de Syrie-Palestine, a bien marqué aux yeux de tous que la France considère les Arméniens comme des Alliés luttant pour secouer le joug du militarisme germano-turc ».

M. Clémenceau répond à la première délégation turque : « La Turquie, sans la moindre excuse et sans provocation, a attaqué de propos délibéré les Puissances de l'Entente et, ayant été battue, elle a fait tomber sur les vainqueurs la lourde tâche de régler la destinée des populations variées qui composent son Empire hétérogène. Ce devoir, le conseil des principales Puissances alliées et associées désire l'accomplir, autant du moins qu'il concorde avec les voeux et les intérêts permanents des populations elles-mêmes. » Le 16 juillet 1920, à Spa, M. Millerand, Président du Conseil, répond, au nom du Conseil suprême, à la Délégation turque : «... Pour ces raisons, les Puissances Alliées se sont résolues à émanciper du joug turc tous les territoires habités par des majorités de race non turque. Il ne serait ni juste, ni de nature à amener une paix équitable dans le proche Orient que de contraindre de nombreuses populations non turques à rester sous la loi ottomane ».

Au cours de l'interpellation du 27 mars 1920, M. Briand déclare entre autres : « ... La zone attribuée à la France comprend la Cilicie, Adana, Mersine, Alexandrette, puis, en remontant,

elle englobe une partie de la région arménienne — ceci à la sollicitude suppliante des Arméniens les plus autorisés —, Diarbékir, les régions jusqu'à la pointe du lac de Van ; plus bas, Mossoul... Ah ! quand la sécurité sera revenue parmi les peuples — car elle reviendra — vous verrez ce que d'autres auront fait de la Cilicie, de la Syrie, de la Palestine ! Vous jetterez peut-être alors un regard de regret sur les abandons consentis sous l'influence des circonstances... C'est pour nous une question d'honneur et d'humanité. Vous dites (l'orateur désigne l'extrême-gauche) : Partez ! — Si vous étiez au gouvernement, au nom même de vos principes, je vous mettrais au défi de partir. Partir demain ! Abandonner des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à la tuerie, parce que le drapeau français aura manqué ! La France n'en a pas le droit ».

Espérances que la guerre fait naître chez nos petits alliés, notamment chez les Arméniens.

Après de si beaux discours et des promesses à la fois si solennelles et si rassurantes, les « petits alliés » de l'Entente reprennent espoir. C'en est fini des massacres, des viols, des assassinats. L'injustice et l'arbitraire vont enfin céder le pas à la justice, au droit. L'ennemi de tout ordre va décidément devoir plier devant les amis de l'ordre, résolus à faire respecter leur volonté. Le traité de Sèvres allait en être la preuve. Il allait réaliser les espérances de tant de malheureux et d'infortunés.

Voyons plutôt les faits.

Le traité de Sèvres, du 10 aout 1920.

Par l'article 88, « la Turquie déclare reconnaître, comme l'ont déjà fait les Puissances alliées, l'Arménie comme un Etat libre et indépendant ».

L'article 89 stipule : « La Turquie et l'Arménie, ainsi que les autres Hautes Parties contractantes conviennent de soumettre à l'arbitrage du Président des Etats-Unis d'Amérique la détermination de la frontière entre la Turquie et l'Arménie dans les vilayets d'Erzeroum, Trébizonde, Van et Bitlis et d'accepter sa décision ainsi que toutes dispositions qu'il pourra prescrire relativement à l'accès de l'Arménie à la mer et relativement à la démilitarisation de tout territoire ottoman adjacent à ladite frontière. »

L'article 90 précise encore la question des frontières : « Au cas où la fixation de la frontière, en vertu de l'article 89, impli-

quera le transfert à l'Arménie de tout ou partie du territoire desdits vilayets, la Turquie déclare dès à présent renoncer, à dater de la décision, à tous droits et titres sur le territoire transféré. Les dispositions du présent Traité, applicables aux territoires détachés de la Turquie, seront, dès ce moment, applicables à ce territoire ».

De son côté, l'Arménie, enfin reconnue comme Etat indépendant et autonome, prenait un certain nombre d'engagements : accorder à tous les habitants pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté sans distinction de naissance, de nationalité, de langage, de race ou de religion.

Elle s'engageait en outre à reconnaître les dispositions que les principales puissances alliées jugeront opportunes relativement à l'émigration réciproque et volontaire des individus appartenant aux minorités ethniques.

Elle s'engageait encore à prendre à l'égard des Musulmans toutes dispositions nécessaires pour régler, conformément aux usages musulmans, les questions de droit de famille et de statut personnel.

Elle s'engageait enfin à accorder protection aux mosquées, cimetières et autres établissements religieux musulmans. Toutes facilités seront accordées aux fondations pieuses (ouakoufs) et aux établissements musulmans religieux et charitables, actuellement existants.

Comme tout cela était beau ... sur le papier !

L'ACCORD FRANCO-TURC DU 9 MARS 1921

Depuis l'ouverture de l'ère des chiffons de papier, une première entorse ne devait pas tarder à être faite au traité de Sèvres. L'accord franco-turc du 9 mars 1921 provoqua un premier mécontentement chez les chrétiens d'Orient. La Délégation nationale arménienne adressa, sinon une protestation, du moins une série d'observations de la plus haute importance.

Elle faisait observer, à juste titre, que le désarmement devrait commencer par celui des bandes, et ce n'est qu'après leur désarmement complet qu'on devrait prendre les armes de la population. A Aintab et à Ourfa, les Musulmans avaient gardé leurs armes, alors que les chrétiens en avaient été dépouillés.

En ce qui concerne la constitution de forces de police en utilisant la gendarmerie déjà formée sous le commandement turc, assisté d'officiers français, la note arménienne fait judicieusement observer qu'il faut établir une sorte d'équilibre, dans les régions à population mixte. Le recrutement de la gen-

darmerie parmi l'élément chrétien sera très difficile. Les gendarmes turcs ont commis des assassinats sur les gendarmes chrétiens et sur les habitants arméniens ou étrangers ; de là, la répugnance bien compréhensible des éléments non-musulmans à s'engager dans la gendarmerie. Le corps de gendarmerie turc de Cilicie comprend une grande majorité de musulmans. Beaucoup d'entre eux ont déserté ou ont fait la contrebande des armes et, après avoir participé aux massacres et aux pillages organisés par le gouvernement de Talaat et par les bandes kemalistes, avec la connivence des autorités locales, ont repris du service. Une telle gendarmerie n'est pas faite pour inspirer confiance et faire régner l'ordre et la tranquillité.

Cette note arménienne se termine par des réflexions de haute sagesse : « Nous ne pouvons nous empêcher de penser, avec une indicible angoisse, au cas où le gouvernement d'Angora dénoncerait l'accord après l'évacuation de la Cilicie par les troupes françaises et après le désarmement des populations. Ce gouvernement, hypnotisé par l'idée pantouranienne et dont les accointances avec les Bolcheviks sont connues, est composé, en majeure partie, d'extrémistes de toutes races, dont beaucoup ont un passé bien chargé Ce gouvernement peut, selon les circonstances, courir toutes les aventures. Il peut, au moment où l'on s'y attend le moins, dénoncer l'accord ; tous nos compatriotes de Cilicie seraient alors livrés sans défense aux bandes et aux troupes kemalistes. Ce sont là, croyons-nous, des raisons plus que suffisantes pour demander que le désarmement ne soit pas effectué avant qu'un accord définitif n'ait établi des garanties réelles et effectives pour la sécurité des populations, et pour que l'évacuation soit retardée jusque là ».

On lache nos petits alliés d'Orient

C'était la sagesse même. Ce n'était pas une raison suffisante pour qu'on s'y conformât. Peu à peu, on lâche les petits alliés que l'Entente compte en Orient. On revient à une politique soi-disant séculaire d'amitié entre la France et la Turquie, politique ou plutôt amitié qui n'a jamais existé, la chose ne serait pas difficile à démontrer. En tous cas, on croit de bonne politique de favoriser l'élément turc au détriment du chrétien. Les conséquences d'une telle attitude n'allaient pas tarder à se faire sentir.

Massacres a Marsivan, juin-juillet 1921

Dès le mois de juin 1921,. les régions de Niksar, d'Erbaar, de Ladik, de Mersivan allaient revoir les massacres. La bande

de Topal Osman, avide de sang et de pillages, y renouvelle les horreurs de 1895 et de 1915. Sa cruauté se donne libre carrière, surtout à Mersivan, où il arrive après avoir mis à feu et à sang les villages grecs des environs de Samsoun.

Topal Osman arrive donc à Mersivan et commence par faire arrêter tous les hommes grecs et arméniens, au nombre de 300. Il en exige de fortes sommes d'argent. Quand ces malheureux avaient remis tout ce qu'ils possédaient, on les conduisait dans une autre ville, où ils étaient massacrés sans pitié. Puis leurs cadavres étaient jetés dans une grande fosse.

Après le tour des hommes, celui des femmes. Une vive fusillade donne le signal du massacre. Les maisons grecques et arméniennes sont attaquées et saccagées ; les femmes et les filles sont outragées, violées et tuées. Les femmes et les enfants qui fuient l'incendie ou la mort, tombent sous les balles des assassins.

Le prêtre arménien fut massacré devant son église et mis en pièces. Une partie de la ville devint la proie des flammes. Beaucoup de femmes et de jeunes filles y périrent.

Ces horreurs durèrent 4 ou 5 jours. Des 3.000 chrétiens qui restaient *après l'armistice*, il n'y a plus que 15 hommes et 1.000 femmes ; ces pauvres êtres sont dans une misère indescriptible. Le soir venu, ils se blotissent contre un pan de mur, cherchant à se préserver du froid en s'entourant d'un sac ou d'un débris de couverture.

Cela se passait en juillet 1921. Il n'y a donc pas très longtemps.

La question des minorités

Malgré ces hécatombes de Mersivan, malgré les appels réitérés des chrétiens d'Orient, la boucherie allait continuer. En août 1921, les habitants chrétiens de Zéitoun étaient cernés et l'entrée des bandes turques dans la ville fut suivie du massacre impitoyable des vieillards, des femmes et des enfants. C'était la vieille tactique qui continuait.

Ces évènements et d'autres semblables auraient dû constituer un solennel avertissement à ceux qui tendaient à se rapprocher des Turcs. Il n'en fut rien, et un accord franco-turc fut conclu à Angora le 20 octobre 1921 et ratifié par le gouvernement français.

Cet accord établissait un *modus vivendi* entre la France et le régime kemaliste. De plus, il prétendait régler la question des minorités ethniques dans un Empire ottoman régénéré.

L'article 6 portait que « les droits des minorités, solennellement reconnus dans le Pacte national, seront confirmés par lui

sur la même base que celle établie par les Conventions conclues à ce sujet entre les Puissances de l'Entente, leurs adversaires et certains de leurs alliés ».

C'était une allusion directe aux traités passés avec la Hongrie, la Bulgarie, la Grèce et la Pologne, dont les clauses relatives aux minorités portent sur :

1° La protection pleine et entière de la vie et de la liberté, sans distinction de race et de religion ;

2° Le libre exercice de toute foi, religion ou croyance ;

3° L'égalité devant la loi et la jouissance des mêmes droits civils et politiques, sans distinction de race et de religion ;

4° L'usage de la langue en matière de presse et de publication, dans les réunions publiques, et oralement ou par écrit, devant les tribunaux ;

5° La création et l'entretien par les minorités d'institutions charitables, religieuses, sociales et scolaires ;

6° La désignation par les communautés juives de comités scolaires assurant une part des fonds publics aux écoles juives (cette clause ne figure que dans le traité avec la Pologne).

7° L'engagement de mettre en vigueur un système électoral tenant compte des droits des minorités (cette clause ne figure que dans le traité avec la Grèce).

Un tel état de choses peut-il être appliqué aux communautés non musulmanes de Turquie ? Un premier examen de l'accord franco-turc fait répondre par la négative : le gouvernement kemaliste non seulement n'assure aucun droit nouveau aux communautés, mais prive celles-ci de tous les droits que les Puissances européennes avaient pu obtenir, au cours des siècles, des sultans et de la Sublime Porte en faveur des non-musulmans.

La loi fondamentale de l'Empire ottoman (1876) repose sur deux articles essentiels :

a) Le sultanat ottoman est en même temps le grand califat islamique ;

b) La religion de l'Etat ottoman est l'islamisme..., mais le maintien des privilèges religieux est garanti.

Jusqu'à ce jour, la diplomatie européenne avait insisté, auprès du gouvernement ottoman, sur la nécessité d'accorder et de garantir un statut spécial aux communautés. En 1839, le sultan Mahmoud II proclame le Rescrit impérial de Gulhané qui confirme les Privilèges assurés *ab antiquo* aux communautés. En 1856, un nouveau rescrit impérial garantit le maintien de ces privilèges. Ils sont derechef confirmés par le traité de Berlin (1878).

Le gouvernement d'Angora veut supprimer cette législation

spéciale des Privilèges et la remplacer par les droits des Minorités, insérés dans les traités de l'Entente. Au lieu de faire une concession à la France, il supprime en réalité les garanties accordées aux minorités. La Grèce, la Hongrie, la Pologne sont sécularisées et n'ont rien de comparable avec l'Etat Ottoman, islamique, dont le Quoran est la principale source législative. Dans l'Etat islamique turc, la législation spéciale des communautés non islamiques peut seule garantir la vie sociale des non musulmans. L'abrogation du système actuellement existant, sous le couvert de l'égalité civile, serait un acte d'hypocrisie et d'opression, un acte de réaction que les sultans ottomans n'ont jamais tenté. Ce serait un leurre. Que les dirigeants veuillent bien ne pas se laisser leurrer !

Réponses a quelques objections

Elles sont légion. On en citera quelques-unes.

On nous dit. Des clauses spéciales de l'Accord et des garanties supplémentaires assurent le respect des droits des minorités. Oui, mais ces clauses et ces garanties sont insuffisantes et illusoires.

On nous dit : l'amnistie stipulée dans l'Accord garantit les populations chrétiennes contre toute tentative de représailles. — Oui, mais l'amnistie n'empêchera pas qu'à l'avenir, des déportations, des pillages et des massacres aient lieu.

On nous dit : l'Accord stipule pour les minorités de Cilicie les mêmes droits reconnus aux minorités, en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie. — Oui, mais cette clause constitue en réalité un coup terrible porté aux quelques garanties dont ces minorités jouissaient de par les traités internationaux et par la Constitution même de l'Empire ottoman.

On nous dit : On leur accorde l'exemption du service militaire. — Oui, mais en réalité, cette exemption n'existe pas. Il y a simplement sursis d'appel pour une très courte période de trois mois seulement (1). Ce serait téméraire de penser que pendant ce très court espace de temps, la paix générale sera rétablie en Orient. Et que l'on se représente la torture morale de tous les chrétiens, lorsqu'ils se trouveront enrôlés avec les Turcs, qu'ils ont combattus. L'exemption du service militaire est un leurre. Dès le mois d'août 1914, le gouvernement turc décida d'exempter les chrétiens du service militaire contre le versement d'une somme d'argent. Ce gouvernement trouva le moyen assez

(1) Cette période est actuellement écoulée, et les chrétiens ont été enrôlés de force dans les rangs de l'armée ottomane.

lucratif, car, à trois reprises différentes, il l'employa, jusqu'au jour où, revenant sur la parole donnée, il décréta la mobilisation de tous les chrétiens en âge de porter les armes. Les Kémalistes en feront autant, dès que les circonstances l'exigeront.

Pour rassurer les opinions, on a nommé des commissions mixtes pour conserver les biens des absents. Cette mesure et la présence de Français inspireraient confiance, si, par définition, ces commissions n'étaient essentiellement provisoires.

On a donné mission à des consuls de veiller à la stricte application des garanties. L'envoi seul de cette mission prouve que le gouvernement français n'a qu'une confiance relative en la parole des Kémalistes. Que feront ces consuls lorsqu'il y aura de nouveaux massacres et de nouvelles déportations ? La présence des troupes françaises en Cilicie n'a empêché ni les hécatombes de Marach, ni celles de Hadjine. En 1896, malgré la présence des ambassadeurs et des marins des stationnaires, les Turcs ont massacré 10.000 Arméniens en deux jours, dans la capitale même de l'Empire ottoman.

Conclusion

Le 6 décembre 1921, la Ligue des Droits de l'Homme votait l'ordre du jour suivant :

« La Ligue des Droits de l'Homme,

« Douloureusement surprise de voir la France, qui a toujours protégé les opprimés, abandonner les populations chrétiennes de Cilicie sans avoir obtenu pour elles des garanties efficaces de sécurité,

« Espère que le gouvernement français voudra épargner à ces débris d'un peuple martyr le désastre d'un exode précipité par les rigueurs de l'hiver,

« Lui demande avec instance de leur réserver dans une région de la Cilicie un refuge provisoire jusqu'au jour où la France et ses alliés, remplissant leurs promesses, assureront à ces malheureux survivants des déportations, un foyer national où ils puissent vivre enfin la libre vie à laquelle ils ont droit. »

C'est en effet le minimum que l'on puisse et que l'on doive accorder aux Arméniens.

On représente la pauvre Turquie comme ayant le droit de vivre, elle qui s'est repliée sur elle-même, en Anatolie, berceau de la race. Les chrétiens ont autant de droit à la vie ; et pourquoi faire une pareille entorse à l'histoire ? L'Anatolie n'est pas plus le berceau de la race turque que la vallée du Danube ou le cap Matapan. L'Anatolie est le berceau des Grecs (Homère),

des Arméniens, des Jacobites, des Nestoriens ; le berceau des Turks, c'est le Turkestan. C'est de là qu'ils sont originaires. C'est là qu'ils pourront renouer la tradition ancestrale, c'est là qu'ils pourront faire bénéficier les peuples des bienfaits de leur administration, de leur valeur militaire, de leur goût très prononcé pour les arts, les sciences et les lettres.

Pourquoi parler d'un plébiscite dans des pays où, depuis 1894, on fait méthodiquement le vide et où l'on remplace savamment les chrétiens assassinés par des mohadjirs ((immigrés), mis subitement en possession de biens auxquels ils n'auraient même pas songé à prétendre ? On sait fort bien que, malgré les promesses et les engagements solennels dont on a abusé, les morts ne comptent plus et ne seront pas autorisés à apporter leurs voix à ce plébiscite ?

Il faut se placer en face de la réalité. Il faut faire acte de bonne foi. Les Arméniens, comme tous les chrétiens d'Orient, ont droit à la vie. Et puisqu'il est avéré qu'ils ne peuvent pas vivre sous un régime turc quelconque, qu'on se décide enfin, avant que ce soit trop tard, à leur octroyer ces foyers d'indépendance où ils pourront vivre leur vie. La vie chrétienne est aussi belle, aussi utile, aussi bienfaisante que la vie musulmane des Turcs, des panislamiques et des pantouraniens. A l'Europe, si elle ne veut pas marquer sa faillite définitive, de veiller à ce qu'il en soit ainsi fait dans le délai le plus bref. A la France, de faire prévaloir son intérêt qui s'est toujours confondu avec celui du Droit et de la Justice.

Frédéric MACLER
Professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités :

F. MACLER, *Autour de l'Arménie*. Paris, E. Nourry, 1917. [Consulter la bibliographie, p. III-XVI.]

Histoire:

Colonel BRÉMOND, *Notes historiques et géographiques sur l'Arménie*. Le Caire, Union générale arménienne, 1918.

Jacques de MORGAN, *Histoire du peuple arménien depuis les temps les plus reculés de ses annales jusqu'à nos jours*. Préface par Gustave SCHLUMBERGER. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1919.

Eglise arménienne :

Malachia ORMANIAN, *L'Eglise arménienne*. Son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent. Paris, E. Leroux, 1910.

F. MACLER, *L'Eglise arménienne*. Paris, E. Nourry, 1920.

Grammaire :

A. MEILLET, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. Vienne, Mékhitharistes, 1903.

Art (musique) :

F. MACLER, *La musique en Arménie*. Paris, E. Nourry, 1917.

Art (miniature et calligraphie) :

F. MACLER, *Miniatures arméniennes. Vies du Christ, peintures ornementales, X^e^ au XVIIe siècle*. Paris, Geuthner, 1913.

F. MACLER, *L'Evangile arménien. Edition phototypique du manuscrit* n°, 229 *de la bibliothèque d'Etchmiadzin*. Paris, Geuthner, 1920.

Art (architecture) :

J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*. Vienne, 1919.

Massacres :

H.-F.-B. LYNCH, *Armenia. Travels and Studies*. London, Longmans, Green and C°, 1901, t. II, p. 494-496, *Political*. [Indications bibliographiques pour les massacres antérieurs à 1901.]

A. ADOSSIDÈS, *Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie*. Paris, P.-V. Stock, 1910.

Emile DOUMERGUE, *L'Arménie. Les massacres et la question d'Orient. Conférence, études et documents*. Paris, Editions de « Foi et Vie », 1916.

Indications bibliographiques dans *Revue des Etudes arméniennes*, tome I (1920), p. 219, sous la rubrique *massacres*, et *ibidem*, t. I (1921), p. 488, sous la rubrique *massacres*.

Un souvenir de Monseigneur Lacroix

Mgr Lucien Lacroix, ancien évêque de Tarentaise, vient de mourir, emporté par une embolie, à Pougues-les-Eaux (Nièvre), le 27 janvier.

Ceux qui l'ont connu et aimé — c'est tout un — seront heureux d'apprendre que son successeur sur le siège de Moûtiers a fait, accompagné d'un groupe de prêtres du diocèse, le pénible voyage de Pougues pour assister à ses funérailles qui ont été présidées par l'évêque de Nevers.

Il est bon qu'il en ait été ainsi : sa liberté d'allure, ses fréquentations avaient éveillé à droite des préoccupations et des colères, à gauche des sympathies et des espérances qui n'étaient pas plus justifiées les unes que les autres. Les blocs ne lui inspiraient aucune sympathie, mais plein d'optimisme et d'amour pour le prochain, il courait des uns aux autres, disant aux rouges du bien des noirs et aux noirs du bien des rouges. Chacun de ses actes était pénétré d'un rare sentiment civique : il rêvait sans cesse au rôle spirituel de la France : au fond, la forme de son activité était surtout la conséquence du grand désir qui le possédait d'amener à la foi l'élite de notre pays.

L'étiquette d'évêque libéral qui a été dès le premier jour accolé à son nom a fait croire à beaucoup de gens que son catholicisme n'était qu'à demi orthodoxe. C'était une grande erreur. Il n'était pas théologien et le savait, mais sa foi en l'Eglise était aussi entière que profonde. A l'occasion, il la défendait, l'expliquait avec une bonhomie pleine de simplicité et de conviction qui pour être une méthode nouvelle en apologétique impressionnait fort ceux auxquels il parlait.

Un jour il mit en émoi un protestant chez lequel il était descendu, en demandant la permission d'aller seul au jar-

din, pendant une demi-heure pour dire son chapelet, il dut répéter le mot, non sans sourire très gaiement de la gaucherie avec laquelle son interlocuteur s'excusait de n'avoir pas compris du premier coup.

En rentrant il lui raconta avec tant d'affection et de confiance la méditation qu'il venait de faire en égrenant son chapelet, que ce champion du protestantisme en fut tout édifié.

Sur la tombe entr'ouverte, je voudrais raconter aux lecteurs un fait qui par lui-même n'aurait pas grande importance, mais où se marque son originalité, sa gaieté, sa finesse, son esprit toujours en éveil, sa désinvolture primesautière.

Le 14 novembre 1906, la rentrée des Facultés catholiques se déroula à Lyon, avec une solennité plus grande que jamais, due à la gravité des circonstances. Le cardinal Couillé, entouré de 23 évêques, présidait la messe du S. Esprit à la Primatiale. L'heure était grave pour l'Eglise de France : c'était au lendemain de la Séparation ; il y avait dans l'auditoire une émotion qui était presque de l'angoisse. Le 8 novembre précédent, un ministre d'Etat et un orateur qui depuis lors a prononcé bien des discours qui rendent un tout autre son, du haut de la tribune de la Chambre des Députés avait lancé une phrase qui avait fait le tour du monde.

« Nous avons dit à l'homme qui s'arrête au déclin du jour, écrasé sous le labeur quotidien et pleurant sur sa misère, nous lui avons dit qu'il n'y avait derrière les nuages que poursuit son regard douloureux que des chimères célestes, et d'un geste magnifique nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera pas. »

On comprend que cette sorte de proclamation hantât la mémoire de la foule qui encombrait la cathédrale de Lyon. Mgr Lacroix monta en chaire et prononça un discours sobre, digne, réservé, adressé surtout aux étudiants, qui fit une grande impression sur l'auditoire.

Le soir, l'évêque orateur était invité dans une famille

amie, où naturellement on ne parlait que du discours du matin. On l'entourait : des prélats, des prêtres, des dames lui prodiguaient des félicitations qu'il accueillait avec une gaieté malicieuse. Tout à coup une importante douairière entr'ouvrit le cercle qui s'était formé autour de lui, et à brûle-pourpoint lui décocha un compliment énorme. L'évêque répondit par un sonore éclat de rire : « Madame, ajouta-t-il, vous jouez en ce moment le rôle du démon de l'orgueil. Prenez garde, c'est très dangereux. C'est un canoniste qui vous le dit. Dangereux pour vous, car pour moi je viens d'être cuirassé contre ce genre de tentation. » Il se fit un grand silence, tout le monde était suspendu à ses lèvres. Sa figure rayonnait d'une saine malice. « Figurez-vous que vers 5 heures, j'ai senti le besoin de me promener au grand air, et je suis allé à la gare de Perrache y prendre les journaux de Paris. L'inspiration n'était pas mauvaise puisque j'y ai trouvé la cuirasse qui m'est nécessaire ce soir pour protéger ma modestie... et même mon simple bon sens... Ah ! ce clergé irrégulier, il nous est bien difficile à nous, pauvre clergé séculier, de pouvoir rivaliser d'éloquence avec lui! Mais est-il possible qu'aucun de vous ne soit au courant du sermon qui a mis hier tout Paris sous le charme ? » Il jeta un regard circulaire autour de lui et ne recueillit que des signes de dénégation. « Je vais donc, pour vous faire juges vous-mêmes de la puissance de cette éloquence, vous en lire un fragment. »

Et il déploya un grand journal dont ses voisines, malgré leur ardente curiosité ne purent pas distinguer le titre. Et il lut. Il lut non seulement comme un homme qui comprend ce qu'il lit, mais qui le vit : sa voix montait virile et chaude, voilée ça et là d'une pointe d'émotion vite réprimée.

« Vos savants affirment la loi d'évolution, mais à mesure qu'ils l'analysent plus profondément, ils découvrent que chaque moment d'évolution apporte quelque chose de nouveau, que, sous l'apparente continuité de cette évolution de surface, il y a une force perpétuelle de création,

de révélation, de révolution ; votre science, elle appuyait le monde sur la brutalité opaque et compacte de la matière, et voici que cette même science démontre aujourd'hui que la matière va s'évanouissant et s'idéalisant ; que l'antique opposition de l'éther impondérable et de la matière pesante se résout dans l'unité de l'universelle énergie et que cette énergie, par ses condensations prodigieuses, symbolise et annonce la volonté, par sa puissance rayonnante, symbolise et annonce la force de la pensée et de l'esprit.

Oui! agissez, prolétaires, travaillez, préparez l'avenir; moi, Eglise, je vous attends encore au lendemain. Dans le communisme le plus ample et le plus profond subsistera encore l'étroitesse des égoïsmes, la sombre impénétrabilité des âmes closes. Moi, Eglise, je vous proposerai non pas la coopération, non pas l'harmonie, mais l'ardente fusion des coeurs au centre de la vie d'une personnalité incomparable. Il reste malgré tout une grande individualiste, c'est la Mort, qui règle le compte de tous, mais qui le règle avec chacun d'eux, et qui, sur l'angle dur des tombes, brise les solidarités sociales et humaines. Eh bien ! moi, Eglise, au-delà de cette crise, au-delà de cette ombre, j'ai entrevu pour vous, j'ai annoncé pour vous, dans l'ample sein d'un monde renouvelé, une sublime reconstitution des solidarités humaines. Et puisque votre science constate que la nature s'élève de forme en forme, de degré en degré, sollicitée par un idéal qui est à mes yeux une force transcendante, moi, Eglise, j'ai devancé, j'ai anticipé la plus audacieuse espérance que puisse suggérer aux hommes cette loi d'évolution montante, et je vous apporte une promesse de vie que les révolutionnaires de la pensée et de l'action n'ont jamais égalée. Ainsi, revendiquez, agissez, montez, je ne frapperai pas des verges de l'absolutisme délirant les vastes démocraties mouvantes comme la mer, je ne ferai pas peser une immobilité stagnante sur cet océan remué par le vent qui vient du large et qui n'est peut-être que cet esprit de Dieu passant sur les eaux dont parlent mes anciens livres, mais je

mettrai une lueur d'espérance surhumaine à la cime de toutes les vagues soulevées. »

Il se tut, et il s'écoula un instant d'hésitation pour les uns, de recueillement chez les autres. Le regard des hommes se tournait d'instinct vers un prêtre vénérable dans la soutane duquel semblait ne vivre qu'un pur esprit. On le savait très au courant de la prédication contemporaine: De qui est-ce donc ? lui demanda-t-on. « Je ne sais pas, fit-il, comme sortant d'une profonde rêverie : Mais c'est bien beau. »

Cependant l'évêque qui s'était assis, se relevait : « Voyons, Mesdames, vous êtes toutes de bonnes chrétiennes et vous avez entendu nos principaux orateurs, trouverez-vous l'auteur de ces paroles ? — Une voix pleine d'autorité répondit aussitôt : « C'est certainement du P. Monsabré ». — « Hélas non, Madame, le pauvre Père est en train de se mourir au Hâvre ». Dans les groupes de dames on entendit murmurer divers noms de prédicateurs plus ou moins connus et à chacun l'évêque répondait. Non. Non. Les hommes plus prudents ou plus orgueilleux se tenaient cois. La maîtresse de maison intervint pour prier l'évêque de satisfaire l'unanime curiosité : Ce sermon ou plutôt ce discours a été prononcé hier par le R. P. Jaurès. La surprise fut si grande qu'il dut répéter, oui, par le R. P. Jaurès, à la tribune de la Chambre des Députés.

Il y eut de l'émoi dans l'air, mais le maître d'hôtel ouvrit à deux battants la porte de la salle à manger et le cortège se forma.

Jaurès n'a probablement jamais connu cette histoire. C'est regrettable, car il aurait été homme à la comprendre et à la goûter. Son discours fut loin d'avoir le retentissement de celui de Viviani prononcé quelques jours avant dans la même enceinte. L'un et l'autre appartiennent à l'histoire religieuse de la France contemporaine et les réflexions que suggèrera leur comparaison seraient profitables à tous, car elles ont déjà tout le recul nécessaire pour les apprécier en toute sérénité.

SOCIUS ET TESTIS

UNE EXODE TRAGIQUE

EN DAUPHINÉ

Comment furent anéanties les Eglises réformées de la vallée de la Romanche

Près de Vizille, dans le département de l'Isère, et courant du Nord-Ouest au Sud-Est, s'ouvre la fertile et pittoresque vallée de l'Oisans baignée par la Romanche. Cette rivière alimentée par les glaciers de la majeure partie du Pelvoux, coule avec impétuosité à travers des abîmes, des rochers, des vallons bien cultivés et d'antiques forêts de sapins. Rives et plateaux étaient habités au XVIIe siècle par une population intelligente, honnête et laborieuse.

Les châtelains et les agriculteurs de ce coin du Dauphiné avaient accepté de bonne heure les doctrines réformées. Depuis longtemps, en effet, des colporteurs vaudois, la balle de marchands forains sur le dos et des « précepteurs de la jeunesse » ou instituteurs, venus du Piémont, du Queyras et du Briançonnais, sillonnaient les villages alpins, les uns vendant des objets [illegible]rie et de toilette aux maîtresses de maisons, d'autres s'offrant à instruire les enfants pendant les mois d'hiver, tous distribuant des « évangéliaires », c'est-à-dire des manuscrits sur vélin des Psaumes de la pénitence, de l'évangile de St-Jean [illegible] l'épître de St-Jacques. La vérité religieuse avait ainsi pénétré peu à peu dans les vallées du Guil, du Drac, de l'Isère, de la Romanche. En ce qui concerne plus spécialement celle-ci, plusieurs centres de l'Oisans, tels que Villard d'Arène, La Grave, Auris, Le Fresnay, Mizoën, Besse, Clavans, Mont-de-Lans, Bourg-d'Oisans avaient organisé de petits groupes de fidèles, où déjà en 1556 des diacres lisaient en famille la Parole Sainte et de rares livres de piété. L'un d'eux, le 15 mai 1558, Benoît Romien, de Villard d'Arène, fut brûlé vif et montra un tel héroïsme dans les flammes « qu'en lui resplendissait la majesté de l'esprit du Seigneur » (1).

(1) *Bulletin histor.*, XVIII, p. 532.

Toutefois, ainsi que dans le reste de la France, les pasteurs manquaient. Aussi, voyons-nous, le 12 mars 1562, André de Ponnat, conseiller au parlement de Grenoble, s'adresser à Calvin pour le prier de procurer un prédicateur « aux frères de Clavans et de Mizoën dans l'Oisans, qui l'ont chargé de cette mission. Le zèle que je leur connais, joinct que la cause est de soy digne, fait que je vous ai bien voulu écrire la présente, vous suppliant leur vouloir faire ce bien que de les assister et favoriser en cet endroit, comme je crois que ferez » (1). Le réformateur ne put faire droit pour l'instant à cette légitime requête, « les pasteurs étant alors marchandise rare » comme il le disait à Jeanne d'Albert. Les guerres civiles allaient, d'ailleurs, se déchaîner sur notre malheureux pays et les villages qui constellaient les bords de la Romanche, devaient changer plus d'une fois de maîtres, au cours des tragiques évènements des années suivantes.

L'Edit de Nantes ayant enfin pacifié la patrie, les commissaires-exécuteurs de 1599-1600, Lesdiguières, d'Illins et de Vic, reconnurent pleinement leur « droit d'exercice » à ces fiers montagnards qui venaient de défendre avec héroïsme la liberté de conscience. Des églises emportées par la tempête, se réorganisèrent à Bourg-d'Oisans et Mizoën ayant pour annexes Auris et Le Fresnay, à Besse dont dépendait Clavans et qui possédait un temple depuis 1592, à Mont-de-Lans et à La Grave. Des pasteurs de mérite, comme Jean d'Espagne, l'ardent adversaire des Arminiens, Daniel Sarret, plus tard professeur à l'Académie de Die (1611), le savant Paul Baccuet, qui devait plus tard remplir les mêmes fonctions à celle de Genève (1632), Siméon Coing, député au Synode national de Charenton (1644), Jean Terrasson « prêté » à Lyon (1662), entretenaient au milieu de leurs coreligionnaires ces convictions inébranlables qui allaient donner à quelques-uns d'entre eux le courage de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile.

Les protestants, comptant sur les Déclarations royales de 1652 et de 1666, se livraient paisiblement à leurs travaux, tout en fréquentant avec assiduité leurs assemblées de culte, lorsque soudain l'orage éclata. Il est vrai qu'en 1664, les commissaires-exécuteurs de l'Edit de Nantes, Arbalestier de Montclar et Bochart de Champigny, s'étaient partagés sur le maintien de leurs paroisses et qu'en 1665 le temple de Mizoën avait été démoli, sous le futile prétexte que ce village devait être considéré comme une annexe non autorisée de Bourg-d'Oisans désigné lui-même comme le centre le plus important de la population réformée. Cependant, comme ni le roi ni son Conseil ne se

(1) Crespin, édit., de 1564, p. 297.

pressaient pas de rendre leur jugement sur des centaines d'autres cas soumis à leur attention, ils gardaient encore quelque confiance en l'avenir. L'inquiétude s'empara d'eux, lorsqu'un bon nombre de protestants des autres provinces et plusieurs de leurs amis ayant quitté la France, Louis XIV condamna à mort, le 13 août 1669, ceux qui les imiteraient. Elle redoubla et se changea en douleur, quand on jeta par terre tous leurs lieux de cultes, ou qu'on les affectât à d'autres usages, de 1681 à 1684 (1) ; elle devint de l'épouvante, lorsque la Révocation fut prononcée et que des compagnies de dragons envahirent leur vallée jusqu'alors si tranquille. Au milieu de scènes révoltantes, les missionnaires bottés réussirent à extorquer des abjurations à quelques-uns d'entre eux, qui en face de leurs maisons saccagées et de leurs familles en pleurs, consentirent à faire « leur soumission » devant le curé de l'endroit. A ce moment, Mizoën avec ses 1.200 habitants presque tous protestants et malgré l'interdiction de ses services religieux, passait pour le boulevard de la Réforme dans l'Oisans ; Besse en comptait 1000 sur 1400 âmes, Clavans 180 sur 200 : la même proportion se faisait remarquer dans les autres villages.

***

Comme s'ils avaient prévu les persécutions de toutes sortes qui allaient de nouveau fondre sur eux et dont les Déclarations du 16 mai 1682 et du 11 septembre 1685 les menaçaient, beaucoup de ceux qui sous la violence et la terreur avaient changé de religion, avaient eu la bonne fortune de gagner l'hospitalière Genève. Ils y avaient été si fraternellement accueillis que 6 d'entre eux résolurent de revenir au pays natal, pour engager leurs frères à suivre leur exemple et s'offrir à les conduire.

Cependant le roi-soleil, devant les milliers de religionnaires qui prenaient chaque jour la route de l'exil, sentait la colère le gagner : il avait signé l'Ordonnance du 30 mai 1685 qui, modifiant celle du 13 août 1669, condamnait aux galères perpétuelles ceux qui tenteraient de se réfugier à l'étranger. De plus, Cardin Le Bret, intendant du Dauphiné, avait écrit le 20 octobre 1685, aux consuls des communautés de la Romanche : « Messieurs, j'apprends que des religionnaires et même quelques

(1) La salle de prières de Bourg-d'Oisans avait été fermée le 30 août 1665; le temple de Clavans fut démoli le 29 janvier 1681, celui de Besse devint une maison d'école le 29 décembre suivant, celui de Mont-de-Lans fut rasé le 5 janvier 1682 et celui de La Grave le 13 mars 1684 : il venait d'être achevé. — *Arch. Nation.* série TT, cart. 330. — Registres du consistoire de Nîmes : 8 juin 1678.

nouveaux convertis de notre localité ont passé depuis peu en Savoie. Avertissez ceux qui y sont, de cette qualité, que s'ils s'absentent je serai obligé de faire raser leurs maisons, et si vous ne faites en sorte que ce désordre cesse absolument, on sera obligé d'envoyer des compagnies dans votre communauté et dans les voisines de Savoie pour garder les passages » (1). Quatre jours plus tard, il leur adressait une sorte de circulaire leur prescrivant « d'arrêter les personnes soupçonnées de vouloir déserter et promettant à ceux qui les dénonceraient le tiers des effets dont ils se trouveraient saisis lors de leur capture » (2).

C'est sur ces entrefaites qu'arrivèrent les exilés de Genève. C'étaient Paul Coing et Daniel Bouillet de la Grave, Jean Augier, Etienne Eustache, André Bernard et Pierre Bernard de Besse. Ils expliquèrent que l'on pouvait arriver sans trop de péril à la cité de Calvin, par l'étroite vallée de la haute Romanche, les cols du Lautaret et du Galibier, pour se diriger de là sur St-Jean-de-Maurienne, Montmélian, Chambéry, Aix-les-Bains et Rumily. Malgré les ordres comminatoires de Cardin Le Bret, ils triomphèrent des dernières hésitations en se proposant comme guides et en faisant observer que les gardes-frontières avaient été retirés, à cause des deux mètres de neige qui ensevelissaient les défilés sous leur blanc linceuil.

On prit les dernières mesures. Les réformés de Bourg-d'Oisans devaient passer par les gorges de l'Infernet, pendant que ceux d'Auris descendraient sur Le Fresnay et que les réfugiés de Mizoën, de Clavans, de Besse et de Mont-de-Lans, qui étaient les plus éloignés viendraient les y rejoindre. Le rendez-vous général était à La Grave.

Aussi, une animation extraordinaire règnait dans toute la vallée, au mois de mars et dans la première quinzaine d'avril 1686. Les protestants vendaient fièvreusement leurs maisons, leurs champs, leurs bestiaux, à vil prix, enfermaient dans des sacs doublés de peaux d'agneau ou de chevreau leurs objets les plus précieux (3), pendant que leurs femmes cousaient sous leurs robes dans des saccoches de toile ou de lin, les bijoux de famille qui avaient échappé à la rapacité des dragons. Il est à remarquer que les catholiques qui avaient profité de cette aubaine, gardèrent tous le secret : malheureusement, il n'en fut pas de même des prêtres, ainsi qu'on va le voir.

(1) Archives municipales de Besse : Affaires militaires, Carton EE.

(2) *Ibid.*

(3) Un sac semblable ainsi que d'autres objets rappelant de dramatiques souvenirs, se trouvent au Musée du désert : Salle du Dauphiné. On y voit aussi le modèle des croix huguenotes en argent qui ont été distribuées par milliers à nos héroïques soldats pendant la grande Guerre.

Tout le monde fut exact à l'endroit et à l'heure indiqués : et, alors... à la grâce de Dieu !

***

C'était le 26 avril 1686, à minuit. Deux colonnes de fugitifs, au nombre de 246 et séparées par 28 mulets portant des enfants et des objets précieux, cheminaient sur la route conduisant du Fresnay à La Gravê. La première comptait environ 150 exilés parmi les plus robustes et les plus déterminés, la seconde des vieillards et des femmes âgées de Mizoën, du Fresnay et de Mont-de-Lans. On traversa le Lautaret (2075 mètres d'altitude), au milieu des neiges et, laissant à droite Villard-d'Arène, on se dirigea vers le col du Galibier (2658 mètres), couvert de glaces. On le franchit, on descendit sur Valoire et St-Michel, et après des fatigues inouïes vaillamment supportées par tout le monde, on déboucha dans la plaine de St-Jean-de-Maurienne. Les réformés prenaient leurs dispositions pour contourner la ville, lorsque soudain, ils entendent les cloches sonnant à toute volée et voient des compagnies de soldats, ainsi que des paysans armés de faulx et de fourches, accourant vers eux : en un instant, ils sont entourés, frappés, dévalisés et bientôt conduits dans la forteresse et les prisons de la cité savoisienne. Qu'était-il donc survenu ?

Rien que de très simple.

Les curés des villages que l'on s'apprêtait à quitter, en voyant quelques semaines auparavant les protestants céder à bon compte leurs demeures, leurs meubles et leurs champs, avaient compris qu'un vaste exode se préparait. Ils avertirent aussitôt le commandant et les consuls de la capitale de la Maurienne : ceux-ci firent leurs préparatifs, si bien que les réfugiés en arrivant à deux ou trois kilomètres des remparts qu'ils voulaient éviter, furent surpris par leurs ennemis et « tous enveloppés dans le malheur » (1).

On demanda des instructions à Victor-Amédée II, duc de Savoie, alors tout à la dévotion de Louis XIV. Pour complaire à son redoutable voisin, dont il suivait servilement la politique depuis le commencement de la *Guerre de la Ligue d'Augsbourg*, il avait interdit, le 4 novembre 1685, aux fugitifs français de se fixer dans ses Etats, et le 31 janvier 1686, il avait condamné ses

(1) Jean Giraud, originaire de La Grave, et heureusement arrivé avec sa famille à Vevey, à la fin de 1686, a laissé un fragment de *Journal*, racontant sa fuite et dans lequel nous glanons des détails intéressants sur l'exode de ses compatriotes au printemps de la même année : Cf. *Bullt. histor.*, XIV, 252.

propres sujets au bannissement s'ils refusaient d'abjurer et à mort ceux qui pratiqueraient le culte réformé. Il répondit donc au commandant et aux consuls de St-Jean-de-Maurienne d'avoir à livrer imédiatement les prisonniers au roi de France, en les faisant escorter jusqu'aux frontières. Il y avait déjà huit jours que les malheureux étaient gardés dans le château-fort et les cachots de la place, lorsque cet ordre arriva. Comme Cardin Le Bret avait été remplacé en Dauphiné par Etienne-Jean Bouchu, personnage perdu de mœurs et criblé de dettes, ce fut celui-ci qui chargea les colonels de deux compagnies du régiment d'Arnolfini, exclusivement recruté parmi les bandits de la pire espèce, d'aller recevoir les fugitifs entre Montmeillan et Chapareillan. De plus, il adressa ces quelques lignes au président du parlement de Grenoble, le 5 mai 1686 : — « Il serait très à propos, que la punition de ce crime fût prompte et peut-être même qu'une exécution sur les lieux serait d'une grande importance, car on m'écrit de toutes part que les habitants qui restent, aussi mauvais convertis que ceux qui se sont enfuis, étaient prêts de suivre cet exemple ». (1)

La première troupe de ces infortunés fit son entrée à Grenoble le 8 mai et se composait de 137 personnes, (34 hommes, 36 femmes, 36 jeunes filles et 41 petits garçons ou fillettes). (2). Comme les prisons de la place St-André et celles de l'Arsenal étaient déjà encombrée de religionnaires, on fut obligé de parquer les nouveaux arrivés au Jeu de Paume de la place Ste-Claire et dans une vaste étable de l'hôtel de Marseille. On arracha des bras de leurs parents 51 enfants, « hors ceux qui étaient à la mamelle » et on les entassa dans les salles de l'hôpital. — « Qui n'a vu cette séparation des pères et des mères !... Ce fut un deuil et de tels cris que les plus endurcis papistes ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes »... (3).

La seconde troupe, comptant 109 exilés, (80 femmes, 26 jeunes filles et 3 petits enfants) des villages de Mizoën, Le Fresnay, Mont-de-Lans, arriva trois jours plus tard. On fut très embarrassé pour les loger : on se décida à les jeter encore à l'hôpital. Ecrivant au marquis de St-Ruth, de sinistre mémoire, le 15 mai (1686), le major Leclair lui disait : «... Ceux-ci n'avaient rien du tout, les Savoyards les avaient entièrement pillés : pour les autres, ils avaient plusieurs mulets que les officiers de cava-

(1) Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français : Section des Manuscrits, Dauphiné, T I V, n° 442 , folio 192. -- *Album du Dauphiné*, T. VIII, n° 661 , folio 93, manuscrit.

(2) Archives de l'Hôpital de Grenoble, E 144 : 359 feuil. in-4°. — E 7 : 481 feuil., in-4°.

(3) Jean Giraud : *Journal*, op. cit. p. 252.

lerie gardèrent, et les cavaliers prirent tout ce qu'ils avaient de bon dans leur bagage ; du moins ce que l'on a conduit ici, n'est que vieux chiffon ». De son côté, l'intendant Bonchu se préoccupait du surcroît de dépenses qu'allait occasionner cette foule de malheureux et il recommandait, le 23 mai, au directeur de l'hôpital (1) de « mettre à leur nourriture toute l'économie possible ».

Vêtus de loques sans nom, entassés dans des pièces où ils ne pouvaient respirer, ayant à peine de qui apaiser leur faim, les uns et les autres étaient dans un état pitoyable. Pendant que Le Camus, évêque de Grenoble, allait visiter les églises de la vallée de la Romanche, notamment La Grave, où « il exhortait les nouveaux convertis à faire leur devoir de catholiques romains », le parlement consacrait un mois et demi à de minutieuses informations. Enfin le 22 juin (1686), il rendit son jugement et condamna :

Pierre Bernard, 38 ans, de Besse, à mort : l'exécution devait avoir lieu dans son village ;

André Bernard, 24 ans, à mort : il devait être pendu devant l'église catholique de Mizoën ;

Etienne Eustache, 23 ans, à mort : il devait subir le dernier supplice sur la place du Breuil (Grenette) à Grenoble, et sa tête clouée au poteau ;

Les trois autres guides Jean Augier, Paul Coing, Daniel Bouillet, aux galoères perpétuelles ;

76 femmes ou filles, à être « rasées et recluses dans le lieu qui sera à ces fins ordonné pour y demeurer leur vie durant. Pour les autres hommes, femmes et enfants envers qui le roi a bien voulu user de sa clémence, le parlement les renvoie hors de cour et de procès : cependant pour les femmes au nombre de 24, il ordonne qu'elles seront mises dans la maison de propagation pour la foi de la présente ville, pour y demeurer deux ans et y être instruites dans la religion catholique, apostolique et romaine ». (2).

En attendant que l'on eût préparé la sinistre demeure où elles devaient consumer le peu de jours qu'elles devaient encore passer en ce monde, elles adressèrent le 22 juillet (1686), une requête navrante au parlement dans laquelle on lit :

« A Nosseigneurs du parlement : supplient très humblement les femmes de Besse et de Mizoën qui sont détenues à l'hôpital,

(1) Le 18 octobre 1689, Louis XIV accorda à ce personnage, 2000 livres à prendre sur la régie des biens des religionnaires pour « l'indemiser des dépenses faites pour la nourriture et l'entretien des nouveaux convertis » : Archives de l'Hôpital de Grenoble : comptes de Canal, E, 7. — Ce fut le prix du sang.

(2) Archives de l'Hôpital de Grenoble, op. cit.

que depuis qu'elles ont été traduites par ordre de la cour, il y en a deux qui sont décédées et que toutes les autres sont tombées malades et en danger de perdre la vie, si la cour n'a la bonté d'ordonner qu'elles soient éloignées du dit hôpital. Par dessus, il y a des femmes qui sont enceintes et leur fruit peut périr, faute d'être secourues dans leurs nécessités. La cour ayant toujours été de coutume d'ordonner l'élargissement de ceux qui sont détenus, alors qu'ils sont malades et en danger de mort, comme sont les dites suppliantes, pour changer d'air, et afin qu'elle soit parfaitement informée de la maladie et du danger où les dites suppliantes sont exposées, elle aura la bonté de commettre un des médecins de la présente ville et faire rapport de l'état où elles sont à présent et de la nécessité qu'il y a de pourvoir à leur élargissement du dit hôpital, où il y en a quelques-unes qui ont été mises dans des chambres, pour être soignées dans leurs indispositions et maladies ».

Le parlement consentit à charger le docteur Morin de se rendre auprès des captives et de s'assurer de leur situation. En arrivant, il trouva l'une de ces malheureuses qui avait déjà rendu l'âme, une autre à toute extrémité et venant de donner le jour à un enfant mort, « toutes également atteintes de fièvres continues, d'érésipèles, de douleurs à la tête », et il conclut son enquête par ces mots : — « Les moins malades tomberont dans les mêmes maux que celles qui le sont dangereusement, si on ne les renvoie dans leur pays ».

***

Il est à remarquer que l'arrestation des exilés avait excité une vive curiosité dans toute la population de Grenoble et que leur entrée dans la ville avait été appréciée de différentes manières. Quad on vit ces infortunés endurer sans murmure d'indicibles souffrances, quand on entendit les cris déchirants des 51 enfants que l'on arrachait des bras de leurs parents, quand on aperçut les convois emportant au cimetière des suppliciés, les cadavres des malheureuses qui avaient succombé à la faim et au désespoir, — cette curiosité devint de la compassion. Elle se changea en admiration, quand on assista au martyre héroïque d'Estienne Eustache et que l'on sut avec quel courage Pierre Bernard, à Besse, et André Bernard, à Mizoën étaient montés à la potence.

On a beau être fanatique, l'on reste homme par quelque coin du cœur.

Le rapport du docteur Morin laissa le parlement fort perplexe. — Est-ce l'opinion publique qui fit fléchir sa volonté ? Est-ce l'humanité qui l'emporta ? Est-ce la crainte de voir les malheureuses enfermées à l'hôpital descendre peu à peu dans la tombe ?

La Cour revenant sur son arrêt du 26 juin ordonna la libération des prisonnières. Mais ici Jean Giraud ajoute dans son *Journal* avec une tristesse indicible : « ... Et de ces pauvres femmes, partie sont mortes à l'hôpital et celles qui se sont retirées chez elles y sont mortes quelque temps après, toutes de la même maladie, ayant mangé d'un même pain... »

Malgré ces effroyables barbaries, les derniers protestants « opiniâtres » des églises de la Romanche, bravant tous les périls, réussirent à passer en Suisse et dans le Brandebourg. Immédiatement, leurs biens furent mis en régie : 10 maisons furent démolies, et à Besse seulement 60 autres furent affermées à des étrangers ; la demeure du pasteur fut attribuée au maître d'école (1).

A Clavans, au moment de leur départ, les réformés apprenant l'arrivée imminente des cavaliers de la maréchaussée, s'entendirent avec les quelques catholiques de l'endroit, pour hisser un drap mortuaire au sommet du clocher de l'église : les estaffiers étant survenus demandèrent pourquoi l'on avait mis une si funèbre bannière à l'édifice. Le consul répondit : « C'est en signe de deuil, parce que la population est en ce moment décimée par une épidémie terrible ». A l'instant, ces preux tournèrent bride au galop, ce qui permit aux fugitifs de gagner la frontière.

Les « Missions » de Le Camus, évêque de Grenoble, des dragonnades incessamment renouvelées, des amendes ruineuses infligées aux nouveaux convertis ne faisant pas « leur devoir », les obsessions de curés fanatiques, l'éducation cléricale donnée dans toutes les écoles, finirent par avoir raison de la foi et de la piété des derniers religionnaires de l'Oisans, qui n'avaient pu prendre la route de l'exil. — « On ne fait jamais si bien le mal que lorsqu'on le fait avec conscience » a dit M. de Bonald.

Au XVIIIe siècle, malgré les efforts de Jean Bérenger, prédicant du désert, nous ne rencontrons presque plus de réformés dans ces villages. En 1822, Félix Neff, alors suffragant du pasteur Bonifas, de Grenoble, en découvrit quelques-uns au Fresnay, l'ancienne annexe de Mizoën, le lieu de rendez-vous des fugitifs de 1686. Il les groupa, leur nombre grandit un peu, et plus tard, à l'instante prière du pasteur Scipion Arnaud, le consistoire y ouvrit une salle de culte, le 1er septembre 1847. Depuis lors, ils sont régulièrement évangélisés.

Connaissent-ils leur passé si beau, si tragique et si grand ? — C'est douteux : ils ont paru étonnés, quand nous leur en avons parlé.

Beaucoup de protestants ignorent leur héroïque et magnifique histoire.

André MAILHET

(1) Archives muicipales de Besse : Affaires militaires, carton EE.

LA TRAGÉDIE RUSSE

Peuple Français ! Toi qui a tellement lutté et souffert pour l'idéal, écoute le cri d'angoisse qui ne cesse d'arriver des campagnes du Sud de la Russie autrefois si riches, et qui ne sont plus qu'un vaste désert.

Dans la vallée de la Volga, une région plus grande que la France, et, jusqu'ici, grâce à sa fertilité habituelle, un des greniers du monde, la sécheresse a sévi si fort que les récoltes de 1921 ont complètement manqué, ou n'ont rendu que 1 %.

Sans des secours immédiats, une population de vingt à vingt cinq millions d'âmes risque de périr de faim. Des milliers sont déjà morts.

Représentez-vous votre patrie depuis le Pas-de-Calais jusqu'aux Pyrénées, entièrement dévastée ; votre pain fait de feuilles d'arbres, de sabots de chevaux, de glands et de poussière, horrible à voir, à sentir et à manger ! et dont la ration journalière est 125 grammes ; vos pères et mères errant les yeux hagards, des villes à la campagne et des campagnes à la ville à la recherche d'une nourriture qui n'existe plus et rendant leur dernier soupir sur les routes sans avoir rien trouvé ; vos enfants n'ayant plus que la peau et les os — de vrais squelettes — et vos bébés chéris n'ayant même plus la force de pleurer, et mourant comme des mouches ; et partout enfin des tas de cadavres nus dont les vêtements ont été pris pour les vivants et dont les figures angoissées dépeignent les tortures par lesquelles ils ont passé avant que la mort les ait délivrés. Le fossoyeur du cimetière de Buzuluk affirme qu'il n'est plus possible de compter les morts ; *on les amène par charretées.*

Voilà un tableau très faible de ce qui se passe actuellement en Russie. La réalité est bien pire encore. Il est impossible de la dépeindre.

En outre, il faut lutter contre l'inévitable résultat d'une telle catastrophe. Le typhus, le choléra et la peste, qui ne manqueront pas, notez-le bien, de se répandre peu à peu d'un bout

de l'Europe à l'autre, si nous ne faisons pas dès à présent des efforts immenses pour enrayer le mal à sa source.

Presque tous vous avez, autrefois, placé en Russie de l'argent qui, pour le moment ne vous rapporte rien.

Malgré cela, ouvrez de nouveau vos cœurs et vos bourses à cet appel déchirant et montrez au monde entier, dans un grand élan de générosité que, par votre devise : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, vous entendez la liberté de donner également à toutes les misères, le bonheur de vous donner vous-mêmes et la fraternité avec tous vos semblables, surtout avec tous ceux qui souffrent et qui meurent.

Ce geste de générosité aura deux résultats. Il vous créera dans ce peuple que l'on aura secouru une génération qu'une reconnaissance profonde attachera fortement à la France.

Il fera aussi revivre le courage chez ces braves paysans qui résistent, par un effort héroïque, à la tentation de se nourrir du grain destiné à la semence.

Tendez-leur la main ; ils ont besoin de vivres, de vêtements, de remèdes, de grains pour les semailles, de savon, de lait concentré pour les enfants, de *tout*.

Qu'il ne soit jamais dit qu'aucun Français, qu'aucune Française ait fermé l'oreille à ces millions d'êtres humains qui nous crient dans leur désespoir : ..

Venez nous secourir !

Mais on objecte peut-être que les dons n'arrivent pas à bon port ; que les affamés à qui seuls ils sont destinés n'en profiteront pas.

Lisez donc ce qui suit, et vous verrez qu'il existe des voies sûres et des portes grandes ouvertes par lesquelles passeront au plus vite tous les secours que vous désirez envoyer.

Nous sommes heureux de constater que d'autres agences ont actuellement une libre entrée dans le pays, mais nous nous bornons à n'esquisser que les activités dont nous pouvons nous porter garant.

En 1914, quelques membres de la Société des Amis (Quakers) sont partis pour la Russie, se sentant poussés à venir en aide à ceux qui souffraient des résultats de la guerre.

A la suite du bouleversement du pays en 1917, ils durent se retirer pendant dix-huit mois. Mais, depuis le mois de mars 1920, le Gouvernement russe reconnaissant leur œuvre purement humanitaire, leur a accordé non seulement toute liberté d'action et toute facilité de transport, mais les bâtiments, les bureaux et le personnel nécessaires à la distribution efficace — distri-

bution qui se fait de la façon la plus consciencieuse et la plus méthodique.

Moscou est leur dépôt central. Les vivres achetés dans d'autres pays sont expédiés de Londres, Anvers, Rotterdam, Dantzig et Bergen jusqu'au port de Reval sur la côte de l'Esthonie. Là, sous la surveillance des agents des Amis, les caisses passent à la douane, sont chargées dans des wagons *scellés*, et arrivent ainsi à Moscou, où le bâtiment que le Gouvernement a mis bénévolement à la disposition de cette œuvre de charité se trouve au bord même de la voie. La transmission des secours dans la région dévastée par la famine se fait ainsi avec la plus grande célérité.

Depuis mars 1920 jusqu'en décembre 1921, sur les 40.000 caisses (2.262 tonnes) envoyées en Russie, une seule n'est pas arrivée à sa destination et le Gouvernement en a remboursé le montant, soit 70.000 francs environ.

Dans Moscou même, où la misère est grande, les Amis fournissent depuis longtemps du lait concentré à plus de 13.000 enfants dans les institutions et en dehors.

Il y a quelques mois, le Gouvernement les a priés de se charger du ravitaillement de tout le département de Buzuluk, de plus de seize mille kilomètres carrés (une étendue représentant 3 ou 4 départements de la France).

Avec les vivres qu'ils possédaient, les Amis comptaient distribuer à la fin de l'année 100.000 rations par jour et en janvier atteindre le chiffre de 3 à 400.000.

Ils avaient déjà établi dans plus de 130 villages des cuisines qu'ils approvisionnaient.

Mais les dernières nouvelles envoyées par ceux qui dirigent l'œuvre annonçaient qu'après Noël tous les stocks seraient épuisés, et que dès le commencement de cette année, il faudrait 5.000.000 *de francs par mois* pour suffire à la tâche.

Une lettre datée du 18 décembre dit que, dans plus d'un village, la cuisine ne fonctionne plus parce que les paysans qui en étaient chargés *sont tous morts de typhus*.

A Genève, en octobre 1921, le Dr Nansen, qui a connu les souffrances du froid et de la faim dans ses voyages au Pôle Nord, a prié les Amis de multiplier leurs efforts, leur personnel et leurs dépôts, en attendant que lui-même et M. Hoover, chargés par le Conseil de la Société des Nations du ravitaillement de la Russie, puissent faire parvenir les subsides du monde entier.

Les Américains ont cédé 3 ou 4 vieux camions de guerre qui avaient inauguré leur mission pacifique dans les régions dé-

vastées de la France et l'avaient ensuite poursuivie pour la lutte contre le typhus et la tuberculose dans l'Europe Centrale où 130.000 enfants ont été secourus et nourris. Ils la continuent aujourd'hui en Russie et vous pouvez chacun prendre votre part, si petite qu'elle soit, à cette grande œuvre de sauvetage.

Avec 20 francs vous pouvez sauver une vie pendant un mois.

Quelques fillettes d'un pensionnat se sont privées de dessert et ont envoyé comme résultat 200 francs.

Des négociants suédois envoient 5.000 trousseaux d'enfants.

Quelle sera votre part ?

Par l'exemple de vos propres renoncements, par vos collectes autour de vous, soutenez ceux qui vous supplient de là-bas d'envoyer des secours avant qu'il ne soit trop tard, avant que le flot que les entoure n'ait submergé tous ceux qu'ils cherchent à sauver.

Soyez ainsi, chers amis de France, des entraîneurs sur la route divine de la Bienfaisance et de la Bonté.

Ethel L. MATHER.

QUINZE JOURS DANS L'ALLEMAGNE

DE LA CONTRE-RÉVOLUTION

(Du 9 au 24 mars 1920)

L' « authoress » de ces lignes appartient à l'une des nations neutres du centre de l'Europe, nation ayant récemment, par un vote national, adhéré à la « Société des Nations ».

Cette dame occupait, avant la guerre, un poste de confiance dans une des maisons de la plus haute aristocratie berlinoise. Mise en demeure de partir dans les 24 heures, deux ans après la déclaration de guerre, elle ne put emporter aucun des objets qu'elle avait recueillis, présents ou achats, durant ses longues années de vie berlinoise, et qui, à eux seuls, constituaient une collection du plus haut intérêt.

Après les épreuves de la guerre, son premier souci, à la conclusion de l'armistice, devait être de retourner à Berlin s'enquérir de l'état de la famille presque royale dont elle avait été, tant d'années, la confidente et l'intendante. Elle tenait aussi à rapporter dans sa patrie ses bagages, — ceux du moins qui avaient échappé aux pillages révolutionnaires. Nous donnons le récit de ce voyage d'affaires et d'affection, tel qu'il nous fut relaté, après avoir, en outre, pris la précaution de soumettre à la voyageuse les notes rédigées d'après ses récits, afin que rien d'exagéré ou de faux ne nous eût échappé.

Il s'agit donc de l'irrécusable témoignage d'une ancienne et fidèle amie de l'Allemagne, que les présentes circonstances de la tourmente mondiale ramenèrent à une plus juste, à une plus saine neutralité ! Nous certifions l'absolue authenticité des moindres détails de ces pages.

Cecil DUVAL

I

Jusqu'à la frontière suisse, le voyage se poursuit sans incidents. Les trains helvétiques, confortables sans raffinement, et qui, pour cette raison peut-être, sont restés, malgré la guerre,

ce qu'ils étaient avant la guerre, nous paraissent en ces jours de désorganisation générale particulièrement appréciables. Puis nos prévisions se réalisèrent ; la frontière fut franchie sans incidents, papiers et bagages étant en règles.

C'est ainsi que nous remontâmes, à deux heures et demie de l'après-midi, dans un train devant arriver à Berlin le lendemain à neuf heures et demie du soir. Mais déjà en observant mes voisins et voisines, qui ne sont plus du tout ceux du convoi suisse, certains détails d'un comique achevé m'engagent à sourire ; voyageurs et voyageuses ne sont plus vêtus à la mode d'aujourd'hui, mais au hasard des vieilles armoires, des vieux fonds de malles, habillés aux caprices des modes baroques, surannées de ces derniers lustres. Pour les dames, surtout, c'en devient ahurissant. En ces jours de jupes strictes et brèves, les amples robes à godets, les vastes cloches de jadis, paraissent caricaturales. On a peine à supposer que les femmes d'il y a dix ans aient pu s'embarrasser de telles superfluités. Et dire qu'il en sera de même dans une vingtaine d'années, alors que nos petites nièces feront carnaval avec nos jolies toilettes d'aujourd'hui — *sic transit gloria mundi.* — Mais le train continue sans s'occuper de mes réflexions esthétiques.

Cette fois nous roulons bien sur vraie terre allemande. A travers la portière, mes yeux ne cessent d'observer. Mes premières impressions sont douloureuses, couleur de misère ; les quelques enfants entrevus au bord de la voie, ont tous l'air plus rachitiques les uns que les autres. Et le bétail ? Du peu que j'en vis, mieux vaut n'en point parler. Quant à la campagne, elle n'est plus cultivée du tout, c'est un chaos inextricable, au milieu duquel émergent des maisons branlantes en si mauvais état qu'elles ont l'air de devoir s'écrouler au moindre coup de vent. Sur le seuil de ces logis sordides, plus de vieilles, la quenouille à la main ; tout est fermé, clos, désert — on le discerne, on le sent, la guerre, la grande guerre, l'affreuse guerre mondiale a semé partout la misère ; elle a fait le vide, et quel vide!

II

Berlin ! nous voilà à Berlin ! — Quel spectacle, Dieu du ciel et des armées! — la capitale nous apparaît dans un indicible désordre, dans un indescriptible état de délabrement. Tout, absolument tout à la portée de la main, des yeux, est sale, sale à ne pas se croire surtout à Berlin ; je le dis pour ceux qui, comme moi, ont conservé le souvenir d'une capitale incessamment lavée à grande eau, et comme vernissée au-delà du vrai-

semblable ! — Les rares fiacres affichent des prix exorbitants — plus trace de ces tramways électriques dont la capitale s'enorgueillissait jadis. Enfin, par chance, surgit un véhicule fermé qui consent à me recueillir ; il y aura un supplément de trois marks pour mon sac à main, de proportions cependant fort modestes.

Il me faudrait l'abondance d'un Balzac pour dépeindre l'abandon des rues jadis si scrupuleusement entretenues ; d'ailleurs, j'ai autre chose à faire qu'à observer, car l'état de ma guinbarde, menaçant ruine à chaque tour de roue, m'inspire des craintes d'autant plus étonnantes qu'autrefois pas un clou ne manquait à ces fiacres, à ces tramways dont Berlin, et avec raison, se vantait, mais peut-être avec pas assez de discrétion ! *Germania* ne brilla jamais par la modestie !...

Tant bien que mal, nous voici pourtant à destination ; je reconnais la façade de l'hôtel princier où nous sommes attendue : je la reconnais avec émotion, cette façade tant de fois accueillante, qui conserve pour moi, tout l'attrait d'un visage familier : c'est d'ici que je suis partie, voici cinq années, au milieu de terribles perturbations domestiques, et avec une angoisse dont ma mémoire a conservé l'effroi. Je me croyais tout à coup rajeunie d'un lustre, et, tout éveillée, il me semblait vivre en plein songe ; ces architectures tant de fois contemplées et comme disparues au lointain de ma mémoire, elles sont là devant moi, pareilles à ce qu'elles étaient au jour tragique de mon départ...

Sitôt la monumentale porte franchie, dès les premières poignées de main, j'allais pourtant m'apercevoir, hélas ! que si les rigueurs de la guerre avaient à peu près épargné le décor — les personnes, en revanche, avaient beaucoup pâti, beaucoup vieilli... ces dures années de guerre ont pesé doublement sur ces épaules déjà fatiguées par l'âge, et mon cœur s'émotionne à retrouver les maîtresses de céans amaigries et déprimées, au point qu'elles n'ont plus l'air que d'être les ombres de ce qu'elles avaient été aux beaux jours de l'heureuse vie d'autrefois.

Un détail, tout à l'heure, me fera saisir, sur le vif, la cause de ce désolant état de choses ; au premier repas que nous prîmes en commun, avec une certaine ostentation, peu dans ses habitudes, l'hôtesse me fit remarquer un rôti de porc modestement entouré d'une sauce incertaine ; et comme l'on trouvait que je ne poussais pas les exclamations de rigueur, la Princesse de m'expliquer que ce petit morceau de viande était un grand luxe en mon honneur, qu'il avait coûté : 90 marks !... Ainsi, tout à l'avenant ! le coût de la vie est devenu invraisemblable... la

chétive poule au riz du lendemain, une vieille « carne » dont on n'eût fait aucun cas avant la guerre, avait été payée 50 marks !... Je passe cent détails de ce genre et conclus que pour manger à sa faim dans le Berlin de la contre-révolution, il faut être millionnaire.

L'hôtel lui-même en tant que construction, n'a pas trop souffert ; le temps des réquisitions s'est passé en douceur ; les hautes relations des possesseurs lui auront sans doute valu d'échapper au sac dont la plupart des demeures furent les victimes ; à part deux chambres qui ont été cédées et qui sens dessus-dessous sont complètement détériorées, la demeure a repris ses apparences d'autrefois ; mais, il convient de le noter, cet état de choses reste un traitement spécial, à grand peine obtenu par les hautes protections et les puissantes amitiés des habitants au Grand Quartier Général.

III

Dès le lendemain, au cours d'autres visites dans les hôtels et maisons voisines, j'allais « de visu » me rendre compte de notre situation privilégiée ; d'abord, ce ne sont pas deux ou quatre chambres qui auront été réquisitionnées, mais *toutes* les chambres ; aussi la plupart des hôtels de l'aristocratie de noblesse ou d'argent ne sont plus que des chaos, évoquant des idées de lendemains d'incendie ou de tremblements de terre !

Le jour de la contre-révolution, qui fut un samedi, les soldats ont débouché de partout, arborant le drapeau rouge blanc et noir de l'ancien empire des Hohenzollern ; ils se sont installés dans les appartements par petits groupes, et comme ils trouvaient la plupart des maisons sens dessus-dessous, ils ne se sont pas gênés ; or comme il s'agissait de grossiers soudards auxquels manquait depuis longtemps la forte discipline d'autrefois, on comprend ce que je veux dire. Quoique leurs intentions fussent meilleures, ils n'en ont pas moins continué l'œuvre de dévastation des révolutionnaires.

Comme signe des temps, je noterai qu'il est impossible de sortir sans avoir en poche son passeport ; toutes les rues sont barricadées de fils de fer, à se croire en pleines tranchées, et, à chaque barricade, il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire ses papiers. Si l'on est en règle, la circulation n'est pas trop entravée, et je me souviens avec un certain agrément que nous avons fait de longues promenades, même le soir, mais toujours à pied, s'entend, tramways et fiacres ayant complètement disparu ; quelles singulières impressions me causaient ces rues vides de tout véhicule ! A chaque carrefour, des rassemblements

orageux, entourés d'une foule passive, mais une femme avertie en vaut deux ; je savais qu'il ne fallait pas s'approcher de ces groupes hétérogènes, où les discussions dégénèrent souvent en batailles, et en batailles si violentes, que nul ne pouvait se vanter d'en être impunément spectateur ; un mauvais coup est plus vite attrapé qu'il n'en faut de temps pour l'écrire. Parfois, pour varier les plaisirs, la police, sans explication, emmène tout le monde au poste, et avant de pouvoir s'expliquer et d'être relâché, vous en avez, en mettant les choses au mieux, pour une vaste demi-journée !

Notons, au hasard des promenades, visages et paysages : tous les magasins par exemple, sont inexorablement clos de grilles de fer, mesures de précaution bien compréhensibles, étant donné que les étalages sont garnis d'objets et de victuailles de tous genres ; les prix seuls, défiant tout commentaire, font comprendre que cette abondance n'est qu'un décor à l'usage de rares privilégiés. Les oranges se vendent 3 ou 4 marks la pièce; il n'y a pas de café au-dessous de 38 marks la livre ; la piquette la plus ordinaire coûte 20 marks le carafon, la bière est également hors de prix ; ces exemples suffisent à indiquer les prix fantastiques qu'atteignent les *délicatesses* chères aux palais berlinois ; sur plusieurs devantures, un écriteau en lettres rouges affirme, — mesure de précaution — *qu'il serait inutile de vouloir cambrioler, les marchandises étant emportées chaque soir.* A côté des viandes de conserves assez nombreuses (les vieux stocks ont dû être mis à réquisition), la graisse est plutôt rare ; les étalages contiennent surtout des « Ersatz », dont il serait, pour l'estomac, imprudent d'user ; pas trace de lait ; la loi n'en permet d'ailleurs qu'un quart de litre par enfants ou par vieillard ; et, pour le beurre, c'est pis ; 20 grammes seulement par personne et par semaine ; encore faudrait-il savoir où s'en procurer ; pour ma part, je n'en ai pas aperçu une coquille durant mes quinze jours de Berlin !...

Ainsi se passaient assez pittoresquement mes journées ; observer est une distraction comme une autre que j'ai toujours prisée ; j'apprenais ainsi, à connaître le vrai caractère de la contre-révolution allemande.

Un matin, par exemple, en traversant l'un des quartiers de l'ouest, presque solitaire à cette heure, je remarquai un couple âgé, marchant à petite distance ; il ne respirait point l'abondance, mais l'ordre et le désir de tenir tête quand même ; à sa redingote élimée, mais veuve de taches, l'entêté vieux bourgeois exhibait encore le ruban blanc rouge et noir d'autrefois. J'allais m'en étonner, lorsqu'un passant les arrêtant, leur cria d'une

voix malsonnante : Holà ! les grands-pères ! ces couleurs ne sont plus de saison ; votre montre retarde ! c'est rouge blanc et or, qu'il faut arborer, pour être à la page ! » Ecarlate de colère, le vieux monsieur tire prestement de sa poche un volumineux trousseau de clefs, qu'il s'apprêtait à lancer à la tête de l'insolent ; mais sans lui en laisser le loisir, ce dernier s'éloigna en pirouettant avec de grandes révérences et un pied de nez magnifique !...

Les Berlinois, qui, lorsqu'ils ne sont point aveuglés par l'orgueil, ne manquent pas d'un certain esprit d'à-propos, n'ont pas vu d'un oeil charmé le changement de leurs couleurs nationales ; ils ne se gêneront pas pour vous glisser dans le tuyau de l'oreille cette explication confidentielle : l'or, voyez-vous, c'est le passé, le rouge, c'est le gouvernement actuel, et le noir, il n'y a pas d'illusions à conserver, c'est l'avenir !...

Nos soirées étaient plus monotones ; peu de personnes avaient, en effet, le courage de se hasarder dans les rues privées de lumière, où les mauvais coups se distribuaient à tous les carrefours ; théâtres, music-halls, même les salles de conférences religieuses étant fermés, le plus sage semblait de rester au logis, et, afin d'épargner l'éclairage coûteux et difficile à alimenter, de demeurer dans l'obscurité à épiloguer avec plus ou moins d'esprit ou de philosophie sur les difficultés de l'heure présente — des coups de fusil ponctuaient les ténèbres, rappelant l'urgence de rester chez soi, entre soi, pour soi !...

Les Berlinois se voyaient même privés de leur cher Jardin Zoologique. Depuis longtemps déjà, les animaux exotiques avaient été abattus pour suppléer aux insuffisances de l'alimentation ! Ceux qui ont connu le Berlin d'avant la guerre auront peine à s'imaginer de ce que peut être un Berlin sans Jardin Zoologique, car ce n'est pas exagéré de prétendre qu'autrefois un cinquième de la population allait y passer ses soirées. Vous le voyez, le plus raisonnable était de devenir casanier, puisque indépendamment des dangers qu'elles présentaient, les rues offraient à chaque coin, sitôt la nuit tombée, des spectacles peu édifiants ; la moralité, depuis longtemps descendue au-dessous de zéro, laissait toute licence à la bestialité humaine ; la faim qui fait sortir les loups des bois faisait aussi sortir de partout, des hétaïres du plus bas étage : « *Glissons, mortels, n'insistons pas* » !... et continuons notre promenade.

Au ministère de la guerre, les traces de la révolution sont encore évidentes, effrayantes, quoique des plâtriers amateurs se soient de leur mieux, et ce mieux ne vaut pas grand chose, escrimés à faire disparaître les traces des journées terribles ; de-

vant les magasins mis à sac, des palissades de planches furent hâtivement élevées, en sorte qu'à première vue on pourrait croire qu'il s'agit de commerçants faisant réparer leurs devantures : jusque dans ces détails, vous retrouvez la duplicité congénitale à l'esprit allemand.

Comme aperçu du coût de la vie et des possibilités de bien-être qu'elle présente encore, racontons qu'ayant rencontré deux demoiselles de mon pays qui n'avaient pas pu quitter l'Allemagne, et que je retrouvais dans un état de délabrement à faire pitié, je crus devoir les convier à un thé copieux ; or, ce jour-là, le gaz faisant défaut à la maison, je dus les conduire à la pâtisserie et leur offrir ce qu'il s'y trouvait ; pour trois tasses de chocolat et trois portions de gâteau aux pommes recouvertes d'inquiétants flocons blancs, qu'on affirmait être de la crème fouettée, trois portions dont il n'y avait pas à se donner une indigestion, on nous compta 11 marks 50 !... tandis qu'il me paraissait impossible d'aller au-delà de la seconde bouchée, ces demoiselles qui depuis longtemps ne vivaient que de privations, se délectèrent à qui mieux mieux ; mon impression de tristesse s'appariait à celle éprouvée à la vue d'une mendiante relevant et grignotant un vieux trognon à demi-pourri ; quant au chocolat, il n'avait de chocolat que le nom, cela était plus compréhensible puisque pour en obtenir, quand on parvient à en découvrir, il faut donner de 100 à 110 marks le kilo ; même les tablettes qu'ont toujours aimé à grignoter les écoliers sont marquées 11 et 12 marks la pièce.

Renoncez à l'espoir d'obtenir du café qui ne soit point de l'orge rôti ; si vous l'acceptez, faute de mieux, vous en trouverez à 36 marks la livre, et tout à l'avenant.

Cependant, comme la gourmandise ne perd jamais ses droits, pendant que j'étais à Berlin, on vantait fort des saucissons de chèvre qui coûtaient 40 marks le kilo. Bien discrètement, j'en conviens, je me suis souvent demandé d'où pouvaient bien provenir toutes les chèvres qui auraient dû servir à leur fabrication. Car, et ceci n'est point un mystère, la chèvre n'est nullement un animal fréquent en Allemagne. De mauvaises langues, il est vrai, m'ont affirmé que l'animal cher à Théocrite n'était pour rien dans la confection de ces saucissons dont le goût avait un relent dont je conserverai toute ma vie le dégoût ; il est donc bien possible qu'ils fussent emplis d'une purée de chiens et de chats crevés !...

IV

Le jour de notre départ approchait — tout arrive — ma permission de séjour étant limitée, je ne pouvais

espérer de la voir prolongée ; l'inquiétude donc, ce jour-là, était générale ; les racontars de plus mauvaise augure circulaient ; les trains, me disait-on, partaient quand ils le pouvaient et n'avançaient qu'avec circonspection, craignant des catastrophes à tous les passages à niveau. D'ailleurs, depuis longtemps, les moindres places avaient dû être retenues, et bien fou serait celui qui, au dernier moment, eût prétendu trouver, ne fût-ce qu'un coin de couloir où se caser. J'écoutais ces discours d'une oreille perplexe, sachant qu'il fallait m'en aller, sous peine de perdre les bénéfices de mes passeports, sauf-conduit et autres papiers de tous genres, de toutes dimensions et de tomber dans un mâquis d'ennuis dont je ne parviendrais jamais à me tirer. A seule fin de me renseigner, je fis donc plusieurs courses à la gare. A défaut des tramways toujours absents, de vastes voitures maraîchères garnies de bancs rustiques facilitaient le trajet. On en était quitte à 3 marks 50 la place. A la gare, de nouvelles difficultés m'attendaient ; quelle que fût l'heure où je m'y présentais, je la retrouvais toujours encombrée de la même foule patiente, inlassable, qui pouvait rester là, debout, des heures et des heures, à attendre un train, un renseignement — en vérité, l'on ne saurait dire quoi ! ?

Enfin à force de démarches et de contre-marches, dont je passe le détail, j'obtins l'assurance que, certain soir, je pourrais obtenir une place dans un train allant jusqu'à Fransfort ; après, on ne savait plus ; on ne pouvait rien me dire de précis, je m'informerais sur place ; me voilà donc retournant dare dare à la maison faire mes adieux, rouler mon baluchon, et en route ! à la grâce de Dieu !

Mais durant les quelques instant où j'avais été absente, l'aspect des choses s'était déjà modifié ; c'était la révolution ! je retrouve une place envahie de soldats, toute crépitante de coups de feu ; alourdie par mes nombreux paquets que je ne puis me résoudre à abandonner, je me traîne aussi rapidement que possible vers l'entrée de la gare, baissant la tête, pas brillante du tout ; enfin, voici la porte du hall, je m'y précipite affolée et tombe au milieu d'un détachement de soldats de la « *Reichswehr* » qui, baïonnette au canon, défendait la place. Devant ma fièvre, la discipline fléchit, et je suis admise ; il en était temps, car, la fusillade reprenant de plus belle, je vois tomber à mes côtés un homme mortellement atteint ; un autre qui ne vaut pas mieux nous inonde de son sang. La situation s'aggravant de minute en minute, mes voisins finissent par s'épouvanter et craindre un investissement final, dont il y aurait eu peu de chance de sortir indemne !

C'est ainsi que nous passâmes de bien mauvaises heures à espérer le train annoncé pour huit heures et demie. Dès que je le vis paraître, il me sembla, illusion sans doute, que la situation s'améliorait ; quoique j'eusse un billet de IIe classe, j'obtenais une excellente place dans un compartiment de Ire classe ; inutile de dire que toutes les banquettes étaient occupées plutôt deux fois qu'une. L'élément étranger dominait. Je ne saurais préciser à quelle heure — car au milieu de transes pareilles j'avais perdu toute notion du temps — le convoi se mit à rouler. Dès lors, quoique nombre de fois nous soyons restés en panne, en pleine campagne, à la grande terreur des émigrants, nous continuâmes, sans incidents graves, notre terrible voyage. Je vous assure pourtant que le lendemain au matin, en nous retrouvant sains et saufs, au complet, en gare de Francfort, nous nous regardâmes les uns les autres avec une stupéfaction prodigieuse. Je vis plusieurs dames âgées joindre les mains et adresser au Créateur une fervente prière de reconnaissance. En vérité, c'était bel et bien à péril de mort que nous venions d'échapper !

Dans la capitale du Main, jadis si fastueuse, décors et habitants ont déjà quelque peu repris leur figure d'avant la guerre ; un petit tour en ville ne nous a pas montré une capitale trop détériorée, quoique dans un état de saleté impressionnant, surtout après la belle ordonnance d'autrefois ; dans un modeste « Bar », notre dîner composé d'un potage, d'une viande avec purée de pommes de terre et d'une salade, était acceptable, la viande comprise. Le prix de 18 marks par tête l'était moins ; mon petit café digestif qui était presque du café ne me coûtait que 1 mk 50.

En route ! en route ! et cette fois, pour cette bonne et brave Suisse où nous allons rentrer dans la paix, la lumière et même l'abondance !

Mais assez épilogué !

Nous voilà donc dans un wagon ; ici aussi, les places sont toutes occupées et les couloirs encombrés de voyageurs assis sur leurs valises ; mais quelle différence dans les attitudes et les visages ! Chacun se plaît à raconter sa bonne fortune d'avoir pu échapper à l'enfer prussien. Nous aurons un départ charmant ; une légère fièvre de conversation anime les esprits : on rit, on bavarde, on brode un peu, tant et si bien qu'à l'arrivée il y a du déchet — et nous débarquerons épuisés et défraichis de notre dernière nuit d'Allemagne.

Il était 11 heures 30 du matin lorsque nous entrâmes dans la gare allemande de Bâle.

LE MOIS

Les morts. — Le pasteur Gilard. — Paul Picard. — L. Enjalbert. — Leur exemple et leur pensée. — Le pasteur Léopold Monod. — L'oncle et le neveu. — Quelques souvenirs d'Adolphe Monod. — Différences et rencontres. — L'unité fondamentale. — Jeunes et vieux. — L'exemple de nos paysans.

Quand on porte dans son cœur le souci des églises, de toutes les Eglises issues de la Réforme française, on ne peut qu'être affligé par le départ de ceux qui, à leur poste, selon leurs conditions personnelles, les ont fidèlement servies.

Sait-on ce que représente de science, de large culture, de dévouement aux petits, de fidélité aux principes, d'influence profonde sur plusieurs générations, un nom comme celui de M. Gilard, ancien pasteur d'Eynesse ? Nos églises sont remplies de ces pasteurs modestes et travailleurs qui, sans bruit, pendant des années, besognent dans des paroisses lointaines, transmettant aux jeunes ce qu'ils savent, visitant, consolant, prêchant de parole et d'exemple la vie chrétienne dont ils sont eux-mêmes des reflets. Et cela, souvent, au milieu de l'ingratitude de « fidèles » qui font le compte facilement des erreurs pastorales, mais non point si volontiers celui des dévouements renouvelés et obscurs que le ministère exige de ceux qui l'ont accepté et choisi. Le « protestant » n'est point complimenteur. Que de pasteurs s'en vont dans leur repos sans que ceux qui les apprécient et les aiment le leur aient jamais dit ! Il y a des exceptions, c'est entendu — mais l'observation générale reste juste, je le crains.

N'est-il pas permis, quand un serviteur de Dieu s'en va, de dire : il a fait ce qui était en son pouvoir ? Il ne s'agit pas de faire d'un pécheur un saint. Il ne s'agit pas de glorification mondaine, mais de dégager dans une personnalité, à côté des défauts inhérents à notre pauvre nature, le don de Dieu, l'élément divin spécifique qui peut être donné en exemple à ceux qui restent.

Je pensais à ces choses en assistant, l'autre jour, au service liturgique de M. le pasteur Picard, de l'Etoile. Il n'avait voulu que cela ; il fallait s'incliner. Mais, tout de même, en entendant une musique trop savante pour moi et des textes tirés de l'Ecri-

ture qui n'ont toute leur force de consolation que lorsqu'ils sont en quelque sorte traduits à l'âme contemporaine par des mots d'aujourd'hui, je pensais aux deux volumes de *Sermons* de M. Picard que j'ai lu autrefois et qui sont empreints d'un moralisme de bon aloi. Je pensais au petit livre sur la Vie future que l'ancien pasteur rédigeait et publiait presque à la veille de sa mort et je me disais qu'une parole extraite de ces livres, du dernier surtout, résumant la certitude et l'expérience de toute une vie pastorale, aurait pu faire plus de bien que la liturgie un peu froide dont je suivais sans enthousiasme le développement.

J'imaginais avec quel recueillement et quelle émotion la famille affligée et les amis du pasteur disparu, eussent entendu ces *novissima verba*, ce testament d'espérance et de foi. J'ai peu connu M. le pasteur Picard. Je sais pourtant que pendant un long ministère, il a été pour beaucoup d'âmes un appui moral et une force spirituelle. Cela suffit assurément pour que je m'incline avec respect devant son souvenir.

Il m'a été donné, au contraire, de rencontrer quelque fois le vieillard aimable, souriant, spirituel qu'était le pasteur de Nîmes, M. L. Enjalbert. En m'associant à ce témoignage, je suis heureux de reproduire ici quelques lignes consacrées par M. le pasteur Fayot, dans le *Foyer protestant*, à son vénéré collègue. On ne les lira pas sans y trouver une réelle édification.

Comme prédicateur, dit M. Fayot, le pasteur Enjalbert abordait de préférence les sujets de morale ou proprement religieux. Sa parole était improvisée dans la forme, toujours imprégnée du vieux « respect de la dignité de la chaire », respect dont il déplorait parfois l'absence ou l'insuffisance dans la prédication moderne. Il recherchait et, chez les autres, appréciait avant tout la pensée juste, le sentiment vrai. D'une prédication qui l'avait intéressé, sinon ému, il nous disait : « Il ne suffit pas de bien travailler une question ; il faut d'abord qu'elle vous ait travaillé ».

Il a peu publié, soit que sa facilité d'improvisation le détournât d'écrire, soit que, par une excessive pudeur, il jugeât ses discours ou travaux indignes de la publicité On a de lui deux ou trois travaux présentés à l'Académie de Nîmes dont il fit partie plusieurs années et qu'il présida à son tour, avec une distinction et un tact unanimement reconnus. Ces discours, ces études (1) suffisent du moins à faire apprécier la pénétration

(1) Citons : Erasme et la Réformation (*thèse*). — *Sermons ou conférences :* La source du courage [1876]. — La jeune fille pieuse [1885]. — Le sentiment religieux [1885]. — L'Expérience [1892]. — *Etudes :* A propos du Réveil [1890]. — Les religions d'autorité et la religion de l'esprit d'après A. Sabatier [1904]. — Oblitérations du sens moral [1898]. — Le poète Fabié [1896]. — De la misanthropie à propos du Misanthrope [1904].

et la sagacité de son jugement et gardent, de ce chef, un intérêt permanent.

Ennemi des neutralités, même bien intentionnées, L. Enjalbert avait, de bonne heure, pris rang dans le protestantisme libéral : mais nul n'était plus tolérant, plus disposé à discerner ce qu'il y avait de bon dans des milieux spirituels différents du sien. Il insistait sur la nécessité de cultiver une foi positive, la foi du cœur. « Il ne sert de rien, disait-il en 1876, à une Assemblée libérale, à Nîmes, de revendiquer la liberté, si ce n'est pas pour entrer en communion plus directe avec le Dieu de Jésus ». Communion avec Dieu par le sentiment religieux, éclairé et vivifié par celui de Jésus-Christ, voilà le principe auquel il revenait sans cesse. Ce principe foncier de la vie chrétienne, ainsi qu'un esprit averti et une jeunesse d'âme toujours renouvelée, ont préservé sa pensée et même sa parole de se démoder avec les années ou de paraître dépaysées en regard de l'évolution du libéralisme vers une pensée et une vie religieuses plus spécifiquement chrétiennes. Cette évolution a coloyé sa pensée et sa foi sans les heurter ou les troubler. Seules, certaines tendances plus ou moins nouvelles, non spéciales d'ailleurs au libéralisme, nous voulons parler du « christianisme social », déconcertaient un peu sa conception d'une religion avant tout individuelle et intime ou alarmaient sa prudente vieillesse.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il vivait sa foi ? Elle s'est traduite en particulier dans sa confiance, dans sa sérénité. Il se plaisait à la formuler entre autres, dans la parole humble et triomphante où le Christ, au sein des ténèbres de la croix, a concentré la sienne : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains !* »

C'est dans cette parole qu'il résolvait finalement le problème de la mort et de l'au-delà : elle exprimait ici l'élan de l'âme qui brise la porte close par un acte de confiance et d'espérance, en attendant le jour, maintenant levé pour lui, où l'être qui a pensé, douté, espéré, aimé, souffert, franchit la porte mystérieuse, passant de l'ombre à la lumière, de la lutte au repos, des entraves de la chair à la plus libre activité de l'être spirituel, des affections qu'on laisse pour un temps à celles qu'on retrouve pour toujours »

Le pasteur Léopold Monod qu'une mort rapide et douce vient d'enlever à Strasbourg où il s'était retiré près de ses enfants, était le fils de Frédéric Monod, le frère par conséquent du Dr Gustave Monod, l'ancien doyen de la Faculté de Montauban, de Théodore Monod, retiré à Dieu lui-même l'an dernier, de M. Emile Monod établi dans les Indes. Il était le petit-fils de Jean Monod, fondateur de la famille en France.

Il semble que la famille Monod soit destinée à représenter les types divers de la piété ou de la pensée protestante dans notre pays. Jean Monod père fut le représentant d'un protestantisme, très honorable, mais un peu froid, tel qu'il était sorti de la réaction anti-religieuse du XVIIIe siècle. Les excès dogmatiques du siècle précédent, les erreurs de conduite qu'ils avaient entraînés, l'intolérance dont il avait donné des preuves multiples, avaient fini par provoquer la haine et le mépris qu'il fut de bon ton de professer au temps de Voltaire et de Diderot pour le christianisme tout entier.

J. J. Rousseau, le premier et quasi seul, avait osé, au milieu d'une société pourrie, réclamer les droits de Dieu sur l'homme et séparer la cause de Jésus-Christ de celle de ses prétendus représentants. Il l'avait fait avec un tel éclat do style et une sincérité si évidente, que son action fut immédiate et profonde sur ses contemporains et sur les générations qui suivirent. Si la Révolution resta religieuse, sauf dans la courte crise de « déchristianisation » provoquée par l'esprit réactionnaire du clergé, c'est à Rousseau qu'on le doit. On retrouve Rousseau dans Kant et, en France, il est le maître religieux de Mme de Staël, de B. Constant dans sa dernière période, et de Chateaubriand lui-même. Le langage de Rousseau transparaît dans la prédication protestante de la fin du XVIIIe siècle et dans celle du XIXe siècle commençant. Moi-même, j'en ai perçu l'écho dans les belles citations qu'aimait faire un prédicateur comme Eugène Bersier.

Malheureusement un sous-Rousseauisme avait aussi fait son apparition dans les chaires. Par réaction contre la dogmatique sèche, autoritaire, polémique et anti-pratique qui s'était prolongée très tard parmi nous, des prédicateurs avaient semblé faire table rase des éléments spécifiques du christianisme et, par plus d'un côté, ils n'avaient pu satisfaire longtemps les âmes par une prédication tombée dans la banalité utilitaire.

On sortait des malheurs et des ruines de la Révolution et de l'Empire. On avait soif d'autre chose. Ce fut la réaction du Réveil. Sous le rapport de la pensée, le Réveil se borna, malheureusement, à relever les thèses calvinistes du XVIIe siècle rajeunies par Malan ou Gaussen. Ce juste reproche fait par un Vinet ou un F. Kuhn au Réveil ne doit pas nous empêcher de voir que, sous le rapport de la piété, de la vie religieuse, de l'activité évangélique et fraternelle, il apportait quelque chose de jeune, de vivant qui fit son succès. Frédéric Monod, gagné à Genève par le mouvement du Réveil, fut un de ses introducteurs à Paris. Son frère Adolphe Monod en fut le prédicateur éloquent et passionné. Qu'Adolphe Monod fût éloquent, il suffit pour s'en convaincre de relire un de ses discours ; qu'il

fût passionné, cela ressort également de sa parole et de sa vie. Saisi jusqu'au fond de l'âme par la théologie du Réveil, il la prêchait à Lyon sans aucune considération de prudence pastorale. L'Eglise réformée n'était pas restée immobile depuis l'heure de la Réforme. Elle n'avait pas oublié tout à fait que qui dit Réformation dit liberté. La soumission à l'Evangile, l'amour du Christ et de Dieu, la foi, ne signifient pas pour un « réformé » la soumisssion totale à telle ou telle doctrine tirée logiquement, à ce qu'ils croient, de l'Evangile par certains impérieux docteurs. Or Ad. Monod était devenu l'adversaire passionné de cette idée. Pour lui, l'église réformée qui n'acceptait point la doctrine qui avait révolutionné son âme n'était plus que « désordre pur, ténèbres pures, incrédulité pure, incrédulité revêtue du nom de Christ !... Ce n'est plus l'église de Christ, c'est l'église du démon, c'est l'assemblée de Satan. »

L'église ainsi dépeinte par un abus trop évident des mots, c'était l'église que Samuel Vincent s'efforçait de vivifier dans son âme par un livre devenu un de nos textes classiques. Naturellement, une agitation violente fut le résultat de cette prédication d'Adolphe Monod et de quelques autres dans le même ton. » L'Eglise de Lyon, dit un contemporain, n'a pas cru pouvoir rester plus longtemps dans un état si violent. Elle a estimé qu'il y avait scandale insupportable à entendre un pasteur déclarer en chaire ses collègues ministres de Satan, et son église ministre de Satan. Elle a donc proposé à l'unanimité la destitution de M. Ad. Monod. »

C'est ce qu'il est classique d'appeler l'acte d'intolérance du Consistoire de Lyon.

Pour nous, ce qui nous surprend, c'est que le jour où Adolphe Monod prononçait sur son église ce jugement si radical, il n'en soit pas sorti de lui-même. Ce fut, au reste, ce qui se produisit. Révoqué par le Consistoire, Ad. Monod créa cette Eglise libre de Lyon dont son neveu Léopold Monod devait être le pasteur pendant la plus grande partie de son existence.

Mais voyez combien est vaine toute la tentative de fixer une église issue de la Réforme dans une doctrine immuable ! Je suis bien persuadé que la *foi* d'Adolphe Monod et celle de son neveu se rejoignaient dans les hauteurs — mais, certes, leur doctrine fut essentiellement différente. Léopold Monod fut un penseur et un écrivain remarquable. Tout ce qu'il a publié est à lire. Voyez son *Problème de l'autorité*, ses *Esquisses de Morale évangélique*, ses *Nouvelles Esquisses de Morale évangélique*, son *Caractère de Calvin d'après sa correspondance*, ses articles dans la collection de la *Revue chrétienne*. Les jeunes qui ignorent ces pages se privent de beaucoup de lumières et d'édification. L'idée qui fut celle d'Adolphe Monod, tout au moins dans sa période lyonnaise, que l'on est dans la vérité, qu'on est

agréable à Dieu, quand, sur le témoignage de l'autorité compétente ou admet et professe certaines doctrines, « cette idée de la religion, cette idée de l'Evangile qui en fait une orthodoxie », Léopold Monod, non moins courageux que son oncle dans la proclamation de sa pensée, la déclare ouvertement « malfaisante ». « La parole de l'Eglise est une définition, la parole de Jésus était un germe aux développements infinis. »

Nous sommes dans un temps bien sérieux. Un jour, devant certains spectacles, la tristesse nous saute à la gorge — le lendemain, devant le nombre des âmes qui cherchent à se libérer soit du matérialisme abject, soit de l'égoïsme plat et mortel, nous sommes saisis d'une immense espérance. Tranchons le mot, nous croyons pour la fin du XXe siècle, à un magnifique avenir religieux. Nous croyons, au surplus à un bel avenir protestant et cette foi repose sur les *faits* que nous constatons presque tous les jours. Mais à une condition c'est qu'on n'oublie pas cette remarque de Léopold Monod : « Le protestantisme pour être fort, doit être tout à fait protestant. »

Pour lui, encore une fois, ni le christianisme, ni le protestantisme ne s'offrent à nous « comme un système de doctrines qu'il s'agirait avant tout d'accepter en bloc. La parole de Jésus est bien plutôt une semence qui prospérera dans la vie de ceux qui la reçoivent selon la nature et la qualité du terrain où elle tombe. »

« Avec M. Ernest Naville, nous croyons que « les protestants seront battus sur le terrain des principes toutes les fois qu'ils n'admettront pas la liberté avec toutes ses conséquences. » Avec sa doctrine de la liberté, le protestantisme a dissipé pour jamais le rêve, tous les rêves d'une infaillibilité quelconque qui nous serait donnée du dehors. Mais, comme le constatait Léopold Monod : « Pour n'être pas assuré de l'infaillibilité, on n'est pas nécessairement destitué de la vérité vivante, de la vérité spirituelle qui bénit et qui sauve. »

Cette vérité, elle est dans l'Evangile librement interprété par la conscience religieuse, fonds commun de tous les « christianismes », dont la valeur se mesure finalement à la manière dont ils traduisent et reproduisent l'esprit du Sauveur.

De ce point de vue, on domine tous les égoïsmes et toutes les étroitesses plus ou moins ecclésiastiques. Ces égoïsmes et ces étroitesses se rencontrent dans les églises et davantage sans doute dans celles qui prétendent le plus à l'absolu ou à l'infaillibilité — mais après tout — elles ne sont pas la substance fatale des églises elles constituent des excroissances mondaines. Aux églises les plus fermées, il n'est pas impossible, il n'est pas rare de faire avouer qu'il y a de hautes vertus chrétiennes dans des vies soustraites à la tutelle de certaines dogmatiques ou de l'unique et universelle Eglise, alors que chacune d'elles

travaille selon les lumières qu'elle a reçues « à l'extension de la cité idéale, à la prospérité de la patrie spirituelle, à l'éducation et à la joie de la famille divine. »

« C'est une douce et sainte joie, continue Léopold Monod de pouvoir, sans trahir les intérêts de la communauté au sein de laquelle on est appelé à vivre et à travailler, et au contraire, en les servant, de pouvoir se sentir uni par le fond du coeur non seulement aux plus proches, aux membres et aux serviteurs des Eglises spirituellement les plus voisines, mais aussi à ceux qui paraissent séparés de vous par de hautes et infranchissables barrières. J'ai quelquefois pensé avec une vraie douleur qu'un chrétien comme Pascal aurait repoussé avec horreur la main fraternelle que j'aurais voulu pouvoir mettre dans la sienne. Mais, moi, rien ne me défend de l'aimer, de m'asseoir même à sa table et de me nourrir des miettes substantielles d'un festin magnifique qu'il n'avait pas préparé pour moi. »

Ce sont là de belles paroles qui travaillent à la réconciliation des coeurs chrétiens dans la diversité des idées.

On a pu voir par ces quelques citations combien Léopold Monod s'éloignait des idées absolues professées à Lyon par son oncle Adolphe. Mais on se tromperait si l'on pensait que le grand prédicateur en est toujours resté au point de vue étroit qui força le consistoire de Lyon à se séparer de lui. Quelques années après, nous retrouvons Adolphe Monod professeur à la Faculté de Montauban. En 1845, il occupa la chaire de critique sacrée. Va-t-il donc se contenter de répéter sur les documents bibliques les vues de Gaussen, son maître, sur l'infaillibilité du canon biblique ? Mais non. Adolphe Monod est un consciencieux. Il ignore tout de la critique biblique. Alors, avec un admirable courage, il se met à l'oeuvre. Il demande des directions et des conseils, des listes d'ouvrages à l'illustre professeur Reuss et, dit un de ses biographes, « le résultat de ce travail fut pour le maître et les étudiants le réveil de l'esprit critique, l'abandon de l'ancienne notion théopneustique, la recherche d'une base plus large et plus solide pour la doctrine de l'inspiration des Ecritures. »

Quand Adolphe Monod est appelé à l'Oratoire, en 1847, sa prédication traduit nettement son changement d'orientation. « Il aimait à présenter alors le christianisme plutôt comme une vie que comme une doctrine ; il le résumait tout entier « dans la personne vivante de Jésus-Christ à laquelle la parole écrite a été chargée de rendre témoignage. »

Léopold Monod n'a donc fait que développer une idée aujourd'hui triomphante. Ce n'était pas en vain que Samuel Vincent et Vinet avaient travaillé et écrit.

Un petit groupe de chrétiens vivants, tente aujourd'hui de

faire de l'acceptation de la doctrine théopneustique la condition absolue d'un Réveil désiré par tous. Il leur serait bon de méditer l'exemple de l'admirable chrétien que fut Adolphe Monod et de lire les réflexions si mûres de son neveu (1). Le protestantisme qui travaille le mieux dans le présent au réveil des âmes, celui qui fera l'avenir plus grand, c'est le protestantisme de la foi, oui ; celui de l'amour fraternel, oui ; mais c'est aussi le protestantisme de la liberté.

Dans cette chronique, nous nous sommes inclinés, uniquement, devant des morts. On nous aura compris, c'est que ces morts avaient tous quelque chose à nous dire.

L'oubli des morts, de ceux qui se sont couchés dans la tombe chargés de pensées ou d'expériences faites, le mépris des vieux qui ont travaillé, acquis et souffert, c'est la maladie des jeunes —, une maladie de croissance qui se reproduit à chaque génération nouvelle; mais c'est une maladie. Elle sévit aujourd'hui. La guerre qui a désarçonné tant d'esprits, l'a rendue générale. Ne voilà-t-il pas que, chez nous, une nouvelle école prétend rejeter au nombre des phraseurs inutiles les plus grands noms du XIXe siècle : Victor Hugo, Musset, Lamartine, Michelet, Quinet, Renan, et au profit de qui ? De quelques déclamateurs sans critique et sans portée. Cela est logique. La culture générale a subi par la guerre une dépréciation énorme. On est tout surpris de l'ignorance de jeunes gens qui ne croient plus qu'en eux-mêmes. Il est tout naturel qu'ils préfèrent Nisard ou Maurras à Ste-Beuve.

Soyons plus sages et regardons nos paysans. Quand il s'agit de préparer le champ qui donnera le pain de l'année suivante, les jeunes, les forts quittent la maison avec les boeufs et la charrue. C'est eux qui labourent, qui hersent, qui font le dur labeur de la préparation de la terre, c'est eux qui ouvrent d'une main robuste le sillon. Et quand c'est fait, le vieux arrive. Il porte sur son dos courbé le sac des bonnes semences et sa main experte les répand dans la terre. Il ne verra peut-être pas la moisson future. Mais elle viendra parce qu'il a bien semé.

De même dans la société humaine. Il n'y a pas de bonne moisson, pas d'avenir réel là où moisson et avenir ne sont pas préparés par la collaboration des jeunes et des vieux. Ceux qui oublient cela, sont des ingrats et des étourdis. John VIÉNOT

(1) Nous apprenons avec plaisir qu'un volume d'études et de discours de Léopold Monod va paraître par les soins pieux de ses enfants. Nous le recommandons d'avance à nos lecteurs.

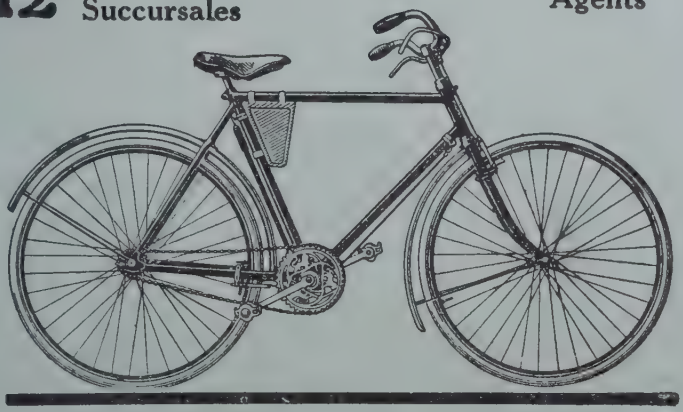
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard - Sté Anme d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du* 18 *au* 21 *novembre* 1919. — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection, par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent*... par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir, Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite, 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1921
Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme
par H. Gambier, pasteur
In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE
IVe Série

Avril 1922

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

John Viénot. — Frank Puaux.

Em. Chastand. — Protestantisme et génie français. I. — Calomnies et éloges.

Randon. — Le livre des Actes.

J. V. — La question des anabaptistes,

Notations.

Les livres.

J. Viénot. — Le Mois.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)
Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro séparé :	2 fr.

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au no ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Banque Nationale DE CRÉDIT

Les actionnaires de la *Banque Nationale de Crédit* se sont réunis le 7 avril 1922 en assemblée générale ordinaire sous la présidence de M. Eugène Raval. Ils ont approuvé les comptes de l'exercice de 1921 qui se soldent par un bénéfice net de Frs 28.411.551,03 en augmentation de fr. 2.828.847,52 sur celui de l'exercice précédent.

Sur le dividende de 20 frs, soit 16 % pour les actions non libérées et 42 fr. 50 pour les actions libérées, il a été mis en paiement le 3 janvier dernier un acompte de 6 % s'élevant à 7 fr. 50 pour les actions non libérées et 30 frs pour les actions libérées. Les actions libérées ou non recevront donc le même complément de dividende soit 12 fr. 50, immédiatement en paiement aux caisses de la Banque Nationale de Crédit sous déduction des impôts, soit net 11 fr. 25 pour les actions nominatives libérées ou non, 9 fr. 90 pour les actions au porteur.

Les parts de fondateur reçoivent 9 fr. 90 pour les parts nominatives, 9 fr. 10 pour les parts au porteur.

Le Bilan au 31 décembre 1921 se totalise à l'actif comme au passif par frs 2.763.876.368 21. Sa caractéristique est l'allègement du passif exigible qui est ramené de 2.558 millions à 2.126 millions, soit une réduction de 432 millions, alors qu'en contre-partie, les disponibilités immédiates (Caisses, Banques, Trésor, Portefeuille commercial et Bons de la Défense) n'accusent qu'une diminution de 267 millions (1.656 millions contre 1.923 millions). En sorte, qu'au 31 décembre 1921, l'actif liquide couvre, à lui seul, à concurrence de 78 % le passif exigible, alors que l'an dernier la proportion n'était que de 75 %.

Toutes les résolutions soumises ont été adoptées. L'assemblée réélit comme Administrateurs pour une durée de six années, M. Henri Bousquet et M. le vicomte Ch. du Peloux. Par suite, le Conseil sera composé de MM. Eugène Raval, Jules Siegfried, René Boudon, Henri Bousquet, Léon Dardel, Paul Leroy, Vicomte Ch. du Peloux, Pierre Richemond, Olivier Sainsère, Arnold Seyrig, Paul Valayer, André Vincent. L'assemblée nomme MM. Henri Lederlin et Edmond Odier, commissaires des comptes pour 1922.

Un actionnaire présente la motion suivante :

Le personnel de la Banque Nationale de Crédit, de la direction, le directeur général et son éminent président, par leur zèle et leur prudence ont bien mérité des actionnaires. Les membres présents à l'assemblée générale leur adressent l'expression de leur satisfaction et l'assurance de leur confiance. Cette motion est saluée par les applaudissements de toute l'assistance.

LES TILLEULS
Maison de Retraite Protestante
pour Messieurs, Dames et Ménages
à COURBEVOIE (Seine), 30, r. Kilford
Téléphone : COURBEVOIE 249
PRIX MODÉRÉS
Envoi du règlement sur demande adressée à la Direction

Ecole des Yvelines-en Brie
AUX CHAPELLES-BOURBON
par LA HOUSSAYE
(Seine-et-Marne)

En pleine campagne,
à 47 kilomètres de Paris
Dans un Domaine de 14 hectares

Les Elèves vivent par groupes d'une vingtaine dans des Maisons distinctes. Dans ce milieu familial, on tient avant tout à orienter la volonté de l'enfant, à augmenter sa fermeté morale, à lui donner des habitudes d'énergie et les mœurs des garçons bien élevés.

L'enseignement classique et en particulier la préparation au Baccalauréat se poursuit sérieusement, mais en donnant à la vie et aux travaux de la campagne d'une part, aux arts et aux sports d'autre part, la plus grande extension possible.

L'Enseignement religieux est donné aux Enfants protestants par un Pasteur-aumônier attaché à l'Etablissement.

Références de Pasteurs et de Parents

La plaquette illustrée contenant le programme détaillé de l'Ecole est envoyée franco sur demande.

Pour visiter l'Ecole, demander un rendez-vous au **Docteur CASTAGNOL**, Directeur.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre
5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience
par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'ÉVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6° édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SECOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras *calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.* La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15
A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer
La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»
La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour... . 12.»»
Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet..... 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XV°), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

L'Heure du Rein

A 10 h. du soir, prenez un verre d'URODONAL

Pour la **Publicité commerciale**, s'adresser à l'**Agence des Publications Protestantes**
200, rue de Rivoli, à PARIS. (1er arr.). (Métro : Tuileries)

Banque de Paris et des Pays-Bas

L'assemblée générale des actionnaires de la *Banque de Paris et des Pays-Bas* s'est tenue le 28 mars 1922, sous la Présidence de Monsieur Griolet, président.

Le bilan se totalise, tant à l'actif qu'au passif par : Frs. 1.550.871.405.58 en augmentation de Frs 126.169.328 09 sur celui de l'exercice précédent.

Le compte de « Profits et Pertes » présente un solde créditeur de	Frs	25.763.498 36
sur lequel :		
5 % sont affectés à la réserve légale		1.288.174 91
Le dividende de Frs 65, par action sur 300.000 actions anciennes absorbe		19.500.000 »
En ajoutant la part de 10 % revenant statutairement au Conseil d'Administration, soit		1.333.333 33
Et la constitution d'une provision pour construction nouvelle de		2.000.000 »
	Frs	24.121.508 24
Il reste un surplus de	Frs	1.641.990 12
qui, ajouté au solde reporté de l'exercice 1920, soit	Frs	20.734.786 87
forme un total de	Frs	22.376.776 99

reporté au crédit du compte « Profits et Pertes » pour l'exercice 1922.

L'assemblée a voté à l'unanimité les résolutions soumises à son approbation.

La cause des Maladies

Arthritisme, mauvaise digestion, migraine, neurasthénie, n'ont souvent d'autre cause que la constipation. Le plus sûr moyen de les éviter est de prendre tous les 2 ou 3 jours un GRAIN DE VALS, laxatif parfait. C'est vraiment le remède idéal.

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG

LES PARABOLES

ILLUSTRÉES PAR

EUGÈNE BURNAND

AVANT-PROPOS PAR

Eugène-Melchior de Vogüé

ÉDITION IN-4° (29 × 23 centimètres), avec 61 illustrations à page pleine et 11 planches hors texte, broché ..... 30 fr.

En reliure demi-maroquin, tête dorée... 51 fr.

ÉDITION MINIATURE (17 × 11 centimètres), les pages encadrées de filets rouges, avec 76 illustrations, dont 11 planches hors texte, 32 têtes de chapitres en couleurs et 27 culs-de-lampe.

Relié maroquiné souple, tête rouge .... 20 fr.
Relié mouton souple, tête dorée..... 25 fr.
Relié basane marbrée souple, tête dorée.. 30 fr.

Le Meilleur des Placements

Placer ses économies en Bons de la Défense Nationale, c'est faire une œuvre de sage prévoyance, accroître ses revenus sans le moindre risque et s'assurer pour l'avenir les disponibilités les plus précieuses. L'épargne a donc le plus grand avantage à échanger ses billets de banque pour des valeurs du Trésor à court terme, au lieu de les conserver improductifs. Elle perçoit d'avance des intérêts exonérés de l'impôt sur les valeurs mobilières. Elle retrouve ensuite son capital intact. Si même, elle a besoin d'argent avant la date convenue du remboursement, elle peut faire escompter ses bons de la Banque de France, lorsqu'ils n'ont plus que trois mois d'échéance, en bénéficient de la réduction du taux d'escompte à 5 %.

Les Bons de la Défense Nationale offrent ainsi un double avantage : la pleine sécurité de son capital et la jouissance immédiate de ses intérêts.

Salle de réunion à louer

Centre de Paris, 600 places, pour conférences d'un caractère moral ou instructif, ou concerts religieux. S'adresser pour visiter, Concierge 42, rue de Provence ; pour conditions écrire 76, rue de Rome, Paris (8e).

Gardes-Malades

L'Ecole des Gardes-Malades de la Montagne
Reçoit des Elèves

Enseignement donné par les Docteurs de la Maison
Demander le règlement à la Directrice
de **LA MONTAGNE**
10, rue de la Montagne, Courbevoie (Seine)

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES

Reproductions Exc-Sindé

Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)

OR CONTROLÉ jaune mat

I. **CROIX DU LANGUEDOC**
XVIIe siècle. Le plus bel spécimen ..... 75.
av. G. brillé .....

II **AUTRES CROIX ANCIENNES**
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 m/m poids 3gr7. 72.
b) haut 29 m/m poids 3 gr. 70.
c) haut. 26 m/m poids 2gr7. 65.
d) haut. 18 m/m poids 1 gr. 60.

ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Quercy, 17e siècle. 12.
2. Croix Cévenole, h 29 m/m. 11.
» h 26 m/m. 10.
3. Croix Ancienne, h. 18 m/m. 9.

ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h 30 m/m. 15.
» h 26 m/m. 14.

COLLIERS
Argent forçat, long. 45 m/m. 10.
Argent doré, » » 14.
Or forçat, l. 45 m/m, p. 3gr50. 70.

CROIX DU LANGUEDOC.

N.-B. — Ajouter 10 0/0 en [illegible]

Envoi franco contre chèque postal à M. SIFFERT, 200, Rue Rivoli, Paris (1er arr.) Paris N° 2[illegible]

BUREAU de VENTE à PENTRESCL et non ailleurs

FRANK PUAUX

(Quelques souvenirs)

M. Frank Puaux, Président de la Société d'histoire du Protestantisme français, Vice-président de l'Alliance française, s'est éteint à Paris, une matinée d'avril, quelques jours après l'attaque qui l'avait déjà, en esprit, séparé des siens. Il avait une apparence si robuste que ses amis le croyaient voué, comme son père, à une longue et verte vieillesse. Dieu en a décidé autrement et nous n'avons déjà plus de lui que des souvenirs.

M. Frank Puaux était né, le 26 novembre 1844, à Mulhouse, où son père était pasteur. Tout le monde connaît encore le nom de Puaux père, écrivain alerte et chaud, controversiste ardent et orateur populaire d'un réel talent. Il était originaire de Vallon, dans l'Ardèche. Bien qu'il eût des ancêtres protestants, lui-même était catholique quand il fut touché par le Réveil du commencement du XIXe siècle. Il était notaire à Vallon quand il se décida à se vouer au ministère évangélique. Cette vocation tardive n'empêcha point François Puaux de jouer bientôt un rôle très actif au sein du protestantisme français. A Luneray, à Rochefort, à Mulhouse, François Puaux se montra partout un pasteur actif et un polémiste redoutable. Esprit vif et original, il savait se faire lire. La liste de ses ouvrages ou brochures contient plus de 80 numéros. Son *Histoire de la Réformation française*, son *Anatomie du papisme*, ne sont pas oubliées dans nos Eglises.

Il est assez naturel que Frank Puaux, élevé dans ce chaud milieu du Réveil, ait songé à suivre la carrière pa-

ternelle. Il étudia la théologie à Genève d'abord, puis à Montauban où il eut, entre autres, Edmond Stapfer pour condisciple. En sortant de Montauban, en 1868, il fut nommé pasteur de l'église française de Stockholm. Rentré en France au commencement de 1871, il fit la guerre comme aumônier. Après son mariage avec Mlle Gabrielle Mallet, du Havre, il vint se fixer à Paris où, sans renoncer à son titre de pasteur et tout en en remplissant très souvent les fonctions, on peut dire qu'il se voua particulièrement à l'histoire et se mit au service du protestantisme français et parisien.

C'est à cette époque que je le rencontrai. Compatriote d'Auguste Sabatier, Frank Puaux était poussé par lui vers les études supérieures de théologie. Quelques années après la guerre, il passe, en effet, ses examens, puis ses thèses de licence en théologie devant la Faculté de Paris. La thèse française sur *Les Précurseurs de la France* et la thèse latine sur la pensée politique de Jurieu le plaçaient déjà sur ce terrain du XVIIe huguenot qu'il ne devait pas cesser de fouiller sa vie durant.

De cette époque, date une collaboration effective à la 2me édition de la *France protestante* et à l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, publiée sous la direction du doyen Lichtenberger. Je me souviens d'avoir entendu de lui un cours libre à la Faculté de théologie sur les Protestants du XVIIIe siècle et de la Révolution. C'est lui qui me révéla pour la première fois la belle figure de Rabaut Saint-Etienne.

J'avais alors le privilège de voir Auguste Sabatier dans une famille amie deux ou trois fois par semaine, la rencontre avec Frank Puaux devait naturellement se faire et d'autant plus facilement que ce dernier avait voué une admiration enthousiaste à mon frère aîné, le missionnaire Charles Viénot. « Votre frère, me disait alors l'amiral Puech, mais vous ne savez pas qui c'est, personne ne sait qui c'est à Paris, c'est le roi spirituel de l'Océanie. A des milliers de kilomètres de Tahiti, on est protégé par son

nom. » De son côté, mon frère me disait quelques mois plus tard au sujet de l'amiral Puech : « Retiens bien ce nom-là, — c'est celui d'un homme qui, pendant son long séjour dans nos îles, a toujours fait respecter le nom chrétien et protestant — et par conséquent aussi le bon renom de la France. »

Frank Puaux était reconnaissant, lui aussi, au missionnaire, de faire aimer au dehors et respecter à la fois l'Evangile et la France.

Je rappelle ces souvenirs non seulement parce que j'ai plaisir à évoquer les figures aimées de deux amis entrés depuis longtemps dans le repos, mais aussi pour montrer que Frank Puaux, placé au centre de la vie nationale, suivait de très bonne heure le grand courant, soucieux d'y jeter tout ce qui pouvait l'assainir.

Déjà aussi l'Alliance française obtenait de lui une active collaboration et ainsi se dessinaient les traits de la figure que notre ami a toujours faite parmi nous, celle d'un bon historien, d'un bon citoyen protestant patriote.

C'est parce qu'il était patriote qu'il était aussi un républicain très ferme et décidé. J'étais chez lui avec quelques camarades dans la nuit du 31 janvier 1882, à l'heure où Gambetta expirait. Comme on entendait au dehors le bruit des crieurs de journaux, je fus délégué pour en chercher un et je pus ainsi apporter dans le salon bien connu de l'Avenue de l'Observatoire la nouvelle qui attrista tant de bons Français.

La fin de mes études, en 1883, mon appel dans la vieille ville protestante de Montbéliard, ne firent qu'espacer nos rapports. Frank Puaux vint comme conférencier, dans la belle église St-Martin, de Montbéliard — et lui-même sachant, qu'en 1886, la mort du pasteur vénéré dont j'étais le suffragant, m'imposait quelques semaines de loisir forcé avant que je pusse être appelé à sa succession, me procura un petit séjour au Havre, chez sa soeur, Mme Jules Siegfried.

Deux ou trois souvenirs me sont restés de ce voyage. D'abord le trajet de Paris au Havre avec M. Jules Siefried qui venait d'être nommé député et qui débutait dans la belle carrière politique qui se continue au milieu du respect et de l'affection de tous. Il était très préoccupé d'hygiène et me répétait : « Nous mangeons trop. » Très maigre alors et tout occupé des choses de l'esprit, ce danger ne m'avait pas frappé. J'ai encore le souvenir d'une prédication très émouvante... pour moi à la Chapelle évangélique. Je n'ai pas oublié surtout deux panneaux de la salle à manger de mes hôtes qui avaient fourni récemment à Gambetta l'occasion d'une de ses plus pénétrantes harangues. Il était à la table du député du Havre, face à ces deux panneaux sur lesquels on voyait deux images, celle de l'Alsace et celle de la Lorraine. On lui demanda de dire quelques mots. C'était au lendemain d'une scène fameuse où le grand patriote avait été insulté grossièrement par la populace de Montmartre. Gambetta se leva et commença par quelques paroles lourdes et difficiles. Il rappela les outrages dont ses adversaires l'accablaient puis s'échauffant et s'élevant peu à peu, il s'écria : « Croyez-vous que j'aurais pu supporter tant d'injustices et tant d'outrages, si je n'avais pas toujours eu sous les yeux ces deux nobles captives — et il montrait les deux panneaux représentant l'Alsace et la Lorraine !

Je n'ai jamais revu la salle à manger du Havre, mais j'ai souvent pensé, depuis lors, qu'il faut beaucoup pardonner à ceux de nos hommes politiques qui, à travers leurs erreurs et leurs fautes, gardent la claire vision des besoins et des blessures de la patrie.

L'année suivante, Frank Puaux venait à Montbéliard à l'occasion d'un événement qui avait beaucoup d'intérêt pour moi. Qu'il était gai alors et entrain, sur les bords du Doubs, à Belchamp, ou à Valentigney, dans le coin exquis où Alfred Bovet entassait ses beaux livres rares et si bien habillés! *In cuneo cum libello,* dans un coin avec un livre — c'est idéal, répétait notre ami.

Mais il savait aussi sortir de son coin aimé quand il fallait servir la cause du Protestantisme et de la France. J'ai déjà signalé son rôle, à l'Alliance française. De même, lorsque le député de Mahy eut la malencontreuse idée d'attaquer les missions françaises et ce qu'il appelait « le méthodisme » protestant, ce qui désignait dans sa pensée l'orthodoxie protestante, Frank Puaux se leva avec Edmond de Pressensé pour lui répondre en face. En 1889, pour l'Exposition, si mes souvenirs sont exacts, Frank Puaux avait préparé, en collaboration, le beau volume superbement illustré qu'il intitula les *Œuvres du Protestantisme français*, tableau animé et complet de la vie protestante au XIXe siècle. En même temps, il dirigeait la *Revue chrétienne* et rédigeait ces chroniques du Mois si soignées qu'il réunit plus tard en deux volumes dont l'historien de l'avenir ne pourra pas se passer. Membre du Conseil supérieur des Colonies pour Tahiti, il suivait les besoins de ses mandants et montrait par des faits que la France, au dehors, cela peut être très bien le protestantisme. Membre du Comité des Missions, il y représentait surtout les intérêts de nos champs de missions situés en terre française — sans se désintéresser des autres. Car ce patriote n'était pas un nationaliste étroit et borné.

Sur le terrain historique, chaque grande date de notre histoire dont il fallait commémorer le souvenir était pour lui comme l'occasion d'une publication utile. Ainsi parurent les *Ephémérides de la Révocation de l'Edit de Nantes*, la nouvelle édition annotée savamment des *Plaintes des Protestants*, de Jean Claude, l'*Esprit protestant*, *Bonaparte et les Protestants*, etc., etc.

Appelé en 1909 à succéder au toujours regretté baron de Schickler, comme Président de la *Société d'histoire du Protestantisme français*, Frank Puaux considéra cet honneur comme le couronnement de sa carrière et apporta tous ses soins à poursuivre l'oeuvre de ses prédécesseurs. Il n'y a pas une grande date de notre histoire religieuse

dont il n'ait provoqué la commémoration, qu'il s'agisse d'Antoine Court, de Jean Claude ou de Coligny. Le tricentenaire de Coligny prit, à l'Oratoire, un grand éclat rehaussé, qu'il fut par un envoyé spécial de S. M. la reine de Hollande, petite-fille pieuse du grand Français dont elle était venue en 1913, honorer le souvenir au pied de la statue qui orne le chevet du temple.

Plus récemment encore, Frank Puaux apportait à l'histoire générale de notre pays une utile contribution par un article très documenté de la *Revue historique* sur les *Causes de la guerre des Camisards* et par une édition nouvelle des *Mémoires de Cavalier*. Le dernier numéro du *Bulletin de la Société d'histoire* contient encore deux travaux de lui. On voit que Frank Puaux a travaillé jusqu'au dernier moment. Il a travaillé pour la cause du protestantisme français qu'il ne séparait pas de celle de la France.

Le travail, la réflexion, l'influence de son ami Auguste Sabatier n'avaient cessé d'élargir ses idées. Il n'avait point d'ennemis à gauche. Il n'en avait pas non plus à droite — ou du moins il n'en voulait point avoir. Laissant à chacun la liberté des décisions intérieures, il sentait profondément le besoin qu'ont les protestants de France de travailler unis et réunis ; réunis si cela se peut, en tous cas unis dans le respect des grands souvenirs et dans l'affection fraternelle, dans la *Fédération* des coeurs. Il avait orienté la *Revue chrétienne* dans ce sens. Il est resté fidèle jusqu'au bout à cet idéal.

C'est pour cela même, qu'il était attaché au groupement de l'Oratoire du Louvre où le retenaient en outre les souvenirs de son beau frère Auguste Decoppet. Il en aimait les principes, la pratique, il était heureux de voir les progrès constants de la paroisse de son choix. Ce fut, sur le tard, une tristesse pour lui, d'être éloigné du culte public par une surdité grandissante.

Mais l'âge était venu. En octobre dernier, il désirait vi-

vement répondre à l'appel de notre ami Hollandais le pasteur Krop et visiter encore une fois ces églises du Refuge illustrées pendant deux siècles par tant de grands Français recueillis sur la terre libre des Pays-Bas, Jean Claude, Du Bosc, Daillé, Superville, Du Moulin, Bayle, Jurieu, et le plus éloquent de tous, Saurin.

Tout était prêt. Mais une attaque du mal qui devait l'emporter inquiéta à bon droit sa famille. Frank Puaux se soumit. L'âge, la douleur et le deuil — il avait perdu, il y a deux ans, la compagne aimée de sa vie, sa collaboratrice et sa conseillère souvent — Mme Frank Puaux — la douleur donc avait fait son oeuvre aussi. Soumis à la volonté du Père, notre ami se recueillait dans la foi, l'espérance et la sérénité. Tel qu'il fut — on peut dire sans complaisance qu'il fut un ouvrier excellent de toutes les bonnes causes, aimant son travail, aimant la France et la France protestante, travaillant pour elles ; il aimait obliger aussi. Les services divers qu'il a rendus sont innombrables. Nous nous inclinons avec douleur et avec respect devant tous ces souvenirs, désireux de conserver de la tradition de Frank Puaux tout ce qui peut servir l'Evangile, la famille protestante, la France et la liberté.

John Viénot

Protestantisme et Génie français

I. – Calomnies et Eloges

Pendant la grande guerre, au moment où la France était anxieusement tendue dans un immense effort contre l'envahisseur, M. Barrès publiait ses articles sur « *Les Grandes Familles spirituelles de la France* ». Il montrait tous les fils de cet admirable pays, catholiques, protestants, juifs, libre-penseurs, unis dans un même sentiment pour leur commune Patrie et réalisant une réconfortante union sacrée.

Mais cette union, effective vraiment entre les combattants, était plus factice à l'arrière. Des éléments politico-religieux se montraient empressés à exploiter les circonstances au profit de leurs desseins intéressés. Cette désunion eût apparu bien plus brutalement si la « censure » ne lui eût enlevé le moyen de se manifester.

Dès le début des hostilités, on entendait dire, par exemple, que les instituteurs n'étaient que des « sans patrie » et leurs accusateurs dressaient la liste des prêtres morts à l'ennemi. Alors le corps enseignant laïque publiait aussi son nécrologe pour parer à la calomnie ; et c'était un pénible spectacle que cette rivalité entre des vivants se drapant dans la gloire de leurs morts. Mais la censure mit le hola : il pouvait sembler que l'entente régnait.

Quant aux protestants, c'était tout juste si dans certains milieux on ne les accusait pas de trahison. Quelle bonne aubaine pour le parti clérical si l'on avait pu identifier germanisme et protestantisme.

Cette tentative était trop engageante pour ne pas en essayer. Déjà en 1870-71 une campagne de calomnie s'était élevée contre les protestants français.

En juillet 1871, la *Semaine Religieuse* de Nîmes écrivait : « L'ennemi est un fils du libre examen ; il a reçu le baptême

de Luther ; c'est donc, pour les protestants français, un frère en Christ. Comment souhaiter qu'il succombe dans la lutte ? ».

Le 29 août 1871, le *Figaro* publiait un article de E. La Haranne, accusant les protestants de faire des vœux pour l'Allemagne. Le député André dénonça, le 30 août, cet article au Corps législatif et le Ministre de l'Intérieur fit afficher par toute la France une protestation contre ces mensonges odieux.

Une indigne campagne était menée par le parti clérical contre le protestantisme français (1). La guerre, disait-on, était celle de Luther contre Jeanne d'Arc, la Prusse désirait détruire le catholicisme et fonder un Saint-Empire (Romain) protestant. Voilà ce que débitait chaque jour une certaine presse de droite. Dans certaines régions les esprits étaient tellement surexcités que, seuls, le 4 septembre et le triomphe de la République sauvèrent la vie à de nombreux protestants (2).

« Plus l'accusation était invraisemblable et absurde, plus elle a trouvé de crédit auprès des esprits excités dans ces moments où personne n'est de sang froid. Déjà sur bien des points de la France, le clergé inférieur qui a reçu sa consigne d'en haut, prêche la Croisade contre les ennemis de la France au dehors et *au dedans* », écrivait Rosseuw Saint Hilaire (3).

Lors de la dernière guerre, on a tenté de ranimer ces calomnies. On citait les noms de généraux protestants qui auraient trahi et auraient été fusillés. On montrait les Prussiens protestants plus féroces que les Bavarois catholiques et s'acharnant sur les Eglises (4).

Et toujours le même reproche revient : « On ne peut oublier que quoi qu'ait été le patriotisme des protestants pendant la guerre, le protestantisme vient d'Allemagne par Luther et qu'une « entente naturelle » les rattache à la culture germanique », disait la *Documentation Catholique* » du 3 avril 1920, revue qui attribue à la culture germanique tous les crimes allemands.

Tout cela fait partie d'un plan depuis longtemps établi ; il suffit de parcourir la littérature cléricale et ultramontaine

(1) Dans un « Catéchisme Anti-Protestant », édité à cette époque, nous lisons :

— Les protestants peuvent-ils être des patriotes ?

— Non, car ils ne peuvent échapper à leur instinctif désir d'imposer à la France un idéal étranger, une religion étrangère, des influences étrangères.

(2) Voir « La chute d'une Idole », Fr. de Rougemont, 1871.

(3) *Journal des Débats*, 8 sept. 1870.

(4) Il est juste de rappeler ici que la cathédrale de Reims fut bombardée par les armées aux ordres du kronprinz catholique de Bavière.

pour voir que le grand péché du protestantisme c'est son démocratisme républicain. La Réforme et la Révolution qu'elle a engendrée sont grand'mère et mère de cette France moderne que les tenants de l'autorité ont en horreur ; il est donc naturel que ces « traditionalistes » soient mal disposés envers ceux que Faguet appelle « les plus anciens républicains de France ».

« La religion catholique convient mieux à une monarchie, la protestante « s'accomode mieux d'une république », a remarqué Montesquieu. Il y a, en effet, entre l'esprit protestant et l'esprit catholique toute la distance de la liberté à l'autocratie. C'est donc contre le protestantisme que se groupent non seulement des croyants, mais des catholiques incroyants de l'école Maurras, tous voyant dans l'Eglise romaine le dernier rempart, depuis la chute de Guillaume II (1), contre ce qu'on appelle les appétits du peuple, contre « l'instabilité démocratique ».

C'est d'ailleurs, de l'aveu même de nombreux catholiques, à cet opportunisme religieux qu'il faut attribuer la désaffection du peuple pour le catholicisme.

« Qui dit catholique dit Français », tel est le *leit motif* de cette école ultramontaine et cléricale. On ne voit pas bien, notons-le en passant, comment la notion de catholicité peut s'accomoder de cette affirmation peu flatteuse pour les catholiques non français !

Donc, tout français, même s'il est incroyant comme Maurras qui parle de son « catholicisme athée », est catholique :

« Toute l'élite française, même l'incroyante, est fille aînée de Rome », affirme Fr. Mauriac qui ne se doute guère que ces mots sont une condamnation de Rome.

Chateaubriand avait déjà dit : « Je meurs le plus incrédule des hommes, mais le plus croyant des catholiques ».

(1) L'opportunisme conservateur des catholiques apparaît bien dans le fait que les neutres catholiques donnaient leur sympathie au Kaiser luthérien et combattaient la France républicaine. Toute la propagande de Mgr Baudrillart et de tant d'autres a essayé en vain de les ramener sur le terrain purement religieux : « aider la France catholique contre la Prusse protestante ». M. Imbart de la Tour, dans sa brochure sur « l'Opinion catholique et la Guerre » (p. 15), écrit : « parmi les catholiques étrangers qui regardent vers l'Allemagne, beaucoup ne subissent point seulement l'hypnose d'une prévention, ils affirment une théorie : le catholicisme est une religion d'ordre et d'autorité. Or, l'Allemagne représente l'un et l'autre... contre l'instabilité des démocraties modernes ; elle est la grande puissance de conservation sociale. Entre elle et l'Eglise comment l'affinité des aspirations ne créerait-elle pas des ententes, des contacts ? »

Hervé lui-même — il est issu d'une famille cléricale — s'épouvante des soubresauts populaires et appelle Rome au secours, non qu'il se soucie des âmes, mais par peur du bolchevisme :

« L'élite de la bourgeoisie française est en train de découvrir, en présence des appétits déchaînés... que les ouvriers français sont intellectuellement et moralement au niveau des moujiks russes. Elle se demande, pour la première fois peut-être, depuis qu'elle-même a perdu toute foi religieuse, si les vieilles églises avec leurs catéchismes simplistes, leurs rites qui parlent aux yeux des simples, leurs symboles naïfs et leur discipline parfois un peu mécanique n'étaient des garde-fous nécessaires pour empêcher la bête humaine de se ruer perpétuellement sur le fondement même de toute civilisation » (1). Ces lignes eussent pu paraître sous la signature de Maurras.

La pensée de ces gens n'est pas que la bourgeoisie revienne à la foi, mais qu'il faut au peuple une religion, c'est-à-dire une discipline. Ils ont peur de la liberté et regrettent le temps où les catéchismes indiscutés distillaient un bienfaisant esprit de résignation. Ils pleurent l'ancienne trilogie : un roi, une loi, une foi, et ils abhorrent la devise moderne qui lui correspond : Liberté, Egalité, Fraternité.

Pour les nationalistes ultramontains, le protestantisme a commis l'impardonnable faute de rompre la tradition monarchiste de la France ; pour les cléricaux, il est honni pour avoir brisé ce que l'on appelle « l'unité morale de la France ». On en veut surtout beaucoup plus à son individualisme qu'à sa dogmatique.

— Et qui sont-ils ces gens qui ont causé la Révolution ! Ils ne sont pas même fils de France ! Que les écoute-t-on ! Doit-on prendre avis de ces protestants inadaptés au génie français !

« C'est le malheur du protestantisme en France d'y être toujours en quelque sorte étranger, récemment naturalisé et dont la manière de parler trahit à son insu l'origine. Cette condition n'est que trop expliquée par son histoire et par la longue prescription dont il fut l'objet. Née hors de France, implantée quelques jours seulement parmi nous pour être bientôt violemment expulsée, la Réforme n'a pas assez longtemps grandi sur notre sol pour s'y être empreinte de notre génie national. L'Allemagne est son pays natal, son éducation s'est faite à Edimburg, La Haye, Genève. Elle continue à parler, à penser comme ses maîtres. Aussi tout étonne-t-il le lecteur

(1) *La Victoire*, 13 *mars* 1920.

français dans un livre de théologie ou de piété protestante, aussi bien les questions qu'on y traite que les solutions qu'elles y reçoivent et les termes dont on se sert ». Ainsi jugeait M. A. de Broglie. (1).

Zola, au retour d'un voyage en Suisse, s'écriait : « Le protestantisme, voilà l'ennemi, entendez-vous, pour le génie de notre peuple allant de lui-même à la vie, à la vérité » (2). On nous permettra de faire remarquer que les protestants suisses avaient le mauvais goût, selon Zola, de ne pas estimer sa littérature.

(Il écrivait d'ailleurs dans « *Paris* » : « Ah ! quand le catholicisme ne sera plus qu'une vieille superstition morte, quelle stupeur que les ancêtres aient pu supporter cette religion de torture et de néant ! »).

Enfin, récemment, cette thèse de la Réforme incompatible avec ce qu'on appelle le génie français était reprise éloquemment par un professeur de l'Université, M. Albert Autin, qui termine ainsi son ouvrage sur *L'Echec de la Réforme en France au XVIe siècle* : « Au lendemain même de la publication de l'Edit de Nantes (1598), on pouvait conclure que le Calvinisme était incompatible avec les aspirations de l'âme nationale » (p. 238) (3), et il déclare : « il apparaîtra que cet échec était inévitable à considérer d'une part la théologie calviniste dans ce qu'elle a de profondément irréductible et d'autre part le tempérament particulier à la France, le tempérament latin ou plus précisément encore gaulois » (p. V).

Voilà une condamnation bien nette portée contre le protestantisme ; nous essaierons au cours de cette étude de voir si elle est vraiment fondée et de rechercher ce qui, dans le tempérament français, dans le génie français, dans l'âme nationale, pourrait être si opposé à l'esprit de la Réforme effectuée par le protestantisme. (4).

Mais avant d'aller plus loin dans le sujet, on nous permettra de faire entendre des voix impartiales qui paraissent contredire formellement les assertions énoncées plus haut.

« Quand vous voyez dans l'esprit français de si grands vides

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1869.

(2) *Le Figaro*, 17 mai 1881.

(3) Les références au livre de M. Autin seront indiquées au cours de cette étude par la simple mention de la page.

(4) Nous aurions aimé que M. Autin définît ce qu'il appelle le tempérament gaulois. M. C. Jullian n'a pas osé le faire en présence de textes multiples et contradictoires. Tout ce que nous dirions de l'examen de ces textes, c'est que le pur Gaulois était un grand enfant.

qu'il serait puéril de nier, n'oubliez pas que la France s'est arrachée elle-même le cœur ou les entrailles par l'expulsion ou l'étouffement de près de deux millions de ses meilleurs citoyens ». Quinet (1).

Brunetière, fils soumis de Rome, n'est pas moins affirmatif . « En chassant le protestantisme de France on a anéanti l'élément de solidité, de poids, de gravité du Royaume. On a jeté la substance pour ne conserver que l'écorce...

Il y a une Réforme purement française qui n'a rien dû de son origine, ou peu de chose, à la Réforme allemande ou anglaise, ni sociale comme l'allemande, mais religieuse, théologique et morale et qui, enfin, a précédé l'une et l'autre. Notre Lefèvre d'Etaples a précédé Luther, et, de Lefèvre d'Etaples à Calvin, de 1512 à 1536, on peut suivre à la trace dans les documents français, le progrès, l'évolution logique d'un protestantisme exclusivement français. Plus on l'étudiera de près et mieux on y verra les caractères distinctifs de ce que j'appellerai notre Réforme nationale ». (2)

Ernest Lavisse : « Je suis assuré de pleine certitude que, dans le mouvement général de la Réforme, la France a bien sa part à elle, et que Calvin, pour ne parler que de lui, est un authentique français de vieille France... Je sais de pleine certitude les bienfaisantes conséquences de la Réforme dans toute la vie nationale. Et, en ce moment (3) où des furieux parlent d'expulser le protestantisme comme un corps étranger, je saisis l'occasion offerte de protester. Je ne comprends pas et je m'indigne que des patriotes travaillent ainsi à diminuer la Patrie. Heureusement, ils travaillent en vain ». (4).

L'académicien Faguet écrivait dans la « Revue Latine » : « Le protestantisme, dit-on, est une importation d'Allemagne et par conséquent il se sentira toujours de son origine étrangère. Il n'y a rien de plus faux. Le protestantisme est français, ou, si vous voulez, le protestantisme français est français, d'origine française...

Il y a eu une Réforme française qui n'a rien dû à la Réforme allemande ni à la Réforme anglaise et qui les a précédées...

(1) La Révolution 1866.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1900.

(3) Le 12 mars 1901, les membres du Comité électoral catholique « Justice-Egalité », terminaient leur séance à l'Hôtel des Sociétés Savantes, par le cri : « Vive la St-Barthélemy ». Voilà évanouie la dernière excuse de ceux qui mettent le crime de la St-Barthélemy sur le compte des mœurs du temps.

(4) *Revue Chrétienne*, 1er mars 1902-4), n° du 25 août 1902.

Et je n'ai pas besoin de dire que, pour ce qui est du calvinisme, il est purement français... La Genève protestante est une colonie religieuse française... Il y a eu exportation de France en Suisse. Il n'y a rien de plus français, de plus « vieux français » que le protestantisme de France... Les protestants français sont si français qu'en vérité ils ont été comme le sel de la France... Ajoutez que les protestants sont les plus anciens républicains français... Il n'y a pas de Français plus Français que les protestants français ».

Enfin voici l'opinion d'un sociologue, M. Anatole Leroy-Beaulieu :

« Est-ce d'Allemagne ou même par la Suisse que nous est venue la Réforme ? Nullement ; nous avions chez nous de longue date les éléments d'une réforme nationale et le protestantisme français est sorti de racines françaises. Non seulement à mes yeux Calvin est français et reste un des grands noms de la littérature française, mais j'ajouterai qu'une grande part de son influence sur son temps et une bonne part du succès de sa réforme religieuse, il les doit à l'esprit français ». (1)

Les adversaires de la Réforme nous disaient que le protestantisme est un « corps étranger » ; donc, à l'extirper on aurait dû renouveler la santé de la France, lui rendre l'équilibre perdu ; or les dernières voix que nous venons de faire entendre nous déclarent, qu'en expulsant le protestantisme de France, ce pays « s'est arraché le cœur » (Quinet), qu'on « a anéanti l'élément de gravité du Royaume » et qu' « on a jeté la substance pour ne conserver que l'écorce » (Brunetière), que « la Réforme a eu de bienfaisantes conséquences pour la vie nationale » (Lavisse) et que les protestants ont été comme « le sel de la France ».

Nous pourrions équitablement déposer notre plume et déclarer notre cause entendue, après les déclarations de ces grands esprits, dont, au reste, aucun n'est protestant. Ils nous disent non seulement : « Vous êtes français », mais encore : « vous êtes parmi les meilleurs ».

Voici donc établie par d'indiscutables témoignages la preuve que la Réforme dans notre pays fut bien un mouvement national. Ceux, par conséquent, qui l'accusent dans un but intéressé d'être étrangère de forme et de fond et la disent, comme telle, incompatible avec le génie français, se voient retirer leur argument de base.

A notre tour, nous nous retournons vers les détracteurs de

(1) *Semaine politique et littéraire*, 9 février 1901.

la Réforme, et avec la certitude d'avoir l'histoire pour nous, nous voulons démontrer que la Réforme fut un soulèvement de l'esprit national contre le joug étranger venu de Rome qui pesait si lourdement sur la pensée et la conscience françaises.

Nous verrons que la Réforme fut éminemment nationale gallicane, alors que l'Eglise *romaine* incarnait l'esprit latin.

Par le Concordat, François Ier, rompant avec les traditions françaises de Philippe-le-Bel, sacrifia les libertés gallicanes pour mieux assurer son trône par l'appui de la papauté. De cet acte découleront des vicissitudes sans nombre pour le pays. Les deux associés, le Roi et le Pape, qui penseront d'abord à leur autorité personnelle plutôt qu'au bien des peuples, ne s'entendront pas toujours, l'un cherchant à dominer l'autre.

J. de Narfon, catholique, dans son étude sur le Concordat de 1516 (1) dit « qu'il n'y est fait mention du Roy de France que comme d'un fils soumis et qui, dûment admonesté, accepte en esprit d'obéissance tout ce qui plaît au pape... Il ne semble pas que Léon X reconnaisse à François Ier d'autre droit que celui de se soumettre ».

On sait avec quelle énergie le Parlement refusa d'enregistrer cet acte qui mettait l'Eglise de France sous le joug italien. Il ne se soumit qu'en 1518 et encore en mentionnant que ledit concordat n'était enregistré que sous la contrainte du Roi et par son ordre exprès. L'Université de Paris, elle-même, en appela à un concile futur et fit défense d'imprimer cet acte. On voit bien ici de quel œil les Français regardaient l'emprise romaine !

Le même auteur parle aussi de la résistance de Rome à enregistrer l'acte d'abjuration d'Henri IV, accepté par le clergé de France : « La dignité de l'Eglise de France, le vœu du peuple, rien de tout cela n'était capable de contrebalancer à Rome l'influence politique du parti espagnol évidemment intéressé à entretenir en France des divisions et des guerres civiles ». (2) Ici encore, on constate Rome contraire « au vœu du peuple » français.

Quand parut l'Edit de Nantes destiné à apporter la paix au royaume, le Pape Clément VII déclara que cet édit lui fait l'impression d'avoir « reçu comme une balafre en plein visage ».

On connait enfin le grave conflit qui mit aux prises Louis XIV et la papauté, le roi de France entendant rester maître chez lui.

A l'assemblée générale du clergé de France, présidée par Bossuet, en 1682, on vota cette fameuse déclaration qui affirmait

(1) *Vers l'Eglise libre*, p. 13.
(2) Id. p. 26.

« que Saint-Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, que toute l'Eglise elle-même n'avait reçu de puissance que sur les choses spirituelles... et non sur les temporelles et civiles... Que les sujets ne pouvaient être absous du serment de fidélité » (Article 1er).

Cette déclaration adressée au Pape débutait ainsi : « Plusieurs personnes s'efforcent de ruiner le décret de l'Eglise gallicane et ses libertés que nos pères ont défendues avec tant de zèle ».

Tout ceci nous montre qu'à toutes les époques la France a dû se défendre contre la domination romaine pour protéger l'indépendance nationale.

Et quand viendra le Concordat de 1801, Napoléon, en confiant au Pape le choix des évêques, sacrifiera les libertés de l'Eglise française. Rome liera cette Eglise à sa politique absolutiste qui l'incline toujours vers les pouvoirs politiques absolus, elle la solidarisera avec le trône et causera ainsi son abaissement et son discrédit.

« Les évêques ne sont plus rien... mais les préfets, révocables ad nutum, du pontife romain. La « papimanie » a pris des proportions véritablement extravagantes... Dès lors, les évêques ne trouvant plus dans la puissance civile, ni les prêtres dans les évêques, ni le catholique français dans l'Eglise de France, aucun contrepoids à la puissance spirituelle du pape, on comprend que Pie X ait pu briser comme un fétu de paille deux évêques sans que, ni des rangs de l'épiscopat, ni de ceux des catholiques, se levât personnes pour les défendre. A aucune époque et de l'avis de tous, l'Eglise de France n'aurait si complètement abdiqué ses libertés et ses franchises séculaires. C'est en tout cas un fait qui risque d'éloigner de la foi catholique beaucoup d'esprits qui ont de la peine à reconnaître dans cette *centralisation* à outrance au profit de Rome et des Italiens la note de la catholicité de l'Eglise et l'oeuvre du Christ ». (1).

« Le but réel des Réformés était de libérer la conscience nationale en rejetant le romanisme ; c'est précisément eux qu'on accuse d'anti-nationalisme et de traîtrise, tandis que leurs adversaires, tenants de Rome, c'est-à-dire de la servitude mentale et morale, s'instituent les champions de l'Esprit national ! ». (2)

(1) Op. cit. p. XX, XXI, XXII. Ce sont les cardinaux qui élisent le pape et le pape ordonne les créations cardinalices de telle sorte que les Italiens forment à eux seuls la majorité numérique du Sacré-Collège. On ne trouve que des Italiens à la tête des congrégations romaines (Note de J. de Narfon, p. XXII.)

(2) BALZALGETTE : *Le Problème de l'Avenir latin*, p. 64.

« Au XVIe siècle le parti papiste représentait en tous lieux l'esprit anti-national (en France par exemple où il était synonime d'intrusion espagnole, italienne, autrichienne), tandis que le parti réformé s'avèrait au contraire l'élément intimement national. Vérité qu'exprime le mot si caractéristique de Michelet qualifiant les réformés « les meilleurs français de France ». (1)

Le même auteur, L. Bazalgette, dit que la Réforme fut « la survivance (bien faible hélas !) de l'instinct ethnique, le restant d'énergie et d'originalité de la Patrie ». (2)

Il y a beaucoup de vrai dans cela comme dans la pensée de Schuré : « Il y a depuis deux mille ans, dans l'histoire de France, une lutte incessante entre l'esprit latin (celui de l'Eglise romaine) qui agit à la surface et l'esprit celtique qui travaille le fond de la nation. L'esprit latin part du principe de la soumission absolue de l'individu à l'Etat. L'esprit celtique, par contre, est un génie indomptable d'expansion, d'enthousiasme et de sympathie. Il part du principe de l'individualité libre et maîtresse d'elle-même ». (3)

Et ceci nous rappelle la définition du Français par H. Taine : « un troupeau fringant mais docile ». Fringant, voilà le fonds de la nature originale ; docile, voici le résultat de l'éducation à la romaine.

Schuré ne pense pas, lui, que le génie français soit d'être catholique au sens de cette Eglise dont l'esprit est fait « d'étroitesse et de mutilation ».

Nous savons bien qu'on nous objectera ce qu'on appelle la trahison de Coligny qui aurait vendu le Havre aux Anglais. Certes nous regrettons cet appel aux Anglais ; mais, outre que le Havre ne leur était concédé que comme base et pour tout le temps seulement où les réformés seraient menacés, déjà bien avant le parti catholique des Guises avait vendu la France entière, lorsque, au mépris de la loi salique et des droits légitimes d'Henri IV, il voulait faire monter sur le trône l'infante Claire-Eugénie, c'est-à-dire la fille même de Philippe II d'Espagne. Avant l'arrivée des Anglais, il y avait beau temps que les Guises avaient appelé les Espagnols et les Piémontais.

Calvin écrivait le 9 juin 1562 à Bullinger : « Jusqu'ici on a hésité à demander du secours au dehors ; j'ai toujours demandé

(1) Id. p. 62.
(2) Id., p. 62.
(3) *L'âme celtique*, p. 5 et 6.

aux nôtres de ne pas prendre l'initiative d'une démarche semblable, mais, maintenant que nos adversaires ont enrôlé les reîtres allemands, nous pouvons justement appeler des auxiliaires ».

Pendant les guerres de religion, la noblesse qui prit les armes n'était pas anti-nationale mais bien française et légitimiste, voulant sur le trône un roi bien français et non une créature de l'étranger.

La reine-mère ne parut pas hostile à cette prise d'armes des huguenots ; elle écrivit à Condé : « Mon cousin, vous aurez souvenance de conserver les enfants et la mère et le royaume. Je vois tant de choses qui me déplaisent que si ce n'était l'assurance que j'ai en vous que vous m'aiderez à conserver ce royaume et le service du roi mon fils, en dépit de ceux qui veulent tout perdre, je serais encore plus fâchée ». (1)

« La noblesse française, si elle avait conservé l'esprit d'indépendance et d'opposition légale qu'elle avait empruntée au protestantisme, aurait imposé des limites au pouvoir royal et la France eût échappé à ce despotisme oriental de Louis XIV et de ses successeurs qui a brisé les caractères ». (2). Quinet, dans son livre sur la Révolution, prononce ce jugement sur la noblesse : « Elle avait vendu sa foi religieuse ; comment aurait-elle pu fonder la foi politique ? Dans la Fronde elle montre l'esprit d'intrigue sans ambition. Rebelle à Mazarin, elle se prosterne dès que le prince paraît. On vit alors son néant. Elle n'avait guidé les Français vers aucune liberté ».

Ceci dit, remarquons que le protestantisme dans le monde a partout un caractère national sans perdre de son originalité essentielle. Comment en pourrait-il être de même sous le règne d'une *Eglise romaine* qui coupe en deux la personnalité du citoyen ? Comment respecterait-elle les divers génies nationaux, puisque son idéal c'est l'unité et l'uniformité, c'est de couler les individus de toutes les nations dans un même moule !

Terminons enfin sur deux déclarations qui résumeront toutes ces affirmations :

« Les Français craignent fort la politique et les ruses de la Cour de Rome. Dans tous les temps et même dans ceux où l'Europe entière tremblait sous les Pontifes, ils ont toujours été attachés à leurs rois. Il est vrai que depuis que la secte des jésuites s'est établie chez eux, elle a corrompu quantité de par-

(1) *Histoire universelle*, Agrippa d'Aubigné.

(2) LAVELEYE, *De l'Avenir des peuples catholiques.*

ticuliers parmi lesquels on trouve beaucoup d'ecclésiastiques qui ont oublié qu'ils étaient français et qui sont prêts dans toutes les occasions à se vendre aux Pontifes romains ». Telles sont les typiques constatations du marquis d'Argens, dans ses « Lettres Juives ». (1)

On connait la typique réplique de Brunetière : « Ce que je pense, allez le demander à Rome ». Cette boutade correspond malheureusement à une mentalité trop courante chez la multitude catholique qui sacrifie le génie français fait d'indépendance, au génie romain fait d'abdication.

Em. CHASTAND

---

(1) Lettre 179.

Le livre des Actes des Apôtres

M. Maurice Goguel a entrepris la publication d'une *Introduction au Nouveau Testament*, en cinq volumes. La théologie protestante de langue française ne compte guère d'œuvres de cette importance. C'est le tome III, consacré au livre des *Actes des Apôtres*, qui a paru le premier (1). C'est un in-12 très maniable, imprimé en caractères bien lisibles, et de prix modéré (6 francs). Le sujet est traité sobrement, quoique de façon complète. Le travail n'est pas exécuté précisément en vue de la vulgarisation, mais le public cultivé n'aura pas de peine à le suivre.

M. Goguel, s'étant spécialisé de bonne heure dans l'étude du Nouveau Testament, a acquis en cette matière une remarquable compétence. Il a fait le tour de toutes les questions et éprouvé toutes les hypothèses, et quoiqu'il ait l'imagination assez hardie pour concevoir à l'occasion des théories nouvelles, il est en général prudent et mesuré. C'est donc un guide sûr en qui l'on peut avoir confiance.

Il n'y a pas, dans le Nouveau Testament, de livre plus intéressant à étudier que celui des Actes. Il pose à la critique des problèmes très nombreux, très importants et très complexes. Ils sont d'autant plus difficiles à résoudre qu'ils sont presque tous solidaires. Aussi règne-t-il jusqu'ici, parmi les savants, un désaccord à peu près complet. Ils ne s'entendent guère que sur un point : les Actes des Apôtres sont bien la continuation du 3e évangile, comme l'indique leur prologue (cf. 1, 1-2 avec Lc 1, 1-4). Sur toutes les autres questions, les solutions les plus contradictoires sont soutenues aujourd'hui encore par des hommes également autorisés.

Le problème qui domine et conditionne tous les autres est celui de l'auteur. On attribue généralement à Luc, le médecin ami de Paul, les parties du récit rédigées à la première personne du pluriel (16, 10-17 ; 20, 5-15 ; 21, 1-18 ; 27, 1-28, 16).

(1) Librairie Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris 6e.

Ces morceaux si précis, remarquables par leur sobriété et leur naturel, ne peuvent émaner que d'un témoin oculaire. Mais tels qu'ils sont, ils n'ont jamais pu constituer un tout ; ils se présentent comme les fragments épars d'une narration qui devait être plus étendue. On remarque de plus qu'ils sont parfois si étroitement unis au contexte du livre des Actes qu'il est impossible de les en séparer. Comment détacher, par exemple, 16, 10-11 des versets qui précèdent (6-9) ? D'autre part, le « nous » disparaît brusquement 16, 17, au milieu d'un récit, dont la fin, évidemment, a la même origine que le début. Ainsi ce qu'on a appelé la source *nous* devait comprendre aussi des morceaux rédigés à la troisième personne. D'après M. Goguel, ce document aurait servi de base à tout le récit des voyages missionnaires de Paul. Le mélange, dans un récit, de parties à la première et d'autres à la troisième personne, nous paraît aujourd'hui peu naturel. Mais il est fréquent chez les auteurs anciens. Par exemple, Cicéron, dans une même lettre, raconte à la première personne des faits auxquels il a assisté, et à la troisième personne, d'autres événements dont il a été informé.

L'auteur de la « source nous » doit-il être distingué du rédacteur de l'ensemble du livre des Actes, ou bien ne font-ils tous deux qu'une seule et même personne ? C'est la question capitale. Les avis sont très partagés. Harnack, qui attribue à Luc le 3e évangile et les Actes, s'est livré, après plusieurs autres, à une étude très minutieuse du vocabulaire et du style de ces deux ouvrages, et il a conclu que si le 3e évangile et les Actes sont de Luc, les fragments en « nous » sont *hyperlucaniens*, parce qu'on y trouve, plus nombreux que partout ailleurs, les termes et les tournures caractéristiques de l'auteur. Mais — c'est bien le cas de le dire ici — qui veut trop prouver ne prouve rien. Harnack établit, en définitive, que la source « nous » présente une physionomie distincte. Si les particularités de style qu'on y relève apparaissent aussi, çà et là, dans les autres parties du 3e évangile et des Actes, cela s'explique aisément par l'influence qu'a dû exercer sur l'écrivain une de ses sources principales. Cette source, de son côté, a pu subir, de la part de l'historien, des modifications plus ou moins profondes. Quand on examine attentivement ses deux livres, on voit qu'il ne reproduit pas littéralement les documents qu'il utilise (par exemple l'évangile de Marc). Il les corrige librement et les revêt jusqu'à un certain point de son propre style. On comprend donc pour ces deux motifs, qu'il y ait une certaine parenté de langage entre la source « nous » et le reste des Actes. Cela ne

prouve nullement qu'on doive les rapporter au même auteur.

Si on compare pour le fond les fragments à la première personne du pluriel avec l'ensemble des Actes, cet examen n'est pas favorable à l'identité d'auteur. La source « nous » offre tous les caractères d'un témoignage oculaire, et elle émane de quelqu'un qui savait bien voir et raconter : les détails sont naturels et précis, les données géographiques sont des plus exactes, et la succession des événements est notée, on pourrait dire chronométrée, avec un soin remarquable. Le reste du livre est bien loin d'offrir les mêmes qualités. Les indications chronologiques sont presque toujours des plus vagues (voir p. ex. 1, 4, 6, 15 ; 3, 1 ; 6, 1 ; 9, 32, 43, etc.) ; le récit est assez souvent confus et manifestement légendaire ; il passe sous silence des faits très importants attestés par les épîtres de Paul (troubles dans les Eglises de Corinthe et de Galatie, querelle d'Antioche, etc.) et se montre même en désaccord avec elles, notamment au sujet de la conférence de Jérusalem (cf. Actes 15, 1-29 et Gal. 2, 1-10).

Il est vrai que l'auteur du 3e évangile et des Actes avait surtout en vue l'édification des chrétiens (cf Lc 1, 4), et il est naturel qu'il ait atténué ou même entièrement négligé les discussions qui avaient pu surgir entre les apôtres. Mais on constate avec étonnement qu'il n'a rien compris à l' « Evangile » de Paul. Dans les discours qu'il lui prête, on ne relève aucun des traits particuliers de l'enseignement de l'apôtre, tel qu'il nous l'a présenté lui-même dans ses lettres. Nul écho de sa christologie, ni de son jugement sur le judaïsme ne se retrouve dans les Actes. L'auteur de ce livre n'ignore sans doute pas sa doctrine capitale du salut par la foi indépendamment des œuvres de la Loi, mais il la met dans la bouche de Pierre (cf. 3, 16 ; 11, 17 et surtout 15, 7-11) ! Comment un ami et compagnon de Paul aurait-il pu faire une semblable transposition ? Ce qui est plus étrange encore, c'est qu'il attribue à Pierre la mission de l'apostolat à l'égard des païens, que Paul a si énergiquement revendiquée pour lui-même (cf. Act. 15, 7 et Gal. 2, 7-9). Sur ce point si important, l'opposition est complète entre l'opinion du rédacteur des Actes et le témoignage de Paul.

On n'a pas manqué d'opposer ces considérations à Harnack, et il n'en a pas contesté la justesse, mais elles ne l'ont point ému. Elles ne prouvent pas, à son sens, que l'auteur des Actes n'a pu être un disciple de Paul. « Faut-il rappeler, demande-t-il, les exemples nombreux fournis tant par l'histoire ecclésiastique que par la littérature profane, où les témoins oculaires, tant par ce

qu'ils disent que par ce qu'ils taisent, se montrent mal informés, légers, inintelligents et même faussaires ? » Si l'auteur des Actes avait mérité ces qualifications, il eût été un bien petit esprit, et une telle constatation ne rehausserait pas la valeur de son livre. Ajoutons qu'il n'aurait guère ressemblé, alors, à l'observateur si précis qui a rédigé la source « nous ».

Avec un bon nombre de critiques modernes, M. Goguel estime que les Actes ont été composés vers la fin du Ier siècle, à l'aide de traditions orales et de certains documents écrits. Au premier rang de ceux-ci figurait la source « nous », qui devait raconter au moins les voyages missionnaires de Paul. Il faut y rattacher probablement une notice relative aux débuts de l'Eglise d'Antioche et qui rapportait peut-être aussi la mort d'Etienne ou du moins les persécutions qui la suivirent. On lit en effet Actes 8, 1, 4 ; 11, 19-21 ; 13, 1-3, des renseignements succints et très précis, qui offrent tous les caractères des fragments à la première personne du pluriel et qui s'enchaînent étroitement avec l'histoire des missions de Paul (cf. 13, 3 et 13, 4 ; voir aussi 15, 1-2).

Pour les autres données du livre des Actes, il est impossible, dans la plupart des cas, de déterminer si elles proviennent de sources écrites ou de traditions orales. Cependant les divers morceaux qui s'étendent depuis 8, 5 jusqu'à 11, 18 offrent nettement le caractère de traditions orales. Ils ont été insérés d'une manière très visible dans la notice sur l'Eglise d'Antioche (cf. 8, 4 et 11, 19). D'après M. Goguel, les nombreux discours contenus dans le livre des Actes ont été composés librement par le rédacteur, suivant la coutume des historiens de l'antiquité. Ils peuvent se fonder parfois sur des souvenirs positifs ou même des documents écrits ; c'est le cas, par exemple, du discours d'Etienne.

On sait que M. Loisy, dans son ouvrage copieux et à bien des égards magistral, a soutenu une théorie très différente sur l'origine des Actes. Ils auraient à leur base une histoire rédigée par Luc, qui s'étendait probablement jusqu'à la mort de Paul. Ce récit fidèle et véridique aurait été repris par un chrétien de Rome vivant au début du second siècle, qui l'aurait profondément remanié et même altéré sciemment pour le mettre en harmonie avec les idées dogmatiques et les préoccupations politiques de son propre milieu. Ce rédacteur aurait voulu prouver notamment que le christianisme était le successeur légitime du judaïsme et qu'il avait droit par conséquent à la même tolérance que les autorités accordaient au judaïsme. Il se serait appliqué

à montrer que les représentants du pouvoir romain avaient traité avec une grande bienveillance les premiers propagateurs de la foi nouvelle.

Sans méconnaître la justesse de ces remarques de M. Loisy, M. Goguel rejette complètement ses conclusions. Il estime tout à fait invraisemblable qu'un contemporain de Paul ait eu l'idée de raconter, dans un intérêt purement historique, la vie de Jésus et les origines de l'Eglise. Un tel dessein suppose un certain recul dans le temps. D'autre part, l'auteur des Actes ou, si l'on préfère, celui qui a donné au livre sa forme actuelle, ne paraît nullement un faussaire. Il voit les faits qu'il raconte à travers les idées et les réalités de son temps. — Quoi de plus naturel ? Il utilise avec une grande liberté les documents qu'il a pu se procurer, coupant ici des détails qui lui semblent superflus, ajoutant ailleurs des renseignements qui lui viennent de source différente. — C'était son droit. Qu'il n'ait pas toujours été heureux dans le choix de ses matériaux et qu'il ait parfois substitué la légende à l'histoire, c'est fort possible, mais ce n'est pas un motif de suspecter sa sincérité. Un faussaire aurait soigneusement éliminé du récit tout ce qui ne s'accordait pas avec l'effet qu'il voulait produire. Or on constate que l'auteur des Actes relate bien des faits qui ne cadrent nullement avec sa propre représentation du passé de l'Eglise. Cela prouve d'une manière évidente qu'il n'a pas cherché délibérément à altérer ses documents anciens. Ce dualisme souvent flagrant entre ses idées personnelles et le témoignage de ses sources fait à la fois la difficulté et l'intérêt de son livre. Il permet de rétablir en bien des cas, malgré les erreurs ou les confusions de l'historien, l'exacte réalité de l'histoire.

En veut-on quelques exemples ? L'auteur se représente sous les couleurs les plus idylliques l'union et la paix qui régnaient dans l'Eglise primitive de Jérusalem (2, 42-47 ; 4, 32-35 ; etc.). Cependant il y retrouve, dès l'origine, deux groupes distincts, les Hellénistes et les Hébreux. En chrétien pieux et pénétré d'un saint respect pour les premiers propagateurs de la foi, il veut se persuader que leurs différends ne portaient que sur une affaire de second ordre, la distribution des vivres. Il nous laisse cependant entrevoir qu'il s'agissait d'une question bien plus grave : Etienne, le chef des Hellénistes, n'était pas un simple diacre, mais un évangéliste ardent et singulièrement révolutionnaire : il condamne le culte juif plus radicalement que Paul lui-même et ose représenter la construction du Temple comme un infidélité à l'égard de Dieu (7, 44-48). Il consommait

ainsi la rupture entre le christianisme et le judaïsme. Qu'il ne fût pas suivie dans cette voie par le groupe des Douze, le texte des Actes le montre avec évidence. Tandis que l'audace d'Etienne entraînait pour lui le martyre et pour ses amis la persécution et l'exil (8, 1, 4 ; 11, 19), les apôtres pouvaient rester à Jérusalem, probablement sans être inquiétés (8, 1 et toute la suite du récit). Autre exemple. L'auteur des Actes est fortement imbu du principe de l'autorité apostolique. C'est sur le témoignage des Douze que repose la prédication chrétienne (1, 8, 21-22). Ce sont eux qui ont fondé l'Eglise, et c'est leur chef Pierre, qui a le premier porté l'Evangile aux païens. Nous apprenons cependant que tandis que les apôtres restaient à Jérusalem, les Hellénistes dispersés « s'en allèrent de lieu en lieu, annonçant l'Evangile » (8, 4) et que quelques-uns d'entre eux, « parvenus jusqu'à Antioche, s'adressèrent aussi aux Grecs » (11, 20). Notre historien essaie vainement de concilier ces faits, rapportés par les sources, avec sa propre théorie, en imaginant que le travail de ces premiers missionnaires n'est devenu valable qu'après avoir reçu la consécration des apôtres (11, 22-24 ; cf. 8, 14 ss). Le caractère artificiel de cette construction est évident. Nous voyons que l'Eglise pagano-chrétienne d'Antioche s'est organisée indépendamment de tout concours extérieur, qu'elle a ses chefs particuliers et qu'elle prend la décision d'envoyer ses « apôtres » dans le monde sans songer à consulter les gens de Jérusalem (13, 1-3 ; cf. 14, 4, 14).

Ces constatations, qu'on pourrait aisément multiplier, jettent quelque lumière sur le problème de la composition du livre des Actes. La distance est grande entre le point de vue du rédacteur et celui de ses documents les plus anciens. Ceux-ci, tout proches et peut-être contemporains des évènements, peuvent très bien être attribués à Luc ; mais l'écrivain qui les utilise sans en apercevoir la portée, appartient de toute évidence à une génération postérieure. Sa sincéritée est manifeste puisqu'il emprunte à ses sources des faits en complète opposition avec ses vues personnelles. Sans doute, il n'avait aucune idée de l'impartialité nécessaire de l'histoire — personne ne l'entrevoyait de son temps — mais en homme loyal et véridique, il a respecté la teneur de ses documents. On lui reproche souvent — et même M. Goguel — d'y avoir fait de trop larges coupures. Cela pourrait bien être une injustice. Tous les morceaux qu'on peut attribuer avec certitude à sa source ancienne sont extrêmement concis ; ce sont des notes rapides et assez sèches en leur brièveté. Il est assez

arbitraire d'y voir les fragments épars d'une narration très développée. Dans le vieux récit utilisé par l'auteur des Actes, il n'y avait peut-être pas beaucoup plus que ce qu'il nous a conservé.

Les renseignements à l'aide desquels il l'a complété ont une valeur bien moindre — on s'en rendra compte en lisant l'analyse critique de M. Goguel. Notre écrivain se complaisait, comme tous les chrétiens de son temps et beaucoup encore du nôtre, aux belles histoires de miracles, et il les a recueillies avec soin pour l'édification de ses lecteurs. Aussi a-t-il écrit un livre bienfaisant pour la piété, ce qui était son but essentiel. Celui qui le lit en vue de reconstituer un fidèle tableau des temps apostoliques, devra faire de très sérieuses réserves. Il y trouvera cependant, comme le dit fort justement M. Goguel, « des matériaux d'un très grand prix et d'une incontestable valeur... Le livre des Actes, malgré toutes les lacunes et les insuffisances qu'il peut présenter, est l'une des bases les plus essentilles sur lesquelles repose l'histoire du christianisme ancien ».

L. Randon.

LA QUESTION DES ANABAPTISTES[1]

Il y a une question anabaptiste. Elle n'est pas aussi brûlante que celle de Gênes, mais elle demande à être résolue. D'après un vieil annaliste, le mot *anabaptiste* ne recouvre pas moins de 42 sectes différentes — dont beaucoup ne sont connues que par leurs accusateurs et leurs bourreaux ; allez donc vous reconnaître au milieu de ces idées contradictoires que la liberté issue de la Réforme avait mises en fermentation !

On attend encore, chez nous, l'historien qui mettra un peu de clarté dans cette histoire compliquée. Si l'on veut être renseigné, il ne faut pas recourir au *Dictionnaire des sciences médicales* de M. Gustave Lagneau qui, au tome IV, 4, p. 768, fait des anabaptistes d'Alsace les descendants des bandes de Gerbert de Molesheim une race spéciale, des disciples de Zwingle, de Mélanchton, de Munzer et Mennon ! Il les place aux environs de Schirmeck qui, selon lui, se trouve, en 1879, dans l'arrondissement de St-Dié, département des Vosges. « Si l'histoire est ridicule, la géographie est navrante ».

Il faut distinguer. Il y a eu au début du XVIe siècle un large mouvement anabaptiste — accompagné sur certains points de violences ou de folies qui ont crevé les yeux des historiens. Pour la plupart d'entre eux le mot d'anabaptiste désigne uniquement les crimes et les divagations bolchevisantes de Munzer et des prophètes de Zwickau.

En réalité, il y a eu des groupements anabaptistes nombreux, plus ou moins distincts de la Réforme, bien que nés d'elle, souvent en lutte avec ses chefs. Il serait intéressant de les étudier au lieu de les calomnier. Ces « frères indépendants » avaient une doctrine commune sur certains points qu'on a cru pouvoir résumer ainsi.

Les « frères » reconnaissaient l'autorité des Ecritures, spécialement du Nouveau Testament. L'Ancien ne devait être obéi que lorsque ses préceptes étaient d'accord avec le Nouveau.

A côté de la Révélation écrite, souvent obscure et énigmatique, il y a une révélation interne, reliée à celle des temps apostoliques par une succession ininterrompue d'inspirés du Seigneur.

(1) *Recherches historiques sur les Anabaptistes de l'ancienne principauté de Montbéliard, d'Alsace et des régions voisines*, par Ch. Mathiot, pasteur, Belfort, 4, rue Kléber, 1922.

On doit se refuser à la discussion de questions de théologie abstraites et de pure curiosité, auxquelles la Bible ne fournit pas une réponse expresse. « Dieu s'est réservé la connaissance de bien des choses qu'il n'a pas jugé convenable de rendre claires à notre intelligence. La lettre de l'Ecriture décide : quand elle fait défaut, le chrétien n'interroge pas.

Ce qui importe plus que les cérémonies extérieures, c'est la réforme des mœurs et l'obéissance aux lois du Seigneur. L'homme qui met en Dieu une confiance absolue et qui obéit aux commandements à lui transmis par le Christ, celui-là a la foi. Il ne suffit pas de croire en Christ, il faut l'imiter et suivre ses traces. Il est venu sauver même les méchants.

Les enfants naissent sans péché : ce que Dieu crée est bon. Le péché d'Adam ne saurait être pour tous les hommes un motif de damnation. L'homme adulte qui ne sait point vaincre ses penchants, celui-là est pécheur. Beaucoup d'anabaptistes n'admettaient pas la Trinité. Dieu est un.

Le baptême n'est pas un sacrement indispensable. Avant tout, il faut que le chrétien croie et s'instruise : le baptême ne vient qu'en seconde ligne.

La Cêne n'offre pas le vrai corps et le vrai sang du Christ. Elle est seulement chargée de rappeler le souvenir de Jésus et ce qu'il a souffert pour la vérité.

Les Anabaptistes repoussaient la confession, les images. Ils avaient le crucifix en horreur. Ils repoussaient la prédestination, admettaient le libre arbitre. Les hommes devaient se traiter comme des frères ,faire disparaître du milieu d'eux tout sentiment de haine, d'inimitié, de colère. L'usage des armes est interdit. Il n'est pas permis de tuer. L'Etat n'a pas à s'ingérer dans le domaine religieux, ni à intervenir dans le domaine de la conscience. « Nul ne peut être contraint de croire, ni être gêné dans sa foi ».

Certains points de leur doctrine les rapprochaient du socialisme. Les vrais chrétiens n'ont pas besoin de gouvernement. Quiconque aime et pratique la justice peut se passer d'autre autorité de celle de Dieu. Tous les frères sont égaux. Pas de serment. La propriété doit être abolie ; quelques-uns ajoutaient « *autant que possible* ».

Voilà un programme qui vaut la peine d'être étudié. Les idées hardies et profondes s'y mêlent aux rêveries millénaires, aux vues mystiques privées de tout sens du possible et du réel. Mais enfin, il y avait là un effort de sortir de la violence, de l'injustice, des fictions, de l'égoïsme ou banal ou forcené. Le mouvement

fut exterminé. Dès 1530, le fer et le feu avaient eu raison des fous, des naïfs ou des sages.

Les anabaptistes, dont M. Ch. Mathiot raconte l'histoire dans un intéressant petit volume, n'ont rien de commun avec les « rustauds » d'Erasme, ou les partisans du tanneur de Molsheim, ou les illuminés de Munster. Leur père spirituel est Menno Simons (1428-1561), de la Frise, fondateur de communautés indépendantes qui, dans leur confession de foi votée à Dordrecht en 1632, s'appellent eux-mêmes des : *Chrétiens sans défense et sans vengeance, connus surtout dans les Pays-Bas sous le nom de Mennonites.* Ils ont voulu créer une « église pure et séparée du monde ». La Hollande est restée leur centre principal. Ils s'y sont fortement établis, développés et ils y ont encore aujourd'hui des groupements fraternels pieux, cultivés, qui font respecter et aimer leur libre inspiration évangélique.

En Suisse, où beaucoup se réfugièrent pendant les persécutions, les anabaptistes restèrent surtout des cultivateurs, des fermiers. C'est à ce titre qu'ils sont appelés en Alsace et au 18e siècle dans le Pays protestant de Montbéliard — et c'est l'histoire de ceux-ci que fait M. le pasteur Mathiot.

C'est un signe des temps qu'un pasteur « luthérien » fasse avec sympathie l'histoire d'un petit groupe de dissidents. Il faut relever le fait avec joie et le donner en exemple. Tous les prédécesseurs de M. Mathiot n'ont pas été aussi aimables que lui et, même dans ce pays réformé par un homme aussi large que Pierre Toussain, il y eut, à l'égard des anabaptistes des pensées et des actes d'intolérances. Le progrès des idées devait détruire pourtant ces restes d'un passé mauvais, et, depuis longtemps, personne ne parle plus qu'avec sympathie des « anes » comme on dit dans la région, sans que ce mot comporte un sens dérisoire ou péjoratif. Je regrette de n'avoir pas songé à indiquer à M. Mathiot une source d'informations qui aurait pu lui fournir encore quelques données nouvelles, ce sont les rapports des surintendants ecclésiastiques. Le livre de M. Mathiot a été précédé de recherches actives, consciencieuses, faites avec amour. Il nous apprend bien des choses nouvelles. Il est instructif à bien des égards et édifiant par la largeur chrétienne dont il s'inspire. Je souhaite que M. Mathiot continue ses recherches historiques dans le même esprit. Son ministère pratique ne peut qu'en être enrichi.

JOHN VIÉNOT.

(1) Sur les Anabaptistes d'Alsace, je regrette que M. Matthiot n'ait pas connu le volume de Mühlenbeck sur Ste-Marie-aux-Mines.

NOTATIONS

Nous lisons dans un journal neutre *La Semaine religieuse de Genève :*

L'IDÉE DE REVANCHE. — Sous ce titre, la *Feuille centrale de la Société de Zofingue*, qui paraît cette année à Zurich, publie, un article signé du nom de Florian Imer, qui résume les impressions d'un récent voyage en Allemagne et qui, après avoir constaté avec admiration l'esprit de travail qui anime tous les Allemands, se termine par les considérations suivantes que nous enregistrons sans surprise, mais avec une tristesse trop motivée : « Beaucoup d'Allemands ne trouvent pas l'issue de la guerre funeste, puisqu'elle les a forcés à faire un retour sur eux-mêmes et à s'estimer à leur juste valeur. Comme toute épreuve, elle les aendurcis et fortifiés. S'ils n'ont pas gagné la guerre, ils ne sont pas loin de gagner la paix dont ils comptent tirer un meilleur parti que leurs vainqueurs. La preuve la plus convaincante de cette assurance, c'est qu'ils parlent déjà de la revanche nécessaire et prochaine. « Le mot de la France après 1870 fut : revanche. C'est le nôtre aujourd'hui », ai-je entendu dire. Point de haine contre l'Amérique et l'Angleterre, ni même contre le Français, mais la revanche contre la France. — Ils ont peine à supporter l'occupation française ; s'ils ne le disent ouvertement, on s'en rend compte tout de même en comparant la manière dont ils parlent des poilus à celle toute différente dont ils parlent des autres alliés. Et lors de la catastrophe d'Oppau, ils ne cachaient pas leur mécontentement en apprenant que des soldats de couleur étaient chargés du service d'ordre. D'un autre côté, ils remarquent partout de la propagande française sans avoir l'air de se douter qu'ils en pratiquent eux-mêmes pour chercher à s'attacher les étrangers, en leur faisant apprécier les qualités « méconnues » de leur nation. — Dès qu'ils auront pu s'assurer la précieuse amitié, le concours économique, ou au moins la neutralité de certains Etats voisins, ils prendront les armes contre

la France. Ils ne le cachent pas ni ne s'en excusent. Bien plus, justifiant les guerres par des théories philosophiques, ils les proclament nécessaires pour maintenir la vaillance courageuse des peuples et en empêcher la dégénérescence. On comprendra pourquoi le meurtre d'Ersberger souleva si peu d'indignation : c'était l'homme de la défaite, celui qui a signé la paix. Inutile de dire aussi que je n'ai entendu aucune parole favorable à la Société des Nations. Ils n'y croient pas. Il est triste de conclure que ni la guerre, ni la défaite n'ont changé les sentiments de ce peuple allemand qui, même sans empereur, a toujours la même mentalité ».

Comment se fait-il, après cela, que ce soit la France qui passe pour un pays impérialiste et militaliste ?

NOTES SUR LA VIE RELIGIEUSE

Les Protestants aux Etats-Unis. — Les journaux catholiques français ont mené grand bruit autour de la conversion retentissante de quelques dames américaines au catholicisme — dont l'une eut un glorieux général pour parrain. C'est ce qui nous engage à donner ici sans commentaires les résultats du dernier recensement confessionnel aux Etats-Unis. Il se fait, dit la *Semaine religieuse* de Genève tous les dix ans, aux Etats-Unis, un recensement général des Eglises. Le dernier en date a eu lieu en 1916, mais c'est seulement en 1921 que ses résultats ont été publiés. D'après le *Quarterly Register*, ces constatations sont plutôt satisfaisantes au point de vue religieux.

Le total des membres d'Eglise a passé de 35.068.058 à 41.926.854, ce qui constitue, pour la décade écoulée, un gain de 19,5 %, tandis que l'accroissement général de la population n'a été que de 17,1 %. Et, contrairement à l'attente qu'avaient fait naître certaines vanteries, les Eglises protestantes ont crû plus rapidement que l'Eglise catholique (23,4 % vis-à-vis de 10,6 %). Cette différence est d'autant plus remarquable que les catholiques grossissent leurs chiffres de tous les enfants en bas âge, tandis que les protestants ne comptent que les adultes et les adolescents.

On ne compte aux Etats-Unis comme protestants que ceux qui donnent une adhésion formelle à une église, les *membres* des Eglises.

Assistance américaine aux Eglises d'Europe. — Le 3 novembre dernier, c'est-à-dire postérieurement au Concile pan-presbytérien de Pittsburgh, des représentants de diverses Eglises protestantes américaines se sont réunis à New-York pour s'entretenir des responsabilités du protestantisme américain à l'égard du protestantisme européen. M. le pasteur Ad. Keller avait été invité à prononcer un discours à cette assemblée, mais, étant forcé de se rembarquer pour la Suisse à une date antérieure, il a dû se contenter de rédiger, après avoir consulté les autres délégués européens qu'il a pu joindre, une sorte de mémorandum où il soumettait à l'attention de la Conférence une série d'indications et de recommandations sur les meilleures méthodes à suivre par les Eglises américaines désireuses de venir en aide aux Eglises européennes. Ce document a paru le 12 novembre en anglais dans le *Christian Work*, organe new-yorkais dont M. Keller est le correspondant suisse.

Nous demandons à M. Keller de nous résumer les conseils qu'il a donnés à nos amis d'Amérique. Nous sommes heureux d'apprendre par la *Semaine religieuse* que ce sont des *représentants des diverses églises* américaines qui se sont réunis pour s'entretenir des responsabilités du Protestantisme américain à l'égard du protestantisme européen. Cela est de bon augure pour l'avenir. Il nous paraît certain, en effet, que jusqu'à présent, le généreux concours de nos frères a été entaché de plus d'une erreur et a paru reposer sur une connaissance imparfaite et inadéquate des besoins réels et des tâches urgentes.

LES LIVRES

Le Grand Méconnu, par Paul Wyss, in-8° de 137 p. Liège, Foyer spiritualiste belge, 1931. Prix : 4 fr.

Le but que poursuit l'auteur de cette dissertation empruntée à la bibliothèque belge d'histoire et de philosophie religieuse, morale et sociale, n'est pas seulement *apologétique*, il est nettement *missionnaire*. M. Wyss ne veut pas uniquement établir l'historicité de l'Evangile et la réalité de la vie de Jésus (Première partie : *Jésus a-t-il vécu ?*) ; il ne se contentera pas non plus, de réviser, dans un sens plus moderne la conception traditionnelle de la personnalité du Christ (Seconde partie : *Qui était Jésus ?*). Il se préoccupe surtout de proposer à la société désemparée, malade à mourir, qui est sortie de la grande guerre, l'idéal surnaturel de vie individuelle et sociale que le Christ a exprimé dans la justice du Royaume de Dieu. (Troisième partie: *Que voulait Jésus ?*). Evidemment, il sait que pour débarrasser le problème religieux d'une masse d'obstacles entassés par la propagande anti-chrétienne, il est indispensable de se placer résolument sur le terrain scientifique, ou, plus exactement, historique, et de procéder en toute loyauté intellectuelle. Mais il sait aussi qu'on ne gagne pas un homme par des arguments purement rationnels, et que l'on ne peut être convaincu de la vérité du christianisme qu'après avoir été *vaincu* par le Christ. De là la grande place faite dans cet opuscule à l'enseignement de Jésus, notamment la grande idée du Royaume de Dieu. La méthode de M. Wyss est celle des Vinet, des Sabatier, des Frommel, celle de l'expérience interne, celle que ces grands penseurs ont apprise à l'école de Jésus lui-même, notamment sous l'action de cette immortelle déclaration : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine vient de Lui, ou si je parle de mon chef. » Qu'on en juge par ces deux citations empruntées l'une à l'introduction, l'autre à la conversion de notre auteur et qui suffisent, je le pense, à recommander aux intelligences ouvertes et aux consciences droites, un exposé qu'enflamme la vision grandiose et sereine en même temps de la terre nouvelle où la justice habitera : « Seule, notre méthode, plaçant l'expérience interne en étroite relation avec le libre examen, peut sauvegarder les exigences rigides de la science et de la piété la plus profonde. » « Pour s'en convaincre, il suffit de contempler le vivant, puis d'offrir comme lui, à notre tour, le don de notre personne au service de Dieu : la vérité se taillera une place dans nos coeurs glacés et notre vie recevra un but.»

J.-E. Neel

Lanoë Villène : **Les sources de la symbolique chrétienne**, Fischbacher, 1921, 160 p.

L'auteur a publié en 1916 des *Principes généraux de la Symbolique des religions*. Le présent volume doit y faire suite, en rectifiant, dans sa Préface, les passages de l'ouvrage précédent, qui portent sur des détails que nous pouvons négliger ici. Tandis que le précédent ouvrage passait en revue les symboles religieux de l'Inde, de l'Egypte, de l'Assyrie, des Scandinaves et des Celtes, des Chinois et des Américains précolombiens et de la Grèce, pour s'arrêter dans un dernier (11°) chapitre, aux Juifs et aux Chrétiens (la Trinité, le symbole de la pierre, de vin, de Melchissédec, etc.), la nouvelle étude continue pour ainsi dire, l'exposé amorcé dans ce chapitre final, et fait donc littéralement suite au premier travail en développant les symboles de la vie de Jésus et de sa résurrection et en donnant une analyse psychologique des premiers faits sociaux chrétiens, pour aboutir à la conclusion que le christianisme a détruit une société pourrie et qui même n'avait « plus aucune beauté. » Ajoutons que cette société présente certains traits qui la rapprochent singulièrement de la nôtre. Voyez par exemple la page 153 : « Essayer de trouver dans le fouillis des oeuvres un talent sincère était devenu une besogne aride et rebutante. Les sta-

tues surtout étaient innombrables partout et l'amour des statues devient une véritable folie... Le Champ de Mars à Rome en était tellement couvert que de loin, écrit un ancien historien, on aurait dit une armée. « Ne dirait-on pas qu'il est question de notre époque ? Et c'est ce terrain pourri qui, par contraste, procréa le christianisme, de même que notre temps fait fleurir le spiritisme et tous les psychismes imaginables et même inimaginables.

Ce livre fourmille de détails suggestifs et en partie inédits ; mais parfois cependant, l'imagination y prend une trop large place. Que signifie par exemple cette phrase de la note de la page 129 : « Le Mosaïsme n'est autre chose que le delphisme primitif (religion des nosdiques), dans lequel le druidisme fut un schisme au temps de la préhistoire » ? Ailleurs on se heurte à des boutades occultistes ou ésotériques. Telle la dernière phrase du livre, qui ouvre d'étranges horizons : « Un temps viendra, qui n'est plus éloigné de nous, où ces choses enfin seront comprises de tout le monde. » Ces allures mystérieuses et allusions voilées peuvent attirer et retenir des esprits faibles ou maladifs, mais n'ont rien à voir avec la science. Heureusement ce ne sont là que des ombres fugitives qui ne suffisent pas à obscurcir le sujet consciencieusement et savamment traité. Th. Sch.

Baron Carra de Vaux. **Les penseurs de l'Islam.** — I. *Les souverains. L'histoire et la philosophie politique.* — II *Les géographes. Les sciences mathématiques et naturelles.* Geuthner, 1921, 2 vol. de VII-383 et 400 p.

C'est, dit l'Avant-Propos « non un catalogue, mais un choix » qui doit « mettre en relief les figures principales, » donner « la vue de certains sommets ». 5 volumes sont prévus : le 3e traitera de l'Exégèse et de la Jurisprudence et s'occupera des origines de l'Islam, dont l'histoire « forme maintenant presque une branche à part de la science orientale » ; le 4e reprendra la philosophie scolastique, la théologie et la mystique, domaine déjà travaillé précédemment par l'auteur ; le 5e étudiera les Sectes et le libéralisme moderne.

I

La galerie des souverains offre les portraits des califes El-Mansour, le fondateur de Bagdad ; de son petit-fils Haroun-al-Rachid, qui envoya à Charlemagne des éléphants et une clepsydre ; Saladin, qui reconquit Jérusalem; Houlâgon, petit-fils de Djenghiz-Khan et destructeur de la dynastie des Abbassides, mort en 1265, des Osmanlis Mahomet II, le vainqueur de Constantinople, et Soliman, l'allié de François Ier ; du fameux Tamerlan (1405) ; de deux souverains de l'Inde ; du plus glorieux des grands Mongols, Akbar (1556-1605), prince philosophe ; enfin du shah Abbas, le plus célèbre monarque de la dynastie des Sofis en Perse, dont il fit Ispahân la capitale, mort à 70 ans (1628), comme il venait d'enlever Bagdad aux Turcs.

Passant à la série des historiens arabes, persans, mongols et turcs, l'auteur distingue, parmi les premiers, ceux des califes Oméyades et Abassides et ceux des croisades, de Syrie, d'Egypte et d'Espagne ; il donne en exemples quelques extraits de ces chroniques et annales : la prise de Merrâkech sur les Almoravides par le fondateur de la dynastie des Almohades (1146), l'assaut de Kaïsarieh par le sultan Bîbars (1264), l'éloge de Séville (p. 164), la prise de Grenade (p. 167). En tête des Persans se trouve naturellement le poète-historien Tisdonsi avec son *Livre des Rois* ; 3 pages sont consacrées à sa vie 940 à 1020, donc 80 ans et non 83, comme on lit p. 180 ; la numération musulmane 329 à 411 donnerait 82 ans), puis suivent 2 citations : l'étendard de Kâweh et la mort du héros Roustam. La manière des annalistes turcs est caractérisée par la reproduction d'un morceau sur la prise de Constantinople (p. 233) et d'un autre sur la bataille de Kérestès qui dura 3 jours (p. 239). Mais le récit le plus intéressant pour nous est celui d'une ambassade à la cour de France en 1721 (p. 253). Chez les historiens modernes nous citerons la relation de la guerre russo-turque de 1769 et quelques passages sur les Janissaires.

La philosophie politique, « très beau chapitre de l'histoire littéraire de l'Orient », est représentée par des adaptations de la philosophie hellénique, des théories philosophiques du droit coranique, des traités de ministres philosophes qui ont tiré leurs théories de la pratique et se sont efforcés de les y faire entrer », des considérations d'esprit « perspicaces et libres qui ont réfléchi sur le gouvernement et la destinée de leur pays ». Enfin les Proverbes et Contes, dont on devine l'intérêt pour la morale et la philosophie politique, forment le 8e et dernier chapitre du t. I, avec quelques mots d'introduction sur la

poésie arabe en général, qui ne fait pas l'objet d'un chapitre spécial, parce qu'on n'y trouve point de « qualités d'un intérêt général et que, d'ailleurs, les plus célèbres d'entre ses représentants sont antiislamiques. Par contre, on trouvera ici une page sur les fables de Lokman et quelques-unes — les dernières — sur les « Mille et une nuits ».

II

Le t. II nous fait connaître d'abord les principaux géographes et cosmographes arabes, puis les récits de voyages et d'explorations, les relations de navigateurs et de marchands, les instructions nautiques (ce fut un pilote maure qui conduisit Vasco de Gama à Calicut (p. 69) ; il nous raconte l'origine des chiffres, des échecs et du trictrac, l'invention du sinos et de la tangente, des clepsydres, orgues et balances, etc., fait l'histoire de l'astronomie et de la météorologie arabes, de la médecine, de l'agronomie, des animaux domestiques, de la géologie, des mines, enfin de la chimie.

On voit la richesse et la variété des matériaux que cet ouvrage met à notre disposition en nous révélant tout un monde nouveau et nous ouvrant de vastes horizons inattendus. Th. Sch.

H.-G. Wells. Kippps. Traduit par L. Wolff, 1 vol. in-16, 500 pages. Payot. Paris.

Un livre que d'aucuns, et nous n'hésitons pas à souscrire à cette affirmation, tiennent pour le meilleur roman social de Wells. Documenter à fond en faisant rire le lecteur, chaque sourire apportant une pierre à l'édifice de l'idée que nous aurons à la fin du livre, tel est le but de l'auteur. Kipps, jeune employé de commerce se trouve à la suite d'un héritage inattendu à la tête d'une fortune. Immédiatement entouré de chaperons, d'intérêt moral très divers qui « se feront un plaisir » de l'initier aux bonnes manières nous le voyons évoluer au milieu d'une certaine bourgeoisie anglaise et à la suite de quelques impairs aussi instructifs sur la mentalité de Kipps que sur le milieu dans lequel il vit maintenant, s'en dégager et, le bon sens aidant, reprendre une vie normale.

En somme, et comme le dit si justement le traducteur dans son intéressante introduction « dégager la vanité grotesque des milieux bourgeois anglais, tels qu'ils sont apparus à l'auteur, par le respect que leur voue un admirateur dénué de tout sens critique, telle est l'idée maîtresse du livre. Et de ce frottement sans cesse renouvelé entre deux objets également dignes de moquerie, Kipps et le monde qui lui sert d'idéal, Wells a tiré, ou plus exactement a laissé jaillir les étincelles innombrables du rire ».

Nous pouvons aller plus loin et dire que ce rire nous instruit et nous documente très complètement sur une partie de la société anglaise... que nous n'aurions pas grand peine à retrouver en France et dans le monde entier. J. C.

G. Duhamel. Les hommes abandonnés. 1 vol. in-16, 312 pages. Mercure de France, Paris.

Sept contes d'un style clair, agréable, et d'une prose musicale, tel est le recueil que nous présente M. Duhamel. C'est un livre dont la lecture est délassante et reposante et qui évoque par la précision de certains détails, des détails indispensables, les individus vivant devant nous. Ce n'est pas la peinture soignée des primitifis, dont une attention soutenue peut seule comprendre le charme et la beauté, mais bien le trait de crayon hardi et juste qui est ici la caractéristique de l'auteur. C'est aussi le mouvement, admirablement dessiné, qui donne une impression de vie saisissante.

Il faut voir cependant plus loin, car derrière chaque conte se trouve une idée. Citons-en quelques-uns : « Le Voiturier » nous met en présence de l'emprise que peut avoir sur un individu l'idée que la société se fait de lui. « On ne saurait tout dire », est un récit pittoresque et animé d'une tournée d'ascensions effectué par quelques amis. « L'épave », épisode de la vie d'une village. Sous la pression d'un fait extérieur, le vieil instinct d'égoïsme se réveille avec violence. « Origine et prospérité des singes », essai sur la genèse d'une légende et où celui qui seul aurait pu rétablir la vérité est tellement débordé par la société qui l'entoure qu'il finit pas y souscrire. Mentionnons pour terminer la « Nouvelle rencontre de Salavin », thème contraire de celui du « Voiturier ». Cette fin, ou plutôt cette suite du premier épisode que constituait les « Confessions de Minuit », montre l'influence que peut avoir un individu sur le monde ambiant. L'auteur ajoutant du reste à la suite de ce récit fantastique que son héros a rêvé.

J. C.

Steward Edward White. **Terres de Silence**. 1 vol. in-16, 281 pages. P. V. Stock, Paris.

Deux hommes lancés à la recherche d'un indien voleur, tel est le thème de ce volume qui nous transporte au sein des forêts de l'Amérique du Nord et insensiblement au milieu du désert aride et atroce. Récit qui, à mesure qu'il s'écoule devient de plus en plus attachant.

C'est d'abord un voyage tranquille, une visite méthodique de tous les districts, puis la découverte de la piste de l'homme — enfin de l'homme lui-même.

On voit alors les qualités d'endurance et d'énergie de ces deux poursuivants, que leur seul devoir guide et qui, quelque soient le temps et la température avancent quand même, dans « une atmosphère qui, comprimée par la gelée semblait métallique, claire, dure comme de la glace brillante, comme les étoiles. ».

Et l'auteur, à mesure que le récit s'avance met en lumière la ténacité de ces Américains qui finissent par « économiser » leur pensée et la supprimer même pour ne plus vivre que leur poursuite.

Récit essentiellement instructif également sur la mentalité indienne, le calme imperturbable qui la caractérise, mais aussi la ténacité absolue, qui fait qu'un indien mettra sa propre tête en jeu s'il s'agit d'exécuter une idée arrêtée. J. C.

Rudyard Kipling. **Lettres de Voyage**. 1 vol. in-16, grand-jésus. Payot, Paris.

Les souvenirs que M. Kipling nous présente dans son intéressant volume nous transportent au coeur même du pays dont il nous parle, tant par la description scrupuleusement exacte qu'il en donne que par l'impression de vie intense comme dans les grandes villes des Etats-Unis— ou de calme serein comme dans les vastes étendues canadiennes — ou de lumière et d'atmosphère transparente dans ses quelques lettres du Japon — ou enfin de grands espaces et du temps écoulé dans ses descriptions d'Egypte.

Son ouvrage se divise en trois parties, lettres ou articles écrits entre les années 1892-1913, chaque fragment nous mettant au courant de problèmes souvent angoissants à propos desquels on sent l'auteur vibrer, et n'examinant pas les questions en dilettante, mais bien comme un des principaux intéressés. M. Kipling en effet, se place au centre même des difficultés envisagées, et malgré la mauvaise volonté de quelques interlocuteurs, il arrive à nous donner une idée claire des quelques problèmes transatlantiques et des solutions envisagées pour les résoudre.

Ici, c'est la question de l'immigration en Colombie britannique. Là, c'est le point d'interrogation posé au-dessus d'une ville naissante. Sera-t-elle une halte avec un hangar à locomotives entouré d'habitations d'Indiens marchands de pacotille — ou au contraire, deviendra-t-elle une grande cité au milieu de la prairie canadienne ?

Et nous sommes ensuite transportés à proximité du désert égyptien, où l'on n'ose s'aventurer hors de vue de la fumée du steamer et où M. Kipling a des dialogues avec les mânes d'antiques pharaons.

Un style clair, de la richesse et de l'originalité dans l'expression ajoutées à une documentation serrée et intéressante — telles sont les caractéristiques de ce beau livre. J. C.

Roland Dorgelès, **Saint-Magloire**. 1 vol. in-16, 39 pages. Paris, Albin Michel.

Nous pouvions, après les Croix de Bois, attendre beaucoup de M. Dorgelès et si son roman de la paix ne vaut pas son roman de la guerre, du moins pouvons-nous affirmer qu'il reste à un niveau très élevé.

L'idée que M. Dorgelès paraît avoir mise à la base de son ouvrage est le complet renversement des valeurs morales qui règne aujourd'hui, et depuis longtemps, en maître sur notre monde. Son saint, dont la carrière a été des plus brillantes en Afrique, se sent appelé à rentrer parmi les siens au lendemain de la guerre pour leur faire part du message d'amour et de justice du Christ. Admirablement reçu dès son débarquement, interviewé par de nombreux journalistes, tourné par tous les entrepreneurs cinématographiques, il arrive dans son village natal où il est reçu par son frère.

Et le saint commence sa mission, guérit quelques malades, mais à mesure que le temps passe, le public lui devient de plus en plus hostile. Les germes de bien qu'il cherche à semer partout lèvent... et produisent le mal. La tranquillité qui régnait chez son frère est morte, la famille dispersée, les ouvriers d'une usine voisine se mettent en grève et la vie tranquille du village de Barlincourt s'est transformée en agitation fiévreuse et en re-

gards sournois de ceux qui sont pour ou contre le saint. Enfin, après d'autres interventions aboutissant toutes à des fins contraires, le saint conspué et honni par les uns, oublié par les autres, reprend le chemin de l'Afrique.

Il y a encore une idée qu'il faut signaler, celle de l'impossibilité, dans l'état actuel des choses, de faire une oeuvre bonne sans la collaboration du coeur et de la raison. St-Magloire n'écoutant que son coeur, s'est heurté à la réalité et la réalité l'a vaincu. Nous respectons malgré toute, profondément cette belle personnalité, faite pour un autre monde que le nôtre. J. C.

The Journal of religion. Janvier 1922, n° 1 du vol. II. Imprimé à l'Université de Chicago, p. 1 à 112.

Ce fascicule comprend les articles suivants:

P. 1. — G. W. Coleman, (Boston), *Contribution du forum ouvert à la démocratisation de la religion.* Description des essais et méthodes de discussion religieuses en public pour atteindre les masses.

P. 16. — C.-H. Mochlmann (Séminaire théol. de Rochester, Etat de New-York), *Quels sont les éléments essentiels du Christianisme ?* L'auteur passe en revue les professions de foi de 20 groupes de chrétiens, les confronte avec le Symbole des Apôtres et tire de cette comparaison quelques brèves conclusions.

P. 27.— S.-S. Cohon (Chicago), *La mission du judaïsme réformiste.* Etude de la plus récente phase de l'évolution de la pensée religieuse juive, phase inaugurée par les efforts de Jacobson et d'autres, pour adapter la foi juive aux nouvelles conditions de vie créées par la Révolution française. Né en Allemagne, ce mouvement trouva aux Etats-Unis le terrain qui lui convenait et sa formule théologique sous la plume d'Abraham Geiger et de ses successeurs.

P. 44.— W.-C. Keirstead (Université de New-Brunswick), *Quelle direction les pasteurs doivent-ils donner à la vie sociale et industrielle ?* Cet article développe les thèses suivantes : 1) Si l'Eglise n'existe que pour préparer l'individu à une vie future, toute direction sociale est inutile. 2) Si la régénération individuelle mène automatiquement à des réformes sociales, le simple bon vouloir ne suffit pas sans instruction précise. D'ailleurs, le milieu influence inévitablement les attitudes individuelles. 3) Si le pasteur se contente d'établir des vérités générales, fuyant toute controverse, il ne pourra éviter de devenir le défenseur d'un idéal de convention et ne saura éclairer les nouveaux problèmes. 4) Ainsi s'impose une connaissance exacte des faits et des forces de la lutte sociale. Le pasteur devrait avoir le meilleur entraînement dans les sciences sociales que nos universités puissent donner.

P. 58. — *La loi et le rite dans les psaumes,* par J.-M. Powis Smith (Université de Chicago). Miroir des pensées et des sentiments du peuple juif, le psautier, rite rythmé lui-même, montre que ce peuple aimait la loi et le temple rituel. Loin d'exclure la piété sincère, l'amour du rite l'intensifiait. Mais tout cela n'est rien de bien nouveau.

P. 70. — K. Saunders (Ecole de religion de Berkeley en Californie), *Indices de vie religieuse dans le Japon moderne,* 3 religions se disputent ce pays : le Bouddhisme prend un nouvel essor et se spiritualise ; le programme panasiatique lui fait une large place et le considère comme la principale force capable de préserver la civilisation orientale des influences délétères de l'Europe. Le Shintoïsme, la religion du patriotisme japonais, éprouve aussi un renouveau marqué et beaucoup de personnes le prennent pour un facteur essentiel de la reconstitution du monde. En présence de ces deux rivaux puissants, le Christianisme doit se renouveler aussi, s'il veut étendre son influence.

La rubrique des *événements et discussions d'actualité* apporte une série de notices dont aucune ne mérite ici de mention particulière (p. 81).

La *Revue des livres* (p. 92), offre un compte-rendu de *Space, time and Deity* (Londres, 1920, où M. Simon Alexander, professeur de philosophie à l'université de Manchester, expose sa conception néo-réaliste de Dieu ; d'un nouveau Commentaire de Job (avec traduction nouvelle, New-York, 1921), commencé par le professeur Driver et terminé, après sa mort, par le prof. Gray (Oxford); de *Jésus and Paul* (New-York, 1921), par le prof. Bacon ; plus une notice de 3 pages sur l'attitude que le protestantisme doit prendre vis-à-vis du modernisme.

Enfin, les 8 dernières pages du fascicule annoncent, en une brève orientation, les livres nouveaux envoyés à la Revue et groupés selon leur matière. Nous n'y trouvons d'autres publications françaises qu'une livraison

Jean, Actes et Romains, de la nouvelle traduction de la Bible de MM. Goguel et Monnier; la 2e partie de *De Deo Catholicam Ecclesiam organice vivificante*, de M. d'Herligny (Paris, Beauchesne, 1921), et *Le Quiétiste espagnol Michel Molinos*, du P. Dudon (id.) ; 3 allemandes : P. Fiebig, *Religionsgeschichte u. Religionsphilosophie* (Mohr, 1921) ; H. Koch, *Quelleenuntersuchungen zur Nemesios von Emesa* (Berlin, Weidmann, 1921), et R. Schütz, *Apostel u. Jünger* (Giessen, Toepelmann, 1921), plus quelques écrits scolastiques d'Innsbruck ; et 1 italienne : C. Rapicaroli, *Liberalismo e protestantismo* (Rome, 1921). tout le reste est anglais. Th. Sch.

La religion de Jésus, par E. Schulz, pasteur, Lyon, 1922.

Nous avons reçu trop tard pour qu'il en soit rendu compte dans ce numéro, le nouvel ouvrage de M. E. Schulz. Le sujet du livre et le nom de l'auteur nous obligeront à y revenir. Nous nous bornons ici à nous associer au voeu de l'auteur : « Puisse tout disciple du Christ faire ce qui est en son pouvoir pour que l'Humanité, dans son ensemble, marche vers ce magnifique idéal : constituer, pour le temps et l'Eternité, la bienheureuse famille des enfants de Dieu...! »

L'Orient vu de l'Occident. Essai critique par E. Dinet et Sliman Ben Ibrahim, avec un dessin fac-simile de E. Einet. Paris. H. Piazza et P. Geuthner, 105 p., sans date.

Datée de Bou-Sâada, le 2 sept. 1921, cette brochure veut être une « étude critique sur l'interprétation de l'histoire orientale par les orientalistes de l'Occident. » Les auteurs ont déjà publié une « Vie de Mohammed, prophète d'Allah . » Ici, ils s'attaquent d'abord au P. jésuite Lammens, qui a écrit une douzaine de volumes sur les débuts de l'Islam. Ils critiquent sa méthode aussi bien que sa documentation et son style et considèrent son portrait de Mohamet comme une caricature. Ensuite, ils discutent la thèse soutenue par M. Casanova, professeur au Collège de France, dans son ouvrage intitulé : « Mohammed et la fin du Monde ». D'après cette thèse, 2 versets importants auraient été inventés de toutes pièces par Abou Bekr et ajoutés au Coran. Nos auteurs en soutiennent l'authenticité et s'efforcent de la prouver par des arguments divers. Enfin, ils relèvent l'abus que certains orientalistes modernes auraient fait de l'argument *e silentio*, d'après lequel serait apocryphe toute tradition non relatée dans les ouvrages les plus anciens que ces savants connaissent. Ils terminent par une apologie de la civilisation musulmane, à laquelle, d'après le Dr G. Le Bon, l'Europe chrétienne devrait d'être sortie de la barbarie. Mais, ajouterons-nous, en est-elle sortie ? Th. Sch.

La prière des siècles, par Robert de Jarnac avec une préface de Benjamin Couve.

La couverture reproduit un détail de la **Prière sacerdotale** par Eugène Burnand.

Un vol. 8 fr., franco 8.50, aux éditions de Foi et Vie, 48, rue de Lille, Paris.

Second volume de la collection La Prière, qui s'est monté avec l'ouvrage de Fosdick. **Pourquoi la Prière** (1re édition épuisée).

M. Robert de Jarnac, après avoir récemment écrit une traduction excellente du livre américain, qui a pour auteur Fosdick et porte en français ce titre : Pourquoi la Prière (ouvrage épuisé en 6 mois) ; après avoir par là attiré l'attention du public religieux sur la signification, la valeur, les effets bienfaisants de la prière, a voulu donner pour tous les jours de l'année, avec l'indication d'une lecture biblique, une courte prière empruntée à des auteurs très divers, souvent à d'anciennes ou nouvelles liturgies ou à des recueils d'auteurs plus ou moins connus.

Ce travail, on le sent, a été fait avec discernement, avec patience, avec piété et avec amour : piété envers Dieu, amour pour tous ceux qui, dans la diversité des âges, des pays, des langues, des rites, ont exprimé la même foi au même Sauveur. Il y a dans ce rendez-vous de tant de chrétiens qui ont prié, au travers de la simplicité des mots, une grandeur et souvent une beauté qui, de jour en jour, feront impression sur le lecteur attentif. La répétition devient une force ; les âmes d'aujourd'hui, en priant ces prières d'autrefois, éprouveront la vertu de cette communion des saints qui relie le passé au présent, la terre au ciel, les chrétiens qui sont encore dans la mêlée ou dans la fournaise à ceux qui voient enfin ce qu'ils ont souhaité de voir.

L'oeuvre de M. De Jarnac mérite de faire son chemin dans nos familles, de contribuer à la conservation ou à la restauration du culte de famille, et de devenir, à sa manière, une invitation à la prière personnelle et, sous une forme rajeunie, une « Nourriture de l'Ame ».

La culture spirituelle et le service social, par Ch. S. Macfarland, secrétaire général des Eglises du Christ en Amérique. Introduction d'André Monod et portrait de l'auteur. Aux Editions de Foi et Vie, 48, rue de Lille. Paris. Prix : 7 fr, franco 7.50, relié 10 fr.

Le Conseil fédéral des Eglises du Christ en Amérique dont M. le Docteur Marfarland est le secrétaire général, a formulé solennellement son vœu qu'apparaisse sur la terre une civilisation chrétienne conforme aux enseignements moraux du Christ.

Dans son credo, voté en 1912 déjà, puis remis à jour, il demande, entre autres choses, des droits égaux pour tous, la protection de la famille, la réglementation du travail féminin, la liberté du travail, le repos hebdomadaire, enfin l'application des principes chréiens à l'acquisition et à l'usage des biens, comme à leur répartition.

L'ouvrage qui paraît aujourd'hui du Docteur Macfarland est un nouvel effort vers une doctrine religieuse de cette justice sociale. On y trouvera des aperçus saisissants, de fort heureuses formules qui pourront elles-mêmes servir de point de départ à de nouveaux développements.

Le souci constant qu'a l'auteur de conduire aux sources profondes et spirituelles d'une action chrétienne digne de ce nom ne manquera pas de frapper le lecteur.

En France, comme aux Etats-Unis, les mêmes problèmes graves se posent. Et nous ne doutons pas que le docteur Macfarland ne contribue à développer cette bonne entente — qu'il appelle de ses vœux, à laquelle plus encore il travaille ardemment — entre nos Eglises et celles d'Amérique, dont il reste l'un des ouvriers les plus aimés et les plus fidèles.

Le château des Hérondes. Paris, Librairie de France, boulevard Raspail, 99.

M. Robert Mirabaud nous fait une aimable et habile présentation du château des Hérondes, une maison où l'on cause, où la conversation porte sur les plus hauts sujets du ciel et de la terre, où l'on vérifie dans la sincérité le mot de S. Paul : L'esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu.

La duchesse est chez elle au château des Hérondes, elle y reçoit le bon curé, le docteur, le philosophe, l'Anglaise sympathique— et l'on parle non de chasse ou de sauteries ou de flirts — mais des problèmes qui font la dignité de l'homme, ceux de la mémoire, de la connaissance, de la relativité et de l'absolu, de Dieu, de la lumière des mystiques, que sais-je encore ? Naturellement la philosophie de Bergson n'est pas oubliée. Chacun y parle selon sa culture et son horizon propre. La duchesse plaide pour Bergson « champion de la spiritualité et de la liberté ». Le docteur n'y contredit point — mais il va plus loin. Il analyse la nature des ondes de nos perceptions, essaie de déterminer le caractère des fluides de notre sensibilité... c'est le chapitre des fluides nouvellement ouvert à la science et à la pensée. La pensée du docteur ne paraît pas encore bien nette. Il croit aux fluides — il faut le laisser poursuivre ses expériences et préciser sa conclusion.

Le château des Hérondes renferme en attendant, des observations psychologiques qui ne se résument pas — mais qui sont dignes d'attention. M. Robert Mirabaud sait penser et sait écrire. Il voit les problèmes. On peut les apercevoir sous un autre angle et les régler différemment — mais on ne peut refuser sa sympathie et son estime à un chercheur aussi sincère, aussi loyal et d'une inspiration si élevée. Son dernier petit livre est une preuve de plus que la pensée contemporaine ne se contente absolument plus des conclusions matéfialistes qui brimaient notre jeunesse.

J. V.

Le Dogme et la Loi de l'Islam : Histoire du développement dogmatique et juridique de la Religion musulmane, par Goldziher. Traduction de F. Arin (Paris : Paul Geuthner, 1920, viii-315 p., 25 fr.)

Nous ne pouvons songer à donner ici une analyse du livre de M. Goldziher, professeur à l'Université de Budapest, sur l'évolution dogmatique et juridique de la religion musulmane : cette analyse exigerait une étude complète que la place dont nous disposons ne nous permet pas de faire. Mais nous pouvons dire tout l'intérêt que nous a inspiré la lecture de cet ouvrage, d'une documentation si sûre et d'une marche si claire. M. Goldziher ne se contente pas de connaître à fond son sujet ; il s'y intéresse profondément et a cherché à faire vivre devant nous, sans parti pris, mais aussi avec une réelle sympathie, cette religion de l'Islam, si mal connue dans nos milieux occidentaux. Qu'il s'agisse du Coran de Mohammed ou des hadits, traditions élaborées au cours des siècles, il a su retrou-

ver, au milieu de l'amas des ordonnances étranges ou mesquines, des préceptes d'une beauté toute évangélique et nous montrer par là une des raisons profondes du succès de l'Islam. L'épée ne suffit pas pour faire triompher une religion, et la lecture d'un ouvrage comme celui de M. Goldziher explique à la fois le développement extraordinaire de cette religion qui, en une génération, conquit d'immenses territoires et dont la marche en avant n'est pas encore arrêtée, mais aussi la décadence qui succède si rapidement à toutes ses victoires.

Ce livre est bien l'histoire d'une évolution qui se poursuit encore maintenant : pas plus que les autres grandes religions historiques, l'Islam n'a réalisé l'unité, et dès les premiers temps il a donné naissance à une floraison luxuriante d'écoles et de sectes. Que ce soit dans le domaine juridique de l'élaboration et de l'interprétation des hadits, ou dans le domaine dogmatique de la formation des grandes doctrines musulmanes, juristes et théologiens se heurtent dans des combats aussi âpres que ceux où se déchiraient Ariens et Omoousiens dans l'Eglise du 4e siècle. Les traditionalistes qui veulent s'en tenir étroitement aux textes du Coran voient se dresser en face d'eux les rationalistes, comme les Mu'tazilites ou les Ach'arites, qui essaient, avec plus ou moins d'audace, d'interpréter ces textes et s'attaquent à l'anthropomorphisme grossier du livre saint ou à certaines doctrines comme le fatalisme. A côté de ces écoles théologiques, M. Goldziher nous montre la naissance et le développement de l'ascétisme, qui, d'abord combattu par le prophète, acquit par la suite une importance de plus en plus grande, et donna naissance, aidé par l'irruption de la philosophie néo-platonicienne dans l'Islam, au mouvement appelé Süfisme, mouvement qui devait aboutir à son tour à une véritable philosophie mystique de l'Islam.

Mais à côté de ces mouvements d'ordre purement spéculatif ou religieux, il y a les sectes d'origine plutôt politique, qui, presque toutes, remontent à la grande querelle du Khalifat entre les 'Alides et les Omayyades ; de ce nombre sont les Kharidjites, mais surtout les Chi'ites qui dominent encore en Perse et dans tout l'Iraq. M. Goldziher consacre un chapitre à l'histoire de ces sectes et surtout à la doctrine de l'iman chi'ite, héritier du prophète, opposé au Khalife sunnite ; cette doctrine a joué un rôle de première importance jusque dans la période contemporaine de l'histoire de l'Islam.

Le dernier chapitre nous montre les conséquences de ces divisions doctrinales de la religion de Muhammed ; elles ont abouti à des mouvements réformateurs, comme le Wahabisme, retour à l'orthodoxie stricte et véritapuritanisme musulman, ou nettement hérétiques, comme le Babisme et plus tard le Béhaïsme, derniers fruits de la doctrine des Imans. Nous arrivons avec ces mouvements non pas au terme, mais aux plus récents degrés de l'évolution de l'Islam. Jusqu'où ira cette évolution, c'est la question que ne peut manquer de se poser tout chrétien, car il s'agit là du sort de plus de 200 millions de créatures humaines. Ce livre nous a montré tout ce que l'Islam apporte à ses fidèles, mais il nous révèle aussi tout ce qui lui manque pour parfaire l'oeuvre qu'il a commencée en eux. Que sa lecture puisse faire un peu connaître dans nos milieux les immenses besoins du monde musulman et les responsabilités des Eglises chrétiennes à son égard, et cet ouvrage, d'un si grand intérêt pour l'étudiant de l'histoire des religions, aura aussi sa valeur pour celui qui voit avant tout le salut des âmes.

A. Lethel

François Coillard (1834-1904), par Edouard Favre. Un fort volume in-8° raisin, de 350 pages, accompagné de 19 portraits et vues, dont 12 hors texte, et une carte (broché : 12 fr.; franco 14 fr. 25 ; Société des Missions de Paris, 102, boulevard Arago).

Sur la demande du Comité de la *Société des Missions Evangéliques*, M. Edouard Favre a bien voulu condenser en un seul livre la matière de ses trois volumes sur François Coillard, dont le premier est complètement épuisé et dont le troisième est sur le point de l'être. M. Favre n'a pas soumis toutes les parties de ses trois volumes à un travail uniforme d'abréviation. Il a reproduit intégralement certaines parties, entre autres l'autobiographie de Coillard, le récit de l'expédition chez les Banyaïs, cette épopée apostolique, le récit de la mort de Mme Coillard ; il a donné en détail la vie de Coillard au Zambèze, spécialement les dernières années. Il a conservé aux expériences spirituelles toute leur importance. Ainsi il est arrivé à donner un récit très vivant et de beaucoup d'allure dans lequel on voit le petit Berrichon, élevé

par une mère chrétienne dans une pauvre chaumière, obligé de servir comme petit domestique dans les châteaux des environs, passant par la conversion, arrivant non sans peine à faire des études, partant pour le Lessouto et s'y mariant. Expulsé du Lessouto par la guerre, il y revient et part à la tête d'une expédition des plus aventureuses pour évangéliser des peuplades à près de mille kilomètres au nord. Après avoir couru les plus grands dangers, il aboutit au Zambèze. Il revient en Europe où il obtient l'autorisation de fonder là-bas une mission. Il repart pour le Zambèze, il y fonde la mission : Mme Coillard y meurt. Lui-même mourant doit revenir au Sud de l'Afrique. Est-ce la fin de sa carrière ? Non pas. Il guérit, revient en Europe où il trouve des hommes et des ressources. Il repart pour le Zambèze. La maladie et la mort déciment le renfort qu'il avait amené ! Il n'est pas abattu par tant d'épreuves, il reste ferme au poste jusqu'au moment où Dieu, exaucant sa prière, le reprend en plein travail.

Parmi les pages les plus attachantes de ce beau livre, mentionnons les détails sur la famille du pasteur Ami Bost, à Asnières-les-Bourges (p. 11-18), l'éveil de la vocation missionnaire de F. Coillard (ch. III), la rencontre émouvante (VII) avec le chef Masonda, au pays des Banyaïs (Zambèze), la mort de Madame Coillard (XI), et enfin celle du missionnaire à Léalouyi, le 27 mai 1904 (XVI). De cette vie si consacrée, à laquelle il faut joindre celle de Madame Coillard, se dégage une puissante leçon de foi et de sérénité. De belles gravures, dont 12 hors texte, illustrent agréablement le récit. P. F.

Les Cent ans de la Société des Missions évangéliques de Paris, par Fréd. Christol (à la Société, 1 2, Bd Arago, Paris, 1922, 3 fr.)

A l'occasion du centenaire de cette société, M. Christol a eu l'heureuse idée de rédiger un historique de son oeuvre en ce premier siècle. Il passe en revue, à grands traits, les divers champs de travail, le Lessouto, le Sénégal, le Zambèze, le Congo, Madagascar, le Cameroun, l'Océanie, en semant dans son exposé vivant et rapide une soixantaine de ses jolis dessins, dont un — en couleur — montre une femme, du pays des Bassoutos, lisant sa Bible. Ce livre, d'aspect élégant et de lecture facile et attachante, est à répandre. P. F.

Nos Champs de Mission (3e édition, 102, Bd Arago, 1922, 5 fr.)

C'est avec joie et gratitude que nous annonçons cette *troisième* édition (refondue), d'un Manuel indispensable aux amis des Missions. En 180 pages in-8°, il raconte, avec force détails géographiques, économiques, ethniques et religieux, l'histoire de tous nos champs missionnaires. Des cartes précises guident le lecteur. Une belle Introduction, due à la plume si française de M. Jean Bianquis, résume les quatre périodes de l'oeuvre de la Société des Missions sous la direction de MM. Grandpierre, Casalis, Boegner et Bianquis. Ce livre est un outil de premier ordre pour tous ceux qui ont à organiser les Groupes d'*Etudes et d'Action missionnaires*. P. F.

Kashuéka, par Madame Th. Burnier ; **Francis**, l'évangéliste mossouto. par Ch. Matthey ; **Mattheus** (le père Matthieu), par Ch. Matthey; **Dans la Brousse malgache**, par Madame Paul Richard ; **Au Congo français** (*la situation de la femme*, par Mademoiselle Berthe Anne; *Mariage pahouin*, par Daniel Couve ; 102, Bd Arago, Paris.

Nous signalons ces petits traités missionaires qui ont tous leur intérêt. Leur prix est de 0 fr. 25 (sauf *Kashuéka*, qui vaut 1 franc).

The Story of a Mission to France, par André Monod, 8, rue de la Victoire. à Paris.

M. André Monod, l'infatigable agent-directeur du *Comité protestant français*, a eu l'heureuse idée de faire paraître en anglais, en un joli volume cartonné, le récit de la visite du Dr Macfarland en France (1918), à laquelle il a été intimement mêlé. En une série de chapitres brefs et vivants, il raconte les séjours de l'éminent secrétaire des « Eglises du Christ », à Paris et au front. En appendices, les messages si nobles et réconfortants que le Dr Macfarland apporta à la France, et diverses appréciations très intéressantes des journaux français. P. F.

LE MOIS

Frank Puaux. — Le pasteur Léon Marchand. — Le doyen Paul Lobstein. — La nouvelle Faculté de théologie de Strasbourg. — Un travail allemand sur Vinet. — Toujours l'Allemagne au-dessus de tout. — Bornhausen et Boutroux. — Livres nouveaux. — Abauzit sur Ch. Secrétan. — Albert Houtin sur le P. Hycinthe au service de la Cause de M. C. de Witt. — La Cause tient bon.

Nous avons le devoir et le regret de relever ici la mort de M. le pasteur Frank Puaux, ancien Directeur de la *Revue chrétienne*. On trouvera plus haut quelques souvenirs relatifs à l'homme distingué que nous venons de perdre. Mais si Frank Puaux méritait une place à part pour marquer celle qu'il occupait dans le protestantisme français, il appartient aussi à cette *Chronique du mois* dont il a eu si longtemps la responsabilité. Depuis 1854, date de la fondation de la *Revue chrétienne*, ses chroniqueurs se sont appelés successivement Auguste Hollard, E. de Pressensé, Eugène Bersier, Auguste Sabatier. Frank Puaux prit la direction de la *Revue chrétienne* en 1885 et la garda jusqu'en 1904, c'est-à-dire pendant 19 ans. Il a rédigé pendant cette période 156 revues du mois. Avant de quitter la direction de la Revue, il dressa et publia une *Table générale* des 50 premières années de la Revue, qui est très utile au travailleur, qui sera indispensable à l'historien du XIXe siècle religieux. On ne consultera pas moins ces chroniques où Frank Puaux mettait tous ses soins et où il faisait preuve de ces qualités d'information, de sagesse et de prudence qu'il a gardées jusqu'à la fin.

Frank Puaux avait fait trop d'histoire pour oublier le mal qu'avait fait à la cause protestante dans le cours des âges les divisions de personnes ou de doctrines. Il ne voyait pas comment ce qui était possible chez les Luthériens français ne pouvait plus l'être sans infidélité dans l'Eglise réformée de France. Il fut donc toujours l'avocat des rapprochements et même de l'union

et il mit résolument la *Revue chrétienne* au service de cette cause. Cela lui coûta cher sans l'aigrir, et, sur la fin de sa vie, il a pu voir partout répandues des idées qui, pour n'être pas officiellement accueillies, n'en circulent pas moins dans des cercles toujours plus étendus.

En tous cas, il se considéra toujours comme au service de l'Eglise réformée tout entière. C'est elle, c'est sa cause qu'il voulut soutenir en acceptant la direction difficile du *Signal*, en fondant l'*Agenda protestant* si bien continué aujourd'hui par M. Gambier. Les générations nouvelles oublient vite. C'est pour cela qu'il est juste, en se retournant vers cette vie terminée, de relever tant de travaux divers qui assureront au nom de Frank Puaux le souvenir reconnaissant de tous les vrais huguenots.

Bien différente de celle-ci, fut la vie du pasteur Léon Marchand, de Seloncourt (Doubs). Il était depuis 1540, le 26e pasteur de ce village d'où M. F. Kuhn fut appelé à Paris. Léon Marchand ne sortiti jamais du cadre montbéliardais. Il y représentait, sous une forme plutôt piétiste, l'attachement confessionnel aux idées luthériennes et il resta toute sa vie fidèle à ses idées de jeunesse. Il travaillait dans un milieu difficile. Il a travaillé jusqu'à l'épuisement de ses forces, selon sa conscience et ses convictions : cela aussi est d'un bon exemple.

Les idées de M. Marchand n'étaient pas les nôtres, mais il avait de plus en plus le souci des intérêts généraux du protestantisme et, en ces dernières années, j'ai reçu souvent de lui les encouragements les plus cordiaux et les plus spontanés. L'activité littéraire de M. Léon Marchand s'est surtout dépensée dans l'*Ami chrétien des Familles*. Mais à mesure que les années passaient, Léon Marchand voyait mieux le rôle de l'histoire dans l'évangélisation qui veut être effective. En 1917, à l'occasion du centenaire de Luther, il rédigea à la demande du synode de Montbéliard, une bonne brochure de vulgarisation sur *La Réformation*. La vie de notre regretté collègue a été remplie de deuils cruels. La plus sensible de ses pertes fut peut-être celle d'un fils distingué qui s'apprêtait à continuer dans le ministère l'oeuvre paternelle. Nous prions les siens de croire à nos sincères regrets et d'accepter l'expression émue de notre sympathie. Avec ce que Dieu lui avait donné, Léon Marchand fut, lui aussi, un bon serviteur, non seulement de sa petite patrie montbéliardaise, mais de la France protestante.

Les listes funèbres s'allongent, hélas ! Nous apprenons la mort du professeur Paul Lobstein, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. Il était né à Epinal en 1850. Alsacien d'origine il avait des attaches profondes dans le pays qu'il ne devait jamais quitter. C'est à Stras-

bourg qu'il fit ses études théologiques continuées ensuite à Tubingue et à Goettingue. La distinction de son esprit devait le diriger vers les études supérieures. Licencié en théologie en 1876, il fut agrégé presqu'aussitôt à la Faculté de théologie de Strasbourg. Il se trouva toute sa vie dans la situation des Alsaciens qui croyaient devoir à leur patrie le sacrifice de leurs aises. La connaissance que Lobstein avait de l'Allemagne et des travaux allemands ne le sépara jamais de la France. C'est ainsi qu'il a collaboré à la *Revue chrétienne*, à *l'Encyclopédie des sciences religieuses*. Il écrivait également bien dans les deux langues. Sa culture était profonde et variée. Il savait dire beaucoup en des publications peu étendues.

Pendant la dernière guerre, l'attitude impérieuse de ses collègues allemands le força à donner sa démission. Mais quand la France victorieuse rentra à Strasbourg, Lobstein se trouva tout désigné pour présider à la reconstitution de l'enseignement théologique. Les circonstances étaient délicates, difficiles mêmes, malgré toute la finesse et l'expérience consommée de Lobstein il y eut des frottements et des criailleries. Pour faciliter la mise en marche du régime nouveau, Lobstein accepta de devenir doyen de la Faculté qu'avaient illustrée les Reuss, Baum, Cunitz, Colani, Auguste Sabatier. Son nom n'était point déplacé à côté de ceux-là dont il avait été l'élève, le collaborateur ou l'ami. Mais, de santé délicate, il ne devait pas tarder à passer le poids des affaires à un plus jeune, M. le professeur E. Ehrhardt, aujourd'hui doyen de Strasbourg, après avoir été professeur et secrétaire de la Faculté de Paris. Il y a tout lieu d'espérer que la Faculté nouvelle après les tâtonnements et les difficultés inévitables du début, reprendra l'assiette solide de la Faculté d'autrefois pour le plus grand bien de l'Alsace elle-même et de la France protestante.

Déjà les nouveaux professeurs ont relevé la *Revue de théologie* et ils l'ont fait d'une manière singulièrement heureuse et profitable aux bonnes études. Nous reviendrons sur cet effort dans un prochain numéro. Nous avons déjà signalé aussi la bonne thèse historique de M. Patry sur le *Régime de la Séparation des Eglises et de l'Etat* introduit une première fois par la Révolution. Tout récemment, nous recevions la thèse de licence de M. Strohl sur *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en* 1515. C'est un travail bien informé, consciencieux, solide — et qui nous manquait. Les pasteurs français qui ne savent pas l'allemand seront mis par M. Strohl au courant des travaux de la critique actuelle sur Luther et ils pourront apprendre de lui ce qu'il y a de déjà périmé et vieillot dans les attaques qui ont

fait tant de bruit en France, j'entends celles du P. Denifle et de ses succédanés.

C'est avec une vraie joie que nous voyons ainsi la théologie alsacienne reprendre son rôle scientifique au sein de la France protestante. .

Je me proposais d'exprimer bientôt cette joie au vénérable Nestor de la Faculté alsacienne lorsque j'ai appris sa mort. Et maintenant, pour honorer sa mémoire, il ne me reste plus qu'à relire ses plus belles pages pour communier avec un de ces hommes qui n'ont jamais manqué à l'Alsace et qui savent unir la piété la plus réelle et la plus profonde avec la plus complète liberté de la pensée et de l'esprit.

C'est une grande perte encore que nous faisons en la personne de M. François Leenhard, docteur ès-sciences et en théologie, ancien professeur de philosophie et de sciences naturelles à la Faculté de Montauban, ancien collaborateur de la *Revue chrétienne*. Lui aussi était préoccupé d'unir à la foi la science, de mettre la foi en Jésus-Christ d'accord avec la conception de l'Univers que tend à établir le progrès des sciences d'observations. Il venait d'exprimer là-dessus sa pensée dernière (1), lorsque la mort l'a enlevé à 78 ans. Pendant son long professorat, M. F. Lennhardt a fait beaucoup de bien — il emporte dans son repos la reconnaissance respectueuse du protestantisme français.

Pendant que j'en suis à ces choses d'Alsace, je signalerai le travail que je viens de recevoir de « M. le Prof. Lic Carl Paira » sur Vinet (*Staat und Kirche bei Alexander Vinet*). Il est dédié à la mémoire de l'oncle de l'auteur le « Lic. Henri Paira » autrefois pasteur à Milan. Je regrette que l'auteur ait oublié un autre de ses oncles le pasteur Alexandre Paira, de Montbéliard, où il a une descendance aussi française que lui-même. Je doute fort aussi que M. Henri Paira, dont j'ai gardé un agréable et vivant souvenir, se soit associé aux regrets de son neveu sur « les trésors perdus de l'Université et de la Bibliothèque de Strasbourg ». Car c'est par là que l'auteur commence. Il déplore que ces trésors d'information lui aient été fermés. A qui la faute ?

En tous cas, il en résulte un travail sur Vinet qui, en 99 pages ne peut pas épuiser à fond un pareil sujet. L'auteur paraît évoluer sur un terrain nouveau pour lui. Il appelle Edmond Schérer un « genevois ». Il regrette la lacune de ses renseignements sur les rapports de Vinet avec l'Ecosse — comme

(1) Voir le livre qui vient de paraître : Essai sur l'activité créatrice, *Evolution, Rédemption* ; Paris, Fischbacher, 1922, prix : 5 fr.

si la lecture d'Erskine avait pour Vinet l'importance qu'il suppose. Mais ce qui le console de tout cela, c'est la pensée « réjouissante » de l'influence exercée par Herder, par Kant et Fichte sur la formation spirituelle du penseur de Lausanne.

Pour lui, en effet, c'est dans la philosophie idéaliste allemande que se trouve — « en tous cas » — le ferment que Vinet a introduit dans la théologie française. Voilà ce qui réjouit très fort le patriotisme scientifique de M. Charles Paira.

C'est une question à voir en dehors de toute préoccupation patriotique. Je ne puis improviser là-dessus. J'ai l'impression que Vinet, au moment où sa pensée se formait, savait mal l'allemand, qu'il l'apprit assez tard et qu'il suivait avec quelque peine, à Bâle, les travaux de Bunsen et que par conséquent, il n'y a guère eu d'influence allemande sur lui que celle du professeur dont je viens de parler et elle fut partielle. Si je me trompe, je ne demande pas mieux que d'être instruit. Mais ce qui me frappe, c'est cette manie de parvenus qu'ont souvent les Allemands de prétendre lourdement que toute pensée indépendante et profonde vient d'eux. Cela me rappelle un souvenir.

En 1913, alors que nous n'avions pas encore eu sur l'Allemagne les révélations de la dernière guerre, j'emmenais déjeuner chez moi le professeur K. Bornhausen. Nous venions d'entendre un magnifique discours de Boutroux, président de notre *Congrès du Progrès religieux*... Bornhausen était plein d'admiration pour le philosophe français et poursuivant sa pensée, il me demanda : Quel est son maître allemand ? — La présupposition était si drôle que j'éclatai de rire. — Je n'en sais rien, répondis-je. Je ne suis pas historien de la philosophie. Je ne crois guère d'ailleurs à ces personnalités humaines qu'on détaille et que l'on numérote par pièce et dont on dit : celle-ci vient de telle fabrique, celle-là de telle autre. Cette manie peut faire tomber juste quelquefois ; mais, le plus souvent, elle méconnait le *nescio quid divinum*, le don spécial que Dieu accorde mystérieusement à ses créatures. Au reste, s'il faut un maître à Boutroux, il en a eu un qui suffit, c'est Pascal ».

Mais Bornhausen, très convaincu de mon ignorance, répliqua : « Ach ! Il a eu un maître allemand. » Peut-être l'a-t-il trouvé aujourd'hui.

L'exemple de M. Carl Paira montre que l'Allemagne savante n'a pas changé depuis la guerre. Je crois que, nous Français, nous avons été plus sages après notre défaite de 1870. Nous nous sommes recueillis, nous avons fait le compte de nos faiblesses et nous avons fait effort pour y parer. L'impérialisme de Napoléon III, dont nous pouvions voir les résultats, nous a

attachés à la République et aux idées démocratiques. Ce fut le chemin du relèvement. Il nous paraît regrettable que l'Allemagne d'après guerre en reste à l'esprit de ces émigrés qui, après la Révolution, n'avaient rien oublié et rien appris.

Le mois passé a fait déposer sur notre table des livres sur lesquels il faudra revenir, mais qu'il est urgent de signaler à ceux qui aiment à nourrir et fortifier leur esprit. C'est par exemple *L'Enigme du monde et sa solution selon Charles Secrétan*, par Frank Abauzit. J'aime ce livre et son auteur. Mais je n'aime pas ce titre. Il me rappelle trop un vers trouvé en tête d'un herbier dans une bibliothèque de province. L'auteur avait recueilli un exemplaire des plantes et fleurs de son pays, après quoi, satisfait, il avait écrit :

Dieu les fit... Wetzel les classe.

Je sais bien que nous cherchons tous l'Enigme du monde et sa solution et que nous croyons souvent l'avoir trouvée. Mais, tout de même, il ne faut pas le dire et le dire ainsi comme si le problème était résolu par Secrétan. Lui-même ne l'aurait pas admis. Mais le titre n'est pas le volume qui renferme beaucoup de belles choses et qui sera spécialement étudié ici. Nous avons voulu simplement en signaler et l'existence et la valeur. (Paris, Alcan, 1922).

Rien de plus passionnant, de plus entraînant que la lecture du volume d'Albert Houtin sur *Le Père Hyacinthe*, réformateur catholique 1869-1893 (Paris, Nourry, 1922). Cette lutte d'une âme profonde, sincère et naïve à la fois pour faire du catholicisme aimé et confessé une réalité à la hauteur de son rêve, cette souffrance vive devant les faits affligeants, cette séparation douloureuse et tragique, cette grande voix qui émeut les foules au Cirque d'hiver et puis qui s'éteint dans le modeste local de la rue d'Arras. On suit tout cela avec un intérêt grandissant — et on ferme le volume avec une tristesse. Hélas ! le catholicisme est-il réformable ? Je suis de ceux qui en doutent et je voudrais douter de mon doute. En France, tous ces essais de demi-réforme ont toujours échoué. L'esprit vraiment éveillé ne s'arrête pas en chemin ; ou bien il va jusqu'à la Réforme, ou bien il reste endormi dans la soumission.

Les affaires de la Réforme en France — si on s'en tient au spirituel — vont beaucoup moins mal qu'on ne se l'imagine. Nous avons, à l'heure actuelle, tout contre nous, les Revues, les feuilletons, les grands journaux, une opinion ou égarée ou mal instruite — et nous faisons des progrès constants, les adhésions arrivent d'elles-mêmes sans qu'on puisse les chercher toujours. A l'intérieur, c'est l'esprit religieux et protestant qui se

ranime. A Pâques, nos Eglises étaient remplies de foules attentives et émues. Il y a quelque chose, un travail qui se fait dans les âmes. L'écho de la voix du Christ se rapproche de beaucoup d'oreilles. Comment ceux qui attendent depuis longtemps ce printemps n'en seraient-ils pas réjouis ?

M. Cornélis de Witt prend sa place parmi ceux qui travaillent au réveil du sentiment protestant par un petit volume où l'imagination se mêle agréablement à l'Histoire et intitulé : *Au service de la Cause* (1621). Episodes de guerre d'après les mémoires du temps. (Paris, Fischbacher, 1922). J'ai lu avec plaisir la nouvelle de M. C. de Witt, mais j'ai trouvé surtout profit à l'avant-propos historique qui présente un tableau vivant et exact de la situation et du rôle des Protestants en 1621. C'est l'époque où les indignes favoris de Louis XIII trahissaient la France au profit de l'Espagne et de leurs propres intérêts. M. Hanotaux s'est perdu là-dedans d'une façon qui lui vaudra toutes les sévérités de l'avenir — que le présent lui épargne. M. C. de Witt, en quelques pages a vu beaucoup plus clair. Il montre combien la haine et l'ambition et non l'amour de la patrie ou le service du roi ont possédé les ennemis des protestants calomniés. Ce sont là de petites revanches que l'on saisit en passant à l'heure de la réaction historique — provisoire comme toute réaction — que l'on nous fait traverser.

Nous recevons en dernière heure la traduction d'un ouvrage de notre ami le Dr Macfarland que nous annonçons d'autre part: *La culture spirituelle et le service social*. Il y a là des pages à méditer. Nous verrons plus tard ce qu'on en peut vraiment utiliser pour l'édification française.

Concluons par un mot emprunté au synode réformé de 1619. L'heure était grave, les désertions nombreuses et le synode disait : « Si les grands désertent la Cause, la Cause se conservera sans eux ». C'est bien ce qui s'est produit. La Cause tient bon et nous en bénissons Dieu.

JOHN VIÉNOT.

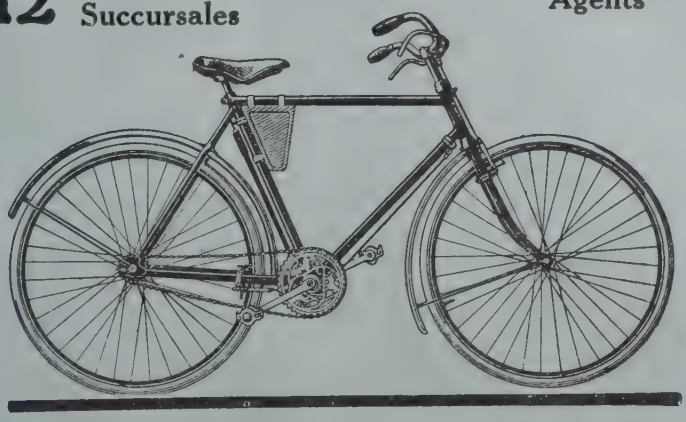
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard - Sté Anme d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du 18 au 21 novembre 1919.* — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection, par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent*... par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir. Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite. 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1921
Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme
par H. Gambier, pasteur
In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise

SOIXANTE-ONZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Janvier-Février 1923

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

F. Durrelemann et J. Viénot. — Appel aux Protestants..

John Viénot. — La Défense protestante. Exposé des motifs.

Charles Bost. — Les Protestants français contre Louis XIV.

Paul Seippel, — Une histoire de la France catholique.

Raoul Allier. — Qu'est-ce qu'un esprit libre ?

J.-E. Roberty. — Sermon.

Melle S. — Charles Cuvier.

Michèle-Andrée Guy. — Art et exotisme.

Kabir. — La Maison.

Georges Blot. — La fourmi dans un bloc d'ambre.

Dr Ch. Macfarland. — Message.

J.-E. Neel. — A travers les Revues.

John Viénot. — Chronique.

ABONNEMENTS

83, Boulevard Arago, 83

PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux : Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRÉTIENNE

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal. Paris 44-12.

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro séparé :	2 fr.

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

EMISSION de 1.200.000 Obligations communales **avec lots**, **de 500 francs, rapportant 6 0/0**

PRIX D'EMISSION : 490 FR.

4 Tirages annuels de Lots comprenant par an :

1 Lot de	1.000.000 de francs	4 Lots de	100.000 francs
1 —	500.000 —	8 —	25.000 —
2 —	250.000 —	400 —	1.000 —

soit un total de 416 Obligations Obligations remboursées par 3 millions

Souscription ouverte le 4 décembre et close le 20 décembre ou plus tard.

On souscrit au **Crédit Foncier de France**, 19, rue des Capucines, à Paris, et dans toutes les banques agréées du Crédit Foncier de France.

HUILERIE-SAVONNERIE

Albert ENGUEL

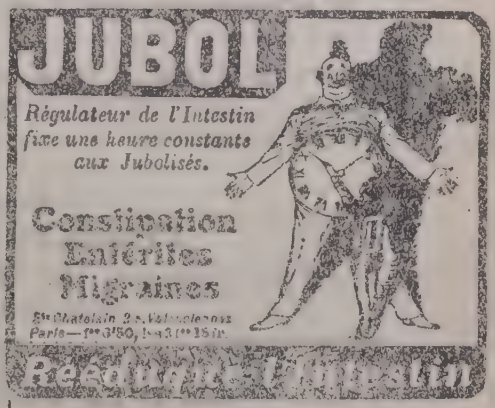
SALON (Provence)

Recherche partout *Représentants* pour — visiter la clientèle coreligionnaire —

5 % de remise sur les prix du tarif, à tout client se recommandant de ce journal.

Expéditions franco d'Huiles à partir de 5 lit., et de Savons à partir de 10 kilos.

Demander nos tarifs.



PENARROYA

L'assemblée du 30 mai, présidée par M. Emile Heurteau, a approuvé les comptes de l'exercice 1921 et voté le dividende annoncé de 22 fr. 50 brut, payable le 3 juillet.

Le rapport du Conseil énumère, siège par siège, les difficultés qui ont entravé l'exploitation. Pour les houillères, la concurrence anglaise a fait tomber la production de 563.191 ton. à 513.271, chiffre qui n'a pu être maintenu que grâce à la consommation des industries annexes de la Société ; après la clôture de l'exercice, une proposition de diminution des salaires a déclanché une grève importante terminée le 10 mai, sans que toute la baisse des salaires soit conservée ; les chantiers d'Espil et de Cabeza de Vaca sont arrêtés ; une couche de shistes bitumineux a été découverte à Puertollano. Les mines métalliques ont particulièrement souffert du bas cours du plomb ; production de galène 37.220 fr. c. 54.697 ; la production des filiales italiennes a été entravée par des troubles ouvriers.

En ce qui concerne les fonderies, la Société n'a pu compter que sur le minerai de ses mines, les Allemands faisant pour les autres, en Espagne et en Afrique du Nord, des prix prohibitifs. Le rapport indique l'heureux développement des services électriques auxquels il attache une importance grandissante. En résumé, dit le rapport, la vitalité de la Société est certaine grâce à ses éléments d'activité très divers et dans des régions très variées. Dans son allocution, le président a déclaré très délicate toute appréciation de l'exercice en cours.

SECRET de BEAUTÉ La beauté du teint et de la peau est, chez la femme, intimement liée à l'appareil digestif. Tous les 2 ou 3 jours un GRAIN DE VALS, avant le repas du soir, assure l'élimination des déchets de l'organisme, donne teint clair, haleine pure et santé.

Ecole des Yvelines-en Brie

AUX CHAPELLES-BOURBON

par LA HOUSSAYE

(Seine-et-Marne)

En pleine campagne,

à 47 kilomètres de Paris

Dans un Domaine de 14 hectares

Les Elèves vivent par groupes d'une vingtaine dans des Maisons distinctes. Dans ce milieu familial, on tient avant tout à orienter la volonté de l'enfant, à augmenter sa fermeté morale, à lui donner des habitudes d'énergie et les mœurs des garçons bien élevés.

L'enseignement classique et en particulier la préparation au Baccalauréat se poursuit sérieusement, mais en donnant à la vie et aux travaux de la campagne d'une part, aux arts et aux sports d'autre part, la plus grande extension possible.

L'Enseignement religieux est donné aux Enfants protestants par un Pasteur-aumônier attaché à l'Etablissement.

Références de Pasteurs et de Parents

La plaquette illustrée contenant le programme détaillé de l'Ecole est envoyée franco sur demande.

Pour visiter l'Ecole, demander un rendez-vous au **Docteur CASTAGNOL**, Directeur.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre

5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience

par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'EVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraiche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6° édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SEGOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras

calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.

La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra— Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles } la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour..... 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «

Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris XV°), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Voyages internationaux effectués au moyen de billets à coupons combinés

La Compagnie des chemins de fer de l'Est a l'honneur d'informer le public que depuis le 1er mai 1922 toutes les gares de son réseau délivrent pendant toute l'année, sur demande faite à l'avance, des billets internationaux à coupons combinés au gré des voyageurs, permettant d'effectuer des voyages simples, d'aller et retour ou circulaires, sous condition de l'emprunt des lignes appartenant à deux au moins des pays ci-après désignés : France, Angleterre, Belgique, Luxembourg, Hollande, Italie, et Suisse.

La longueur totale des parcours français et étrangers ne doit pas être inférieure à 500 kilom.

La durée de validité des billets est fixée comme suit :

45 jours pour un parcours de 500 à 1.000 kilom.
60 jours — — 1.001 à 3.000 kilom.
90 jours pour un parcours supérieur à 3.000 kilom.

Les gares du réseau sont à même de donner aux voyageurs tous les renseignements complémentaires utiles.

LES TILLEULS

Maison de Retraite Protestante pour Messieurs, Dames et Ménages

à COURBEVOIE (Seine), 30, r. Kilford

Téléphone : COURBEVOIE 249

PRIX MODÉRÉS

Envoi du règlement sur demande adressée à la Direction

Pour la **Publicité commerciale**, s'adresser à l'Agence des Publications Protestantes
198, rue de Rivoli, à PARIS. (1er arr.). (Métro : Tuileries)

Le Devoir de l'Epargne

Les souscriptions aux *Bons de la Défense nationale* ont permis au Trésor de rembourser à la Banque de France, depuis le commencement de l'année, la somme considérable de 2.050 millions. Le montant des avances faites à l'Etat par notre institut d'émission ne s'élevait plus, au bilan du 27 avril dernier, qu'à 22.100 millions, alors que, à la date du 28 avril 1921, il atteignait 26 milliards. La circulation des billets est tombée, pendant la même période, de 38.211 millions le 28 avril 1921 à 35.787 millions le 27 avril 1922, soit une diminution de 2.424 millions.

L'amélioration de notre trésorerie et l'assainissement de notre régime monétaire se manifeste ainsi par des chiffres concluants. Il faut en rendre hommage à l'Epargne française, qui place avec confiance ses économies en valeurs du Trésor. Les *Bons de la Défense nationale* lui offrent à cet égard, avec des intérêts appréciables, les garanties les mieux assurées d'un remboursement à échéance fixe. Souscrire avec un empressement toujours plus vif aux *Bons* à un an, à six mois ou à trois mois, c'est faire, dans les circonstances actuelles, une œuvre de patriotisme éclairé et mettre ses billets de banque à l'abri de tous les risques.

HOMEOPATHIE

Nous avons tous entendu parler de l'Homéopathie. Nous savons qu'un parent, qu'un ami a employé cette méthode médicale et lui doit sa guérison. Et cependant combien ont été tentés d'y recourir et ne l'ont pas fait, faute de connaître la manière de se traiter par l'homéopathie ! À ceux-là, signalons le *Petit Manuel d'Homéopathie complexe*, où ils trouveront la description des maladies, leur traitement homéopathique et de nombreuses attestations de médecins et de personnes guéries avec noms et adresses. Ce manuel est envoyé *gratis* à quiconque le demande à M. le Directeur du journal *La Clinique Homéopathique*, 15, rue de Liège, Boîte R. G., Paris-IXe (joindre 0 fr. 25).

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG

LES PARABOLES

ILLUSTRÉES PAR

EUGÈNE BURNAND

AVANT-PROPOS PAR

Eugène-Melchior de Vogüé

EDITION IN-4° (29 × 23 centimètres), avec 61 illustrations à page pleine et 11 planches hors texte, broché .. .. 30 fr.
En reliure demi-maroquin, tête dorée... 51 fr.

ÉDITION MINIATURE (17 × 11 centimètres), les pages encadrées de filets rouges, avec 76 illustrations, dont 11 planches hors texte, 32 têtes de chapitres en couleurs et 27 culs-de-lampe.
Relié maroquiné souple, tête rouge .... 20 fr.
Relié mouton souple, tête dorée..... 25 fr.
Relié basane marbrée souple, tête dorée.. 30 fr.

CURE SOLAIRE EN ALTITUDE
Voisine de la mer -- Station d'hiver et d'été
Sanatorium d'Héliothérapie 'Amiral de Coligny'
Château et Domaine de COURMETTES (890m.-700 hect.)
par Tourettes-s/Loup (Alpes-Maritimes).
Toutes tuberculoses sauf pulmonaires
enfants, adolescents des deux sexes
Lits roulants, Dortoirs, Chambres. Grandes Terrasses
S'adresser au Dr G. MONOD, Médecin Directr

Garde--Malades
L'Ecole des Gardes-Malades de la Montagne
Reçoit des Elèves
Enseignement donné par les Docteurs de la Maison
Demander le règlement à la Directrice
de LA MONTAGNE
10, rue de la Montagne. Courbevoie (Seine).

Vve Alfred MARTIN-ESTRABAUD
Ancienne Maison ESTRABAUD-PUJOL
MAZAMET (Tarn)
LAINES
Spécialité de Laine à Matelas
Demander échantillons
ACCEPTE REPRESENTANTS

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens BRELOQUES

CROIX DU LANGUEDOC

OR CONTROLÉ jaune mat
I. CROIX DU LANGUEDOC
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu av. col. bombée, h. 30 m/m poids 4 g. 75.»
II AUTRES CROIX ANCIENNES
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 m/m poids 3 gr 7. 72.»
b) haut 29 m/m poids 3 gr. 70.»
c) haut. 26 m/m poids 2 gr 7. 65.»
d) haut. 18 m/m poids 1 gr 9. 60.»
ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Queyras 17e siècle. 12.»
2. Croix Cévenole, h. 30 m/m. 11.»
» h. 26 m/m. 10.»
3. Croix Ancienne, h. 18 m/m. 9.»
ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h. 30 m/m. 15.»
» h. 26 m/m. 14.»
COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. 10.»
Argent doré, » » 14.»
Or forçat, l. 45 c/m » p. 3 gr 50. 70.»
N.-B. — Ajouter 10 0/0 en plus pour la taxe de luxe.
Envoi franco contre chèque ou mandat-poste M. STREET, 290, Rue de Rivoli Paris N° 253-99 PARIS (1er A.)
BUREAU de VENTE à l'ENTRESOL et non ailleurs

En raison de la hausse de l'or, consécutive à celle de la livre sterling, tous les prix des croix or doivent être augmentés de 5 francs. Une Languedoc coûtera donc 75 + 5 = 80 + 10 % de taxe de luxe, soit 88 francs.

UN DEVOIR NOUVEAU

APPEL A TOUS LES PROTESTANTS FRANÇAIS

Chers coreligionnaires,

L'heure est revenue pour nous, où, dans la patrie bien aimée, sur le vieux sol de nos aïeux, nous n'avons pas seulement à faire notre devoir de chrétiens et de bons citoyens, mais encore à nous défendre contre les calomnies multiples qui s'insinuent partout.

Les renseignements recueillis par le groupe si utile des « *Informateurs* », ceux qui nous parviennent directement de tous les points du territoire, les appels d'un grand nombre de pasteurs qui nous demandent des réponses aux attaques sans mesure et souvent sans dignité qui inquiètent leurs fidèles, nous montrent qu'un certain Catholicisme (1) n'a pas renoncé à sa pratique séculaire qui est de calomnier les hommes pour mieux atteindre leurs principes.

A ce moment vraiment formidable de *Contre-Réformation historique*, nous n'avons opposé jusqu'ici que des efforts individuels (Réponses de M. le doyen E. Doumergue aux calomniateurs de Calvin (2), réponses de M. le professeur John Viénot au pape Pie X, à Jules Lemaître, au député Forgeot, réponses de la Presse protestante).

Aujourd'hui, si nous voulons maintenir nos positions et propager l'Evangile en France, il est devenu nécessaire de faire davantage et de faire pénétrer nos réponses dans les milieux contaminés par la calomnie.

L'ancienne discipline réformée, sagement, voulait qu'il y eût, dans chaque province, un député du colloque chargé « de prendre garde à ce qui sera écrit ou publié » contre « la vraye religion » — et qu'il y fût répondu par personnages compétents. Nos pères savaient qu'on ne peut semer utilement l'Evangile sur un terrain obstrué par les ronces de la calomnie.

Aujourd'hui Luther, Calvin, Th. de Bèze, tous nos Réformateurs sont présentés comme des monstres d'immoralité et de fanatisme. Coligny comme un traître à la France et les protestants comme des ennemis nés de la patrie commune. Les preuves de ces affirmations audacieuses n'existant pas, on les invente et on met en circulation de véritables faux

(1) Beaucoup d'excellents catholiques ou bien ignorent ou bien répudient les procédés que nous visons ici.

(2) voir : *Une poignée de Faux.*

qui égarent l'opinion. Tout récemment, à l'Institut catholique de Paris, un R. P. faisait applaudir l'idée que la Saint-Barthélemy n'éclata qu'en justes représailles des crimes protestants, et, aux acclamations de l'assistance, il saluait la Ligue — oui la Ligue — comme ayant sauvé la France d'autrefois. C'est-à-dire qu'on nous prépare une mentalité de guerre civile.

Déjà en 1913, *l'Eglise Libre* signalait le fait que la calomnie ne s'arrêtait même pas devant un des saints du Protestantisme, le vénérable Oberlin. Depuis, nous en avons vu bien d'autres.

C'est pourquoi des hommes divers ont demandé à « *La Cause* » d'organiser une résistance patiente, ferme, méthodique. Elle a répondu en fondant le *Groupe de la Défense protestante*, dont elle a confié la présidence à M. le professeur John Viénot.

C'est ce *groupe* qui a fait appel à votre concours.

A partir du 15 janvier 1923, paraîtra, tous les deux mois, un fascicule de 32 pages, annexé à la *Revue Chrétienne* et intitulé : *Pages de Défense protestante.*

On y trouvera, réfutées selon notre méthode, sans injures, toutes les accusations fausses qui paraissent dans les revues et journaux depuis la *Revue des Deux-Mondes* jusqu'aux feuilles et brochures provinciales qui inondent le pays, fausses présentations de Mallet et autres manuels scolaires qui égarent jusqu'à nos enfants ; de Goyau, dont le nouveau livre n'est « impartial » que dans les mots. Il sera fait appel pour cela à tous les savants spécialistes de l'histoire religieuse moderne.

Mais il faut que ces travailleurs soient soutenus. Vous les soutiendrez en vous faisant inscrire au Groupe de la Défense protestante et en envoyant une cotisation minimum de *dix francs par an*. En échange, vous recevrez toutes les publications du Groupe et spécialement les Pages de Défense protestante.

Et puis, ayez confiance.

Des vieux manoirs et pleins d'obscurité,
Dieu, par le temps, retire vérité

Ayez confiance, soutenez-nous, et vous verrez que, ici encore, la « *Cause* » ne restera pas sans effet.

Au nom du groupe de la Défense protestante :

Freddy DURRLEMANN, *Directeur de la « Cause »* 2, rue Bartholdi, à Boulogne-s-Mer.

John VIÉNOT, *Président du Groupe de Défense protestante.*

Envoyer les fonds à M. l'Administrateur de la *Revue Chrétienne*, 83, boulevard Arago, Paris, (14e). Chèque postal Temporal : Paris 44.12.

PAGES DE DÉFENSE PROTESTANTE

LA DÉFENSE PROTESTANTE

Protestants et Catholiques en France en 1922

A cette date de 1922, il est bien clair que les affaires du catholicisme en France, ne vont pas trop mal. Ceux qui ont combattu contre lui sous nos yeux pendant trente années, ont déposé les armes. Quelques-uns d'entre eux se font même ouvertement ou prudemment ses auxiliaires. Sans outrer les choses et forcer les couleurs, on peut bien dire, en restant sur le terrain historique, c'est-à-dire sur le terrain des opinions contrôlées, que le catholicisme a su ressaisir une partie de l'opinion française. Comment y est-il parvenu ? Par un effort plus grand de ses organismes divers, par l'activité de ses prêtres, les services de ses religieux, la plume de ses écrivains, les oeuvres de ses artistes, la charité des meilleurs de ses enfants. Il n'y a rien là qui puisse être pour nous l'occasion d'un étonnement ou d'une sévérité. Si je n'avais que cela à signaler, je dirais simplement : « Inspirons-nous de ces exemples et travaillons à faire circuler dans nos églises et nos milieux divers une vie plus intense et plus pure. »

Malheureusement, il y a des manifestations de cette activité catholique dont nous sommes contraints de repousser l'exemple et de condamner l'inspiration. Vous verrez tout à l'heure si, en parlant ainsi, je puis être accusé de perdre le calme et la liberté d'esprit qui doivent caractériser l'historien.

Pour ne pas sortir du terrain qui est le mien, je constaterai d'abord ce fait indéniable — du moins pour ceux qui savent — que l'un des moyens les plus puissants, les plus effectifs que le catholicisme a employés pour ramener à lui une opinion qui lui était contraire, c'est l'histoire.

Ici, nous assistons depuis plus de trente ans, à une véritable levée de boucliers. Et, ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas

d'un combat confus et intermittent, mais au contraire d'une action générale, méthodique et continue.

Vers la fin du siècle dernier, le catholicisme se présentait devant nous avec un dossier assez chargé. Quand on a dans son passé les bûchers du moyen-âge, l'activité redoutable de l'inquisition, puis les persécutions du XVIe siècle, les règnes des Valois, la St-Barthélemy, les conspirations anti-françaises du parti espagnol, les dragonnades, la destruction de Port-Royal, la bride laissée sur le cou des Jésuites et la Terreur-Blanche et les méfaits du parti-prêtre et l'étranglement par la République de 1849 des républicains de Rome, on comprend que les fervents du catholicisme en aient été gênés. Il eût été plus simple, — et plus français aussi, — de condamner tout simplement ce qui, dans ce passé, était décidément condamnable devant la conscience moderne. C'est ce que nous avons fait, nous, protestants, en élevant à Servet le monument expiatoire de Champel. Le catholicisme n'a pas eu ce courage. Il a préféré maintenir devant l'opinion, la fiction prestigieuse d'une église qui n'a jamais erré. — Mais comme les faits étaient là, il fallait les expliquer — et alors, avec une patience et une méthode admirable, on s'est mis à réviser cet énorme procès, et on a l'audace de conclure aujourd'hui sous nos yeux en faveur des bourreaux (1). Toutes les questions controversées ont été reprises, étudiées à nouveau, dans des gros livres à appareil savant, dans des *Revues*, dont quelques-unes furent fondées dans ce but, dans des brochures distribuées à profusion, puis dans des journaux divers allant du petit canard provincial portant dans les fermes son cri discordant, jusqu'aux grands périodiques fondés ou soutenus ou répandus par l'oeuvre de la *Bonne Presse*.

Beaucoup d'entre nous n'ont rien vu de tout cela — et quand on leur en parlait, ils détournaient la tête et l'attention. Il est plus agréable, en effet, de ne voir que ce qui est bon, tolérant, fraternel chez les autres.

Aujourd'hui, il n'y a plus moyen de fermer les yeux. Les résultats de l'effort catholique ont passé dans les écrits des neutres ou qui se disent tels. Nos professeurs apprennent l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, tels que les a vus le plus hardi défenseur de la thèse ultramontaine, M. Chesnon. Nos enfants au Lycée

(1) Pour la St-Barthélémy, par exemple, le seul tort de Charles IX, de Catherine et du duc d'Anjou « est d'avoir trop longtemps ménagé ceux qui se conduisaient et se sont conduits jusque sous Louis XIV, en ennemis acharnés de leur patrie. » *Patrie française*, 26 avril, 1922.

et partout, liront les *Manuels* de Mallet où ils trouveront une vision habilement déformée de la Réforme et des Réformateurs. Là-dessus vient la guerre. On nous invite avec raison à l'union sacrée devant les ennemis de la patrie. Je suis de ceux qui n'ont pas pu résister à un pareil appel. Je suis tout prêt à répondre encore à quiconque me demande de m'unir à lui et de collaborer avec lui — au nom des intérêts supérieurs de la patrie — à condition que celui qui m'appelle ait les sentiments d'un Michel de l'Hopital et non pas ceux d'un Ligueur traître à la France dans l'intérêt de son fanatisme. Y a-t-il aujourd'hui des « Bons Français » comme l'Hôpital du temps d'Henri IV et de Duplessis-Mornay ? Oui, il y en a. Et une fois de plus, j'en citerai un, Maurice Barrès, dont je ne partage pas, certes, toutes les opinions, mais à qui il faut rendre au moins cette justice, que, dans son livre sur les différentes *Familles spirituelles de la France*, il a su penser et écrire à la fois, en catholique, et ceci le regarde — et en « bon Français » et ceci me plaît.

Mais hélas ! à côté de Barrès, il y a toute une pléiade d'écrivains catholiques que je suis bien obligé de juger sévèrement parce qu'ils font le plus grand tort à l'union sacrée nécessaire et à l'histoire qu'ils déforment et outragent par des procédés dont vous allez pouvoir juger.

Ici entendons-nous. Que le père Denifle se trompe à fond sur Luther comme il est bien certain aujourd'hui qu'il l'a fait — ainsi que l'a montré récemment M. le professeur Strohl — que l'abbé Christiani ou l'abbé Pasquier répètent avec joie les grosses méprises du dominicain et les fassent circuler dans les milieux français — passe encore. C'est de la discussion historique. Ils ont provoqué la contradiction, ils ont fait faire de nouvelles recherches dont Luther sort mieux connu et d'ailleurs tout aussi grand qu'auparavant — malgré quelques-unes de ces erreurs auxquelles aucun homme n'échappe. Qu'un professeur comme M. Imbart de la Tour présente de la Réforme et de la Réforme française une image qui ne nous paraît pas juste en tout — loin de là. C'est de la discussion qui profite finalement aux bonnes études. Que M. Autin dans sa thèse de doctorat ès-lettres, cherche péniblement des raisons psychologiques à l'*Echec de la Réforme en France*, on peut comprendre chez un écrivain catholique le souci d'enlever des épaules de l'Eglise, sa mère, le poids de ses responsabilités. Pour ceux qui ont quelque peu feuilleté les ouvrages relatifs aux trois derniers siècles la réponse est facile : l'échec de la Réforme en France s'explique par la simple lecture des édits royaux qui, de 1520

à 1724 et au-delà, ont déterminé le triste sort des réformateurs et des réformés. Il y a deux bonnes raisons qui expliquent l'échec de la Réforme française, c'est le baillon et le bûcher. Quand on possède ces deux moyens et qu'on veut en user, il est bien facile d'enrayer dans les masses le mouvement des idées.

Ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est qu'une grande Eglise qui compte parmi ses adhérents ou ses chefs, des hommes de réelle valeur littéraire ou morale, puisse consentir à être servie au surplus par les étranges et nombreux écrivains dont je vais vous révéler la méthode et l'audace.

Ouvrons quelques-unes des brochures le plus récemment reçues ou rencontrées. En voici une d'un ancien capitaine sur *Les faux prophètes du Protestantisme*, publiée avec l'imprimatur de l'évêché. On la trouve à Paris et à Lille. L'auteur a le privilège d'habiter Lourdes. Il est à la source des miracles et des révélations. Ce qui lui permet sans doute de faire du protestantisme et de Luther le tableau suivant : Il y a en Amérique à peine 25 millions de protestants sur 110 millions d'habitants (sic !). Ce sont ces Américains qui à coups de milliards vont faire « la propagande de l'hérésie protestante »... Cette inquiétude s'explique mal puisque, d'après l'auteur, les païens convertis au protestantisme l'ont été en nombre si infime « qu'on peut dire qu'il n'en existe pas ». Mais c'est la raison peut-être pour laquelle les protestants américains ont résolu « comme les Boches de la grande guerre », de porter en France « leur principal et plus puissant effort de perversion ». « L'invasion protestante est préparée sur nos ruines ». Or « le protestantisme n'est qu'un froid et glacé mensonge de religion. »

Luther est un orgueilleux dont le diable est le compagnon journalier. De là sans doute « ses erreurs et des débauches ». C'est un moine parjure et sans bonne foi, un « impie » « comédien et menteur », « *Cabrioles*, *folies*, *injures*, *comédie*, *abominable doctrine* — voilà les titres qui ornent notre brochure. Pour lui, ce n'est pas le pape qui s'égale à Dieu même, c'est Luther. Il y a une fraternité intime entre Mahomet et Luther. Il va même plus loin que Mahomet. Luther falsifie à son profit la moitié des Ecritures.

Notre capitaine réédite naturellement toutes les vieilles calomnies sur Luther qui aurait eu un fils huit jours après son mariage. Espérons qu'il ignore qu'Erasme qui avait colporté la calomnie s'attacha à la réparer quand il fut mieux informé. « Luther est entouré d'une tourbe de moines dé-

froqués qui ont plusieurs femmes à la fois. » Jamais pareil dévergondage ne s'était vu dans le clergé, les cloîtres, les laïques.»!

Luther lui-même « avoue qu'il est un misérable. Selon une version de sa mort publiée par la Bonne-Presse, Luther fut trouvé pendu au pied de son lit le lendemain d'une orgie...» Passons en souriant tristement devant cette hottée d'injures sans raison, pitoyables inventions de fanatiques qui se vengent ainsi de ne plus pouvoir brûler — et rappelons qu'un savant catholique au moins s'est honoré en réfutant les calomnies sur la mort de Luther. J'ai nommé le Dr Paulus.

Mêmes inventions puériles et sauvages sur le pauvre Zwingle. Il a été chassé d'Einsiedeln où il était « curé » « à cause de ses débauches » et c'est Bullinger qui raconte cela !

D'ailleurs, il avouait lui-même son incontinence ! La géographie de notre capitaine vaut son histoire. Je ne lui ferai pas l'honneur de relever ses méprises. D'ailleurs il y en a trop.

Sur Calvin, le capitaine Magniez se réfugie d'abord derrière l'autorité de Richelieu qui était vraiment qualifié pour reprocher ses « moeurs infâmes » au Réformateur ! Nous retrouvons ici notre vieille amie la légende du fer rouge — si dédaigneusement repoussée, comme les autres, par M. Brunetière lui-même. Le pauvre M. Brunetière ignorait sans doute que la honte de Calvin est inscrite dans les archives de Noyon ! M. le doyen Doumergue, M. Abel Lefranc ont pris la peine de réfuter tout cela, mais il faut un criminel à notre ingénu pour expliquer que la Réforme s'est faite par le pillage, la confiscation, les ruines et que le consistoire de Genève était pire que l'Inquisition. Comment contester tout cela puisque « Bouvrai, ministre protestant à Berne, peint Calvin comme concubinaire à Strasbourg, convaincu de larçin à Metz, sodomite à Bâle, hypocondriaque à Genève » !

Je rougis de recopier ces sottises, mais encore est-il bon de constater que toutes les inventions de Bolsec que l'on croyait tombées devant le mépris de tous ont encore cours en 1922 dans les sacristies catholiques et les milieux avoisinants. Ainsi : « Calvin a voulu un jour ressusciter un mort » ! Lui-même est mort....», mais comment répéter devant des gens qui se respectent les propos que notre auteur attribue au mythique « pasteur protestant Conrad » sur la mort de Calvin ?

Qu'on invente des noms et des faits, cela se comprend encore. Les calomniateurs ne font pas autre chose. Je saisis moins la sottise extrême d'un auteur qui a l'impudence d'imprimer ceci : « Théodore de Bèze lui-même dans sa *Vie de Calvin*, dit de son

maître et ami : « Pendant quinze ans que Calvin a enseigné aux autres les voies de la justice, il n'a pu se former à la tempérance, ni à des habitudes honnêtes, ni à la véracité, mais il est demeuré enfoncé dans la boue. » (p. 67).

Le catholicisme, a dit Guizot, est une grande école de respect .Cela se voit. Voici un auteur qui ne se respecte pas lui-même et qui fait à son lecteur l'injure de supposer qu'il est assez ignorant pour ne pas savoir que ni là ni ailleurs, Th. de Bèze n'a jamais rien dit qui ressemble aux paroles stupides qu'on lui attribue ! « Ce qui donne le mieux l'idée de l'infini, disait Renan, c'est la bêtise humaine ! » Et il n'avait pas lu les brochures de l'ex-capitaine Magniez.

Il n'avait pas lu d'avantage les innombrables brochures de M. Santo, de Colmar (1). Celui-ci emprunte à son émule sa méthode de crédulité naïve et vraiment désarmante. On parcourt avec quelque dégoût ces pages de bile recuite et on finit par être amusé par ce prodigieux entassement de citations fausses, de noms supposés ou écorchés, d'erreurs de dates, vraie salade russe que seuls peuvent digérer les pélerins de Lourdes ou les fervents de St-Antoine de Padoue. C'est l'histoire de la Réforme à l'usage de Bernadette Soubirous. Quelques exemples : « Du sang, il y en a partout... on n'entend résonner que des soupirs, des gémissements et des pleurs » (p. 5). Entendre résonner des pleurs ! C'est dans la Genève de Calvin qu'on assiste à ce phénomène !

« Calvin, dit le protestant Volmar, est violent et pervers, tant mieux ! Voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires » (p. 7). Inutile de dire que la citation est inventée de toutes pièces. Non moins que le fait suivant : « En 1853, le protestant Vinet ayant demandé à compulser les archives de Genève contemporaine de Calvin, reçut de Calendrini, syndic du Conseil, cette savoureuse réponse : « La conduite de Calvin et du Sénat d'alors est telle, qu'on veut que tout soit enseveli dans un profond oubli. » En 1853 ! Le « protestant Vinet » est mort en 1847 et les archives de Genève sont ouvertes à quiconque veut les consulter.

La Jeanne d'Albret de M. Santo nous fait frémir. Figurez-vous qu'elle fit un jour « par manière d'amusement arracher les yeux à un dominicain de Morlaos et l'obligea à les manger. » (p. 9). Il l'a rêvé, mais il le croit. Il affirme de même que « Coligny fut un monstre, lui aussi. C'était « un sectaire

(1) Luther, Calvin, Henry VIII et les autres chefs de la Réforme. Broch. 72 pages, Paris, 131, rue de Vaugirard, prix : 1 fr. 50.

haïneux et froidement cruel ». Il avait « horreur des prêtres ». A Sully, il en fit tuer trente cinq et jeta leurs corps dans la Loire. A Pithiviers, il fit pendre tous ceux qu'il trouva... » « Il a sa statue à Paris. C'est une des hontes de la capitale. » (p. 10.

M. Santo répète naturellement sur Luther les insanités de Bosius. Mais il paraît encore plus ignorant des sources et des auteurs que l'ex-capitaine Magniez. L'historien Zeller qu'il cite à contre-cœur, devient Zedler. Mais où il se montre particulièrement savoureux, c'est dans ses jugements généraux. Ayant défini comme on imagine les auteurs de la Réforme, il ajoute que « ces gaillards étaient aussi peu qualifiés pour fonder une religion que Satan pour fonder le culte du vrai Dieu, Caïn une association fraternelle, Néron une union de charité, Judas la Société de Jésus, Hervé le culte du drapeau, Fallières un cours de danse sur fil de fer, Soleilland une société de protection de l'enfance, Dreyfus un cercle de défense nationale, Rand un club de vierges et Malvy un club patriotique ! » (p. 21). Aussi le Protestantisme a-t-il « déchaîné le vol, le suicide, la sodomie, le divorce, l'infanticide, la bigamie, la prostitution, etc., etc. » (p. 21).

Et cætera, oui. Laissons notre auteur patauger à travers les « atrocités protestantes », le « soi-disant massacre de Vassy », la St-Barthélemy justifiée par dix années de massacres de catholiques par les protestants !

On me dira : Mais pourquoi perdre votre temps à relever ces insanités sans nom ? Il y a à cela deux raisons. La première, c'est que si cette littérature n'a pas la moindre valeur historique, elle a une importance psychologique indéniable, elle révèle un état d'esprit et nous conduit à une constatation réconfortante. Nous affirmons bien haut que, quels qu'aient pu être à certains moments les écarts de langage et les erreurs du protestantisme, jamais, à aucun moment, le protestantisme n'a enfanté une littérature comme celle-là.

Ceux qui ne traitent que par leur mépris ces élucubrations de la passion haineuse, ont parfaitement tort. Répandues à des milliers d'exemplaires, elles creusent entre nos populations des fossés infranchissables, elles nourrissent les préjugés et la haine. De plus, leur action est encore multipliée par les journaux si nombreux sur le territoire qui sont ouverts à l'action catholique. Je ne parle pas seulement des *Croix*, mais des *Courriers*, des *Eclairs*, des *Publicateurs* qui sillonnent nos provinces et qui réveillent dans ces populations ignorantes des passions farouches que l'on croyait endormies. Leur contenu est utilisé dans les conversations, dans les réunions publiques

— et, c'est ainsi que l'on *trompe* — mais ainsi que l'on *fait* aussi l'opinion publique. De l'Est, de l'Ouest, du Centre, du Midi, on nous inonde de coupures où nous voyons reparaître ces citations fausses et ces chiffres fantastiques. Je pose en fait qu'un grand nombre de Français, grâce à cet effort général et continu, sous sa double forme scientifique et populaire, croient dur comme fer, aujourd'hui, que Coligny fut un traitre à sa patrie et qu'il y a eu, soit au XVIe, soit aux XVIIe ou XVIIIe siècles, une conspiration protestante contre la France.

Coligny ! Il y a bien un certains Montesquieu qui a dit du grand Français : « Il est mort n'ayant au cœur que le bien que l'Etat ». Il y a bien un certain Voltaire qui a dit de Coligny assassiné.

« Du plus grand des Français, telle est la destinée ».

Mais qu'est-ce que Montesquieu ou Voltaire devant l'ex-capitaine Magniez ? Pour celui-ci Coligny est un traitre. Il a vendu le Havre et Dieppe aux Anglais, sottise dont M. N. Weiss a fait depuis longtemps justice. En fait, la St-Barthélemy, que l'on a l'audace de vouloir aujourd'hui justifier, fut une grave défaite française. Coligny allait partir pour arracherà l'Espagne les malheureux Pays-Bas, mis par elle à feu et à sang. La nuit du 24 août sauva l'Espagne et l'Empire, nos ennemis d'alors, et cela est si vrai ; ce meurtre était si évidemment contraire aux intérêts français, que le duc d'Albe, en l'apprenant, s'écria: « Qu'il n'en était pas marri, car c'était l'ennemi capital de son roi, mais qu'il aimerait mieux avoir perdu les deux mains que l'avoir fait ».

Il y a mieux. Quand, après la St-Barthélemy et le meurtre de l'amiral, l'ambassadeur de France se présenta devant Philippe II, il lui dit : « Avouez, Sire, que c'est au roi mon maître que vous devez vos Pays-Bas. » Ainsi osa parler le représentant de la France ! Et je demande à tout esprit impartial : « Où sont, ici, les vrais amis de la France ?

De même, on fait grand bruit aujourd'hui d'un livre de M. l'abbé Dedieu sur *Le rôle politique des Protestants français.* Il se vend à Paris, à Barcelone et à Dublin. Il montre comment Jurieu, Brousson et un certain nombre de protestants réfugiés en Hollande, exaspérés par le crime de la Révocation, avaient cherché à soulever les Cévennes et avaient ourdi une véritable conspiration contre Louis XIV. Les faits qu'on prétend nous révéler étaient connus. M. Frank Puaux l'avait dit nettement dans la *France protestante*, article Jurieu. Si notre ami Fonbrune-Bernibau n'était pas mort, c'est lui qui aurait publié cette correspondance. Admettons un moment qu'en conspirant

contre Louis XIV, Jurieu ait été coupable envers la France. Ce n'est pas ce fait qui autorise à généraliser et à parler, pour le flétrir, du rôle politique des Protestants français. D'autant plus qu'à cette même époque, il y avait précisément en Hollande un autre groupe de protestants qui donnaient généreusement des preuves de leur attachement — malgré tout — au roi persécuteur. Il est significatif que l'abbé Dedieu ne fasse qu'une mention rapide de ce Basnage dont Voltaire disait qu'il était plus fait pour un ministre d'Etat que pour un ministre de paroisse et qui mettait tout son talent au service de sa patrie. Basnage était le beau-frère de Jurieu et cela ne l'empêchait point d'avoir, en matière politique, des opinions fort différentes. Je lis dans la biographie de Basnage : « Lorsque l'abbé Dubois fut envoyé à La Haye en 1716 pour négocier le traité de la triple alliance, il eut ordre de s'entendre avec Basnage et de se gouverner d'après ses avis. Oubliant les justes motifs de plaintes que ses coreligionnaires, sa famille et lui-même avaient contre le gouvernement français, il n'écouta que l'amour de la patrie pour s'employer à cette négociation, et l'alliance fut conclue dans le mois de janvier 1717. » Il est vraiment regrettable que l'abbé Dedieu, qui proteste de son impartialité, n'ait fait allusion à cette face du rôle politique des protestants français — que par quelques phrases rapides destinées à diminuer l'importance si réelle du rôle de Basnage et de ses amis. Ce seul fait, en tout cas, aurait dû, historiquement l'empêcher de parler, en général, du rôle politique des réformés français.

On me dira : Mais ce sont là querelles d'historiens, d'érudits qui ne pénètrent guère dans les couches profondes de la nation. — Vous croyez ? Eh bien, ouvrez la *Documentation catholique* et vous verrez le parti que sait tirer du livre de M. l'abbé Dedieu un écrivain comme M. Jean Guiraud.

M. Jean Guiraud est un polémiste hardi qui sait bien que ses lecteurs n'iront point vérifier ses citations. Ainsi, gêné dans son amitié pour les Jésuites par le bref de Clément XIV qui les supprime, il écrit, il imprime dans le 4e volume de sa série si bien intitulée *Histoire partiale, histoire vraie*. « Le pape supprimait la compagnie de Jésus, mais ne la condamnait pas. Il ne relevait chez elle aucune hérésie, aucun enseignement, aucune pratique contraire à la foi ou aux mœurs. » Et quand on se reporte au texte du Bref de Clément XIV, on voit avec stupéfaction que le pape fait exactement tout ce que M. Jean Guiraud prétend qu'il ne fait pas. C'est un catholique M. de Récalde qui a fait cette constatation stupéfiante pour les

gens ordinaires et, pour que nul n'en ignore, il publie, les unes en face des autres, les phrases de M. Jean Guiraud et celles du pape. Quand on pratique une pareille méthode, il est facile de tirer du livre de M. Dedieu des sous-titres comme ceux-ci : *L'alliance des protestants français avec l'Etranger contre la France* et de conclure : « Voilà l'œuvre de ces meneurs protestants et de ces pasteurs qui attendaient de l'écrasement de la France le triomphe de leur religion et faisaient à leurs ouailles de la *trahison un devoir* ».

De même, voici M. le chanoine Coubé et sa *Revue des objections*, revue mensuelle. Le 15 juin 1921, il publie un article fort long sur la *Valeur morale de Luther*. Les sous-titres déjà sont instructifs : « *Bouffonneries malpropres, latrines, merdas et stercora* ». Ami lecteur, dit ici M. le chanoine Coubé, pas besoin, n'est-ce pas de traduire ces mots, mais sachez bien qu'ils ne résument qu'imparfaitement le langage scatologique du défroqué. » (p. 352). Il continue en nous montrant un Luther passé maître ès-roueries et mensonges de tout calibre. Puis, nouveau titre : « *Son ivrognerie, ses polissonneries* ». — Vous croyez que tout cela est à traiter de haut par le mépris ? — Regardez donc à la première page l'idée à laquelle le chanoine veut amener son lecteur : « *Tant vaut le fondateur, tant vaut la religion.* » Les lecteurs de M. le chanoine Coubé doivent avoir une belle idée du protestantisme !

Et c'est bien là, soyez-en sûrs, l'idée qu'ont du protestantisme et des protestants la plupart de nos compatriotes qui sont restés fidèles à l'enseignement « historique ! » de leur Eglise.

Du côté catholique, voilà la situation. Elle est exactement exprimée dans une « remarquable étude de M. René Pinon, l'*Europe nouvelle et la catholicisme*, dont la *Patrie française* résume ainsi l'idée générale : « Le catholicisme est un des vainqueurs de la guerre. On peut dire que tout lui a profité. La chute du tsarisme et la chute des Hohenzollern ont porté un coup aux deux religions d'Etat les plus hostiles à Rome : l'orthodoxe et la luthérienne... (23, 1. 22). Ici même (1), une des voix les plus autorisée du catholicisme français, M. G. Goyau, venait, à l'Université, constater sinon sa victoire au moins ses succès divers.

Vous me direz : Eh bien mais, et la France de la Libre-pensée qui a dirigé si longtemps le pays dans ces dernières années, elle est là encore, sans doute.

(1) A Strasbourg.

— Oui, mais je ne vous engage pas à beaucoup compter sur elle pour la libération des âmes. Et voici pourquoi. La guerre paraît avoir détraqué un certain nombre d'esprits. Elle a rapproché le danger que signalait en 1911 ce mot du P. Hyacinthe que j'ai rappelé ailleurs : « L'Europe est condamnée. Elle porte en elle les deux maux qui suffisent à la tuer : l'*Ultramontanisme* et la *Révolution*. » La Révolution ! Il y a des exaltés et des imprudents qui, avant les élections dernières, nous l'ont montrée si proche que, du coup, un grand nombre de ceux qui trouvent avec raison qu'il y a déjà assez de ruines comme cela ont reculé jusqu'à l'abri de la sacristie et de l'ultra-montanisme. En octobre dernier, un jeune député, plein de talent, M. Forgeot, a dit à la Chambre, aux applaudissements de ses collègues :

« Je ne suis pas catholique. Je ne suis rien. Je ne sais pas ce que je suis. Je ne comprends rien, voilà toute ma philosophie, et toute ma religion ; je ne comprends pas, mais je respecte toutes les convictions, je constate et je vois que, depuis près de deux mille ans, sur tous les points du globe, représenté par un personnel dont le désintéressement et l'idéal ne peuvent vous échapper à vous-mêmes, dressé en un magnifique surgissement de cathédrales et d'églises, le catholicisme défend la famille, l'ordre, le travail...»

Un interrupteur ayant crié : « Et la Propriété — M. Forgeot reprit : « Oui, et aussi la Propriété. »

J'ai essayé alors dans une brochure qui a été envoyée à tous les députés de montrer ce que cette thèse avait d'historiquement contestable. J'ai reçu à cette occasion, beaucoup de lettres intéressantes. Voici celle d'un député libre-penseur : « Monsieur le professeur,.... Je suis anti-clérical notoire, mes enfants sont mariés civilement, mes petits-enfants ne sont pas baptisés.... mais je suis avec Forgeot contre vous... Le monde est menacé par la barbarie communiste... Victor Cousin a écrit que l'Eglise en avait encore pour 300 ans dans le ventre. Il a eu raison. Ne rejetons pas une grande force de conservation sociale...»

C'est-à-dire que voilà un député élu contre le bloc national — dit-il — un anti-clérical notoire, qui parle exactement comme la *Patrie française*, quand elle dit : « L'Eglise catholique est devenue un rempart contre l'anarchie. L'Eglise s'est identifiée avec l'ordre et c'est d'ordre surtout que le monde a besoin.»

Voilà où nous en sommes. L'Eglise catholique depuis la guerre, grâce à ce qu'elle a de bon et grâce aussi hélas ! à ce qu'elle a de pire, a rétabli sa situation et marqué des succès évidents..

Alors, direz-vous : vous êtes inquiet, découragé ?

— Pas le moins du monde.

Parceque les succès dont je viens de parler sont surtout des succès politiques qui ne vont pas jusqu'à l'âme. Rien de plus provisoire qu'un succès politique. Il dure ce que dure la peur ou l'intérêt. Que l'intérêt change et que la peur disparaisse, et voilà le succès par terre. Je me demande, par exemple, ce qu'ont pensé, dans leur for intérieur, les députés qui ont fait alliance avec le catholicisme pour maintenir l'ordre et la propriété lorsqu'ils ont vu l'archevêque de Gênes en coquetterie avec Titchérine, échangeant avec lui d'aimables signatures sur une carte de banquet ? Oh ! on dorera la pilule. Mais il n'en reste pas moins que le premier pouvoir qui ait mis sa signature au bas d'un accord avec les hommes qu'on traitait hier d'assassins et de voleurs, c'est le pape hanté par l'espérance de ramener à l'unité les pauvres orthodoxes de l'ancienne sainte Russie !

Non, je n'arrive pas à être inquiet de tout le bruit que font tous ces hommes qui avouent n'être catholiques que par utilité. Ils sonnent les cloches pour faire entrer les autres dans l'Eglise, mais ils n'entrent pas eux-mêmes. Ils ont beau crier : le catholicisme, c'est l'ordre et la propriété, ils ne m'empêchent pas de réfléchir et de lire et de voir que le pays le plus réfractaire au désordre russe et aux confiscations arbitraires, c'est la démocratie américaine. Pendant que l'Italie et son roi font des avances aux bolcheviks, voici ce que je lis dans un journal protestant, sous la plume d'un protestant dans le *Journal de Genève :*

LES BOLCHEVIKI ET LE ROI D'ITALIE

« Pourtant les bolcheviki ont massacré un nombre respectable d'évêques, ils ont tué un souverain... Comment le roi d'Italie, descendant d'Humbert aux blanches mains, représentant de la vieille maison de Savoie aux glorieuses devises, a-t-il pu fraterniser avec les terroristes de Moscou ? Si docile qu'il soit aux injonctions de ses ministres, comment n'a-t-il pas eu un moment de révolte ? Vraiment on peut se demander à quoi servent les souverains modernes si, oublieux de leurs traditions, ils ne donnent même plus à leurs sujets momentanément égarés l'exemple de la dignitié. »

C'est encore un protestant, le maréchal sir Henry Wilson qui, dans un discours prononcé à Londres, a déclaré :

« Je ne suis pas partisan de la politique qui consiste à serrer la main des meurtriers. Une telle politique ne peut amener que des désastres. Cependant cette politique se poursuit actuellement à Gênes ; elle ne pourra aboutir qu'à des cataclysmes. »

Il y a donc des protestants parmi les défenseurs de l'ordre et de la propriété. On finira bien par s'en apercevoir en France.

Ce qui me rassure aussi sur l'avenir d'une religion plus libre que le catholicisme, c'est ceci :

Nous passons aujourd'hui par une crise de l'esprit. La guerre a tellement frappé sur certains cerveaux, qu'elles les a livrés par milliers à un mysticisme qui les jette les uns dans les illuminations millénaires, les autres dans la totale abdication de leur raison ou de leur conscience. Les uns veulent refaire le monde sur le modèle du moyen-âge ou de la *Patrie française*, les autres selon l'Evangile de l'*Humanité*. Cette crise s'explique. Des crises semblables ont toujours surgi aux époques de grands bouleversements moraux, politiques ou sociaux. Le XVIe siècle a eu ses *Rustauds*, ses « Paysans » de 1525, et sa contre-réformation. Mais ces crises aussi sont passagères. L'heure vient toujours où l'esprit et la conscience des individus reprennent leurs droits. Le jour viendra donc où les titres des religions diverses qui prétendent à la direction des âmes seront examinés dans une atmosphère plus sereine et, beaucoup alors, je le crois, concluront, comme Taine, que la religion des temps modernes, c'est le Protestantisme émancipé.

Je vois souvent citer Taine dans les journaux conservateurs ou catholiques. Je ne rencontre jamais par contre l'opinion qu'il professait dans les dernières années de sa vie et qui est celle-ci : « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme, large et libéral, la conciliation est possible » (1).

Voilà un de ces mots vainqueurs qui font tomber d'un coup tous les échafaudages de calomnies ou d'insinuations si péniblement élevés pour compromettre les hommes et les principes de la Réformation. Taine savait ce qu'étaient les Réformateurs, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont pensé. Il connaissait leur faiblesse et leurs grandeurs et il leur a rendu cet hommage éclatant qui résume des travaux et des réflexions de toute une vie. Que pèsent les petits papiers dont j'ai dû vous entretenir à côté du jugement du grand historien ? Cette parole est si juste qu'elle

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, nov. 1902, suppl. p. 10.

explique un phénomène étrange dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Nous pouvons bien dire, nous, protestants de 1922, que nous avons tout contre nous, les Revues, la grande presse ou indifférente ou hostile, les corps savants officiels dont les couronnes sont pour les abbés historiens, l'opinion trompée habilement, jusqu'aux romans et ceux de Pierre Benoit en particulier.

Et cependant nous faisons des progrès constants, ininterrompus. Des adhésions nouvelles, venant du catholicisme, de la libre-pensée, du judaïsme même, nous arrivent mois après mois. Un Dr en médecine, néophyte du Protestantisme large — me disait il y a huit jours : ah ! « si on vous connaissait mieux, c'est par milliers que les adhésions vous arriveraient car les âmes ont soif d'une religion qui relève et console, qui sauve, qui unisse les âmes sans les asservir ! »

Mesdames et Messieurs, si noirs que soient les nuages qui passent, regardons avec confiance vers l'avenir. Il est, je ne dirai pas à nous, mais au principe qui nous porte et nous soutient. Mais pour que cet avenir se réalise, il faut que nous élevions nos âmes et nos activités à la hauteur de nos devoirs et de nos espérances. Sur les champs de bataille du passé, il faut laisser pourrir les armes indignes de nous. Il faut que le Seigneur fasse passer sur nous son esprit d'amour et de fraternité. Des églises larges, tolérantes, fraternelles, ouvertes à tous les frémissements de l'âme humaine, à toutes ses plaintes et à toutes ses douleurs, penchées vers les petits pour les aider et les consoler, voilà le spectacle que nous devons donner toujours et tous les jours à nos frères du dehors. Les esprits sont trop divers, les besoins trop différents, les cultures trop variées et inégales pour qu'on puisse rêver encore de rétablir une unité quelconque de doctrine et de pensée. Mais, fidèles chacun à nos convictions particulières, nous pouvons et nous devons, dans le respect des autres, nous unir pour avancer le règne de Dieu, le service des frères dans la justice et l'amour. Je ne demande à aucun protestant de renoncer à l'église qu'il aime, à la bonne mère qui le nourrit, mais je lui demande de sentir les intérêts généraux que nous avons en commun. Je veux bien consentir à être considéré comme un franc-tireur qui combat sur les côtés de l'armée chrétienne, mais je demande à mes camarades de l'armée chrétienne et protestante de reconnaître que, moi aussi, je suis de ceux qui donnent tout leur effort, tout leur travail, toute leur vie pour faire vivre et prospérer la patrie spirituelle — comme l'autre que nous n'oublions jamais.

Frères de Strasbourg, cet appel ne peut vous étonner. Pour réaliser cet idéal et ramener à vous les individus et les foules vous n'avez qu'à faire revivre votre passé si glorieux. S'il y a dans votre histoire quelques souvenirs d'intolérance, les plus nobles exemples sont autrement nombreux. Votre passé est magnifique. En plein XVIe siècle, vous avez été la ville du courage et de la foi. Vous avez été le refuge des persécutés. Les esprits les plus divers ont trouvé ici protection. Lefèvre d'Etaples et Farel, Calvin et Castellion. Votre Bucer a été le type de ceux qui cherchent à apaiser les querelles de la pensée. Il a nourri Calvin lui-même de sa moëlle évangélique. Ici, en pleine épidémie d'étroitesse, une femme, la femme de Mathias Zell, s'est levée pour proclamer que la conscience est libre et qu'il n'est permis à personne de faire mourir pour un délit d'opinion. Vos murs ont abrité les Sturm, le politique, et le pédagogue admirables. Après les désordres et les ruines inouïes de la guerre de Trente ans, votre Spener a fait sonner l'heure du Réveil des âmes et de la foi. Plus tard, votre Oberlin a montré les miracles que peut accomplir dans des villages un homme rempli de l'esprit de Jésus-Christ. A la même heure, vous avez eu en Dietrich, le type achevé du patriote protestant et chrétien. Que faut-il de plus pour vous réveiller, pour vous entraîner et pour faire de vous tous les ouvriers les meilleurs de cet avenir que Taine tout à l'heure ouvrait à nos yeux ?

Je me résume d'un mot. Chateaubriand a dit : « La vérité politique, c'est l'ordre et la liberté. » Une partie de l'opinion française nous crie aujourd'hui : « Ce catholicisme, c'est l'ordre. » Et nous, nous disons : Il y a quelque chose de mieux, c'est le protestantisme, parce que le protestantisme c'est l'ordre et la liberté, c'est l'ordre dans et par la liberté — Et il n'y a pas d'ordre possible, pas d'ordre durable ici-bas — s'il ne repose pas sur ce fondement de toutes choses : la Liberté. J'ai dit.

Les Protestants Français contre Louis XIV

(A propos d'un livre de l'abbé J. Dedieu)

Des creux manoirs, et pleins d'obscurité
Dieu, par le temps, retire vérité.

Ces deux vers d'un protestant du XVIe siècle me sont revenus à la mémoire en lisant un ouvrage de l'abbé J. Dedieu, qui a fait grand bruit dans le monde catholique, et auquel en 1921, l'Académie Française a accordé le Prix Thérouanne (1). Oui, dans le domaine historique tout au moins, je crois qu' « il n'est rien de caché qui ne doive être découvert », et les démarches les plus secrètes laissent des traces qui seront relevées un jour ou l'autre par des chercheurs patients. Je tiens d'autre part, que la parole évangélique est vraie, suivant laquelle « la vérité affranchit ». Il n'y a de salut que lorsqu'on l'accueille, si rude ou amère qu'elle soit, et la force d'un homme ou d'un groupement se mesurera à la hardiesse avec laquelle cette rencontre sera affrontée. J'ai donc lu les « révélations » de l'abbé Dedieu sans épouvante, d'autant que j'avais déjà apporté des révélations du même ordre, et mon seul regret a été que le protestantisme français contemporain ait permis cette publication, alors qu'il aurait été en mesure de la devancer, et par conséquent de la rendre inutile. De l'étude de ce livre ressort donc une leçon, qu'il ne faut pas laisser perdre.

La lutte engagée depuis la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) jusqu'à l'Edit de Tolérance (1687) entre les protestants de France d'une part, qui veulent vivre, et la Cour et l'Eglise Romaine d'autre part, qui veulent les anéantir, est dominée par un conflit d'ordre à la fois théorique et historique, dont on trouve partout des manifestations. La Cour, appuyée par le Clergé, accuse les protestants d'avoir été dans le Royaume, depuis le XVIe siècle, une faction, qui sape le droit divin des Rois

(1) Abbé J. Dedieu. *Le rôle politique des Protestants Français*, Paris, Bloud et Gay, 1921, in-16, 358 pages.

pour lui substituer des idées « républicaines », et elle leur reproche formellement de s'être faits, depuis 1686, les complices des ennemis du Royaume, d'avoir appelé les armées étrangères à leur secours, et d'avoir soutenu de leur rébellion ou de leurs voeux toutes les ligues européennes contre lesquelles la France a eu à combattre.

Antoine Court, dans son *Patriote français et impartial* (1751 et 1752), répond à des imputations de ce genre, qu'une lettre de l'évêque d'Agen a formulées. Mais les faits que rapporte l'évêque sont maigres. En ce qui concerne le XVIIIe siècle (nous laissons ici la polémique relative aux guerres civiles du XVIe siècle, ou à celles du temps de Louis XIII) il ne cite que la révolte camisarde, qu'il rattache étroitement à la guerre de la succession d'Espagne, et d'une manière générale « les mouvements faits pendant les dernières guerres » (1741-1748), qu'il réduit à de fausses nouvelles répandues, et à des sentiments de mauvais français.

En ce qui concerne ces « mouvements », Antoine Court proteste qu'il ne les a point constatés dans le Languedoc où il a fait un voyage en 1744. On ne pourra sans doute jamais affirmer que les provinces méridionales, entre 1719 et 1768 aient voulu tendre la main à l'Angleterre ni assurément qu'aucun des hommes qui jouissaient alors parmi les protestants d'une autorité quelconque, les pasteurs en particulier, aient été des séditieux, même en pensée. Mais les craintes des catholiques étaient si soudaines, dès qu'une guerre recommençait, qu'on a le droit de se demander si dans le menu peuple protestant des propos hardis n'étaient pas tenus, qui fournissaient un aliment à la panique. Le 31 janvier 1745 (*Papiers Court*, n° 1, XVI, 147), le pasteur Peirot écrit du Vivarais à Court : « Les fanatiques restés parmi nous font mille prédictions, ils annoncent que Privas et Le Puy seront détruits, que tous les curés, les moines, les évêques périront, que les Anglais viendront bientôt être les maîtres du pays ». Quelques mois plus tard (septembre 1745. *Archives de l'Hérault*, C 218) aux environs de Nîmes, le « prophète » Maroger dans ses accès, prédit de même que Montpellier, Carcassonne et Nîmes seront rasés, qu'un ange le transportera avec ses sectateurs dans l'île de Canaan qui est en Angleterre, et « il parle souvent du roi d'Angleterre et des autres rois... »

Ces prophètes, que les pasteurs et la presque unanimité des protestants méprisent et combattent, sont les derniers restes d'un peuple d'illuminés. Ils nous font remonter aux temps camisards, et touchant la fameuse révolte des Cévennes, Antoine Court est obligé, en face de l'évêque d'Agen, de plaider coupa-

ble. Mais il déclare que les Camisards n'étaient pas les authentiques représentants du protestantisme français, qu'ils n'étaient qu'un « ramas de paysans, à qui faute d'instruction le fanatisme troubla le cerveau, et que les mauvais traitements de quelques ecclésiastiques avaient poussé au désespoir », et il ajoute, fort justement, que ce fut un gentilhomme huguenot, d'Aygalliers, qui conduisit aux pieds du maréchal de Villars le principal de leurs chefs, Cavalier. Nous ajouterons même que ce fut le « loyalisme » de d'Aygalliers qui en poussant Cavalier à une reddition « sans conditions » ôta au chef camisard et à ses hommes tout le bénéfice de leurs exploits. Antoine Court savait fort bien d'ailleurs que les Camisards de Cavalier n'avaient pas été stipendiés par l'Angleterre, mais comme il n'ignorait pas que les derniers artisans de la révolte, de 1704 à 1710, s'étaient tenus en relations avec l'étranger, il passe en somme condamnation sur tout l'ensemble de la guerre cévénole, et il la tient pour une rébellion blâmable.

C'est à ces termes que se réduit en 1751 la polémique historique entre protestants et catholiques, touchant les menées séditieuses qui ont suivi la Révocation de l'Edit de Nantes. Mais soixante ans auparavant elle avait porté déjà sur des temps antérieurs à la révolte camisarde. L'ancien protestant Brueys, dans son *Histoire du fanatisme* (1709) avait montré les premiers prédicants des Cévennes, notamment François Vivent et Claude Brousson, ayant lié partie avec les armées du Piémont. Il rattachait leur oeuvre de propagande religieuse, qu'il confondait avec les premières agitations des « prophètes » du Dauphiné et du Vivarais, aux menées du pasteur Jurieu de Rotterdam. Pour lui les ministres protestants réfugiés dans les pays étrangers avaient suscité ces religionnaires illuminés (qu'il tenait pour des simulateurs) dans l'intention « d'exciter une guerre civile dans le cœur de la France tandis que presque toutes les puissances de l'Europe l'attaquaient au dehors ».

Placer Vivent et Brousson sur le même plan que les « inspirés » de 1688, et prétendre que Jurieu, ou les pasteurs réfugiés à Genève avaient doctement fondé en Dauphiné une « école » où se formaient les petits prophètes, c'étaient des affirmations si insoutenables que la thèse entière de Brueys fut rejetée au XIXe siècle par les premiers des protestants qui dans les Eglises restaurées en voulurent raconter l'histoire. Mais Brueys avait travaillé sur des pièces officielles, dont beaucoup subsistaient dans les *Archives de l'Hérault*. Corbière dans son *Histoire de l'Eglise Réformée de Montpellier* (1861), Puaux père dans son *Histoire de la Réformation française* (tome VI, 1863), reconnu-

rent que non seulement Vivent, mais Brousson, comme l'affirmait Brueys, s'étaient tenus en contact en 1691, avec les armées de la Savoie. Douen dans ses *Premiers pasteurs du Désert* (1879) porta ses regards plus loin ; il montra (II, 83) les protestants réfugiés en Hollande distinguant entre la patrie et la royauté, et formant auprès des Etats Généraux, ou à la Cour d'Angleterre, dès 1688, des projets pour envahir le Languedoc et y susciter un soulèvement général. Madame de Chambrier, dans sa biographie d'*Henri de Mirmand* (1910) apporta de nouvelles pièces au dossier, et nous plongeant dans la correspondance d'un agent général des réfugiés, elle nous apprit le rôle des Comités secrets de Berlin, de Londres, de Hollande ou de Suisse (p. 105). Elle prouva la première que la rentrée des Vaudois dans leurs Vallées (1689), avait été conçue en vue d'un envahissement possible du Dauphiné, et que Brousson était gagné à la politique de la violence dès l'année où il quitta Lausanne pour gagner les Cévennes (1689). Enfin nous-même, dans nos *Prédicants Protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc* (1912) complétant les pièces judiciaires de Montpellier par de nombreuses Relations des *Papiers Court*, nous avons rattaché le retour de Brousson en France à la Rentrée des Vaudois, et ces deux événements à un projet général conçu probablement à Londres. Nous avons en même temps montré le rôle prépondérant que joua dans cette organisation mystérieuse le pasteur Jurieu, dont les idées apocalyptiques avaient été adoptées par Brousson. Jurieu s'était convaincu que l'année 1689 était marquée par la Bible comme celle où tomberait l'Eglise Romaine. Ses Lettres Pastorales de 1689 contenaient en outre cette phrase qui marque le point tournant de toute une politique : (15 mars): « Nous sommes Français de naissance, mais notre patrie nous ayant déclaré la guerre, nous ne pouvons plus que la regarder comme notre ennemie. Et nous ne connaissons plus d'autres maîtres ni d'autres souverains que ceux à qui nous avons en dernier lieu prêté serment de fidélité. Tous les réfugiés épars dans toute l'Europe doivent entrer dans ces principes... Ce n'est pas que les devoirs à notre patrie et à nos anciens maîtres ne puissent renaître. Mais avant cela il faut que (ils) rentrent dans les sentiments qu'on doit avoir pour des enfants et des sujets : il faut qu'on nous rende tout ce qu'on nous a pris ».

Le regretté Fonbrune-Berbinau, qui nous avait ouvert ses dossiers avec un complet désintéressement, avait à ajouter à notre exposé un dernier complément. Ravaisson avait publié dans ses *Archives de la Bastille* (x, 82) des indications prove-

nant du *Record Office* de Londres, d'où il résultait que Jurieu, passant du conseil à l'action, avait organisé en France, et au profit de l'Angleterre, une service d'espionnage, et M. Franck Puaux, dans sa notice sur Jurieu, de l'*Encyclopédie des Sciences Religieuses*, avait relevé le fait. Fonbrune-Berbinau avait retrouvé et copié au *Record Office* l'ensemble des documents qui concernaient cette affaire ; il en avait tiré tous les éléments d'un article substantiel dont il avait donné lecture en 1910 dans une réunion pastorale, et il comptait le publier en 1912, tellement que nous avions nous-même annoncé ses intentions dans une note (*Préd. Prot.* II, 162, 519). Malheureusement, le Comité de la *Société de l'Histoire du Protestantisme*, malgré l'insistance de quelques-uns de ses membres, notamment de MM. G. Monod et J. Viénot, jugea alors inopportun d'insérer ce travail dans son *Bulletin*. Une campagne anti-protestante laissait deviner que ces pages seraient exploitées contre le protestantisme. Un souci de prudence ecclésiastique l'emporta sur les intérêts de la simple vérité (1).

Cette politique de la timidité s'est trouvé une fois de plus la moins sûre. L'abbé Dedieu, d'après sa Préface, a achevé son livre dès 1914 (et je ne sais si mes *Prédicants* et ma note ne l'ont peut-être pas orienté vers le sujet qu'il a traité) et c'est lui qui a lancé dans le public les faits qu'aurait nettement révélés Fonbrune-Berbinau. Je ne dis pas si la décision de la *Société d'Histoire* eût été autre, que la cause du protestantisme y aurait gagné : c'est la vérité historique qui aurait été mieux servie, car l'ouvrage de l'abbé Dedieu, s'il est d'ailleurs très solide, demeure malgré tout tendancieux et incomplet.

Relevons ici les faits qui sont désormais établis, et dont l'exposé successif constitue ce livre. Les premiers réfugiés protestants (un certain nombre d'entre eux, du moins) ont glissé de l' « intrigue religieuse » à l'intrigue politique » (ce sont les mots de l'abbé Dedieu que nous ne relèverons pas) et les premiers Prédicants des Cévennes ont compté sur l'insurrection, soutenue par la coalition étrangère, pour obtenir le rétablissement de l'Edit de Nantes. Nos *Prédicants Protestants* ont fourni ici la totalité, ou presque, des faits rapportés, et nous avons constaté, avec un plaisir que nous ne dissimulerons pas, que les *Archives Nationales* où nous n'avions pu travailler, ne nous auraient rien fourni. — La Rentrée des Vaudois en 1689 a été concertée par les Alliés. Ici encore l'ouvrage n'apporte rien de nou-

(1) Le travail de M. Fonbrune-Berbinau est conservé dans ses papiers à la *Bibliothèque du Protestantisme Français.*

veau, que certains détails sans grande importance. — Les pasteurs réfugiés ont travaillé, au moment de la Paix de Ryswyck, pour obtenir, par le moyen des Alliés protestants, le retour en France des exilés volontaires et la liberté du culte réformé (1697-1698). Nous avions rapporté ces démarches, que Franck Puaux et d'autres avaient exposées déjà dans le *Bulletin* de la *Société d'Histoire* (1867, 1891, 1905). — La Révolte Camisarde, de 1704 à 1710 a été suivie de très près, encouragés et nourrie par des émissaires venus de Suisse qui correspondaient avec la Hollande et l'Angleterre. Ces faits, dans leur netteté, bien qu'accompagnés de certaines réticences, ont été tout au long narrés par Antoine Court lui-même, dans son *Histoire des Troubles des Cévennes* (vol. III).

On ne voit point, jusque-là, qu'un livre ait été nécessaire pour ramasser les données fournies par d'autres publications, et c'est la suite, qui concerne le rôle spécial de Jurieu, qui seule explique vraiment et justifie le labeur de l'abbé Dedieu. D'abondantes pièces nous montrent le pasteur de Rotterdam dès 1693 établissant à Paris, Saint-Malo, Brest, Nantes, La Rochelle et Toulon des agents d'espionnage. Il se sert pour cet effet d'un réfugié de Rotterdam, nommé Caillaud qui lui-même utilise en France ses propres parents. Jurieu reçoit l'argent de Londres et le distribue. En 1696, le contre-espionnage de Louis XIV réussit à découvrir et à arrêter trois des « merles » de Caillaud, mais dès 1697 d'autres émissaires sont recrutés, catholiques ou protestants, et l'entreprise se poursuit jusqu'en 1711 et 1712. Jurieu a réussi à opérer dans un tel secret, que ses menées sont restées inconnues des nombreux réfugiés qui autour de lui combattaient ses idées ou son attitude, et qui avaient même à souffrir de ses colères et de ses dénonciations. Cette oeuvre souterraine, comme le prouvent les pièces originales, était poursuivie avec un calme entier et une parfaite sérénité d'esprit par cet homme si passionné. C'est bien à tort que notre auteur, dans le texte de l'ouvrage, dramatise les faits, nous parle de la peur de Jurieu « pestant et jurant », « s'exaspérant », « ayant des visions terrifiantes ». Non seulement cette rhétorique est inutile, mais elle est fausse. Jurieu se tient partout pour un fidèle sujet de Guillaume III d'abord, d'Anne ensuite ; il confesse tout naturellement que tout se fait par ses ordres, et ne rejette sur personne une responsabilité qui lui laisse son sang-froid.

Faut-il dire avec quelle tristesse on lit ces pages et toutes les douloureuses réflexions qu'elles soulèvent ? Cependant l'abbé Dedieu, emporté par son indignation, n'a pas mis sous nos

yeux tous les éléments nécessaires à un jugement définitif. Jurieu est pour lui un homme emporté par le démon de la malveillance, et nous voudrions précisément comprendre comment il en est arrivé à accomplir sa triste besogne. Il avait écrit en 1681 dans la *Politique du Clergé de France* : « Faut-il qu'on fasse tant d'efforts pour nous arracher ce coeur français que Dieu et la naissance nous ont donné ? Nous sommes Français, autant que nous sommes Chrétiens Réformés. Nous verserons jusqu'à la dernière goutte du sang de nos veines pour servir notre Roi et pour conserver notre Religion jusqu'à la mort. » En 1682, la Préface de ses *Derniers efforts de l'innocence affligée* disait de lui-même : « Il écrit sagement, en se plaignant d'une manière modeste, et il ne viole pas le respect qu'on doit à un Roi, à un grand Roi, et à son Roi ». Les horreurs de la Révocation, la vue des exilés, les nouvelles qu'il recevait des persécutions de France « abîmèrent son âme de la plus profonde douleur qu'il eût jamais ressentie » et le lancèrent dans l'illuminisme de son *Accomplissement des prophéties*. Ayant prédit pour 1689 la chute du catholicisme, il salua dans l'expédition de Guillaume d'Orange en Angleterre le prélude de l'ère annoncée. Il lui fallut la justifier, et reprendre la thèse protestante des juristes qui après la Saint-Barthélémy avaient rappelé les pouvoirs et les droits des peuples en face des rois. Forcée comme il l'était, par ses convictions, de voir l'Angleterre triompher de Louis XIV, tous les moyens lui parurent bons et louables qui secondaient une oeuvre qu'il déclarait prédite par les livres bibliques. Voilà ce que nous aurions voulu trouver dans l'ouvrage de l'abbé Dedieu, ou du moins quelques explications de cet ordre, qui nous eussent rappelé que Jurieu avait une foi, était lié à des huguenots persécutés, vivait dans l'angoisse constante des douleurs de l'Eglise de France. Mais si notre auteur, sans doute, blâme la Révocation, et parle de la France d'alors comme d'une marâtre à l'égard de ses fils, c'est en quelques mots lointains et détachés, qui ne nous peignent rien de l'horrible toile de fond devant laquelle se meut le pasteur de Rotterdam. Nous voyons un Français devenu un agent zélé du gouvernement de l'Angleterre, sans rien savoir des souffrances ni des colères par lesquelles il a dû passer.

Le livre appelle une autre observation, et qui est grave. Il est intitulé « Le rôle politique des Protestants français » sans qu'aucune date ne suive ces mots, en sorte qu'un lecteur superficiel ne manquera pas de transporter à toute l'histoire de la Réforme française des conclusions qui en tout état de cause ne porteraient

que sur les vingt-cinq années d'une effroyable crise (1685-1710). Ce procédé tient du polémiste plus que de l'historien. Mais, pour entrer dans le fond du sujet, est-ce vraiment « la politique des réfugiés » que nous expose l'abbé Dedieu en ne nous présentant que les « zélateurs », et en faisant si peu de place aux « modérés » ? Il sait fort bien que deux partis se sont heurtés au sein des exilés ; l'un dont il peint les continuelles interventions contre Louis XIV, l'autre qui est resté dans l'ombre, parce que la seule attitude qui lui était permise était l'abstention. Lequel était le plus considérable ? Nous avons montré dans nos *Prédicants Protestants* comment la très grande majorité des pasteurs français passés en Hollande ou en Suisse a désavoué l'activité des prédicants bénévoles qui relevaient les Eglises ruinées, parce qu'elle voyait dans leur ministère, même purement religieux, une manière de sédition. « La grandeur du règne, avons nous dit (I, 14), l'idée du droit divin des rois, l'autorité effective du monarque absolu en qui se concentraient toutes les forces de la nation avaient inspiré pour la personne de Louis XIV et pour ses ordres un respect dont les religionnaires ne savaient plus se départir ». Un Merlat de Lausanne, un Jacques Basnage à Rotterdam, jouissaient, dit l'abbé Dedieu lui-même, « d'une autorité prestigieuse », et si Bayle a gardé l'anonymat en protestant si violemment contre Jurieu dans son fameux « Avis aux Réfugiés », c'est qu'il savait Jurieu *persona grata* « auprès du Prince d'Orange et des Etats Généraux. Ceux-ci tiraient un trop grand profit de son attitude pour permettre qu'elle fût ouvertement combattue. Quand bien même l'abbé Dedieu a augmenté par ses recherches le nombre des réfugiés jusqu'ici connus qui ont été des « zélateurs », il ne nous a pas convaincu qu'ils l'aient emporté, comme influence, au sein même des exilés, sur l'apathie et le loyalisme à-demi sceptique de tant de modérés. Nous avons donc sous les yeux un tableau de la « Politique des zélateurs ». Or les noms qui ont survécu dans la mémoire des réfugiés, et qu'ils ont imposés à l'admiration de l'Europe protestante ne sont pas ceux de Jurieu ni de ses amis, ce sont ceux du prédicateur Saurin qui blâmait les assemblées pieuses de ses coreligionnaires de France et de Jacques Basnage, que nous avons mentionné, et dont il convient encore de dire un mot.

Basnage est le plus représentatif des modérés, parce qu'au lieu d'aller au rationalisme de Bayle, il est nettement resté fidèle à l'ancienne foi réformée. Demeuré « loyaliste » à l'égard de Louis XIV, il se trouva (Dedieu, p. 4) investi de la confiance des ministres plénipotentiaires de France au Congrès d'Utrecht

en 1712, et se servit à ce moment à la fois son ancien roi et sa nouvelle patrie. Manquant de renseignements sur son activité, nous nous bornerons à demander s'il a pu être aussi fidèle à l'un qu'à l'autre ? S'il est vrai, comme l'affirme la *Grande Encyclopédie*, qu'il ait obtenu la restitution de ses biens en Normandie pour avoir assisté en 1717 l'abbé Dubois qui négociait à La Haye le traité de la triple alliance, fut-il aussi utile à la Hollande qu'il le fut à la France ? En quelle tragique situation se trouvaient ces protestants que la Révocation avait fait sujets des ennemis du Roi, et qui prétendaient encore demeurer français ! Un étranger blâmera ceux qui sont demeurés français de cœur, autant que l'abbé Dedieu s'indigne contre ceux qui ont renié Louis XIV. La question ne doit pas être placée ici sur le terrain du patriotisme. En d'excellntes pages (II, 86), O. Douen a rappelé qu'au XVIIe siècle comme au XVIe, la religion passait avant la patrie, et encore aujourd'hui, si la patrie est aussi sacrée que la religion, c'est seulement à la condition qu'elle assure aux citoyens la pleine liberté de la conscience.

Or, à se placer au point de vue religieux, l'activité d'un Jurieu, prise dans son ensemble, a été autrement puissante que celle de Basnage. Jurieu n'a pas voulu laisser périr dans l'apostasie les protestants de France. Basnage, pour les garder fidèles à leur prince et à des lois iniques, s'est contenté de leur prêcher la résignation en 1719, en leur déconseillant les assemblées publiques où il voyait des attroupements : « il fallait obéir au souverain ». Trop heureuse de cette intervention, qu'elle avait sollicitée, la Cour fit plus tard, en 1746, réimprimer l'«Instruction» de Basnage, qui se trouva contrecarrer en France tous les efforts des meilleurs collaborateurs d'Antoine Court. Ce dernier, on le sait, avait blâmé toute prise d'armes, et nous avons dit plus haut ce qu'il pensait des Camisards. Quel que soit le respect que commande l'attitude de Court, qui fut celle des pasteurs du désert formés à son école, l'étude des faits prouve péremptoirement que la révolte camisarde ne fut pas vaine. Le soulèvement avait été si sanglant que la Cour redouta toujours qu'il ne reprît, et déjà les frères Haag (*France Protestante*, III, 326) avaient conclu en 1856, de la correspondance du ministre Saint-Florentin, que « l'insurrection cévenole, par les terribles souvenirs qu'elle laissa, a contribué plus que le dévouement héroïque des pasteurs du désert à sauver le protestantisme en France ». Faut-il donc penser que certains organismes collectifs devenus trop fanatiques pour qu'il soit possible de faire appel à leur humanité, ne peuvent être ramenés au sens moral que par la violence ?

L'ouvrage de l'abbé Dedieu a inspiré à M. F. Puaux dans le *Bulletin* de la *Société d'Histoire* un article indigné, dans lequel celui-ci, sans entrer dans le détail des faits, développe cette assertion fort juste, que l'auteur, « sans la Révocation de l'Edit de Nantes, n'aurait pu écrire son livre ». F. Puaux a été pris à partie par le Professeur Jean Guiraud (*La Croix*, 12, 13 février 1922) qui lui reproche, après avoir mentionné l'oeuvre d'espionnage de Jurieu dans l'*Encyclopédie des Sciences Religieuses*, de n'en avoir rien dit dans un second article de la *Grande Encyclopédie*. M. Puaux avait cependant écrit, dans ce dernier ouvrage : « Jurieu poursuivit d'une haine violente Louis XIV, et s'il eût été en son pouvoir de provoquer une révolution semblable à celle qui rendit la liberté aux Anglais, elle se fût produite. Il n'y a pas de livre plus révolutionnaire sous l'ancien régime que les *Soupirs de la France esclave* ». Après la publication de l'abbé Dedieu on pourra ajouter quelques précisions supplémentaires à la biographie du pasteur de Rotterdam, et constater que sa psychologie est plus complexe encore qu'il n'y paraissait, mais, quelle que soit l'importance de ces révélations, elles ne diminueront pas le rôle d'un homme qui par sa polémique contre Bossuet et les théoriciens de l'absolutisme, demeure au premier plan dans l'histoire protestante.

Charles Bost

Parmi les documents publiés par l'abbé Dedieu, nous mentionnerons, (p. 79), une lettre de Bayle vraiment diabolique de mensonge et d'habileté. Nous n'avons pas voulu discuter ici tout ce qui est dit aux pages 100-110, de la part que les réfugiés auraient eue dans le déchaînement des première colères camisardes (1702-1703). L'abbé Dedieu n'apporte à cet égard aucun témoignage qui vaille d'être retenu : ce qu'il dit de Duplan est de l'année 1725, le Cavalier qui travaille avec Jurieu en Hollande (p. 169, 236) en juin 1702 ne peut pas être le futur chef camisard, et la lettre intéressante d'un certain « Nicolle » qui es un prédicant parmi les rebelles le 11 décembre 1702, prouve sans doute qu'à cette date les insurgés avaient repris la mentalité de Vivent et de Brousson, mais non pas que l'Angleterre les ait encouragés alors dans leur tentative. Le soulèvement camisard, comme nous l'avons répété, après les historiens contemporains, dans deux articles de la *Revue Historique* de 1921, est sorti des agitations « prophétiques » de 1701 et 1702. C. B.

UNE HISTOIRE DE LA FRANCE CATHOLIQUE

Pour la grande publication qu'il dirige, M. Gabriel Hanotaux a eu l'heureuse idée de demander à M. Georges Goyau une *Histoire religieuse de la nation française*. Ainsi que l'a fait remarquer M. Victor Giraud (2), c'est là une œuvre qui a le mérite de la nouveauté. En effet, si un grand nombre d'historiens ont étudié la *politique religieuse*, ou la *pensée religieuse* de la France, c'est la première fois qu'un écrivain consacre un ouvrage spécial à décrire la *vie religieuse* de cette nation qui a joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la chrétienté.

« Il en a exposé avec une admirable activité toutes les dépendances, dit M. Victor Giraud ; il en a dressé avec une pieuse minutie la carte exacte et complète. Ce qu'a été, à travers les âges, la vie religieuse de la France — la vie extérieure, mais aussi, mais surtout, la vie cachée — les progrès, les conquêtes, les reculs, les tiédeurs d'une ardeur spirituelle qui ne s'est jamais éteinte et qui, bien souvent, a débordé nos frontières, les nuances successives et la qualité intime d'une foi qui, étant vivante, a, durant vingt siècles, fréquemment changé de caractère : voilà ce qu'il s'est attaché à nous faire bien connaître ».

Pour nous autres protestants, le livre de M. Goyau a un intérêt tout particulier, précisément parce que nous ignorons trop la majeure partie du sujet principal dont il parle, c'est-à-dire l'histoire du catholicisme français. Etant donné que

(1) Gabriel Hanotaux, *Histoire de la nation française*. Tome VI. *Histoire religieuse*, par Georges Goyau ; illustrations de Maurice Denis. Paris, Plon-Nourrit.

(2) Victor Giraud. *Georges Goyau, l'homme et l'oeuvre*. Paris, Perrin et Cie.

son étude devait embrasser tout l'ensemble de la vie religieuse de la nation française, il va de soi que M. Goyau n'a pas pu ignorer la Réforme, le Jansénisme, le Gallicanisme, ni la religion révolutionnaire issue de Rousseau. Mais, partant toujours du point de vue de l'orthodoxie romaine, il considère ces mouvements religieux uniquement comme des hérésies contre lesquelles le catholicisme a dû lutter et dont il a triomphé.

Dans ce bref article, il ne nous est pas possible de résumer un ouvrage de cette envergure-là. Nous nous bornerons à un point particulièrement intéressant pour nous : Comment M. Goyau a-t-il parlé du protestantisme ? Cet historien catholique n'a jamais dissimulé ses convictions ; mais il tient beaucoup à sa réputation scientifique, et ses amis lui décernent volontiers un brevet d'impartialité. Il faut s'entendre. Elève de l'Ecole normale, dressé par l'un de ses maîtres, Gabriel Monod, à la discipline des bonnes méthodes historiques, M. Goyau se documente en toute conscience. Il n'avance rien qui ne soit appuyé par des textes dûment contrôlés. C'est une grande force.

Mais, entre des mains expérimentées, le document scientifique peut servir aux fins les plus diverses. Et l'historien défenseur d'une cause est comme le bon avocat qui ne se permet pas de dénaturer les pièces du dossier, mais qui les choisit judicieusement pour amener ses conclusions. C'est ainsi que procède M. Goyau. Son ouvrage *Une Ville-Eglise : Genève* nous en avait fourni un frappant exemple. Ce livre était parfaitement documenté. Il ne présentait guère qu'une lacune. Ayant voulu parler d'une Eglise, M. Goyau avait passé sous silence sa valeur religieuse.

***

On peut relever de curieuses variations dans la manière dont M. Goyau a parlé du protestantisme dans son *Histoire religieuse*. Il semble qu'ayant voulu observer sa consigne d' « impartialité », il n'y soit pas toujours parvenu.

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

M. Goyau reconnaît franchement les abus de l'Eglise qui provoquèrent la Réforme. Parmi ses premiers adeptes, dit-il, il y avait des « consciences nobles et pures, en quête du règne de Dieu » ; mais il se hâte d'ajouter qu'il y avait aussi des « consciences esclaves de Mammon » et des prêtres lassés

du célibat, « tout heureux que les défaillances mêmes de leurs mœurs les acheminassent vers la gloire inespérée d'être de purs disciples du *pur Evangile* ».

Ayant à écrire une histoire religieuse de la France, il semblerait que M. Goyau aurait dû marquer fortement les caractères originaux de la Réforme française, et montrer en quoi elle fut conforme au génie de la nation, par opposition à la Réforme luthérienne. Tout au contraire, il insiste sur les origines allemandes du protestantisme français et il se plaît à rappeler une réplique d'une farce jouée à Rouen en 1535 : « La clef de l'hérésie est faite de fin fer d'Allemagne ».

Nous ne nous expliquons pas pour quelle raison toute personnelle M. Goyau est plus dur pour les premiers huguenots que pour leurs descendants d'après la révocation de l'Edit de Nantes, de même qu'il est plus indulgent pour les bourreaux des premiers que pour les bourreaux des seconds. Le crime le plus odieux, le plus perfide et le plus funeste au pays qui ait jamais été commis sous le ciel de France, le massacre de la Saint-Barthélemy, ne lui inspire qu'un bref et bien timide désaveu :

« En 1572, dit-il, le tocsin de St-Germain-l'Auxerrois, mis en branle par Catherine de Médicis pour des motifs surtout politiques, provoquait dans Paris d'abord, et puis dans les provinces, les affreuses tueries de la Saint-Barthélemy, dont Coligny fut victime. Au lendemain de ce drame qui symbolisa pour les consciences françaises l'atrocité des guerres de religion, la Réforme, plus vivante que jamais, était poussée, par l'instinct même de la défensive, à s'organiser comme une république démocratique dans l'Etat français. »

Plus énergique est la protestation de M. Goyau contre la révocation de l'Edit de Nantes. Il en attribue la responsabilité aux intendants. « L'histoire politique, dit-il, raconte leurs maladresses, leurs illusions, leurs cruautés et puis, les couronnant toutes, à la date du 10 octobre 1685, cette maladresse, cette illusion, cette cruauté suprême : la révocation de l'Edit de Nantes. » Tant de catholiques français approuvent pleinement aujourd'hui la Révocation, qu'il faut savoir gré à M. Goyau d'une si ferme déclaration. Cet esprit modéré eût été pour la méthode persuasive de Bossuet et contre la manière forte du gouvernement de Louis XIV, vieillissant sous l'ombre tutélaire des « coiffes de lin » de Mme de Maintenon. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Bossuet proclama du haut de la chaire que la révocation avait accompli un miracle. Il

écrivait à Nicole en 1691 : « J'adore avec vous les desseins de Dieu, qui a voulu purger la France de ces monstres ».

***

Si objectif qu'il veuille paraître, M. Goyau se laisse volontiers emporter par sa verve d'écrivain. Il ne peut se défendre parfois, à l'égard des protestants, d'un ton de persiflage. Parlant par exemple de cette « ville d'ergotages » qu'était Noyon, patrie de Calvin, il dira : « Dans cette atmosphère médiocrement édifiante, le « pur Evangile » rôdait ». Ou bien encore, ayant mentionné la conversion de Jeanne d'Albret, il ajoute : « Théodore de Bèze... traversa toute la France pour donner cette âme à Monsieur Calvin ». On peut se demander si ce « Monsieur » est d'un goût très pur et s'il est à sa place au XVIe siècle. Mais il y a plus. Comme historien, M. Goyau devait se placer au point de vue de Théodore de Bèze pour expliquer son acte courageux. Or Bèze entendait donner cette âme non pas à Calvin, mais à Dieu.

Quand il parle des martyrs huguenots, M. Goyau met toujours le mot « martyr » entre guillemets. Un grammairien pourrait faire, dans son ouvrage, une étude sur le bon usage des guillemets. Que veulent-ils dire ici ? « Les protestants tiennent ces gens-là pour des « martyrs ». Mais moi, je ne suis pas de leur avis ». Et pourquoi donc ? Du point de vue de l'historien et du psychologue, quelle différence y a-t-il entre ces réformés qui, plutôt que de renier leur foi, subissaient héroïquement les pires tortures, et les martyrs de la primitive Eglise des Gaules, dont M. Goyau parle avec une émotion que tous ses lecteurs partagent... et sans guillemets ? Au sujet des protestants suppliciés, il ne craint pas d'écrire :

« Leur joie de mourir *a quelque chose d'aristocratique* (1) ; c'est la joie, difficile à *savourer* humblement, d'avoir été désignés par Dieu pour appartenir au peuple élu. Mme de Graveron, inculpée dans l'affaire de la rue Saint-Jacques (2), quitte ses habits de veuve pour s'en aller mourir place Maubert : il lui faut « un chapeau et autre accoutrement de joie », pour être jointe à son époux Jésus-Christ ».

En face de cette phrase vraiment révoltante, je me bornerai à placer un simple récit du martyre de Mme de Graveron

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Cette « affaire » n'était autre qu'un culte réformé célébré dans un domicile particulier.

publié par M. Viénot d'après un texte authentique (1). Cette jeune femme n'avait que vingt ans. Elle était veuve depuis un mois. Sa piété était exemplaire. Au procès pour hérésie qui lui fut intenté, ses voisines vinrent déclarer qu'elle était très charitable. Dans son interrogatoire, elle fit preuve d'une fermeté d'âme et d'une lucidité d'esprit admirables. Ayant refusé d'abjurer, elle fut condamnée à mort, en même temps que deux de ses coreligionnaires, Clinet et Gravelle.

« Le jugement, dit M. Viénot, portait que les trois condamnés devaient avoir la langue coupée, dans le cas où ils ne voudraient pas se convertir. Aucun d'eux n'ayant consenti à le faire, on procéda à cette cruelle opération. Quand ce fut le tour de la jeune dame, elle s'écria avec gaieté : Puisque je ne plains mon corps, plaindrai-je ma langue, non, non, dit-elle en la tendant elle-même au bourreau.

» Elle paraissait sur sa charrette rayonnante de beauté et de grâce. Pour témoigner la joie qu'elle éprouvait de paraître bientôt devant son divin époux, elle avait quitté ses vêtements de deuil et elle avait pris son chapeau de velours et les autres ornements qu'elle avait portés dans le temps de son bonheur terrestre. Arrivés sur la place Maubert, Clinet et Gravelle furent brûlés vifs. La jeune femme fut étranglée après avoir été flamboyée aux pieds et au visage ».

Voilà donc de quelle manière cette Française de vingt ans a « savouré » aristocratiquement la joie de mourir. En vérité nous admirons que M. Goyau ait trouvé là matière à exercer sa fine ironie.

Ce n'est pas seulement tel ou tel détail qu'il faudrait relever. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. Goyau donne une idée insuffisante et souvent fausse non seulement de la Réforme calvinienne, mais du Jansénisme, du Gallicanisme et de toutes les manifestations de la vie religieuse française qui ne sont pas dans la stricte tradition romaine. Son livre devrait s'intituler : *Histoire de la France catholique*. Quant au reste, il faut relire Michelet qui avait l'esprit assez haut et assez large pour comprendre toutes les grandeurs spirituelles de son peuple.

(*Journal de Genève*) Paul SEIPPEL.

---

(1) John Viénot, *Promenades à travers le Paris des Martyrs*, Paris, Fischbocher. M. Viénot a raconté ce procès et le supplice de Mme de Graveron d'après le manuscrit des *Martyrs de l'Eglise de Paris* (*Bibliothèque nationale*).

QU'EST-CE QU'UN ESPRIT LIBRE ?

La découverte de la liberté intérieure a été, pour Léopold Monod, la conséquence directe de sa conversion. Elle en a été l'épanouissement même. Nous sommes devant un cas typique, si « représentatif », qu'il est indispensable de l'analyser de plus près et de voir ce qu'est une liberté spirituelle qui jaillit d'une exigence intime de la piété.

Cette liberté spirituelle n'a rien de commun avec le caprice d'une volonté qui prendrait son plaisir dans le sentiment de son indépendance. Elle est essentiellement un acte d'obéissance. Elle n'est pas un droit que l'on revendique ; elle est un devoir que l'on accepte. Un homme qui est dans la situation morale de Léopold Monod ne rejette

(1) Les pages qu'on va lire sont extraites d'une introduction que M. le doyen Raoul Allier a donnée à une réédition du *Problème de l'Autorité*, de Léopold Monod, qui va paraître ces jours-ci. Le protestantisme est souvent en butte à deux accusations contradictoires. D'une part, certains libres-penseurs, qui ne connaissent le christianisme qu'à travers les souvenirs de leur éducation catholique, refusent d'admettre que la liberté spirituelle puisse marcher de pair avec la vie religieuse ; et, d'autre part, les tenants du catholicisme romain reprochent aux principes de la Réforme d'être des principes d'anarchie morale. Il y a là des malentendus et des erreurs qu'une analyse psychologique un peu précise doit dissiper. Dans les pages qu'on va lire, M. Raoul Allier présente cette analyse à propos d'un cas vivant. Il a montré, dans une première partie, quelle sorte d'expérience religieuse avait amené Léopold Monod à une certaine conception de l'autorité. Le fragment que nous publions est suivi d'une autre étude dans laquelle l'auteur relève, toujours dans la vie de Léopold Monod, quelques-unes des conséquences de la sincérité entendue et pratiquée comme une des formes de l'adoration et de l'obéissance. Nous tenons à recommander à nos lecteurs les deux volumes de Léopold Monod qui vont sortir de presse : *Le problème de l'Autorité* (réédition) et *Etudes et Discours. Epaves recueillies au cours de cinquante ans de ministère évangélique.*

pas les autorités extérieures parce qu'il est impatient de tout joug. Il n'agit pas ainsi parce que cela lui plaît. Il agit ainsi parce qu'il ne peut faire autrement. Et encore ici faut-il bien comprendre ce qu'est cette nécessité intérieure. On peut très bien imaginer un homme que les prétentions d'une autorité ne révolteraient pas en elles-mêmes, mais qui, devant les erreurs commises par cette autorité, serait incapable de ne pas les distinguer. Il serait impuissant à arrêter le fonctionnement de la machine cérébrale ; il ne pourrait pas ne pas voir ce qu'il voit, ne pas constater ce qu'il constate ; et il dirait, lui aussi : « Je ne puis faire autrement. » Il s'agirait ici d'une contrainte de fait, d'une impossibilité inéluctable. La nécessité intérieure dont parle un Léopold Monod est toute morale : « Je ne me demande pas, dirait-il volontiers, si je n'arriverais point à forcer mon intelligence à admettre ceci ou cela ; je sais que je n'en ai pas le droit. » Le commandement suprême est celui-ci : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée ». Aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme ne dispense pas de l'aimer de toute sa pensée. Mutiler ce commandement sous prétexte d'humilité intellectuelle, c'est un acte formel de désobéissance à la volonté de Dieu. La liberté spirituelle est une obligation sainte.

Encore faut-il comprendre que la volonté de Dieu dont il s'agit ne se traduit point par des commandements qui nous restent extérieurs. Elle est une puissance effective qui travaille en nous ; elle ne se contente pas de décréter, elle agit. Léopold Monod aime à citer cette parole de Saint-Paul : « La volonté de Dieu est que vous soyez saints. » Et il la commente ainsi : « Dans cette parole vous n'avez perçu peut-être que le ton d'une injonction ; s'il vous arrive d'y surprendre l'accent d'une révélation, si vous y entendez retentir comme le bruit d'un travail mystérieux, du travail divin, elle sera pour vous autre chose qu'un ordre pénible, elle deviendra le plus énergique des stimulants, l'incomparable encouragement. Vous vous deman-

diez comment, sous la terrible poussée des forces hostiles, vous pourriez jamais obéir, amener à l'unité les éléments en lutte qui constituent votre individualité, et en tirer un être harmonique, juste et bienfaisant. Vous comprenez maintenant que vous n'avez pas à compter avec la seule volonté dont vous avez tant de fois constaté les écarts et l'infirmité, votre volonté à vous. Il y a une autre volonté, la volonté centrale de l'univers spirituel, la volonté qui poursuit le bien dans le monde, et en vous aussi puisqu'elle vous demande de vous associer à elle pour la réaliser.» (1) L'acte suprême de la piété est, non pas d'exécuter, à la façon d'un soldat, un mot d'ordre reçu, mais de communier avec la volonté sainte qui besogne en nous. Refuser la liberté spirituelle qu'elle nous offre encore plus qu'elle ne nous la commande, c'est bien plus qu'une révolte, c'est une manifestation de dédain à l'égard d'un don divin.

Cette volonté de Dieu, qui doit être au centre de la vie du chrétien, est absolue. Je me mets volontairement hors de la vérité, si je marchande si peu que ce soit mon obéissance à la volonté que je fais profession d'adorer et de servir. Quel que soit l'ordre des questions posées, si je ferme consciemment les yeux devant une difficulté, si j'écarte comme une tentation mauvaise ce qui n'est peut-être qu'un scrupule de conscience, je fais taire en moi la voix divine, et pour rester comme je me le figure dans la piété, je sors de la communion avec l'Esprit.

Continuons cette analyse. Dieu veut que je sois moi et qu'étant moi je sois à lui. Ma foi doit donc être absolument personnelle... Personnelle ? L'individu est donc réduit à ce qu'il sait, sent ou perçoit par lui-même ? Ecoutons ce que Léopold Monod déclare à un jeune frère qu'il consacre au ministère évangélique : « Rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir réduire les générations successives, et à plus forte raison chaque individu isolé, à ce qu'il lui a été possible d'éprouver directement lui-même... Nous

(1) *Nouvelles Esquisses de morale évangélique*, pages 4, 5.

n'occupons tous, les uns après les autres, qu'un instant vite écoulé et le bien et le vrai ne sont pas plus tout entiers dans le passé qu'ils ne sont tout entiers dans le présent.... Cultivez la société — et des grands chrétiens des premiers âges, et des héros de la Réformation, et des initiateurs de notre Réveil contemporain. Ne vous bornez pas à eux. N'imaginez pas que l'Evangile, avec la totalité de ses lumières et de ses grâces, soit à ce point sorti au seizième siècle de l'Eglise constituée sous l'autorité de ses conciles et de ses papes, qu'il n'y ait laissé qu'un désert spirituel où vous n'auriez aucune leçon ou aucun exemple à recueillir. N'imaginez pas que, dans ce grand mouvement d'émancipation et de rénovation nécessaire, notre type réformé se soit assuré le monopole de la vérité, ou encore que, dans l'enceinte tracée par ce type même, votre Eglise à vous, quelle qu'elle soit, se soit emparée, à l'exclusion de toute autre, du trésor des pensées divines, en sorte qu'elle puisse sans inconvénient s'enfermer en soi et se suffire pleinement... A mesure que, sans rien perdre de la liberté de votre jugement, vous pénétrerez avec une plus large et plus fraternelle sympathie dans les formes diverses que revêt la piété parmi les milieux divers et au sein des races différentes : à mesure aussi votre horizon spirituel s'étendra, vous vous élèverez au-dessus des étroitesses, de l'indigence dans la pensée et dans le sentiment, du fanatisme qu'elle engendre aisément :... vous entrerez toujours plus avant dans la communion de l'Eglise universelle et, par là-même, dans la communion de son Dieu et de son Christ. » (1).

Cette page — et combien n'en trouverait-on pas de semblables dans chaque volume du penseur chrétien ? — est décisive contre tous ceux qui, catholiques ou même protestants, prétendent que Léopold Monod s'enfermait dans un individualisme intransigeant. Mais, s'il appréciait à sa grande valeur tout ce qui seconde l'âme dans son effort pour percevoir plus distinctement et plus abondamment

(1) *Epaves*, pages 13, 14, 15.

le Verbe divin, il ne pouvait accepter que ce qui n'est que moyens et secours fût transformé en obstacles et, sous prétexte de nous aider à mieux entendre ce Verbe en dispensât en se substituant à lui. « Ce n'est point là, dit-il, un danger chimérique. Peut-être ne manquera-t-il pas autour de vous, pour vous imposer cette substitution, de conseillers ou de tuteurs bénévoles, individus, corps ecclésiastiques, journaux organes de ces partis... Ils voudront vous contraindre, au nom de la fidélité et du devoir, à dire non pas ce que vous avez entendu de Dieu, mais ce que d'autres hommes affirment être son langage authentique... Soyez très modeste, vous avez beaucoup à apprendre. Tremblant de vous tromper et de conduire les autres en erreur, accueillez avec la plus sincère humilité les avis qui vous sont donnés ; pesez-les avec soin, et tenez-en compte pour écouter à nouveau et avec une plus vigilante attention ce que Dieu vous dit. Mais, en définitive, écoutez-Le, Lui, et ne vous soumettez pas aux hommes, pas plus que Paul n'a voulu le faire en cas pareil, non pas même à ceux qui furent apôtres avant lui. » (1).

L'accusation d'orgueil est familière à ceux qui revendiquent pour eux cette liberté spirituelle. Mais il faut bien avouer que la tentation d'orgueil les guette, quoi qu'ils en aient. Celui-là seul est en droit de réclamer pour lui cette indépendance et d'être pris au sérieux, celui-là seul est vrai devant Dieu, qui est absolument humble. Léopold Monod le répétait en toute occasion : « Je vois des hommes, qu'aucun concile n'a déclaré infaillibles, parler avec une sérénité imperturbable, au nom de la Vérité ; se décerner à eux-mêmes, délivrer à d'autres, vivants ou morts, des brevets d'orthodoxie ; décréter que la doctrine de tel ouvrage ne renferme « pas une seule erreur ». Et il me semble évident qu'il eût mieux valu se défier un peu plus de son esprit. Comment ne trouverais-je pas, dans une telle expérience, l'occasion de me connaître et de me juger,

(1) *Epaves*, pages 15, 16.

une invitation pressante à me défier de moi ? Moins je serais disposé à le faire, plus j'en aurais besoin, car les *puissances trompeuses*, comme disait Pascal, les causes d'erreur sont sans cesse à l'oeuvre ; elles nous menacent de toutes parts, et jamais plus que si, ne nous doutant pas du danger, nous ne songeons pas même à nous mettre à l'abri... Je me défierai de mon esprit ; je surveillerai ses démarches inconsidérées ; je monterai la garde aux avenues exposées où la passion guette pour le surprendre et pour le séduire ; j'appuierai sa faiblesse sur la force souveraine du divin Esprit, de l'Esprit saint, je l'ouvrirai ainsi « par les humiliations aux inspirations ». (1).

On comprend que cette surveillance de soi — si elle devient une hantise — détourne un homme de se fier à la lumière que ses propres yeux ont vue et l'amène doucement à substituer le jugement de ceux qui sont jugés les meilleurs au jugement que l'on croira soi-même le plus vrai. Joubert a dit : « La présomption apporte autant d'erreurs que la crédulité ; or il vaut mieux se tromper de l'erreur d'autrui que de la sienne propre ; d'où je conclus que la crédulité est encore préférable à la présomption. » Léopold Monod répond : « Il n'est bon de se tromper d'aucune erreur, pas plus de celle d'autrui que de la sienne ; aussi bien je me trompe déjà en m'imaginant que je puis me soustraire de la sorte à ma responsabilité personnelle. L'erreur d'autrui devient mon erreur propre quand je l'ai adoptée, et alors même que je ne l'aurais adoptée que par la terreur d'avoir à me prononcer.» (2). Répétons-le : il y a, pour Léopold Monod, une impiété secrète à se refuser à l'examen. En n'osant pas se servir de son jugement à soi, on risque de faire passer le routine pour une chose sainte, de contribuer à assurer d'éternité l'erreur reçue. Il faut donc condamner une timidité qui, sous prétexte de réaction contre l'orgueil, travaille contre Dieu. La piété ne se

(1) *Esquisses de morale évangélique*, pages 104, 105.

(2) *Esquisses de morale évangélique*, page 106.

sépare pas de l'indépendance spirituelle : « Quand on est décidé à être, coûte que coûte, du côté du bien, du côté du vrai, du côté de Dieu, on est affranchi et de l'autorité des maîtres humains et du joug des traditions. On sait les respecter et les aimer, mettre à profit avec humilité et avec gratitude leurs expériences et leurs leçons ; mais on n'est assujetti à personne ; on n'appartient à aucune école, vieille ou nouvelle. Les chrétiens, selon saint Paul, ne sont pas aux hommes, non pas même aux plus éminents ; ils ne sont ni à Paul, ni à Apollos, ni à Pierre, ni à Luther, ni à Calvin, ni à Vinet, ni à aucun autre. Le grand apôtre de la liberté spirituelle s'écriait un jour : *Je crois avoir, moi aussi, l'esprit de Dieu*. C'est là l'expression, en expérience et en langue spécifiquement chrétiennes, de la confiance impliquée dans le précepte philosophique : « Aie le courage de juger par toi-même, de faire usage de ta propre intelligence ». (1).

Comprenons bien de quoi il s'agit. C'est de respecter en soi la dignité de la pensée, qui est un don de Dieu, le don que Dieu nous fait pour nous élever jusqu'à lui. Ce n'est point par la pensée surtout que nous communions avec lui. Il est amour, et nous sommes les enfants du Père dans la mesure où nous aimons, où nous L'aimons, Lui, et, avec Lui, ceux qu'Il aime. Mais nous ne L'aimons vraiment que si nous nous donnons à Lui entièrement, avec toutes les facultés qu'Il nous a confiées, si nous les Lui consacrons, c'est-à-dire si nous en faisons, par sa grâce, quelque chose de sacré. On voit tout de suite ce qu'il y a d'intensément religieux dans ce respect de la pensée ; ce respect ne s'impose pas du dehors à la piété qui est contrainte d'en tenir compte, il est l'aboutissant et l'épanouissement même de cette piété qui prend conscience d'elle-même et de tout ce qu'elle implique.

Du coup, l'on sent de quel soin jaloux cette pensée doit être entourée. Il faut qu'elle soit à l'abri de tout ce qui

(1) *Esquisses de morale évangélique*, page 108.

risque de la détourner de son objet. Il faut qu'elle soit gardée contre toutes les préoccupations inspirées par l'égoïsme, non seulement contre les passions inférieures, mais aussi et peut-être surtout contre celles dont les hommes s'enorgueillissent, mais qui n'en sont pas moins des passions, c'est-à-dire des perversions de l'être moral. La loyauté avec soi-même, l'absolue sincérité sont les vertus élémentaires de la pensée, et elles sont en même temps des vertus du caractère ; elles impliquent un effort constant contre les servitudes les plus insidieuses. Il ne peut pas y avoir de sanctification sans ce respect absolu de la pensée, et ce respect lui-même est impossible sans une sanctification sans cesse en progrès. Et c'est ce qu'il faut bien saisir si l'on veut distinguer tout ce qui fait le prix de la pensée. C'est elle-même qui doit être purgée d'un égoïsme qui peut lui être propre. Il faut se méfier même et surtout du plaisir de sentir sa pensée s'exercer, s'enrichir, se développer. Penser pour la joie de penser, c'est évidemment plus noble que de se complaire dans les satisfactions du corps. Mais, c'est encore ravaler un don de Dieu au rang d'un instrument dont nous jouissons pour nous-mêmes. Ce n'est pas en sentir, en reconnaître l'éminente dignité. S'il y a de l'impiété à se refuser à l'effort de penser par soi-même, il y en a une autre — une impiété subtile et qui se cache plus ou moins ingénieusement sous des airs d'idéalisme — dans tout ce qui, à un degré quelconque est entaché de dilettantisme.

Le principe de la liberté spirituelle avait été immédiatement impliqué dans la conversion religieuse de Léopold Monod. L'analyse de ce qu'a été pour lui ce principe nous a fourni une contre-épreuve de cette première constatation.

Raoul Allier

SERMON

PRONONCÉ PAR M. LE PASTEUR ROBERTY,
A L'ORATOIRE DU LOUVRE, LE 12 NOVEMBRE 1922
A L'OCCASION DE LA RENTRÉE
DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS

Lire : Job, XXVIII, 1-4, 12-28.
Matth , XV, 1-20

Un cœur intelligent cherche
la science... Prov., XV, 14.

Honorés Maîtres de la Faculté de théologie de Paris,
Mes Frères,

Profitable coutume que celle qui s'est établie parmi nous depuis nombre d'années et qui a pour objet de célébrer la reprise des cours de la Faculté de théologie, par un service spécial, dans l'une ou l'autre des paroisses protestantes de Paris. Les liens qui unissent la science théologique à l'Eglise, les Docteurs et leurs élèves aux pasteurs et aux laïques se trouvent ainsi resserrés ; la culture intellectuelle et la piété s'entrecroisent et, en un jour comme celui-ci, s'il est une tâche qui s'impose, nous semble-t-il, au prédicateur, c'est d'indiquer quelques-uns des services rendus à la foi chrétienne et protestante par la théologie, c'est-à-dire par la science de la religion ; n'est-il pas toujours sage et utile d'exalter la connaissance « scientifique » du christianisme ?...

« *Un cœur intelligent cherche la science* », dit l'Ecriture. Je ne sais pas du tout si les protestants français sont plus intelligents que les autres chrétiens — on en douterait parfois à voir la difficulté qu'ils éprouvent à mettre un peu d'ordre dans leurs communautés, à laisser quelques rayons de beauté se glisser dans leurs temples, à comprendre les conditions extérieures à la diffusion de l'Evangile dans un pays à l'âme aussi latine

que le nôtre, — mais ce qu'atteste l'ensemble de leur histoire, c'est qu'ils ont cherché la science de tout leur cœur et déclaré une guerre sans merci à tous les obscurantismes, et permettez-moi cette expression ultra-familière, à toutes les âneries qui, dans le domaine religieux spécialement, foisonnent, au sens que les chimistes donnent à ce mot, avec une rapidité et une persévérance parfois désespérantes.

Dès que les protestants français goûtèrent le plus léger répit, entre les persécutions qu'ils subirent, leur premier soin fut de fonder, ce qu'on appelait alors, des *Académies* où l'on enseignait d'autres sciences encore que la théologie, mais qui avaient surtout pour objet d'instruire les futurs pasteurs. Dans les circonstances les plus douloureuses, sans autre appui que leur foi et leur amour de la science, les huguenots créèrent, dès 1561, jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes, des « académies », principalement à Nîmes, à Montpellier, à Montauban, à Orange, à Saumur, à Sedan, ces deux dernières devenues célèbres. Quelques-unes ne vécurent que pendant trente ou quarante années, tellement les temps étaient cruels, mais d'autres ne disparurent qu'à l'époque de la Révocation. (Veuillez noter, mes Frères, que ces Académies, ou ces Facultés de théologie ne subsistaient que grâce aux sacrifices intelligemment et pieusement consentis par les fidèles, qui en étaient, pour ainsi parler, les membres fondateurs.)

Mais pourquoi, alors que la vie même de leurs Eglises ne tenait qu'à un fil, que leurs propres biens étaient le plus souvent séquestrés, et que les affreuses guerres de religion ravageaient le royaume,pourquoi cet attachement des fidèles à leurs grandes Ecoles, ce culte héroïque de l'instruction et de la science ? La science théologique est-elle donc nécessaire, dans le christianisme, au salut des âmes ? Non. Nous maintenons ici avec force le principe de la suffisance de l'Ecriture Sainte pour recevoir dans un cœur préparé le témoignage du pardon des péchés et la promesse de la vie éternelle. Que d'ignorance théologique chez les protestants du Désert, mais quelle connaissance de la Bible et quelle assurance du salut ! Et même quelle ignorance de toute littérature sacrée, chez les malheureuses femmes, païennes ou juives de la Palestine, auxquelles, de son temps, le Seigneur lui-même déclara : « Va en paix ; tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée ! » Le plus ignorant des enfants de nos Ecoles du Dimanche leur en aurait remontré, à ces pauvres pécheurs ou pécheresses...

Non, la science théologique n'est pas nécessaire à la communion avec le Dieu des chrétiens.

Pourquoi donc la tradition protestante s'est-elle obstinée à posséder des Ecoles ou Facultés de théologie, et à encourager l'étude scientifique de la religion, au rebours de la tradition catholique la plus récente qui ne s'attache aux sciences religieuses que dans la mesure où celles-ci affermissent le pouvoir sacerdotal et s'ajustent aux décisions pontificales, comme le prouve le serment anti-moderniste que les distingués professeurs de l'Institut catholique de Paris sont obligés de prêter avant de commencer leur première leçon...

Pourquoi la tradition protestante cherche la science ?... Parce qu'elle est intelligente ; simplement parce que l'expérience a appris à nos pères que, sur cent personnes qui lisent la Bible, il y en a quatre-vingt-dix qui éprouvent le besoin d'être éclairées, fortifiées, qui ne la lisent pas dans les dispositions où il faut être pour en recueillir tout le bénéfice, ou qui deviennent incrédules faute d'une science qui pénètre plus avant dans l'esprit de la Bible, parce que toute « industrie », dans le sens que le XVIIIe siècle donnait à ce mot, a besoin de spécialistes, parce que les paroisses demandent — pas assez d'ailleurs — des chefs instruits, capables de défendre l'idéal évangélique contre l'incrédulité savante ou les superstitions et la stupidité des foules matérialistes ou paganisées, parce qu'enfin, en un mot, il nous faut des pasteurs. Si la Bible suffit pour faire des croyants, elle ne suffit pas pour former des pasteurs, des techniciens de la science et de la vie religieuses, et des directeurs de communautés.

Mais voici encore un autre aspect des services rendus à la Réforme par les Facultés de théologie protestante, voici une autre raison pour laquelle une Eglise protestante intelligente recherche l'appui de savants théologiens.

Quel est l'un des caractères évidents du protestantisme ? C'est le continuel recours à la conscience des prophètes d'Israël, des apôtres et surtout et avant tout, à la conscience immaculée du Fils de l'homme. Mais ces consciences s'expriment en des livres écrits en hébreu et en grec qui doivent être traduits ; les mots, à leur tour, traduisent des idées ou s'agencent en récits étroitement liés à l'histoire d'Israël et des peuples environnants, et de toute la civilisation du premier siècle de l'ère chrétienne ; ces idées ou ces récits ont donné naissance à un mouvement immense de pensée, à une efflorescence d'institutions littéraires, scientifiques, sociales et même politiques qui se poursuit jusqu'à nos jours, efflorescence qui s'étendra de siècle en siècle,

avec des fortunes diverses, et qui n'est autre que l'histoire même de l'Eglise ; l'histoire de l'Eglise est, de son côté, influencée par l'évolution des sciences et de l'art, par les transformations politiques ou les bouleversements sociaux, par les progrès de la connaissance générale et de la conscience morale — point très important, — par la critique philosophique, par les découvertes de la psychologie et de l'histoire qui revisent sur un grand nombre de points, et continuellement, les données de la tradition. Il suit de là que, pour parvenir — non pas à la foi — entendons-nous bien — mais à la connaissance aussi exacte que possible de la conscience des écrivains sacrés — et par leur entremise inévitablement imparfaite, conditionnée par leur milieu — de la conscience du Christ invisible dont la profondeur est infinie et inspire de toujours nouvelles applications de l'Evangile éternel, il faut une culture à laquelle les fidèles n'ont pas la possibilité pratique de se livrer. Ils reçoivent donc l'instruction de leurs pasteurs. Mais ceux-ci, après leurs années d'études se trouvent plongés dans le ministère pratique que l'Eglise leur confère par l'acte auguste et indispensable de la Consécration — car si les Facultés forment des bacheliers ou des docteurs en théologie, l'Eglise seule institue les pasteurs—... Or ces nouveaux initiés ne trouvent pas toujours le temps nécessaire, au sein des multiples tâches du ministère, pour continuer et entretenir leurs connaissances techniques. Qui travaillera pour eux ? Qui leur fournira les armes nouvelles — car dans le monde de l'esprit comme dans celui de la matière, il y a des armes qui ne valent plus rien — pour défendre la cause de l'Evangile de Dieu, toujours menacé par le péché et l'ignorance ? Qui entretiendra chez les pasteurs et, par les pasteurs, chez les fidèles, les dispositions nécessaires à la recherche et à la possession de la vérité évangélique ? Qui formera les nouvelles générations de pasteurs ? La Faculté de théologie, les Maîtres qui y professent et que l'Eglise ne saurait entourer de trop de reconnaissance, d'affection et d'honneur. La Faculté de théologie est le laboratoire de l'Eglise protestante. Elle a pour mission essentielle de maintenir ou de rétablir un chemin libre, quelle que soit l'époque, dans les jours de tempête comme dans les plus sereines journées, entre la conscience de l'Eglise et celle de son seul chef, Jésus de Nazareth.

Enfin, un cœur intelligent cherche la science parce que celle-ci, dans son application au christianisme, est spécialement douée pour empêcher le sentiment religieux de s'égarer dans

des régions pleines de pièges dont quelques-uns détiennent une force mortelle. En dépit de la maxime populaire, toutes les religions ne sont pas bonnes, toutes les doctrines ne sont pas indifférentes, et la sincérité d'une croyance et d'une pratique n'entraîne pas sa valeur éducative et ne suffit pas à créer des cœurs dévoués, des vies pures, des esprits tolérants et respectueux des convictions d'autrui.

Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, le sentiment religieux — je ne dis pas le sentiment chrétien et encore moins le sentiment évangélique et galiléen, mais il est extrêmement rare — mais le sentiment religieux livré à lui-même, n'est pas spiritualiste. Il demande constamment des dieux qui marchent sur la terre. Il est par nature idolâtre et violent, ennemi de la science, passionné d'autorités charnelles, de reliques et de magie. C'est pourquoi certains esprits simplistes, bien intentionnés parfois, mais d'une ignorance complète de la nature humaine et des plus angoissants problèmes de la vie, veulent le détruire. Peine perdue. Il rejaillit quelques années plus tard, plus vigoureux et plus intolérant que jamais. Il aboutit dans le catholicisme à la glorification d'un sacerdoce infaillible, à la divinisation du prêtre, à l'épouvantable erreur du sacrifice de la messe, et, dans le protestantisme, à l'individualisme sectaire, à la destruction de la réalité même de l'Eglise. Plus que toute autre énergie de l'âme, le sentiment religieux a besoin d'être éclairé, purifié, *évangélisé*. Pour qu'il répande ses bénédictions sur le monde, il faut qu'il soit sans cesse mis en relation avec l'esprit religieux le plus pur, le plus saint, le plus aimant, le plus dégagé des vieux cultes de la chair, de la lettre et de la « Loi », le plus favorable à l'enrichissement de l'âme que l'humanité ait jamais connu, je veux dire l'esprit de Jésus-Christ, et cet office magnifique, seule la théologie protestante peut le remplir, parce qu'elle seule travaille dans des conditions qui lui permettent de retrouver l'esprit évangélique sous l'amoncellement des traditions du passé, des ronces et des épines dont le sentiment religieux de « l'homme naturel » (pour employer l'expression de l'apôtre), encombre toutes les routes de la pensée.

Sans doute, comme le dit Pascal, il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer, et ajouterons-nous, de la connaissance de l'Esprit du Christ à sa réalisation pratique, mais pour l'aimer lui, et le vivre, cet Evangile du salut, et non pas ses déformations, ou ses caricatures, il est indispensable de le distinguer de ce qui n'est pas lui. Seule peut y parvenir la

théologie scientifique, impérissable honneur des Eglises de la Réforme.

Il nous faudrait maintenant signaler les services immenses que, de son côté, l'Eglise rend à nos théologiens et combien ceux-ci ont besoin d'elle et de sa vie pratique et de ses nécessités éternelles, pour ne pas se perdre dans des spéculations sans issue, ou dans des hypothèses qui ne sont parfois que des jeux de l'esprit. Mais vous le savez, honorés Maîtres qui m'écoutez, et ce n'est pas à moi à vous le rappeler.

Ce que les pasteurs doivent demander au protestantisme français, et, en l'espèce, au protestantisme parisien, c'est d'entourer notre Faculté de soins affectueux et de lui procurer les ressources nécessaires pour que ses professeurs et ses étudiants travaillent joyeusement et sans soucis, pour que l'aménagement intérieur du Séminaire soit plus digne du protestantisme et de la France.

Ce que nous devons vous demander, mes frères, c'est que les familles protestantes de Paris reçoivent chez elles nos étudiants et leur témoignent un intérêt respectueux et fervent. Plusieurs pasteurs gardent de leurs années d'études et de l'atmosphère de sympathie dont quelques familles chrétiennes les ont enveloppés, un souvenir qui ne les abandonne jamais. Il faut faire aux élèves de la Faculté un beau départ dans le ministère évangélique.

Il faut que plus tard, quand ils se trouveront dans quelque paroisse solitaire, en proie parfois à ces détresses de toute sorte auxquelles les pasteurs sont voués, ils puisent dans leur souvenirs de la Faculté, la certitude que des âmes les ont compris et les ont aimés.

Et vous, jeunes amis, étudiants en théologie qui êtes ici, venez donc frapper à la porte de vos devanciers dans le ministère pastoral. Ne craignez jamais d'être importuns. Vous êtes trop timides, vous êtes trop discrets. Venez apporter aux pasteurs en cheveux blancs la flamme de votre jeunesse et la beauté inexpérimentée de vos rêves. Ne dédaignez pas l'expérience des vieillards qui en savent, d'ailleurs, plus long que vous. Un cœur intelligent cherche la science partout, jusque dans les conseils des amis du Christ dont la voix s'affaiblit et dont l'ardeur s'éteint. Eux aussi, bien que pour la plupart, ils aient oublié les langues sacrées, ils peuvent vous apprendre la science du cœur humain, et comme on releve les esprits abattus, et

comme on amène à la repentance et au salut des âmes que le pharisaïsme du monde déclare perdues.

Et enfin, travaillons tous, au nom du Christ et de son Evangile pour notre France chérie, sauvée il y a quatre ans, d'une manière, à mon sens, providentielle ; de notre France que Dieu aime toujours, malgré ses tares innombrables, sa folle insouciance, son incroyable ignorance en matière religieuse, mais dont l'âme reste en sa profondeur, malgré son injuste martyre de quatre années, si fraternelle, généreuse, pacifique, infiniment patiente, éprise de toute véritable science et de toute vraie beauté. Comprenez davantage l'âme de notre patrie. La France ne se pliera jamais aux prétentions excessives, ni aux laideurs apparentes, ni aux gaucheries plus ou moins religieuses.

Aidons-la à vivre, à remporter des victoires où le sang ne coule pas, et rappelez-lui sans cesse, à elle et à nous, que la suprême sagesse consiste, comme le dit si bien notre Bible, dans « la pratique de la justice, l'amour de la miséricorde et la crainte de Dieu » (Michée VI, 8).

CHARLES CUVIER

1798-1881

INTRODUCTION

Charles Cuvier était Montbéliardais, mais la plus grande partie de sa vie, ainsi que toute sa carrière de professeur et de pasteur, s'est écoulée à Strasbourg.

Esquisser un tableau de la situation intellectuelle et religieuse à Strasbourg, au moment où Cuvier s'y établissait ; marquer les principales étapes de son activité ; rappeler les œuvres auxquelles il collabora et celles qu'il fonda ; préciser ce qui en subsiste actuellement ; attirer l'attention sur ce professeur d'Académie, sur ce doyen de Faculté des Lettres qui, malgré une santé médiocre, trouva moyen de fonder une Eglise et de la desservir pendant trente ans : tel est le but de la présente étude (1).

CHAPITRE I

Enfance et Jeunesse

Charles-Léopold Cuvier naquit au presbytère de Seloncourt (Doubs), le 24 août 1798, il était le second fils du pasteur Louis-Christophe Cuvier et de Marie-Catherine Wild.

« Parmi les nombreux souvenirs qui me restent de mon en-
» fance, je mets en première ligne l'influence religieuse exercée

(1) Les principales sources de ce travail sont : 1° les Souvenirs manuscrits de Charles Cuvier, communiqués par son petit-fils, le professeur Willie Kilian, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble; 2° le Journal manuscrit de Henri Klimrath, auteur de l'Histoire du droit français, ami de Cuvier, (né à Strasbourg en 1795 ; mort à Paris le 31 août 1835), grand-oncle maternel de l'auteur de cette notice.

» sur moi par mes excellents parents. A l'âge de près de 80 ans, » je répète encore tous les jours certaines prières et certains » cantiques qui m'ont été appris par ma tendre mère. »

Il songe tout petit, portant encore des robes, à être pasteur :

« Je mettais en guise de manteau mon petit tablier jaune à » fleurs rouges, je me faisais une chaire avec une chaise ren- » versée, entre les barreaux de laquelle je me plaçais pour prê- » cher. Voyant les fatigues pastorales de mon père, et ayant » appris que notre parent, Georges Cuvier, venait d'être nommé » professeur, je finis par trouver que je ferais mieux d'être » professeur. L'une et l'autre de ces aspirations se sont réalisées » dans ma vie. »

Il se sentait timide, même en famille. A 4 ou 5 ans, sa mère lui enseigna à lire, puis il suivit les leçons que son père donnait aux jeunes Peugeot. Pendant les récréations, il lisait Robinson et les Voyages de Mungo Park.

« Je puisais ça et là quelques notions d'histoire incohérentes, » qui me servirent plus tard au collège.

« Elevé à la campagne, je pris part aux travaux de la vie des » champs. J'étais plein d'entrain pour les jeux des enfants du » village, pour les travaux du jardinage, de la fenaison, de la » récolte... J'allais chercher dans la forêt des fraises, des fram- » boises, des mûres, les fruits des pommiers sauvages qui nous » étaient échus par le sort dans la répartition annuelle, ramas- » ser de la faîne, des glands, du bois, et recueillir certaines » plantes médicinales. Je me donnais même quelquefois le » plaisir de faire pâturer notre vache... je parlais toujours pa- » tois avec les paysans. »

Madame Cuvier mourut le 23 janvier 1811.

« Après la mort de ma mère, je continuais mes petites études » et m'occupais activement du jardin. Ayant appris que j'irais » bientôt au collège de Montbéliard, je me souviens d'avoir eu » les larmes aux yeux en contemplant ces chères fleurs que j'a- » vais soignées et qu'il me faudrait bientôt quitter. »

En février 1812, Charles fut placé à Montbéliard, chez son oncle, pour y fréquenter le collège, fondé en 1811.

« Très faible dans toutes les parties, je ne tardais pas à faire » des progrès et me trouvais le premier à la fin de l'année. »

Il suivit à Montbéliard l'instruction des catéchumènes, mais fut confirmé à Seloncourt, par son père, à Pâques 1813. Il suivit le collège jusqu'en 1815, puis partit pour Strasbourg, âgé de 17 ans

Cuvier arriva à Strasbourg par une « sombre journée d'octobre », après un long voyage en diligence. Il se trouve logé dans une mansarde dallée, place du Temple-Neuf.

« Pendant plusieurs jours, les cloches de la cathédrale ne » cessèrent de sonner pour la mort d'un chanoine, ce qui me » prédisposait à la tristesse. »

Il fut reçu élève du Séminaire. Tous les cours se faisaient en allemand, excepté le cours d'hébreu. Il retrouvait à Strasbourg quelques compatriotes ; parmi les étudiants alsaciens, il se lia plus spécialement avec Henri Bœgner, Théodore Kreiss, Louis Spach et Auguste Stahl.

Le 22 août 1816, Cuvier fut reçu bachelier ès-lettres à l'Académie ; puis rentra au Pays, à pied depuis Colmar. Il trouva son père remarié avec une cousine, Madeleine Cuvier.

« A la fin des vacances, je quittai mon excellent père avec la » somme de trois cents francs, prêtés par un paysan... je m'en » allai en pleurant, à la pensée des privations que je lui im- » posais.»

L'année 1816 fut déplorable, une disette générale en fut la conséquence. Cuvier déjeûnait de pain sec, dînait pour 13 sous, réservant pour le souper la moitié de son dîner.

« Je suis heureux d'avoir passé par la gêne et d'avoir con- » tracté la bienheureuse habitude... d'être content de peu. »

Au commencement des vacances 1817, Cuvier fut chaudement recommandé par le professeur Jean Schweighœuser à M. Brack, directeur des douanes, qui reçut Cuvier dans sa maison à l'hôtel Ste-Suzanne, près de la place St-Etienne.

« Je fus reçu de la manière la plus gracieuse, et traité comme » de la maison ; pendant deux ans, je vécus avec M. Brack tout » en continuant mes études, jouissant d'une liberté complète. »

Par M. Brack, Cuvier entra en relation avec plusieurs notables strasbourgeois, notamment M. Levrault (1), qui outre sa maison d'imprimerie et de librairie était fort occupé comme conseiller de préfecture et comme recteur de l'Académie... Le dimanche, le vénérable recteur Levrault recevait, soit dans sa maison de la rue des Juifs, soit dans la propriété de son ami, Nicolas Pasquay, à l'Ile-Jars.

Pendant le premier Empire, Strasbourg avait été une ville privilégiée : tandis que les ports français étaient bloqués par

(1) François-Laurent-Xavier Levrault, épousa Caroline Schertz, fille de Jean-George Schertz, président de la Chambre de commerce.

les croisières anglaises et dépérissaient, une animation extraordinaire régnait sur les bords du Rhin. Après 1815, les anciennes traditions d'hospitalité ne disparurent pas à Strasbourg : on continua à être sociable avec une simplicité de bon goût. Les moeurs étaient encore un peu germaniques et les habitudes bilingues, Strasbourg se trouvant sur les confins de deux civilisations, celle d'outre-Vosges et celle d'outre-Rhin, mais aspirant à devenir de plus en plus française, de coeur et d'esprit. Une jeunesse académique nombreuse, attirée par la science des maîtres et peut-être aussi par la facilité de vivre dans un milieu sympathique, peuplait les salles de cours. (1)

Ce fut dans la maison Levrault que Cuvier rencontra fréquemment Edgar Quinet et Michelet ; dès 1822, il se lia avec Quinet d'une amitié très profonde. Henri Klimrath, neveu de Mme Levrault, appelle Quinet une « belle âme » ; « un jeune écrivain qui donne de riches espérances à la France. »

Cuvier, devenu professeur à la faculté des lettres, fit faire à Quinet ses deux compositions de licence, dans son salon, et présida plus tard l'une de ses thèses de docteur.

En 1826, Quinet révéla à Michelet (2), Herder et l'Allemagne. Quelque étrange que cela puisse paraître, il n'y a semble-t-il, aucune témérité à affirmer que, tandis que les Alsaciens se dégageaient de plus en plus des influences germaniques, certains savants ou littérateurs français, en séjour en Alsace, étaient attirés vers la pensée allemande.

Michelet séjourna à Strasbourg, se rendant en Allemagne. L'Allemagne resta pour lui (jusqu'en 1870), l'Allemagne de Mme de Staël, un pays d'extase, amolli par le mysticisme ou

(1) R. Reuss, Histoire de Strasbourg.

Louis Spach : Un salon strasbourgeois sous la Restauration.

(2) En 1842, Michelet traversant Strasbourg, rendit visite à Mme Levrault et à Charles Cuvier. Cuvier habitait « ce tranquille enclos de la rue de l'Ail. où il vécut jusqu'en 1870, et où il comptait bien mourir ».

Plus tard, Cuvier, de concert avec le professeur Charles Schmidt, fut chargé par Michelet de s'occuper de son fils, mourant à l'hôpital Ste-Barbe. Comme le défunt avait fait profession de foi catholique, ce fut un prêtre qui présida aux funérailles ; mais Cuvier et Schmidt suivirent le convoi au premier rang. Les lettres que Schmidt et que Cuvier écrivirent au père désolé sont des témoignages admirables de l'esprit de tolérance, de respect de la conscience individuelle qui animèrent Michelet et ses amis. comme aussi l'évêque de Strasbourg, Mgr Raes.

(Voir : Jules Michelet, par Gabriel Monod, et Journal d'Alsace Lorraine, 1er février 1906. — R. Reuss : Michelet à Strasbourg.)

la vie patriarcale: » — « L'Allemagne n'est que naïveté, poésie et métaphysique », dit-il dans son cours à l'Ecole normale en 1835.

Quinet fit imprimer chez la Veuve Levrault sa traduction des « Idées sur la philosophie et l'histoire », de Herder. Il pria Cuvier de revoir et de corriger son Introduction à cet ouvrage.

Malgré la généreuse hospitalité de M. Brack, Cuvier connut de nouveaux soucis matériels. Le Recteur lui procura des leçons chez M. Human, pair de France et ministre des finances. Il lui confia aussoi l'instruction de ses filles, Caroline, âgée de 18 ans et Eléonore, âgée de 14 ans.

« M. Levrault, tout en travaillant souvent dans la même » chambre que nous, observait sans rien dire mon enseigne- » ment. »

Suivant les habitudes du recteur, les journées commençaient de bonne heure, les leçons de Cuvier avaient lieu à 6 heures du matin.

« Mme Levrault me témoignait un intérêt tout maternel. Le » soir, mon couvert était toujours mis chez les Levrault. Par » eux, j'entrais en rapport avec la famille Klimrath, et avec » le professeur de musique, Conrad Berg. »

En été 1819, Cuvier fut reçu candidat au St-Ministère et prêcha plusieurs fois à St-Nicolas. Il fut décidé par M. Brack que Cuvier irait passer quelque temps à Paris, chez Georges Cuvier, au Jardin des Plantes. Bautain, alors chargé de cours de philosophie, remit à Cuvier une lettre de recommandation pour Victor Cousin.

La veille du départ, au moment des adieux, M. Levrault accompagna Cuvier jusqu'à la porte de la rue, lui prit les deux mains dans les siennes et lui dit avec affection . « Allez, soyez heureux, je vous ferai revenir. »

A Paris, Cuvier réservait aux études personnelles une partie de la journée ; Cousin lui témoigna une affection et un intérêt précieux. Georges Cuvier le chargea du soin de sa bibliothèque et le traita comme un membre de la famille.

En automne 1820, Cuvier fut nommé aumônier à Louis-le-Grand, et consacré à l'église des Billettes par le pasteur Boissard.

« Mes fonctions d'aumônier m'ont été un stimulant à la prière: » je portais mes élèves sur le cœur, et étais sans cesse poussé à » prier pour eux. ».

CHAPITRE II

Professeur d'histoire a Strasbourg

« Au printemps 1821, M. Levrault me propose de succéder » à M. Matter (1) comme professeur d'histoire au Collège royal » de Strasbourg. Agé de 23 ans, j'étais à la fois professeur et » pasteur, selon les rêves de mon enfance ».

Au moment du départ de Paris, Georges Cuvier (2) remit à son parent une lettre de recommandation pour le nouveau Recteur de Strasbourg, M. de Labori (3) : « Je crois faire un vrai présent à l'Académie de Strasbourg, en lui donnant Charles Cuvier ».

Les débuts de Cuvier furent pénibles : il eut grand peine à maintenir la discipline chez ses élèves, mais il sut gagner leur cœur ; malgré les nombreuses punitions qu'il se crut obligé d'infliger, ses élèves venaient par troupe lui rendre visite le lundi.

Le 20 décembre 1821, Charles Cuvier épousa à Hérimoncourt Amélie Peugeot ; le ménage s'installa à Strasbourg, au quai St-Nicolas, 5.

Peu auparavant, Cuvier avait été nommé professeur d'histoire, à la Faculté des lettres, à titre provisoire ; les nominations définitives n'étant faites qu'à partir de 30 ans. Il remplaçait Pierre-Jean Massenet (5).

L'Académie se trouvait à ce moment rue de la Nuée Bleue, dans l'hôtel de la Prévoté. Cuvier y fit sa leçon d'ouverture sur : « *Les bases philosophiques de l'histoire* » et fut vivement applaudi.

En 1826, Cuvier présenta deux thèses pour le doctorat ès-lettres : une thèse française « *Sur les rapports du goût et de la morale* » et une thèse latine : « *Aphorismi philosophici de Sermone* » ; il les soutint publiquement le 10 août. La même

(1) *Jacques Matter* (1791-1864), professeur de philosophie au séminaire protestant, réorganisa le Gymnase en 1821.

(2) *Georges Cuvier*, conseiller d'Etat et grand-maître de l'Université de France.

(3) *M. de Labori*, né en 1767, devint Recteur de l'Académie de Strasbourg en 1821.

(4) *Amélie Peugeot*, née en 1806.

(5). *Sur Massenet*, consulter : R. Reuss : J.-P. Massenet, cultivateur, député et professeur d'Académie. Consulter aussi : Ch. Cuvier : Notice historique sur la Faculté des lettres 1809-1859.

année, il remplaça Geoffroi Schweighaeuser (1), paralysé, à son cours de grec à l'Académie.

En octobre 1828, Cuvier ayant atteint 30 ans, devait être nommé titulaire de la chaire d'histoire ; le conseil académique se divisa. L'évêque (2), étant membre du conseil académique, le recteur engagea vivement Cuvier d'aller le voir :

« L'évêque vint au-devant de moi, me reçut de la manière » la plus aimable et me dit : « Vous voilà dans de grandes » affaires ! »

» — Oui, Monseigneur, répondis-je.

» — C'est que vous devriez être catholique, ajouta-t-il.

» — C'est que je ne le suis pas, lui dis-je.

« Nous nous assîmes au coin de la cheminée et pendant une » heure le prélat, avec une courtoisie charmante, me fit des » objections sur tous les points du protestantisme.

» Je lui répondis chaque fois avec franchise et selon mon cœur. A chacune de mes réponses, il répliquait invariablement : « C'est très bien, mais vous devriez être catholique ».

« Nous nous quittâmes dans les meilleurs termes ; l'évêque » me donna la conduite, me frappa sur l'épaule et me dit : « Si ce n'est pas un catholique qui doit être nommé, j'aime » mieux que ce soit vous qu'un autre ».

Cuvier fut nommé le 10 janvier 1829.

La Faculté des lettres était bien moins partagée que les autres Facultés en fait de personnalités connues ; les collègues de Cuvier, au début de son activité, furent Hullin (3), St-Venant (4), Geoffroi Schweighaeuser et surtout Bautain.

Voici, sur les cours de Cuvier, les impressions d'un jeune étudiant, Henri Klimrath, neveu du recteur Levrault :

« Les principales idées étaient celles que M. Cousin avait » développées l'année précédente à la Faculté des lettres de » Paris. Mais elles se trouvaient modifiées selon les idées par-

(1) *Geoffroi Schweighaeuser* (1776-1844), fut professeur de grec à la Faculté des lettres en 1823.

(2) C'était *Mgr le Pappe de Trévern*, (1827-1842), breton, réfugié en Angleterre pendant la Terreur, où il se lia avec d'éminents représentants du protestantisme. Il ne fut pas populaire en Alsace, ne connaissant si la langue, ni les coutumes de ses diocésains. Il rêva d'une réforme des études théologiques, s'entoura de jeunes gens distingués venus du dehors notamment M. Bautain, qu'il ordonna prêtre, il éveilla ainsi les susceptibilités du clergé alsacien.

(3) *Pierre Hullin* (1776-1851), fut doyen de la Faculté des lettres de 1831-1838.

(4) *St-Venant* (né en 1759), professeur de 1809-1835 ; Doyen de 1824-1831.

» ticulières de M. Cuvier. Je dois noter que je l'entendis surtout, » avec un grand plaisir, insister sur la moralité de la philo- » sophie de l'histoire, en montrant l'importance de la tâche de » l'homme le plus médiocre, qui a, dans la sphère étroite, sa » vocation, sa mission, tout comme le grand homme qui est » à la tête des masses. Le grand homme, s'il m'est permis de » le dire, avait, à mon avis, trop préoccupé M. Cousin, et il » avait de son éclat presque éclipsé les individus qui compo- » sent les masses, et qui pourtant ont leur importance et leur » influence ; le grand homme n'est réellement grand que parce » qu'il s'appuie sur eux, les représente et leur sert de signe » extérieur de ralliement ».

Ce fut vers cette époque que Cuvier, à côté de ses travaux historiques proprement dits, étudia les mystiques allemands : la « Théologie germanique » (1) et Terstegen (2), et subit leur influence. Il lut aussi Fénelon et Mme Guyon. Ces lectures semblent avoir exercé une influence profonde sur l'enseignement académique de Cuvier, influence qui provoqua la surprise et parfois la désapprobation, si nous en croyons les Souvenirs de Henri Klimrath.

Cuvier a été professeur d'histoire à la Faculté des lettres en théologien et en homme du réveil religieux du commencement du XIXe siècle ; et il l'est resté, sans évoluer, pendant 40 ans ; c'est là certainement une des causes de son insuffisance comme savant. Pour lui, la base de la certitude historique, c'est la Bible. Il croit avoir trouvé, « dans le dédale des origines de l'humanité, un fil conducteur : ce sont les données bibliques de la création et des premiers établissements de la famille humaine » (3).

(1) La « *Théologie germanique* » parut en 1346 à Francfort, sans nom d'auteur. D'après Luther (Wittemberg, 1520), l'auteur est un chevalier teutonique de Francfort : « Après la Bible et St-Augustin, je n'ai pas rencontré de livre où je reconnaisse avoir mieux appris ce que c'est que Dieu, Christ, l'homme et toute chose ».

(2) Gerhard Terstegen (1697-1769), né à Moers, vécut en ermite à l'exemple de son modèle, Gregorius Lopez, mystique espagnol. Plus tard il subit l'influence d'un mystique français réformé, Poiret. Il fonda dans la vallée de la Wupper un ordre d'ermites protestants qui subsista jusqu'au 19e siècle. Terstegen a subi très profondément l'influence du mystique normand, Jean de Bernières. Son principal ouvrage a pour titre : « Auserlesene Lebensbeschreibungen heiliger Seelen. »

En 1847, Cuvier traduisit de Terstegen une biographie : La vie et la conversation de la bonne Armelle. »

(3) Discours de Rossœuw St-Hilaire à l'Académie des Sciences morales et religieuses.

La personnalité la plus en vue à la Faculté des lettres, au moment de la nomination de Cuvier, était *Louis-Marie Bautain* (1), que nous avons vu en relation avec Cuvier étudiant. Ancien élève de l'Ecole normale, où il avait étudié sous Royer-Collard et Cousin, il eut à Strasbourg un succès éclatant. Mais accusé d'athéisme, il fut suspendu en 1822 sur la demande de l'évêque. Bautain consacra ses loisirs forcés à de nouvelles études ; il suivit les cours de Cuvier (2). Sous l'influence de Mlle Louise Human, sœur du ministre, il traversa une crise spirituelle qui le ramena au christianisme. Rétabli en sa chaire de professeur, il amena par sa parole ardente et conquérante des conversions d'élite parmi ses étudiants : trois jeunes juifs strasbourgeois, Ratisbone, Goschler et Level ; puis Carl, Gratry, Bonnechose, Mertian, Reinach, de Régny, qui tous devinrent prêtres, à l'exemple de Bautain lui-même.

Cuvier fit soutenir à Gratry, le futur Père Gratry, ses thèses de doctorat ès-lettres :

« Il venait me voir souvent, et nous sympathisions beaucoup » sur les points essentiels. J'ai toujours conservé pour lui une » estime profonde et affectueuse, et dans sa dernière maladie, » je lui ai fait parvenir à Montreux mes : « Consolations et » Conseils de l'expérience. »

...» Je connaissais MM. Carl, Théodore Ratisbone, M. de » Bonnechose (le futur cardinal-archevêque de Rouen). Ces mes- » sieurs tentèrent de m'attirer dans leur petit cercle... je reçus » dans ce but la visite de MM. Goschler et de Bonnechose, qui » discutèrent longtemps avec moi et me dirent en partant : » Nous voudrions tant vous voir avec nous ! »

Ce fut M. Bautain, en excursion au Ban-de-la-Roche avec ses disciples, qui présenta Cuvier au pasteur Oberlin, à Waldersbach.

Le journal de Henri Klimrath nous permet de constater que certains agissements de M. Bautain n'étaient pas considérés par Cuvier comme tout à fait loyaux. M. Bautain avait découragé Henri Klimrath de se présenter à la licence :

« Je vis M. Cuvier le lendemain ; il me parla très sérieuse- » ment, sévèrement presque. Il croyait, disait-il, du devoir de » tout jeune protestant à moyens et à capacités, de prendre ses » grades, afin d'être en mesure de ne pas céder sans combat » aux catholiques, qui cherchaient à tout envahir ; les disci-

(1) *Louis-Marie Bautain*, né en 1796, professeur à la faculté des lettres en 1817, doyen de 1838-1841.

(2) D'après Michelet, par Gabriel Monod, p. 142.

» ples de M. Bautain prenaient leurs grades et concouraient
» avec M. Cuvier, pour escamoter à leur profit la chaire d'his-
» toire. Il n'y a pas un seul licencié ou docteur ès-lettres protes-
» tant excepté M. Cuvier. »

Bautain continua son enseignement jusqu'en 1841 puis s'installa avec ses disciples au collège de Juilly, près de Paris. Il semble qu'à partir de ce moment ses relations avec Cuvier furent interrompues. — Bautain mourut à Paris en 1867, comme vicaire-général de l'archevêque de Paris (1).

(*A suivre*).

---

(1) On a trouvé dans les papiers de M. Bautain, une lettre du 1er juillet 1822, adressée par lui au Recteur de l'Académie. Il y indique une des causes de l'alarme éveillée à Strasbourg par son enseignement : les jeunes théologiens protestants attirés autour de la chaire du professeur, adoptaient volontiers les conséquences catholiques des principes métaphysiques, exposés par M. Bautain; ainsi l'existence des esprits bons et pervers qui entourent l'homme, la chute originelle, la nécessité de mortifier la chair et d'humilier l'orgueil pour arriver à la lumière et à l'amour. La Faculté de théologie protestante s'était inquiétée et s'était peut-être trouvée d'accord avec l'orthodoxie catholique, pour agir auprès de l'autorité à Paris. (Vie de Bautain, par De Régny, p. 77.)

ART ET EXOTISME

Le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts nous a offert cette année une section Japonaise du plus haut intérêt. Non seulement les toiles de Foujita, Kosima, Ishiashi, Oyama, mais encore et surtout les panneaux décoratifs présentés au rez-de-chaussée valent une longue et sérieuse visite.

Ces orientaux sont maîtres en une science que nous entendons à peine, à savoir la décoration des surfaces planes, tout simplement. — Un vol de canards sauvages au-dessus des ajoncs brumeux, une branche fleurie, un serpent sous les feuilles, le passage des poissons parmi l'onde transparente, ou quelques tiges de bambou, il ne leur faut pas d'avantage pour nous faire comprendre la magie de l'assymétrie et le charme de la répétition linéaire, avec ses multiples variantes de plans, de dimension et de couleur. Et puis les Japonais ne crient jamais : tout ce qu'ils disent, ils le murmurent si doucement que leur art confine à la plus suave musique.

Notre goût occidental a beau admirer, chercher là son inspiration, s'extasier et imiter, s'il reste toujours et malgré tout occidental, n'est-ce pas parce que ces choses-là sont inimitables ? Qui donc a dit que l'art n'a point de patrie ? Il n'est pas de plus sot aphorisme. La science, elle, n'a point de patrie, mais l'art ! Qui pourrait se tromper sur la latitude où sont écloses les œuvres d'un Outamaro ou d'un Rembrandt ? D'un Puvis ou d'un Fortuny ? Il n'y a pas seulement une éducation, des traditions locales, un caractère local, il y a aussi une esthétique étroitement liée à toutes les conditions de chaque civilisation, et c'est précisément cette esthétique, souvent difficile à formuler, qui ne s'explique ni ne s'enseigne par les plus savantes leçons.

Néanmoins, et peut-être à cause de cette force indestructible qui rattache l'artiste à la souche nationale, il est du plus grand profit pour l'art que les étrangers viennent nous montrer leurs travaux, que nos peintres aillent au loin pour enrichir leur vision sans craindre de perdre leur personnalité.

S'il existe une esthétique de la race, il existe aussi dans chaque individu une faculté de voir et d'interpréter, qui est son esthétique propre, la plupart du temps inconsciente — ce qui est fort heureux. — Cette même puissance de personnalité

qui fait que vingt artistes peignant le même site donneront vingt œuvres dissemblables, fait aussi qu'il y a dans l'art français presque autant d'orientalismes que d'orientalistes. Que l'on ne s'y trompe pas, la différence notoire entre un Besnard et un Delacroix ne vient pas de ce que l'un peignit aux Indes et l'autre en Afrique ; elle vient de ce que l'un fait du Besnard tandis l'autre du Delacroix. Elle n'est pas plus grande que celle qui sépare Delacroix de Fromentin ou de Regnault.

Au Salon de la Société des Artistes Français, une grande salle (1) est aménagée pour recevoir les envois de nos actuels *orientalistes*. (Le terme est impropre, puisque la plupart de ces artistes travaillent en Algérie et au Maroc). C'est ainsi que l'on peut, sans arpenter de longues galeries, comparer et s'instruire sur les particularités de cet art d'un genre assez spécial.

La première rencontre du peintre qui voyage vers le Sud, c'est le soleil ; mais l'éclat du coloris n'est pas toujours le caractère dominant de son œuvre, car ce soleil, si vif à son midi, a des couchants très doux, des aurores brumeuses, et des journées de bouderie singulière où il luit faiblement entre deux averses. Il ne suffit donc pas de plaquer des tons chauds pour créer la couleur locale, comme le fait M. Bridgman : il y a une qualité atmosphérique à laquelle il faut atteindre. Puis, sous l'éclairage, voici la végétation régionale, voici l'habitant, sa race et son costume, et les menus objets qui l'accompagnent, toutes choses sur lesquelles il ne faut pas compter pour créer cette *couleur locale*, sous peine de tomber dans le bric-à-brac. C'est un peu le défaut de M. Martin Gourdault, qui nous montre sur une terrasse, des femmes très bronzées, qu'entourent avec un savant désordre les restes d'un déjeuner : oranges, pastèques, citrons, fleurs, poteries, tout une nature morte non sans mérites, mais qui a pour effet d'anéantir complètement l'unité de la composition, et d'éparpiller l'attention sur des détails sans raison d'être. Or, le superflu, en peinture, est nuisible ; aussi bien y a-t-il tout l'énoncé d'un problème dans cette question que nota Eugène Carrière, et à laquelle son œuvre seule répond : « Où s'arrête le nécessaire ? » — Si tout ce qui n'est pas indispensable choque le goût, il en est, pour ce qui paraît inexplicable à l'œil, exactement de même. Pourquoi M. Dabal donne-t-il une forme ronde à sa toile, alors que pour obtenir cette circonférence, il est obligé de couper les plus justes lignes de son dessin ? L'envoi de M. Marius de Buzon, aux terres bossuées, plastiques, si savamment rendues avec leurs diversités de plans et d'inclinaison, montre un Orient qui ne ressemble guère à celui de Mme J. Thill, beaucoup plus conventionnel.

(1) Salle 12.

Le *Désert* de M. A. de Burn, est celui où les haltes de caravanes sont des plaisirs charmants, d'agréables repos près des chameaux couchés. De M. Gustave Alaux, une vision plus réaliste : Un miséreux accroupi dans la poussière, le visage terne, les yeux malades, sordide, sale, mais baigné d'une lumière excellente et, derrière lui, une petite porte verte qui complète, par sa crudité de coloris, une gamme de tons très heureuse.

M. Paul-Elie Dubois, lui, nous convie à voir ces femmes d'Algérie qui s'en vont, une fois par semaine, au cimetière arabe, et défilent en blanc, sous un soleil ardent, tandis que, derrière leurs sept figures voilées, on aperçoit toute la nécropole qui s'étend, à perte de vue, en contre-bas par rapport au chemin qu'elles suivent. Parmi les pierres tombales circulent, s'asseyant et se groupent d'autres femmes, blanches comme les blancs monuments funéraires, et tout cela vibre de lumière sur un sol cuivré, ponctué de quelques ifs sombres. Ce fond est animé en même temps que reposant ; il raconte une coutume, et il plaît au regard ; il soutient la composition avec un rare bonheur, car tout s'entraîne et se tient dans l'œuvre : il n'est pas jusqu'aux oranges du premier plan, — bout d'étalage de quelque marchand installé par terre, — qui n'ait sa note à jouer dans l'ensemble, et ne réponde à un besoin visuel. L'envoi de M. Dubois est un des meilleurs de ce salon ; le peintre, qui avait, en 1919, obtenu la bourse de voyage pour l'Algérie, montre aujourd'hui combien la voie dans laquelle il s'est engagé sous le soleil d'Afrique répond aux ressources de son talent.

Il faut encore signaler dans la même salle l'envoi de M. Adam Styka, dont la manière est bien connue, et dont le charme très réel s'affirme ici avec un bord de mer tranquille et délicieux, au premier déclin du jour, sur quelque plage Méditerranéenne, la forte chaleur est passée, le ciel pâlit un peu, les ombres sont courtes encore, et l'eau transparente. Du même peintre une rue bizarre, couverte d'un treillage qui tamise curieusement les rayons solaires, et met un carelage d'ombre sur les choses. M. Adam Styka appartient à une famille de peintres où l'exercice de l'art semble être un jeu. Comme M. Jean Styka peint la Pologne Martyre, ou la bataille de Grunwald, comme Tadé Styka peint ses étonnants portraits, il est, lui, le peintre des arabes, des mers bleues, des déserts brûlants, et des villes blanches aux terrasses étagées.

Avant de quitter les sujets exotiques, disons qu'au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, M. Dinet montre des danseuses arabes, ce qui n'est pas surprenant, et qu'elles sont fort bien, ce qui n'étonne pas d'avantage. Il y a aussi un Valentin de Zubiaurre qui raconte le pays Basque comme l'on raconte

les mœurs étranges d'une peuplade inconnue, et cela brossé par la main d'un maître. Signalons en outre un certain nombre d'Espagnoleries, dont il faut retenir : Une Sérénade de Santaolaria, le peintre savant et doux des nuits hibériques ; de Henri Zo, des Toréadors, et deux tauromachies, l'une de M. F. Brissaut, très juste, très observée, l'autre de M. Ladureau, expressive, où la douleur de la bête se lit, poignante et atroce, sans que cela atténue le pittoresque, ce qui est conforme à la réalité.

Et puisque nous voici à parler de l'injuste souffrance des frères inférieurs, rappelons que le peintre des bêtes, la grande artiste Rosa Bonheur, est l'objet d'une manifestation spéciale au Salon des Artistes Français où l'on a organisé une rétrospective intéressante. Il faut dire aussi que les « Animaliers » ont tenu, ce dernier hiver, une charmante exposition, rue de la Ville l'Evêque, et que l'un d'entre eux, M. Paul Jouve, expose pendant le présent mois, à la Galerie La Boétie. Ses *animaux* vivent avec intensité ; le fauve, qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il guette ou poursuive sa proie, ne saurait échapper à l'observation fine et intuitive, pénétrante et patiente, de l'artiste. Les sculptures, peu nombreuses, présentent un vif intérêt, en particulier la Panthère, pour sa majesté, et le Singe pour son comique si spirituellement rendu. Quant aux peintures et dessins, c'est tout le drame et toute l'étrangeté de la jungle, un peu de cette richesse de la création diverse et opulente que nous connaissons si mal, et qui s'agite sous notre soleil. Le tigre dévorant un paon, l'aigle enlevant un lièvre, le Python dévorant un daim, voilà de la tragédie ; mais il y a aussi la tranquille démarche du buffle macédonien, la monumentale silhouette de l'éléphant, l'indolence du cygne sur l'eau... Si M. Jouve les montre tous tels qu'ils sont, il faut dire encore que l'artiste a soin de placer, avec une science rare, chacun d'eux dans le décor ou dans la solitude qui lui convient ; bien plus, les fonds, l'éclairage, le métier même, varient avec l'animal, et chaque touche de couleur contient déjà une parcelle de l'expression qui doit se dégager de la totalité d'une composition.

Cela, c'est le style, qui ne s'improvise guère, se copie difficilement, ne se remplace point, et fait d'une belle donnée naturelle une œuvre d'art, au lieu d'une imitation. Le style, c'est-à-dire la claire, la simple raison humaine qui comprend et qui expose un sujet selon sa conception. Et si l'on veut nous permettre de retomber dans l'esthétique pure, nous ajouterons que le style ainsi compris justifie la belle définition de Zola : « Une œuvre d'art est un coin de la nature vu à travers un tempérament ».

Michèle-A. Guy.

LA MAISON

En vérité il m'est cher celui qui peut ramener à la maison le voyageur égaré.

Dans la maison est la véritable union, dans la maison est la joie de la vie ; pourquoi abandonnerais-je ma maison pour errer dans la forêt ?

Si Brahma me fait atteindre la vérité, je trouverai dans la maison à la fois la servitude et la liberté.

Il m'est cher celui qui a le pouvoir de plonger profondément dans le sein de Brahma, celui dont l'esprit se perd aisément dans sa contemplation.

Il m'est cher celui qui connaît Brahma et qui peut rester en méditation sur sa suprême Vérité.

Il m'est cher celui qui peut jouer la mélodie de l'Infini en unissant dans sa vie l'amour et le sacrifice.

Kabir dit : « La maison est le séjour durable ; dans la « maison est le réel ; la maison nous fait atteindre Celui « qui est Réalité. Ainsi reste où tu es et toutes choses te « viendront en leur temps. »

KABIR

Les *Poésies de Kabir*, traduites de l'anglais par Mme Mirabaud-Thorens, d'après le texte de Tagor, ont paru dans les Editions de la *Nouvelle Revue Française*, 3, rue de Grenelle. Kabir fut un réformateur du XVe siècle. Grand libéral et grand ennemi de l'orthodoxie et du formalisme de l'époque, il chercha à concilier le Brahmanisme et les doctrines de Mahomet dans une religion d'amour à la fois très mystique et très réaliste. Il valait la peine d'être présenté à nos lecteurs. *Réd.*

LA FOURMI DANS UN BLOC D'AMBRE[1]

A mon ami le Professeur J. Viénot,
en souvenir du 30 avril 1922.

Sous l'arbre d'où l'ambre dégoutte,
La petite fourmi passa ;
Quand tomba sur elle une goutte,
Larme d'or qui s'y condensa.

Et, dans sa transparence enclose,
Depuis des ans, des millions d'ans,
La Fourmi, l'éphémère chose,
A traversé des temps... des temps.

Ah ! pauvrette, humble bestiole,
Insecte du premier matin,
La splendeur de ton alvéole
Nous fait oublier ton destin.

Sans songer à l'affreux martyre,
Qui te mit vivante au tombeau,
On te sourit et l'on t'admire,
Car ton sarcophage est si beau.

Georges Blot

(1) Voici le texte de Clément Marot, imité déjà du poète latin Martial : *De Formica Electro inclusa.*

Dessous l'arbre ou l'ambre dégoute,
La petite fourmis alla
Sur elle en tomba une goutte
Qui tout à coup la congela.

Dont, la Fourmi demeura là
Au milieu de l'ambre enfermée
Ainsi le beste desprisée,
Et peu prisée quand vivoit.

Est, sa mort fort estimée
Quand si beau sépulcre on lui voit.

Clément Marot

MESSAGE

remis par le Dr Charles S. Macfarland, Secrétaire général de la Fédération des Eglises du Christ en Amérique, au Président de la République (août 1922), *au nom du Comité Tricentenaire de la fondation de New-York.*

Monsieur le Président,

Voici la quatrième fois qu'une visite à la France, après bien d'autres, va faire époque dans ma vie. Ce fut d'abord en 1916, quand mon cœur fut ému, jusqu'au fond, à la vue du courage et de l'endurance de votre peuple, tandis que, sans notre aide, il se dressait entre la civilisation et sa destruction. Ce fut ensuite en 1918, en partie comme conséquences de mes précédentes impressions que j'eus le privilège d'apporter à votre prédécesseur, au peuple Français et à votre armée, le message de 60 millions de mes concitoyens. Ce fut enfin en 1920, lorsque je fus le témoins stupéfait de la puissance de relèvement de votre peuple, patiemment et fortement, constructeur et laborieux comme il avait été tenace dans la défense de la liberté.

Nous approchons maintenant de la commémoration d'un événement qui donnera à notre nation une nouvelle occasion d'exprimer sa gratitude envers la France. Il y a trois siècles, les fondations de l'Amérique furent posées profondes et solides, par des hommes et des femmes venus de France, dont Lafayette, au nom si honoré parmi nous, ne fut que le digne successeur. Trois siècles avant 1914, l'Amérique fut témoin de la valeur du peuple français, et les années récentes n'ont fait que révéler, la na-

ture permanente de cet esprit qui animaient ceux de vos pionniers qui abordèrent aux rivages américains.

Nous avons ainsi reçu cet héritage sacré trois fois et avec abondance, en 1624, en 1776 et en 1914.

Parmi les noms que l'on trouve dans la Biographie Encyclopédique, avant 1789, six cents d'entre eux sont des noms français.

Parmi ces hommes éminents, il y a quatre Présidents des Etats-Unis, trois Présidents du Congrès Continental et deux de nos plus grands généraux. Quand le traité qui mit fin à la guerre de la Révolution fut signé ici même, à Paris, la moitié des envoyés américains étaient de descendance et de sang français.

Je me demande si votre peuple s'est rendu compte, lorsque nos soldats ont enfin débarqué en 1917, que ceux-ci étaient les fils de ceux qui étaient venus de France il y a trois siècles.

Un colonel de l'armée américaine portait le nom de Gaspard de Coligny, et parmi ces descendants de Français qui débarquèrent avec notre armée se trouvait John J. Pershing.

Tout cela n'est, cependant, que le symbole de la permanente influence de la France aux Etats-Unis. Notre fierté ne vient pas simplement d'une descendance ou d'un héritage ; mais elle vient de ce que les fils et les filles se sont montrés dignes de leurs pères français et de leurs mères françaises. Non seulement la France nous a donné l'aide militaire, à l'heure où nous ne pouvions pas nous en passer, non seulement elle a contribué à former notre idéal politique, mais elle est devenue vie de notre vie nationale, durant ces trois siècles, introduisant une vigueur morale et spirituelle dans l'histoire de notre vie journalière.

Aussi, cet événement, sera-t-il salué par notre peuple, parce qu'il lui permettra d'exprimer sa reconnaissance pour ce que la France a fait en faveur de l'Amérique durant trois siècles. La confusion politique actuelle, a causé

quelque agitation, a soulevé quelques critiques et a éveillé certaines craintes, mais elle n'a pas diminué, même quand les formes de l'action politique peuvent être discutées, l'amour et la reconnaissance du peuple américain, dont les cœurs, grâce à Dieu, sont souvent plus assurés et plus fermes, que leurs critiques ou leurs craintes.

Nous désirons célébrer ce Tricentenaire afin que nos enfants et les enfants de nos enfants, et ceux de notre peuple qui sont venus de bien des pays divers, puissent savoir que la torche de la liberté, a été portée aux rives de l'Amérique par les mains d'hommes et de femmes de France.

Alors la France est venue à l'Amérique en 1624 et en 1778. Puis l'Amérique, à son tour, est venue à la France en 1917. Maintenant nous désirons que la France revienne chez nous afin que nous puissions, de nouveau, laisser parler le cœur d'un peuple reconnaissant. Une des missions dont j'ai été chargé consiste à visiter les cimetières qui sont le dernier repos de nos morts sur votre sol.

Ces croix blanches, ont répandu leur lumière à travers l'Océan sur le cœur de mères, de femmes, de sœurs et d'être aimés; dont le sacrifice est un symbole sacré de notre indissoluble et mutuelle affection.

A l'entrée du port de la Métropole que votre peuple a fondée, se trouve le monument commémoratif, créé par la main de ses fils, qui symbolise la foi et l'œuvre qu'il a accomplie.

Cette statue est à juste titre, connue parmi nous comme la Liberté éclairant le monde.

Puissent l'Amérique et la France être toujours symbolisées ainsi toutes deux ensemble.

A TRAVERS LES REVUES

Revue de théologie et de philosophie (Lausanne), n° 42
Janv.-Fév.-Mars 1922.

Dans une première étude sur Pascal, parue en 1920, M. Arnold Reymond s'était demandé si Vinet et Astié n'avaient pas fait du penseur de Port-Royal un protestant malgré lui. Dans le présent cahier, M. Paul Vernle, partant de l'étude de M. Raymond et faisant une rapide revue de l'histoire de l'apologétique chrétienne, conclut que, lui aussi, est obligé d'élever des doutes sur la valeur que tant de théologiens ont attribuée à celle de Pascal. Il confesse qu'il a longtemps contemplé Pascal par les yeux de Vinet, mais que la lecture répétée des *Pensées* a provoqué en lui un « *malaise* » sans cesse croissant qui le mettait en garde contre l'interprétation, par trop favorable de l'exégèse protestante. Ce n'est qu'à la longue qu'il put arriver à percer le mystère de cette impression péjorative, quand il se rendit compte qu'il tenait tout entier dans l'emprise infrangible que la tradition catholique n'avait cessé d'exercer sur l'âme de Pascal, ce qui met un fossé, sinon un abîme, entre lui et nos réformateurs. M. Reymond, dans le même fascicule, reconnaît toute la valeur de la thèse de M. Vernle, mais sans le pousser aussi loin, il émet l'idée que Pascal peut avoir hésité entre deux méthodes, sans avoir le courage de rompre avec la tradition (apologétique externe) pour ne retenir que l'idée géniale de l'adaptation du christianisme aux Pensées de la conscience (apologétique interne). Mais il conclut que, pour ne pas avoir été aussi loin dans la voie nouvelle que l'avaient cru les Vinet et les Astié, l'oeuvre de Pascal n'en est pas moins « *révolutionnaire* » pour son époque. Nous ajoutons que la nôtre a tout à gagner à cette révolution.

J.-E. Neel

CHRONIQUE

Explications. — Faites quelque chose pour la Revue. — *Remerciements. — Les morts. — Les ouvriers du présent. — Espérances et constatations. — Le principe et le devoir protestant.*

Il est naturel que cette *Chronique* de la *Revue chrétienne* renaissante débute par quelques explications. J'ai suspendu la publication de la *Revue* parce que je ne voulais pas de dettes et d'arriérés. Je la reprends, parce que j'ai des promesses d'appui dont le temps me fera éprouver la valeur — parce que nombre d'amis m'ont supplié de ne pas laisser tomber une publication qu'ils estiment indispensable *à l'heure actuelle surtout*.

Reprenons donc la tâche selon la vieille et toujours bonne formule d'Edmond de Pressensé, pour l'*Evangile* et pour la *Liberté*.

Mais que nos lecteurs et amis se disent bien que le sort de la *Revue* est entre leurs mains. L'augmentation des frais d'imprimerie est tel, que nous devons demander à nos lecteurs qui le peuvent de considérer la *Revue* comme une oeuvre à soutenir et qui ne peut se continuer que par leur libre concours.

Déjà nous avons à remercier quelques-uns de nos fidèles lecteurs, celui qui nous écrit, par exemple, cette simple lettre : « Monsieur, vous me permettrez de vous adresser la somme de dix francs, représentant mon abonnement renouvelé à la *Revue chrétienne* qui ne doit pas disparaître. Tout protestant digne de ce nom doit vous aider et je le fais dans la mesure de mes moyens. » Un autre ami nous envoie cinquante francs en sachant que le surplus de son abonnement sera utilisé en faveur de services gratuits à des frères plus riches de spiritualité que d'argent. Que ces exemples soient suivis un peu largement et tout ira bien. Mais cela est indispensable.

Nous remercions aussi les nombreux amis de France, d'Algérie, d'Alsace, de Hollande, de Suisse, qui ont bien voulu se réjouir de la reprise de la *Revue*. Ces encouragements nous ont été précieux parce qu'ils étaient devenus nécessaires. On ne re-

doute pas le travail à la *Revue chrétienne* et le travail désintéressé. Mais encore faut-il que ceux qui travaillent puissent, de temps à autre, s'apercevoir qu'ils ne travaillent pas sans effet et pour des ingrats.

Cela dit, le chroniqueur se retourne avec tristesse vers les mois de silence qui viennent de s'écouler. Ce furent des mois de deuil. Que de figures disparues dans quelques mois, et quelles figures ! C'est Madame Jules Siegfried, suivie dans la tombe quelques mois après par le vaillant compagnon de ses travaux, M. Jules Siegfried. Quel vide immense ne laissent-ils pas dans le protestantisme vivant et actif ! Si quelque chose peut nous consoler de la disparition d'un homme comme l'ancien maire du Havre, l'ancien député et ministre, l'ancien président du Musée social, c'est de le voir remplacé dans ces dernières fonctions par notre excellent ami, M. Georges Risler.

Et voilà notre vibrant et vivant ami Philippe Godet entré dans un repos qu'il ne connut guère sur la terre. Quel travailleur c'était ! Son nom réveille en moi des souvenirs vieux de trente-six ans et plus. Je le vois encore, spirituel et en train, me décochant des vers le jour de mon mariage ! Et depuis lors que d'agréables rencontres à Neuchâtel et dans le canton, sur le terrain de l'histoire ! C'est à Neuchâtel que je vis, dans ma jeunesse, quelle intelligente utilisation on pouvait faire de l'histoire pour maintenir dans un village, dans une ville, ce que le passé nous a transmis de vivant et d'essentiel. L'histoire, ce n'est pas une vieille aïeule qui raconte des anecdotes, c'est une Muse austère, souriante quelquefois, grave plus souvent, qui dit à ceux qui l'ignorent encore ce qu'est l'expérience des hommes. De l'histoire et des lettres, Philippe Godet en a fait toute sa vie. C'est parce qu'il savait l'histoire, qu'il aimait la Réforme et son parce qu'il savait l'histoire, qu'il aimait la Réforme et son pays, la Réforme et la France aussi. Jamais je n'oublierai ce que m'ont fait éprouver deux Neuchâtelois aux derniers jours de juillet 1914. Surpris par la guerre en Suisse allemande, je dus attendre quelques jours qui me parurent interminables avant de rentrer en France. Les trains ne marchaient guère. Il nous fallut nous arrêter quelques heures à Neuchâtel et c'est là que nous trouvâmes Philippe Godet et Edouard Rod, qui réchauffèrent en nous un pauvre cœur qui en avait grand besoin, car l'heure était angoissante. Vous étiez là aussi, ami Valez... et l'histoire nous réconfortait. « Vous gagnerez la guerre, nous disait-on, parce que vous avez la justice avec vous, parce que, aussi, l'Angleterre vous appuie et qu'il n'y a pas d'exemple que l'Angleterre ait été battue *quand elle a lutté en coalition.* »

La liste de nos pertes n'est pas encore épuisée. Un grand disparu, c'est encore ce merveilleux et exact savant historien que fut Théophile Dufour. A qui n'a-t-il pas rendu service ? A qui n'a-t-il pas ouvert les trésors multiples d'une information précise et toujours contrôlée ?

A peine de retour en France, nous voyions chez nous, sous une capote militaire, un sergent que son costume ne faisait pas valoir, mais qu'il suffisait d'entendre pour se rappeler que l'habit ne fait pas le moine, c'était Albert Monod. Depuis, il était devenu professeur à l'Université de Montpellier, il avait publié ses si belles thèses de doctorat ès-lettres. Nous comptions sur lui, nous attendions beaucoup de son zèle, de sa finesse, de son esprit si ferme et si brillant... Dieu l'a rappelé à lui.

Nous nous tournons alors vers nos églises, vers nos écoles et nous trouvons ici des indications qui nous permettent de dire que Dieu ne nous abandonne pas.

Au premier rang il y a *La Cause*, avec le jeune état-major que F. Durrlemann a groupé autour de lui. Et puis, nos facultés ne sont pas vides. On travaille et on prie à Montpellier, à Paris, à Strasbourg — sans parler de Genève ou de Lausanne, qui nous fournissent aussi de bons ouvriers.

Non, vraiment, si j'essaye de peser impartialement la valeur de beaucoup des hommes de tout âge qui sont actuellement à la besogne, chez nous, dans les églises, ou dans les annexes de la presse ou des oeuvres, je ne vois pas qu'il y ait lieu de nous abîmer dans le désespoir. L'autre jour, à Marseille, où la *Cause* m'avait appelé pour des conférences, je n'ai pas seulement donné ce que j'ai pu,— j'ai écouté aussi, j'ai vu le travail des autres. Je ne paye pas un écot, je dis ce que je pense à une heure où il faut s'entr'aider les uns les autres, pour la lutte commune ; eh bien, j'ai l'impression que MM. Girbal, Kaltenbach, Paradon, Sujol (1) sont en train de reconstituer, chacun dans leur sphère, un protestantisme vivant et actif dans la grande artère de la circulation méridionale. Hier encore, dans la chaire de l'Oratoire, j'entendais une prédication du pasteur Blot, de Lyon. Le fait qu'il est un vieil ami doit-il m'empêcher de dire le bien spirituel que nous avons retiré d'une prédication à la fois pleine et simple, éloquente sans recherche et toute parfumée de la poésie d'une foi réfléchie ? Et je me disais qu'il est agréable, après tout, de songer qu'à côté de ces noms que les circonstances mettent sous ma plume, il y en a bien d'autres

(1) Je cite ceux que l'occasion m'a fait voir ou entendre.

qu'il faudrait ajouter, si l'on voulait faire l'inventaire de nos forces.

Ces hommes divers sont-ils assez soutenus ? Pour apprécier la valeur d'un homme, il faut pourtant une certaine compétence. Celle-ci est-elle générale dans nos églises ? C'est à chacun de répondre selon ce qu'il sait ou ce qu'il voit. A côté de dévouements vraiment remarquables et de fidélités inlassables, j'ai l'impression que notre protestantisme global manque quelque peu de flamme. Cela tient sans doute à l'ambiance, aux frottements de la vie, à l'empoisonnement de l'atmosphère, aux séductions du bien-être pour les uns, aux irritations du combat pour la vie pour les autres. Le fait est que beaucoup de protestants ne connaissent pas la richesse du principe protestant, les extraordinaires beautés de son histoire, la puissance de son éducation quand elle est ce qu'elle doit être. Beaucoup subissent, sans s'en douter, des infiltrations catholiques. Et c'est ce qui fait que ceux qui tirent la machine ont parfois tant de mal à la démarrer.

Cela tient aussi à ce que ceux qui ont la charge et la vocation d'agir sur la masse, n'ont pas su assez réfléchir et coordonner l'effort. En matière évangélique, la bonne volonté ne suffit pas, il faut aussi cette sagesse et cette prudence que Jésus louait chez les enfants des hommes et que, déjà, il ne trouvait pas toujours chez les ouvriers du Royaume.

Revenons donc à lui tout d'abord avant tout travail, inspirons-nous de sa méthode et de son esprit.

Et puis, pour nous, protestants de France, il y a aussi les leçons du passé. Il y a les erreurs de ce passé — qu'il faut connaître pour les éviter. Et il y a ses grandeurs aussi dont il est bon de nourrir et d'exalter nos âmes. Il ne s'agit pas d'essayer maladroitement de replacer nos pieds sur les traces de nos devanciers. L'humanité ne repasse jamais exactement sur le même chemin. Ce qu'il faut demander à la Réforme, c'est aussi son esprit. Au XVIe siècle, cela est historiquement incontestable, les réformés tenaient la tête de tout mouvement en avant. Qu'il s'agisse de libération spirituelle, d'émancipation politique ou sociale, d'éducation, de féminisme, de principes ou de méthode, ils étaient *en avance sur leur temps*.

Eh ! je sais autant que personne qu'ils avaient encore à leurs pieds de la boue des anciens sentiers. Le moyen de faire autrement ? Donc, leur maîtrise et leur supériorité sont relatives — on l'oublie trop parfois — mais cette supériorité, même relative, est pour nous un appel. Méditons leurs leçons pour nous de-

mander toujours si nous sommes bien à la page. Oh ! Il ne s'agit pas de savoir si l'on est ou si l'on passe pour être « avancé ». Ceci, c'est une autre histoire et une autre maladie. C'est la maladie de ceux qui ne sont pas encore les maîtres de leur pensée, ou de ceux qui ne l'ont jamais été. Personnellement, j'avoue être, d'instinct, rebelle à toute tyrannie. Mais si je veux échapper à celle des Valois et de leurs successeurs, ce n'est pas pour retomber sous la tyrannie contraire de ceux que Luther appelait *Herr omnes*, Monsieur Tout le monde. La tyrannie des modes ne m'intimide pas non plus, qu'il s'agisse d'une mode littéraire ou politique ou sociale ou mondaine ou religieuse. Ce qui importe, ici, c'est de s'interroger dans son fond et de se demander : Est-ce que mon protestantisme est assez protestant, assez courageux contre tout ce qui est servitude, exploitation, injustice, souillure, péché en un mot ? Est-ce que mon protestantisme est assez chrétien, c'est-à-dire assez parfumé d'amour et de sainteté, d'esprit de sacrifice et d'invincible espérance en Dieu et en l'humanité ?

Pasteurs et laïques, hommes et femmes, jeunes et vieux, demandons-nous cela au seuil d'une année, par bien des points inquiétante, et, quand nous aurons répondu, seul à seul devant Dieu, allons prendre notre poste de combat là où Dieu nous l'aura montré. Nous pourrons nous tromper — mais notre erreur même sera respectable, si elle se produit, parce que nous aurons agi — en conscience ; c'est cela, et cela seul, qui est vraiment protestant.

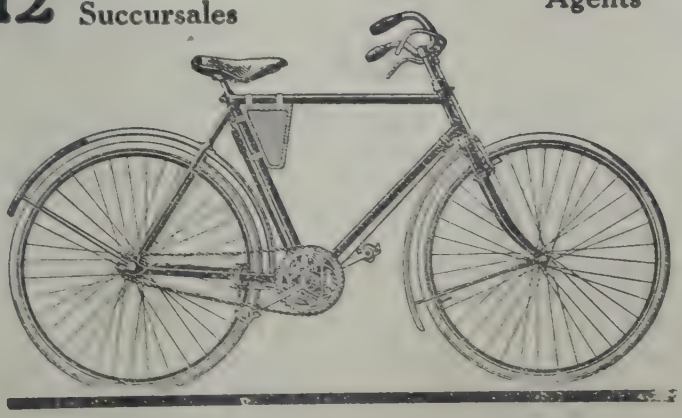
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard - Sté An^me d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000 Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du 18 au 21 novembre 1919.* — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection, par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent*... par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir, Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite. 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1921
Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme
par H. Gambier, pasteur
In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie

SOIXANTE-ONZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

~~Janvier-Février~~ Mars-Avril 1923

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Arbousset. — A propos de controverse.

J. V. — Quelques réflexions sur la défense protestante.

M. Mousseaux. — A l'institut catholique de Paris.

John Viénot. — Les calomnies contre Luther.

Un américain. — Les bases de l'accord franco-anglo-américain.

Un Etat dans l'Etat.

Une citation biblique de M. Georges Goyau.

Comparaison.

Melle Salomon. — Charles Cuvier *(suite et fin)*.

Réponse de M. Poincaré et des Protestants français à Mgr Sœderblom et aux évêques suédois.

Les livres.

John Viénot. — Chronique.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRÉTIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au no ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Groupement de Sociétés coopératives approuvées de Reconstruction du Département de la Marne

Le Groupement de Sociétés coopératives approuvées de reconstruction du département de la Marne procède actuellement à l'émission d'un emprunt obligataire d'un montant nominal maximum de Frs 148.131.000, représenté par 296.262 obligations 6 ½ % de Frs 500, nettes d'impôts présents et futurs.

Les coupons sont payables les 8 janvier et 8 juillet de chaque année, à raison de Frs 16.25 nets. Le premier coupon sera mis en payement le 8 juillet 1923.

Ces obligations seront remboursables au pair, en trente ans, à partir du 8 janvier 1924.

Le service de cet emprunt est garanti par des titres d'annuités de l'Etat français.

Prix d'émission : Frs 495 par obligation

payables en souscrivant
JOUISSANCE DU 8 JUILLET 1923

Les demandes seront servies dans leur ordre d'arrivée et jusqu'à concurrence du disponible à chacun des guichets des établissements chargés du placement.

La publication de la notice exigée par la loi a été faite au *Bulletin des Annonces légales obligatoires*, à la charge des sociétés financières, en date du 19 février 1923, n° 8.

Les formalités prescrites par la loi du 31 décembre 1922 ont été accomplies.

Compagnie Générale Transatlantique

Avis aux actionnaires. — Augmentation du capital social de 81 à 135 millions de francs par l'*émission de* 360.000 *actions ordinaires* de fr. 150. Prix d'émission : fr. 162,50 : 1° en souscrivant fr.50; 2° à la répartition dans la première quinzaine d'avril fr. 112,50. Les actionnaires actuels ont un double droit de préférence: 1° Ils pourront souscrire à titre irréductible 2 *actions nouvelles pour* 3 *anciennes*, ordinaires ou de priorité indistinctement; 2° Ils pourront souscrire sans limitation de nombre, à titre réductible, les actions non absorbées par l'exercice du droit précédent qui leur seront attribuées au prorata du nombre des actions anciennes possédées par eux. Enfin, le solde restant éventuellement disponible sera réparti entre les actionnaires et les souscripteurs non actionnaires, les actionnaires participant à cette dernière répartition pour le reliquat de leur précédente souscription, à titre réductible.

Les souscriptions seront reçues du 21 février au 14 mars, à Paris : Banque Nationale de Crédit. - Banque de Paris et des Pays-Bas. - Banque Transatlantique. - Banque de l'Union Parisienne. - Comptoir National d'Escompte de Paris. - Crédit Algérien. - Crédit Lyonnais. - Crédit Mobilier Français. - Crédit Industriel et Commercial. - Société Générale. - Sté Marseillaise de Crédit, ainsi que dans les Agences et Succursales de ces Sociétés.

Emprunt 1923 du Département du Nord

Le département du Nord — le plus riche de France après celui de la Seine — a fourni depuis l'armistice un magnifique effort de reconstitution. Toutes les lignes de chemins de fer sont remises en état, les 2/3 des usines fonctionnent à nouveau, les mines sont à la veille de retrouver leur production d'avant guerre et la population est à peu près remontée à son chiffre de 1914. De plus, 200.000 maisons endommagées ont été réparées, mais il y avait en outre à réédifier 53.000 maisons complètement détruites. Déjà près de 8.000 sont ou rebâties ou en cours de reconstruction : c'est pour achever cette œuvre que le département du Nord procède actuellement au placement de 282.440 obligations 6 % de 500 fr. nominal, au prix net de 470 fr. remboursables au pair en 30 ans, et exemptes de tous impôts présents et futurs. En tenant compte du prix d'émission et de la prime d'amortissement, le taux réel du titre ressort à environ 6,70 %. Sa sécurité est d'ailleurs absolue puisqu'il est garanti à la fois par le Département du Nord et par l'Etat français.

Le Surmenage de l'Estomac

Pour éviter le surmenage de l'estomac, régulariser les fonctions digestives et éviter la constipation, il est indispensable de prendre, avant le repas du soir, un **GRAIN DE VALS**, laxatif, dépuratif. C'est le traitement le plus efficace.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6e édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SECOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

DISCOURS RELIGIEUX

du pasteur Charles WAGNER

Réunion de sermons prononcés au « *Foyer de l'Ame* », de 1905 à 1916

Discours religieux : Les Sarcleurs. — L'Idée laïque. — Ceux qu'on oublie. — Ce qui compte. — Cœur d'homme, cœur de bête.

Jours de Fêtes (1er volume) : Pentecôte 1905 et 1906. — Fête de la Réformation 1905 et 1910. — Inauguration du « Foyer de l'Ame ».

Jours de Fêtes (2e volume) : Toussaint 1909 et 1916. — Noël 1916. — Nouvel An 1913 et 1914.

Chaque volume in-16 ..... 4 fr. »

Prix Monthyon 1920

EVANGILE ET PATRIE

Discours religieux, par Jean LAFON, pasteur au Havre
5 volumes in-16 (1913 à 1917)

Chaque volume ..... 4 fr. 50

POUR LA RECONSTRUCTION

6 discours religieux, par WILFRED MONOD, pasteur

In-12 ..... 6 fr. »

PAROLES & FAITS

35 récits et appels tirés de l'Expérience
par Ch. DENTAN

In-16 ..... 3 fr. 50

Ceci est mon corps rompu pour vous. — Discours touchant le véritable sens de ces paroles, par Jean CLAUDE.

In-24 ..... 1 fr. »

La Puissance de la Prière (Pâques 1920). — Par Paul VALLOTON, pasteur. In-24 avec un portrait ..... 3 fr. »

La Charité. — Sermon prononcé par G. BOUTIER, pasteur.

In-12 ..... 2 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française

Edmond de PRESSENSÉ et son Temps (1824-1891)

par Henri CORDEY

Un volume in-8° avec 20 illustrations ..... 12 fr. »

Un grand éducateur : *Charles Wagner*, par Maurice LANGE.

In-12 ..... 1 fr. 50

EAUX D'EVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Emission de BONS DU TRESOR

de 500 frs 6 % à 3, 6 ou 10 ans

payables en souscrivant et en numéraire seulement

Prix d'Emission : 495 Fr.

Intérêt annuel : 30 Fr.

payable par semestre les 8 juin et 8 décembre, jouissance du 8 juin 1923

Remboursement au GRÉ du PORTEUR

Soit	500 frs	le 8	décembre	1925
Soit	515 frs	le 8	décembre	1928
Soit	540 frs	le 8	décembre	1932

Toutefois le Trésor se réserve le droit d'effectuer le remboursement des nouveaux bons à toute date à partir du 8 décembre 1927 sous la seule condition de verser aux porteurs une soulte égale à la portion acquise de la prime de remboursement.

Titres au porteur ou à ordre et bénéficiant des mêmes avantages que ceux conférés aux Bons de la D. N.

Coupons et primes de remboursement
nets d'impôts français présents ou futurs

Souscription ouverte le 5 mars 1923 et close le 7 avril au plus tard

ON SOUSCRIT

partout : Percepteurs, Bureaux de poste, Banques, Notaires, etc.

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour..... 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Hausse du taux de l'Intérêt

A partir du 19 février, l'intérêt des Bons de la Défense Nationale a été fixé aux taux suivants, en augmentation sur les taux antérieurs :

5 % pour les Bons à un an.
4.50 % pour les Bons à six mois.
4 % pour les Bons à trois mois.

Ces intérêts sont payés d'avance et exonérés de l'impôt. — On souscrit partout sans aucune formalité.

HOMEOPATHIE

ATTESTATION : *Plusieurs membres de ma famille ont obtenu d'excellents résultats de l'usage qu'ils ont fait de l'homœopathie complexe, et des personnes de ma connaissance, menacées de phtisie, ont été guéries et ont obtenu un grand soulagement en faisant usage de vos remèdes. Aussi je me fais un devoir de citer votre nom aux malades découragés que je rencontre, surtout lorsqu'il s'agit d'affections ayant un caractère chronique, etc.*

ANDRU, pasteur de l'Eglise évangélique de La Fère (Aisne).

Extrait du PETIT MANUEL D'HOMŒOPATHIE COMPLEXE du Dr Ponzio, de la Faculté de Paris. Cet ouvrage est adressé GRATIS à quiconque le demande à M. le Directeur du Journal : *La Clinique Homœopathique*, 15, rue de Liège. Boite S. Paris. Joindre 0.25.

Pour la Confection de vos Matelas

Ecrivez à la Maison

Vve Alfred MARTIN-ESTRABAUD

LAINES

à MAZAMET (Tarn)

Marchandise avantageuse comme prix et qualité. — Envoi gratuit d'échantillons sur demande. — Représentants actifs acceptés. — Bonnes conditions.

ASTHMATIQUES! La Poudre Louis Legras

calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, L'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.

La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

BERGER-LEVRAULT, EDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

LES PARABOLES

ILLUSTRÉES PAR

EUGÈNE BURNAND

AVANT-PROPOS PAR

Eugène-Melchior de Vogüé

EDITION IN-4° (29 × 23 centimètres), avec 61 illustrations à page pleine et 11 planches hors texte, broché .. .. 30 fr.

En reliure demi-maroquin, tête dorée... 51 fr.

ÉDITION MINIATURE (17 × 11 centimètres), les pages encadrées de filets rouges, avec 76 illustrations, dont 11 planches hors texte, 32 têtes de chapitres en couleurs et 27 culs-de-lampe.

Relié maroquiné souple, tête rouge .... 20 fr.
Relié mouton souple, tête dorée..... 25 fr.
Relié basane marbrée souple, tête dorée.. 30 fr.

HUILERIE-SAVONNERIE

Albert ENGUEL

SALON (Provence)

Recherche partout *Représentants* pour — visiter la clientèle coreligionnaire —

5 % de remise sur les prix du tarif, a tout client se recommandant de ce journal.

Expéditions franco d'Huiles à partir de 5 lit., et de Savons à partir de 10 kilos.

Demander nos tarifs.

HERNIES

Le Contentif M. SCHLAFLI assure la localisation intégrale de toutes les Hernies, à tous les âges. Garanti sous tous les rapports, il procure un confort et une sécurité inconnus avec les bandages actuellement en usage. Adopter le **Contentif M. SCHLAFLI**, c'est avoir la certitude de reprendre son état normal comme si l'infirmité n'existait plus. Monsieur **M. SCHLAFLI**, 75, Boul. de la Villette, Paris, 10e, envoie gratuit. tous renseig. et consulte *lui-même* de 10 à 12 et de 2 à 5, sauf dim. et fêtes. Métro : *Combat*.

Pension famille (Drôme), toutes saisons, séjour de repos, air vivifiant, maison confortable, élect., téléph., etc. Jardin, tennis, excursions. Ecr. : Mme DIEDERICHS, à Rivales, p. Dieulefit (Drôme).

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES

Reproductions Fac-Similé

Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances

pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)

CROIX DU LANGUEDOC

OR CONTROLÉ jaune mat

I. **CROIX DU LANGUEDOC**
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu av. col. bombée, h. 30 m/m poids 4 g. **75.»**

II **AUTRES CROIX ANCIENNES**
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 m/m poids 3gr7. **72.»**
b) haut 29 m/m poids 3 gr. **70.»**
c) haut. 26 m/m poids 2gr7. **65.»**
d) haut. 18 m/m poids 1gr9. **60.»**

ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1 Croix du Queyras 17e siècle. **12.»**
2 Croix Cévenole, h. 30 m/m. **11.»**
» h 26 m/m. **10.»**
3. Croix Ancienne, h. 18 m/m. **9.»**

ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h. 30 m/m. **15.»**
» h. 26 m/m. **14.»**

COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. **10.»**
Argent doré, » . **14.»**
Or forçat, l. 45 c/m, p. 3gr50. **70.»**

N.-B. — Ajouter 10 0/0 en plus pour la taxe de luxe.

Envoi franco contre chèque postal Paris N° 253-99 **M. STREET**, 200, Rue Rivoli PARIS (1er A.)

BUREAU de VENTE à l'ENTRESOL et non ailleurs

En raison de la hausse des métaux précieux les prix de tous ces articles doivent être majorés de 1 fr. pour l'argent, 2 fr. pour le vermeil et 10 fr. pour l'or. Taxe de luxe 10 pour cent en plus de ces nouveaux prix.

PAGES DE DÉFENSE PROTESTANTE

A PROPOS DE CONTROVERSE

Un pasteur faisait à Limoges une conférence publique sur ce sujet : *La France contemporaine et la question religieuse ;* il demandait à ses auditeurs de lui poser des questions. Un camelot du Roy, oubliant tout à fait le sujet étudié, jugea que, se trouvant devant un pasteur, il pouvait faire de la controverse ; il débuta par un coup droit :

— Le Christ n'a-t-il pas dit à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre »...

Le pasteur répondit avec tact et justesse.

Alors, à l'autre bout de la salle, la voix grêle d'un jeune adolescent de 15 ou 16 ans se fit entendre ; sur le ton pleurard des litanies ce jeune homme récita les attaques classiques du jésuitisme contre les huguenots. La discussion qui suivit fut confuse parce qu'elle était sans ordre. Seuls trois pasteurs qui se trouvaient là y prirent part. Les laïques protestants, en bon nombre pourtant se taisaient...

Trouverions-nous dans nos milieux protestants des jeunes gens, catéchumènes ou membres des Unions chrétiennes capables de défendre leur foi ? Je ne le crois pas. Même bon nombre de pasteurs seraient incapables *ex abrupto* de réfuter certaines attaques. J'en ai fait l'expérience. Or; c'est un fait : on nous calomnie copieusement. J'entre dans une église catholique, par hasard, en voyage par exemple : le prêtre, dans son prône, égratigne les calvinistes ou bave sur Luther. Je visite Lourdes : je vois des *ex voto* où la Vierge a converti des protestants ; je lis

les ouvrages faisant l'apologie des miracles de Lourdes ; on cite des cas où une guérison a été accordée pour la conversion d'un protestant. Les catéchismes suintent le venin contre les fils de la Réforme. L'imprimeur du pape imprime une brochure : *Pourquoi je ne suis pas protestant* et promet à ses clients un ouvrage sur les *Sociétés et le protestantisme*.

Cela prouve que la minorité que nous sommes est assez puissante pour inspirer des craintes au colosse de Rome. On nous laisserait bien tranquilles si on ne nous redoutait pas. Mais je crois qu'il est imprudent de se laisser calomnier sans riposter. Tout protestant doit s'instruire des raisons qu'il a d'être protestant. Je n'entends pas que nous allons devenir agressifs et provoquer des discussions, je considère la controverse comme une arme défensive. Il faut pouvoir réfuter tel livre où l'on raconte la conversion de protestants au catholicisme (M. le pasteur Couve l'a fait ici même plusieurs fois). Il faut pouvoir expliquer dans tel ou tel salon ce que nous sommes réellement. Nous avons le droit de dire que nous ne portons pas le manteau percé dont les jésuites veulent nous affubler. Il faut enfin être prêt à répondre dans une discussion publique aux attaques devenues classiques contre notre foi. »

Voilà ce qu'écrivait en 1914 un correspondant du *Christianisme*, M. B. Arbousset.

Qu'avons-nous fait depuis pour répondre à ce besoin qui n'a fait que grandir ?

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA « DÉFENSE PROTESTANTE »

On lit dans l'*Œuvre* :

La *Revue chrétienne* annonce la constitution d'un groupe de « Défense protestante » présidé par M. le professeur Viénot et destiné à « lutter contre la calomnie de l'enseignement catholique ». « Aujourd'hui, dit le manifeste, Luther, Calvin, Th. de Bèze, tous nos réformateurs sont présentés comme des monstres d'immoralité, Coligny, comme un traître à la France et les protestants comme des ennemis-nés de la patrie. Tout récemment, à l'Institut catholique de Paris, un R. P. faisait applaudir l'idée que la Saint-Barthélemy n'éclata qu'en justes représailles des crimes protestants et il saluait la Ligue comme ayant sauvé la France. On prépare une mentalité de guerre civile », conclut l'appel du nouveau groupement qui veut s'opposer à l'envahissement de la calomnie par « une résistance patiente, ferme et méthodique ».

D'autre part, nos lecteurs catholiques apprendront avec plaisir que l'oeuvre ainsi annoncée ne rencontre pas chez les protestants une approbation unanime. Il y a d'abord des protestants qui sont beaucoup de choses avant d'être protestants. Ceux-là ne nous intéressent guère. Et il nous importe peu qu'ils nous refusent une approbation que nous ne leur avons pas demandée.

Il y en a d'autres au contraire, qui sont avant tout religieux, libéraux, tolérants et qui se demandent s'il ne vaudrait pas mieux laisser tomber au ruisseau et dans l'oubli dû aux folliculaires, les insanités débitées en certains milieux sur et contre la Réforme et les Réformateurs.

Nous devons à ceux-là de leur dire qu'ils ne savent pas peut-être aussi bien que nous comment on forme et on fausse une opinion publique. Leur attention a besoin d'être réveillée et leur information d'être complétée. Un de nos bons amis nous demande : « Est-ce que vous ne jugez pas les catholiques d'aujourd'hui d'après ceux du XVIe siècle ? » Mais, cher ami, informez-vous, lisez, parcourez ici-même les notes prises récemment à un cours professé à l'Institut catholique et... concluez.

D'autres demandent : Mais ces brochures que vous citez ont-elles une importance quelconque ? Elles paraissent si extraordinaires qu'il est impossible que des gens raisonnables et instruits les prennent au sérieux...

Vous croyez ? Eh bien, suivez cette histoire.

J'ai reçu, il y a quelques semaines, du pasteur de Nancy qui est un brave cœur aussi large, aussi tolérant qu'on peut l'être, un mot auquel je laisse tout son caractère familier : « Mon cher ami, n'as-tu pas publié une réponse aux calomnies déversées sur nos réformateurs ? *Il y aurait là une œuvre urgente à accomplir et qui serait d'un grand secours aux pasteurs et aux laïques.*

Un bulletin paroissial de S. Léon (Nancy), ramasse, entre autres, cette calomnie entre guillemets : « Calvin avouait : Sur dix évangélistes (sic) (il appelait ainsi ses disciples), vous en trouveriez à peine un qui soit devenu évangélistes pour autre chose que pour s'adonner plus librement à la *crapule* et à la débauche...»

Naturellement, conclut M. A. Cleisz, l'origine de cette prétendue citation n'est pas indiquée. Pourrais-tu me dire d'où elle vient ? »

Eh oui, je connaissais ce texte idiot reproduit maladroitement par le Bulletin paroissial de S. Léon, de Nancy. Le voici dans toute sa beauté originale. Je l'emprunte à la brochure de l'ex-capitaine Magniez *Les faux prophètes du Protestantisme*, parue avec l'imprimatur du vicaire général A. Mangerin, en 1921. C'est une littérature écœurante où les faux s'entrechoquent comme des os secs.

C'est là qu'on peut lire. « Quels furent d'après Calvin lui-même les causes et les fruits, de sa réforme ? — Dans son commentaire de la 2e épître de Pierre (2, 2), il dit : « Sur dix évangéliques (protestants calvinistes), vous en trouverez *à peine un* qui soit devenu évangélique pour autre chose que de pouvoir s'adonner plus librement à la crapule et à la débauche. »

Naturellement cela sent le faux à plein nez, mais tout de même, j'ai voulu voir d'où l'ex-capitaine avait bien pu partir pour créer un si joli produit. En me reportant à la référence indiquée, j'ai trouvé quelques réflexions attristées du grand écrivain que fut Calvin. Dans sa belle langue ferme et grave, il constate combien sont nombreux ceux que la crainte des bûchers, de la persécution et de la ruine rendent infidèles à la « pure doctrine » qu'ils avaient confessée d'abord. Il fallait avoir en effet un rare courage pour se dire « évangélique », alors que cela seul amenait la prison, la torture et la mort. » Ily en a bien peu, dit Calvin, qui persévèrent en la pure obéissance de Christ... Car à grand'peine y en a-t-il de dix l'un de ceux qui ont fait profession de Christ, qui tienne bon en la pureté de la foi jusqu'à la fin. » Et c'est tout, vous entendez, c'est tout. La citation de l'ex-capitaine est un faux...

Je signalerai les autres tour à tour. Oh, sans colère et sans haine, croyez-le bien. Evidemment, cela n'est plus du Bossuet et c'est justement là ce qui est instructif. Je trouve très encourageant pour nous, protestants, que pour atteindre la réputation des Réformateurs et de la Réforme, il faille recourir à des faux.

Saint Simon parlant de la Cour de Rome l'appelait : « Cette Cour où l'on entreprend tout ce que l'on peut et où l'on se moque de ceux qui le souffrent. »

Quel mot ! Et combien vrai ! Nous sommes à une période de l'histoire où Rome, de nouveau, entreprend sous l'égide républicaine et la protection de l'union sacrée, tout ce qu'elle peut. Mais nous ne sommes pas de ceux qui sont disposés à le souffrir.

J. V.

A l'Institut catholique de Paris

Au mois de novembre dernier, le R. P. Antoine de Sérent donnait, au grand amphithéâtre de l'Institut catholique de Paris, une série de quatre cours publics sur « Les frères mineurs de France en face du Protestantisme au XVIe siècle ». Ceux qui pourraient encore supposer que la déformation systématique et scandaleuse de l'histoire, organisée par le catholicisme, et dont on a souvent parlé, est réservée à la presse de province ou aux brochures spéciales de propagande, peuvent être ici édifiés : il s'agit de l'enseignement officiel des grands maîtres de l'Eglise.

Nos impressions du cours pourraient se résumer ainsi : « la Réforme n'est qu'un audacieux coup de main de débauchés et de pillards soudoyés par les Allemands, tandis que les Cordeliers furent, au 16e siècle, par leur résistance passive, par l'exemple admirable qu'ils ont donné en supportant les atroces persécutions que les huguenots leur firent subir, par leur foi contagieuse, les sauveurs de la France, et les auteurs directs de la magnifique floraison du 17e siècle ». Tout auditeur impartial ne peut avoir eu une impression différente ; il nous suffit d'ailleurs pour le prouver, de donner, des trois derniers cours, un compte-rendu qui sera nécessairement sommaire, haché et fastidieux, mais que nous certifions aussi exact que possible dans la lettre et dans l'esprit :

Les apologistes du catholicisme. — Dès 1521, le chapitre des Cordeliers décrète des oraisons contre l'hérésie, et s'engage à fournir des guetteurs, chargés de veiller sur la foi et de la défendre par la prière, par la parole, par la plume et même de résister jusqu'à l'effusion du sang. Les cordeliers bataillent contre les beaux esprits de Briçonnet et dénoncent les hérésies luthériennes qui circulent impunément jusqu'à la Cour ; Bédier lui-même aiguille les recherches de la Reine, en l'absence de François I. Cop est obligé de s'enfuir à Bâle. Marguerite de

Navarre meurt catholique après avoir cotoyé l'hérésie. Farel et les prédicateurs luthériens sont confondus dans des discussions publiques avec les cordeliers et crèvent de dépit devant leurs succès. Au colloque de Poissy, Bèze allègue faussement le grec et change les syllabes des mots pour faire cadrer ses hérésies il est dénoncé par un Cordelier qui, face à la reine, reprend les passages falsifiés et leur donne leur vrai et légitime sens, tandis que Bèze reste muet et confondu.

Les abominations du calvinisme à Genève sont révélées par une pauvre Clarisse. A Autun, Blois, Metz, Strasbourg, etc. des prédicateurs fameux démasquent les sectaires calvinistes et foudroient de leur profonde doctrine, la pestiférée doctrine de Calvin. En particulier, à Provins, en 1560, le P. Jean Barillet proteste violemment contre l'édit de tolérance du roi : les chats et les rats ne peuvent s'entendre ; pour lui, lutter contre l'hérésie, affirmer que les hérétiques sont séditieux; pillards, etc. c'est prêcher l'Evangile. Ce saint homme, controversiste fameux, est en outre convertisseur : tandis qu'un hérétique est condamné à avoir la main coupée et à être brûlé pour avoir piétiné une hostie, il prie pour lui. Le prince de Condé, persécuteur des catholiques, et sa cohorte, sont comparés à Pharaon et à son armée qui furent engloutis dans la mer Rouge.

Organiser la résistance catholique fut l'oeuvre de Christophe de Cheffontaine, qui rassembla à Paris l'élite de l'Ordre pour prouver que la France était restée catholique. 1200 Cordeliers s'y rencontrèrent, venus de Sicile, d'Italie, de Bohême, d'Allemagne, de Suisse, d'Orient, etc. La piété des Français fut particulièrement remarquée. Que pensèrent les huguenots de ce chapitre ? Ils durent penser que malgré les massacres des Cordeliers, il en restait encore en France. Malgré Luther et Calvin, et leurs hardis prêcheurs, Paris était resté catholique et il l'est encore ! (Vifs applaudissements).

Les Martyrs. — L'esprit d'empressement et de fureur de Calvin est directement responsable des horreurs des huguenots. Crois ou meurs, c'est toute la prédication calviniste. Quiconque la combat doit mourir, les prêtres doivent apostasier ou mourir.

Liste interminable de couvents détruits, de monastères saccagés : Boulogne, Auxerre, Sézanne, Caen, Raon-l'Etape, Provins, Augoulème, Aurillac, etc., etc.

Dans leur rage, les huguenots pillent les couvents, les autels, brûlent les archives et les reliques des saints, volent pour s'enrichir et mener ensuite joyeuse vie suivant les principes de Martin Luther.

D'Andelot entreprit un voyage en Allemagne pour obtenir des secours des Allemands ; grâce à la signature du roi qu'il avait contrefaite, il put trouver 6.000 mercenaires que Condé paya avec les calices et croix d'argent pillés dans les Eglises. C'est ainsi que les Huguenots eurent recours aux Boches, tandis que les Cordeliers qui protestèrent, furent perdus.

Longue liste de frères mineurs assassinés par la soldatesque huguenote avec d'imaginables raffinements de cruauté. Une sœur Clarisse, pour avoir refusé de souscrire aux horribles sollicitations des soldats de Coligny, fut massacrée par ces débauchés. Angoulème, assiégée par Coligny, accepta de capituler à condition que tous les catholiques eussent la vie sauve ; or, ils furent tous massacrés. Coligny assistait en particulier au supplice du Cordelier Grellet, qui, en mourant, l'exhortait à se convertir et lui prouvait par les Saintes Ecritures, la fausseté de ses doctrines ; mais endurci à ce genre de spectacles, le chef huguenot restait sourd à ses appels et ne faisait qu'en ricaner : alors le moine l'interpelle : « chien de huguenot, vous serez jeté par une fenêtre, les chiens lècheront votre sang, comme Jézabel, et vous mourrez ignominieusement. » En effet, la prédiction du Cordelier se réalisait trois ans après. (Quelques applaudissements dans la salle).

La fureur des protestants s'exerça particulièrement en Aquitaine où tous les couvents étaient rasés au fur et à mesure que les Cordeliers les reconstruisaient. A Aurillac, tous les religieux furent emprisonnés pendant une année. Les huguenots affectionnaient particulièrement de couper les oreilles de leurs victimes et les portaient au cou en colliers. D'ailleurs, se rappeler ce qu'ont fait les Allemands en 1914, c'est se rendre compte des excès des huguenots. Ce sont des scélérats, de vrais bandits, qui ne cherchaient qu'à mutiler horriblement leurs adversaires (nouveaux exemples avec détails horribles, en particulier relativement aux clarisses de Béziers), tandis que les victimes ont l'esprit de pardon du christ sur la croix.

En 1562, les hérétiques surprennent Lyon ; Viret, leur chef, ordonne aux religieux de se rendre et de déclarer où sont les objets sacrés ; les religieux se confessent, communient et refusent. Le bon père Gaillet est pris comme otage et menacé de mourir de faim ; il fut réduit à boire son urine. Les prédicants de Satan voulaient le confondre, mais, connaissant sa Bible par coeur, il les confondait tous et Viret en particulier ; comme des chiens enragés, ils s'emparèrent du corps de St-Bonaventure et volèrent toute l'argenterie. Le Père Gaillet fut jeté dans la

Saône après avoir fait ses dévotions et un discours ; son corps fut miraculeusement retrouvé deux ans après, sans aucune trace de corruption ; les hérétiques, à leur tour, furent pris et jetés dans la rivière, selon la justice de Dieu. (Applaudissements).

Voilà l'humanité des apôtres de Calvin et des amis de l'Evangile !

Sauvagerie infernale du baron des Adrets (705 cadavres défigurés). On ne peut dire les tourments que ces satyres infligèrent aux bons catholiques. Les calvinistes avaient l'habitude de supplicier lentement leurs victimes, promenant les prêtres nus dans les rues, pour ensuite, les piquer, les assommer, les brûler, les enterrer vivants, sauf la tête, etc.

De même que sans les soldats de 1914, il n'y aurait pas eu la victoire de 1918, de même sans les Cordeliers de 1517 à 1560, il n'y aurait pas eu la magnifique floraison du 17e siècle. La France eût été protestante, comme tant d'autres nations. Or, Georges Goyau, qui parle des franciscains du 13e siècle, ne cite même pas ceux du 16e. S'il se tait à leur égard, c'est qu'il n'est pas renseigné, ou plutôt, il emboîte le pas derrière les écrivains protestantisants. Il est indispensable, actuellement, d'étudier ces moments critiques et de rétablir la vérité.

Faisons connaître les martyrs français de la Réforme et bénissons-les d'avoir empêché la France, de devenir une nation hérétique ! (Applaudissements).

Les Ligueurs. — Le neutralité n'est qu'un mot. Avons-nous été libéraux pendant la grande guerre ? En 1914, nous avons fusillé les traîtres. C'est l'état d'esprit de la Ligue et son attitude en face des brigandages des Réformés. Souvenons-nous de ces brigandages chaque fois que nous songerons aux représailles des ligueurs.

Donner des places fortes aux religionnaires, des privilèges aux huguenots, c'était un crime aux yeux des bons catholiques. Pas de place à l'erreur. Tous les Cordeliers firent plus ou moins partie de la Ligue. Henri III, cruel et débauché, atéit l'ennemi de la Ligue. « Le roi accorde des privilèges aux huguenots, qu'il soit déchu du trône », avait déclaré un Cordelier. Henri III commença à se débarrasser de Henri de Guise, chef de la Ligue, qu'il fit assassiner à Blois. La Faculté de théologie prononce la déchéance du tyran Henri III, allié à Henri de Bourbon, huguenot avéré. Jacques Clément, assassina Henri III est adoré comme saint.

La Ligue commit certains excès ; on lui reprocha de s'être alliée à l'Espagne, mais elle ne fit que se défendre énergique-

ment contre ses adversaires. D'ailleurs, à cet égard, il ne convient pas de raisonner avec la mentalité de notre temps.

Pendant le siège de Paris, la Ligue est l'appui moral des Cordeliers : « On les aura, les huguenots ! On étripera le Béarnais !» On sait que le Béarnais était le fils illégitime de cette débauchée que fut Jeanne d'Albret. La Ligue s'affaiblit à Paris où Henri IV entra en triomphateur. Paris était vendu. La Ligue était finie !

Cependant, à titre de protestation, une procession monstre fut organisée en 1590. 1300 moines portant cuirasse, capucins bottés, religieuxà hallebardes, tous les vrais patriotes, Bellarmin en tête, défilèrent devant un public enthousiasmé. Cette procession était un symbole : la fin des ordres mendiants. Avec la Ligue, le Moyen-Age est fini, la contre-réforme va commencer. Mais le résultat était obtenu : la France n'avait pas eu de roi protestant ; un seul roi, une seule foi ! Grâce à la Ligue, nous n'avons pas eu la destinée de l'Allemagne ou des pays scandinaves, nous sommes restés une nation catholique ! (Applaudissements).

Tels sont les faits et les phrases mêmes que je m'excuse d'avoir reproduit, mais qui montrent, mieux que des « impressions », la manière dont l'Eglise enseigne l'histoire à ses fidèles. Il ne faut certes plus s'étonner si, avec une telle documentation, les brochures de propagande ou les feuilles paroissiales présentent sans vergogne les faits historiques de la façon la plus fausse, la plus absurde, la plus haineuse, mais ce qui est un signe des temps singulièrement grave, c'est que pareil langage trouve actuellement des applaudissements à Paris. Ce serait trop peu si nous trouvions là, simple matière à réflexion.

M. Mousseaux.

Les calomnies contre Luther[1]

Nous avons à fournir une pénible étape. Nous aurons à traverser des régions qui ne nous sont pas habituelles, je veux dire ces pays pour nous étranges où nous trouverons des écrivains à la bile recuite forgeant dans l'ombre et le mystère des calomnies et des faux, destinés à compromettre devant l'opinion leurs adversaires religieux et à favoriser par là leur propagande passionnée. Il faut à l'avance faire effort pour résister à l'impatience qui gagne l'homme droit en face de ces tortuosités. Abordons notre sujet avec le calme et la bonne humeur de quiconque se sent sur le terrain de la vérité historique et de la bonne conscience.

Les calomnies contre Luther : Je n'appelle pas calomnies les reproches justifiés que sur certains points on peut faire à Luther et que nous sommes les premiers à lui adresser. Luther est un des grands génies du XVIe siècle, c'est un grand homme et un brave homme, mais c'est un homme et à ce titre, il n'est point parfait.

Dans le riche trésor de sa pensée et de sa vie nous prenons ce qu'il y a de bon, nous laissons ce qui ne va plus pour notre temps, les idées, le langage, les habitudes qui n'ont plus cours au XXe siècle.

Le sophisme le plus répandu dans les cercles catholiques est de mesurer Luther à la mesure d'un homme moderne. Par beaucoup de côtés, il dépasse son temps —

(1) Nous visons ici les ouvrages de Denifle, Christiani, Pasquier, et autres dont on trouvera la bibliographie à la fin de cette étude.

mais e nsomme, il est de son temps. Et ce temps est violent et grossier encore.

M. Cristiani fait un triste tableau de l'Allemagne au temps de Luther. Tout y aurait été corrompu, gâté, pourri par l'exemple néfaste du faux réformateur.

D'instinct alors, nous nous retournons vers Rome où du moins il nous sera permis de trouver un peu de sainteté. Nous ouvrons un ouvrage catholique consacré au légat du pape Aléander et nous y trouvons des détails édifiants sur « la vie romaine, très fastueuse et très mesquine à la fois comme elle l'a été pendant tant de siècles », sur la « malhonnêteté » des fournisseurs « dans cette ville de Rome, étrange bête féroce aux têtes multiples », où il est presque impossible de mener une vie austère », où il faut prodiguer des pourboires à des entremetteurs, bien que tout soit « du double plus cher et moins bon qu'en France ». « Pour les domestiques, voler leurs maîtres, c'était avoir de la *pratique ;* surpris en flagrant délit, ils entassaient parjure sur parjure pour se disculper. »

Encore une fois, ce n'est pas un protestant qui parle, cest le propre légat du pape à Worms qui écrit dans une lettre de 1526 : « A Rome, la vie est beaucoup plus triste que la mort... Ici l'on oublie le Créateur pour servir les créatures ». Luther a prononcé des paroles terribles contre Rome et contre les papes. Le légat Aléander les a justifiées lui-même en écrivant qu'il « s'était aperçu qu'à Rome tout n'était qu'hypocrisie et corruption. »

Il est vrai qu'en Allemagne au temps de Luther et chez Luther lui-même, on constate comme le dit Aléander lui-même, « une haine effrayante contre Rome ». Le P. Denifle, Cristiani relèvent avec soin ces jugements emportés. Mais ils oublient ou ils ignorent qu'un contemporain, un adversaire de Luther, un légat, était contraint d'avouer que cette haine « s'expliquait non seulement par l'avidité avec laquelle elle (Rome), avait voulu profiter de l'église, en tirant tout à elle, mais aussi par la corruption morale

qu'elle avait laissée s'introduire dans le clergé en donnant elle-même l'exemple (p. 187).

L'avarice et la corruption de Rome avaient fini par soulever de colère l'Allemagne catholique et c'est un catholique militant d'aujourd'hui qui constate que dans ce pays Rome « était si universellement détestée que les princes restés les plus catholiques y criaient bien haut contre le gouvernement romain ; les arbres et les pierres elles-mêmes y acclamaient Luther ». (Paquier).

Les protestants les mieux informés n'en ont jamais dit plus.

Cela dit, revenons à Luther lui-même.

Il y a quelques années la polémique catholique contre Luther avait paru faire silence. Un livre comme celui d'Audin, n'avait pas réussi à sortir honorablement du cercle relativement étroit de ceux qui pensent, avant toute lecture, qu'un Réformateur doit être par définition le dernier des hommes. Il n'en est plus de même aujourd'hui depuis le grand travail du P. Denifle.

Qu'est-ce que le P. Denifle et son travail ? Et quelles sont ses conclusions sur Luther ? Le P. Denifle était surtout connu par des travaux sur l'histoire du Moyen-Age. Il a publié, entre autres, en collaboration avec M. Châtelain, alors Directeur de la Bibliothèque de la Sorbonne, un *Cartulaire de l'Université de Paris*. Ce n'était donc pas le premier publiciste venu. On attendait avec quelque impatience l'ouvrage qu'il préparait sur Luther. Quand cet ouvrage parut en 1904, la stupéfaction fut profonde. Il n'apportait pas les documents nouveaux qu'on pouvait espérer d'un homme comme Denifle et dès qu'il touchait à l'oeuvre ou à la personne du Réformateur, l'ouvrage prétendu scientifique tournait au pamphlet. Harnack, fit entendre le premier une protestation indignée. « L'auteur, dit-il, place dans le cadre de son ouvrage une image ignominieuse de Luther. Le parti-pris, la fausseté, la vulgarité repoussante y surpassent tout ce que les barbouilleurs infimes de notre temps avaient imaginé jusqu'ici. » Vous en

jugerez par un trait. A la page 738 de son ouvrage, Denifle commence un chapitre sur le caractère de Luther et il lui donne le titre suivant : « La truie, objet d'envie et idéal de la vie bienheureuse. »

On comprend après cela, on comprend surtout quand on a lu l'ouvrage que Harnack s'écrie : « On dit que Denifle est un honnête homme et j'ai toutes raisons de le croire. En lisant son révoltant ouvrage, on a grande envie de s'écrier. Eh bien ! tant pis ! Quelles peuvent donc être les puissances monstrueuses qui ont souillé, ravagé, dépouillé cet honnête homme ? Il ne lui reste plus ni intelligence, ni sentiment, ni justice, ni amour ; il ne lui reste plus que l'honnêteté apparente et la soumission aux enseignements de l'Eglise romaine. A qui la faute s'il se trouve en un si déplorable état d'esprit ? »

Depuis 1904, le gros et indigeste volume de Denifle s'est comme on le pense bien, monnayé en une certaine quantité de livres ou de pamphlets. Le livre de Mgr Baudrillard en est sorti et plus récemment l'ouvrage de M. L. Cristiani, docteur en théologie et professeur de dogme au grand séminaire du Mans, intitulé : *Luther et le Luthéranisme*.

On y retrouve toutes les accusations sur Luther que l'on était habitué à voir traîner dans la basse presse cléricale. Luther est le plus grossier des hommes, Luther est un ivrogne, un débauché.

Examinons quelques-uns de ces reproches.

M. Cristiani à la suite de Denifle (2), accuse Luther d'avoir pour mieux atteindre la foule, « popularisé sa doctrine par les plus infâmes gravures ». Il ajoute : « Le peintre Lucas Kranach n'avait pas craint de mettre son incontestable talent au service de cette haine et il avait exécuté nombre de planches d'après les indications de Luther. L'une d'elles représentait le pape en grand costume pontifical, assis sur un pourceau et bénissant de la main droite

(1) Chez Bloud Paris, 1908.
(2) « Luther fût l'inspirateur de neuf caricatures pour la plupart tout aussi obcènes...» Denifle, *Luther et le luthéranisme*, t. I, p. LXII.

un tas fumant d'immondices, qu'il a dans la main gauche, vers lequel le pourceau dirige son groïn. » Denifle a publié ces carricatures (1). La première est en effet du plus mauvais goût et en la voyant dans Denifle, j'en avais tiré comme feront cent autres, une conclusion défavorable à Luther. Mais le bon Père m'avait trompé. Luther n'est pas plus responsables de cette gravure malpropre que de toutes les autres qui pourraient mériter le même adjectif. Bien plus, il a formellement désapprouvé ces gravures qui scandalisaient le P. Denifle et M. Cristiani. Les gravures symboliques qui accompagnaient les pamphlets de Luther contre le pape et qui avaient en effet pour but d'atteindre la foule, avaient Lucas Cranach pour auteur. Luther veut, cela est certain, et cela est son vrai droit de penseur, exprimer énergiquement toute l'atrocité de l'abomination papale — mais il n'approuve pas la manière de Lucas Cranach. Ecoutez-le : « Maitre Lucas est un peintre peu délicat...» — Je ferai tous mes efforts, si je vis, pour que le peintre Lucas substitue à cette peinture obscène, une image plus honnête. » (Lettres des 3 et 15 juin 1545).

Est-ce assez formel ? Comment le P. Denifle qui prétend apprendre tant de choses aux téologiens, n'a-t-il pas connu ce texte ? Et comment M. Cristiani qui écrit sur Luther en France, n'a-t-il pas ouvert les *Mémoire de Luther,* par Michelet où il l'aurait trouvé ? (2)

Passons à un autre exemple. C'est une mode aujourd'hui parmi les néo-historiens du catholicisme que d'essayer de jeter un doute sur les mœurs de Luther. Il est sorti du couvent par ce qu'il était pressé de se marier. Ce prétendu réformateur n'était qu'un moine débauché.

Malheureusement pour eux, nous avons sur la moralité parfaite de Luther des témoignages peu suspects, je veux dire le témoignage du propre légat du pape à la diète de Worms, Aléander. Oui, Aléander lui-même a reconnu ou-

(1) On ne les retrouve pas dans l'édition française.
(2) Michelet, *Mémoires de Luther*, t. II, p. 118.

vertement « la vie exemplaire de Luther ». Il ajoute, il est vrai, que c'est « un piège de Satan pour tromper l'humanité, attendu que d'après St-Jérôme, « les hérétiques ont toujours été les plus artificieux et les plus hypocrites des hommes ». Mais l'aveu n'en est pas moins significatif. Aléander n'aurait pu accuser les mœurs de Luther devant les membres de la diète de Worms sans se déshonorer lui-même, car tout le monde savait à quoi s'en tenir.

Mais j'en viens à une accusation plus précise. Erasme après le mariage de Luther a répété un bruit sorti des sacristies, d'après lequel le premier enfant de Luther serait né 15 jours après son mariage. Le propos d'Erasme est cité dans tous les auteurs catholiques. Ils passent très rapidement sur le fait qu'Erasme, mieux informé quelques mois plus tard, s'est loyalement rétracté. (1). M. L. Cristiani, à la suite de Denifle, sans oser risquer rien de précis, donne à entendre que Luther s'est marié précipitamment pour couvrir par le mariage officiel une situation peu honorable.

Eh bien, précisions. Luther s'est marié le 13 juin 1525, et son fils aîné est né le 7 juin 1526, 12 mois après. Voilà le fait.

Ainsi s'évanouit toutes les calomnies contre Luther dès qu'on les fixe et qu'on y regarde de plus près.

Cela ne veut pas dire que la polémique catholique contre lui se modifiera d'ici longtemps. Il faudra des siècles peut-être pour changer ce triste état d'âme que nous constatons trop souvent autour de nous. Un exemple : Une femme auteur Mme Chabrier-Rieder écrit dans le *Mercure de France* (1906), pour rendre plausible le suicide de Luther, s'exprime ainsi sur son compte : « Esclave de ses sens, chassé de Wittenberg, disait-on à cause de sa conduite avec les femmes, il ne savait plus où trouver le repos. Il lui était arrivé de dire avec une

(1) Ukert, t. I, p. 189-192.

lassitude désespérée : « Le monde est saoûl de moi et je suis saoûl de lui. Le divorce se fera bientôt (p. 355).

Que Mme Chabrier-Rieder me permette de citer sur la vie privée de Luther un témoignage peu suspect. Erasme a dit de Luther : « On loue unanimement les mœurs de cet homme ; c'est un grand témoignage que ses ennemis même n'y trouvent pas matière à la calomnie (1) »

Quant à la parole découragée citée plus haut, pour rendre probable l'idée d'un suicide possible de Luther, Mme Chabrier-Rieder sait-elle dans quelles circonstances et à quelle date elle a été prononcée ? C'était en 1523, et Luther est mort en 1546 ! Luther était encore au ban de l'empire et excommunié, c'est-à-dire en péril de mort ; il écrit alors aux lieutenants impériaux présents à la diète de Nuremberg.... « Ma vie est peu de chose. Le monde a assez de moi, et moi de lui : que je sois sous le ban ou non cela est indifférent, mais ayez pitié du pauvre peuple, chers seigneurs ! » Et c'est ce cri de pitié qu'une femme retourne contre lui ! (2).

De même, nos compatriotes catholiques sont presque tous persuadés que Luther était un franc ivrogne. Ils n'en peuvent mais, on le leur a tant répété, et M. Cristiani comme Denifle lui-même ne dédaignent pas de diriger contre le réformateur cette arme démodée.

Eh bien, voyons. J'interroge les amis intimes de Luther et le plus délicat d'entre eux, Mélanchton, tous me témoignent de sa sobriété et même de ses excès de jeûnes.

J'ouvre sa correspondance, et je trouve une lettre comme celle-ci, écrite à un ami, Martin Gorlitz, qui lui avait envoyé de la bière : « Ta Cérès de Torgau a été heureusement et glorieusement consommée. On l'avait réservée pour moi et pour les visiteurs qui ne pouvaient se lasser de la vanter par dessus tout ce qu'ils avaient jamais goûté. Et moi, en vrai rustre, je ne t'en ai pas remercié encore, toi et ton Emilia. Je suis un οἰκοδεσπότης si négligent de

(1) Ukert, t. II, p. 5.
(2) *Mémoires de Luther*, t. I, p. 294.

mes affaires que j'avais oublié, que j'ignorais entièrement, que je l'eusse dans ma cave ; c'est mon serviteur qui me l'a rappelé. Salue pour moi tous nos frères, et surtout ton Emilia et son fils, la biche gracieuse et jeune faon. Que le Seigneur te bénisse et te fasse multiplier à milliers selon l'esprit comme selon la chair (15 janvier 1529).

Je le demande à tous ceux qui n'ont pas l'esprit faussé par les rancunes ecclésiastiques, n'est-ce pas là la lettre d'un brave homme qui sait apprécier ce que Dieu met de bon à sa portée sans attribuer à ces choses une importance qu'elles n'ont pas. Drôle d'ivrogne qui ne sait pas ce qu'il a dans sa cave ! Et pauvres réformateurs aussi. Sont-ils austères comme Calvin, on les taxera d'être atrabilaires, sont-ils naturels et entrain comme Luther, on les accusera d'ivrognerie et de débauche ! Il est vrai qu'ils ont cela de commun avec Jésus-Christ que les prêtres de son temps appelaient un mondain et un péager.

Mais nous n'avons pas fini avec la prétendue ivrognerie de Luther. Après 1529, quand il vit l'abus que le peuple riche et plus libre faisait de la bière, il disait dans ses propos de table : « Celui qui a brassé de la bière pour la première fois a été la peste de l'Allemagne.

Et ailleurs : « J'ai souvent maudit le premier brasseur de bière. » (1).

Pourtant, un des calomniateurs modernes de Luther, le Dr Majunke, dit que Luther boit chaque jour *onze quarts de vin exquis* ? Où a-t-il pris cela ? Dans une des dernières lettres écrites par Luther à sa femme, Luther lui dit : « Le prince m'a envoyé ½ hanap de vin de Rheinfall. J'en bois quelquefois avec mes compagnons. » Or, Luther et ses compagnons étaient en tout cinq personnes et un demi hanap comprend à peu près deux litres. Voilà la proportion infime qui est devenue chez Majunke les onze quarts de vin ! Et tout est l'avenant.

En résumé. Le livre de Denifle et celui de Cristiani, son

(1) *« Der erstlich bier gebrauen hat, ille fuit pestis Germania. » « Ego sæpius maledixi primo coctori Cerevisiæ. »* **Colloquia**, t. III, p. 325.

succédané, sont des monuments étranges de haine ecclésiastique et d'incompréhension humaine. Ils n'en auront pas moins été utiles, en ce qu'ils forceront, je l'espère, des historiens protestants à renouveler et à mettre au point les études sur Luther et le luthéranisme. Nous espérons fermement que la génération nouvelle verra surgir des travaux qui nous montreront le vrai Luther.

Nous comptons pour faire ce travail scientifique sur la nouvelle Faculté de théologie protestante de Strasbourg, qui est en train de renouer un beau passé de science indépendante et de foi libre. Nous avons déjà les beaux travaux de MM. Strohl, Hauter, Will, dont nos lecteurs apprécieront bientôt l'utile collaboration.

John Viénot

LES BASES DE L'ACCORD ANGLO-FRANCO-AMERICAIN

LA QUESTION DE RACE

Après la guerre, pendant laquelle les Anglais et les Américains se montrèrent loyaux alliés, on découvre que la tâche des deux nations n'est pas achevée. Nous croyons que pour établir et défendre les principes pour lesquels ces nations ont lutté, et pour aider à reconstruire la civilisation et la vie sociale dans un monde déchiré, appauvri, exténué par cette guerre longue et dévastatrice, l'Angleterre et la république américaine devraient être et rester *ad saecula saeculorum* bonnes et fermes amies. Tout cela est vrai ; la loyale amitié entre les Etats-Unis et l'Angleterre ne saurait être trop ferme, trop étroite, trop durable. Mais, pourquoi la limiter à ces deux nations ? Pourquoi toujours ce petit air protecteur et condescendant envers tous les autres peuples du globe ?

A ce propos, on fait toujours appel à l'existence d'une prétendue solidarité de race, celle de la race anglo-saxonne. Aussi oppose-t-on le caractère et le tempérament anglo-saxon à ceux que l'on appelle le caractère et le tempérament latins. Et les uns sont aussi sympathiques que les autres.

Que l'on me pardonne de répéter des choses que tout le monde sait très bien, mais que l'on ne met pas toujours dans leur propre lumière.

D'abord l'Anglais se pique d'être de race pure, celle qui s'appelle l'anglo-saxonne. Je tâcherai de faire voir qu'à cet égard nos « cousins » anglais aussi bien que grand nombre de nous autres Américains, se trompent. Si l'on veut donner aux habitants de l'Angleterre un nom à peu près exact et composé de deux mots seulement, ce devrait être celui d'Anglo-Normands, mais celui-là même ne dirait pas toute la vérité.

Au commencement des temps historiques, les habitants des Iles Britanniques étaient des Celtes, divisés en différentes tribus, Irlandais, Gallois, Ecossais, Pictes, etc... La race celtique occupait aussi une grande partie de l'Espagne et de la France, et plus tard les Celtes se sont emparés de territoires étendus en Italie même. Cette race se trouve encore presque dans sa pureté primitive, dans les montagnes de l'Ecosse, en Irlande, au pays de Galles, et en Bretagne.

Pendant le premier siècle avant Jésus-Christ, les Romains, sous Jules-César, conquirent l'Angleterre comme ils avaient déjà conquis la Gaule. Pendant environ cinq siècles, il y eut dans la Grande-Bretagne des garnisons romaines et tout le mécanisme de la domination civile qu'exerçait l'empire de toutes ces provinces. Est-ce à croire qu'après cette longue domination latine les tribus de l'île restaient encore purement celtiques ?

Vers le milieu du cinquième siècle de l'ère chrétienne, les Romains durent rappeler leurs légions des provinces lointaines pour défendre la Ville Eternelle contre les multitudes barbares qui l'attaquaient. Les tribus germaniques demeurant aux bords de la mer Baltique saisissant l'occasion d'occuper de nouvelles terres dans les provinces romaines ainsi abandonnées, acceptèrent très volontiers l'invitation des Celto-Romains — si du moins ils attendirent une invitation — de venir à l'aide de ceux-ci contre les Celtes encore barbares qui habitaient les montagnes du pays de Galles et de l'Ecosse. Mais c'était encore l'histoire du chameau qui avait su faire entrer le bout de ses pieds dans la tente de l'Arabe, là où étaient entrés les pieds le corps entier n'a pas tardé à les suivre. Les tribus germaniques, dont les Angles et les Saxons faisaient partie, une fois entrés dans leur Terre Promise, décidèrent d'y rester.

Voilà déjà une race mixte, Celto-Romano-Teutonique. Pendant les six cents ans, à peu près, qui ont séparé l'arrivée des Teutons de la Conquête Normande, il est venu dans la Grande-Bretagne, des Suédois et grand nombre de Danois. Ces scandinaves venaient d'abord piller le pays, et puis rentraient avec leur butin dans leur péninsule septentrionale. Mais ils se sont trouvés si bien dans l'île britannique que bientôt, eux aussi, se sont établis en permanence. Dans les comtés actuels de l'Est les envahisseurs scandinaves vécurent bien des années sous leurs propres lois. Même de nos jours, les Anglais du Yorkshire et les Ecossais des « *Lowlands* » restent encore presque purement scandinaves de sang, et sont très différents des autres habitants de l'île.

Il y avait déjà force Normands en Angleterre avant que Guillaume ne commençat d'y jeter des regards de convoitise, ce qui rendit très facile l'établissement du pouvoir normand dans le pays conquis.

Edward Freeman, dans son « Histoire de la Constitution Anglaise », s'efforce de persuader ses lecteurs que la Conquête Normande n'a changé d'aucune manière le caractère essentiel et inhérent de la race « anglo-saxonne », vu, dit-il, que les Normands étaient des Scandinaves, apparentés aux Teutons, et que leur long séjour en France ne les avait guère changés. A l'appui de ce raisonnement, il écrit :

« Bien des fois, étant en Normandie, je me suis étonné de la ressemblance entre les Normands et les gens du comté anglais de Kent. Je me suis figuré que ces Normands-là étaient en vérité des hommes du Kent, qui, s'étant trouvés en France, avaient pris la mauvaise habitude de parler français ».

Tout cela est bien joli, est-ce vrai ?

Pendant environ un siècle et demi, quatre générations de Normands au moins avaient vécu en France et s'étaient mariés avec des Françaises. Cela a bien dû introduire dans le sang scandinave de ces hardis aventuriers venus du Nord quelques gouttes de sang français, à l'exception, bien entendu, de M. Freeman. Ces Normands avaient, même au temps de la Conquête, la vigueur et la hardiesse des Scandinaves jointes à la finesse et la politesse que l'on reconnaissait aux Français. M. James Russel Lowell dans son étude de Chaucer et ses œuvres, a dit :

« A cette époque, le levain normand a travaillé le pain de ménage saxon ».

Comment cela serait-il possible, si les Normands étaient en tout semblables aux « anglo-saxons » ?

Quant à cette ressemblance avec les hommes du Kent, elle a peut-être une autre cause. C'est dans les comtés de Kent et de Lincolnshire qu'ont fixé leurs demeures la plupart des Huguenots français qui se sont réfugiés en Angleterre à cause des persécutions dirigées contre eux au seizième siècle. La reine Elisabeth, en savante administratrice, encourageait cette immigration du pays voisin, parce que la majorité des réfugiés étaient ouvriers habiles, tisseurs de soie, fabricants de verreries, de vitraux, de chandeliers de cire. Pour les aider à continuer à développer leur industrie, qui devait être une réelle contribution à la prospérité de leur pays adoptif, la reine donna permission aux tisseurs de soie de dresser leurs métiers dans la crypte de la cathédrale de Cantorbery, là aussi elle leur

permit de pratiquer leur religion selon les rites de l'Eglise dite réformée, c'est à dire « Calviniste ». Et jusqu'à nos jours cette permission n'a jamais été révoquée ; jusqu'à nos jours les voûtes de cette crypte « normande » ont retenti des prières en français et des psaumes de Clément Marot. N'est-il pas probable que cette ressemblance notée par M. Freeman entre les habitants des deux côtés de la Manche, s'explique en partie au moins par l'entrée et le séjour séculaire des réfugiés français du seizième siècle dans les comtés anglais en question ?

Dans le comté de Lincolnshire et même à Londres, les gens qui pratiquaient d'autres métiers ont reçu des secours et de l'encouragement, et avec le temps leurs descendants sont devenus Anglais, et la majorité d'entre eux a même oublié leur origine française.

Pendant la lutte entre Charles Ier et son Parlement, celui-ci dit que la Chambre des Députés (*House of Commons*) serait moins réfractaires, « sans ces Huguenots *pestilents* des comtés de l'Est ». Et la guerre enfin venue, Cromwel a recruté la plupart de ses « *Ironsides* » parmi ces mêmes « pestilents ».

Au dix-septième siècle encore, après la Révocation de l'Edit de Nantes, autre influx de réfugiés français en Angleterre et aussi dans les colonies du Nouveau-Monde. Pendant la Révolution française encore une immigration. Beaucoup des « émigrés » comme on les appelait en France, sont rentrés dans leur patrie, sous Napoléon et à la Restauration des Bourbons, mais un assez grand nombre sont restés en Angleterre. Et avec toutes ces immigrations « latines » les Anglais continuent à se piquer d'être une race pure et homogène, l'anglo-saxonne !

On parle des Etats-Unis comme pays anglo-saxon. Voyons ce qu'est ce peuple qui s'appelle « américain ». On parle toujours des Puritains et des Pélerins anglais qui ont colonisé la Nouvelle-Angleterre en oubliant tout à fait que ce n'étaient pas là les seuls colons, même au dix-septième siècle qui soient venus créer sans le savoir, une nouvelle nation, un nouveau continent (1). J'ai montré que les Puritains et les Pélerins étaient de race déjà mixte. Et de plus, parmi cette petite compagnie qui a établi ce pacte célèbre, dans la cabine du *Mauflower*, au mois de décembre de l'an 1620, il y avait une proportion considérable d'huguenots, réfugiés en Hollande, qui s'étaient réunis aux Pélerins anglais, pour aller avec eux, chercher dans les régions sauvages du Nouveau Monde la liberté religieuse et civile. La « *Puritan maiden* » Priscilla de Longfellow fut

(1) Voir la brochure de M. John Viénot, *Le sang français en Amérique*.

en vérité Priscille Moulins, fille d'une famille française et huguenote, qui était venue à Plymouth sur le « *Mayflower* ».

Même avant notre révolution, il y avait dans le New-Jersey et le Delaware, des Suédois, dans l'ouest de la Pennsylvanie, des Moraves, dans la province de New-York des Hollandais et des Allemands du Palatinat, et dans chacune des treize colonies anglaises un grand nombre de huguenots. On a dit que, si toutes les familles d'origine française qui se trouvent aujourd'hui dans certaines régions de New-York et du New-Jersey, et qui portent des noms français défigurés, par traduction ou par prononciation incorrecte, quittaient ces pays, ceux-ci deviendraient à peu près déserts, tant était grand le nombre des huguenots qui s'y étaient établis au temps où ces états faisaient encore partie des possessions anglaises en Amérique.

Au commencement de la Révolution, les Huguenots et les descendants de Huguenots se sont montrés patriotes dévoués et actifs d'un zèle assidu et intelligent. La première contribution considérable au « coffre de guerre » révolutionnaire (vingt deux mille dollars, cent dix mille francs) est venue des Manigault, de la Caroline du Sud. On attribue à un pasteur huguenot de la Caroline du Nord la fameuse « Déclaration de Mecklenburg » faite, à ce que l'on dit, quelque treize mois avant celle qu'adopta le Congrès Continental le 4 juillet 1776. Tout le monde connaît l'histoire de la chevauchée de Paul Revere (Révère), orfèvre de Boston, à la veille de la bataille de Lexington (19 avril 1775). De même, Faneuil Hall, à Boston, « le Berceau de la Liberté », accuse très clairement l'origine de son donateur Peter (Pierre Faneuil. Les Bowdoin (Baudoin), les Marion, les Sévier, les Laurens, noms justement célèbres dans notre histoire révolutionnaire ; sont tous de la même provenance française.

Parmi les hommes d'Etat, les juristes et les diplomates de cette époque, et de la période d'organisation de la nouvelle République, se trouve John Jay, dont la famille est venue de France en Amérique bien des années avant la Révolution. Jay fut successivement membre du Congrès continental, membre du Congrès colonial de New-York, un des Commissaires qui ont signé à Paris le traité par lequel la Grande-Bretagne a reconnu l'indépendance des Etats-Unis, gouverneur de New-York, et premier président, nommé par Washington, de la Cour suprême du pays, un des plus habiles et des plus fidèles parmi les patriotes de son temps. Un autre des géants de la même époque était Alexandre Hamilton. Son père était un marchand écossais, et sa mère Rachel Fawcett (Faucette), la

fille d'une famille française, établie aux Antilles. Hamilton était un des aides de camp de Washington, avec Adams et Madison ; il a défendu la Constitution contre les attaques de ses ennemis, et surtout, il fut notre premier ministre des finances presqu'à lui seul il a établi notre système financier sur une base ferme qui inspira aux nations étrangères du respect pour la jeune nation. Le rédacteur définitif de la Constitution des Etats-Unis, adoptée en 1787, selon le journal de Madison, qui y consigna toute l'histoire de la Constitution, Gouverneur Morris, dont la mère était de la famille des Gouverneur, venus en Amérique peu après la Révocation de l'Edit de Nantes. On attribue à Morris le style clair qui a fait de notre Constitution un document très facile à saisir donnant peu de peine aux juges de notre Cour Suprême qui l'interprêtent pour rendre leurs décisions.

Beaucoup d'autres familles bien connues dans notre histoire pour les services qu'elles ont rendus à la Société, à la politique, à la religion, à la science, à l'éducation, portent des noms français, transformés par une orthographe incorrecte, par une mauvaise prononciation ou par une traduction anglaise.

Dans la première catégorie se trouvent les Averill, les Avery, les Bayard (Baird, Bair, etc...), les Grinnell, les Vittum (Vieux-temps), les Ballou, les Maury. De la dernière, l'exemple le plus notable est le nom de Greenlaaf. C'était le nom de la grand'mère paternelle du poète Whittier, qui a écrit à ce propos :

« The name the Gallic exile bore,
« St. Malo, from they ancien port
« Became on bleak New England's shore
« Greenleaf for Feuilleverte ».

. . . . . .

« And wisely choose, and bravely hold
« Thy faith, unswered by cross or crown,
« Like the stout Huguenot of old
« Whose name to thee comes down ».
« A name ».

John GREENLEAF WHITTIER.

« Le nom que l'exilé gaulois apporta de ton port ancien, Saint-Malo, est devenu sur la morne côte de la Nouvelle-Angleterre Greenleaf, au lieu de Feuilleverte... Choisis bien, tiens fortement ta foi, sans la changer sous la menace de la croix ou par la promesse d'une couronne, comme le hardi Huguenot d'autrefois, dont tu as reçu le nom ».

Le nombre des Huguenots, en Amérique, au commencement de la Révolution fut si grand, qu'il n'y a presque aucune famille habitant une des colonies anglaises avant la Révolution qui n'ait dans ses veines au moins quelques gouttes de sang français. Il y en a même beaucoup qui, à leur insu, sont de sang purement français.

Pourquoi a-t-on si généralement oublié le rôle important des colons français dans la création de notre nation ? D'abord pour les causes déjà mentionnées, la traduction ou la mauvaise prononciation de leurs noms, mais, chose plus importante encore, parce que ces colons en venant en Amérique, ont tout à fait abandonné l'idée de rentrer en France. La monarchie les avait rejetés. Or au seizième siècle, et encore plus au dix-septième, la monarchie française se présentait à l'imagination du monde comme une chose essentielle et éternelle. En prédire le renversement eût paru le rêve d'un insensé. Même les écrivains qui, à leur insu, préparaient l'esprit français pour la Révolution, n'auraient pu croire qu'une telle révolution fût possible. Les réfugiés français en Amérique se préparaient donc à rester, à y établir leur demeure, et à devenir membres de la communauté où ils se trouvaient. Jamais ils n'ont été « Franco-Américains » ; ils se sont faits si entièrement Américains que même la majorité de leurs propres descendants ont oublié leur origine et se déclarent fièrement « Anglo-Saxons ».

Les voyageurs et les chasseurs qui s'étaient établis dans la Vallée du Missisipi se trouvèrent d'abord outragés lorsque Napoléon vendit leurs territoires aux Etats-Unis. Mais ils se sont bientôt résignés à leur nouvelle condition ; et, bien que l'on parle encore français dans la Louisiane, il ne se trouve nulle part des Américains plus loyaux que ces descendants des voyageurs et des explorateurs français du dix-septième siècle ou que ceux des Acadiens chassés de la Nouvelle-Ecosse au dix-huitième. Les noms français que l'on trouve dans le Minnesota, Wisconsin, l'Indiana, et l'Illinois, rappellent à tout le monde l'occupation française de ces régions avant la séparation des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne : Eau Claire, Fond du Lac, Prairie du Chien dans le Wisconsin ; St-Cloud, Duluth, dans le Minnesota ; La Salle, Joliet, en Illinois ; Terre Haute, Vincennes, dans l'Indiana. Et même aux frontières du Nord-Ouest des noms français Nez Percés, Pend d'Oreille, dans l'Idaho font voir jusqu'où les explorateurs et les missionnaires jésuites de la France ont poussé leurs travaux et leurs voyages.

Ainsi peut-on voir que dès le commencement, notre pays est loin d'être purement anglo-saxon. Notre race est depuis les

premiers jours un mélange ethnique. Ce qui fait notre unité c'est une communauté d'idées et d'aspirations.

Mais, dit-on, si la race est mixte, les idées et les institutions sont d'origine anglaise, car l'aspiration vers la liberté civile et religieuse s'est manifestée parmi les races teutoniques avant toutes les autres.

Voyons si cela est vrai, ou si ce n'est plutôt une autre superstition qui paraît vraie parce que depuis longtemps on l'accepte sans en faire la critique. Certainement la conduite de l'Allemagne depuis quelques cinquante ans ne confirme pas l'opinion courante que l'amour de la liberté est innée, indéracinable, chez toute nation d'origine teutonique.

Parce que les Anglais ont réussi les premiers à établir et définir les pouvoirs de leurs « Commons », on a cru qu'ils ont été les premiers à concevoir l'idée de la liberté civile et du droit des gens qui n'appartenaient pas pas à la noblesse de faire écouter leur voix et leur volonté dans les affaires publiques. Au Moyen-Age même, les représentants du Tiers-Etat faisaient partie du corps législatif et des conseils royaux en France. En Espagne, dans le royaume de Léon, les représentants de la bourgeoisie furent admis aux *Cortès* en 1188, et les annales des Cortès de la Castille font mention de la présence des députés bourgeois en 1250. Or, ce ne fût qu'en 1265 que Simonde Montfort a fait rassembler la première *House of Commons* (Chambre des Députés) en Angleterre. Il est vrai qu'en Espagne surtout, sous les rois de la Maison d'Autriche, et en France, sous les Bourbons absolus, la bourgeoisie a presque tous les droits reconnus antérieurement, mais la même chose n'est-elle pas arrivée sous les Tudor, en Angleterre ? Aucun Bourbon, pas même l'Espagnol Philippe II lui-même, n'a gouverné la France ou l'Espagne plus absolument qu'Henri VIII n'a fait en Angleterre, et ses deux filles, Elisabeth et Marie, furent à peine moins arbitraires que leur père. Ce n'est que par une suite de révolutions que les Anglais ont réussi à limiter le pouvoir de leurs rois, et à faire de leur Parlement surtout de leurs *Commons*, le vrai pouvoir qui gouverne le pays.

Au dix-septième siècle les Anglais ont pris l'habitude des révolutions, comme les Français et les Américains l'ont prise au dix-huitième. Les Anglais, pour la plupart, raisonnaient très peu, ils agissaient, réclamant les droits d'autrefois reconnus aux Anglais, mais enlevés par la tyrannie des Tudor, et des Stuart. Les Américains réclamaient, eux aussi, les droits qui leur appartenaient comme sujets de la Grande-Bretagne, mais de plus, ils raisonnaient sur les droits des hommes comme

êtres humains, empruntant leurs formules politiques aux « philosophes » français du dix-huitième siècle, en même temps qu'ils en tiraient d'autres des chartres, des lois et des actes du Parlement anglais.

Tous nos chefs révolutionnaires étudiaient et s'assimilaient les œuvres des grands penseurs français ; leurs contemporains. James Otvis, avant d'écrire son « Contrat Social » avait étudié le traité du même titre écrit par Jean-Jacques Rousseau. Washington et Madison lisaient et admiraient Montesquieu, tandis que Jefferson n'a pu s'empêcher de laisser entendre quelques échos de Voltaire dans la « Déclaration de l'Indépendance ». En effet, jusqu'à sa mort et de temps en temps même à nos jours, on a continué à lui reprocher son adhésion aux idées du penseur français.

L'organisation mécanique et les apparences extérieures de notre gouvernement ressemblent beaucoup à celles du gouvernement anglais ; mais l'esprit, encore plus que ses auteurs ne s'en rendaient compte, dérive de l'esprit français. Il y a dans les documents officiels de Washington quelque chose de « Johnsonien », pour ce qui regarde le style, mais il s'y trouve une largeur de pensée qui n'est certainement pas caractéristique de l'intelligence anglaise du dix-huitième siècle. Il est bien vrai que Burke, les Pitt, et certains autres de leurs collègues plaidaient devant le Parlement anglais la cause des colonies américaines, mais ces hommes furent des exceptions qui faisaient ressortir encore plus l'étroitesse d'esprit de Georges III et de ses ministres.

La souplesse du style de Franklin et de Jefferson ne ressemble guère au style de Washington et encore moins à celui de leurs contemporains anglais. Dès l'appariton de Franklin à la Cour française, on remarqua que c'était là un homme d'un type absolument nouveau, inconnu jusqu'à ce moment. Dans presque tous les écrits de la Révolution et de la période d'organisation, on retrouve le goût du raisonnement abstrait, et même quelques locutions à peine changées en route, de leurs modèles français.

Depuis l'annexion des Etats de la côte du Pacifique, il y a un grand nombre de gens d'origine espagnole parmi les habitants de notre pays. Dans le bassin du Missisipi se trouvent des Allemands chassés de leur patrie par la Révolution manquée en 1848. Des immigrants scandinaves et bohémiens ont fixé leurs demeures dans le Nord-Ouest. Dans les grandes villes, il y a des gens de toutes les races et de toutes les nationalités du monde. A cause de cette variété des habitants du pays, cer-

tains étrangers ont pris dernièrement l'habitude de dire que nous autres Américains nous ne formons pas une nation, mais seulement ce qu'ils appellent un « aggrégat ». Je crois que les noms qui se trouvaient sur les listes de nos blessés et de nos morts pendant le temps où nous partagions les travaux et les dangers de la Grande Guerre, ont persuadé aux plus incrédules, si même ils ont lu ces listes, que déjà nous avons fait des progrès dans notre tâche d'absorber et d'assimiler les nombreux éléments de notre population variée. Il nous reste encore beaucoup à faire. Et pour achever notre tâche, il nous faudra infiniment d'intelligence, de courage, d'imagination, de sympathie fraternelle. Mais tout cela viendra avec du temps et de la patience.

Je crois qu'il est évident pour qui veut penser, que ni les Français, ni les Espagnols, ni les Portugais, ni les Italiens, ne sont de race « latine », laquelle est aussi mythique que la fameuse race « anglo-saxonne ». Le temps est venu de nous débarrasser de ce mythe suranné, et de chercher un lien international dans les idées et les aspirations communes à toutes les races qui pensent et qui aspirent à une civilisation intelligente et humaine.

Les Anglais, et beaucoup d'Américains n'ont pas su reconnaître dans les [illegible] leurs parents de race et de tradition, à cause des préjugés nés des guerres dynastiques, et cultivés par ceux qui ont trouvé leur profit à pêcher en eau trouble.

Une vraie connaissance réciproque des races dites anglo-saxonnes et de celles que l'on nomme latines — les unes aussi mythique que les autres — nous conduira à faire une alliance plus intime et plus organique qu'aucune « Ligue des Nations », alliance ou ligue que ni les querelles des hommes politiques intéressés, ni la stupidité et l'entêtement d'une élection présidentielle, ne pourront détruire ni empêcher, ce sera une vraie Ligue des Nations et non pas quelque chose d'artificiel, dressé selon les intérêts des diplomates égarés dans les labyrinthes de leurs *prétentions*.

UN AMÉRICAIN.

UN ÉTAT DANS L'ÉTAT

Les pasteurs de Marseille racontaient en décembre dernier à l'auteur de cette note, avec quel ensemble les enfants protestants de cette ville leur récitaient le cliché bien connu... Les protestants formaient un état dans l'Etat, Richelieu a donc eu de bonnes raisons de les abattre...etc.

En fait, les garanties accordées par l'Edit de Nantes, villes de sûreté, organisation des églises, etc., étaient pour les protestants *alors* la condition *sine qua non* de leur liberté. Quand ils les eûrent perdues, ils étaient livrés d'avance à leurs persécuteurs. En prenant La Rochelle, Richelieu a fait possible la Révocation. Ce fut une erreur politique aujourd'hui évidente.

D'autre part, où est-il l'Etat dans l'Etat sinon dans cette Eglise catholique dont la puissance politique, sociale et religieuse étouffe d'avance le jeu de la liberté.

On aura une idée de cette puissance qui pèse encore aujourd'hui si lourdement sur les destinées françaises, rien qu'en lisant la note qui suit :

1689. *Etat du revenu des ecclésiastiques de France présenté au roi en* 1689.

Il y avait : 19 archevêchés, 109 évêchés, 140,000 cures, 1350 abbayes d'hommes, 2400 prieurés, 256 commanderies de Malte, 25 couvents de St-Lazare, 700 couvents de Cordeliers, 557 abbayes de religieuses et 1500 couvents de différents ordres. Les ecclésiastiques de France possédaient 9000 *places, châteaux* et *maisons ayant droit de haute moyenne et basse justice*, 259.000 métairies, 38.000 arpents de vignes. Le revenu annuel s'élevait à 268 millions de livres.

L'Etat dans l'Etat, le voilà.

(B. d'Orléans, ms. n° 387.

Une citation biblique

de M. Georges Goyau

On lit dans le *Témoignage* :

Monsieur le Directeur,

Je suis probablement un des rares amateurs de belle littérature qui ait eu le courage de lire jusqu'au bout le discours de M. Goyau à l'Académie française. Cette copieuse apologie du catholicisme est du reste beaucoup moins intéressante en ce qu'elle dit, qu'en ce qu'elle ne dit pas.

Toutefois j'y ai trouvé une perle : « *L'apôtre*, affirme M. Goyau, *a dit qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies.* »

J'avoue que je ne connais pas le passage biblique dont il est fait mention. Est-ce ignorance ? ou négligence ? Je ne sais. Je serais donc bien reconnaissant à celui d'entre les lecteurs de ce journal qui voudrait bien me donner quelques éclaircissements sur ce sujet. E. Roehrich.

Notre collègue M. E. Roehrich se vante un peu. Le discours académique de M. G. Goyau a été très lu et il mérite de l'être, car il est un indice révélateur de la mentalité de beaucoup de Français à l'heure actuelle. Les protestants qui l'ont négligé ont eu bien tort.

Mais M. Goyau ne s'est pas trompé et S. Paul a très bien dit : « Il faut qu'il y ait des hérésies afin qu'on voie quels sont les bons parmi vous », c'est-à-dire, afin que la vérité soit appelée à se manifester par la lutte même des idées. (1 Cor. XI, 19). Cela veut dire au fond : qu'on laisse les

âmes libres. La vérité triomphera. Il est à jamais regrettable que l'Eglise catholique n'ait pas compris ce principe. De *l'erreur* à la suite d'Augustin, elle a fait un *crime* et, par là, elle a déchaîné les persécutions, allumé les bûchers, dévasté des provinces, ruiné la France par les guerres de religion et les suites de la Révocation de l'Edit de Nantes...

Les églises protestantes ont eu, elles aussi, quelques réminiscences de l'enseignement catholique sur ce point, et la plus fatale de toutes est celle qui dressa le bûcher de Servet.

Mais ce sera l'honneur de Luther d'avoir retrouvé un principe sur lequel tous les protestants sont aujourd'hui d'accord.

Luther est revenu à la tradition chrétienne en refusant de *faire de l'hérésie un délit* et c'est lui, chose piquante, que M. Goyau aurait dû citer. Luther disait des hérétiques : « Qu'on les laisse donc prêcher comme ils veulent et contre qui ils veulent car, je l'ai dit, il faut qu'il y ait des sectes ! » Des sectes, oui, des hérésies, des manifestations de la pensée religieuse libre, des efforts qui s'accompagneront peut-être d'erreurs à corriger, mais qui prépareront le progrès religieux. « *Oportet hereses esse* », c'est un mot protestant et biblique qui proclame le beau don que Dieu a fait aux âmes, celui de la Liberté.

COMPARAISON

« C'est l'éternel honneur du peuple romain que dans ces extrémités formidables (les querelles furieuses des partis), personne, patriciens ou plébéiens, n'ait eu l'idée de renoncer à une liberté si turbulente, si périlleuse, qui remplissait leurs ennemis d'espérance, *pour chercher le repos et le salut dans le despotisme.* »

AMPÈRE

CHARLES CUVIER

1798-1881

(suite et fin)

CHAPITRE III

Vie de famille.— Crise intérieure

La mort de sa femme, le 13 août 1834, et la perte de deux enfants, ébranlèrent la santé de Cuvier et provoquèrent chez lui une crise morale qui dura cinq ans. Un passage de la brochure : « *Ombres et lumières* », fait allusion à cette période de sa vie :

« Il est une angoisse de l'âme, plus douloureuse que toutes les » autres souffrances : c'est l'angoisse de la conscience, réveillée »par l'Esprit de Dieu, brûlée jusque dans ses entrailles par le » sentiment du péché, par la crainte du jugement, par la pers- » pective effrayante d'une perdition éternelle... Tristesses in- » définissables, pensées sombres, mélancoliques, idées fixes, » superstitieuses, troubles de tous les sentiments, dépouillement » des affections les plus saintes et les plus douces, sécheresse » absolue du cœur, peur de Dieu, dont chaque parole apporte » la condamnation, qu'on n'ose et ne peut plus prier, tout en » priant incessamment par des soupirs inexprimables, isole- » ment complet de l'âme qui se sent seule dans l'univers, » abandonnée et maudite, obsédée de rêves sinistres, toujours » en face de la mort et privée de toute espérance, jugée impi- » toyablement ou flattée mensongèrement par des consolateurs » fâcheux, ignorants de tous ces mystères ; tel est le supplice » ineffable d'une conscience bourrelée, que Dieu fait passer au » creuset pour la dégoûter du péché, la régénérer jusqu'au fond,

» lui faire expérimenter, en la consolant par la foi, la réalité » de sa grâce et la joie de son grand salut. »

Peu après la mort de sa femme, Cuvier partit pour « le » Pays ». En octobre, retour solitaire à Strasbourg :

« Je devins de plus en plus incapable de préparer mes leçons; » et un jour, conduit de force à l'Académie par deux amis, je » donnais ma démission en pleine chaire et revins chez moi » dans un état de crise effrayant. On me conduisit en plein » hiver, par le froid intense de janvier (1835), au Ban-de-la- » Roche. Croyant bien faire, on me fit monter le dimanche, » par les neiges, au Champ-du-feu (1098 m), jusqu'au Hohwald, » et j'eus dans la forêt une crise effroyable de désespoir. Enfin » un ami, dont le cœur miséricordieux savait user de ménage- » ments délicats, me ramena lui-même au Pays. »

Il y retrouva ses enfants.

Au printemps 1835, Cuvier fit un séjour à Paris, où l'appelait la sollicitude maternelle de Mme Georges Cuvier. On essaya de le distraire ; « Rendez-moi mon Dieu, disait-il, et je serai guéri ! » Il tenta tout pour retrouver Dieu :

« Je me fis conduire à l'église catholique, pour tâcher de prier....»

En janvier 1836, à Strasbourg, Cuvier reçut la visite de son ami Louis Goguel, de Ste-Marie-aux-Mines.

« Pendant qu'il était chez moi, j'eus une crise violente de de- » sespoir. Il devint comme inspiré et me dit avec une énergie » vibrante et une assurance de prophète : « Cuvier, je t'annonce » de la part de Dieu que tu seras bientôt soulagé et que tu re- » trouveras la paix. » Frappé de ces paroles et du ton inexpri- » mable dont elles étaient prononcées, je fus un peu calmé. »

Il hésitait à communier ; après d'affreux combats intérieurs, il se surmonta en se disant : « Plutôt périr en m'approchant de Dieu qu'en m'en éloignant. »

Il lut un vieux livre allemand, intitulé « Paraclet », composé de petits paragraphes philosophico-religieux, ayant pour but la consolation des âmes. Cuvier le traduisit ; dans une seconde édition, il ajouta à chaque paragraphe un passage biblique, et y donna pour titre : « *Consolations et Conseils de l'expérience.* » (1)

(1) Il eut 15 éditions ; et des traductions en allemand, en hollandais, en slave et en wende.

« Je souffrais toujours beaucoup et j'avais des angoisses inex-
» primables qui me poussaient à prier... dès que je cessais de
» prier, la souffrance revenait... je sentis que cette souffrance
» était un avertissement... pour me rappeler au chemin de
» la foi, comme on fait sentir le mors à un cheval rebelle,
» jusqu'à ce qu'il rentre paisiblement dans la direction que
» lui imprime son cavalier. Ce fut pour moi un trait fécond
» de lumière ».

«... Je m'exerçais pratiquement à visiter des malades et à
» prier avec eux ; ils trouvaient mes prières pleines de force,
» parce qu'en priant pour eux, je priais en même temps pour
» ma pauvre âme tourmentée. »

Cuvier ne se croyait plus digne de monter en chaire ; ses amis surmontèrent sa résistance. Il reprit peu à peu son activité.

« A l'aide des promesses de Dieu, auxquelles je me cramponnais sans cesse, et de prières incessantes pour moi, pour les
» miens, pour tous les hommes, que son Esprit me mettait au
» coeur, avec le besoin d'activité chrétienne pratique, Dieu
» m'avait rendu la confiance et l'espérance. »

En 1839, Cuvier épousa sa belle-sœur, Pauline Peugeot (1), qui avait pris soin de ses enfants pendant ces cinq années de maladie ; il s'établit rue de l'Ail, 16.

Une vie nouvelle et une vaste activité s'ouvraient alors devant lui

CHAPITRE IV

Les Œuvres

Les oeuvres ont occupé dans la vie de Cuvier une place prépondérante ; on a peine à réaliser qu'un professeur de l'Académie ait pu mener de front autant d'occupations absorbantes.

En 1828, Guillaume Monod (2). passa à Strasbourg.

« C'est lui qui donna l'impulsion à mon activité chrétienne ;
» tout de suite après son départ, j'organisai avec quelques étu-
» diants des réunions pour étudier la Bible et prier ensemble ».

(1) Pauline-Charlotte Peugeot, née en 1808, morte à Montbéliard en 1903.

(2) « En 1843, une parente de ma femme m'écrivit, pour me faire con-
» naître l'état d'esprit de Guillaume Monod, et les lumières surnaturelles
» qu'il disait recevoir de Dieu. Je la mis fortement en garde contre toutes

Pendant l'hiver rigoureux de 1830-1831, Cuvier fut nommé inspecteur des pauvres, et le resta jusqu'en 1870. Il organisa des distributions gratuites de soupe.

Strasbourg, au commencement du 19e siècle, fut profondément touché par le réveil religieux qui venait d'éclater en France. Un des facteurs du renouveau religieux en Alsace, fut, en 1819 un séjour à Strasbourg d'Ami Bost et du pasteur genevois Empaytaz. On les accueillit avec une certaine défiance :

« Certaines personnes, que consume un orgueil spirituel presque aussi excessif que leur zèle religieux, veulent fonder une » église nouvelle.... et blâment avec amertume l'ancienne... » une étrange inquiétude s'empare des esprits : tout semble en » voie de se transformer, même dans le monde des âmes. Mais » jusqu'à l'accomplissement d'une nouvelle naissance, qui dira » les douleurs que nous traverserons ? Que résultera-t-il de ce » travail de fermentation spirituelle ? » (1).

Quatre partis se trouvaient en présence : *Les rationalistes*, en réaction, après la Révolution, contre le luthéranisme du 18e siècle et qui eurent en Blessig et en Haffner leurs représentants les plus célèbres ; les *luthériens* qui formaient l'extrême droite conservatrice ; les *piétistes* et le nouveau *mouvement libéral*.

Toutes les sympathies de Cuvier allaient aux piétistes, dont le chef autorisé à Strasbourg, fut le pasteur François Haerter ; En 1836, Cuvier fit un cours d'histoire pour dames et en consacra le bénéfice au Dienerinnenverein ou *Union des servantes des pauvres*, fondé par Haerter, et qui fut le berceau de la *Maison des diaconesses* (fondée le 15 décembre 1839).

La même année, Cuvier fut nommé président de l'*établissement du Neuhof*, maison d'éducation pour enfants pauvres, aux portes de Strasbourg. Il présida pendant 36 ans la fête annuelle de l'établissement, et y prononça le discours d'usage. Il publia une Notice historique sur cet établissement (1825 à 1837).

» les tentations dont elle pouvait être l'objet. Elle montra ma lettre à Monod, » qui me remercia des bons conseils que je donnais à ma parente, et m'ex- » posa dès lors lui-même, dans une correspondance suivie, qu'il a continuée » jusqu'à ce jour, ses expériences et ses doctrines. Je lui fis toutes les ob- » jections qu'on lui fait encore aujourd'hui, m'appuyant toujours sur la » Bible, et je n'ai cessé jusqu'ici, c'est-à-dire pendant 35 ans, d'examiner » sérieusement et dans un esprit de prière, tout ce qui concerne cette affaire. » Dieu connaît ma sincérité, mes intentions et mes prières, ainsi que les bé- » nédictions que j'ai retirées de mes rapports d'amitié avec celui de tous les » chrétiens le plus rempli de l'Esprit de Dieu que j'aie rencontré dans ma » vie.»

(1) Christliche Mittheilungen, 1822, p. 43 et 282.

En 1839, il fonda avec le pasteur Haerter un *Asile pour formes de jeunes servantes* (Maegdeneanstalt.(

A côté de ces oeuvres d'un caractère plutôt social, Cuvier fut le fondateur d'une série d'oeuvres plus spécialement religieuses. Ce fut d'abord la *Société évangélique de Strasbourg*. Le berceau de cette société fut une petite association entre le pasteur Haerter, le notaire Hickel et Charles Cuvier. Plus tard, l'association s'adjoignit M. Hausmeister, missionnaire parmi les juifs d'Alsace, et M. Major, agent de la Société évangélique de France. Les réunions avaient lieu dans la chapelle de la rue de l'Ail, que les frères Keck, boulangers, (1), venaient d'y faire construire. Après la visite des missionnaires Zaremba et Gobat, qui parlèrent au Temple-neuf, l'attention de l'association fut attirée vers la mission en pays païen.

En 1834, l'association demanda aux autorités l'autorisation de se constituer en société :

« Je recueillis alors des adhésions, je fis élire le comité de la » nouvelle société, en même temps qu'un comité de dames pour » les missions ; puis je fis imprimer des statuts. »

Après que la société évangélique de France eut rappelé Major, la nouvelle société fondée par Haerter et Cuvier fut seule locataire de la chapelle de la rue del'Ail (2).

Une seconde oeuvre religieuse qui absorba Cuvier, fut *un cours d'instruction religieuse* pour les enfants de quelques-uns de ses amis. Une des premières élèves fut Marie Nessbitt, qui devint Mme Edmond Schérer ; puis Albert de Dietrich, les frères Waldner, Emile et Emilie Peugeot, Louise Duvernoy, qui devint Mme Jules Peugeot.

Ce cours devint bientôt une conférence, fréquentée par de nombreux auditeurs. Cuvier y traita entre autres sujets, les prophéties messianiques d'après la christologie de Hengstenberg. Cuvier fit faire à Godefroi Waldner sa confirmation dans son salon, et sa première communion au Temple-neuf, à un service présidé par l'inspecteur Edel. Trois autres catéchumènes firent leur première communion à l'Eglise réformée dans un service présidé par Cuvier.

(1) La famille Keck a donné à la Maison des Diaconesses ses deux premières sœurs supérieures, et une troisième sœur ; et à la Société des Missions de Paris, un missionnaire du Lessouto.

(2) De 1836 à 1840, le nom de Cuvier ne figure pas dans les procès-verbaux de la Société évangélique. Cuvier, malade, se sentait incapable de tout travail régulier. Il assiste toutefois aux séances comme hôte.

Enfin, Cuvier organisa, en 1840, d'abord dans son salon, puis avec l'autorisation de la Société évangélique qui en était seule locataire, dans la Chapelle, *un culte de famille*, le dimanche matin, à huit heures.

« Dans notre culte du dimanche, composé de cantiques, de » prières et de prédications, je conduisais moi-même le chant » et je prêchais d'une manière suivie sur les divers livres de » l'Ecriture, les étudiant d'un bout à l'autre, au lieu de prendre » des textes isolés. L'édification était plus réelle, plus continue. » Une foule de personnes, prévenues par des préjugés et hosti- » les aux réunions hors de l'Eglise, connaissant mon ab- » sence complète d'esprit de parti, furent attirées peu à peu » à l'Evangile par la fréquentation de l'Oratoire ; et les pasteurs » les plus opposés ont reconnu mes intentions et, à peu d'excep- » tions près, se sont toujours montrés bienveillants à mon » égard....

» A mon culte du dimanche, vint se joindre bientôt *une école* » *du dimanche*, ou plutôt un culte pour enfants, dont je ne fus » pas le premier fondateur, mais que j'ai dirigé et soutenu jus- » qu'en 1870. Edmond Schérer, étudiant en théologie, qui avait » alors avec moi une foi commune, alternait avec moi, pendant » quelque temps. pour la prédication du soir. Il m'amena Louis » Vernes, de Paris, étudiant en théologie. Je le reçus comme » pensionnaire, et c'est lui qui commença une petite école du di- » manche. Nous la dirigeâmes ensuite, M. Schérer et moi ; » Schérer s'étant retiré, je m'en chargeai dorénavant. Le nom- » bre des élèves s'éleva presque toujours au-dessus de 100 et » alla jusqu'à 120. Je n'avais ni groupe, ni moniteur. Je me » laissai aller librement, chantant, priant, instruisant mon pe- » tit monde en présence d'un certain nombre de parents...

Cuvier composa et publia un recueil de cantiques ; il n'y avait pas d'harmonium. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à ces cultes, en parlent encore comme d'une chose unique, qu'ils n'ont retrouvée nulle part, et dont ils gardent, dans leur vieillesse un souvenir rayonnant et béni.

Cuvier prêchait l'Evangile avec une foi d'enfant, en démontrant la vérité par des exemples tirés de l'histoire et de son expérience, émaillant ses sermons d'anecdotes et de souvenirs personnels. Nul apprêt, nulle recherche, pas un geste ; il était debout dans sa petite chaire, tenant à deux mains un petit Nouveau Testament, parlant doucement, nettement, racontant comme à des enfants l'amour de Dieu, exposant aussi ce que Dieu a fait pour lui personnellement.

C'est à l'école du dimanche que les dons spéciaux de Cuvier se manifestaient dans leur perfection : il se faisait petit et simple avec les petits, illustrant d'exemples le sujet du jour.

En 1855, la Chapelle était devenue trop petite, et pour trouver une place, les auditeurs étaient obligés d'arriver de très bonne heure (1).

La cause des missions fut de celles auxquelles Cuvier consacra une bonne partie de son activité pastorale. Il organisa avec un plein succès une *Vente annuelle en faveur des missions* de Paris, dans les deux petites salles attenantes à la Chapelle. Il s'occupa aussi du jeune François Coillard, élève du Gymnase.

« En arrivant à Strasbourg, en 1855, muni de lettres de re-
» commandations, je me rendis en toute hâte chez le vénérable
» M. Cuvier. Il me prodigua ses conseils paternels et me pro-
» mit tout son concours... Je pris une chambre en face de chez
» M. Cuvier (21, rue de l'Ail)... je reçus immensément de bien,
» tant de mes rapports privés avec lui que de ses prédications.
» Je m'associais de cœur à son école du dimanche. » (2).

La *mission parmi les Juifs* intéressait également Cuvier ; il publia un journal l'Ami d'Israël, traduit de l'allemand.

Son amour des pauvres était touchant : il donnait tout, jusqu'à ses vêtements, jusqu'à se priver du nécessaire.

Enfin, il était particulièrement fidèle dans la prière d'intercession. Pour aider sa mémoire, dans ses prières pour les autres, il procédait par ordre géographique, passant d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre (3).

CHAPITRE V

L'Ecrivain

Cuvier a beaucoup écrit. Ce fut d'abord la charité qui lui mit la plume à la main.

« Je publiais par souscription, pour tirer de la peine une

(1) L'école normale de jeunes filles et sa sous-directrice, Mlle Petithory, de Montbéliard, y venaient fréquemment.

(2) Souvenirs de François Coillard, cités dans la *Vie de Coillard*, par M. Favre.

(3) Lettre du professeur Charles Porret, de Lausanne, 17 décembre 1919.

» famille amie et malheureuse, une petite *Géographie* (1) en » vers, dont le produit arriva à mes protégés un soir, où, réduits » au désespoir, ils avaient déjà fait les préparatifs pour s'as- » phyxier pendant la nuit ».

Il traduisit de l'allemand, pour la maison Levrault, les *Contes du chanoine Schmidt.*

En 1830, parut une *Introduction à l'Histoire générale*, ou fragments d'un cours donné à la Faculté des lettres de l'Académie de Strasbourg, avec l'avertissement suivant : « L'auteur » n'a pas la prétention de faire un livre. Il a voulu présenter » à ses élèves une espèce de programme imprimé de la partie » générale de son cours, au lieu de leur dicter ce cours, comme » on l'a fait jusqu'ici. Notre idée dominante a été d'offrir aux » jeunes gens un aperçu d'ensemble sur la nature et la marche » de l'histoire humaine, et de leur faire ainsi entrevoir la » connexion intime et l'harmonie admirable qui existent entre » toutes les parties de la science ».

En 1834, Cuvier publia dans le *Semeur* « *la Chose nécessaire en éducation* » : « être soi-même un chrétien véritable et former » de véritables chrétiens, voilà la chose vraiment nécessaire » dans l'art de l'éducation ».

En 1835, parut : « *Consolations et Conseils de l'expérience* », dont il a été question plus haut, qui eut 15 éditions et que Vinet appréciait (2).

En 1841, il traduisit et publia les poésies de Terstegen, sous le titre de : *Bouquet spirituel offert aux âmes religieuses.* (3).

Sous le titre de « *Fragments chrétiens sur quelques sujets relatifs à l'histoire de l'humanité*, Cuvier publia des fragments d'un cours privé sur les prophéties, fait de 1832 à 1833 ; il cherchait à y prouver l'unité divine entre la chute et la rédemption : « Puisse l'intelligence que nous avons acquise de » l'un par cette étude historique, nous mettre à même de jouer » chrétiennement notre rôle dans l'autre ».

Il publia un recueil de 50 paragraphes, comprenant chacun trois parties : Prière de l'âme affligée. Réponse du Seigneur. Actions de grâces de l'âme consolée, sous le titre de l'*Ame affligée et consolée.*

(1) La géographie semble avoir été un des sujets d'étude préférés du groupe Levrault ; on y était enthousiaste des ouvrages de Ritter, notamment de la partie consacrée au Nil, qui fut traduite par Henri Klimrath et parut en 1828, dans la *Revue germanique.*

(2) D'après le professeur Ch. Porret, de Lausanne, lettre du 17 décembre 1919.

(3) Geistliches Blumengaertlein inniger Seelen.

De 1841 à 1854, Cuvier publie un recueil populaire : *Bibliothèque évangélique des familles.*

En 1843 parurent deux traités : *Précis de l'histoire des missions chrétiennes dans l'Empire romain, jusqu'au Ve siècle*, et *Esquisse sur les écrivains sacrés des Hébreux.* — Le Précis est le résumé succint d'un cours sur la propagation du christianisme ; voici une citation de la préface :

« Le christianisme est la clef de l'histoire, le flambeau de la » science, le principe régénérateur de la vie individuelle et » sociale... qu'il soit votre conducteur dans les études et dans » la vie... une seule chose est nécessaire : en Jésus-Christ sont » enfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ».

A la demande des pasteurs du Ban-de-la-Roche, du Pays de Montbéliard et du consistoire luthérien de Paris, Cuvier prépara une nouvelle édition de la *Liturgie de Montbéliard*, et une traduction du *Petit catéchisme de Luther*, en 1846.

Après la liturgie et le catéchisme, Cuvier publia, pour sa Chapelle, un *Recueil de Psaumes et de cantiques* (1862). Précédemment, il avait composé et publié deux collections de cantiques : *Jéhovah*, 17 cantiques (1845) et le *Rédempteur*, 16 cantiques (1846).

Les cantiques ont occupé une grande place dans l'activité et la piété de Cuvier : il aimait à distribuer de petites feuilles imprimées, analogues à celles qu'Oberlin offrait à ses visiteurs, portant un verset de la Bible et une strophe de cantique.

Il s'intéressait aussi aux poésies populaires et publia en 1864 un *Recueil de poésies en patois des environs de Montbéliard.*

L'ouvrage principal de Cuvier : *Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien*, parut de 1859 à 1880, en une introduction et six séries.

1° Esquisse d'une philosophie de l'histoire.

2° Les Sémites et le monde mahométan.

3° Les Chamites traditionnels et les peuples de race noire.

4° Les peuples de race mongolique, de race malaise et de race cuivrée.

5° Les Japhétiques ou les nations de race indo-européenne (antiquité).

6° Les Japhétiques européens (moyen-âge et temps modernes).

Cet ouvrage fut présenté à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Rossœuw St-Hilaire. Après les éloges d'usage, l'orateur ajouta ces mots qui expliquent, au moins en partie, le point de vue très spécial de Cuvier professeur :

« ...Ce livre, écrit en bon français, est au fond allemand par la conception et par la pensée. L'auteur appartient à la » grande école de Ritter (1), qui a renouvelé la science de la » géographie, et si je voulais caractériser l'œuvre de M. Cuvier, » je l'appellerais une étude géographique-ethnographique de » l'histoire de l'humanité. C'est au point de vue de la philo- » sophie de l'histoire que s'est placé l'auteur dans ce double » voyage à travers les siècles et à travers l'espace, pour étudier » l'histoire un peu confuse des origines de l'humanité ». (2).

CHAPITRE VI

Dernières années. La guerre de 1870

En 1859, le 24 mai, Cuvier fut nommé doyen de la Faculté des Lettres, en remplacement du professeur F. Colin.

A l'occasion du cinquantenaire de la Faculté, Cuvier publia une : « *Notice historique sur la Faculté des lettres de* 1809 *à* 1859, qui est le résumé de son discours de rentrée. Voici en quels termes il y parle de lui-même :

« Le titulaire actuel, alors professeur d'histoire au Collège » royal, remplaça M. Massenet, d'abord à titre de suppléant, » reçut sa nomination définitive le 10 janvier 1829 ; et main- » tenant qu'il a vieilli dans ses modestes fonctions, qu'il a vu » passer successivement à ses côtés tant d'hommes éminents, » tant de maîtres et de collègues dont le souvenir est cher à » son cœur, il s'estime heureux, messieurs, d'être appelé au- » jourd'hui à recomposer devant vous, en recueillant ses sou- » venirs, l'histoire de cette Faculté qui l'a reçu comme élève, » dont les premiers professeurs l'ont guidé dans sa carrière, » et dont il s'honore d'être en ce moment l'organe et l'inter- » prête officiel ».

En 1860, après une grave maladie, Cuvier donna sa démission ; l'année suivante, l'empereur lui décerna la croix de la Légion d'honneur et lui accorda le titre de doyen honoraire.

(1) Le géographe Ritter, né à Quedlinbourg, en 1779, mort à Berlin en 1859, a découvert et démontré par un raisonnement scientifique, la liaison intime qui existe entre les différentes parties de notre planète, ainsi que l'influence de la formation de la surface terrestre, sur le développement historique de l'humanité. Il est devenu ainsi le créateur d'une science nouvelle : *la géographie comparée ou philosophique*. Son principal ouvrage, *die Erdkunde im Verhaeltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen*, parut à Berlin, en 1817.

(2) Cité dans le *Christianisme* au 19e siècle, 3 juin 1881.

Son successeur à la chaire d'histoire, fut Fustel de Coulanges. (1).

Cuvier continua à habiter la rue de l'Ail, à y présider les services du dimanche et à s'occuper activement des œuvres que nous avons citées.

Le mardi soir, la famille Cuvier recevait ; ce fut le premier « jour » à Strasbourg ; on y rencontrait de nombreuses visites de Montbéliard. Cuvier s'absorbait en conversations particulières avec l'une ou l'autre personne. Il frappait ses visiteurs par son air de grande distinction et par sa ressemblance physique avec Thiers. Il fréquentait la « Société littéraire » (2), fondée en 1861, sous les auspices du préfet, M. Migneret, pour opérer la fusion des éléments indigènes et français, il y lut quelques fragments de son grand ouvrage sur la philosophie de l'histoire et y défendit les voies providentielles de Dieu et l'unité du genre humain.

Il fit un cours d'histoire pour dames ; il donna des leçons d'histoire dans les pensionnats de jeunes filles.

Son journal fait mention de nombreux voyages, qui sont des pélerinages vers les amis absents : le professeur Godet, M. de Rougemont, Philippe Bovet ; Mme Vinet, le professeur Tholuck, Krummacher, le missionnaire Casalis, M. de Pressensé, Mme Adolphe Monod, Mme André Walther, Mme Edmond Schérer, Victor Cousin qu'il n'avait pas revu depuis 1821. Il fit un séjour aux bains de Boll (Wurtemberg) avec les familles Steinheil et Dieterlen de Rothau.

En 1863, pendant un séjour à Paris, il parla à la Maison des diaconesses, à la Maison des Missions, à l'Ecole préparatoire des Batignolles ; il prêcha à la Rédemption, aux Billettes, deux fois à l'Oratoire.

La même année, il voyagea en Suisse, faisant de nombreux séjours chez ses amis : à Veytaux, chez Edgar Quinet, qu'il n'avait pas revu depuis de nombreuses années, à Grandchamps, où il présida des cultes dans l'asile de Félix Bovet. Dans le train du Val de Travers, il fit la connaissance du pasteur Albert de Pury, le frère de Julie de Pury, sa catéchumène du pensionnat Friedel à Strasbourg.

En 1865, Cuvier passa ses vacances à Maennedorf (Suisse), avec la famille Herrenschmidt, M. et Mme Eugène de Dietrich, Mlle Henriette Rausch :

(1) *Fustel de Coulanges*, séjourna à Strasbourg de 1860 à 1870 et y écrivit sa « Cité antique ».

(2) Voir : *Louis Spach : Die literarische Gesellschaft von Strasburg* (brochure).

« Je prêchai plusieurs fois en français. Zeller s'étant » absenté, me chargea de le remplacer pour les prédi- » cations allemandes. Zeller me fit voir en détail ses nombreuses » salles de malades, mélancoliques et aliénés, dont il s'occupe » nuit et jour avec un dévouement sans bornes. Mais l'im- » pression m'en fut pénible : ils sont trop les uns sur les autres, » et chaque salle est un foyer de tristesse et d'abattement. Quant » à la manière dont Zeller était avec tous ces malades, on ne » peut y mettre plus d'amour et de douceur ».

En 1866, Cuvier perdit deux membres de son église, auxquels il était très attaché, une mère et une fille Mmes Passavant et Walther, qui laissèrent un grand vide dans le cercle de Cuvier.

En 1867, il visita avec ses enfants l'Exposition universelle, et y prêcha dans la salle du Champ de Mars.

En 1870, la famille Cuvier quitta Strasbourg le 20 juillet, croyant y rentrer après les vacances. On s'installa à Berne :

« Je vis arriver le premier convoi de Strasbourgeois, échappés » au bombardement, qui furent reçus à la gare de la manière » la plus touchante, au milieu d'une foule nombreuse accourue » pour les recevoir, et ils reçurent l'hospitalité la plus franche ».

« Nous fûmes entourés de prévenances délicates, et d'un nom- » bre croissant d'âmes d'élite qui vinrent à nous spontanément, » qui formèrent autour de nous un cercle d'amis dévoués et » qui firent pour nous de la ville de Berne un oasis d'affection » et de paix ».

On lui demanda, pour une réunion de dames, des conférences religieuses, sur le Plan de la Providence pour le salut du genre humain. Il les poursuivit cinq hivers. Pendant plusieurs hivers, Cuvier prêcha le dimanche soir, pour le pasteur Bernard ; il expliqua plusieurs épîtres.

Le 30 avril 1875, la famille Cuvier s'installa à Montbéliard. Il y préparait une nouvelle édition de son *Exposition de la doctrine évangélique*, quand, à la suite d'une courte indisposition, il s'endormit en paix, le 17 avril 1881, le dimanche de Pâques. Il disait peu d'années auparavant, en achevant la rédaction de ses souvenirs : « Nous sommes dans la salle d'at- » tente ; tout ce que je demande à Dieu, c'est de me trouver » prêt quand Il viendra ».

La prière du fidèle serviteur de Dieu a été exaucée : son Maître l'a trouvé veillant.

CONCLUSION

Arrivé à la fin de notre étude, si nous nous demandons ce qui subsiste de l'œuvre de Cuvier, nous constaterons que son enseignement académique a beaucoup vieilli : Cuvier avait été nommé professeur très jeune, grâce à la haute protection de son cousin, grand-maître de l'Université de France et du recteur Levrault. Aujourd'hui, l'histoire telle qu'elle est exposée dans les ouvrages cités plus haut, est jugée artificielle et insuffisante. Par contre, Cuvier a exercé une influence profonde, un attrait personnel sur tous ceux qui l'approchaient, cela grâce à ses qualités exquises, à sa simplicité, à sa modestie, à sa douceur, à sa confiance en Dieu. Son protecteur de la première heure, M. Brack, disait de lui : « C'est un ange ». Le recteur lui confiait l'instruction de ses filles. Pendant les années de détresse matérielle, Cuvier avait acquis une foi d'enfant, au Dieu qui entend et qui délivre.

A ces dons naturels, s'ajoute l'influence des hommes d'élite qu'il fréquenta dès sa jeunesse, soit à Strasbourg, soit chez Georges Cuvier : M. et Mme Levrault étaient des caractères fortement trempés. C'est, semble-t-il, sous l'impulsion de Mme Levrault, devenue veuve, et sous celle de son gendre, Frédéric Berger, que Cuvier prit le goût de la vulgarisation scientifique . la maison Levrault a enrichi l'instruction populaire d'une série de livres intitulés : *Maître Pierre ou le Savant de village*, collection précieuse où des principes les plus élémentaires, on passe à l'intelligence de choses plus difficiles. Cuvier suivit ces traces, et essaya de mettre à la portée des petits et des simples ses connaissances historiques. Il publia une série de traités populaires, en partie sous le titre de « *Promenades d'un père de famille* », en partie dans la : « *Bibliothèque évangélique des familles* », qui parut pendant 13 ans.

Mais ces hérédités et ces influences, quelque profondes qu'elles aient été, ne suffisent pas à expliquer toute la personnalité de Cuvier. Il faut y ajouter ses épreuves, les deuils, les doutes, dont il fut vainqueur, et dont sa foi d'enfant en un Dieu paternel sortit muée en un ardent amour pour le Sauveur.

C'est le besoin irrésistible de communiquer cette foi, qui lui fit ouvrir les cultes de la Chapelle. Il possédait un don spécial de direction, qu'il avait peut-être puisé dans l'étude des mystiques ; il attira ainsi à lui un Gratry, un de Bonnechose, ceux-ci croyant trouver en lui un adepte à gagner. Son amour pour la jeunesse était touchant : s'il a été professeur, ce n'était

peut-être pas tant au service de la science et de la connaissance, que pour être en contact avec des âmes, susceptibles de subir une direction morale ou religieuse.

Sa thèse de doctorat, *Sur le goût*, porte dès la première page ces mots : « La vérité, la beauté, la bonté ne se trouvent dans leur pureté qu'en Dieu et dans sa Parole, qui est la vie et la lumière des hommes ». Dans un tête-à-tête avec Michelet, en 1842, les deux savants ne semblent pas avoir causé science ni histoire (1). Retrouvant Quinet, après 30 ans de séparation, son ami se souvient qu'ils ont autrefois prié ensemble. En 1840, un cortège pittoresque se déroula dans les rues de Strasbourg, pour l'inauguration de la statue de Gutemberg. En commémoration de cet événement, qui eut un grand retentissement, Cuvier publia une petite brochure : « Souvenir des Fêtes de Gutemberg », composée de versets de la Bible, placés bout à bout. Tout événement, tout sujet de conversation servait à Cuvier pour : « passer aussitôt à Dieu et y faire passer les » autres ». (2).

Il fut un « saint aimable et rayonnant », sachant comprendre toutes les notes de la gamme de la foi, depuis la foi hésitante, jusqu'à la foi absolue » : « Il faut prier dans le doute, pour » prier dans la foi ; Dieu seul sait comment les âmes évoluent » d'une heure de crise à une heure de certitude ».

Sa bonté était à toute épreuve ; le voir et l'entendre était un réconfort. Ses enfants disaient : « Dieu est comme papa ». Si Cuvier n'a pas été grand par sa science, il l'a été par sa charité. Il a été un de ces débonnaires qui, selon la parole du Christ, procurent la paix et hériteront du Royaume ; un représentant de ce mysticisme protestant unissant la contemplation à l'action et dont Oberlin est devenu l'expression pour ainsi dire classique. Les œuvres charitables qu'il portait dans son cœur et qui parfois absorbaient une trop grande partie du temps du professeur, ont prospéré et se sont développées, notamment la Société évangélique et l'Etablissement du Neuhof. Mais Cuvier surtout a laissé une profonde empreinte comme pasteur. Sa petite Chapelle française, a non seulement traversé vaillamment les catastrophes de 1870, mais celles de 1914 à 1918. Sous le nom

(1) « Il me parla assez bien de Bautain, qui a fini par fénéloniser. Il ne connaît pas le professeur Ch. Schmidt qui a écrit des brochures contre les méthodistes... Je bénis Dieu, disait-il de m'avoir fait passer par mes épreuves. » Au reste, demi-dignité, réserve. » (Journal de Michelet, publ. par Gabriel Monod, page 142.)

(2) Entretien de Pascal et de M. de Sacy, à Port-Royal-des-Champs.

d'*Eglise libre du Pont St-Martin*, dans un nouvel édifice, elle poursuit l'œuvre de son fondateur. La première génération a presque disparu, mais il subsiste un chaud foyer de vie chrétienne et française, un centre d'activité religieuse et sociale et d'intérêt missionnaire, qu'animent les traditions de foi et d'amour léguées par son fondateur.

« Une personne qui avait vu de près M. Cuvier, se plaisait à » rappeler, en parlant de lui, ces mots de l'apôtre Jean : « Mes » petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». C'est bien là » l'enseignement qui ressort de sa vie si pleine, si dévouée ; » elle nous prêche avant tout l'amour chrétien. Consacrée à » l'étude de l'histoire, embellie par les affections de famille, » tour à tour assombrie par l'épreuve et éclairée par les rayons » de la grâce divine, ajoutant à l'activité du professeur celle » du chrétien qui complète la première et qui la remplace lors- » que ses forces ne suffisent plus pour un double fardeau, ins- » pirée tout entière par un vif attachement pour la vérité évan- » gélique, par une tendresse profonde pour le Sauveur et par » une ardente compassion pour les pauvres êtres souffrants, » elle laisse à ceux qui ont connu Charles Cuvier un doux et » fortifiant souvenir, et il s'en dégage, pour ceux qui veulent, » comme lui, travailler à l'œuvre du Seigneur, une pressante » exhortation à la charité ». (1)

A. S.

---

(1) Charles Vernes ; dans le *Christianisme au 19e siècle*, 1er juillet 1881.

Réponse de M. Poincaré et des Protestants français aux Evêques suédois

Il y avait à Paris, il y a une vingtaine d'années, un jeune pasteur de la communauté suédoise. Intelligent, éveillé, extrêmement actif, il était sympathique à tous. Outre les travaux de son ministère, il suivait les cours de l'Ecole des Hautes Etudes et de la Faculté de théologie protestante. Il prit devant cette faculté son grade de docteur en théologie.

Rentré dans son pays en ne laissant derrière lui en France que de bons souvenirs, il fut nommé professeur de théologie à Upsal, puis, ensuite, évêque d'Upsal et archevêque. C'est cet ancien ami qui vient d'adresser, de concert avec les évêques de Suède, un appel aux chrétiens de tous les pays, protestant contre l'occupation de la Ruhr, dans des termes et pour des motifs qui ont grandement surpris ses destinataires. Mgr Sœderblom est un ami. Nous ne retirons pas le mot. Mais c'est un ami qui conclut dans une affaire qu'il connaît mal, un historien qui rédige un historique sur des documents habilement faussés. Nous espérons que sa loyauté pèsera les termes de la réponse que lui font respectivement M. Poincaré et les protestants Français. Voici ces documents :

Les évêques de Suède ont récemment adressé, à l'occasion de l'occupation de la Ruhr, un appel aux chrétiens de tous les pays, qu'ils communiquèrent notamment à M. Poincaré, à M. Bonar Law et au président Harding. Voici la réponse faite à l'épiscopat suédois par le président du conseil français :

Paris, le 15 février 1923.

Monseigneur Sœderblom, archevêque d'Upsal,
Stockholm.

J'ai bien reçu l'appel des évêques de Suède, transmis par votre télégramme du 2 février.

Trop de grands souvenirs communs unissent la Suède et la France pour que je ne tienne pas à donner aux plus hauts représentants de l'Eglise suédoise des explications franches et sincères.

La France, attaquée sans provocation en 1914, alors que tous les efforts de son gouvernement tendaient à faciliter le maintien de la paix, a vu une partie de son territoire envahie et systématiquement saccagée par les armées allemandes.

Son moral n'a pas faibli ; contrainte de repousser la force par la force, elle a tenu bon contre l'envahisseur, et, avec l'appui et le concours de ses alliés, unis avec elle pour la défense du droit, cyniquement violé dans la personne de la Belgique, elle a triomphé.

Dans les négociations de la paix, les alliés ont tenu à montrer leurs sentiments d'humanité et leur modération en renonçant à exiger des vaincus, comme il était jusque là d'usage dans les traités de paix, le remboursement des frais de la guerre.

Ils ne pouvaient, toutefois, sans porter à la loi morale les plus graves atteintes, renoncer à exiger la réparation des dommages causés volontairement par les envahisseurs.

Bien que la responsabilité de l'Allemagne à cet égard ne puisse faire de doute, les gouvernements qui se sont succédé dans ce pays depuis l'armistice se sont ingéniés à éluder leurs obligations. Loin de hâter, par une loyale exécution du traité, la fin des mesures d'occupation que les alliés avaient dû prescrire, ils semblent n'avoir eu d'autre souci que de ruiner leur Etat, de pratiquer une politique de prodigalités et d'avilir leur monnaie. N'ayant aucun égard aux souffrances qu'ils imposaient à la grande masse de la population, au seul profit de quelques-uns, ils ont poursuivi cette politique de désastre dans le dessein d'éviter de réparer les maux que leurs prédécesseurs avaient causés à la France et à la Belgique.

Après avoir attendu pendant trois longues années un changement de conduite des coupables, après avoir même, dans le vain espoir de faciliter ce changement, consenti des atténuations à leurs droits, la France et la Belgique se sont vues forcées, devant les manquements volontaires dûment constatés de l'Allemagne, de recourir à des sanctions prévues d'ailleurs par le traité.

Fermement résolues à faire valoir leurs droits et conscientes qu'elles agissent dans la limite de ces droits, la France et la Belgique ne se sentent pas atteintes par les calomnies qui les représentent comme animées d'un esprit de violence et de haine.

Elles sont résolues à user de leur droit avec modération, sans recourir aux brutalités ni aux violences, surtout envers les ouvriers et les populations allemandes trompées par de mauvais bergers.

La France souhaite ardemment qu'un jour vienne où elle pourra pardonner le crime commis par l'Allemagne en déchaînant la plus terrible des guerres. Elle sait que la condition première du pardon est que le coupable se repente et change de conduite. Elle ne veut donc pas douter que les sages conseils des évêques de Suède inclineront les cœurs des dirigeants de l'Allemagne vers cette repentance et hâteront ainsi le jour du pardon.

POINCARÉ.

De son côté, la Fédération protestante de France a estimé que la lettre des évêques suédois devait recevoir une réponse du corps qui représente officiellement le protestantisme français. Après s'être étonné que le document transmis en Amérique et en Angleterre contînt à l'égard de la France des accusations importantes qui ne se trouvent pas dans le télégramme adressé à M. Poincaré, la Fédération protestante écrit :

Malheureusement l'appel que vous venez de lancer nous rappelle d'une façon pénible l'attitude que trop de chrétiens des pays neutres ont adoptée pendant la guerre mondiale. Jamais ces chrétiens n'ont accepté de condamner la puissance qui, au mépris des traités signés par elle, a violé la neutralité de la petite et faible Belgique et a piétiné les droits les plus sacrés d'une nation simplement loyale. Jamais ils n'ont eu une parole de réprobation contre les empires centraux qui ont prémédité la guerre, qui l'ont voulue de longue date, qui l'ont déclarée sous un prétexte mensonger, qui l'ont conduite contrairement à toutes les conventions internationales. Jamais ils n'ont consenti à faire écho aux cris de détresse des populations du nord de la France, ni à recueillir les plaintes de nos jeunes filles séparées de leurs familles, déportées et outragées. Inactifs et muets devanta toutes les violations du droit, ils n'ont pas perdu une occasion de rappeler, non pas à ceux qui commettaient ces violations, mais à ceux qui les subissaient, les enseignements évangéliques dont ils faisaient ainsi les protecteurs des injustes. Croyez bien que, devant cette attitude constante de chrétiens dont nous avons toujours vénéré le caractère et la piété, mais que nous savions égarés par des faussetés audacieuses, nous avons atrocement souffert.

... Nous l'affirmons devant Dieu. Au sortir de la guerre, la France ravagée, appauvrie, saignante, n'a jamais eu aucune pensée d'impérialisme, ni aucune velléité de conquête. Elle ne demandait qu'à reconstruire ses foyers détruits par la pire dévastation et ses usines saccagées systématiquement. Elle s'attendait à voir l'Allemagne — comme elle l'avait fait elle-même après 1871 — s'appliquer à réduire, par le payement le plus rapide possible de sa dette, la durée d'occupation. A une bonne volonté qui se serait manifestée, elle désirait répondre par une bonne volonté égale. Mais cette bonne volonté qu'elle espérait a toujours refusé de se montrer. Après chaque conférence qui réduisait la créance de la France, l'Allemagne, dont les usines étaient debout, l'outillage intact et les ouvriers en plein travail, affichait régulièrement une résolution arrêtée d'éluder tous les jours un peu plus et de détruire peu à peu, le traité de Versailles. Au lieu de consacrer ses ressources disponibles à entreprendre les réparations nécessaires, tantôt elle les a consacrées, dans des proportions énormes, à la réfection de ses propres moyens de transports, à l'extension de son réseau fluvial, à l'encouragement sous toutes les formes des grands magnats de l'industrie, qui, dans le même temps, se dérobaient au devoir fiscal. Elle a préféré risquer une banqueroute, qui a semblé parfois frauduleuse, de ses propres finances, que de payer les dettes entraînées par son agression criminelle de 1914. C'est fermer les yeux et les oreilles devant la réalité que de présenter l'occupation de la Ruhr comme une tentative dissimulée d'annexion ou comme un effort à la fois hypocrite et brutal pour détruire l'Allemagne. La France ne nourrit pas les noirs desseins qu'on lui attribue. Elle réclame tout simplement son dû. La seule chose qu'elle veuille briser, c'est une mauvaise volonté qui entend continuer effectivement la guerre sous la forme d'un refus têtu de remplir aucune des obligations imposées par le traité. Ce n'est pas la France qui empêche la paix de s'établir, c'est l'Allemagne qui perpétue des hostilités déguisées.

Nous ne vous demandons pas de nous croire sur parole. Mais nous vous demandons de ne pas croire davantage sur parole ceux qui soutiennent la thèse allemande. Nous vous conjurons d'étudier vous-mêmes les documents authentiques, d'examiner, dans leur texte véritable, les affirmations de notre gouvernement, de ne pas voir tout, les hommes, les événements et les choses, à travers le prisme déformant de la propagande allemande. Alors vous découvrirez que la France était toute prête à accorder sa confiance à des hommes qu'elle aurait sentis de

bonne foi et à collaborer avec eux au rétablissement matériel et moral de l'Europe.

Vous découvrirez qu'il lui en coûte beaucoup — car la rancune n'est pas dans ses traditions — de ne pouvoir accorder dès maintenant cette confiance. Vous découvrirez que son vrai souhait est d'arrivear, le plus tôt possible, au véritable désarmement, non pas seulement à celui des soldats, mais à celui des âmes. Vous découvrirez aussi que le meilleur moment de hâter la démobilisation nécessaire des esprits est de ne pas méconnaître les intentions profondes de ceux dont la patrie a été dévastée et qui réclament, tout simplement, des auteurs des ravages, la réparation du mal commis.

Le pasteur Monod, dans une interview donnée au *Svenska Dagbladet* de Stockholm, a répondu, comme la Fédération protestante de France, aux accusations des évêques suédois.

LES LIVRES

Quelques mots à propos du livre " **Introduction à la psychanalyse** " du Dr Sigm. Freud. Un vol. in-8°. Payot, Paris.

Ce livre ne tient pas la promesse de son titre et ne nous donne pas à proprement parler une introduction à la psychanalyse. Même pour des spécialistes, sa lecture est difficile et confuse. Freud a le tort d'avoir publié et réuni en un seul volume plusieurs conférences tenant à la fois de la vulgarisation et de l'exposé scientifique, s'adressant au public mélangé et varié qui venait suivre ses cours à Vienne. Et le livre s'en ressent : on rencontre à chaque page le procédé oratoire et la répétition. On a l'impression que Freud sent tellement les ménagements qu'il doit à un public facilement scandalisé et encore imbu de préjugés tenaces qu'il enveloppe longuement le début de son exposé de précautions oratoires et de répétitions.

Il expose avec une prudence exagérée certains exemples comme ceux caractérisant par exemple ce qu'il appelle les « Actes manqués », où se révèle l'esclavage de l'homme par rapport aux subsconscients qu'il traite durant trois chapitres au lieu d'entrer plus directement dans le vif de son sujet. Puis, petit à petit, la confiance de son exposé et dans la bienveillance de ses auditeurs, lui revient, et il en arrive plus précisément au sujet lui-même, mais à l'aide d'une dialectique, qui, si elle est fort habile n'en fait pas moins perdre de la clarté à l'exposé méthodique du livre.

Ce qui frappe principalement dans la suite de l'ouvrage est le manque de cohésion entre les différents chapitres. De plus, si Freud gradue prudemment les sujets mêmes de l'exposition, son langage (peut-être est-ce le fait de la traduction), reste assez obscur et difficile à lire pour des non-initiés. Ce livre est en tous cas difficile à aborder en première lecture ; il demande un sérieux approfondissement pour en retirer tout le fruit. Si au contraire on le lit attentivement, on trouve que l'esprit du livre ne peut émaner que d'une connaissance profonde du sujet. On sent la main du maître qui puise dans l'abondance de son expérience personnelle de nombreux exemples tous présentés d'une façon très complète. La doctrine psychanalytique est trop connue pour qu'on la rappelle ici. Il convient de remarquer que souvent, les disciples de Freud ont exalté certains points de la doctrine d'une façon exagérée, et que bien souvent on a fait dire à cette doctrine beaucoup plus qu'elle ne disait réellement et que d'autre part, on a poussé ses conséquences plus loin que ne le comportait la pensée originale de Freud.

A côté des défauts que nous venons de signaler, il est intéressant de relever un ou deux points vitaux de la psychanalyse, exposés dans le livre d'une manière prudente, mais complète. Mentionnons-les : il s'agit surtout des parties traitant du subconcient, de la libido, et du traitement thérapeutique psychanalytique, opposé à la méthode de guérison par la suggestion.

Freud nous dévoile petit à petit l'inconscient ou le subconscient, montrant l'extrême importance que prend ce subconscient dans la vie de l'homme. « L'inconscient ou le subconscient, dit-il, est semblable à une vaste chambre où s'entassent toutes les impressions premières de la personnalité, tous ses souvenirs d'enfance, toutes les sensations du dehors qui n'ont pas subi le contrôle de la volonté. A la porte, donnant accès à une chambre plus petite représentant le domaine conscient de l'âme humaine, veille un gardien sévère, la censure, qui arrête, transforme ou modifie toutes les idées ou impressions qui voudraient passer du subconscient dans le conscient et qui se trouvent en désaccord avec le contrôle et ce désir de la volonté consciente. »

Freud arrive à nous montrer très habilement la logique et l'enchaînement de toutes les idées venant du subconscient. Il réfute la croyance qu'elles sont soumises à un hasard plus ou moins désordonné. Tout en laissant à la volonté son importance dans la vie, on est amené à s'incliner devant le déterminisme

présidant à l'enchaînement des idées subconscientes et devant le pouvoir imaginatif qui entre en conflit fréquent et souvent victorieux avec la volonté consciente. Pour s'attaquer à ce domaine, pour arriver à modifier tel rouage de ce subconscient fonctionnant anormalement, Freud montre le peu de puissance de la psychologie et de ses méthodes, telles qu'elles étaient pratiquées avant la psychanalyse, par opposition avec la méthode psychanalytique thérapeutique, telle que lui et ses élèves la pratiquent.

Comme base de la psychanalyse, il nous définit la notion fondamentale de la libido existant comme instinct primordial chez tous les individus. La libido, c'est la poussée de l'instinct sexuel qui donne à l'individu son intérêt à l'existence. Freud élargit considérablement cet instinct sexuel, en fait je dirais presque une notion métaphysique d'élan vital. C'est une entension très poussée de l'instinct sexuel tel que nous le comprenons couramment, c'est à dire dans le but de la reproduction de la vie. Cet instinct de reproduction est compris comme cas particulier dans la libido, comme une spécialisation de cette libido pour la reproduction et la prolongation de la vie. On peut alors facilement admettre sa théorie de la vie sexuelle chez l'enfant, vie qui se développe chez lui dès sa naissance, et passe par des fluctuations diverses jusqu'à se spécialiser à l'âge de la puberté dans l'instinct de reproduction pure. Les individus anormaux sont alors ceux qui, par les circonstances, sous l'influence de chocs émotifs par exemple, ont vu ce développement graduel s'arrêter à un certain stade infantile et s'y fixer, leur esprit s'étant livré ensuite à toute une évolution, toute une construction imaginative part de cette fixation primitive que l'être conscient ignore. Le rôle du psychanalyste sera de puiser dans les souvenirs du made et de petit à petit lui dévoiler ce qui ne va pas jusqu'à arriver au traumatisme primitif.

En terminant, Freud montre que le traitement de ces cas de psychanalyse est oeuvre longue et délicate et qu'il s'agit là pour l'individu d'une parfaite rééducation de son moi psychique et plus particulièrement de ses instincts sexuels. En aucun cas on ne peut prétendre à la libération de la personnalité par un moyen magique, rapide et facile comme le croient plusieurs personnes n'ayant jamais pratiqué la psychanalyse. En ceci, le livre de Freud reste profondément humain puisqu'il montre que l'oeuvre de libération des individus est souvent possible, mais par un constant et patient effort de volonté.

Jean d'Espine

Louis Hémon. **Maria Chapdelaine.** 1 vol. in-16. Paris, Bernard-Grasset.

C'est tout le Canada paysan qui défile devant nous, avec ses moeurs rudes et saines, ses sentiments dénués de tout apprêt et qui s'expriment tels qu'ils sont conçus dans le coeur de l'homme, ses qualités rares d'endurance et de franchise, dans l'oeuvre si attachante de Louis Hémon. Entre autres caractères, il nous plaît de relever ceux des trois jeunes gens, représentant les trois tendances de la jeunesse canadienne, qui l'un après l'autre et plus ou moins naïvement et franchement, demandent à Maria Chapdelaine sa main. Le premier est le hardi pionnier qui fait consister sa vie dans l'unique exploration. Une fois qu'il a établi quelque chose, il ne s'y plaît plus, il faut qu'il « défriche ». Le second est le paysan sédentaire, attaché à la terre et qui n'est heureux que là où une maigre civilisation a rendu la contrée plus habitable, d'un caractère doux, patient et dévoué, il n'en représenterait pas moins pour nos pays un personnage d'une rudesse extrême. Enfin, le troisième, jeune homme attiré par la ville et il faut bien le dire, un peu gâté par elle quoique gardant toujours par devers lui cette honnêteté native qui est l'apanage de tous les personnages du livre. Enfin, et pour ne nous en tenir qu'à elle, Maria Chapdelaine elle-même qui tour à tour hésite entre ces trois partis. Elle nous présente le type de la jeune Canadienne loyale et pure avec ses hésitations et ses craintes, qui sont le fait de toute jeune fille.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce livre qui restera et à propos duquel nous ne pouvons que regretter une mort précoce qui a enlevé à la littérature contemporaine un homme tel que Louis Hémon. J. C.

Harold Begbie : **Pots cassés**, traduction autorisée de l'anglais. Paris. Quartier général national, 76, rue de Rome, 1922, 333 p.

Ces scènes de la vie réelle pouvant servir à illustrer l'*Espérance religieuse* de Willam James » (tel est le sous-titre) formant un recueil de 10 récits introduits par une assez longue Préface et clos par un Postscriptum destiné

à prévenir les objections qu'ils pourraient soulever. Ils veulent fournir « une étude des manifestations de la religion individuelle chez des hommes du Londres moderne, avec lesquels un théologien ne songerait guère à discuter », mais qui « appartiennent à cette catégorie d'âmes simples que la Lumière du monde choisit pour opérer la plus grande révolution de l'histoire humaine ». Tel est le ton du livre, qui prend pour épigraphe (p. 8) cette phrase de Seeley : « Nul coeur n'est pur, s'il n'est passionné ; nulle vertu n'est sûre, si elle n'est enthousiaste. »

Le 1er récit, *Un coin de Londres*, décrit le quartier où l'auteur a rencontré ses « pots cassés » et qui lui suggère cette réflexion: « Il n'y en a guère de pires, mais beaucoup ne valent pas mieux et tous sont marqués par cette grande et impardonnable honte de la dégradation de l'enfance ». Ce quartier se trouve « à un tournant d'une des principales artères qui traversent la partie ouest de Londres ».

Le livre fait une grande place à l'Armée du Salut qui semble l'avoir inspiré et qui, comme on sait, se rend surtout utile précisément dans ce domaine spécial de l'assistance aux malheureux et des asiles de nuit.

Th. Sch.

The Journal of Religion. Mars 1922, Vol, II, N° 2. Imprimerie de l'Université de Chicago, p. 113 à 224.

James H. Tufts : *Rôle de la religion dans la recherche d'un meilleur ordre du monde.* Développement d'une allocution adressée aux étudiants de Chicago pour les convaincre de l'importance primordiale de la religion pour la reconstruction morale du monde et le progrès social.

Georges Cross, de Rochester : *Position du protestantisme dans le mouvement pour l'union du Christianisme.* Conclusion : l'Union est possible au sein du Protestantisme, mais non avec le Catholicisme et son principe d'autorité absolue. L'union avec lui serait la négation du principe protestant.

S. W. Dyde (Kingston) : *Union des églises au Canada, considérée au point de vue presbytérien.* L'union de 4 sectes presbytériennes en 1875 et d'autant de sectes méthodistes en 1883 provoqua la question d'une union plus générale. Cet article résume les arguments qui militent en faveur d'une telle union, puis expose les objections des Baptistes et des Episcopaliens.

Herold R. Willoughby : *Le prochain pas dans l'étude du N. T.* Le milieu juif d'où a émergé le proto-christianisme a été suffisamment étudié et l'accord s'est fait en général là-dessus parmi les théologiens. Reste à étudier le milieu gréco-romain et les nombreuses questions qu'impliquent ses rapports avec le christianisme naissant. Celui-ci semble avoir apporté aux païens juste ce dont ils avaient besoin à ce moment-là.

A. Eustache Haydon : *La signification de l'expérience mystique.* Elle ne réside ni dans les phénomènes psycho-physiques ni dans la révélation de la foi, mais dans le fait que cette expérience donne une valeur vivante (*emotional*) à n'importe quelle conception du monde.

Gérald Birney Smith : *La reconstitution de la loyauté religieuse* dans la critique théologique. On demande le retour de la science religieuse à la loyauté vis-à-vis des institutions chrétiennes. Ce retour est-il possible et sans réserves, comme semble le croire l'auteur ?

Evénements et discussions d'actualité : P. 197-198, mort du professeur Ménégoz (dernière l., lire *diverses*). — Interprétation religieuse de la doctrine de l'évolution par le professeur A. P. Mathews dans son article (*The road of Evolution*) de l'*Yale Review* (Janvier 1922). — Modernisme en Chine. — La question des responsabilités de la grande guerre est traitée par H. C. Shawcross dans le numéro de janvier de l'*Hibbert Journal*, de manière à les faire partager par toutes les grandes nations européennes. Le même numéro donne un article d'Edouard Clodd sur l'occultisme contemporain, etc.

Revue des livres : Un nouveau dictionnaire de religion et de morale a paru à New-York (Macmillan, 1921), et à Londres (Longmans, Green et Cie, 1921), le vol. III de *The Westminster Version of the Sacred Scriptures*, importante traduction catholique. Le baron de Hugel a publié des *Essays and addresses on the Philosophy of Religion*, etc.

Th. Sch.

CHRONIQUE

Protestantisme et Catholicisme à l'Académie. — M. Georges Goyau et M. Denys Cochin. — La châsse de Mme Ste Geviève. — Les Cochin. — Un horticulteur de marque. — La bêche de M. Cochin. — M. Georges Goyau, historien du Protestantisme. — Hommages et restrictions. — Une belle page de M. Louis Lafon. — Réponse dure de M. Ribot. — Un appel posthume à l'union dans la tolérance et la liberté.

M. Georges Goyau est entré à l'Académie française. C'est un événement qui intéresse le monde protestant, puisque M. Goyau s'est fait l'historien d'un mouvement de pensée qu'il n'aime guère et ne comprend pas d'avantage. Il a fait d'abord un tableau poussé au noir du protestantisme allemand moderne, affectant toujours de voir dans la dissolution du dogme une dissolution de la religion elle-même. Avec la même méthode, il étudia ensuite le protestantisme de la *Ville-Eglise*, Genève, dont il brossa une image parfaitement infidèle en utilisant des faits exacts, un chef-d'œuvre d'histoire fausse, faite de traits généralement vrais, mais choisis et isolés d'autres faits, qui eussent été plus caractéristiques. Enfin, nous venons de le retrouver dans cette *Histoire religieuse de la France*, apologie très agréable à lire du catholicisme officiel, ouvrage dont M. Paul Seippel a signalé déjà le caractère tendancieux. Par son talent, son caractère, la dignité de sa vie, sa fidélité prouvée à l'Eglise catholique, M. Goyau méritait bien une place à l'Académie, magnifique refuge assuré par la République aux écrivains ou aux hommes du monde qui se sont montrés les plus éloignés de son principe. Et après cela, on dira toujours que c'est la République qui est sectaire et les autres qui ne le sont pas !

Si je n'avais pas peur d'effrayer M. Goyau par un mot calviniste, je dirais qu'il était *prédestiné* à ce milieu et il l'a montré dès l'entrée par sa présentation de son prédécesseur « M. le baron Denys-Pierre-Augustin-Marie Cochin ».

C'était un bien brave homme que M. Denys Cochin, un bon

français, un esprit cultivé, un amateur des belles et bonnes choses. Il avait de qui tenir et, de même, il a eu des fils qui furent dignes de lui et de sa lignée. Il appartenait à une famille qui faisait partie du catholicisme libéral. La piété, une piété vraie, emportée chez soi, se réalisant dans la dignité de la vie et le souci de toutes les causes généreuses y était de tradition. J'ai rencontré quequefois pendant la guerre M. Denys Cochin et toujours avec plaisir. C'était un de ces hommes avec qui on peut s'entretenir sans être de leur avis. Je ne partageais pas alors des préjugés assez vifs qu'il avait contre M. Poincaré, — mais au-dessus de tout ce qui nous divisait, il y avait bon nombre de points de contacts suffisants pour entretenir la sympathie.

Dans ce milieu forcément un peu factice et gonflé de l'Académie, j'aurais aimé voir le successeur de Denys Cochin nous montrer que ce bon français, ce bon citoyen et ce bon chrétien aussi, « serviteur-né de ses frères », était en somme une belle fleur humaine sortie du riche terroir populaire. Je n'ai aucun préjugé contre les barons, surtout quand un titre comme celui-là fut dans le passé la récompense accordée par l'ancien régime à de bons serviteurs de la collectivité. Mais j'aurais voulu que ne fussent point oubliés les braves gens qui s'appelaient Cochin avant d'être barons. La France est riche en familles qui s'élèvent peu à peu par le travail, l'intelligence et qui se passent des traditions d'honneur et de piété. Il ne faut jamais oublier de signaler cette source inépuisable d'honneur et de labeur qu'est l'âme populaire, le peuple sans épithète.

« Un Cochin dans Paris se sent l'héritier d'un passé qui oblige », nous dit M. Goyau et, dans sa pieuse ferveur, il s'écrie : « Voici dans sa châsse à St-Etienne du Mont, Mme Sainte-Geneviève, que des Cochin promenaient jadis de la Montagne à la Cité quand solennellement elle sortait ». M. Goyau a oublié de dire à son pieux auditoire que c'était alors une manière de faire dans Paris la pluie et le beau temps. Quand il pleuvait trop, on sortait la châsse et quand sévissait la sécheresse, on sortait encore la châsse. Ste-Geneviève peut servir à tous les besoins de Paris. Le général Cherfils ne nous a-t-il pas appris qu'à elle encore est due la victoire de la Marne ? Ce trait-là eût été à sa place dans l'histoire de la guerre de M. Hanotaux. Du train dont s'accentue le recul des idées, ce sera pour une prochaine édition.

M. Denys Cochin descendait-il des graveurs du XVIIe siècle qui ont illustré ce nom ? J'aurais aimé le savoir, mais j'en doute un peu et je ne suis pas très sûr que le porteur de

châsse soit de la lignée directe du commentateur de Descartes.

Ce qui est sûr, c'est que Denys Cochin descendait d'un aïeul dont on raconte ceci. Né sans fortune, il avait été placé à son arrivée à Paris, vers le milieu du XVIIIe siècle, en qualité de commis chez un gros marchand de toile de la rue St-Jacques et y mérita, par sa bonne conduite, l'affection et la confiance de son patron, au point que celui-ci, en se retirant, lui céda son fonds de commerce. Il le géra si bien qu'il se retira lui-même avec une fortune considérable. Au cours de ses promenades au Jardin des Plantes, il s'était lié à M. Thouin, directeur de cet institut avant Cuvier. Forcé par ses enfants richement établis de quitter son état, M. Cochin mourait d'ennui. Il l'avoua en confidence à son ami Thouin, lequel fit apporter une bêche et lui montra à s'en servir : « Voilà le remède au mal qui vous consume ». Deux mois après, Cochin avait retrouvé l'appétit et le sommeil. Peu après, toujours sur les conseils de Thouin, Cochin acheta une maison à la campagne, à Châtillon, et il s'y retira pour se livrer à la culture de son jardin. Sa santé se rétablit parfaitement et il devint même un agriculteur si habile que les dictionnaires nous le présentent comme un « botaniste français » !

Cette « bêche », M. Goyau, symbole de santé physique et morale, symbole de ce que nous devons à cette terre saine des aïeux, dont nous sortons tous à quelques générations près — y compris les princes, ducs ou barons, il fallait l'apporter à l'Académie et en faire le thème de ces réflexions que vous savez si bien présenter !

Mais la bêche aurait fait scandale. La bêche n'est pas une fiction. L'auditoire a goûté davantage ce que M. Goyau a dit sur et contre la Révolution, sans laquelle d'ailleurs M. Cochin n'eût pas été baron ni M. Goyau lui-même académicien.

Quand il s'agit du catholicisme ou du passé royaliste, M. Goyau voit toujours en beau. M. Ribot, dans sa réponse, a dû lui rappeler que si Descartes a pu penser librement, c'est qu'il travaillait dans son « poêle » à Amsterdam. Oui, à Amsterdam et par une ironie singulière dans un pays protestant — donc tolérant — pas assez tolérant encore — mais plus tolérant que la France cléricale de Louis XIV.

Les idées ont leurs crises. Mais elles ne sont souvent que toutes spirituelles. Elles ridentla face de l'eau, elles font croire à l'étourdi que le fleuve remonte à sa source, quand au contraire celui-ci continue à rouler ses eaux profondes vers l'Océan. Ainsi en est-il aujourd'hui, où dans les milieux les plus contraires on voit contester la valeur et la portée des idées démocratiques. Les rêves de l'*Action Française* ou ceux des Soviets

autoritaires, se rejoignent dans un égal mépris des libertés conquises et de la Révolution qui les a assurées.

Il faut être reconnaissant à un vieux Nestor de la politique comme M. Ribot d'avoir rappelé, à propos des idées de M. Goyau, quelques vérités essentielles.

« Quant à la Révolution française, elle se défend encore assez bien contre les attaques qu'il est de mode de lui adresser. Nous avons connu autrefois des catholiques qui parlaient d'elle avec plus d'équité que les catholiques de la nouvelle école dont vous êtes un des représentants les plus brillants. Ils étaient plus près que nous de 1789 ; ils sentaient encore en eux le frémissement d'enthousiasme qui a fait tressaillir nos pères et qui s'est propagé jusqu'au delà de nos frontières. Nous sommes tous, que nous le voulions ou non, les fils de cette grande Révolution. Que seriez-vous sans elle, monsieur, et que serions-nous tous ? Ce qui nous la rend particulièrement chère, à nous, Français, c'est qu'elle a, comme le rappelait naguère le confrère illustre que nous avons perdu, Ernest Lavisse, véritablement achevé l'unité de la Nation française en fondant ensemble les anciennes provinces, en faisant de tous les Français les enfants d'une France tellement une et indivisible que, lorsqu'ils sont séparés d'elle par la violence, ils ne pensent qu'à revenir au foyer maternel. Comment oublier que c'est à la Révolution que nous devons l'égalité des droits civils, l'égalité devant l'impôt, les garanties de la liberté individuelle ? C'est elle qui, en rmettant le pouvoir politique à la nation elle-même, a institué le droit public moderne et rendu impossible tout retour offensif de l'ancien régime ».

M. Goyau s'étant fait l'historien du Protestantisme, M. Ribot ne pouvait manquer de dire son mot. Ecoutons-le encore : « Vous mettez en plein relief l'antinomie interne dont souffre la religion réformée et qui dérive de son principe même. Les réformateurs n'ont pas eu la pensée d'établir dans l'Eglise chrétienne rien d'analogue à la libre pensée ; mais l'exemple qu'ils ont donné a été plus fort que leurs intentions. Qu'on leur en fasse un reproche ou un point d'honneur, *ils ont introduit dans le monde religieux la liberté de croire et le droit d'examiner ce qu'on croit*, mais peut-il y avoir une Eglise sans une définition de la foi, sans un symbole accepté par tous les fidèles ? La rigueur avec laquelle vous posez cette question ne vous empêche pas de reconnaître qu'il y a, au sein du protestantisme, de très belles âmes et de grands exemples de dévouement à l'action sociale. Vous ne pouvez parler sans émotion de ce qu'a fait en Allemagne la « mission intérieure » dont la première inspiration est venue d'Alsace. Vous allez

jusqu'à dire que « *la Réforme, en invitant les consciences de ses fidèles à prendre contact avec l'au-delà d'une façon immédiate et directe, développe dans les âmes religieuses qui sont capables de cette spontanéité un esprit d'initiative et une allégresse de courage qui leur sont un merveilleux soutien pour les aspérités de l'action* ». Il ne faudrait pas presser beaucoup de telles paroles pour en faire sortir une apologie de l'esprit de la Réforme, si vous ne vous hâtiez d'ajouter qu'en développant dans les âmes d'élite une religiosité d'élite, la Réforme tend à les faire sortir de l'Eglise officielle. Elles deviendraient d'autant plus étrangères au protestantisme proprement dit qu'elles seraient plus protestantes. Il n'y aurait pas de place dans l'Eglise de tous pour ceux qui sont capables de se faire eux-mêmes leur christianisme. »

Les phrases que nous avons soulignées constituent le plus bel éloge que l'on puisse faire des réformateurs et de la Réforme. Que les protestants s'en pénètrent bien et ils redeviendront les agents les plus actifs du progrès religieux, cause et soutien réel de tous les autres progrès. Je sais bien que les restrictions suivent l'éloge. En bon catholique, M. Goyau souligne l'antinomie interne du protestantisme, la contradiction entre la liberté de la pensée religieuse d'une part et de l'autre, la nécessité d'un *Credo* pour constituer une Eglise. Mais en fait cette contradiction n'existe pas pour le vrai protestant qui admet la définition de Samuel Vincent : « Le fonds du protestantisme, c'est l'Evangile ; sa forme, c'est le libre examen ».

M. Louis Lafon écrit là-dessus dans *Evangile et Liberté*, une page excellente et qui mérite de rester. « Cette antinomie, dit-il, provient plutôt de l'abandon conscient ou inconscient que, pour se défendre contre les assauts de l'Eglise catholique, le protestantisme a fait trop vite de son principe même. Car le principe vraiment protestant, c'est la foi au Christ, au Christ de la Bible. Les saintes Ecritures, qui révèlent le Christ et où chaque conscience chrétienne le trouve, c'est là l'unique *credo* protestant. « *Une définition de la foi, un Symbole accepté par tous les fidèles* », c'est, il est vrai, une nécessité pour l'Eglise catholique, pour deux raisons : la première, c'est qu'elle ne juge pas les saintes Ecritures suffisamment intelligibles et claires pour les fidèles, qui ne peuvent les utiliser sans danger pour eux-mêmes que moyennant les interprétations et explications de l'Eglise, et que, par conséquent, ayant enlevé à la foi cette fondation, elle ne peut lui en fournir d'autre où s'appuyer qu'une dogmatique élaborée et précisée par l'autorité ecclésiastique ; et la deuxième, c'est qu'ayant la prétention de connaître et d'enseigner toute la vérité, la vérité religieuse

totale et absolue, elle est par cette prétention même contrainte de la formuler dans son essence et dans ses moindres détails. On ne peut pas comprendre une Eglise catholique sans un Symbole de foi à sa base. Autrement elle serait en l'air...

» Mais le protestantisme ne prétend pas, lui, fournir aux âmes la vérité, il ne veut que les conduire à Celui qui est la vérité, au Christ. S'il réussit cette entreprise sa tâche est achevée. Il n'est donc lié et ne pourra jamais être lié par aucune dogmatique. Il repousse pour lui-même le privilège écrasant de l'infaillibilité doctrinale. Il n'a pas à définir la foi, il lui suffit de l'avoir fait naître dans un cœur en mettant ce cœur en contact avec l'âme du Christ. A chaque chrétien protestant de définir sa propre foi, de formuler ses convictions comme il l'entend. Par là, non seulement le protestantisme affirme le droit d'examen, mais encore il créé la liberté de croire, la liberté pour chacun de formuler librement sa croyance. Cette liberté reconnue, il n'y aurait eu pour lui aucun danger de schisme, l'union des protestants se faisant, plus profond que la pensée elle-même, dans l'attachement à la personne du Christ, la confiance du cœur et le don de la vie, si, délaissant sa propre principe, le protestanitsme n'avait accepté pour lui-même le principe catholique, s'il n'avait eu la folie, croyant par là échapper à ses coups, de s'établir sur le terrain choisi par l'adversaire.

Alors, pour prouver qu'il n'était pas la religion incessamment variable qu'on lui reprochait d'être, il a eu à son tour ses définitions de foi et ses Symboles. Il a ainsi aménagé son existence sur l'antinomie dont on lui fait grief. Car la liberté de la foi est en fait supprimée là où elle est limitée par une métaphysique ecclésiastique. Et c'est le principe catholique, introduit dans le protestantisme, qui l'a fait voler en éclats. Tous nos schismes douloureux ont à leur origine cette seule cause. »

Nous livrons cette page courageuse à tous les protestants qui osent penser.

En 1855, A. Viguié, songeant à faire des conférences à Nîmes sur la *Nature et le principe de la Réformation*, avait demandé quelques conseils à Edmond Schérer. A cette occasion Schérer écrit à son ami F. Pécaut : « C'est un sujet bien difficile à porter en chaire. Le protestantisme, c'est un principe et ce n'est pas un système, c'est une méthode et non pas un *credo*. Comment aller dire ces choses à l'un de nos auditoires protestants ? Nos protestants sont si catholiques, et sont si déroutés quand on leur représente le Protestantisme comme autre chose qu'un catholicisme mitigé. »

C'est vrai — c'est encore vrai, mais non plus aussi vrai qu'en 1855. Le protestantisme se pénètre de plus en plus du principe protestant et si aujourd'hui, malgré tous les préjugés qu'il rencontre, il continue à faire quand même des progrès, il le doit surtout à ce fait qu'il peut concilier la liberté de l'esprit avec la ferveur de la foi. C'est ce qui fait aussi que si nous sommes vivement intéressés par les symptômes de réaction catholique ou catholicisante qui se manifestent un peu partout, nous n'en sommes pas inquiets. Les vents contraires rident la surface des eaux. Beaucoup ne voient plus la vraie direction du courant. Rassurez-vous, âmes timorées, les flots profonds suivent leur pente, ils vont à la religion profonde qui ne peut être sans la liberté.

Mais ces libertés individuelles conduisent aux schismes, proclame M. Goyau... Eh ! le beau malheur si ces âmes diverses se retrouvent fraternelles et communes dans une Fédération des Eglises différentes, comme c'est le cas aujourd'hui !

D'ailleurs, comme le remarque encore M. Louis Lafon : « Le protestantisme n'a pas historiquement le monopole du schisme. Les Symboles de la foi ont produit plus de « sorties » du catholicisme que du protestantisme lui-même. La liste est longue à l'infini de toutes les hérésies que le catholicisme a eu à combattre dans son propre sein, ou à pourchasser sorties de lui. En vérité, nous sommes bien bons de laisser dire que le protestantisme est une religion à morcellements, sans que nous montrions toutes les Eglises et toutes les sectes qui depuis quinze cents ans ont rompu avec Rome, et tous les bûchers qu'il lui a fallu dresser pour maintenir la masse de ses fidèles dans l'adhésion au moins de forme à ses Symboles.

« Car, à cet égard, il en est absolument de même dans l'Eglise catholique et dans les Eglises protestantes. Là comme ici on ne s'insurge pas toujours contre la définition de la foi, mais personnellement on agit comme si elle n'existait pas. Quantité de protestants, de pasteurs même et de théologiens, marchent sous des drapeaux qui en réalité ne sont pas de la même couleur que leur foi intime. Ils ne se mettent guère en souci de la doctrine qu'on prétend leur imposer, au travers de ces orthodoxies surannées ils rejoignent la foi substantielle, la foi permanente de l'Eglise. Dans l'Eglise catholique combien aussi restent, même religieux, qui n'admettent dans leur for intime ni l'infaillibilité du pape, ni le miracle de l'hostie, ni le purgatoire, ni l'enfer, ni la Trinité, ni tel ou tel autre dogme! Si bien qu'en fait l'antinomie subsiste pour le catholicisme

aussi : il lui faut tolérer, à côté de l'autorité du Symbole, une certaine liberté de foi qui lui est contradictoire.

« Est-il exact encore de dire qu' « en développant dans les âmes d'élite une religiosité d'élite, la Réforme tend à les faire sortir de l'Eglise officielle » ? Elle ne les a jamais fait sortir, ces âmes d'élite, qu'en voulant leur imposer ses Symboles. Les âmes les plus religieuses ont toujours désiré la communion fraternelle la plus large et la plus profonde. Ni, dans des camps différents, un Adolphe Monod, un Vinet, un Secrétan, ni un Athanase Coquerel fils, un Jean Réville, un Wagner, des religiosités si personnelles et si fortes, n'ont rompu avec « l'Eglise de tous ». Ceux qui ont rompu cherchaient en dehors d'elle simplement la liberté de ne pas croire. Nous ne citons que des exemples contemporains. En remontant à travers l'histoire du protestantisme on en trouverait mille autres aussi convaincants.

» Il nous paraît donc que nous n'avons pas à reconnaître comme fondés les griefs articulés à l'Académie contre le protestantisme. Nos fautes sont autres que celles qu'on nous reproche, et ce sont d'autres erreurs que celles dont on nous charge qui nous les ont fait connaître. »

Les couronnes académiques accordées à l'un des plus éminents champions du catholicisme actuel ne sauraient ni nous irriter ni nous intimider. Elles tombent sur un honnête homme, sur un écrivain de talent. Quant à ses attaques, l'histoire et la vérité suffisent à nous en garantir. Clio, muse austère, est aujourd'hui bien embéguinée. Elle est encore d'Eglise et cela se voit en province comme à Paris — mais, patience ; il fut un temps où les magistrats, les notaires, les architectes, les généraux, les amiraux, les premiers ministres portaient soutane ou chapeaux cardinalices. Le monde s'est peu à peu libéré. L'histoire aura son jour. Nous ne le verrons pas — mais d'autres, dans quelques millénaires, casseront les clichés du jour.

Il suffit aujourd'hui qu'en pleine académie la voix posthume de M. Ribot ait fait au récipendaire entendre quelques vérités un peu dures, accentuées dit-on, par l'excellente lecture du discours par M. Bédier. Un mot de M. Ribot suffit à donner leur portée à tous les écrits historiques de M. G. Goyau : « Vous êtes impartial autant que peut l'être un homme de fortes convictions, qui ne perd jamais de vue les intérêts du catholicisme ».

A bon entendeur, salut.

La lutte des idées va donc continuer. C'est normal et il ne faut pas nous en plaindre. Lutter d'ailleurs, avec un homme comme Goyau, c'est plaisir et profit. Quelle qu'ait pu être la

réaction de son esprit sous les coups du vieux lutteur disparu, il a l'âme trop haute pour n'avoir pas communié avec lui et avec nous dans l'émouvant appel que du fond de sa tombe M. Ribot adressait en terminant à tous les Français :

« Quel que soit l'avenir des croyances religieuses en France, une Eglise qui compte dans le passé tant de gloire, qui inspire tant de dévouements, qui fait vivre en paix tant de consciences, qui soulage et console tant de souffrances ne peut pas ne pas tenir une grande place dans notre société. Souhaitons, monsieur, que la guerre, en révélant à tous qu'il n'y a pas deux Frances, mais une seule patrie capable de réunir tous ses enfants dans un même élan, dans un même effort de sacrifice, ait appris aux Français à être moins injustes les uns envers les autres. Souhaitons de tout notre cœur que les luttes d'autrefois ne reprennent pas leur ancienne violence. Il y a quelque chose de changé depuis la séparation. L'Etat doit ignorer désormais les Eglises et leur refuser tout privilège. Comment pourrait-il leur opposer un refus quand elles ne se réclameront que du droit commun ? Sur ce terrain de la liberté et du respect mutuel de toutes les convictions, pourquoi tous les Français ne pourraient-ils pas un jour se donner la main ? Ce vœu d'un réconciliation dans la liberté, je l'ai formé à toutes les époques de ma vie. Je me suis séparé parfois de mes amis pour défendre une cause qui me paraissait liée à l'intérêt de la patrie elle-même. Quoique j'approche du terme d'une carrière déjà longue, je ne désespère pas de voir la France victorieuse et toujours menacée rassembler ses forces, écarter les querelles qui ne peuvent que l'affaiblir, et, sans rien abdiquer des principes de la société moderne, se reposer enfin sur l'union sincère de tous les hommes de bonne volonté. »

Il est regrettable que la maladie ait empêché M. Frédéric Masson de lire ces belles paroles. Il en aurait pu profiter lui qui, pendant la guerre, a consacré à Luther une page vraiment odieuse et sans excuse. Et le voilà lui-même devant Dieu. Mais nous voulons surtout nous souvenir ici que ce bourru était un bourru bienfaisant, qu'il a été très dévoué pendant la guerre et que ceci peut faire passer sur cela.

John VIÉNOT.

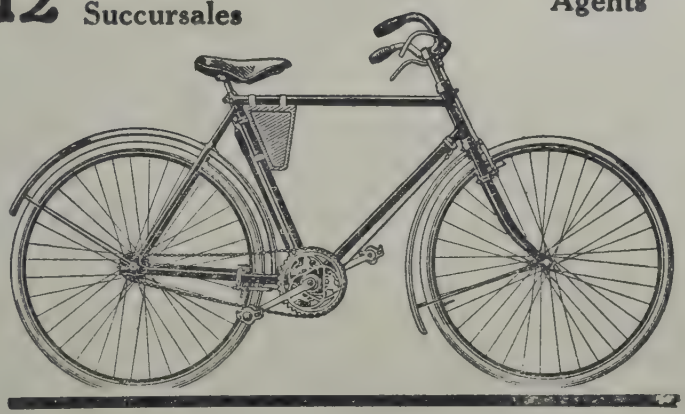
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard. — Sté An^me d'Imprimerie Montbéliardaise.

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000 Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Actes de l'Assemblée générale du Protestantisme français *réunie à Lyon du 18 au 21 novembre 1919.* — Publiés par les soins du Conseil de la Fédération protestante de France. Un volume in-8° ..... 6 fr. »

Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier. — **Inauguration Solennelle** (Mercredi 14 et jeudi 15 janvier 1920). Prédication de M. le pasteur Larroche. — Séance publique d'ouverture. — Réception à la Faculté. — Un volume in-8°, orné de 15 photographies ..... 8 fr. »

Les Sources du récit de la Passion chez Luc, par A. Wautier d'Aygalliers, pasteur. In-8° ..... 10 fr. »

Le Rôle de la Métaphysique et de l'Histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'Ecole de Ritschl, par André Jundt. In-8°. 8 fr. »

La Religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Hoffding, par Jean de la Harpe, préface par A. Lalande, professeur à la Sorbonne. In-8° ..... 6 fr. »

Le Conflit du Christianisme primitif et de la civilisation, par A. Causse, pasteur. In-8° ..... 4 fr. »

Les Miracles de la Pensée, ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie, par O.-S. Marden. In-12 7 fr. 50

L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale, par O.-S. Marden. In-24 ..... 4 fr. »

Du moyen de manifester la perfection. par K.-A. Pedrick. In-16 ..... 9 fr. »

Le règne à venir (*l'aurore d'une humanité nouvelle*), par Lucy Re-Bartlett, traduit de l'anglais par Marie Cimbro-Bonnet. In-24 ..... 5 fr. »

Le triple aspect de la question sociale, par Rudolf Steiner. In-16 ..... 5 fr. »

« Les Compagnons » de l'Université nouvelle. L'histoire des « Compagnons » et leur doctrine. In-16 .... 2 fr. »

A tâtons... (Les Aveugles de guerre). — *A ceux qui voient et qui se plaignent*... par Benjamin Valloton. In-16..... 6 fr. »

Cruel devoir, Récit d'un combattant de la grande guerre, par Erichsen. In-16 ..... 7 fr. 50

Les Contes d'Andersen. — In-16 cartonné illustré 9 fr. »

Quand maman était petite, 13 récits pour les enfants, par Yvonne Brémaud. — In-16, illustré, cartonné ..... 9 fr. »

Les Deux Françoises
par Mlle Dugard
In-16, broché, 5 fr. ; cart., 8 fr.

Les Contes d'Andelyse
Contes de Fées, par Jeanne Chardon, in-24, broché, 5 fr.; cartonné, 8 fr.

Agenda-Annuaire protestant 1922

Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme par H. Gambier, pasteur

In-24 de 550 pages ..... 7 fr. 50

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-ONZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Mai-Juin 1923

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

E. Chastand. — Protestantisme et Génie français.

Le Protestantisme et les Missions.

Catholiques tolérants.

René Puaux. — Un galérien protestant et la Société des Nations.

Le Ku-Klux-Klan.

Approbation.

La pensée catholique sur l'Inquisition

Les tendances actuelles du catholicisme d'après sa littérature.

John Viénot. — La réaction historique dans les Sociétés de province.

Ouvrages à se procurer.

John Viénot. — Un intéressant journal catholique : *Le Mouvement.*

Henry Barbier. — Le protestantisme français et ses devoirs présents.

John Viénot. — Les Lyonnais et la Bible.

G. Dodson. — La vogue de Coué.

Armand Lods. — Un pasteur inventeur de la vaccine.

Dr Duvernoy. — L'aurore des temps nouveaux.

Les Boutefeux.

Les Livres.

John Viénot. — Chronique.

ABONNEMENTS

83, Boulevard Arago, 83

PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux : Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés noureaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Les valeurs du trésor à court terme

L'émission des Bons du trésor 6 % a permis à l'épargne de placer ses capitaux dans les meilleures conditions possibles. Ses disponibilités vont se renouveler et s'accroître sans cesse. Elle en fera maintenant le plus judicieux emploi en souscrivant aux *Bons de la défense nationale* dont le taux d'intérêt a été porté à 5 % pour les Bons à un an, à 4.50 % pour les Bons à six mois et à 4 % pour les Bons à trois mois. Délivrés comme par le passé aux guichets de toutes les caisses publiques sans aucune formalité, ces valeurs constituent un placement temporaire dont les porteurs ont pu apprécier depuis plus de huit années, tous les avantages. Ils ont perçu des milliards d'intérêts sans courir le moindre risque et ils ont retrouvé leurs capitaux intacts dès qu'ils en ont eu besoin.

Banque Nationale de Crédit

L'assemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 26 avril, sous la présidence de M. René Boudon.

Les chiffres du bilan sont la manifestation évidente de la reprise des affaires et de l'activité générale des services de la banque.

Le compte profits et pertes présente un solde créditeur de 31.175.650 francs, en augmentation de 2.953.500 sur celui de l'exercice précédent.

L'assemblée a fixé le dividende à 20 fr. pour les actions non libérées et à 42 fr. 50 pour les actions libérées. Un acompte ayant été payé le 11 janvier, toutes les actions, libérées ou non, reçoivent le même complément de dividende, soit 12 fr. 50, qui est en paiement sous déduction des impôts, soit net :

11 fr. 50 pour les actions nominatives, libérées ou non libérées et 10 fr. 365 pour les actions au porteur.

Avant de passer au vote des résolutions, le président a donné, dans une allocution chaleureusement accueillie, des précisions sur la situation générale et la progression des affaires de la Banque nationale de Crédit.

MM. René Boudon, le baron Jacques de Gunzburg, et Olivier Saincère, administrateurs sortants, ont été réélus pour une durée de six années. MM. Henry Lederlin, Edmond Odier et Jules Siegfried ont été nommés commissaires des comptes.

Toutes les propositions du conseil ont été adoptées à l'unanimité.

Gouvernement Général de l'Algérie

Emprunt 6 0/0 1923

Le gouvernement général de l'Algérie fait procéder au placement de 723.700 obligations de 500 francs. Ces obligations amortissables en quarante-huit ans, portent un intérêt annuel de 30 francs, net de tous impôts présents et futurs ; elles sont émises, jouissance 1er avril 1923, à 480 francs payables en souscrivant et sont engagées sur l'ensemble des ressources de l'Algérie, en constante progression.

Les souscriptions sont reçues, jusqu'à concurrence du disponible dans les principaux établissements de crédit de France et d'Algérie.

L'EMPRUNT A LOTS

de l'Exposition Internationale des Arts décoratifs et Industriels modernes de Paris

Cette exposition, qui s'ouvrira en 1925, sera internationale, mais doit surtout être considérée comme une manifestation du bon goût français et sera le point de départ de toute une renaissance artistique, industrielle et commerciale. Il faut donc que les organisateurs de cette exposition, placée sous la haute direction de M. Fernand David, sénateur, ancien ministre, puissent compter sur l'effort de tous, car il s'agit, pour nous, de retrouver la situation, que nous n'aurions jamais dû perdre, de fournisseurs artistiques de l'univers.

Cet effort doit se traduire par l'empressement du pays tout entier à souscrire aux Bons à lots, dont l'émission a été préparée avec le concours de la Banque de France, du Crédit Foncier de France, des principaux établissements de crédit, et qui seront offerts au public à partir du 16 mai prochain. Ces Bons, d'un nominal de 50 francs, donneront droit chacun à 20 tickets d'entrée à l'Exposition, d'une valeur de 2 fr. 50 par ticket, et à certains autres avantages, tels que tarifs réduits sur les chemins de fer, dans les théâtre, etc.

Ils participeront à 56 tirages, comprenant 726.000 lots pour 82.700.000 francs. C'est-à-dire que près des 3/8 des Bons seront remboursés par des lots. Quant aux Bons non sortis à ces tirages, ils seront tous remboursés au pair de 50 francs la dernière année. Les lots sont non seulement intéressants par leur nombre, plus d'un lot pour trois billets, mais aussi par leur importance : il y aura quatre lots de 1 million, deux de 500.000 francs, quarante-six de 100.000 dix de 50.000 frs, etc. Les deux premiers gros lots de 1 million seront tirés dès 1923, les 6 août et 15 octobre, les deux autres en 1924, ainsi que les deux lots de 500.000 francs.

La souscription sera ouverte le 16 mai et close dès que les demandes auront absorbé les titres disponibles. Les Bons seront remis immédiatement aux souscripteurs, qui n'auront à supporter aucun impôt, ni sur les bons, ni sur les lots.

Société Biblique de Paris

54, rue des Saints-Pères, 54

Vient de paraître : **LES PSAUMES**, traduction nouvelle avec nombreuses *notes*, préparée pour la **Bible du Centenaire**. Tirage sur format réduit (192 pages, grand in-8° de 29 centimètres sur 18). *Broché* : 3 fr. 50. Franco : 4 fr.

Les Psaumes du Souvenir. Même édition sur *beau papier* avec **Mémorial illustré** consacré aux *morts pour la Patrie. Broché* ou en feuilles pliées, 6 fr. — Franco, 6 fr. 50. — *Reliures* à prix divers.

Le NOUVEAU TESTAMENT STAPFER, augmenté d'un *Choix de Psaumes*, 6° édition revue, petit format, sur papier indien, reliures de luxe, de 16 à 18 francs.

LA BIBLE SECOND ET OLTRAMARE avec édit. 1913 (17 cent. sur II), 14 à 40 francs.

L'EVANGILE (Marc augmenté des discours de Jésus rapportés par Mathieu et Luc), 0 fr. 25.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

PREMIER PRIX GOBERT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE DE STRASBOURG

depuis ses origines jusqu'à nos jours

par RODOLPHE REUSS

Correspondant de l'Institut

Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg.

Un fort volume in-4, orné de 4 frontispices de Mlle D. Muller. Prix : 50 fr.

Religion, Philosophie, Morale

Courts sermons. *Méditations pour les cultes d'été sans pasteur*, par Wilfred Monod, pasteur. In-16 ..... 7 fr. 50

Essai sur l'activité créatrice, *Evolution, Rédemption*, par F. Leenhardt. In-16 ..... 6 fr. »

Autorité et Liberté. *Considérations sur les problèmes de la culture moderne et de l'Eglise*, par F. W. Foerster. In-8 ..... 6 fr. »

Agir ! Comment ? par Walter Rauschenbusch, 3e partie de « *Christianisons l'ordre social* ». In-16..... 6 fr. »

Les principes sociaux de Jésus, par Walter Rauschenbusch. In-16 ..... 8 fr. »

Les sources de la Symbolique chrétienne. par Lanoé-Villène. In-16. ..... 5 fr. »

Vers Dieu, ou l'ascension de l'homme. Catéchisme évangélique et thèmes de réflexion, par Wilfred Monod, pasteur. In-16..... 7 fr. »

Manuel de Religion. par Th. Vincent, past^r. In-16 de 320 p. 5 fr. »

Clartés d'en-haut. Paroles d'espoir pour le matin de la vie, par A.-N. Bertrand, pasteur. In-16 ..... 3 fr. »

La question religieuse et la Solution protestante. par Eugène Réveillaud. 10e édition, *précédée d'une nouvelle préface.* In-16 3 fr. »

Les forces du Protestantisme américain contemporain, par Victor Monod et Henri Anet. In-16..... 5 fr. »

Le Congrès du Christianisme social, tenu à Strasbourg en juin 1922. Discours, compte-rendu des séances. In-8..... 10 fr. »

Dans le jardin du Roi. par Ed. Gounelle, pasteur. In-16.. 5 fr. »

Le grand méconnu. Entretiens d'histoire religieuse, par Paul Wyss. In-16 ..... 5 fr. »

Dans la voie spirituelle. par Emilie Cady. In-16..... 4 fr. 50

Aux frontières de l'Idée. *Une campagne de presse en Hollande* (1914-1915), par Etienne Giran. In-8 ..... 9 fr. »

Histoire des Vaudois des Alpes. par Jean Jalla. In-8, illustré. ..... 10 fr. »

Au service de la cause. *Episodes de guerre d'après les mémoires du temps* (1621), par Cornélis de Witt. In-16..... 5 fr. »

EAUX D'ÉVIAN

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian

Banque de l'Union Parisienne

L'Assemblée générale des actionnaires de la *Banque de l'Union Parisienne*, qui s'est réunie le 20 avril 1923, a approuvé les comptes de l'exercice 1922 et fixé le dividende à 35 fr.

Elle a décidé, en outre, de reporter à nouveau la somme de 5.523.942 fr. 84.

Un acompte de 10 fr. ayant été distribué en janvier dernier, le solde, soit 25 fr., sera payable, sous déduction des impôts, à partir du 1er juin prochain.

MM. Philippe Vernes et William d'Eichtal, administrateurs sortants, ont été réélus. La nomination comme administrateur de M. Joseph Courcelle, en remplacement de M. Max Boucard, décédé, a été ratifiée. MM. G. Feray et A. Barriol ont été nommés commissaires des comptes.

Société Minière et Métallurgique PENARROYA

Les comptes qui ont été soumis à l'assemblée du 24 mai font ressortir un bénéfice net de 9.437.497 fr. c. 7.792.659 en 1922. Après les attributions de prévoyance et statutaires, le bénéfice à répartir est de 8.009.997 fr. c. 7.013.393 en 1922. Le dividende votée est de 27,50 contre 22,50 en 1921.

La Société a consacré, pendant l'exercice 1922, 6.348.000 fr., à peu près comme l'an dernier, à des dépenses de lignes de transport de force, installation de la centrale électrique, aménagements aux ateliers et aux mines, ch. de fer de Puertollano et prise de participations nouvelles.

Au bilan, par suite des travaux neufs indiqués ci-dessus, les immobilisations passent de 182.145.785 à 188.493.948 fr.

Les valeurs à réaliser sont totalisées aux environs de 96 millions, sensiblement le même chiffre qu'en 1921, mais leur répartition est différente : si les débiteurs sont à peu près inchangés à 51.772.000 f. les stocks sont en augm. à 30.160.000 c. 26.467.000, et les approvisionnements en diminution à 14.505.000 c. 17.756.000.

Par contre, les valeurs disponibles sont en augmentation de 6.284.000 et s'établissent à 34.200.000 fr., l'accroissement portant sur les fonds en banque.

En face de ces 130 millions d'actif disponible ou réalisable, les exigibilités à court terme sont de 35.700.000 fr.

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles : la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour..... 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 »
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

ÉCOLE FLORENCE NIGHTINGALE
Gardes-Malades Hospitalières,
Gardes-Malades Visiteuses,
Gardes-Malades d'Hygiène sociale à la
MAISON DE SANTÉ PROTESTANTE
de BORDEAUX (Gironde)
Directrice : Mlle Dr HAMILTON

LA CAUSE DES MALADIES

Arthritisme, mauvaise digestion, migraine, neurasthénie, n'ont souvent d'autre cause que la constipation. Le plus sûr moyen de les éviter est de prendre tous les 2 ou 3 jours un GRAIN DE VALS, laxatif parfait. C'est vraiment le remède idéal.

Pour la Confection de vos Matelas

Ecrivez à la Maison
Vve Alfred MARTIN-ESTRABAUD
LAINES
à MAZAMET (Tarn)

Marchandise avantageuse comme prix et qualité. — Envoi gratuit d'échantillons sur demande. — Représentants actifs acceptés. — Bonnes conditions.

ASTHMATIQUES! **La Poudre Louis Legras**
calme instantanément les plus violents accès d'ASTHME, la TOUX des VIEILLES BRONCHITES, l'EMPHYSÈME et guérit progressivement. Résultats merveilleux.
La boîte : 2 f. 95 impôt compris. Toutes pharmacies

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
Nancy-Paris-Strasbourg

Vient de paraître :
Guillaume **GRANIER**, pasteur honoraire
CHRIST et FRANCE
Prédications historiques
Gaspard de Coligny - Jeanne d'Albret
Duplessis-Mornay - Paul Rabaut

3e édition. Beau volume in-12. Prix : 5 fr.
Par la poste : 5 fr. 75

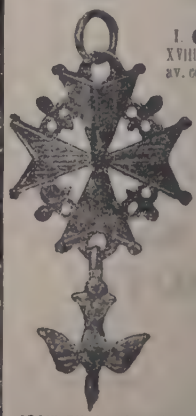
GLOBEOL
fortifie
Anémie
Croissance
Tuberculose
Neurasthénie
Convalescence
Le Flacon : 1fr 7 fr.
Les 3 fr 19'50.
Globéol permet le maximum d'effort.
Etablissements CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris.

La Maison de Vacances de St-Georges-les-Bains
est ouverte dès maintenant. Alt. 300 m. Vue splendide sur la vallée du Rhône et Alpes ; bois de pins et de chênes verts ; cascades et sources thermales. Gare de Charmes sur le P.L.M. Service d'auto. Prix modérés. Prospectus sur demande au Lt-Commissaire PEYRON, 76, rue de Rome, Paris, ou à la Directrice, Armée du Salut, St-Georges-les-Bains (Ardèche).

HUILERIE-SAVONNERIE
Albert ENGUEL
SALON (Provence)
Recherche partout *Représentants* pour — visiter la clientèle coreligionnaire —
5 % de remise sur les prix du tarif, à tout client se recommandant de ce journal.
Expéditions franco d'Huiles à partir de 5 lit., et de Savons à partir de 10 kilos.
Demander nos tarifs.

Pension famille (Drôme), toutes saisons, séjour de repos, air vivifiant, maison confortable, élect., téléph., etc. Jardin, tennis, excursions. Ecr. : Mme DIEDERICHS, à Rivales, p. Dieulefit (Drôme).

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens BRELOQUES


CROIX DU LANGUEDOC

OR CONTROLÉ jaune mat
I. **CROIX DU LANGUEDOC**
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu av. col. bombée, h. 30 m/m poids 4 g. **75.»**
II **AUTRES CROIX ANCIENNES**
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 m/m poids 3gr7. **72.»**
b) haut 29 m/m poids 3 gr. **70.»**
c) haut. 26 m/m poids 2gr7. **65.»**
d) haut 18 m/m poids 1gr9. **60.»**
ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1 Croix du Queyras 17e siècle. **12.»**
2 Croix Cévenole, h 30 m/m. **11.»**
» h 26 m/m. **10.»**
3. Croix Ancienne h. 18 m/m. **9.»**
ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h 30 m/m. **15.»**
» h. 26 m/m. **14.»**
COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. **10.»**
Argent doré, » » **14.»**
Or forçat, l. 45 c/m., p. 3gr50. **70.»**
N. B. A ajouter 0 fr 60 pour envoi de la croix seule.
Envoi franco contre chèque postal Paris N° 253-99 **M. STREET**, 200 Rue Rivoli PARIS (1er Ar.)
BUREAU de VENTE à l'ENTRESOL et non ailleurs

En raison de la hausse des métaux précieux les prix de tous ces articles doivent être majorés de 1 fr. pour l'argent, 2 fr. pour le vermeil et 10 fr. pour l'or. Taxe de luxe 10 pour cent en plus de ces nouveaux prix.

PAGES DE DÉFENSE PROTESTANTE

Protestantisme et Génie français

Le mauvais Génie de la France

D'après une thèse étrange, reprise par l'auteur de « l'Echec de la Réforme » les persécutions religieuses ne seraient « *que des manifestations de l'hostilité de la France à l'égard de la Réforme. Elles la traduisent mais ne l'expliquent pas.* » (p. 11)

Il faudrait, selon lui, rechercher la cause de cette hostilité dans une sorte d'incompatibilité entre l'esprit et les tendances de la Réforme d'une part et le génie français d'autre part.

Nous ne songeons pas à nier les résistances que la Réforme a rencontrées dans notre pays de la part de la Royauté et de l'Eglise, mais l'histoire est là pour nous dire que, sans cette coalition qui disposait de la puissance temporelle, le peuple français laissé à son libre-arbitre se fut en grande partie rangé à la suite des Réformateurs.

Des multitudes appartenant à toutes les classes, se sont spontanément enthousiasmées pour les idées nouvelles et, quand nous constatons quelles calomnies et quelles violences furent mises en oeuvre pendant plus de trois siècles contre la Réforme, nous sommes bien obligés de conclure que l'âme protestante devait être solidement chevillée au corps de la France pour résister à l'implacable persécution.

Ah ! oui, certes, ça n'a pas été en vain que le génie romain, se faisant le mauvais génie de la France, a soufflé la haine contre le frère cadet, le huguenot. L'abbé Caveirac déclarait en 1756 que, par la persécution, le nombre des réformés était tombé de deux millions à deux cent mille ! (1). Des 2.150 églises du milieu du XVIe siècle, 171 seulement subsistaient en

(1) Sentiment des catholiques sur le Mémoire au sujet des mariages clandestins des protestants, 1756.

1802. Et ce navrant résultat n'est pas le fruit spontané des volontés libres, mais l'oeuvre de l'inquisition, de la police et du bourreau.

Chaque fois qu'est intervenu un édit de tolérance arraché aux rois, une période de liberté relative, on a vu les deux familles spirituelles de la France faire bon ménage ensemble. Le bon peuple ne demandait qu'à vivre en paix. Mais Rome veillait et ranimait l'incendie.

Que de fois les évêques ont aiguillonné le clergé trop indulgent envers les réformés ! Que de fois les gouverneurs ont incité les évêques à plus de rigueur ! Que de fois les papes ont excité le zèle persécuteur de la royauté ! Si la France avait été hostile à la Réforme, point n'aurait été besoin d'entretenir pendant trois siècles une impitoyable répression pour éviter la contagion.

Ce qui a manifesté de l'hostilité contre la Réforme, ce n'a pas été la nation, mais la coalition royale et pontificale : ces deux tyrannies se sont prêtées main forte pour affermir leur domination. Les rois voyaient dans les Réformés de dangereux républicains ; le pape y découvrait des hérétiques qui sapaient son autorité. Et ce fut l'alliance des deux glaives.

« A moi les corps, à toi les âmes », écrivait Barberousse au pape. Ne nous semble-t-il pas entendre des détrousseurs de grand chemin se partageant le butin ! Le Concordat de François Ier ne fut pas autre chose, « ce fameux concordat par lequel on disait que le roi et le pape se donnèrent ce qui ne leur appartenait pas » (Voltaire) (1) ; ce concordat par lequel le roi vendit les libertés gallicanes.

Parfois les rois répugnaient à faire périr tant de leurs fidèles sujets : Rome ne leur passait pas cette faiblesse. Henri III, soupçonné d'indulgence fut assassiné. Le Jésuite Mariana dans son livre « Du roi et de son institution », affirme qu'on peut assassiner un prince si on a pour but la gloire de Dieu. Quel argument auraient tiré de cette déclaration, les adversaires du protestantisme si ces scandaleuses paroles pouvaient être attribuées à quelque Réformé ! Le même jésuite appelle Jacques Clément « l'honneur éternel de la France ». Ce livre fut approuvé par la Compagnie de Jésus, ne l'oublions pas ! Henri IV pour le même motif subit le même sort et en vertu des mêmes maximes : Ravaillac déclare que Henri IV « en faisant la guerre au pape faisait la guerre à Dieu, d'autant que le pape est Dieu ».

Périodiquement les assemblées du clergé de France en votant

(1) Essai sur l'esprit et les moeurs des nations, p. 133.

des crédits pour le roi, réclameront, en récompense, de nouveaux édits contre les Réformés ; ainsi à la veille de la Révocation de l'édit de Nantes il ne subsistera presque plus une clause de cet édit de paix religieuse.

En ce qui concerne la Saint-Barthélemy, que M. Autin donne comme une preuve de l'hostilité du génie français contre la Réforme, nous pouvons écrire, avec M. F. Puaux : « L'action criminelle de Rome éclate à tous les yeux ; c'est là que fut frappée la célèbre médaille « Hugonotorum strages » ; c'est là que fut peinte par Georges de Vasan, l'assassinat de Coligny, et qu'au dessous furent écrites ces paroles qui déshonorent Grégoire XIII : « Pontifex Colignii necem probat » : le pape approuve le meurtre de Coligny.

C'est là que le 6 des ides de septembre 1572, Charles, prêtre de l'Eglise romaine et cardinal de Lorraine, faisait célébrer en présence du pape ce service à jamais impie, où dans l'Eglise de France, à St-Louis des Français, on put bénir Dieu de ce que Charles, roi très chrétien des Français, animé d'un saint zèle, avait fait disparaître par un massacre tous les hérétiques du royaume » (1).

Le pape Pie V n'a-t-il pas écrit à Charles IX : « Votre Majesté doit poursuivre les ennemis de la religion jusqu'à l'extermination. » ?

Le même pape écrivait le 28 mars 1569, à Catherine de Médicis : « Ce n'est que par la tolale destruction des hérétiques que le roi pourra rendre à ce noble royaume l'ancien culte de la religion catholique » et il ajoutait : « Vous devez n'épargner aucun effort pour que ces exécrables périssent dans les souffrances qu'ils méritent ».

Le 20 octobre, il s'adresse à Charles IX : « Rien de plus cruel que de se montrer clément envers des impies dignes des derniers supplices ».

En 1628, le pape Urbain VIII, écrit à Louis XIII, à l'occasion de la prise de la Rochelle : qu'il ne doute pas que « Louis le Juste n'achève bientôt de détruire tout le reste de l'hérésie. »

Bossuet n'osera-t-il pas faire le panégyrique de Louis XIV en ces termes inouis : « Disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Charlemagne : vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques. C'est le digne ouvrage de votre règne ». Ne voit-on pas là la pleine approbation de l'Eglise et la main de Rome !

(1) F. Puaux, *Revue chrétienne* 1878, p. 352.

Le 17 avril 1675, l'Assemblée du clergé de France proteste contre les maigres libertés laissées encore aux protestants et demande la révocation de l'édit de Nantes : « Otez, sire, cette funeste liberté de conscience et mettez-les dans l'heureuse nécessité d'être toujours fidèles ».

Voltaire parle selon l'histoire quand il dit : « Tous ces édits étaient publiquement sollicités par le clergé de France » (1).

De plus, un ennemi sournois attisait les conflits religieux dans notre nation, pour la désunir et l'abaisser : Philippe II d'Espagne, qui, dans les instructions laissées à ses fils, avoue avoir employé 32 ans de sa vie à entretenir des intelligences avec les grands et les ambitieux du Royaume (le parti des Guises) et suscité des guerres civiles *par le moyen des ecclésiastiques*.

Il serait aisé de multiplier les textes pour prouver irréfutablement que les hostilités contre les Réformés ne furent pas l'expression spontanée des sentiments de la nation, mais furent « suscitées » par le trône et surtout par l'autel.

Enfin, il existe bien des faits significatifs qui montrent que sans l'excitation venue d'en haut, le brave peuple de France n'aurait pas connu la guerre civile et religieuse.

On sait que Charles IX eut voulu faire étendre aux provinces les massacres de la Saint-Barthélemy, afin, sans doute comme il le dira plus tard, « qu'il ne reste pas un huguenot pour le lui reprocher ». Il réussit bien, dit Brantome, à faire périr 15 ou 20.000 huguenots dans les grandes villes, mais « dans le reste du pays il ne put faire exécuter ses ordres bien que les réfractaires fussent des chefs militaires ou civils peu suspects de favoriser le protestantisme par ailleurs.

On peut citer en particulier le refus de Montmorency dans l'Ile de France, de Longueville en Picardie, du président Jeannin, à Dijon, de Philibert de la Guiche à Mâcon, du comte de Godres en Dauphiné, du comte de Tende en Provence, de Saint-Herem en Auvergne, de Tanneguy le Veneur de Carouge, à Rouen, et enfin la municipalité de Nantes, ville cependant catholique entre toutes.

De plus, on sait qu'on attribue à d'Orthez, gouverneur de Bayonne, une lettre où il disait : « Je n'ai trouvé dans la garnison que bons citoyens et braves soldats et pas un bourreau.» Mais la réponse la plus simplement éloquente, fut précisément celle du bourreau de Lyon : « Je ne tue que des coupables. » (2).

(1) *Le Siècle de Louis XIV*, ch. 36.

(2) Matagrin, *Histoire de la Tolérance religieuse*, p. 224-225.

Avant la révocation de l'Edit de Nantes, dit le catholique Segrais, « catholiques et huguenots vivaient ici dans une grande intelligence. Ils mangeaient, buvaient, jouaient ensemble et se quittaient librement pour aller les uns à la messe, les autres pour aller aux prêches ».

Le janséniste Arnaud, qui ne sympathisait guère avec les idées réformées, écrit dans sa « Propagation de la Foi » (1670) : « on a appris que la diversité des sentiments sur la religion n'était pas incompatible avec la paix civile et politique ».

Voilà ce qui eut existé en France sans l'intervention de la Royauté et de l'Eglise. L'histoire d'ailleurs a rendu son verdict; un fidèle catholique le résume ainsi :

« L'adhésion des âmes à une doctrine qui ne doit s'imposer que par la persuasion fut demandée à la contrainte... l'union des deux pouvoirs s'est ainsi perpétuée sur une base instable, artificielle, et un jour l'inévitable est advenu : l'édifice s'est écroulé d'un bloc au premier souffle de la tempête révolutionnaire » (1).

La Réforme et l'Ame populaire

L'âme d'une nation se découvre plus aisément dans le peuple même. Elle se montre là dénuée d'artifice. Le populaire français a-t-il manifesté à la Réforme l'hostilité qui expliquerait ce que M. Autin appelle son « échec » ? Et s'il y a eu hostilité, dans quelle mesure s'est-elle exercée et quelles raisons l'ont motivée ? Peut-on dire que c'est « le génie français » qui s'est dressée contre elle ?

M. Autin déclare ne prendre parti ni pour « Rome » ni pour « l'Evangile » et met quelque coquetterie à paraître impartial. Mais le seul choix de ses épithètes le trahit maintes fois et découvre ses préférences : elles vont toutes au catholicisme qui « *avec ses défauts et ses qualités, incarne si heureusement l'âme de la France* ».

Il dit en outre n'avoir nul souci de décider de quel côté se trouva la vérité religieuse, et c'est là un tort grave. Son livre pose un problème de psychologie ; il a donc tort de négliger la question de sincérité. Aussi son ouvrage, basé sur quelques manifestations extérieures, sera-t-il forcément trop superficiel. On nous accordera que la question aurait chance

(1) G. Noblemaire, *Concordat ou Séparation*, Plon, p. 34-39.

d'être plus consciencieusement étudiée si l'on recherchait la raison de la détermination intime des âmes. M. Autin a commis là une faute qui nous surprend de la part d'un ancien prêtre.

La lecture de « L'Echec de la Réforme », même si nous n'avions pas d'autres sources d'information, nous inclinerait plutôt à croire qu'il y avait de puissantes affinités entre la nation française et la Réforme : « *La Réforme a trouvé parmi les artisans et « gens mécaniques » un accueil sympathique. Peut-être même est-ce dans cette classe qu'il l'a été le plus profondément. Le mouvement populaire a duré plus longtemps que celui du clergé, il a précédé celui de la noblesse, et de la magistrature. Il s'est étendu à toute la France... Ce qui paraît indéniable, c'est que la Réforme a trouvé bon accueil dans une partie du peuple* », (p. 257 et 260). C'est le peuple en effet, qui a fourni le plus de martyrs.

Serait-ce la théologie calviniste qui aurait rebuté le peuple ?

Avec juste raison, M. Autin ne le croit pas : « *Scolastique pour scolastique, un ouvrier, un boutiquier de l'époque étaient assez indifférents qu'elle fut orthodoxe ou non. L'ensemble des fidèles se désintéressait du côté spéculatif de la religion* », (p. 214).

Oui, certes, le peuple demeurait insensible aux disputes touchant le libre-arbitre ; le dogme calviniste sur ce point ne lui apparaissait pas essentiel. Mais si le peuple ne faisait pas de théologie il savait assez bien — et les déclarations des huguenots devant leurs juges, en témoignent — ce qui dans la Bible condamnait formellement l'Eglise romaine et les ecclésiastiques ; les magistrats n'eurent pas toujours la partie belle dans les discussions.

En tous cas, il était un dogme que le populaire saisissait fort bien : celui de la justification par la foi et non par les œuvres, celles-ci devant être faites non à priori pour gagner le ciel, mais a posteriori par reconnaissance pour le Dieu qui nous a aimés en Jésus-Christ. C'était la religion spiritualisée, la question d'argent exclue du domaine religieux. On répétait avec ravissement les déclarations de l'apôtre Paul : « Vous êtes sauvés par grâce ; cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie ». (Ephésiens II : 8-9).

Lorsque chacun put lire en français ces déclarations apostoliques, ce fut une immense protestation de la conscience contre l'Eglise Romaine, vaste maison de commerce où se

négociait le pardon et le salut des âmes (1). Une brèche formidable était faite dès lors dans le crédit plus ou moins accordé jusqu'alors à cette Eglise ; par cette brèche passa le flot impétueux des âmes en révolte, des consciences indignées, des croyants émancipés.

« La plus importante des causes de la Réforme, dit Philipson, professeur à l'Université de Bruxelles, fut l'opposition de plus en plus forte contre la décadence de l'Eglise officielle ; la simonie était exercée par le souverain pontife lui-même, et, partant de si haut, elle pénétrait l'Eglise entière. Ils vendaient les plus hauts emplois aux plus offrants. Ils accordaient les paroisses aux candidats les moins dignes pourvu que ceux-ci payassent largement. La religion était devenue un grand fétichisme systématiquement destiné à enrichir la caste sacerdotale, sans parler au cœur, sans consoler les malheureux, sans réfréner les méchants » (2).

En 1532, J.-P. Caraffa, qui devint pape sous le nom de Paul IV écrivait à Clément VII : « Il n'y avait pas de brigands ni de lansquenets plus impudents, plus malhonnêtes, plus vicieux que les ecclésiastiques » (3).

En vérité, où se trouvait le génie religieux, l'âme de la France à pareille époque ? Etait-ce avec ceux qui prenaient au sérieux la religion, ou avec la masse des cupides et des indifférents qui s'accommodaient fort bien d'une Eglise pourrie « dans ses chefs et dans ses membres ? »

Ce qui dut frapper bien autrement le populaire, c'était les modifications extérieures du culte.

« Dans le culte romain, tout est disposé pour nourrir l'imagination, soulager la pensée, alimenter le goût pour le beau, l'amour pour le mystérieux. N'exigeant aucun effort d'esprit, il répond aux besoins faciles de la masse qui demande à être distraite plutôt qu'à être enseignée, édifiée. Ces formes du culte plaisent d'autant plus qu'elles sont vagues, indécises,

(1) Cf. le livre *Taxe de la Pénitencerie apostolique*, publié à Paris en 1520, par Toussains Denis, réédité chez Fischbacher, Paris. C'est au pape Jean XXII qu'on doit ce recueil complété par le pape Jean X. On y lit : absolution pour un moine qui porte des sandales à pointe recourbée : prix, 7 gros. Absolution pour qui a tué son père, ou sa mère, ou sa femme : 7 gros. Absolution de voleurs et incendiaires : 7 gros.

(2) La contre-révolution religieuse au XVIe siècle, Bruxelles, 1884, p. 5.

(3) Informazione de P. Caraffa a pape Clémente XII. Rivista Cristiana, 1878, p. 286.

sans action sur la volonté ou la conscience morale. Le peuple n'aime pas l'effort et tient aux pompes ». (R. Hollard).

Le culte réformé frappait au contraire par son absence de pompe, par son extrême simplicité, simplicité conforme au principe évangélique, mais aggravée du fait que le culte étant proscrit, on ne disposait ni d'édifices à caractères religieux, ni d'installations permanentes ; on se réunissait tour à tour dans des caves, dans des cuisines, dans des grottes ou en plein air.

Cet aspect austère du nouveau culte contribua certainement à éloigner une partie de l'élément populaire habitué aux cérémonies flamboyantes. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'une génération habituée aux pompes romaines, à une religion extérieure faite de rites, pouvait naître à une religion toute spirituelle et intérieure, d'autant plus que les réformateurs n'accordaient aucune accommodation aux goûts de la masse.

Dans ces conditions, n'est-il pas remarquable qu'un si grand nombre aient franchi le pas d'un seul coup, de la religion rituelle à la religion spirituelle ?

Si l'on regarde attentivement au protestantisme, on constatera qu'il est infiniment moins multitudiniste que le catholicisme. (L'aventure advenue au père Mael dans l'île des Pingouins ne saurait survenir à un missionnaire protestant : Coillard mit toute son existence à convertir un roi nègre, pourtant admirateur favorable de la religion évangélique). Pendant les époques troublées de la Réforme, surtout en ce qui concerne le peuple, la crainte du bourreau opérait d'elle-même une sélection et, seuls, les sincères adhéraient au culte nouveau.

D'autre part, cette adhésion n'était pas tant affaire intellectuelle qu'affaire morale. On pourrait appliquer au protestantisme ce que Boutroux dit du christianisme primitif : « le christianisme n'a pour ainsi dire, tel que l'enseigne le Christ, ni dogme, ni rites. Il demande que l'homme adore Dieu en esprit et en vérité. » (1)

Dans le culte protestant, il n'est rien qui cache la nécessité de la conversion morale ; pas de cérémonies qui distraisent les sens : la conscience est mise seule en face de Dieu. Si maintenant encore, en principe, un non-protestant n'entre dans l'Eglise réformée que par la conversion, combien plus cela était-il vrai quand cette adhésion, comme aux temps passés, se faisait au péril de la vie ! On va aisément à une église à

(1) *Science et Religion*, p. 3-6

la mode, mais on y réfléchit à deux fois quand on brave les autorités.

Et, précisément, cette conversion nécessaire fut, avec la peur des juges (nous y reviendrons plus loin — la cause de la limitation du mouvement des masses vers la Réforme.

On ne voit pas ce qu'ici le génie français vient faire pour donner raison à un « échec ». La crainte des autorités et celle de la conversion ne sont pas — hélas et heureusement — le trait spécifique du français ; ce sont deux sentiments très humains et universels ; déjà du temps du Christ, il y avait des gens qui « crurent en lui, mais ils ne le confessaient point à cause des pharisiens... car ils aimaient la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu ». (Jean XII : 42-43).

Si le protestantisme avait eu le loisir de se proposer librement aux générations françaises, s'il avait pu naître et vivre sans entraves, alors, mais alors seulement, en présence d'un protestantisme contemporain diminué et restreint on aurait le droit de conclure que la nation n'en a pas voulu. Mais, connaissant les persécutions qu'il a eues à subir, persécutions aussi terribles, mais incessantes et bien plus longues que celles du christianisme à ses débuts, sachant cela, oser affirmer : « Cette religion est incompatible avec le génie français », c'est faire œuvre de polémiste et non d'historien.

Cependant « *la populace des villes et aussi la petite bourgeoisie ont manifesté à plusieurs reprises une hostilité sur laquelle s'accordent les témoignages des Réformés et des catholiques* ». (p. 211).

Ceci n'est pas pour nous surprendre. Pour la première fois on eut vu un peuple entier changer en bloc de religion. Jésus lui-même n'a pas réalisé un tel miracle.

Pourtant, si, au lieu d'avoir la défaveur royale, la France eut vu, comme on le crut un instant, François Ier opter pour la Réforme, nul doute que ces éléments, populace et petits bourgeois, n'eussent été les premiers à se ranger automatiquement du côté du plus fort, comme il advint en Allemagne. Mais il ne se trouvera aucun protestant pour regretter que François Ier n'ait été le Constantin de la Réforme : il eut fallu payer celà de la spiritualité même de la religion réformée.

On sait combien aussi le fanatisme surgit facilement dans les milieux incultes qui, ne pouvant juger par eux-mêmes, s'en remettent à autrui pour se laisser instruire. Et il ne manquait pas

d'instructeurs pour dénoncer la Réforme comme une oeuvre du diable (1).

Théodore de Bèze affirme que certains ecclésiastiques « *ne faisaient pas de difficulté de faire faire rompre de nuict les images... faisant courir le bruit que ceux de la Religion l'avaient fait* » (p. 214). « Le 5 mars, dit-il encore, il y eut une émeute bien grande en l'Eglise des Saints-Innocents à l'occasion des prescheurs qui, tout le caresme, n'avaient cessé d'exhorter le peuple à massacrer autant de ceux de la religion qu'ils en trouveraient » (2)

M. Autin reconnait aussi que « *Beaucoup de prescheurs usaient de leur crédit sur les auditoires populaires pour répandre des calomnies ou conseiller des actes de violence contre la personne des hérétiques* » (p. 214) ; et il ajoute : « *On imagine difficilement les calomnies absurdes qui étaient répandues dans la foule sur le compte des réformés. L'esprit de parti exaspéré pouvait seul accepter sans contrôle ces légendes abominables* » (p. 212). Et l'on peut concevoir avec quel zèle ignoble opéreront les ennemis de la Réforme quand, pour aiguillonner le zèle catholique, on accordera des récompenses allant jusqu'à la possession des biens des personnes dénoncées. Ah ! que nous voici loin du génie français qui brille au contraire par ses sentiments généreux.

« Un incendie avait-il lieu sans causes connues, on le mettait sur le compte des réformés ; les superstitions et l'ignorance étaient les plus fermes soutiens du fanatisme. » (Matagrin) (3).

Après la bataille de Pavie, le Parlement lui-même disait à la régente : « l'hérésie a levé la tête parmi nous et le roi en ne faisant pas dresser des échafauds pour elle a attiré sur le royaume la colère du Ciel. »

La petite bourgeoisie formée du petit commerce, des petits fabricants, était liée non seulement à la clientèle anonyme, mais surtout à l'Eglise. Tout un commerce spécial et fort important l'attachait à la vie ecclésiastique : faiseurs de chandelles, brodeurs, sculpteurs, doreurs, etc. Les couvents fort riches étaient une clientèle recherchée. Que diraient Lourdes et le quartier St-Sulpice si le commerce des objets de piété venait à cesser ? On verrait surgir de nouveaux Démétrius d'Ephèse !

(1) De nos jours encore, dans les campagnes arriérées, ne croit-on pas que les protestants adorent le diable, qu'ils ont la langue noire ou une corne sur la tête ?

(2) Théodore de Bèze, I. p. 192.

(3) *Histoire de la Tolérance religieuse*, p. 167.

La religion réformée ne comportant ni pompe ni cérémonie, son triomphe eut été la ruine des diverses industries liées à l'existence du culte romain. Cet argument a dû être mis en action auprès de la petite bourgeoisie. Actuellement, beaucoup de commerçants ne regrettent-ils pas les bénéfices provenant des processions ? M. Féron-Vrau n'écrivait-il pas dans « la Croix », à la veille de la Séparation : « Aubergiste, mon ami, ce ne sont pas les blocards qui, après avoir fermé l'église, pourront jamais amener devant ta porte des foules pareilles... Les foules que tu attendais à la sortie de l'Eglise, tu ne les verras plus... Supprimez la messe, supprimez les cérémonies du dimanche, les tables restent vides ». L'argument est vil, mais il porte, soyez-en sûr, et nous pouvons être certains que de telles raisons influencèrent ce qu'on voudrait appeler « le génie français » à l'époque où les fastes religieuses constituaient les principales manifestations de la vie publique.

Résumons-nous en disant que la persécution, l'oppression s'exercèrent largement sur les réformés appartenant aux classes populaire et de la petite bourgeoisie. Le paysan dépendait de son seigneur, l'artisan de sa clientèle. Rivés l'un à sa terre, l'autre à sa boutique, ils ne pouvaient guère s'expatrier pour sauver leur liberté de conscience. Ils restaient donc en face de clients à mentalité étroite et en présence des persécuteurs. Si beaucoup mirent leur foi au-dessus de tout — et leur nombre fut grand — la plupart, sans renier leurs convictions intimes, se soumirent en apparence à la religion romaine, en attendant des jours meilleurs ; mais ces jours ne vinrent pas et leurs descendants étaient perdus pour la Réforme.

On est mal venu pour juger de la virilité d'une plante quand, après avoir essayé de tuer son germe, on a tout fait pour l'empêcher de croître. Aussi lorsque, malgré les circonstances adverses, on la voit s'obstiner à vivre, on ne peut qu'admirer sa vitalité et croire qu'elle est bien venue dans un terrain propice.

Em. CHASTAND

Le Protestantisme et les Missions

On lit dans le *Bonheur*, journal catholique paraissant à Paris, 68, rue Bonaparte :

PARASITE

« Le protestantisme est un parasite de l'Eglise catholique. Il ne vit que *sur*, et *de* l'Eglise catholique. Il ne se développe que *là où est déjà* l'Eglise catholique. Il ne fait de prosélytes, d'adeptes, que là où existe la Foi catholique. Il ne va dans les pays infidèles ou sauvages que lorsque les missionnaires catholiques ont converti les païens de ces pays, cherchant alors à dévoyer, à son profit, les âmes déjà chrétiennes. Mais, sauf de rares exceptions dans lesquelles il se fait protéger par la force des armes, jamais, jamais le protestantisme ne va d'abord, et de lui-même, en pays sauvage ou païen. Il ne va là que lorsque les Prêtres catholiques, eux, se sont fait martyriser pour la Vraie Foi, ont changé les mœurs. — Alors, oui, il y va. Il va y chercher, parmi les convertis, ceux qu'il pourra dévorer.

Et, pour cela, il emploie même des moyens abominables dont un, raconté, suffit pour fustiger les autres. Je le tiens d'un missionnaire, il y a quelques années. Le voici :

« Nous avions beaucoup travaillé, et, en cinq ans, nous avions transformé les habitants. Presque tous portaient une médaille de la Sainte Vierge. C'était un honneur désiré que d'en recevoir pour la porter. — Survinrent des pasteurs protestants s'occupant en même temps de commerce. Nul de nos néophytes n'alla à eux. Or, sachant que les chiens étaient un sujet d'horreur pour les indigènes, les pasteurs protestants

attachèrent des médailles semblables au cou de leurs chiens. Aussitôt, voyant le peu de cas qu'en faisaient d'autres blancs, tous nos nouveaux chrétiens enlevèrent et jetèrent leurs médailles avec mépris. Bien plus, supposant avoir été trompés par nous, ils s'éloignèrent de nous. Ce fut l'occasion, pour les protestants, de faire leurs premiers adeptes en nous enlevant des âmes gagnées déjà à la Foi ».

Il y a trop de danger d'être mangé par les cannibales pour que les pasteurs protestants aillent en avant, ou trop de risques à souffrir, trop de difficultés à subir. *Profiter* des efforts, du martyre des missionnaires catholiques, et venir ensuite semer l'ivraie, pervertir à leurs hérésies les nouveaux catholiques ; oui, cela leur va. Et c'est ce qu'ils appellent leurs missions en pays infidèles. — Là, comme ailleurs, c'est l'œuvre du parasite, c'est l'œuvre continuée des auteurs du protestantisme, qui, eux non plus, n'ont jamais agi que pour détourner les catholiques à leurs erreurs, uniquement les catholiques.

Les païens directement gagnés au protestantisme, en pays non évangélisé par les catholiques, sont en nombre si infime qu'on peut dire qu'il n'en existe pas. *Le protestantisme aurait honte de dire leur nombre, tant il est ridicule.* (*Les faux prophètes du Protestantisme*, par le capitaine Magniez) ».

***

On voit à cette citation ce que vaut la sagesse supérieure de ceux qui nous conseillaient de négliger les attaques de l'ex-capitaine Magniez. Sans critique et sans scrupule on s'en sert au contraire dans des milieux catholiques divers pour créer l'opinion anti-protestante, le préjugé anti-protestant. A ces affirmations étranges et sans portée pour qui réfléchit, opposons simplement et sans phrases deux faits.

Dans les *Etudes*, revue publiée, on le sait, par les Pères de la Compagnie de Jésus, on peut lire en février 1923 :

Pour la Chine seule, les Missions protestantes accusaient en 1900, un chiffre de 85.000 communiants. En 1920, les mêmes églises annoncent 366.524 communiants, à quoi il faut ajouter

85.140 baptisés non communiants et 313.254 indigènes en cours d'instruction. Le personnel étranger compte 1.310 pasteurs, 464 médecins hommes ou femmes, 206 *nurses*, 1.939 femmes non mariées au service de la Mission. Le personnel Chinois est composé de 1.065 pasteurs, 7.850 employés et 2.341 femmes, plus 2.628 personnes du corps médical. Ces résultats ont été obtenus par 130 sociétés se rattachant aux anglicans, presbytériens, baptistes, congrégationnalistes, luthériens et méthodistes. Dans le haut enseignement établi par les Missions, il y a 2.017 étudiants, dont 1.256 chrétiens.

Le second fait, est celui-ci :

Le groupe des îles de la Société ou de Tahiti a été évangélisé par des missionnaires anglais. Lors de l'établissement du Protectorat français sur ces îles, les missionnaires anglais ont cédé cette belle mission, le fruit de leur labeur évangélique, à la Société des Missions de Paris. Leurs successeurs furent Arbousset, F. Vernier, Charles Viénot... Et c'est *alors* que sont arrivés en masse débordante les missionnaires catholiques désireux de reprendre à l'hérésie les pauvres tahitiens.

On voit ce qui reste des affirmations gratuites du *Bonheur*.

CATHOLIQUES TOLÉRANTS

Il y en a. Il y en a. Tel ce vieux chanoine que M. Emile Doumergue rencontre à Orléans où il travaille son *Calvin* et qui lui demande : « Et ces histoires sur Calvin, ses moeurs... ? — Rien de vrai — répond M. Doumergue — avec raison, comme on sait.

Allons, tant mieux, tant mieux, dit le vieux chanoine qui aimait mieux croire le bien que le mal.

Que l'Eglise nous rende ce clergé-là !

En attendant, voici toujours un catholique qui, dans l'*Echo de la Loire*, de Nantes, tient un langage que je n'appellerai pas admirable parce qu'il est, il devrait être normal dans toute bouche chrétienne : Ecoutez-le... « Si des sectaires ou des partisans voulaient recommencer la Saint-Barthélémy ou les Dragonnades, comme ce saint évêque de Bayeux, qui défendit les protestants au péril de sa vie, nous descendrions, s'il le faut, dans la rue pour faire à ces victimes d'un prosélytisme imprévu un rempart de nos corps. »

A la bonne heure ! M. Jean Desgranges a prononcé ces paroles dans une réunion publique, à Tonneins, où il avait exprimé l'espoir de voir la France redevenir une nation catholique et donner sa confiance à un gouvernement catholique.

Malheureusement, si nous sommes sûrs des sentiments généreux de M. Jean Desgranges, nous doutons un peu de ses connaissances historiques : « Quand avez-vous vu, demandait-il à ses auditeurs, un sincère disciple du Christ, se jeter sur son semblable un cimeterre à la main en lui disant comme jadis les soldats de Mahomet : « Crois ou meurs » ?

Et plus loin : « Il a pu arriver, il est arrivé parfois le long de l'histoire que des usurpateurs du nom de catholique, nullement soucieux de la conversion des âmes, mais avides de domination ont eu recours à la violence...»

Je serais bien curieux de savoir ce que l'on a répondu à cet habile et généreux polémiste... Hélas ! oui, pouvait-on lui dire pendant des siècles et des siècles nous avons vu des hommes qui se prétendaient les seuls vrais disciples du Christ, se jeter sur leurs frères et leur dire : « Crois ou meurs »... Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que c'était là la volonté de l'Eglise. M. Jean Desgranges ne sait-il rien de l'Inquisition ? M. Vacandard, historien de l'Inquisition ne peut pas la supprimer comme cela. Il dit que son « mécanisme » et sa « rigueur » s'expliquaient par les moeurs et les idées du temps. Oui, si l'on veut. L'idée du temps était que l'hérésie est un crime et doit être punie par le feu. Et c'est un pape, Grégoire IX, qui a régularisé l'Inquisition. Il n'avait pas de cimeterre — mais il avait la torture et le feu. C'est lui qui a imposé la peine du feu aux hérétiques, c'est lui qui a fait aux princes et aux podesdats *une obligation de conscience*, d'observer la loi qui condamnait les hérétiques à la peine du feu. « *C'est à cela que se borna son action. Il n'eut garde d'oublier que le pouvoir spirituel ne devait pas tremper dans le jugement de sang.*

En livrant les sectaires au bras séculier il n'a pas « *cru participer directement ni indirectement à une condamnation à mort.* »

Les bras vous tombent quand après avoir lu ces lignes, on se reporte à la constitution de ce pape, datant de 1233, et qu'on y lit : « Ceux qui auront été déclarés hérétiques impénitents et qui auront été condamnés par notre présente loi, nous les déclarons dignes de mort, *presentis legis edicto damnatos mortem pati decernimus* (Eymeric, *Directorium*, Appendix, p. 15.)

Puis se retournant vers l'autorité civile le pape dit : l'exécution de mes ordres contre les hérétiques doit être pour vous un cas de conscience. Les princes obéissent, l'hérétique est brûlé, après quoi M. l'abbé Vacandard déclare que ce bon pape n'a

pas cru participer *directement* ou *indirectement* à une condamnation à mort !

Et voilà comment aussi on fait des élèves comme M. Jean Desgranges qui dans l'ingénuité de son âme bien née s'imagine qu'il n'y a eu dans l'histoire que quelques recours isolés à la violence dûs à des « usurpateurs » du nom catholique ! »

Voyons, le pape Paul IV était-il un « usurpateur du nom catholique » quand il reprochait à Henri II son indulgence (l'indulgence de Henri II !) en ajoutant que l'hérésie est un mal qui ne se traite que par le feu ? » (1).

M. Jean Desgranges ignore-t-il que l'Eglise a, depuis Saint-Augustin, réclamé comme un droit le pouvoir de punir les hérétiques ? Ignore-t-il ces violences séculaires qui n'ont cessé tout à fait chez nous que quelques années à peine avant la Révolution ?

Mais enfin, il n'essaie pas lui, du moins, de calomnier les victimes de la Saint-Barthélémy et des Dragonnades pour justifier leurs bourreaux. C'est un progrès sur ces MM. de l'Institut catholique qui écoutaient, il n'y a pas longtemps, le R. P. de Venent. Nous souhaitons que l'*Echo de la Loire* ait un retentissement profond.

---

(1) L'évêque d'Angoulême à Montmorency, B. nat. f. f. 3122.
Cf. Vacandard, *L'Inquisition*, p. 158, 159.
Auvray, *Registres de Grégoire IX*, 2e fasc. col. 778,

Un Galérien protestant et la Société des Nations

D'Amérique nous arrive une précieuse et jolie réédition (Georges Simpson Eddy, New-York) d'un rarissime opuscule français imprimé en 1782 par Benjamin Franklin quand il demeurait à Passy. Il s'agit d'un projet de paix universelle et perpétuelle envoyé à Franklin par un ex-galérien nommé Pierre-André Gargaz (*surnomé fransé*) qui au bagne de Toulon portait le n° 1336. Cet instituteur, vraisemblablement protestant, originaire de Thèse (probablement celui du village de ce nom qui se trouve dans les Basses-Alpes), avait été condamné aux galères, le 11 mars 1761, sur une charge d'assassinat dont il se déclarait innocent. Libéré le 11 mars 1781, il poursuivit sa réhabilitation et entra à ce sujet en relation avec Franklin. Il lui envoya le manuscrit de son projet de paix perpétuelle qui séduisit à ce point l'illustre philosophe qu'il résolut de l'imprimer.

Gargaz paraît d'ailleurs avoir été un esprit fort original. M. Simpson Eddy lui attribue trois petits ouvrages qui figurent sous le nom de Pierre-André Gargaz au catalogue de la Bibliothèque nationale, imprimés à Marseille en 1773 et à Toulon en 1776. Cela ouvre de singuliers aperçus sur les loisirs des galériens du roi. Gargaz préconisait un *Alfabet consiliateur*, un *Union franc-maçonne entre tous les bons citoiens*, et correspondait avec Voltaire.

Son projet de paix perpétuelle est une curieuse hypothèse de société des nations et de cour d'arbitrage qui ne devait être réalisée qu'un siècle et demi plus tard. Une belle lucidité préside à l'exposé de ce plan, tout à l'honneur de l'esprit français du dix-huitième siècle.

(*Temps*). René PUAUX.

LE KU KLUX KLAN

Il y a, paraît-il, aux Etats-Unis, une société secrète qui s'est constituée pour remédier à certains abus de pouvoir et d'influence. On a signalé des incendies de couvents, d'églises, qui seraient le fait de cette société. Des amis nous envoient des coupures de journaux français indiquant que le Ku Klux Klan serait une machination *protestante* (1). Or, le Conseil de la Fédération de toutes les Eglises américaines s'est ému des procédés de ce clan. Il a déclaré que ce n'est pas à des particuliers qu'incombe le droit de justice, que ce droit revient à l'Etat, que des hommes sans identité, attachés entre eux par des liens secrets dans le but de réaliser, dans un esprit de parti les desseins d'un groupe politique, racial ou sectaire, ne peuvent qu'amener les maux de l'émeute. Le conseil fédéral s'élève avec force contre ces procédés absolument contraires à l'esprit de la démocratie chrétienne des Etats-Unis. (*Christian Register*, février 1923). Voilà nos coreligionnaires fixés.

(1) Tel, par exemple, M. Ludovic Naudeau, dans le *Petit Marseillais*.

APPROBATION

Un des professeurs les plus éminents d'une de nos importantes universités nous écrit pour approuver chaleureusement notre entreprise de défense protestante. Il ajoute :

« Mettez à profit à cet égard l'aphorisme stratégique de Napoléon : On ne se défend qu'en attaquant.

« Il y a des questions à poser aux cardinaux verts ; celles-ci par exemple :

« 1° Comment conçoivent-ils les rapports, historiques et moraux, de la démocratie chrétienne avec la hiérarchie ecclésiastique issue de la féodalité.

« 2° Quelle place l'ultramontanisme pourrait-il faire aux grands représentants du catholicisme du 17e siècle, à un Malebranche, à un Pascal, à un Fénelon, voire à un Bossuet ? Ne donnerait-il pas tort à Bossuet dans sa polémique avec le grand inquisiteur Roccaberti sur l'infaillibilité du Pape ? Et si Bossuet est hérétique !...

« Soyez hardis ! »

La Pensée catholique sur l'Inquisition

Nous extrayons d'un catalogue de librairie catholique ce compte-rendu que nous soumettons sans commentaire à nos lecteurs :

H. HELLO. — *La vérité sur l'Inquisition.* In-12. Prix : 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 80 ; étranger..... 2 fr.

Dans une première partie l'auteur traite de *l'ancienne Inquisition ecclésiastique.* Il rappelle le droit de l'Eglise et le devoir des pasteurs. Il montre comment il fut nécessaire, dès les premiers siècles du christianisme, de pourvoir à la défense de la foi, et ce que fut, à partir du XIIIe siècle, *l'Inquisiteur de la perversité hérétique*, plus enclin à la miséricorde et au pardon qu'aux rigueurs de la justice.

L'auteur expose la procédure. Il met en scène le grand Inquisiteur Saint Jean de Capistran, la terreur de l'usurier juif. Un appendice sur l'hérésie des Albigeois termine la première partie.

Dans la seconde l'auteur aborde la question brûlante de la *nouvelle Inquisition d'Espagne* établie sous le règne d'Isabelle. Il en fait voir la raison d'être et le vrai caractère. Il prouve qu'elle fut non pas *un tribunal purement royal*, comme l'a cru de bonne foi Joseph de Maistre, mais une institution d'abord *ecclésiastique.* Elle était nécessaire ; elle a conservé la foi dans le pays, elle a sauvé la nation espagnole trahie par les Juifs et leurs complices. Elle fut l'inquisition *modèle.* L'auteur cite les témoignages décisifs des Pontifes romains. Il réfute les calomnies courantes. Voici sa conclusion : il ne saurait être question de ressusciter, dans nos sociétés apostates, hérétiques ou schismatiques, le tribunal de l'*Inquisiteur de la perversité*

hérétique ou celui de *l'Inquisition espagnole* : l'inquisition du pouvoir judéo-maçonnique qui tient dans ses tentacules le monde dit civilisé ne permet pas même d'y songer ; mais il est juste de rendre hommage à une institution due à la sagesse de l'Eglise, et qui a rendu les plus grands services à la foi, à la patrie, à la société.

Ajoutons seulement que si l'on veut savoir ce que fut et fit réellement l'atroce tribunal, il faut lire l'*Histoire de l'Inquisition*, de Lea, trad. par Reinach.

Editions de " LA CAUSE "

L'Action Missionnaire en France (Revue de l'Evangélisation), Paraît 10 fois par an par fascicules de 80 à 96 pages.

L'Educateur Protestant (Organe du Groupe XI de *La Cause*). Paraît 10 fois par an, par fascicule de 32 à 48 pages.

Le Postier Protestant (Organe du Groupe XIII de *La Cause*). Paraît 10 fois par an par fascicules de 16 à 24 pages.

Pages de Défense Protestante (Organe du Groupe XIV de *La Cause*). Paraît 6 fois par an par fascicules de 32 pages.

Demandez numéros spécimens aux bureaux de *La Cause*, 2, rue Bartholdi, Boulogne-sur-Seine (Seine).

***

« Il n'y a qu'un seul bon moyen d'aider à la cause du protestantisme dans notre pays, c'est d'y fortifier et équiper les églises nationales, et non d'installer à côté d'elles des églises nouvelles, étrangères, qui paraîtront, quoi qu'elles fassent, et malgré leur parfaite correction, suspectes à une partie de l'opinion ».

(*Le Courrier du Dimanche*). A. B. VIENNEY.

Les tendances actuelles du Catholicisme d'après sa littérature

Nos lecteurs ne manqueront pas de faire quelques réflexions utiles en jetant un coup d'oeil sur ces nouvelles productions de la piété catholique :

LAVAL. — *Raisons péremptoires pour tout protestant de se faire catholique*. In-18, 0 fr. 40 ; franco, 0.50.

M. Laval, ancien pasteur protestant, a cherché la lumière ; et sa joie de l'avoir conquise rappelle les sentiments de cette femme de l'Evangile, qui convie tout le voisinage à se réjouir avec elle pour la drachme retrouvée.

Y a-t-il quelqu'un qui ait connu ce pasteur Laval ? Ou bien n'est-il qu'un mythe ?

HŒNINGHAUS. — *Retour à l'Unité catholique par le Protestantisme*, 2e édit., de l'ouvrage intitulé : La réforme contre la réforme ; traduit de l'allemand et précédé d'une introduction. 2 in-12. 10 fr. 50 ; franco, 12 fr.

Table des matières : Ch. I. Etat du Protestantisme. — Ch. II. Causes des dangers que court le Protestantisme, ou suite nécessaire du développement du principe de foi protestant. — Ch. III. Insuffisance du Protestantisme pour guérir le mal qui ronge le Protestantisme. — Ch. IV. — Aux maux qui dévorent le Protestantisme, seul remède efficace : retour au système catholique de l'infaillibilité de l'autorité. — Ch. V. — Preuves que la tradition est la source de la foi et de la croyance catholique. — Ch. VI. Preuves dogmatiques des vérités de foi, et moyens de salut dont les fondateurs du Protestantisme ont privé leurs sectateurs. — Ch. VII. La Fausse Réforme. — Ch. VIII. Dissolution ultérieure de l'unité et de la communauté de foi parmi les partisans de la Réformation du seizième siècle.— Ch. IX. Les institutions protestantes comparées aux institutions catholiques. — Ch. X. Influence funeste de la Réforme sur le Culte.

SANTO (J.). — *Coups de clairon et coups de feu*, 2e édit.. In-12. 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 80.

SARDA (Dom. F.). — *Le Libéralisme est un Péché*. Question brûlantes. Traduit de l'espagnol par Mme la marquise de Tristany. (Cette traduction est la seule autorisée par l'auteur). Suivi de la lettre pastorale des évêques de l'Equateur sur le Libéralisme. Nouvelle édition revue et corrigée. In-12, 3 fr. 75 ; franco 4 fr 50.

Dom Sarda y Salvany fait le procès du libéralisme. Ses charges contre l'accusé sont terribles, mais les preuves sont très fortes et le coupable est condamné à mort. Ajoutons que, par décret du 10 janvier 1887, la Sacrée Congrégation de l'Index déclarait que l'auteur a mérité d'être loué, parce qu'il expose et défend la sainte doctrine sur le sujet dont il s'agit.

FUZET (Mgr). — *Les Jansénistes du XVIIe siècle*, leur histoire et leur dernier historien, M. Sainte-Beuve. In-8°, 9 fr. ; franco, 10 fr.

Livre prodigieux de recherches spéciales et d'érudition théologique et historique. Après une lecture attentive il est impossible de ne pas redire le mot de Joseph de Maistre, par lequel l'auteur termine son étude : Tout Français ami des Jansénistes est un sot ou un Janséniste (Polybiblion).

HELLO (R. P.).— *Le Syllabus au XXe siècle*. In-12, 0 fr. 90 ; franco, 1 fr.

L'auteur met en lumière : 1° l'importance de ce document pour les chrétiens du XXe siècle, tant qu'ils ne seront pas débarrassés du virus des erreurs condamnées par Pie IX. — et 2° Son autorité qui, maintient-il avec Mazella et la plupart des théologiens, est celle d'un document « ex-cathedra ».

COUDERC (R. P.). — *Victime des Camisards*. In-12, 4 fr. 50, franco, 5 fr.

L'auteur fait un tableau instructif des cruautés exercées par les protestants des Cévennes pendant cette longue insurrection de deux années. Cet ouvrages historique est très utile pour les conférenciers qui y trouveront d'excellents arguments de fait à opposer aux vieilles accusations lancées contre l'intolérance des catholiques.

LIBERATORE (R. P.). — *Le Droit public de l'Eglise*. Ouvrage traduit avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par Aug. Onclair, 9 fr. ; franco, 10 fr. 25.

Table des matières : « De la Constitution de l'Eglise » : de la

nature de l'Eglise envisagée comme société ; des propriétés caractéristiques de l'Eglise ; de la structure organique de l'Eglise ; de la forme du gouvernement dans l'Eglise ; — « Des pouvoirs de l'Eglise » : Du pouvoir de l'Eglise en général ; aberration du libéralisme moderne, quand il attribue à l'Eglise le seul pouvoir de l'Ordre et lui refuse celui de la Juridiction ; du pouvoir magistral de l'Eglise, du pouvoir législatif de l'Eglise, du pouvoir judiciaire de l'Eglise, du pouvoir coactif de l'Eglise.— « Des droits intérieurs de l'Eglise » : Du droit territorial de l'Eglise, il s'étend à l'univers entier ; du droit de l'Eglise de choisir ses ministres ; du droit de l'Eglise sur l'enseignement.

***

On voit si nous exagérions en prétendant que l'Eglise catholique trouve l'heure bonne pour restaurer toutes ses antiques prétentions. Elle les maintient toutes et s'applique de plus à refaire l'histoire à son profit.

On trouve tous ces ouvrages chez Téqui.

LA RÉACTION HISTORIQUE
dans les Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de province

Les diverses sociétés historiques de province sont d'importance et de valeur très inégales et il ne faudrait pas les juger sommairement et en bloc. Il y en a dont la production scientifique et historique est remarquable. D'autres sont plus inféodées aux idées du passé, d'autres publient côte à côte du bon et du médiocre. Mais dès qu'il s'agit d'une question comme la Réforme, on peut être assuré que l'on trouvera rarement l'indépendance ou l'impartialité nécessaires. Citons-en deux exemples pour aujourd'hui. Voici M. le Dr Paul Delaunay qui nous fait connaître *les Idées de Pierre Belon du Mans*, dans le *Bulletin de la commission historique de la Mayenne* (1).

Belon, fut d'abord garçon apothicaire auprès de Guillaume Du Prat, évêque de Clermont, puis un protégé de René du Bellay. Il devint ensuite apothicaire du cardinal de Tournon et mena à travers l'Europe et le monde, une vie d'aventures mêlée de recherches scientifiques pour finir médecin de Charles IX.

Les idées religieuses du personnage sont celles qu'il a pu puiser auprès de Du Prat ou du cardinal de Tournon, les plus farouches persécuteurs du temps.

Notre apothicaire devenu médecin est crédule à souhait. Sa mentalité religieuse se résume en ceci : la secte *innove*, la religion continue les traditions. Il est donc contre la secte et contre les huguenots. Ses voyages lui permettent de faire des constatations intéressantes pour nous. On sait l'accusation éternelle lancée contre la Réforme d'être anti-traditionnaliste et *icomoclaste*. Or, en Saxe, Belon constate que la messe est « restée et chantée en Allemand. » Et quand il raconte que les calvinistes rompent les images en France, le « *concionateur* » ou pasteur

(1) Laval, Goupil, 1922.

de Wittemberg, n'en croit pas ses oreilles. A Wittemberg, dit-il, pas une des images n'a été ôtée. » Le protestantisme n'est donc pas iconoclaste par essence. Si des images ont été brisées en France, cela tient à l'irritation provoquée par les atroces persécutions dirigées contre les évangéliques. Souvent — et cela fut officiellement constaté — les brisements d'images étaient le fait de fanatiques qui voulaient compromettre les protestants devant les autorités et le peuple — et en tous cas, les chefs, Calvin, de Bèze, ont constamment et sévèrement condamné ces pratiques.

Ce n'est pas dans le milieu des évêquec mondains qu'il fréquentait que Belon pouvait apprendre le respect des consciences. Pour lui, ceux qui donnent leur vie en témoignage de leur foi ne le font que « par quelque furie d'esprit ».

« Belon, dit M. Delaunay, n'est pas bien sûr que le martyre ne soit pas un effet de l'intolérance... du patient. » On voit à ce trait, ce que l'on peut retenir des idées anti-calvinistes de Pierre Belon. Il met à leur charge les excès nés des guerres civiles et il ne voit pas que ces guerres ont éclaté après 40 ans de persécutions subies sans révolte. Il répète contre eux les calomnies banales dont on se sert pour les rendre odieux « régicides », « traîtres »... Cependant Henri III et Henri IV n'ont pas été tués, que je sache, par des huguenots ! Belon, au fond, n'est qu'un acolyte de Tournon, grand prêtre du sang. Les connaissances historiques de M. Delaunay ne paraissent pas être assez solides pour lui permettre de réagir contre les affirmations sans preuves de son auteur. Qu'il lise Romier et il verra ce qu'il faut penser de « la politique de conciliation » de Catherine de Médicis. Que voulez-vous dire à une homme qui voit dans la Saint-Barthélémy « le réflexe exaspéré de la bête traquée », tandis que c'est le crime anti-français par excellence, celui qui va délivrer l'Espagne, l'ennemi héréditaire de la France d'alors ?

Chose curieuse, ce travail destiné à nous faire connaître les idées anti-protestantes de Pierre Belon, se termine par une constatation, qui est le plus bel éloge que l'on puisse faire du Mouvement réformé qui tenta vainement de donner à la France du XVIe siècle, une religion personnelle et vivante ». Il faut reconnaître, dit M. Delaunay, que la piété latine, ou, pour mieux dire gauloise, s'accommode peu de la réflexion et du libre examen ; elle y préfère l'autorité, la règle, l'uniformité, la discipline collective, commode et toute faite. Elle est formaliste et traditionnaliste. Tel ne va point à la messe, qui s'of-

fusque de voir fermer l'église de son village ; tel qui ne sonde point les mystères de la religion ou se soucie peu d'y accorder son intime conduite, goûte encore le cérémonial extérieur et s'attache au décor plutôt qu'à la foi...»

Oui, c'est bien ce que nous disons, c'est une religion qui n'est plus une religion. Rien n'est plus contraire à ces vues « gauloises » que l'Evangile qui entend transformer la vie par le Christ et qui dit : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. » Ou bien, ailleurs : « Sondez les Ecritures. »

Il faut remercier M. Delaunay de nous avoir fait connaître la chronique de Pierre Belon, médecin du roi Charles IX. Nous irons sûrement la consulter là où il nous indique qu'elle se trouve : Bibl. de l'Arsenal, ms. n° 4651.

Dans le *Bulletin de la Société belfortaine d'Emulation* (1921), M. Louis Herbelin publie une *Topographie religieuse de la Haute-Alsace et en particulier du territoire de Belfort avec aperçus sur l'époque gallo-romaine et considérations sur le retour de l'Alsace à la France en* 1918. L'auteur demande le retour du territoire de Belfort à l'Alsace. On n'est pas étonné de trouver dans ces pages instructives le cliché ordinaire sur la Réforme et les paroisses du comté de Montbéliard « que les ducs de Wurtemberg avaient contraintes à renier la foi de leurs pères, sans compter Montbéliard centre de la révolte religieuse.» (p. 119.)

C'est de l'histoire à la manière de M. l'abbé Tournier. En fait, le comté de Montbéliard ne s'est pas mal trouvé d'avoir adhéré à la Réforme. J. V.

OUVRAGES A SE PROCURER

Sur Calvin, et sur le point spécial des calomnies inventées contre lui :

E. Doumergue, *Une poignée de faux*, et le *Calvin*, du même auteur. — Article *Bolsec*, dans la France protestante, 2e édition. et l'*Ecole de Jérôme Bolsec*, par Henri Bordier.

Sur Luther :

Henri Strohl, *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en* 1515 (1922), 1 vol., Paris, 57, rue Richelieu, 8 francs. — R. Will, *La Liberté chrétienne*, (même adresse), 1 vol. 14 francs.

Consulter également : *La France protestante*, de Haag, 2e éd., par Henri Bordier.

Le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, où, depuis 40 ans, M. N. Weiss, sous la direction du Comité de la Société d'histoire, mène un bon combat scientifique qui est, lui aussi, une « défense du Protestanisme ».

Signalons de même les beaux travaux de M. Jacques Pannier, sur *La Réforme à Paris sous Henri IV et sous Louis XIII*.

Les armes ne manquent pas à qui veut s'en servir.

Un intéressant journal catholique

Il s'appelle *Le Mouvement*. Nous en avons sous les yeux le n° 2. Nous sommes heureux d'en signaler la tendance générale. Polémistes d'occasion et par nécessité provisoire, nous ne cessons pas de déclarer le respect que nous avons pour le catholicisme *religieux*. Il y en a un autre, malheureusement, qui traîne avec lui des restes de fanatisme et des rêves d'ambitions politiques que nous sommes bien obligés de combattre. Quant au catholicisme proprement religieux, il a notre respect, sinon notre adhésion.

Ce qu'il y a d'intéressant dans *Le Mouvement*, c'est qu'il paraît vouloir travailler à un redressement nécessaire de la conscience catholique quelque peu faussée, en certains milieux du moins, par des politiciens. Maurras « qui nie Dieu » et qui a sur la vie, sur la personne humaine des idées contradictoires au spiritualisme le plus élémentaire et au christianisme du plus humble croyant », est, on le sait, un des coryphées de la réaction catholique actuelle. *Le Mouvement*, dans des articles fort étudiés, remet à sa place l'écrivain et le penseur.

Ailleurs, le journal oppose à M. Robert Vallery-Radot qui fait de la démocratie une manifestation du démon (*Revue catholique des idées*), le cardinal Mercier déclarant : « Un des bienfaits du courant démocratique qui traverse en ce moment le monde, c'est de généraliser la loi naturelle et chrétienne du travail ».

A propos de MM. Daudet et Margueritte, je lis cette phrase : « Nous avouons n'avoir pas lu les romans sadiques de ces deux messieurs... », et l'auteur de faire remarquer que M. Margueritte, du moins, ne s'est jamais donné pour le défenseur de l'autel, du trône et de l'*Ordre*...»

Ailleurs, on louera Mgr Julien, évêque d'Arras, de se montrer partisan de la *Société des Nations* et de protester contre ceux qui « opposent aux espérances pacifiques des âmes qui

ne veulent pas désespérer de l'idéal chrétien, la prétendue fatalité des guerres ».

Enfin, l'esprit du nouveau journal me paraît bien caractérisé dans l'extrait qui suit dont nous recommandons la lecture attentive.

LE CULTE DE LA VIOLENCE

A propos de trois articles de la « Revue des Jeunes »

On n'insistera jamais assez sur les ravages causés par certaines doctrines dans les milieux catholiques français.

Des journaux et des revues, qui, au point de vue purement religieux, font œuvre excellente, ne peuvent échapper, dès qu'ils abordent le terrain politique, aux pernicieuses influences des sectateurs de la force.

Que des articles d'inspiration pareille, puissent paraître dans une organe comme *La Revue des Jeunes*, si profondément chrétien par ailleurs, n'est-ce pas très attristant.

Dans le numéro du 25 décembre dernier, un article anonyme sur la *Réaction en Europe*, est un long panégyrique sans réserves, des méthodes brutales. Faisant sienne la déclaration de M. Jacques Bainville, affirmant que la France est « le pays le plus réactionnaire du monde », l'auteur de ces pages où le recours à la violence est célébré avec autant de ferveur que d'ignorance, regrette que nous nous laissions dépasser par l'Italie de M. Mussolini, l'Angleterre de M. Bonar Law et l'Allemagne de M. Cuno. Il espère du moins que nous saurons profiter de cette bienfaisante « poussée de réaction » et comprendre la nécessité d'un pouvoir fort, qui fasse sentir sa force à l'extérieur comme à l'intérieur.

Qui ne voit que ce sont ces intempérances absolutistes qui, colportées à l'étranger, alimentent les calomnies dirigées contre notre pays et aboutissent, en cachant sous un masque odieux son noble visage, à isoler la France dans le monde ! Ce n'est certes pas le but que poursuit la *Revue des Jeunes*.

On regrettera également les louanges démesurées, adressées, dans le numéro du 25 janvier à Georges Sorel et à son œuvre. On ne s'en étonnera en les voyant signées de M. René Salomé. M. René Salomé et M. Robert Vallery-Radot, se sont donnés pour tâche de convaincre les lecteurs de la *Revue des Jeunes* de la malfaisance de toute démocratie. Ils servent là, à leur manière, une école qui, avec une suprême habileté, a distribué ses alliés, ses fidèles, parmi les organes destinés au public

catholique. Combien peu se sont gardés de cette dangereuse emprise !

Accueillons donc sans surprise, après ses habituelles imprécations contre la « médiocrité » ou la « déliquescence » démocratique, l'appel à la violence, qu'adresse aux jeunes catholiques de France M. René Salomé. Que la jeunesse d'aujourd'hui se garde bien surtout, souhaite-t-il, d'imiter « l'inertie » de son aînée, qu' « un reste de libéralisme et de parlementarisme » au moment des inventaires notamment, « retenait en deça des actes virils ».

M. René Salomé, qui connaît les exploits quotidiens de certains « barbouilleurs » et « matraqueurs », peut se déclarer satisfait. Tous ceux qui le lisent le sont-ils autant...? Ils le sont sans doute encore moins, quand ils découvrent, dans la *Revue des Jeunes* du 10 janvier, avec quels ménagements, M. Pierre Moreau traite le paganisme de M. Maurras et quelle admiration il voue à sa politique !

Ces maladresses ne sont pas inoffensives. Elles blessent ou tuent dans les âmes, l'esprit du christianisme. En tout cas, une revue, en quittant ainsi le terrain religieux, au sens aussi large qu'on voudra, se prive naturellement du concours de ceux qui veulent réaliser le Droit et la Justice, non parmi des esclaves, mais chez un peuple, dont les instincts démocratiques sont aussi vieux que sa plus lointaine histoire et que le baptême a avivés en les disciplinant, loin de les étouffer. L'incomparable Lacordaire, nous en sommes sûrs, n'eût pas contresigné de pareils articles. Il eût refusé de subir certains magistères (1).

Voilà un ton qui sonne la franchise. Voilà des observations à méditer par nous et chez nous. Il y a aussi un redressement à opérer dans la conscience protestante, une *via media* à trouver entre les excès du nationalisme et les complaisances envers la violence de droite ou de gauche. Cette voie juste, c'est le contact toujours plus intime avec le Christ et son Esprit qui nous la fera trouver.

J. V.

---

(1) *Le Mouvement*, Paris, 22, rue de la Clé.

LE PROTESTANTISME FRANÇAIS ET SES DEVOIRS PRÉSENTS[1]

. . . . . .

. . . . . .

...Je dis : « Le Protestantisme français et ses devoirs présents », et non pas seulement : « Les devoirs présents du protestantisme », car mon but (2) est de rappeler, tout en indiquant ces devoirs, ce qu'est le protestantisme français, de mettre en lumière ses caractères distinctifs. Le sujet n'est double qu'en apparence, d'autant que nos devoirs, à l'heure actuelle, peuvent, me semble-t-il, se résumer en ces simples mots : *Se posséder, se donner*, et qu'il n'est pas possible de parler du premier de ces devoirs sans dire ce que nous sommes.

Le protestantisme français a une mission à remplir dans la patrie. Or, qui dit mission, *dit action, don de soi.* Mais selon la parole de Vinet : « *Pour se donner, il faut s'appartenir* ».

I

S'APPARTENIR

S'appartenir, se posséder. Qu'est-ce ? C'est prendre nettement conscience de soi, de ce que l'on est, de ses capacités, des possibilités latentes qui sont en l'homme telles les puissances germinatives au creux des sillons de la glèbe nue, ou telle une source cachée. Se posséder, c'est s'emparer de tout cela, organiser le chaos intérieur, discipliner, canaliser les forces

(1) Conférence faite à Nancy, à l'occasion du Synode National de l'Union des Eglises Réformées, le 20 juin 1922, et sous les auspices de la Fédération des Eglises protestantes de la Saintonge et de l'Aunis, à La Rochelle, Rochefort, Marennes, Royan, pendant l'hiver 1922-1923.

(2) Conformément au désir de ceux qui ont bien voulu me demander cette conférence.

intérieures pour qu'elles n'aillent pas se perdre dans les sables stériles de l'oisiveté, ramener à un seul tous les « moi » divers qui s'agitent en nous, se contredisent et se contrecarrent, pour former la vivante synthèse de la personnalité, et ainsi, maître de soi, orienter son action et l'organiser conformément à ce que l'on est, à ce que l'on peut, à ce que l'on doit, étant donné ce que l'on est et ce que l'on peut.

Or, je me demande si le protestantisme français a suffisamment conscience de ce qu'il est ; le protestantisme, c'est-à-dire vous et moi, les protestants de nos grandes et belles villes ou de nos plus modestes cités, les protestants de nos bourgades ou de nos villages, de nos grands centres industriels ou de nos opulentes campagnes ?

Je ne le pense pas.

Aujourd'hui, des voix pessimistes se font entendre. Parce que nous passons par une crise qui, notez-le, ne nous est pas particulière, qui n'est qu'un des aspects de la crise nationale, une inévitable répercussion du bouleversement mondial parmi nos églises ; parce que nos finances ecclésiastiques, malgré la sage administration de nos dirigeants, sont dans le désarroi ; parce que, pour équilibrer le budget de certaines régions, l'on supprime quelques postes de pasteurs, que l'on rattache, du reste, aux églises les plus proches, mesure qui parfois s'impose, mais qu'il faut considérer comme temporaire ; parce que l'indifférence religieuse a étendu sur certaines régions sa nappe de gaz asphyxiants, que certains temples, même dans de vieilles contrées huguenotes, ne se remplissent plus comme autrefois ; parce que la jeunesse, en beaucoup d'églises, semble se passionner davantage pour les sports et les plaisirs, les questions d'intérêt et de rapport matériel que pour les questions religieuses, d'aucuns se laissant impressionner et fasciner par ces difficultés qui leur cachent toutes les autres réalités, peignent l'avenir sous les couleurs les plus sombres. A les en croire, le protestantisme français n'existerait plus d'ici quelque cinquante ans qu'à l'état sporadique, que dans les plus grands centres.

Sans méconnaître la gravité de l'heure, j'affirme hautement que cela est impossible, que cela ne sera pas.

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière

a dit le poète. Et pour ma part, je crois à la lumière, parce que la lumière à laquelle je crois, c'est la lumière de Dieu. Je crois à demain, je crois à l'avenir, parce que demain et parce que l'avenir plus lointain sont à Dieu et que nos Eglises elles-

mêmes sont à Lui ! Et cette croyance, en vérité, n'a rien d'extraordinaire, car la nuit n'est pas aussi sombre que quelques-uns veulent bien le dire : il y a des étoiles dans la nuit, et là-bas, à l'horizon, palpite déjà la lueur discrète, annonciatrice de l'aurore. Je crois à l'aurore !

Ah ! frères et amis, prenons mieux conscience de nous-mêmes, de ce que sont nos chères églises, et nous croirons, et nous vivrons !

Ce que nous sommes.
Une minorité.

Ce que nous sommes ? Oh ! je sais ce que l'on pourrait me répondre : *une minorité*. Eh oui ! pas même un million, disons 850.000 (1) sur quarante millions d'habitants, 850.000 en comptant nos frères retrouvés d'Alsace et de Lorraine. Avant le retour à la mère patrie des provinces perdues par l'inique spoliation, nous n'étions guère qu'un demi-million : 500.000 ! soit 1,3 %, autrement dit 13 pour mille, et ce dernier chiffre est celui qui nous permet de nous rendre le plus facilement compte de la proportion, car les chiffres à cinq ou six zéros ne représentent pas toujours pour nous des réalités bien nettes, mais vous saisissez du coup ce rapport : 13 pour 1.000. Treize auditeurs, — une douzaine ! — dans une assemblée de mille personnes, qu'est-ce donc ? Et cette minorité, quelque peu groupée dans certaines régions, Languedoc, Cévennes, Est, Saintonge et Aunis, est néanmoins disséminée sur toute l'étendue du territoire, et il va de soi que cette dissémination est en principe une cause de faiblesse.

Nous sommes une minorité, et de cela nous avons conscience; certains n'en ont que *trop* conscience. Un tel sentiment ne peut que favoriser le laisser-aller, l'indifférence, la paresse, l'inaction.

Nous sommes une minorité ? Et après ? Ne nous laissons pas troubler pour si peu. N'ayons pas le préjugé fétichiste, la superstition du grand nombre. Ne savons-nous pas que, malgré certaines apparences, ce sont les minorités qui mènent le monde ? Que ce sont les minorités conscientes d'elles-mêmes et agissantes, qui entraînent les masses amorphes ?

Nous sommes une minorité ? Mais c'est ici que se révèle une puissance d'un autre ordre que celle qui se traduit par les chiffres : la puissance de l'Esprit, qui n'a rien à voir avec l'arithmétique et la statistique.

(1) L'Almanach Hachette de 1922 indique 900.000.

Nous sommes une minorité ? Mais la minorité est la majorité quand elle a l'Esprit pour soi, car l'Esprit dépasse tous les nombres et toutes les grandeurs, car l'Esprit est l'infinie puissance qui déroute les calculs humains, se joue de nos additions dont il multiplie les sommes par le coefficient de son infinité.

Et c'est cette puissance que nous avons avec nous et pour nous.

Notre histoire.

En vérité, frères et amis, s'il n'en était pas ainsi, que serions-nous aujourd'hui ? Songez à notre histoire, et dites-moi : « Si l'Eternel », selon l'expression du prophète, « ne nous eût laissé un faible reste », aux heures tragiques où le nombre et la force matérielle s'acharnaient contre nous pour nous anéantir, et si Dieu n'eût été avec ce « faible reste », ne l'eût sauvé du découragement et du désespoir, ne lui eût inspiré la sublime passion de l'obéissance absolue au devoir, au prix même de la vie, et ne l'eût poussé à l'action, encore une fois : que serions-nous aujourd'hui ? Le protestantisme français n'existerait plus qu'à l'état de souvenir historique. « Il n'y a plus de huguenots », répétait-on dans l'entourage du « grand roi », pour amener le souverain à révoquer l'édit irrévocable de son aïeul Henri IV, l'Edit de Nantes, celui-ci, argumentait-on, n'ayant plus de raison d'être *scrap of paper* : chiffon de papier ! « Il n'y a plus de huguenots ! » Et voici que quelques années après, alors que le grand roi, au milieu des splendeurs de la cour de Versailles, agonisait dans la tristesse, une poignée de prédicants réunis sous la conduite d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, Antoine Court, au hameau des Montèzes, près de Monoblet, en Languedoc, se juraient de travailler au relèvement de l'Eglise Réformée de France. Trois quarts de siècle plus tard, une voix pleine d'autorité se fait entendre à la tribune des Etats-Généraux, une de ces voix qui inspirent le respect et l'assentiment, par l'ascendant que possède seule la vérité : « Ce n'est pas la tolérance que je réclame, c'est la liberté... La tolérance ? Je demande qu'il soit proscrit à son tour, et il le sera, ce mot injuste ! Ma patrie est libre, et je veux oublier comme elle et les maux que nous avons partagés avec elle et les maux plus grands encore dont nous avons été les seules victimes. Ce que je demande, c'est qu'elle se montre digne de la liberté en la distribuant également à tous les citoyens sans distinction de rang, de naissance et de religion ». Cette voix était celle d'un pasteur, fils du vieux pasteur du désert : Paul Rabaut, de Rabaut-St-Etienne,

qui, le 15 mars 1790, devait être nommé président de l'Assemblée Constituante. Treize ans s'écoulent ; nous sommes en 1802. Dans un rapport présenté aux consuls, peuvent se lire ces paroles : « Le protestantisme est une communauté chrétienne qui réunit à la même croyance et aux mêmes rites un très grand nombre de citoyens français. A ce seul titre, cette communauté a droit à la protection du gouvernement », et la même année, par la loi du 18 germinal an X (7 avril 1802), l'existence du protestantisme français était reconnue, loi que Bonaparte devenu empereur, confirmait en ces termes, aux 27 présidents de consistoire invités à la cérémonie du sacre : « L'empire de la loi finit où commence l'empire indéfini de la conscience. La loi ni le prince ne peuvent rien contre cette liberté ».

Notre tradition.

Ah ! frères et amis, quelle merveilleuse, quelle pathétique histoire que la nôtre ! Je n'en connais pas, non ! je n'en connais pas de plus belle ni de plus émouvante, parce que je n'en connais pas où se révèle avec plus d'évidence l'action de Dieu dans la trame des événements et dans l'humaine faiblesse, sinon celle du peuple que l'on a pu appeler « le peuple de Dieu », et dont, par le Christ, nous sommes les héritiers spirituels, *notre tradition remontant ainsi non pas seulement au XVIe siècle*, comme si les Réformateurs avaient créé quelque chose de nouveau, ainsi qu'on le croit trop souvent (et c'est une des objections les plus communes et les plus courantes que d'un certain côté l'on oppose au protestantisme), notre tradition remontant, dis-je, non pas seulement au XVIe siècle chrétien, mais par-delà le siècle de la Réforme, comme un fil d'or, — mieux que cela, parce que le fil d'or est inerte, — comme un courant de vie, à travers toutes les âmes que n'ont jamais pu satisfaire les formes extérieures de la dévotion, qui n'ont trouvé le repos, le salut, la vie que dans la communion directe, intime avec le Dieu caché au fond de la conscience humaine, que nous a révélé le Christ ; que dans l'étroite et mystérieuse communion avec le Christ lui-même, Révélateur et Sauveur, éternelle puissance de Vie, toujours renouvelée et toujours identique à elle-même, à travers ces âmes : les mystiques du Moyen-Age ; notre Jeanne d'Arc, ce précurseur inconscient de la Réforme, qui pose, sans s'en douter dans sa candide naïveté de jeune fille, parce qu'un plus grand qu'elle parle par elle, le problème même de la Réforme ; à travers l'âme d'un Saint-Augustin ou d'un Jean Chrysostome ; l'âme des martyrs

des premiers siècles jusqu'aux apôtres et jusqu'au Christ-Jésus, et par-delà le Christ même, à travers les âmes de ceux qui, dans la nuit, ont pressenti son aurore, ou qui, sans la pressentir, ont été parmi leur peuple les revendicateurs des droits imprescriptibles du Dieu intérieur, les revendicateurs de la vérité et de la justice, de la fraternité ; les prophètes hébreux, luttant — seuls souvent — contre toutes les tyrannies et toutes les oppressions, contre toutes les idolâtries : idolâtrie des faux dieux, idolâtrie de la force, idolâtrie de la sensualité, idolâtrie de l'argent, idolâtrie d'une fausse dévotion au vrai Dieu, parce que tout extérieure, toute formaliste ; à travers l'âme d'un Moïse, l'âme même des patriarches jusqu'à celle du premier et du plus grand d'entre eux, héros de la foi, père des croyants, qui entendit la voix intérieure, sous le ciel constellé d'Orient, lui dire : « Va !» et qui « alla sans savoir où il allait », — *notre tradition remontant ainsi jusqu'au point de départ de la plus haute révélation religieuse et morale que Dieu ait accordée à l'humanité, et s'identifiant avec ce courant de vie*, qui, telle une source miraculeuse, s'est mise à couler doucement et sans bruit, il y a plus de quatre millénaires, dans les steppes désertiques de l'Orient !

Ce que nous représentons.

Voilà, frères et amis, notre richesse. Voilà ce que nous représentons, nous, protestants, parmi tous les peuples où le protestantisme s'est implanté, voilà ce que nous représentons, nous, protestants de France, petite minorité, dans la patrie. Nous représentons en principe, je dis bien : *en principe*, la plus grande puissance de vie religieuse et morale que le Monde puisse connaître, puissance qui a porté et qui porte l'humanité, dans certains de ses enfants, jusqu'aux plus hauts sommets qu'elle peut atteindre dans son ascension vers l'idéal, puissance qui s'est déployée dans toute son ampleur, sans rencontrer aucune résistance de la chair ni de la volonté, en la personne de Jésus de Nazareth, qui nous a ainsi révélé ce dont l'humanité, quand elle se laisse saisir par elle, est capable, puissance qui, par le Christ, est devenue le patrimoine inaliénable de l'humanité.

Alors quand je reviens à notre histoire, quand je songe que nous n'existons officiellement, — ou, si vous préférez, et, pour moi, je préfère, car cet adverbe « officiellement », en un sujet pareil, a quelquechose de déplaisant : quand je songe que nous n'avons la liberté de « sentir », de penser, de parler et d'agir,— d'exister, — que depuis un peu plus d'un siècle, je ne m'étonne

pas de ce qu'a réalisé, en ce court laps de temps, cette minorité qu'est le protestantisme français ; je m'étonnerais bien plutôt qu'elle n'ait pas accompli davantage, mais il faut compter ici avec la misère humaine qui oppose, malgré tout, la force de ses préjugés, de ses erreurs, de son ignorance, la force de son égoïsme, et souvent de son apathie et de son inertie, à l'action de l'Esprit divin.

L'activité du protestantisme français depuis la loi du 18 germinal an X. Le passé garant de l'avenir.

Mais, voyez un peu :

Au moment de la promulgation de la loi du 18 germinal an X, « on ne put organiser que 78 consistoires et créer 171 places de pasteurs, et telle était la pénurie du corps pastoral que 50 de ces places étaient vacantes. Il n'y avait même à Paris qu'un seul temple et qu'un seul pasteur » (1). Aujourd'hui l'on compte environ 1138 pasteurs (dont 889 dans la France d'avant-guerre et 249 en Alsace-Lorraine), plus 206 anciens pasteurs (dont un bon nombre prêtent encore à nos églises sous une forme ou sous une autre leur précieux concours), soit en tout 1.344 pasteurs auxquels il convient d'ajouter une soixantaine d'évangélistes. Nous avons plus d'un millier d'associations cultuelles (850 dans la France d'avant-guerre), ayant chacune — ou peu s'en faut — une ou plusieurs annexes et disposant d'environ 1.600 lieux de culte (1420 dans la France d'avant-guerre) ; 90 villes ont au moins deux églises, sans compter Paris qui n'a pas moins de 47 lieux de culte appartenant à 40 associations cultuelles desservies par 75 pasteurs environ (2). Et comme à côté de l'église les Réformateurs dressaient partout l'école, 1300 établissements d'instruction primaire et secondaire ont été ouverts jusqu'à la loi du 28 mars 1882. (3). Trois facultés de théologie ont été créées, ou recréées (Strasbourg, Montauban, Paris), quatre écoles préparatoires de théologie (Batignolles, Tournon, Samuel Vincent à Nîmes, Glay), et tout récemment l'Ecole de service chrétien. Et c'est toute la floraison des oeuvres diverses qu'il faudrait rappeler ici : Sociétés d'instruction, œuvres en faveur de l'enfance et de la jeunesse, société des

(1) Frank Puaux.

(2) Ces chiffres ont été calculés d'après l'Annuaire protestant Gambier de 1922.

(3) Frank Puaux.

Ecoles du dimanche, patronages, salles d'asile, crèches, œuvres des enfants à la montagne et à la mer (1) société de sauvetage de l'enfance abandonnée, colonie industrielle et agricole de Ste-Foy ; puis les hospices, les asiles généraux au premier rang desquels les asiles John Bost, à Laforce, les asiles de sourds-muets, maisons de santé, institutions de diaconesses et école de garde-malades ; œuvres multiples de charité ; œuvres spécifiquement religieuses : sociétés bibliques, sociétés d'évangélisation, et cette admirable société des Missions en pays païens avec ses 216 missionnaires à l'œuvre dans 8 champs de travail comprenant 75 stations et dont le budget dépasse deux millions de fr. ; société d'histoire ; œuvres sociales aussi : d'assistance par le travail, de secours mutuels, de colonisation ; œuvres de moralité publique et de relèvement moral, œuvres anti-alcooliques ; le beau mouvement des Unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles et celui des Etudiants chrétiens ; celui du Christianisme social, qui va s'affermissant, s'enrichissant et se développant d'année en année ; le mouvement tout jeune de « La Cause », aux vastes ambitions, et je ne dis rien de la presse (ne comptons-nous pas près de 200 journaux et périodiques?) ni de bien d'autres activités que je laisse de côté pour ne pas vous imposer une plus longue nomenclature.

N'est-ce donc rien que tout cela ? N'est-ce pas, au contraire, beaucoup ?

Conformément à notre tempérament français renforcé par le sens critique huguenot, nous nous critiquons aisément nous-mêmes. La critique est utile et salutaire, certes, mais quand elle tourne à la manie, elle devient néfaste, tueuse d'énergie. Que l'on critique, mais sans esprit de dénigrement ; que l'on critique, mais sans prendre des airs lassés et découragés comme si ce qu'il y a de mauvais était irréformable, comme si ce qui existe ne pouvait être amélioré et enrichi, comme s'il n'y avait décidément plus rien à faire.

Le présent, lui aussi, garant de l'avenir.

Ce n'est pas seulement le passé qui est un sûr garant de l'avenir, c'est aussi le présent. Ne soyons pas injustes envers nos églises d'aujourd'hui. Songez donc à ce qu'elles ont été pendant la guerre ; songez surtout à la volonté de vivre qu'ont alors ma-

(1) Il est juste de rappeler que l'initiative des « Colonies de Vacances » est due, en France, à des protestants : M. et Mme Lorriaux, le pasteur et Madame Louis Comte, de St-Etienne, Mme E. de Pressensé.

nifestée si puissamment celles qui étaient privées de leur conducteur spirituel (et elles étaient nombreuses), au rôle de nos laïques et de nos vaillantes et courageuses femmes de pasteurs. qui, pour maintenir les cultes publics, les présidaient eux-mêmes ; au rôle de nos aumôniers sur le front et des pasteurs à l'arrière, au rôle bienfaisant de nos multiples oeuvres de guerre, tant qu'a duré la longue tourmente. Et songez à l'admirable élan qui s'est produit, dès le lendemain de l'armistice, dans notre protestantisme français tout entier, comme si ses diverses fractions obéissaient à un même mot d'ordre venu de haut, et toutes, en effet, avaient perçu le mot d'ordre *d'En-Haut*, le mot d'ordre de Dieu : « A l'oeuvre ! A l'oeuvre de réorganisation et de reconstruction ! » Songez à l'effort accompli par les comités de nos diverses Unions, auxquels nous ne pouvons avoir trop de reconnaissance, et par les églises elles-mêmes, depuis les trois ans que la paix est signée : effort dans le domaine financier, quoiqu'on dise (nos trésoriers eux-mêmes, toujours mécontents, et c'est dans leur rôle, mécontents mais avec bonne humeur, avec « le sourire », en conviendraient chiffres en mains ; prenons garde cependant de donner raison à ceux qui parlent d'avarice et de lésinerie protestantes !), effort dans le domaine religieux, moral et social où l'on est en train d'apporter un esprit de méthode qui nous a souvent fait défaut. Jamais l'on ne s'est autant occupé de la jeunesse ; les associations de jeunes se multiplient. La question de l'enseignement religieux, dont on saisit de mieux en mieux l'importance, est à l'ordre du jour. Partout se sont créées ou se créent des fédérations régionales. Chaque hiver des campagnes de mission intérieure et d'évangélisation sont organisées, et ceux qui visitent nos églises et qui sont ainsi spécialement qualifiés pour se rendre compte de leur vitalité, gardent de leurs visites des impressions réconfortantes. Ils vous diront que partout, à des degrés divers, certes, mais enfin que partout l'on travaille et l'on veut vivre.

Si l'indifférence religieuse a fait des ravages dans nos rangs, si les auditoires dans les temples ne sont plus partout ce qu'ils étaient autrefois, si nous sommes aux prises avec le troublant problème des déficits à combler, il n'est cependant pas difficile de deviner sous l'écorce rugueuse des apparences une nouvelle montée de sève qui va faire reverdir et refleurir le vieil arbre huguenot à l'aurore d'un nouveau printemps.

Oui, notre devoir est de prendre toujours mieux conscience de nous-mêmes, d'amener les indifférents à prendre conscience

de la puissance de vie qui est en nous. Nous y travaillons, mais « il faut opiniâtrer », il faut continuer sans défaillance, avec plus de méthode et plus de persévérance encore que par le passé, et avec la certitude du succès, en nous disant bien toutefois qu'il ne s'agit pas là de l'oeuvre d'un jour, mais ce n'est pas pour nous que nous travaillons, et dussions-nous ne pas voir les résultats que nous rêvons, qu'importe si du moins, lorsque nous ne serons plus, d'autres les voient, qu'importe si Dieu les voit ? Si j'osais en appeler à des expériences personnelles, je dirais que je suis surpris de constater ce que l'on peut obtenir d'une église qui doute d'elle-même, de protestants qui doutent d'eux-mêmes. Mais alors que n'obtiendrait-on pas de protestants conscients de toutes les richesses spirituelles, toutes les forces morales, toutes les inspirations, toutes les consolations que l'Eglise tient à leur disposition, de l'aide considérable qu'elle leur apporterait dans l'œuvre si délicate de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, et du rôle social de l'Eglise dont on ne peut exagérer l'importance, surtout en cette époque si troublée. Pour le coup, la question financière qui nous obsède serait résolue, car lorsqu'il s'agit de l'oeuvre de Dieu, cette question est moins une question d'argent qu'une question d'ordre moral et religieux : que l'Eglise vive spirituellement, et elle vivra sans peine matériellement.

Saisissons-nous donc dans le centre même de notre personnalité individuelle et collective, saisissons-nous, possédons-nous, mais j'ajoute : *pour nous donner !*

II

SE DONNER

Pour *nous donner !* C'est notre second devoir. Ce second devoir découle naturellement du premier. Comment pourrions-nous prendre conscience de nous-mêmes, sans du même coup prendre conscience de la loi interne, organique, d'expansion de toute vie réfléchie, ou, en d'autres termes, sans prendre conscience de la puissance d'expansion du principe de vie qui constitue le centre de notre personnalité, sans prendre conscience du caractère d'obligation, de nécessité, de cette loi, sans subir en quelque sorte, la poussée de l'élan vital intérieur, et par l'adhésion libre et joyeuse de notre volonté, nous laisser porter par lui ? Opposer des résistances ce serait comprimer la vie, la con-

damner à périr, nous condamner nous-mêmes à la mort. Dans le domaine spirituel, se dépenser c'est s'enrichir ; se donner c'est recevoir. La vie qui se donne s'affirme, et en s'affirmant s'affermit et décuple ses forces.

Nous donner.

Nous donner ! Nous donner à notre peuple, nous donner à nos concitoyens, nous donner à la Patrie !

J'insiste sur ces mots qui préviennent une objection.

Il faut nous mettre en garde contre une certaine façon de se donner, qui n'est, à la bien prendre, qu'une forme déguisée de la recherche de soi-même. Aller à ses semblables avec la préoccupation de les gagner — oh ! dans une excellente intention, assurément! — aux formes de pensée et de langage qui vous sont particulières, à votre propre manière de sentir, de comprendre et de vous exprimer ; aller à ses semblables avec l'obsession d'en faire tout autant d'échantillons du type que vous représentez, et d'aligner ensuite d'imposantes statistiques, c'est, sans doute, ce que l'on appelle du prosélytisme, ce n'est pas ce qu'on doit entendre par le terme « se donner », et notre peuple, jaloux plus qu'aucun autre, de sa liberté et de son indépendance, et dont la perspicace intuition est connue, oppose à cette attitude l'inertie de sa méfiance.

« Se donner » c'est offrir aux autres — ma tâche ici consiste simplement à rappeler le principe ; c'est à chaque individu, chaque église locale, chaque comité à en rechercher les applications pratiques qui doivent nécessairement varier selon les milieux — « se donner » c'est offrir aux autres libéralement et sans arrière-pensée, avec le respect le plus absolu de la liberté humaine et de l'inviolabilité de la conscience, ce que l'on a de meilleur, de plus cher, de plus précieux : le principe de vie qui n'est pas votre oeuvre, qui vous vient de plus loin que vous-même, qui à travers les siècles s'est manifesté comme le plus puissant agent de vie individuelle et sociale, et qui le reste aujourd'hui, pour que ces autres soient à même de l'expérimenter, s'ils le veulent, dans le plein exercice, l'exercice libre de toutes leurs facultés. Une collectivité religieuse qui agit ainsi « ne part pas en conquérante pour le compte d'une religion », a écrit avec raison le pasteur Léopold Monod, « mais en servante, afin de se dépenser au bénéfice de toute créature humaine. Elle ne va pas prendre, elle va répandre. Elle va donner, donner, sans arrière-pensée, donner avec un désintéressement absolu ».

Ce que nous avons à offrir répond aux besoins des hommes d'aujourd'hui. Ce qu'il faut penser de la prétendue irréligion du temps présent.

Et ce que nous avons à offrir n'est-ce pas précisément ce qui répond aux besoins les plus profonds, et par conséquent les plus vrais, de l'homme d'aujourd'hui, de celui, bien entendu, qui n'a rien de commun avec l'homme dont la frivolité a détruit tout germe de vie intérieure, toute aspiration de la conscience vers un idéal quel qu'il soit, et qui, selon la forte parole d'Auguste Sabatier, « se fait, de cette frivolité même, l'arme et le masque tout ensemble d'un vain et brutal égoïsme, état d'âme aride et brûlant d'où sort une éternelle ironie et où l'on raille et où l'on méprise tout ».

Ah ! frères et amis, l'on parle de l'*irréligion du temps présent*, parce que les sanctuaires ne se remplissent plus des foules attentives et dociles d'autrefois, et l'on répète avec le poète, en gémissant ou en triomphant :

La foi des nations s'en va, pauvre exilée ! (1).

Mais notre peuple est-il aussi irréligieux qu'on veut bien le dire ? Parmi les facteurs multiples et divers de cette désaffection à l'égard des églises, n'y en a-t-il point qui soient à la charge des églises ? C'est ici qu'il s'agirait de faire un sérieux retour sur soi-même pour reconnaître ses erreurs, ses fautes, ses faiblesses, faire un sérieux *mea culpa*, et se frapper la poitrine ! L'Evangile, le pur évangile, ne s'est-il pas souvent trouvé voilé par les églises, et beaucoup de nos semblables ne s'en sont-ils pas allés déçus, parce que cet Evangile ne leur apparaissant plus dans sa sublime beauté vivante, dans le rayonnement splendide de la personnalité qui l'incarna, ils ne trouvaient plus la réponse aux préoccupations de leur âme, aux exigences de leur esprit et de leur conscience ?

Et qui donc oserait taxer cette attitude d'irréligieuse ?

Mais il y a plus.

A travers toutes les évolutions de l'histoire de l'humanité, le merveilleux développement de l'esprit humain et les progrès d'une science qui, sans relâche, défriche les terres de l'inconnu, dompte, capte les forces de la nature, les asservit à ses volontés, l'homme, dans le tréfonds de son être, reste toujours le même

(1) Albert Samain.

il répond aujourd'hui encore à cette définition du naturaliste Quatrefages : « L'homme est un animal *religieux* ». Quand il croit s'être dégagé de la religion dans laquelle il a été élevé, il se crée, souvent à son insu, une nouvelle forme de foi, et il le prouve par son attitude et par ses paroles. Chose curieuse, surprenante et bien digne de remarque, preuve évidente de la persistance en lui du besoin religieux, il lui arrive de faire une profession de foi au moment même où il croit se poser en négateur, tant il est vrai que l'homme normal ne peut pas se passer de foi, et que selon la parole de Tolstoï : « partout où se trouve la vie, là se trouve aussi la foi ». En voici, entre des mille et des cent, un exemple typique. C'est l'un de nos hommes politiques (un ancien ministre), qui parle : « Les religions sont tombées sous les coups de la science. Pareilles aux falaises que la mer sape par la base, elles se sont écroulées dans les flots pour ne plus se relever... *Notre foi nouvelle* c'est la fraternité, c'est l'altruisme, c'est la lutte contre l'individualisme, c'est le sentiment de la solidarité sociale. » A cet exemple, ajoutons le témoignage d'un homme qui ne peut être suspecté de parti pris, un homme de science, le docteur Gustave Lebon, directeur de la Bibliothèque de philosophie scientifique aux volumes à couverture rouge bien connus et qui portent des noms d'auteurs comme ceux de Henri Poincaré, l'un des plus grands mathématiciens des temps modernes et de tous les temps, et d'Emile Boutroux, l'un des plus grands philosophes dont s'honore la pensée française de la fin du XIXe siècle et du commencement du XXe siècle. Dans un article intitulé — et ce titre est significatif — : « Les forces nouvelles qui dominent le monde », il écrivait en mars de cette année (1) : « Les maîtres du ciel ont varié au cours de l'histoire, mais le besoin mystique de croyances qui les fit naître est un élément si irréductible de la nature humaine qu'il n'a jamais été ébranlé. Quand les dieux personnels s'évanouissent, ils sont remplacés aussitôt par des divinités impersonnelles : dogmes et formules auxquels sont attribués les mêmes pouvoirs magnifiques qu'aux anciens dieux. En réalité, *l'esprit religieux est resté aussi intense aujourd'hui qu'aux périodes les plus crédules de l'Histoire*. Les religions nouvelles : socialisme, spiritisme, communisme, etc... ont les mêmes fondements psychologiques que les anciennes croyances ».

Cela étant, il apparaît clairement que le protestantisme moderne, en se donnant, n'offre aux âmes que ne satisfont ni le

(1) 1922.

matérialisme théorique, ni le matérialisme pratique, rien qui leur soit réfractaire, mais bien plutôt ce qui leur est le plus assimilable : le principe de vie qu'elles cherchent, grâce auquel seul elles peuvent s'épanouir dans la pleine possession de toutes leurs facultés. Ah ! l'on peut bien parler de l'éternelle prédestination de l'âme humaine pour l'Evangile !

Il me semble, en effet, que si nous analysons les sentiments de nos contemporains en ce domaine, nous reconnaîtrons sans peine que ce que nos contemporains réclament, c'est une religion qui ne soit pas contraire à la raison et au développement de l'esprit humain, et qui n'ait rien à redouter des progrès de la science ; une religion qui ne soit pas le patrimoine d'une caste privilégiée, seule détentrice légitime autorisée à la dispenser aux autres ; une religion enfin qui tienne compte des réalités concrètes de la vie, qui soit avec ces réalités dans un rapport organique, vivant ; en d'autres termes : une religion raisonnable, une religion laïque et une religion pratique.

Une religion raisonnable, laïque, pratique.

Mais c'est là précisément ce qu'en nous donnant nous offrirons : la religion de l'Evangile.

Religion raisonnable. Notre autorité.

Ce n'est pas, en effet, au nom d'une autorité extérieure qui pourrait se trouver sur certains points en contradiction avec la raison que nous nous adressons à nos contemporains, au nom d'une autorité ecclésiastique quelconque, par exemple, ni même — et il importe de dissiper ici un préjugé courant, une confusion fâcheuse — en invoquant l'autorité d'un livre dont les plus anciens éléments datent de quelque dix siècles avant Jésus-Christ et les plus récents de la fin du premier et du commencement du second siècle de notre ère, comme si ce livre formait un bloc intangible, comme si toutes ses parties devaient être estimées d'égale valeur et toutes ses affirmations comme des oracles infaillibles ! Non, mais c'est *au nom du Dieu de la conscience humaine, du Dieu de la révélation intérieure, et, par suite, au nom de l'expérience religieuse faite dans la communion avec le Dieu intérieur par la conscience des prophètes, de Jésus et des apôtres, dont les paroles, aux pages du livre Saint ne font ainsi autorité pour nous — car c'est là notre autorité ! — que parce qu'elles se trouvent en* harmonie parfaite avec le témoignage intérieur de la cons-

cience, le Dieu extérieur à l'homme — transcendant, comme l'on dit en langage philosophique — devenant, par l'organe de la conscience, le Dieu intérieur, le Dieu immanent, déployant sa puissance de vie dans le cœur de la créature.

Une telle religion, instaurée au centre vital de la personnalité, n'est pas, en principe, opposée à la raison. Elle est bien plutôt une affirmation de ce que Boutroux appelait « la raison normale et complète », disons : la raison vivante. Elle est, selon la parole d'un esprit libre et indépendant, M. Alfred Loisy, « un acte souverainement raisonnable, parce que cet acte nous pose nous-mêmes, nous équilibre, nous parfait, nous adapte à la vie, est une expérience de la vérité qu'il contient ».

La religion ainsi comprise ne peut mettre obstacle à l'exercice libre de la raison et n'a rien à redouter des découvertes de la science.

Religion laïque.

Et cette religion de l'Evangile est aussi la religion laïque : celui qui l'a incarnée et personnifiée — et qui en reste le principe vivant et vivifiant, car l'Evangile n'est pas un système philosophique ou dogmatique, l'Evangile est une personne, une vie : Jésus-Christ — celui-là fut un laïque, un homme du peuple, un simple ouvrier qui, parce qu'il parlait au nom du Dieu de la conscience humaine, attirait à lui les foules dont la conscience, à l'ouïe de ses paroles, frémissait d'un assentiment sublime, un laïque qui devait se trouver aux prises, comme ses devanciers les prophètes, un Elie, un Amos, un Esaïe, un Jérémie, avec les repréentants de la religion officielle — de son temps les pharisiens et les prêtres sadducéens, jaloux de leur autorité tout extérieure, de leurs prérogatives de caste — soulever leur opposition et tomber sous leurs coups. Elle est la religion laïque, dans ce sens encore qu'elle est la religion de tous, la religion d'un chacun quel qu'il soit, puisqu'elle n'est rien tant qu'elle n'est pas ce qu'elle fut dans la personne de Jésus de Nazareth : une *relation personnelle et vivante* de l'individu avec le Dieu qui parle et agit en lui.

Religion pratique.

Et si elle est vraiment elle-même, si elle se réalise elle-même, elle est aussi la religion pratique que réclament nos contemporains.

Dieu saisi au centre de la personnalité comme une puissance de vie, comme la puissance de vie par excellence, la religion

n'apparait plus, dans l'ensemble des manifestations de l'esprit humain, comme une excroissance, une excroissance dont on peut sans dommage appréciable, pratiquer l'ablation, ou comme quelque chose d'isolé dans un compartiment spécial : *la religion s'identifie avec la vie*. Telle la vie physique se répand, du cœur, en ruisseaux rouges, jusque dans les vaisseaux les plus éloignés et les plus ténus de l'organisme, telle cette piété-là, jaillie des profondeurs de la conscience pénètre et anime de sa rythmique pulsation toutes les sphères de l'activité humaine.

La religion c'est la vie.

Son domaine c'est le ciel, mais c'est aussi la terre ; c'est l'infini et le fini ; l'idéal et le réel. Elle tire sa force du ciel, de l'infini, de l'idéal, mais pour faire descendre le ciel sur la terre, pénétrer le fini d'infini et le réel d'idéal. Ainsi l'univers entier est à elle, et parce qu'il est à elle, elle seule a le secret d'unir en une synthèse vivante les irréductibles antinomies. Ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche, ce qu'inlassablement elle poursuit, c'est le triomphe sur la terre de la vérité dans tous les domaines, de la moralité individuelle et sociale, de la justice et de la fraternité !

Notre rôle à l'heure actuelle.

Comprenez-vous dès lors notre rôle en ces sombres lendemains de guerre ? Comprenez-vous la grande part que nous pouvons, que nous *devons* prendre dans l'œuvre de relèvement national ?

Ce n'est un mystère pour personne que la situation du pays, tant au point de vue économique qu'au point de vue moral, est loin d'être brillante. S'il était nécessaire d'alléguer sur ce point quelque autorité, j'en appellerais non à un moraliste de profession, si j'ose dire, que l'on pourrait suspecter de censurer les mœurs par fonction, par métier, par inclination naturelle passée à l'état d'habitude, mais à l'un de nos romanciers les plus connus, membre de l'Académie Goncourt (1), qui écrivait il y a quelques mois dans un article de journal de première page ce qui suit : « Notre situation matérielle est toute différente de la situation des vaincus de 1870. Nous sommes des vainqueurs lamentables. Nous avons une dette colossale, un budget épouvantable...

« Notre situation morale est aussi très mauvaise. Cette guerre immense a exalté jusqu'au délire l'esprit de lucre. On a fait

(1) J.-H. Rosny aîné.

tant d'affaires, réalisé de si scandaleux bénéfices, tant triché sur la qualité et sur la quantité de la marchandise, tant exploité le soldat et le citoyen, que l'antique honnêteté de nos commerçants est chancelante...

« D'autre part, les voleurs, les escrocs, les bandits de toute farine se sont étrangement multipliés... Les escroqueries sont innombrables. On tue avec une insouciance extraordinaire... La hardiesse des voleurs homicides ne cesse de s'accroître...

« Au total nous sommes de singuliers vainqueurs. La banqueroute menace le pays, les citoyens sont écrasés d'impôts, les affaires vont cahin-caha, la liberté individuelle tend à devenir un mythe... Personne ne sait où nous allons. Personne ne peut prévoir les lendemains où nous conduit une situation complètement *négative*. Si nous ne trouvons pas de meilleurs remèdes que ceux qu'on nous propose, on peut prévoir la faillite, une immoralité pire encore que l'immoralité actuelle, une criminalité épouvantable, le chômage, la misère ! »

Le remède, nous savons bien où il serait : dans un retour à l'Evangile pur et simple, qui ne se présente pas seulement comme un code de morale, mais comme une puissance vivante de moralisation. Et je ne crains pas d'avancer que le relèvement de la moralité aurait une répercussion bienfaisante dans le domaine économique. « Quand on parcourt les soixante volumes publiés par la société d'expansion économique », écrit le docteur Gustave Lebon, dans un article sur *L'Education nationale*, « et consacrés chacun à une industrie différente, par un auteur différent, on voit tous ces auteurs, bien que ne se connaissant pas, donner comme explication de la décadence de nos industriels avant la guerre [déjà !], des défauts de caractère et non d'intelligence. L'intelligence, tout le monde en a, en France, et c'est pourquoi la jeunesse se charge si facilement de diplômes. Malheureusement, les qualités morales ne sont pas toujours à la hauteur de l'intelligence. Dans la phase d'évolution où le monde entre aujourd'hui, c'est de la possession de ces qualités que dépend la grandeur des peuples ou leur décadence...

« Il n'est pas exagéré de dire que l'avenir de la France dépendra de l'éducation morale reçue par la nouvelle génération ».

Le nœud du problème moral et social.

On reconnaît enfin la nécessité de refaire l'âme du peuple que l'on s'est plu à « défaire » par les théories dissolvantes que vous savez. L'on parle de différents côtés de « discipline néces-

saire », et c'est précisément là le nœud du problème moral actuel et du problème social, si intimement unis l'un à l'autre. La crise morale et sociale dont nous souffrons est une crise de la discipline ou, si vous voulez, de l'autorité. Nous, latins, nous oscillons perpétuellement entre ces deux pôles : liberté et autorité ; liberté et loi ; liberté et discipline ; liberté et obéissance. Nous confondons constamment la liberté avec la licence ou avec le caprice, et l'obéissance avec la servitude.

Mais c'est ici qu'intervient l'Evangile. C'est à lui qu'appartient le pouvoir de concilier ces termes et ces réalités contradictoires, d'une part en montrant à l'individu qu'il n'est lui-même, qu'il ne réalise lui-même, qu'*il n'est par conséquent libre que dans l'obéissance à Dieu, au Dieu que reconnaît sa conscience, auquel elle se donne librement*, les deux volontés, divine et humaine, s'identifiant, l'autorité extérieure devenant l'autorité intérieure, — et, d'autre part, en créant dans les âmes qui l'acceptent comme une puissance libératrice, cette *discipline volontaire* qui ne dépend plus d'un code écrit sur les tables d'une loi, ni de la peur d'un châtiment, ni de l'appât d'une récompense, *qui ne dépend plus que d'elle-même : l'obéissance libre.*

***

Frères et amis, que le protestantisme français soit de plus en plus conscient de son double devoir :

SE POSSÉDER et SE DONNER

et il accomplira de grandes choses, non par lui-même, mais par la grâce de Dieu.

« Oh Dieu ! nous voici, pour faire ta volonté. »

Henry BARBIER.

LES LYONNAIS ET LA BIBLE

Si le titre de ma communication avait besoin d'être justifié, il le serait par ce mot de notre grand historien Michelet sur les Lyonnais : « Aucune classe d'hommes n'alimenta de plus de victimes les bûchers du moyen-âge...» ; ou encore par cette appréciation générale d'Alexandre Bérard : « Nulle cité, n'eut, depuis dix-neuf siècles, une histoire plus glorieuse dans les arts, dans la science, dans les lettres, dans le domaine de la pensée, comme dans celui de l'industrie et du commerce. » (*Les Vaudois*, p. 40).

Nous sommes aujourd'hui sur le terrain biblique et je voudrais en quelques pages rapides vous rappeler le rôle bienfaisant et libérateur que la Bible a joué parmi vous à travers les âges.

La Bible ! Si les hommes savaient ce qu'est vraiment la Bible, ce qu'elle peut apporter à une âme de vie, de sainteté et d'espérance, nous ne serions pas ici quelques-uns, mais une foule.

Il est vrai que si la Bible est méconnue des masses — c'est souvent la faute de ceux qui prétendent l'apprécier le plus. La Bible, c'est le Livre des expériences religieuses de l'humanité, c'est le poème grandiose de ses espérances et de ses appels au Dieu vivant, c'est la réponse de Dieu aussi aux appels de ses enfants. Or, de ce Livre qui est un monde d'idées, une littérature complexe et évolutive, une marche vers la lumière dans la liberté, on a voulu faire, et on voudrait faire encore aujourd'hui – je ne sais quelle corde de servitude, liant et fixant pour jamais la science, l'expérience, la réflexion, la pensée.

C'est dans la Bible que St-Augustin a cru trouver le principe de l'intolérance, le fameux *Compelle intrare*, contrains-les d'entrer, le mot d'ordre des fanatiques imposant à tous leur église

(1) Note lue à Lyon le 20 avril 1922 à l'assemblée générale de la Société biblique de Paris.

et leur foi. C'est au nom de la Bible qu'on a prétendu faire avouer à Galilée que la terre ne tourne pas.

C'est sur un affreux jeu de mots que les conseillers de François Ier appuyaient leur prétendu devoir de mettre à mort l'hérétique. Là où St-Jean disait : Evite celui qui est dans l'erreur, *hæreticum devita*, la traduction q'on lui montrait portait : *Hæreticum de vita*, l'hérétique hors la vie.

Dans les temps plus modernes j'ai vu un père giffler son fils du revers d'une Bible. Qu'on s'étonne après cela que la Bible ne soit pas populaire. Mais ce sont là autant d'erreurs humaines sur la Bible. La Bible elle-même est consolation et vie. Elle est aussi liberté. Elle affranchit l'homme de l'homme pour le soumettre à Dieu.

Et c'est bien là le rôle que la Bible a joué à Lyon pendant de longs siècles.

Elle y est apportée par les premiers chrétiens du temps d'Irénée aux environs de 177. Chez Irénée déjà — à travers beaucoup d'idées aujourd'hui vieillies et périmées, je trouve ce grand principe : « La Bible, la Parole de Dieu, c'est ce qui nous rend libres — et maintenant que nous sommes libres, personne ne doit rebrousser chemin se montrant indigne de son Libérateur, Jésus-Christ. »

Hélas, les temps devaient bientôt venir où l'Eglise, rebroussant chemin, ramènerait les hommes avec elle à la servitude. Mais, du moins, la protestation des âmes contre cette servitude fut continue. Et précisément beaucoup de ces protestations se firent au nom de la Bible, ici-même, à Lyon.

L'une des plus touchantes et des plus puissantes en résultats fut celle du XIIe siècle avec Pierre Valdo ou mieux Valdez.

Que savons-nous sur Valdo ? Nous avons peu de détails, nous savons l'essentiel. En dégageant son histoire de la légende ou de la calomnie, voici ce qui reste de certain.

Pierre Valdo était un riche marchand lyonnais devant qui, un beau jour, la mort subite d'un ami plaça la question religieuse. L'heure était mauvaise. La servitude et la faim pesaient sur le peuple. Valdo n'aperçut qu'un remède, le retour à la Bible et à ce qu'il y trouva : le renoncement et l'amour. Il vend ses biens, les distribue aux pauvres, vit des aumônes qu'on lui fait. De plus, comme c'était la Bible qui l'avait affranchi, il veut la faire connaître à d'autres. Il la fait traduire en langue populaire, il la fait copier, en répand les exemplaires — institue ici même déjà une vraie société biblique. Cette « Parole de

Dieu » non seulement il la vit, mais il la prêche, dans les maisons, sur les places. Bientôt on le suit, on l'écoute, on l'imite, et voilà fondé le groupe des « Pauvres de Lyon », qui prend peu à peu dans l'histoire une importance qu'on ne saurait trop accentuer.

La Bible avait libéré Valdo des servitudes mondaines, de l'obéissance à des autorités indignes, de la vanité des cérémonies vaines et l'avait conduit, sous des formes un peu exagérées peut-être, au cœur même de toute vie religieuse : L'amour, la paix, le sacrifice, la fraternité. Plus de haines, plus de violences, plus d'injustices, plus de guerres, la paix entre les hommes fils et filles de Dieu. Il fallait que ce programme répondît à un besoin bien profond des âmes pour que les Vaudois — malgré les persécutions d'une église toute puissante — pussent s'étendre de proche en proche dans le Dauphiné, dans les Alpes, le Languedoc, à Milan, en Italie, dans le Nord et l'Est de la France, en Bourgogne, en Belgique, à Metz, en Alsace et dans l'Allemagne. Condamné en 1184, Valdo erre de pays en pays, faisant partout des disciples et s'en va mourir finalement en Bohême. Là aussi des groupes religieux se fondent avec le Nouveau Testament pour inspiration, qui favoriseront plus tard le progrès du mouvement Hussite et Taborite.

La pénétration en France avait été si profonde qu'on trouve des groupes vaudois dans les contrées les plus éloignées. On les appelle des noms les plus divers — un de ces noms explique qu'il y ait tant de *Sabatier* dans les provinces méridionales. C'est qu'un des noms des Vaudois est celui-ci : Les ensabotés, les sabbatati, les « sabatiers », parceque à l'exemple des apôtres, ils ne cheminaient qu'avec des sandales de bois, des sabots.

Le mouvement vaudois — avec ce qu'il avait de naïf, sans doute, mais aussi de pur, de généreux et de sain — voilà une des victoires de la Bible à Lyon.

En voici un autre. C'est ce vaste mouvement de la Réforme qui, au XVIe siècle, a libéré une moitié de l'Europe du joug romain et qui, à Lyon même, entraîna un moment la majorité des Bourgeois et du peuple. Il avait été préparé à Lyon même — par les fautes d'une église tombée — et aussi et surtout par ces traductions de la Bible qui furent si fréquentes dès la fin du XVe siècle.

C'est par exemple Buyer qui, en 1473, publie pour la première fois une traduction du Nouveau-Testament en français du temps. Pendant que Paris s'attarde aux discussions scolastiques

et néglige les études bibliques, Lyon, enrichi par les foires, est le centre d'un beau mouvement littéraire et religieux ; les Strasbourgeois Reinhardt et Nicolas-Philippe de Bensheim donnent des éditions soignées des Ecritures selon la Vulgate, Jean Syber, vers 1494, François Fradin et Jean Pivard, en 1427 impriment une Bible latine avec sommaires et concordances. Au commencement du XVIe, les éditions lyonnaises de Sacon sont célèbres.

Voici Erasme enfin, qui vient visiter les moines de l'Ile-Barbe, Erasme qui en 1516 rendra un service éminent à la Réforme naissante non seulement par la publication du texte du Nouveau Testament, mais surtout par sa Lettre-préface à Léon X, dans laquelle il pose ce principe fécond : « Le plus sûr moyen de rétablir et de consolider la religion est que les fidèles, par toute la terre, adhèrent pleinement à la sagesse du Christ, et, qu'avant tout, ils apprennent à connaître la pensée de leur maître d'après ces Livres où la parole céleste venue autrefois vers nous du coeur du Père, vit, respire, agit et parle encore en nous. »

Magnifique principe que les Réformateurs sauront maintenir et développer.

Le mouvement de Valdo, 250 ans auparavant, avait été *biblique et fraternel*. Il avait laissé dans la population de profondes racines qu'aucune persécution n'avait pu complètement arracher. Lyon, ville relativement libre, centre réputé d'une grande activité commerciale et spirituelle, devait accueillir de très bonne heure soit les idées de réforme catholique d'Erasme ou de Lefèvre, soit celles plus hardies de Luther, de Zwingle et plus tard de Calvin.

Dès 1519, on sent que les esprits s'agitent et que les autorités s'inquiètent. En 1524, un lyonnais distingué Aimé Meygret, prêche à St-Jean les idées nouvelles. Il est emprisonné, conduit à Paris — mais ses idées ne périssent point. En 1529, voici la grande Rebeine, la révolte ouverte du peuple contre les accapareurs des blés dont M. H. Hauser a montré l'arrière-fond religieux. Entre temps et dans les environs de ces mêmes années, des imprimeurs, comme Conrad Resch — à la fois bâlois et lyonnais, forment ici avec des humanistes et des professeurs comme une société pour répandre les Ecritures qui rend les plus grands services à Farel, pour sa propagande en Suisse, à Toussain, à Œcolampade le réformateur de Bâle. On peut bien dire que s'il y a les « Bibliens » de Meaux, il y a aussi les

« Bibliens » de Lyon. Lyon dans la première moitié du XVIe siècle n'est pas seulement la seconde capitale de la France, c'est au point de vue intellectuel ou commercial la capitale même. Le roi, la cour, y font des séjours fréquents. Il y a ici à cette date cent imprimeurs , les Gryphe, les de Tournes, les Roville, les Frellon. Leurs correcteurs s'appellent parfois Etienne Dolet ou François Rabelais. Castellion devant les supplices y puise par réaction son principe de la Tolérance dont il sera en plein XVIe siècle l'admirable champion.

Devant les supplices ai-je dit — oui, car l'Eglise, devant le débordement de l'hérésie qui « pullule » comme on dit alors, se ressaisit. Elle sent qu'il faut arrêter le mouvement par le fer et le feu. Elle reprend le roi en mains et par des édits sévères elle finit par intimider la grande masse de ceux qui se laissaient aller aux idées nouvelles. Mais elle n'intimide pas tout le monde et le fait caractéristique qui fait alors le plus grand honneur à la conscience humaine, c'est la résistance de plusieurs centaines d'hommes qui consentent à mourir sur un bûcher — non parce qu'ils ont une dogmatique bien déterminée encore, mais parce qu'ils ont une foi fondée sur la Bible, un Christ sorti de la lettre morte pour vivifier à nouveau leur esprit. En 1540, voici trois luthériens brûlés à Lyon.

En 1553, c'est le tour des cinq étudiants de Lausanne brûlés sur la place des Terreaux et qui meurent en s'embrassant et en chantant des psaumes, c'est-à-dire en chantant leur foi.

Cette foi, c'est la nôtre. Triomphante un moment à Lyon, elle fût ensuite noyée dans la persécution. Mais aujourd'hui nous sommes libres — et déjà la foi libre a repris son empire sur beaucoup d'âmes. Faites donc, mesdames et messieurs, du Lyon du XXe siècle, un centre biblique chaud, vivant, fraternel, et, pour votre cité même, vous pourrez ouvrir vos coeurs aux plus magnifiques espérances. Nous venons de recevoir, dans le sang et le feu, la plus tragique des leçons. On cherche aujourd'hui, à Gènes, le salut de l'Europe. Ne devient-il pas évident qu'il est uniquement dans le retour commun au Dieu de la Bible qui est à la fois le Dieu de la justice, le Dieu de l'amour, le Dieu de l'Espérance et de la liberté. Rien sans Dieu, rien sans le Christ — voilà ce que les événements nous crient aussi bien que notre propre conscience. Nous communions en cela — à travers des siècles d'histoire, avec tous les « Bibliens » de Lyon. Ecoutez ce qu'on lit dans les *Heures royales* publiées à Lyon en 1486, par l'imprimeur Antoine Vérard :

Qui du tout son cœur met en Dieu
Il a son cœur et il a Dieu.
Et qui le met en autre lieu,
Il perd son cœur et il perd Dieu.

Ecoutez maintenant ce que constatait en 1564 le huguenot Antoine Du Pinet. Il n'y a eu dit-il, ni ordonnances royales, ni justice, ni lieutenant criminel, juge criminel ou prévôt qui ait pu détruire le luxe inutile, abaisser la superfluité des habits, détruire la paillardise, les blasphèmes ou les voleries ordinaires auxquelles cette pauvre ville était tant sujette — on a vu tout cela s'évanouir comme fumée. »

Quel hommage rendu à l'action de la Bible à Lyon ! Voilà la voie dans laquelle il nous faut tous rentrer.

C'est pourquoi je conclus avec Du Pinet :

« Recognois donc (ô ville de Lyon), cette main de Dieu et tu seras heureuse. Ne pense pas que le diable fasse tes foires plus riches ou marchandes : tout ton bien vient de Dieu, et, de lui faut attendre ta prospérité. Jette donc ton espérance en lui durant les traverses que tu sens à présent, et il t'exaucera... Si tu chasses loin de toi et vengeances et pilleries et que tu te conformes à la doctrine preschée au milieu de toi, tu serviras d'exemple de bénédiction aux autres villes du royaume et accroiteras ton lot de jour en jour. De quoi Dieu t'en donne la grâce. Amen. »

Chère église de Lyon, dans ce jour de fête biblique, c'est le vœu, la prière que vous apportent vos amis et vos frères de Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Epoques de l'Eglise de Lyon, Lyon, 1827.

Revue de Théologie de Strasbourg, 1852, 1853, articles de E. Reuss. Fragments relatifs à l'histoire de la Bible française.

L'Eglise de Lyon depuis l'évêque Pothin jusqu'au réformateur Pierre Viret, par Clément de Faye, pasteur, Paris et Lyon, 1859.

La Bible en France, par E. Pettavel, Paris, 1864. S. Berger

Séb. Castellion, 2 vol., par F. Buisson, Paris, 1892. Al. Bérard, *Les Vaudois*, Lyon, 1892.

Histoire de Lyon, par Charléty.

Etudes sur la Réforme française, par Henri Hauser, Paris, 1909.

Histoire de la Bible en France, par D. Lortsch, Paris et Genève, 1910.

Th. Gay, *Histoire des Vaudois*, Florence, 1912.

Les origines et le développement de la Réforme à Lyon, par Alfred Aeschimann, Lyon, 1916.

LA VOGUE DE COUÉ [1]

par Geo. DODSON

Il fait appel aux émotions et non à la volonté.

Éclairer les problèmes de la vie à la lumière de la psychologie — voilà ce que cherchent les multitudes, qui dans tous les Etats-Unis, se bousculent aux conférences de ceux qui ont entrepris cet enseignement. Certains de ces professeurs ne sont pas bien équipés, ce sont des aventuriers sans responsabilité, aux buts purement commerciaux et qui apporteront du discrédit sur cette question. Ce serait dommage, car certaines découvertes récentes dans le domaine de la psychologie ont été d'un grand secours pour ceux qui pensent.

M. E. Coué, l'homme dont on parle le plus aujourd'hui dans ce domaine, prétend qu'il a découvert une méthode présentant tous les avantages de l'hypnotique sans ses inconvénients. Si cette prétention est prouvée, nous aurons à notre disposition des moyens effectifs pour débarrasser la vie de beaucoup de fardeaux, pour augmenter notre rendement personnel, améliorer notre santé et notre bonheur. Pour faire comprendre clairement ce qu'est l'emploi proposé de l'auto-suggestion, il est nécessaire d'expliquer en quelques mots la véritable nature de l'hypnotisme.

Peu de sujets ont été l'objet de plus de sottes réflexions de la part des esprits moyens. Il n'y a là rien d'occulte ou de spécialement mystérieux. Ce n'est pas l'exercice d'une influence sur un cerveau faible ou d'une volonté par un cerveau puissant. Ce sont précisément les esprits intelligents et maîtres d'eux-mêmes qui sont le plus facilement hypnotisés.

La caractéristique essentielle de l'état hypnotique est que c'est alors que notre suggestibitité normale est considérablement accrue. Quand on est dans cet état, un psychologue adroit

(1) *Christian Register*, Février 23.

peut souvent faire revivre des souvenirs rongeants qui dorment ou des expériences irritantes et déprimantes que nous avons écartées. Il peut aussi faire disparaître des obsessions et des phobies, faire quelquechose pour surmonter certaines mauvaises habitudes et par une suggestion positive, améliorer la faculté émotionnelle et la façon d'entrevoir la vie.

Par l'hypnotisme, il a été possible d'atteindre les régions inconscientes et subconscientes de la vie qui ne sont pas directement sous le contrôle de la volonté.

Une autre méthode est également la psychoanalyse. Mais on peut faire certaines objections à l'hypnotique, aussi a-t-on recherché certains moyens pour employer intelligemment la suggestion sans son concours et en la faisant employer par le sujet lui-même, sans l'aide d'un concours extérieur. La difficulté est que nous sommes éminemment suggestibles lorsque notre attention est le plus relachée et que cette dernière devient particulièrement vive quand nous essayons de pratiquer l'auto-suggestion.

La contribution que Coué prétend avoir apportée est la suivante : Il existe, dit-il, un état d'engourdissement, de rêverie, de diffusion dans l'attention juste au moment où l'on va s'endormir ou se réveiller et à ce moment nous sommes presque autant suggestibles que si nous étions dans un léger état d'hypnose. Si, alors, nous décidons d'avance les suggestions que nous désirons implanter dans notre subconcient, nous pouvons nous endormir en répétant la formule. Il faut naturellement en apprendre la technique, comme pour n'importe quelle autre chose; mais une fois que nous la connaissons, elle peut être remarquablement utile.

Afin de pouvoir comprendre clairement le fait qu'une partie de notre vie ne peut être atteinte et contrôlée qu'indirectement et par la pratique de la suggestion, il faut que nous nous rendions compte des limites de notre volonté. Les muscles que nous appelons « volontaires » sont commandés par le système nerveux central — c'est par ces muscles que nous nous adaptons au monde. Mais nos muscles tels qu'ils sont et nos glandes, les organes de notre vie végétative, sont commandés par un ensemble de nerfs différents et demi-indépendants : le système nerveux automatique — c'est ce dernier qui est principalement intéressé dans la vie émotionelle. En fait, nous pourrions dire que les émotions sont fonction du système automatique (1).

(1) C'est une explication — mais les divers auteurs ne sont guère d'accord sur ces conceptions très discutées. — H. G.

C'est la raison pour laquelle les émotions ne sont pas sous la commande directe de la volonté et c'est également la raison anatomique pour laquelle elles ne le seront jamais. — « raisons douteuses, conclusions plus exactes à mon sens ». Et puisqu'il en est ainsi, si nous voulons être maîtres de nos dispositions (d'esprit), surmonter une dépression, la haine ou la crainte et prendre le bon côté de nos misères, ce ne peut être que d'une façon indirecte et par le moyen de quelque méthode de suggestion. Coué prétend que si nous comprenons et employons sa méthode, nous n'avons pas besoin d'hypnotiseurs, de guérisseurs d'esprit, mais que notre salut est entre nos mains.

Il est certain que parfois une idée suggérée a plus de force même sur nos muscles « volontaires » que n'en a notre volonté. Pourquoi un joueur de golf envoie-t-il continuellement sa balle vers les obstacles au lieu du but ? La crainte de l'échec est en partie contenue dans l'idée que nous n'allons pas réussir et cette idée est plus forte que la volonté de réussir.

Dans le meilleur livre sur Coué, celui de Brooks, on rapporte des scènes de la clinique de Coué où ce fait est prouvé. Suit l'histoire bien connue des mains jointes qu'on ne peut pas écarter et du forgeron qui ne pouvait pas lever le bras...

La méthode ne s'applique pas, naturellement, à tous les cas, mais nous ne connaissons pas encore ses limites : elle ne se substitue ni à la médecine ni à la religion, mais elle les complète l'une et l'autre. Quantité de personnes s'imaginent et sont obsédées par l'idée qu'elles ne peuvent pas marcher, manger, digérer des aliments ni faire bien des choses que physiquement elles peuvent parfaitement faire. Pour tous ces cas c'est précisément ce qu'ils font.

Ce qu'il y a de mieux en celà, c'est qu'il n'y a rien là de magique. Inutile d'avoir à croire à un système de métaphysique, à nier des faits ou à se mettre l'esprit à l'envers. Quand nous avons passé notre temps à semer la mauvaise graine dans notre inconscient, la chose rationnelle évidente à faire est de commencer à y semer la bonne graine. Il n'est pas plus nécessaire de savoir comment les idées et les forces se développent que pour un jardinier de connaître la physiologie des plantes.

Bien plus, la méthode est comme un rasoir de sûreté, il est difficile de se faire du mal avec elle. Et le seul mal possible est qu'elle vous fasse attendre pour consulter un médecin alors que le diagnostic et le traitement sont indispensables, comme par exemple dans le cas du cancer. Certains malaises disparaissent entièrement par ce traitement et aucun médecin ne préfé-

ra avoir son patient heureux, plein de courage et d'espérance plutôt que de le voir abattu et déprimé. Même dans les cas incurables, accompagnés de fortes souffrances, ce traitement personnel est d'un grand secours. Parfois aussi, certaines personnes sont dans des situations sociales ou domestiques très pénibles et qui ne peuvent être modifiées ni par la meilleure volonté ni par la grandeur d'âme la plus grande. Ici encore, une nouvelle direction donnée à l'attention et un appui sur l'aspect réel de la vie rendent un service immense.

Nous pratiquons continuellement l'auto-suggestion sans le savoir — dans toutes les phases de la vie, depuis le golf jusqu'à la religion. Pourquoi ne pas se servir de cette force d'une façon intelligente — un grand nombre de nos soucis sont créés par nous. Ils sont dus à une fausse suggestion, à la conviction que l'on s'est faite de sa faiblesse et de son impuissance devant un échec certain. Nous possédons des facultés qui sont contrariées, des énergies qui ne sont pas développées, des impulsions qui sont arrêtées dans leur essor. Aucun médicament ne peut nous soulager, pas plus que la négation des faits, ni l'affirmation de ce qui est vrai. Mais il y a un soulagement, un stimulant, un tonique, une aide dans cette vieille recette qui est à peu près la suivante : « Sur tout ce qui est droit, honorable, juste, beau et de bonne réputation, sur tout cela, portez votre pensée ».

Pour pratiquer l'auto-suggestion pensez à l'endroit que vous voulez atteindre et non aux obstacles qui vous en séparent, pensez plutôt au but qu'aux échecs qui vous ont empêché d'y atteindre. Il faut aimer ce qui est bien plutôt que de haïr ce qui est mal. Si nous atteignons le bien, automatiquement nous évitons ce qui est mal. Suivre les préceptes de Coué, ce n'est rien faire d'autre que ce que la religion a toujours recommandé, savoir : de vénérer passionnément l'idéal le plus parfait et le plus beau, d'y méditer nuit et jour, de contempler la vérité, la beauté et la bonté en l'adorant, de se donner à l'amour, puis d'avoir confiance en Dieu et de vivre sans reproche, confiant qu'aucun mal ne peut arriver à un homme bon pendant sa vie et qu'à sa mort il repose dans des bras éternels. Voilà comment on conserve un ton victorieux et comment on vit dans un âge d'or qui est toujours de ce monde. Cet amour constant du bien, cet effort pour l'accomplir, c'est véritablement une vie de prière.

Pour certaines personnes, il faut des formules. Coué en recommande une très courte : « Chaque jour et de toutes façons je vais de mieux en mieux. »

Une des meilleures formules est celle de F. Pierre, un homme d'affaires qui a réussi, formule qui comporte un profond sentiment de l'importance pratique de l'esprit du jour. Il recommande que dès son lever et pendant sa toilette, on dirige son esprit vers des pensées de ce genre : « Ce jour, comme tous les jours, est plein d'occasions pour faire comprendre à autrui la sincérité de mes intentions, la bonne humeur dans laquelle je me trouve, mon désir de rendre service et la valeur de mes services. J'emporterai avec moi le sentiment de l'énergie, de l'équilibre, du courage, de l'esprit plein de ressources et de la bonne gaieté. Il est inutile que je m'en rende compte, car ces qualités se font sentir sans la nécessité d'un effort, à la condition que je les sente moi-même. Pendant toute la journée, je ferai en sorte que l'on soit content que je sois de ce monde. »

Que notre travail soit au bureau, à l'établi ou à la machine, cet esprit se manifeste sur la physionomie dans la vie et dans les manières, le travail en est imprégné, il est contagieux et parfois toute l'atmosphère du bureau ou de l'atelier en est transformée.

Par une modification dans l'esprit, entièrement en notre puissance, la vie devient socialement plus utile et personnellement plus belle et plus heureuse.

Un pasteur protestant français véritable inventeur de la vaccine

En célébrant solennellement le centenaire de Jenner, l'Académie de médecine, dans l'hommage qu'elle rendait à ce grand savant, aurait dû se souvenir d'un Français, de Rabaut-Pomier, qui eut le premier, et dès 1774, l'idée de préserver de la petite vérole par l'inoculation du cow-pox.

Jacques-Antoine Rabaut-Pomier, frère du fameux Rabaut-Saint-Etienne, était en 1770 pasteur protestant à Montpellier. A ses moments perdus il étudiait les sciences médicales ; il avait été frappé de l'analogie qui existait entre la petite vérole et la maladie éruptive dont sont atteints certains animaux domestiques. Il constata que cette éruption n'offrait aucun danger pour les vaches, et que les bergers qui les soignaient échappaient complètement à la petite vérole ou, s'ils en étaient atteints, n'avaient qu'une affection bénigne.

Il communiqua ses observations à des médecins français, leur suggérant l'idée de procéder à l'inoculation du virus qu'il était facile de recueillir sur le pis des vaches. Ces praticiens ne tentèrent pas cet essai.

En 1784 plusieurs familles anglaises passèrent l'hiver à Montpellier. Rabaut se lia avec James Ireland, un des notables habitants de Bristol, et par lui fit la connaissance du médecin anglais le docteur Pugh. Les conversations roulèrent sur la petite vérole, et Rabaut réussit à convaincre son interlocuteur. Celui-ci promit que dès son retour à Londres il ferait part à ses confrères de cette idée ingénieuse et tenterait des expériences.

Les évènements politiques ne permirent pas à Rabaut d'entretenir une correspondance avec le docteur Pugh.

Il avait perdu tout espoir de voir aboutir sa découverte, quand en 1798 — c'est-à-dire quatorze ans plus tard — il eut connaissance du mémoire publié par Edward Jenner sur la vaccine. L'illustre savant se gardait bien de faire allusion à

l'initiative du Français, qui devrait partager avec lui l'honneur de cette grande découverte.

Rabaut tint à démontrer qu'il avait eu le premier l'idée de pratiquer la vaccine et que dès 1784 un médecin anglais, le docteur Pugh, avait connu ses expériences et ses observations. Il écrivit donc à James Ireland, qui lui répondit la lettre suivante, précieusement conservée dans la collection Coquerel, à la Bibliothèque de l'histoire du protestantisme français, 54, rue des Sts-Pères :

A Bristol, le 12 de février 1811.

Monsieur,

Les conversations que vous avez eues avec le docteur Pugh, le médecin, je me rappelle — ce que vous avez affirmé dans cette conversation, par rapport, en inoculant aux hommes la petite vérole des vaches qui l'ont le plus bénigne, d'adoucir la petite vérole chez les hommes était possible — et vous dites que vous avez été conduit à cet aperçu par la pensée où l'on était en Languedoc que les vaches ont cette maladie comme les hommes, et qu'on lui a donné dans le patois du pays, pour les uns et pour les autres, le nom de *picote*. Je le confirme.

Ce que vous avez constaté à docteur Pugh (l'an 1784 à Montpellier) a été éprouvé ici avant l'an 1784 dont vous parlez. Les filles qui ont soigné les vacheries ici pendant qu'elles ont eu leur vérole, et que ces filles ont été infectées — avec le temps on a aperçu que ces filles n'ont jamais eu la petite vérole.

Mais, Monsieur, cela a été confirmé par l'indéfatigable recherche de M. Jenner, à qui le Gouvernement à lui décerna une gratification de 500.000 livres. Docteur Pugh est mort depuis six ans passés. Je suis d'un attachement bien sincère. Votre très humble serviteur.

James IRELAND.

Ajoutons, pour rendre notre démonstration complète, que le docteur Pugh était très lié avec Jenner et que dans les conversations de Montpllier, il avait formellement promis à Rabaut-Pomier de proposer « ce nouveau genre d'innoculation à son ami le docteur Jenner ». Ce fait de grande importance, signalé par M. Georges Maurevert (1), est attesté par le docteur Husson, dans l'article sur la *Vaccine*, paru en 1821, dans le « *Dictionnaire des sciences médicales* ». Il est donc étrange que les membres de l'Académie de médecine, les docteurs

(1) *L'Eclaireur de Nice* du 29 janvier 1923.

Achard et Camus, n'aient point prononcé le nom de Rabaut dans la récente cérémonie célébrée en l'honneur de Jenner.

Réparons cet oubli fâcheux et affirmons, avec le docteur Husson, que « sans rien ôter au mérite du docteur Jenner qui a étudié, approfondi, expérimenté et fait connaître tout ce qui est relatif à la vaccine, la France peut réclamer sa part dans cette heureuse invention ; qu'elle doit en revendiquer l'idée première et que *les Anglais se sont appropriés tout le mérite d'une découverte, dont la première pensée leur a été donnée par un Français* (1) ».

Il est équitable que Rabaut-Pomier ait une large part dans la gloire de Jenner. Il appartenait aux protestants de France de demander que justice soit rendue au fils du grand pasteur du Désert, pour que son nom figure sur la liste des grands bienfaiteurs de l'humanité.

Armand Lods.

---

(1) En 1827 mon grand-père M. Paul Lubert soutenait devant la Faculté de médecine de Strasbourg sa thèse de doctorat sur « L'Efficacité de la vaccine. » Après avoir étudié les documents fournis en 1810 au Comité central de vaccine établi par le Ministère de l'Intérieur le docteur Lubert s'exprimait en ces termes : « L'idée mère et première de la vaccine appartient à un Français et la reconnaissance de l'univers doit bénir ensemble le nom de Rabaut-Pomier uni à celui de Jenner. »

L'AURORE DES TEMPS NOUVEAUX

Retenons bien cette date du 1er mai 1923, elle pourrait bien devenir historique, et elle marque un point capital dans l'évolution de l'hélicoptère : Oehmichen, qui, par de précédentes expériences, avait déjà démontré la possibilité de s'élever en l'air en hélicoptère, d'y stationner, de s'y stabiliser, Oehmichen, dis-je, vient, à Valentigney, de parcourir en translation horizontale, un circuit fermé de 120 mètres environ. Après avoir volé 40 mètres en ligne droite, à 50 centimètres ou un mètre du sol, il s'est arrêté, a viré dans la direction de son point de départ, qu'il a dépassé pour aller atterrir 40 mètres plus loin.

C'est peu, direz-vous ; ne riez pas, souvenez-vous.

En novembre 1906, Santos-Dumont parcourait en avion, 220 mètres ; en novembre 1907, Farman couvrait 771 mètres ; en août 1908, W. Wright volait pendant une minute, 45 secondes, et en septembre de la même année, il vole 62 minutes, couvrant près de 60 kilomètres. Ce qu'est devenue l'aviation depuis lors, je n'ai pas besoin de le dire !

La performance d'Oehmichen marque l'aurore des temps nouveaux ; et il n'est pas insensé de penser que nous verrons un jour, peut-être proche, un hélicoptère s'élever en l'air, faire du point fixe, se translater horizontalement, descendre moteur arrêté, bref, se comporter dans l'air comme un gros bourdon ou une libellule.

Certes, l'hélicoptère a tenté de nombreux inventeurs. Oehmichen seul, jusqu'à présent, a résolu les premières données du problème.

Expérimentateur d'une ingéniosité géniale, avec des ressources de laboratoire extrêmement modestes, il s'est d'abord atta-

qué au vol des oiseaux et des insectes, reprenant ce problème que Marey, à la fin de sa carrière, considérait comme presque insoluble, puisqu'il avouait : « Je ne sais pas comment l'insecte vole ». Oehmichen établit une théorie du vol animé qui n'a pas trouvé de contradicteurs et qui paraît définitive.

Partant des principes qu'il a posés, Oehmichen construit une hélice de forme et de courbure spéciales. Patiemment, prudemment, voulant avant tout agir avec méthode et sérier les questions, il crée son appareil numéro 1. Cet appareil d'expérience ne devait démontrer qu'une chose : c'est qu'on peut quitter le sol en hélicoptère. Oehmichen y réussit à plusieurs reprises en janvier 1921.

Il s'attaque ensuite à la question de stabilisation dans l'air et de translation horizontale ; il construit l'appareil numéro 2 avec lequel il vient de se stabiliser dans l'air pendant 5 minutes et d'établir le circuit dont je viens de parler.

Un troisième point reste à élucider : la descente en vol plané, moteur arrêté, c'est-à-dire la sécurité du vol. Oehmichen va s'y attaquer ; s'il y réussit, comme j'en suis fermement convaincu, c'est le problème entier de l'hélicoptère résolu avec toutes ses immenses possibilités pour l'avenir ; et je ne puis mieux terminer qu'en rappelant le mot de Buffon : « Le génie est une longue patience. »

Dr Duvernoy

LES BOUTEFEUX

Quelle impression fait à un jeune les six cahiers des *Boutefeu* parus jusqu'ici ? Voici ce qu'en dit M. Edmond Grin, dans la *Revue de théologie et de philosophie* de Lausanne.

Il ne parle pas des poèmes de MM. Léon James, Charles Westphal ou Paul Leenhardt, mais au sujet du cahier consacré à la question religieuse par M. Paul Arbousse-Bastide, il écrit :

« En quelques pages d'un style châtié et concis, l'auteur du dialogue en question dénonce les funestes effets du pragmatisme religieux — confusion de l'utile et du vrai — dans lequel vit, ou plutôt se meurt, notre protestantisme contemporain. Pour ce, il imagine un entretien entre deux personnages, au nom symbolique : Christophore et Théophile. Le premier, excédé du tintamarre des mots, a résolument tourné le dos à toute pensée religieuse, à toute théologie, et veut trouver la paix « dans la contemplation de la personne de Jésus ». — Théophile, par contre, fait effort pour se débarrasser des expressions simplistes ou désuètes, et pour traduire sa certitude religieuse en formule cohérentes et solides, dans lesquelles la pensée trouvera sa satisfaction aussi bien que le cœur. Car seul un pareil renouveau peut assurer le salut du christianisme. Aux yeux de Théophile, le Christ n'a pas apporté, d'un coup, la solution de toutes les énigmes intellectuelles, en supprimant les problèmes. Loin d'autoriser la pensée religieuse à se reposer, assouvie, la venue du Christ n'a fait que lui indiquer la direction dans laquelle elle doit désormais chercher — montant toujours plus haut — afin de saisir, s'il est possible, un rayon de la gloire du Père...

On objectera à l'auteur de ce dialogue que l'opposition de ses deux personnages est quelque peu factice. Tels traits du

caractère de Christophore nous paraissent pouvoir se trouver aisément chez un Théophile. Faire de la personne du Christ le centre de sa vie religieuse n'empêche pas nécessairement de penser, et de penser hardiment... Mais, tel qu'il est, l'entretien dont nous parlons — qui ne saurait se résumer — présente un réel intérêt. M. Arbousse-Bastide flétrit à bon droit tant de chrétiens cultivés de notre époque pour qui la foi est devenue synonyme d'obscurantisme ; aux yeux desquels toute conviction raisonnée est preuve d'étroitesse ; et dont la pensée religieuse, enfin, est si inconsistante, qu'elle est « incapable d'enfanter à la gloire de notre Dieu la plus chétive hérésie ».

On le voit, il y a beaucoup à glaner dans ces pages. Hors de France on s'en est avisé, et, à la demande de deux lecteurs, le dialogue de M. Arbousse-Bastide va être traduit en hollandais et en allemand.

LES LIVRES

Etudes d'Histoire et de Philosophie religieuses publiées par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg. *Fasc. 3*: **Les "pauvres" d'Israël** (prophètes, psalmistes, messianistes), par A. Causse, professeur à ladite Faculté. Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8° de 172 p., 8 fr.

La *Revue chrétienne* est heureuse de saluer l'œuvre déjà importante qui se groupe depuis 1920 autour de sa soeur, la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, de Strabourg. A côté des riches fascicules bi-mensuels de cette publication qui renaît au bout de cinquante ans, enrichie de toutes les acquisitions de la théologie moderne, plusieurs volumes ont paru et les noms des auteurs Strohl, Vermeil, Will, Paunier, attestent la conscience et la valeur qu'il faut y attacher.

On en dira autant de l'étude du professeur Causse sur les « Pauvres » d'Israël. La clarté de l'exposé, accessible à tout lecteur non spécialiste, n'a d'égale que la solidité des recherches critiques et l'ampleur de l'information. L'auteur des *Prophètes d'Israël et les religions de l'Orient* et d'autres travaux d'histoire religieuse ancienne qui furent justement remarqués, condense ici en une vue qui paraîtra presque trop rapide, tant chaque détail est attachant et suggestif, l'histoire d'une piété extrêmement originale, qui s'esquisse dès la pénétration des *béné-Israël* dans Canaan, s'affirme avec éclat dans le grand prophétisme, puis, mûrie et transformée par les souffrances de l'exil, aboutit, à l'époque de la formation du Psautier, à grouper les « pauvres » ébionîm en un noyau résistant d'âme vibrantes d'espérance autant qu' « ornées » d'humilité (1 Pierre 3, 4), un milieu d'élection pour l'éclosion et l'épanouissement du messianisme. Alors apparaît une dernière période, trop peu connue en général quoique moins attrayante de beaucoup que les précédentes ; elle a pour monuments les Apocalypses restées presque toutes en dehors de l'Ancien Testament. Ainsi sommes-nous acheminés jusqu'à l'aurore de l'Evangile, et le livre peut s'achever sur la proclamation qui couronne l'humble et pathétique histoire spirituelle des meilleurs fils d'Israël : Heureux les ébiônins, car le Royaume des cieux est à eux !

Nous ne pouvons entrer en détail dans l'analyse de ces pages si vivantes. A chaque instant des vues aussi instructives que diverses nous sont fournies, texte et notes rivalisant d'une érudition et d'une sagacité dignes non seulement de l'auteur, mais du professeur Adolphe Lods, à qui le livre est dédié. Je cite presque au hasard, dans la première partie qui, pour la première fois en français, à ma connaissance, met en relief l'action et la réaction en Israël des conditions économiques et sociales et du yahvisme contemporain des prophètes, les renseignements sur la céramique palestinienne p. 20 et note 1 ; p. 30, n. 3 ; — l'organisation du clan patriarcal, p. 15, suiv ; — le régime de la propriété, p. 17, suiv. Puisse l'auteur nous donner quelque jour une Archéologie hébraïque entière, et, mieux encore, une Histoire d'Israël bénéficiant du résultat des fouilles les plus récentes.

Nous ne goûtons guère la fréquence vraiment excessive des phrases commençant par la conjonction : Et. Serait-ce un hébraïsme involontaire ? D'autre part, p. 46 (dernière phrase), 48 et suivante, l'ellipse des verbes, qui donnerait quelque vivacité au langage parlé, même *ex cathedra*, ne laisse pas de surprendre, sinon de décontenancer le lecteur.

En résumé, cet excellent travail du distingué professeur de Strasbourg mérite d'être chaudement recommandé aux amis de la Bible et de la science indépendante . Celle-ci, plus que jamais en honneur dans les rangs du protestantisme français, poursuit sans bruit son oeuvre de lumière. Auprès de tout esprit impartial, nous ne connaissons pas de meilleure apologétique. Notre *Revue* spécialement vouée à la défense protestante, ne manquera pas de

suivre de près le mouvement théologique et d'en signaler toute la portée pratique.

Jacques MARTY.

Erratum, p. 19, n. 3, lire Genèse XIX au lieu de XV.

J. Pannier, docteur ès lettres et en théologie, **L'église réformée sous Louis XIII, 1610-1621**, 756 pages, in-8° raisin. Prix, 50 fr.

M. Pannier est un spécialiste de l'histoire du protestantisme français au XVIe et au XVIIe siècle. Son livre sur l'Eglise réformée de Paris sous Henri IV a été couronné par l'Académie française (Prix Berger 1913). Dans le présent volume sont étudiés : 1° Les rapports des protestants avec l'Etat pendant la minorité de Louis XIII ; comment les principes posés par l'Edit de Nantes ont été tantôt appliqués, tantôt tournés en contredits ; 2° La vie publique et privée des protestants, leur part dans l'histoire de la capitale, le mouvement des idées, les lettres, les arts, etc. A cette occasion, l'auteur fait passer devant nous les grandes figures protestantes de ce temps : Agrippa d'Aubigné, Dumoulin. D'autres moins connus sont replacés au rang qui leur est dû dans l'histoire du temps : le médecin Héroard précepteur du jeune roi, l'intendant Isaac Arnaud, etc. Les protestants continuaient à être, suivant le mot du duc d'Aumale, un élément essentiel de la nation. Aussi la portée des faits étudiés dans ce livre dépasse-t-elle de beaucoup la chronologie d'une uéglise locale.

L'ouvrage est orné d'illustrations reproduisant les oeuvres des grands artistes de l'époque,, S. de Brosse, Briot, Dupré, S. de Caus, et est complété par des pièces justificatives extraites des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, de la Bibliothèque du British Museum, de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, etc.

Henri Strohl, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. **L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515**. Un volume : 174 pages in-8° raisin. Prix, 8 francs.

Le livre de M. Strohl nous donne un exposé critique des découvertes et discussions qui, depuis une trentaine d'années, ont renouvelé le problème de la genèse de la pensée de Luther et des origines de la réforme.

L'auteur étudie successivement : 1° L'influence des impressions d'enfance et de jeunesse sur l'évolution de Luther, la maison paternelle, l'école, l'Eglise, l'Université ; 2° La crise au couvent, la réalité de la crise, son caractère, le rôle des discussions scolastiques dans la crise ; l'influence de Gerson et de St-Bernard, les rapports avec Staupitz ; 3° La découverte de l'Evangile ; la forme primitive de la conception luthérienne de la justification par la foi, l'influence du mysticisme augustinien.

Cette étude exacte et complète, faite avec un grand respect religieux, mais sans esprit de parti et sans préoccupation d'apologétique et de polémique ecclésiastique, comble une lacune dans notre littérature historique française.

Un deuxième volume sur l'apogée de la pensée religieuse de Luther 1515 à 1521 est en préparation.

R. Will, maître de conférencs à la Faculté de théologie prolestante de Strasbourg. **La Liberté chrétienne**. Etude sur le principe de la piété chez Luther. 330 pages in-8° raisin. Prix, 14 francs.

On possède de nombreux ouvrages sur la théologie de Luther. Personne n'a encore entrepris d'étudier d'une façon synthétique sa piété, qui pourtant pénètre si intimement toute sa doctrine. M. Will a tenté d'en démêler les inspirations et d'en décrire le rayonnement. Il en trouve le principe dans l'idée de la liberté chrétienne. Cette liberté il la définit dans son sens négatif et dans sa signification positive, dans son aspect idéaliste et dans son rétrécissement pragmatique. Le dernier chapitre fait ressortir le dualisme tragique qui, finalement, divisa la pensée religieuse de Luther, sans toutefois jamais entamer l'unité de sa personnalité prophétique. Le point de vue auquel s'est placé l'auteur n'avait encore été choisi par aucun des nombreux historiens qui se sont occupés de Luther.

M. Will avait précédemment étudié le mysticisme médiéval. Son roman historique sur le grand prédicateur strasbourgeois du XIVe siècle, Tauler, avait été fort remarqué.

CHRONIQUE

Nourriture bourgeoise. — Sur quelques beaux livres. — Visite du professeur W. A. Brown. — La propagande allemande aux Etats-Unis. — Un curieux exemple dans le Christian Register. *— La France et la Paix.*

Nourriture bourgeoise. — Je pense à ce que lit notre bourgeoisie. Le hasard des occasions a fait passer sous mes yeux un lot de ces pièces ou volumes que tout le monde voit et lit. J'ai parcouru cette littérature à la mode où le talent ne manque pas, certes, ni une vision aiguë et sincère de la vie et des hommes. Et je me suis demandé à qui et à quoi on pourrait bien croire et se confier, quand on ne lit que cela, quand ce sont ces œuvres-là qui donnent la vision de l'humanité. Dans une semaine ou un mois, vous avez vu défiler sous vos yeux toutes les déchéances, toutes les vulgarités, on nous a conduit jusque dans les sentiers du vice et du crime, on vous a décrit toutes les habiletés, les roueries, les mensonges et les infidélités de l'animal humain... Et après ? Où en êtes-vous ? Quelle force pouvez-vous conserver contre la vie, le doute, la tristesse ou la tentation ? Les germes sont entrés dans votre organisme. Ils se développeront, et, bientôt, votre âme, empoisonnée ou durcie, ne pourra plus savoir ce que c'est que l'amour, la vérité, le bien, la justice. Vous êtes mûrs pour les petits théâtres et la littérature de plus en plus faisandée... Vous êtes « à la page ». Les autres — ceux qui croient encore à ces vieilleries, Dieu, l'humanité, la justice, la fraternité, la patrie, — la famille et le bonheur qu'elle donne par l'enfant ou par la fidélité—, eh bien, ce sont les autres, les naïfs dont on sourit.

J'ai peur qu'on ne sache plus lire — en général — qu'on ne sache plus que parcourir ce qui amuse ou émeut — et pas toujours de la manière la plus raffinée.

Certes, ce serait bien dommage de fermer les boutiques de l'esprit français ; — qu'on les garde — pourvu qu'on en fréquente d'autres aussi.

Mais y a-t-il d'autres livres que ceux de la littérature courante qui méritent d'être lus ? Ils sont légion — mais encore faut-il les chercher.

Vous aimez les beaux livres, les belles gravures sur bois ? Connaissez-vous *Dans la détresse des choses*, suite de gravures sur bois, par L. Schulz, avec interprétation poétique par G. Blot (1). *Le Psaume sous les Etoiles*, par P. Devoluy, est d'une excellente tenue littéraire et d'une information historique sérieuse, sinon impeccable. C'est un livre à lire où l'âme cévenole se respire avec ses violences et ses beautés.

Un beau livre encore, c'est la biographie de Stuber (3), par Mlle Salomon. Une oeuvre comme celle-là, ou comme la biographie de *Georges Appia* (4), font connaître une autre humanité que celle des roués, des aigrefins de toute saison.

Il y en a bien d'autres encore que l'on trouverait facilement si l'on avait un souci plus grand, non seulement de distraire son esprit — ce qui est permis — mais de nourrir et cultiver son âme — ce que l'on n'oublie pas sans que l'âme en souffre, s'anémie et, finalement en meure.

La guerre a placé devant des millions d'âmes la question de la mort et de la vie. *Les Présences invisibles* (5), de Véga, sont un des innombrables livres sortis des douleurs de la guerre. « Parmi tant de curiosités haletantes, anxieuses, naïvement et douloureusement débridées, voici s'élever, dit très bien M. Goyau, dans sa préface, la voix d'une chrétienne qui vient nous dire, au nom de l'Ecriture et d'une tradition dix neuf fois séculaire : La mort ! Mais depuis dix-neuf cents ans, elle est vaincue. Oui, les morts vivent et les morts sont présents... »

C'est bien là le résumé du volume entier et la note de son affirmation. Séparé de M. Goyau par tant de différences que je ne songe pas à atténuer, j'ai été heureux de lire ses pages introductives et de communier avec lui dans la plus haute et la plus sainte des espérances. Les esprits sont divers. Il faut croire que Dieu l'a voulu ainsi. M. Goyau, m'a paru quelquefois sortir de la sobriété évangélique sur la mort et les morts. Cela tient à sa tradition. Ce que je retiens, c'est que nos morts,

(1) Chez Crès, à Paris.

(2) Editions du monde nouveau.

(3) Jean-Georges Stuber, ses ancêtres et ses descendants, avec portraits et gravures.

(4) *Georges Appia*, t. I., Paris, Flammarion, préface de W. Monod.

Citons encore de Paul Appel, *Souvenirs d'un Alsacien*, Paris, Payot.

(5) Chez Perrin, Paris.

si nous le voulons, peuvent être pour nous des agents de perfectionnement....

Quant au livre lui-même, il échappe à la critique ordinaire. C'est un livre de douleur et de foi. C'est un livre bienfaisant. Prenez et lisez, âmes en peine. On y retrouve toutes les qualités de langue et de pensée de Véga. Sa « théologie » n'est pas la nôtre. Mais sa foi nous émeut et nous édifie. Avec elle nous pouvons dire : « Nous acceptons pour nos bien-aimés et pour nous, ô Christ, invisible ami, cet espoir que tu nous offres. Ton évangile est la bonne nouvelle de la vie éternelle. » C'est là l'essentiel. Bien des mains douloureuses tourneront ces pages de Véga. Elles y trouveront de belles et fortes pensées, de la vraie sève évangélique, la bonne nourriture qui apaisera leur soif de croire et d'espérer, et, ainsi, l'auteur, qui a donné deux fils à la France, aura su faire sortir de son foyer désert et de son âme navrée, une source puissante de réconfort et de consolation.

Il ne faut pas croire à la mort — c'est le cri de Véga. C'est aussi l'appel inattendu que je trouve dans le volume de M. Alphonse Séché, *Paroles pour notre bonheur* : Voilà un homme qui ne parle pas pour ne rien dire. M. Séché réfléchit, pense, sent profondément. Son livre est un des meilleurs de l'année. Je ne l'ai pas encore vu sur beaucoup de tables — et ce sont ces tables que je plains et leurs propriétaires. Voulez-vous connaître l'esprit religieux dans ce qu'il a de plus large, le moralisme le plus ferme et le plus consolant, voulez-vous sortir un instant des fétides odeurs littéraires qui ne révèlent que la pourriture humaine, lisez l'homme qui vous dit : « Il faut aimer la vie, il faut connaître l'homme et se connaître, il faut soutenir le regard de notre conscience, il faut faire soi-même son bonheur, il faut aimer, il faut aider la destinée, il faut croire à Dieu et ne pas croire à la mort. »

Le livre est écrit dans le français le plus pur et le plus simple. On y sent une âme d'homme, enfin l'âme d'un fils de Dieu. Ecoutez plutôt :

Quand je pense à toute la souffrance, à toute la misère, aux désespoirs, à tous les crimes dont le monde est accablé dans la minute où j'écris : quand je pense que des milliers, des millions peut-être de pauvres créatures inoffensives — chevaux épuisés, doux ânes obstinés — saignent sous les coups : quand je pense que des multitudes d'hommes, de femmes, d'enfants, endurent le froid et la faim, que les geôles sont combles, que d'infâmes tortures emplissent les bagnes de hurlements et de

haines ; quand je pense que par centaines de milles des moribonds râlent : quand je pense à toute cette douleur, à tous ces cris, à toutes ces sueurs, à toutes ces larmes, à tout ce sang, à toute cette mort, je m'étonne d'être ce que je suis : petite chose heureuse et fragile, au milieu de cette pourriture d'âmes, de cette pourriture de pensée, de cette pourriture de chair : je m'étonne de mon bonheur qui est comme une tare, comme une tache, comme du silence sur tout ce bruit de misère, sur tout ce grouillement maudit, sur toute cette humanité suppliciée, et j'éprouve un peu de honte à n'être pas semblable à tous ceux là dont j'entends ce soir monter vers ma conscience l'immense voix accusatrice et le gémissement sans fin.

Ecoutez encore :

Un pauvre sans envie, sans haine, est plus près de Dieu que le riche pitoyable qui le secourt. Il y a plus de vertu à ne pas haïr qui possède, quand on manque du nécessaire, qu'il n'y en a dans l'opulence à aimer le misérable qui meurt de faim. Le riche dérobe toujours un peu au pauvre : quand il donne, il restitue. Le pauvre sans envie et sans haine fait mieux que donner : il pardonne.

S'il t'arrive de douter de Dieu, si le sens de la vie t'apparaît indéchiffrable, si tu as peur de l'inconnu que nous appelons la mort, il ne s'agit pas de trousser des filles, il ne s'agit ni d'endormir ta pensée, ni d'agiter ton sang, ni de briser tes nerfs : rentre en toi-même, médite, regarde en face ton incapacité de comprendre, et la révolte ne pouvant qu'aggraver ta détresse, ouvre tes portes à la confiance. Elle ne vient jamais seule ; la paix et le bonheur suivent ses pas. Tout homme est un voyageur égaré dans la nuit. Celui-là seul trouve le chemin de la maison qui lève le regard vers le ciel.

Et ceci encore :

Je plains le malheureux parvenu de la fortune. Il ne peut rien toucher qui ne fasse entendre un bruit d'écus, rien dire qui ne tinte l'or, rien goûter, rien sentir, rien voir qui n'ait le goût, l'odeur, la couleur d'une livre sterling. Le prix de chaque chose se substitue à la chose elle-même. Qu'importe que l'arbre soit vert, le géranium rouge, la statue harmonieuse, le chien intelligent et fidèle : l'arbre pousse des gros sous, le géranium fleurit d'argent, la statue a l'esthétique d'un carnet de chèques, le chien est aimé en dollars. Et la nature entière n'est plus qu'un vaste billet de banque...

Le bonheur a tantôt la forme et les couleurs du printemps, tantôt celles de l'été : l'automne le voit rêvant dans ses allées

d'or, et l'hiver, tour à tour, lui tisse un manteau de neige ou le réchauffe de son feu. Le bonheur a sa patrie comme l'homme. Les Bretons ont leurs coutumes, leurs légendes, leur langue, leurs coiffes et leurs rubans, leurs chansons, leur biniou et leurs danses, leur ciel, leur mer, leurs ajoncs et leur granit. De tout cela est tissé leur bonheur. Le bonheur breton sent le sel marin, la fleur des genêts, il a la mélancolie de la lande, le goût du lait crémeux des petites vaches noires et des galettes de sarrasin, il flambe avec les broderies sur les gilets des gars et des filles...

Il est un bonheur dans le hamac, sous la palmeraie tropicale, un autre se balance sur le flot mourant de l'Adriatique : celui-ci s'exalte au bruit trépidant des moteurs, celui-là médite près des livres, cet autre s'en va sur la grande route, indifférent à la richesse des cités, cependant qu'un bonheur plus libre encore et plus assoiffé d'air pur s'envole dans le ciel, porté par des ailes de toile... Il est des bonheurs acides comme un fruit pas mûr, frais comme une pivoine mouillée de rosée, doux comme le sein d'une femme, profonds comme une nuit constellée, recueillis comme une prière muette, éblouis comme une amoureuse, passionnés comme une révolution !... Le plus heureux des hommes est celui qui ne connaît pas les raisons de son bonheur. Mais celui qui les connaît s'est haussé plus près de Dieu.

***

Nous avons eu le plaisir d'entendre deux fois, à la Faculté de théologie de Paris M. le professeur W. Adams Brown, de l'*Union théological Seminary*, de New-York, sur l'*Eglise en Amérique* et sur l'*Eglise démocratique*. C'est un de ses maîtres éminents que l'Amérique nous a envoyé cette fois, et il serait bien désirable que ce contact intellectuel et scientifique s'établisse définitivement et comme normalement. Si c'était là encore un résultat du dévouement du Dr Mac Earland qui a eu, le premier, l'idée et le mérite de ces rapprochements, ce serait un titre de plus qu'il aurait à notre reconnaissance.

Il faut « causer » avec nos frères d'Amérique, c'est un besoin réel et profond qui se fait aujourd'hui sentir. Pourquoi ? On le comprendra peut-être après avoir lu les pages qui suivent.

La propagande allemande sévit avec force aux Etats-Unis et dans les milieux religieux, notamment. Dans le *Christian register* de février 1923, nous en avons trouvé une curieuse et violente manifestation sous un titre sensationnel. *La Russie sur le qui-vive attend l'heure de sa vengeance*. C'est « un beau

morceau de journalisme », dit l'éditeur du journal. En voici un résumé : Pendant que les forces françaises manœuvrent en Rhénanie pour couper le territoire occupé du reste de l'Allemagne, une main colossale se prépare à écrire l'histoire dans le Nord. C'est la main russe. C'est la main de Lénine, « l'homme le plus remarquable qui soit sorti de la fumée et de la puanteur de la guerre ». C'est cette main forte qui a réuni 14 républiques en un organisme fédéral qui ressemble en de nombreux points aux Etats-Unis d'Amérique. C'est la grande œuvre de re-unification de la Russie.

C'est de là qu'est parti, au moment où les roues des canons français commençaient à résonner sur le riche sol de la Ruhr, un message terrible à des oreilles françaises : « Je surveille et j'attends ».

Et derrière ce message, il y a 800.000 hommes, puis 800.000 autres encore, deux fois plus d'hommes que le maréchal Foch n'en pourrait réunir. Et derrière encore, il y a le ressentiment des Russes contre la France qui, plus que toute autre puissance, s'est appliquée à frustrer la révolution et à affamer le peuple russe.

Et pourquoi cela ? pour une misérable question d'argent, parce que la Révolution a renié les dettes du tsarisme... Enfin la situation est telle que une armée française marchant sur Berlin ou des violences militaires des français sur la Ruhr, trouveraient en face d'elles une armée russe s'avançant, par le couloir de Dantzig, à travers la Pologne prosternée. Et cette armée n'est pas sur le papier : « Chacun sait que 30.000 officiers allemands servent dans l'armée russe, que de nombreuses usines russes, pour la fabrication des munitions, ont été restaurées sous une direction allemande et qu'elles sont en bon état de production ». D'autre part, de nombreuses photographies de détachements russes publiées dans des journaux américains montrent des hommes bien équipés et en bonne forme. Il est certain que la Russie a des comptes à régler avec le pays qui a augmenté la détresse de ses débuts comme démocratie. Reste à savoir si l'occasion de régler ces comptes est offerte par l'occupation de la Ruhr.

Ce « beau morceau de journalisme » nous paraît à nous bien naïf. Il spécule trop sur l'ignorance américaine des choses russes. Il trahit la lourdeur allemande. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'américains qui aimeraient à troquer le régime du président Harding pour celui de Lénine. Ceux qui l'aimeraient n'ont qu'à essayer. Et que diraient les Américains si les

Français venaient leur déclarer : Nos dettes envers vous, nous les avons contractées sous le président Wilson, nous ne devons rien à son successeur. Les pauvres petits rentiers français, les vieux retraités, les institutrices ruinées par la faillite russe n'ont pas pour la « démocratie » de ce pays l'indulgence du rédacteur de ce morceau.

Les lecteurs du *Christian Register* sont religieux. Que pensent-ils du régime religieux imposé à la « démocratie » russe ? Je lis dans la *Semaine religieuse de Genève* : « Nous avons déjà parlé des manifestations profanes du jour de Noël. Le 18 novembre on a ouvert à Moscou un Séminaire anti-religieux destiné à former des propagandistes dans ce genre de travail. La Direction du Séminaire y fait donner, par des hommes stylés, une série de cours de théologie athée et de science matérialiste. Au Séminaire anti-religieux est attribué la publication d'un journal illustré intitulé l'*Athée* qu'on cherchera à répandre dans les masses. On assiste donc dans la malheureuse Russie, à de véritables saturnales d'une incrédulité plus ou moins mélangée d'immoralité » (1).

Du factum allemand recueilli par le *Christian Register*, il y a du moins un fait à retenir : il y a 30.000 officiers allemands dans l'armée russe, et, en Russie, de nombreuses usines de munitions fonctionnent sous des directions allemandes... Mais nous savions cela. Nos journaux l'avaient dit. Ils ne nous trompaient donc pas ! Et on voit la conséquence. La France n'a fait qu'un geste de prudence en occupant la Ruhr pour posséder un gage contre des débiteurs récalcitrants et pour pouvoir garantir sa sécurité. Nos amis d'Amérique ont bien raison de nous inciter à nous élever sur le plan supérieur du pardon des offenses et de l'amitié internationale. Oui, mais quand les Allemands voudront, quand ils auront réparé, payé leur dû, quand ils ne prépareront plus la guerre.

Il y a d'autre part, de l'autre côté de l'Atlantique, des gens dont nous repoussons tout conseil, ce sont ceux dont la conscience délicate dénonce les souffrances de ces pauvres allemands de la Ruhr, et qui n'ont pas un mot de réprobation pour les hommes et les doctrines de la violence, du crime et de l'irréligion.

Tout de même, nos lecteurs se disent peut-être : mais cette armée russe formidable, si par une démarche maladroite

(1) L'auteur du « beau morceau de journalisme », espère bien sans doute que ses lecteurs n'ont pas fait le compte des prêtres et des pasteurs immolés par la rage anti-religieuses des Soviets.

comme l'occupation de la Ruhr, on vient à la mettre en route, c'est une guerre nouvelle, et cette idée est atroce...

Ah ! qu'ils se rassurent. Si cette armée existait, ou si elle pouvait marcher, il y a longtemps qu'elle serait en route. Mais les Soviets ont plus peur que nous. Le jour où elle serait formée, c'est contre eux qu'elle se tournerait.

Quand la malheureuse Russie verra-t-elle la fin du régime qui « ressemble à celui de la démocratie américaine » ? Personne ne peut le dire. Mais que cela vienne, personne n'en doute — parmi ceux qui sont informés. Et ce sera la fin d'un cauchemar.

Et dire qu'il y a des Français qui le comparent à notre Révolution ! Ah ! mais non. La prise de la Bastille, le courage de ceux qui ont détruit le symbole d'un régime d'arbitraire et de corruption, la nuit du 4 août, la fête des Fédérations au Champ de Mars ; ce sont de belles pages dans l'histoire humaine. De même aussi les travaux de la Convention. Il y a eu le coup de folie de la Terreur, cette « vertu de la Liberté », disent nos échauffés — mais elle a duré sept mois et pas cinq ans... Et nous en avons été punis par l'Empire et ses guerres, par la Restauration, la Terreur Blanche et 75 ans de réaction.

Au reste, n'oublions pas de déclarer que nous serions bien injuste envers le *Christian register*, si nous laissions supposer que ses lecteurs acceptent sans regimber l'apologie complaisante du régime russe et celle de l'Allemagne.

A un article pessimiste intitulé l'*Allemagne ne veut pas être tuée*, un correspondant riposte avec bonne humeur : « L'occupation de la Ruhr est un acte regrettable, mais c'était le seul espoir pour la France d'obtenir le paiement éventuel des réparations qui lui sont dues. Après quatre années d'attente patiente et abandonnés par leur alliée principale, en face d'un gouvernement allemand encore incapable d'agir ou ne le voulant pas, est-il possible de blâmer les Français e tles Belges d'avoir pris en main leurs propres affaires ? Il fallait faire cette opération en force pour réduire au minimum tout danger d'émeute ou de sang versé. Le temps seul décidera du succès ou de l'échec d'une opération qui a pour but d'obtenir des garanties plus que du minerai ou du charbon. Votre sombre correspondant semble redouter que l'Allemagne soit tuée. Mais, même ce que l'Allemagne a fait à la France et à la Belgique ne les a pas tuées. Je puis donc assurer à votre correspondant que l'Allemagne se remettra, même d'une occupation prolongée de la Ruhr. « Ne vous en faites pas, (sic), c'est un client coriace, qu'on peut tuer tant qu'on veut. Il le supportera ».

L'Amérique est un pays de libre discussion. Il ne faut pas s'en plaindre, puisque cette discussion même amène des explosions de bon sens comme celui-là.

Réparations, garanties, sécurité pour l'avenir, et puis le *travail, et la paix, et l'esprit de paix*, voilà l'aspiration unique et fondamentale de la France — et si ce n'était pas son esprit, et si notre patrie avait été reprise de quelque rêve ancien de suprématie, d'orgueil et d'impérialisme, nous ne serions pas les derniers à nous en plaindre et à agir contre ce que nous considérerions comme l'erreur passagère d'un gouvernement ou d'un parti.

John VIÉNOT.

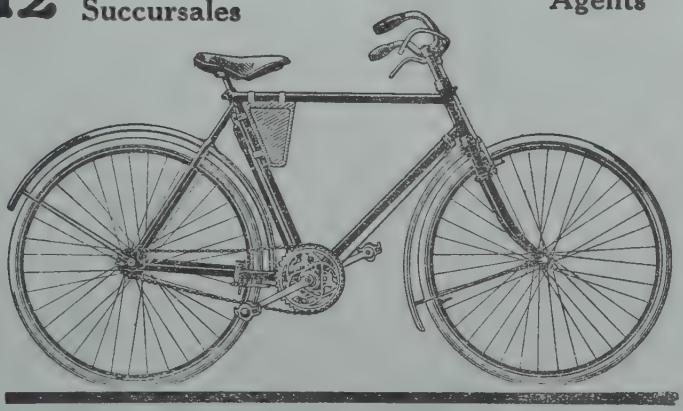
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard. — Sté An^me d'Imprimerie Montbéliardaise.

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Ecrivains protestants français d'aujourd'hui, par J. Van der Elst. Un volume in-16 carré, avec 16 portraits. Cart. 20 fr., broché 12 fr.

Notices biographiques et extraits des œuvres de Ch. Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Emile Doumergue, Samuel Rocheblave, François Coillard, Paul Stapfer, Gaston Frommel, Paul Seippel, Noëlle Roger, Benjamin Vallotton, Ph. de Félice, Véga, A.-N. Nusbarme, André Dumas.

FEMMES D'ALSACE

Les demoiselles de Berckeim. — Mme de Gérando. — Mme d'Oberkirch. — Le Ban-de-la-Roche. — Clarisse Bader. — Antoinette Lix. — Amélie Ernst. — Mme Jules Favre, etc.

par Maurice Bloch

Préface de Ch. Pfister, membre de l'Institut

Un volume in-16 carré, contenant 6 portraits, couverture illustrée. Cartonné : 15 francs. Broché..... 8 fr. »

Psychologie, Sociologie

Les Problèmes fondamentaux de la psychologie médicale, par le Dr Ch. de Montet. In-8, avec préface de D. Parodi, Inspecteur général de l'Instruction publique..... 7 fr. »

La Psychanalyse au Service des Educateurs, par Oscar Pfister, pasteur à Zürich..... 15 fr. »

Au vieil Evangile par un chemin nouveau, *la Psychanalysee au service de la cure d'âme, pour ceux qui se sentent esclaves de leurs nerfs et de leur caractère*, par Oscar Pfister. In-8..... 12 fr. »

Pédagogie

Commémoration du centenaire : **Pasteur**, par R. Vallery-Radot. In-16, illustré. 40e mille..... 2 fr. »

L'Ecole Active, par Ad. Ferrière, directeur du Bureau des Ecoles nouvelles, 2 volumes in-8..... 20 fr. »

Le Génie de Baden-Powell. *Ce qu'il faut voir dans le scoutisme : ses bases psychologiques, sa valeur éducative*, par Pierre Bovet. In-16 3 fr.

Manuel de travaux pratiques, pour occuper la jeunesse (éclaireurs, patronages, malades, etc.), par Willy Muller. In-8, 3e édition, orné de 124 illustrations..... 8 fr. 70

Littérature

Patience !..., par Benjamin Vallotton. Un volume in-16. 12e mille. 6 fr.

Le fil de la Planche. *En commentant La Palice*, par Jean Fleurier. In-16..... 6 fr. »

Le Psaume sous les Etoiles. Scènes des guerres de Religion dans les Cévennes, par Pierre Devoluy. In-16 carré, avec bois gravés, par Monod-Von..... 10 fr. »

Annuaire protestant 1923

Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme

par H. Gambier, pasteur

In-24 de 600 pages..... 10 fr. »

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-ONZIÈME ANNÉE
IVe Série

Juillet-Août 1923

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris

SOMMAIRE

Draussin. — Les Protestants français et l'Allemagne.

X... — Prosélytisme et Missions.

H. Strohl. — Luther et le romantisme.

J. Viénot. — Calvin a-t-il tenté de ressusciter un mort ?

X... — Une présentation catholique de la Réforme et des Réformateurs.

Marc Chalamet. — Pierre Peirot.

R. Ritz. — Ici et là.

J.-E. Neel. — A travers les Revues.

Les livres.

John Viénot. — Chronique.

Nos Illustrations :
S. M. la Reine des Pays Bas.
M. Rodolphe Reuss.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux : Temporal. Paris 44-12

REVUE CHRÉTIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal. Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

EMISSION

de 1.600.000 Obligations communales

Avec LOTS de 500 fr. rapportant 6 %

PRIX D'ÉMISSION : 475 FR.

1° *Pour les titres libérés :*

150 fr. en souscrivant.
327 fr. à la délivrance des titres définitifs, du 1er au 15 mars 1924.

soit 477 francs.

2° *Pour les titres non libérés :*

60 fr. en souscrivant.
60 fr. du 1er au 15 mars 1924, date de la délivrance des titres provisoires.
60 fr. du 15 au 20 novembre 1924.
60 fr. du 15 au 22 février 1925.
75 fr. du 15 au 22 mai 1925.
75 fr. du 15 au 22 novembre 1925.
85 fr. du 8 au 15 mars 1926.

soit 475 francs.

4 tirages annuels de lots

Les 15 janvier, avril, juillet et octobre, soit par an 416 obligations remboursées par 3.600.000 fr.

soit 2	lots de	1.000.000	de francs
2	—	250.000	—
4	—	100.000	—
4	—	50.000	—
4	—	25.000	—
400	—	1.000	—

Souscription ouverte le 4 décembre et close le 20 décembre au plus tard.

On souscrit au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE, 19, rue des Capucines, à Paris, et dans toutes banques agréées du Crédit Foncier de France.

LES TILLEULS

Maison de Retraite Protestante pour Messieurs. Dames et Ménages

Service spécial pour Infirmes et Convalescents
Nourriture soignée — Confort moderne
Demander prix et règlement à la Direction
à COURBEVOIE *(Seine), 30, rue Kilford*
Téléphone : *Courbevoie. 249*
Pour visiter : les Mardi et Vendredi sur rendez-vous

LA MONTAGNE

Maison de Santé Protestante médico-chirurgicale

Service Electro-Radiologique — Prix modérés
ECOLE PROTESTANTE de GARDES-MALADES
« Les Amies des Malades »
Enseignement donné par les Docteurs de la Maison
BOURSES — DIPLOME
Pour tous renseignements s'adresser à la Direction
à COURBEVOIE (Seine), 12, rue de la Montagne
Téléphone : *Courbevoie 258. — Wagram 87-50*

Le devoir de l'Epargne

En restant fidèle à ses traditions de travail et d'épargne, notre pays évitera, dans l'avenir comme dans le passé, les crises financières et économiques dont souffrent les peuples imprévoyants. Le meilleur moyen d'affirmer sa confiance dans les destinées nationales consiste à souscrire sans relâche aux émissions du Trésor. Placer toutes ses économies en Bons de la Défense Nationale, est, d'ailleurs, le meilleur moyen de les mettre à l'abri de tous les risques et de contribuer à l'assainissement des finances publiques. En échangeant des billets de banque improductifs contre des valeurs aussi bien garanties que celles de l'Etat, on perçoit d'avance des intérêts exonérés de l'impôt et on ocnserve son capital intacte.

Ecole des Yvelines-en-Brie

AUX CHAPELLES - BOURBON
par LA HOUSSAYE
(Seine-et-Marne)

En pleine campagne
à 47 kilomètres de Paris
Dans un Domaine de 14 hectares

Les Elèves vivent par groupes d'une vingtaine dans des Maisons distinctes. Dans ce milieu familial, on tient avant tout à orienter la volonté de l'enfant, à augmenter sa fermeté morale, à lui donner des habitudes d'énergie et les mœurs des garçons bien élevés.

L'enseignement classique et en particulier la préparation au Baccalauréat se poursuit sérieusement, mais en donnant à la vie et aux travaux de la campagne d'une part, aux arts et aux sports d'autre part, la plus grande extension possible.

L'Enseignement religieux est donné aux Enfants protestants par un Pasteur-aumônier attaché à l'Etablissement.

La plaquette illustrée contenant le programme détaillé de l'Ecole est envoyée franco sur demande.

Pour visiter l'Ecole, demander un rendez-vous au **Docteur CASTAGNOL**, Directeur.

GASTON RIOU

ELLEN ET JEAN

Gaston RIOU — **ROMAN** (10e Mille)

Nos lecteurs aimeront le livre de notre camarade, l'auteur célèbre de "Aux écoutes de la France" : ELLEN ET JEAN (qui est le premier volume d'un cycle) est mieux qu'une belle histoire d'amour ; c'est le symbole des aspirations d'après-guerre et le vigoureux effort d'êtres jeunes vers l'idéal d'indépendance et d'énergie individuelles.

Librairie GRASSET
61, rue des Ste-Pères PARIS 6.75
R. C. Seine N° 18.460

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

R. C. SEINE 139.727

NOUVELLES PUBLICATIONS

PREMIER PRIX GOBERT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE DE STRASBOURG

depuis ses origines jusqu'à nos jours

par RODOLPHE REUSS

Correspondant de l'Institut

Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg.

Un fort volume in-4, orné de 4 frontispices de Mlle D. MULLER. Prix : 50 fr.

Religion, Philosophie, Morale

Courts sermons, *Méditations pour les cultes d'été sans pasteur*, par WILFRED MONOD, pasteur. In-16 ..... 7 fr. 50

Essai sur l'activité créatrice, *Evolution, Rédemption*, par F. LEENHARDT. In-16 ..... 6 fr. »

Autorité et Liberté, *Considérations sur les problèmes de la culture moderne et de l'Eglise*, par F. W. FOERSTER. In-8 ..... 6 fr. »

Agir ! Comment ? par WALTER RAUSCHENBUSCH. 3e partie de « *Christianisons l'ordre social* ». In-16 ..... 6 fr. »

Les principes sociaux de Jésus, par WALTER RAUSCHENBUSCH. In-16 ..... 8 fr. »

Les sources de la Symbolique chrétienne, par LANOÉ-VILLÈNE. In-16 ..... 5 fr. »

Vers Dieu, ou l'ascension de l'homme. Catéchisme évangélique et thèmes de réflexion, par WILFRED MONOD, pasteur. In-16 ..... 7 fr. »

Manuel de Religion, par TH. VINCENT, past^r. In-16 de 320 p. 5 fr. »

Clartés d'en-haut. Paroles d'espoir pour le matin de la vie, par A.-N. BERTRAND, pasteur. In-16 ..... 3 fr. »

La question religieuse et la Solution protestante, par EUGÈNE RÉVEILLAUD. 10e édition, *précédée d'une nouvelle préface*. In-16 3 fr. »

Les forces du Protestantisme américain contemporain, par VICTOR MONOD et HENRI ANET. In-16 ..... 5 fr. »

Le Congrès du Christianisme social, tenu à Strasbourg en juin 1922. Discours, compte-rendu des séances. In-8 ..... 10 fr. »

Dans le jardin du Roi, par ED. GOUNELLE, pasteur. In-16 .. 5 fr. »

Le grand méconnu. Entretiens d'histoire religieuse, par PAUL WYSS. In-16 ..... 5 fr. »

Dans la voie spirituelle, par EMILIE CADY. In-16 ..... 4 fr. 50

Aux frontières de l'Idée. *Une campagne de presse en Hollande* (1914-1915), par ETIENNE GIRAN. In-8 ..... 9 fr. »

Histoire des Vaudois des Alpes, par JEAN JALLA. In-8, illustré ..... 10 fr. »

Au service de la cause. *Episodes de guerre d'après les mémoires du temps* (1621), par CORNÉLIS DE WITT. In-16 ..... 5 fr. »

EAUX D'EVIAN

R. C. Seine 60.297

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour... . 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :

Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

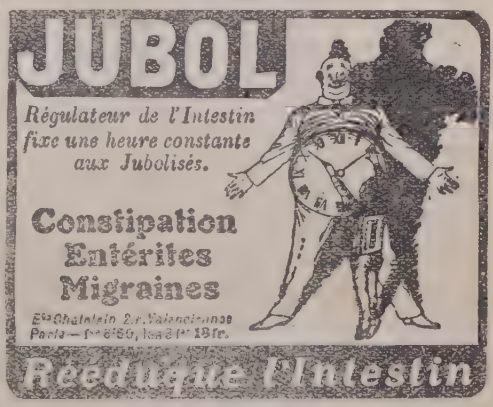
AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

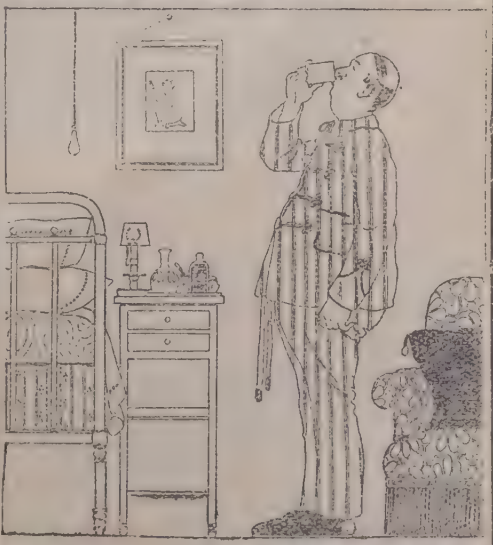
R. C. Seine 60.297

R. C. Seine 134.872



R. C. Seine 134.872

L'Heure du Rein



A 10 h. du soir, prenez un verre d'URODONAL

R. C. Seine 134.872

ECOLE FLORENCE NIGHTINGALE
Gardes-Malades Hospitalières,
Gardes-Malades Visiteuses,
Gardes-Malades d'Hygiène sociale à la
MAISON DE SANTÉ PROTESTANTE
de BORDEAUX (Gironde)
Directrice : Mlle Dr HAMILTON

Secret de Beauté
La beauté du teint et de la peau est, chez la femme, intimement liée avec l'appareil digestif. Tous les 2 ou 3 jours un GRAIN DE VALS avant le repas du soir, assure l'élimination des déchets de l'organisme, donne teint clair, haleine pure et santé. — R. C. Seine 46.744.

LA MAISON
Vve ALFRED MARTIN-ESTRABAUD
LAINES A MATELAS
(Gros et Détail)
à MAZAMET (Tarn)
Vente directe d'un lot très belle laine blanche Pyrénées à 12,75 le kilog., valeur 15 et 16 francs. Expédition franco port et emballage à partir de 15 kilos.
R. C. Castres 4846

SOCIÉTÉ CENTRALE ÉVANGÉLIQUE
47, rue de Clichy, PARIS (9e)
CALENDRIER à EFFEUILLER pour 1924
Une Parole pour tous — 11e année, 2 fr. 50 franco, 3 fr. 10

BERGER-LEVRAULT, Éditeurs
NANCY-PARIS-STRASBOURG
R. C. Nancy 1273
LES PARABOLES
ILLUSTRÉES PAR
Eugène BURNAND
AVANT-PROPOS PAR
EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGUÉ

EDITION in-4° (29x23 centimètres), avec 61 illustration à page pleine et 11 planches hors texte, broché . . . . . 30 »
En reliure demi-maroquin, tête dorée.... 51 »

EDITION MINIATURE (17x11 centimètres), les pages encadrées de filets rouges, avec 76 illustrations, dont 11 planches hors textes, 32 têtes de chapitres en couleurs et 27 culs-de-lampe.
Relié maroquiné, tête rouge..... 20 »
Relié mouton souple, tête dorée..... 25 »
Relié basane marbrée souple, tête dorée.. 30 »

TOUS les SPORTS, le TOURISME
LA VIE AU GRAND AIR
Aux meilleures conditions que partout ailleurs
TOUS ENVOIS EN PROVINCE
par retour du Courrier
Société anonyme "Aux Eclaireurs"
94, rue St-Lazare, PARIS (IXe)
Maison protestante recommandée
Reg. du Com. Paris 186-568 - Chèques Postaux: Paris 409-29
Offrez des Articles de Sport comme cadeaux d'étrennes à vos jeunes amis
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

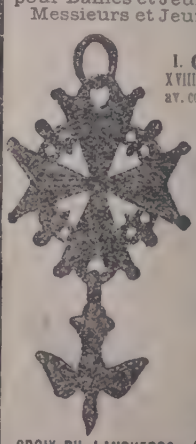
HOMÉOPATHIE

Nous avons tous entendu parler de l'Homéopathie. Nous savons qu'un parent, qu'un ami a employé cette méthode médicale et lui doit sa guérison. Et cependant combien ont été tentés d'y recourir et ne l'ont pas fait, faute de connaître la manière de se traiter par l'Homéopathie. A ceux-là, signalons le *Petit Manuel d'Homéopathie complexe*, où ils trouveront la description des maladies, leur traitement homéopathique et de nombreuses attestations de médecins et de personnes guéries avec noms et adresses. Ce manuel est envoyé *gratis* à quiconque le demande à M. le Directeur du journal *La Clinique homéopathique*, 15, rue de Liège, Boîte RC, Paris-IXe (joindre 0 fr. 25).
R. C. Seine 228.574

HUILERIE-SAVONNERIE
Albert ENGUEL
SALON (Provence)
Recherche partout *Représentants* pour — visiter la clientèle coreligionnaire —
5 % de remise sur les prix du tarif, à tout client se recommandant de ce journal.
Expéditions franco d'Huiles à partir de 5 lit., et de Savons à partir de 10 kilos.
Demander nos tarifs.
R. C. Salon 447

Pension famille (Drôme), toutes saisons, séjour de repos, air vivifiant, maison confortable, élect., téléph., etc. Jardin, tennis, excursions. Ecr. : Mme DIEDERICHS, à Rivales, p. Dieulefit (Drôme).

CROIX HUGUENOTES ANCIENNES
Reproductions Fac-Similé
Recommandées comme cadeaux de toutes circonstances
pour Dames et Jeunes Filles (PENDENTIFS)
Messieurs et Jeunes Gens (BRELOQUES)


CROIX DU LANGUEDOC

OR CONTROLÉ jaune mat
I. **CROIX DU LANGUEDOC**
XVIIIe siècle. Le plus beau spécimen connu av. col. bombée, h. 80 m/m poids 4 g. 75. »
II **AUTRES CROIX ANCIENNES**
Colombe bombée ou larme
a) haut 33 m/m poids 3 gr 7. 72. »
b) haut 29 m/m poids 3 gr. 70. »
c) haut. 26 m/m poids 2 gr 7. 65. »
d) haut. 18 m/m poids 1 gr 9. 60. »
ARGENT CONTROLÉ
Colombe ou larme
1. Croix du Queyras 17e siècle. 12. »
2 Croix Cévenole, h. 30 m/m. 11. »
» h. 26 m/m. 10. »
3 Croix Ancienne, h. 18 m/m. 9. »
ARGENT DORÉ
Colombe ou larme
Croix Cévenole, h. 30 m/m. 15. »
» h. 26 m/m. 14. »
COLLIERS
Argent forçat, long. 45 c/m. 10. »
Argent doré, » . 14. »
Or forçat, l. 45 c/m., p. 3 gr 50. 70. »
N.-B. — Ajouter 10 0/0 en plus pour la taxe de luxe.
Envoi franco contre chèque postal Paris N° 253-99 **M. STREET**, 2me Rue Rivoli, PARIS (1er Ar.)
BUREAU de VENTE à l'ENTRESOL et non ailleurs

En raison de la hausse des métaux précieux les prix de tous ces articles doivent être majorés de 2 fr. pour l'argent, 4 fr. pour le vermeil et 15 fr. pour l'or. Taxe de luxe 10 pour cent en plus de ces nouveaux prix. R. C. Seine 143.675

A Sa Majesté LA REINE des Pays-Bas

à la noble descendante
de l'amiral Coligny,

FIDÈLE AUX SENTIMENTS, AUX CONVICTIONS
ET A L'EXEMPLE DE SON ILLUSTRE AIEUL

LES PROTESTANTS FRANÇAIS

offrent respectueusement leurs hommages
a l'occasion du 25e anniversaire
de son couronnement

1923

M. Rodolphe REUSS

Hommage à M. Rodolphe REUSS

Depuis le 23 février 1923 on peut lire sur une plaque apposée dans une Salle de la Bibliothèque de Strasbourg l'inscription suivante :

A l'historien
de l'Alsace et de Strasbourg

Rodolphe REUSS

Correspondant de l'Institut
Directeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes
Professeur honoraire de l'Université de Strasbourg

La Bibliothèque de la ville
détruite en 1870
par les projectiles allemands
fut par lui reconstituée

Ses trois fils,
au cours de la grande guerre
sont morts pour la France

Cette plaque fut inaugurée en présence du Commissaire général de la République, de l'éminent et sympathique Recteur de l'Université de Strasbourg M. Charlety, des autorités municipales... sans que nous le sachions, tant notre ami et collaborateur M. Rodolphe Reuss, est modeste et peu soucieux de lui-même !

Mais, ici, nous prendrons notre revanche, et nous saisirons cette occasion de nous unir aux amis de M. Rodolphe Reuss, à ses anciens élèves, dans l'hommage qui a été rendu « au probe et continu labeur du maître, à son érudition, à son œuvre, à la dignité de sa vie, à la grandeur de ses sacrifices. »

Puisse notre collègue, l'éminent historien de l'Alsace, le savant et l'ami, sentir dans ce simple rappel la profondeur de notre affection !

LES PROTESTANTS FRANÇAIS ET L'ALLEMAGNE

Les préjugés ont la vie dure, ceux-là surtout dont un parti, une classe d'hommes tirent profit. On les entretient avec soin, on les exploite avec scrupule, quelque offense qu'en puisse subir la loyauté, quelque dommage qu'en doive éprouver la justice. Aujourd'hui encore vous n'oteriez pas de l'esprit de nombre de nos concitoyens que l'impérialisme teuton, avec sa fourberie et ses monstrueuses cruautés, est le produit de la Réforme du XVIe siècle et que le Boche est le disciple direct, authentique, parfait de Luther. Et vous avez beau leur représenter que nos ennemis de 1870 n'étaient pas les seuls Prussiens, mais aussi les Bavarois catholiques, non moins féroces, les Wesphaliens, et autres catholiques, et que ces contingents étaient accrus, dans la grande guerre, des forces de l'Autriche-Hongrie, en grande majorité composées de fidèles papistes, tandis que les armées de l'Entente comprenaient Anglais et Américains, aux trois quarts protestants, ils sont persuadés, les journaux dont ils se nourrissent, voire des organes officiels du clergé, leur ayant appris que la victoire de l'Entente est une victoire du catholicisme.

De là cette induction, trop commode pour être négligée, que le protestantisme a des affinités naturelles avec la barbarie d'outre-Rhin. Et, de fait, nous avons vu dès 1870 les insinuations les plus perfides, les calomnies les plus impudentes se produire à l'encontre des protestants les plus patriotes, même Alsaciens. Un préfet du Bas-Rhin n'avait-il pas l'impertinence — peut-être faut-il dire l'ineptie — de télégraphier le 9 août 1870 à l'impératrice : « Les protestants tendent la main aux Prussiens ! » L'évêque de Nîmes, le fanatique Plantier, ne nous soupçonnait-il pas publiquement de faire des vœux pour le succès de l'ennemi ? Ailleurs encore, nos coreligionnaires

de je ne sais plus quelle localité n'étaient-ils pas dénoncés comme ayant illuminé pour une victoire allemande ?

Je crois bien qu'actuellement aucun journaliste, si clérical soit-il, aucun évêque, aucun représentant de municipalité, aucun parlementaire, aucun chef d'armée, si dévoué qu'il soit à l'Eglise romaine, n'est capable de nourrir contre nous le semblables préventions. Quatre années de vie commune dans la fournaise ont rapproché bien des âmes qui s'ignoraient les unes les autres. Mais il faut, hélas ! peu de chose pour rallumer les discordes ou saper la confiance, et l'attitude de Lloyd George et de l'ex-président Wilson leur a aliéné en France la sympathie et l'estime qu'ils s'étaient acquises par leur vigoureuse coopération à la lutte pour le droit. Et de ce discrédit quelque chose rejaillit, devant l'opinion du vulgaire, sur le protestantisme, dont ils étaient regardés comme les plus nobles représentants.

Force nous est donc de répudier de compromettantes solidarités, d'établir historiquement les responsabilités véritables et de confondre à nouveau — plût à Dieu que ce fût une fois pour toutes — les calomnies dont l'esprit public a été empoisonné à notre sujet et qui n'ont que trop réussi à faire considérer le protestantisme comme un produit exotique et les protestants français comme des métèques, des étrangers, à l'occasion, des complices de l'ennemi. Quelques faits suffiront à notre argumentation.

Remontons à la guerre de 1870 On se souvient de la légèreté et de l'imprévoyance avec lesquelles Napoléon III se lança dans l'aventure qui devait lui coûter, à lui, le trône, à la France, la mutilation de son territoire. Eh bien ! c'est une protestante, une dame de la cour, la comtesse Edmond de Pourtalès, fille du baron de Bussières, riche industriel alsacien, qui deux ans auparavant avait voulu sonner le tocsin de la patrie en danger. D'un voyage à Berlin, où de hautes relations de famille lui avaient permis de surprendre les dispositions belliqueuses de la Prusse, elle était revenue éclairée et alarmée. Elle avait, à Strasbourg, mis le général Ducrot dans la confidence de ses inquiétudes patriotiques et de leur raison. « Oui, belle comtesse, lui avait dit le ministre d'Etat prussien, M. de Schleinitz, dans un repas où il était assis à côté d'elle, vous serez bientôt des nôtres », faisant par là allusion aux propriétés alsaciennes de la famille de Pourtalès. « L'Alsace, ajoutait-il, va devenir une des plus belles provinces de l'Allemagne. »

Le général Ducrot, dans une lettre au général Frossard, précepteur du prince impérial, lettre trouvée dans les papiers de l'empereur après le 4 septembre et publiée dans les *Papiers et documents secrets des Tuileries*, écrivait le 28 octobre 1868 : « ...Je viens de voir, il y a quelques instants, Mme la comtesse de Pourtalès, qui arrive de Berlin. Jusqu'à ce jour je l'avais trouvée d'un optimisme qui m'irritait... Son langage était une variante poétique des discours Rouher et des circulaires Lavalette. Or, voilà que cette adorable comtesse me déclare qu'ele revient de Berlin la mort dans l'âme, que la guerre est inévitable, qu'elle ne peut manquer d'éclater au premier jour, que les Prussiens sont si bien préparés, si habilement dirigés qu'ils sont assurés du succès. » Et, répondant aux dires du général sur nos démonstrations pacifiques : « Oh ! général, s'exclamait-elle, c'est ce qu'il y a d'affreux. Ces gens-là nous trompent indignement et comptent bien nous prendre désarmés... Oui, j'en suis certaine maintenant, rien, non, rien ne peut conjurer la guerre, et quelle guerre !... »

Voilà, certes, un témoignage irrécusable, et la femme de qui il est rendu y apparaît aux yeux de tous comme une Française au noble cœur et à l'esprit le plus clairvoyant. Elle répéta ses avertissements à l'empereur. Mais il n'y crut pas. On sait la suite.

« Le rôle patriotique de la comtesse de Pourtalès, ajoutait le *Temps* du 9 mai 1914, dans l'article nécrologique d'où sont extraits les détails qu'on vient de lire, ne devait pas s'en tenir à des avis que l'on n'écoute pas. Elle paya de sa personne, dans son château de la Robertsau, en Alsace, qui fut transformé en ambulance, tandis que son père, le baron de Bussières, était emmené prisonnier à Rastadt. Après la guerre, sa noble conduite lui valut le plus joli témoignage d'admiration qui soit : on répandit à des milliers d'exemplaires le portrait de la charmante comtesse, peinte sous les traits d'une jeune paysanne alsacienne... C'était rendre hommage, à travers celle qui la représentait si vaillamment, à la province malheureuse. »

II

Je crois bien que les protestants de France avaient voté *non* lors du plébiscite de 1870. Ceux qui votèrent *oui* agissaient par un reste de confiance dans l' « Empire libéral », persuadés qu'ils étaient d'affermir les chances de paix. La guerre fut pour ceux-ci une cruelle déception, pour ceux-là une périlleuse

et folle aventure de l'homme de décembre. Mais, nous résignant à l'inévitable, maudissant également et ceux qui, par impéritie, précipitaient la nation dans une sanglante mêlée et l'ennemi qui, impatient d'en venir aux mains, ayant pris toutes ses dispositions pour jouer sa partie à coup sûr, avait tendu aux maîtres de nos destinées le piège où leur présomptueux aveuglement s'était laissé prendre, nous n'avions, certes, aucun conflit de conscience à résoudre pour que notre patriotisme vît, dans le triomphe de nos armes, la condition du salut national, dût la victoire affermir un régime politique dont nous étions les adversaires. Et nous attendions, anxieux, prêts à illuminer et à chanter des « Te Deum », les bulletins de victoire, et nos cœurs saignaient à chaque décevante nouvelle.

Après Sedan, lorsque, la demande d'armistice ayant été brutalement repoussée par Guillaume de Prusse, Moltke et Bismarck, la résolution d'écraser la France nous apparut dans le hideux cynisme de leurs exigences, l'indignation s'accrut, en nous, de la honte que ces hommes de proie affectassent d'appartenir à la religion que nous professons. Bien loin que leur protestantisme fût pour nous, comme des adversaires sans scrupule l'ont osé dire, un motif de vœux secrets en leur faveur, voire de réjouissance à la nouvelle de leur succès, car on est allé jusqu'à nous imputer une telle trahison, nous avions à cœur, par un redoublement d'amour envers la France envahie, et d'effort pour sa délivrance, de répudier toute solidarité avec ces faux disciples de Luther. Nul mieux que Tommy Fallot n'a réalisé et défini cet état d'âme.

« J'ai aimé l'Allemagne avec trop de passion, écrivait-il à son ami Gabriel Monod, pour pouvoir lui pardonner les affronts qu'elle a prodigués à toutes les causes qui me sont chères. Lorsque les Cosaques et les Lassaliens lui feront expier ses fautes et que je la verrai par terre, je pourrai peut-être avoir de nouveau de l'amour pour elle. Je le sais, c'est une jalousie de métier : ces gens ont prétendu prêcher l'Evangile avec les obus et le pétrole et le mépris transcendant des races latines ; moi qui veux prêcher l'Evangile avec les armes de la parole, avec l'amour pour tous et surtout pour les derniers, je ne puis m'entendre avec eux, et je serre plus volontiers la main au dernier des prêtres les plus obscurantistes qu'à un prédicateur prussien qui glorifie l'ouvrage de son seigneur et maître, le Barberousse en capote de feldwebel prussien. » (26 août 1872).

Voilà, exactement dépeinte et par un Alsacien qui a fourni la preuve de son patriotisme, la mentalité des protestants français, non seulement vers 1870, après le rapt de l'Alsace-Lorraine, mais encore depuis la guerre mondiale.

De l'attitude qu'ont eue nos coreligionnaires en présence du vainqueur, quelques exemples méritent d'être arrachés à l'oubli.

Mme André-Walther, dont la mémoire, comme celle de son fils et de sa belle-fille, M. et Mme Alfred André, est en bénédiction, écrivait le 10 septembre à la reine de Prusse :

« Madame, je vous en supplie à genoux, ne rejetez pas ma requête. Je suis vieille, mais, faible comme je suis, si je croyais pouvoir réussir à obtenir de Votre Majesté son concours pour arrêter l'effusion du sang en allant le lui demander moi-même je partirais pour Berlin... Ce n'est pas la cause seule de mon peuple que je défends, c'est celle de l'humanité. » « Je suis, disait-elle encore, une vieille chrétienne, née de parents alsaciens, petite-fille d'un pasteur et fille d'un général, tous deux entrés depuis longtemps dans le repos éternel. »

Quelques jours après, au roi de Prusse lui-même :

« Vos armées ont été victorieuses. Notre souverain est prisonnier. Vous foulez le sol de notre patrie. Ce sont là des faits accomplis sous lesquels les chrétiens s'inclinent, en demandant à Dieu de fixer les destinées à venir de la France. Mais il ne s'agit là que d'une question de puissance humaine ! Si grande que soit aujourd'hui la vôtre, elle relève encore de celle du Souverain suprême. C'est à ses pieds que je vous supplie de vous placer en considérant l'œuvre de destruction que vous accomplissez sur notre territoire. Sire, le temps est court, nous dit l'Ecriture ; excusez donc ma hardiesse, et laissez-moi vous faire quelques questions devant le Seigneur.

« Est-ce une œuvre de conquête que vous voulez accomplir ? Alors, pouvez-vous la faire au nom de celui qui dit : Tu ne convoiteras pas ? » Rappelant le cantique des anges en la nuit de Noël : Gloire à Dieu, etc. : « Est-ce ce cantique que votre présence pourra faire entendre aux pêcheurs de notre pays, encore si ignorants de la Parole de Dieu ? Vous ne pouvez le croire. Votre présence sur notre sol est bien plutôt faite pour inspirer l'horreur d'une religion qui, tout en se réclamant du divin Crucifié, nous dit : Œil pour œil, dent pour dent, oubliant ou méprisant le commandement nouveau : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Le vieux Guillaume n'avait jamais reçu pareille leçon, et

l'on conviendra qu'il fallait quelque courage pour la donner.

Un mois plus tard, le 20 octobre, au prince royal Fréderic (notre Fritz), le père du sinistre ex-kaiser actuel, qui venait de prendre possession de sa résidence des Ombrages, à Versailles, la même vaillante chrétienne, chassée de chez elle par l'invasion, écrivait :

« Puisque vous occupez mon habitation, les textes de l'Ecriture sainte inscrits sur ses murs auront montré à Votre Altesse que j'ai fait de la Parole de Dieu la lumière et la règle de ma vie. Notre nation, qui n'a pas été instruite à la connaître, subit les conséquences de son ignorance et de sa légèreté. Mais la vôtre, qui a grandi sous l'influence de son enseignement, n'est-elle pas plus coupable devant Dieu, quand elle en méprise les commandements et l'esprit ? Pardonnez-moi, Prince, mon imprudence humaine. Réfléchissez à ces choses, je vous en supplie, en vous plaçant devant Celui qui jugera les peuples, comme les rois, avec équité. »

Trois autres lettres de même caractère, à même destination, suivirent celle-là. Croirait-on que cette noble femme ne fut pas épargnée par la calomnie et qu'elle dut céder à l'humiliante nécessité de confondre des imposteurs qui l'accusaient d'intelligence avec l'ennemi ?

III

La calomnie systématique a toutes les impudences, que ne désarment ni le temps ni les échecs répétés de ses criminelles campagnes. Voici encore un spécimen de son savoir-faire. En décembre 1899, à l'occasion d'un article du *Signal* où j'avais relevé quelques-uns des mensonges de Drumont, le vénérable baron Ferdinand de Turckheim, alors âgé de 89 ans et qui devait encore vivre treize ou quatorze ans, voulut bien me remercier de ce qu'il appelait un « beau et courageux article ». Il m'informait en même temps qu'un journal de Besançon, *La Franche-Comté*, avait écrit de lui : «... payé par l'argent anglais et placé par ces hypocrites protestants à la tête d'une œuvre parmi les cochers et les soldats, un Français, et quel Français ! (ici son nom en toutes lettres), un membre de cette famille qui, en Alsace, dès le début de la guerre s'est déclarée pour l'Allemagne. » Ce qui arrachait à mon correspondant ce cri de révolte et d'indignation : « Moi ! qui, presque mourant de la dysenterie et couché, après avoir soigné les blessés au siège de Strasbourg, ai fait ratifier de suite mon option par l'autorité

allemande, et qui durant vingt ans, à Cannes, ai participé à toutes nos élections françaises. » Tous ceux qui ont connu le baron de Turckheim sur la Côte-d'Azur, ou en Suisse, ou encore à Annecy, où son gendre, le commandant Bossan, dirigeait le service de recrutement, se rappellent l'ardeur de patriotisme de cet aimable vieillard, en qui le fils dévoué de l'Alsace était doublé d'un champion de la Réforme et d'un infatigable propagateur de l'Evangile.

Mais laissons là les artisans de mensonges et de discorde, et recueillons quelques-uns des témoignages dont l'histoire n'a pas à craindre la moindre contestation. Parmi les personnalités que la guerre de 1870 a mises en évidence comme ayant contribué à la défense du sol national et à la sauvegarde de l'honneur français, il suffira de rappeler les noms de M. de Freycinet, l'éminent collaborateur de Gambetta dans l'organisation des armées, de l'amiral Jauréguiberry, l'un des plus intrépides commandants de corps à l'armée de la Loire, et du colonel Denfert, le défenseur invaincu de Belfort. Protestants tous les trois. Je ne sache pas qu'on ait accusé aucun des nôtres, soldats ou officiers, d'avoir fui le danger. Veut-on des exemples de la manière dont se sont comportés, soit dans les places assiégées, soit dans les régions occupées par l'ennemi, des protestants à qui leur situation conférait quelque influence ? Le pasteur Passa, de Versailles, après avoir reçu la médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien, fut décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite pendant la guerre. Bersier, E. de Pressensé, furent décorés pour leur bienfaisante activité dans Paris assiégé.

L'attitude, à Rouen, du pasteur Roberty, père du pasteur actuel de l'Oratoire, mérite une mention spéciale. Résumons le récit du *Journal de Rouen*, qui nous a été confirmé par des témoins du fait. Les troupes du maréchal Manteuffel, envoyées contre Faidherbe, étaient entrées le 5 décembre dans la grande cité normande. Le samedi suivant le chef de l'armée ennemie informa le pasteur de son intention d'assister au culte du lendemain et le fit prier d'en avancer l'heure. Le pasteur répondit qu'il ne pouvait déférer à ce désir, parce qu'il n'avait pas les moyens de prévenir les fidèles. Et le culte eut lieu comme de coutume. Plusieurs officiers prussiens et poméraniens présents avaient prévenu M. Roberty que, le général passant une revue à midi, ils devraient sortir du temple avant la fin. Or, tandis que le pasteur parlait, voici que Manteuffel fait son entrée, suivi de son état-major. M. Roberty développait ce texte : « Il

n'y a point de paix pour le méchant. » Les officiers allemands ayant pris place sur un banc, le pasteur résuma en quelques mots ce qu'il avait déjà dit, que la paix se fonde sur la justice, et proclama qu'il ne pouvait y avoir de paix pour la Prusse que dans des conditions équitables imposées à la France. « Ces paroles, dit le journal, empreintes d'une éloquence sobre et d'une élévation souveraine, avaient empli les coeurs d'une profonde émotion. Nos concitoyens protestants songeaient à ce que les Allemands devaient penser de cette leçon sévère et cependant indiscutable. Mais ils se demandaient ce qui allait se passer. » Le discours fut suivi de la prière, où M. Roberty demanda à Dieu de protéger la République et d'accorder la victoire à ses armées. Une commune impression fut ressentie par les assistants : le pasteur avait fait simplement et noblement son devoir de Français et de pasteur. Il en arriverait ce qui plairait à Manteuffel. Il avait la force brutale et pouvait fermer le temple ; les consciences avaient le mâle orgueil de lui échapper. Manteuffel se conduisit avec dignité en cete circonstance. Après le culte, il se rendit auprès de M. Roberty, et lui dit « Le Gouvernement français vous ordonne-t-il de prier pour lui et pour ses armées ? — Non, répondit le pasteur ; mais c'est pour nous un devoir religieux et un devoir de patriotisme. — Je vous comprends, Monsieur, répliqua le général, et j'estime ceux qui aiment ainsi hautement leur pays. »

Et ce fut tout. Les rapports entre le général prussien et le pasteur furent dès lors, de la part du premier, empreints du plus profond respect. Quand il organisa pour ses soldats le service religieux, il exigea des aumôniers qu'ils demandassent chaque semaine au pasteur la permission d'user du temple le dimanche suivant.

IV

A propos du quatrième centenaire de la naissance de Luther, Louis Veuillot écrivait en novembre 1883 :

« Tout Français devrait aujourd'hui maudire Luther. Nos républicains l'exaltent par haine du catholicisme. Ils manquent à la patrie. Quoi qu'ils fassent, *le patriotisme sera catholique* ou il ne sera pas.

«... Avant tout, comme l'Allemagne s'est faite par le protestantisme, il faut que la France se refasse par le catholicisme. La guerre avec Bismarck est surtout la guerre avec Luther. La revanche de la France contre l'Allemagne sera la victoire du

catholicisme sur le protestantisme. La première armée française qui passera le Rhin y jettera à bas les statues de Luther ; le *Te Deum* de la victoire chanté à Berlin annoncera à la fois au monde la ruine de l'empire protestant et la fin de l'hérésie décrépite du moine de Wittenberg. »

Cette monomanie du célèbre champion de la papauté, dont le fanatisme a faussé le jugement au point de lui ôter toute compréhension des leçons de l'histoire, ferait sourire de pitié si le cas de Louis Veuillot était isolé. Mais nous sommes en présence d'un mal endémique plus ou moins violent, selon que les circonstances en favorisent ou en entravent l'expansion. Il a sévi à l'occasion de la guerre de 1870, et l'on se tromperait si l'on croyait que la conflagration qui d'août 1914 au 11 novembre 1918 a mis aux prises les peuples et les races les plus disparates de culture et de religion a tué le microbe des haines confessionnelles.

N'avons-nous pas dû il y a trois ans engager une polémique avec un évêque qui osait soutenir que la victoire de l'Entente était bel et bien une victoire du catholicisme, et à qui nous fîmes remarquer que l'Angleterre et les Etats-Unis, nations à majorités protestantes, avaient efficacement collaboré au triomphe du droit, tandis que, parmi les vaincus, l'Autriche et la Bavière, complices de la Prusse, n'étaient pas suspectes de luthéranisme ? Il n'est pas sûr, il est même douteux, que notre épiscopal antagoniste ait reconnu ce qu'avait de faux, voire d'absurde, la thèse d'une victoire du catholicisme remportée grâce à l'appoint d'énormes contingents protestants, sur des armées prétendues luthériennes, dont les fidèles du pape constituaient une bonne moitié. Nous aurons beau faire, nous ne convaincrons jamais des adversaires de parti pris, qui tiennent mordicus que Bismarck et Guillaume II ont voulu détruire la France par application des doctrines de Luther.

Et alors que peuvent penser de nous des écrivains, des membres du clergé qui, avec Veuillot, Drumont et autres publicistes de même caractère, vont répétant que le patriotisme français ne peut être que catholique ? Nous sommes forcément à leurs yeux des suspects ou des traîtres. Que s'il arrive que nous remplissions notre devoir, civique ou militaire, ce ne peut être que par contrainte, de peur des sanctions, non par amour pour la patrie et par dévouement ; on daignera nous pardonner notre hérésie en considération de notre docilité... intéressée, mais on se défiera de nous. Et nous n'aurions qu'à dédaigner de telles préventions si l'opinion des masses pour qui nous sommes des in-

connus, parce qu'infime minorité, n'en était plus ou moins fâcheusement influencée. Voilà pourquoi il importe que nous nous défendions et que, par tous les moyens de publicité dont nous pouvons disposer, nous fassions la lumière sur nos principes, sur notre histoire, malintionnellement faussée ou généralement méconnue, sur tout ce qui concerne notre participation à la vie nationale.

Or, pour quiconque fait du terme « catholique » un synonyme de « Français » il est logique de suspecter le loyalisme des réformés et surtout des luthériens que les circonstances, la force des événements ont mis en rapports plus ou moins directs ou prolongés avec l'Allemagne. Et l'on a vu, par les exemples que nous avons cités, que les calomnies les plus audacieuses n'avaient pas épargné des personnalités entre les plus respectables. Voyons donc d'un peu près les faits et gestes de nos coreligionnaires d'Alsace. Nul ne s'aviserait, n'est-ce pas, de mettre en doute l'indéfectible fidélité française des deux provinces arrachées à la patrie en 1871 et rédimées par notre victoire de 1918. S'il était vrai que seuls les catholiques fussent Français de coeur, les protestants, quoique constituant une importante minorité, auraient forcément été mis à l'écart des fonctions électives, et auraient accepté en masse leur incorporation à l'empire germanique. L'histoire va nous dire ce qu'a été leur rôle et comment nombre d'entre eux se sont signalés par des actes d'une haute portée morale ou politique.

Qui ne connaît l'émouvante protestation des représentants de l'Alsace et de la Lorraine devant l'Assemblée nationale de Bordeaux, le 1er mars 1871, contre le traité qui allait arracher leur territoire à la France ? Les signataires y affirmaient leur inaltérable attachement à la patrie dont ils étaient violemment arrachés. « Nos frères d'Alsace et de Lorraine, déclaraient-ils, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France absente de leurs foyers une affection filiale, jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. » Parmi les vingt-sept signatures inscrites au bas de ce document, entre autres celles de Léon Gambetta, je relève les suivantes de députés protestants : E. Teutsch, Kablé, Alfred Koechlin, A. Scheurer-Kestner, Kuss (maire de Strasbourg), A. Tachard, Th. Noblot, Jules Grosjean [1]. A ces noms il faudrait ajouter celui de Gustave Steinheil, l'industriel de Rothau, qui, élu dans les Vosges, tomba gravement malade au moment de partir pour Bordeaux, mais put remplir son mandat de député à l'Assemblée de Ver-

[1] Le rédacteur de la protestation était Jules Grosjean. *Réd.*

sailles jusqu'au jour où la signature du traité de Francfort, qui englobait Le Ban-de-la-Roche dans les territoires cédés à l'Allemagne, le mit dans l'obligation de résigner son mandat, pour ne pas se séparer de ses ouvriers, tout en restant, de coeur, attaché à la France.

La manifestation solennelle des députés alsaciens-lorrains à Bordeaux atteste deux faits importants : 1° l'unanimité des populations représentées dans le serment de fidélité à la France, 2° la communauté d'esprit entre catholiques et protestants et l'oubli de toute distinction confessionnelle en présence de la politique d'annexion de l'Allemagne. Union sacrée dans la douleur, dans la résistance et dans l'espérance.

V

Dans le sermon prononcé à l'Eglise St-Nicolas de Strasbourg, le 26 novembre 1871 et publié sous le titre significatif *L'Alsace en deuil*, en une brochure dont je conserve la 9e édition, M. F. Lichtenberger, assimilant l'état d'âme des Alsaciens-Lorrains séparés de la mère patrie à celui des Israélites captifs exprimé au Ps. CXXXVII, disait : « Nous aussi, nous ne voulons pas être consolés. Il est une tristesse qui ne cédera ni aux rigueurs ni aux bienfaits. Nous dirons à nos vainqueurs : Vous pouvez tout nous prendre ou tout nous donner ; vous pouvez multiplier sur nos têtes les menaces ou faire briller à nos yeux vos promesses séduisantes ; vous pouvez occuper nos champs, vous installer dans nos villes, de force vous asseoir à nos foyers ; vous pouvez relever nos ruines et apporter parmi nous la prospérité et l'ordre, voire même l'abondance et la liberté ; il est un sanctuaire où vous ne pénétrerez pas, c'est notre âme ; il est un bien que vous ne nous ravirez pas et que nous n'échangerions pas contre tous les trésors que vous pourriez nous offrir, c'est notre tristesse. Elle est, dans les dures extrémités où nous sommes réduits, notre seule consolation, car elle est notre dignité et notre force. Nous sommes et resterons invinciblement tristes ; nous pleurons, et nous nous souviendrons. Notre prière montera vers Dieu, ardente et désolée, et nous ne cesserons pas d'espérer. Le deuil, il est vrai, n'est qu'une force morale ; mais la force morale prépare les instruments de l'avenir, et l'on reconnaît les peuples dont les malheurs ne dureront pas à la dignité avec laquelle ils supportent les coups inattendus qui les frappent. Dieu a pitié de ceux qui savent être tristes. Aux exilés

qui suspendent en pleurant leurs harpes aux saules, près des fleuves de Babylone, il envoie les Cyrus de la délivrance, qui les ramènent vers Sion ».

Ce noble et hardi langage, où le prédicateur sait qu'il traduit non seulement sa pensée personnelle, mais aussi celle de son auditoire et de l'Alsace tout entière, résonne tout à la fois comme un défi aux conquérants de jamais assimiler l'âme des vaincus et comme un serment solennel de fidélité à la patrie toujours chère. Et cette fidélité a été, pendant près d'un demi-siècle, le mot d'ordre de tous les enfants des départements alloués par le traité de Francfort à l'empire germanique, qu'ils demeurassent fixés au sol natal ou que, dans l'attente de jours meilleurs, ils se résignassent à émigrer en libre terre française. Parmi ceux-ci le protestantisme s'honore de compter nombre d'officiers et de civils, magistrats, professeurs, industriels, écrivains, sans oublier les milliers de travailleurs obscurs, dont la vie a été un exemple de dignité et de patience dans l'épreuve. On sait que M. Lichtenberger, réfugié à Paris, y fut un des pasteurs de l'Eglise libre, puis professeur et doyen de la Faculté de théologie. Le nom de Jules Siegfried, devenu maire du Havre, député, ministre et mort récemment doyen de la Chambre des députés, ne demeure-t-il pas comme le symbole de la loyauté, de l'indomptable constance des vertus privées et des plus généreuses aspirations de l'âme alsacienne ? Fille d'Alsace aussi, cette éducatrice distinguée, Mme Jules Favre, née Velten, à qui le gouvernement de la République confia la direction de sa nouvelle école normale d'enseignement secondaire des jeunes filles.

Que si nous considérons l'attitude des Alsaciens-Lorrains annexés, nous ne pouvons songer à dénombrer tous ceux des nôtres que la hardiesse de leur résistance à l'autorité teutonne ou l'imprudence de leurs manifestations patriotiques exposèrent aux rigueurs du pouvoir étranger : amendes, emprisonnement, vexations et persécutions de tout genre. L'Alsace nécessa d'envoyer au Reichstag des députés dits protestataires, à cause de leur irréconciliable opposition au régime à elle imposé par le fatal traité. Jean Dollfus, le grand industriel et philanthrope de Mulhouse, fut un de ces députés. Quand l'âge le contraignit de résigner son mandat, il fut, malgré les efforts de l'Administration allemande, remplacé par un autre de nos co-religionnaires, Auguste Lalance, ingénieur. Or, en janvier 1887, en pleine période électorale, celle précisément où il posait sa candidature, un avis confidentiel de l'abbé

Winterer, curé de Mulhouse et député d'Altkirch-Thann, l'informait que Bismarck, voulant à tout prix une nouvelle guerre contre la France, avait fait un plan pour faire croire à l'opinion allemande que le ministre français de la Guerre, le général Boulanger, préparait une agression contre l'Allemagne. Il fallait à tout prix prévenir Paris. Lalance se mit immédiatement en route, s'aboucha secrètement avec trois membres influents de différents groupes parlementaires afin que, d'un commun accord, ils pussent faire tomber le Ministère et, par suite, supprimer le prétexte inventé par Bismark. Le résultat de cette mission fut la chute du général Boulanger. Mais Bismarck, ayant su à qui était dû l'échec de son projet d'agression, se vengea en suscitant à son implacable adversaire de tels ennuis, en menaçant les intérêts de sa maison industrielle de risques si graves, que le patriote, malade, dut renoncer pour un temps à toute activité.

Pas n'est besoin de rappeler que la grande guerre a trouvé les protestants de France prêts aux sacrifices et suscité chez eux le même élan, la même abnégation que chez leurs compatriotes de toute confession religieuse et de toute obédience philisophique. Nous ne prétendons nullement à un monopole quelconque ; nous tenons seulement à ce que nous soient épargnées les défiances injustes comme tout soupçon d'une infamante solidarité avec les produits de la kultur d'outre-Rhin. La belle lettre du vénéré pasteur Ch. Babut au prédicateur de cour Dryander au début des hostilités et la réponse du pasteur allemand suffiraient déjà à marquer l'abîme spirituel et moral qui sépare nos mentalités et religiosités respectives. Enfin le livre d'or de nos héros, le chiffre de nos morts au champ d'honneur sont les témoins irrécusables de notre droit à la confiance et au respect. C'est ce que M. Maurice Barrès a reconnu avec une haute impartialité et proclamé avec une éloquence émue dans son livre sur *Les familles spirituelles de la France*.

« Quelles sont, se demande-t-il, les idées qui semblent les plus puissantes pour vivifier les protestants dans cette guerre ? De quoi se compose leur trésor propre au service de la patrie ? D'abord ils aiment l'Alsace. Un grand nombre d'eux en sont originaires. C'est un fait puissant, qui met dans leur patriotisme un ferment spécial. « Depuis un demi-siècle, me dit un pasteur d'origine alsacienne, nos âmes d'exilés souffrent comme d'une impiété des divisions de notre pays qui prolongeaient les souffrances de l'Alsace et semblaient

même les négliger. » De ce point de vue alsacien, les protestants s'assurent que la cause des alliés est la plus juste pour laquelle on se soit jamais battu. Et cette vérité fait leur second réconfort. Contraints à défendre la liberté de la France, nous luttons du même coup pour la libre respiration des petits peuples. Sans cette certitude, beaucoup de protestants seraient bien troublés et comme paralysés, incapables d'agir. Ils n'auraient pas suivi aisément le drapeau de leur pays dans une guerre d'agression ».

Cette dernière réflexion est fort juste ; nous y insistons, en ajoutant que, même en dehors de nos affinités spirituelles avec nos coreligionnaires alsaciens-lorrains, nos soldats seraient accourus sous le drapeau de la France, parce qu'elle était non la provocatrice, mais la victime d'une perfide agression. Et puisqu'il vient d'être question des liens qui unissent les protestants de tout le territoire français restauré par la victoire des alliés, rappelons, pour conclure, un incident qui caractérise l'esprit de l'Alsace et qui légitime notre fierté de patriotes protestants.

Au mois de juillet 1922, on inaugurait, à Colmar, un monument élevé à la mémoire de Jacques Preiss, un patriote martyr de sa fidélité, mort des mauvais traitements subis en prison allemande. Le ministre remit aussi les insignes de la Légion d'honneur de ce brave à Mlle Clairette Preiss, sa fille. Celle-ci, presque au lendemain de l'armistice, avait été décorée de la Croix de guerre, pour avoir, auprès du cadavre de son père, en présence du pasteur et des nombreux témoins rassemblés dans la chambre mortuaire, manifesté son indignation d'un crime dont les auteurs et complices, Gouvernement et peuple, méritaient châtiment, et pour avoir maintenu ses dires courageux devant le Conseil de guerre, qui les envoya, elle et sa mère, en exil dans la Prusse.

Nous convenons sans peine qu'une telle vaillance, chez une enfant de 15 ans, est chose peu ordinaire, et nous nous garderons de dire que seul le patriotisme peut produire des fruits de ce genre, mais il ne nous déplaît pas que celui-là soit bien à nous.

Admirons ce qui est digne d'admiration, quelle que soit son étiquette, et prenons exemple sur ceux qui, d'une manière quelconque, contribuent à accroître le patrimoine de gloire de notre France, par l'union fraternelle de ses enfants.

H. DRAUSSIN.

PROSÉLYTISME ET MISSION

Nos trois premiers Evangiles rapportent un avertissement de Jésus, dont les disciples auraient fait, d'après la relation de Marc et de Matthieu, une application bizarre : « Gardez-vous, leur disait le Maître, du levain des pharisiens » ! Ils se souviennent alors que, en s'embarquant, ils ont négligé de s'approvisionner de pain. Il leur faut donc en aller acheter, soit en retournant au port d'où ils sont partis, soit en atterrissant ailleurs. Jésus leur recommandait de se méfier. Qui sait si ses adversaires acharnés ne seraient pas hommes à préparer pour lui et pour le siens un mets pernicieux ? Mais non ; Jésus ne songe pas à soupçonner ses adversaires d'intentions homicides ; il n'engage pas ses disciples à se mettre en garde contre des poisons nuisibles au corps : c'est leur santé spirituelle qui seule, ici, le préoccupe, et il s'étonne de leur inintelligence.

La recommandation reste étrange. En se groupant autour de Jésus, ses disciples ne s'étaient-ils pas détachés des pharisiens, soustraits définitivement à leur influence ?

Illusion ! Illusion sans cesse renaissante au cours de l'histoire. A la suite des plus violents bouleversements, révolutions politiques ou réformations religieuses, combien de fois n'a-t-on pas vu se réinstaller tout doucement les abus et les vices que l'on croyait abolis à jamais ! qu'aisément l'ancien esprit, l'ancien levain, furtivement introduit dans la pâte nouvelle, l'a pénétrée et fait lever toute entière ! C'est alors que les témoins, que les artisans peut-être de ces transformations retentissantes ont dû redire à leur façon le mot trivial et énergique : « Plus ça change, plus c'est la même chose », ou s'écrier douloureusement avec l'évêque Grégoire : « Nos espérances ont été déçues, la Révolution n'est guère qu'un changement de nom pour les choses et de fortune pour les personnes ! » Voilà pourquoi ceux qui ont suivi Jésus, tout affranchis qu'ils soient de l'autorité des Pharisiens, doivent se défendre contre l'action secrète de l'esprit pharisaïque agissant obscurément au-dedans, à la manière d'un ferment. S'ils n'y veillent pas avec le plus grand soin, leur vie personnelle, celle de leur association, leur

culte, la religion qu'ils fonderont, « le christianisme », comme on l'appellera plus tard, tout l'ordre de choses né d'une rupture qui aura coûté la vie à leur Maître, sera infectée du virus du pharisaïsme.

Relisez le chapitre 23, de Saint-Matthieu, et dites si les Eglises de la chrétienté ne sont touchées en rien par les terribles invectives qui le remplissent.

***

Je ne me propose pas de faire avec vous cet examen détaillé. Je veux m'occuper d'un seul de ces : *malheur à vous* !... celui du v. 15 : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de l'enfer, deux fois plus que vous.*

En face de cette dénonciation du prosélytisme, que penser de nos efforts missionnaires ? Sont-ils dus à une infiltration ou à une résurrection de pharisaïsme, et le zèle inlassable qui s'y déploie a-t-il été condamné à l'avance par Jésus ? En d'autres termes, Mission et Prosélytisme, est-ce toujours et nécessairement la même chose ?

Qu'est-ce qu'un prosélyte ? Le mot dit parfaitement ce qu'il veut dire. Il dérive d'un verbe grec qui signifie *venir* et d'une préposition dont le sens est *vers*. Un prosélyte est un homme qui est venu à vous, un homme que vous avez détaché d'une institution religieuse pour l'incorporer à la vôtre. Il était, par sa naissance et par son éducation, mettons un boudhiste, un mahométan, un israélite, un païen ; vous avez réussi à faire de lui un chrétien ; ou encore, c'est un catholique devenu, grâce à votre propagande, un protestant, ou un protestant qui a passé au catholicisme.

Il est clair que l'entreprise qui consiste à faire des prosélytes est grosse de dangers, et pour celui qui la tente est pour celui qui en est l'objet. Le premier y a en vue l'intérêt de sa religion, de son église, de sa secte, de son parti. Et sans doute l'égoïsme et l'orgueil collectifs sont plus nobles que l'égoïsme et l'orgueil tout individuels ; ils n'en sont pas moins de l'égoïsme et de l'orgueil. Celui qui s'y abandonne risque très fort de laisser aveugler son esprit et obscurcir sa conscience. Pleinement rassuré parce qu'il ne travaille pas pour son avantage personnel, il se persuade volontiers qu'il lui est permis, ou plutôt qu'il lui est enjoint de ne pas être trop regardant sur le choix des moyens. Pour le succès de la cause sacrée à laquelle il s'est

voué, il lui arrive facilement de manquer à la vérité ou de léser les droits d'autrui. Engagé ainsi dans la voie du fanatisme, quoi d'étonnant s'il y entraîne ceux dont il aura gagné l'adhésion ? On conçoit qu'un néophyte puisse devenir rapidement un fanatique à la seconde puissance (1).

Si donc l'objet de l'oeuvre missionnaire devait être de grossir le nombre des chrétiens, d'annexer au christianisme ou à l'une des confessions de nouvelles provinces, je ne vois pas comment elle échapperait à la sentence prononcée par Jésus contre le prosélytisme. Je n'aperçois pas davantage la réponse que la Mission pourrait alors opposer à l'unique objection qu'elle ait à redouter, à celle que constitue le christianisme lui-même.

On estime (faisons toutes les réserves voulues au sujet d'une statistique générale dont les éléments sont loin de pouvoir être scientifiquement contrôlés) qu'il y a aujourd'hui sur la terre, approximativement un demi-milliard de chrétiens, un milliard et demi de non chrétiens. Est-ce que, *à le prendre en bloc*, le demi-milliard fait preuve, à l'égard du milliard et demi, d'une supériorité morale et religieuse écrasante (2) ? Oserait-il ce demi-milliard, ramassé comme en un homme unique, rendre

(1) Il faut se garder de définir le fanatisme par un excès de zèle. Qui fixera la limite, et peut-on en fixer une ? Pour les braves gens qui défendent avec une douce obstination leurs aises et leur quiétude, tout zèle sera toujours exagéré. Il ne s'agit pas de la quantité, ou du degré, mais de la qualité du zèle. Le fanatisme est détestable non parce qu'il déploie un zèle outré, mais parce que son zèle est borné, aveugle et injuste, sans miséricorde. (Voir dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de F. Lichtenberger (vol. IV), l'excellent petit article de A. Matter, sur le *Fanatisme*. « *Le fanatisme*, y lit-on, *est une déviation de la vie religieuse résultant d'un développement exclusif de la volonté, au détriment de la pensée et du sentiment* ». (Ajoutons en accord avec ce que vient de dire l'auteur lui-même, *et de la conscience*).

(2) Je prie le lecteur de bien vouloir être attentif aux mots que j'ai soulignés. Je n'ai garde d'oublier ce qui fait la gloire du christianisme, tant de vies saintes, tant de pures et grande âmes, à travers tous les âges. Il me plaît de rappeler à ce sujet une phrase de Brunetière, écrite en 1880, à une époque, remarque M. V. Giraud qui la cite dans un article récent sur Anatole France (*Revue des Deux-Mondes*, du 1er décembre 1913), où Brunetière, simple historien et « philosophe », n'avait pas encore pris parti sur la question religieuse. C'était à propos de Diderot Le critique, accordant « en dépit de la vérité de l'histoire », aux adversaires du christianisme et de l'Evangile tout ce qu'ils demandaient, parle ainsi des vies chrétiennes authentiques : « Il n'oublie qu'un point, un seul point, et ce seul point est tout : c'est que, depuis dix-huit cents ans, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ce qu'il y a de plus gracieux comme ce qu'il y a de plus héroïque, ce qu'il y a de plus humble comme ce qu'il y a de plus fier est venu se greffer sur cette tige...»

grâce à Dieu de ce que sa conduite n'a rien de commun avec celle du reste des hommes ? Le voyez-vous, vous qui connaissez un peu son histoire, sa politique, ses moeurs, pouvez-vous vous le représenter se levant à côté du pharisien de la parabole et déclarant à la face de l'univers qu'il ne sait pas, lui non plus, ce que c'est qu'être *ravisseur*, ou *injuste*, ou *adultère*. Est-ce que ce demi-milliard de chrétiens, enfin, sans être parvenu à la perfection, assujetti encore aux infirmités humaines, peut être appelé, pourtant, le sel de la terre et la lumière du monde ?

Imaginez un païen d'esprit éclairé, ouvert aux aspirations généreuses, qui viendrait visiter et étudier sans aucune prévention hostile les pays chrétiens. Je n'essaierai pas de décrire les spectacles hideux qui, successivement ou à la fois, attireront ses regards. Je me borne à un seul. A coup sûr notre visiteur s'étonnera de constater que les pays d'Europe dépensent des sommes colossales pour multiplier sur terre, sur mer, dans l'air, les engins de destruction. Il faut, se dira-t-il, que l'Europe soit menacée d'un effroyable cataclysme ; au-delà des steppes lointaines, des hordes de barbares s'apprêtent à fondre sur elle ; elle est forcée de concentrer toutes ses énergies pour défendre, dans un effort désespéré, avec son existence même et ses biens matériels, sa culture, ses sciences, ses arts, son idéal moral et spirituel.

Il sera vite détrompé. Il apprendra que la menace vient non du dehors, mais du sein même de la civilisation chrétienne. Dans les pays où cette civilisation fleurit, on a bâti des sanctuaires consacrés au même Dieu ; de là monte partout la même prière et les citoyens des nations diverses s'y proclament expressément frères les uns des autres en invoquant ce Dieu unique sous le nom de *Notre Père*. Et chacun de ces peuples s'arme jusqu'à l'épuisement de ses ressources ; pourquoi ? Parce que, à tout instant, il peut être appelé à se jeter sur un de ses voisins, chrétien comme lui, ou à repousser son attaque. Si le jour du carnage vient à luire, ceux des enfants du Dieu des chrétiens qui habitent d'un côté de la frontière disputée, comme ceux qui habitent de l'autre côté, demanderont à ce père commun le succès pour eux-mêmes, l'écrasement des autres ; puis, la guerre finie, les vainqueurs, pieusement, feront éclater avec allégresse leurs *Te Deum* enthousiastes (1). On aura beau expliquer à notre visiteur que ces horribles mêlées font partie de l'ordre voulu par le Dieu de tous ces chrétiens, je ne serais pas

(1). Voir, à la suite de ce discours, le morceau intitulé *Te Deum*, rédigé après la guerre.

surpris que cette explication même achevât de le révolter contre la prétention de la religion chrétienne à se substituer à toutes les religions du globe. Et moi, fils du christianisme, et fils reconnaissant, car rien ne peut me faire oublier ce que je lui dois, j'avoue que si les tentatives missionnaires avaient pour fin de faire des recrues pour le christianisme, je ne me sentirais pas le droit de vous engager à les soutenir. Il n'y a point d'acception de personne devant Dieu, disait Saint Paul à l'encontre d'un certain judaïsme. Le prosélytisme réprouvé par Jésus-Christ n'est pas justifié par le fait que ce sont des chrétiens qui le pratiquent, et au nom même de Jésus-Christ.

***

Mais l'oeuvre missionnaire poursuivie par les disciples de Jésus, s'ils se préservent avec soin du levain contre lequel leur Maître les a prémunis, est tout autre chose que du prosélytisme. Elle ne part pas en conquérant, pour le compte d'une religion, mais en servante, afin de se dépenser au bénéfice de toute créature humaine. Elle ne va pas prendre, elle va répandre. Elle va donner, donner sans arrière-pensée, donner avec un désintéressement absolu. Elle a de quoi donner en effet ! Le christianisme, quelles que soient les erreurs, les violences, les divisions, les infirmités et les forfaits qu'on peut lui reprocher, est en possession d'un inestimable trésor et c'est parce qu'il nous l'a transmis, au prix de quelles fatigues, de quelles souffrances, de quels martyres ! — c'est pour cela que nous lui gardons une gratitude infinie. Ce trésor, c'est, d'un mot, l'Evangile. Et c'est lui, c'est l'Evangile que la Mission, pour autant qu'elle mérite le nom d'évangélique, veut, à son tour, et sans confondre le trésor avec le vase d'argile qui lui sert de véhicule, communiquer à tous les hommes (1).

François Coillard, pendant son dernier voyage en Europe, présidait à Laforce, le 9 juin 1898, la fête du Jubilé cinquantenaire des Asiles John Bost. Là, vous le savez, sont recueillis, à l'abri de la faim, du froid, de l'isolement et des mauvais traitements, les derniers des miséreux, des abandonnés ; là j'ai vu se déployer d'inépuisables richesses de maternelle tendresse en faveur d'idiots, de gâteux, des pires déchets de l'humanité. Témoin, lui aussi, de ces merveilles, le grand missionnaire se

(1) Statuts de la Société des Missions de Paris, article : *La Société des Missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, établie à Paris, a pour but de propager l'Evangile parmi les peuples non chrétiens.*

reporta par la pensée dans les régions zambèziennes auxquelles sa vie était consacrée et il parla en ces termes :

« Un jour, au cours de mes voyages, pendant qu'on préparait mon frugal repas, j'errais dans la forêt et, absorbé par mes propres pensées, je suivais instinctivement un sentier presque effacé. J'aperçus bientôt, cachée dans les arbres, une hutte délabrée, entourée d'une méchante palissade, elle-même en ruines. J'entre dans la cour, c'est la désolation. J'écarte la natte qui fermait la hutte obscure et j'aperçois tout au fond, sur un misérable grabat, une horrible mutilation de forme humaine. C'était une femme, jeune encore, rongée par la lèpre.

« A ma vue, elle poussa un cri de terreur ; puis, rassurée, elle me raconta comment, perdue et abandonnée, elle se traînait, quand elle le pouvait, pour chercher la maigre pitance qu'on lui mettait à quelque distance, sur le sentier.

« Plus tard, à mon retour dans ce pays, je refis ce douloureux pélerinage. Hélas ! l'herbe avait couvert le sentier, la hutte avec la palissade était tombée, la lépreuse n'était plus là, la mort l'avait délivrée et les bêtes féroces s'étaient chargées de sa sépulture...

« Quand aurons-nous, au Zambèze, nous aussi, nos John Bost, nos médecins, nos diaconesses, nos infirmiers et nos asiles ? Cela viendra et d'autres le verront. La charité, sa patrie c'est le ciel, son domaine c'est le monde (1) ».

Réaliser ce rêve ; faire jaillir sur les terres les plus désolées les sources du même et divin amour ; provoquer ce réveil de la conscience, ces défaites de l'égoïsme, ces victoires de l'esprit de dévouement et de sacrifice, toute cette oeuvre de transformation graduelle sujette à des reculs, pleine pourtant d'encouragements (2) ; aider ces intelligences obscures à interpréter leurs propres légendes et à comprendre les aspirations qui s'agitent confusément au fond de leurs âmes ; leur apporter l'Evangile, l'Evangile d'une sainteté parfaite et d'une miséricorde sans bornes, l'Evangile du pardon, de la repentance et de la régénération ; le planter, cet Evangile, dans leurs coeurs et

(1) Edouard Favre : *François Coillard, missionnaire au Zambèze.*

(2) Mises en présence de Jésus-Christ, les consciences endormies dans la satisfaction des passions grossières se réveillent. Le sentiment du péché remplace le contentement béat qu'elles ont d'elles-mêmes. Dans les coeurs terrorisés par les superstitions éclosent la confiance et la foi en un Dieu d'amour et, peu à peu, l'esprit de dévouement et de sacrifice, le véritable esprit de Jésus bannit chez les nouveaux convertis l'égoïsme qui jadis régnait en maître absolu.

Charles Cadier. *Sauvés par la Mission.* (L'oeuvre évangélique chez les Pahouins). *Revue chrétienne*, février 1914.

ainsi dans leur pays, non comme un arbre tout formé, avec les développement que lui ont donné chez nous vingt siècles d'histoire, mais, selon l'image chère à Jésus, comme une semence, afin qu'il germe et s'épanouisse sur un terrain neuf, en formes originales, adaptées aux caractères individuels et aux aptitudes de la race ; certes, une pareille ambition n'est pas opposée à la pensée et à l'intention de Jésus ! Elle est un fruit très authentique au contraire de l'esprit de celui qui a vécu non pour exploiter les services d'autrui, mais pour servir lui-même, et servir jusqu'à mourir ; — non pour s'entourer d'une cour d'arrivés, de bien-pensants, de justes, en les affermissant dans leur bonne opinion d'eux-mêmes tout en ajoutant encore quelque chose à leur excellence, mais pour chercher et sauver les mauvais, les rejetés, les perdus ; — non pour abolir, en Israël, la loi ou les prophètes, en toute âme d'homme et en tout peuple de la terre les clartés morales, mêmes rudimentaires, les notions, mêmes mal définies, du juste et de l'injuste, les pressentiments sacrés, mais pour accomplir, pour parachever les ébauches incertaines et maladroites, pour amener au grand jour et porter à leur plénitude les éléments de vérité que recèle, sous les couches épaisses de l'ignorance, des superstitions et de la dégradation, le coeur des enfants des hommes.

En vérité, la tâche ainsi comprise est digne d'exciter dans tous les coeurs, dans les coeurs jeunes surtout, un généreux enthousiasme. Il est beau de s'y asssocier, et j'ajoute que cela est juste. Quand ce ne serait que pour compenser quelque peu les massacres, les spoliations, les empoisonnements par l'alcool ou par l'opium dont les indigènes ont été victimes du fait de notre Europe chrétienne, nous serions tenus de donner à ces malheureux ce que nous avons de meilleur. Et si c'est un besoin de votre coeur de témoigner votre loyalisme envers le christianisme en faisant quelque chose pour lui, voici un service que vous pouvez lui rendre sans risque de mal faire : lavez-le, non par des apologies impossibles, mais par une courageuse confession et surtout par des actes réparateurs, de tant de crimes de lèse-humanité commis par ses représentants dans le monde.

***

Ce n'est donc pas pour m'amuser à soutenir une gageure, c'est sans ironie aucune que, parti d'un texte qui flétrit le prosélytisme, j'en suis venu à célébrer avec mes frères le dimanche des missions et à réclamer en faveur de l'oeuvre missionnaire, conçue et poursuivie dans l'esprit de l'Evangile, leur sympathie intelligente et leur active collaboration.

(*Dimanche des Missions*, 25 janvier 1914).

LUTHER ET LE ROMANTISME

Dans certains milieux, surtout ceux de l'Action Française, on essaie de discréditer la morale laïque en la déclarant empruntée à Kant et à Luther, à la philosophie allemande et à la théologie protestante, qui ont « reçu un choc terrible du fait de la guerre » (Daudet, A. F., 2- juin 1922). Il ne viendra à l'idée de personne de nier que la pensée de l'Allemagne moderne est apparue sous un jour terrifiant au cours de la guerre. Mais ce qui la caractérise, la déification de l'Etat, n'est inspiré ni par Luther ni par Kant. C'est Frédéric le Grand, un sceptique, qui le premier a fait de l'Etat son idole. C'est Bismarck qui a repris sa tradition. Ce sont Treitschke et ses disciples qui ont exalté l'homme d'Etat pour lequel la fin politique justifie tous les moyens. Cette mentalité remonte à Machiavel et à la conception romaine de l'Etat-Souverain Bien, telle que Mommsen l'a présentée. Cette école a déformé le kantisme, en identifiant l'impératif catégorique avec la consécration absolue au service de l'Etat et avant tout de sa puissance matérielle.

Avant de vouer le protestantisme à la malédiction, il serait bon de se souvenir que cette déification néfaste de l'Etat a exercé son ascendant sur le catholicisme allemand (la Bavière aujourd'hui plus nationaliste que la Prusse !) et sur la libre pensée allemande (le socialisme !) autant que sur le protestantisme de la Prusse. Et il ne serait que juste de se souvenir que le protestantisme très vigoureux des Etats-Unis a produit pendant la guerre l'admirable élan de générosité et de désintéressement qui a poussé l'Amérique à panser les plaies de l'Europe et enfin à mettre toute sa force au service du droit et de la liberté.

Mais Luther et Kant ne sont pas seuls à encourir les foudres des champions de la cause catholique. On ne les nomme guère sans leur adjoindre Rousseau. Kant et Rousseau sont « les dieux des écoles d'Etat » (Maurras, A. F., 21 juin 1922). La morale laïque, « c'est du comprimé Luther-Kant, délayé dans un bouillon à la Rousseau » (Daudet, *ibidem*). « Trois hommes

dominent le monde moderne : Luther, Descartes, Rousseau » (Maritain). (1)

M. Maritain a consacré toute son étude à ces « pères de la conscience moderne « (M. 30), et la phrase dédaigneusement ironique dans laquelle il nous les présente, laisse entrevoir en quelle estime il les tient : « La cellule où Luther a discuté avec le diable, le poêle où Descartes a eu son fameux songe, l'endroit du bois de Vincennes où Jean-Jacques, au pied d'un chêne, a trempé son gilet de pleurs en découvrant la bonté de l'Homme naturel, voilà les lieux où le monde moderne a pris naissance » (35). Luther a étudié dans la cellule d'Erfurt, St-Augustin et St-Paul. Il n'est donc pas très exact de dire qu'il ait discuté avec le diable, encore que ce ne soit pas un reproche pour un homme de Dieu de s'être défendu contre les arguments du diable. La légende des Saints nous en cite bien des exemples !

M. Maritain tient à nous prouver que l'attitude de Luther qui pourtant « regarde la vie comme essentiellement tragique » (M. 40), croit que « l'essence même de notre nature est viciée » par le péché originel (44), et chez qui il faut chercher « la source de l'idée du mal radical » (47), est « la préface de l'optimisme de Rousseau » (33). Il nous semble que M. Maritain est plus près de la vérité en rappelant que « tout un vaste courant de la pensée moderne, qui s'origine à la Renaissance (36), non à Luther, ira dans un sens opposé (à celui que suit Luther),... vers le rationalisme et vers l'optimisme, avec Malebranche, Leibnitz, la philosophie des lumières », et que c'est à cette lignée que se rattache, par un côté de sa pensée, Jean-Jacques (47). Le *rationalisme* du XVIIIe siècle croit à la faculté de l'homme naturel de *conquérir* la vertu par ses propres moyens, l'essence du *romantisme* nous semble être la confiance naïve de Jean-Jacques en la bonté *native* de l'homme naturel. Ce romantisme a engendré toutes les philosophies modernes qui exaltent « la vie », et le naturalisme moderne dont l'idéal est de « vivre sa vie ». Le point de départ du réformateur Luther, au contraire, a été la conviction que de vivre sa vie même fatalement à l'abîme, et qu'une morale laïque, une morale sans Dieu est insuffisante. « Il voit avec cette clarté impitoyable que Dieu donne

(1) V. Jacques Maritain, *Luther et l'avènement du moi.* La Revue universelle, tome XII, n° 19, 1 janv. 1923. Nous citerons souvent cet article typique, en mettant entre parenthèses M et la page où se trouve le passage que nous résumerons ou reproduirons.

la vanité et la perversité qui habitent son coeur d'homme » (32). Il est donc à l'extrême opposé de l'optimisme des rationalistes et moralistes d'une part, du romantisme d'autre part.

D'emblée il semble difficile d'admettre que de ce pessimisme absolu, de ce sentiment tragique du péché ait pu sortir l'optimisme romantique de Rousseau.

Pour M. Maritain le problème est simple : la conviction de Luther que « la concupiscence est invincible » est pour lui synonyme « d'abandon pessimiste à l'animalité » (33). M. Maritain ne semble avoir puisé sa connaissance de Luther que de seconde main. Son Luther est celui du P. Denifle. Nous sommes loin de douter de l'entière sincérité du P. Denifle, mais la science catholique elle-même a abandonné ses positions. Le P. Denifle s'est fourvoyé, et les continuateurs de ses travaux eux-mêmes ont renoncé à nous présenter Luther comme un monstre de corruption, et tout en rejetant sa doctrine comme non conforme à la tradition catholique, ont reconnu la sincérité de sa piété. Car, vraiment, un catholique, un chrétien, un homme religieux, peut-il admettre que des millions de chrétiens et non pas seulement de chrétiens allemands, mais de chrétiens scandinaves et anglo-saxons, et même de sincères patriotes français, aient pu conserver pendant quatre siècles leur respect, leur admiration à un homme dont toute la vie n'aurait été que « colère, calomnie, haine et mensonge, amour de la bière et du vin, obsession de l'ordure et de l'obscénité (M. 34) » ? ! Et ils auraient fait cela sans qu'une autorité quelconque les y obligeât, en toute liberté, et ils continueraient à le faire ? ! Les protestants croient en Christ, et ils peuvent se passer de tout autre initiateur religieux. Ils ont le droit et même le devoir de voir les défaillances, les imperfections, les travers, les défauts même de leurs grands hommes, et ils ne manquent pas de critiquer ce qui mérite de l'être, chez qui que ce soit. Pour leur imputer un aveuglement aussi monumental, ils faut admettre chez eux une aberration mentale séculaire et internationale. La bêtise humaine est grande, mais pourtant elle a des limites, même chez des « hérétiques » !

Que signifie donc chez Luther cette affirmation de la « concupiscence invincible » ? Il le dit et le répète assez souvent pour qu'il soit possible de le comprendre si on veut bien se donner la peine de le lui dire sans préjugés.

Luther a reçu sa formation théologique dans l'école d'Occam. Elle lui enseignait que l'homme est capable de parvenir par ses propres moyens au suprême degré de la perfection, à l'amour

désintéressé de Dieu et d'acquérir ainsi un mérite que la grâce ne fait que compléter. Luther a voulu expérimenter la vérité de cette doctrine (M. 31, 42). Il n'a pas nié que l'homme puisse réaliser la « justice civile », bien méritée aux yeux des hommes. Mais, saisi par la sainteté de Dieu, il sent la distance qui sépare toute vertu, toute « justice » humaine de la perfection divine. Il se sent incapable de bien mériter aux yeux de Dieu. C'est ce qui fait douter de la possibilité du salut, si ce salut doit dépendre de ses mérites.

Mais alors, il fait l'expérience de la grâce. Ce contact avec Dieu, oeuvre de l'initiative souveraine de l'amour divin, a un double effet. Il lui donne la certitude que Dieu n'est pas le Juge, mais le Sauveur des hommes, que le Père céleste traite les hommes comme ses enfants malgré leur état de péché ; et il lui inspire le besoin de réagir contre le péché avec la même énergie avec laquelle Dieu le fait. « Justifié » par le contact avec Dieu, il se reprochera ses imperfections (« le juste commence par s'accuser lui-même », v. M. p. 32) et il les combattra en bon soldat enrôlé dans la milice du Christ (1).

Après avoir désespéré de soi-même, il mettra son espoir en Dieu (2), et c'est la foi qui maintient le contact avec Dieu, la foi que Dieu éveille et fortifie toujours à nouveau dans nos coeurs par l'Evangile, la Parole de Dieu.

On peut constater chez Luther une *expérience* religieuse

(1) M : « Luther cède aux puissances de l'intérêt, il subit la loi de la chair » (34). Luther, *De la liberté du chrétien* (traduction de Cristiani, Paris 1914, p. 57) : « Ainsi, de la foi découle l'amour pour Dieu et de l'amour une ardeur joyeuse et libre pour servir gratuitement le prochain... C'est une haute et noble vie que celle d'un chrétien ! »

(2) Cristiani (Du luthéranisme au protestantisme, Paris, 1911), disciple lui aussi de Denifle, dira tout de même : « Désespoir de soi, espoir en Dieu (!), voilà pour Luther la formule qui résume tout » (p. 18). Maritain : « Se quitte-t-il lui-même, se jette-t-il en Dieu ? Dit-il à son coeur troublé le grand mot d'Augustin : vis fugere a Deo, fuge in Deum ? Il quitte la prière...» (p. 32). « Il place le centre de la vie religieuse non en Dieu, mais dans le moi. » (p. 34). « Il désespère de la *grâce*... il fait acte de renonciation perverse; il renonce à lutter, il déclare que le *culte* est impossible. » — Luther a toujours déclaré que la *victoire absolue* sur le péché est réservée à l'au delà, qu'elle n'est pas de ce monde, que le Christ seul a réalisé ici-bas la perfection absolue. Il y a bien des paradoxes dans sa correspondance et ses propos de table, mais il n'a jamais déclaré que la lutte est impossible.

(p. 31 (1). Mais ce qui, dans cette expérience, l'intéresse, ce n'est pas son moi, son sentiment, c'est l'objet de cette expérience, Dieu (2). Il ne puise pas toute sa connaissance de Dieu exclusivement dans ses émotions religieuses. Celles-ci ne sont pas une illusion pour lui uniquement, puisqu'elles concordent avec la *Révélation objective* de Dieu en Christ et dans l'Evangile. La foi de Luther est vivante puisqu'il sait ce dont il parle. Elle est à l'abri des ébranlements que peuvent provoquer les fluctuations de la vie intérieure, puisqu'elle repose sur un point d'appui extérieur solide, sur le roc de l'Evangile, sur la révélation de Dieu en Christ.

Luther caractérise l'attitude du chrétien avec la formule : « Toujours juste, toujours pécheur, toujours pénitent ». (3). « Toujours juste » (toujours enfant de Dieu), car il a confiance en ce Dieu qui a pris l'initiative de le sauver ; « toujours pécheur », car il est assez sincère pour s'avouer que nul homme n'atteint la perfection ici-bas et que pour cette raison l'humilité convient aux meilleurs ; « toujours pénitent », c'est-à-dire toujours militant, toujours sur la brèche pour combattre le péché en soi et dans le monde, pour réformer notre être et notre entourage jusqu'au jour où Dieu nous appellera à la perfection réservée à l'au-delà.

« La concupiscence est invincible », cette phrase ne signifie donc pas qu'il ne faille point la combattre, mais au contraire que, vu « la grande puissance et l'astuce » de l'adversaire, la vigilance ne doit jamais se relâcher jusqu'à la dernière heure.

Il n'est donc pas exact de reprocher à Luther d'avoir confondu l' « individu », c'est-à-dire l'homme naturel, avec la « personnalité » (M. p. 41). Si « ce qui fait la personnalité, c'est proprement et précisément l'indépendance dominatrice de l'âme spirituelle à l'égard de toute l'imagerie fugace et de toute la machinerie des phénomènes sensibles » (M. 38), il nous semble qu'elle est admirablement dépeinte dans le petit traité *De la liberté du chrétien* : « Le chrétien est un maître libre sur

(1) Elle est mal interprétée par M. Maritain, v. M. p. 36 : « Le luthéranisme n'est pas un système élaboré par Luther, c'est le débordement de l'individualité de Luther... c'est un procédé essentiellement romantique. »

(2) M. p. 31 : « Le moi, dans l'ordre le plus élevé et le plus subtil, devenait pratiquement plus intéressant que Dieu... disposition vicieuse. »

(3) M. p. 33 : « Le ciel s'ouvre. Adieu les tourments et les *remords* ! »

(4) M. p. 35 : « L'immense désastre que la Réforme protestante fut pour l'humanité n'est que l'effet d'une épreuve intérieure qui a tourné mal chez un religieux sans humilité. »

toutes choses et n'est soumis à personne. » (1). Si « la personnalité grandit dans la mesure où l'âme adhère davantage à celui qui seul possède la personnalité au sens parfait de ce mot, étant seul absolument indépendant dans son être et dans son action ». (M. p. 40), Luther est bien de cet avis : « Rien sur la terre et dans le ciel ne peut donner à l'âme la vie, la piété, la liberté et l'esprit chrétien, au dehors du Saint-Evangile, Parole de Dieu, prêchée par le Christ... Nous devons être convaincus que l'âme peut se passer de tout, excepté de la Parole de Dieu, et que, sans elle, tout ne lui servira de rien. Avec elle, rien ne lui manque. Dans la Parole de Dieu, elle peut trouver nourriture, joie, paix, lumière, talent, justice, vérité, sagesse, liberté, tout bien surabondamment. » (2). « C'est pourquoi la seule oeuvre et la seule occupation de tout chrétien devrait être de bien former en soi la Parole et le Christ, d'exercer et de fortifier sa foi. Car aucune autre oeuvre ne peut faire de l'homme un vrai chrétien. » (3). « Le chrétien est tellement élevé par la foi, qu'il est roi spirituel sur toutes choses. » (4). « La domination dont nous parlons est spirituelle ; elle s'exerce même quand le corps est vaincu et opprimé, car tout peut être utile au perfectionnement de notre âme, si bien que la mort et les souffrances même doivent nous servir à acquérir la vie éternelle. » (5). « Un chrétien doit donc, comme le Christ son chef, se suffire pleinement par sa foi, il doit l'augmenter toujours davantage, elle qui lui donne la vie, la piété, le bonheur et tout ce que possède Dieu lui-même. » (6).

Peut-on maintenir cette affirmation : « Ce qu'il (Luther) affranchit, c'est l'individualité matérielle..., c'est l'homme animal » ? (7), Comment alors aurait-il pu se complaire à la pensée des mystiques qui ne veulent que subir l'influence de Dieu (Gott leiden) et qui aspirent à l' « annihilation » de leur moi en Dieu ?

Il est exact que Luther a été un Volontaire (M. 41), que chez

(1) Traduction de Cristiani, p. 27. Il en existe une très belle traduction protestante de Félix Kuhn : Le livre de la Liberté chrétienne. Paris, Fischbacher. Nous citons la traduction de Cristiani dont les lecteurs catholiques ne pourront mettre en doute l'exactitude.

(2) *Ibidem*, p. 29.

(3) *Ibidem*, p. 31.

(4) *Ibidem*, p. 40.

(5) *Ibidem*, p. 41.

(6) *Ibidem*, p. 56.

(7) M .p. 40.

lui la volonté a le primat (42), en quoi il a suivi la tradition scotiste, en conflit séculaire avec le thomisme intellectualiste qui a la prépondérance dans la théologie catholique actuelle. Luther n'a aucune confiance en Aristote, en la philosophie, en le raisonnement (43). Toute science spéculative, toute métaphysique est pour lui un leurre (44).

Nous laissons aux scotistes parmi les théologiens catholiques le soin d'établir si le Thomisme est « *la* philosophie chrétienne », comme le proclame M. Maritain (p. 37) et si le Volontarisme mérite tous les reproches dont l'accable M. Maritain. Il nous semble qu'il n'a jamais été officiellement condamné.

Si, pour Luther, l'énergie de la volonté fait la valeur d'un homme comme elle est l'essence de Dieu, il est loin de prôner la prédominance absolue du sentiment et de l'*Appétit* (42), de « l'appétit concupiscible et surtout de l'appétit irascible » (41), et d'être « le premier grand romantique » (42). Sa doctrine générale sur l'essence viciée de la nature humaine (M. 44), l'en empêchait déjà. Mais si « la pression » des puissances du sentiment... dominée par l'esprit... donne à l'être humain des richesses... affectives incomparables, utilisées elles-mêmes pour la vie de l'esprit » (M. 42), que veut Luther d'autre, sinon la domination totale de toute son affectivité, de toute sa volonté par une volonté plus sainte, plus forte, au service de laquelle il sera heureux de se savoir ?

« Dans le monde spirituel, recevoir d'autrui, c'est d'abord subir sans doute, mais à titre de condition présupposée, et c'est essentiellement agir, se parfaire intérieurement et manifester l'autonomie de ce qui est vraiment vivant », dit M. Maritain (54). Cette « autonomie de la nature spirituelle » est un aspect de la « liberté chrétienne » tant exaltée par Luther.

C'est le contact avec Dieu, inauguré par l'initiative souveraine de sa grâce et réalisé dans la foi, qui donne à l'âme l'indépendance dominatrice à l'égard de tout bien créé, à l'égard du monde entier, et qui, la délivrant de la servitude du moi, de l'appétit, de l'égoïsme grossier et subtil, lui donne l'impulsion de se consacrer entièrement au service de ses frères, de se donner à eux comme Dieu s'est donné à nous, sans se faire illusion sur l'imperfection de toute vie chrétienne ici-bas. Voilà le sens du petit traité de la « liberté chrétienne » qui n'est pas l'avènement du moi, mais de la foi, du « sola fide » et du « soli Deo gloria ».

H. STROHL

(1) De la liberté du chrétien, p. 57.

Calvin a-t-il tenté de ressusciter un mort ?

Il y a longtemps que cette sotte histoire court les sacristies. Nous avons le regret de constater que du nord au midi et à l'est de la France, on retrouve aujourd'hui ce propos, témoin des haines féroces du passé, dans les chaires ou dans les feuilles catholiques qui pullulent dans les provinces.

Rappelons donc à ceux à qui ce bruit revient et qui ne savent qu'y répondre ce que Bayle disait déjà dans son *Dictionnaire* à l'article *Calvin*.

« *Des écrivains de réputation débitent avec tout leur sérieux qu'il (Calvin) voulut faire accroire qu'il ressuscitait les morts.*

« Claude Despence a été sans contredit un habile homme, et l'un des plus illustres ecclésiastiques du XVIe siècle : cependant, il a été assez simple pour se charger du débit de cette mauvaise marchandise. S'il y eût eu en ce temps-là des Missionnaires couteliers ou cordonniers de leur métier, on ne trouverait pas étrange qu'ils eussent diverti la populace les jours de fête, dans les carrefours, par le récit burlesque de ce conte ; mais on ne peut s'étonner assez que des gens graves l'aient voulu publier. Ceux qui ont eu cette faiblesse, ne font pas beaucoup de pitié quand on les voit sous la férule de Théodore de Bèze. Si c'était pour un autre sujet, la censure paraîtrait trop violente (1). »

« Si Calvin eût eu l'aventure dont parle Bolsec dans son chapitre XIII, s'il avait voulu ressusciter un homme qui faisait le mort, et qui se trouva mort effectivement, Baudouin ne l'aurait pas épargné, il lui aurait fait souffrir toutes les morti-

(1) Il faut avouer pourtant que la patience risque parfois d'échapper aux plus paisibles quand ils voient aujourd'hui rapporter comme des faits historiques les mensonges les plus grossiers et les plus mal bâtis. Celui dont nous nous occupons a été forgé de toutes pièces par Bolsec, dans sa *Vie, mort et doctrine de Jean Calvin*, pamphlet d'un apostat publié à Lyon en 1577, aux frais d'un triste évêque d'Epinac. Sur l'indignité de Bolsec, lire l'article qui lui est consacré par Henri Bordier, dans la *France Protestante*, 2e éd.

M. Franklin dont l'indépendance vis-à-vis de Calvin va jusqu'à l'injustice dit dans sa Préface à la *Vie de Calvin*, par Théodore de Bèze, que le pamphlet de Bolsec « n'a aucune valeur historique. »

fications qu'une fourberie aussi criminelle que celle-là aurait méritées. Il n'en a rien dit, ni directement, ni indirectement : concluons que l'historiette n'est qu'un roman ridicule. Bolsec n'en donne pour tout témoin qu'une femme bannie de Genève. C'était, dit-il, la veuve de celui qui avait promis de faire le mort et de revivre à la parole de Calvin !

« Voilà un beau témoin ! On la pouvait juger, on la pouvait condamner par ses paroles. Elle avouait qu'afin d'avoir part aux aumônes de l'Eglise, elle s'était engagée à servir Calvin dans une cause détestable, et qu'elle avait joué la comédie jusqu'à ce que la perte de son mari la contraignit d'éclater. N'était-ce point se reconnaître capable de calomnier Calvin en faveur de ceux qui la paieraient pour cela ?... Un grand nombre d'écrivains se sont parés de cet ornement. Le continuateur de Baronius est de ce nombre. Le Père Labbe a marqué l'année de ce beau prodige... M. Varillon a été assez éclairé pour connaître le ridicule de cette fable ; mais non pas assez hardi pour publier son sentiment. « Voici, dit Bayle, ce que Varillas n'a pas osé publier : « Calvin était bien éloigné d'entreprendre de ressusciter les morts, lui qui soutenait que les vrais miracles étaient tout à fait inutiles après le premier établissement de la religion chrétienne, ou de prêter à usure, puisqu'il se contentait de cent écus de gages pour l'entretien de sa famille ».

Nous regrettons que nombre de prêtres et de folliculaires catholiques continuent à se servir contre Calvin de calomnies usées. Mais Brunetière lui-même a sauvé l'honneur du catholicisme en repoussant dédaigneusement des calomnies indignes d'hommes sérieux. Parlant *autrefois*, à Genève, de Calvin, Brunetière, dont l'attitude anti-protestante était pourtant bien connue, s'exprima ainsi : « Je n'essaverai pas de « rabaisser le caractère de l'œuvre ou d'en diminuer la réelle « grandeur, en rabaissant le caractère de l'homme, ni, si je « l'ose dire, *en le calomniant*. Je le ferai d'autant moins que « j'avouais tout à l'heure qu'on l'a fait plus souvent... Nous « n'avons pas le droit de chercher à sa conversion d'autres « motifs que ceux qui ressortent comme naturellement du « caractère de son œuvre. Puisque ces motifs sont surtout « moraux, — ou de l'ordre moral — *nous n'avons pas le droit « de supposer entre l'enseignement et la personne du réformateur, une contradiction dont rien ne porte historiquement « témoignage.* »

John VIÉNOT.

UNE PRÉSENTATION CATHOLIQUE DE LA RÉFORME ET DES REFORMATEURS

On nous communique un article du Bulletin paroissial de Calonne-Liévin, du 21 juillet 1921 (autographié). On y lit :

Il arrive d'entendre dire : « Le Protestantisme est bien plus large que l'Eglise catholique, et c'est une religion tout de même. » — Oui, mais une religion inventée par Luther, puis agrémentée par Calvin, Zwingle, Henri VIII, etc., mais ce n'est pas la religion de Jésus-Christ. — Jésus a bâti son Eglise sur Pierre,, c'est-à-dire sur le Pape, et le lui a dit, il n'a pas dit qu'il la bâtirait sur Luther, Calvin, etc.

Tout comme Mahomet, qui a formé la religion des Musulmans, Luther, puis Calvin, ont puisé dans l'évangile. Comme tous les autres hérétiques, ils ont dit qu'eux seuls avaient le vrai, le pur évangile. Pour cela, ils se sont séparés de l'Eglise, prenant dans ses dogmes ce qui leur plaisait, rejetant ce qui les gênait. Et voilà comment ils ont établi ce qu'ils ont appelé « la Réforme ».

De preuves de leur mission, ils n'en ont jamais pu donner. Jamais un seul miracle ne vint appuyer la prédication de la soi disant réforme. Calvin essaya de tromper en faisant semblant de ressusciter un nommé Brulle, qui, de complicité avec lui, faisait le mort. Or, Brulle mourut pour de bon au moment même où Calvin lui donnait l'ordre de se lever ! Condamnation du mensonge par Dieu.

Bien mieux, Luther, Calvin, Zwingle, n'enseignaient pas les mêmes choses; l'un disait blanc et l'autre noir ; l'un admettait quatre ou cinq sacrements, l'autre un ou deux. Jamais ils n'ont pu s'entendre sur ce qui était à croire de foi, et, depuis, les protestants ne se sont jamais entendus davantage ; c'est la preuve de la fausseté du protestantisme.

Pis encore : Luther et les autres ont varié, enseignant aujourd'hui une chose, et disant le contraire un an après ; sur l'Eucharistie, par exemple. Or, la vérité est une, elle ne varie pas, ni ne se dédit.

PIERRE PEIROT

Les années d'apprentissage

La source principale de notre étude est une volumineuse liasse de papiers, qui a été conservée dans la maison où vécut et mourut, au milieu du siècle dernier, le fils de Pierre Peirot ; ce dossier ne contient pas moins de 63 sermons composés de 1733 à 1768, des lettres et copies de lettres, un placet au Roi, une longue épître aux fidèles de l'Eglise d'Annonay sur le baptême, des « Notes et Pensées diverses ».

C'est avec ces documents que nous tentons de retracer la vie d'un actif collaborateur d'Antoine Court et d'esquisser la figure d'un des apôtres du Vivarais.

Sur le dernier point, il ne nous vient guère en aide. Les « Pensées diverses », dans lesquelles M. Benoit se réjouissait de trouver un « Journal » ne sont rien autre chose qu'une *tâche*. Pierre Peirot se l'impose alors qu'il a près de 40 ans, persuadé, dit-il, « qu'en écrivant ainsi ses idées, quoique d'une « manière négligée, on acquiert pourtant une certaine faci- « lité de composer, ce qui n'est pas un petit avantage à un « homme appelé à prêcher souvent ». Les « Pensées » ne sont pas des confessions ; l'analyse n'y joue aucun rôle ; la recherche du moi en est absente. Tout au plus pouvons-nous suivre entre les lignes quelque trace des évènements auquel l'auteur est mêlé.

Force nous a donc été de glaner, ça et là, ceux des traits biographiques qui manquent au dossier ; toutefois, avec des renseignements pris à d'autres sources sûres et l'appoint de la tradition orale si vivante encore dans le pays, nous croyons avoir exactement jalonné la longue carrière du pasteur du Désert.

Pierre Peirot est un montagnard. Né le 18 février 1712, à Faussimagne, paroisse de Champclause, en Velay, il descend plus tard des plateaux dans la région du Vivarais qui a formé le département actuel de l'Ardèche. Vivarais et Velay

sont une seule unité dans l'histoire des huguenots du 18e siècle. Peirot sera pasteur des églises du Vivarais et du Velay, délégué sous ce titre aux synodes, le moment venu. (1)

Mais nous le prenons à l'heure, où, vers la dix-huitième année, il est simple prédicant, ancien élève d'une des écoles ambulantes créées par Pierre Durand (1706-1732). (2)

Il évangélise autour de St-Jean-Chambre, dans la région de Vernoux, à laquelle son mariage le liera, quinze ans plus tard, et qui sera son centre d'action.

Il eût été difficile d'en trouver un meilleur. Vernoux est dès la Réforme, et restera sans discontinuer, foncièrement huguenot. Tout favorise ici le Calvinisme : isolement des habitations, propice à l'indépendance individuelle ; assez longs hivers donnant place à la pensée, à la méditation loin de tout contrôle ; travail souvent solitaire aux champs ; — le paysan en tête-à-tête avec lui-même et son Dieu sur son sillon comme le tisseur de Meaux sur son métier ; — vigueur de la race, raisonneuse et de volonté forte. Toute la contrée avoisinante participe de ces mêmes conditions, qui en firent

(1) D'après les procès-verbaux de Surprises d'assemblées, Peirot en 1745, 47, 49 et 50, présida de nombreux cultes dans la région du Chambon de Tence, au bord du Lignon. Signalons l'assemblée du 27 avril 1749 au Vallon de Saières ou la Pierre de la Lune, sur la fougère (5 à 6000 auditeurs), *Archives de l'Hérault*, C. 227, et celle du 22 novembre 1750, au bord du Lignon à 4 ou 500 pas du Moulin de Boyer (sud des Baraques St-Voy), douze dragons partis de Tance à 11 heures du matin entendent leo coup de feu d'une sentinelle. Ils découvrent 6000 assistants réunis depuis 9 heures du matin. En chemin ils avaient arrêté deux femmes catholiques qui allaient vendre des pommes et des chataignes à l'assemblée. Ils virent Peirot en robe, prêchant sous un drap blanc, près d'un bouquet de houx. L'assemblée en voyant les dragons à 3 heures, se lève brusquement (on était à genoux). Les dragons ne traversent pas le Lignon. Ils arrêtent deux personnes qu'on libéra le 22 mars 1751. Ce même jour un jugement condamna le quartier de St-Agrève et de St-Romain le Désert à 1000 ₶ d'amende et 733 ₶ de frais. *Archives de l'Hérault*, C. 230, et enfin dans le *Bulletin de l'Histoire du protestantisme* LIX, 1910, p. 575, on trouve la mention d'un prêche fait au bois de Goutas, près Chalencon, en Vivarais, par Peirot, ministre, dans lequel se trouve avoir été baptisé un Jean Chandier, de Chalencon, qui, selon l'acte baptistaire, serait né le 20 juin 1751.

Aujourd'hui commune de 1000 habitants (tous protestants), dans le canton de Fay le Froid, annexe de la paroisse protestante de Montbuzat Araules (Haute-Loire).

(2) La reconstitution des églises du Vivarais est l'oeuvre de Pierre Durand (exécuté à Montpellier, en 1732). Des synodes s'y tiennent, où les pasteurs sont examinés et reçus. Le 1er synode provincial se tint en Vivarais (1721). Un synode national, (Cévennes, Bas Languedoc, Vivarais, Dauphiné), se réunit les 26 et 27 septembre 1730, à Gamare, près Vernoux.

pendant les guerres de religion et au temps de Richelieu une des citadelles des protestants. On sait que Louis XIII vint en personne vaincre la résistance de Privas. Plus près de Vernoux, à quelques pas de St-Jean-Chambre, une ville importante, Chalencon, à cheval sur un col de la rive gauche de l'Eyrieu, vit détruire de fond en comble son château féodal, qui couronne aujourd'hui d'un amas de ruines un assez pauvre village.

Toutefois, les rigueurs nécessaires qui désarmèrent le parti protestant n'abattirent point l'esprit huguenot. L'esprit continua de vivre ; il se transforma, il s'assagit sans rien perdre de sa flamme. Transformation relativement aisée sous le régime de l'Edit de Nantes, effroyablement ardue quand l'Edit fut révoqué. Après la première stupeur, lorsque les églises commencèrent à renaître, par quel miracle les âmes frémissantes parvinrent-elles à se maîtriser ? Ce fut un dur combat. Dans le canton de Vernoux, les violents faillirent une fois en compromettre l'issue. Nous n'en comprenons que mieux la portée du sage effort qui permit à ce pays, vrai cœur de la région, à la fois de fournir tant de martyrs à la cause de la liberté religieuse et de rester sur le seul terrain du droit de la conscience, sans arrière-pensée d'insurrection politique. Les fidèles surent écouter leurs ministres, se contenir à leur voix, *attendre*, attendre les édits de 1787 et la Révolution. Peirot, nous allons le voir à chaque pas de sa course, sera au milieu de ses ardents compatriotes l'artisan conscient de l'œuvre de longue patience.

Il prêchait depuis trois ans quand il écrivit, en avril 1733, le premier sermon de notre série, sur ce verset du Ps. IV : « Tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont au « temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abon- « dants ». Ces pages révèlent une nature optimiste, partant propre à l'action, et la conviction absolue qu'il n'est de joie que pour ceux qui ont choisi « la bonne part ». Il reviendra souvent sur ce sujet ; il le présente ici sous un titre qui sent bien son 18e siècle : « Le bonheur des gens de bien ». Mais il le traite dans le plus pur esprit de la doctrine chrétienne, demandant ses exemples à l'histoire biblique et à celle des récents martyrs, en particulier de Pierre Durand qu'il montre « secouru par son divin maître... son divin Jésus, pour lequel « il combattait ». La foi du jeune huguenot est, dès lors, assise sur la pierre angulaire.

Ce sermon, dont nous avons l'original et une copie de la main de l'auteur, fut prononcé au Synode régional du 20 mai

1733 et c'est à sa suite que Peirot fut officiellement autorisé à prêcher. La copie porte une note critique datée de mai 1736, note qui montre une vive préoccupation... de l'orthographe et de la correction grammaticale. Le débutant, esprit logique, est surtout choqué des fautes contre la concordance des temps et contre la ponctuation, que le 18e siècle mettait en honneur. Il faut croire qu'en ces trois années ses progrès avaient été marqués. Il allait en faire bien plus et de bien autres encore : Deux mois plus tard, en juillet, le jeune proposant se dirigeait sur Lausanne. Le Synode du 25 avril 1736 l'avait autorisé à partir pour le Séminaire en stipulant que « Peirot ferait ses études à ses frais et qu'à son retour il serait pourvu à ses dépenses par les églises et par les amis qu'elles avaient à l'étranger, si la chose est possible » (1).

Les études

C'est, en effet, hors de chez nous que nos pères étaient contraints de chercher asile et ressources pour les jeunes hommes qui voulaient se préparer à servir les églises sous la Croix. Saumur, Sedan, Montauban avaient disparu en 1685. Le système de destruction qui sévit après par la Révocation ne laissait subsister nul moyen de réunir pour l'étude fût-ce un petit nombre de « candidats ». Les écoles élémentaires formées par Roger pour donner la première instruction ne furent possibles que parce qu'elles étaient ambulantes, comme les assemblées, partant plus aisément clandestines, presque insaisissables. Mais le travail suivi, indispensable pour mener à bien la préparation complète au ministère, ne pouvait s'accommoder de la vie errante, à la merci des battues de la maréchaussée.

Même au-delà des frontières il fallait se cacher, être ignoré du gouvernement de la France. On avait dû renoncer à Genève, trop surveillé, aller à Lausanne pour essayer d'y faire grandir l'embryon d'école dont quelques amis dévoués rêvaient de faire la Faculté de théologie de nos protestants.

Antoine Court, y arrivant en 1729, son vaste plan de restauration des églises dans l'esprit, trouva trois étudiants ; modeste point de départ. En 1754, il dressera la liste des élèves du Séminaire depuis sa fondation et trouvera 90 noms ; une centaine de jeunes Français auront reçu pendant un tiers du siècle l'enseignement des Ruchat, des Salchli, des Polier de

(1) Hugues, *Les Synodes du Désert*, p. 144.

Bottens, des Turrettini, savants et courageux professeurs, aussi prompts à aider ces jeunes disciples de leur bourse que de leur savoir et de la contagion de leurs fortes convictions.

Donc, en 1736, Pierre Peirot vint chercher, auprès de ceux que révéraient tant les étudiants, la science et la confirmation de sa foi. Si nous devons en croire M. Arnaud, il aurait fait le voyage avec Jacques Dunières, dit Lacombe, et Jean Blachon, dit Chataignier, tous deux originaires de St-Agrève, où l'on aurait pris rendez-vous pour gagner la route habituelle par Lyon.

Arrivèrent-ils à destination sans quelques incidents ? Il est probable qu'il en survint — les jeunes prédicants étaient surveillés — mais, toujours sobre de détails sur lui-même, le voyageur n'a songé à nous les narrer nulle part. Quelques alertes, au demeurant, auraient égayé la route ; nos solides montagnards, en pleins rêves de jeunesse, n'étaient pas en humeur de se laisser épouvanter ; objet de contrebande, comme tout religionnaire risquant l'évasion, ils devaient avoir à leur service des finesses de contrebandiers. Au surplus l'époque était favorable : une sécurité relative suivait la persécution de 1726, en attendant celle de 1745.

Nous pouvons nous figurer que la première visite de Peirot fut pour Antoine Court, son maître et ami au cours de leur carrière. Le nouvel arrivant n'était pas sans ressources (1) et les difficultés matérielles de l'existence n'étaient pas forcément, comme avec tant d'autres, le sujet principal de l'entretien. En revanche les interlocuteurs en avaient d'un puissant intérêt à traiter. L'étudiant de 24 ans avait déjà derrière lui six années d'expérience et d'action dans ces montagnes visitées par A. Court en 1713. Nous croyons entendre le restaurateur du protestantisme, arrivé à la maturité, demander avidement à son jeune collaborateur des nouvelles des églises qui lui étaient si chères. Il nous semble que l'entrevue dut être décisive dans les relations entre deux hommes faits pour se pleinement comprendre, et donner au voyageur — exilé volontaire — un réconfort béni après les tristesses du départ et les quelques déceptions de l'arrivée.

Le « Séminaire », à première vue, en réservait aux étudiants que hantait un souvenir maintes fois évoqué : celui de la brillante école de théologie fondée par Duplessis-Mornay, cette Académie de Saumur où l'on voyait jadis accourir et se

(1) L'aisance de Peirot peut être inférée de la décision du Synode quant aux frais de séjour à Lausanne et plus tard de son testament.

grouper autour de Dumoulin, de Jurieu, d'Amyrault, de La Place, une ardente jeunesse venue de Hollande, de Suède, d'Angleterre. Ici, c'était en cachette que les professeurs, dévoués à une tâche obscure, recevaient, au moins au début, quelques rustiques prédicants cévenols.

Les cours finis, rude était la vie sous la perpétuelle menace de voir le moindre mouvement découvert par les espions du Résident de France. Tenus en suspicion par le représentant de leur propre patrie, les séminaristes étaient des sortes « d'indérables » pour les habitants de la ville. Certains furent reçus comme pensionnaires dans quelques familles pieuses ; beaucoup, à peine mis à l'abri de la faim par la modique mensualité qui leur était allouée, eurent fort à souffrir ; et quelques-uns moururent pendant leur séjour ou peu de temps après le retour.

Indemne des privations, Pierre Peirot ne le fut peut-être pas des petits déboires qu'attiraient aux jeunes Languedociens leur tournure et leurs physionomies un peu sauvages. On ne jurerait pas que les nobles familles Lausannoises, qui constituaient une aristocratie légèrement hautaine, ne se soient, comme de ses camarades, égayées des allures campagnardes de notre pasteur du Désert, de ses grosses chaussures ferrées, de son parler de paysan, non encore affiné par le commerce des gens cultivés.

Mais qu'étaient ces minimes froissements auprès de ce qu'il venait chercher à Lausanne, des larges perspectives qu'allaient ouvrir devant lui des hommes éminents ?

On ne saurait trop admirer la clairvoyance de ceux qui créèrent le Séminaire. Les jeunes prédicants avaient du zèle et cet « esprit du Désert » qui était, sinon le goût du martyre, du moins la volonté résolue de l'affronter et de « vivre dangereusement ». Bien peu démentirent leur vocation première. Leurs âmes étaient hautes ; mais leur intelligence était mal armée pour combattre la superstition d'où qu'elle vînt, le catholicisme, la philosophie négative, l'ignorance des fidèles, à laquelle ils participaient.

Les études suivies de Lausanne vont les équiper pour le combat. Grâce à elles, le protestantisme ne sera pas une simple secte, plus ou moins ardente ; il reposera sur le ferme terrain d'une culture générale. La préparation sérieuse de ses minis-

(1) Pour le Séminaire et Court, voir Hugues, II, page 31.

(2) Plus tard, on eut le luxe d'une salle spéciale, étroite et basse, hors de l'Académie, bien entendu.

tres lui permettra d'agir comme un ferment sur la masse, fera de proche en proche du monde protestant une élite, prête à user de la liberté, quand elle sera conquise.

Par un mouvement qui commence dès la Révolution et ne cesse de s'accentuer, cette élite — même appauvrie, amputée de la branche magnifique du Refuge — sera portée au premier rang des professions libérales, du haut commerce, de l'industrie, de la finance, des lettres. De grandes initiatives dans le domaine de la chose publique lui seront dues... Trop d'exemples se présentent à la pensée pour qu'il y ait lieu d'insister.

En se les rappelant, en assistant à ce qu'on pourrait nommer la floraison du protestantisme de France, il sied de songer avec gratitude que la vaillante poussée, si bienfaisante à notre Patrie, fût préparée sourdement, patiemment en cette époque agitée de l'histoire où l'église de nos pères était sous la Croix.

A cette œuvre, Antoine Court initia Peirot, lui en montrant la vaste portée, n'épargnant rien, sans doute, pour gagner à une grande cause « un bon et fidèle serviteur ». L'amitié du restaurateur des Eglises était précieuse pour le collaborateur bien obscur alors, qui était appelé à devenir « un des pasteurs les plus influents du royaume » (1). Elle fut le charme du séjour à Lausanne de Pierre.

Séjour assombri par une perte qu'il ressentit douloureusement ; Morel-Duvernet périt peu de temps avant sa consécration, le 27 juillet 1739. Douze ans plus tard, la blessure de cette séparation n'était pas cicatrisée. « Quelle satisfaction « n'aurais-je pas, lisons-nous dans les Préliminaires des Pen- « sées diverses, si je pouvais lire ce que j'avais entendu dire « à un parent dont je regretterai toujours la perte et dont le « souvenir me fait arroser ce papier de mes larmes. Pourquoi, « ô mort ! m'as-tu privé de ce cher parent qui devait courir « avec moi la même carrière, ou pourquoi ne m'as-tu pas « couché dans le même tombeau ? »

Au moment de la mort de Morel-Duvernet, Pierre Peirot était sur le point de quitter la Suisse, emportant le précieux parchemin qui lui ouvrait la carrière (2).

La prédication

Au moment où Peirot revint à Lausanne et reçut du Synode du 25 juillet 1740, la charge des églises du Vivarais, un calme

1. Daniel Benoit, *L'Eglise sous la Croix*, p. 251.
2. M. Daniel Benoit en cite un long fragment, p. 248, opusc. cité.

relatif règnait en Languedoc. Il en profita pour se mettre en contact direct avec le plus grand nombre des églises qui lui étaient confiées. En 1744, il adressait à A. Court, un rapport sur ses tournées dont le manuscrit est à Genève (Papiers Court) (1).

De cette année 1744 est aussi daté le premier d'entre ceux de ses sermons que nous avons pu classer chronologiquement en toute sûreté (une vingtaine sur les soixante-trois que nous possédons). Beaucoup sont sans date ; un certain nombre n'ont pas été achevés. Le fait aurait de quoi surprendre chez un homme méthodique, minutieux, si l'on ne se reportait aux circonstances. Un pasteur du Désert, dont la tête était mise à prix, avait beaucoup de chances d'être troublé dans son travail. Quand il s'asseyait à sa table et écrivait son exorde, il ne savait guère si on le laisserait arriver à la péroraison. Et puis, avait-il le plus souvent une table, même un toit sur la tête ? La stabilité relative que mit dans l'existence de Peirot son mariage et son installation à l'Horme, ne le garantissait pas des mille dangers et vicissitudes de la persécution. Nous rapporterons plus loin les dires de vieilles gens qui nous le montrent plus d'une fois prisonnier en son propre logis, dans le souterrain où force était de se tenir caché. Quelle force de volonté, quelle puissance de travail ne fallait-il pas pour tenir la plume au milieu des alertes et laisser une œuvre de sermonnaire relativement considérable !

Au fait que les sermons de Peirot nous sont parvenus, pour partie, inachevés, il y aurait une autre explication possible. Les écrivait-il habituellement en entier quand les vicissitudes de la persécution n'y mettaient pas obstacle ? Ou n'en jetait-il sur le papier que le commencement, se fiant pour le reste, après une sérieuse préparation mentale, à l'inspiration du moment ? Cette dernière supposition ne nous paraît pas avoir pour elle la vraisemblance. Rien, dans ces sermons n'annonce une aptitude à l'improvisation. Non peut-être que Peirot ne fût capable de traiter ex-abrupto des sujets qu'il connaissait si bien. Coquerel nous dit quelque part qu'il avait le genre d'éloquence qui agit sur les masses ; et nous ne concevons guère qu'on puisse les entraîner sans quelque spontanéité de parole. Mais s'il improvisait au besoin, comme il est probable, Peirot n'était pas homme à monter en chaire, le plus souvent tout au moins, sans savoir avec précision ce qu'il dirait et comment il le dirait.

Lisait-il ses sermons ? Les apprenait-il par coeur pour les réciter ensuite ? Y mettait-il de l'action ? Faisait-il des gestes ?

(1) Copie à la Bibliothèque de l'Histoire du Protestantisme.

Maniait-il bien sa voix ? Autant de questions que nous sommes contraint, en le regrettant, de laisser sans réponse.

Les sermons de Peirot témoignent d'une connaissance approfondie des Ecritures. Les citations bien amenées abondent. On sent à chaque ligne l'homme qui vit dans une familiarité quotidienne avec le Livre... Il se meut à l'aise dans l'Ancien, comme dans le Nouveau Testament, choisissant d'un doigté sûr, ses textes dans Esdras, Job, Osée, Néhémie, les Proverbes... St-Paul, Luc, Jean,... Mais c'est aux Psaumes qu'il revient avec prédilection et surtout aux Psaumes d'actions de grâces. De même qu'il aime à traiter souvent de la joie du fidèle. Peu d'emprunts sont faits aux paraboles, aux récits des miracles (il y a des exceptions : le sermon sur le bon Samaritain, sur la Résurrection). A plusieurs reprises il puise ses sujets dans les Dix Commandements (Souviens-toi du jour du repos... Tu ne prendras point le nom de l'Eternel ton Dieu en vain) ou bien commente une requête de l'Oraison dominicale (Donne-nous aujourd'hui...).

Il traite peu des dogmes (un sermon sur « le mystère de la Trinité »). Mais l'exposé de la doctrine a toujours une grande netteté qui tient à la culture biblique, à l'assimiliation complète de la substance scripturaire, pour ainsi dire.

La limpidité de la pensée reconnaît aussi une autre cause, que nous croyons trouver dans l'influence de l'atmosphère intellectuelle du temps. Cet homme au clair esprit, au solide bon sens a aiguisé sa raison au contact des philosophes l'alors. L'outil s'y est affiné. Mais loin de l'employer à détruire les idées qui sont à la base de sa vie religieuse, ce huguenot ne s'en sert que pour les garder de ce qui pourrait en compromettre l'intégrité. L'appréhension des ravages que pouvait faire encore le désastreux mysticisme des « inspirés » maintient aussi Peirot dans le sain, le bel équilibre que dénotent ses discours.

Mais voici qui est plus intéressant encore au point de vue de la prédication en général. La suite des sermons constitue une véritable instruction religieuse. En fils authentique de la Réforme, Peirot est attentif à la nécessité de mettre les fidèles en demeure et en mesure de penser par eux-mêmes. Son respect de la conscience individuelle est manifeste et en même temps son désir d'éclairer la conscience et de l'amener, selon le mot de l'apôtre, à la stature d'homme.

Voulant laisser aux âmes qu'il forme à la vie religieuse toute leur indépendance, il s'abstient d'autre part de les séduire, de les ébranler par de trop fréquents appels au sentiment. Ce n'est point que l'émotion soit absente de ces pages, parfois si vi-

brantes au contraire (1). Mais c'est l'émotion qui se peut concilier avec une piété virile, une ferveur grave. Du reste, en ces temps dramatiques, il semble que les gens de forte vie intérieure n'aient guère éprouvé le besoin de dramatiser.

Essayons d'appuyer notre analyse, sur quelques brèves citations de ces longs sermons.

Le premier de la série datée dont nous parlons plus haut a pour texte le v. 34 du ch. XV de Corinthiens I.

« Réveillez-vous pour vivre saintement et ne vous laissez « point aller au péché, car il y en a parmi vous qui ne con- « naissent pas Dieu, je le dis à votre honte ! ». Dans une rude semonce, comme nous n'en entendons pas souvent aujourd'hui, Peirot compare à l'église de Corinthe, celle à laquelle il s'adresse et où il trouve peu de traces d'une vie sainte «... On accourt à « nos assemblées ; la fatigue du chemin, la rigueur de la saison, « la crainte de la persécution n'empêchent point qu'on ne vienne « de toutes parts nous entendre... La multitude nous apporte « des corps, mais l'esprit, le coeur sont aux divertissements, aux « intrigues... la multitude écoute à peu près comme elle écou- « terait une chanson d'amourette... mais de faire l'application « de ce que nous disons, d'en retirer des fruits convenables à la « repentance, c'est à quoi l'on ne pense pas...»

Un sermon de Pentecôte sur les versets 12 et 13 du Ps. 77 met au nombre des « merveilles de l'Eternel » des « faits glorieux » célébrés par le Psalmiste, l'établissement du christianisme « une religion qui combattait les préjugés et les passions des hommes... enseignée par un très petit nombre de personnes et par des personnes sans crédit et sans autorité... sans éloquence ». Merveille de l'Eternel encore que « La bienheureuse Réformation ».

Un *sermon sur le bon sens* avec, pour texte, la belle sentence: « Celui qui acquiert du sens aime son « âme » (Prov. XIX v. 8), fournit un assez bon exemple de la manière de Peirot quand il cherche à mettre une vérité à la portée d'un auditoire peu cultivé. Il définit les termes avec beaucoup de soin ; précaution doublement justifiée dans un pays où le patois était la langue habituelle de la plupart des fidèles. Rien ne lui échappe des difficultés, même toute matérielles qui se dressent entre ses auditeurs et lui.

Plus original, curieux, ingénieux dans les développements est le sermon sur *l'Excellence de l'âme* (Texte : C'est une lampe de

(1) Tous ceux qui ont lu *L'Eglise sous la Croix*, se rappelleront ici le sermon de consécration prononcé au fort de la persécution, (p. 273).

l'Eternel que l'esprit de l'homme ; elle sonde jusqu'aux choses les plus profondes. Prov. XX, 27. Il y a, dans la description des « facultés de l'âme », chères à la philosophie, une sorte d'enthousiasme qui renouvelle cette matière un peu sèche et un très juste discernement des choses propres à frapper des esprits un peu enfantins »... Ce qu'il y a d'admirable dans les facultés « de nos âmes, c'est la facilité agréable et la promptitude étonnante avec lesquelles elles font leurs opérations. La lumière « du soleil traverse une étendue immense avec une vitssse inconcevable pour venir nous éclairer et nos âmes surpassent « néanmoins cette célérité.... En un clin d'oeil, par une seul acte « de notre volonté, nous nous rappelons les événements les plus « reculés... nous nous représentons les choses que nous avons « faites ou que nous avons vues, les personnes que nous avons « connues, les lieux où nous avons été et même ceux où nous ne « fûmes jamais... nous parcourons la terre, nous traversons les « mers, nous nous élançons jusqu'au firmament, jusque dans « les espaces imaginaires. O merveille excellente... ! Par cette « vive lumière de nos entendements nous distinguons la voix « de Dieu de celle des hommes, la Religion venue du Ciel de « celles de la Terre.....» Tout le reste du sermon est plein de verve, nourri de faits, pittoresque. La conclusion est *trouvée*. De ces lampes que sont nos âmes et qui les rend comparables à la lumière du soleil, nous n'avons pas su faire usage. Et la prière finale est une humble confession et un appel au secours divin « pour faire à l'avenir un meilleur usage de nos facultés ».

Peirot aime à terminer par ces résolutions d'application pratique, qui sont parfois fort émouvantes, et auxquelles on sent qu'il associe son auditoire, qu'il le *lie* par une sorte de promesse publique. Ses fins de discours ne sont jamais une vague invocation ; elles visent un résultat précis, un pas en avant dans la spiritualité fait par les fidèles.

Ainsi dans le très beau sermon sur la parole du Christ : « Père, pardonne leur....», le prédicateur convie en ces termes ses frères à une confession des péchés : « Ecoutez donc tous attentivement la déclaration, la confession et la prière que nous « allons faire ». Courte, mais émouvante prière qui se termine par les mots de « pardon », de « réconciliation », chers à ce persécuté.

Peirot — et ce dut être une des raisons de son action comme prédicateur — ne voulait pas d'un auditoire passif. Sans cesse il faisait appel aux forces latentes des âmes : « Réveille-toi, toi qui dors...» Avec simplicité, familiarité, il explique que ce n'est

pas tout de venir à l'Assemblée si on n'a soin de réfléchir « en « se retirant chez soi. Entretenez-vous là-dessus avec vos amis... « Pensez à ce qu'on vous a dit lorsque vous serez tranquille dans « vos maisons... Ce n'est pas encore tout (d'être venu au prêche) « après, lorsqu'on est seul, il faut du silence, du recueillement, « de l'attention ».

Recommandations bien caractéristiques, dans leur bonhomie, non seulement du sens pratique de Peirot, mais de ce que nous appellerons ses aptitudes pédagogiques. Pour lui, il est évident que le prédicateur doit remplir un office d'éducateur de l'esprit et créer des habitudes en même temps qu'élever les âmes à Dieu.

Nous voudrions nous arrêter un moment aux sermons d'actions de grâces qu'il prononce, nous allions dire qu'il entonne comme un hosanah l'ère des persécutions finie. Tout son optimisme, qui jamais ne l'avait abandonné aux heures sombres, se montre ici avec allégresse et prouve combien Peirot par ce côté aussi est de son temps. Mais bien longues sont les pages où il faudrait faire un choix. La longueur, c'est l'écueil pour nous autres modernes (1). S'il n'y a pas de remplissage, il y a beaucoup de redites, de développements trop délayés, comme si l'auteur avait cherché en vain à ramasser sa pensée en quelques mots, à la condenser sous une forme qu'il acceptât lui-même comme définitive. Il cherche, il tâtonne, il revient sur la même idée avec la patience d'un laborieux, d'un consciencieux. Mais le don naturel ou le talent acquis qui apporte à point nommé, comme le balancier la frappe, le mot juste, l'expression heureuse, ce don ou ce talent lui fait défaut.

Et pourtant il y aurait beaucoup à apprendre pour de jeunes pasteurs, dans ces pages animées d'un souffle généreux, pleines de substances, jamais creuses, rarement plates ou banales.

Une rapide, mais curieuse étude serait à faire de ce qu'on appellerait de nos jours *l'écriture* de Peirot, la façon dont manie la langue de son époque cet homme du Désert. Mais elle ne saurait entrer dans le cadre d'un travail auquel on ne demande point de s'étendre aux questions de littérature.

L'influence de la parole du sermonnaire à peu près seule nous importe ; nous croyons qu'elle dut être grande en Vivarais.

(1) Imputons toutefois une part dans ce grave défaut à l'auditoire. Aujourd'hui encore nos paysans du Vivarais ne prisent pas un prédicateur qui a pour qualité principale la brièveté. Ils sont venus de loin pour l'entendre et veulent en avoir pour leur peine.

Les assemblées et les synodes

Nous nous sommes longtemps arrêté, et nous aurons à revenir, sur Peirot prédicateur. Mais laissons un moment la chaire pour le voir concourir à la réorganisation ecclésiastique ; son rôle en ce domaine n'est point négligeable.

Dès l'année qui suit son retour de Lausanne, nous le trouvons modérateur du Synode régional du 12 octobre 1741. Au précédent, il s'était déjà signalé par sa fermeté, avait obtenu, de concert avec Majal, un blâme contre les collectes des particuliers.

Le Synode national de Lédignan (18 août 1744) fait de Peirot son secrétaire. Il avait été sollicité en 42 par les pasteurs et prédicateurs de la province de réunir ce synode pour mettre fin au schisme qui divisait les églises, schisme connu sous le nom d'affaire Boyer. Cette affaire occupa beaucoup Peirot et le dossier en tient une grande place dans ses papiers ; il mit un soin minutieux à l'instruction du procès. Le pasteur du Vivarais voulait qu'une enquête approfondie prévînt « toute contestation et toute chicane ». Tout ce qu'il écrit à ce sujet dénote un vif souci de vérité et de justice et une sollicitude vraiment fraternelle pour le collègue mis en cause, auquel il veut qu'aucun moyen de défense ne soit refusé. « Vous nous « feriez plaisir, écrit-il à Boyer, de nous dire en détail ce que « vous voudriez que l'on fît à votre égard, afin que nous « ayons le temps d'examiner à loisir votre demande et tout ce « qui peut vous innocenter ».

Il prend nonobstant ses sûretés à l'égard de certains partisans de Boyer, d'une bonne foi insuffisamment prouvée, et stipule un engagement de tous à accepter, quelle qu'elle soit la décision du Synode. Cette décision, appuyée sur le jugement de trois arbitres, Antoine Court, Roger et Peirot (1), donna raison à une sage tactique : la réintégration de Boyer mit fin à un très long et très regrettable incident.

Peirot avait insisté pour convoquer, en cette occurence, le plus grand nombre possible de délégués des églises ; il en vint de Normandie, du Poitou, de la Saintonge et de la Guyenne, aussi bien que du Languedoc et du Dauphiné ; de sorte que

(1) Voir Hugues, t. II, p. 138.

(2) Les trois premiers Synodes du Désert, si importants (en 1726, 1727, 1730), ne comptaient pas de représentants de toutes ces provinces. La réponse faite à un appel général montre bien les progrès faits en 14 ans par les églises. Paris, l'Ile de France n'envoyèrent pas de délégués.

le Synode de 44 est le premier qui mérite vraiment le titre de national depuis la longue interruption de 66 ans intervenue en 1683 (2).

L'assemblée allait se séparer quand se répandit la nouvelle de la maladie de Louis XV. Dans la prière finale, le secrétaire du Synode, après des actions de grâce pour l'union rétablie entre les fidèles, implora « la guérison du Roi et la victoire de ses armes ». La publicité du Synode tenu dans le Bas-Languedoc, l'enthousiasme qu'il est dit avoir excité parmi les populations donnèrent du retentissement à cette déclaration spontanée de loyalisme.

Elle ne désarma point le pouvoir royal et ses intendants. On était à quelques mois d'une formidable reprise des mesures de rigueur. La manifestation de Lédignan exaspéra les haines du clergé (1) et fit concevoir de nouvelles alarmes à la Cour. Décidément, l'adversaire que l'on croyait avoir abattu se relevait. Les ordonnances du 1er et du 18 février parurent. La persécution se déchaîna.

Nulle part elle ne fut plus implacable qu'en Vivarais, ne frappa de plus pures et plus nobles victimes.

L'année 1745, qui apportait à Peirot la joie de fonder son foyer, lui réservait de douloureuses émotions et des perplexités qu'il est aisé de deviner malgré son silence. Majal, arrêté à St-Agrève, est conduit à Vernoux, au milieu des protestations passionnées de toute une contrée qui ne compte guère que des religionnaires. La maison fortifiée de la Vérune, où on enferme le ministre, voit accourir des troupes de paysans armés pour le délivrer. Les hommes les plus sages s'émeuvent. La révolte gronde dans tous les cœurs. En aucun, certes, la douleur et l'indignation ne doivent parler plus haut que dans celui de Pierre Peirot ; il aimait tendrement ce jeune collègue de 26 ans, l'avait vu grandir tout près, sur ce petit bien de l'Uba, dont on lui donnait couramment le nom Majal des Ubas (2), avait stimulé peut-être sa vocation. Mais un devoir supérieur à toutes les affections commandait : il fallait à tout prix calmer les esprits, prévenir les collisions sanglantes. On sait qu'elles ne purent être entièrement évitées et que les combats firent beaucoup de victimes, donnant tragiquement raison à l'attitude prise par le pasteur du Vivarais.

(1) Preuve en soit l'invention du prétendu édit de tolérance mis sur le compte de Roger. Voir Hugues, t. II, p. 185.

(2) « Des Ubas » ou « De l'Uba », désigne dans la contrée des terres ou des maisons avec exposition au Nord. Telle était l'orientation de la propriété des Majal.

Peu après vint le tour de Ranc, jeune comme Desubas et du vétéran Roger. Le souvenir de leur martyre est indissolublement lié à ce verset 5 du Ps. 118, « La voici l'heureuse journée qui répond à notre désir », que Peirot aimait à annoncer dans les assemblées et qui est resté un chant de prédilection dans nos temples de l'Ardèche.

Quelque accalmie venue, le 5e synode national put se réunir en septembre 1748 et Peirot en fut le modérateur. L'assemblée s'occupa principalement de la *préparation des pasteurs*, rendue plus urgente que jamais par le relèvement graduel des églises. On vota une adresse de remerciements à Antoine Court, si puissant auprès d'amis éminents du Séminaire de Lausanne. Le soin de rédiger l'adresse fut confié au modérateur ; il accompagna l'envoi d'une lettre personnelle à Court, non moins intéressante que la pièce officielle. Nous nous abstenons de les citer, pouvant renvoyer à la publication qui en a été faite dans les *Lettres de Rabaut* (1). Les discussions du Synode portèrent aussi sur un autre sujet important : *Les baptêmes* : L'assemblée se montra intransigeante, fit prévoir aux *moyenneurs* des peines graves au cas où ils persisteraient dans la voie des concessions aux exigences de l'église romaine (2).

Les évènements ne devaient point aider à donner force de loi aux décisions synodales. Guignard de St-Priest inaugura, sur ces entrefaites, son administration par une nouvelle persécution de nature à épouvanter les timides.

Quand les rigueurs cessèrent, le Synode de 56, qui eut encore Peirot pour modérateur, reprit la question des baptêmes, ne changea rien aux solutions précédemment adoptées. En 1760, Peirot la porta sur un point déterminé du Vivarais en adressant des lettres aux fidèles d'une église, naguère très florissante, mais au sein de laquelle s'étaient produites de fâcheuses défaillances. Dans les « *Lettres à Messieurs les Protestants d'Annonay* » véritable *Epître aux Annonéens*, écrites en une langue d'une belle tenue, Pierre Peirot découvre la fermeté d'une pensée énoncée sur le ton décidé d'autorité que pouvait prendre le pasteur arrivé à la pleine maturité (il avait alors 48 ans). Coquerel, dans sa très riche histoire du Désert, en donne l'appréciation suivante : « Nos pièces... (P. Peirot)...

(1) A. Dardier, I, p. 366.

(2) Il n'est pas surprenant qu'il y ait eu dans les églises des tergiversations : Les synodes mêmes n'en furent pas exempts ; celui de 1718 avait déclaré bon le baptême romain, celui de 1750 exclut de la participation à la Sainte-Cène ceux qui s'y soumettraient pour leurs enfants.

nous ont offert de la plume et de la main du pasteur Pierre Peirot trois cahiers formant neuf lettres pastorales aux protestants de la ville d'Annonay, au sujet du baptême de leurs enfants dans l'église romaine. Ces lettres sont un ouvrage considérable, où la question est traitée sous toutes ses faces. Elles ont perdu toute application aujourd'hui, à cause de l'évidence même de la thèse ; mais elles sont encore instructives à lire à cause de la logique de l'auteur et surtout à cause de la discussion des prétextes que les gens portés aux accommodements offraient à leurs pasteurs. C'est la réfutation la plus victorieuse du système des gallicans et des jansénistes de Louis XV... » (Coquerel, t. II, p. 504).

Peirot attaque de front « une lâche complaisance, une timidité inexcusable ». Ce n'est pas la première fois que le pasteur du Désert fait entendre ces remontrances. « Quelques-uns — nous leur rendons justice — poussés par leur conscience » y ont obtempéré. Mais « ce ne fut pas le plus grand nombre. « Vous ne pouvez le contester : pour la plupart... vous trou- « vâtes trop sévère la morale que nous vous prêchions ; le « joug de la discipline à laquelle nous voulions vous assujettir « vous parut un fardeau insupportable, sans doute parce qu'il « s'appesantissait sur des actions qui vous mettent à couvert « du feu de la persécution ». Nous sommes ici au cœur même de la question, si brûlante encore en 1760. Refuser de présenter leurs enfants au baptême catholique, c'était pour les protestants s'offrir en cible aux pires coups. Grande était la tentation de se mettre à l'abri par une formalité sur laquelle on ferait à part soi des réserves. Mais Peirot n'admet pas la restriction mentale, ni que « quelques prières accompagnées « de certaines marques de repentance » puissent laver d'un mensonge. Dans un récent passé il a été « inflexible, montrant qu'il fallait absolument opter. Pendant plusieurs années, les Annonéens ont été privés de la Cène. Est-ce pour les humilier, pour les affliger que leur pasteur la leur a refusée ? « Nous sommes bien éloignés d'une telle pensée ».

Et dans une très belle page, frémissante d'émotion et d'humaine tendresse, Peirot laisse percer la douleur que lui infligent ceux qu'il brûle de ramener dans la voie droite : « Nous donnerions volontiers ce que nous avons de meilleur « pour le salut de vos âmes. Vous êtes nos compatriotes, vous « êtes nos frères, vous êtes une partie des rachetés du Seigneur. « vous êtes une partie du troupeau que la divine Providence « commit à nos soins... Nous déplorons souvent votre misé-

« rable état... état auquel réduit l'esprit injuste et cruel qui « veut dominer sur les consciences qui, connues de Dieu seul, « ne relèvent aussi que de lui seul. Nous cherchons souvent « les moyens de concilier la pratique de votre devoir avec « votre tranquillité présente... Mais si nous ne le pouvons, « nous ne balançons pas dans le choix... Le devoir mérite la « préférence... Vivement persuadé de l'obligation étroite où « nous sommes de n'agir jamais, dans les choses sacrées, « contre notre conviction intérieure, pas même pour éviter les « plus grands maux, nous avons résolu plus d'une fois de « vous écrire pour vous alléguer les raisons sur lesquelles nous « nous fondons ».

Ces raisons, Peirot les développe avec une ampleur et une force de dialectique qui font de ces 65 pages un traité complet sur le baptême et sa signification dans l'Eglise réformée et dans la romaine. Raisons tout intellectuelles et morales. Pas une fois l'auteur ne fait état, pour convaincre les destinataires, du fait que l'étau qui les étreignit se desserre, que la persécution s'éloigne. On sent, au contraire, qu'il ne perd point de vue ce qu'il peut encore coûter de rompre avec « le mensonge, l'hypocrisie, la dissimulation condamnée par l'Ecriture Sainte » ; il écrit en 1760 : et l'échafaud est encore à dresser pour Calas, pour Rochette, pour les trois frères Grenier (1).

Nous n'hésitons pas à voir dans les lettres pastorales sur le baptême ce que Peirot a produit de meilleur. Elles mettent en lumière ses solides qualités d'esprit : aptitude à suivre le développement logique d'une idée, facilité à l'illustrer, comme on dirait aujourd'hui, par des exemples qui témoignent de lectures étendues et variées, fermeté dans les conclusions... Mais le cœur du pasteur du Désert y parle aussi, un cœur pur et fervent, inaltérable comme le diamant en quelque creuset qu'il soit jeté, inaccessible au mensonge et à toute lâcheté, même sous la forme atténuée de faiblesse pour ceux qu'il aime. C'est une âme vraiment, fièrement huguenote qui vit entre les lignes d'un accent pathétique, souvent éloquent, du vieux manuscrit d'il y a 140 ans.

Les lettres à MM. les protestants de la ville d'Annonay sont d'une belle écriture lisible et ferme ; elles sont signées à double, par des initiales et en toutes lettres, et contresignées par Alexandre Vernet et Jean Blachon. L'exemplaire que nous

(1) Voir à l'appendice une lettre sur le supplice des frères Grenier.

avons entre les mains est sans doute la copie que conserva Peirot en envoyant l'original à Annonay.

Une curieuse note intitulée « *Sentiment de Peirot sur la discipline* » est à signaler ici. Raturée, mal écrite, cette note doit être une *préparation*, peut-être en vue du Synode de 48 ; elle est postérieure au Synode de 44, car elle contient une allusion à l'affaire Boyer, à « l'affreuse division qui a pensé amener la destruction de la religion dans cette belle province ». La discipline préoccupe Peirot ; il faut qu'il s'en explique avec lui-même. La forme est hésitante, mais laisse transparaître cependant, avec la rectitude de jugement déjà remarquée dans ses écrits, d'autres qualités encore : le sens du relatif, de l'opportunité, voire de la souplesse dans les rapports avec les hommes. Il est grand dommage que l'auteur n'ait pas eu le loisir de traiter de ces « fondements de la discipline » qu'il voudrait exposer. Nous sommes ici, en effet, au centre même de la pensée qui dirige l'action des restaurateurs du protestantisme.

Les pasteurs n'avaient pas charge alors de la seule vie religieuse des fidèles commis à leurs soins. Avec la tâche spirituelle, ils en menaient de front une autre qu'on pourrait appeler politique. Il fallait gouverner les églises, les unir entr'elles, prévenir ou combattre les divisions, tenir compte de la juste liberté de tous et cependant former un faisceau de toutes les forces en faisant accepter une discipline commune.

Nous venons de voir comment Peirot entendait la *politique intérieure*, si l'on peut ainsi parler.

Mais il y avait aussi le département des *affaires extérieures*, c'est-à-dire les rapports avec les pouvoirs établis, Parlements, Intendants, Commandants, le Gouvernement du Roi, « La Cour » suivant l'expression du temps.

L'attitude du pasteur des églises du Vivarais fut toujours et sans défaillance — témoins les évènements de Vernoux — nettement loyaliste. Telle était d'ailleurs l'attitude générale du protestantisme, bien méritoire à garder en face d'un pouvoir discrétionnaire qui appuyait ses actes sur la fiction *qu'il n'y avait plus dans le Royaume de religionnaires*, d'obstinés confesseurs d'une « religion qui déplaisait au Roi ».

Toutefois, le loyalisme de Peirot n'était nullement passif, ne consistait pas à taire la vérité, à tout endurer sans plaintes. La vérité, les protestants du Vivarais la disent sans ambages dans un placet au Roi, de 1756, trouvé dans nos papiers (1).

(1) Voir à l'apupendice le texte complet de cette pièce inédite.

« Notre état, Sire, est des plus déplorables. Nous souffrons « depuis près de soixante-dix ans toutes les rigueurs de la « persécution la plus cruelle sans voir l'adoucissement à nos « maux ; au contraire, nous ne voions devant qu'un avenir « encore plus effrayant, qu'un enchaînement de malheurs ex- « trêmes et sans nombre, si votre sagesse ne les prévient ; « et cela sans avoir jamais donné lieu à tant de mauvais « traitements ». Il faut lire en entier cette noble supplique qui demande justice et ne promet aucune capitulation. Elle venait à l'appui des démarches commencées quelques années auparavant par Paul Rabaut (Lettre à Le Nain de 1746, Mémoire de plaintes (début de 1747) remis à Le Nain pour être transmis à la Cour). La grande persécution était intervenue depuis. La politique protestante n'avait pas varié. Le placet de 1756 nous montre le Vivarais s'associant fermement à cette politique dont il accentue les lignes générales. Notre dossier contient aussi un projet de lettre sur les Déclarations en retard pour le paiement du 20e. Tout détail avait son prix ; à propos de tout, on prévenait prudemment le soupçon de résistance à l'autorité, fût-ce fiscale. Payer comme tout le monde devait du reste paraître facile aux malheureux protestants sur les quels pleuvaient les amendes.

Une déclaration solennelle de loyalisme trouva place encore dans les délibérations du dernier Synode national du Désert (1763) dont Paul Rabaut fut le modérateur et Pierre Peirot le modérateur adjoint. L'assemblée emprunta les propres paroles de Daillé au Synode de 1659 pour « faire connaître, « nous dit le pasteur A. Borrel (1), sa constante persévérance « dans les sentiments d'amour, de respect, de fidélité et « d'obéissance qu'elle devait au Roi ».

La session du Synode de 1763 fut moins longue que celle du Synode de Loudun. Néanmoins, pendant les dix jours qu'elle dura, de multiples questions furent traitées. Nous ne sommes pas en mesure de dire quelle part prit aux délibérations le modérateur adjoint ; il n'a consigné nulle part ses allocutions, s'il en prononça. Toujours il lui sembla suffisant que la tâche fût faite, sans nécessité de dire quels ouvriers s'y étaient le plus employés. (*A suivre*).

---

(1) Dans son excellente brochure : *Actes des Synodes nationaux de* 1726 à 1763 (Nîmes, 1847).

ICI ET LA

Des Pasteurs,
Des Evangélistes,
Des Instituteurs,
pour notre Protestantisme

L'Institut de Glay ne veut pas remplir les colonnes des journaux religieux de cris d'appel et de supplications. Ouvert à tout jeune protestant qui veut faire, dans un milieu chrétien, des études sérieuses, il a la fière ambition d'assurer sa marche normale par le produit des pensions de ses élèves, malgré la modicité des prix qu'il demande. Si l'on considère, en effet, que tout l'enseignement est donné dans la maison même par des professeurs qui consacrent tout leur temps aux élèves, que tous les frais sont compris dans le prix de pension, on conviendra que les sommes de 2.000 et 2.250 francs que nous demandons (suivant l'âge) pour dix mois d'études, sont plus que modestes. Mais on comprendra aussi que nous ne puissions faire de concessions sur les chiffres établis.

Pourtant l'Institut de Glay est sollicité de s'intéresser à des jeunes gens auxquels leur situation de fortune ne permet pas de payer ces prix, si modiques qu'ils soient. Créé il y a 100 ans pour venir en aide à des jeunes gens qui, ayant au cœur une vocation sérieuse, ne peuvent payer leurs frais d'études, l'Institut ne veut pas être infidèle à sa noble tradition : il veut pouvoir accorder encore des bourses à des candidats au ministère pastoral ou à la tâche d'instituteurs dans les écoles protestantes. Pour lui permettre de réaliser ce programme, l'Institut a reçu déjà plusieurs parts de bourse, mais il a accordé cette année *treize mille francs* de bourses. Encore avons-nous eu le chagrin de voir un jeune homme se retirer de la carrière pastorale parce que nous ne pouvions transformer en bourse complète la demi-bourse que nous lui offrions.

Si les Eglises veulent trouver toujours les conducteurs spirituels dont elles ont besoin, ne vont-elles pas nous aider à les préparer ? Les bourses données par l'Institut ne peuvent être accordées qu'à de futurs pasteurs, évangélistes et instituteurs. Donner à l'Institut de Glay ce n'est donc pas seulement aider à vivre une œuvre centenaire qui a repris un nouvel essor, — c'est préparer pour l'Eglise de demain des serviteurs fidèles.

Qui donc, parmi ceux qui le peuvent, ne voudrait tendre une main secourable à des jeunes gens qui sont prêts à donner leur vie pour le service de Dieu ? Et qui ne voit les riches conséquences que peut avoir dans l'avenir, pour le triomphe de l'Evangile, le geste généreux que nous sollicitons des lecteurs de ce journal ?

L'on va gémissant sur la rareté des vocations pastorales.... nous sommes bien placés pour répondre : « Il y a encore des vocations, mais encouragez-les ! »

Les dons pour les bourses sont reçus avec reconnaissance par le Directeur soussigné. (Compte de chèques postaux Dijon 58-75).

R. RITZ,

Pasteur, directeur de l'Institut de Glay (Doubs).

A TRAVERS LES REVUES

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE (Lausanne. Imprimerie Coopérative *La Concorde*, 4, rue des Jumelles. Abonnement : Suisse, 14 fr. ; France et Belgique, 12 fr. ; Union postale, 17 fr. Le n° 4 fr. 50. Nouvelle série. Tome X).

Le canton de Vaud vient de célébrer, en 1923, le second centenaire de la mort du célèbre major Davel, qui périt sur l'échafaud de Vidy, près Lausanne, pour avoir essayé de soustraire son pays natal à la seigneurie de LL. EE. de Berne. Les Vaudois ont toujours considéré Davel comme un martyr de la liberté ; ils lui ont élevé des statues, ils l'ont exalté dans leurs chants, ils en font une de leurs gloires nationales les plus pures. Mais ce n'est pas seulement l'homme politique qui est intéressant chez l'infortuné instigateur de la prise d'armes qui aboutit à la lamentable conclusion que l'on sait. Davel était une âme extrêmement religieuse et son cas pose un problème que M. le professeur Vuilleumier, aussi compétent en matière d'histoire religieuse qu'en matière d'exégèse hébraïque, s'est efforcé de résoudre dans un mémoire qu'il a lu à la *Société Vaudoise de Théologie*, le 26 septembre 1922, en une séance solennelle tenue à la mémoire de Davel dans sa propre patrie, à Cully. On trouvera cette captivante étude dans le dernier cahier de la *Revue de Lausanne* (N 45. Octobre-Décembre 1922) et l'on admirera avec quelle sagacité l'auteur examine la délicate question de psychologie religieuse que posent les révélations dont le pieux officier se disait favorisé. Dans quelle catégorie d'*illuminés* convient-il de le ranger ? M. Vuilleumier s'est demandé s'il n'y aurait pas eu quelques rapports entre Davel et les *inspirés* cévenoles que la rigueur des Edits de Louis XV avait obligés de se réfugier en Suisse au début de XVIIIe siècle. On a supposé que la mystérieuse personne, d'origine étrangère, qui avait annoncé à Davel « qu'il était réservé à de grandes choses » et lui avait même « administré une sorte d'onction

comme marque symbolique de son élection providentielle, « était du nombre de ceux et de celles que *leurs voix* » avaient jetés dans le parti de l'insurrection. Mais les documents font défaut qui permettraient d'établir le fait avec une exactitude suffisante. Des prophètes du Désert, M. Vuilleumier préfère remonter aux prophètes d'Israel. Il voit, dans le martyr de Vidy, un émule de ces grands serviteurs de Dieu qui tonnent contre les prêtres et les rois et sont les organes de la justice divine plus encore que les annonciateurs de sa grâce. La piété de Davel, remarque M. Vuilleumier, est plus théocentrique que christocentrique ; elle relève de l'Ancien Testament beaucoup plus que du Nouveau. Ce n'est pas un *piétiste*, ce serait plutôt un *puritain* que le malheureux officier vaudois. Son livre de chant était le livre des Psaumes ; il y avait en lui de l'Abraham, du Daniel et du Gédéon. « Militaire en tout et partout, attentif et fidèle à la consigne, il s'est levé à la voix de son commandant en chef, l'Eternel des armées, et il est allé de l'avant sans bien se rendre compte de ce qu'il avait mis du sien dans l'exécution de l'ordre qu'il était persuadé d'avoir reçu ». Telle est la judicieuse conclusion de M. Vuilleumier à la quelle nous n'ajouterons aucun autre commentaire que le témoignage de Vinet, qui était l'administrateur passionné du major Davel : « Folie ou non, quiconque ayant suivi dans leurs cours cette vie et cette entreprise, verra Davel, avec sa douceur angélique, monter sur son glorieux échafaud, sentira son cœur profondément remué, et, pour employer une expression de Froissard, « s'en ira l'adorer de pitié ».

J.-E. Neel.

LES LIVRES

Les terrasses de Lourmarin. Lyon, imprimerie des « Terrasses », 1922. Prix : 1 fr. 50 le fascicule.

Noël Vesper. I. *L'inquiétude démocratique*, 56 p.
» III. *L'intempérance théologique*, 47 p.

I. On se demande à quel besoin répond cette publication dans un moment de telle cherté typographique. Elle permet d'admirer la virtuosité verbale et stylistique de ses auteurs, leur facilité à développer des lieux communs, leur ingéniosité à prolonger des discussions peu urgentes. On n'en voit pas l'utilité pratique. La première brochure tisse un dialogue remarquablement dilué entre l'Ingénu et le Pervers, dans lequel on chercherait en vain une idée vraiment neuve ou au moins exprimée en termes originaux. Parfois une jolie broderie sur un thème archi-connu : p. 28, sur la peur de ne paraître jamais assez avancé ; p. 33 : « vous donnez des droits à l'homme, mais vous les négligez en chaque homme ». P. 37 : « Votre fureur, c'est l'égalité, et rien ne sécrète autant de fiel et ne soulève autant de bile... de la liberté, vous n'avez jamais qu'un sens négatif. » Et ainsi de suite. C'est un aimable et facile bavardage.

III. Ici, la tendance voilée de la série se révèle déjà plus clairement. Le Pervers devient le Catholique, l'Ingénu le Protestant, qui n'a guère qu'à écouter les explications de son partenaire et à servir de plastron à son éloquence. On devine la pauvreté théologique du plaidoyer du Pervers, inutile d'y insister. Les vrais arguments, qui iraient seuls au fond du débat, brillent naturellement par leur absence, insoupçonnée d'ailleurs du brillant avocat. Deux passages seulement sont à noter : P. 13, on rapporte les paroles qui ont dû être prononcées sur la tombe d'une petite fille de 3 à 4 ans et qui constituent, si elles sont authentiques, un nouveau monument, à ajouter à tant d'autres, de bêtises contemporaine : « Dors en paix, mon enfant, tu reposes dans une terre bien républicaine ». Après tout, quelque village méridional a bien pu entendre ces propos immortels. L'autre passage, p. 25, nous donne le fond de la pensée de l'auteur, qui demande une représentation à type multiple : familiale, c'est-à-dire *dynastique* ; communale et régionaliste ; professionnelle, etc. Voilà les Etats généraux réclamés par l'*Action Française* et les Camelots du Roi. Améliorez les hommes et vous n'aurez pas besoin d'améliorer la Constitution ; Tant que l'autre réforme ne sera pas faite, la deuxième sera vaine.

R. Laurent Vibert. II. *Le sophisme de la compétence*, 35 p.
» IV. *Le sophisme parlementaire*, 32 p.

II. « Le sophisme de la compétence aboutit fatalement à la mise en coupe réglée de l'Etat par la puissance financière » dont « l'oppression n'est que cynisme, calculs médiocres, sans art, sans beauté. La finance étant par nature internationale, ce ne sont même pas de purs Français qui sont les maîtres, et les mots d'ordre impitoyables, suivis par l'opinion, puisque toute la presse est tributaire des puissances d'argent, viennent de je ne sais quels points mystérieux du monde où s'laborent, pour le plus grand profit de conseils d'administration anonymes, nos pitoyables destinées » (p. 27). Voilà qui est assez bien tapé et, hélas, nullement exagéré. Nous en sentons les preuves tous les jours depuis la guerre. L'esquisse du rôle du ministre (p. 13), n'est pas mal tracée non plus, ni celle du rôle de l'Administration (p. 16), qui, « si elle n'avait par le sentiment que les services professionnels, pèsent peu auprès des services électoraux », ne mériterait pas « la moitié des reproches qu'on lui adresse ». Voyez aussi la psychologie de ses réformes (p. 17), et celle du ministre « compétent » (p. 25), qui metra tout simplement la puissance de l'Etat au service d'une industrie privée ». Car « l'esprit humain — et

particulièrement le français fournit sans peine d'excellents arguments de raison à l'intérêt personnel quand il est en jeu ». Enfin, *lest not leart*, p. 34 : « Dégoûté des politiciens de profession, le peuple français s'est donné sans le savoir, un nouveau maître, l'Or ».

IV. Le sophisme parlementaire est d'affecter de croire que la France est représentée par les députés. En réalité, le département qui a cru « envoyer au Parlement le délégué de ses opinions o ude ses intérêts a permis au consortiums des cotoniers des pétroles d'y avoir un avocat-conseil du plus haut prix » (p. 9). La royauté représentait la France « en face des délégués innombrables des Français. Louis XIV a affirmé : L'Etat, c'est moi ! Cela veut dire simplement : C'est moi qui représente la France en tant qu'Etat. » (p. 26). Nous voilà renseignés sur le but où l'on veut nous mener. A côté de cela, nous trouvons des réflexions très justes : « L'Administration, bien que sans chef, continue de maintenir la souveraineté de l'Etat. Mais elle est battue en brèche, tous les jours et en toutes questions, par les intérêts privés » (p. 29). Et p. 30 : « Les fabricants et les métallurgistes, les pétroliers et ceux qui vivent de la betterave ou de la vigne, les terrassiers et les tisseurs, sont, par leurs délégués, les maîtres de ces maîtres pitoyables (nos députés), dont la bonne volonté échoue devant ces coalitions. »

Ce fascicule nous donne ainsi (p. 15), une vague indication sur le titre général du recueil : Les Terrasses de Lourmarin. Enfin, p. 31, l. 7, lire : Qu'on *m'*entende bien.

Les deux fascicules suivants (V et VI), traiteront de l'*Impasse métaphysique* et du *Sophisme de l'Internationale*.

Henri Robert, ancien bâtonnier. **Les Grands Procès de l'Histoire** *(deuxième série)*. — La Marquise de Brinvilliers. — L'affaire du Collier. — Le procès de Charlotte Corday. — Le procès de Madame Roland. — L'affaire Lafarge. — Un volume sur beau papier, illustré de 49 gravures, 7 fr. 50 ; Payot, 106, boul. Saint-Germain, Paris.

Le Bâtonnier Henri-Robert publie la seconde série des *Grands Procès de l'Histoire*.

Le premier volume, paru l'an dernier, a obtenu le plus vif succès.

Ce nouveau livre retrouvera la faveur du public.

L'auteur évoque, en des raccourcis saisissants des drames judiciaires qui ont passionné la Cour et la Ville.

Voici la terrible figure de la marquise de Brinvilliers, l'Empoisonneuse — le procès du collier qui ébranla la monarchie et fut la préface de la Révolution, — puis aux heures sanglantes de la Révolution deux touchantes figures de femmes : Charlotte Corday et Manon Roland.

Le livre se termine par une étude remarquable sur Madame Lafarge dont l'innocence ou la culpabilité sont encore discutées quatre-vingts ans après le verdict de condamnation.

L'Apocalypse, par Paul-Louis Couchoud. In-8° de 138 p. Editions Bossard. Paris, 1922

C'est ici une publication de luxe qui sera recherchée des bibliophiles, autant sinon plus que du théologisme. Les 155 premiers exemplaires, divisés eux-mêmes en deux séries et soigneusement numérotés sont d'un prix que les seuls amateurs voudront consacrer à cet opuscule. Ils en apprécieront, comme il convient, la beauté typographique et l'ornementation très spéciale par laquelle le dessinateur Cosyns s'est efforcé de rendre sur bois, la principales figures de l'Apocalypse, mais seront moins satisfaits de la verdeur de certaines expressions chères à Brantian. Quant à l'oeuvre elle-même, qui comprend une introduction (p. 5 à 45) et une traduction (p. 49 à 134), nous n'en retiendrons que les deux idées suivantes relatives l'une à la forme, l'autre au contenu du poème sacré. La première, c'est que le ou les auteurs ont composé leur oeuvre à la manière hébraïque, c'est-à-dire en observant le parallélisme des idées, répétées généralement deux fois sous formes différentes, comme c'est le cas très apparent dans le livre des Proverbes. La seconde, c'est que l'Apocalypse est composée de deux écrits de même forme, mais de provenance différente, l'un étant manifestement une oeuvre prise légèrement retouchée, l'autre une oeuvre chrétienne qui doit dater de l'époque de Domitien (81 à 96). C'est affaire aux exégètes d'examiner les conclusions de M. Couchoud en matière de critique sacrée. Mais ses lecteurs de moindre érudition ne liront pas sans intérêt le commentaire qu'il nous donne des grandioses visions du prophète de

J.-E. N.

CHRONIQUE

Reprise du travail. — En Algérie. — Notes et impressions. — La victoire de M. Poincaré. — Approbations lointaines. — Au hasard des rencontres. — Un groupe de Hollandais. — Le 25e anniversaire du couronnement de la reine Wilhelmine. — La politique intérieure. — Singuliers symptômes. — Un article de M. Louis Bertrand. — Heures d'attente.

J'ai laissé délibérément se reposer la *Revue* pendant six mois. Il fallait laisser se reconstituer les ressources et se refaire les forces épuisées. C'est fait. L'heure du travail est revenue et nos lecteurs s'apercevront bientôt, je l'espère, que la fatigue est vaincue et que le bon combat en commun recommence.

Si quelque chose pouvait m'encourager à reprendre fermement le labeur, c'est le voyage de large aération que je viens de faire en Algérie. J'en rapporte des impressions que je crois bon, utile peut-être, de communiquer.

Tous ceux qui aiment la France devraient songer davantage à l'Algérie. Je le dis pour m'humilier moi-même car j'ai découvert bien tard, ce beau, ce magnifique pays, plus grand que la France même et plein d'avenir, si nous savons le préparer.

Certes — et que ceci soit à la décharge de tous les Français qui ignorent l'Algérie, entre la mère-patrie et la France nord-africaine, il y a le double obstacle de la distance et de la mer, et tout le monde n'est plus assez jeune pour s'offrir, moyennant 50 francs, un passage Marseille-Alger sur le pont, sans couchettes, quitte à être mouillé par les embruns, glacé la nuit et réveillé au matin par les tuyaux d'arrosage... Je l'ai fait dans des conditions meilleures, mais qui portent tout de même à la réflexion. Une mer douce et calme, des flots qui nous ménagent et qui ne rendent malades que ceux qui le veulent bien, des flots dont la cime argentée parle pourtant à notre cœur et réveillent dans la mémoire des souvenirs endormis.

Et les flots bleus que rien ne limite et n'arrête
S'écrient en agitant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu.

Dans la nuit pourtant, je suis réveillé par le hululement des sirènes. Je descends de ma couchette et monte sur le pont. La mer est toujours calme, mais nous glissons dans un brouillard épais. Il faut éviter les rencontres. C'est pourquoi les sirènes font entendre sans arrêt leur bruit peu harmonieux. Précaution utile, car bientôt j'aperçois des feux qui se dirigent sur notre flanc. Mais notre bateau les dépasse et l'on n'entend plus sur la mer profonde que le crissement des vagues coupées par la proue et de minute en minute le cri avertisseur.

On évoque alors l'incident possible, la rencontre sur une mer qui a, ici, de 2.500 à 3.000 mètres de profondeur. Cela parle à l'imagination, sans lui plaire. Qu'est-ce que l'homme en face des forces prodigieuses de la nature. On l'a vu dans la catastrophe du Japon... un rien fragile en un moment détruit. Oui — mais l'esprit est-il lié aux destinées du corps ? Il n'est pas raisonnable de le penser et le mot de Pascal reste éternellement vrai : « l'homme est plus grand que ce qui le tue »... C'est ainsi que le soleil de la foi finit par dissiper les brouillards qui viennent parfois obscurcir notre route ici-bas.

Sur notre chemin mobile les étoiles ont aussi reparu, le brouillard s'est dissipé et voici Alger la blanche qui apparaît à nos yeux ravis ; voici des mains amies qui saluent du rivage et nous prenons pied sur une terre vaguement connue par des renseignements d'école ou de lecture.

Rien de plus ennuyeux que le récit d'un voyage que l'on n'a pas fait soi-même. J'épargnerai au lecteur les détails du mien. D'autre part, si l'on veut élargir son horizon sans faire le tour du monde, il est très instructif de recueillir les témoignages et les réflexions de ceux qui ont eu le privilège de voir des choses ignorées de nous. Nous espérons donc que les quelques constatations apportées ici pourront présenter quelque intérêt.

En quinze jours, je n'ai pas vu l'Algérie malgré les 1800 kilomètres parcourus grâce à une amicale et inlassable complaisance, mais enfin d'Alger à Bougie et à Djidjelli, à Sétif, à Constantine, à Djemila, à Michelet, à Fort-National, j'ai traversé la petite et la grande Kabylie, et j'ai rencontré en chemin des spectacles ou des paysages qui sont aussi beaux que ce que l'on peut voir de plus beau sur notre terre ronde. Le charme d'Alger, la richesse de la Mitidja, l'aspect sauvage et primitif de la Kabylie, Bougie et son port, les chemins en corniche creusés dans le roc, la route si variée de Bougie à Djidjelli, avec ses visions de pourpre et d'or, ses colorations changeantes, puis au retour vers Sétif, les gorges du Chaabet avec leurs tunnels

sur route faisant office de parapluie, c'est-à-dire empêchant le voyageur d'être inondé par les eaux tombant du rocher, en haut de la rude montée, l'air des hauteurs, la vision des hauts plateaux dénudés en cette saison, où l'on n'aperçoit pas un arbre, où l'on chemine parmi des champs très fertiles que la récolte enlevée a comme rendus tristes et monotones, Sétif avec son marché arabe, ses maisons modernes, Aïn Arnat avec la petite colonie protestante qui y habite, Djemila l'antique *Cuiculum*, fondée par Trajan, dont les ruines imposantes attestent encore la grandeur romaine, Constantine, ville unique au monde, à ce que je crois, par le pittoresque de sa situation hardie, par les gorges du Rummel intelligemment mises à la portée du voyageur le plus prudent.

Puis, après un séjour très instructif à Sétif, le retour sur Alger, avec le détour du col de Tirourda, à 1800 mètres au-dessus de la mer, abordé par un chemin fantastique qui n'est accessible que cinq mois de l'année environ ; Michelet, nid de verdure inattendue, dominant des villages kabyles plantés sur les crêtes ardues, sur les pics les plus difficiles d'accès, Tizi-Ouzou, d'où l'on peut contempler les hauteurs que l'on est heureux d'avoir descendues sans accrocs, Alger enfin de nouveau, avec son mélange attrayant de charme oriental et de vie européenne intense : il suffit d'avoir vu tout cela pour avoir les yeux remplis des scènes les plus variées, les plus étranges, et l'esprit préoccupé des soucis qui n'abandonnent jamais un homme digne de ce nom.

Notons seulement quelques réflexions.

Si l'on veut du pittoresque, du nouveau pour l'Européen, l'Algérie en offre à foison. Tels ces chameaux qui se découpent au loin sur la ligne d'horizon en une vision de rêve, où ces femmes du désert lavant de l'orge et du blé au *Bir-Rou-Mada*, près de la ferme de M. Emile Ryf. Tandis que l'une d'elles retient les chiens assez hargneux, l'autre tire de l'eau du puits et la verse dans un récipient étrange fait d'une peau de mouton. Je n'oublierai pas non plus la ferme-modèle de M. Rénald Régis, à Gherazla, avec son entourage sauvage de rochers dénudés ou de terres ravinées, tandis que les terrains de la ferme elle-même ne demandent qu'à produire pourvu que le ciel ou la main de l'homme leur fournissent un peu d'eau...

Mais on ne vit pas de pittoresque, on vit de son travail ou de celui des autres.

Or ce qui m'a frappé dans ce rapide voyage, c'est la paresse arabe. Y a-t-il des Arabes qui travaillent ? Oui, et je mets ceux-

là hors de cause. Mais ils ont de trop nombreux compatriotes drapés fièrement dans leurs burnous en loques qui traînent le long des routes ou qui surtout passent des journées entières sur des nattes, dehors quand il fait beau, à boire leur café oriental. Paresseux et sales, couverts de poux et de puces, traînant dans la poussière des vêtements sordides. On sent que pour eux, le temps n'est rien. Sur une piste, à une trentaine de kilomètres de Sétif, nous avons rencontré un arabe conduisant trois oies qui ne se pressaient pas d'aller vers leur destinée... A ma question, mon guide répond : « Il conduit ces oies à Sétif. Il y arrivera ce soir. Il les vendra demain 25 francs pièce — puis il vivra des semaines, peut-être des mois, sur les 75 francs ainsi réunis... » Cette race m'a paru dégénérée, maladive... ses enfants sont chétifs, pâlis, avec des yeux et des visages peu agréables à voir, même par ceux qui aiment le plus les enfants. Cette race disparaîtra, si nous ne parvenons pas à la relever et à l'assainir. Le rôle imposé à la femme est un des indices les plus graves de la corruption du corps social arabe. Sur toutes les routes, on rencontrera des arabes assis pieds ballants, sur de petits ânes..., derrière, à quelque distance, pour marquer son respect du maître, cheminent à pied la femme ou les femmes plus chargées encore que les pauvres baudets. Abîmée tout jeune, la femme arabe, a trop généralement, le rôle d'une bête de somme à laquelle l'homme préférera son fusil ou son cheval.

Pourra-t-on changer ces moeurs et celles auxquelles je ne puis faire, ici, qu'une allusion ?

C'est là le problème, et il est extrêmement difficile à résoudre. Car, entre l'Arabe et nous, — il y a l'obstacle de la langue et celui, plus grand encore, des préjugés incroyables dans lesquels il est nourri dès l'enfance.

On se dit, tout naturellement, il faut refaire l'Arabe — par l'école. Si elle est dirigée dans l'esprit arabe, elle fera plus de mal que de bien et c'est le reproche que j'ai maintes fois entendu faire à certains gouverneurs généraux qui, dans un esprit de générosité imprudente, ont ouvert des écoles, des écoles supérieures mêmes où l'on voit surtout, dit-on, se développer et se renforcer la haine et le mépris du « roumi », de l'étranger, du Français.

Dans l'état actuel, l'Arabe est instruit par son « taleb », une sorte de maître d'école d'une situation sociale inférieure à celle de l'indigène. Ignorant et sale, il apprend aux enfants quelques versets du Koran et c'est à peu près tout. Il nourrit

l'enfant de préjugés, de superstitions et la crise sociale se renouvelle à chaque génération. Il n'y a pas de progrès d'une génération à l'autre. Entrez dans une maison arabe placée tout à côté d'une ferme européenne, vous trouverez la première bâtie comme au temps des aïeux, sans cheminée et sans air. J'ai pénétré dans un de ces intérieurs. Quatre femmes, neuf enfants grouillaient autour d'un feu où se préparait le « couscous ». La fumée sortait comme elle pouvait par la porte. Cette immobilité dans la routine est inquiétante. Il est vrai que chez nous, dans le fond de la Bretagne et ailleurs, il y a encore de malpropres taudis. Mais ce n'est plus aussi général — et peu à peu l'air et l'hygiène font leur apparition.

Pourra-t-on ouvrir une fenêtre sur le monde arabe et y pénétrer par là ? C'est toute la question.

Naturellement, ces difficultés n'ont pas échappé aux hommes du pouvoir. Il y a eu de beaux exposés de situation, des études et des essais nombreux de réalisation. Il faut reconnaître que la tâche des administrateurs de ce grand pays n'est pas facile — d'autant plus qu'au problème arabe se joint le problème des étrangers, italiens, espagnols, maltais, suisses... Il y a les colons, anciens ou nouveaux, qui forts des expériences faites, se plaignent parfois de n'être pas assez écoutés. Comment gouverner entre les intérêts divers, entre les arabophiles qui sacrifieraient volontiers les colons à leurs idées théoriques, et les arabophobes qui ne voient dans l'arabe que le paresseux menteur et voleur — alors qu'il y a certainement une partie de la population arabe qui échappe à cette classification.

Des Français établis en Algérie, m'ont dit : avec l'arabe, il faut être juste et bon, et cela réussit — d'autres pensent qu'on n'obtiendra rien par la douceur... (1).

On comprend l'embarras des gouverneurs généraux envoyés de France pour régir un pays qu'ils ignorent généralement. Il faudrait leur laisser du temps pour se rendre compte, pour étudier par eux-mêmes — or, à peine sont-ils au courant du pays, des hommes et des choses, — qu'on les remplace, et les tâtonnements recommencent. « Donnez-nous des gouverneurs

(1) « Faire profiter de notre culture intellectuelle, qui nous a coûté très cher en argent et en hommes, c'est faire ce qui se doit. » — « Développer leurs besoins matériels et intellectuels, leur imposer strictement tout ce qui dépasse leur entendement actuel en fait d'hygiène et d'égalité des sexes, et surtout se dire que ce n'est ni par la douceur, ni par les chatteries, ni par la petite politique de clocher qu'on détruira le péril indigène. »
Van Gennep, *En Algérie*, p. 190, 192.

généraux plus stables » — je crois que ce voeu est général. De même, je n'ai entendu dire que du bien du gouverneur-général actuel, M. Th. Steeg. Il ne promet pas ce qu'il ne peut pas tenir, il étudie par lui-même, et puis, il se déplace, il a trouvé le moyen de visiter plusieurs fois l'immense domaine confié pour un temps à sa direction, voilà ce que j'ai entendu répéter dans les milieux les plus différents.

Le laisser-aller de l'arabe, son fatalisme paresseux, m'ont frappé. Mais, par contre, il ne faut pas oublier de relever l'admirable effort du soldat, de l'ingénieur, du colon, qui ont fait l'Algérie actuelle. Ce qui reste à faire est immense — mais ce qui a été fait ne l'est pas moins. Et c'est un encouragement. L'Arabe intelligent sent bien que la France a apporté dans ce pays l'ordre, la sécurité et la prospérité. Le plus obtus, devant les merveilles qui l'étonnent, le téléphone, l'aéroplane, dira : « Il n'y a qu'une chose que le Français ne peut pas vaincre, c'est la mort. » Espérons que ce mot sera prophétique et que la France vaincra l'inertie arabe, qu'elle disciplinera pour son bien l'intelligence et l'activité kabyle et qu'un jour viendra où la France africaine ne se distinguera plus guère de la mère-patrie que par ce qui échappe aux volontés humaines.

Les pessimistes en matière de progrès ont toujours tort. Ainsi, après m'être souvent dit : Quand ce peuple sera devenu travailleur comme nos paysans, quand ses gourbis et ses tentes seront transformées en villages propres et avenants... quel pays ça sera... Eh bien, j'ai vu une maison kabyle propre, des Kabyles propres... Il est vrai que c'était une maison de Kabyles chrétiens. Ils sont encore très rares... Les liens sociaux qui relient les Kabyles les uns aux autres, rendent une « conversion » au christianisme psychologiquement très difficile et pratiquement très dangereuse. Le cas cependant s'est rencontré à Tizi-Ouzou, grâce au missionnaire M. Rolland.

C'est à Tizi-Ouzou que, sur une table d'hôtel, j'appris la fin de la résistance passive et la victoire de M. Poincaré. En dehors de toute politique intérieure — chacun est libre d'avoir et de préférer la sienne — on peut, on doit se réjouir profondément d'un pareil résultat. L'avenir non seulement de la France mais de l'Europe et du monde y est intéressé. On peut bien le dire, cette crise était dangereuse. La résistance allemande, taquine et brutale à la fois, pouvait irriter outre mesure, porter aux représailles exagérées et nous faire faire figure de persécuteur devant nos amis du second degré. Or, il me semble que M. Poincaré a passé à travers ces obstacles avec une réelle maî-

trise de soi et des autres. Il a dû beaucoup parler et il l'a toujours fait avec tact de sorte que ces difficultés l'ont grandi au lieu de l'user. Cette opinion est la mienne, mais j'ai été heureux de la recueillir souvent en Algérie et spécialement de la bouche de M. L. Bellon, membre de la Chambre de commerce de Sétif-Bougie. C'est que de loin, on juge parfois mieux des choses, on n'a pas les yeux emplis de la poussière des querelles politiques. Voilà, par exemple, M. Massey, premier ministre de la Nouvelle-Zélande. On l'interroge sur la politique européenne et il répond nettement :

« On estime en Nouvelle-Zélande que l'Allemagne doit payer ce qu'il faut qu'elle paye. La Nouvelle-Zélande approuve la France et est enchantée que la situation actuelle démontre que l'atitude de la France à l'égard de l'Allemagne est ferme et juste. J'ai parcouru les régions dévastées de France ; je connais les sentiments de la France, je sais ce qui lui est dû. Elle n'a pas trop demandé. Elle n'a fait qu'exiger ce à quoi elle a droit et l'obtiendra. »

Et quand la France aura obtenu son droit, on verra qu'elle n'est pas devenue la nation impérialiste qu'on a voulu dire, on verra qu'elle n'a pas perdu sa générosité native, qu'elle est fermée aux haines inexpiables, qu'elle a profité des leçons de la guerre et qu'elle ne demande qu'à être en Europe l'auxiliaire de la Paix.

D'ici là, il faut laisser tomber encore un peu de poussière.

Ainsi, sur le *Gouverneur général Chanzy*, le beau bateau qui me ramenait d'Algérie, un groupe de voyageurs attirait l'attention par une conversation coupée de *ia*... On les croyait allemands et personne ne songeait à leur montrer des figures renfrognées. On disait seulement : « Nous, Français, nous aurions encore un peu attendu... » Je tiens cependant à rectifier l'erreur de mes interlocuteurs : « Ce sont leur dis-je, des Hollandais... » Et, en effet, j'appris que nos voisins formaient la famille d'un médecin de Rotterdam, qui profitait de ses vacances pour se reposer et s'instruire en voyageant. J'ignore ce qu'il aura conclu de son voyage, mais j'ai pu lui parler, en toute sincérité, des sentiments de la France pour son pays et pour la Reine qui vient de célébrer le 25e anniversaire de son couronnement. Les protestants français qui voient en elle la digne descendante de Coligny et de Guillaume le Taciturne, s'intéressent particulièrement à elle, pour sa personne même, la dignité parfaite de sa vie et parce qu'elle représente à leurs yeux un pays qui fut de tout temps une généreuse maison de refuge pour les persécutés.

Et nous voilà au seuil de l'hiver, en face des tâches reprises. Elles sont diverses et lourdes.

On peut dire à M. Poincaré : « Bien taillé — maintenant, il faut recoudre. »

Les succès de la politique extérieure ne peuvent nous faire oublier les soucis du dedans et ces élections de 1924 dont il serait bien difficile de dire ce qu'elles seront et amèneront. A ne considérer que quelques couches de la population, il semble bien que le vent de réaction provoqué par la guerre et les excès de paroles de communistes pressés, souffle encore sur toute une partie de notre bourgeoisie cultivée. Les hommes politiques vivent surtout dans le présent, ils sont entraînés par leurs intérêts et leurs soucis immédiats et il leur arrive d'être complètement surpris par des événements dont les causes étaient pourtant depuis longtemps visibles à d'autres. Qui sait si nous ne sommes pas sur un pareil chemin ? Nous assistons aujourd'hui à de curieuses et inquiétantes « restaurations », qui peuvent en préparer d'autres... Voici un historien distingué, informé, M. Romier, assez habile pour tirer de l'histoire du XVIe siècle, une véritable apologie de Catherine de Medicis et des Guises ! Et n'oublions pas M. Louis Bertrand, grand favori des muses académiques, historien complaisant d'un Saint-Augustin de commande qui s'attache dans un volume qui a fait quelque bruit à la réhabilitation de Louis XIV: Ce fut pour lui un grand roi, plus grand qu'on ne l'a jamais dit.... Il n'eut qu'un tort, celui d'avoir eu des médecins qui n'avaient pas su trouver chez lui son ver rongeur, le *ténia*. Et cette apologie hardie sort de détails peu ragoûtants tirés des mémoires des messieurs Purgon du XVIIe siècle. En fait, s'il y eut un roi médiocre et surfait, ce fut bien l'auteur de la Révocation à qui ses médecins et ses confesseurs pouvaient tout faire avaler pourvu qu'il s'agît de lui-même, de sa « gloire », ou de sa précieuse santé. Michelet l'a marqué à jamais et Lavisse a confirmé par les seules études qu'il ait personnellement poussées... Les soutiens du régime finiront-ils par s'inquiéter de tous ces coups de scie sur leurs sièges.

Les couches profondes du peuple ne révèlent leur pensée que lors des grandes consultations nationales. Attendons les élections de 1924 pour savoir jusqu'où l'oeuvre de réaction a contaminé déjà l'ensemble de la nation. John VIÉNOT

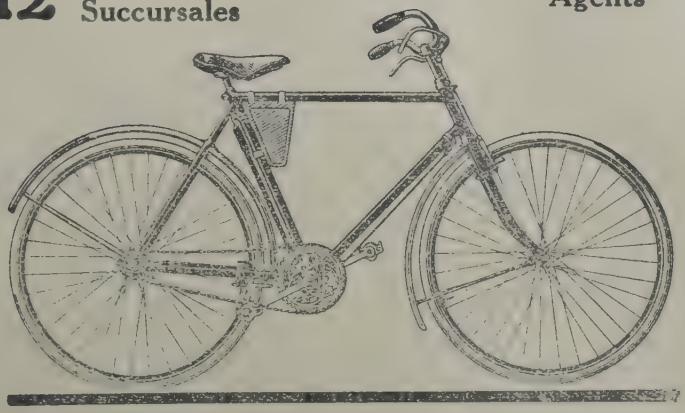
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard. — Sté Anne d'Imprimerie Montbéliardaise.

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Ecrivains protestants français d'aujourd'hui, par J. Van der Elst. Un volume in-16 carré, avec 16 portraits. Cart. 20 fr., broché 12 fr.

Notices biographiques et extraits des œuvres de Ch. Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Emile Doumergue, Samuel Rocheblave, François Coillard, Paul Stapfer, Gaston Frommel, Paul Seippel, Noëlle Roger, Benjamin Vallotton, Ph. de Félice, Véga, A.-N. Nusbarme, André Dumas.

FEMMES D'ALSACE

Les demoiselles de Berckeim. — Mme de Gérando. — Mme d'Oberkirch. — Le Ban-de-la-Roche. — Clarisse Bader. — Antoinette Lix. — Amélie Ernst. — Mme Jules Favre, etc.

par Maurice Bloch

Préface de Ch. Peister, membre de l'Institut

Un volume in-16 carré, contenant 6 portraits, couverture illustrée. Cartonné : 15 francs. Broché..... 8 fr. »

Psychologie, Sociologie

Les Problèmes fondamentaux de la psychologie médicale, par le Dr Ch. de Montet. In-8, avec préface de D. Parodi, Inspecteur général de l'Instruction publique..... 7 fr. »

La Psychanalyse au Service des Educateurs, par Oscar Peister, pasteur à Zürich..... 15 fr. »

Au vieil Evangile par un chemin nouveau. *la Psychanalyse au service de la cure d'âme, pour ceux qui se sentent esclaves de leurs nerfs et de leur caractère*, par Oscar Peister. In-8..... 12 fr. »

Pédagogie

Commémoration du centenaire : **Pasteur**, par R. Vallery-Radot. In-16, illustré. 40e mille..... 9 fr. »

L'Ecole Active, par Ad. Ferrière, directeur du Bureau des Ecoles nouvelles, 2 volumes in-8..... 20 fr. »

Le Génie de Baden-Powell. *Ce qu'il faut voir dans le scoutisme : ses bases psychologiques, sa valeur éducative*, par Pierre Bovet. In-16 3 fr.

Manuel de travaux pratiques, pour occuper la jeunesse (éclaireurs, patronages, malades, etc.), par Willy Muller. In-8, 3e édition, orné de 124 illustrations..... 8 fr. 70

Littérature

Patience !..., par Benjamin Vallotton. Un volume in-16. 12e mille. 6 fr.

Le fil de la Planche. *En commentant La Palice*, par Jean Fleurier. In-16 ..... 6 fr. »

Le Psaume sous les Etoiles. Scènes des guerres de Religion dans les Cévennes, par Pierre Devoluy. In-16 carré, avec bois gravés, par Monod-Vox ..... 10 fr. »

Annuaire protestant 1923

Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme

par H. Cambier, pasteur

In-24 de 600 pages..... 10 fr. »

Monthéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Maisonneuve & Luse.

SOIXANTE-ONZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Septembre-Décembre 1923

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

John Viénot. — La Monarchie française et le Protestantisme français.

X. — Assemblée de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

E. Michaud. — Luther et le luthéranisme de l'abbé Christiani.

Fr. Ch. — La fin justifie-t-elle les moyens ?

F. Bégou-Bonnefon. — La Défense protestante.

R. Valès. — L'Eglise réformée de Paris de 1610 à 1621.

Encouragements.

Tolérance. Intolérance.

Memor. — Une Mission catholique.

Hommages au Protestantisme français.

Louis Tarron. — Les Protestants français.

Marc Chalamet. — Pierre Peirot.

Les Livres.

John Viénot. — Chronique.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux : Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire de la Rédaction : M. Jacques COURVOISIER, 26, rue Guynemer, Paris, VIe.

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal. Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50
Pour changement d'adresse :	0 fr. 50

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au no ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Les Bons de la Défense nationale

constituent le plus simple, le plus commode, le plus avantageux et le mieux garanti de tous les placements à court terme. Ils offrent à l'épargne le meilleur moyen d'accroître son revenu sans diminuer son capital. Ils ont procuré des milliards d'intérêts à ceux qui ont prêté leurs billets de banque au Trésor, au lieu de les conserver improductifs.

Cure de Sante, cure de gaîté

La cure des Pilules Pink est tout à la fois une cure de santé et une cure de gaieté, tant il est vrai que rien n'influe davantage sur le caractère que l'état de la santé.

Le bon fonctionnement de l'organisme, un appétit régulier, un estomac robuste, il n'est rien qui prédispose mieux à la bonne humeur.

Mme Floret.

C'est ce bien-être physique et moral que les Pilules Pink ont procuré à Mme Floret. Et c'est vraiment un encouragement pour les personnes qui souffrent que de lire en quels termes Mme Floret s'exprime sur les Pilules Pink.

« Je ne puis que vous dire toute ma joie pour le grand bien que m'ont fait les Pilules Pink — nous écrit Mme Floret, demeurant à Lille (Nord), 71, rue de Flandre. — Il y avait déjà longtemps que je ne me sentais pas bien. J'étais très affaiblie, j'avais perdu l'appétit et le sommeil, et puis je souffrais des règles irrégulières. Il n'y a vraiment que les Pilules Pink — car j'ai tout essayé — qui m'aient réussi. Je vous assure que depuis que j'en ai pris, mes forces et ma bonne mine sont bien revenues et que j'ai retrouvé un bon appétit et un bon sommeil et que je ne souffre plus pour mes règles. »

Les Pilules Pink raniment la vie, relèvent les forces et l'endurance parce qu'elles régénèrent le sang et le système nerveux. Elles sont par excellence le remède contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, l'affaiblissement général, les troubles de la croissance et du retour d'âge, les maux d'estomac, maux de tête, irrégularité des règles.

Toutes Phcies et au Dépôt : Phcie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 4.50 la boîte, 24 fr. les 6 boîtes, plus 0.50 de taxe par boîte. R. C. Seine 145.902.

Le Franc des Etudes théologiques

pour se libérer de ses frais de création organise une

VENTE EXCEPTIONNELLE

qui aura lieu les 1er et 2 mars, de 14 h. à 18 h.

3, rue Lekain, PASSY

Epicerie, Papeterie, Parfumerie, au Prix du Commerce

Nous recevons avec reconnaissance, de nos amis de province, comme de Paris, des dons de toute nature, qu'ils voudront bien adresser à M. W. WIDMER, 22, rue Desborde Walmore, Paris (16e).

Ecole des Yvelines-en-Brie

AUX CHAPELLES - BOURBON

par LA HOUSSAYE

(Seine-et-Marne)

En pleine campagne
à 47 kilomètres de Paris
Dans un Domaine de 14 hectares

Les Elèves vivent par groupes d'une vingtaine dans des Maisons distinctes. Dans ce milieu familial, on tient avant tout à orienter la volonté de l'enfant, à augmenter sa fermeté morale, à lui donner des habitudes d'énergie et les mœurs des garçons bien élevés.

L'enseignement classique et en particulier la préparation au Baccalauréat se poursuit sérieusement, mais en donnant à la vie et aux travaux de la campagne d'une part, aux arts et aux sports d'autre part, la plus grande extension possible.

L'Enseignement religieux est donné aux Enfants protestants par un Pasteur-aumônier attaché à l'Etablissement.

La plaquette illustrée contenant le programme détaillé de l'Ecole est envoyée franco sur demande.

Pour visiter l'Ecole, demander un rendez-vous au **Docteur CASTAGNOL**, Directeur.

Société du Gaz de Paris

L'émission des obligations 6 % à laquelle procède actuellement cette Société a pour but de permettre un accroissement de sa puissance de production et de la modernisation de son matériel. L'opportunité de cette opération est pleinement justifiée par les résultats de l'exploitation qui ne cesse de progresser. C'est ainsi qu'en 1923 la Société du Gaz de Paris a produit 26 millions de mètres cubes de plus qu'en 1922, tandis que le nombre de ses abonnés augmentait dans la même période de 28.400.

On ne manquera pas d'observer l'intérêt que présente dans une période d'instabilité économique une obligation dont la valeur repose sur un actif industriel en plein rendement et qui jouit en outre de l'entière garantie de la Ville de Paris. Cet intérêt est d'ailleurs nettement indiqué par la tenue actuelle des Bons 5 3/4 % de la Société du Gaz de Paris qui cotent aux environs du pair. Rappelons que les souscriptions sont reçues, à Paris : à la Société Centrale des Banques de Province, 41, rue Cambon, et dans ses agences ; à la Caisse Municipale de la Ville de Paris (Hôtel de Ville, salle des coupons, rue de Rivoli) ; en province : chez MM. les Banquiers membres du Syndicat des Banques de Province.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33 rue de Seine, PARIS

R. C. SEINE 139.727

NOUVELLES PUBLICATIONS

PREMIER PRIX GOBERT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE DE STRASBOURG

depuis ses origines jusqu'à nos jours

par RODOLPHE REUSS

Correspondant de l'Institut

Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg.

Un fort volume in-4, orné de 4 frontispices de Mlle D. Muller. Prix : 50 fr.

Religion, Philosophie, Morale

Courts sermons, *Méditations pour les cultes d'été sans pasteur*, par Wilfred Monod, pasteur. In-16 ..... 7 fr. 50

Essai sur l'activité créatrice, *Evolution, Rédemption*, par F. Leenhardt. In-16 ..... 6 fr. »

Autorité et Liberté, *Considérations sur les problèmes de la culture moderne et de l'Eglise*, par F. W. Foerster. In-8 ..... 6 fr. »

Agir ! Comment ? par Walter Rauschenbusch, 3e partie de « *Christianisons l'ordre social* ». In-16..... 6 fr. »

Les principes sociaux de Jésus, par Walter Rauschenbusch. In-16 ..... 8 fr. »

Les sources de la Symbolique chrétienne, par Lanoé-Villène. In-16. ..... 5 fr. »

Vers Dieu, ou l'ascension de l'homme. Catéchisme évangélique et thèmes de réflexion, par Wilfred Monod, pasteur. In-16..... 7 fr. »

Manuel de Religion, par Th. Vincent, past^r. In-16 de 320 p. 5 fr. »

Clartés d'en-haut. Paroles d'espoir pour le matin de la vie, par A.-N. Bertrand, pasteur. In-16 ..... 3 fr. »

La question religieuse et la Solution protestante, par Eugène Réveillaud. 10e édition, *précédée d'une nouvelle préface*. In-16 3 fr. »

Les forces du Protestantisme américain contemporain, par Victor Monod et Henri Anet. In-16..... 5 fr. »

Le Congrès du Christianisme social, tenu à Strasbourg en juin 1922. Discours, compte-rendu des séances. In-8..... 10 fr. »

Dans le jardin du Roi, par Ed. Gounelle, pasteur. In-16.. 5 fr. »

Le grand méconnu. Entretiens d'histoire religieuse, par Paul Wyss. In-16 ..... 5 fr. »

Dans la voie spirituelle, par Emilie Cady. In-16..... 4 fr. 50

Aux frontières de l'Idée. *Une campagne de presse en Hollande* (1914-1915), par Etienne Giran. In-8 ..... 9 fr. »

Histoire des Vaudois des Alpes, par Jean Jalla. In-8, illustré. ..... 10 fr. »

Au service de la cause. *Episodes de guerre d'après les mémoires du temps* (1621), par Cornélis de Witt. In-16..... 5 fr. »

EAUX D'EVIAN

R. C. Seine 60.297

L'eau des sources d'Evian est fraîche, incolore, alcaline, sans aucune odeur, d'une saveur très agréable. Par l'absence complète de sulfate de chaux dans sa composition, elle est d'une digestion très facile ; l'acide carbonique, le chlorure de sodium et le carbonate de soude qu'elle renferme aident puissamment aux fonctions de l'estomac, et, comme elle ne trouble pas le vin, son usage à table est aussi utile qu'agréable.

C'est l'eau de table par excellence, a dit d'elle, en toute vérité, M. Jules Simon.

Les estomacs délicats supportent aisément une forte dose de cette eau alcaline, tandis que pour certaines eaux les plus petites quantités sont quelquefois pesantes et difficiles à digérer.

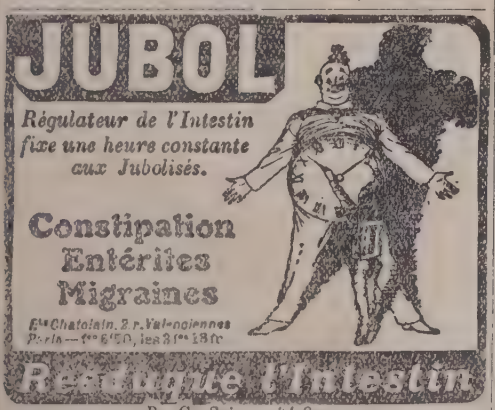
L'eau d'Evian convient dans le traitement des maladies ci-après désignées :

Affections des voies digestives, affections chroniques du foie et de l'appareil biliaire, des voies urinaires.

L'eau d'Evian se conserve indéfiniment avec toutes ses qualités et se transporte aux plus grandes distances sans altération aucune.

Elle s'expédie en bouteilles par caisses de 12, 30 et 60 bouteilles. Elle est expédiée aussi en bonbonnes de verre dans lesquelles elle se conserve parfaitement.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. le Directeur des Eaux d'Evian, à Evian



R. C. Seine 134.872

R. C. Seine 134.872

Evian-Cachat

La plus réputée des Eaux d'Evian
L'Eau de Régime par Excellence

4, Place de l'Opéra — Téléphone 116-14

En bouteilles :

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, par dix bouteilles { la bout. : 1.40 / la 1/2 b. : 1.15

A domicile, à Paris, et dans la banlieue, ou aux bureaux des Chemins de fer :
La caisse de 30 bouteilles : 46 frs
La caisse de 50 bouteilles : 75 —

En bonbonnes

A domicile, à Paris et dans la banlieue, ou aux bureaux des chemins de fer

La bonbonne de 10 litres :
Eau seule..... fr. 8.25
Récipient consigné pour..... 11.»»

La bonbonne de 25 litres :
Eau seule..... fr. 16.50
Récipient consigné pour.... 12.»»

Le nouveau robinet *Cachat* et le chevalet sont consignés pour :
Le robinet.. .. 4 » | Le chevalet..... 2 «
Ancien siphon consigné pour :..... 5 »

AVIS

La vente se fait toujours au comptant.

Les bouteilles vides en bon état, portant l'étiquette **Cachat** seront reprises par la Société Ivry-Approvisionnement, 88, rue de la Fédération, Paris (XVe), au prix de 0 fr. 20 la bouteille, 0 fr. 10 la demi-bouteille et les bonbonnes au prix de consignation.

R. C. Seine 60.297

BERGER-LEVRAULT, Éditeurs
NANCY-PARIS-STRASBOURG
R. C. Nancy 1273

NOUVEAUTÉ

Eugène BURNAND

Album des Paraboles

3e Série

Le Trésor caché. — Les Serviteurs inutiles. — Le Mauvais Riche et Lazare. — La prière importune. — Le Serviteur impitoyable. — L'Ivraie.

6 compositions aux trois crayons, in-4°, en un élégant portefeuille illustré. . . . . 10 fr.

L'ANNUAIRE PROTESTANT DE 1924

est sous presse. Prix : 10 fr.

On souscrit chez FISCHBACHER, libraire, 33, rue de Seine, PARIS (6e).

ON CHERCHE

Chambre meublée ou non p^r j. homme, 21. Ecr. *Agence des Publications Protestantes*, 198, rue de Rivoli, Paris (1er).

Pour la **Publicité commerciale**, s'adresser à l'**Agence des Publications Protestantes**
198, rue de Rivoli, à PARIS. (1er arr.). (Métro : Tuileries) R. C. Seine 143.675

ECOLE FLORENCE NIGHTINGALE
Gardes-Malades Hospitalières,
Gardes-Malades Visiteuses,
Gardes-Malades d'Hygiène sociale à la
MAISON DE SANTÉ PROTESTANTE
de BORDEAUX (Gironde)
Directrice : MLLE Dr HAMILTON

Le Surmenage de l'Estomac

Pour éviter le surmenage de l'estomac, régulariser les fonctions digestives et éviter la constipation, il est indispensable de prendre, avant le repas du soir, un **GRAIN DE VALS**, laxatif, dépuratif. C'est le traitement le plus efficace.

R. C. Seine 46.744.

Voici l'hiver ! *Avez-vous fait votre achat de laine pour vos matelas ?*
Si non, demandez à la
MAISON Vve ALFRED MARTIN-ESTRABAUD
à MAZAMET (Tarn)
de vous adresser des échantillons
Laine mère extra. . . . . 15 fr. 50 le kg.
Laine Afrique. . . . . 13 fr. » le kg.
Qualités inférieures à 12.50, 11.50, 9.50 le kg.
Marchandise spéciale pour Foyers, Orphelinats,
Etablissements protestants - Conditions pour Vente de Charité
Représentants demandés par toute la France
(R. C. Castres 4846)

LES TILLEULS
Maison de Retraite Protestante
pour Messieurs. Dames et Ménages
Service spécial pour Infirmes et Convalescents
Nourriture soignée — Confort moderne
Demander prix et règlement à la Direction
à COURBEVOIE *(Seine), 30, rue Kilford*
Téléphone : *Courbevoie. 249*
Pour visiter : les Mardi et Vendredi et sur rendez-vous

LA MONTAGNE
Maison de Santé Protestante
médico-chirurgicale
Service Electro-Radiologique — Prix modérés
ECOLE PROTESTANTE de GARDES-MALADES
« Les Amies des Malades »
Enseignement donné par les Docteurs de la Maison
BOURSES — DIPLOME
Pour tous renseignements s'adresser à la Direction
à COURBEVOIE (Seine), 12, rue de la Montagne
Téléphone : *Courbevoie 258. — Wagram 87-50*

TOUS les SPORTS, le TOURISME
LA VIE AU GRAND AIR
Aux meilleures conditions que partout ailleurs
TOUS ENVOIS EN PROVINCE
par retour du Courrier
Société anonyme "Aux Eclaireurs"
94, rue St-Lazare, PARIS (IXe)
Maison protestante recommandée
Reg. du Com. Paris 186-568 - Chèques Postaux : Paris 409-29
Offrez des Articles de Sport comme cadeaux d'étrennes à vos jeunes amis
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

UN PETIT LIVRE UTILE

Depuis environ vingt ans, j'emploie les remèdes homéopathiques du Dr Ponzio ; j'ai donc pu constater l'efficacité de cette remarquable médication.

C'est dans les maladies chroniques surtout que les remèdes du Dr Ponzio sont puissants ; ils guérissent souvent et, dans les cas où la guérison est impossible, ils soulagent efficacement et prolongent la vie du malade.

Je ne crois pas qu'aucune autre médication produise des effets aussi sûrs que les remèdes du Dr Ponzio. Leur action est en général très rapide ; elle est surtout très profonde.

G. BOURGEOIS,
pasteur à Mars, par Saint-Agrève (Ardèche).

Attestation extraite du PETIT MANUEL D'HOMÉOPATHIE COMPLEXE du Dr Ponzio. Cet ouvrage est adressé GRATIS à quiconque le demande à M. le directeur du journal : *La Clinique Homéopathique*, 15, rue de Liège. Boîte R C Paris. (Joindre 0.15). payable par semestre les 1er avril et 1er octobre l'ensemble comprendra annuellement

HUILERIE-SAVONNERIE
Albert ENGUEL
SALON (Provence)
Recherche partout *Représentants* pour
— visiter la clientèle coreligionnaire —
5 % de remise sur les prix du tarif, a tout client se recommandant de ce journal.
Expéditions franco d'Huiles à partir de 5 lit., et de Savons à partir de 10 kilos.
Demander nos tarifs.
R. C. Salon 447

CRÉDIT NATIONAL
pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre
Emission de francs 3 milliards en
OBLIGATIONS de 500 fr. 6 % Amortissables
en cinquante ans par voie de tirages au sort
avec PRIMES ou avec LOTS
PRIX D'EMISSION : **480** francs
Payable en souscrivant
INTÉRÊT ANNUEL : 30 Francs
payable par semstre les 1er avril et 1er octobre
Le 1er coupon de 7 fr. 50 pour 3 mois étant payable le 1er avril 1924

Ces obligations participeront chaque année, à partir du 1er mars 1924 jusqu'au 1er décembre 1973, à un tirage de lots par trimestre dont l'ensemble comprendra annuellement
288 lots remboursés par 12 millions, savoir :
6 lots de 500.000 fr || 12 lots de 100.000 fr.
6 lots de 200.000 fr || 264 lots de 25.000 fr.

Les obligations non amorties par des lots et désignées par les tirages des années 1924 à 1928 seront remboursées à 510 francs. Celles désignées par les tirages postérieurs à cette date seront remboursées avec une prime supérieure chaque année de 2 francs à celle de l'année précédente.

Le Crédit National se réserve la faculté de remboursement en totalité ou en partie à partir du 1er janvier 1934.

Coupons, lots et primes de remboursement nets d'impôts français présents ou futurs et GARANTIS PAR L'ETAT FRANÇAIS
Souscription ouverte le 2 JANVIER 1924
et close le 2 FÉVRIER 1924
On souscrit : chez les percepteurs, receveurs de l'enregistrement, bureaux de Postes, banques, Notaires, etc.

LA MONARCHIE FRANÇAISE

ET LE PROTESTANTISME FRANÇAIS

On nous transmet ce volume en nous demandant ce que nous en pensons. Nous l'avons lu avec le plus vif intérêt et nous donnons ici notre impression sans ambages.

Ce livre est une preuve de plus de l'extrême habileté des polémistes catholiques — surtout quand ils ont été à l'école de ces maîtres psychologues qui s'appellent les Jésuites. Je pose en fait qu'un catholique, même cultivé, se sentira la conscience rassurée par ce petit livre qui fait profession d'impartialité, de bonne volonté française. Les faits sont si habilement présentés qu'il se dira : après tout, si la royauté française s'est montrée un peu dure pour les protestants de France, il faut avouer qu'ils ne l'avaient pas volé. Plus d'un protestant même, ignorant d'ailleurs les détails de l'histoire tragique de ses frères, pourra être trompé par l'habile présentation des faits. Puisqu'il en est devant lesquels ce volume pose un point d'interrogation, examinons-le d'un peu près.

La *Préface* d'abord renseigne complètement ceux qui savent lire sur les tendances de l'auteur. C'est un ultramontain conscient et réfléchi qui sait ce qu'il veut et où il tend.

Il y a, paraît-il, des Français pour reprocher à la lignée des rois de France, non leur intolérance à l'égard des dissidents, mais leur infidélité au principe catholique, quand ils ont été, par exemple, politiquement, les alliés des protestants européens. L'auteur veut les laver de ce reproche et montrer que le principe de la royauté française a toujours été le même et que « ce principe est celui de l'intolérance » et qu'il a toujours été appliqué, des Valois à Louis XVI. Ce principe, l'auteur l'approuve, et s'il lâche le mot d'impartialité en s'appuyant de deux citations de Maurras et de Joseph de Maistre (1), c'est pour jeter

(1) Par Joseph Faurey, Paris, de Boccaud, 1923.

un peu de poudre aux yeux du lecteur éberlué. On sent dès l'entrée que l'histoire ne sera, ici, que le décor et l'illustration d'une thèse préconçue. Il est donc bien inutile de nous attacher aux rectifications de détail, comme si nous étions en face d'un spécialiste informé. Il est trop facile de voir que les connaissances historiques sont ici de seconde main.

La méthode consiste à édulcorer ce qu'il y a de plus scandaleux dans la théorie et la pratique catholiques du XVIe siècle et à présenter l'enseignement des réformateurs dans ce qu'il a de plus inassimilable à nos esprits modernes. Luther, à la suite de S. Paul, de S. Augustin surtout, avait adopté un système religieux qui niait la liberté humaine et il est accusé par là « de détruire tout l'ordre moral ». La question n'est pas si simple que le pense l'auteur, et, sans entrer ici dans un débat qui nous entraînerait trop loin, on pourrait toujours opposer aux réflexions de notre auteur le fait incontestable que ce sont les négateurs de la liberté humaine, ceux qui écraseient l'homme sous la grandeur de Dieu, qui ont enfanté la moralité la plus haute — tandis que ce sont les défenseurs de la liberté humaine, les jésuites tout spécialement, qui ont été les pères de cette « morale relâchée », qui scandalisait si fort un catholique comme Pascal.

Quand il s'agit de Luther, de Calvin, l'auteur insiste sur des théories d'à-côté et il passe vite sur le principe essentiel qui a fait la Réforme, le salut par la foi, et non pas par le dogme, par le don du coeur et non par la soumission de l'intellect à des formules gréco-latines qui n'ont rien de spécifiquement chrétien. Quand il s'agit de présenter le catholicisme, l'auteur met en avant Bossuet et non Alexandre de Halès, Bossuet qui est un notoire hérétique depuis le Concile du Vatican.

Pour ma part, j'ai lu avec un vrai plaisir intellectuel les pages où l'auteur s'ingénie à être moderne à respecter la conscience générale de son temps pour reprendre deux lignes plus loin tout ce qu'il vient de concéder. Ne le prenez pas pour un fanatique. Il imprime tout net qu'il *serait monstrueux de prétendre que la foi puisse être imposée par la force* (p. 16), mais d'autre part, « pour la conservation de l'ordre et de la paix et aussi en vue de procurer l'amendement des coupables, *l'Eglise peut se trouver dans la nécessité de réprimer la rebellion publique des mauvais chrétiens.* » Et cela se lit à la même page 14.

Or contre l'intolérance de nos rois, les protestants se sont révoltés, donc l'Eglise s'est trouvée dans la nécessité de réprimer leur rébellion — et voilà couverts par un trompe-l'oeil que

l'auteur pense habile tous les crimes de l'Inquisition et les horreurs de la répression sanglante de l'hérésie pour nos rois. Voilà la méthode. Elle se poursuit à travers tout le volume.

Je trouve bien amusantes aussi les réflexions de l'auteur sur l'Edit de Nantes qui établissait la liberté de conscience. Henri IV avait solennellement déclaré cet édit « perpétuel et irrévocable. » Mais dit joliment notre auteur, « Henri Martin exagère la portée des termes « perpétuel et irrévocable » (p. 95).

Est-ce que Châteaubriand n'a pas dit : « La loi est l'ouvrage des hommes qui passent et qui varient. Une loi n'est pas toujours obligatoire, elle peut toujours être changée ? »

L'auteur songe déjà à excuser la révocation de l'Edit de Nantes par le petit-fils de Henri IV, infidèle à la pensée de son aïeul qui avait voulu l'édit « perpétuel et irrévocable ». Mais on ne peut penser à tout et notre subtil auteur ne voit pas que la citation de Chateaubriand pourrait être utilisée par les huguenots qui, violentés dans leurs droits naturels et dans leurs consciences, avaient bien le droit, eux aussi, de dire à des rois tyranniques : « la loi est l'ouvrage des hommes qui passent et qui varient ! »

Il est vrai que l'auteur ne regarde pas la liberté de conscience comme un droit naturel et il dit carrément d'où il tire cette opinion : « *Nous savons que l'Eglise ne regarde pas la liberté de conscience comme un droit naturel et qu'ainsi les lois données en faveur* des hérétiques par le pouvoir chrétien, ne font, comme le déclara du Perron aux Etats-Généraux de 1614, que *suspendre celles édictées contre eux.* » (p. 95.)

Eh bien mais, c'est intéressant, cela — et nous voilà prévenus. Aujourd'hui même, nous vivons sous un régime de liberté qui, en vertu du principe de 1614, pourra fort bien être modifié lorsque M. Joseph Faurey et ses amis seront au pouvoir ! Et il y a des gens assez aveuglés pour ne pas comprendre que le catholicisme ainsi compris constitue de toute évidence, non pas seulement une régression théorique, un recul formidable, mais un vrai danger politique !

Il y a dans l'ouvrage de notre auteur quelques pages tout à fait satisfaisantes. Ce sont celles qu'il consacre à l'activité de la cabale des dévôts et aux mesures de plus en plus sévères de plus en plus révoltantes, par lesquelles Louis XIV préludait à la Révocation de l'Edit de Nantes. L'auteur met en pleine lumière la responsabilité du clergé dans ces mesures. Comment nier ces faits d'ailleurs ? On a les procès-verbaux des assemblées du clergé, on a le volume qui renferme les édits et ordonnances dirigées par le fanatisme royal contre les malheureux

huguenots. L'auteur va jusqu'à rappeler le mot de S. Simon, la Révocation a été faite « sous le plus léger prétexte et sans aucun besoin. »

Cela fait, il se couvre d'un mot de Jules Lemaître pour dire d'un air papelard : « La tolérance est une vertu excessivement difficile »... Je crois bien — surtout quand on a fait ouvertement de l'intolérance, un principe et un devoir ? Jules Lemaître, du moins, appelait la tolérance une vertu. M. Joseph Faurey, pense avec son Eglise qu'elle est une faiblesse. Ce qui lui permet de faire retomber sur les protestants eux-mêmes la responsabilité de la Révocation. Ils ont déchiré la chrétienté dit-il, comme si ce déchirement n'avait pas déjà été fait par le schisme oriental, puis par le schisme de la double et triple papauté, par les erreurs d'une Eglise qui avait eu un Borgia pour représentant et pour chef ! Ce chapitre particulièrement impartial se termine par un coup fourré contre les protestants. La Révocation, dit l'auteur, a accéléré le mouvement (des protestants) vers l'étranger et a contribué ainsi à dénationaliser dans une mesure plus ou moins grande les protestants français...»

Que dire devant un pareil parti-pris ? Une seule chose, ceci. Nous, protestants français, nous avons conscience d'être plus que M. J. Faurey et ses amis dans la vraie tradition française, d'être des Français plus authentiques et de meilleur teint que les complaisants de l'intolérance royale, les anciens associés des ennemis de la France, les partisans aveugles de l'alliance espagnole qui mit souvent la France à deux doigts de sa perte, que les Guisards et Ligueurs de toute farine, que la France n'intéresse qu'en fonction de leurs préjugés ou de leurs intérêts.

Dangereux pour la France en toute saison, ils le sont aujourd'hui comme hier, et, si l'on pouvait en douter encore, qu'on relise la déclaration qui termine notre volume : « Les docteurs catholiques sont unanimes à enseigner que, dans tout pays professant officiellement le catholicisme, l'*Eglise a le droit de demander à l'Etat* de mettre à sa disposition *toute sa force* pour permettre l'exécution de ses lois et de ses sentences ou pour la défense de la foi, et que, lorsque les circonstances le permettront ou l'exigeront, l'Etat devra même agir de son propre mouvement, la conservation de la religion étant un véritable bien social. » (p. 164).

On disait des Emigrés qu'ils n'avaient rien oublié, rien appris. Elève du R. P. de la Brière, M. Joseph Faurey est de leur race. Grâce à lui nous savons avec netteté ce que l'on rêve et ce que l'on prépare dans les cercles du catholicisme ultramontain.

John VIÉNOT

ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ
DE
L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

C'est avec une vraie joie que nous avons constaté qu'un très grand auditoire assistait à cette assemblée, le dimanche 9 décembre, à l'Oratoire, à 17 heures. La Société d'histoire doit être connue, aimée et soutenue dans les Eglises. Il faut que tous ceux qui le peuvent visitent sa bibliothèque, qui renferme non seulement beaucoup de livres, mais aussi des objets très intéressants. La séance de l'Oratoire a établi le contact, ce contact doit être maintenu. Les chrétiens et les Eglises, d'ailleurs, n'ont qu'à y gagner, car se retremper dans les glorieux souvenirs d'un passé comme celui de la Réforme stimule et favorise hautement la fidélité dans le présent et aussi l'accomplissement de la grande œuvre qui s'impose à nous actuellement et que certaines circonstances rendent à la fois plus urgente et moins difficile qu'avant la guerre.

M. John Viénot, président de la Société, préside la séance. Il est entouré du Comité, auquels se sont joints le rév. Cochran, de l'Eglise américaine de la rue de Berri, le Dr Byssiche, représentant l'Eglise méthodiste épiscopale, M. Gruner, président de la Fédération, et M. Fuzier, président du Comité protestant. Le chant de psaumes, soit par l'assemblée, soit par le choeur, a contribué à la réussite de cette belle réunion. Le programme était à la fois un et varié, les trois orateurs ayant chacun son caractère et traitant des sujets divers, mais entre lesquels il y a un lien étroit.

M. Viénot jette un coup d'œil sur le passé de la Société, vieille maintenant de plus de soixante-dix ans. Il rappelle les noms des membres du Comité disparus depuis la dernière assemblée et fait une place à part à M. F. Puaux, qui depuis de très longues années s'était beaucoup occupé d'histoire et à qui nos Eglises sont très redevables à cet égard. M. Puaux était président de la Société d'histoire depuis la mort du baron de Schickler. M. Viénot mentionne aussi la retraite de M. Weiss, depuis trente-cinq ans secrétaire bibliothécaire, et il lui exprime la reconnaissance de tous. Il n'a pas à

présenter M. Pannier, qui a succédé à M. Weiss : on peut compter sur lui et lui faire confiance.

Puis M. Pannier donne lecture d'une très intéressante notice sur le second temple de Charenton, construit il y a juste trois cents ans et démoli lors de la Révocation ; il nous décrit cet édifice, il nous montre au prix de quelles fatigues et de quels dangers on s'y rendait, et avec quel zèle on suivait alors le culte.

Après lui, M. Durrleman prend la parole. « La Cause » avait sa place toute indiquée à cette réunion. Ne veut-elle pas travailler à faire revivre chez les enfants l'âme des pères ? Ne veut-elle pas faire connaître à la France l'Evangile que les huguenots ont maintenu au milieu des persécutions et dans lequel ils ont puisé leur force ? Nos Eglises doivent se retremper à ces sources héroïques ou elles ne seront rien. Le protestantisme semble manquer de souffle pour l'étape nouvelle : il faut qu'il se régénère dans la communion des forts de l'ancien temps. Il faut qu'il soit *apostolique*, comprenne la grande mission qui lui incombe et la remplisse avec fidélité, et c'est *à la française* qu'il doit présenter l'Evangile à la France. Il y a, en effet, entre l'âme de notre peuple et la Réforme des affinités profondes ; le protestantisme est fait pour être compris par cette âme et pour la sauver s'il conserve son caractère et comme son génie propre.

Ces allocutions seront publiées, et nous en recommandons fortement la lecture : elle sera certainement aussi fructueuse qu'intéressante. Souhaitons que la Société d'histoire devienne populaire. Les érudits et les chercheurs très savants peuvent trouver beaucoup à sa bibliothèque, mais aussi tous ceux qui désirent connaître les origines et l'histoire du si riche patrimoine de foi et d'héroïsme dont le protestantisme français est l'héritier. Pour reprendre le mot de Bersier à la fin de la magnifique conférence qu'il prononça à l'occasion du bicentenaire de la Révocation, en cette inoubliable soirée de l'Oratoire qui a été évoquée dimanche devant nous, il faut que notre désir, notre prière soit que quelque chose de l'âme des héros et des martyrs huguenots passe dans les nôtres pour faire de nous le meilleurs citoyens et des chrétiens plus dignes de leur histoire et de Dieu.

Ajoutons que la Société a organisé pour quelques jours dans son local une exposition comprenant notamment des portraits de protestants du temps de Louis XIII et diverses gravures du temple de Charenton. *Un auditeur.*

LUTHER ET LE LUTHÉRANISME
DE L'ABBÉ CHRISTIANI
D'APRÈS UN SAVANT VIEUX-CATHOLIQUE

Denifle et ses succédanés, l'abbé Cristiani, l'abbé Paquier, sont de plus en plus à la mode. Nos lecteurs seront heureux de savoir ce que pensait de ce genre de travaux un vrai savant, un vieux catholique, l'abbé Michaud, professeur à l'Université de Berne. Voici ce qu'il écrivait dans la *Revue internationale de théologie* qu'il a dirigée longtemps avec autant de science, de talent que de véritable indépendance.

L. Christiani : *Luther et le Luthéranisme, Paris, Bloud.*

La partialité criante avec laquelle Audin a composé, de 1839 à 1850, ses ouvrages contre Luther, Calvin et Henri VIII, leur a nui et finalement les a fait d'autant plus oublier que cet esprit de parti n'était servi que par une vaine rhétorique et des phrases creuses. Le Père Denifle a repris le procès de Luther, en remplaçant la rhétorique par l'érudition et surtout par la sophistique. Effectivement, son érudition a consisté surtout à chercher dans la Correspondance de Luther, voire même dans ses « Propos de table », les mots trop libres, trop grossiers, trop peu précis et pouvant prêter à des sens multiples, et aussi à chercher dans ses oeuvres plus sérieuses les passages discutables, etc., et surtout à interpréter toujours en un sens défavorable et de parti pris tout ce qu'on peut trouver de défectueux dans 90 volumes environ. Il n'est pas difficile d'être méchant, surtout quand on déteste.

On appelle cela de l'apologétique ; mais la vraie apologétique consiste précisément à discuter les doctrines et à laisser de côté les personnes. Audin et Denifle voulaient-ils faire l'apologie du catholicisme contre le protestantisme ? Ne devaient-ils pas démontrer les vérités contenues, selon eux, dans leur catholicisme, et réfuter les erreurs qu'ils croyaient voir dans le protestantisme en général et dans le luthéranisme en particulier ? Malheureusement, il est une école passionnée de prétendus apologistes qui partent de ce soi-disant principe : qu'on n'a détruit une doctrine que lorsqu'on en a d'abord détruit les auteurs ! Autant vaudrait, pour réfuter le papisme, chercher dans la vie de tous les papes tous les crimes, tous les défauts, toutes les erreurs qui s'y trouvent. Et le papisme serait-il pour cela réfuté ? Nullement : car aucun système ne fait complètement corps avec ses auteurs ou ses partisans. Ni les idées ne sont les personnes, ni les personnes ne sont

les idées. Telle personne respectable peut enseigner l'erreur, et telle personne coupable peut enseigner la vérité. Non, les personnalités ne sont ni de l'apologétique ni de la science.

Le père Denifle a fait de l'érudition, sans aucun doute, mais de pacotille et mauvais aloi ; et encore cette érudition pour la divulgation et l'aggravation des défauts de Luther laisse-t-elle tout à fait intactes les doctrines luthériennes.

M. Cristiani — dont le nom aurait pu lui rappeler que, dans le christianisme, il est ordonné de ne pas juger son prochain si l'on veut n'être pas jugé soi-même, et que, si St. Paul a condamné les partis de ceux qui divisaient le Christ, il n'a pas écrit une ligne contre leurs personnes — M. Cristiani, dis-je, s'est proposé d'écrire son volume pour vulgariser la thèse du P. Denifle. On ne peut que l'en plaindre. Il aurait mieux fait de rentrer dans la vraie apologétique, d'autant plus qu'il professe la dogmatique. Au lieu de cela, il a empiré la question, en la posant très mal. Au lieu d'examiner froidement si les doctrines protestantes sont erronnées, il a ouvert le débat en affirmant que Luther est un *apostat* et non un *réformateur*. A-t-il d'abord défini ces deux mots ? Il s'en est bien gardé. Il ne s'est même pas douté que l'accusation d'apostasie est lancée contre sa propre Eglise, et que les fameuses évolutions du papisme sont considérées par nombre de théologiens, dogmatistes eux aussi, comme des corruptions du catholicisme et comme de positives apostasies. Il fallait d'abord réfuter cette thèse.

En outre, M. C. prétend démontrer que Luther n'a pas été un réformateur, parce qu'l ne fut « ni un homme de prière, ni même toujours un homme sincère, qu'il fut toute sa vie dominé par la passion et par les emportements d'un tempérament sans frein et sans règle » (p. XXIII). Faible argument. Car, de fait, Luther a été beaucoup plus réformateur que Mélanchton, et Méllanchton avait toutes les qualités que M. C. refuse à Luther, et il n'avait aucun des défauts attribués à celui-ci. Quiconque connaît un peu les hommes et l'histoire, sait que les réformes réussissent souvent plus par les défauts et par les violences des réformateurs que par la douceur et la correction parfaite. C'est ce fait historique qui faisait trembler Bossuet, orsqu'il s'écriait : « Tremblons sous les terribles jugements de Dieu qui, *pour punir notre orgueil*, a permis que de si grossiers emportements eussent une telle efficace de séduction et d'erreur. » Bossuet aurait mieux fait de trembler pour un autre motif, et d'étudier de plus près et plus scientifiquement les causes des *variations de l'Eglise romaine* ; outre l'orgueil qu'il a avoué, il aurait aussi aperçu les erreurs.

Se dispenser de ce travail en insistant exclusivement sur les défauts et sur les fautes de Luther, est une tactique qui ne trompera ni ceux qui connaissent aussi les qualités de Luther, ni ceux qui connaissent les vices dogmatiques et autres du papisme, ni ceux qui connaissent les immenses services rendus par la réforme protestante. Les anciens-catholiques ne sont pas protestants, parce qu'ils pensent que la réforme ecclésastique et théologique doit être autre de nos jours qu'au XVIe siècle ; mais cette divergence de vues ne les empêche nullement de rendre justice à qui de droit, et d'être absolument impartiaux dans leur critique et dans leur attitude.

E. MICHAUD

LA FIN JUSTIFIE-T-ELLE LES MOYENS ?

Les discussions qui se sont greffées sur le récent Tricentenaire de Blaise Pascal nous ont de nouveau montré que les Pères Jésuites ressentent la plus vive indignation quand on se permet d'imputer à leur théologie morale ce principe que « la fin justifie les moyens ». Ils ont même jadis promis une prime en argent à quiconque pourrait découvrir dans quelqu'un de leurs écrits, le dit principe formulé en tout autant de termes. Il n'en demeure pas moins qu'en pratique, cette condamnable maxime est acceptée dans bien des milieux catholiques, même en dehors du personnel de l'ordre des jésuites. Un journal de Berlin, la *Wartburg*, nous en apporte un nouvel exemple dans son numéro de novembre 1923. Il reproduit, en effet, une citation typique de M. Joseph Wittig, professeur à la Faculté de Théologie catholique de Breslau. Dans un article intitulé : « Nouvelles vues sur le développement de la religion chrétienne », publié dans le *Hochland* de mars 1923, ce « docteur probable » s'exprime comme suit :

« Quelques faits survenus au moyen âge ont fait accuser l'Eglise de fraude. Il s'agit de certaines opérations juridiques qui, envisagées du point de vue *empirique*, ont bien été des faux ou des fictions (mais qui peuvent être excusées si on en considère de plus près l'intention).

« Des monastères allemands avaient acquis, par des donations ou des achats, des domaines considérables. Ces acquisitions navaient pas laissé de trace écrite, ou les documents qui les attestaient s'étaient perdus. Mais voilà que l'autorité ordonna que toutes les terres dont l'acquisition régulière ne pouvait pas être justifiée au moyen de titres positifs, seraient revendiquées par l'Empire.

« Que firent les moines ? Ils se mirent aussitôt au travail et dressèrent les documents qui leur faisaient défaut. Ils le firent avec une habileté que nous admirons encore aujourd'hui. Etaient-ils réellement des faussaires ? Mais non ; ils ne falsifiaient pas le droit, ils l'établissaient au contraire,

puisqu'ils lui fournissaient cette documentation écrite qu'on leur réclamait illégitimement.

« Un cas analogue se produisit lorsque les évêques de Franconie eurent à défendre, contre des adversaires, d'anciens droits particuliers qu'on leur contestait, par exemple celui de porter devant le tribunal du pape toutes les affaires litigieuses où ils étaient mêlés. En appeler à une pratique immémoriale ne paraissait pas suffisant. Si les évêques voulaient sauvegarder avec succès un droit sacré, il fallait bien qu'ils pussent donner une réponse à cette question : « Où cela est-il écrit ? » Alors un travail secret commença dans leurs chancelleries, et ils purent bientôt produire tout un recueil de lettres pontificales de la plus haute antiquité, lettres dans lesquelles leur droit était inscrit. Etaient-ils réellement des faussaires ? Ils n'ont pas falsifié le droit, car le droit s'était légitimement établi. Ils ont créé de nouvelles preuves, qui se trouvaient être de bonnes preuves puisqu'elles firent la conviction dans les esprits. Le droit exigeait alors une semblable procédure, et c'étaient ses règles abusives qui incitaient les gens à recourir à de semblables procédés. Car le droit, lui aussi, est un tyran... »

Et cela continue ainsi pendant toute une colonne.

Un ancien jésuite passé au protestantisme, le comte Hœnsbrœch, avait déjà établi que, dans la morale des jésuites, la falsification des documents n'est pas un péché, quand elle peut s'opérer sans susciter du scandale ou de graves désavantages. (*La Papauté*, tome II, p. 242). Mais ce qui peine particulièrement l'écrivain de la *Wartburg*, c'est de trouver des raisonnements de ce genre sous la plume d'un professeur qui fait partie du groupe dit des *Kulturkatholiken* qui, sous l'influence des travaux historiques, s'écarte à plus d'un égard de l'orthodoxie romaine. Si c'est ainsi qu'on entend les choses du côté du « bois vert », s'écrie-t-il, comment les prend-on du côté du « bois sec » ?

P.-S. — En réfléchissant davantage au cas de M. Wittig, et en tenant compte du fait que ce professeur est un catholique relativement libéral, l'idée nous est venue que la *Wartburg* n'a peut-être pas très bien discerné le jeu de ce savant théologien. M. Wittig admet que l'Eglise du premier siècle différait sensiblement de l'Eglise hiérarchique qui lui a succédé dans les siècles suivants ; il reconnaît que certains documents qui tendraient à faire croire le contraire ont été interposés

ou forgés de toutes pièces. Pour échapper, dès lors, aux objurgations des ultra-catholiques, il s'applique à innocenter les auteurs plus ou moins inconscients de ces fraudes pieuses. Mais les passages dans lesquels il se livre à ce travail ingrat ont peut-être, au fond, un caractère ironique, qui échapperait aux orthodoxes, mais serait bien discerné par les modernistes. Cette interprétation du jeu de M. Wittig peut paraître bien artificielle, mais, dans le monde clérical, la ligne droite n'est pas toujours envisagée comme le chemin le plus sûr pour aller d'un point à un autre.

(*Semaine religieuse*). FRs. CHe.

LA DÉFENSE PROTESTANTE

On parle beaucoup pour le moment de la « Défense Protestante », où l'on entend, la nécessité tous les jours plus urgente d'organiser, en réponse aux attaques multipliées, dont les protestants et leurs églises sont l'objet sur le sol même de la patrie, une campagne vigoureuse, par la parole et par la plume.

Se défendre, justifier son existence même, protester de la pureté de ses intentions, proclamer son droit à la vie, au respect, à l'estime, se laver enfin des calomnies mille fois réfutées et mille fois renaissantes, que c'est dur, que c'est lassant, que c'est douloureux ! Alors que des tâches sublimes se présentent à nous, que de toutes parts des âmes troublées et égarées demandent plus de lumière, plus de vérité, plus d'amour, être condamnés à publier ses lettres de crédit, à prouver qu'on n'est ni des impies, ni des traitres, mais des chrétiens authentiques et des patriotes loyaux, hélas, quelle besogne, et combien sont cruels et lâches, ceux qui nous y forcent. Répéter les arguments tant de fois victorieux, exhiber les preuves qui jamais ne furent confondues, mettre à jour une fois encore des pages d'histoire, dire encore que Luther ne fut pas un débauché, se suicidant au lendemain d'une orgie, Calvin, un voleur marqué au fer rouge, Coligny un traître vendant son pays à l'étranger, Jeanne d'Albret, une prostituée ; hélas, faut-il donc, parce qu'ainsi le veut la mauvaise foi irréductible de quelques maniaques de l'injure s'atteler à cette tâche sans grandeur et sans fruit.

Il le faut, paraît-il ; il faut se réhabituer à manier le lourd et fatiguant marteau de la controverse et redire ce qui a été dit cent fois et prouver encore ce qui a été prouvé, vainement, à ce qu'il appert, dans tant d'occasions. On voudrait bien tout simplement annoncer l'Evangile, rendre en paix son témoignage au Dieu d'amour et de justice, au Christ Sauveur, dont ont besoin les désespérés et les perdus, mais il paraît qu'on n'en a pas le droit avant d'avoir démontré péremptoirement qu'on n'est pas

des coquins, des vendus, descendants et héritiers de bandits et d'assassins.

Il le faut, car ces basses calomnies qui étaient restées jusqu'à ce jour la spécialité de certains obscurantistes haineux et de quelques capucins de carême, sont reprises aujourd'hui et développées avec tout le brillant appareil du savoir et du beau langage ; des littérateurs, des historiens, des hommes de pensée et de haute culture, ne dédaignent pas de ramasser les vilenies et les mensonges d'un Bosius, d'un Santo, d'un ex-capitaine Magniez et de leur faire un sort dans des ouvrages d'allure savante et de haute tenue littéraire.

L'année dernière paraissait un livre de M. l'Abbé Dedieu, sur l' « Histoire des Protestants de France », auquel l'Académie Française décernait le prix Thérouanne ; dans cet ouvrage est formulé, avec force documents à l'appui, le reproche adressé aux Protestants français de s'être faits depuis 1686, les complices des ennemis de la France, d'avoir appelé les armées étrangères à leur secours et d'avoir soutenu de leur rébellion ou de leurs voeux, toutes les ligues européennes contre lesquelles la France a eu à combattre. Dans cet ouvrage, très documenté, l'auteur use et abuse du procédé, qui n'est d'ailleurs à la portée que de ceux qui connaissent à fond leur histoire, et consiste à opérer parmi les faits un habile triage, en mettant en lumière ceux qui sont défavorables à l'adversaire qu'on désire flétrir, tout en passant sous silence ce qui le justifie et même l'ennoblit magnifiquement. Ce qui revient à mentir tout en ne disant que des choses vraies ; habileté et perfidie suprême, relevée à l'époque par M. F. Puaux, dans le Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme. Mais que peut un article d'une Revue, lue à peine par quelques rares abonnés, en regard de l'acharnée propagande à laquelle un livre comme celui de l'Abbé Dedieu, est destiné à servir d'arsenal ?

D'autre part, des historiens, de la valeur et de l'autorité d'un Gabriel Hanotaux, ne dissimulent pas, dans leurs discours et dans leurs écrits, leur sentiment et leur attitude vis-à-vis du Protestantisme, qu'il est, affirme-t-il, du plus haut intérêt pour la France d'extirper de son territoire. Son « Histoire de la Nation Française », actuellement en cours de publications nous réserve, paraît-il, à cet égard quelques bonnes pages. En attendant, il a confié, pour la publication qu'il dirige, une *Histoire religieuse de la nation française*, à Monsieur Georges Goyau qui vient d'entrer à l'Académie. Le discours de réception de ce dernier lui a été une occasion de faire, dans les termes mesurés et polis qui sont dans le ton de cette haute compagnie, le pro-

cès en règle de la Réforme, soulignant avec force la soi-disant antinomie interne du Protestantisme, l'incompatibilité d'un dogme quelconque avec le principe de liberté, qui est à la base de notre religion et qui est la source des schismes et des divisions intestines, qui finiront par la conduire au tombeau. Religion d'ailleurs incapable de hausser les âmes au-dessus d'une plate et raisonneuse médiocrité spirituelle, ayant depuis longtemps prouvé son incapacité à produire des saints et des martyrs. Lorsque, dans son histoire, Monsieur Goyau emploie ce mot martyr en l'appliquant aux Anne du Bourg, Philippine de Luns, Vivent ou Claude Brousson, il le met toujours entre guillemets. On se demande, en songeant aux bûchers, aux estrapades, aux écartèlements, aux galères, où nos pères allaient en chantant des psaumes, ce qu'il faut faire et être pour mériter l'appellation de martyr, sans guillemets. Monsieur Goyau prend la peine de nous l'expliquer : « Leur joie de mourir a « *quelque chose d'aristocratique* ; c'est la joie, difficile à *sa-* « *vourer* humblement, d'avoir été désigné par Dieu pour appartenir au peuple élu ». Et il cite l'exemple de cette Philippine de Luns, dame de Graveron, âgée de vingt ans, qui condamnée au bûcher en 1557, peu de jours après la mort de son mari, quitte ses vêtements de deuil et se pare d'habits de fête pour paraître, dit-elle, devant son divin époux. « Cette joie aristocratique » de mourir et de « savourer » le supplice du feu, paraît à M. Goyau, incompatible avec le martyre tel que le définit dans ses canons l'église qu'il sert avec un zèle méritoire.

Tout ceci, qui ne sont en somme que des joutes de savants et de lettrés, peut ne pas sembler autrement dangereux ; mais si j'ai cité ces attaques de préférence à d'autres, nombreuses, bien plus révoltantes dans leur forme, c'est précisément parce qu'elles sont dirigées par des hommes à qui leur haute culture et leur incontestable érudition, confère une autorité singulière. Ils nous montrent un effort combiné et conscient, la mise en oeuvre de ce que le catholicisme compte de mieux parmi ses champions de marque, pour discréditer et ruiner en France l'action et l'influence protetsantes.

Pourquoi ? M. J. Viénot écrit dans la « Revue Chrétienne » de Février 1923 :

« Vers la fin du siècle dernier, le catholicisme se présentait devant nous avec un dossier assez chargé. Quand on a dans son passé les bûchers du moyen-âge, l'activité redoutable de l'inquisition, puis les persécutions du XVIe siècle, les règnes des Valois, la St-Barthélemy, les conspirations anti-françaises du parti espagnol, les dragonnades, la destruction de Port-Royal,

la bride laissée sur le cou des Jésuites et la Terreur-Blanche et les méfaits du parti-prêtre et l'étranglement par la République de 1849 des républicains de Rome, on comprend que les fervents du catholicisme en aient été gênés. Il eût été plus simple, — et plus français aussi, — de condamner tout simplement ce qui, dans ce passé, était décidément condamnable devant la conscience moderne. C'est ce que nous avons fait, nous protestants, en élevant à Servet le monument expiatoire de Champel. Le catholicisme n'a pas eu ce courage. Il a préféré maintenir, devant l'opinion, la fiction prestigieuse d'une église qui n'a jamais erré. — Mais comme les faits étaient là, il fallait les expliquer — et alors, avec une patience et une méthode admirable, on s'est mis à réviser cet énorme procès, et on a l'audace de conclure aujourd'hui sous nos yeux en faveur des bourreaux (1). Toutes les questions controversées ont été reprises, étudiées à nouveau, dans des gros livres à appareil savant, dans des *Revues*, dont quelques-unes furent fondées dans ce but, dans des brochures distribuées à profusion, puis dans des journaux divers allant du petit canard provincial portant dans les fermes son cri discordant, jusqu'aux grands périodiques fondés ou soutenus ou répandus par l'oeuvre de la *Bonne Presse*.

« Aujourd'hui, il n'y a plus moyen de fermer les yeux. Les résultats de l'effort catholique ont passé dans les écrits des neutres ou qui se disent tels. Nos professeurs apprennent l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat, dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, tels que les a vus le plus hardi défenseur de la thèse ultramontaine, M. Chesnon. Nos enfants au Lycée et partout, liront les *Manuels* de Mallet où ils trouveront une vision déformée de la Réforme et des Réformateurs. »

Je livre ces réflexions à la méditation de nos lecteurs ; nous y reviendrons dans un de nos prochains numéros.

F. B. B.

Nous remercions notre collègue M. Bégou-Bonnefon du concours qu'il nous apporte. Pour répondre à son désir nous publierons dans nos prochains numéros trois études spéciales sur *Les calomnies contre Luther*, *Les calomnies contre Calvin* et l'*Histoire protestante dans les manuels de Mallet*. J. V.

---

(1) Pour la St-Barthélemy, par exemple, le seul tort de Charles IX, de Catherine de Médicis et du duc d'Anjou « est d'avoir trop longtemps ménagé ceux qui se conduisaient et se sont conduits jusque sous Louis XIV, en ennemis acharnés de leur patrie. » *Patrie française*, 26 avril 1922.

L'Eglise réformée de Paris de 1610 à 1621 [1]

La tâche des protestants de France est rude. Menacés d'un côté par les progrès de l'incrédulité banale, ils ont à se défendre aussi contre une réaction catholique active, méthodique et qui trouve un appui complaisant dans le catholicisme latent de la plupart des incrédules et de presque tous les indifférents.

Or, les protestants français forment à peine un peu plus du quarantième de la population. Ils auraient donc quelque raison d'être découragés, si l'excellence de leur cause ne venait ajouter à leurs chances des éléments impondérables, mais réels et parfois décisifs. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont le devoir de tendre leur volonté et d'accomplir chacun la tâche de plusieurs.

Parmi les vaillants qui ont compris de bonne heure cette nécessité M. Jacques Pannier tient une place des plus honorables. Pasteur en temps de paix, aumônier militaire pendant la guerre, il a trouvé le temps de composer des oeuvres nombreuses, savantes, intéressantes, qui ont surtout pour objet l'histoire du protestantisme.

Celle de ces oeuvres qui restera son titre principal au respect des érudits et à la reconnaissance de ses coreligionnaires, c'est cette histoire de l'Eglise réformée de Paris, de 1598 à 1661, dont il a déjà donné près de la moitié, et qui jette une vive lumière sur une des périodes les plus intéressantes et les plus mal connues de notre passé huguenot. Un premier volume, l'*Histoire de l'Eglise réformée de Paris sous Henri IV*, a reçu, à titre de thèse de doctorat, la haute consécration de la Sorbonne et aussi celle de l'Académie française qui lui a accordé le prix Bordin. L'ouvrage qui vient de paraître représente la deuxième partie de cette vaste entreprise. Il a reçu lui aussi, dans des circonstances touchantes, une sanction haute et rare : en no-

(1) *L'Eglise réformée de Paris sous Louis XIII* (1610-21), par Jacques Pannier, in-8° 755 pages, librairie Edouard Champion, à Paris, et librairie Istra, à Strasbourg.

vembre dernier il a valu à son auteur, devant la Faculté de théologie de Strasbourg, avec la mention la plus élevée, le titre de docteur en théologie, que la Faculté accordait pour la première fois depuis son retour à la famille française (1).

***

Le livre débute par deux chapitres fort intéressants sur l'entourage du jeune roi Louis XIII, particulièrement sur la portion assez considérable de cet entourage qui fut et parfois resta protestante. Ce qu'il en dit est neuf et suggestif. On remarquera surtout les pages consacrées à ce curieux et, en somme, sympathique Jean Héroard, médecin du dauphin d'abord, du roi ensuite, et dont le *Journal* apporte à l'histoire de Louis XIII une si utile, si minutieuse et parfois si singulière contribution. Héroard, d'ailleurs, ne fut pas seulement un médecin. L'*Institution du prince*, qu'il rédigea en 1609, alors que le dauphin avait huit ans, et qui renferme des vues justes et même élevées, est l'oeuvre d'un éducateur. Si Louis XIII, si profondément catholique, d'ailleurs, est resté toute sa vie sérieux d'esprit et retenu dans ses moeurs, l'influence des serviteurs et des camarades huguenots que son père avait placés auprès de lui, ne fut probablement pas étrangère à ce résultat.

Intéressants aussi, sans se rapporter bien directement au sujet du livre, sont les détails donnés par l'auteur sur le rôle des députés protestants aux Etats de 1614. Ils appuyèrent avec vigueur la politique nationale du Tiers, contre l'omnipentence de la papauté, et défendirent énergiquement avec lui, le principe de l'indépendance temporelle de nos rois.

Les chapitres relatifs à la vie intérieure de l'Eglise protestante de Paris, plus directement appropriés au titre de l'ouvrage, sont pleins de renseignements précieux. Il faut signaler notamment ce qui est rapporté des origines protestantes de la famille Arnauld. M. Pannier établit avec des détails précis ce qu'on avait simplement entrevu avant lui, l'influence que les principes réformés ont eue et ont gardée longtemps sur ce groupe illustre, et, malgré la sage discrétion de ses conclusions, il montre, non par des affirmations hasardeuses, mais par des faits, dans quelle mesure l'esprit d'indépendance et la piété austère des grands jansénistes de ce nom, purent inconsciemment dériver de la source huguenote, avec laquelle le jansénis-

(1) Le dernier docteur français avant 1870 avait été Auguste Sabatier.

me eut tant de rapports et à laquelle il témoigna si peu de sympathie.

C'est à la fois à son sujet et à l'histoire de la civilisation française elle-même que M. Pannier apporte une utile contribution, dans les pages qu'il a consacrées au rôle intellectuel des protestants parisiens : à ce salon de Mme des Loges, sorte d'hôtel de Rambouillet huguenot, où fréquentaient d'ailleurs les beaux esprits des deux religions ; aux grands artistes protestants, les de Brosse que M. Pannier connaît si bien, les du Cerceau, le graveur Dupré et ce très intéressant Jacques Boyceau de la Baurauderie, qui fut le précurseur de Le Nôtre.

Parmi toutes ces figures se détache avec un singulier relief la physionomie énergique et un peu hautaine du plus considéré et du plus considérable des pasteurs de l'Église de Paris à cette époque, le savant, l'éloquent, l'infatigable Pierre du Moulin. Calviniste rigide, polémiste redouté, presque aussi connu en Hollande et en Angleterre qu'en France, il conserva jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année, sur la majorité de ses coreligionnaires, une influence profonde due également à son esprit et à son caractère. Ardent et incisif, âpre et tenace dans les discussions, dur pour ses adversaires et d'une rude sincérité, même avec ses amis, il incarna les qualités et quelques-uns des défauts les plus caractéristiques du protestantisme français de son époque. Il fut franchement détesté de beaucoup, dans le camp adverse et parfois même dans le sien ; mais on ne peut nier qu'il n'ait été un homme dans la plus haute acception du mot, c'est-à-dire une vigoureuse intelligence servie par une volonté robuste et par une inlassable activité.

La polémique de du Moulin avec le jésuite Arnoux, ses discussions avec François de Sales pour qui il fut un redoutable adversaire, son triomphe au chevet de la maréchale de Fervaques mourante, passent successivement sous nos yeux en traits exacts et nets.

Mais ce n'est pas seulement contre les catholiques que du Moulin a eu l'occasion d'exercer ses talents de polémiste. Il a pris nettement parti pour les Gomaristes contre les Arminiens. M. Pannier donne à ce sujet quelques appréciations judicieuses que le séjour à Paris de quelques Arminiens de marque, notamment de Tilenus et plus tard de Grotius, permet de rattacher heureusement à son sujet. On doit lui savoir gré d'avoir fait observer que les Gomaristes étaient « hypercalvinistes », et que l'idée de la prédestination tenait dans leur doctrine une place plus considérable encore que dans celle de Calvin lui-même. Il

appuie aussi sur cette bienveillance du gouvernement français pour les Arminiens en qui certains voyaient à tort des demi-catholiques disposés peut-être à le devenir tout à fait, ce qui contribua à les compromettre aux yeux des protestants de France. Peut-être n'eût-il pas été superflu d'ajouter que, sur la question de la prédestination et sur celle de la tolérance, les réformés de France et même d'ailleurs, sont en moyenne, aujourd'hui, beaucoup plus rapprochés d'Arminius que de Gomar et même que de du Moulin ?

Ce qui est certain, c'est que ce furent ces rapports de du Moulin avec des protestants étrangers, surtout avec Jacques Ier d'Angleterre, qui furent la cause ou le prétexte de sa disgrâce et de son exil de Paris. Mais M. Pannier n'a pas de peine à montrer aussi que l'heure était mauvaise pour les protestants de France, malgré les égards que le gouvernement affectait de conserver pour ceux de Paris. La défaite de l'Electeur palatin en Bohême avait eu un contre-coup fâcheux sur la situation de nos huguenots. Les offensives des pouvoirs publics contre eux devenaient plus fréquentes, et il s'y mêlait d'autant plus d'acrimonie qu'au même moment le roi, qui combattait les protestants du Languedoc, rencontrait une résistance toujours acharnée et parfois victorieuse. C'est même la mort du duc Henri de Mayenne, tué le 17 septembre devant Montauban, qui allait déchaîner les mouvements tumultueux et sanglants dont Charenton et les quartiers de Paris les plus voisins furent alors le théâtre.

Le récit de ces événements et de ce qui s'ensuivit remplit les trois derniers chapitres. C'est une des parties les plus intéressantes du livre. La topographie de la région est établie avec clarté. Peut-être le tableau de l'émeute du 26 septembre et de l'incendie du temple aurait-il gagné à être présenté dans un raccourci plus net ? M. Pannier se borne à une juxtaposition de documents d'ailleurs bien choisis, solides et probants, mais dont il aurait pu résumer les points essentiels, et qui alourdissent un peu son récit. C'est évidemment par un excès de scrupules, et pour laisser la parole aux faits eux-mêmes, qu'il a adopté cette disposition ; mais il a fait par ailleurs ses preuves d'impartialité et il était très capable de construire lui-même un exposé plus bref et plus nerveux tout en restant objectif.

Il suffit, pour en être convaincu, de lire, dans les dernières pages, ses remarques sur les divers acteurs et spectateurs de l'émeute. Il y donne une note très personnelle et tout aussi juste. Il y établit la préméditation des organisateurs de l'émeute. Il y caractérise heureusement l'atitude des protestants, du clergé,

de la foule, de la police, du Parlement, et il y fait ressortir, avec le relief qui convient, la noble figure de cet Henri de Mesmes, trop peu connu, en qui revivaient la fermeté, l'intégrité et l'esprit de tolérance du chancelier de l'Hospital.

***

Telle est l'oeuvre considérable dont M. Pannier vient de doter l'histoire du protestantisme français. Elle n'est pas sans défauts, mais ces défauts sont légers, et il était malaisé de les éviter dans un travail si ample, si minutieux et d'une si délicate complexité. D'ailleurs, le livre a été écrit et surtout terminé dans des conditions particulièrement défavorables. Il était déjà rédigé aux deux tiers lorsqu'éclata la grande guerre. L'auteur, aumônier militaire en Lorraine, en Alsace, retenu quelque temps captif à Strasbourg, allait être pendant plusieurs années détourné de son oeuvre. Le manuscrit, caché d'abord sous la paillasse d'un vieux jardinier, dans un moulin du Gâtinois, hospitalisé ensuite dans une école des Batignolles, abrité dans la cave par crainte des bombardements, envoyé à Marseille au moment de la dernière offensive allemande, allait être, jusqu'à la fin des hostilités, presque constamment séparé de son auteur, et celui-ci ne devait trouver la possibilité de le remettre à l'oeuvre qu'après la mobilisation.

Quand on connaît ces détails, on est moins surpris de constater dans l'ouvrage certaines longueurs, parfois même des redites. Les lecteurs qui aiment une composition très rigoureuse lui reprocheront des développements un peu touffus, dont certains peuvent paraître extérieurs au sujet. Dans les derniers chapitres on jugera que l'assimilation des documents n'a toujours pas été assez complète. Enfin, dans ces sept cent cinquante pages, copieusement pourvues de notes en petits caractères, on ne sera pas surpris de trouver certains lapsus dont beaucoup, d'ailleurs, sont relevés dans les *errata* de la fin.

Du reste, ces lapsus sont pour la plupart insignifiants et de correction facile. Le plus grave que j'aie relevé se trouve à la fin de la page 357 : l'auteur, parlant de l'hôtel de Bouillon, mentionne « les appartements dans lesquels est né le futur maréchal de Turenne (1611) ». J'appelle cette erreur un lapsus, parce que M. Pannier sait, aussi bien que quiconque, que Turenne est né à Sedan. Il l'a indiqué lui-même en termes catégoriques dans la solide et suggestive étude qu'il a consacrée jadis à l'évolution des convictions religieuses du maréchal.

Mais à côté de ces menus défauts, que de fortes et solides qualités ! L'érudition de M. Pannier est à la fois ample et sûre ; et les recherches auxquelles il s'est livré ont été aussi fructueuses qu'étendues. L'appareil bibliographique ne figure pas, comme il arrive trop souvent, uniquement pour la galerie ; l'auteur ne se borne pas à une vue superficielle de ses documents : il les a médités et les apprécie avec justesse. A la littérature proprement dite du sujet, aux témoignages utilisés avant lui, il a joint notamment une soixantaine de pièces justificatives inédites et importantes, qu'il a tirées non seulement de la Bibliothèque nationale, de la Mazarine, des archives départementales de Seine-et-Oise, des dépôts si importants de la bibliothèque de la rue des Saints-Pères ; mais du British Museum, des archives des *Offices* à Florence, et de la bibliothèque de l'Université de Leyde. Les tables, dressées avec soin, donnent, séparément, les noms des personnes, les noms des lieux, les noms des monuments, rues et autres détails relatifs à Paris. Une attention toute particulière a été apportée aux questions de topographie, si importantes dans un sujet de ce genre, et plusieurs plans ou même des dessins inédits guident et orientent le lecteur dans les principales descriptions. Enfin un choix heureux d'illustrations, d'origine très variée et d'une sérieuse valeur historique, précisent la disposition des principaux monuments et les traits des personnages essentiels. On remarquera notamment les reproductions de diverses constructions de Salomon de Brosse et d'intéressants portraits de Louis XIII jeune, de Pierre du Moulin et de cette femme admirable et si durement éprouvée qui fut Louise de Coligny.

Ces mérites suffiraient à donner une idée de la conscience historique de l'auteur ; mais elle se manifeste aussi dans sa remarquable impartialité, impartialité qui parfois paraît presque excessive et voisine de la timidité.

Le style vif, animé, rapide, soutient toujours l'intérêt, même dans les passages où certaines longueurs, certaines redites pourraient le fatiguer. Le tableau présenté par l'historien déborde parfois les limites de son titre, mais il reste toujours vivant et suggestif en même temps que vrai et vigoureux. Evidemment l'oeuvre si considérable entreprise et, en grande partie, réalisée par M. Pannier, est de celles avec lesquelles les adversaires du protestantisme devront sérieusement compter, et dans lesquelles ses amis seront assurés de trouver un appui solide.

Albert VALÈS

ENCOURAGEMENTS

Il ne faudrait pas croire que tous nos pasteurs et nos laïques passent indifférents devant le déluge de calomnies diverses et contradictoires dont la Réforme et les Réformateurs sont aujourd'hui inondés.

Beaucoup au contraire commencent à voir clair et comprennent l'importance des redressements historiques que nous opérons ici, en faisant appel à la bonne foi et à l'esprit d'examen de tous les braves gens — catholiques ou protestants.

On en jugera par les extraits d'une lettre que nous adresse, par exemple, M. le pasteur Cler, de La Roche-sur-Yon, (Vendée). M. Cler nous envoie un article d'un journal local, s'élevant avec force contre l'idée que c'est l'Eglise qui a brûlé Jeanne d'Arc ! ! L'Eglise est innoncente de ce bûcher comme de tous les autres sans doute....

M. Clerc ajoute :

Mon impression sur le Semaine protestante de Bordeaux a été que la Journée de la Cause a été la principale de la Semaine. Non pas que tout ce qui a été dit avant ou après, n'ait été utile et fort intéressant, mais, au moment où le Protestantisme prend conscience de lui-même, j'estime que le programme de la journée du 25 mai, celle de la *Cause*, répondait bien aux besoins actuels et constituait l'essentiel.

En Vendée, comme partout, constate M. Cler, se fait sentir le besoin urgent d'une *Défense protestante*, et c'est pourquoi l'on ne vous sera jamais assez reconnaissant d'avoir bien voulu — en plus de toutes vos autres nombreuses occupations, assumer cette rude mais très importante tâche.

Comment pouvons-nous, pasteurs de campagne ou de province, être au courant de tout ce qui se publie contre le Protestantisme ? Comment réfuter telles attaques reposant sur des citations fausses mais ayant l'apparence de la vérité ? Comment savoir, par exemple, que les *Souvenirs de Mme de Créquy* sont l'oeuvre d'un faussaire, et comment être renseigné sur les sources le l'écrivain Guiraud ? Il faut être historien pour cela et ce n'est pas donné à tout le monde.

Que l'on vous qualifie de « polémiste », qu'importe ? C'est un qualificatif sans doute auquel n'est pas insensible un savant, mais vous partagez ce sort avec le plus grand controversiste et écrivain protestant du 17e siècle,

Jurieu, qui, lui aussi, devint « polémiste », moins par goût, que par nécessité, et, qui, pourtant, n'hésita pas à abandonner « ses douces et paisibles occupations » pour servir avec succès la cause du Protestantisme alors si dangereusement menacé.

Ce qui caractérise votre rapport (1), c'est que l'on n'y trouve rien de provoquant. Vous êtes et restez historien. Vous vous bornez simplement à citer des faits et vos réfutations précises et sûres sont empreintes d'une autorité si sereine qu'elles donnent à vos auditeurs pleine confiance et réconfort.

Merci encore une fois, pour moi personnellement. Je joins à ma lettre un des récents articles du *Nouveau Publicateur*. Après avoir justifié la Saint-Barthelémy et en avoir fait l'*apologie*, voilà maintenant qu'il va jusqu'à prétendre que Jeanne d'Arc n'a pas été condamnée par l'Eglise ! »

M. Cler nous informe ensuite que les articles du *Nouveau Publicateur* ont été réfutés par un professeur agrégé du lycée de La Roche-sur-Yon, M. Camus.

Nous remercions à notre tour M. le pasteur Cler. Sa lettre nous sera un motif de plus de persévérer tant qu'il faudra dans la voie des réfutations calmes et précises que nous avons entreprises.

J. V.

---

(1) Le rapport lu à Bordeaux que l'on trouvera ici même sur *La Défense protestante et la Cause*.

TOLÉRANCE

Par la rue de Mogador, les autos s'écoulent, en flots ininterrompus, vers l'Opéra.

Au coin de la rue de Provence, deux blanches cornettes guident une ribambelle d'enfants et s'impatientent au bord du trottoir.

L'une des deux sœurs tend vers l'agent de service un index timide.

Mais l'agent ne voit rien.

Avec une résignation toute professionnelle, les deux cornettes attendent, attendent.

Soudain, près de l'agent, stoppe une superbe limousine. Un homme descend. Il dit deux mots. Et l'agent lève son bâton blanc.

Les fillettes traversent, deux par deux, flanquées des blanches cornettes.

Et M. Weill, grand rabbin de France, les regarde défiler, tout attendri.

INTOLÉRANCE

Un jeune homme, M. Eugène Parrot, dont le père, originaire d'Audincourt, habite Paris, est venu mourir à Vaufrey (Doubs), pays de sa mère.

Le défunt n'appartenant pas à la religion catholique a été inhumé civilement, le 22 mai. Sur la tombe, devant une assistance restreinte, M. Grangier, instituteur, a prononcé quelques paroles de regret et de sympathie.

En tout cela, rien d'anormal. Mais voici où apparaît l'intolérance, — une intolérance indigne du temps et du pays où nous vivons, et de plus contraire aux lois : sur l'ordre de l'adjoint au maire, la fosse avait été creusée à l'écart, dans un coin du cimetière où l'on enterre les suicidés.

Nous comptons bien que les sanctions nécessaires vont être prises contre les responsables et que des ordres seront donnés pour assurer au malheureux jeune homme une sépulture décente.

Au besoin nous insisterons. (*Pays de Montbéliard*).

UNE MISSION CATHOLIQUE

La « Mission » tenait au XIXe siècle, et probablement aussi auparavant, une place considérable dans la vie intérieure de l'Eglise romaine. Des moines prenaient possession d'une paroisse, et pendant des jours et des semaines « travaillaient » les fidèles et arrivaient à un réveil du fanatisme, qui n'est pas nécessairement le réveil de la foi. Plus d'une croix, que l'on trouve au carrefour de nos routes, a été plantée comme couronnement d'une Mission, et les protestants, s'il y en avait dans la localité, et les malpensants, qu'il y a dans toute localité, n'avaient pas à se trouver sur la voie publique s'ils ne voulaient pas être molestés.

Je ne savais pas ce qu'était devenue, dans l'Eglise actuelle, la Mission. Je ne pensais certes pas qu'elle eût disparu ; mais, depuis 43 ans que j'habite Paris, je n'en avais pas vu à l'œuvre. Je m'arrête d'autant plus à celle qui, en ce moment et pour trois semaines, est à l'œuvre dans une ville de la banlieue parisienne.

Le curé est un homme de tout premier ordre, portant fièrement sa particule et ultramontain jusqu'à la moelle. Il n'est pas plus moderne dans ses manières qu'il n'est moderniste dans son enseignement. Il interdit à ses fidèles d'assister à une cérémonie protestante et n'admet pas que la jeunesse catholique se rencontre avec la jeunesse protestante. Celle-ci n'est pas très nombreuse, l'Eglise réformée du lieu étant une des plus petites de France ; mais le curé se dit, non sans raison, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de loups pour jeter le désarroi dans la bergerie et même la décimer. Le curé a le droit de défendre son troupeau comme il l'entend ; il le fait ouvertement et, pour ma part, je l'en félicite. Le curé camouflé ne me dit rien qui vaille ; je veux le curé franc d'allures, qui marche droit sur l'adversaire et qui ne consent à pactiser avec aucune sorte d'erreur, fût-elle la plus atténuée, parce qu'il représente, lui, la vérité absolue, la vérité unique, en dehors de laquelle il n'y a point de vérité.

Les brebis suivent le berger et non le berger les brebis. Cela doit être, cela n'est pas toujours, et dans le camp des dévotes a amené des désenchantements. Un certain flottement en est résulté. Le curé lui-même le constate dans la circulaire par laquelle il annonce la mission qui va réveiller, vivifier, sanctifier son Eglise, et qui sera confiée à deux missionnaires. Ces missionnaires sont-ils d'un ordre religieux ou non ? sont-ce des moines sécularisés pour la forme... quoique les robes de toutes couleurs n'aient plus à se gêner pour se montrer ? Je n'ai posé la question à personne, elle n'a qu'un intérêt secondaire. Le curé dit très joliment que souvent des malentendus s'élèvent entre des fidèles et leur conducteur spirituel, éloignent les premiers du dernier : la présence des deux missionnaires est une occasion de rapprochement qu'il faut se hâter de saisir. Un appel discret est adressé aux frères séparés qui pourraient s'éclairer à cette lumière exceptionnelle, et, de même, aux âmes éloignées de tout souffle religieux, qui pourraient trouver ou retrouver là l'essence de la vie religieuse. Voici le programme de la première semaine de cette Mission. Les journées sont remplies, sans être chargées, et infiniment variées. Il y a tout ce qu'il faut pour occuper les sens, pour tendre les nerfs et arriver à l'effervescence souhaitée. Cela est autrement corsé et prenant pour des imaginations débridées que ce que donnent nos réunions de réveil, où l'on ne s'adresse qu'à l'intelligence, au cœur et à la conscience, et où l'on fait peu de cas du rite et du mécanisme pieux. Lisez :

Diocèse de Versailles

MISSION DE 1924

(*Première semaine*)

Dimanche 13 janvier. — A toutes les Messes, annonce de la Mission. — A 10 h. ½, grand'messe. Prône par un Missionnaire. — A 2 heures, Fête des Enfants. Vêpres. Allocution par un Missionnaire. Bénédiction solennelle des Enfants par M. le curé. Salut du T.-S. Sacrement. — Les parents sont invités à cette réunion et pourront y conduire même les tout petits enfants. Tous recevront la médaille de la Sainte Vierge.

Lundi 14 janvier, à 8 h. ½ du soir. — Première conférence religieuse dialoguée. Des artistes exécuteront un programme de musique religieuse.

Mardi 15 janvier, à 8 h. ½ du soir. — Conférence religieuse dialoguée.

Mercredi 16 janvier, à 8 h. ½ du soir. — Conférence religieuse dialoguée. Un souvenir sera remis aux assistants.

Jeudi 17 janvier, à 8 h. ½ du soir. — Grande Fête en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Conférence. Consécration de la Paroisse et de la Mission à la Très Sainte Vierge. Salut du Très-Saint Sacrement.

Vendredi 18 janvier, à 8 h. ½ du soir. — Réunion générale. Toutes les personnes présentes recevront la médaille de la Très-Sainte Vierge.

Samedi 19 janvier. — Il n'y aura pas de réunion. Les Missionnaires seront à la disposition des fidèles pour les Confessions.

Avis importants. — I. Du mardi 15 au samedi 19 janvier inclus, à 6 h. ½ du matin, Réunions spéciales à l'Eglise pour les jeunes filles. Dimanche 20 janvier, à 7 h. ½ messe de communion. Allocution par M. le Curé.

II. Lundi 14, mardi 15, mercredi 16 janvier, à 4 h. ½, réunions à l'Eglise pour les enfants des écoles et des catéchismes. Jeudi 17 janvier, à 8 heures, messe de communion. Allocution par M. le Curé.

N.-B. — Places gratuites et au premier occupant. Pas de quête. Des places sont réservées aux messieurs.

Vous remarquerez la place qu'occupent dans ce programme les conférences dialoguées. C'est la grande attraction. L'Eglise romaine a toujours cultivé ce genre, alors qu'elle devrait le plus se l'interdire. Il est difficile à tout homme de reproduire, sans les affaiblir, les arguments de son adversaire. Cela est de toute impossibilité à quiconque s'est nourri du lait romain. Jamais, l'Eglise romaine n'a su respecter un adversaire ; depuis qu'elle ne peut le couvrir de sang, elle le couvre de mensonges pour le couvrir de boue. Elle dénature ses paroles, elle calomnie ses actes ; elle ne peut arguer de sincérité qui, ici, serait l'aveu de son ignorance, mais du moins sauverait sa bonne foi ; elle ne rectifie jamais. Alors, il va de soi que le prêtre ou le moine qui représente les idées d'un adversaire de l'Eglise les traduit de telle sorte qu'il suffit d'une chiquenaude pour les renverser, quand elles ne croulent pas d'elles-mêmes. J'assistais, dans une Eglise de Paris, à une de ces conférences dialoguées, où l'adversaire était le protestantisme. Et voici ce que l'avocat du protestantisme objectait à son compère, le défenseur de l'Eglise : « Evidemment, je reconnais que dans l'Eglise catholique on meurt en paix ; mais quelle existence elle impose à ses fidèles ! Les pratiques, le renoncement, la pénitence, la discipline du confessionnal, c'est la

vie qui nous paraîtrait impossible à nous, protestants, qui vivons comme cela nous plaît ; et si nous étions pris de trop de scrupules, nous entendrions la parole qui nous couvre complètement : « Péchons, afin que la grâce abonde ». A ce moment, un auditeur, protestant authentique celui-là, quoiqu'il ne le soit pas de naissance, n'y tint plus, et s'écria d'une voix stridente : « C'est une infamie que cette caricature du protestantisme ». Il ne put en dire davantage ; on le jeta à la porte..., et ce fut justice.

Le défenseur de l'erreur pourrait être moins odieux dans la falsification de ce qu'il représente, qu'il ne la trahirait pas moins, ne fût-ce que par une intonation, par un jeu de physionomie et, surtout, par l'accent du scepticisme, et vous n'ôterez pas de la cervelle de beaucoup de ceux qui entendent que c'est là tout ce que l'adversaire de l'Eglise avait à dire. Autrement impressive est cette parole parlée d'un résumé des idées par celui-là même qui les combat.

Ces scrupules ne montent pas à l'esprit de ceux qui dirigent l'Eglise de Rome, pas plus aujourd'hui qu'autrefois. La probité dans la pensée, et, je le répète, le respect d'un adversaire, c'est hors de leur rayon. J'ai lu Ravignan, Lacordaire, Gratry, Perceyve, Perraud — c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur — et je me suis heurté à chaque instant à cette profonation de la droiture.

C'est ce qui devrait, par dessus tout, frapper nos protestants. Je ne suis pas du tout sûr que tous s'en laissent impressionner et qu'il n'y en ait pas qui considèrent ces appréciations comme exagérées.

Je ne sais si des protestants répondent à l'invitation de notre curé, et assistent à l'une ou l'autre partie du programme de la Mission. Il se peut que la curiosité en ait déterminé quelques-uns ; il se peut aussi que d'autres aient voulu plaire à leurs amis catholiques. S'il y en a, leur petit temple, quoique très beau cependant, d'une beauté simple, leur paraîtra encore plus nu, et le culte qu'on y célèbre encore plus froid. Pauvre pasteur qui doit réagir contre cela ! Mais non, il n'est pas pauvre. Après tout, il est au service de l'Esprit, et l'Esprit ne se laisse ni asservir, ni affaiblir. C'est lui qui, en dernier ressort, mène le monde et ensevelira Rome et ses pompes.

MEMOR.

Hommages rendus au Protestantisme français

Il ne suffit pas de pouvoir répondre au flot de calomnies recrudescentes lancées contre le protestantisme français, il faut savoir encore ce qu'il a été, ce qu'il a fait au dire de ceux dont ce jugement n'est pas faussé par les passions confessionnelles ou politiques.

Relisons donc pour nous instruire et pour fortifier nos âmes des déclarations comme celles qui vont suivre :

Il y a une Réforme purement française qui n'a rien dû à son origine, ou peu de choses, à la Réforme allemande ou anglaise ; qui longtemps n'a été ni politique comme l'anglaise, ni sociale comme l'allemande, mais religieuse théologique et morale, et qui, enfin, les a même précédées l'une et l'autre. Notre Lefèvre d'Etaples a précédé Luther, et de Lefèvre d'Etaples à Calvin, de 1512 à 1536, on peut suivre la trace, dans les documents français, le progrès et l'évolution logique d'un Protestantisme exclusivement français. Plus on l'étudiera de près, et mieux on y verra les caractères distinctifs de ce que j'appellerai notre Réforme nationale.

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1900). F. Brunetière.

⁂

Je suis assuré, de pleine certitude, que dans le mouvement général de la Réforme, la France a sa part bien à elle et que Calvin, pour ne parler que de lui, est un authentique Français de la vieille France.

(*Revue chrétienne*, mars 1901). Ernest Lavisse.

⁂

« Le Protestantisme français est français, d'origine française. Il y a une Réforme française qui n'a rien dû à la Réforme allemande, ni à la Réforme anglaise et *qui les a précédées*. Il y a un Lefebvre d'Etaples avant Calvin, avant Luther, avant Knox. Et je n'ai pas besoin de dire que, pour ce qui est du Calvinisme,

il est purement français, non seulement parce que c'est le français Calvin qui l'a créé, mais parce que tous les collaborateurs de Calvin à Genève, neuf sur dix si vous voulez, sont des Français...

La Genève protestante est une colonie religieuse française. Il n'y a pas eu exportation de France en Suisse. Il n'y a rien de plus français, de plus « vieux français » que le Protestantisme de France. Les Protestants français sont si Français qu'en vérité, ils ont été comme le sol de la France...

Au fond, sauf les mobiles politiques et les influences de circonstances, c'est au XVIe siècle, tout ce qui avait, très vif au cœur, le sentiment religieux et le sentiment moral, tout ce qui avait un idéal, qui s'est fait protestant. Il faut le reconnaître sans barguigner le moins du monde...

Si le Protestantisme de France a fait la Réforme catholique, a fait le Gallicanisme, a fait le Jansénisme, ce qui me paraît incontestable, on peut dire qu'il a bien mérité de la France et l'on doit dire en tous cas, qu'il s'est assez mêlé à l'histoire de France pour être reconnu français, vieux français, aussi français que possible.

Ajoutez que les Protestants sont les plus anciens républicains français. La monarchie française en se défendant contre eux ne s'y est pas trompée, et toutes les Saint-Barthélemy sont des crimes, mais ne sont pas du tout des erreurs. Il serait donc difficile, après trente ans de République, de dénier le titre de vieux Français à des hommes qui ont été les initiateurs de la forme d'organisation sociale où la France est définitivement arrivée, et où, très probablement elle se tiendra. Il n'y a pas de Français plus Français que les Protestants français.

(*Revue latine*). Emile FAGUET

***

Le vieil élément réformé a fait défaut dans cet alliage qu'on appelle la France moderne. DUC D'AUMALE

***

Ces hommes éprouvés par le fer et par le feu, ces caractères qui n'avaient pas fléchi sous aucune tyrannie du passé, combien ils devaient plus tard manquer en toute chose ! Que n'eût été la France si, à l'éclat de son génie, elle eût joint la force de caractère, la vigueur d'âme, l'indomptable ténacité de cette partie de la nation qui avait été retrempée par la Réforme !

Edgar QUINET

LES PROTESTANTS FRANÇAIS[1]

LEUR ŒUVRE DANS LE PASSÉ

LEUR MISSION DANS LE PRÉSENT

Je me souviens des jours anciens
(Ps. CXLIII, 5).

Que les temps sont changés ! Il n'y a pas bien longtemps encore, certains écrivains qui se sont donnés pour mission d'éclairer et de guider l'opinion publique en France, affectaient de regarder le protestantisme comme une quantité négligeable : « 650.000 protestants sur 36 millions de catholiques, y a-t-il lieu de s'en occuper ? » semblaient-ils dire avec dédain.

Et puis le protestantisme, par son principe même, n'est-il pas destiné à s'émietter en autant de partis que d'individus ? Il est incapable d'être un gouvernement. M. Brunetière dans le fameux article que l'on sait, la *Science et la Religion*, avait essayé de le démontrer.

D'ailleurs enfin, la froideur du culte réformé, la tristesse de ce style qu'on appelle *réfugié*, la raideur austère de la morale protestante, tout cela, disait-on tout haut, est tellement incompatible avec le caractère français, gai, tout en dehors, aimant

(1) Comme l'histoire se répète souvent surtout dans un pays où les sentiments sont aussi mobiles que chez nous, nous croyons être utiles à nos coreligionnaires en reproduisant un travail de M. Louis Tarron, paru il y a plus de vingt ans dans le *Signal* de G. Chastand. On y trouvera des idées et des faits qu'il faut avoir bien présents à la mémoire aujourd'hui. Nos « évangélisateurs » nous remercierons de leur avoir tendu à nouveau cette arme de bon aloi. J. V.

les cérémonies brillantes, qu'on n'a rien à craindre dans le pays de Voltaire et de Rabelais « *de ce débris d'un autre âge*... La France a définitivement rejeté la Réforme, il y a trois siècles » (1).

Aujourd'hui, au contraire, nous assistons à un étrange revirement. Que dit-on ? Le protestantisme fortement organisé engloberait la France et ses colonies dans les mailles serrées d'un grand filet, *la Société Biblique !*... Nos écoles, nos grands services publics, notre industrie, notre commerce, auraient des protestants à leur tête, le ministère lui-même compterait toujours des protestants dans son sein. Quelquefois même le Président du Conseil oserait être protestant ! Enfin, horreur ! n'a-t-on pas vu plusieurs fois des protestants être reçus *premier* à l'Ecole Normale, à l'Ecole Polytechnique, à Saint-Cyr ! Décidément, la liberté n'est plus qu'un mot vide de sens, puisque les protestants peuvent arriver partout. « Trente-huit millions de Français ne se sentent pas plus d'humeur aujourd'hui qu'il y a cent ans à plier éternellement sous la domination de quelques centaines de milliers d'entre eux, les derniers venus à ce qu'on prétend, les plus récents de la famille, et, pour secouer cette domination, s'ils n'emploient que des moyens légaux, comme de faire voir ce que cette domination a d'inégal et d'inique, je conçois bien que l'on s'en fâche, mais non pas qu'on leur en dispute le droit et qu'on crie à l'intolérance » (1). Et pour parer à cette invasion des ennemis du dedans, il faut révoquer l'Edit de Nantes !

Enfin, comme malgré la propagande des journaux, la *Croix*, la *Libre Parole*, malgré les conférences de MM. Thiébaud et de Mahy, et les mandements des évêques, le bon sens populaire ne paraît pas accepter de pareilles idées, on a inventé autre chose et on a dit : « Les protestants sont des étrangers en France... qui dit protestant, dit Anglais ou Anglo-Saxon... En Algérie, les protestants sont à la solde de l'Angleterre, à Madagascar ils sont les alliés, les agents des Anglais... » Cependant, on n'ose

(1) Opinion émise en 1877 par M. Paul Janet.

(2) *Après le Procès*, par Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1899.

plus dire, on ne dit plus comme en 1870 : « Les protestants sont des Prussiens ! »

Et alors, pour parer à cette invasion des ennemis du dehors, pour conjurer ce péril national, il faut prêcher une nouvelle croisade, il faut révoquer l'Edit de Nantes.

Or, cette agitation malsaine, cette campagne d'insinuations calomnieuse coïncide dans notre patrie avec les tentatives faites par les adversaires de la République pour combattre et détruire les institutions libérales qui sont désormais le patrimoine de tous les Français. Et, comme les protestants sont, par principe, des libéraux, des républicains de vieille date, il faut les perdre dans l'opinion pour les réduire à l'impuissance.

En même temps, cette agitation coïncide avec la crise aiguë que connaît le catholicisme, avec le mouvement qui se produit dans le sein même de son clergé qui secoue le joug de l'obéissance aveugle et passive et demande à l'Evangile la liberté et la foi. Et comme les protestants sont les hommes de l'Evangile et de la liberté, ils sont un danger permanent pour ceux qui rêvent toujours plus grande la domination catholique... Il faut donc par tous les moyens — la fin justifie les moyens ! — les montrer traîtres à la patrie, exploiteurs de la fortune publique, accapareurs des meilleures situations, ennemis de la prospérité nationale. Si le protestantisme reste debout, ceux qui, victimes de l'incrédulité ou du fanatisme sont dégoûtés des superstitions romaines, iront à cette religion qui concilie la foi et la liberté, l'Evangile et la raison. Alors, l'alliance du trône et de l'autel est impossible, la suprématie du catholicisme est compromise. Pour sauver la religion catholique, pour sauver Rome et la France, aujourd'hui comme autrefois il faut révoquer l'Edit de Nantes !

Dans notre France qui a été la grande initiatrice des idées de liberté, d'égalité et de fraternité, à la fin de ce siècle qui a été le siècle de la Révolution française, où furent proclamés les droits de l'homme et du citoyen, cette excitation à la violence, cet appel à l'intolérance écœurent et révoltent, parce qu'ils rappellent les heures les plus tristes de notre histoire et nous font reculer de trois siècles. Avons-nous besoin d'insister ? Ceux qui se flattent de n'appartenir à aucun culte, ceux qui

se préoccupent avant tout du bon renom de la France et de sa prospérité véritable, ne peuvent envisager sans tristesse les conséquences d'une pareille campagne, et flétrissent avec indignation les hommes qui, d'un coeur léger, prêchent la guerre civile en organisant une nouvelle *Ligue*.

Nous, protestants français, mis en suspicion dans la mère patrie, que ferons-nous ? Dans un sentiment de reconnaissance envers Dieu et dans une pensée de pieuse gratitude à l'égard de ceux qui furent les ouvriers de ce grand oeuvre, en 1898, nous avons célébré le 3e centenaire de l'Edit de Nantes, qui a mis fin aux guerres civiles et a reconnu *à ceux qui n'étaient pas catholiques*, le droit d'être des chrétiens et des français ; maintenant, nous voulons montrer que ces protestants dignes de la liberté ont été non les exploiteurs, mais les serviteurs dévoués et patriotes de la France ; nous voulons prouver que ces protestants qui ont souffert pour refuser le mot d'ordre de Rome, ne veulent pas le tenir de Londres ou d'ailleurs, nous voulons dire nos lettres de grande naturalisation, et, humblement mais fièrement, faire valoir les titres de noblesse qui témoigneront que ceux que l'on dit « les derniers venus de la famille » n'ont pas été les derniers à la servir, à l'aimer, à la faire grande et prospère. Oui, les protestants sont bien des français. Ils sont français par *droit de naissance*, français par *droit des souffrances* qu'ils ont endurées pour conserver ce nom, français par *droit des services* qu'ils ont rendus et qu'ils rendent encore à notre chère patrie.

I

Relevons avec énergie ce fait capital : la Réformation en France n'a pas été une importation étrangère. « La Réforme au seizième siècle est française en France », a dit Mme Coignet, le savant et impartial auteur de l'*Histoire de la Réforme française avant les guerres de religion*. Le protestantisme n'est pas *anglo-saxon*, comme s'est tristement évertué à le dire dans une conférence qui a fait plus de bruit que de lumière, M. Thiébaud, et après lui M. Millevoye, tous deux *boulangistes* impénitents. Non, le terme de catholique n'est pas synonyme de *français* et

celui de *protestant* synonyme d'*anglais*, comme le disait en avril 1896 l'*Alliance française*, à propos de l'oeuvre à poursuivre à Madagascar ; non, car la Réforme est bien née sur le sol français, elle a germé à Paris, elle a eu ses premières racines dans l'Université même, « cette seconde puissance de la chrétienté romaine », elle a eu ses premiers apôtres et ses premiers martyrs dans le cœur honnête d'hommes de Picardie, de Bourgogne, du Dauphiné, avant qu'elle eût commencé dans d'autres pays.

Et quand le feu prit dans l'Europe méridionale et centrale, sans doute il fut communiqué d'en Haut, parce qu'un seul et même commandement provenant de l'esprit de Dieu s'était fait entendre, parce que les temps étaient accomplis et les âmes mûres, mais l'étincelle partit de France. La gloire d'avoir commencé cette oeuvre appartient à la France, notre bien-aimée patrie, et c'est elle qui a donné à des nations, aujourd'hui protestantes, ceux qui furent les maîtres ou les disciples de leurs grands réformateurs : Farel et Froment, du Dauphiné ; Calvin, de Picardie ; Th. de Bèze, de Bourgogne ; Lambert, d'Avignon, Robert Olivétan, de Noyon. D'ailleurs, rien n'est brutal comme un fait ou une date. La date la voici.

En 1512, à Paris, à une époque où Luther n'avait ni parlé ni agi (l'affichage des fameuses thèses est de 1517), où Tyndale et Knox les promoteurs de la Réforme en Angleterre n'étaient que des enfants, où Zwingle le réformateur de la Suisse allemande était encore le *chapelain du Saint-Siège*, un docteur en théologie de l'Université enseignait les vérités du pur Evangile et proclamait la doctrine maîtresse, *la justification par la foi*, qui devait réformer l'Eglise. « La religion n'a qu'un but, un chef, Jésus-Christ. La croix seule ouvre le ciel et ferme l'enfer. La grâce de Dieu nous sauve et non les oeuvres. » Ce docteur en théologie de l'Université de Paris, c'est Lefèvre d'Etaples, celui qui, selon la parole de Th. de Bèze, « commença avec courage le renouvellement de la pure religion de Jésus-Christ et rassembla dans son auditoire plusieurs des hommes les plus excellents de leur siècle et de l'Eglise. » C'est au mois de décembre 1512 que Lefèvre publia le commentaire *sur l'Epître aux Romains*, où se trouvait la matière du cours qu'il avait professé

à l'Université (1). Nous n'aurons pas tort, en conséquence, si nous disons que déjà, en 1509 ou 1510, les doctrines essentiellement évangéliques qu'il exposait furent le sujet des discussions de la jeunesse studieuse et des savants de l'époque, à Paris et en province. Parmi ceux qui l'écoutèrent avec le plus de joie se trouvait « un vaillant petit homme roux, dit l'historien Michelet, d'une verve incomparable, le bouillant, l'éloquent Farel, franc, net, intrépide entre tous, qui eut le coeur admirable du chevalier sans reproche, sa soif du péril et qui fut le Bayard des combats de Dieu... l'incomparable Farel, l'apôtre de la Suisse française, le précurseur de Calvin. »

« Lefèvre, dit Farel, me tira de la fausse opinion de mon mérite et m'enseigna que tout venait de la grâce, ce que je crus sitôt qu'il me fut dit. La parole de Dieu me suffit. »

La justification par la foi seule, la Bible, unique autorité souveraine en matière de foi, n'avons-nous pas là parfaitement proclamée la double doctrine sur laquelle va reposer la Réforme religieuse ? Farel, Lefèvre d'Etaples ne sont-ils pas des Français ? Gérard Roussel, Arnaud, Briçonnet, évêque de Meaux, Guillaume, évêque de Lodève, Marguerite, soeur de François Ier qui se groupèrent autour de Farel et de Lefèvre ne sont-ils pas des Français ? Les nouvelles communautés chrétiennes qui s'organisèrent à la prédication de ces courageux prédicateurs dans le Nord et dans le Midi, ne furent-elles pas des Eglises françaises ? N'est-ce pas l'évidence même de la vérité historique qui arrachait au catholique Richard Simon, examinant les écrits de Lefèvre, cet aveu significatif : « Ce n'est pas Lefèvre qui *luthéranisait*, mais plutôt Luther qui *fabrisait*. »

Ce mouvement religieux répondit si bien aux désirs et aux aspirations de l'âme française, que, malgré les traditions séculaires de la France catholique, malgré le génie latin de la race, malgré les persécutions et les entraves apportées à la prédication des idées évangéliques, à la veille du colloque de Poissy en 1561, « les gentilshommes et les principaux bourgeois des villes, ainsi que ceux du même peuple, soit la quatrième partie

1. Jean Calvin, par E. Doumergue. Le chapitre sur le *protestantisme français*, p. 111.

du Royaume, était séparée de la communion de l'église » et que le nombre des églises, suivant un état présenté à la reine-mère, était de 2.150, disséminées ou groupées dans les diverses provinces de notre pays. La Réforme se trouvait si bien chez elle en France, dans cette contrée qui avait vu se produire le mouvement des Vaudois et des Albigeois, qu'à la veille de la Révocation de l'Edit de Nantes, malgré les mesures iniques qui restreignaient les droits des protestants, l'Eglise Réformée, née d'hier, comptait près de 1.800.000 fidèles !

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la France n'était pas réfractaire à l'esprit du pur Evangile, fait de clarté lumineuse, de vérité morale, de justice et d'amour, et qu'au XVIe siècle, en particulier, il n'y avait pas incompatibilité d'humeur entre le caractère français et le protestantisme, et que dès lors, les agissements politiques, l'ambition des Guise, les intrigues espagnoles, le fanatisme d'un clergé cupide qui craignait pour sa domination, ont plus influé que les considérations religieuses, que la vertu austère des Réformateurs, pour empêcher la France de devenir protestante. Qu'est-ce à dire aussi, sinon que la Réforme, qui fut en même temps un mouvement de rénovation sociale et de régénération morale, irrita la débauche des grands et heurta de front l'immoralité et l'absolutisme de la Cour, si bien que le roi, comme autrefois Hérode, gêné par la courageuse parole de ceux qui lui disaient comme Jean-Baptiste « cela ne t'est pas permis », commit le crime de les faire mourir pour ne plus entendre leur voix accusatrice. La responsabilité de l'échec de la Réforme en France retombe, devant l'histoire, sur ceux qui, à ce moment, ont à leur manière prononcé la coupable parole : « Périssent les protestants plutôt que mon pouvoir ou mon autorité. » Quant à celui qui a eu le triste courage de révoquer l'Edit de Nantes — cet édit déclaré « perpétuel et irrévocable, » — celui-là en manquant à la parole donnée par son aïeul, en forçant à l'exil ou en condamnant à la persécution une partie de ses fidèles sujets, a commis un crime de lèse-humanité et de lèse-patrie, car ces protestants étaient bien des Français par droit de naissance.

II

Français *par droit de naissance*, ils le sont aussi par droit des *souffrances* que leurs pères ont supportées pour conserver le titre de membres de la famille française.

Les protestants ne réclamèrent jamais de privilèges, et quoi qu'on en ait dit, ils ne voulurent jamais former un Etat dans l'Etat : la preuve en est qu'à l'heure des troubles politiques — sous la Fronde notamment — on ne les trouva jamais au nombre des séditieux qui avaient levé le drapeau de la révolte contre le pouvoir établi. Ce qu'ils revendiquèrent hautement, ce fut, conformément aux traités et aux édits, le droit de professer librement leur religion, et ils ne prirent les armes que pour la défense de leurs libertés, quand ils y furent forcés par l'indigne conduite de ceux qui ne respectaient pas la foi jurée : la preuve en est dans le témoignage rendu à Coligny par Bossuet, quand il dit : « Tout ce que l'on emploie pour décrier l'amiral ne sert qu'à illustrer sa mémoire », et par Montesquieu quand il déclare que « l'amiral Coligny fut assassiné n'ayant dans le coeur que la gloire de l'Etat ». Mazarin ne le reconnaissait-il pas, quand il disait des protestants : « Ce sont des brebis qui paissent de mauvaises herbes, mais elles ne s'écartent pas du troupeau. » N'avons-nous pas raison de dire que les protestants, qui, après le massacre de Vassy, après le massacre de la Saint-Barthélemy, après les restrictions sans cesse apportées aux libertés accordées par l'Edit de Nantes, supportaient d'être considérés comme des parias exclus des fonctions publiques, des professions libérales et subirent la persécution qui les poursuivait de la naissance à la mort, furent bien des Français. On le vit bien et on le sentit encore mieux, quand la Révocation les mit dans la terrible alternative de renier la foi ou d'abandonner la France. Il n'y a qu'à entendre ceux qui ont jugé la portée de cette odieuse résolution. Ecoutez Saint-Simon : « La Révocation de l'Edit de Nantes, sans le moindre prétexte et sons le moindre besoin, et les diverses proscriptions plutôt que déclarations, qui la suivirent, dépeupla un quart du royaume, ruina son commerce, l'affaiblit dans toutes ses parties... fit passer nos manufactures aux étrangers, fit fleurir et regor-

ger leurs Etats aux dépens du nôtre...» Ecoutez le duc d'Aumale, quand il raconte les derniers jours de Condé à Chantilly : « La Révocation de l'Edit de Nantes est une des dates néfastes de l'histoire de France... Il est des plaies qui ne se ferment jamais. » Ecoutez Edgard Quinet dans son ouvrage sur la Révolution : « Quand vous voyez dans l'esprit français de si grands vides, n'oubliez pas que la France s'est arraché elle-même le coeur et les entrailles par l'expulsion et l'étouffement de près de deux millions de ses meilleurs citoyens. Ce sont des plaies qui ne guérissent pas... Que n'eût été la France si, avec l'éclat de son génie, elle se fût maintenue entière, je veux dire si à cette splendeur elle eût joint la force de caractère, la vigueur d'âme, l'indomptable ténacité de cette partie de la nation qui avait été retrempée par la Réforme ! »

Ecoutez M. Brunetière lui-même, celui qui a déclaré que la France, c'est le catholicisme : « La Révocation de l'Edit de Nantes arrêta le progrès moral de la France, parce qu'elle contraignit à l'exil ceux qui s'appelaient les hommes de la Bible et qui allèrent porter ailleurs leur moralité, leur intelligence et leur foi... N'avoir pas compris, senti ce qu'il y avait de force, de vertu morale dans le protestantisme, avoir sacrifié, si je puis ainsi dire, au rêve d'une unité tout extérieure, purement apparente et décorative, la plus substantielle des réalités, n'avoir pas compris que tout ce qu'on entreprenait contre le Protestantisme, on l'accomplissait au profit du « déisme » comme disait Bayle ou du « libertinage », voilà qui est grave et voilà ce qu'on ne saurait trop reprocher à Louis XIV. De Dunkerque à Bayonne, de Brest à Besançon, pour la satisfaction métaphysique de n'entendre louer Dieu qu'en latin, il a vraiment déruit le nerf de la moralité française et, en chassant les protestants, appelé l'épicurisme même, au secours de sa monarchie. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1892).

Ecoutez Montalembert : « J'ai vu avec peine tous les efforts que vous faites pour pallier la Révocation de l'Edit de Nantes et la guerre des Camisards ; après tout, ce sont là les deux grandes hontes de notre histoire... Croyez-moi, mon cher abbé, l'Eglise ne gagne rien à user de la violence pour convertir les âmes ; tôt ou tard cette façon d'agir retombe lourdement sur

elle-même et lui est imputée à crime...» (Lettres de Montalembert — publiées par la *Quinzaine*, 15 avril 1898).

Ecoutez M. Vacher de Lapouge, dans les *Sélections sociales* : « La Révocation de l'Edit de Nantes a été pour la France un fléau pire que la peste, car la peste ne choisit pas et la persécution choisit les meilleurs pour les persécuter ; si la France avait cette postérité, elle serait tout autre. Il suffit de parcourir le martyrologe de la France protestante pour juger de la grandeur d'âme des huguenots. »

Parlerait-on ainsi, si ces protestants étaient des traîtres à la patrie, des exploiteurs et des étrangers ? Ah ! si de pareils aveux sont arrachés à des adversaires, c'est que les protestants étaient bien des Français et que ceux qui partirent ont montré par tout le monde, comme le dit Michelet, ce qu'était l'élite de la France. Mais nous pouvons le dire hautement, ceux qui quittèrent la France, le firent, contraints et forcés, en s'écriant avec Jurieu : « Qu'avons-nous fait pour qu'on nous arrache notre coeur de français ! » et en pays étrangers, en Prusse, en Hollande, en Angleterre, en Suisse, aux Etats-Unis, au Cap, ils s'efforcèrent de conserver ce coeur qu'on essayait de leur arracher. C'est Farel installant une Société Biblique à Montbéliard et disant : « Partout répandons la parole de Dieu et que la France civilisée embrasse enfin la croix. » C'est le caractère français énergiquement revendiqué et conservé en certaines contrées prussiennes, dans les Iles de la Manche, dans les églises Wallonnes, dans certaines paroisses des Etats-Unis ou d'Angleterre qui continuent à s'appeler « Eglises des Huguenots français. » C'est Saurin, en plein temple de la Haye, le premier dimanche de l'année 1710, élevant son âme à Dieu en ces termes : « Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis comme mon roi et que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes voeux... Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue ! Dieu veuille faire oublier les fleuves de sang dont tu as couvert la terre et que ton règne a vu répandre ! Dieu veuille effacer de son livre les maux que tu nous a faits, et, en récompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir ! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Eglise, le ministre

de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes. »

Si ceux qui durent quitter la France agirent et parlèrent ainsi, que dirons-nous donc de ceux qui, malgré les dragonnades, les galères, la tour de Constance, préférèrent encourir tous les jours la mort pour aimer et servir la patrie ? Cette héroïque fidélité des protestants au désert, cette foi sublime des persécutés qui s'humilient et supplient pour demander à Dieu la guérison de Louis XV malade, cet attachement invincible au sol natal ne témoignaient-ils pas que ces enfants méconnus et déshérités de la patrie française étaient dignes d'elle ? L'édit de tolérance en 1787, le reconnut ; mais ce qui allait le témoigner à la face de tous ce fut, à l'heure où la nation reprenant conscience d'elle-même vis-à-vis des tyrannies politiques et religieuses, appela pour présider l'assemblée de la Constituante un proscrit des anciens jours, le fils d'un pasteur du Désert, *Rabaut Saint-Etienne*, le représentant de ces protestants qui avaient bien mérité par leurs souffrances de porter le nom de français. Ceux qui avaient semé avec larmes, dans les souffrances et les persécutions, moissonnaient avec chants de triomphe. Ils n'avaient pas désespéré de Dieu et maintenant ils devaient symboliser, humbles et fiers, la sainte cause de la liberté et de la justice triomphantes.

Ainsi donc au moment où, sous la pression d'un grand mouvement d'opinion qui le souleva du Nord au Midi, le peuple français voulut faire toutes choses nouvelles, détruire les abus, abolir les privilèges, réformer le gouvernement, il appela à lui les meilleurs de ses enfants, il fallait du courage — jusqu'au martyre ! — de l'initiative jusqu'à l'audace. Alors les protestants au lieu de profiter des circonstances pour se soustraire au devoir, pour songer à réparer, au point de vue matériel et social, les brèches faites à leur situation, courageusement, coururent aux périls nouveaux, sans peur comme sans reproche, et se trouvèrent debout pour être les ouvriers de la France nouvelle et les soldats de la liberté. Ils n'ont point failli à leur mission ; les fils des martyrs pour la foi surent être, quand il le fallut, les martyrs pour la liberté. Si les *Rabaut*

Saint-Etienne, les *Barnave*, les *Boissy d'Anglas* surent montrer en même temps qu'une héroïque grandeur d'âme les plus mâles vertus, s'ils exercèrent une telle influence avec plusieurs de leurs coreligionnaires députés aux assemblées, c'est qu'ils étaient non seulement les héritiers d'une élite de la nation, mais aussi les représentants d'un grand peuple de persécutés, victime du plus terrible abus de pouvoir, c'est encore qu'ils étaient, à l'heure où la France cherchait la meilleure forme de gouvernement, les témoins de cette démocratie parlementaire que la Réforme avait créée il y a trois siècles, en pleine monarchie, dans l'organisation de l'Eglise.

N'avaient-ils pas, il y a trois siècles, introduit dans la vie paroissiale le suffrage universel, et donné à tous les membres de l'Eglise le droit et le devoir de s'intéresser par l'instruction obligatoire, à la prospérité de la communauté. N'avaient-ils pas en 1559, dans le premier synode national convoqué à Paris où les délégués des Eglises, pasteurs et laïques se trouvaient réunis, promulgué la confession de foi protestante et élaboré la *discipline* qui fondait un système de libre discussion et de représentation du peuple chrétien qui concilie par le plus étonnant équilibre l'ordre avec la liberté, le respect de l'individu avec le sentiment de la solidarité, les exigences du présent avec l'attachement intelligent au passé ?

La Suisse, la Hollande, l'Angleterre, la jeune Amérique n'étaient-elles pas au point de vue constitutionnel, les filles de la Réforme et ne devaient-elles pas en partie à Calvin, à ce Français de Picardie, leur gouvernement parlementaire ? Et c'est pourquoi, en 1789, on écouta ces protestants, les initiateurs de la liberté de conscience, les fondateurs de l'instruction nationale, les hardis pionniers qui, en proclamant la souveraineté de la conscience, en matière de foi, étaient montés à l'assaut de toutes les tyrannies du seizième siècle. Les vaincus d'hier, toujours debout, toujours fidèles, disaient la revanche du droit et prédisaient les victoires prochaines à ceux qui voudraient combattre pour la justice et la liberté. La Revolution qui fut pour tous en France la grande libératrice, fut pour les protestants la grande réparatrice. En leur accordant la liberte de professer leurs croyances, en leur rendant leurs droits civils

et politiques, elle consacra les services qu'ils avaient rendus dans le passé et reconnut ceux que pouvaient dans l'avenir rendre à la France nouvelle ces hommes qui avaient depuis longtemps souffert pour les *droits de l'homme* et avaient préparé les voies à la grande émancipation sociale, politique et religieuse de notre patrie. « La Révolution est fille de la Réforme et de l'Encyclopédie » a dit M. de Mun, à l'Académie en 1898.

III

En effet, l'histoire en main, les protestants n'ont pas à rougir de leur passé : quand on leur eut tout enlevé par la persécution et la mise hors la loi, on ne pût leur enlever leurs vrais titres de noblesse, c'est-à-dire les œuvres qu'ils avaient accomplies pour la patrie. S'ils en parlent, c'est non pour s'en glorifier, certes, mais c'est pour montrer qu'on ne peut les effacer ou les renier sans déchirer du même coup quelques pages au livre d'or de l'histoire de France ; s'ils les rappellent aujourd'hui, c'est pour faire sentir que les protestants, que l'on dit être des étrangers, des ennemis, sont, par les services rendus, la gloire de l'Eglise, mais aussi l'honneur de la patrie française, et dans tous les domaines.

Voyons ce que les protestants ont fait pour enrichir le patrimoine littéraire ?

Qui est-ce qui a été un des rénovateurs de la langue française et, en une certaine mesure, un des fondateurs, sinon *Jean Calvin*, dont Bossuet a été forcé de dire : « Il excellait à parler la langue de son pays aussi bien qu'homme de son temps. » Voilà ce que dit M. Brunot dans sa *Grammaire historique de la langue française*, après avoir rendu justice à l'œuvre d'affranchissement accompli dans ce domaine par les protestants : En littérature, le français prend possession d'un genre où, jusqu'alors le latin était seul employé, car des théologiens et des philosophes ne dédaignaient plus de s'en servir. C'est à la Réforme qu'est dû ce progrès... Calvin après avoir publié en latin en 1536 son Institution de la *Religion chrétienne* la traduisit en français en 1540. Son œuvre magistrale, écrite

d'un style précis et énergique, montre que notre « vulgaire » pouvait rendre toutes les pensées, même les plus élevées ou les plus sublimes... et les écrivains protestants saisirent l'exemple du maître. Les catholiques, plus rebelles, après avoir résisté, furent obligés de faire comme eux et ce fut en français que les grands controversistes de la fin du siècle, Du Perron, Du Plessis-Mornay, François de Sales disputèrent. »

M. Petit de Juleville, qui n'est pas tendre pour Calvin dans le grand ouvrage publié sous sa direction : « Histoire de la langue et de la littérature française » dit dans son « Histoire populaire de la littérature française » : « Le livre de l'*Institution chrétienne* offre dans son style un peu froid et uniforme, mais sobre et soutenu, des qualités de force et de gravité que la prose française n'avait encore jamais montrées dans un ouvrage de si longue haleine. La *dédicace*, publiée quatre ans avant la traduction française, est un morceau éloquent et quelquefois pathétique. On sent encore dans le français de Calvin le souvenir embarrassé de la langue latine, mais Descartes lui-même, en écrivant plus tard le *Discours sur la méthode*, donnait prise au même reproche... Calvin a la logique, la précision, la sobiété, la gravité, l'énergie... »

Ainsi donc Calvin a contribué pour une grande part à donner à la langue française ce qui allait en faire la langue diplomatique. Rabelais, qui publia, en 1533, le fameux *Pantagruel*, lui donnerait la verve et la couleur, Montaigne qui publia, en 1572, les *Essais*, la variété et la grâce, Amyot qui publia les *Vies de Plutarque*, en 1559, la richesse et l'agrément. Si nous avons rapproché ces dates et insisté sur les qualités originales de Calvin au point de vue littéraire, c'est que le Réformateur a été honoré des pires calomnies et poursuivi des plus basses injures. La Réforme n'a pas à se glorifier seulement de Calvin. Calvin ne fut pas une géniale exception, car les disciples ne furent pas indignes du maître.

Ce fut un protestant encore cet *Henri Estienne*, le troisième d'une dynastie d'illustres savants imprimeurs-libraires qui, après avoir édité les belles publications que l'on sait, écrivit lui-même entre autres : *La précellence du langage français*. Il a montré victorieusement dans ses livres par le précepte et

l'exemple, l'originalité, la souplesse, l'harmonie, l'abondance de cette langue et a préparé la royauté qu'elle devait exercer au siècle suivant.

Ce fut un protestant que *Du Bartas*, le rival de Ronsard qui publia la *Semaine de la création*.

Ce fut un protestant, cet *Agrippa d'Aubigné* qui composa les *Tragiques*, écrivit les *Satires*, raconta les *Aventures du baron de Feneste*, publia l'*Histoire universelle* où, historien et moraliste, il se rapproche de Saint-Simon. « Il faut admirer la force de son style et la richesse de ses images, cette langue, chaude, colorée, pleine de relief et de mouvement. »

Ce fut un protestant ce *Clément Marot* qui parut en novateur en essayant de ramener la poésie au bon sens et au naturel et apprit aux Français à aimer et à chanter les *Psaumes de David*, dont la traduction vive, enjouée, pathétique devint bientôt populaire à la ville et à la campagne.

Ce furent des protestants, ces hommes de pensée ou d'action qui s'appelèrent *Bayle*, le publiciste des *Nouvelles de la République des lettres*, l'auteur du *Dictionnaire historique et critique* où il montra les trésors d'une science étendue et d'une fine critique ; *Conrart*, un des membres fondateurs de l'Académie, *Théodore de Bèze* qui écrivit le traité de la *Prononciation française*, et devint comme le ministre de l'Instruction publique de Calvin ; *La Nouë*, dont les *Mémoires* au style énergique et vif le montrent, dit Henri IV, « un grand homme de guerre et encore plus un grand homme de bien » ; *Abbadie*, philosophe et moraliste chrétien dont l'*Art de se connaître soi-même* eut un si grand succès que Mme de Sévigné avouait en faire ses délices ; *Basnage*, tout à la fois pasteur et publiciste, qui publia la revue, *Histoire des ouvrages des savants* et prépara par la revision du dictionnaire de Furetière le fameux dictionnaire de Trévoux ; *Casaubon*, le gendre de Henri Estienne, savant critique comme son beau-père, bibliothécaire d'Henri IV ; les membres de la famille *Ancillon*, qui illustrèrent l'Académie et l'église de Berlin et dont l'un d'eux, J.-P. Frédéric fut un économiste politique dans le genre de Montesquieu ; *Abauzit*, ce savant linguiste, ce physicien expert dans toutes les sciences naturelles qui fut l'ami de Newton, de Bayle et de Saint-Evre-

mond ; *Dubosc*, ce pasteur qui parlant devant Louis XIV arracha au futur persécuteur des protestants cet aveu : « Je vien d'entendre l'homme le mieux disant de mon royaume ; » *François Hotmann*, le grand juriste de Charles IX.

Y a-t-il un seul de ces noms que nous voulions récuser ou renier comme appartenant à des hommes qui n'ont pas contribué par leurs travaux, par leur science, à honorer la France au dedans et au dehors ? Hélas ! quelques-uns furent contraints à écrire, à parler le français, à faire connaître le génie français sur la terre d'exil, mais là encore ils servirent, glorifièrent leur France chérie !

Ne devons-nous pas rappeler, en effet, les noms de ces illustres proscrits ? En Hollande, *Jean Claude*, celui qui, dans la conférence qu'il eut avec Bossuet, se fit remarquer par son érudition profonde et sa fine dialectique ; *Isaac de Beausobre*, l'historien du Manichéisme ; *Isaac Jaquelot*, philosophe et historien ; *Pierre Jurieu*, le controversiste passionné que craignirent Arnauld, Bossuet et Fénelon ; *Rapin-Thoyras*, avocat, militaire et historien. En Suisse, à Genève, *Candolle*, l'aïeul des célèbres botanistes ; *Constant*, l'ancêtre de Benjamin Constant ; *Tronchin*, dont l'un des fils fut le médecin émérite dont parle si souvent Voltaire ; *Huber*, le père de trois générations d'éminents naturalistes ; *Bonnet*, qui fit les études savantes sur les polypes et les insectes. En Allemagne et en Prusse ces érudits et ces chercheurs qui illustrèrent ou fondèrent des universités, *Jacques Lenfant*, *Humbold*, *Michelet*, *Lamotte-Fouquer*, le médecin *Duclos*, *Courbière*, dont chacun est, dans son domaine, un créateur.

Malgré ces pertes le protestantisme rendu à la liberté en 1789, montra que « les tisons retirés du feu » étaient capables de nouveaux efforts et dignes de nouvelles victoires. *Mme de Staël*, dont les fiers écrits excitèrent la colère de Napoléon, l'historien *Guizot*, l'orateur et le philosophe *Benjamin Constant*, la dynastie des *Reclus*, géographe, médecin, ingénieur, la tribu des *Monod*, orateur, médecin, jurisconsulte, les publicistes comme *Schérer* et *Colani*, *J.-J. Weiss*, *Eugène Pelletan*, *Prévost-Paradol*, les philosophes et les historiens comme *Renouvier*, *Taine*, *H. Martin*, les grands naturalistes, *Cuvier* et *Quatrefages*, ont

par leurs travaux renoué la tradition d'un grand passé et au XIXe siècle rappelé leurs illustres devanciers du XVIe et du XVIIe siècles.

C'est particulièrement par l'impulsion considérable que les protestants imprimèrent en France à l'éducation populaire et dans l'initiative qu'ils montrèrent au point de vue de l'organisation nouvelle de l'enseignement à tous les degrés, qu'ils ont bien mérité de la patrie. En rendant l'homme responsable de sa foi et en plaçant la source de cette foi dans l'Ecriture sainte, la Réforme contractait l'obligation de mettre chacun en état de se sauver par la lecture et l'intelligence de la Bible.

« Tout protestant est pape une Bible à la main. » Cette parole qu'on leur lança à la face comme une injure est, au contraire, un de leur titre de gloire, car le protestantisme mit ainsi au service de l'instruction le stimulant le plus efficace et l'intérêt le plus puissant qui agisse sur les hommes (1). Le principe fondamental de la Réforme, que la foi doit être individuelle, que chacun doit pouvoir en rendre raison, contenait en germe toute une révolution pédagogique. A côté de l'église, toujours, s'élevait une école et souvent le pasteur fut appelé à être un pédagogue, ce qu'il ne considérait pas comme une déchéance, puisque, comme Luther l'avait dit, il aimait à répéter : « Si je n'étais pas pasteur, je serais instituteur. » Et c'est pourquoi dans la *Discipline* des Eglises Réformées, il se trouvait à côté des articles qui concernaient les paroisses, un article précis qui regardait les écoles. C'est dans la vieille Bible de famille, traduite en français par Lefèvre d'Etaples, Olivetan, Calvin, que les enfants protestants apprenaient à être des chrétiens et des hommes ; c'est dans la Bible qu'ils apprenaient à être, dès le début, au point de vue des méthodes, des programmes, des principes d'éducation des initiateurs, des créateurs, sans cesse à la brèche contre la routine et les procédés pédagogiques de leur temps, dont Rabelais et Montaigne ont dit la grossière et inepte manière. La fameuse lettre de Luther *sur l'Instruction*, où il expose quel doit être au point de vue du fond et de la forme l'instruction, donne vraiment le droit de dire que l'en-

(1) Michel Bréal. *Quelques mots sur l'instruction publique*, parge 75.

seignement populaire est fils du protestantisme, puisqu'il voulait *que tous apprissent et que l'on apprît tout*. En France, les protestants obligés de disputer tous les jours leur vie et leur liberté au fanatisme, n'eurent ni le loisir de raisonner sur l'éducation, ni le pouvoir d'organiser des études, et cependant on est étonné de l'oeuvre immense qu'ils ont faite.

Le premier en date, celui dont l'historien des *Doctrines de l'Education* en France, M. Compayré, dit « qu'on doit saluer avec respect la prodigieuse activité, les oeuvres multiples, l'oeuvre, en un mot, où à quelque témérité se joint un bon sens si ferme et si courageux, » c'est *Pierre Ramus*, le créateur de l'enseignement supérieur, l'organisateur de l'instruction à tous les degrés, qui mourut dans le massacre de la Saint-Barthélemy. « Ramus, dit M. Renan, doit être considéré bien plus comme un martyr de la bonne discipline de l'esprit que comme un martyr de la liberté de conscience. » En le frappant en effet ,des assassins ne visaient pas seulement le protestant, ils en voulaient à l'ennemi des scolastiques, à l'adversaire des vieilles méthodes, au dénonciateur infatigable des abus de l'Université, au chrétien indépendant qui réclamait l'instruction gratuite et obligatoire et demandait des traductions de la Bible en langue vulgaire. Son *avertissement au Roi sur la réformation de l'Université* annonce le *Discours sur la méthode* et contient des directions excellentes, dont on a profité plus tard.

Mais en 1559, à Genève, le français Calvin avait déjà fondé le collège et l'Académie, avec Th. de Bèze comme recteur. On y étudiait les langues anciennes comme la langue française, et le français *Mathurin Cordier* réalisa l'idéal du « régent aussi soigneux de former des écoliers à la sagesse qu'à la bonne latinité, » dit Bayle. L'esprit de la Réforme rejoignait donc l'esprit de la Renaissance, au lieu de lui être contraire où antipathique, comme on s'est plu quelquefois à le dire. « Les Réformateurs protestants avaient compris, comme les jésuites le firent après eux, quels grands services les lettres profanes pouvaient rendre à la moralité, à la religion, à condition qu'on s'emparât d'elles, qu'on les réglât et qu'on fit tourner habilement au profit du christianisme le mouvement intellectuel, dont elles étaient le principe... Il n'est donc guère permis de faire honneur à la

Société de Jésus d'une originalité complète, d'une initiative tout à fait nouvelle dans l'organisation des études classiques. Nul doute qu'il n'aient emprunté aux collèges protestants quelques détails de leur programme ; nul doute surtout qu'en voyant les Réformés mettre la main sur les lettres classiques, ils n'aient compris la nécessité de leur faire concurrence et de confisquer, d'accaparer la culture littéraire au profit de l'Eglise catholique » (1). En France, pendant le temps de paix relative qu'ils connurent, les protestants fondèrent 8 Académies et des milliers d'écoles. Voici quels étaient les principes qui présidèrent à leur fondation et contribuèrent à les rendre prospères : nécessité morale de l'instruction pour tous, obligation civile pour les parents d'envoyer leurs enfants à l'école, instruction gratuite et obligatoire, glorification de la carrière d'instituteur.

En 1560, les Etats Généraux d'Orléans exprimaient ces voeux dans les cahiers de la noblesse : ils étaient en avance de deux siècles sur ceux de la Révolution. « En résumé, dit M. Compayré, après avoir accordé aux Réformateurs protestants le mérite de ne pas s'être séparés de leur siècle dans leurs projets d'éducation littéraire et d'instruction supérieure, il n'est que juste de leur attribuer la gloire de l'avoir devancé dans leurs plans d'enseignement primaire et d'instruction pour tous... Il est donc permis de croire que le protestantisme, s'il avait triomphé en France, s'il n'avait pas été traqué dans les guerres de religion, avant d'être exterminé par la Révocation de l'Edit de Nantes, nous eût donné ce que nous avons à peine obtenu aujourd'hui, après trois cents ans de luttes et d'efforts : une forte organisation de l'instruction primaire. »

Nous ne serons pas étonnés alors que nos départements, où il y avait le plus de protestants, fussent les plus instruits, les plus vivants et qu'au XIXe siècle ce soient des protestants qu'on trouve à la tête des grands mouvements d'instruction, humbles instituteurs ou grands ministres, pédagogues émérites ou administrateurs infatigables. C'est le protestant *Guizot* qui organise par la loi du 23 juin 1833 la loi sur l'instruction primaire ; ce sont les protestantes *Mmes de Staël*, *Necker de Saussure*,

(1) Histoire critique des doctrines de l'éducation, par G. Compayré. Tome I, page 156.

Guizot, qui écrivent les ouvrages toujours actuels sur l'éducation des femmes ; c'est le protestant Buisson, qui est délégué à l'organisation de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque ; c'est le protestant *Pécaut* qui dirige l'Ecole Normale de Fontenay-aux-Roses, et après lui le protestant *Steeg* ; c'est *Mme Jules Favre*, protestante, directrice de l'Ecole Normale de Sèvres, c'est le protestant *Goy* à la tête de l'Ecole Normale de Toulouse ; c'est la foule de nos instituteurs protestants sortis de nos Ecoles normales protestantes, qui répondait à l'appel du ministre de l'Instruction publique réclamant pour la nouvelle organisation des maîtres éclairés et capables. Ah ! si la parole de Napoléon est vraie « celui qui serait le maître de l'éducation serait le maître du monde, » certes les protestants, dans le passé comme dans le présent, peuvent dire qu'ils ont contribué à faire la France grande et forte et qu'ils sont bien des enfants qui honorent la mère patrie, en étant les héritiers fidèles des Viret, des Farel, des Froment, des Samuel Petit, des Baduel, des Sturm et des Pierre Ramus.

IV

Pour résumer l'oeuvre industrielle et commerciale des protestants, il suffirait de citer ce jugement de Florimond de Rémond, un adversaire : « Ceux que gagnait la cause nouvelle étaient surtout les peintres, les horlogers, imagiers, orfèvres, libraires, imprimeurs et autres, qui en leurs métiers « ont quelque noblesse d'esprit. »

Doit-on oublier quelle impulsion puissante les protestants donnèrent en France, au commerce, à l'industrie ? On disait « honnête comme un protestant ; » bientôt on put dire « intelligent, inventeur comme un protestant. » Inutile d'aller fouiller dans une grande histoire détaillée pour savoir ce que les protestants innovèrent dans le domaine industriel et commercial : un simple manuel à l'usage des candidats au baccalauréat et aux écoles du gouvernement nous l'apprend.

Hélas ! Nous devons connaître ce que la France avait le privilège de posséder parmi les protestants en calculant ce qu'elle a perdu à la Révocation de l'Edit de Nantes. En Touraine, les

métiers à tisser tombent de 8.000 à 1.200 ; à Lyon, de 18.000 à 4.000 ; dans les Ardennes les draperies de Sedan, en Normandie les fabriques de chapeaux, de toiles fines et écrues ; dans l'Ardèche les moulinages, les élevages de vers à soie ; dans l'Auvergne les fabriques de papier et de coutellerie ; dans le Gard les fabriques de tapis, de tonnellerie disparurent aux trois quarts. Où allèrent-ils tous ces ouvriers, tous ces patrons ? Je ne veux citer que les faits rapportés par E. Lavisse dans son *Histoire de Prusse*.

Les réfugiés protestants fondèrent les première manufactures de laine dans le Brandebourg et plantèrent les premiers mûriers ; ils apprirent l'art de tisser et d'imprimer les étoffes. *Pierre Babry* construisit la première machine à tisser les bas ; *François Fleureton* établit des fabriques de papier, et avec lui d'autres Français fondèrent des fabriques de chandelles, transformèrent l'horlogerie, coulèrent les premières glaces et installèrent les grandes maisons qui eurent des relations et des débouchés avec l'étranger, tandis que les architectes *Abraham Quesney* et ses fils bâtirent des quartiers entiers qui doublèrent la population de Berlin.

Parlerons-nous des richesses qu'acquirent alors la Hollande, la Suisse, l'Angleterre, les Etats-Unis ? La proportion demeure la même et les protestants forcés à l'exil allèrent porter hors de France les secrets d'industries nouvelles qui ont pris depuis une extension considérable (1).

L'exportation des produits français diminua en Angleterre et en Hollande de 90 millions de francs, et 9.000 matelots allèrent doubler la marine marchande de la Hollande. Et c'est Vauban qui dans un rapport confidentiel à Louis XIV l'explique dans tout son détail ! En effet, ce sont des réfugiés protestants qui ont introduit la vigne, le mûrier, le figuier au Transvaal, dont ils firent bientôt le pays que l'on sait.

Ce sont eux qui ont renouvelé l'art de l'horlogerie à Genève, qui introduisirent les manufactures de soie à Zurich. Ce sont eux qui créèrent l'industrie des draps de Harlem, des velours d'Utrecht, du papier si fameux depuis et inconnu alors en

(1) *Histoire des Réfugiés protestants de France*, depuis la Révocation jusqu'à nos jours, 2 v., chez Charpentier, par Ch. Weiss.

Hollande. Ce sont eux qui organisèrent les grandes imprimeries de Rotterdam, d'Amsterdam, qui imprimèrent les ouvrages célèbres des savants et publièrent les gazettes, organe des revendications politiques, littéraires et sociales. Le taffetas d'Angleterre, le papier anglais, les toiles d'Irlande, la chapellerie, qu'on se procurait auparavant en France (à Caudebec), la célèbre coutellerie, aujourd'hui essentiellement anglaise, tous les produits qui assurent à l'Angleterre un immense commerce ont été importés ou créés par des Français exilés (1).

A cet ordre d'idée se rapporte l'influence exercée par les protestants dans les arts industriels, dans l'économie politique.

Le premier en date, qui fut un grand artiste en même temps qu'un héros de la foi et un éminent écrivain, c'est *Bernard Palissy*, mort en 1589 dans les cachots de la Bastille. Il découvrit, comme on sait, l'art d'émailler et fabriqua d'admirables faïences tout en combattant pour la cause de l'idéal et de la vérité. Ingénieur, naturaliste, agronome, physicien, chimiste, il renouvela par son *Art de la terre* les sciences naturelles et par ses *Discours admirables* prépara Buffon et Fontenelle. Il échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, parce que Catherine de Médicis avait besoin de lui pour terminer les décorations des Tuileries, mais quelques années plus tard, il était abandonné « comme un chien » à la Bastille.

Après Palissy, citons le protestant *Ambroise Paré*, le restaurateur de la chirurgie moderne, si savant et si humble quand il disait de ses malades : « Je le panse, Dieu le guérit. » Quel est le grand agronome du quinzième siècle, si ce n'est ce français, le protestant *Olivier de Serres*, l'ami de Sully qui a écrit le *Théâtre d'Agriculture*, où se trouve le fameux chapitre sur « la cueillette de la soie pour la nourriture des vers qui la font » et où il sut montrer dans cette oeuvre puissante et charmante, l'avantage des herbages pour l'agriculture et, le premier, mit en usage les prairies artificielles. Il signale le premier le rôle du houblon pour la bière, celui de la bette-

(1) Les réfugiés français et leurs industries, par *E. Beyser* ; conférence 10 mai 1886.

rave pour le sucre et obtient d'Henri IV la plantation des mûriers en France.

Le grand Pasteur, à l'inauguration d'une statue d'Olivier de Serres, à Aubenas en 1882, en a parlé comme d'un des bienfaiteurs de l'agriculture et d'un des défenseurs du paysan à cette époque de violences des gens de guerre. Voudrions-nous renier Bernard Palissy, Ambroise Paré, Olivier de Serres comme des compatriotes ? Ah ! ne sont-ils pas au contraire, pour notre patrie, une gloire bienfaisante et pure ? *Denis Papin* aussi fut un français et obligé, à la Révocation, de s'expatrier en Allemagne, où il alla porter, avec sa science mathématique, l'honneur du premier essai, sur la Fulda, en 1707, du bateau à roues, mues par une machine à vapeur.

En 1791, quand les protestants purent, sans entraves, reprendre au grand jour leurs industries, quelques proscrits revinrent se remettre à la tête des usines dans le Gard, l'Ardèche, les Ardennes, le Nord, mais la tradition ne fut pas interrompue : celui qui a créé la filature et le tissage mécanique du lin, *Philippe de Girard*, était protestant ; le fondateur des premières filatures de coton, qui découvrit aussi l'impression et la teinture des toiles, *Oberkampf* était protestant ; celui qui reprit l'idée d'Olivier de Serres, la fabrication du sucre de betteraves, qui créa une filature en ne se servant que de fils français, qui, ardent propagateur de l'instruction primaire, organisa les Caisses d'Epargne, le fondateur de la Caisse d'escompte qui devint le germe de la Banque de France, qui propagea de nouvelles méthodes d'agriculture et organisa la première compagnie d'assurances, *Etienne Delessert*, était protestant ; celui qui, après avoir porté à la perfection l'industrie des impressions sur étoffes et des fils de lin organisa les premières cités ouvrières, ce fut un protestant, *Ch. Dollfus*, de Mulhouse. Celui qui continua l'oeuvre d'Olivier de Serres et mit en pratique les idées de Palissy, agriculteur, en étudiant et en propageant les engrais chimiques, en posant les termes de la chimie agricole, *Théophile Schloesing*, membre de l'Institut, directeur du laboratoire de chimie à Paris, est protestant. Quant à ceux qui dans le commerce, l'industrie proprement dite, ont renouvelé ou agrandi les branches où les protestants se sont autrefois illus-

trés, on ne peut les citer, car ils sont trop. Que dire alors ? Ceux-là sont-ils français ?... Oui, ils le sont par la naissance comme par les services qu'ils ont rendus et qu'ils rendent toujours à la mère patrie, la France aimée des pères proscrits qu'ils glorifièrent en exil ?

V

On a souvent dit que le protestantisme était par principe hostile à tout mouvement artistique : austères et froids, plus amis de la raison que de l'imagination, ils ne peuvent ni exécuter ni concevoir l'art. D'ailleurs, ajoute-t-on, n'a-t-on pas vu les protestants, au temps des guerres de religion, détruire en véritables vandales les trésors que contenaient les églises, crever les toiles des tableaux, abattre les statues, démolir les plus beaux édifices religieux. En parlant ainsi, on oublie trop souvent « qu'au temps des guerres » c'était la triste loi des représailles. On démolissait les églises, parce qu'on brûlait les temples et qu'on martyrisait ceux qui voulaient adorer Dieu en « esprit et en vérité. » Mais ces « briseurs d'idoles » furent cependant des artistes qui, en littérature, en musique, dans les arts plastiques et dans les arts industriels furent souvent au premier rang et exercèrent une influence parfois prépondérante. Ceux qui combattaient pour le *vrai*, qui recherchèrent le *bien* furent les amants passionnés du *beau*, parce qu'il raconte la gloire de Dieu, parce qu'il est la splendeur du *vrai* et ils en poursuivirent l'expression dans tous les domaines, héroïque et douce dans la musique, palpitante dans le marbre, vivante sur la toile.

Nous avons parlé de Bernard Palissy, l'inimitable maître émailleur, dont la foi inspira les oeuvres : « Reproduire dans une matière inaltérable les choses naturelles sorties des mains de Dieu, voilà mon but. » Ajoutons quelques noms : le peintre *Jean Goujon*, le Corrège de la peinture, le Phidias français qui fut contraint de fuir en Italie : « Ses charmantes nymphes, symboles des eaux claires, des belles eaux de France, n'ont pas précisément l'air huguenot, » dit A. Michel ; elles prouvent du moins, que les ***sévères huguenots*** n'étaient pas incapables de

sentir et d'exprimer la grâce et l'élégance, et en notre pays de France, cette constatation a tout de même sa valeur. Le sculpteur *Ligier Richier*, élève de Michel-Ange, dont les oeuvres ne sont pas indignes du maître. *Jean Cousin*, tout à la fois peintre, sculpteur, graveur, architecte, écrivain d'art : on lui doit le *Jugement dernier* au Louvre, des fresques de Chambord, les belles grissailles d'Anet, l'admirable mausolée de l'amiral Chabot, au Louvre. *Ducerceau*, l'architecte qui termina le château de Saint-Germain (détruit par la Révolution) et fit un projet de terrasses sur le bord de la Seine, qui eut été un des plus magnifiques monuments du monde, si on l'eût exécuté. Sous Henri IV nous voyons un grand nombre d'artistes huguenots au premier rang de l'Ecole française.

Barthélemy Prieur, élève de Germain Pilon ; *Nicolas Briot*, le grand monnayer de Louis XIII ; *François Briot*, l'illustre orfèvre du XVIe siècle dont les étains sont d'une composition exquise. *Dupré*, artiste fabricant des plus belles médailles et des plus sincères portraits du XVIIe siècle ; *Jacques Debrosse*, l'architecte du Luxembourg. Et de fait sur les douze membres fondateurs de l'Académie Royale de sculpture et de peinture, cinq étaient protestants.

D'après ces données, nous voyons que les protestants auraient eu leur part de gloire et d'influence dans l'histoire de l'art français, si les persécutions ne s'étaient acharnées sur eux. En effet, la Réforme qui apportait une conception nouvelle de la vérité religieuse, qui protestait contre la routine, le culte des formes conventionnelles, développa chez ceux qui l'embrassèrent et qui avaient le tempérament artistique le besoin de serrer de plus près la réalité, en brisant le cadre étroit des formes banales et conventionnelles. La crise, qui détachait de la tradition religieuse les artistes, fut celle aussi qui les fit entrer dans des voies nouvelles au point de vue de l'art. L'art devint plus réaliste, plus simple, d'un sentiment plus intense de la nature religieusement observée et simplement exprimé. La Bible tout entière donnée à tous ouvrit à l'artiste une source inépuisable pour ses créations. L'art catholique était païen aux jours de la Renaissance avec un étrange mélange de légendes mythologiques et chrétiennes. L'art protestant — témoin Dürer, Rem-

brandt, Palissy — revint à la nature en esprit et en vérité. Ses maîtres furent des réalistes qui protestèrent contre la conception païenne aussi bien que contre la convention prétentieusement maniérée du style jésuite qui fleurit encore aux abords de Saint-Sulpice.

Mais la branche de l'art que la Réforme marqua de son empreinte créatrice, c'est la musique, à laquelle le protestantisme donna l'inspiration la plus élevée, en lui rendant son caractère populaire. La musique essentiellement religieuse a été entièrement renouvelée par la Réforme, et il se trouve que le catholicisme moderne est véritablement tributaire du protestantisme « si réfractaire à l'art. » *Guillaume Franc*, *Bourgeois*, *Claude Goudimel*, le maître de Palestrina, furent les précurseurs de la musique moderne et les maîtres de la mélodie. Le plein-chant était morne et froid, il n'était nullement populaire et le chœur était séparé de la foule des fidèles. La Réforme introduisit le rythme dans le chant de l'Eglise ; elle se dégagea des modes grégoriens et écrivit des mélodies sur le registre plus accessible du soprano dans le ton majeur et mineur. « Dans ce changement fécond, dit le critique Schuré, le cantique protestant marque le commencement du puissant développement de la musique. » Tout le monde devait chanter au culte, aussi c'est à la muse populaire que furent empruntées ces mélodies simples et vivantes. Le clergé catholique empruntait le motif de ses messes aux chansons triviales de *l'homme armé*, sur *le pont d'Avignon*, *à l'ombre d'un Buissonnet*. Goudimel et Bougeois usèrent de la chanson populaire en l'épurant, en la rendant plus digne, plus belle, en sorte que le peuple y retrouvait le meilleur de son âme et tout ce que son cœur connaissait de sentiment élevés. On sait l'engouement général pour les « Psaumes de Marot, » qui furent chantés non seulement dans les assemblées, mais encore dans les maisons, dans les ateliers, dans les champs, *Pré aux Clercs*. Comme on comprend alors l'enthousiasme de M. Michel en parlant de la musique réformée : « Une mère nouvelle du genre humain était venue au monde, la grande enchanteresse et la consolatrice : la musique était née. Ce fut un chant vrai, pur, un chant du fond du cœur, le chant de ceux qui pleurent et qui sont consolés, la joie divine parmi les larmes

de la terre ; un chant commença, d'une incroyable joie, la Marseillaise des protestants : « Ma forteresse, c'est mon Dieu. »

Oh ! l'amour des belles-lettres et du Christ comme disait Marguerite de Navarre, a bien produit dans notre France ces artistes qui rendaient les Français plus humains, *humaniores*.

Mais ces protestants ne furent-ils pas des soldats indisciplinés ou révoltés ? Au livre d'or peuvent-ils eux aussi inscrire des noms qui rappellent les héroïques dévouements des soldats morts pour la Patrie. Nous pouvons répondre fièrement encore et parler de la gloire militaire dont ils illustrèrent la France, et du sang qu'ils ont versé pour sa défense partout et toujours.

Le protestantisme a donné à la France l'amiral *Coligny*, ce héros du devoir et de la conscience, le défenseur de Saint-Quentin « qui couvrit de son corps la France ouverte, » dit Michelet, Coligny qui a, dit Brantôme, réglé et policé l'infanterie par ces belles ordonnances, que nous avons de lui. « Elles ont été les plus belles et les plus politiques qui furent jamais faites et croyez que depuis qu'elles ont été faites, les vies d'un million de personnes ont été conservées, sans compter leurs biens et leurs facultés... et cela par le besoin d'ordre et de justice, le zèle pour l'inflexible discipline, l'aversion pour les violences et pilleries de la vie du soudard. » « J'ai beau l'examiner, le sonder, le discuter, il résiste, il grandit toujours, ajoute Michelet. Tout pâlit dans ce cœur où rien au dernier jour ne restait que Dieu et patrie. » Après lui, rappelons les noms de la *Noue*, de *Henri de Rohan*, l'émule de Turenne, de *Jean Gassion*, de *Duquesne*, de *Schomberg*, de *d'Assas*, et plus près de nous, du général *Rapp*, de l'amiral *Baudin*, de *Chabaud-Latour*, *Jauréguiberry*, *Denfert*...

Qui donc oserait dire que ces hommes qui ne réclamèrent jamais de privilèges, qui ne se trouvèrent jamais au nombre des séditieux, furent parmi les ennemis de la France, les traîtres à l'honneur national. Ne furent-ils pas au contraire parmi ceux qui travaillèrent à sa grandeur partout et qui l'aimèrent jusqu'à en mourir ? Personne n'a le droit de se dire meilleur patriote que nous, les fils de ceux qui ont voulu rester en France, malgré les persécutions, malgré la révocation. Ah !

bien plutôt avons-nous été sacrés deux fois français, et par ces persécutions et par notre inébranlable fidélité.

Nous avons quelque chose à donner à notre Patrie : la Réformation commencée au seizième siècle dure toujours. « La Réformation, a dit Vinet, est moins un évènement qui peut se dater qu'un principe dont l'action est constante et se renouvelle sans cesse. » Tant qu'il y aura dans ce monde, la superstition, l'esprit sectaire, le matérialisme, la foi morte, l'abaissement des caractères, *protestons ;* notre nom et notre œuvre seront justifiés. *Maintenons* ce que nos pères ont fait. En aimant Dieu, en le servant, en le glorifiant comme eux, nous aimerons, nous servirons, nous glorifierons notre France bien-aimée, elle en a tant besoin aujourd'hui. Ne nous inquiétons pas, si nous avons la faveur des coteries ou l'anathème des clubs, ne nous inquiétons pas de savoir si nous sommes cent ou mille, si nous laissons sur le chemin des traînards ou des renégats, inquiétons-nous seulement d'être fidèles et répétons fièrement la parole d'un huguenot de 1580 : « Un plus Dieu, c'est la majorité. »

VI

En fin de compte, quels sont les grands reproches que l'on fait aux protestants ?... Quelle est la position qu'on leur assigne dans la famille française...? Je ne m'inquiète pas des sottes et ridicules insinuations dont nous avons essayé de montrer, au point de vue historique, l'inanité. On peut bien *ergoter*, *distinguer*, je me contente, en résumé, de rappeler la parole de Michelet qui se connaissait en hommes et qui en parlant des *titres* des protestants dit : « Ils en ont un qui leur suffit, celui-ci : la devise des pères, que le sang qu'ils ont versé sur le sol natal n'a pu effacer, celui que l'on trouva dans les papiers de Coligny : *Christ et France.* » Donc, à ce sujet, nous pouvons être rassurés.

Et je pense à ceux qui accusent les protestants d'être des *cléricaux*, parce qu'ils veulent continuer à être religieux et chrétiens. Puis, j'entends ceux qui, comme MM. Brunetière et Lemaître, veulent nous faire sentir que nous sommes des

sectaires, des *aigris*, ou nous représenter comme des *accapareurs*.

Eh bien, aujourd'hui, je demande au Dieu de l'Evangile de nous aider à accomplir le « devoir présent » qui dissipera ce malentendu et répondra à ces allégations mensongères à notre sujet.

Et je viens vous presser, protestants et français, d'être dans le siècle où nous vivons, dans notre chère France, partout où flotte le drapeau de la patrie, les citoyens les plus fidèles, les ouvriers les plus désintéressés de la paix sociale, les soldats les plus héroïques, les esprits les plus éclairés, les âmes les plus oublieuses d'elles-mêmes pour ne songer qu'au bien public. Vous voudrez être des Français chrétiens et aimer chrétiennement la France. Alors vous serez de vrais patriotes, de fidèles serviteurs de la patrie, parce que, toujours prêts pour la servir dans ce qui la fait grande, héroïque, libératrice, vous serez dans ce qui la corrompt, la dégrade, la démoralise ou l'abaisse, ses plus passionnés adversaires, parce que, toujours prêts à la défendre quand elle se fait l'apôtre de la liberté, de l'amour, de la justice, vous en serez le plus intraitable contradicteur quand elle se fait le défenseur de l'intolérance, des appétits grossiers, des immoralités légales, des tyrannies d'en haut ou du despotisme d'en bas ; parce que, toujours prêts à aller de l'avant et à vous oublier, vous ne resterez pas dans ce monde pour le suivre en esclaves aveugles, mais pour l'éclairer et le conduire dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu ; parce que celui qui est votre chef et votre maître n'est ni un roi, ni un pape, mais Jésus-Christ, « *le chemin, la vérité et la vie* », celui qui a laissé à chacun de ses disciples comme principe de bonheur le commandement qui le solidarise avec celui de ses frères : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Comme l'Esprit de Dieu inspira les Réformateurs du seizième siècle et fit d'eux ces penseurs, ces industriels, ces citoyens dont l'Eglise et la patrie s'honorent, que ce même Esprit nous inspire, selon la mesure de nos besoins, dans la tâche que nous avons à poursuivre. L'histoire des Pères pourrait être écrite avec leur sang versé : c'est l'encre des héros. Elle ne

s'efface pas. Apprenons à la lire, c'est bien ; continuons à l'écrire, c'est mieux, pour Christ et pour la France.

S'il est nécessaire pour le salut et la prospérité de notre patrie que surgissent de nouveau des réformateurs aussi familiers avec la pensée et notre temps qu'avec la Bible, que l'Esprit de Dieu nous prépare et nous donne, au moment venu, cette foi de laquelle jaillissent toute vraie science, toute vraie vertu, tout vrai patriotisme. Préparons-nous. L'heure est solennelle.

—x—

Malgré tout, cette fin de siècle est triste et assombrie : on dirait d'un crépuscule. Est-ce la nuit qui vient ? Est-ce le jour qui naît ? Pour toute âme sérieuse, nous sommes à un tournant de l'histoire. Les uns rêvent de tout détruire — ce sont les mécontents ; les autres ne veulent pas bouger — ce sont les satisfaits et les égoïstes ; entre les deux, beaucoup se croient incapables et disent : « C'est impossible. » Or, nous le savons, le mot impossible n'est ni français ni chrétien.

Le seizième siècle fut un siècle de recherches, le siècle de la foi et des grandes œuvres, le siècle de la Bible retrouvée et popularisée, celui où *il fit bon vivre* et d'où sortit la société moderne.

Le dix-septième siècle fut un siècle d'absolutisme au point de vue religieux comme au point de vue politique : avec les terribles persécutions qui aboutirent à l'acte de 1685, il fit école de formalisme ou d'hypocrisie et arrêta le progrès social de la France — au dire de M. Brunetière — parce que furent contraints à l'exil ceux qui s'appelaient les hommes de la Bible et qui allèrent porter ailleurs leur moralité, leur intelligence et leur foi.

Le dix-huitième fut, dans une réaction de l'époque précédente, un siècle de négation et de dévergondage qui fit la société insouciante et frivole, toute prête pour une révolution.

Le dix-neuvième siècle qui, dans sa radieuse aurore, retentit du beau mot de liberté fut, selon la *confession* de l'un de ses

enfants, un siècle de doute qui, malgré les merveilles de ses découvertes, nous laisse à son déclin, fatigués et malades dans le jour pâle et nuageux que traversent cependant des souffles d'en Haut. Les négations brutales ne satisfont pas, les recherches purement scientifiques ne satisfont plus. Ce qui caractérise la génération actuelle, c'est un grand besoin de sincérité et le goût de l'action. La jeunesse a soif d'infini, elle rêve d'idéal. Les superstitions grossières insultent au bon sens et à la raison ; on cherche avec une certaine bonne foi, la voie où l'on trouvera la paix, la lumière, la satisfaction de soi-même. Sincère, on ne peut plus se déclarer heureux quand on se sent malade ; désireux d'agir, on ne peut plus s'isoler dans un égoïsme voluptueux ou coupable et la question sociale attire plus qu'elle n'effraie ; on a assez de ce rire qui sonne comme un sanglot, assez de cette impuissance à croire et à vouloir qui a fait les tristes désabusés de la génération qui finit, pessimiste et malade. Un vague mysticisme flotte dans l'air qu'on respire autour des grandes écoles : on applaudit le poète Bouchor qui chante la Nativité et on admire Verlaine qui soupire la plainte de sa prière encore vague et de son rêve en peine. *L'Union pour l'action morale* groupe autour de M. Desjardins un cercle qui s'agrandit toujours, des associations de jeunes gens s'organisent qui ne ressemblent pas à des clubs et où l'on ne parle d'autre chose que de chevaux et de jeu ; enfin, des mouvements religieux se produisent dans des milieux réfractaires et sous l'impulsion de quelques esprits courageux, des églises évangéliques se constituent. Je ne sais si c'est « l'esprit nouveau » qui convient à une certaine politique ; en tous cas, ce que je dis, c'est que c'est un souffle nouveau, un souffle d'en Haut, qui répond à des états d'âmes qui sentent leurs angoisses ou affirment leurs convictions.

Ecoutez M. Claveau, écrivant dans le *Figaro* du 20 août 1896, sous ce titre : *Les Chercheurs d'étoiles* : « Je ne sais pas s'il nous faut un roi ou un empereur, mais je vois bien qu'il nous faut un Dieu. » Ecoutez M. Hyacinthe Loyson : « L'avenir n'appartiendra ni à l'athéisme laïque, ni à la superstition cléricale : il sera à la fois réconcilié avec la science, la cons-

cience et la liberté, dans un christianisme en même temps ancien et nouveau. Le Dieu qu'il nous faut est un Dieu puissant et vivant. » (Le *Temps*, 21 août 1896).

Ecoutez M. Jean Aicard dans un article sur Noël, en 1896, dans le *Figaro* : « L'Eglise une et indivisible se refuse à reconnaître les droits de la raison. Elle exige une obéissance devenue impossible à l'honnêteté même des esprits modernes. Par son refus de concéder quelque chose à l'esprit de logique et de science, elle demeure dans l'impossibilité absolue de consoler l'inquiétude moderne, d'apaiser le trouble renaissant des cœurs en quête d'amour et d'éternelles vérités. Le siècle crie au perdu dans le désert, il hurle à la mort vers l'horizon. Si Jésus n'est pas Dieu, l'Evangile n'est pas la loi souveraine. Après nous, le déluge !... Nous avions naguère des espérances surnaturelles, nous les réclamons, nous voulons une foi : la science trompe, la conscience nous abuse, nous étouffons dans le vide... »

Ecoutez M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans une étude sur la question sociale (1) : « Un philosophe a dit que Dieu avait fait son temps et que l'heure était venue de le reconduire à la porte de nos cités, car le monde moderne n'avait plus de service à lui demander : il n'y a plus de miracle aujourd'hui ! Insensé : jamais société n'a plus eu besoin de Dieu et de l'Evangile. Le problème social dont nous souffrons est un problème religieux ! ce n'est pas une question de gros sous, c'est une question d'âme. Pour relever la vie d'un peuple il faut relever, guérir son âme, et le médecin c'est le Christ, lui seul : il sait l'huile qui adoucit les plaies, le baume qui cicatrise les blessures. L'Evangile a pour cela d'autres ressources que la vaporeuse religion de la souffrance humaine ou le culte de l'humanité... La force n'est pas à demander à telle ou telle combinaison plus ou moins artificielle d'éléments intellectuels et moraux, elle réside tout entière dans une personne, dans la personne du Christ. »

Ecoutez M. H. Rabusson, dans le « *Roman d'un fataliste* » : « Ni Dieu, ni maître ! ai-je dit ? Mais j'étais fou quand je l'ai

(1) La Démocratie et l'Evangile.

dit. Depuis j'ai souffert et ce maître dont je ne voulais pas, je l'ai trouvé dans la douleur. On ne peut pas regarder la mort en face, pas plus que le soleil... J'ai regardé autour de moi et j'ai trouvé ceux qui croyaient, plus vaillants, plus sûrs, meilleurs que les autres. J'ai passé ma vie à combattre l'idée religieuse : elle s'est vengée en me montrant ce qu'elle donne de vigueur morale à ceux qui la prennent pour règle de leur conduite et ce qu'elle en enlève à ceux qui la rejettent. Je n'ai plus qu'à m'incliner devant cette démonstration ; c'est ce que j'ai fait. L'idée religieuse aide à vivre et c'est déjà beau, mais elle aide à mourir .»

Ecoutez un philosophe, M. Fouillée : « La science a des clartés froides comme celles d'un soleil polaire et sur les âmes trempées son baume est un narcotique et un poison : elle ne sera saine et vivifiante, elle ne dispensera la sève et la chaleur que si elle s'emploie à réaliser Dieu dans l'homme. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1896).

Oui, le dix-neuvième siècle fut un siècle de doute : l'homme est allé partout et il est revenu de tout, mais de ces quelques aveux que nous avons recueillis — entre beaucoup d'autres ! — retenons précieusement ce double sentiment : on veut rester religieux, on veut devenir chrétien évangélique ; là est le salut social, là est le bonheur véritable. Une foi, une espérance. — Que sera le vingtième siècle ?

Il sera ce que Dieu voudra, sans doute, mais il sera surtout ce que votre vie chrétienne le fera, chrétiens protestants. Si vous le voulez, il sera grand et bienfaisant dans notre patrie. Mais pour cela, afin de répondre au désir des cœurs, aux attentes des âmes, aux nécessités sociales, il faut revenir à la foi, à la Bible, qui fit la grandeur morale, la force de volonté, la joie triomphante du seizième siècle. Protestants français, voilà votre œuvre ; car vous avez l'Evangile pur de tout alliage, vous avez une organisation parlementaire faite d'ordre et de liberté, un gouvernement spirituel des âmes qui laisse la porte ouverte à tous les progrès, tel qu'il convient à une conscience qui veut s'élever dans une communion personnelle avec son Créateur. Mais il faut que vous la connaissiez mieux encore,

cette parole qui affranchit, afin que vous puissiez la faire connaître à ceux qui vous entourent et qui crient : « Viens nous secourir. » Il faut que vous agissiez sur le peuple pour le disputer à l'envie, à la haine, pour le moraliser et l'instruire; il faut *aller vers* le peuple et, en travaillant à le sauver, vous vous sauverez vous-mêmes, selon la parole de Tolstoï. Il faut que vous placiez la génération qui monte, la jeunesse, en face des réalités de la foi et des triomphes chrétiens de l'âme régénérée, confiante et bonne, en lui prêchant, non l'adhésion aveugle et formelle à telle ou telle doctrine, mais en la mettant en contact avec Jésus-Christ, en lui donnant un Livre, en lui donnant la Parole faite chair, qui lui apprendra à s'incliner devant ces deux grands choses, les plus grandes, selon Kant, qu'il soit donné à l'homme de connaître : « Le devoir au fond des cœurs et le ciel étoilé au-dessus de nos têtes. »

Jésus est le maître qu'il lui faut, donnez-le lui, montrez-le lui, protestants français. Si vous faites cette œuvre, vous serez de vrais chrétiens et de vrais patriotes. Alors vous pourrez être sans crainte pour l'avenir de notre patrie : cette fin de siècle, ce ne sera pas le crépuscule de la nuit qui vient, ce sera déjà, dans la pâle clarté qui tremble au fond des cieux, l'étoile du matin qui se montre et ce sera bientôt, dans l'infini qui s'illumine, se levant pour sanctifier, pour fortifier, pour sauver, le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, la lumière éblouissante de Celui qui a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Protestants français, regardez à vos Pères pour bien aimer votre patrie et soyez fidèles, pour que si la France a manqué au protestantisme au seizième siècle, le protestantisme ne manque pas à la France, quand l'heure sera venue.

PIERRE PEIROT

(suite et fin)

Le Séjour en Aunis

Peirot a sensiblement dépassé la cinquantaine et, pendant plus de 30 années, exercé son ministère en Vivarais quand il est appelé à desservir des églises fort éloignées de cette région : il est *prêté* à l'Aunis. Sans doute il reçut là une sorte de mission temporaire ; elle ne dut pas se prolonger au delà de juillet 1769 (1).

Pourquoi cette mission ? Un des motifs dut être la rapide renaissance des églises dans l'Ouest. Les maisons d'oraison se multipliaient ; les pasteurs étaient en nombre insuffisant. D'autre part, l'amélioration survenue dans les rapports avec l'Etat permettait des échanges qui eussent été auparavant impossibles. Peirot avait une notoriété bien établie, un renom de prudence et de tact ; sa présence en Aunis pouvait être utile pour prévenir le retour de difficultés avec les pouvoirs locaux. Et sa foi vive, l'action de sa parole stimuleraient le zèle de populations auxquelles le Synode de 63 avait eu à adresser quelques reproches (Observation du Dimanche).

Quoi qu'il en soit, notre pasteur se mit en route (2). Des lettres à un « cher cousin », dont l'adresse porte la suscription : « A Monsieur Courthial, à son passage à Annonay », donnent un récit fort vivant de son voyage. Voyage à pied, en compagnie d'un de ses neveux, pris au passage à Faussimagne et qui l'escorte jusqu'à Limoges par la voie du Puy. Peirot supporte avec entrain les fatigues de la route. On est en octobre et la pluie se met souvent de la partie. Mais le voya-

(1) Peirot est modérateur en Vivarais le 1er mai 1766. Il y est attendu le 4 mai 1769, mais il est encore à La Rochelle en juillet 1769.

(2) Depuis ses années de Séminaire, il n'avait quitté sa province que pour retourner une fois à Lausanne (février à avril 1749), au moment de l'affaire de l'étudiant Gautier.

geur trouve bon gîte et souper chaud à l'étape, et se loue des auberges avec son optimisme habituel. Aucun incident fâcheux même en pays tout catholique. L'accueil qu'il reçoit à partir de Jarnac le charme de plus en plus ; il entre dans une région de riches protestants qui fait, avec le sévère et rustique Vivarais, un frappant contraste. L'hospitalité large de ses opulents coreligionnaires, le « confort » de leurs vastes logis, la correction de leur mise, les bons repas, le thé à l'anglaise l'après-midi sont pour lui choses neuves dont il sait jouir, mais dont on sent qu'il se défie un peu pourtant. « J'ai à me garder de « trop bonnes choses ». Le nombre des visites à recevoir n'est pas sans le fatiguer et l'étourdir. Le pasteur du Vivarais est partout le bienvenu. Il n'est délicate attention dont il ne soit l'objet. Les « Messieurs de la Rochelle » veulent venir à sa rencontre à Jarnac ; après s'être bien défendu contre « cette « politesse qu'il ne convient pas d'accepter », il est obligé de céder aux instances de ses hôtes et d'attendre cette sorte de députation.

Il en profite pour visiter le temple ou du moins la maison qui sert à la célébration du culte. « Elle est dans le faubourg « de la ville. Cette maison, bâtie exprès à cet usage, a 25 pieds « de large et 65 de long. Le dedans est garni d'une table pour « la communion, d'une chaire et de bancs propres et bien « arrangés. Ce bâtiment me fit un sensible plaisir ». Peirot vient d'un pays qui n'édifiera des temples qu'au siècle suivant (Chalencon bâtit le sien en 1823). Certainement il a été question des temples et maisons d'oraison au Synode de 63, puisqu'une liste de ces édifices est annexée aux procès-verbaux. Mais voir de ses propres yeux est d'un autre intérêt, surtout pour un homme qui, pendant des années, s'est adressé à un auditoire groupé sans ordre, au hasard des accidents de terrain, et qu'il faut chercher sans cesse de tous côtés ; le bel arrangement des bancs l'émerveille.

Enfin il arrive à la Rochelle où le soir même il entrera en fonctions en faisant un baptême. Mais au débarqué « beaucoup de messieurs » l'attendent chez son hôte. Le lendemain succession de visiteurs ; le montagnard, un peu las, observe néanmoins maints détails dont il fait part à son correspondant : « tous les *anciens* de cette église sont gens respectables, presque tous habillés de noir, et des meilleures maisons de la ville ». Plus loin il racontera que « tous nos négociants sont invités au souper et au bal de M. l'Intendant ». Le haut commerce est en Aunis aux mains des protestants qui ont

pignon sur rue. « La maison (où Peirot reçoit l'hospitalité) est très belle et très propre. Je suis dans une chambre bien tapissée et bien meublée ».

Le dimanche suivant, il donne sa première prédication sur l'état présent de l'Eglise, dont le texte est emprunté à Esdras (VII. 27. 28) « Mes frères bien aimés, dit-il, ce jour, en m'appelant pour la première fois à exercer le saint ministère au milieu de vous, m'appellerait à vous parler de cet important ministère ». Mais Peirot ne veut l'envisager qu'à un seul point de vue « et méditer sur le bonheur de le revoir exercé « dans notre Patrie » ...« qu'une ville de ce royaume ait besoin « d'un pasteur, qu'elle l'appelle, que le pasteur se rende à « cette invitation et qu'il commence ses fonctions devant une « assemblée comme celle-ci, et de la manière que nous le « faisons, sont des évènements qui nous mettent devant les « yeux le vrai état de notre chère Sion, des évènements qui « nous disent jusqu'à quel point elle jouit du chandelier de « la Parole de Dieu, des évènements qui par cela même nous « amènent à méditer sur la nature de la tolérance dont nous « sommes favorisés.

« Considérer les fruits de cette tolérance, rechercher d'où « elle vient et à quoi elle nous oblige, est en effet notre « dessein après avoir fait un commentaire de notre texte ». Commentaire fort long, mais intéressant du reste, qui met une préface à l'exposé des avantages dont jouissent les protestants. « Nos avantages ne sont pas comparables à ceux « des Juifs par leur étendue et par leur certitude. Nous ne « pouvons pas, comme eux, nous appuyer sur des édits émanés « du trône avec les formalités requises pour les rendre vala- « bles... mais quoique nous ne puissions nous glorifier de rien, « il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître les heureux « changements arrivés... Le premier, c'est qu'on n'exige point « de nous d'actes de religion contraires aux sentiments de « notre conscience... *la loi nous ignore, mais l'usage nous « connait ; la loi nous condamne, mais l'usage nous tolère ;* « ainsi quoique la loi nous désavoue et qu'elle nous condamne, « nous pouvons néanmoins déclarer ce que nous sommes et « ce que nous croyons, pourvu que nous le disions avec pru- « dence, douceur et modestie. Non seulement nous pouvons « déclarer notre religion, mais nous pouvons l'enseigner à « nos enfants... l'étudier pour nous-mêmes... Quiconque désire « avec ardeur acquérir des idées claires, combien de livres ne « peut-il pas se procurer pourvu qu'il ne soit pas trop à

« l'étroit du côté de la fortune ! Ecriture Sainte en langue « entendue du peuple, sermons excellents, histoires exactes, « catéchismes clairs et familiers... Le culte n'est ni aussi fré- « quent, ni aussi public que nous le désirerions... cependant... « nos enfants sont introduits dans l'Eglise par le baptême, nos « mariages célébrés selon nos principes, le Pain de vie nous « est distribué, la Parole divine nous est annoncée... Bien des « choses nous manquent pour le présent et ce que nous avons « ne nous est point assuré pour l'avenir... mais... telle qu'elle « est, comparée à l'état d'il y a soixante, quarante ans et « même moins, notre situation est avantageuse ».

« ...Voyons d'où nous viennent ces avantages... Une politique « qui ne s'arrêterait qu'aux causes secondes attribuerait les « causes de la tolérance... aux progrès de la philosophie, à « la sagesse et au caractère bienfaisant de notre Auguste « Monarque, et il aurait raison, puisque cette philosophie et « cette sagesse et cette noble passion de rendre les hommes « heureux... étant opposées à une contrainte injuste et cruelle « elles doivent être entrées pour beaucoup dans les révolutions « que nous avons vues... »

Le mot de révolution nous surprend... et pourtant ? Reportons-nous à cet autre sermon, le plus connu de tous ceux de Peirot, celui de 1752 prononcé au désert pour la consécration d'Alexandre Vernet et de Ranc, le frère du martyr. « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (1). Ce texte dépeignait dans toute sa tragique horreur la situation d'alors. En seize ans, quel pas franchi par la liberté en marche !

Doit-on attribuer à la période du séjour en Aunis un sermon sur « l'obligation et la manière de chanter dans la célébration du culte public ? » (2). Sans doute, car le chant renaissait alors ; on osait entonner à pleine voix les psaumes murmurés en sourdine pendant la persécution pour ne pas donner l'éveil, et Peirot nous le dit au début de son discours : « On chante « tous les jours parmi nous de sacrés cantiques ; on en chante

(1) Sermon dont plusieurs fragments sont cités par D. Benoit, Coquerel et Arnaud.

(2) L'église de La Rochelle publie en 1768 un Psautier, un épais psautier, à une date où le culte public n'était encore réautorisé nulle part en France. Il n'y eut d'imprimés en France que les éditions du psautier de Nîmes, 1790, de Niort, 1791, après celle de La Rochelle, avant celles du 19e siècle. L'Eglise réformée interdite de La Rochelle aurait été une des premières à compter fermement sur la liberté religieuse. On comprend l'enthousiasme du prédicateur cévenol.

« dans les maisons, on en chante dans les assemblées reli-
« gieuses où ce chant fait toujours une partie du service
« divin ».

Toutefois le chant tel qu'il est pratiqué, est loin de la satisfaire ; il s'en est expliqué en particulier avec ses ouailles mais sans grand effet, nous a-t-il dit. Alors il prend sa plume, une bien mauvaise plume, car le manuscrit est difficile à déchiffrer et la pensée même semble d'abord moins limpide que d'habitude. Peu à peu, cependant, maints traits intéressants se détachent sur le fonds un peu confus : paroles compréhensibles pour tous « chants dans la langue que le peuple entende » ; devoir de chanter « pieusement et d'exprimer ce que ressen-
« tent les cœurs ». Le prédicateur recommande aussi une bonne technique « on apprend à chanter avec méthode et
« harmonie et on a raison de l'apprendre ». Il est indispenpensable que le chant soit correct « pour rendre intelligible
« à la totalité des fidèles une partie du culte si essentielle ».

Peirot ne perd jamais de vue la participation active de tous : « Que tous chantent et qu'il n'y ait pas ceux qui chantent et
« ceux qui écoutent ; que nul ne chante pour faire admirer
« une belle voix ». Le côté esthétique du culte est bien compris ; toutefois, l'art est un *moyen* seulement. Le *but* est d'exprimer et de *susciter* les sentiments : « Non seulement le
« chant des louanges de Dieu est un hommage éclatant et
« manifeste des mouvements intérieurs de l'âme, mais il élève
« le cœur vers lui en y faisant naître et en y augmentant les
« sentiments vifs et tendres qu'il exige de nous. La beauté
« de la rime, les tours, les grâces de la poésie attirent l'atten-
« tion bien autrement que la prose. La manière lente dont on
« prononce en chantant donne le loisir de méditer, de sentir,
« de savourer la beauté des vérités sublimes exprimées dans
« les vers que l'on chante ». Comme toujours, Peirot s'appuie sur l'Ecriture, rappelle que les *Maîtres-Chantres* étaient dans l'Ancienne Alliance une classe d'hommes à part et que la Nouvelle fut inaugurée par le chant d'un cantique lors de l'institution de la Sainte Cène. Il y a là tout un programme pour la bonne organisation d'une partie du culte public, programme qu'il serait encore opportun de développer de nos jours.

Il y aurait beaucoup à glaner au point de vue de la doctrine, de la morale, du culte, dans les sermons dont nous ne donnerons pas l'analyse. Nous devons nous borner, et non seulement faute d'espace ; nous ne voudrions pas affaiblir l'impres-

sion du sermon inaugural de La Rochelle qui nous représente si vivement et la marche des évènements et les alternatives de la vie d'un pasteur du Désert.

Retenons cependant le sermon de Noël 1768, car loin d'affaiblir l'impression, il nous fait remonter pour ainsi dire à la source même de tout ce qui vivait si intensément dans l'âme de Peirot : inspiration profondément évangélique, joie infinie de la Bonne Nouvelle qui sera pour toute l'humanité, allégresse à l'annoncer diligemment et, comme dans la belle formule de notre Liturgie, à lui rester fidèle « dans la bonne « et dans la mauvaise fortune ». Ce sermon de Noël est un des meilleurs du prédicateur cévenol et ce fut sans doute un des derniers, sinon le dernier, qu'il prononça en Aunis.

Le Foyer : L'Horme

Dans l'esquisse que nous venons de tracer, la vie au foyer de Pierre Peirot n'a tenu pour ainsi dire aucune place. Un pasteur du Désert était plus souvent en campagne qu'au logis. En outre, le nôtre, nous l'avons vu, a toujours été sobre de détails sur ce qui le concernait personnellement. Il ne nous a décrit en nul endroit *sa maison*, le cadre dans lequel il a vécu.

Toutefois, nous avons pu reconstituer ce cadre grâce à la tratidition orale. Une huguenote de la commune de Silhac, qui vit, en son enfance, édifier la maison actuelle de L'Horme à la place du petit castel de Catherine de Glô, nous a décrit l'ancienne habitation.

« C'était un tout petit château entouré, sur la pente de la « colline, des masures en ruines d'un pauvre hameau féodal, « un petit château ou plutôt une maison fortifiée — peut-être « au temps des Sarrasins — avec des tourelles, culs-de-lampe, « meurtrières. Quand on montait du ruisseau, cela paraissait « quelque chose. Un grand portail cintré, une petite cour mal « pavée et l'on trouvait un escalier extérieur qui conduisait à la « cuisine. Comme partout chez nous, il y avait une haute et « large cheminée sous laquelle on se tenait ; lorsqu'il pleuvait, « les rafales envoyaient bien un peu d'eau sur la marmite ; « mais le feu brûlait quand-même dessous et on était bien abrité « des deux côtés de l'âtre, sur de vieilles chaises basses. On m'a « dit que Pierre Peirot et Mme Peirot avaient coutume de poser « leurs écuelles sur le haut des grands landiers pour manger la « soupe ou les châtaignes au lait. Mais le plus curieux, c'était le « bahut : la planche du fond s'enlevait et l'on voyait alors une

« grosse dalle avec une poignée au milieu ; c'était la porte de « la cave où le ministre se terrait quand les dragons roulaient « de par le pays. Si ça durait, dame Catherine avait bien du « mal à faire patienter son mari. Un jour qu'il faisait froid et « humide, il dit qu'il voulait bien rester, mais qu'il lui fallait sa « pipe pour se réchauffer un brin. L'arrière-grand faillit payer « cher cette pipe-là ! Juste, le capitaine des dragons monte l'es- « calier ; il sent la fumée, ne voit que Mme Peirot et lui de- « mande, goguenard, si « elle fume le bouffarde ». La dame « se mit à rire et répliqua sans broncher que « le cousin de « Suzon laissait toujours la senteur du mauvais tabac où il pas- « sait. » Voilà du moins ce qu'on raconte et ça peut être arrivé. « Il y avait bien à risquer alors et on s'en tirait comme on pou- « vait » (1). Toujours d'après la même, une petite salle d'étude faisait suite à la cuisine. Des rayons portaient la bibliothèque « du pasteur. Un vieux rideau vert, mangé du soleil, en face de « la fenêtre donnant sur la petite vallée, abritait les plus pré- « cieux », ceux que pour un peu leur possesseur eût descendus dans la cave avec lui pendant les rondes de la maréchaussée. On sait, en effet, quelle guerre était menée contre les livres des protestants, sur les instigations du clergé. Leur chasse et leur condamnation au feu révoltaient Peirot comme aucun des traits de la persécution. Il en parle maintes fois, et dans un sermon d'actions de grâce il met le privilège d'avoir des livres au nombre des bienfaits dont il bénit l'Eternel. Dans cette étroite salle furent écrits, à partir de 1745, ceux de ses sermons qu'il ne composa pas au cours de sa vie vagabonde. Là, sans doute, il passa d'heureux moments à rédiger ses « Pensées diverses » et les autres travaux que nous avons retrouvés dans ses papiers. L'homme était un studieux, matinal, il nous l'a dit dans une de ses lettres. Tout ce que nous savons de lui dénote une vive curiosité d'esprit. Il lisait beaucoup et toujours de l'excellent (2). La valeur de la littérature religieuse étrangère n'échappait pas, chose assez remarquable, à ce montagnard du Vivarais ; il se

(1) Le vicaire de Silhac, prévenu de la présence d'un ministre chez la demoiselle de l'Horme, y courut avec les sieurs Lavèze père et fils. Il laisse le père aux aguets et va prévenir le détachement de Vernoux. Pendant son absence, 20 à 25 personnes sont entrées dans le castel portant des torches de paille allumées qu'on éteignit avant d'arriver. (Pièce I. Archives Languedoc, C. 206).

(2) Nous avons trouvé, entr'autres, un volume de sermons de Calvin, sur lequel Peirot a inscrit « j'ai acheté ce livre le 15e jour du mois de mars 1737. Il m'a coûté 9 L. 5 s.

tenait au courant de la théologie et de la prédication chez les protestants d'Angleterre et d'Ecosse.

Le pasteur recevait dans son cabinet de travail quand il s'agissait d'entretiens d'un caractère confidentiel ou particulièrement important. Et Mme Peirot, toujours d'après la tradition, se gardait de les troubler. Mais nous nous figurons qu'elle intervenait au contraire parfois quand les visiteurs, reçus sous le manteau de la cheminée, autour du feu flambant de la cuisine, s'occupaient de la vie courante de l'Eglise, de la convocation pour le prochain prêche, par exemple. Que d'ingéniosité à déployer pour prévenir un grand nombre de fidèles d'avoir à se rendre tel jour « au Désert » ! (1). Dans les moments où la maréchaussée se montrait active, il fallait aller de maison en maison sans donner l'éveil, n'inviter qu'à bon escient, de peur d'être trahi, interrompre la tournée si on était suivi, ou faire prendre le cange. Mme Peirot même, et la servante Suzon, durent suggérer plus d'une fois de petits artifices, prêter un panier, une besace qu'une femme, un garçonnet aurait au bras ou sur l'épaule en parcourant la contrée. Les précautions n'ont pas été uniformément nécessaires durant toute la période du Désert ; il y eut des moments où les cultes redevinrent presque publics. Mais c'est la caractéristique du régime de l'arbitraire de mettre ceux qui le subissent à la merci d'un caprice subit et de détruire toute sécurité. On verra dans la suite de ce récit en quel état précaire on vivait, même la persécution finie.

La physionomie de Mme Peirot, que nous venons d'entrevoir, reste pour nous assez vague. En remuant des reliques du 18e siècle, nous avions espéré la bonne aubaine d'un de ces charmants crayons dont ce siècle fut si agréablement prodigue. Mais nous ne possédons pas le moindre portrait de dame Catherine. De son mari, pas davantage ; pour nous le représenter nous en sommes réduit à ce signalement incomplet et d'une sécheresse tout administrative : « Peirot, prédicant, taille 5 pieds, 5 pouces ½. Cheveux blonds ».

Sur la famille de Mme Peirot, les renseignements sont plus abondants que sur les montagnards de Faussimagne. Sa mère, Suzanne de Rochesauve devient veuve en 1732, d'Etienne de Glô, seigneur de L'Horme (2). Le 12 septembre 1739, elle est

(1) Un drap blanc sur un fagot indiquait l'assemblée. *Archives de l'Hérault*, C. 224.

(2) Un Pierre de l'Horme figure en 1463, parmi les délégués des habitants de la paroisse, compris dans le mandement de Chalencon.

condamnée, par contumace (1), à être enfermée à la tour de Constance et à voir les trois quarts de ses biens confisqués, pour avoir favorisé l'évasion d'un prédicant. D'après les renseignements communiqués par M. le pasteur Bost, du Havre « un dé« tachement de 20 hommes, commandé par le lieutenant du « Couseau, du régiment de Bigorre, arriva le 2 mars à L'Horme, « à 11 h. du soir. La porte enfoncée, le lieutenant ne trouva « qu'une dame et sa fille et une parente avec une servante. Ses « perquisitions, pour découvrir le prédicant furent vaines ; il « ne partit qu'au jour (2), D'après une lettre écrite de Silhac, le 5 mai 1739, par M. de Mercure de Rochesauve, capitaine depuis 30 ans dans le régiment de Talar, et frère de Mme de Glô de L'Horme, la jeune Catherine avait, lors de ces faits, 10 ou 11 ans. Une autre lettre, trouvée sru Fauriel-Lassagne au moment de sa mort violente, le 6 août 1739, parle de l'évasion qu'il avait concertée de la fille de Mme de L'Horme ; laquelle était gardée à vue, en août 1739, chez son oncle, M. de Mercure, à Vaugeron, en attendant d'être mise dans un couvent (3).

Mlle de Glô n'entra pas au couvent, et elle épousa le pasteur des églises du Vivarais. Celui-ci, comme elle était fille unique, vint habiter L'Horme qui devint quasi son domicile à partir de 1745. Pierre Peirot s'attacha profondément à sa jeune femme. Tout porte à croire que cette union fut des plus heureuses bien qu'elle n'ait point apporté aux époux la charge et la joie d'élever une nombreuse famille. Un fils leur naquit en 1764 ; il reçut le nom d'Isaac et devait dignement continuer la lignée. La place que tint cet enfant dans le coeur du père, nous la mesurons en lisant ses lettres écrites de l'Aunis ; il n'est marque de sollicitude pour lui qu'il ne prodigue en même temps qu'il exprime à la mère sa vive tendresse.

Car, c'est le lieu de le dire à présent, le « cher et bien-aimé cousin », auquel il s'adresse n'est autre que sa femme. Si

(1) Cf. Ch. Bost, *Les Martyrs d'Aigues-Mortes*, Editions de « La Cause », Paris, 1922, app. III, p. 143.

(2) Catherine de Glô, fille unique d'Etienne, a été faite son héritière universelle par testament de ce dernier en date du 22 juin 1731, une pension de 49 livres étant faite à sa veuve, aussi Catherine demande-t-elle que dans le jugement porté contre sa mère ses biens à elle soient respectés. (Pièce 7.)

(3) Comme il était parti, il voit un homme en habit noir, les jambes nues, qui s'enfuit. Il le poursuivit sans succès pendant une heure. — C. 206.

(4) Papiers A. Court, 17 F 363.

(5) Le 17 avril 1739, Dumolard, subdélégué de l'intendant de Tournon, fit cerner la maison de l'Horme ; le 19 il fait décréter d'arrestation la propriétaire.

grande était encore la crainte des dénonciations et des rapts d'enfants, que Peirot se résigne à travestir Catherine en « cousin » et le petit Isaac en une fille qu'on appellera « la cousine R. ». Et c'est pourquoi ces missives abondent en menus détails sur lui-même ; nous en sommes d'abord surpris et déroutés étant données ses habitudes. Mais voilà qu'elles nous découvrent un Peirot que nous ne connaissions pas et nous introduisons avec bonhomie dans la familiarité d'un ménage de braves gens. Que de traits tour à tour amusants et touchants dans le récit très circonstancié de son voyage ! La marche sous la pluie, l'arrivée à l'auberge dans des vêtements mouillés, le bon feu qu'on allume pour les sécher et le bouillon ou le lait chaud qu'apporte l'hôtesse, il n'omet rien ; car sa correspondante a coutume de veiller à tout pour lui. Le « thé pris vers le soir avec des dames du grand air », chez un M. Ranson « magnifiquement logé », l'intéressera beaucoup. Et de même le détail du costume que se commande le pasteur du Vivarais, le prix du chapeau, des bas noirs, « pour assortir l'habit », de même couleur, de la perruque. « Il me faudra être mis différemment de chez nous. Vous ne sauriez croire, mon cher cousin, combien on est propre dans « cette ville. Ainsi, il faut que je sois décemment ». Nous sourions de le voir s'excuser presque de tant d'attention donnée à sa toilette et, peut-être, de tant de dépenses aussi. « Je vous dis « tout ce que je fais ». C'est à charge de revanche. « Faites-moi votre histoire depuis que je partis ». Il veut tout savoir de ceux qu'il aime. « Ah ! qu'il me tarde de recevoir de vos chères nou- « velles !... » « O mon cher cousin, je vous conjure par la ten- « dresse que j'ai pour vous de ménager votre santé, de bannir « les inquiétudes et de vous réjouir le mieux que vous pourrez. « Je pratique ce que je vous recommande et j'y réussis. Le Sei- « gneur me console, me soutient et me réjouit. A vous en lui « mon cher cousin, toute notre confiance »... « Je ne vous dis « pas combien vous m'êtes cher ; vous n'en doutez pas, et je ne « doute pas non plus de vos sentiments pour moi. Je suis au-delà « de ce que je pourrais vous dire, mon tendre et bien aimé « cousin, votre très humble et très obéissant serviteur. Pradier. »

En post-scriptum : il envoie des « compliments aux amis : « Suzon aura toujours une place dans mes lettres ». Quelques mois plus tard : « Je me souviens toujours de la Suzon... Don- « nez-moi des nouvelles de tout le voisinage... de la chèvre, de « la vache. Oh ! que j'aime ma patrie !... que j'aurai de plaisir « de vous revoir si Dieu me fait cette grâce. » Dans cette même lettre, empreinte de quelque mal du pays, il vient de demander

« qu'on parle de lui », à la cousine R. A plusieurs reprises, il a recommandé qu'*elle* passe la saison prochaine à Annonay, où elle apprendra à lire auprès de sa marraine — une Boissy d'Anglas. — Mais avant de l'y mener « je serais d'avis qu'on lui fît un habit qui marque son sexe ; vous m'entendez ». De loin, il suit pas à pas la petite existence de son fils, lui envoie « mille caresses ; Effusions assez rares alors, même chez les parents de la bourgeoisie, et auxquelles Peirot s'abandonne avec la spontanéité, l'absence d'apprêt la plus complète. Chez cet homme de volonté forte il n'y a rien de tendu ; encore moins rien d'ascétique au regard des affections humaines.

Son désir était de voir Isaac se vouer comme lui au Ministère ; il l'exprime formellement dans son testament. « Pendant « son enfance et sa jeunesse, je recommande à mon héritière, « sa très honorée mère, de ne rien négliger pour qu'il reçoive « une éducation pieuse et honnête telle qu'on la donne à ceux « qu'on destine au Saint-Ministère. »

Ce testament fut écrit le 21 janvier 1772 et le début en est ainsi conçu : Au nom de Dieu. Amen.

« .....Après avoir humblement demandé pardon à Dieu de « mes péchés, et l'avoir prié au nom de son Fils adorable de « recevoir mon âme dans son royaume céleste lorsqu'il m'appel- « lera de ce monde, ai voulu faire mon testament en la forme « suivante : Je déclare que je meurs dans les principes de la « religion chrétienne telle qu'elle est enseignée et professée « dans les Eglises réformées du Royaume »...

Sur les derniers temps de sa vie, sur sa mort, en 1772, les données précises font défaut. Même la course terrestre achevée et le bon combat jusqu'au bout combattu, Pierre Peirot a eu pour destinée d'être « du Désert » : ses descendants actuels ne savent pas où il fut enseveli. Il y a deux traditions : l'une place sa tombe dans les bois du Grand Reboul, près St-Jean-Chambre, confondant, croyons-nous, avec un épisode de son existence tourmentée au fort de la persécution ; l'autre, très plausible, la met plus près de sa demeure, en un coin retiré, au milieu de fougères, de châtaigniers et de beaux sapins sur la limite des deux propriétés de l'Horme et de Vaugeron, coin que tous ceux qui labourent les champs avoisinants, appellent depuis des années « le Cimetière ».

Qu'importe d'ailleurs cette incertitude sur le lieu d'une sépulture ? Nous savons où chercher ce que Pierre Peirot eut de meilleur : la foi par lui chèrement gardée n'est point éteinte

dans le pays qu'il a tant aimé et si bien servi. Chaque année, le deuxième dimanche de Juillet, l'Assemblée en plein air de l'Horme ramène « le cœur des enfants vers les pères », groupant la foule toujours nombreuse de ces huguenots de l'ancien Vivarais qui vouent un pieux souvenir aux « témoins » de la longue tribulation du Désert.

DOCUMENTS INÉDITS

Lettre de Pierre Peirot à Antoine Court (1744)

(Papiers Peirot à Vaugeron)

Monsieur,

Quoique je n'aie qu'un moment, je veux pourtant vous écrire pour vous tirer de l'inquiétude où je prévois que vous devez être touchant nos affaires. Le 1er de mai, nous assemblâmes le synode de cette province comme je vous avais marqué que nous voulions le faire. J'avais recommandé très expressément à tous nos anciens d'apporter des mémoires tels que vous les demandiez ; ils en apportèrent, mais si peu exacts, si imparfaits, qu'on n'y peut ajouter aucune foi. On y a omis des villages, des paroisses entières, d'autres ont été comptés deux fois. Pour dresser des mémoires comme il faut, il serait nécessaire qu'un de nous fût chargé de cette commission et il lui faudrait plus de trois mois pour s'en acquitter, quelque diligence qu'il fît. Dimanche dernier... nous commençâmes de prêcher en plein air. M. Coste et moi fîmes cette ouverture, lui du côté de Vernoux et moi de Saint-Pierreville. Nous avions bien fait avertir le jour auparavant ; le temps fut fort beau ; aussi nos assemblées furent nombreuses pour un pays tel que le nôtre. On compte qu'il y avait quatre à cinq mille personnes en chacune. Personne ne nous troubla. Les curés tremblaient. Dans celle de M. Coste il y eut six espions qui écoutèrent tout le sermon ; dans la mienne en envoya des exprès pour savoir si nous n'avions point d'armes ; d'abord qu'ils surent que nous n'en portions point ils se retirèrent. Nos religionnaires ont fait paraître dans cette occasion une grande fermeté et un grand désir de soutenir notre religion. Ils sont toujours plus empressés à la soutenir ; les pauvres, les riches, les vieux, les jeunes, tout est venu ; nous avons eu, il est vrai, quelques nicodémites mais peu. Le sieur Monteil a été de ceux qui se sont le plus opposés à nos résolutions, non seulement il n'est pas venu dans nos assemblées, mais encore il a fait tout son possible pour en détourner les autres. Hier nous en faisions trois, je n'ai pas eu des nouvelles de M. Coste, de M. Desubas, ainsi je ne sais pas comment tout se passa. Celle que je fis était nombreuse comme la première et mes auditeurs auraient été édifiés si la pluie ne nous avait pas incommodés. Comme nous avons vu que ces Assemblées faisaient un grand bruit et que

diverses personnes disaient que les hugunenots voulaient se rebeller, nous avons écrit à nos commandants pour les assurer de notre fidélité, nous leur avons marqué qu'il était vrai que nous nous assemblions le jour, mais que nous le faisions sans armes et sans tumulte.

Je viens, Monsieur, à une autre chose. Hier, je reçus une lettre des pasteurs du Languedoc ; elle nous est adressée à nous et à nos frères du Dauphiné. Cette lettre est pleine de reproches contre nous et contre tous les pasteurs de cette province qui nous ont précédés. Je ne me serais jamais attendu que M. Claris ni ses collègues nous eussent écrit à nous et à ceux du Dauphiné d'une manière si dure, si brusque, si impolie. Au lieu de vous corriger et de connaître vos fautes, nous dit-on, vous en commettez de nouvelles ; on dit que nos plans sont très mal concertés ; que nous nous sommes mis dans des labyrinthes d'où nous ne nous tirerons pas et que nous sommes la cause de tous leurs malheurs. Toute la lettre est d'un pareil style. Dieu nous garde d'avoir à faire à ces messieurs ; ils nous donnent beaucoup de peine et ils nous accablent d'injures. Nous les avons seulement priés de nous écrire une lettre pour encourager nos fidèles à s'assembler le jour et ils n'ont pas voulu prendre cette peine d'où était aisé de conclure qu'ils ne sont guère disposés à s'intéresser pour nous. Tout leur but est seulement de nous porter à condamner Boyer sans réflexion, sans examen ; ils veulent ainsi, il faut le faire autrement, nous ne sommes pas de leurs amis. Je ne sais ce que nos frères du Dauphiné ni mes collègues voudront répondre à cette lettre ; s'ils m'en croient, nous nous plaindrons contre leur dureté ; nous nous justifierons des choses qu'ils avancent contre nous qui sont très fausses et ensuite nous ferons assembler le synode sans nous embarrasser d'autre chose. Vous m'obligeriez, Monsieur, de me dire votre sentiment là-dessus.

15 mai 1744.

Lettre de Peirot à Court

(Mss Court, tome XXVII, p. 595)

Monsieur et très honoré frère,

Persuadés de l'attachement que vous avés pour ce qui nous regarde nous ne doutons pas que vous ne soiés bien aise de recevoir de nos nouvelles et d'apprendre le bon et le mauvais succès de nos affaires. Aussi nous saisissons avec empressement les occasions qui se présentent pour vous en informer, soit par le moïen de quelques particuliers de notre connaissance qui ont l'avantage de vous voir, soit par les lettres que mes Associés ou moi avons l'honneur de vous écrire de tems en tems ; comme le fit le frère Blachon, en Septembre, si je ne me trompe. Nous attendions tous les jours votre réponse,

mais ne la recevant point, j'ai été chargé de vous écrire à nouveau. Je le fais avec d'autant plus de plaisir qu'indépendamment de cette commission je voulois avoir l'honneur de vous féliciter de la réception de M. votre fils au St-Ministère et vous témoigner avec quelle satisfaction je l'avois apprise, et combien je fais de voeux en sa faveur. Puisse-t-il bientôt occuper dans notre Patrie un poste digne de son mérite et de son savoir. Puissiés-vous, Monsieur, pendant longtemps le voir se distinguer glorieusement dans la carrière où il est entré ! Voici comment nous sommes par raport aux affaires de la religion. Comme nous avons partout les troupes proches de nos loges, nous marchons rarement le jour, nous nous tenons cachés le mieux que nous pouvons. On nous menace souvent, mais nous y sommes accoutumés. Nous évitons avec soin tout ce qui peut choquer sans nécessité, ceux qui ne demandent que des prétextes pour nous décrier ; mais dans les choses essentielles nous faisons paroître autant de fermeté que nous le pouvons. Depuis un assés long tems n'avons point payé d'amendes ; nos mariages, nos baptêmes, n'ont point été recherchés ; non plus que nos Assemblées quoique nombreuses et fréquentes. Nous avons pourtant quelques jeunes filles qui sont obligées de se cacher pour éviter d'être enfermées dans des couvens.

Je viens Monsieur à un article que je voudrois passer sous silence ; il me fait une peine infinie de vous en parler. Notre état étant passablement tranquille, graces au Seigneur, il semble que nos pensions devroient être exactement payés ; cependant comme notre nombre est augmenté et que notre païs est pauvre, quoiqu'elles soient assés modiques nous ne les recevons jamais en entier. Nous nous flations que pour nous aider à nous soutenir et pour nous procurer quelques livres, nous aurions les mêmes secours qu'avoient autrefois nos Prédécesseurs. Mais depuis long tems nous n'en voïons venir aucun. On nous assure pourtant que chaque année il se fait des envois pour ceux de notre ordre. Pour savoir ce qui en est, nous avions dessein d'écrire aux amis qui sont dans les lieux d'où les ressources viennent ; nous leur aurions fait un détail circonstancié de notre situation et de nos besoins, persuadés qu'ils y auraient aporté du remède lorsqu'ils les auroient connus. Ensuite, il fut délibéré que nous vous écririons premièrement et que nous attendrions votre réponse. Voilà Monsieur ce que j'avois à vous communiquer de la part de mes associés. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur et très honoré frère,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Ce 24e Xbre 1744. PEIROT

J'ose vous prier d'assurer de mes respects toute votre chère famille de même que les illustres amis qui daignent se souvenir de moi.

Placet au Roi, 1756

(Papiers Peirot à Vaugeron, inédit)

Sire,

Les Protestants de votre province du Vivarais prennent la liberté de se présenter respectueusement aux pieds de Votre throne, atirés par cette bonté et cette sagesse qui Vous rendent si cher à tous Vos Peuples, pour exposer à Vos yeux le tableau sincère de leur triste situation.

Notre état, Sire, est des plus déplorables. Nous soufrons depuis plus de soixante et dix ans toutes les rigueurs de la persécution la plus cruelle sans voir d'adoucissemens à nos maux, au contraire, nous ne voions devant nous qu'un avenir plus efrayant, qu'un enchaînement de malheurs extrêmes et sans nombre ; si Votre sagesse ne les prévient et cela sans jamais avoir donné lieu à tant de mauvais traitemens.

Notre conduite, Sire, a toujours été des plus respectueuses et des plus soumises. Pénétrés de la plus vive afection pour votre personne sacrée, fortement persuadés des principes de notre Sainte Religion ; qui tendent tous à nous convaincre de la fidélité inviolable que nous Vous devons, notre soumission à vos ordres, notre zèle pour Votre service ne se sont jamais démentis. Et ces sentimens sont d'autant plus profondément gravés dans nos coeurs que nous sommes mieux instruits de notre Sainte Religion et mieux à portée d'en pénétrer l'esprit et les maximes. Aussi, Sire, jamais notre conduite n'a été équivoque. Nous pourrions en citer plusieurs traits : nous nous bornerons aux suivants : Lorsque les Autrichiens passèrent le Var, soutenus par les Anglais, nous fûmes des premiers à ofrir nos services, nos biens et nos vies pour les repousser.

Dès la publication du vingtième, lorsque cet impôt trouva quelque oposition de la part des évêques de la province, nous députâmes promptement à M. Le Nain, pour lors Intendant, pour l'assurer de notre soumission et de notre exactitude à faire nos déclarations et à payer cet impôt que Votre Ministre avait jugé à propos d'établir.

Les levées des milices ne se font nulle part avec plus de soumission et d'obéissance que dans les lieux où nous sommes les plus nombreux. Les subdélégués en ont souvent fait la remarque et rendu un témoignage favorable à Votre dévouement à Vos ordres.

Cependant, Sire, des ennemis de notre Religion et nous pouvons dire aussi du bonheur de Votre royaume, animés d'un zèle assez intéressé et mal entendu ne cessent de nous susciter la persécution la plus cruelle, la plus acharnée, la plus multipliée dans les détails qu'il soit possible d'imaginer, sous le prétexte spécieux que le culte que nous rendons à Dieu est diférent du leur. Se persuadant que Votre Majesté aprouve la violence qu'on veut faire à nos consciences et les vexations dont on nous acable, ils osent présenter les

excès que leur faux zèle leur inspire comme un sacrifice fait à la religion qu'ils méconnaissent et qu'ils avilissent par un acharnement dont l'inutilité aurait depuis longtemps dû les détourner. Tous les jours, ils forment de nouveaux complots pour notre ruine et tachent d'engager le plus qu'ils peuvent de gens en place dans leurs desseins pernicieux. Nous pourrions en citer plusieurs exemples. Nous nous bornons aux suivants : Il y a peu de temps que le curé d'une paroisse de la campagne (1, aidé et encouragé par une cabale de gens acharnés à notre perte, s'avisa de mettre le feu à son église, de profaner ce lieu respectable de la façon la plus odieuse et foulant aux pieds les hosties, les vases sacrés, déchirant les ornements, les livres, les images, pour nous accuser de toutes ces profanations et nous atirer les justes et sévères punitions qu'elles méritaient. Toutes les mesures étaient si bien concertées, il était si bien soutenu qu'on ne peut pas reconnaître le doigt de la divine Providence dans la découverte de cette afreuse conspiration qui semblait devoir nous être si funeste. Cet indigne prêtres fut, quelque temps après arrêté par vos ordres et conduit au fort de Brescou, mais ses protecteurs l'en ont bientôt tiré, sans aucune autre punition ni pour lui ni pour ses complices quoique tous convaincus de toutes ces horreurs. Une telle impunité, des protections si pernicieuses sont bien propres à exciter d'autres méchants à ourdir pareilles trames.

Depuis quelques temps, Sire, à la sollicitation de nos ennemis, les officiers du Régiment.... se rendent à la tête de leurs troupes dans les déserts et dans les bois où nous nous assemblons pour prier Dieu. Nous nous retirons toujours devant eux et nous avons l'attention de nous séparer à leur approche quoique nous soyons occupés à la prière et à la célébration des sacrements que Notre Seigneur Jésus-Christ a institués. Quel contraste Sire, ! Comment ose-t-on abuser ainsi de Votre autorité. Nous nous nous assemblons pour prier Dieu. Nous commençons et nous finissons nos prières par demander ardemment à Dieu les bénédictions les plus précieuses pour Votre Personne sacrée, pour la famille Royale, pour le bonheur de Votre Royaume. Nous nous instruisons de nos devoirs, nous formons à la vertu, la piété, nous nous efforçons de réunir en nous tous les traits qui caretérisent les vrais chrétiens, les bons citoyens, les fidèles sujets. Et c'est au milieu de ces saints et utiles exercices que l'on vient nous troubler, on nous chasse comme des perturbateurs du repos public, des séditieux, des scélérats. Nous sommes condamnés à de grosses amendes ; si quelqu'un de nous est arrêté il est condamné aux galères perpétuelles. Si nous passions le jour du Seigneur dans le jeu, dans la dissipation, dans la débauche, nos ennemis n'auraient rien à nous dire, ils nous trouveraient sans doute dignes de tout leur support.

Il y a plus : il est clair que nos ennemis ne cherchent que de nous pousser à bout, ils ne demandent pas mieux que de trouver un prétexte pour

(1) Boffres, près Vernoux d'Ardèche.

nous écraser avec quelque ombre de justice. On voudrait nous forcer à manquer à ce que nous devons à Vos troupes et à ceux qui les commandent pour nous faire punir comme des rebelles. Ne trouvant point de crimes en nous ils en cherchent du moins les apparences. Mais ils auront beau faire ils n'auront pas la joie maligne d'insulter à nos malheurs après les avoir causés. Notre conduite soumise, prudente et respectueuse ne se démentira jamais et tiendra contre tous les artifices. Jamais on n'entendra parler d'une démarche qui soit le moins du monde répréhensible. Si contre notre intention il arrivait que quelques méchants ou quelques imprudents séduits par nos ennemis agissent d'une façon contraire à nos sentiments, nous les désavouons et nous sommes les premiers à demander leur punition.

Il nous paraît que tous ceux qui sont préposés pour gouverner la province, que nos ennemis, qui ne trouvent que trop souvent de l'appui auprès d'eux, ne nous connaissent pas ou affectent de nous méconnaître. Nous sommes et nous serons toujours, Sire, les sujets les plus fidèles, les plus zélés, les plus dévoués que Votre Majesté ait dans Son Royaume ; mais autant que nous sommes soumis avec respect à Votre autorité, attachés à Votre Personne Sainte, autant nous le sommes à notre Sainte Religion et aux Lois prescrites par Dieu même ; et nous souffririons mille morts dans les prisons, sur les galères, par les mains des bourreaux plutôt que d'abandonner notre Religion et le culte qu'elle nous ordonne de rendre à Dieu que nous ne pouvons Lui refuser sans nous rendre coupable du plus grand des crimes. Jamais la politique et la crainte n'usurperont parmi nous les droits de la conscience ; nous craindrions même de manquer à la confiance que nous devons avoir en Votre Equité de penser autrement ; nous craindrions de Vous offenser si nous avions la lâcheté de faire dépendre notre attachement pour le service de Dieu de la volonté des hommes : vouloir empêcher nos Assemblées.

Nous n'avons jamais manqué malgré la persécution la plus cruelle depuis plus de 70 ans ; c'est vouloir notre destruction et la perte de cette province ; qu'on ne s'obstine plus à vouloir faire passer nos Assemblées — qui ne sont et ne seront jamais que religieuses — comme dangereuses à l'Etat ; nous défions nos ennemis d'indiquer le moindre mal qu'elles aient causé et nous sommes prêts à indiquer les maux sans nombre que le défaut de culte entraînerait nécessairement.

Dans un gouvernement aussi sage que le Vôtre, Sire, les peines sont toujours proportionnées aux crimes. Quelle proportion hélas peut-on trouver de nos démarches innocentes aux supplices affreux qui les suivent inévitablement. Si quelqu'un de nos pasteurs est arrêté il est condamné tout de suite à la mort ; la maison qui lui a servi de retraite est rasée ; le propriétaire condamné aux galères perpétuelles ; les femmes enfermées pour le reste de leurs jours, tous les biens confisqués. Quelle proportion du prétendu crime à la horrible punition. La postérité pourra-t-elle croire que dans un siècle si éclairé, où la raison semble rentrer dans tous ses droits ; sous un règne si

glorieux, si bien policé, l'humanité, l'hospitalité toujours respectée chez tous les peuples nous attirent les malheurs les plus funestes. La tête de nos pasteurs est à prix et il ne faut pas moins que la protection toute visible de la Divine Providence pour les conserver des vingt, des trente années parmi nous.

Que ne pouvons-nous, Sire, représenter à vos yeux le spectacle touchant et en même temps bien singulier d'une troupe de femmes enfermées pour le reste de leurs jours dans une affreuse prison (1), où quelques-unes ont croupi des trente années de suite où on les laisse périr de misère cela pour avoir été trouvées à prier Dieu. On associe aux supplices de scélérats, on traîne sur les galères, on charge de chaînes sans distinction d'âge ni de condition, plusieurs de nos pauvres frères ; on les y laisse gémir dans le besoin de toutes choses, livrés à la férocité des... Quelle rigueur, Sire, quel contraste ne forme-t-elle pas avec la douceur de Votre gouvernement. Comment se peut-il que sous le meilleur des Rois des hommes faibles, innocents et vertueux soient livrés aux supplices destinés aux plus grands scélérats.

Mais il est un autre objet qui nous a pénétré de la plus vive douleur. Il ne nous est pas particulier : il nous est aussi commun avec toutes vos provinces. Tout le Royaume partage nos alarmes et gémit en secret du mal qu'on s'obstine à Vous cacher et qui est plus grand qu'on ne le pense. Cette province, Sire, est remplie de mariages que Vos lois méconnaissent. Cet objet est pour nous une source abondante de larmes et de sanglots. Il est digne de toute Votre affection. Nos femmes sont traitées de concubines ; pour éviter cette ignominie il ne nous reste plus qu'à vivre dans un célibat forcé si préjudiciable au bien de l'Etat ; nos enfants qu'on s'obstine à regarder comme bâtards, ne peuvent nous succéder, ce qui est l'origine d'une foule de procès et la ruine de cette province. Le mal général demande un prompt remède ; les délais sont dangereux ; de toute part s'offre le spectacle effrayant de citoyens méconnus et chassés, de familles ruinées, de jugements injustes, de patrimoines envahis par des usurpateurs, d'enfants sans éducation, de fidèles sujets privés de leurs biens et réduits à la misère et à tous les maux qui la suivent.

Et si Votre Majesté ne prévient tous ces malheurs ce qui lui est très aisé en donnant un état à nos pauvres enfants il faudra bien que ces chers parties de nous-mêmes ne aillent chercher un refuge dans d'autres climats. Cet avenir est pour nous le sujet le plus amer et le plus douloureux de nos craintes, de nos alarmes, de nos gémissements. Il nous jetterait dans le découragement et même dans le désespoir si nous n'espérions en Votre bonté, en Votre sagesse et en Votre justice.

En prenant très respectueusement la liberté, Sire, de présenter en gémissant aux pieds de Votre Auguste trône, l'exposé sincère de nos sentiments

(1) La Tour de Constance, voir l'étude de Ch. Bost, Les martyrs d'Aigues-Mortes (Editions de *La Cause*, Paris 1922).

et de nos malheurs, nous ne craignons pas de déplaire à Votre Majesté. Vous êtes, sur la terre, l'image de Dieu même. Il invite les hommes à reconnaître ses bontés. Il leur ordonne de s'adresser à Lui, Il les exauce, Il les comble de ses grâces les plus précieuses. Vous êtes le Père de Vos Peuples. Dieu Vous les a donné pour faire leur bonheur. Plus nous sommes malheureux, plus nous avons droit à Vos compassions, à Vos soins paternels. Et c'est avec confiance que nous les réclamons.

Vos sentiments généreux et bienfaisants et la grandeur de Votre âme qui Vous rendent si cher à toute l'Europe, autorisent nos demandes et nous en promettent le succès.

N'écoutez, Sire, que la bonté de Votre cœur, laissez-Vous attendrir à nos pleurs, daignez, nous Vous en supplions, daignez, nous Vous en conjurons par tout ce qu'il y a de plus cher et de plus tendre, daignez prendre en considération de si grands objets ; assurez notre état et celui de nos pauvres enfants ; accordez-nous la grace de pouvoir en sécurité passer dans Vos Etats, dans notre Patrie, dans nos biens cette vie que nous voudrions employer à Votre service, de pouvoir y servir Dieu sans qu'on nous en fasse un crime ; occupés au moins à la culture de nos terres et au commerce, seules ressources que nos ennemis n'ont pu nous ravir. Accordez la liberté à tous ceux qui souffrent pour la religion et par une de ces Lois sages qui émanent de Votre Augustre Thrône fixez notre état, prescrivez-nous la manière dont vous voulez que nous rendions nos hommages au suprême Auteur de toutes choses.

En nous accordant cette grâce Vous comblez les voeux de Vos peuples. Vous ne nuisez à personne, Vous faites trois millions d'heureux et vous augmentez d'autant les forces de Votre Etat.

Et nous ne cesserons jamais, nous et nos enfants, de prier Celui par qui les Rois règnent, de Vous accorder les bénédictions les plus précieuses et à toute la Famille Royale..

Ce sont les voeux ardents de Vos fidèles sujets les Protestants du Vivarais.

Alexandre VERNET, 1756 P. PEIROT
Jean BLACHON.

Lettre d'un étudiant en droit de Toulouse à son frère abbé dans le Velay

Des spectacles tragiques se présentent journellement dans cette ville à mes yeux. Je fus hier au soir témoin oculaire de la scène la plus triste, la plus touchante et la plus curieuse du monde.

Un ministre de la religion protestante ayant été condamné à mort et étant au haut de l'échelle prêt à mourir reçut toutes les exhortations possibles tant de la part de nos prêtres que de l'exécuteur. Il resta toujours ferme et in-

flexible. Il affectait un air doux et tranquille, il avait le visage riant, il semblait que la mort était un plaisir et une consolation pour lui. Sa contenance, son visage serain faisaient l'admiration du peuple... Il fit plusieurs fois sa prière en levant les yeux au ciel et la joie peinte sur son visage. Celui-ci fut exécuté le premier. Trois autres,frères, gentilshommes protestants ayant été condamnés à être décapités ne voulurent jamais changer de religion ; ils furent tous trois inébranlables et aussi fermes que le ministre. L'aîné fut décapité le premier. Les deux autres frères qui virent cette seconde exécution ne furent point émus. Il semblait qu'ils prenaient plaisir à se voir mourir les uns les autres. Ils in'étaient du tout point tristes ; ils avaient au contraire une contenance fière et hardie. Les prêtres qui les exhortaient perdirent leur peine et demeurèrent tous interdits et confus. Jamais courage n'a été plus grand. De gaité de cœur ils bravaient tous la mort. Jamais on n'a vu tant de monde ; la place sur laquelle on les exécuta quoique spacieuse n'était pas assez grande pour contenir la sixième partie du peuple. Les fenêtres des maisons étaient toutes occupées. La plupart du monde était monté sur les toits. On ne voyait de quelque côté qu'on se tournât qu'hommes et femmes. Les places des fenêtres étaient louées jusqu'à 6 L. par personne... Beaucoup d'étrangers étaient venus à Toulouse... Tous les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil chargé à balle. On n'a jamais vu à Toulouse trois hommes décapités à la fois. Tous les protestants sont fiers de la grandeur d'âme de ces quatre personnes, ils les comparent aux Macchabées. Le ministre avait 28 ans, fort beau de figure mais la jambe un peu de travers. Il ne perdit jamais sa couleur naturelle.

L'aîné des gentilshommes avait 43 ans, de belle taille ; le deuxième avait 32 ans, bien fait, et le troisième 22 ans, n'ayant point de barbe... Quand on les décapita ils avaient tous trois leurs habits boutonnés, leur chemise garnie et des bas aux pieds.

Les origines de Peirot, son fils et ses descendants

A la fin du 17e siècle et au commencement du 18e, il y avait à Champclauze (Haute-Loire), beaucoup de Peyrot ou Peirot.

A Faussimagne il y avait trois familles Peirot, Isaac Peirot, marié à Loyse Courtial, eut quatre enfants dont le dernier, Pierre, né le 18 février 1712, devait devenir le pasteur du Désert. La famille possédait un important domaine qui commenca à s'amoindrir par des ventes du vivant d'Isaac.

La maison où est né Pierre Peirot, s'appelle encore maison Peirot, et le pré et le jardin qui l'avoisinent sont toujours désignés comme pré Peirot et jardin Peirot.

La maison Peirot (vendue à une famille Abel) a servi longtemps de local à des réunions religieuses de dissidents. Aujourd'hui encore ces réunions ont lieu dans une maison immédiatement adjacente à la maison Peirot.

Le village de Faussimagne est resté entièrement protestant. Aucun descendant direct des Peirot ne l'habite actuellement.

(Renseignements communiqués par M. Masse, maire de Champclauze).

Isaac-Etienne (1764-1848), fils unique de Pierre Peirot, reçut l'éducation classique à Lausanne et fit ensuite ses études de médecine à Montpellier. Le Docteur Peirot se fixa dans une propriété voisine de l'Horme, à Vaugeron, qui, vers 1600, avait appartenu à Reyne de Gébelin, puis à son grand-oncle de Rochesauve, petit fils du sieur de Vaugeron. Isaac Peirot a laissé des carnets de notes inédites qui témoignent chez ce médecin de campagne, d'une remarquable curiosité d'esprit. Il fut député à une des assemblées de la Révolution, membre très influent du Consistoire de Vernoux, de 1802 à 1848, maire de Vernoux, administrateur du « district » (arrondissement) du Mezenc. Il épousa en premières noces une veuve Marnhyac (qui avait deux enfants, Atticus et Hortense), et eut d'un second mariage avec Elisabeth Pourret, trois filles. Deux d'entre elles épousèrent des pasteurs : l'aînée, M. A. Lombard, puis M. André de Magnin, la cadette, M. Lanthois, et ne laissèrent pas d'enfants. La seconde, mariée à un propriétaire-cultivateur, Jean-Jacques Chalamet, eut cinq fils : deux furent médecins, Aristide et Camille ; celui-ci avait fait d'abord des études de théologie ; son premier et unique sermon avait pour sujet l'obéissance qu'on doit aux ordres de l'Eternel, pour texte ce verset de la Genèse : « Et Abraham bâta son âne. » Deux autres frères, Gaston et Arthur Chalamet, furent l'un avocat et préfet de la Défense Natoinale, dans l'Ardèche en 1870, l'autre professeur de lettres, puis député, sénateur, et vice-président du Sénat ; comme collaborateur du *Journal de Lyon*, créé Schneegans, après la perte de l'Alsace, il signait du nom de son bisaïeul, Pierre Peirot.

LES LIVRES

Ch. Hauter, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante de Strasdourg. **Religion et Réalité**, 142 pages in 8° raisin. Prix. 7 francs.

Ce livre examine le problème des rapports entre la réalité religieuse et la réalité scientifique. On ne saurait réduire la religion au seul sentiment, d'autre part, on ne saurait séparer par une cloison étanche le domaine religieux et le domaine scientifique, sans aboutir à un dualisme qui diviserait définitivement la conscience humaine. M. Hauter estime que religion et science doivent avoir même objet et que la pensée exige leur coïncidence. Si nous ne pouvons pas encore entrevoir cette coïncidence, cela vient de l'état incomplet et essentiellement provisoire de nos connaissances. A supposer que nous soyons un jour en possession de la religion et de la science idéales, la réalité religieuse et la réalité scientifique ne se distingueront plus. Et dè sà présent science et religion doivent se compléter.

On lira avec grand intérêt ces pages vigoureuses et fortement condensées. La question est d'une importance décisive : « L'humanité ne vit pas que des vérités exactes que lui a procurées la recherche des savants, elle a besoin d'intuitions qui lui montrent le but de son pèlerinage. Un jour la science justifiera ces intuitions. »

Nous lisons dans les annonces de la Librairie Fischbacher :

E. Vermeil. professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. **La pensée religieuse de Trœltsch**. Un volume : 74 pages in-8° raisin, Prix, 4 francs.

M. Vermeil estime qu'en ce lendemain de guerre nous avons l'impérieux devoir d'étudier avec plus d'objectivité que jamais, la pensée allemande. Troeltsch nous intéresse d'abord comme représentant autorisé de l'*idéalisme critique*, par sa tentative hardie de reconstruction philosophique et de synthèse historique. Il nous intéresse aussi parce que nous trouvons dans son oeuvre un tableau d'ensemble de l'Allemagne religieuse actuelle. Par sa critique du luthéranisme et par la comparaison qu'il établit entre la confession luthérienne et le protestantisme issu de la réforme calviniste, Troeltsch a renouvelé l'histoire du protestantisme moderne, et il est sans doute le premier allemand qui ait vu l'immense portée du problème pour son propre pays en particulier. Ses vues sur les rapports du christianisme et de la civilisation, sur le présent et sur l'avenir du christianisme, sur la place et le rôle des confessions chrétiennes en Allemagne et dans le monde méritent d'être connues et méditées en France, et particulièrement par tous les libres croyants qui cherchent à s'orienter au milieu des crises de la pensées religieuse moderne.

Albert Grenier, professeur d'antiquités nationales et rhénanes à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. **Les Gaulois**. Un volume in-16, relié, 4 fr.; Payot, 106, boul. Saint-Germain, Paris.

Descendant des anciennes populations européennes de l'âge néolithique, constitué dès l'âge du bronze d'un mélange de tribus d'origines diverses, le peuple des Celtes s'est éveillé à la vie nationale sur les bords du Rhin, de part et d'autre du fleuve, dans la France de l'est et l'Allemagne de l'ouest, au moins un millénaire avant notre ère. Après avoir étendu son empire, vers l'Ouest jusqu'à l'Océan et, vers l'Est, de la haute Vistule au bas Danube, il succomba, au cours des derniers

siècles avant l'ère chrétienne, à l'est du Rhin sous la pression des Daces et des Germains, à l'ouest du fleuve sous les coups de César. Ce sont ces Celtes de l'Ouest, les Gaulois, qui ont donné le plus complètement la mesure de leurs capacités. Ils ont les premiers réalisé l'union intime d'un peuple et des terres qui seront plus tard la France. C'est en ce sens surtout, qu'ils passent à juste titre pour nos ancêtres. Ils ont créé une civilisation propre qui eut son orignilatié et dont la conquête romaine n edoit pas faire oublier la réelle valeur.

Telle est, en substance, la conclusion du livre de M. Grenier ; elle en résume assez exactement le contenu et les idées directrices. Une large part est faite, dans cette nouvelle histoire des Gaulois, à la préhistoire de la Gaule et même de l'Europe centrale. Les données de la linguistique et, surtout, les découvertes de l'archéologie sont mises en oeuvre pour combler les lacunes de la tradition littéraire. Ce petit volume, d'une lecture facile, présente un tableau d'ensemble, largement brossé, des vicissitudes de l'un des grands peuples de l'antiquité non classique. On y trouvera des faits exacts et des idées claires ; les spécialistes y remarqueront quelques traits nouveaux.

Le précieux manuel de M. Grenier constitue la meilleure des introductions aux études celtiques.

Nous lisons dans les annales de la Librairie Fischbacher : **Ecrivains protestants français d'aujourd'hui** (Notices biographiques et extraits des œuvres), par J. Van der Elst, docteur ès-lettres. Un vol. in-16 carré, orné de 16 portraits. Prix : cart. 20 fr ; broc., 12 fr.

Table des matières : Introduction. — Charles Wagner. — Guy de Pourtalès. — Gaston Riou. — Frank Puaux. — Emile Doumergue. — Samuel Rocheblave. — François Coillard. — Paul Stapffer. — Gaston Frommel. — Paul Siepel. — Noëlle Roger. — Benjamin Vallotton. — Philippe de Félice. — Véga. — A.-N. Nusbarme. — André Dumas.

Cet ouvrage, soigneusement imprimé sur beau papier, sera le *cadeau* de Noël de cette année. — Tiré à petit nombre, il y a intérêt à s'inscrire d'avance pour s'en assurer des exemplaires.

Evidemment, le livre en question ne comprendra que de bonnes choses. Mais le titre et le choix des auteurs étonneront ceux qui savent quelque peu ce qu'est l'histoire littéraire du protestantisme français. On sera surpris de voir omis — parmi tant d'omnissions — le nom d'Auguste Sabatier. Parmi ces écrivains *français*, il y a au moins trois suisses. Il fallait donc changer le titre du volume et ne pas omettre un nom comme celui de Philippe Godet. Le choix nous paraît avoir été fait au petit bonheur et, à l'heure actuelle surtout — c'est regrettable.

Benedetto Croce : **Bréviaire d'Esthétique**. Traduction de Georges Bourgin. Payot 1923, in-16 de XVI 183 p. Prix : 5 fr.

Le célèbre professeur de Naples a déjà publié un traité d'Esthétique en 1904. Celui que nous annonçons ici se compose de quatre conférences écrites en 1912 à l'occasion de l'inauguration de l'université du Texas ; pour cette édition française, on y a joint deux essais parus en 1916 et en 1917 et publiés dans les *Nuovi saggi* (essais) *Li estetica* (Bari, 1920). En voici les titres : Qu'est-ve que l'art ? Préjugés sur l'art. Sa place dans l'esprit et dans la société humains. Sa critique et son histoire. Débus, périodes et caractères de l'histoire de l'esthéitque, de caractère de totalité de l'expression artistique.

A vrai dire, ces titres ne donnent pas une idée bien nette du ocntenu de ce recueil, que l'éditeur considère comme un « véritable résumé de la philosophie de Croce. » On plutôt, ils en donnent une idée trop nette ; car la faconde et fougue méridionales de l'auteur ne lui permettent pas de suivre un plan strictement déterminé et l'attardent à des détails et des substilités qui nous paraissent assez oiseux. Notamment pour les deux derniers essais, écrits en pleine guerre, on a quelque peine à comprendre qu'un esprit puissant et profond ait pu développer avec passion des questions si futiles, pendant que le sort de sa patrie et de l'Europe était en jeu dans les tranchées. Ce qui aggrave encore ce sentiment de malaise, c'est l'emploi fréquent pour désigner des notions aussi légères, de termes pédants et quasi barbares tels que philosophico religioso-moral (p. 181 par ex., et autres presqu'aussi burlesques. Ajoutez-y le flux de paroles redondantes

qui vient noyer les quelques idées neuves ou du moins exprimées d'une façon personnelle, auxquelles on pourrait s'intéresser, si elles étaient formulées avec sobriété et concision. Bref, tout le livre donne l'impression pénible d'un grand effort prodigué pour prêter de l'importance à des choses qui n'en ont guère. Par-ci, par là, on peut noter néanmoins quelques jugements heureux : distinction entre le contenu et la forme (p. 46), entre la langue ornée et la langue nue (p. 56), définition sévère mais juste de l'art contemporain (97), littérature féminisée (176), etc. Mais cela se perd dans les subtiles discussions qui rappellent trop les arguties de la scolastique.

Voici, pour finir, quelques rectifications : D'abord pour ce qui est de la tradition, qui ne donne prise à nulle critique, sauf dans l'usage de qualificatifs trop pédants, nous ne trouvons à redresser que cette expression : « la doctrine de l'art conçu comme intuition, ce qui donnerait un tout autre sens), p. 27 et 52 ; et l'emploi étranger de la ponctuation avant les propositions relatives indispensables au sens de la phrase (Ex. p. 42 : Les problèmes qui ont donné naissance... La virgule avant « qui » modifie le sens). P. 41, chapitre II et non I.— P. 83, *tempus cognoscendi.* — P. 137 : « L'époque où nous vivons » paraît à M. C. « si lumineuse » ; il nous permettra peut-être de ne pas partager son optimisme ingénu, ni son avis sur Herder, qu'il met (p. 151) « bien au-dessous de Vico en fait de largeur et de puissance spéculatives ». Au bas de la même page 151, lire XVIIIe siècle. Enfin, p. 178, supprimer la virgule entre Wolfgang et Goethe.

Th. Sch.

Le Psaume sous les Etoiles par Pierre Devoluy. Paris, édition du *Monde nouveau*, 42, boul. Raspail.

Le directeur littéraire du Monde Nouveau, considère cet ouvrage comme un indiscutable chef-doeuvre. L'uateur ressuscite ici les années dramatiques de la guerre des Cévennes, qui mit tragiquement aux prises sous Louis KIV, protestants et catholiques. Les assemblées huguenotes à la belle étoile, sous la lune tutélaire, en défi aux dragons du roi ; le zèle implacable des défenseurs de l'orthodoxie catholique poursuivant, par le moyen des puissances laïques, son oeuvre d'unification religieuse ; l'amour éternel d'Adam pour Eve et d'Eve pour Adam se teintant de théologie et se colorant de sang ; la Tour de Constance gardant ses prisonniers prophètes ou fanatiques ; les galères du Prince embarquant leur triple rang de théologiens improvisés et d'hérétiques irréductibles ; et, en arrière-fond à cette tragédie de la poudre, des balles et de la foi, la vie émouvante et inquiète des populations rurales et de la bourgeoisie de robe dans une atmosphère dramatisée par la poésie des Clément Marot, des Agrippa dêAubigné et des Théodore de Bèze : on trouvera tout cela dans l'admirable roman de Pierre Devoluy.

Il sera lu avec passion dans nos milieux protestants. On pourrait chicaner l'auteur sur quelques points, mais on préférera se laisser emporter avec lui dans les hauteurs de ces immortels souvenirs. Nous publierons dans notre prochain numéro quelques extraits qui feront saisir la saveur intime et profonde du volume entier.

Ajoutons que le volume est illustré de gravures sur bois dues à un puissant artiste, M. Max Monod-Vox. J. V.

Le Psaume sous les Etoiles. — Nous recevons la lettre suivante : « J'ai acheté, à cause des trois lignes élogieuses que vous lui avez consacrées, le livre de Devoluy, *le Psaume sous les Etoiles.* Je l'ai trouvé tellement beau, tellement conforme dans les grandes lignes aux traditions que je connais par ma mère, vieille huguenotte des Cévennes, qui porte allégrement ses 84 ans, que je l'ai achté une fois encore pour le donner...»

Silhouettes et Portraits huguenots, par Adrien Seitte.

Le succès obtenu par la première publication portant ce titre — l'édition a été épuisée en quelques semaines — a encouragé l'auteur à poursuivre ses études sur le même sujet et nous allons faire paraître, tous les deux mois, une plaquette illustrée de 64 pages, sur beau papier avec jolie couverture glacée et illustrée.

Conditions. — Les 4 plaquettes, formant un beau volume illustré de 256 pages, 5 fr. 50 franco ; 1 ex. de chaque plaquette, 1 fr. 50 ; 5 ex. 7 fr. ; Par dix ex. et au-dessus, 1 fr. 30 l'exemplaire.

Introduction. — Dans ce travail d'adaptation, nous avons retenu les éléments qui se

fixent généralement dans la mémoire après la lecture d'un gros ouvrage, *afin que le grand nombre en ait le bénéfice.*

Nous avons visé à la précision historique et cherché à éviter la sécheresse du résumé en donnant de la vie à nos récits par des traits saillants et des citations choisies.

En présentant ces figures d'un passé, souvent douloureux, mais aussi glorieux, notre but a été de rattacher le présent, si chancelant, à nos saintes *traditions évangéliques* qui sont un *privilège* et une *force*.

Puissent ces pages rappeler à beaucoup — et surtout aux jeunes — le devoir de garder, en le faisant fructifier, « *L'Héritage de nos Pères* ».

SOMMAIRES

I. — Introduction. — Les premières Eglises de la Réforme : Philibert Hamelin, B. Patissy, Etienne et Denis Pecquin. — L'organisation de l'Eglise Réformée de Paris : Jean Le Maçon. — Une assemblée à Paris en 1557 : Nicolas Clinet, Taurin Gravelle, Philipuine de Luns. — Le Parlement de Paris et le roi Henri II : Anne Du Bourg. — Le premier synode des Eglises réformées de France : Antoine de La Roche Chandieu, François Morel. — Le Colloque de Poissy : Th. de Bèze, P. Martyr, Marlorat.

II. — Les guerres de religion : Les responsables. — Après la prise de Tours : Madame Accasse d'Albiac, La Glée, Michel Herbaut.— Les femmes huguenottes pendant les guerres de religion : Jeanne d'Albret et sa fille Catherine de Bourbon, Renée de France, Eléonore de Roye, Charlotte de Laval.

III. François de Coligny, sieur dAndstadt ; Gaspard de Coligny ; François de La Noue, dit Bras de Fer.

IV. — Th. A. d'Aubigné, Dulpessis Mornay. — L'héroïsme des huguenots : Le prince de Condé à Jarnac, M. de Lavergne et ses vingt-cinq neveux. — Une ancienne gravure: « Les anges du Seigneur. » Le contact avec l'invisible. — Nos devoirs.

Sur les deux rives, par L.-F. Choisy.

Une jeune fille appartenant à l'aristocratie genevoise est aimée d'un garçon affectueux mais timide. Elle ne comprend pas la tendre ferveur qui se cache sous des dehors trop sérieux et donne son amour à un libertin. Les désillusions du mariage, la perte d'un enfant suscitent un bouleversement dans sa vie intérieure. Elle trouve l'apaisement dans la religion de ses pères, qu'elle avait rejetée comme trop dogmatique à l'âge de l'insouciance.

L'auteur envisage alternativement l'histoire de cet amour au point de vue de l'homme et au point de vue de la femme. Il essaye d'expliquer les malentendus, parfois si douloureux qui séparent les deux sexes.

Ce roman ne contient ni aventures ni coups de théâtre. Parla notation des faits intimes de la vie quotidienne, par l'analyse minutieuse des sentiments il vise à serrer de près la réalité.

Par l'évocation pittoresque du cadre (campagne genevoise, réunions mondaines, voyages en Italie), l'auteur illustre de façon discrète ces pages consacrées à la psychologie.

Pierre Salet. **Le livre de la voie et de la vertu.** *Tao te king de* **Lao Tseu**. Un vol. in-16 de la *Collection Petite Anthologie*, n° 15, 3 fr.; Payot et Cie. 106, boul. Saint-Germain, Paris.

Précurseur lointain de Jean-Jacques Rousseau ou de Tolstoï, cet ancien philosophe chinois enseignait la simplicité et le retour à la nature six siècles avant notre ère. Le *Tao te King*, qui nous fait pénétrer dans le mysticisme des peuples jaunes, si différent du nôtre, avait déjà été traduit plusieurs fois, mais ces ouvrages étaient tous anciens, difficiles à se procurer, et souvent incompréhensibles. La nouvelle traduction de M. Salet, simple et claire, remplit donc une véritable lacune.

Abbé Heignier. **La Rénovation de l'hygiène,** 2 vol. (444 p., 92 grav.; 533 p., et 53 grav.), 20 fr., chez l'auteur, Paris, 9, rue Claude-Bernard ; chèque postal, 288.55.

Pour vivre il faut respirer, boire et manger.

La respiration est l'acte le plus nécessaire à l'existence ; on peut vivre sans boire ni manger 8, 10 et 13 jours et la respiration suspendue, après deux minutes c'est la mort.

L'aspiration attire l'oxygène de l'air dans les poumons, l'expiration expulse l'acide carbonique.

La santé, c'est la juste proportion de l'oxygène et de l'acide carbonique, aussitôt l'équilibre rompu c'est la maladie.

Nos malaises ont pour cause l'excès d'acide carbonique, qui est le déchet principal des oxydations et des compositions des aliments et des organes usés.

Nous avons tous en nous-mêmes les germes et les microbes de toutes les maladies ; ils attendent, pour se développer, la rencontre d'un terrain favorable.

On range les microbes en deux catégories, les bons, utiles à la digestion, à l'entretien, au développement de nos organes, et qui vivent et se propagent dans l'oxygène, et les mauvais, qui rongent et détruisent l'organisme, sont nos pires ennemis et qui ont besoin de l'acide carbonique du sang, et des déchets.

Les expirations prolongées, méthodiques, par la raréfaction de l'acide carbonique, affaiblissent la vitalité de ces microbes que l'oxygène achève de détruire en fortifiant les leucocytes ou globules blancs et tous nos microbes de défense. La pratique de cette théorie donne des résultats vraiment merveilleux. En outre, l'emploi judicieux des tensions musculaires, du massage interne et externe, de la chaleur, du repos, de l'aéro-hélio hydrothérapie permet de prévenir la plupart des maladies, de s'opposer à leur développement et d'avoir une direction sûre dans l'exécution du traitement imposé par le Docteur.

Le fluide nerveux ou magnétisme, étudié dans sa nécessité, sa production, sa communication est à même de rendre bien des services dans les névroses, les faiblesses nerveuses et toutes les affections du cerveau.

La volonté a été l'objet d'une attention spéciale, utile dans toutes les maladies, elle est le seul remède direct des paralysies et des affections des tubes nerveux, ainsi que des fibres musculaires atteintes d'atrophie et de rétrécissement.

Ces idées développées en deux volumes sont destinées, non à l'encombrement d'une bibliothèque, mais à demeurer sous la main pour être consultés à chaque instant. Elles justifient justifient le titre de l'ouvrage : *La Rénovation de l'hygiène*, et rendront aux familles, comme aux individus isolés, les services les plus prompts et les plus durables.

CHRONIQUE

Une seule idée. — Il faut aller au secours de nos pasteurs, de de nos églises; de nos Facultés. — Un émouvant appel de M. le pasteur Jean Lafon. — Un exemple. — Les besoins urgents de la Faculté de théologie de Paris.

Notre chronique, cette fois-ci, sera courte. A quelque groupe du protestantisme qu'appartiennent nos lecteurs, nous leur demandons de s'arrêter un moment, de réfléchir, de se demander sur quel point il est urgent de faire porter son effort et son sacrifice. Il y a des générosités réelles dans notre protestantisme. Peut-être ne sont-elles pas assez réfléchies. L'heure est venue, croyons-nous, de les discipliner davantage, de les appliquer à ce qui est essentiel, vital, décisif pour le présent et l'avenir. C'est pourquoi, laissant aujourd'hui tout le reste, nous venons, tout simplement, demander à nos lecteurs, de lire, de faire lire et de méditer devant Dieu les graves paroles prononcées récemment, au temple du St-Esprit, par M. le pasteur Jean Lafon. Oui, nous demandons à chaque lecteur de se demander sérieusement : « Qu'est-ce que je fais pour mon Eglise ? Est-ce assez ? Qu'est-ce que je fais pour que nos églises aient des pasteurs ? Qu'est-ce que je fais, spécialement, pour la Faculté de Paris, où les élèves abondent, mais non pas les fonds ? »

A cette dernière question, il n'y a pas mille protestants français qui puissent répondre : *je fais quelque chose*. C'est pourquoi nous avertissons ceux de nos frères dont la conscience chrétienne et protestante serait réveillée par les fortes paroles de M. le pasteur Lafon, qu'ils peuvent, pour plus de simplicité, nous envoyer le don qu'ils auront décidé en eux-mêmes.

Puisqu'il y a encore tant de nos frères qui l'ignorent, rappelons, pour la centième fois, que, depuis 1905, la Faculté de

Paris n'est soutenue que par les dons des fidèles. Ces dons sont recueillis et administrés par l'*Association pour le maintien de la Faculté de Paris*, dont le président est M. Gustave Roy, 22, place Malesherbes, le trésorier M. le pasteur Jézéquel, 11, villa Brune, Paris, 14e.

L'Association assume la charge générale de la Faculté et du Séminaire, traitement des professeurs et du directeur du Séminaire, etc.

Si nos églises connaissaient les traitements de ces messieurs, elles verraient que, dans l'esprit du bon XVIe siècle, ils consentent à « endurer famine » pour maintenir, à Paris, une école indispensable à la formation des pasteurs.

Dans la Faculté, il y a des étudiants... Ceux-ci ont besoin de bourses d'études. Ils donnent leur jeune vie aux églises. C'est bien le moins que celles-ci songent à leur rendre les études possibles puisqu'elles sont destinées à en profiter.

Le Comité des Bourses a pour président le comte Hubert de Pourtalès, 50, Boulevard Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine.

Le nombre de nos étudiants, leurs dispositions religieuses, leur travail réjouissent nos cœurs, — mais nous sommes pleins d'angoisse devant les charges qui pèsent sur l'Association et sur le Comité des Bourses. Nous travaillons tous — et beaucoup — pour nos églises — mais nous travaillons dans un souci grandissant.

Amis lecteurs, songez à cela — et lisez l'émouvant appel de M. le pasteur Jean Lafon que voici.

J. V.

Dieu aime celui qui donne avec joie.
(2 Cor. IX-7).

Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable.
(2 Cor. IX-15).

... Au-dessus de notre Eglise, il y a toutes nos Eglises ; il y a l'avenir de l'Evangile dans notre patrie ; il y a, par suite, la situation des messagers du Christ, et j'aborde ici la partie la plus délicate de ma tâche, je vais dévoiler une plaie profonde qu'il n'est plus permis de tenir cachée.

Nous parlions de l'Union nationale, de nos devoirs envers l'Union nationale, mots abstraits qui ne font pas vibrer les cœurs.

Or, mes frères, quelle est la réalité vivante que représente cette abstraction ? Ce sont tout simplement les pasteurs et leurs familles. Le budget de l'Union nationale comprend, en somme, la préparation des étudiants en théologie et l'entretien des pasteurs.

J'estime avoir le droit et le devoir de traiter cette question.

J'en ai le droit, parce que je sais ; petit-fils, fils, frère, père de pas-

teurs (1), je me suis trouvé, depuis mon enfance, grâce à ces relations multiples, en rapport constant avec plusieurs centaines de familles pastorales, dont j'ai connu la vie, dont j'ai entendu les confidences : mon champ d'observation s'étend sur quatre générations, c'est-à-dire sur plus d'un siècle. J'ose dire que je suis mieux renseigné qu'aucun laïque et même que la plupart des pasteurs.

Or, si j'ai le droit de parler, j'en ai le devoir, car il importe que l'Eglise soit instruite de ce qui se passe ; il faut surtout que, dans une Eglise comme celle-ci, qui comprend des personnes capables de comprendre, d'agir, de donner l'élan, de prêcher d'exemple, il faut qu'enfin quelqu'un se dévoue pour dire très haut la vérité lamentable, sur laquelle les pasteurs gardent le silence par un sentiment de dignité, et cette vérité, la voici : pour la plupart d'entre eux, s'ils ne sont pas pourvus de ressources personnelles, où s'ils ne sont pas à la tête de certaines Eglises qu'on peut compter sur les dix doigts, la situation matérielle qui, de tout temps, a été singulièrement précaire, devient de plus en plus angoissante, et même tout à fait impossible. Elle n'est pas seulement difficile, douloureuse, elle est effrayante, elle est intolérable.

N'est-il pas admirable le jeune homme, qui, touché de la grâce, brûlant d'amour pour le Christ Sauveur et pour l'humanité, renonce à toute ambition terrestre et consacre sa vie toute entière à la prédication de l'Evangile ? Sur les bancs du collège, il a côtoyé des camarades qui n'étaient ni plus intelligents, ni plus travailleurs que lui, et qui trouveront, dans le commerce, dans l'industrie, dans les carrières libérales, des situations lucratives, dont le rendement s'accroîtra, en proportion de leur labeur et de leur mérite. Lui, n'en demande pas tant, il ne pense qu'à se dévouer, qu'à servir ses frères, et il se figure naïvement que l'Eglise, qui accepte son renoncement personnel, se considérera comme moralement tenue de lui fournir non pas le luxe, non pas même un certain confort, mais le strict nécessaire pour lui-même et pour sa famille : le logis, la nourriture, le vêtement. A peine entré dans la carrière, avec tout l'élan et toutes les illusions de la jeunesse, il ne tarde pas à s'apercevoir que la réalité ne répond pas à cet espoir restreint. Sauf certains cas exceptionnels, personne ne s'inquiète de savoir comment il pourra s'installer dans un presbytère absolument vide, comment il vivra pendant les trois premiers mois de son ministère, sans toucher même une avance sur son traitement.

Pauvre petit pasteur, garde ta dignité ; ne te plains pas, souffre en silence et dis-toi bien que si tu ne dois pas être un des rares privilégiés, ces premières expériences sont le ymbole et l'avant-goût de l'existence qui t'attend, jusqu'à la vieillesse toute blanche, où tu jouiras d'une retraite absolument insuffisante, elle aussi, pour t'assurer le logis, la nourriture et le vêtement ! Continue à t'associer aux joies, aux tristesses des autres, ne songe qu'au salut de tes semblables, au soulagement de leurs souffrances, et conserve, dans un silence plein de dignité, cet optimisme réconfortant qui est bien la preuve la plus éclatante de ta foi !

1. Je pourrais continuer la liste : gendre, beau-frère, beau-père, oncle de pasteurs...

Mes frères, je pense avec une émotion poignante qu'en ce moment même, dans les trois quarts de nos Eglises de France, il y a des pasteurs, jeunes ou vieux, qui, avec tout l'élan de leur coeur profondément convaincu, célèbrent la joie de Noël, et qu'au pied de leur chaire des centaines, des milliers de paroissiens les écoutent avec respect, avec affection, et ne se doutent pas que ces semeurs de réconfort et d'espérances vont pour la plupart, rentrer dans leur demeure, pour s'asseoir avec une famille pauvrement vêtue, devant une table attristante, et que, d'ici au 31 décembre, ils ne pourront pas s'empêcher d'agiter en eux-mêmes, avec une anxiété croissante, les problèmes insolubles que posent les fins de trimestre et d'année ! (1).

Et alors, savez-vous la question qui se dresse aujourd'hui devant un grand nombre de pasteurs encore jeunes et pleins de foi ? Ils se demandent, la conscience torturée s'ils peuvent, s'ils doivent rester dans une pareille situation. Ils se sont offerts à l'Eglise avec élan et sans calcul. Mais ils ne savent plus s'ils ont le droit de laisser leur jeune femme s'épuiser sans espoir dans des travaux subalternes et de maintenir leurs enfants dans cette impasse, où un métier manuel s'imposera bientôt comme une nécessité inéluctable, et comme le terme de leur éducation. Ne vous étonnez pas, mes frères, si vous entendez dire, de plus en plus, que des pasteurs ont cherché, dans un emploi civil, soit une ressource subsidiaire indispensable, soit la solution complète et définitive aux problèmes où l'Eglise les laissait se débattre et s'enliser.

Et quels conseils voulez-vous que les pasteurs vieillissant donnent à la génération qui monte ? Ont-ils le droit d'encourager des vocations, de pousser les jeunes dans une carrière où les attendent de pareils tourments ? Ils s'interrogent eux-mêmes et se demandent ce qu'ils répondraient, si Dieu leur offrait une seconde jeunesse ; ils aiment tellement leur ministère qu'ils accueilleraient avec enthousiasme la perspective de prêcher l'Evangile avec plus d'élan, plus de fidélité, pendant trente ou quarante nouvelles années ; mais s'il fallait recommencer à élever une famille dans les mêmes conditions matérielles, je crois bien que la plupart diraient, en baissant la tête, dans un geste d'accablement : « Seigneur, éloigne-moi cette coupe ! ».

Et alors, mes frères, la conséquence est simple : nous manquons de pasteurs, nous en manquerons de plus en plus, nos Eglises iront à la mort, à moins qu'elles ne se décident une bonne fois à regarder les questions en face, à se rendre compte de la situation et à prendre des résolutions énergiques. Pour vous, le problème urgent qui se pose, ce n'est pas seulement celui du déficit actuel qu'il faut balayer, c'est celui de l'avenir auquel il faut pourvoir ; si, dès l'année prochaine, tous ceux qui le peuvent, n'augmentent pas leur cotisation dans de larges proportions, non seulement notre Eglise particulière restera réduite aux économies paralysantes dont je parlais tout à l'heure, mais elle ne participera pas aux améliorations nécessaires, elle ne

(1) Y aurait-il, par hasard, en France, un seul conseil presbytéral qui aurait songé à doubler le mois de décembre de leurs pasteurs pour le mettre à l'aise en face des charges et des *libéralités forcées* de janvier ? Ceux qui franchissent ce cap sans trop de difficultés ont le devoir de parler pour les autres. (*Réd.*)

donnera pas l'exemple, elle ne provoquera pas un élan général du protestantisme français et, si les autres grandes Eglises restent inertes elles aussi, il n'y aura qu'à rouler peu à peu la pierre sur le sépulcre de l'Eglise réformée.

Est-ce cela que vous voulez ?...

Après avoir mis en lumière la nature et la valeur du « don ineffable » dû à l'amour infini du Père céleste, M. Lafon a ainsi terminé :

... Pour moi, j'ai libéré mon âme. Je ne disparaîtrai pas de ce monde ou de cette Eglise, je ne déposerai pas ma robe pastorale, sans avoir dit une fois, sur un de ces points sonores, d'où la voix peut se répercuter dans Paris et de Paris dans toute la France, une vérité que la plupart des protestants ignorent, une vérité qui me serre le coeur depuis mon enfance, et dont la gravité devient d'année en année plus alarmante.

A vous, mes frères, qui ne pourrez plus dire : « Je ne savais pas, je ne soupçonnais pas la gravité de la situation » ; à vous de prendre les résolutions qui s'imposent, à vous d'agir, en ce jour de Noël, de telle sorte que vous puissiez en toute sincérité et sans remords, faire monter vers le ciel votre hymne de reconnaissance et vous écrier, comme l'apôtre : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable. »

Et maintenant, que Dieu bénisse ces paroles, et les fruits qu'Il leur fera porter pour le bien de toutes nos Eglises et de leurs œuvres essentielles.

John VIÉNOT.

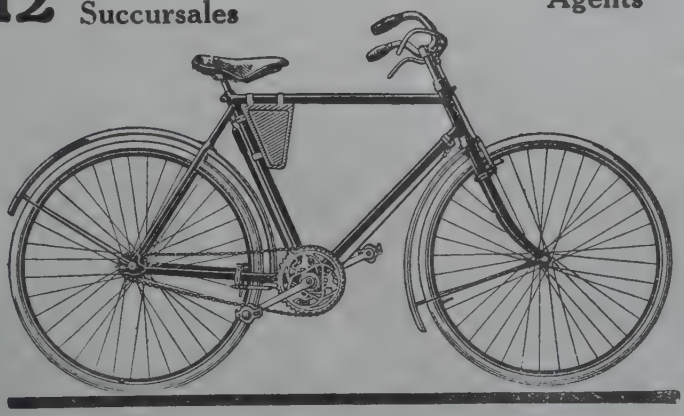
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard. — Sté An^me d'Imprimerie Montbéliardaise.

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Ecrivains protestants français d'aujourd'hui, par J. Van der Elst. Un volume in-16 carré, avec 16 portraits. Cart. 20 fr., broché 12 fr.

Notices biographiques et extraits des œuvres de Ch. Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Emile Doumergue, Samuel Rocheblave, François Coillard, Paul Stapfer, Gaston Frommel, Paul Seippel, Noëlle Roger, Benjamin Vallotton, Ph. de Félice, Véga, A.-N. Nusbarme, André Dumas.

FEMMES D'ALSACE

Les demoiselles de Berckeim. — Mme de Gérando. — Mme d'Oberkirch. — Le Ban-de-la-Roche. — Clarisse Bader. — Antoinette Lix. — Amélie Ernst. — Mme Jules Favre, etc.

par Maurice Bloch

Préface de Ch. Pfister, membre de l'Institut

Un volume in-16 carré, contenant 6 portraits, couverture illustrée. Cartonné : 15 francs. Broché..... 8 fr. »

Psychologie, Sociologie

Les Problèmes fondamentaux de la psychologie médicale, par le Dr Ch. de Montet. In-8, avec préface de D. Parodi, Inspecteur général de l'Instruction publique..... 7 fr. »

La Psychanalyse au Service des Educateurs, par Oscar Pfister, pasteur à Zürich..... 15 fr. »

Au vieil Evangile par un chemin nouveau, *la Psychanalyse au service de la cure d'âme, pour ceux qui se sentent esclaves de leurs nerfs et de leur caractère*, par Oscar Pfister. In-8..... 12 fr. »

Pédagogie

Commémoration du centenaire : **Pasteur**, par R. Vallery-Radot. In-16, illustré. 40e mille..... 2 fr. »

L'Ecole Active, par Ad. Ferrière, directeur du Bureau des Ecoles nouvelles, 2 volumes in-8..... 20 fr. »

Le Génie de Baden-Powell. *Ce qu'il faut voir dans le scoutisme : ses bases psychologiques, sa valeur éducative*, par Pierre Bovet. In-16 3 fr.

Manuel de travaux pratiques, pour occuper la jeunesse (éclaireurs, patronages, malades, etc.), par Willy Muller. In-8, 3e édition, orné de 124 illustrations..... 8 fr. 70

Littérature

Patience !..., par Benjamin Vallotton. Un volume in-16, 15e mille. 6 fr.

Le fil de la Planche. *En commentant La Palice*, par Jean Fleurier. In-16..... 6 fr. »

Le Psaume sous les Etoiles. Scènes des guerres de Religion dans les Cévennes, par Pierre Devoluy. In-16 carré, avec bois gravés, par Monod-Vox..... 10 fr. »

Annuaire protestant 1923

Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme

par H. Gambier, pasteur

In-24 de 600 pages..... 10 fr. »

La Revue Chrétienne
n'est pas parue
durant
l'année
1924

[illegible] 1.

SOIXANTE-TREIZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Janvier-Février 1925

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Le Centenaire de la naissance d'Edmond de Pressensé.

Allocutions de MM. Gruner, Couve, J.-E. Roberty, Roux, délégués de leurs Églises.

Discours de M. le Professeur Phil. Bridel.

Discours de M. le doyen Raoul Allier.

Ad. Mailhet. — Notes sur Paul Ferry.

A. Atger. — Noms donnés aux Protestants français.

Opinions. — Choses d'Alsace

Les Livres.

John Viénot. — Chronique.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)
Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

—x—

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal. Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

—x—

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au no ci-dessus de compte de chèques-postaux.

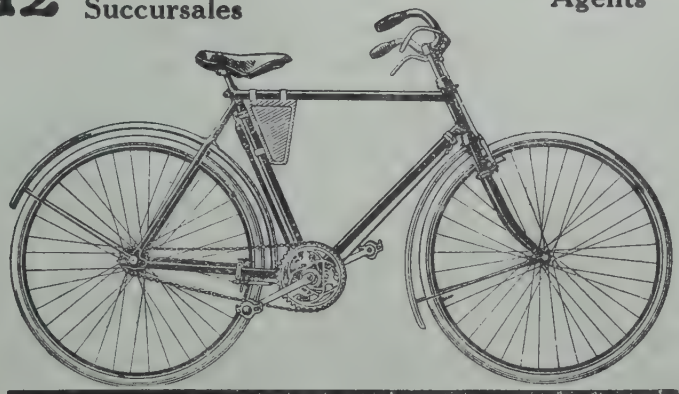
Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Peugeot

10 Usines

12 Succursales

3000 Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot

Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)

Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

—x—

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

—x—

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

Un nouveau panégyrique de Louis XIV

Nous sommes bien revenus, en général, de cette admiration béate que des générations lointaines témoignaient aux grands conducteurs des peuples, d'un passé plus ou moins récent. Nous les avons vus de trop près, nous avons trop souffert des maux qu'ont attiré sur nous les Napoléon et les Guillaume pour nous prosterner volontiers devant de pareilles idoles. Pourtant il est encore trop d'esprits qui ne peuvent se soustraire à la hantise de ces gloires éteintes d'ancien ou de nouveau régime et qui s'efforcent, de bonne foi sans doute, à reprendre les panégyriques que des siècles moins difficiles ont prodigués à leurs héros. Une des manifestations les plus caractéristiques de cette mentalité de jadis, c'est bien le *Louis XIV* que vient de publier M. Louis Bertrand (1). Si nous parlons ici plus longuement de son ouvrage, c'est que l'auteur n'est pas le premier venu ; il s'est fait avantageusement connaître d'abord par des romans algériens d'un réalisme parfois brutal mais d'un coloris éclatant. Plus tard, sans quitter le sol de l'Afrique, il a consacré deux volumes intéressants à Saint-Augustin et à l'entourage de l'évêque d'Hippone ; mais depuis il est revenu en Europe et a choisi comme héros de son plus récent travail un personnage moins austère que l'auteur des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*. En présence de la statue du Roi-Soleil dressée à Montpellier, l'idée lui est venue d'entreprendre la réhabilitation ou plutôt l'apothéose du « grand mort, toujours vivant dans la France d'aujourd'hui et jusqu'au plus intime de nous-mêmes », de l'homme « qui a formé nos âmes, héroïques et douces, notre sensibilité, notre intelligence. » M. Bertrand va même jusqu'à déclarer que c'est de l'orgueilleux potentat de Versailles « que vient notre conception démocratique de la vie »,

(1) Louis Bertrand Louis XIV ; Paris, Plon. 1923. 1 vol. 8°.

(p. 13). Si des esprits bas et malveillants l'ont jugé par *le dehors*, s'ils l'ont blâmé de ce que, la mort dans l'âme, au moment de Ramillies et de Malplaquet, il continuait à donner des fêtes et des concerts, c'est qu'ils étaient incapables de comprendre que le grand monarque voulait affirmer ainsi « à la face de l'ennemi, son mépris de la défaite. » (p. 15). C'est par *le dedans* qu'il faut étudier Louis XIV, et c'est en effet à cette tâche que se voue M. Bertrand, suivant passionnément le développement « d'une âme d'élite » (p. 19), essayant de détruire « le monstrueux amas d'erreurs et de préjugés » qui défigurent l'image de son héros. L'auteur ne se borne pas à ces accusations générales. On trouve dans les pages suivantes une charge à fond contre les détracteurs de Louis XIV ; ce sont « les gens de Port-Royal, sectaires à l'esprit borné » ; c'est Fénélon, l'archevêque de Cambrai, « cet être totalement dépourvu de sens politique, qui fut un véritable anarchiste » ; ce sont les « parlementaires aveuglés par les plus étroits préjugés » ; c'est Saint-Simon, « ce vaniteux entiché de son duché, ce hobereau rancunier, écrivant un horrible charabia » (sic). C'est pour mettre fin à ce scandale que l'auteur a dressé ce monument vengeur à la gloire du Grand Roi, « au piédestal de la statue duquel les Français du XIXe siècle n'ont pas même osé graver son nom », ni à Montpellier, ni à Lyon, ni même à Versailles !

Après cette introduction générale, M. Bertrand entame le récit, à peu près chronologique, du règne de Louis XIV. Dans un premier chapitre, l'un des plus intéressants du volume, il nous oriente sur l'iconographie du monarque. On y suit le développement du moutard joufflu, à l'air endormi, à l'adolescent, « fait uniquement pour l'amour et la volupté », au souverain majestueux peint par Rigaud dans toute la pompe du sacre, jusqu'au vieillard exsangue et podagre, se traînant sur ses béquilles, et dont les pieds déformés se cachent dans de grosses pantoufles.

Un second chapitre nous raconte la naissance et l'enfance du futur roi de France. Il ne me convient pas d'examiner si le père phtisique et la mère stérile depuis tant d'années de mariage ont pu donner le jour à ce gros poupard, à l'homme qui a réussi à régner soixante-dix-sept ans sur la France. Ce qui est certain, c'est que Louis XIII ne l'aimait pas ; d'ailleurs, en aucun cas, il n'y aurait là un grief imputable à Louis XIV lui-même. Si l'on voulait examiner de près l'arbre généalogique de mainte dynastie impériale ou royale, combien peu sortiraient indemnes, au cours des siècles, de cette enquête critique?

Anne d'Autriche, dont Louis était inconstestablement le fils, l'aimait à sa manière ; mais trop préoccupée des intrigues de la cour, des luttes de la Fronde, de sa passion pour le cardinal Mazarin (qu'il ait été son époux ou seulement son amant), oscillant de la galanterie à la dévotion, elle n'avait guère le temps de s'occuper beaucoup de ses enfants et le jeunes roi — c'est M. Bertrand lui-même qui nous l'apprend — n'avait guère d'autre société ordinaire que les servantes des femmes de chambre de la reine. (p. 59).

On comprend trop bien que Louis n'aimait en Mazarin ni le premier ministre, ni l'amant de sa mère ; mais « il se terrait et se faisait petit », ayant déjà « cette dissimulation héréditaire, dissimulation salvatrice et féconde, qui est une des plus grandes vertus royales » (p. 62). Il « se retranchait dans un mutisme que les courtisans frivoles prenaient pour de la lourdeur » (p. 68). « On le prend pour un bon garçon inoffensif et de peu d'entendement ; lui se moque en secret ; il ne sait pas encore ce qu'il sera, mais il sait qu'il sera grand. »

Pour le moment, la Fronde met un temps d'arrêt à ces rêves de gloire ; c'est déjà comme un prodrome de la Révolution future. C'est pourquoi profonde est la haine du jeune roi contre tous ceux, noblesse, clergé, parlements, bourgeoisie et peuple, qui ont tenté alors de secouer le joug déjà pesant d'une royauté que les Richelieu et les Mazarin ont voulu rendre absolue ; on le voit « pleurer des larmes de rage », quand il se sent impuissant à écraser du coup la révolte (p. 97).

La tourmente passée, l'ordre rétabli, Louis, pris d'un violent amour pour Marie Mancini, la nièce de Mazarin, se plie encore à la tutelle du ministre et profite de ses leçons ; mais peu à peu il se lasse de cette politique plus sage que celle qu'il suivra lui-même quand il sera le maître. Il s'amuse de toute manière, en attendant qu'il règne, profitant de la chance singulière de voir groupés autour de lui tant d'hommes éminents dans la politique, les armes, les lettres et les arts, qui font les affaires de la France pendant qu'il danse des ballets et courtise des beautés peu rebelles. Quoiqu'en pense M. Bertrand, il est certain que Saint-Simon a raison de croire que le jeune monarque a profité infiniment d'avoir, toute sa vie, vécu avec des personnages, hommes et femmes, d'un talent et d'un esprit supérieur. On doit porter à son actif le fait qu'il sut exploiter, à son profit et à celui du pays, ce concours extraordinaire de capacité et de talents et s'en constituer comme une auréole personnelle. Il est tout de même un peu exagéré d'affirmer que la nation exigeait

du jeune prince qu'il « se crût un Christ vivant », « un maître adorable » et que vingt-cinq millions de Français attendaient de lui « la subsistance, le bonheur et la fierté d'être » (p. 151).

Dans le second livre, intitulé *La vie délicieuse*, nous voyons « le père des Français encore plus que leur maître » organiser son existence royale avec « les derniers raffinements du bien-être ». De ces « raffinements », certains ne se comprennent plus de nos jours et semblent à notre époque « dégénérée » non seulement malpropres mais plus encore ridicules. Mais ce spectacle incongru du Grand-Roi satisfaisant à ses besoins naturels au milieu des princes, et grands dignitaires de la couronne, était alors, si l'on en croit M. Bertrand, « non seulement un grand progrès, mais une suprême élégance ; on recevait sur sa chaise de même qu'on prenait ses clystères en public. » (p. 187). On nous introduit « dans la plantation du décor de Versailles, Trianon, Marly, créations personnelles de Louis XIV, où se déroule la fête galante » du prince « avide de plaisirs, à la fois sensuel et sentimental ». Il faut être vraiment bien bourgeois, bien terre à terre pour lui chercher querelle au sujet de ses distractions royales. « Il n'a rien fait que n'aient fait ses prédécesseurs, affirme M. Bertrand, et il y a mis une discrétion un souci des convenances, une crainte de scandaliser dont il est souverainement injuste de ne pas lui tenir compte » (p. 213). Ainsi, quand le fastueux monarque, allant aux armées, traînait à travers la France, dans le même carosse, sa femme légitime, sa maîtresse de la veille et sa maîtresse en fonctions, il manifestait « un souci des convenances » que nous devons admirer ! Et si nous nous refusons « à confesser que Louis XIV a été modéré dans ses plaisirs » (p. 214), M. Bertrand qui se garde bien de mettre sous les yeux du lecteur la longue liste des conquêtes royales, se livre à des sorties véhémentes contre les pamphlétaires du XVIIe siècle et les historiens du nôtre, qui ont « calomnié » le souverain, soit en le montrant odieusement égoïste dans sa conduite avec Mlle de La Vallière, soit aveuglement soumis à cette « satanée créature », Mme de Montespan, qui le « grisait de luxure et affolait sa sensualité par d'ignobles maléfices ». (p. 233).

En dehors de ses passions plus durables et de ses nombreux caprices passagers, le monarque tant vanté pour la splendeur de sa cour et la dignité de ses manières, satisfait-il du moins à ce que nous exigeons aujourd'hui de tout homme bien élevé ? Trop souvent ses procédés sont d'un rustre. Il jette des boulettes de pain, des pommes, des oranges à la tête des dames, ses

convives, si bien qu'un jour Mlle de Viantais, fille d'honneur de la princesse de Conti, blessée par un des projectiles royaux, lui lança à son tour « une salade toute assaisonnée ». Une autre fois, nous voyons le Roi-Soleil « rire beaucoup » de ce que M. de Brancas, myope, a failli « mouiller » la robe de la duchesse de Duras, « la prenant pour un pan de muraille ». D'autres fois encore, nous voyons Sa Majesté introduire des cheveux dans du beurre et des tourtes qu'Elle offre à ces dames ; il « riait de tout son cœur » ; mais sans doute il fronça le sourcil quand Mme de Thianges « fit mine de lui jeter ces saletés au nez. » Je ne prétends pas, bien entendu, que ces dames de la cour fussent plus correctes que le roi. Madame de Maintenon écrivait en juin 1707 : « Les femmes de ce temps sont insupportables, leur habillement, immodeste, leur tabac et leur vin, leur gourmandise et leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût et à la raison, que je ne puis le souffrir. »

Mais laissons l'homme, voyons le souverain et sa politique, telle que M. Bertrand la développe dans la quatrième partie de son ouvrage : *Entre l'Aigle et le Lion*. Il nous y montre Louis XIV comme le protagoniste de « la revanche française », comme le monarque qui a « fermé la Gaule aux Germains. » S'il n'avait fait que cela, sa mémoire mériterait d'être encore honorée de nos jours. Mais il a bien certainement porté ses vues ambitieuses bien au-delà des frontières du royaume ; il a rêvé de ceindre la couronne du Saint-Empire-romain-germanique, comme autrefois l'avait rêvé François Ier. Le fait est indéniablement établi et d'ailleurs toute la politique de la *Ligue du Rhin* n'aurait pas eu de sens, s'il n'avait poursuivi, pendant un temps, cette chimère. « En réalité ses guerres sont l'essentiel et, si l'on peut dire, l'âme de son règne », écrit M. Bertrand, ce qui est vrai ; mais il ajoute — ce qui est faux — que les historiens qui ont parlé d'elles « font preuve de la plus mauvaise foi » et que « Michelet en particulier est révoltant », qu'il souffre d'une « obnubilation complète du sens national. » Le récit même des campagnes qui, de 1667 à 1714, engloutissent des millions, coûtant des centaines de milliers de vies humaines et finiront par l'épuisement complet du pays » est donné d'une façon assez sommaire. Il présente bien des lacunes et des erreurs. C'en est une d'affirmer que « pendant quarante ans Louis XIV fut seul contre toute l'Europe » (p. 263). Il avait des alliés au début de ces guerres ; il les perdit à mesure que se dévoilaient ses ambitions croissantes, et pour ne pas les perdre tous, il jugea lui-même prudent de masquer, de temps

en temps, ses appétits. La chrétienté, connut ainsi quelques rares intervalles de paix après chaque guerre, toutes également justifiées, d'après M. Bertrand. La première avait été entreprise « pour mettre aux pieds de sa femme son légitime héritage » (p. 265) et l'auteur nous explique à ce propos « qu'il fallait empêcher à tout prix cette catastrophe » de voir l'Allemagne recevant avec les Espagnes et le Nouveau-Monde, l'Italie, la Bourgogne et les Pays-Bas, craintes purement chimériques au moment où le roi partait ainsi en guerre. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) et celui de Nimègue (1679) après la guerre de Hollande furent, selon notre auteur, des traités « d'une modération royale », bien qu'ils aient arrondi sensiblement le territoire français.

La note conquérante s'accentue encore dans la narration des dernières guerres ; il faut voir comment on parle des fameux arrêts de réunion de 1680, « qu'on ose qualifier, dit M. Bertrand, d'agressions en pleine paix, alors qu'il s'agissait tout bonnement de la vie de la France » (p. 277). Ce qui montre d'ailleurs combien mince est l'érudition du panégyriste de Louis XIV, c'est qu'il s'avise de raconter à ses lecteurs que la république de Strasbourg était l'une des dix petites villes impériales de la Décapule d'Alsace, et qu'elle prétendait se soustraire à l'autorité du roi ; « ces territoires, dit-il, nécessaires à notre défense, nous pouvions les acquérir sans tirer l'épée, (1), uniquement en vertu de nos droits féodaux, lesquels étaient contenus et reconnus implicitement dans les traités antérieurs », (p. 276). Il y a là accumulation de contre-vérités historiques. Louis XIV lui même avait reconnu formellement « l'immédiateté d'Empire » de la république par le traité de Munster et l'on peut défier M. Bertrand de découvrir les soi-disant « droits féodaux » qui permettraient à Louis XIV d'en réclamer la possession.

Quand commence la guerre de la succession d'Orléans, (1688), où, pour annexer quelques pauvres baillages du Palatinat, Louis XIV remet le feu à l'Europe, sous prétexte de revendiquer la part d'héritage de sa belle-soeur, Elisabeth-Charlotte, princesse palatine il ne pouvait vraiment pas prétendre encore qu'il s'agissait « de la vie même de la France ». Tout ce qu'il y gagna, ce fut la formation de la *Ligue d'Augsbourg* et de la *Grande Alliance* de Vienne, à laquelle s'affilièrent successivement la plupart des puissances européennes, exaspérées par ces

(1) Alors que Louvois avait cerné la ville par 30.000 hommes et déclaré au Magistrat qu'il mettrait tout à feu et à sang si l'on n'ouvrait pas les portes.

convoitises perpétuelles. La guerre d'Orléans avait à peine été terminée en 1697, par la paix de Ryswick, qu'une dernière et terrible convulsion vint, pendant plusieurs lustres, ravager la chrétienté ; ce fut la guerre de la succession d'Espagne. M. Bertrand *prétend* que c'est « une erreur ou une calomnie » de *prétendre* qu'avec un peu plus de souplesse on aurait pu éviter le conflit. Les faits donnent à cette assertion le démenti le plus complet. Les arrangements pris, du vivant même de Charles II d'Espagne, entre les cours de Versailles, de Vienne et de Londres avaient abouti à un arrangement, profitable pour la France elle-même. Mais on crut avoir fait à Versailles un coup de maître, en arrachant au souverain moribond de Madrid un testament exclusivement en faveur de Philippe d'Anjou et, dans l'ivresse de ce succès, on rompit les engagements antérieurs. A ce manque de parole, Louis XIV ajouta la provocation stupide de proclamer le chevalier de Saint-Georges roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques III, alors qu'il venait tout récemment de reconnaître Guillaume III comme souverain de la Grande-Bretagne. Il ne pouvait jeter un plus sanglant défi au premier politique de l'Europe qui, jusqu'à sa mort prochaine, fut le chef de la coalition générale qui persista jusqu'à la signature des traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714). Il faut ajouter, pour apprécier entièrement la déplorable politique du roi de France, que ce même prince français, pour l'intronisation duquel tant de sang avait été versé, se trouvait engagé, dès la minorité de Louis XV, dans une politique anti-française. Beau triomphe posthume de Louis XIV !

M. Bertrand veut bien nous affirmer que le roi était bon, qu'il avait peur de blesser et de faire souffrir et qu'il fallut toute « la brutalité et le cynisme de Louvois pour contrebalancer les scrupules excessifs » du roi, au cours de ces guerres longues et souvent désastreuses. C'était d'ailleurs, assure l'auteur, « la noblesse qui, presque exclusivement, payait l'impôt du sang » (p. 295). Il compte évidemment pour peu ces milliers et milliers de soldats, tués ou mutilés dans les plaines d'Alsace, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et des Pays-Bas ou détruits par les épidémies au cours des grands travaux de terrassements de Versailles et autres lieu. Mais il s'arrête, tout ému, pour mentionner la générosité du monarque qui a daigné faire remettre quelques écus à une vieille femme dont l'âne ou la bourrique avait crevé au cours de ces travaux. Il est inexact également d'affirmer que, par ses guerres, le Grand Roi avait mis « pour tout un siècle » le pays à l'abri des invasions ennemies. Il n'é-

tait pas mort depuis trente ans que l'invasion des pandours terrifiait l'Alsace et que le général impérial, Charles de Lorraine, s'avançait jusqu'à Saverne. (1745).

Ce grand amateur de guerres avait-il un tempérament vraiment belliqueux ? M. Bertrand voudrait nous faire admirer son grand courage personnel et nous assure qu'il s'exposait au danger « comme un jeune fou ». Mais cette citation est empruntée à l'un de ses bâtards et peut ne pas paraître entièrement topique. En somme, Louis XIV était plutôt un régisseur de la guerre qu'un général, quand, avec son cortège de femmes et de courtisans, il allait pompeusement présider au siège de quelque ville des Pays-Bas. Henri IV et Napoléon auraient sans doute manifesté quelque dédain pour une pareille attitude royale. Mais s'il ne fut pas un grand soldat, Louis XIV fut un grand travailleur et nul esprit impartial ne songera jamais à nier qu'à ce point de vue, il ait eu « des parties de roi ». Malgré ses levers compliqués et ses couchers ridicules, ses palais à bâtir et ses maîtresses, il passait un nombre d'heures assez considérable dans son cabinet de travail ou dans la salle des séances de ses divers Conseils. Il se déplaçait assez souvent pour visiter certaines parties de son royaume ; il tâchait de s'informer (sans y réussir toujours) de l'état des provinces. Mais il serait excessif de le prendre trop au sérieux, quand, il se proclamait *le premier serviteur de l'Etat* p. 316), et qu'il affirmait son amour du bien public, « pour lequel seul nous sommes nés ». (1). L'Etat, c'est — bien qu'on ait contesté le mot — lui, lui seul ; car ce « grand égalitaire », comme on l'a appelé, n'a jamais conçu d'autre égalité que l'égalité de servitude pour tous les autres et la domination impérieuse pour lui-même. Comme l'a fort bien dit M. Paul Laffitte (2), Louis XIV avait conçu, longtemps avant J.-J. Rousseau, la société comme une agglomération d'individus égaux sous un maître... Il « n'avait pas, il est vrai, proclamé l'égalité des droits, mais celle de la servitude »... Et c'est avec un « égoïsme sacré » — privilège des seuls monarques encore inconnu des peuples d'alors — qu'il veille à ce qu'il n'y ait là-dessus aucun doute dans son entourage dévotieux et servile.

Pourtant, à mesure qu'il approche du déclin du règne, notre

(1) Il ne faudrait pas trop se fier aux *Mémoires* du roi, qui furent rédigés en partie sous sa dictée et sous sa surveillance, s'ils n'ont pas été entièrement écrits par lui. On y trouve retracée, dans un style grave et noble, l'image du roi, telle qu'il désirait qu'on la connût, plutôt que la réalité précise des évènements narrés.

(2) P. L., Le paradoxe de l'égalité, p. 152-153.

auteur est bien obligé d'atténuer le brillant coloris de ses tableaux ; il trouve « héroïque » le mariage secret de Louis XIV avec la veuve du cul-de-jatte Scarron, mais il tient Mme de Maintenon elle-même en piètre estime, la considérant comme une « défaitiste », comme une « médiocrité bourgeoise » incapable de soutenir le monarque au cours des lugubres années de la décadence, alors qu'il voyait « mourir par le poison à peu près toute sa famille (1), abandonné de ses ministres, seul à aimer l'Etat. » C'est durant ces années d'épreuves, nous dit l'auteur, « qu'il a appris le sérieux et l'a imposé à la nation » p. 330). C'était un peu tard, « pour ce pécheur endurci, encore tout souillé de son long adultère et qui aspirait à se laver de ce passé fangeux » (p. 326). L'hypocrisie des courtisans a peut-être sû donner le change à ses yeux affaiblis ; mais nous qui possédons les témoignages véridiques des contemporains sur ces dernières années du Versailles de Louis XIV, qui savons comment les princesses et les grandes dames de la cour allaient fumer, boire et rigoler avec les Suisses des corps de garde du palais, nous qui savons aussi comment la dépouille du défunt monarque à peine remisée dans les caveaux de St-Denis, s'épanouissent dans tout leur cynisme les orgies de la Régence, nous nous refusons à croire à la conversion miraculeuse de la cour et de la nation.

Jusqu'au bout de son long règne, si brillant d'abord et qui s'éteint dans une morne tristesse, Louis XIV est resté d'ailleurs fermement convaincu, dans son inébranlable orgueil, « que son pouvoir vient directement et absolument de Dieu, source de toute autorité ». Son panégyriste ajoute — mais l'histoire le dément — que « sa souveraineté n'a d'autres règles que la justice et la raison. » Que d'actes de violences commis en son nom, que de dénis de justice autorisés et par ses ordres ! Il a tenu entre ses mains les dépositions qui réveillaient les « messes noires » de la Montespan et ses immondes incantations, et il n'a puni que ses comparses. Et n'était-ce pas un soufflet au droit et à la morale publique, que forcer le Parlement à conférer à ses bâtards doublement aldutérins le même état-civil, les mêmes droits à l'héritage d'une couronne qu'à ses descendants légitimes ?

Sans doute « Dieu seul est le juge des rois », au dire de Louis XIV. C'est pour avoir considéré comme un axiome cette

(1) Inutile de rappeler que, de nos jours, il n'est plus guère d'historiens sérieux qui attribuent au poison la disparition de presque toute la descendance légitime de Louis XIV.

affirmation déraisonnable, que le second de ses successeurs, qui n'avait ni son orgueil, ni son intelligence, ni ses vices, a dû monter sur l'échafaud victime expiatoire de ses ascendants, infiniment plus coupables. Quant à la misère du peuple durant le règne du Grand Roi, misère effroyable à certains moments, M. Bertrand estime que ce sont là « des déclamations plus ou moins sincères, des clichés que nos manuels d'histoire se repassent dévotement » (p. 348), et qu'il repousse, lui, d'un cœur léger. Il consacre également un chapitre à Louis XIV protecteur des lettres et des arts et c'est là, en effet, l'un des côtés les plus louables de son activité souveraine. Mais il ne faudrait point exagérer et nous dire que « personne n'a connu la littérature du siècle de Louis XIV comme Louis XIV lui même » (p. 360). Le roi a eu la chance inouïe de vivre au moment où le génie classique de la France se révélait dans toute sa splendeur. Descartes, Corneille, Pascal ne lui doivent rien. Si, plus tard, il pensionna Corneille, il fit verser davantage à l'insipide Chapelain ; en tout cas, il est triste de constater qu'en échange de ces maigres subsides, les auteurs favorisés — je ne citerai que Boileau — l'ont encensé d'une façon plutôt servile. En tout cas on ne saurait appeler Louis XIV le *créateur* de notre littérature classique ; on ne crée pas une littérature comme on fait des ducs et des marquis.

On s'étonnera peut-être de ce que je parle si tard et si brièvement d'un chapitre du règne de Louis XIV auquel, dans nos milieux protestants, on accorde d'ordinaire, et à bon droit, une attention particulière ; je veux parler de l'attitude du roi dans les questions religieuses. C'est que M. Bertrand lui-même ne consacre au christianisme de Sa Majesté — très chrétienne — qu'une demi-douzaine de pages, tout à la fin de son volume. La matière était évidemment quelque peu gênante à traiter ; le démocrate qu'il est ne pouvait décemment admirer entièrement des actes d'autocratie comme la révocation de l'Edit de Nantes. Il insinue, plutôt qu'il n'affirme bien carrément, les motifs qui y ont déterminé son héros. « Il est très certain, dit-il, que les huguenots, même aux époques les plus tranquilles et les plus soumises de leur histoire, étaient toujours suspects de connivence avec l'étranger. Mainte fois avant la révocation de l'Edit de Nantes, ils l'avaient appelé à leur secours. Pendant la guerre de succession d'Espagne (1), ils faillirent ouvrir nos provinces du Midi à une invasion étrangère » (p. 375). Notre

(1) On ne peut guère féliciter l'auteur sur sa chronologie ; il mentionne 1702 avant 1685.

auteur oublie seulement que papistes et ligueurs avaient agi exactement de même au XVIe siècle ; que les féaux du royalisme bourbonnien faisaient, près d'un demi-siècle plus tard, cause commune avec les Prussiens et les Autrichiens, envahisseurs. Il oublie surtout — peut-être même il ignore — c'est après que les atrocités de l'intendant Basville, de l'abbé du Chayla, du maréchal de Montrevel, que les malheureux Cévenols traqués sans merci appelèrent leurs coreligionnaires du dehors à leur secours (2). Mais l'argument principal de M. Bertrand, c'est le monstrueux sophisme que voici : « Du moment qu'il y a une vérité religieuse, le roi de France trahirait sa mission, cesserait d'être le père de ses peuples en les privant du bienfait de cette vérité. » Après cela, notre romancier veut bien concéder que Louis XIV a commis « un étrange, quelquefois déplorable abus de son autorité » (p. 376) ; mais il faut l'excuser, puisque « lui-même était profondément chrétien ». En réalité, il n'y a d'autre excuse, peut-être valable, pour Louis XIV, — le danger d'une révolte générale des huguenots étant absolument chimérique, — que sa bigoterie croissante et son affaissement sénile qui lui faisaient accepter comme vraies les affirmations menteuses de ses confesseurs et de ses ministres, qu'il n'y avait plus, ou presque plus, d'hérétiques dans le pays. Ah, certes, c'était un moyen bien commode de racheter à Dieu ses nombreux adultères, en persécutant les jansénistes, en chassant les pauvres religieuses de Port-Royal, en expulsant ou en envoyant aux galères des milliers de sujets infiniment plus chrétiens que lui ! Un homme qui le connaissait à fond, que l'on peut regarder comme un bon juge, bien que M. Bertrand le traite avec mépris, Fénelon, le caractérisait d'un mot, quand il écrivait « que le roi n'avait aucune idée de ses devoirs ni de la vraie piété. » Nous n'admettons pas, quoiqu'en dise Mme de Maintenon, qu'il soit mort « en saint et en héros ! »

C'est une tendance assez répandue de nos jours, d'essayer la réhabilitation des grands et des petits personnages historiques qu'on croyait définitivement classés à leur rang dans la mémoire des hommes. Cette tendance n'est pas condamnable en elle-même, car certains procès perdus devant les contemporains ont pu être revisés de la sorte devant des juges plus équitables et mieux informés. Il y eut un temps, durant l'ère révo-

(2) M. B. oublie également de dire — il a l'oubli facile — que pendant tout le dix-septième siècle, les Sully, les La Force, les Schomberg, les Gassion, les Duquesne ont été les meilleurs conseillers et défenseurs de la couronne de France jusqu'au jour où leurs convictions religieuses les ont fait tomber dans la disgrâce du roi.

lutionnaire, où l'on détruisait les statues de Louis XIV et l'on maudissait sa mémoire comme celle d'un affreux tyran. Puis la mode changea ; sous un dictateur de régime nouveau, comme l'était Napoléon, on se remit à admirer le monarque absolu de l'ancien régime. Quand l'esprit de liberté reprit ses droits, après 1830, l'opinion des historiens et du grand public redevint plus sévère à l'égard du Grand Roi, témoin les pages éloquentes de Michelet. L'appréciation de l'homme et du souverain semblait devoir être définitivement fixée pour les Français contemporains, depuis qu'Ernest Lavisse avait retracé, de main de maître, sa physionomie dans deux volumes de la grande *Histoire de France*, dirigée par lui. D'innombrables études lui ont été consacrées depuis un demi-siècle ; les mémoires inédits, les journaux intimes d'un Dangeau, d'un Sorches et de tant d'autres noms avaient dévoilé ses moindres faiblesses, son incroyable orgueil vis à vis des autres souverains de l'Europe, son luxe insensé dans un pays de plus en plus appauvri. Mais on s'accordait d'autre part à lui reconnaître certains mérites ; malgré qu'il vécût précocement, corrompu lui-même dans une cour licencieuse, il fut un travailleur zélé, appréciant souvent avec justesse les mérites et les défauts de ses nombreux fonctionnaires civils ou militaires ; c'était surtout le représentant d'une époque déjà lointaine, que personne ne songeait à ressusciter et à nous donner comme modèle, et qu'il était inutile, par suite, de juger une fois de plus.

M. Bertrand a cru devoir en appeler de ce jugement, en somme équitable. Forçant la note avec toute la fougue d'un romancier, il a tenu à nous montrer dans ce prince voluptueux et volontaire une espèce de surhomme, un être-type, devant encore aujourd'hui fasciner nos âmes par la majesté de son attitude souveraine, revêtu de sa cuirasse romaine et de sa perruque poudrée, comme il a fasciné, je l'accorde volontiers, l'immense majorité de ses contemporains. Je ne songe pas à lui refuser ce droit ; libre à tous les dévots de l'absolutisme d'ancien régime de se prosterner devant ces idoles du passé. Mais je m'assure que, malgré tout son talent et ses convictions que je crois sincères, l'auteur ne réussira pas à convaincre la majorité de ses lecteurs. Ce n'est pas autour de la statue de Louis XIV, soit à Montpellier, soit à Versailles, que la France d'aujourd'hui, la France républicaine, viendra se grouper et je crois, avec une entière certitude, qu'elle choisira d'autres guides pour la mener au bon combat qui décidera de la liberté des peuples et de sa propre liberté.

Rod. Reuss

CHARLES WAGNER

Le Pasteur

Lorsque, le 14 mai 1918, la famille de Ch. Wagner mit au cercueil celui que nous continuons à aimer par delà la mort, elle revêtit le vieux pasteur endormi de sa robe pastorale, et, entre ses mains jointes, sous une jonchée de roses, elle mit une Bible — sa Bible, fidèle inspiratrice d'un incomparable ministère.

Par ce geste ultime, elle voulait exprimer le sens même de toute l'activité de Wagner. Cet homme, en effet, doué par une grâce spéciale de Dieu de dons si éminents qu'il sut, par un tenace labeur, porter à leur maximum de rendement ; cet homme qui eût pu si facilement devenir un grand médecin (il y avait songé), un maître des lettres, ou, comme ses pères, un paysan soucieux et fier de sa terre, cet homme ne voulut être qu'un humble pasteur. Toujours, au lustre extérieur des carrières d'apparat il préféra la splendeur cachée du ministère évangélique : « *Je ne choisirai jamais*, écrit-il dans son journal de jeunesse, *une carrière qui m'empêche de savoir ce que me veulent les hommes et les choses. Le problème de la destinée m'obsède, et j'en cherche le mot sur le visage des hommes comme au front des étoiles. Oh ! qui dira où vont les êtres qui rentrent à la grande fourmilière, chacun avec son butin !* » Et plus loin encore : « *Ami de Dieu et des hommes : quel plus beau titre, quelle plus grande vocation ! Devenir, par la vie sainte, le confident de Dieu et redire alors à l'humaine misère ce que le Père aura murmuré de tendre, de sévère et de consolant ! Rends-moi digne, ô mon Dieu, rends-moi digne* ».

Ainsi, dans ce large regard jeté sur l'univers, Wagner ne

dissociait pas l'homme de la création. Par une intuition prophétique, il lisait une même Pensée directrice et bienfaisante derrière le mouvant rideau des choses et sur la figure de l'humanité.

Certains accèdent à la religion par un lent travail ; âprement ils essaient de concilier entre elles « la foi sans preuves et la raison sans charmes ». D'autres — et ceux-là ne connaîtront jamais la sécurité que verse sur nos tortueux sentiers la clarté qui tombe en nappes éblouissantes du ciel — d'autres, en qui s'est définitivement assoupie la corde religieuse, se mutilent dans leur propre nature et rejettent à la ferraille, comme de vieilles inutilités, tout ce qui concerne la vie profonde de l'âme. Wagner, lui, était *naturellement* religieux. Sa piété jaillissait de sa robuste et saine nature. Et si à travers les vicissitudes de la vie sa foi a pu s'exprimer différemment, elle est restée, en son essence, ce qu'elle était lorsque, tout enfant, il écoutait avec ravissement les premiers balbutiements des voix divines.

Il y a une telle unité dans la vie intérieure de Wagner qu'il vaut la peine de s'arrêter à ces primes ferveurs. A cette heure matinale, l'esprit ne sait pas interroger encore et la foi se résume dans un élan de tout l'être. J'aime l'évoquer, dans son impétuosité de gamin, courant les sentiers de sa Lorraine natale, cueillant les fraises mûres, sifflant avec les loriots, buvant à la large coupe de joie que Dieu verse aux cœurs purs. J'aime l'évoquer montant, par les soirs de pleine lune, dans le grenier du presbytère paternel, et là, en extase, par la lucarne, ouverte sur la campagne toute blanche, adorant la lune ! « *Mon père*, écrit-il plus tard avec gratitude, *aurait pu me tirer les oreilles et me dire : petit païen, Dieu est esprit et nulle forme visible ne l'exprime. Mais il me dit doucement : mon enfant, aujourd'hui tu adores la clarté de Dieu dans son ciel, plus tard tu la verras briller sur le front des hommes.* »

Mais déjà une tristesse se mêlait à cette joie virgilienne, le sentiment d'une mystérieuse flétrissure, d'un mal tenace rongeant l'âme des hommes, rouillant les blés ou secouant les montagnes en d'indicibles désastres. Jour inoubliable et terrible où, pour la première fois, l'homme a la révélation du Mal — qu'il soit le péché individuel, l'iniquité sociale ou les cataclysmes cosmiques ! Dès ce jour-là, une fibre nouvelle se mit à vibrer dans l'âme de l'enfant, une fibre que la vie affinera jusqu'à la briser parfois : la fibre douloureuse. Et

voici surgir, en même temps, le problème de toujours, posé sur l'âme humaine comme une griffe d'acier : comment concilier entre elles la Bonté de Dieu et la domination du Mal ?

Telle fut l'emprise de ce problème sur Wagner que sa joie naturelle fit place à une longue mélancolie. « *Je me rappelle être monté un soir au grenier, et là, juché sur une malle, je suppliais Dieu avec larmes pour la conversion du Diable. Telle qu'elle est, dans sa naïveté, cette préoccupation d'enfant est bien restée le fond de mon âme. Je ne puis supporter l'idée qu'il y ait une ombre sur la création de Dieu* ».

Voilà, nettement perçu, le timbre authentique de cette âme sacerdotale. Mais cette âme, si visiblement orientée vers le ministère, n'eut pas conscience tout de suite de sa vocation. Des heures devaient venir, heures que nous avons tous connues lorsque, dans le premier contact de notre foi d'enfant avec les résultats de la critique biblique, nous écoutons en nous le bruit de sinistres effondrements. Heures salutaires, puisqu'elles permettent de rebâtir avec des matériaux éprouvés, une foi désormais inattaquable. Wagner les connut également, vers la vingtième année. Il a raconté comment il sortit de ce désarroi intérieur. « *Spinoza me tomba entre les mains. Jour et nuit, je dévorai sa monumentale Ethique, et il me sauva en me révélant l'Absolu philosophique. Désormais pour échapper à mes troubles, je me réfugiai dans l'Absolu... Peu de temps après, je fis un voyage dans les Alpes ; ces géants granitiques me frappèrent de stupeur et me révélèrent un autre ordre de grandeur : la Grandeur physique... Puis je revins au village ; là, je vis ma vaillante mère, balayant sa petite maison, faisant face à une vie difficile avec un courage souriant qui m'en imposa. Et j'eus la révélation de la Grandeur morale. Je fus sauvé* ».

***

Cette crise décida de la vocation pastorale de Ch. Wagner. Et, tout de suite, il fut empoigné par l'émouvante beauté, l'utilité directe et le désintéressement du ministère. Il y voyait avant tout un *service*, le canal par où peut se manifester la divine Pitié. « *Ce soir*, confie le jeune pasteur à son journal intime, *cette pauvre Mme X. m'a dit avec un cri déchirant : parlez-moi de Dieu ! Ce cri, je veux le prendre comme devise de ma vocation : parler à l'humanité misérable*

de l'infinie Bonté, du Pardon toujours prêt, de la Vie éternelle. Y a-t-il sur terre quelque chose de plus grand ? »

Non, il n'est rien de plus grand — à condition que les paroles sortent de la vie elle-même, et qu'elles aient ce son d'âme sans lequel les discours les plus éloquents ne sont qu'un bruit profanateur.

Or la vie se chargea de mener Wagner sur les terres désolées où s'apprend seule la pitié efficace.

Quelqu'un disait de Wagner : « Cet homme a de la chance : il a un bon cœur, un bon estomac et de bons amis ». Quelle méconnaissance de la vraie personnalité de Wagner ! Ils ne l'ont jamais connu ceux qui voyaient en lui un moraliste aimable, un optimiste aveugle, un homme choyé par la vie. Ils n'ont jamais su, ces juges superficiels, que derrière le sourire rayonnant de cet homme se cachait toute une hygiène spirituelle. « *Je ne veux pas*, disait-il, *barbouiller les autres de mes peines* ». Sa bonne humeur était la victoire remportée sur lui-même, et son sourire, il l'arborait comme un drapeau, planté en pleine bataille sur la position conquise !

A l'image de son Maître, Wagner fut un homme de douleur. Dans l'appréciation de son ministère on ne saurait négliger cette école. Orphelin à l'âge de sept ans, il connut, au foyer de la veuve, la pauvreté. Ce fut après, la mort d'une sœur bien-aimée. Puis, à douze ans, l'exil au sein de la grande ville. Un jour que pour tromper sa nostalgie, l'écolier sifflait dans les couloirs, on lui dit dûrement : « On ne siffle pas ici, Monsieur ». « *Hélas, interdit-on au merle prisonnier de siffler les airs de sa forêt ? Désormais je fus sans voix* ». Plus tard vinrent les batailles d'âme, le Dieu perdu et reconquis, le labeur par lequel l'homme se discipline. Et la mort enfin, qui lui ravit en pleine jeunesse un fils d'élite sur la tombe duquel le père douloureux déposa, comme une palme d'inaltérable bronze, le plus beau de ses livres : *l'Ami*.

Et je ne parle pas des peines secrètes comme nous en avons tous, des peines causées par les hommes méchants ou simplement trompés. Il l'a connue, cette coupe d'amertume, il l'a bue jusqu'à la lie, le jeune pasteur fraîchement débarqué à Paris, tombant en pleine mêlée ecclésiastique, discrédité, calomnié, écarté des chaires officielles, pouvant s'écrier comme le vieux poète :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Mais à la malice humaine il ne voulut jamais répondre. « *Je prouve le mouvement en marchant* », disait-il. Mais le

soir, quand son cœur était trop gonflé, il confiait sa peine à Dieu ou la consignait dans son journal. Il est telles pages de ce journal qui sont de vrais sanglots.

Le temps, au reste, manquait à cet homme pour s'appesantir sur ses peines. Dans l'œuvre à laquelle il venait d'être appelé à Paris par le Comité libéral, en 1882, tout était à créer. En recommandant si vivement plus tard à la jeunesse « les petits commencements », Wagner savait pourquoi. Il savait, par une sévère expérience, qu'il y a une maturité pour les œuvres comme pour les fruits, et que le temps ne respecte pas ce qu'on a fait sans lui.

La période de silence qui lui était imposée — car ce ne fut qu'en 1886 que le jeune pasteur put instituer des prédications régulières — il l'employa à défricher sa paroisse, à s'approvisionner en idées originales, à repenser sa foi, à se créer une langue oratoire et un style. Ainsi fourbissait-il des armes pour les combats à venir. Ce travailleur était-il au moins soutenu par autre chose que l'espérance des jours meilleurs ? Apprenez-le, ô les rebutés de la première heure : Wagner, le grand Wagner n'eut d'abord comme temple qu'une étroite pièce, au-dessus de la boutique d'un cordonnier, dans une ruelle de ce quartier. Ce fut là qu'il débuta, avec *deux* paroissiens, avec *un* enfant à l'école du dimanche. Ce fut à l'abri de cette modestie extérieure qu'il posa les pierres d'attente de son œuvre future et qu'il écrivit son livre célèbre *Jeunesse*.

Wagner a toujours pensé que ces années de silence et d'épreuve lui furent la meilleure des écoles. Aux jeunes pasteurs que décourageaient parfois les chaises vides, il aimait à dire, avec son bon sourire : « *J'ai fait ce métier pendant dix ans. Mais je prêchais devant vingt personnes comme si j'en avais cinq cents. Cela m'a réussi. Gâtez les petits auditoires et défaites-vous de la superstition du nombre* ».

Ce que fut l'orateur, je n'ai pas à vous le redire. Cette chaire de chêne, où il montait d'un pas vif de soldat courant à l'action, est toute vibrante encore des échos de sa grande voix. Il était là, avec sa robuste charpente, son visage énergique, ses bras puissants dont il semblait, en parlant, boulanger le pain des âmes. Il parlait, et, après les premières phrases toujours un peu hésitantes, voici que, frappé, pouvait-on croire, de la verge divine, son cœur s'ouvrait. Devant cette parole où vibraient toutes les cordes, où chantait l'espérance, où pleurait la douleur, où, comme des étincelles

sous le marteau du forgeron, les images jaillissaient en fusées d'étoiles, devant ce verbe chaleureux, dont la flamme semblait s'être allumée au foyer des vieux prophètes, tour à tour sévère et familier, réaliste parfois comme la vie et souvent frais comme un matin de mai, l'auditoire, subjugué, se sentait en face d'une force bienfaisante de la nature.

Lui-même, cependant, attachait une médiocre importance à la parole publique. Il appréciait plus la puissance féconde du silence dans lequel s'échangent d'âme à âme de mystérieux messages. Il redoutait surtout l'abus des paroles saintes qui, pour les routiniers d'église, dégénèrent si facilement en formules. Au chevet des grandes douleurs qui déconcertent parfois le croyant, il préférait se taire et, de toute son âme, aimer. Dans les dernières années de sa vie, il venait souvent s'asseoir près du lit où se mourait une femme rongée d'un mal affreux. Témoin navré de cette lente agonie, il ne disait rien. Mais, prenant dans ses mains les mains de la malade, il murmurait simplement : « *Pauvre amie, pauvre amie !* » « Jamais, disait cette femme, ses plus beaux discours ne m'ont fait autant de bien que ces simples paroles ».

Il était naturel que ce grand pasteur attachât une importance primordiale aux visites pastorales. Il leur réservait toutes ses après-midis, se consacrant en particulier aux tourmentés de toute nature. « *Je viens*, disait-il dès le seuil, *pour remonter votre horloge* ». On n'évaluera jamais le bien qui s'est fait dans ces entretiens intimes où un mot de lui faisait jaillir la lumière, clarifiait les situations obscures, remettait en selle les courages chancelants. « *Je m'identifie si facilement avec autrui, que j'ai parfois l'impression d'avoir vécu ailleurs, d'avoir été pauvre, vieux, malade, et même mort.* » C'est dans cette capacité étonnante de sympathie qu'il faut voir le secret de son ministère.

Mais il en est un autre que nous devons dire en terminant. Ce grand travailleur, qui ne laissait se perdre aucune bribe de temps, ne manquait pas de faire sa part à Dieu. « *Je prie tout le temps* », disait-il à ses intimes. Mais il se réservait aussi des heures solitaires. Alors l'Ami, dont il a chanté comme personne la bonté, venait le visiter... Dans ces heures intimes, Wagner élevait sa pensée vers les chers invisibles dont il a dit : « *Les morts aimés sont toujours vivants* ». Leur présence spirituelle lui était aussi certaine que celle de ses petits-enfants jouant dans la pièce voisine. Nul doute : c'est dans ces mystérieux et saints colloques qu'il s'est acquis cette

certitude impressionnante avec laquelle il chantait véritablement la vie éternelle. « *Nous sommes tous dans la main de Dieu ; les vivants y sont debout, et les morts, couchés* ».

⁂

Cet homme simple entra dans la mort, simplement comme il avait vécu. Et jamais, comme à cette heure où les plus vaillants s'effarent, Charles Wagner ne fut plus grand.

Cette heure, je veux vous la dire, mes frères, car il n'est pas possible que nous gardions égoïstement dans le secret de la famille ce souvenir de grandeur et de paix. En vérité, nous gravîmes ce jour-là la montagne de la Transfiguration.

Visiblement, Wagner pressentait depuis quelque temps la solennelle rencontre. Le 6 mars 1918, relisant son testament, il avait ajouté ces mots : « *Toute mon âme n'est qu'un hymne de reconnaissance quand je songe à ce que Dieu a fait pour moi et m'a permis de faire. Que ceux qui m'ont aimé dans ce pauvre monde m'aiment dans l'invisible et ne se fassent pas de chagrin, mais vivent dans la confiance en Dieu en employant leurs jours* ».

Il consacra sa dernière leçon d'instruction religieuse à la vie éternelle, ramassant, avec des forces déjà déclinantes, les expériences de son long ministère. Il est impossible de décrire l'émotion de ses catéchumènes quand il leur parla des « bonnes morts ». Ce fut une véritable scène des adieux dans la chambre haute. « *Mes enfants*, disait le pasteur, *il ne faut pas avoir peur de la mort. Quand vous étiez petits, vous vous endormiez parfois sur le sein de votre mère. Eh bien ! la mort n'est qu'un autre sommeil ; l'homme se couche sur la poitrine de Dieu et s'endort* ».

Le lendemain, le bien-aimé pasteur prit le lit et entra dans l'âpre combat où la mort déjà victorieuse le dispute à la vie faiblissante. Le 11 mai, le malade fut transporté à Neuilly pour une opération que les chirurgiens ne voulurent entreprendre, car déjà le malade était entré en agonie. Il était là, immobile, comme si déjà l'esprit avait quitté le corps pour les abris éternels, les yeux clos, sourd à la voix des siens, les mains allongées sans mouvement sur les draps... « Quand je serai sur mon lit de mort, avait dit un jour Wagner, j'aimerais voir mon vieil ami Roberty ». Hélas ! n'était-ce pas trop tard ? Mais la foi dispose de puissances insondables.

Le pasteur Roberty s'approcha du lit et de cette voix nette

que vous lui connaissez, avec un accent d'indicible amitié, il s'adressa à cette forme immobile dont on ne savait si un souffle de vie l'animait encore.

— « Wagner, c'est votre ami Roberty. M'entendez-vous ? »

Rien ne rompit l'impressionnant silence.

— « Wagner, je ne sais si vous m'entendez. Mais je suis venu pour vous dire merci. Merci au nom de l'Eglise, au nom de la patrie, au nom de vos amis. Merci pour vos beaux livres, pour votre vie, pour tout le bien que vous avez fait. Wagner m'entendez-vous ? »

Toujours l'immobilité et l'effrayant silence où achevaient de mourir les dernières vibrations de la voix aimée qui, véritablement, semblait lutter avec la mort... Mais M. Roberty ne se découragea pas, et penché maintenant vers l'oreille de l'agonisant, il reprit :

— « Wagner, nous allons prier. Voulez-vous ? »

Et le pasteur de l'Oratoire pria, disant en substance ces paroles : « Père, c'est Toi qui nous l'as donné ; sois béni. Si Tu nous le gardes, nous Te remercions. Si Tu nous le reprends, nous Te remercierons encore ».

Alors nous vîmes cette chose prodigieuse. Soulevé un instant au-dessus de la mort par la foi ardente de son ami, le mourant ouvrit les yeux, regarda les siens, puis, levant ses deux mains, il les laissa lentement retomber sur les mains jointes du pasteur posées sur le lit. Et ce geste suprême, rendu possible certainement par la puissance de l'Esprit, disait : « Je suis d'accord avec toi. S'Il me garde, je Le bénirai, s'Il me reprend, je Le bénirai encore... »

Puis lentement son front blanchi se laissa aller, son corps s'inclina doucement comme s'il cherchait pour le recueillir d'invisibles bras. Et le dimanche 12 mai 1918, à dix heures du soir, Charles Wagner « s'endormit sur la poitrine de Dieu ».

A. Wautier d'Aygalliers,

Président du Conseil presbytéral du « Foyer de l'Ame ».

L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS CONTRE LA RÉPUBLIQUE

Le 11 mars 1925 fut une grande date dans l'histoire intérieure de la France. C'est ce jour-là, en effet, qu'ont choisi les archevêques et évêques de France pour publier un document qui étonnera seulement ceux qui ne savent rien du catholicisme et de ses prétentions séculaires.

Les évêques de France ont jugé que le moment était venu pour eux de dire franchement leur opinion sur les lois laïques successivement adoptées sous la 3me République. Ils les condamnent en bloc, et cette condamnation solennelle flétrit en même temps la loi de séparation de 1905, l'ensemble des lois scolaires, la loi du divorce. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est une déclaration de guerre à tout le régime adopté depuis l'établissement de la République en France, c'est-à-dire depuis à peu près cinquante ans. Tout le monde aura lu ce document. Il est trop long pour pouvoir être reproduit ici. Nous en empruntons seulement les thèses caractéristiques aux journaux quotidiens :

" *L'injustice des lois de laïcité* "

« Les lois de laïcité sont injustes d'abord parce qu'elles sont contraires aux droits formels de Dieu. Elles procèdent de l'athéisme et y conduisent dans l'ordre individuel, social, politique, national, international.

« Elles sont injustes ensuite, parce qu'elles sont con-

traires à nos intérêts temporels et spirituels. Qu'on les examine, il n'en est pas une qui ne nous atteigne à la fois dans nos biens terrestres et dans nos biens surnaturels. »

« Les lois de laïcité tendent à substituer au vrai Dieu des idoles (la liberté, la solidarité, l'humanité, la science, etc., etc.)... »

« La loi scolaire trompe l'intelligence des enfants, pervertit leur volonté, fausse leur conscience. »

« La loi de Séparation nous dépouille...»

« La loi du divorce autorise juridiquement l'adultère...»

« La laïcisation des hôpitaux prive les malades de ces soins dévoués et désintéressés que la religion seule inspire. »

" *Comment combattre les lois laïques* "

Deux tactiques se présentent :

« La première consisterait à ne pas heurter de front les législateurs laïcs...

« Mais cette tactique laisse les lois debout...»

« C'est pourquoi la majorité des catholiques vraiment attachés à leur foi demande qu'on adopte une attitude plus militante et plus énergique.

« *Elle demande que sur tous les terrains, dans toutes les régions du pays, on DÉCLARE OUVERTEMENT ET UNANIMEMENT LA GUERRE AU LAICISME et à ses principes jusqu'à l'abolition des lois iniques qui en émanent...*»

" *Les moyens à employer* "

Le premier moyen à employer est l'action sur l'opinion par « lettres épiscopales, semaines religieuses, bulletins, revues, presse, affiches, conférences, catéchismes ».

Il faut faire ressortir notamment que :

« L'école laïque est la complice du fléau du dépeuplement...

« Que l'application des lois laïques a coûté des milliards.

« IL FAUT COMBATTRE LES PRÉJUGÉS SUR L'OBEISSANCE A LA LOI...»

Il faut agir aussi sur les législateurs.

Et, enfin, sur le gouvernement, « par l'envoi des protestations, de délégations, d'ultimatums, voire par des grèves... afin d'effacer du Code ces lois qui nous mènent du laïcisme au paganisme ».

C'est la guerre immédiate

« Nous disposons de troupes...»

« Nos cadres sont préparés... »

« Jamais peut-être, depuis cinquante ans, l'heure n'a paru aussi propice ; à la laisser passer sans en profiter, il semble bien que nous trahissions la Providence... »

Ces citations suffiront à rappeler à ceux qui auront lu la nouvelle Déclaration du Clergé de France l'ampleur du mouvement et l'étendue des revendications.

Cette déclaration n'a rien qui puisse étonner ceux qui sont tant soit peu au courant du mouvement des idées dans le monde catholique. Elle ne nous surprend en aucune manière, parce qu'elle est l'aboutissement total du mouvement d'idées qui se développe avec une logique et une suite implacables depuis cinquante ans.

LA SITUATION EST GRAVE

Etonnés, nous ne le sommes point. Mais ce n'est pas sans tristesse et sans inquiétude que nous voyons recommencer une guerre qui nous paraissait depuis quelque temps absolument inévitable.

La démarche des évêques est plus habile qu'il ne paraît au premier abord. L'Eglise, une fois de plus, a su choisir son heure pour frapper au bon moment. Nous sommes à une heure où la France aurait besoin de réunir tous ses fils dans une tâche commune de sacrifices, de

travail et de relèvement financier et moral. L'intervention des évêques va couper la France en deux camps — mais ils comptent bien trouver devant eux des adversaires lassés ou vieillis qui réagiront mollement ou ne réagiront pas du tout. L'Eglise a pu compter de tout temps sur un lot de sceptiques ou d'athées pour servir sa politique, parce que celle-ci leur paraît favoriser leurs combinaisons ou leurs intérêts. Par la presse catholique, par les *Semaines religieuses* et les prônes, l'agitation va gagner les couches profondes du pays. Certains politiciens prendront peur et se cacheront derrière les intérêts financiers du pays, derrière le souci patriotique, pour donner à l'Eglise devenue impérieuse parce qu'elle se sent forte, tout ou partie des satisfactions réclamées. Il y aura de belles palinodies, des victoires cléricales, peut-être, jusqu'au jour où, devant le danger certains d'un retour inacceptable à un régime que l'on crut à tort disparu pour toujours, les éléments de gauche s'irriteront et en viendront à des mesures qui, dépassant le cléricalisme, atteindront la conscience religieusee elle-même. Voilà ce qui fait la gravité de la situation. Nous risquons de voir se reproduire les erreurs de la politique religieuse de la Révolution.

Les Responsabilités du Parti Républicain

Le parti républicain est d'ailleurs en partie responsable de la situation actuelle. Dans toute sa politique religieuse, il a manqué d'informations, de prudence et de sagesse. Imbu en partie des idées matérialistes qui ont pesé comme un nuage sur une partie du XIXe siècle, il a méconnu, sous-estimé, la force de l'idée religieuse. Il a cru se débarrasser d'elle par une séparation hâtive et, il faut le dire nettement, sur bien des points, *relativement injuste*. Il a cru qu'il fallait laisser mourir de leur belle mort des préjugés surannés. En séparant l'Eglise de l'Etat, il a rendu à celle-ci sa liberté et ne s'est plus occupé d'elle. Par le Concordat, il avait sur elle un droit de regard qui

était à conserver vis-à-vis d'une organisation qui est au moins aussi politique que religieuse. Il a renoncé à une surveillance que les rois les plus catholiques, que Napoléon lui-même, ont pratiquée avec un soin jaloux. Et alors, l'Eglise s'est attachée à mettre à profit une liberté *dont elle n'avait jamais joui sous aucun régime précédent*. Elle s'est développée dans le sens où elle penchait. Le catholicisme gallican, le catholicisme de Bossuet, ont peu à peu disparu. Tout en se plaignant d'un régime qui lui refusait le prestige — mais le prestige seulement, elle s'est mise au travail de sa reconstitution. Elle a travaillé dans tous les sens. Elle a formé des écrivains, des historiens, des orateurs, des fidèles qui ont repris toutes les questions. Ele a procédé aux réhabilitations les plus audacieuses. Les Guises, la St-Barthélémy, la Ligue et les Ligueurs, etc. Elle a empli de ses fidèles les Instituts et les Académies. Elle a créé même des républicains ultramontains. Le parti républicain n'a rien vu de tout cela. Un député, un ministre, un Président, n'ont pas le temps de lire, pas surtout le temps de contrôler ce qu'ils lisent. Et les voilà maintenant en face d'une Eglise forte, vivante, en beaucoup de points respectable, appuyée sur une bourgeoisie dont les idées ont été faussées par l'enseignement, par la littérature, par les Revues, presque toutes gagnées aux idées anti-démocratiques et anti-libérales. Si gouverner, c'est prévoir, on peut dire que, sur le terrain religieux, le parti républicain n'a rien su voir ni prévoir. Il n'a pas même vu que, par l'article 4 de la loi de séparation, il enchaînait pour l'éternité l'Eglise catholique de France à l'ultramontanisme aujourd'hui vainqueur.

LUTTE OU SOUMISSION

Et maintenant, il est contraint à la lutte ou à la soumission.

Il y aura lutte, c'est certain. L'heure est venue pour chaque citoyen français de prendre parti. Je suis de ceux

qui ne savent pas voiler leur opinion. D'un côté, certes, je tiens à la liberté de mes opinions religieuses et je ne songe en rien à priver les autres, (qui que ce soit, catholiques ou libres-penseurs), de la liberté que je réclame pour moi-même. L'idée d'une « persécution » des catholiques me ferait horreur... Mais est-il vraiment question de persécutions ? Tout ce que l'on imprime ou dit là-dessus depuis des mois relève d'une tactique politique qui a trop bien réussi dans le passé pour que le parti catholique (qu'il faut distinguer des âmes catholiques) n'y ait pas recours une fois de plus.

M. Herriot fait aujourd'hui figure de « persécuteur ». Mais Duruy, à la fin de l'empire, a été traité de la même manière. Puisque cette guerre recommence, il faudra bien relire à nouveau l'histoire de l'Eglise catholique en France depuis cent ans, se rappeler la manière dont elle a traité des hommes comme Cousin, la manière dont fut obtenue cette fameuse loi Falloux qui est pour les catholiques alsaciens d'aujourd'hui « une loi de persécution » !

Il ne s'agit pas de persécution. Si elle venait bientôt — par malheur — ce seraient les catholiques qui l'auraient déchaînée par l'excès même de leurs prétentions.

UNE POSITION NETTE

A peine la Déclaration des évêques eût-elle paru que les journaux de gauche prenaient position. Ils relèvent le gant, acceptent la lutte — et sans nous occuper de savoir qui nous suit, nous sommes avec eux sur ce point. Il n'y a pas d'hésitation possible. Cela est si vrai que *Le Temps* lui-même dit très bien et avec force ce qu'il faut dire. Ecoutons-le : « Ce que les évêques dénoncent et condamnent, ce n'est pas une certaine conception de l'état laïque, c'est l'Etat laïque lui-même », c'est à dire un principe auquel un républicain moderne ne peut renoncer. Car « l'Etat républicain moderne ne se conçoit pas sans neutralité religieuse, c'est-à-dire sans laïcité. La li-

berté absolue de conscience est l'une des bases fondamentales de notre droit public et même du droit public tout court. En lui déclarant la guerre, les auteurs du manifeste se mettent très exactement dans le cas des socialistes qui, eux aussi, contestent la légitimité d'un des principes sur lesquels repose la société, à savoir la propriété individuelle, et poursuivent par tous les moyens l'abolition des lois qui la consacrent. Comment les républicains, amis de la liberté comme de l'ordre, pourraient-ils se montrer favorables à des thèses qui, dans des buts bien différents, mais avec une égale méconnaissance de l'esprit de la démocratie, ne tendent à rien de moins qu'à remettre en question les conditions d'existence de la cité moderne ? »

Cela dit, exprimons franchement les réflexions que les principales thèses de la Déclaration nous inspirent.

« Les lois de laïcité, disent les évêques, tendent à substituer au vrai Dieu des idoles (la liberté, la solidarité, l'humanité, la science, etc., etc...»

La liberté, c'est le don le plus magnifique de Dieu, c'est le seul fondement de l'avenir ; la solidarité, l'humanité, ce sont des devoirs que Dieu nous impose ; la science, c'est la révélation encore bien incomplète des possibilités intellectuelles de l'homme. Il n'y a pas de conflit possible entre la vraie science et la vraie religion.

« La loi scolaire trompe l'intelligence des enfants pervertit leur volonté, fausse leur conscience... »

Que dire alors de l'enseignement qui nourrit les enfants d'une pseudo-histoire où ni la vraie piété, ni le caractère n'ont rien à gagner des légendes des saints, de l'histoire de S.-Denis, portant sa tête dans sa main de Montmartre à la future basilique. Bien imprudent le clergé qui porte les contradicteurs à se souvenir des erreurs de l'enseignement congréganiste.

« La loi de Séparation nous dépouille...»

La loi de Séparation a été une loi de combat ; elle pourrait être amendée sur bien des points — mais elle n'a dépouillé, en somme, que ceux qui ne l'ont point acceptée.

« La loi du divorce autorise juridiquement l'adultère... »

Ceci est une injure à tous les non-catholiques. On peut y répondre par des faits. C'est dans les pays catholiques où le divorce n'existe pas, qu'il y a le plus d'adultères. Il suffit de lire la liturgie de cette cérémonie pour constater combien est élevé l'idéal du mariage chrétien protestant. Mais quand, d'un côté ou de l'autre, il y a « désertion malicieuse » ou adultère, les Réformateurs ont jugé avec raison qu'il n'y avait aucun intérêt spirituel ou moral à maintenir un lien rompu en fait. Et ils ont eu raison.

La phrase audacieuse des évêques rappellera aux protestants la situation faite à leurs pères jusqu'en 1787. Les protestants dont le mariage avait été béni au désert, par un pasteur et non par un prêtre, étaient considérés comme vivant en concubinage ; leurs enfants étaient illégitimes, incapables d'hériter des biens paternels... Est-ce à ce régime que l'on voudrait nous remener ?

Tous les Français qui, après avoir souffert d'une injure grave dans une première union, ont eu la joie de reconstituer un foyer, seront offensés par une phrase impertinente qui fait de leurs compagnes et d'eux-mêmes des « adultères ». Cela les amènera à méditer sur l'étendue des prétentions d'une église assez hardie pour rêver de ramener la France du XXe siècle à des conceptions du moyen-âge. Que les catholiques pensent là-dessus ce qu'ils veulent — mais qu'ils apprennent à respecter les idées et les convictions des autres.

« L'école laïque est la complice du fléau du dépeuplement... »

L'école laïque peut riposter par cette constatation due à l'abbé de Saint-Pierre : « Si quarante mille curés avaient en France quatre-vingt mille enfants, ces enfants étant bien élevés, l'Etat y gagnerait quatre-vingt mille citoyens honnêtes, et l'église quatre-vingt mille fidèles. Il y aurait au lieu de quarante mille filles condamnées au célibat, quarante mille femmes vertueuses et heureuses. Cent mille prêtres mariés formeraient cent mille familles, ce

qui donnerait plus de dix mille sujets par an. » Supposez, ajouterons-nous, que la Réforme ait été adoptée en France dès le XVIe siècle et que les prêtres eussent été autorisés à se marier, ce fait seul aurait fait disparaître le fléau du dépeuplement.

La Déclaration des évêques n'a pas eu en somme tout le succès qu'ils en attendaient. Elle a mis dans un cruel embarras les républicains qui, depuis la guerre, avaient fait entrer l'Eglise catholique dans leurs calculs politiques. Elle forcera les républicains douteux à se déclarer et à prendre parti — si bien que ce formidable appel à tous les catholiques de France pourrait bien être finalement une colossale maladresse.

En tous cas, elle apprendra aux protestants qui ignorent tout du catholicisme et qui en jugent uniquement d'après les catholiques larges et tolérants qu'ils comptent au nombre de leurs amis, ce qu'est en réalité le catholicisme global tel que l'histoire le dresse aujourd'hui devant nous.

John Viénot

LE FILS DE L'HOMME [1]

Les bons travaux de critique historique et exégétique vieillissent lentement. On pourrait même soutenir que l'âge communique à certains d'entr'eux une saveur et une valeur spéciales : telle l'action du temps sur des vins de choix ! Pourquoi notre esprit s'abandonnait-il à cette association d'idées tandis que nous relisions, ces jours-ci, un important travail sur « le Fils de l'Homme », paru, sauf erreur, vers la fin du mois d'août dernier et dont nous avions pris connaissance à cette époque avec le plus vif intérêt ? C'est sans doute parce que cet « Essai historique et critique » nous semblait plus que jamais s'imposer à l'attention des spécialistes et parce que son auteur, M. Georges Dupont, est un théologien avec lequel l'impartial avenir devra compter.

On a rendu hommage à l'érudition dont l'ouvrage de M. Dupont témoigne, aux remarques ingénieuses dont il est rempli, aux perspectives qu'il entr'ouvre ; on a reconnu que l'auteur y met au service de sa thèse une langue claire qui ne manque pas d'élégance et permet à des profanes eux-mêmes de lire le livre sans fatigue et sans déplaisir. A-t-on insisté comme il convenait sur la valeur souvent probante des arguments ? Et comme la thèse dont il s'agit est aussi peu traditionnaliste que possible, comme elle heurte en nous, au premier abord, des habitudes mentales auxquelles nous tenons, peut-être des convictions infiniment respectables, a-t-on fait un effort suffisant d'objectivité et d'impartialité pour rendre pleine justice aux résultats par l'auteur obtenus ?

M. Dupont se demande dans son travail ce qu'il faut penser de cette si curieuse appellation des « Fils de l'Homme » dont Jésus se serait servi avec prédilection pour parler de lui. Il

(1) *Essai historique et critique*, par Georges Dupont, licencié en théologie, Paris, Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine. Un vol. in-8° de 162 pages.

en recherche les origines vraisemblables, les divers sens et il aboutit à cette essentielle et double conclusion :

1° Les Juifs auxquels Jésus s'est adressé n'avaient aucune idée, vers l'an 28 ou 30, du sens *messianique* que les auteurs de nos Evangiles attribuaient bien évidemment, cinquante ans plus tard, à cette expression « Le Fils de l'Homme » ;

2° Le vrai Jésus, le Jésus historique ne s'est jamais appelé ainsi. Si ces quelques mots sont mis à chaque instant sur les lèvres par les auteurs des quatre Evangiles, c'est à la suite d'une erreur fondamentale dans la traduction en grec des termes araméens qui correspondent à notre « Fils de l'Homme » actuel ; c'est aussi parce que les Evangiles portent à un haut degré la marque (adjonctions à l'histoire pure, déformations, transformations) d'une mentalité très spéciale et, déjà, très évoluée depuis la mort et la résurrection du Christ : la mentalité des milieux chrétiens d'où ces petits livres sont sortis.

En faveur de la première affirmation, M. Dupont nous apporte un certain nombre d'arguments puisés au cours d'un rapide examen de la littérature juive et, surtout, rabbinique. Arguments sérieux, à coup sûr, mais parfois discutables et toujours incomplets. Nous eussions souhaité que l'auteur ait pu élargir et approfondir son enquête sur ce point, qui est d'une capitale importance ; nous aurions voulu le voir mentionner l'historien Josephe et mettre à contribution, de la façon la plus complète, tous les éléments qui peuvent permettre à des hommes du XXe siècle de reconstituer les croyances, la mentalité d'un paysan galiléen des débuts du premier siècle par rapport à l'*attente messianique* et aux formes verbales ou autres, que cette attente revêtait. Mais ces réserves faites, nous savons gré à M. Dupont d'avoir insisté sur une remarque toute simple : rien n'indique, dans les Evangiles, que les adversaires les plus acharnés de Jésus, c'est-à-dire les Pharisiens, l'aient ouvertement accusé, au cours de son ministère galiléen, de se donner pour le Messie. Se seraient-ils interdit cette attaque, si le Rabbin de Nazareth s'était à tout instant donné le titre de « *Fils de l'Homme* » et si des Juifs instruits avaient pu voir, à cette époque, dans cette expression, un synonyme de *Messie ?* Nous avouons ne pas nous représenter comment des théologiens conservateurs pourraient répondre à cette question.

Quoi qu'il en soit, louons M. Dupont d'avoir mis, d'autre part, en évidence avec une rare sagacité que l'emploi par les Evangélistes Matthieu, Marc et Luc des mots « Fils de l'Homme » est, dans plusieurs cas, très certainement fautif.

Le chapitre III de son travail est, sous ce rapport, d'une lecture bien suggestive. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

Au cours de son chapitre IV, non moins intéressant mais de lecture plus difficile et nourri d'arguments plus discutables, l'auteur s'efforce d'établir que l'emploi de l'appellation dont il s'agit tend à devenir moins fréquent à mesure que l'on remonte une par une, vers le passé, les différentes « couches rédactionnelles » du N. T. Il étudie la « couche rédactionnelle » la plus récente, c'est-à-dire les fameux passages eschatologiques où Jésus annonce la fin des temps, l'établissement catastrophique du Royaume de Dieu, etc... Il a l'originalité et le beau courage — que nous serions tenté de l'en louer ! —, nageant contre un courant critique de plus en plus... torrentiel, de contester l'authenticité desdits passages. Il les considère comme en contradiction avec la spiritualité intense de Jésus et, au contraire, comme merveilleusement conformes à certaines conceptions naïvement matérialistes des chrétiens du milieu du premier siècle, lesquels croyaient d'autant mieux pouvoir attendre le retour glorieux du Messie Jésus qu'ils avaient une foi plus enthousiaste en sa résurrection et en sa montée au ciel.

L'apôtre Paul fut au premier rang de ces chrétiens-là. Nous savons aujourd'hui combien son influence théologique a pesé sur l'esprit de certains des rédacteurs de nos synoptiques. Ne pourrons-nous pas nous demander pourquoi les termes « Fils de l'Homme » sont totalement absents de ses Epitres ? Cette carence est, en vérité, remarquable chez un homme qui a connu de très près les premiers disciples, les a longuement interrogés, s'est fait instruire par eux des moindres détails de la vie du Seigneur et qui n'en évite pas moins de donner à son héros *eschatologique* le nom même qu'il était censé affectionner. Serait-ce parce qu'il considérait ces quelques mots comme « mis à part » par l'emploi qu'en avait fait Jésus lui-même toutes les fois qu'il parlait de lui ? Ne serait-ce pas plutôt parce que la traduction fautive dont nous avons parlé et l'habitude de donner à la messianité de Jésus une appellation empruntée à Daniel n'avaient pas encore, si l'on peut dire, force de loi, à l'époque où écrivait l'apôtre des Gentils ?

Nous terminons sur ce point d'interrogation un trop rapide compte-rendu. A vrai dire, si l'on nous pressait trop, c'est dans ce dernier sens que nous inclinerions à répondre, mais nous reconnaissons volontiers que le doute subsiste et que le remarquable travail de M. Dupont n'a peut-être pas dissipé sous les flots d'une lumière définitive toutes les obscurités. Travail historique, il participe à l'infirmité de cette Histoire en laquelle

Renan voyait « une pauvre petite science conjecturale ». Travail critique et exégétique, il fonde des inductions ou des déductions toujours un peu incertaines sur des textes ou des absences de textes, des paroles ou des silences qu'il conviendrait peut-être, en plusieurs cas, d'attribuer à de simples hasards. Il n'en est pas moins tout à fait digne d'attirer l'attention, non seulement des spécialistes, mais de tous les esprits cultivés qui s'intéressent aux origines du Christianisme.

Il n'en reste pas moins que la conclusion essentielle de ce travail est — non point certes, défavorable à la vie chrétienne — mais négative. Or toute négation ne vaut qu'en tant qu'elle permet de saisir avec plus d'objectivité le réel ou de serrer de plus près les données d'un problème et d'en préparer la solution. Ce problème, dont l'intérêt psychologique et religieux ne saurait être exagéré, c'est celui de la *conscience messianique* de Jésus. M. Dupont n'a pu, dans son travail, qu'y faire des allusions rapides. Ne se décidera-t-il pas à l'aborder en face, armé de tous les résultats que ses émules et lui-même peuvent considérer comme acquis depuis une vingtaine d'années ?

Après avoir manié la pioche qui débroussaille, ne prendra-t-il pas en mains la truelle du constructeur ? Nous nous hasardons à formuler ce souhait sans réticence et nous gardons le ferme espoir qu'il sera, par notre auteur ou par un de ses collègues, exaucé.

A. Pujol

NOTES ANGLAISES

UNION AVEC ROME

Ainsi le Romanisme a dénaturé l'Evangile par des substitutions. Il a retiré, de devant le pécheur, le grand objet de la foi, Jésus-Christ, et, à sa place, a établi l'Eglise, le Confessionnal, la Messe, etc. Il a dénaturé l'Evangile par des additions. Il a ajouté à la Bible ; il a ajouté aux sacrements établis par le Christ. Il a dénaturé l'Evangile par des interpositions, il a ininterposé le prêtre entre l'âme et le Christ, il a interposé Marie entre l'âme et le Sauveur. Bref, il a fait si bien que l'Evangile n'est plus un Evangile. Il y a ajouté, il en a retranché, il a mis plusieurs choses hors de leur place, il a donné à d'autres de fausses proportions.

On dira peut-être : « Mais Rome ne possède-t-elle pas le caractère indispensable de la véritable Eglise, l'*unité* ? »

Oui, en fait d'*unité*, il y a le Pape. Un seul Pape, et encore, il y a eu un temps où il y en avait plusieurs, deux, et même trois, qui se faisaient la guerre et s'excommuniaient réciproquement. Actuellement, il n'y en a qu'un, et c'est en cela que consiste l'*unité* de l'Eglise !

Mais en fait de doctrine, il n'y a pas d'unité. Ce qui était orthodoxie au VIe siècle était hérésie au XIIe, et ce qui était entièrement suffisant pour le salut au XIIe, ne l'est absolument plus aujourd'hui. La transubstantiation est inventée au XIIIe siècle. 300 ans plus tard, c'est le sacrifice de la Messe. En 1870, c'est le nouveau dogme de l'Immaculée Conception. Au XIIe siècle, c'est la théologie de Pierre Lombard qui donne une place égale aux oeuvres et à la foi pour la justification du pécheur, puis plus tard, c'est la théologie scolastique qui donne aux oeuvres une place prépondérante. Vint la théologie monastique avec l'adoration des images, l'invocation des saints, les indulgences

papales, les oeuvres surérogatoires, etc. Avec la Réforme, la théologie romaine se modifie encore. De tous ces systèmes divers, quel est le bon ? Où y a-t-il là unité de doctrine ?

Quant à l'histoire des conciles, elle n'est qu'un tissu de confusions et de luttes. Ici c'est une bulle infaillible qui proclame qu'un dogme est orthodoxe, là c'est une autre bulle qui le dénonce comme hérétique. L'unité romaine est celle d'une matière inanimée, non d'un corps vivant, où plusieurs membres obéissent à une volonté souveraine. Avec son bâton d'infaillibilité, Rome touche l'intelligence et la conscience pour les engourdir et les hébéter ! Voilà ce qu'elle appelle *unité !*

Après avoir ainsi fait l'exposé des principes de l'Eglise Romaine dans ses infidélités à ceux de l'Evangile, le révérend Siviter rappelle que pour la première fois depuis la Réformation, plusieurs Congrès Anglo-Catholiques ont introduit la messe dans des cathédrales Anglaises, et c'est précisément la cathédrale de Birmingham qui a eu l'une des premières ce peu enviable privilège. Au mois d'avril 1923, il y eut dans cet édifice une conférence au cours de laquelle le révérend Siviter fut interrompu et hué pour avoir déclaré que la Messe était absolument impopulaire dans l'Eglise.

En fait, le minimum irréductible de la doctrine Anglo-Catholique, c'est la réintroduction de la Messe dans l'Eglise Anglicane, la réservation du sacrement, les prières pour les morts, avec le dogme qui s'y rattache, le dogme du Purgatoire.

Il n'est pas étonnant que notre révérend pousse un cri d'alarme après avoir ainsi défini le catholicisme.

Si notre conception de l'Evangile est exacte et fidèle, ce dernier est menacé comme il ne l'a jamais été. « Les fondements sont renversés, et les batteries ébranlent les remparts ». La plus énergique condamnation de ce système qui fait profession de christianisme, c'est que partout où il a dominé, le Romanisme a fait de ses adeptes le jouet du prêtre et tandis que la hiérarchie se tire d'affaire, les simples s'enfoncent de plus en plus dans l'ignorance, la dissipation, l'indifférence. L'Amérique du Sud est un frappant exemple de cette puissance d'avilissement.

Est-ce donc pour cela qu'il faudrait renoncer à nos vieilles vérités Evangéliques ? Est-ce pour cela que les Eglises établies abandonnent leurs liturgies et leurs services si simples, les assimilant à ceux de Rome ? Est-ce pour cela que nos frères Non Conformistes renonceraient à leur vieil Evangile pour se contenter des mômeries d'un système si corrompu ?

Non ! cela ne se peut pas ! Le peuple de ce pays n'aime pas le Romanisme. Les ténèbres de l'erreur s'épaississent autour de nous, mais il n'est pas trop tard pour agir et demander à Dieu de réveiller nos Eglises et de les maintenir dans la fidélité à cet Evangile qui a fait de l'Angleterre un si puissant instrument de vérité dans le monde. Voilà le devoir urgent pour l'Angleterre !

Ce système de contrefaçon a son grand-prêtre, le Pape, qui assume la place du Christ : il se prétend le maître de la conscience, le maître de l'Eglise, le maître du monde. Il usurpe les titres du Christ en s'appelant « la lumière du monde », « le roi de gloire », « le lion de la tribu de Juda », « le vicaire du Christ », « le vice-roi de Dieu ». Tous ces titres, en effet, Léon X les avait pris à son couronnement.

Le Romanisme contrefait le sacrifice du Christ par la cérémonie de la *Messe*. Par là, il déclare inefficace le sacrifice du Christ, puisqu'il montre que ce sacrifice a besoin d'être renouvelé, quand le prêtre offre le corps même, l'âme, les membres du Christ, pour les péchés des vivants et des morts.

Le Romanisme a sa Bible, mais il y ajoute un supplément, ou plutôt, il la *remplace* par la tradition, proclamant ainsi, en fait, l'insuffisance de la Bible.

Il a ses médiations, ses innombrables saints, ses anges, et spécialement la vierge Marie, détrônant ainsi Celui qui est le seul médiateur entre Dieu et les hommes Il jette le mépris sur l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans le cœur, en déclarant que les sacrements peuvent purifier *ex opere operato*.

Il jette le blasphème sur Dieu en enseignant que le prêtre peut pardonner les péchés et délivrer des obligations de la loi divine. En résumé :

Le Catholicisme romain enlève à Christ son titre de roi en mettant le Pape à sa place ; il lui enlève sa prêtrise par le sacrifice de la messe ; il lui ôte son pouvoir de médiateur en lui substituant Marie ; il lui enlève son rôle de prophète en lui substituant les enseignements d'une Eglise faillible ; il ôte à l'Esprit d'en haut son œuvre souveraine de purification, en attribuant à ses propres réglements le pouvoir de conférer des grâces. Enfin il ôte à Dieu le Père ses prérogatives, en assumant le privilège de justifier et de pardonner.

La grosse question d'un rapprochement entre les diverses dénominations religieuses préoccupe depuis longtemps les esprits. On y travaille activement dans certains milieux. On peut bien dire qu'entre Anglicans et Non-Conformistes, à

première vue, l'union paraît plus réalisable : mais avec Rome, beaucoup la déclarent impossible.

Nous voudrions essayer de noter ce dernier point de vue, en exposant aussi clairement que possible l'opinion de personnes autorisées. Il nous paraît intéressant de voir comment nos voisins jugent parfois la situation religieuse, et en même temps comment ils apprécient le caractère et les principes du Romanisme.

Voici, par exemple, de quelle manière le révérend G. Siviter, de Birmingham, s'exprimait au Congrès de l'Alliance Evangélique en 1923.

On est parfois mal vu par certains chrétiens quand on s'élève contre les tentatives des catholiques romains dans l'Eglise établie. Garder le silence est un péché. Ils voudraient qu'on fût *plus charitable !* Pour moi, je me demande : Qu'est devenu l'esprit de nos ancêtres ? Allons-nous perdre les fruits de leur glorieux héritage ? Pourquoi nous taire, quand nous voyons le Romanisme à l'oeuvre dans les ténèbres, battant en brèche les vérités et les principes de l'Evangile ? Certes, un esprit jaloux est en tout temps le rempart le plus sûr pour la défense de l'Evangile ; mais aujourd'hui, quand la situation est si sérieuse, nous ne pouvons être assez vigilants pour secouer l'apathie dans laquelle sommeillent nos Eglises, et résister à des attaques sournoises et perfides.

Sans doute, il y a dans l'Eglise romaine bien des âmes qui nous sont chères : leur amour pour le Christ, leurs admirables renoncements sont incomparables. Aussi, dit le révérend Siviter, je ne veux parler que du système en lui-même et de ceux qui sont responsables de ses tentatives.

Que faut-il d'abord entendre par le mot Evangile ? Quels en sont les traits distinctifs pour les chrétiens évangéliques, et en quoi sont-ils battus en brèche par Rome ?

En premier lieu, le trait spécial de l'Evangile est qu'il attribue la suprématie à l'Ecriture comme unique règle de la foi et de la vie. Mais disons-le bien : nous ne sommes pas des bibliolâtres, nous n'adorons pas un livre matériel. S'il n'est pas pour nous un fétiche, nous y trouvons cependant la révélation de Dieu à l'homme pécheur, et nous refusons de placer à son niveau tel ou tel autre ouvrage, quelle qu'en soit la valeur.

Un autre trait de l'Evangile, c'est qu'il affirme hautement le péché de l'humanité. L'homme a perdu sa justice première ; il lui faut une guérison radicale. D'un côté donc, déclaration

du péché ; de l'autre, message catégorique du pardon obtenu par le Christ. Enfin, troisième trait, place souveraine accordée à l'œuvre du Christ par sa vie et sa mort à l'exclusion de toute autre intervention.

Or, l'Eglise romaine, tout en faisant profession de retenir ces vérités nécessaires, les a tellement surchargées sous un amas de faussetés, de blasphèmes et d'absurdités, elle les a tellement détournées de leur but spécial, qu'elle les a rendues entièrement inutiles pour le relèvement de l'homme ou la gloire de son Créateur. Elles sont devenues entre ses mains non des instruments de régénération, mais d'asservissement. Sur les fondements de la vérité, elle a élevé une bastille pour l'esprit humain. Et cela, non pas avec un programme confus, mal organisé, au contraire ; il possède une subtilité, une profondeur incroyable. C'est le produit d'esprits innombrables à travers les siècles, puissant, perspicace, rusé. L'idée d'après laquelle la voix de l'Eglise est la voix de Dieu lui-même a exercé une telle maîtrise sur les esprits d'hommes supérieurement doués, qu'ils se sont inclinés avec une humilité enfantine devant ce qui se présentait avec l'autorité apparente de l'Eglise.

En tant que mécanisme religieux, le catholicisme romain n'a jamais été égalé et ne sera sans doute jamais surpassé. C'est une habile substitution d'une contrefaçon de la vérité, contrefaçon compliquée et merveilleusement agencée : le système du salut par l'homme, en opposition avec la grande doctrine, le salut accompli par Dieu !

Le très révérend Welldon, évêque de Durham, Docteur en théologie, ne porte pas un jugement moins sévère. C'est un esprit très large, l'un des premiers à travailler à un rapprochement avec les Non-Conformistes. On sait qu'il a par exemple offert sa chaire au révérend Jowett, une des lumières du Non-Conformisme. Mais pour ce qui est d'une union avec Rome, il y est décidément opposé. Voici à peu près son raisonnement.

Il y a une tentative de réunion qui implique la Conformité de toutes les Eglises à l'obéissance d'une seule, c'est là l'idée catholique romaine. Un prêtre Romain a dit naguère : « réunion signifie soumission ». Ce qui équivaut à ceci : « Tous les chrétiens doivent accepter l'infaillibilité du Pape. » « Cette réunion-là, dit notre Evêque, je n'en veux pas ! ». Voyez d'ailleurs l'histoire : elle nous apprend que l'Eglise s'est corrompue quand elle a été indivise.

La prétention de l'Eglise de Rome repose sur une série de propositions qui n'en sont pas moins suspectes, parce qu'elles sont souvent reproduites avec énergie. Les prétendus rapports de saint Pierre avec l'origine de l'Eglise de Rome, la prérogative de la Papauté au point de vue spirituel et politique, l'authenticité de la Succession Apostolique, etc., ce sont des problèmes si épineux, qu'il est dangereux d'établir sur de pareilles bases une preuve du vrai christianisme. Mieux vaut pour les chrétiens s'unir sur la base des grandes vérités chrétiennes exprimées dans le Symbole des Apôtres ou le Concile de Nicée.

On prétend que les Catholiques Romains sont d'accord sur la question de foi. Mais si tous pensent de même, c'est parce qu'ils ne pensent pas du tout ! Là où les esprits réfléchissent, ils diffèrent forcément, et bien que les différences, si elles dépassent une certaine limite, soient incompatibles avec l'unité d'une Eglise, néanmoins là où il n'y a pas de diversité, il n'y a pas de vie. Qu'il suffise de rappeler qu'un jour le Pape Pie IX a déclaré que l'Etat le mieux gouverné selon les principes et l'esprit du St-Siège, c'est la république de l'Equateur.

J'estime donc, nous dit encore l'évêque de Durham, que jusqu'à présent, toutes les ouvertures faites par Lord Halifax ou autres à l'Eglise de Rome en vue d'une réunion, sont futiles et vaines ; elles retombent sur ceux qui les entreprennent, et sont une insulte pour l'Eglise au nom de laquelle elles sont tentées.

J.-E. Cerisier

LES LIVRES

Sur l'éducation religieuse. Aux bureaux de l'Union nationale des Eglises réformées de France. Brochure de 32 p. Prix : 1 fr.

Ce petit recueil qui débute et s'achève par une prière veut montrer comment on formait les hommes d'autrefois et comment il conviendrait de former ceux d'aujourd'hui pour la *piété* (Ch. Wagner), pour la *pensée* (G. Blot) et pour *l'action* (W. Monod). La première partie comprend un récit de M. J. Viénot : *Un intérieur huguenot* (celui de Coligny à Châtillon-sur-Loing) et une petite description de l'Education protestante aux temps du Désert, par Ch. Bost. Un extrait des Pensées inédites de T. Fallot, intitulé *Trois mots d'ordre au seuil de la vie chrétienne*, termine ces pages fortifiantes et encourageantes, dont voici quelques glanes : « On veut bannir le merveilleux de l'enseignement moderne. J'estime qu'on a tort. L'enfant a soif de merveilleux. Et c'est pour cela qu'aucun livre ne remplacera les 2 Testaments. L'Histoire sainte est une source inépuisable de poésie, de fraîcheur, d'impressions augustes ou ravissantes » disait Ch. Wagner en 1879. Et, appuyant sur la nécessité de développer, en éducation religieuse, le Sentiment du Mystère, M. G. Blot affirme (combien c'est vrai !) qu' « on est plus religieux par le sentiment de ce qu'on ignore que par l'affirmation de ce qu'on croit savoir, « et qu'il faudrait commencer toute instruction religieuse... par des aveux d'ignorance plutôt que par l'annonce sonore d'un catalogue de certitudes. » Th. Sch.

André Arnal. **Le Féminisme de Saint-Paul.** Fischbacher, 1922, 23 p.

Cette leçon d'ouverture, prononcée à la séance de rentrée de la faculté de théologie de Montpellier, a un titre un peu trompeur. C'est même, pourrait-on dire sans exagérer, jouer sur les mots que de parler du Féminisme de S.-Paul, quand on ne fait qu'énumérer et discuter les cas où l'apôtre des Gentils a accepté et reconnu une aide féminine dans son oeuvre missionnaire par exemple celle de Lydie de Thyatire à Philippes, de Phoebé à Cenchrées près Corinthe, de Priscille (Romains, 16), etc. Sans doute, son fameux *taceat mulier in ecclesia* (1 Cor. 14), n'a peut-être pas toute l'importance qu'on lui a prêtée et ses conseils antimatrimoniaux peuvent s'expliquer aisément par l'attente de la parousie jugée imminente. « Parmi ses raisons, conclut M. Arnal, aucune n'a trait à l'infériorité de la femme... il lui reconnaît, dans le mariage, les mêmes droits qu'à l'homme ». L'auteur essaie d'expliquer le *taceat* par le tempérament exubérant des Corinthiens qui obligeait l'apôtre à limiter le plus possible le nombre des orateurs et à empêcher que le culte ne se transformât en une parlotte et le temple en un lieu de discussions et de joutes oratoires. Car « Corinthe ne ressemblait à aucune autre église. Cité internationale, vaste marché mondial, elle mélangeait dans ses murs peuples, civilisations et cultes. »

Conclusion : S. Paul « n'a pas abordé de front la question du féminisme et c'est au fil des événements qu'il a été conduit à considérer tel aspect du problème, à adopter telle attitude ». Bien, mais alors il vaut mieux ne pas parler de son féminisme. Th. Sch.

Revue de l'Alliance française. *Association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger.* Publication trimestrielle. N° 15. 15 octobre 1923. Paris, 101, Bd Raspail. P. 183 à 240.

Voici le sommaire de cet intéressant périodique : *Dupleix et l'Inde française.* Résumé, par M. Camille Guy, du livre (même titre), de M.

Alfred Martineau, paru chez Leroux. Puis vient, p. 191, *Le bouclier canadien*, article plus long de M. L. J. Dalbis, provoqué par le fait que « cette année, l'Académie française a décerné le Prix de langue française, c'est-à-dire la plus haute récompense qui puisse honorer les serviteurs de notre influence à l'étranger, aux Universités canadiennes-françaises de Québec et de Montréal. » Ce fait explique suffisamment le titre de l'article. — P. 205, *L'Avenir de Paris*, très captivant exposé, par M. Léon Rosenthal, de ce que sera le Paris de l'avenir, délivré de son enceinte et agrandi de toute la banlieue. Vision effarante, tant elle peint dans le colossal. — P. 217, *La jeune fille française au travail*, causerie attrayante et pleine d'actualité de M. Albert-Émile Sorel. — Suivent les détails sur la vie courante de l'Association : 40e anniversaire de l'Alliance (banquet et vente), nécrologie (Edmond Sourdillon, vice-président du Comité tourangeau de l'Alliance, professeur d'histoire au lycée de Tours), distinctions honorifiques, adhérents nouveaux, cours de vacances, conférences-promenades, comités de propagande et d'action, bibliographie.

Th. Sch.

Noël Vesper. **L'impasse métaphysique.** Lyon, imprimerie des "Terrasses", 1923. 50 p. Prix : 1 fr 50.

Cette brochure constitue le 7e fascicule de la collection des *Terrasses de Lourmarin*, dont nous avons commenté ici-même les 4 premiers. Les numéros 5 et 6, qui ne nous sont pas parvenus, sont intitulés *La Barque des Saintes* et *L'éloge de Carpentras*. Les 5 numéros que nous connaissons, sont tous rédigés dans le même style coulant, facile, prolixe, disert, touchant avec aisance et assurance aux sujets les plus divers, se mouvant dans une philosophie vague assez commode, errant sans but précis au gré et au hasard de la causerie, multipliant les tours de force d'une dialectique souple et inconsistante, menant le lecteur à une promenade intellectuelle sans but nettement défini. C'est une jonglerie stylistique impossible à résumer. Tout ce que nous pouvons faire, est de présenter un échantillon de cette acrobatie de la plume plus que de la pensée : « Ah ! le goût de l'inorganique, du nébuleux, de l'indéterminé, si naturel aux têtes germaniques ! ah ! la tyrannie si peu tempérée du nombre, le nivellement, l'écrasement des valeurs et le piétinement de l'individu libre par le troupeau enivré ! ah ! l'instrument parfait de la servitude mutuelle, l'Égalité ! ah ! l'odieux besoin de faire bloc et de tourner en masse aveugle un parti qui puisse rouler sur sa propre pente en tout bousculant ! ah ! etc., etc. Voyez la suite, p. 25, si le coeur vous en dit.

Th. Sch.

Jeanne et Pierre, par H.-G. Wells, 2 vol. in-16, Payot, Paris.

Déjà dans la Flamme Immortelle, Wells nous avait donné un vague aperçu de ses idées sur l'éducation. Il y revient plus profondément dans *Jeanne et Pierre*, ouvrage auquel il consacre deux volumes et dans lequel il traite ce qu'il appelle lui-même l'histoire de deux esprits. La trame en est simple. Deux orphelins qui se croient au début frère et soeur, mais qui en réalité ne le sont pas, sont élevés successivement par deux tantes, soeurs du père qui, féministes et « bas bleus » leur donnent une éducation peut être execellente en théorie, mais qui ne saurait les mener bien loin ; puis par une grand-tante, tante de la mère, représentante de l'anglicanisme rigide, austère et traditionnel qui est un épouvantail pour Wless et qui ne tarderait pas à faire de ces deux petits deux personnages inadaptés au monde nouveau dans lequel ils doivent désormais vivre. Enfin, après diverses péripéties sur lesquelles il n'y a pas grand intérêt à insister, les deux enfants sont confiés à un cousin de leur mère, Oswald, célibataire par la force des choses, ayant passé une grande partie de sa vie en Afrique, non pour faire la guerre aux noirs, mais pour les coloniser dans le plus haut sens du mot. La grande idée de ce dernier tuteur de Jeanne et de Pierre est que l'éducation est la base de tout progrès durable. Pour lui, là se trouve la clef de l'énigme qui permettra de débrouiller une situation angoisante pour tous. Pierre et Jeanne, sous sa direction, font des études rationnelles quoi qu'Oswald se rende bien compte qu'il n'est pas d'école parfaite, mais il a le tact de leur laisser faire leurs propres expériences, et de les élever dans une atmosphère de confiance, dut cette confiance être quelquefois trompée.

La guerre survient et prend Pierre, là se montreront les résultats de cette éducation puisqu'elle permettra de voir comment ces

deux jeunes gens réagiront à la tourmente qui les saisit. Et Pierre réagit, nous le voyons dans cette scène où il se trouve face à face avec le « Seigneur Dieu », dans son délire, et où parmi les détails abracadabrants de cauchemar, ils discutent ensemble. Pierre demandant à Dieu pourquoi il permet de telles horreurs, et Dieu répondant à Pierre en lui demandant ce qu'il a fait pour les empêcher.

Nous retrouvons là et plus loin encore, à la fin de l'ouvrage, l'idée de Wells sur Dieu. Idée un peu plus avancée que celle qu'il nous décrit dans « Dieu l'invisible Roi » et un peu moins hardie que ca conception de la « Flamme Immortelle », mais qui se reconnaît quand même par sa parenté avec ces deux conceptions.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ces intéressants volumes. On peut en critiquer l'épilogue. Pierre épousant Jeanne a en effet quelque chose d'un peu artificiel, mais cet élément artificiel s'estompe suffisamment au second plan pour que l'on n'en fasse pas une critique sévère et injustifiée.

En résumé, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'intéressent à l'éducation des jeunes et aux multiples problèmes que cette question soulève, ne peuvent lire « Jeanne et Pierre », qu'avec fruit. J. C.

LIVRES REÇUS :

La Nouvelle Astrée, par Ch.-F.-Ph. Masson, nouvelle édition illustrée par Frédéric Macler. Paris, Leroux, rue Bonaparte, 28, 1925, 26 fr.

René Burnand, **Eugène Burnand**, *l'homme, l'artiste et son œuvre* avec 7 planches en couleurs et 7 en noir, hors texte et 93 illustrations dans le texte. Paris (60 francs). Berger-Levrault, 1926, 136, Bd St-Germain.

Robert Mirabaud, **Charles Henry et l'idéalisme scientifique.** Paris. Fischbacher. 33. rue de Seine, 1926, 6 fr.

Raoul Allier, **La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés.** 2 beaux volumes illustrés. Paris, Payot, 1925, 80 fr.

Robert Will. **Le culte, étude d'histoire et de Philosophie religieuse,** t. I. un beau volume de 458 p., Strasbourg, 1925.

Fernand Ménégoz, **Le problème de la prière**, un beau volume, 463 p., 40 fr., Strasbourg, 1925.

CHRONIQUE

Méditation autour de ma chambre

J'ai assisté l'hiver dernier à une conférence de M. B. Vallotton. Bien annoncée, bien préparée, elle a pleinement réussi et le méritait. On se confie volontiers à un orateur dont on pressent la bonne volonté foncière, le bon sens lumineux et les intentions excellentes. Et puis, n'est-il pas l'auteur de ce volume, le meilleur peut-être de tous ceux qu'il a écrits, et qui s'appelle : *Sur le Roc*, histoire émue et bienfaisante où se respire encore ce qu'il y eut de solide, de magnifiquement vivant et spirituel dans l'œuvre du *Réveil*. Le sujet d'ailleurs était bien fait pour attirer : *Pessimisme et optimisme*. Nous sommes tous plus ou moins pessimistes à l'heure actuelle et nous cherchons un peu partout les raisons de nous ressaisir pour reprendre la besace et le bâton du pélerin de la vie.

La première partie de la conférence a traduit nos raisons d'inquiétude. Ce fut un sombre tableau du monde actuel, un ciel chargé de nuées qui annonce de nouveaux orages et comme le retour du vautour de la guerre. L'orateur connaît l'Allemagne et, sans vouloir exciter des sentiments mauvais, il a pourtant cité, sur les dispositions foncières de l'Allemagne, sur ses ressentiments actuels de haine et de revanche, deux ou trois faits indéniables qui ont produit sur ses auditeurs un effet saisissant... Pessimisme. Nous attendions l'autre côté de la médaille, les raisons d'espérer. Mais ce n'était sans doute pas le plan de l'orateur. Car, ici, il a changé de sujet et laissant là les larges peintures d'un monde inquiétant, il est entré dans la psychologie de l'individu en nous montrant tous les dons personnels que Dieu nous a faits, dons émoussés par l'habitude qui nous en fait oublier l'enchantement. C'était un

cantique à la vie, à ses joies saines, coupé d'anecdotes bien choisies et qui portaient sur un public qui se laissait aller au charme d'une parole élégante dans sa simplicité.

Mais cette seconde partie ne couvrait pas la première et laissait subsister tout entière l'impression pessimiste produite par elle.

Je dois donc à mon ami B. Vallotton quelques journées de *cafard*, si l'on veut bien me permettre ce mot de guerre.

Mais je ne suis pas de ceux qui laissent la neige s'entasser devant leur porte sans essayer au moins de la balayer. Il faut la regarder tomber, en mesurer l'épaisseur — et puis, quand même, prendre le balai.

Je voudrais, en guise de chronique, associer mon lecteur à la marche de mes pensées.

Elles ne sont pas gaies, ces pensées. Il neige sur mon toit, il neige sur les fragiles bourgeons de mes espérances, sur les fleurs de ma confiance. Comme Xavier de Maistre, je fais le tour de ma chambre. Elle renferme plus de livres que de richesses, plus de journaux, de revues qu'autre chose. Et c'est cela qui m'inquiète. Ce qui me trouble d'abord, c'est l'acharnement des partis à une heure où il ne devrait y avoir qu'un parti. Qu'on ne dise pas que c'est là un rêve utopique. Il y a eu dans l'histoire des moments de danger commun où tous les citoyens, ensemble, ont couru pour éteindre l'incendie. Ce qui a été peut revenir. Mais nous n'en sommes pas là. « *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau* », crie-t-on de part et d'autre. La livre est à 93... « C'est la faute à Herriot, à la Chambre ». Mais quand la livre était à 120, à qui était-ce la faute ? Ceux qui ont été injustes envers le patriotisme des gouvernements précédents subissent à leur tour l'injustice. C'est la loi politique, mais à quoi cela nous mène-t-il ? Je rejette en tas les journaux contradictoires. La moyenne de leurs affirmations contraires ne me procure aucune certitude apaisante. Passons aux Revues. Elles montrent toutes le bout de l'oreille. Presque sans exception, elles sont en réaction contre des idées qui me sont chères. Elles reflètent je ne sais quel « mussolinisme » abâtardi. Plus de confiance en l'avenir, en la liberté, un retour aux fictions du passé. Pas un problème abordé de front et courageusement, l'histoire refaite par des

oublis volontaires et des déformations habiles au profit des systèmes d'autorité.

Mais voici les revues étrangères. Elles me froissent encore plus. Ici, c'est mon pays que je vois méconnu. On voudrait pouvoir répondre à tous ces faux bruits, à toutes ces présentations tendancieuses, expliquer ces faits grossis ou déformés.

Et l'œil se détourne de ces caractères étrangers. Hélas ! C'est pour retomber sur l'*Histoire de France* de Bainville, sur le *Louis XIV* de Bertrand. Louis XIV pour notre romancier c'est le roi-type, le surhomme. Il n'y en a jamais eu un semblable. Il exprime et résume tout ce que le mot France peut signifier dans l'histoire.

Alors, l'homme intérieur s'attriste et s'irrite. L'histoire n'est donc plus une morale ? Elle sera donc la glorification des puissants, une sorte de pavoi pour les aventuriers heureux ? L'adultère même deviendra une vertu, quand l'inconduite pourra être utile. Et on fera avaler à des milliers de Français cette pilule dorée ? C'est l'homme qui a ruiné son pays, après avoir désolé l'Europe, qui sera notre répondant devant l'Etranger ? Beau sujet de propagande !

1822, une date au dos d'un volume. Où en était donc notre pays il y a un siècle ? J'ouvre le livre. Justement, voici qu'il est question des traités de 1814 et de 1815. C'est bon à relire au moment où le traité de Versailles est entouré d'hommes dont les ciseaux s'apprêtent à en taillader les articles qui devaient assurer la seule chose que nous réclamions, *notre sécurité*.

Lisons donc. Le traité du 30 mai 1814 disait en son article 2 : « *Le royaume de France conserve l'intégrité de ses limites telles qu'elles existaient au* 1er *janvier* 1792. » Mais voici que l'aventurier de génie qui avait capté la France à son profit et à celui d'une famille d'affamés, fait en France une nouvelle rentrée en armes. Alors, les puissances alliées affirment solennellement qu'en combattant Napoléon elles font la guerre à un homme, non à la France ; elles affirment qu'elles sont fermement « résolues de maintenir intact le traité de Paris du 30 mai 1814, les dispositions sanctionnées par ce traité et celles qu'elles ont arrêtées ou qu'elles arrêteront encore pour le compléter et le consolider ».

Mais le 2 novembre 1815, toutes ces belles promesses étaient oubliées et la France était refoulée en deça de ses frontières

par la Prusse qui avait acquis le grand duché de Posen, la moitié du duché de Saxe, la Thuringe, le grand duché de Berg, etc., etc.; par l'Autriche qui voyait passer sous sa domination une partie de l'Etat vénitien, la Valteline, Raguse, etc., etc. ; par la Russie qui prenait possession du grand-duché de Varsovie ; par la Grande-Bretagne qui conservait toutes les acquisitions qu'elle s'était fait assurer par le traité de 1814. Le prince d'Orange-Nassau devenait roi et annexait la Belgique pour former les Pays-Bas. La Suisse elle-même réunissait à son système fédératif le Valais, Neuchâtel et Genève...

La France, outre ce qu'elle perdait, devait payer une indemnité pécuniaire de 700 millions. Douze villes, de Condé à Bitche devaient être occupées pendant 3 ans au moins par une armée de 150.000 hommes et son entretien était aux frais de notre pays. Strasbourg, Lille et Metz ne devaient pas renfermer plus de 3.000 hommes de garnison.

Voilà une lecture qui ne diminue pas mon pessimisme. Les alliés d'autrefois s'entendaient à assurer leur sécurité. Mais nous ? Mais les alliés de la grande guerre ? Le traité de Versailles ne nous a pas donné la sécurité rêvée, ni les justes réparations attendues. L'Allemagne, par une formidable escroquerie, a éteint ses dettes en ruinant ses débiteurs. Puis elle reprend, prospère, sa marche en avant sans avoir rien oublié ni appris. Jouant sur les mots, elle prétend aujourd'hui ne plus même porter la responsabilité immédiate de la guerre de 1914. On nous la représente comme ne rêvant que guerre et revanche. Alors, vers quoi marchons-nous ?

Nos alliés d'hier ne paraissent pas comprendre notre situation ou nos sentiments. L'Amérique n'a pas ratifié le traité de Versailles. L'Angleterre, enrichie des colonies allemandes, rassurée par la destruction de la flotte de Guillaume II, ne pense qu'à reprendre des relations commerciales qui la tireront de sa crise de chômage. Et nous ne parlons pas de l'arrière-fond d'intérêts opposés qui divisent les alliés d'hier.

On comprend que ceux qui ont la charge des affaires soient soucieux.

D'autre part, est-ce que la poussière de la route empêche une troupe en marche d'arriver au repos de l'étape ? Et la poussière ne nous aveugle-t-elle pas un peu aujourd'hui ?

L'Allemagne fourbit ses armes, disent les uns. Et voici par contre ce que nous lisons dans le *Temps :*

Londres, 11 mars. — On mande de New-York que M. Houghton, qui a quitté l'ambassade américaine de Berlin pour prendre la succession de M. Kellog et qui se rend momentanément aux Etats-Unis, a nié de la façon la plus énergique que les Allemands aient l'intention de reprendre leur place au soleil en concentrant des armes à cet effet.

Selon le correspondant de la *Westminster Gazette*, l'ambassadeur estime que l'Allemagne est réellement désarmée et a ajouté :

« J'ai la ferme conviction que la République allemande se maintiendra. On ne pourra parler d'une restauration de la monarchie que dans une trentaine d'années. Pour l'instant, le problème ne se pose pas. »

M. Houghton a déclaré en outre que l'Allemagne regagnerait bientôt sa prépondérance économique d'avant-guerre ; il en a trouvé la preuve dans la diminution rapide du chômage et dans les premiers résultats du plan Dawes.

Si les observations de M. Houghton sont justes, cela serait pour nous la meilleure nouvelle. La France, quoi qu'on en dise, est sans arrière-pensée. Elle veut vivre et travailler en paix et c'est tout. Elle ne prétend pas détruire l'Allemagne, ni transformer en paria de l'Europe une nation de 60 millions d'habitants. Elle ne veut pas laisser détruire le traité de Versailles qui est sa seule garantie subsistante. Elle est loyale envers ses alliés et ne laissera plus écraser la Pologne. Elle a été la première à signer le Protocole de Genève et ce sera pour elle une gloire durable. J'entends bien que l'Angleterre ne veut point de ce protocole. Mais il est peut-être possible d'arriver au même résultat par des chemins différents. Les journaux anglais assurent que l'Angleterre songe avec sympathie à assurer notre sécurité. Le *Times* écrit : « Nul ne perd de vue les intérêts essentiels de la Pologne. Il est vraiment de l'intérêt de l'Europe que la Pologne jouisse de la stabilité, soit satisfaite et prospère... » Si nous parlons sincèrement, nous n'avons pas le droit de douter de la sincérité des autres. Si nous sommes d'accord sur le fond, le moyen se trouvera de s'entendre sur les voies et procédés. Et voilà ce qui commence à réveiller l'optimisme endormi. Ni les individus, ni les peuples

ne peuvent vivre longtemps dans l'atmosphère d'une haine recuite. L'intérêt même des nations les force un jour ou l'autre à s'entendre. Que si l'on nous demande d'être patients envers l'Allemagne, nous pouvons comprendre ce langage. La République française a été votée à une voix de majorité. Elle a été longtemps chancelante. Elle s'est si bien affermie qu'aujourd'hui ceux-là même qui rêvent de réaction se déclarent officiellement républicains. La même chose peut se produire en Allemagne et rien dans l'avenir ne pourrait empêcher une réconciliation avec une république allemande laborieuse et pacifique réveillant la grande tradition libérale des Gœthe, des Schiller. L'idéalisme allemand fut une réalité. Il enthousiasmait des patriotes français comme Quinet ou Michelet. Il a été étouffé sous l'ère bismarkienne, mais quel prophète serait assez osé pour affirmer qu'il ne renaîtra jamais plus ? Il sommeille encore comme l'idée libérale sommeille dans l'Italie de Mussolini. Il ne peut être permis à personne d'assurer qu'il ne se réveillera jamais.

On nous cite des faits troublants dont on ne peut contester la valeur. Mais expriment-ils toute la réalité ? Nous n'en savons rien. Nous espérons que non. Voyez, par exemple, l'utilisation qu'un Allemand pourrait faire d'un livre comme celui de Louis Bertrand sur Louis XIV. L'exemplaire que je possède est de la 19e édition. C'est un succès. Un étranger pourrait citer ce fait et dire : « Voilà où en est la France. Elle rêve de Louis XIV ! » Rien pourtant ne serait plus faux. Les couches profondes de la démocratie française ignorent Louis Bertrand et sont aux antipodes de sa pensée. Ce sont des exploits littéraires d'une bourgeoisie désaxée qui cherche un chemin qu'elle n'a pas encore trouvé.

Ah ! nos bourgeois, combien ils seraient sages de revenir aux lectures et aux pensées de leurs grands-pères — tout simplement. On les étonnerait bien en leur disant que leurs aïeux étaient plus libéraux, plus avancés qu'eux-mêmes. J'ai sur ma table précisément ce fameux livre de 1822. Il porte la signature d'un grand-oncle. Il est joliment relié à la mode de 1830. Il est d'un académicien d'alors, d'un académicien qui était religieux mais non clérical. En voici le titre : *La morale appliquée à la politique*. Son auteur est E. Jouy, membre de l'Institut. Il porte en exergue cette pensée de Polybe :

« La politique injuste est mère de toutes les injustices et de tous les crimes des hommes ».

Pour lui, pas de politique sans morale. La politique a pour ressort principal la *justice* ; pour moyen conservateur, le *patriotisme ;* pour principe de destruction l'*anarchie* ou l'*arbitraire*. Pour lui, il n'y a pas deux morales, l'une pour les individus, l'autre pour les peuples. Il y a « une morale universelle qui a son siège dans la conscience de l'homme, donc, elle régit par les mêmes liens les individus et les sociétés ». C'est au nom de cette morale qu'il juge les hommes et les faits. Il le fait avec une liberté qui détonnerait singulièrement aujourd'hui dans nos journaux à grand tirage, dans nos revues habiles, dans nos livres qui ne songent qu'à flatter la passion ou l'erreur du jour. Il respire un amour profond de la patrie, de la liberté, du bien sous toutes ses formes. Il se réclame non du dogme, mais de l'Evangile. Cher petit livre, je l'ai fait descendre du rayon où son âge l'avait fait mettre. Mais voilà qu'il est plus jeune que nos sagesses faisandées. Il marque la fin de mon voyage autour de ma chambre. Je le consulterai souvent, quand je voudrai retrouver entière ma foi aux destinées de la patrie et de l'humanité.

— En attendant le franc baisse et la confiance ne règne pas.

— Oui, et cette crise de confiance nous paraît avoir deux causes, une cause matérielle et une cause psychologique. Nous avons des difficultés de trésorerie qui ont été soulignées peut-être un peu trop dans un intérêt politique. Mais de ce côté, la situation déjà s'améliore. Je lis dans un journal :

“ Les Français ne doivent par perdre confiance ”

Une puissante firme bancaire américaine constate que notre situation financière va en s'améliorant.

« La France est si près de parvenir au moment où ses débours de capitaux pourront aller en diminuant, que les Français ne devraient pas perdre confiance. »

Cette constatation réconfortante forme la conclusion des considérations consacrées au change français par la Revue mensuelle que vient de publier pour mars la National City Bank of New-York, une des plus puissantes firmes bancaires américaines.

Après avoir souligné avec satisfaction cette appréciation sur notre situation financière, appréciation que la qualité de ses auteurs permet de juger aussi autorisée qu'impartiale, on ne peut passer sous silence l'explication fournie par le même document sur les difficultés de notre situation présente et les conseils amicaux qu'il contient implicitement.

Les exportations françaises, ajoute-t-il, ont dépassé les importation en 1924 et les dépenses des touristes, dont les statistiques douanières ne font pas état, représentant un apport substantiel de revenus. Dans ces circonstances, on ne saurait s'expliquer la faiblesse du change français, à moins de l'attribuer à l'exportation des capitaux. De fortes échéances intérieures au cours de cette année constituent un élément de faiblesse pour la situation financière et les divergences des opinions politiques au sein du pays ont une influence fâcheuse. La confiance dans le gouvernement et l'appui unanime du peuple apporté à celui-ci sont de la plus grande importance en ce moment .

Faut-il ajouter que l'opinion américaine qui suit de si près nos efforts, ne saurait manquer d'apprécier les mesures adoptées pour faire face à ces échéances intérieures qui constituent le point délicat pour notre trésorerie : la publication du décret consacrant l'établissement du chèque-contributions, créateur de ressources immédiates, aura sans doute dans cet ordre d'idées, la plus heureuse répercussion à l'étranger ».

Voilà donc un étranger qui nous donne une leçon de confiance en nous-mêmes.

Mais il y a autre chose. Ceux qui possèdent ont été inquiétés par un mot absurde prononcé au cours des discussions financières : « Nous irons prendre l'argent là où il est. » La conséquence est immédiate : l'exode des capitaux, de certains capitaux. Le mot est intolérable dans une démocratie policée. L'Etat n'a rien « à prendre ». Ce serait une tyrannie. Qu'il demande aux citoyens des sacrifices momentanés, qu'il les inscrive dans la loi, qu'il atteigne les défaillants *au devoir* fiscal, rien n'est plus juste. Mais aller « prendre l'argent où il est », cela rappelle trop les mesures arbitraires si fréquentes au temps de la royauté. Le mot a été regretté, quasi retiré ou du moins expliqué. Les peureux peuvent reprendre confiance et c'est pour tous un devoir. Au-dessus des gouvernements qui passent, il y a la patrie et c'est à elle qu'il faut penser toujours.

John VIÉNOT

RÉFLEXIONS ADDITIONNELLES

Depuis que ces lignes ont été écrites, beaucoup d'eau a passé sous les ponts ; la livre, de 93, est montée à 134... La situation générale est restée la même, sérieuse, mais en rien désespérée. Nous écrivons même à l'heure précise où les esprits se rassurent grâce à l'arrivée de M. Doumer au ministère des finances. On le dit sage, prudent, travailleur acharné. Souhaitons-lui bon courage et bon succès pour le bien de tous. La nécessité de stabiliser le franc, de ramener la confiance par des sacrifices ou des économies pénètre de plus en plus les esprits. Voici un chirurgien éminent, M. Jean-Louis Faure, qui propose — à la manière d'Oberlin — de sacrifier tous notre *sou du franc*. Voici les industriels du Nord qui proposent de faire gager par l'industrie française une caisse nationale d'amortissement. Espérons que la politique ne viendra pas gâter et rendre vains les efforts des hommes de bonne volonté .

La tâche principale d'une gouvernement est de protéger *la liberté*, la *personne* et les *biens* des citoyens. S'il néglige son devoir tout gouvernement voit surgir, de la nation elle-même, des forces qui suppléent à ces défaillances. Au moyen-âge, en Allemagne, ce furent les tribunaux secrets ; dans l'Italie d'aujourd'hui, c'est le *fascisme*... Et chez nous déjà, des *Mussolinistes* proposent et offrent leurs services sous des noms divers. Nous espérons que les vrais républicains de ce pays entendront l'avertissement.

La *Revue chrétienne* reprend avec ce numéro sa publication régulière. Elle paraîtra en 1926 en six numéros bi-mensuels. La régularité sera assurée par les services d'un nouveau secrétaire de rédaction, M. Marchal, 83, Bd Arago, Paris, 14e... Tous les abonnés qui ont payé leur abonnement pour 1925 recevront la Revue en 1926. Les pages de *Défense protestante* reprendront leur périodicité à partir du numéro de janvier qui suivra presque immédiatement celui-ci. Leur but sera le même, sous un nom un peu différent.

Le Directeur de la *Revue*, forcé d'ajouter à ses travaux professionnels la composition et la rédaction d'un grand ouvrage d'histoire, aujourd'hui entièrement imprimé et dont le tirage

va commencer incessamment, s'est trouvé incapable d'assurer en 1925 la vie matérielle et la rédaction de la Revue. Il s'excuse auprès de ses lecteurs et amis. Il espère qu'ils comprendront que tout devait céder à la nécessité d'avoir enfin un exposé de l'*Histoire de la Réforme française*. Que ceux qui ne connaissent pas les surcharges de la vie parisienne, les péripéties de la crise du papier et de la main-d'oeuvre lui jettent la première pierre !

La plupart des revues ont connu leur crise durant la guerre. Notre vitalité nous avait permis de traverser ces douloureuses années. Elle avait fléchi depuis lors. Nous espérons être guéris de cette anémie passagère.

On oubliera vite, sans doute, la crise de la *Revue chrétienne* en 1925. Il n'en sera pas de même des pertes en hommes subies depuis quelques années et de la plus récente et de la plus cruelle pour nous, celle de notre ami, le pasteur J.-E. Roberty. Personne plus que lui ne s'intéressait à la *Revue chrétienne* et ne nous suppliait plus souvent de la reprendre — dès que ce serait possible. Nous avons l'amer regret de lui donner cette satisfaction posthume. Nous avons la joie du moins, en reprenant ce labeur, de nous sentir d'accord avec lui. Ce n'est pas le moment de dire ici tout ce qu'a été J.-E. Roberty comme orateur, comme pasteur des âmes, comme représentant éminent de tout ce que le protestantisme français offre de plus libre, de plus rayonnant et de meilleur. On trouvera cet hommage dans notre prochain numéro. Disons seulement combien nous sentons le besoin de la protection de Dieu pour nous aider à combler le vide fait à l'Oratoire, dans l'Union consistoriale, au Conseil de la Fédération des églises protestantes, à la Société biblique de Paris, par la mort prématurée du collègue et de l'ami incomparable redemandé à notre affection. La vivacité de nos regrets nous permet de nous associer entièrement à la douleur de sa veuve et de tous les siens. J. V.

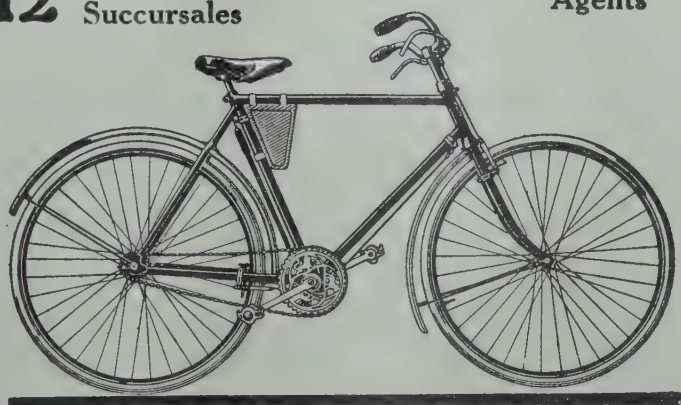
Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard.— Sté Ame d'Imprimerie Montbéliardaise

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Ecrivains protestants français d'aujourd'hui, par J. Van der Elst. Un volume in-16 carré, avec 16 portraits. Cart. 20 fr., broché 12 fr.

Notices biographiques et extraits des œuvres de Ch. Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Emile Doumergue, Samuel Rocheblave, François Coillard, Paul Stapfer, Gaston Frommel, Paul Seippel, Noëlle Roger, Benjamin Vallotton, Ph. de Félice, Véga, A.-N. Nusbarme, André Dumas.

FEMMES D'ALSACE

Les demoiselles de Berckeim. — Mme de Gérando. — Mme d'Oberkirch. — Le Ban-de-la-Roche. — Clarisse Bader. — Antoinette Lix. — Amélie Ernst. — Mme Jules Favre, etc.

par Maurice Bloch

Préface de Ch. Pfister, membre de l'Institut

Un volume in-16 carré, contenant 6 portraits, couverture illustrée. Cartonné : 15 francs. Broché..... 8 fr. »

Psychologie, Sociologie

Les Problèmes fondamentaux de la psychologie médicale, par le Dr Ch. de Montet. In-8, avec préface de D. Parodi, Inspecteur général de l'Instruction publique..... 7 fr. »

La Psychanalyse au Service des Educateurs, par Oscar Pfister, pasteur à Zürich..... 15 fr. »

Au vieil Evangile par un chemin nouveau, *la Psychanalysee au service de la cure d'âme, pour ceux qui se sentent esclaves de leurs nerfs et de leur caractère*, par Oscar Pfister. In-8..... 12 fr. »

Pédagogie

Commémoration du centenaire : **Pasteur**, par R. Vallery-Radot. In-16, illustré. 40e mille..... 2 fr. »

L'Ecole Active, par Ad. Ferrière, directeur du Bureau des Ecoles nouvelles, 2 volumes in-8..... 20 fr. »

Le Génie de Baden-Powell. *Ce qu'il faut voir dans le scoutisme : ses bases psychologiques, sa valeur éducative*, par Pierre Bovet. In-16 3 fr.

Manuel de travaux pratiques, pour occuper la jeunesse (éclaireurs, patronages, malades, etc.), par Willy Muller. In-8, 3e édition, orné de 124 illustrations..... 8 fr. 70

Littérature

Patience !..., par Benjamin Vallotton. Un volume in-16. 12e mille. 6 fr.

Le fil de la Planche. *En commentant La Palice*, par Jean Fleurier. In-16 ..... 6 fr. »

Le Psaume sous les Etoiles. Scènes des guerres de Religion dans les Cévennes, par Pierre Devoluy. In-16 carré, avec bois gravés, par Monod-Vox ..... 10 fr. »

Annuaire protestant 1925

Renseignements relatifs aux Eglises et aux Œuvres du protestantisme

par H. Gambier, pasteur

In-24 de 600 pages..... 10 fr. »

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-DOUZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Janvier-Février 1926

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

SOMMAIRE

L. Trial. — Vers la Religion.

G. Lauga. — La pensée sociale de Charles Wagner.

Dr Brown. — L'Eglise démocratique.

Michèle-Andrée Guy. — Pour la défense de Murphy.

J. V. — Chronique.

A. Mailhet. — *Notes d'histoire protestante :* La Tour de Crest et ses prisonniers protestants.

Table des Matières.

ABONNEMENTS
83, Boulevard Arago, 83
PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux : Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire : M. G. MARCHAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe.

—x—

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50

Pour changement d'adresse : 0 fr. 50

—x—

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

VERS LA RELIGION

Le 21 février 1882, sur l'invitation de M. le pasteur *Th. Gérold* avec qui, depuis lors, j'ai entretenu les plus amicales relations, pour la première fois, j'ai eu le privilège de prêcher et de donner une conférence à *Strasbourg*. Je n'oublierai jamais mon passage de la frontière à *Petit-Croix*. Avec quel serrement de cœur je perdis de vue les uniformes français pour ne plus voir que des uniformes allemands ! J'eus beaucoup de peine à maîtriser mon émotion et à ne pas pleurer amèrement sur nos chères provinces perdues. Mais, dès que je me trouvai dans l'intimité des Strasbourgeois, je sentis vivement que si leur territoire n'était plus français, leurs cœurs l'étaient toujours et vibraient à l'unisson du mien. La France était restée leur véritable patrie ; et quand j'eus constaté la fidélité de leur amour pour elle, je sentis l'admiration et l'affection que j'éprouvais déjà pour eux, grandir en profondeur et en intensité.

Depuis cette première visite, que quelques autres ont suivie, trente-neuf ans se sont écoulés. En février 1921, peut-être pour la dernière fois, je me suis retrouvé à Strasbourg. Mais, après quels événements et avec quelle joie ! Oh ! sans doute, en ce jour béni, je n'ai pas oublié ce que la victoire nous a coûté : non seulement dix de nos départements sauvagement dévastés et plus de sept cent mille de nos défenseurs mutilés, mais encore un million et demi de nos enfants qui, pour nous préserver de la servitude et, peut-être, de l'anéantissement, ont consommé le sacrifice de leur vie. Mais, tout en déplorant le

sort des ruinés, des mutilés et des morts, tout en sympathisant avec ceux qui plient sous le fardeau de la souffrance et du deuil, non, je ne puis ni dissimuler ni atténuer le bonheur que j'éprouve à me retouver à *Strasbourg* et en *Alsace* enfin délivrées du joug étranger, et à me dire qu'en *Alsace* et à *Strasbourg*, je suis chez moi, je suis dans ma patrie, je suis dans notre *France* bien-aimée.

Or, ne l'oublions pas : ce bonheur qui est celui de tous les Français, sans doute, nous le devons à l'intelligence, à l'héroïsme de nos soldats et de leurs chefs, à l'admirable tenue de notre peuple tout entier ; mais, avant tout, nous le devons à Dieu, dont l'Esprit nous a soutenus, éclairés et fortifiés. C'est donc à Dieu que doivent s'élever nos sentiments et nos pensées. Notre délivrance doit diriger nos âmes « *vers la religion* ».

*
* *

Toutefois, je me sens pressé d'avertir mes lecteurs qu'en traitant ce sujet, je ne serai que l'écho d'un philosophe de large et haute envergure à qui m'unissait une étroite amitié. De 1869 à 1873, *Jean-Jacques Gourd* fut mon condisciple à la Faculté de Genève. C'est dire que nous vécumes ensemble l' « *année terrible* ». Il exerça le ministère pastoral dans la cité de Calvin de 1873 à 1881, et c'est au cours de cette dernière année qu'il y succéda au professeur de philosophie Amiel, dont il occupa la chaire pendant vingt-huit ans. Il était d'une modestie extraordinaire et même déconcertante. Et pourtant, jamais nulle part, il ne passait inaperçu. Avec sa haute taille, sa grande barbe, son regard limpide et clair où toute son âme transparaissait, son attitude méditative, comme celle de quelqu'un qui toujours revient de l'au-delà, de bonne heure, il eut le charme et l'autorité d'un patriarche de l'esprit. Penseur hors de pair, il a consacré toute sa vie à la recherche toujours ardente et quel-

quefois douloureuse de la vérité. Artiste dans l'âme, il a aimé la beauté passionnément. Conscience très vigoureuse, très délicate, il s'est soumis à la loi du devoir et sa conduite n'a cessé d'être inspirée par le souci du bien. Homme social, il a été indulgent, bienveillant et juste. Comme époux, comme père, comme ami, il a déployé une incomparable puissance d'affection. Et, chez lui, toutes ces vertus convergeaient « *vers la religion* ». Il a été religieux foncièrement, non pas à la manière courante et comme l'entend le vulgaire ; mais d'une manière exceptionnelle et comme l'entend Jésus-Christ. Il est donc qualifié pour être notre guide dans notre voyage « *vers la religion* ».

A l'origine, dès que s'éveilla l'esprit humain, la religion naquit et prit un certain développement. Pendant une longue période, en elle se confondirent toutes les activités de l'esprit. Elle fut la discipline unique, tenant lieu de toutes les autres et remplissant leurs diverses fonctions. Et parce qu'elle apparaissait revêtue d'une autorité surnaturelle, elle était considérée comme indiscutable et comme formant un bloc intangible et capable de défier les outrages du temps. Mais, ce n'était là qu'une apparence.

Dès que l'homme se prit, d'abord, à réfléchir et, ensuite, à examiner avec une certaine liberté, pour le bloc que formait la religion sonna l'heure de la désagrégation. Peu à peu, certains éléments de son organisme se séparèrent d'elle et, malgré ses prétentions et ses résistances, de ses sanctuaires sortirent, pour se constituer à part, les quatre disciplines actuellement émancipées : la science, l'esthétique, la morale et la société. De siècle en siècle, à des degrés divers, chacune d'elles s'est efforcée de déterminer avec précision le domaine qu'elle exploite, l'objet qu'elle étudie, les procédés qu'elle emploie et le but qu'elle poursuit. Par le fait même, elle s'est efforcée de vivre de sa vie propre et dans une complète indépendance. Qu'est-

ce à dire sinon que, chaque jour davantage, elle s'est affranchie de l'influence religieuse et a éliminé la religion de son champ d'activité. Actuellement, ce travail d'élimination semble à peu près terminé.

Certes, parmi les savants, les artistes, les moralistes, les sociologues, il en est qui sont religieux, même foncièrement religieux. Néanmoins, ils ne considèrent pas la religion comme enfonçant ses racines dans le sol de leurs investigations. Dans leurs domaines respectifs, elle n'a pas droit de cité. Ils la placent à côté, en dehors. A leurs yeux, elle est affaire purement personnelle, de sentiment, de croyance et d'imagination. Quant à ceux qui sont irréligieux, il va sans dire qu'ils bannissent complètement la religion de leurs préoccupations ; ils la considèrent comme un simple amas de superstitions et de rêveries sans fondement, comme une discipline illusoire. A les entendre, elle est condamnée à disparaître et, d'avance, ils se donnent le plaisir d'assister à ses funérailles. En définitive, plus ou moins, la religion est chassée de tous les domaines où se déploie l'activité de l'esprit humain.

Ainsi mal comprise ou méconnue par les savants, les artistes, les moralistes et les sociologues, la religion est dans une situation précaire et dangereuse ; elle est menacée de décadence et même de destruction. Comment porter remède à sa situation ? Comment rendre possible ses progrès ? Comment assurer son plein épanouissement, son action régénératrice et sanctifiante au sein de l'humanité ? En vue d'obtenir ce résultat, les théologiens de toutes les Eglises ont écrit de nombreux et gros livres d'apologétique, riches sans doute d'observations intéressantes et d'ingénieux aperçus, mais qui, partant d'idées préconçues, procédant surtout par raisonnement et, trop souvent en contradiction les uns avec les autres, n'ont persuadé que ceux qui l'étaient déjà. Notoire a été leur impuissance. Par conséquent, il est nécessaire de prendre un autre point de départ et d'employer d'autres procédés.

C'est ce qu'a compris *Jean-Jacques Gourd*. Tandis que savants, artistes, moralistes, sociologues, cultivent des disciplines diverses et parfois rivales, il s'est emparé des résultats obtenus par tous ces travailleurs ; il a dégagé la théorie de sommet que leurs efforts, inconsciemment convergents, ont rendue possible et préparée. Embrassant, d'un seul regard, toutes les activités de l'esprit humain, il les a organisées en un ensemble qui tend « *vers la religion* ».

Cet ensemble m'apparaît comme un édifice, non seulement grandiose, mais encore d'une remarquable solidité. En effet, il est fondé sur toute la réalité donnée, et c'est dans les dernières assises de celle-ci, qu'il enfonce ses fondements. Pour s'en convaincre, il suffit de déterminer chacun des quatre domaines entre lesquels est répartie cette réalité. Après quoi, il faut les explorer l'un après l'autre et, pour chacun, se poser les trois questions que voici : 1° quel est l'objet étudié ; 2° quel est le procédé employé ? 3° quel est le but poursuivi ?

* * *

Le premier domaine qui se présente à nous est celui de la *science*. Il renferme tout ce qui, hors de nous, peut être connu et, en nous, tout ce qui nous permet de connaître ; d'un seul mot, la réalité et la fonction.

Dans ce domaine, quel est l'objet étudié ? D'un côté, ce sont tous les êtres qui nous sont extérieurs et, d'autre part, ce sont toutes les modifications de notre conscience psychologique ; ce sont ces êtres et ces modifications apparaissant à notre esprit et se confondant avec leur apparition ; ce sont les *phénomènes*, tous les phénomènes, sans exception, phénomènes naturels, esthétiques, moraux, sociaux et religieux.

Dans ce domaine, quel est le procédé employé ? C'est la coordination par similarité. Constatant que les phénomènes tout à la fois se ressemblent et diffèrent, la scien-

ce néglige leurs différences et, au moyen de leurs ressemblances, les met en ordre, les coordonne dans le temps et dans l'espace, en les reliant par la relation de cause à effet, en forme des séries de plus en plus étendues, en constitue des groupes, des classes de plus en plus riches et, finalement, en formule les lois qui sont de plus en plus générales et constantes.

Dans ce domaine, quel est le but poursuivi, en coordonnant les phénomènes par similarité ? C'est, d'abord d'expliquer ; car, qu'est-ce qu'expliquer un phénomène? Evidemment, c'est le replacer dans sa série, dans son groupe, dans sa classe, le rattacher dans le temps et dans l'espace à ses causes et à ses effets, le rapporter à sa loi. C'est, ensuite, de découvrir. Considérable est la somme des phénomènes connus. Mais, qu'est-elle comparée à la somme de ceux qui sont encore inconnus ? La science doit donc constater le plus possible de phénomènes nouveaux. Plus elle en constate, plus elle devient capable d'en constater. Or, elle peut aller de l'avant, indéfiniment, car l'univers ne se lassera pas de lui en fournir. A elle donc de multiplier les découvertes. C'est, enfin, d'inventer. On découvre ce qui existe, mais qui n'est pas connu. Au contraire, on invente ce qui n'existe pas. Très souvent, la découverte mène à l'invention. La découverte des ondes hertziennes a mené à l'invention de la télégraphie sans fil. Mais, différente de la découverte, l'invention est une mise en ordre précédemment inconnue, tout à fait nouvelle. Etonnante invention que celle de l'aéroplane ! Et pourtant, cet appareil n'est que la mise en ordre de certains éléments et de certaines lois, d'après un plan que, jusqu'à nos jours, nul n'avait conçu. Explications, découvertes, inventions, voilà donc les buts que la science poursuit. Ils se ramènent à un seul. L'expérience nous apprend que pour faire entrer beaucoup d'objets dans un cadre donné, il faut les arranger convenablement. De même, en coordonnant les phénomènes, on en fait entrer le plus rapidement possible, le plus grand nombre pos-

sible, dans l'esprit. En définitive, le but de la science est d'étendre indéfiniment les parois indéfiniment extensibles de l'esprit, afin d'y accumuler peu à peu tous les phénomènes de l'univers. La raison de sa valeur universellement reconnue, c'est qu'elle agrandit l'esprit *extensivement*.

L'oeuvre de la science repose donc sur les ressemblances des phénomènes, c'est-à-dire, sur cette face de la réalité qu'on peut mettre en ordre, qui est soumise à des lois, sur le *coordonnable*. Mais, les phénomènes présentent des différences irréductibles, c'est-à-dire, cette autre face de la réalité qui se refuse à toute mise en ordre, à toute soumission à des lois, l'*incoordonnable*. Ne craignons pas d'insister. La réalité présente deux faces opposées, mais inséparables et dont chacune implique l'existence de l'autre. La première est le coordonnable ; la seconde est l'incoordonnable. Toutes les deux sont les éléments intégrants de la réalité.

Or, dans le domaine de la science, qu'est-ce que l'incoordonnable ? Evidemment, c'est l'ensemble de tous les phénomènes qui ne rentrent dans aucune série, dans aucun groupe, dans aucune classe, qui échappent à la loi du temps et de l'espace, surtout à la loi de cause à effet, en définitive, à toute espèce de loi et qui, décidément et complètement, sont des « *hors la loi* ». Pour ne citer qu'un exemple, mais un exemple saisissant, considérez le génie. Ce qui fait qu'il est le génie, c'est qu'il déborde toutes les séries, tous les groupes, toutes les classes ; c'est qu'il brise tous les cadres ; c'est qu'il est de tous les temps et de tous les lieux ; c'est qu'il échappe à l'enchaînement des causes et des effets ; c'est qu'il ne s'explique ni par l'hérédité, car il ne se transmet pas, ni par les influences du milieu, car il ne se communique pas. Nouveau, exceptionnel, des profondeurs de la réalité, il jaillit pour une illumination, comme une création. A travers la réalité coordonnée, il est un passage triomphant du « *hors la loi* ».

De cet exemple et d'autres encore qu'il serait aisé de citer, que conclure sinon qu'à côté et au-dessus du monde de la nature et de ses lois inflexibles, il existe un autre monde qui est celui, non pas de l'inconnaissable, non pas du hasard, non pas du miracle, mais du surnaturel. Ce monde est peuplé de mystères. En elles-mêmes, que sont la matière, la force ou la vie ? En lui-même, qu'est l'esprit ? Actuellement, les savants ignorent la nature intime de tout, il est plus que probable qu'ils ne la connaîtront jamais. Et pour eux, combien d'autres mystères ! Et leur nombre augmente chaque jour. Si la science peut être représentée par un cercle de lumière, à la circonférence de ce cercle commence la région des ténèbres. Et plus s'élargit le cercle de lumière et plus la région des ténèbres s'élargit aussi. Toutefois, si le monde du surnaturel est peuplé de mystères, par le fait même, il provoque en nous l'éclosion et l'épanouissement de l'idée d'une puissance secourable qui illumine et fortifie notre intelligence, qui devance et fortifie notre volonté, qui satisfait et fortifie notre coeur, qui allume en nous un foyer ardent de confiance et d'espérance. Et c'est ainsi que l'incoordonnable scientifique concentre et accroît les énergies spirituelles ; c'est ainsi qu'il agrandit l'esprit *intensivement*.

Le second domaine qui se présente à nous est celui de l'esthétique. Il renferme toutes les manifestations de la beauté.

Dans ce domaine, quel est l'objet étudié ? C'est le plaisir. Inutile d'insister. Pourquoi l'homme recherche-t-il les spectacles de la nature, les drames de l'histoire, les œuvres des architectes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poètes, des orateurs ? Evidemment, parce qu'il y trouve des sources de sensations agréables, du plaisir.

Dans ce domaine, quel est le procédé employé ? C'est la coordination par intégralité. Elle met en ordre, elle coordonne les plaisirs, sans distinguer entre leurs élé-

ments de ressemblance et de différence. Ensuite, aux plaisirs eux-mêmes, elle substitue leurs causes et, alors, elle met en ordre, elle coordonne des perceptions de formes, de sons et de couleurs. Et, enfin, elle organise ces causes de telle sorte qu'au lieu de s'exclure ou de se nuire, elles puissent s'appeler et se favoriser. En procédant ainsi, l'esthétique donne l'essor à l'imagination qui modifie souvent la réalité et même la change en apparence de réalité. Par suite, dans les œuvres du véritable artiste, même de celui qui prétend reproduire uniquement et fidèlement la réalité, se rencontre toujours une part de création. Quelquefois même, l'artiste s'abandonne au rêve dans lequel l'imagination produit avec d'autant plus d'ardeur que les autres fonctions de l'esprit sont momentanément supprimées. Alors, c'est un jaillissement vertigineux, illimité, de toute espèce de sensations. Ainsi s'enrichit, se peuple, s'anime, ce qui semblait pauvre, vide et inerte. Ainsi s'explique le fait que l'artiste entend et voit là où le vulgaire ne saisit rien.

Dans ce domaine, quel est le but poursuivi, en coordonnant les plaisirs et leurs causes par intégralité ? A n'en pas douter, c'est d'assembler dans l'esprit humain, soit pour un seul instant, soit pour une certaine durée, le plus possible de sensations agréables, le plus possible de plaisirs ; c'est donc d'agrandir l'esprit *extensivement*.

L'œuvre de l'esthétique repose donc sur la coordination des plaisirs et de leurs causes, c'est-à-dire, sur cette face de la réalité qu'on peut mettre en ordre et qui est soumise à des lois, sur le coordonnable. Mais, l'incoordonnable est l'autre face de la réalité. Or, dans le domaine de l'esthétique, qu'est-ce que l'incoordonnable ? C'est le sublime. D'où vient le plaisir que nous procurent les spectacles de la nature ou les oeuvres des artistes ? Evidemment, d'une sensation de beauté. Or, la beauté est faite de mesure, de justes proportions, de convenance, d'équilibre, de perfection selon la règle et la loi. Plus elle s'enrichit et s'élève, et plus elle nous enveloppe d'une lumière,

d'une chaleur, d'une joie parfaitement paisibles et harmonieuses. La musique de Mendelssohn, la poésie de Lamartine produisent cette impression. Or, tout autre est celle que produit le sublime. Ecoutez telle symphonie de Beethoven, tel poème de Victor Hugo ; à la première page de la Genèse, lisez le récit de la création ; et vous êtes heurtés, troublés, déconcertés, secoués de frissons réitérés, bouleversés et transportés. Vous éprouvez un plaisir tellement intense, qu'il fait couler vos larmes et que, seules, ces larmes peuvent exprimer votre suprême joie. Ah ! c'est que vous êtes en présence de quelque chose qui, tout en s'appuyant sur la beauté, la dépasse cependant, de quelque-chose qui est sans lien, tout à fait libre et qui, au sein des plaisirs coordonnés, est un passage triomphant du « *hors la loi* ». Et c'est ainsi que l'incoordonnable esthétique, le sublime, concentre et accroît les énergies spirituelles ; c'est ainsi qu'il agrandit l'esprit *intensivement*.

(*A suivre*). L. Trial

QUELQUES MOTS

SUR

LA PENSÉE SOCIALE DE CHARLES WAGNER

MM.

C'était dans un de nos vieux temples de la Drôme, lors de certaines assemblées mémorables où l'on avait cherché à définir les vraies méthodes d'évangélisation. Soutenant avec verve le point de vue d'un officier de l'Armée du Salut, qui avait affirmé que l'Evangile n'est jamais plus beau et qu'il n'apparaît jamais plus vrai que quand nous le montrons à l'oeuvre dans une vie, Charles Wagner, tout vibrant de foi joyeuse, et retrouvant là le thème habituel d'un de ses chants préférés, nous avait entraînés sur les hauteurs, où, face à face avec Celui qui est la Vérité vibrante, on apprend mieux soi-même, pour en instruire les autres, à « démêler la trame divine dans la rude étoffe du train de ce monde. »

L'entretien a pris fin et, en groupes ou isolés, nous regagnions les demeures de nos hôtes. A travers la campagne, sur un sentier où les fleurs faisaient des grâces au ciel bleu, nous étions quelques-uns à suivre notre grand ami. A cent pas devant nous, il marchait tout seul. Tout à coup, il s'arrêta et nous fîmes comme lui, car, debout devant un sillon ouvert, il s'était mis à s'entretenir avec un paysan conduisant sa charrue. Jamais nous ne sûmes exactement les propos qui furent échangés là, mais sûrement ils avaient un parfum d'Evangile, car lorsque, reprenant notre marche, nous passâmes à notre tour devant le laboureur, il y avait de la clarté sur son visage et de la bonté dans son regard, comme, quelques instants plus tard, autour de la table qui nous recevait il y avait du bonheur dans la voix de Wagner et de l'émotion dans nos cœurs, tandis que, joignant les mains avec nous, il disait à Dieu : Père, sois béni pour le pain : c'est le fruit de ton soleil et de la peine des hommes. Fais que nous le prenions toujours dans la reconnaissance et la fraternité.

Mes frères, chaque fois que, relisant ses oeuvres, je veux communier avec la pensée sociale de Charles Wagner, je le revois ainsi, tout près des hommes et tout près de Dieu, à côté de cette charrue et redisant cette prière.

Il est inutile de chercher à l'immobiliser ailleurs, entre les murs épais et les bas plafonds où s'attardent trop parfois certains groupements qui se réclament du socialisme et même du socialisme chrétien. Son socialisme à lui était de plein air et son christianisme, très épris de vie réelle, redoutait le dogmatisme dans le domaine social comme en tout autre domaine : « *Si le socialisme*, disait-il un jour, *n'était que la tendance désintéressée vers une plus haute Justice pour tous, je serais socialiste ; mais le socialisme est tant d'autres choses que je dois fuir cet isme comme les autres.* » Et il ajoutait, avec cet humour qui le fait encore si redoutable à ceux qui mettent une confiance exagérée dans les formules : « *Si chacun d'ailleurs voulait vivre la centième partie de son socialisme, nous serions sauvés : mais par une perversion fâcheuse de l'altruisme, chacun fabrique du socialisme... pour l'exportation, pour le prochain.* »

En d'autres termes, Wagner n'a jamais pensé qu'il y eût une politique et une économie chrétiennes. L'Evangile était pour lui bien plus et bien mieux que cela : les systèmes sont faits pour un milieu et pour une époque définis, Jésus nous a apporté quelque chose d'immortel et de permanent, un état d'âme, une orientation, d'où, à chaque étape du développement social peut jaillir le maximum de justice et de fraternité : il est le levain qui fera lever toute la pâte. Ayant pour toujours compris cette leçon, c'est au sanctuaire de son âme que notre ami préparait le Royaume de Dieu, et librement alors, sans souci de savoir s'il plaisait ou non à nos maîtres d'écoles, il chantait à sa manière à lui, l'Hymne des temps futurs.

Aussi son chant, qui est très personnel, est-il demeuré très actuel, actuel comme il ne le serait pas si, cessant d'être fidèle à la double et coutumière source de son inspiration, l'Evangile et la Vie, Wagner était tombé dans le piège néfaste à beaucoup, des doctrines scholastiques et des luttes de partis. Relisez telles pages de son livre « Justice », telles autres plus définitives encore de « La Vie simple », voyez ce qu'il a dit du droit de propriété ou de la conception du travail-marchandise, vous vous apercevrez que bien loin de dater, tout cela paraît avoir été pensé et écrit pour un temps comme le nôtre. Ne seraient-elles pas bonnes à méditer par un grand nombre de nos contempo-

rains, ces lignes qui, en vérité, mériteraient d'être affichées ce matin même sur les murs de Paris ou d'ailleurs :

« *Le chauvinisme, qui est brutal, tue le patriotisme, qui est humain. Cette férocité que vous entretenez pour la lancer un jour sur l'étranger comme une force de destruction, se mêle à vos mœurs publiques et en altère le caractère. Vous arrivez à vous traiter entre fractions de la même patrie, entre partis politiques, non comme des adversaires, mais comme des ennemis, et le traitement sauvage que vous destinez à ceux du dehors, pour les grandes occasions, devient le pain quotidien de vos propres compatriotes. Dès lors, où est la Patrie ? Mutilée et déchirée par vos mains, elle est devenue la victime de l'ardeur impure que vous réserviez à sa défense.* »

Car ce grand indépendant, qui dominait les systèmes et prophétisait sans le savoir et sans le vouloir, uniquement soucieux d'écouter les voix de l'Esprit, était loin d'être un opportuniste et un satisfait. Le lutteur qui était en lui ne se plaisait nullement à jeter un voile sur les enseignements qui, dans la Bible et plus spécialement dans le Nouveau Testament, tendent à la transformation radicale de la Société. Il était bien trop courageux pour se taire devant certaines iniquités et pour trembler devant certains orgueils. La pensée que, dans notre organisation sociale actuelle, on tolère encore ceux qui, ne créant rien, se bornent à profiter des autres, est une de celles qui l'ont hantée et lui ont fait trouver des accents vengeurs où passe l'indignation d'un Amos ou d'un Jérémie. Honte sociale pour lui que le travail qui ne donne pas un pain suffisant, mais plus grande honte encore qu'on puisse avoir du pain en se passant de travail :

« *Dans la deuxième épître aux Thessaloniciens, dit-il, j'ai lu ceci : Celui qui ne travaille pas ne mangera pas non plus. Voilà la condamnation à mort de tous ceux qui ne font rien. Leur place est sous la terre et non dessus. Il n'y a pas de place dans le monde de Dieu pour celui qui ne fait rien. Il est livré au néant, sa paresse le ronge et le détruit comme les microbes sans nombre désagrègent et décomposent le cadavre.* »

Et cette même souffrance intérieure, on la sentait en lui quand, revenant d'une de ses explorations dans l'enfer humain dont il vous rapportait ensuite l'écho frémissant, il exhalait sa plainte indignée sur les conditions dans lesquelles un si grand nombre de nos semblables poursuivent un labeur qui abrutit et déprime.

« *Le moyen de penser*, s'écriait-il, *pour ces pauvres bêtes de somme ! le moyen de mettre de l'âme dans un travail qu'on ne*

parvient à bien faire que lorsqu'on s'est transformé en outil insensible. Peut-on aimer les besognes qui tuent ? Vous décorez le soldat qui a été au feu, vous entourez de respect ce mutilé qui porte en son corps les cicatrices des coups reçus pour la patrie. Honorez les vaincus des batailles de la vie ! les victimes du travail d'esclave. Place dans les coeurs, place dans l'éducation, pour ce genre particulier de noblesse qui ne se traduit pas par la beauté de la race et la distinction de l'esprit, mais par les douloureux stigmates qu'imprime au front courbé et à l'esprit ***oblitéré le faix écrasant d'un labeur de damné.*** »

Je connais peu de passages de paroles aussi cinglantes que celles qu'il a écrites pour ceux qui mettent leur orgueil dans leur fortune.

« C'est vraiment une confusion puérile, disait-il, que de considérer la fortune comme une qualité personnelle. On ne peut s'empêcher de dire aux intéressés : Prenez garde, ne confondez pas ce que vous possédez avec ce que vous êtes. »

Que de très passages néanmoins ne vous incitent pas, Messieurs, à voir en lui un démagogue déchaîné : vous ne sauriez davantage le méconnaître. Nul plus que lui n'a dénoncé le crime des flagorneurs du peuple qui exploitent sa cause au lieu de la servir : « *Ils disent être en lutte contre l'égoïsme et le droit du plus fort et en même temps ils proclament une théorie de l'univers où la faiblesse est le vice par excellence et l'égoïsme, la première des vertus* ».

L'orgueil qu'il a flétri chez certains riches, il sait l'avoir retrouvé chez certains de ceux qu'on est convenu d'appeler : les humbles... « *Ils sont là, dit-il, retranchés, barricadés dans leurs ambitions et leurs dédains, aussi inabordables que les puissants de la terre derrière leurs préjugés* ».

En d'autres termes, Wagner, à qui on a reproché je ne sais quel Rousseauisme superficiel, a parfaitement diagnostiqué ce qu'il appelait nos tares profondes et nos horribles plaies. La vie lui a révélé le péché dont l'Evangile lui avait parlé. Et c'est pourquoi non seulement il veut que de ce monde d'iniquités il ne reste pas pierre sur pierre, mais il s'empresse d'ajouter que ce ne sera pas la bête humaine qui fondera la Cité de l'avenir.

Seulement, la vision de la grande misère des hommes qui pousse certains à n'être jamais que d'impitoyables censeurs, produisait sur lui une tout autre réaction. Quand il était Jean-Baptiste, il ne le demeurait pas longtemps et redevenait vite Saint-Jean tout court. D'abord parce que, dans une très sincère humilité, il s'intégrait à la grande famille des hommes mau-

vais, et puis parce qu'il croyait que suivre Jésus, c'était marcher derrière Lui sur les sentiers de la Piété et de l'Amour, qui sont les noms évangéliques de la Justice. Ses cris d'indignation étaient encore des cris du coeur.

« *C'est le passé*, disait-il, *qui nous écrase tous. Y penser c'est devenir plus clément et moins irritable.* »

Il y a dans la préface d'un de ses ouvrages une parole d'une intense mélancolie qui est en même temps d'une vérité éblouissante : « *Ecoutez : Le Fils de l'homme nous a dit : vous ne ferez rien sans moi. Nous sommes en train d'en fournir la preuve éclatante, agrandie de toute l'immensité de nos vains efforts, et cela parce que nous désobéissons à son ordre suprême : Aimez-vous. On a appelé le Christ médiateur, parce qu'il a rapproché Dieu de l'homme et l'homme de Dieu dans une harmonie d'amour et de pardon ; mais Il est médiateur dans un autre sens encore : Il rapproche l'homme de l'homme. Quiconque est disciple de Christ, participe à cette vertu. Le chrétien est médiateur et pacificateur.* »

Pour Wagner, toute la puissance sociale de l'Evangile est faite de ce qu'il arrive au monde par le cœur, de ce qu'il a purifié la source pour assainir le fleuve. Et vous savez bien que ces fortes affirmations, il ne s'est pas contenté de les professer, ce qui est facile ; nous sommes tous témoins qu'il s'est magnifiquement efforcé de les vivre, si bien que lorsqu'il définit les apôtres dont Dieu a besoin pour sauver notre pauvre monde, « *comme des hommes droits, détachés d'eux-mêmes, réunissant en eux un écho de tout ce qui se souffre partout, décidés à faire leur examen de conscience avec une entière abnégation et résolus ensuite à agir selon la justice en portant partout une parole qui sera celle du Père et des Frères* », c'est lui-même que nous voyons apparaître devant nous avec son beau regard de bonté où son seul désir était qu'on puisse voir se refléter un peu de l'amour éternellement rédempteur du Dieu des pauvres pécheurs.

Comment nous étonner, dès lors, et ce sera ma suprême remarque, que sa pensée sociale soit plus que jamais pour nous génératrice d'espérance. Non ! Wagner n'a pas été l'optimiste souriant qui prend ses rêves pour des réalités. Il a été l'homme de Foi qui ne se permet pas de douter du Dieu qui métamorphose les hommes. L'erreur suprême pour lui, c'était de ne rien espérer.

« *En face des questions sociales, si urgentes, si larges, qui contiennent dans leurs contours les questions nationales et la*

question religieuse elle-même, en face du mal gigantesque, le chrétien se répète tous les jours, surtout quand il voit une force généreuse succomber : Recommence ! Recommense : voilà la ferme et humble devise de tous ceux qui ont compris quelque-chose à la marche de l'Humanité... et qui, au sein des ruines entendent sonner à leurs oreilles la voix du Christ, de ce Christ qui est partout où quelque chose de bien subsiste, partout où quelque chose de bon renaît, partout où la nuit se fait transparente et confine à l'aurore ». Ainsi parlait-il.

Aussi sera-ce, me semble-t-il, nous rapprocher tout à fait de l'ami que nous aimons par-delà la mort et que nous sentons en ce moment au milieu de nous, que de redire avec lui la prière qu'en un jour de détresse mais d'absolue confiance, il faisait monter vers le grand Libérateur.

« *O Christ ! Sur nos décrépitudes et nos iniquités profondes, notre brillante civilisation est jetée comme un manteau royal sur les épaules d'un moribond. C'est pourquoi nous T'attendons, car Tu es Celui qui fait revivre, Celui dont la puissance d'aimer guérit et régénère. Ah ! s'il faut, pour T'accueillir, avoir beaucoup erré et souffert longtemps, si pour T'écouter il faut être brisé, fatigué, désespéré, alors Tu peux venir ; parle-nous. Les temps sont mûrs pour Te comprendre.* » Amen.

Georges Lauga,
Missionnaire de la « La Cause ».

L'ÉGLISE DÉMOCRATIQUE

C'est avec une vive satisfaction que nous avons revu parmi nous le Dr Brown, professeur à l'*Union theological Seminary*, de New-York. On appréciera dans les pages qui suivent la culture étendue, la pondération et l'élan dont l'auteur fait preuve dans le plan d'activité qu'il dresse devant les Eglises chrétiennes.

Le Dr Brown pense que, dans le travail de réajustement mondial qui doit se faire un rôle de premier ordre, revient aux universités et aux Ecoles de théologie. Il demande que toute Réforme soit *pensée* avant d'être tentée. Il s'adresse pour cela à tous les travailleurs de bonne volonté et aux chrétiens. Son appel ne retentira pas dans le désert. Nous publions avec plaisir le travail du Dr Brown tel qu'il l'a présenté à la Faculté de théologie protestante de Paris.

Cette étude a la valeur et la portée durables d'un principe auquel il faudra revenir dans les difficultés d'application soulevées par la réalité. Nous souhaitons que les Etats-Unis nous envoient souvent de tels maîtres — qui font moins de bruit que d'autres mais dont l'action sera plus profonde et plus bienfaisante. J. V.

Monsieur le Doyen,
Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'abord de vous exprimer ici ma vive reconnaissance pour les aimables paroles de bienvenue que vous venez de m'adresser. Ce n'est pas la première fois que je visite Paris, ni la seule occasion où j'ai eu l'honneur de faire connaissance des membres de cette Faculté illustre. Je me souviens d'autres visites dans d'autres temps, et des noms des Professeurs distingués, que nous ne reverrons plus, — de M. le Doyen Auguste Sabatier, qui, par ses travaux, aussi solides que brillants, a fait de tous les étudiants de théologie ses élèves reconnaissants, — de M. le professeur Ménégoz, auquel je dois beaucoup, — puis encore d'autres, que je ne puis pas nommer ici. Parmi les vivants, je reconnais plusieurs qui m'ont montré une amitié fraternelle, et avec lesquels je suis heureux de m'associer dans l'œuvre commune de la théologie protestante.

C'est avec un plaisir particulier que je m'adresse à vous comme représentant de l'*Union theological Seminary* — une

institution entre laquelle et cette Faculté ont existé depuis longtemps des relations cordiales. Nous avons établi, comme vous le savez bien, quelques bourses pour les étudiants Français, qui ont été obtenues par des élèves de ce Séminaire. Je viens de recevoir une lettre de M. le président Mc Giffert, Doyen de notre Faculté, dans laquelle il me donne des nouvelles de M. Couve et de M. Jézquel, qui sont les représentants de votre Séminaire pour l'année présente, et m'informe de l'excellente impression qu'ils ont faite non seulement à leurs professeurs, mais à leurs camarades.

Mais surtout je suis heureux de me trouver ici comme Américain, — et de renouveler, dans ces jours de paix, les liens de sympathie et de coopération qui se sont formés pendant la guerre. Je me souviens — comme si c'était hier — de ce vendredi fatale de juillet 1914, — le jour où l'Ambassadeur allemand a rendu ses passeports — ce qui a enlevé le dernier espoir de paix. Je me souviens comment pendant toute cette nuit, je suis resté sans dormir sur mon lit dans l'hôtel des Saints-Pères, entendant la foule qui passait dans les rues, en chantant la Marseillaise, puis on voyait encore les mères et les enfants, que je venais de voir pendant la soirée, assistant, à la gare du Nord, au départ pour la frontière, des maris et des pères qu'ils ne reverraient peut-être plus. Combien de choses se sont passées depuis cette heure. Combien de choses pour lesquelles nous devons remercier Dieu avec gratitude. Combien de choses qui nous imposent encore des tâches auxquelles il faut que nous nous consacrions avec humilité. Nous avons gagné la guerre. Mais la paix — il nous reste encore à la gagner — la paix pour laquelle nous avons besoin surtout de sympathie, de compréhension, d'imagination créatrice, de courage, de foi.

En ces jours d'incertitude et de lutte, où l'humanité cherche en vain une base solide pour y fonder l'espoir d'un avenir meilleur, c'est avant tout vers les représentants de la science et de la religion que nous devons tourner nos regards pour trouver l'appui dont nous avons besoin. Dans l'atmosphère de calme et d'objectivité que les étudiants y respirent, surtout les étudiants en théologie, qui est la science de la religion, il doit leur être possible, grâce à leurs connaissances historiques, d'acquérir des vues larges ainsi que le sens des proportions, et tout en suivant les événements contemporains dans un esprit impartial de retrouver des points de contact perdus pour le moment avec les hommes d'autres pays — et d'autres temps.

C'est dans cet esprit que je voudrais vous adresser la parole

aujourd'hui. Je voudrais vous parler d'événements qui se passent sous nos yeux, mais mon intérêt se porte sur les jours à venir. L'incertitude et la lutte ne doivent pas toujours être notre part, et quand la situation semble le plus obscure et que les opinions sont le plus divisées, il est de notre devoir de rechercher les forces constructives qui puissent nous montrer le chemin vers un avenir meilleur.

Je désire vous parler de quelques symptômes de progrès que j'ai pu constater dans la vie religieuse de mon pays, les Etats-Unis. Je ne me dissimule nullement que le sujet est particulièrement difficile. Il n'est jamais facile d'interpréter le temps dans lequel on a joué le rôle d'acteur et de spectateur, et quand il s'agit d'interpréter des phénomènes qui se déroulent dans un pays dont on ignore plus ou moins le génie et les institutions, la tâche devient doublement ardue. Comment pourrai-je vous faire comprendre, comme je le désirais, les mouvements d'opinions qui se manifestent dans les Eglises d'Amérique ? Comment surmonter les obstacles qu'une histoire et des traditions différentes des vôtres ont placés sur le chemin d'une compréhension mutuelle ?

En deux points importants, la vie religieuse des Etats-Unis se distingue de celle de la France. D'abord, le Protestantisme y joue un rôle plus important dans le développement du caractère national ; ensuite, l'Eglise et l'Etat y sont complètement séparés.

Evidemment, je ne prétends pas que le Catholicisme ne soit pas un facteur très-important dans la vie religieuse des Etats-Unis. Au contraire, nulle part au monde vous ne trouverez un Catholicisme plus vigoureux et plus actif. Je veux tout simplement dire que dans le passé, le Catholicisme n'a pas joué un rôle aussi important dans l'histoire politique et pédagogique du pays que celui qu'il a joué dans la plupart des pays d'Europe. Aux Etats-Unis, le Catholicisme, malgré le grand nombre de ses adhérents, n'a été que la religion d'une minorité. On le trouve surtout dans les grandes villes ; mais il y a de grandes parties du pays qu'il n'a touchées qu'à peine. Deux tiers des églises dans lesquelles le service se fait dans une langue étrangère appartiennent au culte catholique, et elles comprennent parmi leurs membres la moitié de tous les catholiques des Etats-Unis.

Pourtant, il y a des indices qui prouvent que cette situation est en train de changer et que, dans l'avenir, l'Eglise catholique est appelée à jouer un rôle plus important dans l'histoire religieuse de l'Amérique. Pendant la guerre, les catholiques amé-

ricains ont acquis une toute nouvelle conscience du pouvoir qu'ils exercent dans la vie de la nation ; ils ont créé des comités qui leur permettent de collaborer sur une large échelle, ce qui ne leur avait pas été si possible jusqu'alors. Si, dans ce que je vais dire dans cette conférence, je passe sous silence le développement récent du catholicisme américain, ce n'est pas parce que je ne reconnais pas son importance, mais simplement, parce qu'il n'y a que soixante minutes dans une heure, et que, si je dois vous dire des choses intéressantes, je dois parler avant tout de ce que je connais le mieux.

Ce qui a le plus d'importance, c'est la seconde différence qui existe entre la vie religieuse de l'Amérique et celle de l'Europe. Je veux parler de l'absence d'une religion administrée par les soins de l'Etat. Il fût un temps, dans les premiers jours du Puritanisme de la Nouvelle Angleterre où nous avons fait l'expérience d'une religion d'Etat. Mais cette expérience ne dura pas longtemps et ne fut pas répétée. Parmi les principes de politique nationale les plus unanimement approuvés par les Américains, se trouve celui de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ceci impose à l'initiative privée un poids de responsabilité en ce qui concerne l'entretien d'une religion organisée, qui est inconnu dans les autres pays. En dix-neuf cent seize, année où le dernier recensement national eut lieu, les Eglises des Etats-Unis contribuèrent à l'entretien du culte pour plus de trois cent vingt cinq millions de dollars, c'est-à-dire presque cinq billions de francs, et les dons offerts aux œuvres de bienfaisance chrétiennes atteignirent plus de soixante millions de dollars, c'est-à-dire neuf cents millions de francs, somme qui serait certainement dépassée cette année si nous connaissions les chiffres officiels.

Ce sens de la responsabilité personnelle, si fortement développé, explique quelques traits de la vie religieuse en Amérique qui étonnent le visiteur européen. C'est ainsi que s'explique le grand nombre de dénominations religieuses qui existent aux Etats-Unis ; c'est aussi ce qui nous fait comprendre le dommage qui résulte de la rivalité entre les églises diverses dans les petites localités, ce qui est un des traits les plus fâcheux de la situation actuelle. Partout où l'entretien de la vie religieuse dépend de l'initiative individuelle, la rivalité est inévitable. Quand il s'agit de peupler un continent et de christianiser un peuple, la méthode américaine est très recommandable. Mais quand la vie devient plus stable et la population plus dense, la prodigalité et l'inefficacité du système

de compétition se font sentir. On reconnaît alors que la coopération est avant tout nécessaire, et que l'initiative personnelle doit forcément se soumettre à une puissante autorité centrale.

Le peuple américain est en train d'entrer dans cette phase. Dans la vie religieuse comme dans l'industrie américaines, la combinaison des forces tend à remplacer la compétition. Mais la pratique a devancé la théorie. Si la transition doit se faire normalement, il faut avant tout qu'on sache clairement ce qu'on veut, et, sous ce rapport, il est encourageant de voir que bien des chrétiens se rendent compte de la nécessité de cette transition et se préparent à y collaborer. La tendance de se diviser en de nombreuses communautés religieuses vivant séparément les unes des autres, est vivement critiquée, et on essaye, aussi bien dans les localités diverses que dans l'Eglise tout entière, de la combattre ou de l'englober dans une synthèse plus large.

Je ne mentionnerai que trois moyens dont se servent les églises dans ce but : l'intérêt tout nouveau qu'elles attribuent au rôle social de la religion, l'usage du principe fédératif pour assurer l'action commune sans sacrifier la liberté individuelle, et l'effort — moins apparent, mais plus significatif encore — pour appliquer des méthodes vraiment scientifiques à l'étude des problèmes religieux de l'ordre pratique.

L'essai d'appliquer les principes du christianisme aux relations sociales n'est pas une chose nouvelle. C'est le corollaire naturel de croyances chrétiennes élémentaires telles que la conviction que Dieu est notre Père et que tous les hommes sont frères. Dans le catholicisme médiéval, l'église réclamait très énergiquement le droit d'exercer un contrôle sur toute la vie du fidèle. Calvin à Genève et les Puritains de la Nouvelle Angleterre étaient convaincus que l'Etat devait être chrétien tout autant que l'Eglise. Même les formes plus individualistes du protestantisme comprenaient parmi les devoirs que le chrétien doit remplir vis-à-vis de son Dieu le service du prochain. La Mission, bien que primitivement motivée par le désir de sauver des âmes individuelles, eut dès ses débuts un intérêt social très prononcé. Il n'en est pas moins vrai que le Protestantisme, pris dans son ensemble, a toujours accepté l'ordre existant et s'est efforcé à faciliter la vie à ceux qui en acceptent la direction. Qu'un homme soit honnête dans ses affaires, loyal à l'égard de son pays, généreux pour les pauvres, sobre et chaste dans sa vie personnelle, et il aura fait son devoir de chrétien aux yeux de son Eglise.

Mais de nos jours, parmi de nombreux chrétiens, une con-

viction nouvelle est en train de se former, à savoir que tout chrétien est responsable non seulement de ce que le meilleur usage possible soit fait du système social actuel, mais encore de ce que les efforts des chrétiens soient unis en vue de la transformation de ce système en tant qu'il n'est pas conforme à l'Evangile. Quand Walter Rauschenbusch parle de « christianiser l'ordre social », il trouve une formule qui traduit exactement notre pensée. « Christianiser l'ordre social » signifie organiser notre vie industrielle, financière, politique et internationale selon les principes de bonne volonté et d'amour du prochain, qui sont à la base du christianisme, remplacer la concurrence égoïste dans les affaires par la coopération, et la guerre par le tribunal arbitral chargé de concilier les litiges entre les nations. L'idéal, qui est la source de ces inspirations, est souvent appelé l'Evangile Social. Mais ceci n'est qu'un autre terme pour « Christianisme conséquent », — pour la pensée chrétienne poussée à toutes ses conséquences logiques et mise en pratique sans réserve. Un des traits remarquables du christianisme américain contemporain est l'effort qu'on fait pour comprendre ce que ce programme implique et pour créer des moyens pour l'exécuter.

Une preuve de la force de cet intérêt social fut, en dix-neuf cent huit, l'adoption par le Conseil Fédéral, d'une déclaration connue sous le nom de « l'Idéal Social des Eglises ». Cette déclaration s'occupe entre autres choses des salaires et des heures de travail, de la protection des femmes et des enfants dans l'industrie, du droit de l'ouvrier à des conditions hygiéniques de travail, et à être représenté dans des différends surgissant entre lui et son employeur. A l'origine, ce programme n'était présenté que par une seule dénomination religieuse, mais cette confession de foi sociale a acquis une importance nationale par le fait qu'elle fut adoptée par le Conseil Fédéral, corps comprenant des représentants d'une trentaine d'Eglises les plus importantes du Protestantisme. Le fait que ce mouvement a été attaqué récemment par de puissants groupements capitalistes, indique suffisamment qu'il est assez important pour qu'on ne le passe pas sous silence.

Mais les Eglises ne se sont pas contentées d'établir des reglements généraux. Elles ont créé des organisations dans le but d'étudier les meilleures méthodes pour appliquer les principes nouveaux, et d'exercer, à l'occasion, une action concentrée destinée à compléter ce qui a été fait individuellement Beaucoup de dénominations ont des comités permanents de

Service Social. Ces comités collaborent dans la Commission du Service Social du Conseil Fédéral, commission chargée d'étudier les questions générales intéressant la totalité des églises protestantes. Le « Research Department » de cette commission publie un bulletin bi-mensuel d'information qui traite des questions industrielles contemporaines du point de vue religieux et moral.

L'Alliance Universelle pour l'Amitié Internationale par les Eglises s'efforce de donner une interprétation chrétienne de la situation mondiale dans un bulletin paraissant tous les quinze jours.

Les catholiques, de leur côté, possèdent, ainsi que nous l'avons vu, une organisation analogue dans leur « Conseil National Catholique pour le Progrès », c'est-à-dire National Catholic Weltare Council.

Cet intérêt social très étendu crée de nouveaux rapports qui sont pleins de promesses pour l'avenir. Dans bien des litiges industriels récents, les représentants des Eglises ont contribué, dans une large mesure, à rendre la situation plus claire. Pour ne citer qu'un exemple, dans la grève des tramways de Denver, grande ville dans l'Etat du Colorado, la Commission du Service Social du Conseil Fédéral a collaboré étroitement avec le Conseil National Catholique pour le Progrès, en vue d'une étude impartiale des causes du conflit. Cette nouvelle attitude des Eglises fut reconnue par la Fédération américaine du Travail à son dernier Congrès national, dans une résolution remerciant les Eglises de l'intérêt qu'elles témoignaient aux travailleurs dans les litiges industriels. Mais ce qui est particulièrement significatif, c'est l'intérêt croissant de la population chrétienne pour les questions internationales. Les Eglises contribuèrent beaucoup à intéresser l'opinion publique aux problèmes discutés par la Conférence de Washington, et pendant ces derniers mois, elles ont pris une part active à la campagne qui est conduite maintenant dans toutes les parties du pays pour obtenir l'adhésion des Etats-Unis à la Société des Nations.

Cette nouvelle attitude vers les questions sociales apparaît dans les buts visés par les Sociétés des Missions. Sans amoindrir leur intérêt religieux et évangélique, celles-ci ont ajouté à leur programme des points de vue sociaux et pédagogiques. On essaie non seulement de convertir les individus, mais de changer le milieu dans lequel ils vivent et travaillent. Nous reconnaissons maintenant qu'il ne suffit pas de christianiser les Améri-

cains. Nous devons faire que l'Amérique toute entière soit chrétienne.

Cette conception étendue du devoir des Eglises a fait de l'Union entre les chrétiens une question vitale. Une union organique dans le sens qu'on attribue généralement à ce terme, c'est-à-dire l'essai d'unir les différents groupements chrétiens sur la base d'une profession de foi et d'une administration communes, n'intéresse pas beaucoup la plupart des chrétiens américains. Certes, ils ne méconnaissent pas l'importance d'appartenir à une Eglise présentant un front unique au monde et donnant à tous ses adhérents le sentiment d'une communauté spirituelle avec leurs semblables ; mais ils croient qu'une union est possible sans qu'on doive renoncer à l'indépendance que les différents groupements possèdent à présent. L'unité nationale fut réalisée par les Etats-Unis au moyen d'un procédé de confédération unissant les différents Etats en vue de certains problèmes, alors que dans d'autres questions ils gardaient leur liberté entière. Il est par conséquent naturel pour des chrétiens américains de résoudre le problème de l'unité religieuse par la méthode de la fédération.

Il faut d'ailleurs avouer que, jusqu'à ces derniers temps, le besoin d'une union des forces religieuses, même dans cette forme modifiée, ne s'est pas fait sentir de façon particulièrement aiguë. Le champ de travail était vaste, l'effort à fournir grand, et le sentiment de responsabilité personnelle très vif. A une population habituée depuis l'enfance à accepter le principe de libre compétition comme base des affaires, le même principe devait paraître tout naturel sur le terrain religieux. De plus, la reconnaissance mutuelle des différents groupements religieux et la pratique très répandue de communier, ont supprimé les conséquences les plus fâcheuses de la multiplicité des dénominations. Sans doute, il y a des groupements importants qui considèrent les différences entre eux et d'autres chrétiens comme fondamentales. Mais la majorité des chrétiens américains s'est montrée peu accessible à l'idée de l'union religieuse, pour la simple raison qu'ils étaient convaincus de l'avoir toujours possédée.

Des expériences récentes cependant ont prouvé que cet optimisme trop commode ne devait pas durer. La grande tâche commune réclamait impérieusement une Eglise unie, et le problème d'assurer cette unité sans sacrifier la liberté, préoccupe la pensée d'un nombre toujours croissant de chrétiens. Ces essais se rencontrent, malgré la différence des détails, en ce qu'ils re-

commandent le principe de la fédération comme solution du problème de l'union religieuse.

Cela est vrai pour la communauté locale. Ici, les inconvénients du grand nombre de petits groupements religieux se sont fait sentir le plus vivement, et les limites de l'initiative privée ont été reconnues le plus clairement. C'est là que nous constatons un mouvement prononcé vers l'union religieuse, qui est de plus intéressant parce qu'il doit son origine à l'initiative indivduelle. Nous appellerons ce mouvement *The Communil Church*, la recherche d'une Eglise de communauté.

Cette Eglise, ainsi que son nom l'indique, serait au service de la totalité de la population, du moins de la population protestante, d'une localité. C'est la renaissance, dans le Protestantisme américain, du principe paroissial, cette institution si salutaire de l'ancien monde de laquelle notre prédilection pour les petits groupements religieux nous a presque complètement privés.

Ce mouvement a revêtu différentes formes. Parfois, les groupements religieux existants sont totalement ignorés, et on essaie de créer quelque chose de tout nouveau. Parfois encore, on applique aux groupements existants le principe de la fédération, et c'est ainsi que les Baptistes, les Congrégationalistes et des Presbytériens sont réunis dans une seule église paroissiale sans perdre leur propre caractère de membres de ces diverses dénominations. Parfois encore on supprime tous les groupements existants à l'exception d'un seul qui subsiste comme dépositaire de tous les intérêts religieux de la communauté. Mais le principe est toujours le même. C'est le principe de l'unité dans la variété, la ferme résolution de remplacer le principe de la compétition par celui de la coopération.

Dans des centres plus vastes, l'impulsion vers l'unité prend la forme de la Fédération des Eglises. Dans quarante-cinq villes qui ont une population dépassant cent mille habitants, un grand nombre de congrégations importantes se sont réunies en une Fédération ou en un Conseil avec un budget annuel et une administration salariée. Ces Fédérations collaborent dans toutes sortes d'œuvres d'activité civique et sociale.

A Atlanta, on a fait une œuvre très méritoire en créant une presse sauvegardant les intérêts chrétiens. A Dayton, on a engagé un fonctionnaire qui représente le Protestantisme dans les tribunaux pour la jeunesse. Portland a installé une section qui s'occupe de justice et de bienveillance entre les peuples. Boston prend un intérêt très vif à la question des prisonniers politiques. Chicago étudie spécialement les institutions publiques.

Dans bien des villes, les pasteurs ont entrepris d'importantes campagnes d'évangélisation et d'éducation. On pourrait en fournir bien d'autres exemples. En un mot, une nouvelle conscience civique est en formation.

Le mouvement s'étend déjà des villes aux Etats. Le Massachussets a depuis des années une fédération officielle qui a rendu les plus signalés services, et des fédérations analogues se fondent dans d'autres Etats.

Un développement parallèle se dessine dans les comités d'administration et de mission. Depuis des années, les représentants des comités exécutifs pour la mission et l'éducation appartenant à différents groupements religieux, se rencontrent, et leur conférences, qui ne furent d'abord qu'un essai d'information mutuelle, aboutirent à la création de Conseils dont les membres appartiennent à différentes dénominations. Il serait intéressant, si le temps le permettait, d'expliquer le travail de ces Conseils en détail ; car parmi toutes les manifestations du Protestantisme américain, c'est là certainement l'une des plus utiles et des plus encourageantes. Qu'il suffise de dire que ces Conseils, sans renoncer en rien à leur caractère représentatif, se chargent de plus en plus de fonctions administratives. La Conférence des Missions étrangères a poursuivi des études très importantes en vue de l'organisation des écoles missionnaires ; elle est l'organe par lequel les Eglises traitent les questions de difficultés diplomatiques qui peuvent se poser. Le Conseil des Missions intérieures — le « Home Missions Council » — entretient des comités permanents s'occupant des problèmes communs à toutes les dénominations existantes, tels que la question des nègres, des Américains de race espagnole, des immigrants, des Peaux-Rouges, etc. En collaboration avec le Conseil des Missions intérieures parmi les femmes, il publie une littérature très variée, de livres et de journaux paraissant dans plusieurs langues étrangères. De même, le Conseil des Ecoles du dimanche dispose de différentes organisations qui étudient le problème compliqué des Ecoles du dimanche, et le Conseil ecclésiastique pour l'Education — le « Council of Church Boards of Education » s'adonne dans le même esprit d'unité à l'étude des problèmes — d'instruction secondaire et supérieure.

Un trait significatif de l'activité missionnaire des Eglises américaines est la part croissante qu'y prennent les femmes. Non seulement elles ont leurs bureaux à elles qui réunissent et dépensent des sommes considérables, non seulement elles acceptent une importante responsabilité administrative qui leur

a été assignée, mais elles siègent à côté des hommes dans les fédérations centrales que nous avons décrites, aussi bien que dans les bureaux appartenant à leur propre dénomination.

Les femmes sont représentées à la Conférence des Missions étrangères comme au Conseil des Missions intérieures où hommes et femmes collaborent dans les différents comités. Ceci n'est qu'un signe de l'appréciation croissante dont la collaboration des femmes est l'objet dans toutes les sphères du travail de l'Eglise.

Dans toutes les dénominations congrégationalistes, les femmes aussi bien que les hommes peuvent remplir les fonctions de ministres de l'Evangile. Dans d'autres églises, elles se chargent dans une mesure de plus en plus croissante, de l'administration. Ce qui est tout à fait significatif, c'est l'élection d'une femme, Mrs Helen Montgomery, aux fonctions de présidente des Baptistes du Nord — Northern Baptists —, c'est-à-dire de l'une des Eglises les plus importantes de l'Amérique.

Le mouvement fédératif atteint son point culminant dans le Conseil Fédéral des Eglises du Christ en Amérique, organisation par laquelle l'esprit d'unité dans le Protestantisme américain trouve son expression la plus puissante et la plus remarquable. Créée en dix-neuf cent huit par l'action combinée de plus de trente dénominations, ce Conseil se compose de délégués officiellement accrédités par les groupements auxquels ils appartiennent. Voici le programme du travail de ce Conseil tel qu'il est consigné dans la « Constitution » :

1° Affirmer la fraternité et l'unité régnant entre les Eglises chrétiennes.

2° Réunir les groupements chrétiens d'Amérique dans le but de servir le Christ et d'être utile au monde.

3° Encourager la confraternité dans la dévotion et se conseiller mutuellement en vue de la vie spirituelle et de l'activité religieuse des Eglises.

4° Assurer une plus grande influence aux Eglises dans toutes les questions concernant la condition morale et sociale de la population, de façon à faciliter l'application de la loi du Christ dans toutes les manifestations de la vie humaine.

Ces délégués se réunissent en Conseil une fois tous les quatre ans, en cas de besoin plus souvent. Entre temps, les affaires du Conseil sont gérées par un Comité exécutif de cent membres qui se réunissent annuellement ; une commission administrative délibère régulièrement une fois par mois. D'autres commissions permanentes se composent de personnes particuliè-

rement au courant des questions qui les intéressent. Les plus importantes parmi ces commissions ont des secrétaires salariés qui, avec les secrétaires généraux et les fonctionnaires, forment le Conseil du Secrétariat.

L'histoire du Conseil Fédéral est celle des autres Fédérations dont nous avons parlé. Débutant d'une façon modeste et ne reposant pour son entretien, d'abord sur des contributions purement individuelles, il a gagné de plus en plus la confiance des Eglises et est maintenant considéré comme une institution indispensable du Protestantisme américain. Dans des domaines importants de l'activité chrétienne, il fait un travail considérable, notamment en ce qui concerne l'évangélisation, la question sociale, le problème des races, la justice et la bienfaisance internationales. C'est par l'organe de ce Conseil que les Eglises américaines ont des relations officielles avec leur propre gouvernement, ainsi qu'avec les Eglises sœurs européennes ; c'est lui qui est le porte-parole le plus écouté du Protestantisme américain. Pour que ce Conseil réussisse à exécuter son programme entier et à devenir l'expression la plus parfaite de l'unité du Protestantisme américain, deux conditions devront être remplies : 1° Les différents groupements religieux actuellement membres du Conseil devront assumer la responsabilité complète en ce qui concerne son entretien financier ; ensuite 2° certaines dénominations comme les Luthériens et les Protestants Episcopaux, dont les relations avec le Conseil n'ont jusqu'à présent qu'un caractère consultatif, devront devenir membres actifs au même titre que les autres. On a fait de réels progrès en vue de remplir ces deux conditions ; mais cela nous mènerait trop loin d'entrer dans les détails.

La tendance vers l'établissement de l'union entre les différentes dénominations religieuses est parallèle à un mouvement qui voudrait créer cette union dans le sein des dénominations elles-mêmes. Des Eglises Baptistes et Congrégationalistes sont en train de créer des organisations centrales destinées à assurer l'administration pendant les intervalles entre les réunions officielles du groupement. Les Eglises Presbytériennes et Episcopales éprouvent le même besoin et y pourvoient de la même manière. Les Luthériens, récemment encore la plus divisée de toutes les dénominations, ont donné l'exemple le plus encourageant d'union qui soit. Trois de leurs plus importants groupements se sont réunis pour former l'Eglise Luthérienne Unie, et dix-sept groupements collaborent dans le Conseil National Luthérien. Sans doute, il y a un danger

dans le fait que la conscience du groupement religieux séparé commence ainsi à revivre ; mais il est difficile de prévoir le succès du mouvement général vers la fédération, à moins que les différents groupements désireux de s'unir ne créent des organisations assez puissantes pour obtenir des résultats effectifs, — ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

Le tableau de l'état actuel de la vie religieuse en Amérique serait incomplet s'il ne tenait compte du travail fait par les sociétés indépendantes comme la Société Biblique, l'Association du Sabbath et de la Tempérance, l'Union des Jeunes Gens pour le service de l'Eglise et surtout les Associations chrétiennes de Jeunes Gens et de Jeunes Filles. Autrefois, ces sociétés, tout en coopérant avec les Eglises et en se flattant d'être leurs collaboratrices en vue de tâches spéciales, jouissaient d'une grande liberté et établissaient leur programme en parfaite indépendance. Vu que le but qu'on vise des deux côtés est le même, on ressent de plus en plus le besoin de relations plus intimes avec les Eglises, et on discute activement la question de savoir quelle serait la meilleure solution de ce problème.

Il serait prématuré de vouloir prédire ce qui adviendra de ces différents mouvements que nous avons brièvement esquissés. Mais il est important de constater qu'ils ne sont pas indépendants l'un de l'autre, mais qu'ils font tous partie d'un seul mouvement intéressant les Eglises américaines dans leur ensemble. Les nouvelles organisations qu'on est en train de créer, plus encore l'esprit nouveau qui les crée, marquent peut-être la naissance d'une Eglise nationale, Eglise qui, fédérale de nom et par l'esprit qui l'anime, recherche l'unité spirituelle et entreprend de trouver en toute liberté une solution aux grands problèmes qui se posent, et qui, par conséquent, pourrait devenir aussi naturellement l'exemple d'une unité organique que l'est la nation née d'une manière analogue.

Avant de terminer notre aperçu, nous devons mentionner encore un trait caractéristique de la situation présente. C'est l'essai qu'on fait en ce moment dans différents centres de jeter les bases théoriques du mouvement unioniste en se livrant en commun à une étude approfondie des principes qui divisent en ce moment la chrétienté.

C'est là que le christianisme américain a présenté jusqu'à présent un certain manque d'énergie. Dans notre hâte d'agir, nous n'avons pas pris le temps de réfléchir avec le calme nécessaire. Certes, nous nous sommes rendu compte de l'importance de l'éducation religieuse. Nous avons multiplié nos

écoles du Dimanche et nos séminaires théologiques. Nous avons dépensé sans compter de fortes sommes pour construire des bâtiments et nous avons, sans nous lasser, imaginé de nouvelles méthodes. Mais la question de savoir si les choses que nous faisions, étaient les plus importantes, ou si, dans ce cas, nous les faisions de la façon la plus efficace, n'a pas été examinée avec toute l'attention qu'elle méritait. Dans l'éducation laïque, nous avons reconnu depuis longtemps que la recherche scientifique et l'enseignement, la théorie et la pratique, doivent aller la main dans la main. Quant à l'instruction religieuse, nous avons omis de jeter les bases d'un enseignement efficace au moyen d'études faites en commun.

Nous venons de découvrir cette erreur. Plus nous prendrons au sérieux la tâche qui nous incombe, plus nous reconnaîtrons le besoin de pareilles études. Pour travailler ensemble, nous devons d'abord *penser* ensemble, et pour cela nous devons rechercher le contact et la sympathie. Cela est vrai sur toute la ligne. Cela est vrai en ce qui concerne l'application sociale de l'Evangile. Il n'est pas difficile de s'entendre sur des généralités. Que notre christianisme doive se montrer dans les salaires que nous payons, dans le nombre d'heures que nous fixons pour le travail, dans les conditions dans lesquelles nous vivons, dans notre attitude envers les femmes et les enfants, etc., nous pouvons l'affirmer en toute conscience. Mais qu'est-ce qu'un salaire chrétien ? Quel genre d'hygiène et d'habitation l'Evangile exige-t-il, et par quelle méthode la transition de l'usage actuel à notre idéal doit-elle être réalisée ? Et surtout, quelle doit être notre attitude vis-à-vis de ceux qui n'acceptent pas nos principes et avec lesquels néanmoins nous devons collaborer dans les affaires nationales et internationales ? Voilà des problèmes au sujet desquels des hommes animés de la même sincérité peuvent pourtant arriver à des conclusions tout à fait différentes. Si l'action sociale des Eglises doit être efficace, elles ont besoin d'un plan commun sur lequel elles soient d'accord. Cela veut dire qu'elles doivent organiser leurs études à ce sujet.

Des progrès importants ont été faits en vue de s'entendre réciproquement. Nous ne nous bornons pas à reconnaître la nécessité d'études faites en commun. Nous sommes en train de créer les organisations permettant de rendre ces études possibles. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces organisations. — Le Bureau de Recherches de la Commission du Service Social du Conseil Fédéral, les Conseils des Missions

intérieures et étrangères, le Conseil ecclésiastique de l'Education religieuse.

En finissant, je me permets de citer encore deux exemples fort encourageants d'une pareille étude coopérative : Le Comité de la Guerre et de l'Avenir religieux et le Congrès National pour l'Etude de la Vie chrétienne.

Le Comité de la Guerre et de l'Avenir religieux se compose de représentants appartenant aux Eglises protestantes les plus importantes, ainsi qu'aux deux Associations chrétiennes. Il a été constitué en avril 1918 par le Conseil Fédéral des Eglises Il a pour but d' « examiner en quelle mesure le sentiment religieux a été affecté par la guerre, et de rechercher spécialement quel sera le devoir des Eglises en face des faits qui seront constatés ». Conçu sous l'impression des misères et de la responsabilité créées par la guerre et commençant ses fonctions alors que l'armistice était encore dans un avenir lointain, il a continué ses études pendant les années de reconstruction et a trouvé que les raisons qui, de prime abord, semblaient justifier sa création, étaient devenues bien plus péremptoires par la connaissance plus exacte des conditions nouvelles sous lesquelles la plus grande partie de son travail avait été fait. Parmi les sujets qu'il a étudié, nous citerons les suivants : la religion et l'armée, l'avenir des missions et la guerre, l'Eglise et la reconstruction industrielle, la tâche éducatrice de l'Eglise, l'état actuel du mouvement unioniste dans les Eglises. Cinq volumes très documentés ont déjà paru et un sixième doit paraître, sans compter un grand nombre de brochures traitant de sujets importants et actuels.

Le succès obtenu par le travail du Comité auprès d'hommes aux vues théologiques et ecclésiastiques très différentes a semblé démontrer que le moment était venu pour tenter la même expérience sur une échelle plus large. On se propose, par conséquent, de réunir prochainement une conférence nationale pour l'Etude de la Vie chrétienne, et cette conférence qui comprendra un grand nombre d'adhérents, étudiera des sujets dont le Comité de la Guerre et de l'Avenir religieux ne s'est pas encore assez occupé. Voici quelques sujets proposés pour la discussion : le Christianisme et l'industrie, le Christianisme et les races humaines, la responsabilité chrétienne dans les relations internationales, la mission sociale de l'Eglise. On espère obtenir des résultats appréciables au sujet de ces problèmes difficiles, résultats qui éclairciront la situation actuelle, qui s'imposeront à l'attention respectueuse de la

nation et qui permettront, dans les limites de l'accord établi, une action concentrée.

Cet effort pour organiser les Eglises d'Amérique en vue de recherches scientifiques communes, est plein de promesses pour l'avenir. Si les Eglises doivent pouvoir faire face à leurs responsabilités, il faut qu'elles s'assurent la collaboration d'hommes et de femmes convaincus de l'utilité de pareilles recherches et décidés à leur consacrer le temps nécessaire. Ces hommes et ces femmes se sont trouvés et ont commencé leur travail, et ceci est très encourageant. Ce qui est plus encourageant encore, c'est de constater que dans d'autres pays, par exemple en Angleterre, on s'occupe de telles études. Si dans tous les pays des groupes de chrétiens aux idées larges se forment en vue d'étudier en commun la tâche qui leur est commune et que ceci donne naissance à une opinion chrétienne internationale, les conséquences bienfaisantes qui en résulteront, seront illimitées.

Je ne connais que trop bien les difficultés qui doivent être surmontées avant que ce résultat ne soit atteint. Jusqu'à présent, je n'ai parlé d'une union entre les chrétiens qu'en envisageant les protestants appartenant à un seul pays. Mais il faut aller plus loin. Il est nécessaire que les protestants et les catholiques trouvent le moyen d'agir ensemble. Aux Etats-Unis, nous avons fait un commencement de cette collaboration interconfessionnelle sur le terrain social et industriel. Mais dans le domaine international, je puis dire que rien n'a été fait jusqu'à présent.

S'il est difficile de réaliser l'union des Eglises dans un seul pays, combien plus difficile ne sera-t-il pas de la réaliser dans tous les pays ? Les rivalités politiques augmentent les préjugés religieux ; les faits d'ordre purement physique comme les distances et les différences des langues nous créent de nouveaux obstacles.

On projette de réunir prochainement, dans une des villes de l'Europe, un Congrès international chrétien qui devra étudier les questions pratiques qui nous intéressent tous. Je suis membre du Comité qui doit préparer le programme pour ce Congrès, et je me rends parfaitement compte des difficultés que nous préparent ces distances ainsi que ces différences de langue. Mais plus les obstacles sont grands, plus il est nécessaire de les surmonter.

Il faut qu'un commencement se fasse dans les esprits. Avant d'agir, il faut nous comprendre : pour que notre travail soit efficace, il faut que nos cœurs battent à l'unisson.

C'est ici que votre Faculté peut rendre les services les plus signalés. Dans notre époque où les transformations se font rapidement et parfois de façon radicale, les problèmes qui se posent sont trop difficiles pour qu'un individu ou même un groupe d'individus puisse en venir à bout. Une étude organisée en commun est nécessaire. Mais l'organisation de cette étude incombe avant tout aux étudiants de la religion.

Ai-je tort en pensant que nous n'avons pas, jusqu'à présent, atteint cet idéal ? Pour mon propre pays, du moins, nous ne l'avons pas atteint, j'en suis sûr. Nous avons étudié l'histoire de l'Eglise du passé, nous ne nous sommes pas occupés suffisamment de l'histoire qui se déroule sous nos yeux. Nous avons fait notre possible pour nous documenter sur les détails les plus minutieux de tel ou tel problème scientifique ; nous n'avons pas réussi à envisager les différents problèmes dans leur ensemble et dans leurs rapports réciproques. Nous n'avons considéré la religion que comme une affaire concernant seulement les Eglises ou les individus qui en font partie ; nous ne l'avons pas conçue comme une force spirituelle dont nous devons nous servir pour le bien de l'humanité tout entière. Le moment n'est-il pas venu de rattraper nos négligences ? Y a-t-il un service plus grand à rendre non seulement à notre nation, mais à toute l'humanité, que celui d'aborder, vous en France et nous aux Etats-Unis, en chercheurs et en hommes de bonne volonté, la tâche suprême de l'heure présente et de rechercher ce que Dieu notre Père veut réaliser par le ministère des hommes, pour le bien des peuples et le salut de l'humanité. J'ai dit.

POUR LA DÉFENSE DE MURPHY

Le peintre Américain Gerald Murphy exposait, l'an dernier, au Salon des Artistes Indépendants, une oeuvre gigantesque, qui a attiré l'attention par son sujet même : elle représentait la partie supérieure d'un transatlantique, cheminée et bouches d'aération. Les critiques n'ont pas manqué, qui se sont écrié : « Ce n'est pas une oeuvre d'art !... le sujet est peu intéressant !... c'est là un simple trompe-l'oeil, sans valeur artistique !...»

Nous pensons que les défenseurs de ce point de vue appartiennent à une génération respectable, mais que la jeune critique ne peut trouver aucun argument contre la peinture de M. Murphy. Certes, le thème est actuel, mais l'actualité n'a jamais passé pour un crime : Géricault a fait de l'actualité en peignant *Le Radeau de la Méduse*.

En fait, la seule objection valable que l'on puisse faire à M. Murphy, serait de le convaincre qu'il ne sait pas peindre. C'est ce que l'on aurait de la peine à prouver.

Le sujet en lui-même ne détermine aucunement la valeur d'une oeuvre : tel *Christ*, dans le goût de l'imagerie de la rue Saint-Sulpice, ressort moins de l'art qu'une étude de papillons d'Odilon Redon. Qu'un sujet n'intéresse pas, c'est possible ; certains amateurs restent indifférents devant une *nature morte* quel que soit le talent du peintre. Mais dans ce domaine la précision est impossible : pourquoi une fleur, un fruit, seraient-ils plus intéressants qu'un légume ? pourquoi préférerait-on un quartier de viande saignante à une miche de pain ? un chaudron de cuivre à un plat d'étain ? On préférera ce qui est dû à un bon artiste, et le *Bœuf Ecorché*, de Rembrandt (au Louvre), est une grande oeuvre d'art, tandis que la *Jeanne d'Arc* d'Ingres est un mauvais morceau. Notre époque a le bon goût de ne plus connaître des genres nobles et des genres inférieurs : la seule supériorité est dans la maîtrise. Le peintre qui demeure au-dessous de son oeuvre, et fait *ce qu'il peut*, mais non *ce qu'il*

veut, est un artisan médiocre. Celui que compose et ordonne et choisit à sa guise, fait une oeuvre d'art : qu'il se soit inspiré d'une chaumière ou d'un palais, qu'il prenne pour modèle le costume de l'ouvrier ou la robe du prêtre, qu'il plante son chevalet devant une gare ou devant une montagne, s'il sait peindre, il nous montrera une création de sa volonté et de son talent : l'oeuvre d'art. Or, dans le cas de M. Murphy, il y a oeuvre d'art, parce qu'il y a volonté et choix. L'artiste qui nous occupe n'a pas fait acte de copiste, et une simple description de son envoi au Salon des Indépendants le démontre clairement.

La toile en question mesure environ quatre mètres sur six. Elle montre trois immenses cheminées de steamer (grandeur nature, croyons-nous), disposées l'une derrière l'autre, de façon que la deuxième nous apparaisse en partie masquée par la première et la troisième en partie par la deuxième. Au premier plan, les bouches ouvertes des manches à vent. Les trois cheminées sont rouges, cravatées de noir à leur bord supérieur, et blanchies dans leur hauteur par un long reflet vertical. Les manches à vent, ainsi que l'armature qui les relie, sont blanches. Ces parties blanches comportent des surfaces ombrées qui sont grises ; trois différents tons de gris les nuancent ainsi. Le ciel est d'un gris plus sombre, et dégradé, strié par quelques câbles métalliques noirs. Tout est peint en tons plats, et c'est là un des reproches que l'on a faits à l'artiste. En effet, son modèle offrant un revêtement de couleur, il semble avoir tout bonnement transposé sur la toile les tons eux-mêmes qui constituaient ce revêtement. Il reste que M. Murphy a choisi, dans la partie supérieure du steamer, l'endroit exact d'où l'on a cette apparition très spéciale des trois cheminées monstrueuses et formidables, massées l'une près de l'autre sans intervalle, et cependant distinctes. La structure de ces puissantes colonnes, leur dimension par rapport aux manches à vent et par rapport au spectateur, leur orientation, leur position déclive accentuée, l'unité de ton et la qualité de ces tons, sont autant de recherches extrêmement adroites, qui produisent l'effet voulu : une sorte de stupeur devant le pittoresque neuf et hardi de ce spectacle. Nous défions qui que ce soit de démontrer que la tache de couleur est dépourvue de beauté. Indéniablement, l'oeuvre attire les regards et repose l'oeil. Cet immense panneau, dans un grand hall de gare, dans une galerie d'hôtel, ou une salle de restaurant de vastes dimensions, apporterait une chaude lumière, une très réelle note d'art. Il y a plus : le fait même

qu'une partie seulement du vapeur apparaisse, évoque aussitôt, dans l'esprit, l'image du colosse tout entier : d'où une impression très spéciale de monumental, de démesuré, de cyclopéen.

Cette représentation partielle est, visuellement, conforme à la réalité, puisque pour embrasser d'un seul coup d'oeil un transatlantique, il en faut être éloigné ; plus on approche, et plus la vision du bateau se fragmente .

Non seulement nous n'avons ici qu'une vue partielle, mais ce que nous voyons nous le contemplons d'en bas, nous sommes dominés par la majesté de ces organes immobiles, prêts pour une vie formidable qui, demain, les animera. Tout, dans la composition, témoigne de cette attente, et chaque ligne, chaque motif est répété plusieurs fois au-dessous des cheminées dont l'alignement ressemble à une parade impeccable avant l'attaque.

Il est des cas où l'art consiste à ne point orner : et c'est un tact infini qu'il faut à l'artiste pour présenter son sujet dans ce dénuement qui fait d'une apparence un symbole.

Et puis, quand l'œuvre de M. Murphy n'aurait pas d'autre mérite, elle aurait celui — non médiocre —, d'être neuve et bien moderne. Nous voulons un art pour cette génération, et nous sommes aussi las des hardiesses maladroites que des vieilles formules ; car la hardiesse et la maladresse sont de tous les temps.

Aussi applaudissons-nous avec joie à tout ce qui révèle un effort vers *le Nouveau !*

Michèle-Andrée Guy

CHRONIQUE

Tristesses. — Le moyen d'en sortir. — Un avertissement de Mme de Staël. — Le besoin d'une religion. — Laquelle ? — Pas celle du sortilège. — La conclusion de M. Georges Ponsot. La vraie religion. — Deux livres à lire. — MARCEL HÉBERT, *par Albert Houtin ; L'Eglise et la France de M. A. Loisy.*

Il y a bien des choses tristes à relever dans ces dernières semaines. Nous continuons à patauger dans le marais avant de pouvoir mettre enfin le pied sur un terrain solide qui rende au voyageur confiance et sécurité.

Il n'y a aucune raison profonde de découragement total. Notre pays a vu bien d'autres crises et il en est sorti à son honneur. Mais encore faut-il vouloir sortir de l'ornière, et, le voulant, accepter courageusement les mesures réparatrices. Un mal profond n'est pas une condamnation à mort, à condition que l'on commence à se soigner.

Nous avons souvent dit, ici même, que notre temps rappelle la période du Directoire : Même avilissement des moeurs, même absence de « sentiment public », même découragement, même scepticisme. Nos jeunes gens ne croient plus à ce qui faisait battre le coeur de leurs parents, la liberté, le progrès, la marche vers un régime meilleur de solidarité fraternelle et de noblesse morale. Ils sont anti-démocrates, ils louchent vers les systèmes d'autorité. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Ils ignorent à fond la véritable histoire de leur pays. Ils avalent sans sourciller les tableaux complaisants qu'on leur fait d'une royauté idéale. Ils n'ont pas eu à souffrir des régimes de compression. C'est une tristesse pour nous que d'être obligés, en conscience, d'aller chercher les restes d'un idéal un peu élevé chez quelques-uns de ces « égarés ,» qui cherchent le relèvement là où il n'est sûrement pas : la réaction vers des régimes déchus ou des idées périmées. Sans doute, ils feront leurs expériences. Mais qui en paiera les frais ? Sinon la patrie elle-même ? Il y avait de braves gens parmi ceux qui se rallièrent à l'Empire après les erreurs de 1848 et 1849. Et pourtant l'Empire a mené la France à Sedan.

Il n'y a pas pour l'Humanité d'autre issue vers l'avenir que la liberté. Cela nous paraît acquis par l'histoire aussi bien que

par la réflexion. Mais, d'autre part, la liberté a ses inconvénients. Ils sont moindres que ceux de la tyrannie, mère de toutes les révolutions, mais ils sont réels et dangereux.

La liberté ne va pas sans la discipline consentie, sans « la vertu », disaient les vieux républicains. Or la vertu est fort mal portée aujourd'hui. Elle fait sourire... Eh ! souriez, messieurs, mais souffrez que nous soyions inquiets de la situation présente et de l'avenir que vous préparez au pays. Aujourd'hui, on dit tout ce que l'on peut dire, on montre tout ce que l'on peut montrer. Le papier supporte tous les dessins et tous les propos, même les plus malpropres ou les plus incendiaires.

On réclame partout la confiance. C'est la confiance qui nous sauvera. Mais la confiance en quoi et en qui ? Pouvons-nous avoir confiance en la « vertu » d'hommes qui s'en moquent ? L'amour, le respect du régime s'en va. A qui la faute ? Sinon en partie à ceux qui le déconsidèrent par leur vie intime ou leur activité professionnelle ou publique ?

J'ai extrait d'un journal la coupure qui va suivre. Le fait qu'elle rapporte est-il exact ? Je ne m'en porte pas garant. Mais il vaudrait la peine de savoir.

On lit dans les *Nouvelles économiques et financières* :

« Pendant son court passage au ministère des Finances, M. Caillaux demanda à son collègue de la Justice de faire pression sur le gouvernement suisse, afin de forcer les banques helvétiques à laisser consulter leur comptabilité.

« On sait qu'en Suisse, aucune commission rogatoire ne peut être exercée dans une banque.

« Exemple : Des titres ont été volés et négociés à Berne par l'intermédiaire d'une banque. La justice française, par voie diplomatique, demande que les opérations de la banque soient vérifiées pour faire la preuve du délit, sans que l'établissement en question ne soit nullement inquiété, même s'il y a recel.

« La justice suisse demande le renseignement et la banque peut lui répondre :

« — Nous refusons de vous dire même si les titres nous ont été présentés.

« La magistrature helvétique s'incline, impuissante qu'elle est à perquisitionner et à saisir.

Donc le ministère de la justice demanda la liste des déposants français qui avaient fait évader leurs capitaux.

« Les banques suisses fouchées répondirent que la liste de leurs clients français resterait ignorée même du personnel des établissements de crédit, pour que les agents français ne puissent tenter des délations.

« — Mais, ajoutèrent les banquiers, si le Gouvernement français insiste, nous publierons la liste de deux cent cinquante parlementaires français de gauche, radicaux et socialistes, qui figurent sur nos registres.

« La chancellerie n'insista pas. »

Qui nous dira s'il y a là un fait grave ou une simple calomnie ? En tous cas, on ne comprend que trop la boutade connue :

« En France, la Monarchie avait trois fils : le Bon Plaisir, le Favoritisme et le Gaspillage, qui étaient bien les pires garnements du monde. La République n'a pas plus de chance avec ses trois filles. L'aînée, la Liberté, se conduit mal ; la cadette, l'Egalité, est presque idiote de naissance, et la plus jeune, la Fraternité, manque de coeur... Et le pire est qu'elles ont épousé les trois frères ! »

Qui nous tirera du bourbier ?

Un parti politique ? Contrairement à beaucoup de mes amis, je ne vois pas formé celui qui en aura la volonté et la force.

Mais quitte à faire sourire, je mets toute ma confiance dans « la vertu » ! Seulement, il n'y a pas de vertu ou plutôt : il n'y a que par exception de la vertu, là où il n'y a pas une conviction religieuse assez forte pour inspirer et diriger la vie. Mme de Staël, qui avait la pensée virile, le disait il y a un siècle et quart aux républicains de son temps : « Il me paraît prouvé que la moralité des hommes a besoin du lien des opinions religieuses... » Méditez encore ceci : « L'amour de la patrie est un grand mobile... Tel voit son salut dans *la guerre*, tel autre dans *la paix*, tel autre dans *l'obéissance*, tel autre dans *la révolte*, tel dans *l'unité*, tel dans *la fédération*. La morale, et la morale liée par les opinions religieuses, donne seule un code complet pour toutes les actions de la vie, un code qui réunit les hommes par une sorte de pacte des âmes, *préliminaire indispensable de tout contrat social*. »

N'est-ce pas là une analyse exacte et précise de toutes les solutions aujourd'hui proposées ?

Les républicains du Directoire n'ont pas voulu suivre Mme de Staël. Alors, la France a cherché son salut dans toutes les réactions, la réaction religieuse avec La Harpe et Chateaubriand, la réaction politique avec l'Empire, la Restauration, le second Empire... Le salut n'est pas venu parce qu'il n'était pas là.

Le salut viendra d'un relèvement moral dû aux inspirations régénératrices d'une religion libre, forte, apportant à l'individu tout ce qu'il faut pour vivre, espérer, combattre et triompher.

Et nous voilà en face de la religion du curé de Bombom. Sans grossir outre mesure un incident attristant pour les âmes vraiment religieuses, il n'est pas moins révélateur du danger que fait courir à la religion vraie le mysticisme sans contrôle à la mode en certaines régions. Sous prétexte que nous sommes entourés de forces inconnues, ce qui est vrai, on se laisse aller à toutes ces imaginations débridées des « dévotions nouvelles ». Elles pululent depuis Pie IX. Elles ont fini par constituer un catholicisme qui ferait pleurer Bossuet. La dévotion à *Notre Dame des pleurs*, n'a rien de plus extraordinaire que celle de Marie Alacoque ou du curé d'Ars. L'incident a soulevé un coin du voile qui cache aux yeux des foules les idées qui circulent dans une grande partie du monde catholique. Le curé Desnoyers, accusé d'être possédé par le démon, n'est pas seulement la victime des fanatiques de Bordeaux, il l'est de la théologie qu'on lui a enseignée et que l'on ne veut pas réformer. Il doit se féliciter de vivre sous les lois protectrices de la République plutôt que sous le régime de Louis XIV si cher à M. Louis Bertrand. Il aurait alors risqué le feu tout simplement.

J'ai sous les yeux un petit livre rare : *Questions notables sur le sortilège*. Il rapporte deux célèbres arrêts du Sénat de Savoie qui font frémir. Son auteur expose la doctrine catholique du sortilège, la réalité de l'action du Diable dans le monde, de l'existence des démons. Le Diable « tâche de débaucher les savants par la magie, les idiots (c'est-à-dire alors les ignorants sans culture), par le sacrilège. » Il feint d'obéir aux uns moyennant certains caractères, cercles, nombres, paroles et autres superstitions moyennant la nécromancie, onomancie, brattromancie, ornéomancie, dactylomancie, pagomancie, alphitomancie, pixomancie, capnomancie, littromancie, et autres genres de magie...» Le sorcier est celui qui, à l'aide du diable, s'efforce sciemment de faire quelque chose. Ceux qui nient la possibilité ou l'actualité du sortilège combattent l'Ecriture qui en parle en mille endroits. » Ils combattent l'histoire puisque Bodin rapporte « qu'un sorcier nommé *Trois échelles* dit au roy Charles IX que de son temps il y avait plus de « trois cens mille sorciers en France », les cinq Inquisiteurs d'Allemagne, Grilland et plusieurs autres en ont fait mourir un nombre infini... » En Savoie, il y avait en 1685, un « sorcier qui avait trois fèves noires qui étaient ses diables familiers, une baguette qu'il nommait *fer blanc*, qui le transportait, en l'oignant avec de la graisse d'oie, dans deux heures à Paris...» Pour notre auteur, cela est avéré, puisque ce sorcier fut brûlé avec plusieurs de ses complices. Ce ne sont pas des songes et des visions atra-

bilaires puisque il y a les aveux des sorciers et sorcières obtenus par la torture. Que le diable ait ses rapports matériels avec hommes et femmes, c'est ce qu'enseigne Augustin, dit notre auteur. Une sorcière peut faire mourir d'une seule parole....

Il faut donc traiter les sorciers et sorcières comme les pires ennemis du genre humain. C'est pourquoi il faut les brûler « car, comme a remarqué S. Ambroise, celui qui pardonne aux méchants nuit aux bons, comme dit Properce

Nocet bonis quisquis pepercerit malis.

« Concluons donc, que s'il faut punir tous les crimes avec exactitude, ceux qui attaquent la religion, comme fait le sortilège, sont dignes de toute la sévérité que la justice peut permettre...»

En vertu de ce beau principe, Claude Gavot convaincu d'avoir maléficié le boeuf du nommé Grumel, avec de l'herbe à lui donnée par le démon, d'avoir par sortilèges ôté l'usage des jambes à Claude Portier..., sera *ars et brûlé tout vif* avec ses complices par la décision du Sénat de Savoie...

C'était le bon vieux temps, celui de la royauté idéale en France célébrée par M. Louis Bertrand.

Le conflit de l'abbé Desnoyers avec les fouetteurs de Bordeaux, a montré à nos yeux attristés que ces imaginations délirantes hantent encore trop de cerveaux dans la France de 1926.

De là l'indignation de M. Georges Ponsot, député, qui écrit dans un journal de gauche : « Toutes les religions se valent. Elles sont aussi folles les unes que les autres. C'est, du moins, ce que la République enseignait, jadis...»

Toutes les religions sont folles ? Celles que connaît M. Georges Ponsot, sans doute. N'a-t-il pas lu l'Evangile ? Ne connaît-il pas la religion des Béatitudes, celle qui résume toute sa loi en un mot : *Aimer*, aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même ? Est-ce si fou que cela ? Je crois au contraire que c'est là le mot d'ordre de l'humanité montante. Quant à la « République », elle a perdu déjà bien des sympathies en certains milieux, et nous le déplorons ; c'est elle qui sera perdue le jour où elle prendra décidément envers la religion l'attitude que préconise M. Georges Ponsot.

Ce qui est vrai, croyons-nous, c'est que, peu à peu, la religion vraie se dégagera de ses formes imparfaites, humaines, des fictions où l'on a voulu l'enfermer pour devenir une force divine, inspirant toute la vie et éclairant la mort même. Il y a beaucoup de gens aujourd'hui, quelques protestants aussi, qui tendent leur doigt mouillé au souffle de l'avenir et qui disent :

le vent pousse vers le catholicisme. Attendez un peu, le vent aura tourné avant que votre doigt ait séché.

A ceux qui veulent juger les contradictions douloureuses où le catholicisme jette des âmes modernes sérieuses et sincères, je recommande deux livres de premier plan, celui de M. Albert Houtin : *Un prêtre symboliste, Marcel Hébert* (1), et la dernière production de M. Alfred Loisy: *L'Eglise et la France* (2). Le livre de M. Houtin est l'histoire d'une âme très noble qui, par la réflexion et l'étude, par des motifs de conscience, se détache peu à peu d'un catholicisme très sincère pour aboutir à une religiosité un peu vague mais qui laisse intacte l'absolue sincérité. Rien de plus émouvant que cette lutte intérieure. A mesure que les pages se déroulent devant les yeux du lecteur, celui-ci se sent pris de plus de respect et de plus de sympathie pour la victime d'un système absolu qui ne permet aucune conciliation entre des affirmations dites religieuses et une pensée indépendante. La crise intérieure du catholicisme est toute dans ce livre qui fait réfléchir en même temps qu'il informe. Il faut en remercier l'habile écrivain, le consciencieux historien qu'est M. Albert Houtin.

Le livre de M. Alfred Loisy mérite une étude qu'il est impossible de faire ici. C'est le travail d'un historien de premier ordre. Le lecteur informé y sent à chaque page des études solides, admirablement résumées et exposées. L'auteur, très justement, sépare dans le catholicisme, l'élément religieux contestable sans doute, mais respectable, de la politique romaine qui, par logique intérieure autant que par la faute de ses adversaires mêmes, tend à absorber et à résumer le catholicisme entier. Entre ces prétentions absolues et le monde moderne et la France de ce jour, aucune compatibilité n'est possible. C'est là le grand danger actuel. M. Loisy le démontre avec la fermeté et le calme du véritable historien. Le lecteur y retrouvera beaucoup mieux exprimé ce que nous disons ici sans cesse. Si les députés, les sénateurs avaient le temps de lire, ils devraient avoir tous ce petit livre sous la main... En tous cas, l'avertissement est donné de main de maître. Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent. Beaucoup, hélas, ne voudront pas entendre. Ce sont les pires des sourds. De là vient le désarroi des partis, l'inintelligence de la politique religieuse de notre troisième République et la situation compliquée dont nous n'arrivons pas à sortir.

John VIÉNOT

(1) Chez Rieder, 1925, 10 fr.

(2) Chez Nourry, 1925, 7 fr. 50.

NOTES D'HISTOIRE PROTESTANTE

LA TOUR DE CREST
ET SES PRISONNIERS PROTESTANTS

Comment nos pères savaient souffrir.

Origine de la Tour. — Les premiers seigneurs de Crest

Fièrement campée sur sa crête de roche coquillière au point où la chaîne de la Raye commence à s'incliner vers la ville, la Tour de Crest se dresse comme un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire au moyen-âge. Dominant au loin le paysage de sa gigantesque silhouette carrée de 700 mètres de superficie et de 52 mètres d'élévation, on l'aperçoit se dessinant sur l'horizon à plus de cinq lieues de distance à l'orient et à l'occident de la vallée de la Drôme, jusqu'au Rhône et aux montagnes du Vivarais. La cité s'étend en amphithéâtre à ses pieds comme un vaste et magnifique berceau.

En l'examinant, même superficiellement, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle se compose de deux tours juxtaposées, l'une beaucoup plus ancienne que l'autre. La première, aux énormes pierres taillées en bossage, révèle l'époque romaine et porte le nom de *tour vieille*. A ce sujet, Viollet-le-Duc (1) nous dit : « Quand la frontière et l'Empire furent menacés, les empereurs firent bâtir des tours isolées pour protéger les passages et maintenir les populations voisines. Ces tours, comme plus tard, les donjons féodaux, n'avaient point de portes au niveau du sol mais à une certaine hauteur, de manière que l'on fût obligé de se servir d'une échelle pour

(1) Viollet-le-Duc : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, T. IX, p. 68.

y monter. Certaines tours romaines n'étaient que des postes d'observations. La colonne Trajane à Rome nous montre dans ses bas-reliefs beaucoup de ces tours d'observation avec fanaux, qui permettaient de concerter des opérations militaires pendant la nuit et de surveiller les mouvements de l'ennemi, ou de bandes de pillards, pendant le jour. Les empereurs Julien, Valentinien établirent dans les Gaules des lignes de postes sur les marches, le long des rivières voisines des frontières et à l'entour des grandes villes. Ces postes n'étaient autre chose que des tours élevées sur des promontoires, des monticules naturels ou factices ».

La *tour vieille* a donc été construite par l'un de ces trois empereurs, c'est-à-dire au IVe siècle après Jésus-Christ, pour surveiller l'itinéraire des légions et protéger la route de Valence en Italie, par Montoison, Crest, Saillans, Die, Luc, Gap, Embrun, Briançon et le mont Genèvre. On voit d'ailleurs une tour semblable à Espenel, dans un endroit resserré entre la montagne et la Drôme, à quelques pas de la voie romaine.

Aimar du Rivail (1) et Nicolas Chorier (2), historiens du Dauphiné, nous apprennent que la ville de Crest désignée au moyen-âge sous le nom de *Crista Arnaudi*, à cause de sa situation topographique, ainsi que les villages de Chastel-Arnaud, près de Saillans, La Roche-des-Arnaud et La Baume-des-Arnaud, près de Gap, ont été fondés au commencement du Xe siècle par la famille Arnaud *de nobilissima gente*, dans les derniers temps du royaume d'Arles, qui après une brève existence (de l'an 879 à l'an 926) fut incorporé au royaume de Bourgogne.

Il est évident que cette *fondation* doit s'entendre de l'agrandissement et de la fortification d'un lieu déjà existant, plutôt que d'une création proprement dite, car les Romains avaient antérieurement construit des habitations sur l'emplacement même de Crest, comme le prouvent des centaines de pièces de monnaie, des lampes, des bustes de marbre (dont l'un porte le nom de Phileitas et un autre celui d'Ibycus), des agrafes de bronze, des fibules, des fragments d'amphores, des inscriptions funéraires, des mosaïques, datant de l'époque romaine et rencontrés dans plusieurs vieilles demeures, ou dans leurs environs immédiats.

Or, comme avant la fondation du royaume d'Arles, c'est-à-

(1) Aimar du Rivail : *De Allobrogibus libri novem*, édit. Terrebasse, pp 124 et 418.

(2) Nicolas Chorier : *Histoire générale du Dauphiné* : T. I. p. 828.

dire au moment de l'agonie de l'Empire romain, l'autorité centrale s'était fortement amoindrie au profit de l'autorité locale, les *comites* (comtes) qui avaient été choisis par les empereurs comme conseillers et fonctionnaires militaires au IVe siècle, devinrent gouverneurs des villes et des diocèses placés sous leur protection du Ve au Xe siècle, et en furent promptement les seigneurs et les maîtres, tout porte à croire que le pouvoir des Arnaud de Crest sur la cité naissante et la Tour n'a pas une autre origine. Selon Peyresc et M. de Pisançon (1), ils se rattachaient aux anciens comtes qui commandaient dans le Diois et un vieux géographe anonyme de cette province, vers 1450, assure « qu'au temps de leur splendeur, ils étaient seigneurs de Crest et de plusieurs villages voisins » (2). L'historien Columbi partage ce sentiment (3). Ce sont eux, qui sans aucun doute réparèrent et fortifièrent la *tour romaine* endommagée par les irruptions des Barbares, l'entourèrent de bastions, de remparts crénelés et en firent une citadelle redoutable.

D'autres parts, si les comtes avaient réussi à imposer leur autorité dans la province, ce ne fut pas sans se heurter aux évêques de Die et de Valence, qui, usurpant comme partout le domaine temporel, firent reconnaître de préférence leur pouvoir dans les villes de quelque importance. Les Arnaud en firent l'expérience à leurs dépens, car une charte du 15 août 1145, nous apprend que l'un d'eux, bien qu'il fût « un personnage puissant et pieux possédant le fief de Crest ainsi que les terres et châteaux d'Aouste, Divajeu, St-Médard (près de Piégros-La-Clastre), Beton (près de St-Benoît), fut obligé d'abandonner à Hugues II, évêque de Die, la suzeraineté ou haut domaine de Crest, possédé jusqu'alors par ses devanciers en franc alleu, c'est-à-dire exempt de tout droit seigneurial quelconque, et tout ce qu'il détenait encore *raisonnablement* (à juste titre) dans le diocèse, moyennant 1200 sols (*solidos*) en monnaie de Valence ou de Die, et 1500 autres sous (*solvadas*) représentant les biens mobiliers, ainsi que le pardon des nombreuses fautes commises » (4).

A dater de cette époque, les Arnaud ne furent plus en état de lutter contre leur nouveau suzerain, ni même contre leurs

(1) De Pisançon : *Etudes sur l'allodialité dans la Drôme*, p. 220.

(2) Cf. Abbé Jules Chevalier : *Choix de documents inédits*, p. 272.

(3) Colombi : *De rebus gestis episcoporum Valent. et Diens.*, p. 104.

(4) *Cartulaire de Die*, p. 33, — et *Gallia christiana* : Preuves, p. 186 : soit 98.280 fr. (valeur de 1914).

simples rivaux et tombèrent dans l'obscurité. Ils ne reprirent quelque importance qu'un peu plus tard, avec un de leurs parents qui, abandonnant son nom patronymique, se fit simplement appeler Sylvion de Crest. Neveu de l'évêque, il jouissait en 1210 des châteaux forts et domaines de Crest et de fiefs moins importants, sous la dépendance de son oncle. Mais d'autres adversaires beaucoup plus redoutables allaient s'élever contre l'insatiable ambition des prélats : la lutte devait durer plus de deux siècles et couvrir de sang et de ruines tout le pays. Ce sont les Poitiers comtes de Valentinois et de Diois.

Les historiens nous racontent, en effet, qu'un certain Guillaume de Poitiers, originaire du Languedoc, peut-être de Narbonne (1), passant à Montélimar avec plusieurs de ses gens au moment où les évêques « faisaient une forte guerre à une dame veuve qui était comtesse de Marsanne, celle-ci implora son aide et assistance ». Le vaillant preux lui reconquit bon nombre de villes et de châteaux, aussi lui donna-t-elle sa fille unique Philippa (ou Véronique) en mariage, ainsi que toutes ses terres. Or, la comtesse étant mariés à un Arnaud, eu appartenant à la famille des Arnaud comtes de Marsannes et possédant des droits sur la ville de Crest, notre brave chevalier se tailla en peu d'années par les armes, ou la diplomatie, un apanage important dans la province. Son fils Aymar et après lui ses descendants qui portèrent le même nom, travaillèrent avec succès à la grandeur de leur illustre maison. Leur parent Raymond V, comte de Toulouse et marquis de Provence, accorda l'investiture des comtés de Valentinois et de Diois, en 1175, d'abord à Guillaume de Poitiers, puis à Aymar II : aussi ce dernier, autant par conviction que par amitié, prit-il chaleureusement parti pour son protecteur et son suzerain dans la terrible croisade contre les Albigeois.

Pour l'instant, afin de gagner les bonnes grâces des habitants de Crest soumis à sa juridiction, le comte leur octroya en mars 1188 (nouv. style 1189), des franchises municipales qui sont les premières en date de la province (2). Remarquons que c'est un seigneur laïque, à bon droit très-fortement soupçonné d'hérésie, qui les leur accorde. Il leur reconnaît « une

(1) Duchesne : *Histoire généalogique des comtes de Valentinois et de Diois*, Preuves ; Paris, 1628, in-4°. — Aymar du Rivail : *De Allobrogibus*, op. cit. pp. 415 et 418. — Dom Vic et dom Vaisette : *Histoire du Languedoc*, T. III, p. 800 et I. V., col. 1085, 1122, 1153, 1185, 1214, 1265, 1271, 1274.

(2) Charte lapidaire en ce moment à l'hôtel-de-ville de Crest.

liberté entière, pour qu'ils ne soient jamais contraints de payer des impôts injustes, ni de servir contre leur gré de fidei-commis ou d'otages ». Cet acte solennel fut passé en présence de plusieurs témoins, notamment d'Eustache, prévôt de l'église de Valence, oncle d'Aymar III et de Robert, évêque de Die. Nous croyons que le noble seigneur profita de la gratitude que lui témoignèrent à cette occasion ses tenanciers pour assurer la part de propriété qu'il possédait sur la ville, en leur demandant de l'aider à construire le fameux château-fort appelé *inférieur* dans une charte de 1244, dont on aperçoit encore des vestiges importants près du jardin actuel de Madame Hoffet-Latune, par opposition au château dit *supérieur* appartenant au prélat, et plus grand et mieux fortifié que celui du comte, bâti sur un point plus au nord de la *crête* du rocher qui a donné son nom à Crest, ainsi qu'on l'a vu, la tour romaine, c'est-à-dire la *tour vieille* en étant le donjon (1).

Tous deux allaient devenir tristement célèbres.

La Tour de Crest pendant la Croisade contre les Albigeois.

Au milieu de l'anarchie féodale qui régnait alors et de la corruption qui avait envahi la société tout entière, quelques hommes s'étaient levés, opposant l'austérité des moeurs à la dégradation générale. En peu de temps, ils devinrent fort nombreux, et comme ils s'étaient en particulier rencontrés aux environs d'Albi, on leur donna à tous le nom d'Albigeois. Ils rejetaient l'autorité du pape et faisaient du Nouveau Testament la règle de leur foi et de leur conduite. Les docteurs ou prédicateurs de la communauté, appelés aussi *parfaits*, portaient toujours un évangéliaire avec eux, dans une sacoche de cuir et allaient le lire de maison en maison.

Leur devise était : *Pureté et lumière*, d'où le nom de *Cathares*, c'est-à-dire *purs*, qu'on leur donnait en d'autres endroits. Leurs temples étaient sans images et sans croix. On n'y voyait qu'une table couverte d'une nappe blanche sur laquelle un exemplaire manuscrit du Nouveau Testament était ouvert au chapitre 1er de Saint-Jean. L'un de leurs ministres en lisait une page, puis en faisait l'explication en langue vulgaire. Il donnait ensuite la bénédiction à l'assemblée, qui récitait à haute voix l'Oraison dominicale. C'était tout le culte ordinaire. Là où ils

(1) Eug. Arnaud : *Histoire et description des antiquités de la ville de Crest*, Grenoble, 1903, p. 14.

n'avaient pas de temples, ils le célébraient dans des ateliers de tisserands, ou dans des fermes isolées.

L'illustre saint-Bernard, après avoir essayé vainement d'amener à de meilleurs sentiments Eustache, évêque de Valence, dont la rapacité et les moeurs dissolues étaint la honte de son clergé (1), voulut les faire rentrer dans le giron de l'Eglise : mais ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès (1147).

Bien plus, les novateurs, envoyèrent des missionnaires en Flandre, en Angleterre et en Italie, surtout après que les « pauvres de Lyon » traqués par l'archevêque de leur ville (1170-1184) se furent dispersés dans le Dauphiné, la Provence et les Alpes.

Le Midi de la France était à cette époque beaucoup plus instruit et policé que le Nord : il avait une langue bien plus harmonieuse et des mœurs plus douces. Le commerce y avait amené l'aisance parmi les bourgeois, le luxe parmi les seigneurs ; et les uns et les autres, réunis sans jalousie ni haine dans les charges municipales, donnaient la paix au pays. Dans les riches cités de Toulouse, de Béziers, de Narbonne, de Carcassonne, dans ces *cours* brillantes qu'animaient et charmaient les chants des troubadours, les poètes du *gai sçavoir*, les doctrines religieuses officielles étaient fort peu respectées : l'hérésie perçait partout.

Le pouvoir romain s'alarma et le souverain Pontife organisa tout d'abord, contre ces réormés avant la lettre, l'Inquisition, tribunal chargé de rechercher et juger les coupables en s'aidant de la torture, et qui a inutilement immolé d'innombrables victimes humaines dans sa triste tâche, parce que le bûcher est un bien pauvre moyen de faire triompher la vérité. Le pape envoya son légat, le moine Pierre de Castelnau au comte de Toulouse Raymond VI, avec l'ordre d'expulser tous les Albigeois ; c'était, ou peu s'en fallait, celle de tous les habitants. Il est évident qu'il n'obtint rien.

En apprenant l'insuccès de son ambassadeur, le fougueux Innocent III s'écria : « Anathème sur le comte de Toulouse !... Rémission de leurs péchés à ceux qui s'armeront contre ces empestés de Provençaux !... Allez, soldats du Christ... Que les hérétiques disparaissent et que des colonies de catholiques les remplacent ». Les moines de Citeaux prêchèrent cette croisade d'extermination. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers,

(1) Abbé Jules Chevalier : *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, Paris, 1897, T. I, p. 175.

d'Auxerre, de Genève, des Lorrains, des Allemands, les évêques de Reims, de Sens, de Rouen, d'Autun, de Valence, de Die, de Viviers et bien d'autres, marchèrent en foule. Trois armées, ou plutôt trois hordes nombreuses, effroyables, plus ou moins disciplinées, envahirent le Midi : le chef était Simon de Montfort, petit châtelain des environs de Paris, cupide, fanatique et cruel.

Pendant vingt ans (1209-1229) la Provence se couvrit de sang et de ruines. L'on vit des villes de 20 à 30.000 âmes incendiées et les habitants pasés au fil de l'épée. A Béziers, seulement, 20.000 personnes (vieillards, femmes, enfants,) furent égorgées, dont 7000 qui s'étaient réfugiées dans une église.

On compta un million de victimes.

En 1215, le concile de Latran ratifia la dépossession de Raymond et de la plupart des seigneurs du Midi. Le légat du saint Siège offrit leurs biens aux terribles barons qui avaient fait cette croisade ; ils refusèrent ces biens tachés de sang.

Simon de Montfort s'empressa de les accepter.

L'Inquisition continua quelques années encore cette œuvre impitoyable ; puis un grand silence se fit : la civilisation provençale n'existait plus.

Apprenant que les moines de Citeaux prêchaient la guerre sainte contre son protecteur et son ami, le comte de Poitiers, Aymar II, convoqua le ban et l'arrière-ban de ses tenanciers, mit ses châteaux-forts en état de défense, les approvisionna de vivres et de munitions et attendit intrépidement l'orage. Aussi, lorsque les premières bandes de croisés se ruèrent sur le Dauphiné, « Simon de Montfort n'osa entreprendre le siège d'aucun d'entre eux et dut recourir à la voie des négociations : le comte promit de garder la neutralité (décembre 1213). (1). Mais plus tard, indigné des tueries qui se commettaient partout, il envoya des renforts à Raymond VI et à son fils.

Après des avantages péniblement obtenus dans le Midi, grâce à des contingents reçus de l'ouest de la France, le chef des croisés résolut au printemps de 1217 de tirer vengeance de la défection d'Aymar. Ayant échoué devant Beaucaire, et

(1) Abbé Jules Chevalier, professeur au grand séminaire de Romans : *Essai historique sur l'église et la ville de Die*, Montélimar, 1888, T. I., p. 287. — Eug. Arnaud : *Histoire et description des antiquités de la ville de Crest*, op. cit., p. 13.

sollicité par Sylvion de Crest, allié et feudataire de Didier de Lans, évêque de Die, il remonte la vallée du Rhône ; Burnon, évêque de Viviers, lui fournit des bâteaux pour traverser le fleuve (14 juillet 1217) ; Lambert Adhémar, coseigneur de Montélimar, lui ouvre les portes de la ville : bientôt, tout le Valentinois est envahi et dévasté (1). Les croisés investissent Crest, place de guerre, alors d'une grande importance (2). Pendant que le gros de l'armée bloque étroitement la ville, des bandes ennemies parcourent les campagnes voisines, y portant la désolation et la mort : Rochefort, Roche-sur-Grane, Autichamp, La Baume, Upie, Grane, La Rochette, Vaunaveis, Montmeyran, Montoison, Saint-Bonnet, Vibie, deviennent la proie des flammes. Ces deux derniers villages sont même si complètement anéantis, qu'aujourd'hui encore on en reconnaît à peine l'emplacement.

Ainsi qu'on l' a vu, Crest appartenait par moitié au comte de Valentinois et à l'évêque de Die. Sur la crête rocheuse de la montagne de la Raye s'élevaient deux donjons avec leurs fortifications imposantes : le château *inférieur* appartenait à Aymar II, le *supérieur*, plus élevé et flanqué de sa tour *vieille* ou *romaine* semblait inexpugnable : il était la propriété du prélat représenté par Sylvion de Crest. Ce dernier s'était précédemment rendu à Viviers et avait concerté avec Simon de Montfort la capitulation de la citadelle épisopale : malgré, sans doute, les protestations de Guillaume Arnaud de Die, son capitaine-commandant, il tint parole :

.....

Vers l'évêque de Viviers, il mande un envoyé
(Car avec Adhémar, Montfort s'était brouillé)
Pour avoir des bateaux : l'host naval amené,
Il passe l'eau du Rhône et vient en Dauphiné
A Valence couper les vignobles taillés.
L'infant en eut les yeux de colère mouillés ;
Mais de lui courir sur les siens l'ont détourné.

(1) Lacroix, archiviste de la Drôme : *Bulletin d'archéologie et de statistique du département*, T. XVI, p. 24 et 106.

(2) Pierre de Vaux-Cernay, religieux de l'ordre de Citeaux, dans l'abbaye de ce nom, près Chevreuse (Seine-et-Oise) dans son *Histoire des Albigeois* composée vers 1216, Collection Guizot, T. XIV, p. 335, l'appelle une place très-fortifiée, très-noble, bien munie de soldats et de gens de service : *Castrum fortissimum, nobilissimum, militibus et servientibus benè munitum.* — Dom Bouquet, dans son *Recueil des historiens des Gaules*, T. XIX, p. 176, dit que c'était *una forta plassa et imprenable.*

Puis Montfort de Monteil où Lambert l'a mené,
Accourt assiéger Crest qui se rend de bon gré,
Avec maint bon baron pour son prix honoré :
Arnaud de Die, au coeur de franchise imprégné
Et Berbon de Murel très-bien accompagné
Mais l'évêque de Die à prouesse a manqué
En livrant son château sans qu'il fut attaqué.

Il est évident que le prélat (Didier de Lans) en livrant la forteresse ne fit pas une *prouesse* héroïque, mais il servit l'Eglise et se vengea d'un adversaire redoutable autant que détesté (1).

Un autre chroniqueur s'exprime ainsi :

Anec al Crest et a l'asetiat,
On ac per establida mot bon baro prezat :
W. Arnaud de Dia ab fi cor esmerat,
En Berbo de Murel, mot be a companhat ;
E l'avesque de Dia fetz gran malignitat,
Quel castel que tenia l'a rendut et livrat (2).

Il alla à Crest et l'assiégea : plusieurs vaillants barons se rendirent à lui : Guillaume Arnaud de Die, au franc et noble cœur, et don Berbon de Murel avec sa belle troupe. L'évêque de Die fit alors une grande infamie ; il rendit et livra le château qu'il tenait.

Une autre chronique en prose ne ménage par Arnaud de Die, capitaine-commandant de la citadelle, bien qu'il ne fit que se soumettre aux ordres de Sylvion et du prélat :

« Lodit comte es anat metre la sety al Crest-Arnaud, una plassa forta et imprenable, qui l'aguessa defenduda, dont era capitani un nomat Arnaud den Die, loqual avia pro gen en el par la deffendre et gardar, et d'autre part, avia pro vitalha ; mais d'incontinent la rendet et baylet aldit comte de Montfort, que fouc una grand laxetat a el faicta (3).

Ledit comte est allé mettre le siège devant Crest-Arnaud, une place forte imprenable si elle eût été défendue, et en était capitaine Arnaud de Die, lequel avait beaucoup de provisions ; mais, tout aussitôt, il la rendit et la livra au comte de Montfort, ce qui fut une grande lâcheté.

(1) Mary-Lafon : *La croisade contre les Albigeois, épopée nationale.* Traduction nouvelle, Paris, édition de 1868, p. 245.

(2) Meyer : *La Chanson de la croisade contre les Albigeois*, T. I, p. 241.

(3) Dom Bouquet : *Recueil des historiens des Gaules*, op. cit. T. XIX, p. 176.

La reddition du château-fort *supérieur* entraîna la capitulation de la ville et du second où s'étaient repliées les troupes d'Aymar de Poitiers et les partisans du comte de Toulouse. Il va sans dire que les soldats de Montfort massacrèrent indistinctement les tenanciers du comte de Valentinois et ceux de l'évêque. Nous savons, en effet, qu'après d'autres sanglantes démêlés, les deux adversaires signèrent à Romans un accommodement, le 16 février 1245, devant Barral de Baux, prince d'Orange et Jean de Bernin, évêque de Vienne : Aymar II reprocha durement à Humbert IV qui avait succédé à Didier de Lans sur le siège de Die, « la destruction du bourg de Crest et d'un grand nombre de ses villages ». Sans parler « de la mort de ses vassaux, il évaluait à 20.000 marcs les pertes qu'il avait subies » (1).

Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire des comtes de Valentinois et de Diois, qui est celle de leur luttes sans cesse renouvelées avec les prélats des deux diocèses, au sujet de la possession intégrale de Crest. Disons seulement que grâce à la médiation du pape Innocent VI, représenté par Elie de Talleyrand-Périgord, cardinal d'Albano, en présence de Raymond, archevêque de Lyon, de l'évêque Pierre, de Sarlat ; des abbés de Saint-Gilles, de Cluny, de Saint-Ruf ; des seigneurs Hugues de Genève, Guichard de Beaujeu, Henri de Montagnac et Jacques de La Rovère commandeur de Navarre, les belligérants Louis de Villars, alors évêque de Die et Aymar VI de Poitiers finirent par déposer les armes et conclurent le 4 juillet 1356, un premier traité à Lyon et un second en 1358 à Avignon, qui mirent fin pour toujours à la *guerre des épiscopaux*. Commencée sous la comtesse de Marsanne et les Arnaud dans la première moitié du XIIe siècle, elle dura plus de deux cents ans, fit couler des torrents de sang et causa d'incalculables désastres. Le comte obtint la seigneurie de Crest, la citadelle et le donjon, en échange d'une pension annuelle de 200 florins d'or à verser au prélat de Die et de ses droits sur la terre de Bezandun.

Aymar VI profita des dix-huit ans qu'il vécut encore pour construire la *tour neuve* qu'il juxtaposa à la *tour vieille*, ou *romaine*, et qui constitue le donjon formidable actuel qui couronne la ville comme un souvenir terrible des temps passés et une sentinelle vigilante des temps futurs. C'est ce que nous

(1) La livre d'argent équivalant alors à 18 francs et le marc d'argent à 3 ou 4 livres, comme le pouvoir de l'argent était 7 fois plus élevé qu'aujourd'hui, cela fait un total de 5000.000 de francs valeur de 1914).

apprennent ces quelques lignes de son testament : « Tout homme doit mépriser les choses terrestres et aimer les célestes, dirigeant ses actes de façon après la mort à parvenir à la montagne qui est Jésus-Christ. C'est pourquoi le magnifique Aymar de Poitiers, comte de Valentinois et Diois, désirant pourvoir à son salut, a bâti une très-forte tour (1), au moyen de laquelle son âme séparée du corps montera jusqu'à la gloire du Créateur ».

Louis II de Poitiers, cousin et beau-frère d'Aymar V, fut le dernier comte de cette illustre maison. Chargé des dettes que son père lui avait laissées, il y ajouta les siennes propres, et se voyant dans l'impossibilité d'échapper à un désastre imminent, il déclara par lettres-patentes du 30 novembre 1391, léguer ses états au roi de France Charles VI. Il fut alors constaté qu'il possédait en propre, ou comme suzerain, 27 villes ou château-forts, 11 forteresses et 200 fiefs qui lui rapportaient 15000 livres de rente (2). Deux traités furent signés avec le roi de France le 11 août 1404 et le 19 juillet 1417. Le premier règlait la situation politique de Louis II, le second stipulait les diverses clauses de transfert à la couronne des comtés de Valentinois et de Diois. En retour, Charles VI devait remettre au comte la somme de 100.000 écus d'or. Deux ans plus tard, le 22 juin 1419, celui-ci fit son testament et institua comme son héritier universel Charles, dauphin de Viennois (3), fils de Charles VI encore règnant, moyennant 50.000 écus d'or à verser à ses exécuteurs testamentaires, pendant l'espace de dix ans. Il mourut le 4 juillet suivant.

Disons, tout de suite, que les comtés devenus des terres domaniales, après avoir offert l'hospitalité pendant plusieurs années à Louis XI, alors dauphin, exilé dans la province par son père, furent érigés en duché par Louis XII en 1498 au profit du trop fameux César Borgia, fils du pape Alexandre VI de triste

(1) *Turrim fortissimam œdificandam compilavit.* — Cf. Lacroix, *Bulletin d'archéologie et de statistique du département de la Drôme*, op. cit., T. XVI, p. 262.

(2) Un peu plus de 600.000 francs (valeur de 1914).

(3) En Auvergne comme en Dauphiné, le mot *Delphinus* fut d'abord un prénom, puis un nom patronymique, enfin un titre de dignité. Quant à l'emblème, c'est Dauphin, comte de Clermont qui l'adopta le premier à la fin du XIIe siècle. Guigne V et André-Dauphin, comte de Vienne, le prirent à leur tour, au commencement du XIIe siècle. — Cf. Prudhomme, Archiviste de l'Isère : *De l'origine et du sens des mots Dauphin et Dauphiné*, Paris, 1893, p. 28.

mémoire, puis inféodés par Henri II en 1548 à sa belle maîtresse, Diane de Poitiers, qui n'en jouit qu'une quinzaine d'années, et enfin par Louis XIII en 1642 à Honoré de Grimaldi, prince de Monaco, pour les services qu'il lui avait rendus dans la conquête du Roussillon. Ses successeurs en ont perçu les revenus jusqu'à la Révolution.

La Tour de Crest pendant les guerres civiles du XVe et du commencement du XVIIe siècles.

Jusqu'au XVIe siècle, on ne rencontre plus aucun fait historique relatif à la tour de Crest. Mais, il n'en fut plus de même pendant les guerres civiles qui ensanglantèrent notre patrie. La ville défendue par une citadelle couronnée d'un donjon formidable et encerclée de remparts, commandait l'entrée de la vallée de la Drôme et devait la faire ardemment convoiter par les catholiques et les huguenots.

Elle tomba au pouvoir de ces derniers pendant la première guerre (1562-1563), comme le prouve la délibération des Etats (protestants) du Dauphiné réunis à Valence du 27 janvier au 6 février 1563, qui instituèrent un Conseil politique de douze membres, dont huit devaient être nommés par les villes de Crest, Montélimar, Valence, Romans, Crémieu et Grenoble. Les réformés qui s'étaient emparés de la cité, exaspérés par les supplices infligés dans toute la France à leurs coreligionnaires, depuis quarante ans, incendièrent les couvents et les églises.

Pendant la seconde guerre (1567-1568), dès le début de la lutte, elle ouvrit ses portes aux huguenots sans coup férir, mais retomba sous l'autorité royale en vertu du *Traité de Longjumeau*.

Ils s'en rendirent encore maîtres au commencement de la troisième (1568-1570) : toutefois, la citadelle avec la tour résista. La ville elle-même fut reprise par les catholiques, peu de temps après, lorsque le brave Charles Dupuy-Montbrun, commandant en chef des troupes dauphinoises, quitta la province à la tête de toutes ses forces d'infanterie et de cavalerie, pour aller rejoindre l'amiral Coligny et le prince de Condé dans l'ouest de la France. Quelques huguenots restés dans le pays pour la garde de certaines places, cherchèrent bien à s'emparer du château-fort, mais les échelles qu'ils appliquèrent contre les remparts s'étant trouvées trop courtes, la tentative échoua (25 juillet 1569).

Durant la quatrième guerre (1572-1573), Crest demeura au pouvoir des catholiques, et Charles Dupuy-Montbrun rentré en Dauphiné avec ses contingents décimés, après les batailles de Jarnac, de la Roche-Abeille et de Montcontour, essaya sans succès de s'en saisir par intelligence (juillet 1573).

Au cours de la cinquième (1574-1576), 2 ans après, ce vaillant capitaine, couché tout sanglant sur une civière, fut transporté à la tour, à la suite du combat de Blacons, près de Crest, où, voulant franchir le canal des moulins d'Aouste, son cheval surmené depuis le matin, s'abattit et lui brisa la cuisse. Une lutte furieuse se livra autour du blessé ; mais écrasés sous le nombre, les huguenots furent enfin refoulés (1). Un de ses coreligionnaires et amis, Jacques d'Allian, chirurgien distingué, élève d'Ambroise Paré, posa les premiers appareils sur la fracture. Transféré quelques jours plus tard à Grenoble, le parlement, sur les ordres de Henri III (9 et 19 juillet 1575), le condamna à mort. Conduit tout défaillant, le vendredi 13 août, à la Place du Mal-Conseil, près de la *Porte de France*, « en son affliction, dit Crespin, parut toujours un visage paisible et assuré, tandis que le parlemnt tremblait et que toute la ville se lamentoit. Sa fin fut constante et chrétienne ».

Le bourreau s'y prit à trois fois pour trancher cette noble tête.

Après la sixième guerre (1577), l'illustre Lesdiguières qui avait succédé à Montbrun dans le commandement des troupes huguenotes du Dauphiné, essaya d'escalader pendant la nuit le château-fort, mais ses soldats furent découverts et précipités dans les fossés.

(à suivre) A. MAILHET.

(1) Jean de Serres dit avec infiniment de raison dans ses *Commentariorum de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ, I, Partis libri tres*, 4e *editio*, 1577, in-8° : *In his furiosis bellis nulla est victoria ; misera patria suis usque destituitur : luctuosa est victori victoria :* Dans nos guerres civiles, il n'y a point de victoire ; la patrie perd toujours ses enfants et la victoire est déplorable pour le vainqueur. — Cf. Brantôme : *Vie des grands capitaines étrangers et françois*, T. I, Paris ,édit. de 1855.

Aussitôt après la bataille, le capitaine de Berre, un des gentilshommes du baron de Gordes, lieutenant-général du Dauphiné, partit à franc-étrier pour aller annoncer au roi l'heureuse nouvelle. Il creva trois chevaux et en quatre jours franchit la distance de Crest à Paris. Tout botté, éperonné, couvert de poussière, il se présenta devant Henri III qui apprenant la capture de son redoutable adversaire, cria : « Je savais bien qu'il s'en repentirait, il en mourra »..., J. D. Long : *La Réforme et les guerres de religion en Dauphiné*, Paris, 1856, p. 149.

NOTE

Certaines erreurs matérielles relatives à la table des matières et à la numérotation des années s'étaient glissées dans le dernier exemplaire. Nous les avons redressées dans le présent recueil.

De plus, les anciennes « *Pages de défense protestante* » porteront désormais le titre plus approprié de « *Notes d'Histoire protestante* ».

LE SECRÉTAIRE.

Le Directeur-Gérant : John VIÉNOT.

Montbéliard.— Sté Anc d'Imprimerie Montbéliardaise

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE

(1921)

TABLE DES MATIÈRES

1921

DISCOURS

Paul FUZIER,
Frank PUAUX et
Jules SIEGFRIED..... La célébration du tricentenaire des Pères Pélerins, à l'Oratoire. 18
J.-E. ROBERTY..... Pour le pastorat français..... 140
Henri MONNIER..... Eglise et Théologie..... 149

ETUDES HISTORIQUES

Marie DUTOIT..... Le Père Hyacinthe (1859-1869). Autour d'une crise religieuse... 1
O. PRUNIER..... Les origines de la Fédération protestante 57
J.-E. NÉEL..... Une page d'histoire religieuse. L'école de Ritschl..... 145
P. FARGUES..... La jeunesse de Nietzsche, d'après M. Ch. Andler..... 223
X..... Un mariage à l'Oratoire en 1828 236

ETUDES CONTEMPORAINES

Ch. Le Cornu..... Un grand idéaliste : Ed. Schuré 35, 69
W. Monod..... Verdun (un dyptique) 121, 185
Madeleine Lépine..... L'œuvre poétique de Véga..... 212

ACTUALITÉS

Ch. Conrad..... Le Centenaire de Napoléon..... 83
J. Duvernoy..... Lettre d'Alsace 89
E. Ménégoz..... Autour de la question des langues en Alsace..... 165
X..... La voix d'un neutre sur la propagande allemande 160
John Viénot..... La réponse (Défense protestante) 169
Ici et là..... Les hélicoptères et la théorie d'Œhmichen 171
John Viénot..... La Hollande fraternelle..... 203

ART ET LITTÉRATURE

Michèle-Andrée Guy.... Quelques artistes protestants.... 29
Michèle-Andrée Guy.... Le salon de 1921..... 155

BIBLIOGRAPHIE

P. Fargues..... A travers les revues..... 104
P. Fargues.
Th. Schoell,
J.-E. Néel, Aug. Hollard Les livres..... 44, 108, 173, 240

LE MOIS

par John Viénot

Janvier-Février..... Les leçons de l'Histoire. Un livre de M. Raoul Patry. L'Eglise et la Révolution. Triomphe de l'Eglise et du pape dans le Concordat. Le cantique de M.

Forgeot. La crise du bon sens chez les jeunes. Il faut une réforme religieuse 51

Mars-Avril ..... Symptômes de réaction. La position des Protestants, d'après Edmond Schérer. Leur attitude en face des centenaires officiels. Jeanne d'Arc et Napoléon. Infiltrations catholiques. Catholiques ou Français ? Encore le Vatican. En Alsace. Citation de Paul Bert. Le pasteur Théodore Monod. Le docteur Charles Monod. Paul Hyacinthe. Loyson 113

Mai-Juin..... Il faut fédérer les forces du protestantisme mondial. La Hollande protestante et les Eglises de France. Une visite en Alsace et dans le Pays de Montbéliard. La réouverture de Glay. Intelligente générosité de nos amis Hollandais..... 179

Juillet-Décembre..... Le discours de M. Scheer..... 243

REVUE CHRÉTIENNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JOHN VIÉNOT

QUATRIÈME SÉRIE

1921

PARIS
BUREAUX DE LA « REVUE CHRÉTIENNE »
83, BOULEVARD ARAGO

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE

(1922)

TABLE DES MATIÈRES

1922

DISCOURS

Camille JULLIAN..... Nous gardons la patrie..... 1
J.-E. ROBERTY..... Pour la Société des Nations.... 4

ETUDES HISTORIQUES

John VIÉNOT..... Molière et les Tartuffes..... 86
Ad. MAILHET..... Un exode tragique..... 147
John VIÉNOT..... La question des Anabaptistes... 203

ETUDES RELIGIEUSES

Aug. HOLLARD..... L'attitude de Jésus en face de la tradition 21
Ch. DUCASSE..... Vers Dieu ou l'ascension de l'homme 65
Daniel BOURCHENIN..... Jalaguier. La juste mesure de l'esprit chrétien..... 93
Em. CHASTAND..... Protestantisme et génie français. I. Calomnies et éloges..... 184
RANDON..... Le livre des Actes des Apôtres.. 196

ACTUALITÉS

John VIÉNOT.....La Hollande fraternelle (2e art.). 13
J.-E. CERISIER.....Anglicans et Non-Conformistes.. 41
Colonel SHOEMAKER.....Une tournée en pays huguenot.. 76
Frédéric MACLER.....L'Arménie 113
SOCIUS ET TESTIS.....Un souvenir de Mgr Lacroix.... 142
Ethel MATHER.....La tragédie russe..... 156
Cécile DUVAL.....Quinze jours dans l'Allemagne de la contre-révolution..... 160

NÉCROLOGIE

John VIÉNOT.....Frank Puaux..... 177

ART ET LITTÉRATURE

Michèle-Andrée GUY....Questions d'Art. Ferdinand Hodler 33

POÉSIES

Wilfred MONOD.....Fidéisme 39
E.-J..... Au Linge 40

BIBLIOGRAPHIE

J.-E. NÉEL.....A travers les revues..... 44
J.-E. NÉEL.....Notations 206
J.-E. NÉEL.....Notes sur la vie religieuse..... 207
Paul FARGUES,
Th. SCHOELL, J.-E. NÉEL,
W. MONOD, A. LETHEL,
etc..... Les livres 46, 100, 209

LE MOIS

par John VIÉNOT

Janvier..... Un souvenir. La France impérialiste. La question de sécurité. Une nouvelle Allemagne. Lettre ouverte. Le 1er de l'An à l'Elysée. La France n'est plus brouillée avec Rome. Les protestants de France. Hommage à E. Ménégoz..... 55

Février..... Un nouveau pape. Le nonce et son action. Pie IX. Benoit XV et Pie X. Sixte-Quint. Jean de Bonnefon et l'histoire. Mort de Mgr Lacroix. M. le pasteur Ebersold. M. le pasteur Weber 105

Mars..... Les morts (Gilard, Picard, Enjalbert, Léopold Monod). Quelques souvenirs d'Ad. Monod. Jeunes et Vieux. L'exemple de nos paysans 167

Avril..... Franck Puaux. Le pasteur Léon Marchand. Le doyen Paul Lobstein. Un travail allemand sur Vinet. Bornhausen et Boutroux. Abauzit sur Ch. Secrétan. Albert Houtin sur le P. Hyacinthe. Au service de la Cause, par M. C. de Witt.... 218

REVUE CHRÉTIENNE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JOHN VIÉNOT

QUATRIÈME SÉRIE

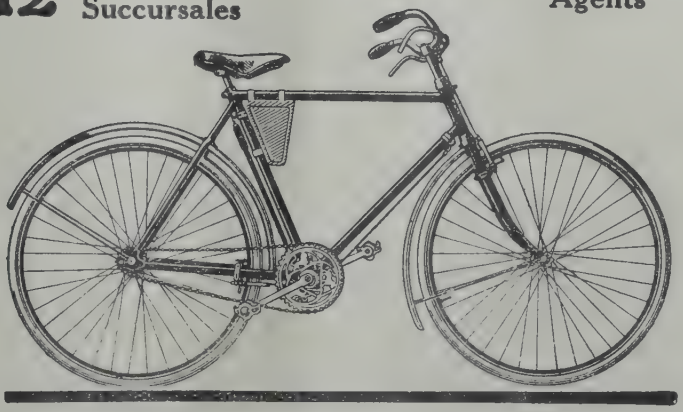
1922

PARIS
BUREAUX DE LA « REVUE CHRÉTIENNE »
83, BOULEVARD ARAGO

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000
Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

Ecrivains protestants français d'aujourd'hui, par J. Van der Elst. Un volume in-16 carré, avec 16 portraits. Cart. 20 fr., broché 12 fr.

Notices biographiques et extraits des œuvres de Ch. Wagner, Guy de Pourtalès, Gaston Riou, Frank Puaux, Emile Doumergue, Samuel Rocheblave, François Coillard, Paul Stapfer, Gaston Frommel, Paul Seippel, Noëlle Roger, Benjamin Vallotton, Ph. de Félice, Véga, A.-N. Nusbarme, André Dumas.

FEMMES D'ALSACE

Les demoiselles de Berckeim. — Mme de Gérando. — Mme d'Oberkirch. — Le Ban-de-la-Roche. — Clarisse Bader. — Antoinette Lix. — Amélie Ernst. — Mme Jules Favre, etc.

par Maurice Bloch

Préface de Ch. Pfister, membre de l'Institut

Un volume in-16 carré, contenant 6 portraits, couverture illustrée. Cartonné : 15 francs. Broché..... 8 fr. »

Psychologie, Sociologie

Les Problèmes fondamentaux de la psychologie médicale, par le Dr Ch. de Montet. In-8, avec préface de D. Parodi, Inspecteur général de l'Instruction publique..... 7 fr. »

La Psychanalyse au Service des Educateurs, par Oscar Pfister, pasteur à Zürich..... 15 fr. »

Au vieil Evangile par un chemin nouveau, *la Psychanalyse au service de la cure d'âme, pour ceux qui se sentent esclaves de leurs nerfs et de leur caractère*, par Oscar Pfister. In-8..... 12 fr. »

Pédagogie

Commémoration du centenaire : **Pasteur**, par R. Vallery-Radot. In-16, illustré. 40e mille..... 2 fr. »

L'Ecole Active, par Ad. Ferrière, directeur du Bureau des Ecoles nouvelles, 2 volumes in-8..... 20 fr. »

Le Génie de Baden-Powell. *Ce qu'il faut voir dans le scoutisme : ses bases psychologiques, sa valeur éducative*, par Pierre Bovet. In-16 3 fr.

Manuel de travaux pratiques, pour occuper la jeunesse (éclaireurs, patronages, malades, etc.), par Willy Muller. In-8, 3e édition, orné de 124 illustrations..... 8 fr. 70

Littérature

Patience !..., par Benjamin Vallotton. Un volume in-16. 12e mille. 6 fr.

Le fil de la Planche. *En commentant La Palice*, par Jean Fleurier. In-16 ..... 6 fr. »

Le Psaume sous les Etoiles. Scènes des guerres de Religion dans les Cévennes, par Pierre Devoluy. In-16 carré, avec bois gravés, par Monod-Von ..... 10 fr. »

Montbéliard. — Sté Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

SOIXANTE-DOUZIÈME ANNÉE
IVe SÉRIE

Mars-Avril 1926

REVUE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

Le Pasteur J.-E. ROBERTY

Discours prononcés à ses obsèques le 25 novembre 1925

A la Maison mortuaire.

Discours de M. **John Viénot**, pasteur à l'Oratoire.

Discours de M. **Wilfred Monod**, pasteur à l'Oratoire.

Allocution de M. **Gruner**, président de la Fédération des Eglises protestantes de France.

Allocution de M. **Beigbéder**, secrétaire de l'Union consistoriale de la Seine.

Discours de M. le pasteur **A.-N. Bertrand**, président du Comité général de l'Union nationale des Eglises réformées de France.

Discours de M. **G. Blot**, pasteur à Lyon.

Allocution prononcée au cimetière par M. **Wautier d'Aygalliers**, pasteur du Foyer de l'âme.

DERNIÈRE PRÉDICATION

suivie de quelques paroles mémorables du Pasteur J.-E. Roberty.

Le Cadavre et les Vautours.
Avertissements et devoirs.
Consolations et certitudes.

Le Pasteur J. E. Roberty.
In Memoriam.

RECUEIL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Professeur à la Faculté libre de théologie de Paris.

ABONNEMENTS

83, Boulevard Arago, 83

PARIS (XIVe)

Compte de chèques postaux: Temporal, Paris 44-12

REVUE CHRETIENNE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Directeur : M. John VIÉNOT, 83, rue Denfert-Rochereau, Paris, XIVe. (Les Vendredis, de 5 à 7 heures).

Secrétaire : M. G. MARCHAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe.

—x—

Abonnements : M. A. TEMPORAL, 83, Boulevard Arago, Paris XIVe

Comptes de Chèques postaux : Temporal, Paris 44-12.

Les abonnements partent de janvier ou juillet

CONDITIONS :

France et Colonies :	10 fr.
Autres pays :	20 fr.
Le numéro :	3 fr.
Union postale :	3 fr. 50
Pour changement d'adresse :	0 fr. 50

—x—

Pour les étudiants qui feront parvenir directement le montant de leur abonnement :

6 fr. en France.

12 fr. à l'Etranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés, pour éviter tous frais et perte de temps, de bien vouloir régler directement et dès maintenant le montant de leur abonnement pour l'année courante, soit par mandat-carte, soit au n° ci-dessus de compte de chèques-postaux.

Comme par le passé, et à toute personne qui nous procurera 3 abonnés nouveaux et nous fera parvenir le montant de ces abonnements, nous servirons un 4e abonnement gratuit.

LE PASTEUR J.-E. ROBERTY

29 Octobre 1836 — 22 Novembre 1925

DISCOURS

prononcés à ses obsèques le 25 Novembre 1925

DERNIÈRE PRÉDICATION

SUIVIE DE QUELQUES PAROLES MÉMORABLES DU PASTEUR J.-E. ROBERTY

A LA MAISON MORTUAIRE

Après la lecture du Ps. CXXX et avant la prière, M. le pasteur Boegner prononce les paroles suivantes :

« Au moment où la dépouille mortelle de notre frère, le pasteur Roberty, va quitter ce cabinet de travail, sanctuaire de son amour des âmes et de son intercession, ce foyer où sa présence était, pour tous une force et une joie, nous voudrions aider les siens, dont nous partageons l'immense douleur, à regarder au-delà du voile, vers le monde de lumière et de paix, où nos morts vivent en Dieu.

« Qu'ils me permettent donc de leur lire quelques lignes écrites, il y a vingt-trois ans par Fallot à M. Roberty qui venait de perdre sa mère, et qu'ils les écoutent comme un message de deux grands serviteurs de Dieu qu'unissait une même foi en l'Invisible :

« Cher ami, je sais que toutes les souffrances dont vous avez été enveloppé vous ont préservé de quelques-uns des pires dangers de la fournaise parisienne. Je sens en vous lisant — je lis le *Journal de Genève* — que la soif de l'Invisible consume votre âme. Vous devez donc savoir que nous possédons en Dieu nos morts qui ont vécu avec Lui, et que c'est là un de nos plus grands trésors. Les vivants, ou ceux que, dans notre langage superficiel, nous appelons ainsi, nous échappent sans cesse. La possession sereine, entière, calme, vivifiante, ne commence que lorsqu'ils ont franchi le voile. Réjouissons-nous donc d'avoir trouvé sans réserve celle dont le monde dit que vous l'avez perdue ».

DISCOURS

de M. John VIÉNOT

pasteur à l'Oratoire

Mes frères,

Nous entourons les restes mortels de M. J.-Emile Roberty, pasteur de cette Eglise, Président de son Conseil presbytéral, Président de l'Union consistoriale des Eglises réformées de la Seine, Président de la Société biblique, vice-président du Conseil de la Fédération des Eglises protestantes de France.

Nous sommes dans la douleur et les larmes. Cette voix s'est éteinte. Nous ne l'entendrons plus. Ce cœur a cessé de battre. Cette intelligence si lucide ne nous éclairera plus. C'est un vide immense qui vient de se faire. La patrie perd en M. Roberty un bon, j'ose dire un grand citoyen. Mais c'est l'Eglise qui est tout spécialement en deuil, c'est le Protestantisme tout entier qui perd une de ses meilleures illustrations. Dieu avait accordé à notre frère, à notre ami des dons remarquables. Ici, un scrupule m'arrête d'abord, le scrupule biblique, l'austérité huguenote, ce sentiment si profond qui s'exprime en ces mots : « Qu'est-ce que l'homme en face de Dieu ? Qu'est-ce que l'homme le plus humainement extraordinaire devant la justice de Dieu, devant sa Sainteté ? Comme cela est vrai ! « O Dieu ! à toi la justice, à nous la confusion. »

Et d'autre part, n'est-il pas vrai, que Dieu, dans sa grâce, a mis en nous du divin, que ce germe divin, quand il est fécondé par un rayon venant de la chaleur et de la lumière qui sont en Jésus-Christ, peut transformer nos âmes et les faire naître à une vie qui monte vers la lumière, vers l'espérance et vers la sainteté ? Et quand nous avons sous les yeux une de ces vies-là, pourquoi ne pas le dire, pourquoi ne pas le crier bien haut, non pas à la gloire de l'homme, mais à la gloire de Dieu ? Le juste, disent les psaumes, grandira

comme la palme. La mémoire du juste sera perpétuelle, la mémoire du juste sera en bénédiction. (Ps. 92, 13 ; 112, 6 ; Prov. 10, 7.)

C'est cette bénédiction que notre âme cherche devant la dépouille mortelle de notre ami ; c'est pour l'obtenir, que nous nous avançons, avec des actions de grâce envers Dieu, et que nous déposons au pied de ce cercueil les palmes de nos souvenirs, de notre reconnaissance et d'une admiration qui, de l'homme, remonte à Dieu.

Or Dieu avait fait à notre collègues de grands dons. Laissons de côté ce qui est extérieur, son amabilité, sa bonne grâce, tout ce qui faisait le charme de sa personnalité, je ne veux m'arrêter qu'à ce qui peut être pour nous un exemple et une édification. Si je cherche le caractère dominant de ce ministère qui a duré ici trente quatre ans, qui a duré ici jusqu'au jour même de la mort de notre frère, je puis dire que c'est la fidélité.

Il a été fidèle dans le ministère de la prédication. Ce qu'était sa parole, vous le savez, vous qui l'avez entendu. Avec quel soin, avec quel souci des âmes, il cherchait à vous instruire, à vous avertir, à vous consoler, avec quelle passion aussi qui donnait à sa parole des accents d'une incomparable beauté. Pendant trente quatre ans lisant, méditant, souffrant, se renouvelant sans cesse, il a tenu sa parole à la hauteur des besoins des âmes. Comme nous l'aimions aussi cette parole à la fois simple et haute, familière et chaleureuse, essentiellement française, sans faux-traits, ne dépassant jamais cette mesure qui est non seulement la marque du goût, mais la marque aussi de la vérité et de la sincérité.

Ah ! disons-le maintenant qu'il n'est plus. Le pasteur Roberty était pour nous comme le type du vrai pasteur français, celui qu'il nous faut dans ces heures difficiles. Il était foncièrement croyant. Il s'appuyait sur son Dieu, il marchait avec Dieu, il cheminait en invoquant l'appui de son Maître et de son Sauveur. Il puisait librement à la source de la tradition évangélique et chrétienne tout ce qu'il faut pour nourrir, élever, sanctifier, consoler les âmes, il communiait avec tous les grands chrétiens de toutes les églises et de tous les pays. Il se nourrissait de leur moelle. Et il pouvait ainsi marcher sur un terrain religieux moral résistant et solide. Et avec cela, il était cultivé, large, tolérant, vibrant à toute beauté, à toute harmonie, à toute franchise, à toute liberté légitime, ouvert aux idées de progrès, de solidarité sociale. Patriote passionné, mais sans étroitesse, il avait le souci constant de la France bien aimée, le souci de ses hautes destinées morales, il cherchait comment y faire la conciliation nécessaire de l'ordre et de la liberté. Oui, ce cœur qui ne bat plus était le cœur d'un bon pasteur protestant français.

Fidèle dans le ministère de la prédication, notre frère l'était aussi dans le ministère pratique. Il s'était donné à cette église il y a 34 ans, il ne s'était jamais repris. Il s'était donné à tous, aux petits comme aux autres, aux plus humbles devoirs même.

Il avait le souci de faire bien tout ce qu'il avait à faire et ce souci était devenu avec l'âge comme une anxiété ; ce souci, il l'a montré partout et spécialement à la Société biblique, dont il était le président et dont il dirigeait les travaux avec un soin, une conscience toute spéciale. Il y voulait continuer bien, l'œuvre de son ami le baron F. de Schickler.

Fidèle à son devoir, il était aussi fidèle à ses amis. Leurs noms revenaient dans la conversation, les pasteurs Decoppet, Théodore Monod, Jean Bianquis, etc., sur un autre terrain, Auguste Sabatier, Jean Réville, Ch. Wagner.

Ce qui frappait surtout en ces dernières années, c'était son souci d'être juste — et juste pour tous. Il savait apprécier les plus modestes de ses collègues, il savait constater, célébrer même leur dévouement, leur talent. C'est cette justice, cette élévation de cœur qui avait fini par l'entourer lui-même d'affection et de respect. On le vit bien quand il fallut remplacer le vénéré président de l'Union consistoriale de Paris. C'est lui qui fut choisi par ses collègues qui, en grande majorité, ne partageaient pas ses idées. En faisant cela, messieurs de l'Union consistoriale, vous avez honoré notre pasteur, mais vous vous êtes honorés vous-mêmes — et du cœur, nous vous en remercions.

Il y a vingt ans que nous travaillions avec ce pasteur fidèle, et ces vingt ans nous ont paru comme un jour, parce que nous nous aimions. Notre douleur personnelle nous permet d'imaginer celle des siens.

Chers amis, nous sommes avec vous de cœur, nous resterons avec vous. Votre douleur est profonde ; elle ne peut être ni amère, ni désespérée. Vous avez pour vous fortifier l'exemple et le souvenir de votre bien-aimé mari, père et grand-père. Vous vous souvenez comme il parlait de cette terre matinale où il comptait retrouver tous les siens, son père, le pasteur de Rouen, sa mère, ses fils, son petit-fils.

Vous avez dans l'oreille encore ces vers qu'il vous récitait il y a quelques jours :

O Dieu de vérité pour qui seul je soupire,
Unis mon cœur à toi par de forts et doux nœuds,
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire
C'est Toi seul que je veux.

C'est là en Dieu, en Christ — que vous trouverez la consolation. Et vous, mes frères, qui aimiez entendre cette voix éteinte, aimiez-vous vraiment votre pasteur ? Qu'est-ce que vous aimiez entendre ? Un guide, un consolateur — ou bien quelques accents d'une flûte enchantée ? Ah ! si vous l'aimiez comme pasteur de vos âmes, suivez encore son chemin qui était celui de la foi, de l'espérance et de l'amour et venez nous aider à faire qu'il y ait encore ici, qu'il y ait toujours ici, une église vivante, large et fraternelle et sainte, pour votre paix, pour votre salut et à l'honneur de Dieu.

Et à ce Dieu, au Roi des siècles, immortel, invisible, à Dieu seul sage, seul puissant et seul bon, soient honneur, louange et gloire aux siècles des siècles. Amen.

DISCOURS

de M. Wilfred MONOD

pasteur à l'Oratoire

Incomparable ami, notre frère et notre père spirituel, qui nous a tous tant de fois consolés, avertis et inspirés, merci ! Ah ! c'est le cri de nos âmes, irrépressible : merci, merci !

Dimanche matin, devant sa dépouille mortelle, je fus invité à prier par la femme courageuse qui, jusqu'à la dernière minute (au-delà de la dernière minute !) partagea si pleinement le ministère de son mari. Quand j'ouvris la bouche, c'est l'action de grâces qui s'échappa de mon cœur blessé. Il me fallut bénir « le Père des lumières, l'auteur de tout don parfait ! »

En Emile Roberty, nous avons tant reçu ! Et d'abord, un exemple d'humilité réelle, profonde, religieuse, enracinée dans la Confession des péchés.

Un souvenir s'impose à mon âme. C'était dans le vieux temple St-Eloi, de Rouen ; je présidais un culte familier, par une grise après-midi de Noël, sauf erreur. Soudain des accents inaccoutumés, d'une douceur, d'une intimité, d'une pénétration ineffables, descendirent du grand orgue sur l'assemblée, en vagues de bénédiction : les cœurs fondaient sous le charme ; comment expliquer pareille surprise ?... A mon insu, Emile Roberty tenait l'instrument ; et ses mains caressaient le clavier dans une improvisation qui se transformait en prière.

Bien-aimés affligés, que de fois vous avez entendu vous-mêmes, au foyer domestique, à travers portes ou murailles, les mystérieux accords qui émanaient d'un cabinet de travail ! On méconnaîtrait la personnalité profonde et l'œuvre d'un Emile Roberty, si l'on oubliait sa merveilleuse organisation musicale ; elle explique, à beaucoup d'égards, les nuances infiniment variées de son tempérament, les contrastes marqués de son caractère, et les frémissements d'une sensibilité toujours vibrante.

Il se peint dans cette remarque adressée oralement, voilà quinze jours, à notre maître de chapelle : « Pour mon service funèbre, vous

ferez chanter le psaume : *O Dieu ! c'est dans ta Sion sainte...* en accélérant le mouvement ».

Ses élans de tendresse, dans l'intimité, ses trouvailles imprévues d'expression, ses accès de gaieté, les brusques manifestations d'une spontanéité si ingénieusement inépuisable dans le dévouement aux amis, tout cela jaillissait comme des notes plus sonores et plus joyeuses dans une mélodie plus grave.

Et quand il montait en chaire, c'est alors que l'artiste prestigieux se livrait tout entier. Pendant près de trente-cinq années, prêchant du haut de la même chaire, il sut grouper, puis maintenir, un vaste auditoire, attentif et reconnaissant, qui le suivait avec fidélité à travers les riches et lumineux paysages d'une prédication sans cesse renouvelée. A entendre les tons et demi-tons de son débit, on pouvait croire que son manuscrit était orchestré comme une partition musicale. Il croyait, de plus, au « prestige du rythme » qui ne « donne toute sa mesure que dans des périodes assez étendues ». Les grandes périodes rythmées, écrivait-il, « possèdent quelques-uns des caractères de la musique ; aussi faut-il plutôt les entendre que les lire ».

Et vous savez à quel point il transportait ce besoin de règle, de cadence et d'harmonie, soit dans l'ordonnance du culte lui-même, soit dans l'organisation disciplinée de la paroisse. Toute son activité extérieure semblait dominée par l'appel de quelque diapason mystérieux. Mais le mouvement de sa vie intime se pliait, plus encore, aux accords fondamentaux d'une secrète mélodie. Il me disait, un jour : « A la table sainte, en prononçant les paroles de l'institution, nous ne sommes plus dans le domaine intellectuel, celui de la prose et du raisonnement ; quand « nous bénissons la coupe de bénédiction qui est la communion au sang de la Nouvelle alliance », de pareilles formules, en réalité, ne sont pas simplement prononcées, elles sont chantées.

Voilà une affirmation qui porte loin. Quelle clarté elle projette sur l'attitude adoptée par notre ami dans le domaine doctrinal ! Le dogme chrétien n'est pas un théorème abstrait, une sentence démontrable ou un précepte imposé ; c'est l'expression plus ou moins appropriée d'une expérience religieuse, un fervent hommage de l'âme à la puissance régénératrice du Saint-Esprit, un témoignage au Christ sauveur ; et le Symbole des apôtres, par exemple, est un cantique d'action de grâces, un hymne de louange au Père ; les credos de l'Eglise traditionnelle relèvent plus de la prière que de la philosophie ; ils sont destinés à être chantés.

La théologie, ainsi comprise et pratiquée, est vraiment une *théologie*, une science de Dieu ; elle reste un sanctuaire où l'on ne pénètre qu'à genoux. Emile Roberty, ayant découvert ce magnifique secret, y demeura inflexiblement fidèle, malgré les pénibles

malentendus qui déformèrent parfois, au dehors, sa pensée véritable ; il traversa des années de pénible solitude, sans jamais faiblir, ni dans la nette et hardie profession de ses idées, ni dans l'exercice fraternel de la plus humble et sincère charité envers les personnes, son influence individuelle, son autorité morale et son rayonnement chrétien allèrent toujours en augmentant ; si bien que l'Union Consistoriale de Paris et du département de la Seine finit par lui confier la présidence de ce vénérable corps, comme à son chef d'orchestre prédestiné.

Mais ce qu'il voulut être, avant tout, avec une persévérance enthousiaste, une énergie méthodique, méticuleuse et passionnée, vous le savez bien, fidèles de cette communauté : il voulut être votre pasteur et votre serviteur. Eglise de l'Oratoire ! ton privilège fut grand, et il mesure ta responsabilité. Tu n'entendras plus la voix chérie, douce comme une imploration ou une caresse, retentissante comme une trompette d'argent ; tu ne verras plus ces yeux qui, tantôt semblaient sourire et jeter des fleurs, tantôt semblaient s'allumer et lancer des flèches de feu. Mais le message d'Emile Roberty demeure ; garde jalousement ce trésor incomparable. Ne t'arrête pas aux stériles regrets et à la mélancolie des souvenirs ; le passé est, de tous nos biens, celui que nous possédons le plus sûrement ; il est à l'abri des « voleurs qui percent et dérobent », à l'abri des incertitudes rongeantes qui minent le présent ou menacent l'avenir ; le passé est notre propriété indiscutable, notre « concession à perpétuité ». Pour le retrouver, nous n'avons qu'à fermer les yeux ; alors, sous nos paupières luisent tous les soleils qui éclairèrent notre route, toutes nos joies pures, toutes nos victoires saintes, et toutes nos immortelles tendresses.

Eh bien ! mes frères et mes sœurs, fidèles de cette paroisse, quel fut le message légué par un Emile Roberty à chacun d'entre vous ?

D'abord, n'ayez point peur d'*aimer*. Jeté souvent, malgré lui, dans des combats d'idée qui répugnaient à sa nature profondément humble et pacifique, votre pasteur ne renonça jamais aux prérogatives magnifiques de la charité. Il se portait d'instinct vers la solution la plus généreuse des problèmes de la vie quotidienne ; et la morale chrétienne l'attirait invinciblement par sa beauté sublime ou son caractère héroïque. Il répétait souvent : « Ne jamais prendre son parti du mal ! » Cela signifiait ne jamais s'établir dans l'abstention le découragement, le scepticisme pratique. Un chrétien sans espérance, disait-il encore, un chrétien qui cesse de croire à l'avenir de l'Eglise et de l'humanité, cela n'existe pas ! Il excellait à exalter tous les aspects chevaleresques de la règle du Maître, dans le domaine civique, social, international ; ardemment épris du génie français, il en aimait la foncière noblesse et le libéralisme essentiel. Et vous savez quelle plénitude infinie de sens il mettait dans l'expression à

la fois touchante et prophétique : « l'Oratoire de demain »... Un Oratoire où la spiritualité de notre culte huguenot s'enrichirait d'une légitime beauté liturgique. Un Oratoire où l'on s'aimera toujours davantage, dans le respect mutuel des divergences légitimes. Un Oratoire où toutes les équipes de notre église, de plus en plus coordonnées, accompliraient joyeusement et fidèlement, dans la hiérarchie des fonctions et l'harmonie des cœurs, la tâche sacrée d'une Eglise. Un Oratoire missionnaire enfin, qui, sous les éclairs d'un ciel d'orage, comprendrait le devoir tragique des disciples de Jésus-Christ : constituer sous la bannière de l'Evangile social, de l'Evangile complet, le *front unique* des sauveteurs, pour la délivrance des souffrants et des spoliés, pour le salut des pécheurs, pour l'avènement du Royaume de Dieu.

Votre pasteur vous lègue un second mot d'ordre : Ne craignez jamais la *vérité*. Regardez-la en face. Ne pactisez ni avec l'ignorance, ni avec l'erreur ; ne préférez jamais votre clan ou votre caste, votre parti ou votre chapelle, votre nation elle-même ou votre église, à la vérité.

« O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire ! »... Emile Roberty vous a sans cesse détournés d'une piété qui mène à la superstition, d'un enthousiasme qui aboutit au fanatisme, d'une religion chrétienne qui ne serait plus, hélas ! le resplendissement, sur nos sentiers, de l'âme immaculée de Jésus-Christ.

Enfin, dans le testament spirituel de votre pasteur, je lis cet avertissement suprême : Ne redoutez pas la *mort*... Une de ses paroissiennes m'écrivait, ce matin : « Comme il nous aidait, comme il nous portait, *jusque dans le paradis*... »

Ah ! voilà le mot juste. Emile Roberty témoin des réalités invisibles, annonciateur de la vie éternelle... Quelle vision ! Il reculait dans la chaire comme pour prendre son élan, il se redressait comme pour croître en stature, et alors, avec un regard de flamme, il niait la mort. Parfois même, dans la manière dont il menait la discussion, brillante et rapide comme une passe d'armes, contre la thèse du néant final, aboutissement par hypothèse de toute vie, de toute pensée, de tout amour, de toute prière, de tout sacrifice, l'indignation empourprait son visage d'ivoire, et il finissait par écarter d'un geste, avec stupeur, une théorie de désespoir total, moins insupportable encore à notre cœur qu'à notre raison.

Vous l'avez vu, souriant, transfiguré, paré d'un halo de lumière, le jour où il conduisait le deuil d'un fils chéri...

Oh ! mon bien-aimé collègue, tu n'as désiré ni fleurs, ni couronnes. Mais tu nous répètes, en cet instant, par l'Esprit, avec l'apôtre : « Qui est mon espérance, ou ma joie, ou ma couronne de gloire ? N'est-ce point vous, mes frères, devant notre Seigneur Jésus ? ».

Amen.

ALLOCUTION de M. GRUNER

président de la Fédération des Eglises protestantes de France

---

La Fédération protestante perd en son vice-président, M. le pasteur Roberty, l'un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués, l'un de ses plus fermes soutiens.

Il y a un an, à Strasbourg, à l'occasion de l'assemblée générale du Protestantisme français, il exposait, devant le vaste auditoire du Temple Neuf, le programme de cette Fédération qui célébrait dans cette ville l'union définitive de tous ses membres, en ces jours de patriotique et chrétienne fraternité.

« La Fédération, proclamait-il, reprend l'idéal de nos Réformateurs « et celui des hommes qui entreprirent de reconstituer nos Eglises « après la tourmente révolutionnaire ».

C'est avec confiance dans l'avenir qu'il avait salué, comme continuation de cette œuvre de fraternité, l'Assemblée mondiale des Eglises chrétiennes réunie, il y a quelques semaines, à Stockholm : et ce ne fut pas sans quelque tristesse qu'il dut, pour réserver ses forces à son Eglise aimée de l'Oratoire, décliner le mandat de délégué que tous nous aurions voulu lui confier. Mais au moins s'occupait-il avec un intérêt passionné, dans ces dernières semaines et samedi encore, de la préparation de la grande Assemblée qu'il organisait avec un soin extrême, pour dimanche prochain, dans ce temple même, pour y faire entendre l'écho des paroles d'union prononcées là-bas.

Dieu n'a pas permis que M. Roberty pût réaliser le vœu de son cœur. Il a rappelé à Lui son fidèle serviteur, dont la voix éloquente et le cœur si tendre attiraient à l'Evangile tant d'âmes inquiètes et désemparées.

Successeur dans notre Conseil de Charles Wagner, M. le pasteur Roberty a été, parmi nous, le digne continuateur de cet infatigable apôtre de la fraternité chrétienne. Il nous laisse un grand exemple de piété accueillante et bienfaisante. Patriote ardent, il sut saisir

toutes les occasions pour plaider la cause de la France victorieuse, mais meurtrie par ces longues années de guerre.

Le départ subit de notre conseiller et ami laisse dans les rangs de la Fédération un vide qui de longtemps ne pourra être comblé.

La Fédération tout entière, et l'Union des Eglises Evangéliques libres que je représente spécialement, dans la Fédération, tiennent par mon organe, à exprimer la profonde et cordiale sympathie de tous leurs membres à cette Eglise qui perd son conducteur vénéré, à cette famille qui pleure un chef aimé, qui, à vues humaines, semblait encore si nécessaire. Dieu seul peut faire descendre sur cette Eglise et cette famille si profondément affligées, des consolations effectives et leur donner la force pour poursuivre ici-bas leur œuvre et leur vie.

ALLOCUTION de M. BEIGBÉDER

secrétaire de l'Union consistoriale de la Seine

L'Union Consistoriale, qui comprend l'ensemble de toutes les Eglises Réformées de Paris et du département de la Seine, a tenu à venir, à la fin de cet émouvant service religieux et à ce moment solennel de la séparation terrestre, rendre un hommage public à son vénéré et très cher Président.

Le pasteur Emile Roberty, est entré en 1891 dans l'Ancien Consistoire, comme auxiliaire et a pris une part importante à tous les travaux de ce corps officiel. Lors de la Séparation des Eglises et de l'Etat, et de la disparition de ce corps qui en a été la conséquence, il a travaillé avec ses collègues à constituer l'Union Consistoriale, indispensable pour l'organisation et le maintien des services communs à toutes les Eglises.

Bien qu'appartenant à une tendance ecclésiastique qui n'était pas celle de la majorité des Eglises de Paris, il fut, par l'estime respectueuse de tous ses collègues, appelé à la présidence lorsque celle-ci devint vacante, par la retraite de M. le pasteur Charles Vernes, atteint par la limite d'âge.

Il possédait, en effet, à côté de l'éloquence de la chaire et de ce don naturel qui en faisait un grand conducteur d'âmes, un talent particulier pour présider et faire travailler utilement les réunions administratives. Que dire du vide qu'il laisse dans les œuvres et les Comités qui regrettent de ne pouvoir faire entendre ici leurs voix !

Mais il était, par-dessus tout, pasteur, ayant en lui-même et inspirant aux autres la plus haute idée des fonctions pastorales, et mettant à leur service toutes les ressources morales, intellectuelles, artistiques, de sa riche nature.

Il était particulièrement attaché à l'organisation du service des Diaconats et des visites pastorales des malades dans les hôpitaux, visites qu'il faisait souvent lui-même, et son dernier travail a trait à un projet de réorganisation du service de l'Aumônerie des Hôpitaux.

L'Union Consistoriale a fait une immense perte et s'associe, au nom de toutes les Eglises réformées de Paris et du département de la Seine, à l'émotion et à la douleur de la paroisse de l'Oratoire.

DISCOURS

de M. le pasteur A.-N. BERTRAND

président du Comité général de l'Union nationale des Eglises réformées de France

---

Chers amis affligés, et vous tous, frères et sœurs, qui formiez la grande famille spirituelle du pasteur Roberty, l'Union Nationale des Eglises Réformées de France vous apporte l'expression d'une ardente et douloureuse sympathie. Dans toutes nos Eglises, à mesure que se répand la tragique et foudroyante nouvelle, bien des prières montent vers Dieu pour vous tous qui pleurez ici. — Et il ne faudra pas remercier nos Eglises pour cette sympathie, pour ces prières et pour les forces que vous y puiserez : en pensant à vous c'est à elles-mêmes qu'elles pensent, car elles aussi veulent pleurer, elles aussi veulent faire partie de la famille qui a perdu un de ses chefs spirituels les plus puissants, les plus vénérés.

Dans sa première stupeur devant un départ à ce point imprévu, le Comité de notre Union Nationale ne saurait séparer de sa profonde sympathie l'impression d'appauvrissement, et je dirai de solitude qu'il éprouve aujourd'hui, tant était large, tant était unique la place qu'occupait parmi nous l'ami qui vient d'entrer dans son repos.

Ne pouvant songer à lui imposer les labeurs matériels de la présidence, nous l'avions choisi comme notre vice-président ; c'est dire qu'il était là comme le conseiller, comme le frère aîné qui sait guider affectueusement, et que ses avis étaient recueillis avec une respectueuse gratitude, chaque fois qu'il y avait une décision délicate à prendre, une question embarrassante à trancher. Car son autorité spirituelle dans l'ensemble du protestantisme était incontestée, et nous savions qu'elle était tout entière au service de la grande cause que notre Union Nationale a faite sienne : la cause de l'unité organique du protestantisme réformé en France.

Nous n'essaierons pas de dire ici ce que fut la carrière du pasteur Roberty au point de vue ecclésiastique. Nous ne saurions prendre pour cela le temps nécessaire, et nous ne pensons pas non plus que ce soit ici le lieu d'évoquer de semblables souvenirs ; il y aurait là des pages douloureuses que le large et haut esprit de notre ami ne nous aurait pas permis de retracer à une heure qui doit être consacrée tout entière à la douceur d'aimer, d'espérer et de croire. Il nous suffira de constater qu'autour de son grand cœur, encore élargi par l'âge et par la souffrance mais toujours fidèle à lui-même, tout le Protestantisme Parisien était maintenant venu se grouper dans les cadres de l'Union Consistoriale, comme autour de lui s'était groupé déjà, dans les cadres de la Fédération, tout le Protestantisme Français, pour le plus spontané et le plus fraternel des hommages.

Plutôt que de retracer ici la vie ecclésiastique de notre Frère, nous voudrions montrer d'un mot comment elle fut simplement l'expression de son âme évangélique et la traduction pratique de sa piété sur ce terrain de la direction ou de l'orientation des groupes d'Eglises, qui est si dangereux pour la vie spirituelle, et sur lequel les plus fermes chrétiens ne savent pas toujours rester fidèles à leur être véritable.

* * *

Il apportait d'abord dans la conduite des affaires ecclésiastiques cette exquise humilité de l'esprit et du cœur qui donnait tant de charme à sa personne. Combien de fois il nous a édifiés par la simplicité déférente avec laquelle il écoutait les avis des plus jeunes et des plus humbles ! Jamais il ne fut tenté d'abuser d'un prestige intellectuel et spirituel pourtant incontesté, et dont il semblait être seul à n'avoir pas conscience. Jamais il ne se refusa aux tâches les plus humbles ; il semblait les rechercher au contraire ; et les concours qu'il faut demander souvent avec insistance, sans les obtenir toujours, il les offrait avec une simplicité singulière et touchante.

Jamais surtout il ne se permit à l'égard de personne un mot amer, ou même un jugement quel qu'il fût. Son humilité avait un respect absolu pour les âmes, et même, ce qui est plus rare, pour les âmes collectives qui se créent dans les différents groupes entre lesquels se répartissent les fils de la Réforme en France. — Et si parfois la primesautière vivacité de son esprit l'incitait à quelque critique aiguë et pénétrante, on entendait aussitôt fuser son rire, ce rire inoubliable aux sonorités juvéniles et presque enfantines, par où s'attestait la persistante candeur d'un esprit qui ne consent pas à juger.

Mais s'il avait su, selon la parole apostolique, « rester un enfant

pour la malice », pour la raison il était un homme, un esprit singulièrement ferme et puissant. Il aimait l'ordre, la discipline, aussi bien dans l'action que dans la pensée, aussi bien dans l'Eglise que dans la Nation. Il avait en horreur ce laisser aller, cet individualisme outré, qui n'est que la caricature de la liberté et de la spontanéité. et qui donne parfois à quelques-unes de nos Eglises une apparence de désordre et d'impuissance. Il voulait que chaque homme ou chaque chose fût à sa place ; on pourrait presque dire que c'était là sa préoccupation dominante, parce que pour lui l'ordre était à la fois la condition première et la manifestation la plus haute de la vie. et spécialement de la vie de l'esprit. Le dernier article de lui qui ait paru était précisément consacré à ce sujet : l'autorité dans l'Eglise (1).

Mais cette autorité, cet ordre, il les voulait dans la liberté et par la liberté ; il savait que dans une démocratie, et spécialement dans une démocratie chrétienne, la discipline doit être librement acceptée, l'autorité doit être reconnue par ceux qui ont à lui obéir, et se légitimer non seulement par sa valeur spirituelle, mais par le suffrage explicite de ses pairs.

Tout jeune encore, il avait emprunté ces principes au mouvement du protestantisme libéral, qui lui était apparu non comme une rupture avec la tradition mais comme un approfondissement de la tradition, non comme une poussée de critique mais comme une floraison de pensée et de vie mystiques, comme la recherche d'une communion plus immédiate avec le Christ Sauveur ; et bien des années plus tard, dans une brochure trop oubliée : « Protestantisme libéral et mysticisme », il affirmait une fois de plus les mêmes affinités spirituelles avec les penseurs à la fois les plus mystiques et les plus libres du protestantisme contemporain. Ce n'est pas fortuitement qu'il nous a laissé une biographie spirituelle d'Auguste Bouvier qui touche à la perfection du genre, et qu'il préparait maintenant un ouvrage analogue sur Auguste Sabatier. De ces deux maîtres, l'un a orienté sa pensée, l'autre l'a épanouie.

Chez tous deux aussi Emile Roberty devait retrouver le souci de l'unité protestante, car pour lui les problèmes de l'ordre, de la liberté, de l'unité, n'étaient pas trois problèmes distincts, mais plutôt les trois faces d'un seul et même problème, car on ne pourra unir des chrétiens évangéliques que dans la liberté, et on ne pourra avoir de l'ordre et de la discipline que dans une Eglise unifiée, dans le corps de l'*Eglise Réformée de France*, enfin restitué dans son unité organique par un effort unanime de désintéressement et d'amour

Ainsi dans les principes ecclésiastiques de notre Frère, se trouvait

(1) *Evangile et Liberté*, 14 octobre 1925.

toute son âme, avec son humilité et sa charité, avec ses besoins d'ordre, de liberté, d'unité.

*
* *

Est-il besoin d'ajouter que l'*Union Nationale des Eglises Réformées de France*, dont ces principes constituent précisément le solide fondement, perd, dans la personne du pasteur Roberty, l'un de ses défenseurs, l'un de ses chefs les plus vénérés ? — Certes, nous savons bien qu'il n'est pas perdu ; non seulement notre espérance et notre affection le suivent dans la patrie céleste, mais son inspiration nous reste : il sera un de nos guides invisibles Mais pourtant, comment se défendre d'un serrement de cœur devant tant de forces qui nous furent reprises ? Après tant d'autres amis fidèles, après un Charles Wagner, nous fallait-il voir partir si vite un Emile Roberty ?

Oh ! comme on se sent seul, comme il fait froid dans nos âmes, après de semblables dépouillements !

Il semble que Dieu veuille rappeler solennellement à la génération qui monte, qu'elle ne devra plus compter longtemps sur nous, qui avons assisté à la fondation de l'Union, mais qu'elle aura à prouver bientôt par des actes que la fécondité spirituelle de nos principes ne tenait pas seulement à l'exceptionnelle valeur religieuse de ceux qui furent nos chefs et nos guides lors de la Séparation des Eglises et de l'Etat, mais à leur vérité profonde, à leur harmonie avec la nature même de l'Evangile éternel.

Cependant pour ceux qui se sentiraient écrasés par cette tâche — pour nous-mêmes par conséquent, — nous voudrions rappeler en terminant un souvenir :

La veille du jour où devait être fondée l'Union des Eglises Réformées, Emile Roberty gravit les degrés de la chaire, et là, par sa bouche, le Maître nous donna le mot d'ordre définitif que nous attendions, et que nous fîmes serment de n'oublier jamais : « *Que servirait-il à une Eglise de gagner le monde entier si elle perdait son âme* », si elle abandonnait ce qui fait sa personnalité véritable et sa raison d'être ?

A cette voix, nous comprîmes qu'il ne s'agissait point, pour ceux qui voulaient bâtir, de savoir s'ils étaient assez nombreux ou assez riches, ou assez grands théologiens, mais uniquement si une âme collective vivait en eux, qui était née de l'Evangile et ne pouvait se donner au Seigneur que dans la plénitude de sa spontanéité.

Cela nous ne l'avons par oublié ; et Dieu veuille que le jour où se poseront, dans des termes que nul ne peut prévoir, les

problèmes fondamentaux de l'unité réformée, nous sachions nous rappeler l'inspiration hautement désintéressée de notre grand ami : à savoir qu'il ne faudra penser ni à nos personnes, ni à nos titres, dénominations ou organisations particulières, mais uniquement à cet être mystérieux que l'Apocalypse appelle « l'ange de l'Eglise », et que nous appelons « l'âme de l'Eglise Réformée de France », cette âme qui est *une* et veut s'incarner dans un organisme qui soit *un* aussi.

Pour nous avoir ainsi guidés vers l'unité par les voies de l'humilité et de la charité ; pour nous avoir montré le visage d'un fidèle chrétien ; pour nous avoir rendu Dieu plus proche et le Sauveur plus vivant ; pour nous avoir prêché, par sa parole éloquente et sa vie plus éloquente encore, l'Evangile du service et de l'amour ; pour avoir donné à nos Eglises et à leurs conducteurs toutes les prières de son âme et toute la tendresse de son cœur, que la mémoire du pasteur Emile Roberty soit bénie !

Et que son âme, au sein de l'éternelle paix, reçoive le triple hommage de notre gratitude, de notre affection et de notre douleur.

DISCOURS de M. G. BLOT

pasteur à Lyon

Chère famille affligée, Chers Frères et Sœurs,

Au nom de l'Eglise Réformée de Lyon, au nom de son Conseil presbytéral et de ses pasteurs, j'apporte ici l'hommage d'une sympathie émue à ceux qui pleurent et d'une reconnaissance fidèle à celui qui sommeille dans ce cercueil. C'est la gerbe de nos souvenirs mouillés de larmes que je dépose, et qui est faite, pourrait-on dire de toutes les fleurs du printemps de notre cher et regretté ami, car c'est le ministère de sa jeunesse que je voudrais évoquer.

L'Eglise de Lyon ne fut pas la première que desservit Emile Roberty, mais ce fut celle où il fut à même de donner, pour la première fois, toute la mesure de sa riche nature, de son activité pastorale, de son talent de prédicateur.

Le 27 mars 1882, le Consistoire de Lyon nommait, en remplacement de M. le pasteur Buisson, décédé, M. Jules-Emile Roberty, alors pasteur à Mantes.

Le 30 juillet, il était officiellement installé dans notre Eglise. Il devait y rester en fonctions pendant 9 années avant d'accepter la place de pasteur à l'Oratoire.

Ce que furent les débuts de ce pasteur de 26 ans dans la grande cité lyonnaise, nous le savons par ceux qui, là-bas, ont gardé le précieux et ineffaçable souvenir de son trop court ministère.

La personnalité de ce jeune conducteur d'âmes, de ce jeune prédicateur, fit aussitôt une profonde impression. Elle avait des caractéristiques bien à elle qui ne tardèrent pas à la mettre en relief.

De cette nature d'élite se dégageaient comme des effluves de jeunesse vivante et vibrante qui exerçaient, sur tous les fidèles, un attrait irrésistible. M. Roberty allait trouver aussitôt, dans ce champ d'activité que lui offrait l'Eglise de Lyon, un milieu capable d'apprécier, à la fois, tout ce qui constitua plus tard la diversité de ses dons s'harmonisant si bien dans l'unité de son ministère : une intelligence ayant de larges ouvertures sur tous les domaines de la pensée, un cœur chaud et ardent pour toutes les belles causes, une parole

à la note nerveuse, incisive, un talent délicat et distingué, toujours original et toujours sûr de lui-même.

Au sein de cette Eglise de Lyon, il devait exercer sa mission pastorale dans deux champs d'action très différents. Il y réussit avec un égal succès. Le quartier populaire de Vaise, qu'il devait desservir, lui offrait l'occasion d'entrer en contact avec le monde ouvrier. Il sut se mettre à la portée de ces âmes simples en leur prêchant un christianisme social dont nous retrouvons les premiers échos dans une brochure datée de 1886, où il relate ses impressions à la suite d'une conférence faite à Rive-de-Gier. Mais il avait aussi à remplir son ministère dans la partie la plus intellectuelle, la plus affinée de l'Eglise ; et là, sa prédication obtint rapidement la faveur du public cultivé, grâce à sa forme impressive et à l'influence bénie qui s'en dégageait. On appréciait en lui l'orateur qui savait mêler les aspirations de l'âme moderne la plus éclairée aux orientations de la pensée du jour dans un christianisme à la foi religieuse la plus large et à la vie spirituelle la plus intense.

Les neufs années passées à Lyon furent donc décisives pour la personnalité si pleinement douée d'Emile Roberty. Ce furent neuf années de formation, d'apprentissage, de prise de possession de soi-même, aboutissant à la complète maîtrise. C'est durant cette période de sa vie qu'il amassa une grande partie des trésors que son âme, pendant 34 ans, versa du haut de cette chaire dans vos âmes.

Aussi quelle profonde affection il gardait à sa chère Eglise de Lyon. Si c'était là qu'il avait trouvé les premières grandes bénédictions de son ministère, c'était là aussi qu'il avait rencontré ses plus douces joies d'ordre intime. C'est là qu'il s'était créé un foyer, qu'il s'était associé la digne et vaillante compagne de sa vie, qu'il avait connu les premières douceurs et les premiers deuils de la famille. C'est là qu'il aimait à retrouver le groupe fidèle des amis de la première heure, ceux qu'il avait introduits dans la vie religieuse, qu'il continuait à éclairer de ses conseils ou à soutenir de ses consolations. Que d'âmes qui ne devaient plus, dans cette Eglise oublier son souvenir, laisser s'effacer son empreinte !

De là sa joie quand il revenait parmi nous ; quand il remontait dans cette chaire de notre Vieux Temple, du haut de laquelle, me disait-il, récemment encore, « je revois toute ma jeunesse et toute la jeunesse de jadis dans votre Eglise ».

Et comme nous étions heureux, nous aussi, de faire appel à son concours dévoué, à sa voix si autorisée, chaque fois que nous avions une solennité d'importance ou une grande cause à plaider pour nos Eglises.

Aussi avons-nous ressenti, avec une tristesse particulièrement douloureuse, le coup soudain qui vient de frapper votre Eglise et toutes les Eglises. Mais, pour nous, Lyonnais, nous le resterons d'une façon spécialement intime, car c'est comme un deuil de famille que nous partageons aujourd'hui avec l'Eglise de l'Oratoire.

Si le protestantisme français se groupe tout entier autour de ce cercueil, on peut dire qu'il y a, de chaque côté de ce catafalque, l'image de deux Eglises agenouillées et en pleurs : c'est celle de Paris et c'est celle de Lyon.

La première verse des larmes à la pensée du fidèle et distingué pasteur qui, jusqu'à son dernier soupir, lui a donné tout l'épanouissement de son talent, toute la maturité de son expérience, toutes les moissons de sa grande âme de chrétien, lumineuse et aimante ; mais la seconde — l'Eglise de Lyon — *se souvient des jours anciens*, et elle pleure en silence auprès de sa sœur, celui qu'elle a connu en pleine jeunesse, à l'heure où se levait pour lui l'aube rayonnante d'une longue journée glorieuse, et où elle voyait le bon ouvrier se mettre à l'œuvre pour tracer avec joie et avec foi, la ligne de son premier sillon, qu'il poursuit maintenant dans l'Infini, sous le regard de son Divin Maître !

ALLOCUTION

prononcée au cimetière

par M. Wautier d'AYGALLIERS

pasteur du Foyer de l'âme

On évoquait, tout à l'heure, devant vous deux Eglises en pleurs, agenouillées près de ce cercueil : l'Eglise de Lyon et l'Eglise de l'Oratoire.

Il en est une troisième qui porte avec vous votre deuil immense et qui, en cet instant même, par la voix de votre serviteur, veut donner une expression à sa douleur et à sa gratitude : l'Eglise du « Foyer de l'Ame ». Comment oublier, devant cette fosse ouverte, que le pasteur Roberty est tombé à l'heure où nous l'attendions au Foyer de l'Ame, hôte aimé et trop rare... qu'il est tombé, revêtu de sa redingote pastorale avec, dans sa poche, le discours qu'il nous destinait ? A l'heure où déjà s'entr'ouvraient, pour lui laisser passage, les portes de la Vie Eternelle, son esprit était tourné vers notre maison qu'un grand souvenir lui rendait si chère. Ah ! si, comme je le crois, le tissu de notre vie s'organise selon une sûre direction, si les mouvements de notre esprit, même les plus imperceptibles, répondent à une Réalité, dissimulée derrière le mouvant rideau de nos jours, comment ne pas voir, dans les circonstances magnifiquement tragiques de cette mort, plus qu'une aveugle coïncidence ? Ce que nous savons des lois du monde spirituel nous permettent de penser — oh ! laissez-nous cette joie douloureuse — qu'il y a là une consécration suprême, solennelle, d'une affection « fidèle jusqu'à la mort ».

Cette affection avait sa source, sans doute, dans l'identité des aspirations du pasteur Roberty avec les nôtres, et elle se manifestait, ces jours derniers encore, par des encouragements et des conseils que nous faisons entrer, désormais, comme des éléments de choix, dans notre patrimoine spirituel. Mais avant tout, cette sollicitude à notre égard était une des formes — entre beaucoup — que le pasteur Roberty donnait à une incomparable amitié. Et cette amitié

doit être rappelée ici, car si elle éclaire le deuil des amis et de la famille de Charles Wagner, elle s'attache, d'autre part, au ministère parisien du pasteur Roberty, depuis le premier jour, et à toutes les circonstances, heureuses ou douloureuses, de votre vie familiale : par sa pureté, par son désintéressement profond et sa portée insoupçonnée, elle est du domaine que la mort ne peut attaquer.

Wagner et Roberty ! Ces deux personnalités, si différentes d'aspect, de tempérament, s'étaient reconnues sœurs. Le pasteur, lui aussi, plus qu'un autre peut-être, a besoin d'un pasteur. Le monde ne connaît rien des découragements qui passent parfois sur ceux qui ont charge d'âmes. Plus ils sont grands, plus ils sont solitaires. A qui iraient-ils, dans la peine ou dans le désarrois, eux qui doivent guider les autres ? Quand Wagner, excédé des querelles d'Eglise, brisé par la douleur, incertain de la route à suivre, cherchait une âme où épancher sa grande âme douloureuse, il trouvait Roberty. Nul ne saura le secret de ces entretiens sacrés, mais ce que vous devez savoir, chers amis affligés, c'est que jamais Wagner n'est ressorti sans avoir retrouvé, près de l'ami, la force et le courage. Et lorsqu'arriva l'heure suprême, ce fut encore votre bien-aimé qui fut désiré et appelé, et qui, par la puissance surnaturelle de sa foi, sut faire rayonner ce lit de mort de toutes les clartés de la Transfiguration.

Une paroissienne, rappelant ces souvenirs, m'écrivait ce matin : « Les deux vieux amis se sont retrouvés. Ils vont mettre à nouveau leurs mains l'une dans l'autre et recommencer à travailler pour nous ».

Une telle parole est si profondément d'accord avec la foi du pasteur Roberty dans la vie éternelle, considérée comme une activité illimitée, que je ne redoute pas de m'en saisir, dans cette triste nuit d'hiver, où nous n'avons, pour nous éclairer, que les pressentiments de nos cœurs — plus certains souvent que les démonstrations les mieux établies. Quel invisible messager de l'Au-delà avait visité le cœur de notre ami, pour lui donner cette certitude impressionnante devant la mort ? Il chantait véritablement la Vie immortelle et tels étaient les accents de cette voix incomparable qu'elle obligeait, pour ainsi dire, les fronts courbés à se relever et que la légitime douleur des affligés se diluait progressivement, comme fondent les brumes, pour laisser toute la place aux lumineux horizons du monde supérieur.

Il y a quelques années, se promenant avec une de ses filles sur les bords des lacs italiens, notre ami s'arrêta soudain, saisi d'extase devant la splendeur de ce paysage d'eaux et de montagnes. Et frappant sur l'épaule de sa compagne, associant en esprit la beauté

du spectacle aux gloires qu'il pressentait : « Je voudrais, dit-il, quand je serai mort, que vous ayez la conviction de n'avoir devant vous qu'un cadavre ».

Et voici où la douleur doit céder le pas au devoir. Nous n'aurions rien compris, en effet, à la voix de cet homme ; nous n'aurions rien saisi de la prodigieuse effervescence spirituelle de cette âme pastorale, rien compris à ce rayonnement de sa figure, à ce tempérament passionné qui, jusqu'à l'épuisement, s'évertuait à faire passer sa conviction dans l'âme incertaine de milliers de malheureux... si, en cet instant même, par la seule force de l'amour, nous ne dépassions pas ce cimetière et cette bruine et toute cette nuit, pour nous rattacher délibérement et pour toujours à sa personnalité épanouie et immortellement vivante...

Ah ! comprenez-moi bien : il ne s'agit pas de nous arracher à l'humaine tendresse et de mépriser les droits incontestables du cœur... Si les objets matériels nous sont chers, si nous recueillons comme des reliques le livre où demeure la trace des mains aimées et les vêtements dont les plis conservent les mouvements de la vie, la tombe nous est plus chère encore. Car la pierre qui la marque nous apparaît comme une pierre de seuil appartenant par une moitié à la demeure familiale, par l'autre moitié au monde mystérieux que le Christ appelait la maison de son Père.

Nous viendrons donc sur cette tombe où ce grand serviteur de l'Evangile repose près de son fils, notre cher ami Maurice Roberty. Nous y viendrons pleurer et prier, nous recueillir loin de la ville tumultueuse, non pour céder à la dévotion matérielle des reliques, mais pour nous affermir dans la vie bonne et la vie utile et nous joindre par le cœur à ceux qui ne sont pas des disparus, mais des invisibles. Et pour nous, spécialement, ses amis et ses disciples, nous nous sentirons engagés à payer notre dette de gratitude sur la tête de ceux que le pasteur Roberty a le plus aimés dans ce pauvre monde : sa femme, la discrète inspiratrice de son ministère, ses enfants et ses petits-enfants, fournissant ainsi une démonstration nouvelle à l'antique parole : « l'Amour est plus fort que la mort. »

Le Cadavre et les Vautours [1]

Où sera le cadavre, là s'assembleront les vautours. (Luc XVII, 37)

Mes Frères,

La tradition évangélique primitive ne nous a laissé des paroles prononcées par le Christ sur les « choses finales », sur la ruine de Jérusalem ou la « fin du monde », ou l'établissement définitif du Royaume de Dieu ici bas, que des fragments informes, difficilement conciliables entre eux, mais dont quelques-uns portent la marque de leur beauté première, semblables à certains blocs de marbre tombés du fronton des temples de l'antiquité, qui gisent maintenant dans la poussière, et sur lesquels se voit encore la marque d'un sculpteur de génie.

La parole que nous méditons ce matin est un de ces blocs superbes, et nous y trouvons quelques indications sur la nature des prophéties bibliques et de ce qu'on appelle « les jugements de Dieu ».

Les disciples, plus ou moins esclaves de la tradition populaire concernant les prophéties miraculeuses, s'attendent à des explications détaillées, et demandent à Jésus : « Maître, quand ces choses arriveront-elles, et quel sera le signe qu'elles vont toutes s'accomplir ? » (2) Mais le Christ ne se prête pas à des curiosités de cette sorte ; il se contente d'affirmer un principe, de formuler une loi sur l'immuabilité de laquelle il fonde l'accomplissement de la promesse. Il suit la même rive — pourait-on dire à ceux d'entre nous qui aiment à trouver des analogies entre la démarche de l'esprit religieux et celle de l'esprit scientifique — il prophétise de la même manière, dans l'ordre moral ou religieux, qu'un physiologiste, par exemple, annonçant tel phénomène qui se produira, à un moment donné, dans l'organisme humain. Pour prédire les modifications que subit notre organisme dans l'état de santé ou de maladie, il faut au physiologiste ou au médecin, la connaissance des lois physiologiques

(1) Dernier sermon prononcé par le pasteur Roberty, le 8 Novembre 1925, à l'Oratoire du Louvre.
(2) Marc, XIII, 4.

ou physiques. Pour annoncer la modification que subit l'organisme des peuples, il faut au prophète la connaissance ou l'intuition des lois de la vie collective et notre Maître les connaissait ou les pressentait mieux que personne en raison de sa sainteté parfaite qui le rendait extrêmement sensible précisément à tout ce que pouvait détruire ou désorganiser la vie morale de la société.

Quelle est donc cette loi du monde moral à laquelle Jésus fait allusion dans mon texte ? Et le Seigneur répondit : « Là où est le cadavre » — c'est-à-dire là où se constate la corruption, le désordre l'immoralité — « là s'assemblent les vautours », là viendront la ruine et le carnage.

Telle serait donc la nature et la portée des prophéties religieuses et, j'ajouterais, de toutes les « paroles prophétiques » prononcées dans l'histoire. Il est des lois de la vie des peuples. Les hommes qui vivent en communion avec un haut idéal moral et social, disons, si vous voulez, en communion avec Dieu, connaissent ces lois supérieures et les appliquent à l'état des empires et des institutions ; s'ils les trouvent dans une situation que ces lois condamnent, ils s'écrient : « ces nations périront, si elles ne se repentent pas ; elles deviendront la proie des vautours ! » La célèbre prophétie de Savonarole sur la ruine de Florence est fondée sur les mêmes principes.

Le Christ pressentit très vite le misérable état de Jérusalem pressurée par les puissants Sadducéens, aveuglée par le fanatisme des pharisiens, et aussi par une attente d'un « Royaume de Dieu » fondé principalement sur la force militaire ; il prédit une catastrophe prochaine, mais son regard prophétique perce loin dans l'avenir, et ses paroles vont jusqu'à formuler la loi même de tous les jugements destructeurs de l'Eternel : partout où se découvre une corruption radicale, une puissance formidable intervient qui détruit tout. *Là où est le cadavre, là s'assemblent les vautours.*

Voyez maintenant comme l'image dont se sert ici le Maître est d'un idéalisme saisissant.

Quand un animal sauvage ou une bête de somme tombe morte dans le désert, on ne voit tout d'abord aucune tache ni aucune agitation dans le ciel embrasé de lumière. Cependant, bien au-delà du regard des hommes, le vautour plane, presque immobile sur ses ailes, et ses yeux sont fixés vers la terre. Bientôt, sa vue, d'une acuité sans égale, perçoit la forme qui gît sans mouvement sur le sol, et, comme une pierre, il tombe sur elle, de mille pieds dans les airs. D'autres oiseaux qui planent dans les mêmes hautes régions voient la descente foudroyante de leur compagnon et savent ce

qu'elle signifie. Les unes après les autres, de petites taches noires surgissent de tous les points de l'horizon, et en deux ou trois minutes, cinquante vautours sont là, déchiquetant le cadavre, les ailes repliées.

Les disciples avaient assisté souvent à des scènes de ce genre et aucune image ne pouvait leur faire mieux saisir la soudaineté, le caractère nécessaire et terrible des jugements de Dieu. Dès que la putréfaction a commencé, aucun délai n'est accordé. Irrésistible, rapide et sûre comme la descente des vautours, s'abat la justice divine sur les institutions et les collectivités corrompues.

Voici donc, d'après l'enseignement évangélique, et il faut ajouter, d'après l'expérience de l'histoire universelle, quelle serait la loi des jugements divins. Là où se manifeste une corruption totale — très rare d'ailleurs — dans l'ordre moral, intellectuel et économique, là s'installe la ruine définitive. L'effet de cette loi se fait sentir avec une rapidité inversement proportionnelle à l'étendue de la surface attaquée : au bout de deux ou trois générations, pour une famille ; plus tard, pour un groupe social ou une institution ; beaucoup plus tard, pour tout un peuple. D'autre part, là où il n'y a que corruption partielle, ne sévissent que des châtiments partiels et auxquels un réveil de la conscience et de l'énergie peut remédier.

C'est à la lumière de ces réflexions qu'on peut essayer d'envisager « la moralité de l'histoire » (malgré toutes les réserves qu'il faut faire au sujet de cette formule, et que nous n'avons pas le temps de présenter ici).

On s'élève parfois avec indignation contre certains jugements de Dieu, tels que nous les rapportent, enveloppés de légendes, les anciens souvenirs des Hébreux. On prétend que le déluge, la destruction de Sodome et Gomorrhe, ne peuvent être l'œuvre d'un Dieu qui nous aime. Mais, en formulant ces accusations, on oublie que le simple effet des lois relatives à la vie, à la prospérité ou à l'anéantissement des peuples, est toujours envisagé, dans la Bible, au point de vue religieux, toujours considéré comme l'expression de la volonté de Dieu, de même que nous disons quand quelqu'un se ruine pour s'être adonné à la paresse, au jeu ou à la débauche, ou meurt pour avoir désobéi aux règles de l'hygiène : Dieu l'a puni.

En raison même de son caractère tel que nous l'ont représenté Ses plus grands Inspirés, Dieu ne peut pas ne pas détruire ce qui mérite de l'être. Il est obligé d'assainir la terre. Si, à certaines époques, on n'entendait pas la chute des empires pourris, des institutions vermoulues par le péché ; si la main de l'Eternel ne s'appesantissait pas de temps à autre, sur tel peuple, telle classe sociale, tel

groupe de financiers qui ruinent la monnaie de leur pays pour augmenter leurs richesses personnelles, l'atmosphère terrestre deviendrait irrespirable. Il faut que les vautours dévorent les cadavres pour que ceux-ci ne répandent pas la peste autour d'eux.

Telle est l'œuvre de la justice de Dieu. Elle ne ressemble en rien, comme on l'a trop souvent dit en interprètant l'Ecriture trop à la hâte, à des actes de colère ou aux caprices de la tyrannie. Elle n'est, dans les catastrophes collectives contenues dans les annales d'Israël, que l'inévitable résultat de lois morales, sociales, économiques, étudiées non plus par l'intelligence impersonnelle du philosophe, mais interprétées par la conscience d'un peuple croyant. Ajoutez que la colère est faite d'impatience, d'irréflexion, de passion, mais la justice divine qui circule au sein des choses, la justice immanente qui sort des évènements comme l'eau sort de la source, tient compte forcément de tous les accidents du terrain, je veux dire cède devant tous les repentirs, se détourne devant les retours passagers à la raison ; la justice immanente attend, délibère, distingue avec soin dans une époque de corruption, les quelques justes qui luttent pour le relèvement de leur pays, ne laisse pas une prière, pas un dévouement obscur, pas un acte de pureté ou de charité, sans accorder à cet acte, à ce dévouement, à cette prière, l'exact pouvoir de régénération auquel ils ont droit. Mais quand tous les avertissements de Dieu demeurent inutiles, quand la longue patience de la justice n'amène plus aucun bienfait, quand, pour arrêter le travail de la décomposition, Dieu n'aperçoit plus, dans un peuple, dans une famille, aucun effort, alors, rapides comme le vent, apparaissent les vautours inexorables.

Combien peu, la justice de notre Dieu ressemble à la colère — j'insiste sur ce point — nous en avons un symbole magnifique dans la prière d'Abraham au sujet de Sodome et dans la réponse de l'Eternel. Au patriarche qui s'écrie : « Feras-tu périr le juste avec le mécréant et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause des cinquante justes qui sont au milieu d'elle ? » Dieu répondit : « Si je trouve dans la ville cinquante justes, je lui pardonnerai à cause d'eux ».

Puis Abraham reprend : « Mais peut-être ne s'en trouve-t-il que quarante-cinq..., peut-être que trente..., que vingt, que dix... » Et l'Eternel répondit : « Je ne la détruirai pas à cause de ces dix justes ». Quelle patience, que de scrupules, quelle justice toute pénétrée d'amour !

Mais le regard de l'Eternel ne découvrit en Sodome aucune trace de justice, et Sodome fut détruite. L'épargner eut été un acte de suprême iniquité. Il arrive un moment dans la vie d'un peuple où en avoir pitié, c'est ne pas avoir pitié du monde entier.

C'est en tenant compte des réflexions qui précèdent, qu'on est autorisé à oser parler des jugements de Dieu dans l'histoire contemporaine, et « de nous instruire à salut ». Mais n'imaginez pas que la Bible seule nous offre le spectacle des jugements de Dieu. L'esprit même de la Bible étend ces sortes de jugements à l'histoire universelle, et nous sommes en droit de dire, en restant fidèles à l'esprit des narrations bibliques, que partout où dans notre Europe, par exemple, un malheur descend sur un peuple, une institution, un gouvernement, cette catastrophe est aussi bien l'œuvre de Dieu que la ruine de Sodome, ou la destruction de Jérusalem. C'est ici qu'il conviendrait de montrer, dans l'état religieux, politique et économique de l'Empire d'Autriche, par exemple, ou de la Turquie d'Europe, dans la violation continue, sans répit, des lois mêmes de la vie nationale et internationale, la cause secrète de leurs malheurs et de ces formidables descentes de vautours sur toutes les parties de leur organisme national.

Mais nous sommes ici entre Français. Nous n'avons pas à nous en prendre à des étrangers. Le premier devoir du prédicateur de l'Evangile est de parler à ceux qu'il a devant lui.

Les jugements de Dieu n'ont pas été épargnés aux institutions, gouvernements, classes sociales de notre bien-aimé pays, dans sa longue, douloureuse et magnifique histoire. Que de révolutions, que de ruines et de sang ! Que de gloires et de triomphes, mais aussi que de hontes ! Quelle miraculeuse délivrance de la France en septembre 1914 !

Oui, Dieu protège la France, mais sa patience ne se lassera-t-elle pas ? Eh bien, je viens vous dire, au nom du Dieu vivant, qu'il dépend de vous d'éloigner de notre patrie de nouveaux malheurs, non plus seulement de nouveaux désastres matériels ou des désastres moraux, mais les vautours plus terribles de la corruption sociale, de l'avilissement des caractères, les vrais vautours de la mort. Oubliez les merveilles de l'Expostiion des Arts Décoratifs, ouvrez les yeux, rendez-vous compte de la situation de notre peuple et rendez-vous compte de vos devoirs. Dites vous : je puis, en tant que Français, que Française, en tant que membre de ce grand corps qui s'appelle la patrie, je puis par ma conduite et mes paroles, par l'orientation de ma vie, hâter ce travail de la corruption ou celui de la régénération d'un pays, il est en mon pouvoir d'attirer sur mon pays les effets de cette loi immuable qui lie la destruction à la corruption, ou de chérir ces règles de la conduite et de la pensée qui contribuent à entretenir dans les veines d'un peuple la santé et la vie. Et voici ces règles : l'honnêteté publique et privée, l'obéissance aux lois, la moralité domestique, la haine des spectacles cor-

rupteurs et des richesses acquises sans travail, l'amour et le respect de la famille, et en même temps le souci constant de vos devoirs d'homme et de citoyen, un patriotisme éclairé qui ne consent à se séparer d'aucune des pures gloires de la France monarchique, impériale ou républicaine, et non pas à cette hystérie nationaliste, née d'hier, qui voudrait exclure de la communion française les protestants de France et qui, pour porter le drapeau de la patrie, ose appeler à son aide les ennemis séculaires et mille fois maudits de son libre et loyal génie ; l'amour de la science, afin de développer l'esprit scientifique et soutenir les droits de la pensée libre et de la foi libre, et non pas ces encouragements de sacristie à l'ignorance et l'hébétude intellectuelle, qui font fleurir dans les âmes le fanatisme et la superstition ; moins d'orgueil et de morgue dans nos rapports sociaux, moins de ces préjugés homicides qui séparent les classes, plus d'intelligente sympathie pour le peuple des ouvriers et des paysans qui constituent l'imposante réserve des forces du pays, et plus de véritable amour...

Si non, si vous n'agissez pas dans ce sens, si vous continuez à dire : Cela ne me regarde pas, « suis-je le gardien de mes frères ? », aussi vrai qu'on ne se moque pas impunément de l'Eternel, aussi vrai que Dieu existe et que ses lois sont immuables, un nouveau malheur fondra sur notre patrie ; les vautours de la mort et de la honte s'abattront sur nous. Mais nous voulons vivre, O Dieu ! nous voulons que notre bien-aimé pays se relève et retrouve toutes ses gloires, tout son génie. Esprit divin, suscite des chrétiens et des Français qui n'oublient point le solennel avertissement de ta Parole : « Là où est le cadavre, là s'assemblent les vautours ». — Amen.

Avertissements et devoirs[1]

Aucun Conseil d'Eglise n'a d'ordres à vous donner en vue des élections. Vous êtes tous jaloux de votre indépendance politique ; elle vous est aussi chère que votre liberté religieuse. Mais nous sommes assurés d'exprimer la pensée directrice de votre patriotisme en vous rappelant, dans les circonstances dramatiques que traverse notre pays, la maxime de notre vénéré Théodore de Bèze : « Les peuples n'ont pas été créés pour les magistrats, mais les magistrats pour les peuples ».

Oui, la France victorieuse, mais affaiblie par tout le sang qu'elle a perdu, veut d'abord des hommes qui la servent et qui la guérissent. Elle demande des représentants intègres, sérieux, respectueux du travail et des conditions du travail, passionnés de justice pour tous, ouvriers des champs, employés et employeurs, industriels et commerçants, professeurs et étudiants, croyants et libres penseurs. La lutte entre les classes, qu'elle est forcée de constater, lui paraît aussi criminelle que la guerre entre les nations, et elle réserve son admiration pour une autre beauté que celle des guerres civiles.

La France cherche de vrais démocrates — ils sont rares — respectueux des ordonnances de la République et qui, après avoir formulé des lois, s'empressent eux-mêmes de leur obéir et d'en exiger la rigoureuse application. Pas d'autre souveraineté chez nous que la souveraineté de la Loi, librement délibérée par les représentants de tous les citoyens, seule expression légitime de la volonté populaire.

La France réclame des dirigeants qui ne considèrent pas la vie morale comme inutile à la prospérité nationale, et qui affirment que l'éducation religieuse de la conscience est la première condition de la vitalité d'un peuple.

La France, enfin, non pas toujours celle qui parle dans les réunions publiques, mais celle qui souffre dans ses régions dévastées et qui travaille silencieusement dans toutes les provinces, supplie

(1) Nous avons groupé sous ce titre, et sous le titre « Consolations et certitudes », quelques paroles mémorables extraites de divers discours de M. le pasteur Roberty.

qu'on l'aime et qu'on ai pitié d'elle, comme le Christ a aimé sa patrie et a eu pitié de Jésusalem.

A vous, disciples de la Réforme française, de vous inspirer d'un tel exemple et de vous détourner de l'esprit du monde, esclave de la frivolité, de la convoitise et de la vénalité, pour ne vouloir — fût-ce à vos dépens — que le salut immédiat de la patrie.

* * *

Qu'est-ce que ce défaut d'organisation qu'on nous reproche si souvent, à nous Français, sinon une réelle incompréhension de la valeur de l'autorité dans le service pratique d'une collectivité quelconque, et une incapacité d'obéir, à moins d'y être matériellement forcé, comme si l'obéissance, même volontaire, nous apparaissait toujours comme une forme de l'asservissement !

La loi, dans une démocratie, — et j'en dirai autant de l'Eglise Réformée quand son organisme n'est pas faussé par un individualisme mal compris — la loi, dans un pays démocratique, est toujours, au moins pendant un temps, l'expression de la nation. Et celle-ci possède toutes les armes nécessaires pour abolir ou faire reviser les lois qui ne correspondent plus aux dernières évolutions de la justice et du droit.

C'est pourquoi la révolte, la désobéissance, dans une démocratie, constituent non seulement un crime mais une véritable stupidité, c'est la révolte de la nation contre la nation, du souverain contre le souverain ; tandis que, dans une organisation autocratique, comme dans l'ancienne Russie des tsars, la révolte, la désobéissance, deviennent les uniques moyens laissés à la volonté de la nation, pour s'affirmer. Désobéir peut devenir le plus saint des devoirs. D'où la légitimité de l'insurrection dans une organisation autocratique, et son caractère criminel et absurde dans une démocratie.

Si vous n'obéissez aux lois que par crainte de la punition, cette punition peut souvent être évitée, et la loi tournée, grâce à d'ingénieux stratagèmes. Mais si vous avez une conscience et que vous considériez ses ordres comme revêtus d'une valeur divine, même dans la plus grande solitude, et même à l'abri de l'opinion du monde ou d'une situation qui vous place au-dessus des autres hommes, même en face des plus grands dangers, vous vous sentez lié à la volonté de Dieu, et vous obéissez par devoir, parce que c'est toujours un devoir de croire au devoir, quand même le monde entier se liguerait contre vous pour vous démontrer le contraire.

La culture religieuse de la conscience pour former de bons citoyens, tel doit être plus que jamais le but de tous les éducateurs de la nation. Un peuple, à la rigueur, peut se passer de grands

savants et de grands artistes ; il ne peut vivre sans citoyens respectueux de la loi dans le service le plus solitaire et le moins surveillé.

*

Défendre les droits des peuples par l'association entre les peuples, tel est, pour la Société des Nations, le formidable problème à résoudre. Mais ni l'intérêt bien entendu, ni la juste horreur de la guerre, ni les considérations économiques les plus exactes, ni l'organisation internationale du travail — et combien celle-ci est nécessaire ! — ni les progrès de la plus clairvoyante raison — et c'est la raison française ! — ni la garantie d'une police, nombreuse et bien armée, ni les adjurations les plus éloquentes ou les traités les mieux établis n'auront le pouvoir, à eux seuls, de transformer la vérité de la Société des Nations en une réalité durable, si nous ne parvenons à insérer dans nos volontés et dans nos consciences cette puissance, hélas si méprisée, et que nous, croyants, nous appelons l'Esprit de Jésus-Christ.

Il existe des individualités véritablement chrétiennes, des familles véritablement chrétiennes. Pourquoi les nations ne le deviendraient-elles jamais ? Pourquoi seraient-elles à jamais incapables de réaliser l'idéal international de l'Evangile ? Pourquoi surtout la France se mettrait-elle à douter de l'efficacité de son meilleur génie, qui, plus que le génie de tout autre peuple, aspire et veut concourir à la félicité universelle ?

Que la démocratie française refuse de se laisser détourner de sa route par les risées des sceptiques ; qu'elle reste fidèle aux exigences de son âme héroïque aussi bien que de sa raison, et que les chrétiens consentent enfin à ne pas renier leur Maître, mais au contraire à embrasser dans son étendue mondiale, la pensée évangélique, tels doivent être, en ces jours où la France, victorieuse, ressuscite, notre souci constant et notre plus fervente prière.

*

Jésus n'a rien écrit, ni ordonné à ses disciples d'écrire. Il n'a pris aucune précaution pour conserver intacte la lettre de sa doctrine. Il n'a laissé ni code, ni catéchisme. Il n'a pas supposé un instant l'existence d'Eglises qui usurperaient son autorité, ni la formation d'un recueil, appelé le Nouveau-Testament, avec les passages duquel les chrétiens se déchireraient entre eux. Il a été le grand Croyant en la puissance et la lumière de l'Esprit. Il a été le vrai fondateur de la foi libre, antidogmatique, spontanée et directe comme le désir. Songez qu'il poussait si loin le respect pour la

conscience et la liberté spirituelle des siens, qu'après lui, la plupart de ses apôtres se demandent si, pour lui demeurer fidèles, ils doivent rester juifs ou rompre avec la synagogue ! Le Maître les avait laissés libres !

Faut-il qu'une semblable religion ait été démentie, faussée par ses sectateurs, pour qu'elle ne soit pas aujourd'hui, comme elle le fut aux premières heures de sa jeunesse, une incomparable semeuse de liberté dans les âmes !

* * *

Que diriez-vous d'un « refuge » dans la montagne sur la porte duquel on lirait : Défense aux égarés d'entrer ! ou d'un hôpital dont l'accès serait interdit aux malades ! Eh bien, je pense à des exemples de cette sorte, quand je vois nos Eglises barricader leur porte d'entrée ! Je pense à ceux auxquels notre Sauveur, seul chef de notre Eglise, ouvrait ses bras, et qui, tous, étaient précisément des âmes malades, ou perdues, ou extraordinairement « faibles en la foi » !

Je pense que notre rigidité n'est le plus souvent qu'un insupportable orgueil, et je vous crie bien plutôt : Repentons-nous ! c'est nous les plus coupables. Repentons-nous ! Nous avons eu un langage affecté, des allures cléricales. Nous avons été raides, pédants, fanatiques de la lettre, nous avons commis le crime de nous excommunier entre hérétiques, entre enfants de la Réforme ! Notre justice n'a pas surpassé celle des Pharisiens, nous n'avons été justes qu'avec nos égaux selon le monde, et notre amour a été semblable à celui des péagers, nous n'avons aimé que ceux qui nous aimaient.

* * *

Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, le sentiment religieux — je ne dis pas le sentiment chrétien et encore moins le sentiment évangélique et galiléen, mais celui-ci est extrêmement rare — je dis le sentiment religieux, livré à lui-même, n'est pas spiritualiste. Il demande constamment des dieux qui marchent sur la terre. Il est par nature idolâtre et violent, ennemi de la science, passionné d'autorités charnelles, de reliques et de magie. C'est pourquoi certains esprits simplistes, bien intentionnés parfois, mais d'une ignorance complète de la nature humaine, et des plus angoissants problèmes de la vie, veulent le détruire. Peine perdue. Il rejaillit quelques années plus tard, plus vigoureux et plus intolérant que jamais. Il aboutit dans le catholicisme, à la glorification d'un sacerdoce infaillible, à la divinisation du prêtre, à l'épouvantable erreur du sacrifice de la messe, et, dans le protestantisme, à l'individua-

lisme sectaire, à la destruction de la réalité même de l'Eglise. Plus que toute autre énergie de l'âme, le sentiment religieux a besoin d'être éclairé, purifié, évangélisé. Pour qu'il répande ses bénédictions sur le monde, il faut qu'il soit sans cesse mis en relation avec l'esprit religieux le plus pur, le plus saint, le plus aimant, le plus dégagé des vieux cultes de la chair, de la lettre et de la « Loi », le plus favorable à l'enrichissement de l'âme que l'humanité ait jamais connu, je veux dire l'esprit de Jésus-Christ, et cet office magnifique, seule la théologie protestante peut le remplir, parce qu'elle seule travaille dans des conditions qui lui permettent de retrouver l'esprit évangélique sous l'amoncellement des traditions du passé, des ronces et des épines dont le sentiment religieux de « l'homme naturel » (pour employer l'expression de l'apôtre), encombre toutes les routes de la pensée.

Soutenez, encouragez le culte de la foi toute pure, pratiqué par les apôtres et retrouvé par la Réforme. Soyez-en fiers. Il n'est pas parfait ? Améliorez-le ; intéressez-vous à ses destinées dans notre patrie ; convertissez ceux des membres de votre famille ou de vos amis qui tendent à le supprimer en ne le fréquentant pas !... Quand on pense à ce qu'il a coûté d'héroïsme et de sang pour être célébré librement dans notre France !... Tous les dimanches, l'Eglise protestante invite les fidèles à se réunir pour prier ensemble et rencontrer Dieu ; les trois quarts des protestants n'envoient aucune réponse. On répond à une invitation à un repas ; on s'excuse ou on accepte, mais enfin on fait un geste ; on répond à une lettre de faire-part ; on consent, par politesse, ou par un juste instinct social — et l'on fait bien — à s'imposer de réelles corvées, mais à l'invitation de Jésus-Christ qui se répète chaque semaine, des milliers de protestants ne répondent que par le silence, l'abstention, le vide. Quelle insouciance, ou quel dédain, ou quelle grossièreté !... Mais vous, les vrais fidèles, montrez-vous donc les défenseurs de notre culte, en en faisant goûter la valeur à ceux qui sont assez légers ou ignorants pour ne l'avoir pas encore reconnue !

Savez-vous ce que vous devez étudier toujours mieux pour être fort dans votre métier de chrétien protestant ?... C'est l'histoire magnifique de la Réforme française, de l'Eglise Réformée.

Nulle part ailleurs, hormis dans la Bible, vous ne trouverez des récits d'aventures plus poignants, des exemples de Foi et de Vertu

plus héroïques, et plus rapprochés de vous, tous plantés dans le sol précieux de la patrie. La majorité des protestants français les ignorent. C'est un secours sans égal dont ils se privent ; c'est une stupide ingratitude dont ils se rendent coupables ; car cette histoire, où se rencontrent sans doute des erreurs et des crimes commis aussi par les nôtres, offre, d'autre part, le spectacle d'une telle multitude d'existences vaillantes et saintes, qu'elle constitue une des plus sûres éducatrices de la conscience, de la liberté de penser, de l'amour de la science et du travail, du culte de la famille, de l'obéissance aux lois et du service de Dieu, vertus sans lesquelles la société humaine tombe dans l'anarchie ou dans la tyrannie — cela revient au même — et finalement dans la pourriture.

Consolations et certitudes

L'amour chrétien, c'est le ministère privé qui consiste à faciliter la vie des autres, à servir les frères du mieux possible, à adoucir pour les autres tous les angles et les rudesses de l'existence, à maîtriser l'envie et la jalousie, afin de laisser le chemin libre à l'amour, à ne pas se détourner de ceux que le péché terrasse ou qui sont déprimés par la douleur. Et dans notre monde actuel et dans cette assemblée, par exemple, il n'est personne, j'imagine, qui ne fasse de temps à autre quelque effort pour alléger le fardeau des autres, dans sa famille, ou dans ses relations, ou dans sa patrie. C'est une des conquêtes les plus évidentes de l'Evangile. Rappelons seulement que l'inventeur génial de l'amour chrétien, fait dépendre le Jugement dernier de l'obéissance ou de la désobéissance à ce devoir du service d'autrui. Dieu ne nous demande pas : Quel est ton credo ? Quelle est ta théologie ? Quelle est ta morale ? Mais bien : Quand vous avez rencontré un étranger, l'avez-vous reçu chez vous ? Quand un homme avait faim et soif, lui avez-vous donné à manger et à boire ? Avez-vous vêtu celui qui n'avait pas de vêtements ? Avez-vous visité ceux qui étaient malades ou en prison ?

Voilà les solennelles questions du Jugement d'après la pensée du Sauveur. De la réponse qui sera faite, dépend pour le Christ notre bonheur ou notre malheur après la mort.

Dans aucune religion, on ne trouve une position aussi suréminente accordée à la seule pratique du service, à l'exclusion de toute autre considération, sans avoir l'air de se soucier d'une autre condition de salut. . . . . .

Des milliers de créatures l'ont ressenti cet amour, dans la plus triste des échoppes comme dans la demeure la plus somptueuse, et c'est pourquoi l'humanité n'est pas encore engloutie dans sa fange, et s'en dégage chaque fois que quelques-uns de ses membres répondent à l'appel miraculeux du fils de l'Homme : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous... Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait. »

O Seigneur Dieu, pardonne la pauvreté de nos paroles, élargis nos cœurs, éclaire nos intelligences et rappelle-nous aussi constamment

cette parole d'un de tes apôtres qui était pécheur comme nous, mais que cet amour en Jésus avait converti et sanctifié : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. »

(*Extrait d'une prédication préparée par M. le pasteur Roberty, et lue après sa mort, au culte du matin, à l'Oratoire, le dimanche* 6 *décembre* 1925).

* * *

Dieu est là. Cette seule pensée fait cesser nos interrogations et stimule notre amour. Nous ne discutons plus avec lui ; nous ne le jugeons plus, nous l'aimons, et nous abandonnons à lui toute notre pensée et toute notre vie. Quoi qu'il en soit, notre âme se repose en Lui. Au milieu des fatigues causées par l'incessant combat de l'existence, anxieux à la pensée du sommeil qui persiste à nous fuir, des soucis qui nous rongent, de la vue de la perversité humaine qui nous désespère et qui tend à nous faire croire que tout va de mal en pis, environnés de tous côtés par la guerre et par la mort, une certitude enivrante tout à coup nous envahit, quand nous nous agenouillons auprès de la source de toute sainteté et de tout amour, cachée dans la forêt de l'âme humaine, mais toujours à la portée de nos lèvres, et que nous y étanchons notre soif ardente de bonheur et de paix.

* * *

La notion protestante de la foi n'est pas intellectualiste. Elle est toute transportée dans la volonté et dans le sentiment. Libérée du mysticisme sacramentaire et contemplatif, de l'ascétisme et de l'autorité de l'Eglise, l'âme « *a soif du Dieu vivant* » et entre directement en rapport avec Lui par la foi. Elle se lie de la même manière avec le Christ, sans intermédiaire surnaturel obligatoire. Car, selon Calvin lui-même, « il y a une semence de religion plantée en tous par l'inspiration secrète de Dieu ». Le protestant croit en Jésus-Christ — il peut refuser d'y croire, et alors il n'est plus chrétien — selon les mêmes procédés psychologiques par lesquels nous croyons en la valeur spirituelle de telle ou telle personne. La foi, selon la pensée protestante, est une expérience psychologique. Pour que celle-ci meure, il faut que son objet soit détruit. Mais il peut être modifié extérieurement dans son costume, dans son environnement, dans son langage, sans que sa nature intime soit changée, sans donc que la foi soit atteinte.

Voilà pourquoi la science ne parvient pas à modifier l'essence de la foi protestante, car elle ne touche que l'extérieur, le vêtement, je veux dire le dogme, le rite, la hiérarchie. Tout ceci tombe sous la juridiction de la critique qui, une fois éveillée, ne saurait plus

abdiquer. Mais tout cela n'est que le corps de la religion ; en ce corps, utile, nécessaire, ne réside pas cependant l'objet suprême de la foi. Cet objet demeure dans l'âme du Christ ; il est à proprement parler Dieu en Jésus, sensible au cœur, saisi par la conscience.

Dans le protestantisme, la foi s'adresse directement à ce qui est invérifiable selon les méthodes scientifiques. Elle s'empare de l'essence, de l'idée, de l'esprit. Le conflit avec la science est impossible...

* * *

La vie chrétienne d'un bon ministre de l'Evangile — et ceux-là constituent la plupart de nos pasteurs — est un perpétuel et douloureux souci. Ils portent réellement, chaque jour, dans leur conscience et leur esprit, les péchés et les souffrances de tous. Soucis des pauvres et des malades, soucis des mourants, soucis des enfants au catéchisme et de leurs parents ; douleurs secrètes causées par l'aveuglement spirituel d'un grand nombre, par la sensualité des uns, l'orgueil et l'avarice des autres, la frivolité stupide de plusieurs ; crainte continuelle et sacrée de n'être pas à la hauteur de sa tâche, de compromettre la réputation de la Réforme en France, et le nom de notre Maître et l'honneur de notre Dieu... tel est le climat dans lequel ils passent toute leur vie !

La plupart d'entre eux, vous le savez, s'ils l'eussent voulu, se fussent taillé des succès éclatants dans le barreau, la médecine, la littérature, dans l'enseignement secondaire ou supérieur ; mais par amour pour l'Evangile qui, seul, sauve et affranchit les hommes ; par amour pour la Réforme libératrice du XVIe siècle, qui, seule, peut devenir la religion des démocraties modernes ; pour le seul amour de Dieu enfin, ils acceptent presque tous une vie obscure, des charges pesantes et insoupçonnées, sans profit, sans honneur, et, pour la plupart, ils meurent, méconnus, leur immense travail enveloppé d'indifférence, après avoir subi, eux et leurs familles, des privations sans nombre..., sauf la privation de la grâce de Dieu !

* * *

Appelez-nous, réclamez-nous, dites que vous avez besoin de nous ! Ne craignez jamais, jamais, entendez-vous, de nous importuner, de nous « déranger ». Nous sommes à votre service en Jésus-Christ. Toute notre vie tient dans ces deux mots. Hélas, nous pouvons vous répondre parfois d'une manière impatiente et nerveuse ; nous pouvons même ne pas répondre à un premier appel... Nous pouvons être empêchés, et puis nous sommes lents, distraits, négligents nous sommes infiniment au-dessous de notre vocation... Tout cela

est vrai ; mais alors réitérez votre appel ! Ne vous lassez jamais. Pour vous, pour vos enfants, quand vous êtes dans le chagrin, quand vous succombez sous quelque fardeau, quand vous êtes malades, quand le découragement vous menace, quand votre âme, altérée, seule, crie après la délivrance, appelez-nous, faites un signe qui nous révèle votre détresse, car c'est alors que le message de l'Evangile déploie sa plus grande vertu, en dépit de nos propres incapacités, pourvu que nous ayons un cœur croyant, sincère et pitoyable. Laissez-nous vous servir davantage et mieux. Avertissez-nous quand notre zèle se relâche ; c'est votre devoir d'ancien, de diacre, de fidèle, mais laissez-nous vous servir pour l'amour de Dieu et de vos âmes !

Ah ! nous voudrions tant faire des progrès dans la pratique du Saint Ministère ! Nous sentons si vivement tout ce qui nous a manqué et ce qui, toujours nous manque ! Nous voudrions tant, sans aucune préoccupation personnelle — et ce n'en est pas une que de sentir les fibres de son propre cœur enroulées autour d'une pareille œuvre ! — contribuer par de vrais sacrifices, à faire de cette Eglise une Eglise bien vivante, une Eglise où l'on connaisse la joie de ceux qui ont été consolés, la joie de ceux qui ont eu leurs blessures guéries et leurs péchés pardonnés, dont l'esprit affranchi des préjugés et des idées vieillies qui ne nous disent plus rien, s'envole vers l'Evangile de l'Esprit et de la liberté, vers l'Evangile des justes réparations sociales, l'Evangile de la fraternité, sans hypocrisie, sans défaillance, l'Evangile enfin qui est une « bonne nouvelle » et un immense bonheur pour tous les enfants des hommes !...

Aidez-nous, mes Frères ! Priez pour nous ! O Eternel, renouvelle, renouvelle notre énergie et consacre-nous de nouveau à ton service et à celui de ton Eglise !

* * *

Gardez, mes frères, pour venir en aide aux défaillances de vos convictions au sujet de la vie éternelle, gardez étroitement unies dans le temps et dans l'éternité, l'idée de la mort et celle de la résurrection. Ah ! si on croyait davantage que la mort et la résurrection ne font qu'un, ne sont que les deux faces d'un même mystère, que ce qui est vrai du Fils de l'Homme, l'est aussi de l'humanité ; que ceux que nous aimons et qui nous aiment, dont nous déplorons la perte, mais qui ont pratiqué la justice, et en dépit de leurs doutes et de leurs défaillances, sont restés attachés à l'Evangile du Royaume de Dieu, si nous croyions davantage qu'ils sont non point morts mais vivants, non pas vaincus, mais victorieux, non pas désolés, mais pleins de joie, non pas glacés et soli-

taires dans un cercueil, mais se chauffant aux douces flammes du Paradis, alors on n'entendrait pas tant de ces lamentations sans espérance qui corrompent, qui dégradent la vie, la rendent presque inutile et ne révèlent rien d'autre non seulement qu'un manque de confiance en l'Evangile, mais encore une parfaite incroyance en la valeur absolue, je veux dire éternelle, de la vie morale.

Certes, il est naturel que nous soyons dans la tristesse et que nous pleurions sur notre malheur, quand nous ne voyons plus le regard — qui ne ressemble jamais à aucun autre regard — de ceux qui nous sont plus chers que la vie, et nous devons garder fidèlement la date douloureuse du jour où ils nous ont quittés, mais nous méconnaissons un élément fondamental de l'Evangile, si nous ne conservons pas aussi le souvenir béni de leur jour de Pâques, et si, à mesure que nous approchons nous-mêmes de la tombe, nous ne nous réjouissons pas de les retrouver, toujours vivants, près de Dieu... Les angoisses de la terre ne peuvent plus les saisir... Ils se reposent de ce repos divin qui est une activité sans fatigue, toujours renouvelée et fraîche éternellement. Ils sont ressuscités. Ils *demeurent en nous, et nous en eux,* comme le Christ, plus encore que durant leur vie terrestre, et c'est ce dont nous ferions plus souvent l'expérience, si nous ne nous laissions pas fléchir continuellement sous le poids du monde physique... Eux, du moins, ils nous ont revus. Et notre cœur devrait se réjouir, au moins de cette « joie consolée », où brillent encore des larmes, mais qu'aucune puissance au monde ne saurait nous ravir.

LE PASTEUR J.-E. ROBERTY [1]

L'*Oratoire* est en deuil : nous avons perdu notre pasteur et notre ami M. J.-E. Roberty. L'auteur de ces lignes n'oubliera jamais cette matinée du 22 novembre 1925 où il fut appelé, tout à coup, devant la forme inanimée de son collègue. Il était tout habillé, prêt à partir pour le *Foyer de l'âme*, où il devait prêcher ce dimanche-là. Quelques instants auparavant, il téléphonait encore à l'une de ses anciennes catéchumènes. Un moment après, il n'était plus. Je rentrai à l'église le cœur bien lourd. Je dus prévenir en chaire notre collègue Wilfred Monod, qui eut le douloureux devoir d'annoncer aux fidèles le coup qui nous frappait tous.

Depuis lors, les témoignages de sympathie n'ont cessé d'affluer de près et de loin, marquant ainsi la place que notre ami occupait dans le protestantisme français et étranger.

La carrière de notre frère se divise en trois étapes : Mantes, Lyon, Paris. Partout, il laissa une trace qui n'est point effacée. Fils de pasteur, J.-E. Roberty tenait de son père des traditions de conscience, de sagesse et de prudence pastorales. Il avait été à bonne école auprès du distingué pasteur de Rouen. Il eut le bonheur ensuite de trouver, à Genève, dans la personne du professeur Bouvier, un maître qui l'orienta vers le christianisme intérieur, christianisme de la conscience, qui répondait bien à ses aspirations intimes. Il vit de près, plus tard, le maître incontesté des études théologiques en France, Auguste Sabatier, dont il subit, comme nous tous, au point de vue spirituel, l'incomparable prestige. C'est ainsi que sa personnalité propre se forma, pleine de charme et d'attrait, et que s'approfondit toujours davantage une piété sans cesse entretenue par le contact personnel avec le Christ des Evangiles. Il a montré aux plus aveugles qu'une piété vivante peut s'allier à la plus complète liberté

(1) Cet article et le suivant sont extraits du Bulletin paroissial *L'Oratoire* ; ils sont une expression de la profonde affection qui unissait les trois pasteurs. Ils serviront aussi de commentaire à la photographie où ils se trouvent réunis, photographie que M. Roberty avait désirée " afin de fixer une époque heureuse de la vie de l'Eglise " pour employer ses propres termes.

d'esprit ; il a prouvé qu'une Eglise peut se construire et réunir des âmes diverses, des esprits différents aux pieds de Jésus-Christ, non pas une Eglise nouvelle, mais la vieille et glorieuse Eglise réformée de France enfin émancipée des servitudes du dehors et du dedans. C'est à cette Eglise qu'il a consacré sa vie. Il l'a servie à Lyon comme à l'Oratoire. Ici plus longtemps que là, mais avec la même fidélité et le même éclat. Un seul trait montrera son courage pastoral : malgré la fatigue des derniers mois, la veille de sa mort, et bien pâle déjà, il présidait une inhumation dans le cimetière de Neuilly, malgré le froid, et déclarait à un membre de la famille affligée : « Bientôt, vous me rendrez le même service ». Je lui avais cité un jour le mot d'Oberlin, qui se poussait lui-même aux tâches difficiles en se disant : « Marche, Fritz ! » Souvent, il me répéta le mot avec un sourire illuminant son visage déjà fatigué. Il a marché, travaillé, aimé et servi jusqu'au bout. Nous garderons fidèlement sa mémoire, son souvenir et son exemple. Que tous ceux qui l'ont aimé et qui ont reçu de lui du bien spirituel, restent fidèles aussi à l'idéal chrétien qu'il leur a prêché pendant trente-quatre ans, fidèles à l'Eglise où il les avait introduits et qui a le souci de marcher dans la même direction. Cette direction est sûre puisque c'est celle-là même qui est imposée à nos consciences par le Dieu unique [illegible] Jésus-Christ, son Fils.

JOHN VIÉNOT.

IN MEMORIAM

Emile Roberty !... Dans le jardin sacré de mes souvenirs personnels il est permis de cueillir quelques fleurs, et de les offrir pieusement à l'Eglise de l'Oratoire. Ceux qui aimaient et vénéraient le père spirituel de notre paroisse, comprendront le caractère fragmentaire de ces notes intimes. Cependant, ses collègues, les confidents de sa pensée, ne se sentent pas le droit de garder pour eux certains traits révélateurs, certaines scintillations de son âme.

Chacun pouvait constater l'étonnante spécialisation d'une vie totalement consacrée au bien de la communauté ; il tenait dans ses mains expertes et délicates tous les fils, même les plus ténus de la paroisse, puisqu'il s'occupait des moindres détails matériels, en même temps que de la correspondance d'affaires, de la direction morale, de l'enseignement religieux, de la prédication, sans compter les innombrables actes pastoraux, accomplis avec tant d'exactitude et de ferveur.

J'ai souvent admiré en secret le perpétuel jaillissement de la source intérieure dans l'exercice de son ministère, sans cesse rajeuni par le dedans. Quand il priait avec ses collègues, le dimanche matin, dans la petite sacristie, avant le culte public, son accent avait toujours la vibration de la réalité. Un jour, à ce moment-là, un paroissien lui envoya dire qu'il désirait l'entretenir. E. Roberty refusa. Il avait déjà revêtu sa robe pastorale. Il m'expliqua : « Les gens sont étonnants. Ils demandent à vous parler, en un moment pareil... *Comme s'il n'allait pas se passer quelque chose d'extraordinaire !* » Une autre fois, après avoir distribué la sainte cène avec ses collègues, il déclara : « Quand ce n'est pas moi qui préside la table, je voudrais m'agenouiller. »

* * *

Ce qui nous frappa souvent, c'est la hauteur du niveau intellectuel et moral auquel il savait maintenir une conversation familière. Jamais d'anecdotes vulgaires, douteuses ou amères ; ni bavardages, ni médisances, ni platitudes. Cet homme, qui était arrivé à Paris

pour tenir un drapeau, et dont le Consistoire « orthodoxe » avait inlassablement refusé de ratifier la nomination à l'Oratoire, n'avait gardé aucune aigreur de ces pénibles discussions. Sa charité fraternelle nous fut constamment en exemple. Je me rappelle un repas dans une maison amie, où la conversation s'égara sur le terrain des querelles ecclésiastiques. J'étais assis auprès de lui. Il me dit soudain, agacé : « Oh ! si l'on pouvait s'abstenir de parler des *personnes !* — C'est vrai, répondis-je, à mi-voix : il y a l'immense domaine des *choses*, l'histoire naturelle, l'astronomie... » Il ajouta vivement : « Et le domaine des *idées !* »

A quel point celles-ci lui étaient chères, je le compris au début de la guerre mondiale. Bouleversé par les événements, il m'avait demandé : « Pourrons-nous supporter cela jusqu'au bout, sans fléchir ? » Et cependant, quand nous en vînmes à parler du petit livre *Les Etapes de la Foi* (1), ses yeux brillèrent. « Un ouvrage pareil, assurai-je, marque une date dans l'histoire de l'enseignement religieux au sein de l'Eglise ; c'est un événement ». Il s'écria : « Peut-être plus important que la guerre elle-même ! »

Et quel délicat sentiment des nuances, quelle subtilité exquise de la pensée, dans une autre parole jaillie de son âme ! Il me parlait de mon « *Vade mecum pastoral* » ; un modeste livre consacré à nourrir méthodiquement la vie spirituelle par trois exercices quotidiens de piété. Il aurait voulu que cet humble manuel s'intitulât d'un mot français : *Bréviaire*. D'autre part, il me demandait pourquoi j'avais inscrit, chaque jour, un passage sur le sang du Christ. « Pour beaucoup de gens, me disait-il, cela évoque, non plus un *fait*, si tragique, mais une *théologie* très particulière. — Alors, lui répondis-je, me voilà plus symboliste que vous ; vraiment, le sang du Crucifié appartient à tous, en dehors de n'importe quel système doctrinal. Et puis, vous-même, à la table sainte, vous prononcez bien la formule rituelle sur « le sang de la Nouvelle alliance. — Oh ! ces paroles sont des paroles chantées ! » — Remarque à la fois très simple et très profonde. Quand l'émotion religieuse déborde, le rythme seul peut l'exprimer : poésie ou musique. Dans les modernes versions du Nouveau Testament, bien des passages des Evangiles et des Epîtres sont imprimés sous la forme typographique adoptée pour les vers. Souhaitons que, dans l'avenir, les Credos soient chantés. Quel apaisement, alors, dans les discussions des théologiens ! Quelle unité spirituelle, quelle union morale, quelle unification ecclésiastique, dans les voix à l'unisson !

(1) *Manuel d'histoire évangélique, publié par l'Union régionale des Eglises réformées de Normandie* (Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris).

* * *

Par la générosité foncière de la pensée et des sentiments, notre ami s'élançait d'instinct vers les solutions les plus « libérales » dans tous les sens du mot, et dans tous les domaines. Quel don d'encourager les jeunes, quelle faculté d'admirer ses pairs, quel hommage à ses aînés ! Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il s'asseyait aux pieds de Charles Wagner, à Noël : « Sa vigoureuse main me porte, il me soulève au-dessus du monde. »

Un jour que j'avais prêché sur l'exhortation de l'apôtre : « Soyez forts ! » il m'exprima son émotion et sa gratitude, après le culte, avec une émotion extraordinaire. « Vraiment, on ne peut se borner à *écouter* le message évangélique. Si l'on reçoit, il faut donner... » Brusquement, il tira de sa bourse une pièce d'or : « Tenez, voici vingt francs pour vos œuvres ! »

Une autre fois, pendant la guerre, je me trouvais dans son cabinet de travail. Le Conseil de la Fédération protestante venait de lui envoyer un délégué pour le prier de prendre la parole, dans une grande réunion organisée à l'Oratoire : on devait évoquer la pure mémoire de l'infirmière anglaise, Edith Cavel, fusillée par les autorités allemandes en Belgique. « C'est à vous, me dit-il, que reviendrait la tâche, puisque vous êtes l'un des vice-présidents du Conseil. Mais on a préféré s'adresser à moi ; on croyait posséder ainsi plus de garanties, sur le terrain des problèmes internationaux. » Soudain, sa figure se décomposa. Il s'écria : « En quoi donc ai-je pu démériter, au point que l'on me considère comme un homme sûr, un prédicateur de tout repos, quand je prêche l'Evangile ? » Ses yeux se remplirent de larmes et il éclata en sanglots. Son chagrin était si poignant que je dus le consoler avec un accent presque maternel, et ce n'est pas sans peine que je parvins à le calmer.

* * *

Voici le récit de notre suprême entretien. C'était le 11 novembre dernier, anniversaire de l'Armistice. On avait convoqué une réunion, dans la matinée, à la Maison du protestantisme français, pour préparer l'importante assemblée où plusieurs orateurs devaient raconter la Conférence œcuménique de Stockholm. De loin, je vis arriver mon ami ; lentement et courbé, les bras repliés sur la poitrine, il gravit le perron, puis entra dans la salle de nos délibérations. Là, il se détendit ; quand on rédigea le programme, il déclara gaiement et sérieusement, avec une vivacité souriante : « J'espère bien qu'on

n'imprimera pas : *Prière par... le pasteur Roberty !* Une prière doit rester anonyme. » (Quand on dressait sur une carte spéciale d'invitation le tableau de nos cultes pour la Semaine Sainte, il refusait d'imprimer le nom des pasteurs chargés des méditations successives).

Après la réunion, nous sortîmes ensemble. Il me dit : « Combien je vous remercie de m'avoir écrit, à propos de mon anniversaire : Je vous fête quotidiennement dans mon cœur ! » Dans la rue, il me parla de sa santé, très brièvement. Je lui exprimai ma sympathie, puis je fis allusion à la parole apostolique sur « l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour. » A la mention de l'au-delà, son regard s'alluma soudain, il se redressa et s'écria : « Cela, c'est plus sûr que tout ! »

Le 20 novembre, avant-veille de sa mort, il m'écrivait encore : « Vous ai-je remercié pour votre dernière carte où vous me disiez que vous me célébriez dans votre âme ? Vous pensez si j'ai été touché par tant d'affection fidèle. » Puis il m'annonçait qu'il convoquait ses collègues, le lundi suivant, pour parler des affaires de la paroisse. Et il m'exhortait plaisamment à ne pas rester « invisible » ce jour-là. Il ajoutait : « *En fait d'invisibilité, c'est moi qui m'en rendrai coupable dimanche*, en ne venant pas à l'Oratoire ; je dois prêcher au *Foyer de l'âme*. Ces engagements hors paroisse me pèsent de plus en plus, car mes forces n'augmentent pas. » Ce message *in extremis* me parvint le samedi. L'écriture trahissait une fatigue telle, que j'interrompis la préparation de mon sermon du lendemain, afin d'écrire à notre collègue bien-aimé quelques lignes d'encouragement. Le dimanche matin, quand on le trouva étendu dans son cabinet de travail, ma lettre était sur son bureau, dépliée. Il reçut donc, à la minute suprême, de la part de son église, un message ultime de tendresse et de foi.

Hélas ! il avait prophétisé juste : « En fait d'invisibilité, c'est moi qui m'en rendrai coupable, dimanche... »

La Semaine Sainte approche. Méditons, pour nous y préparer ces paroles si caractéristiques, et de la manière et de l'inspiration de celui que nous pleurons.

C'était en 1899. Le peintre Eugène Burnand venait d'exposer un grave tableau : *L'Homme de douleur*. E. Roberty écrivit, dans *La Vie nouvelle* : « Que le grand artiste chrétien, si aimé de tous, me pardonne ces remarques inexactes peut-être, mais sincères, on ne se sent pas, du premier coup d'œil, en présence de Jésus, le Sei-

gneur. Il ressemble à un « saint », plutôt qu'au Maître immaculé ; le moi merveilleux qui est en lui a disparu... il est trop dépourvu de l'élément miraculeux qui constitue le mystère de sa personnalité. Il est trop simple, trop accessible à notre esprit, trop semblable à un « saint ». Je ne trouve pas d'autre mot. L'élément tragique du drame de la rédemption est absent, ou mieux, me paraît absent. »

Eugène Burnand était de croyance « orthodoxe ». Emile Roberty était un représentant du « libéralisme ». Voilà comment il savait parler du Sauveur. Cher et noble ami, une fois de plus, nous te disons : Merci !

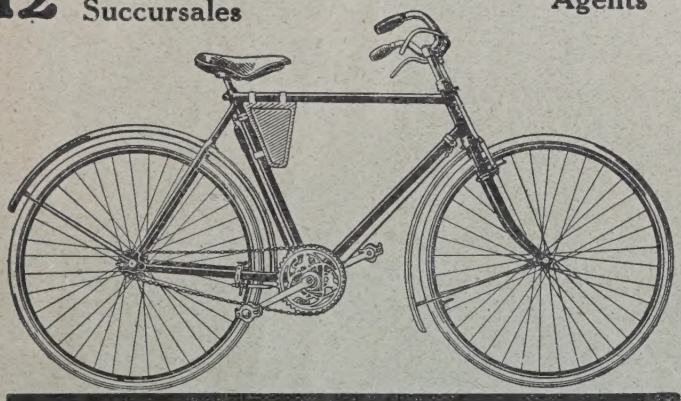
WILFRED MONOD.

Montbéliard. — Ste Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

Peugeot

10 Usines
12 Succursales

3000 Agents



BICYCLETTE

Modèle Touriste, simple, élégant et robuste,
avec une ou deux vitesses,
Machine idéale pour la route.

MOTOCYCLETTES

3 1/2 HP et 6 HP à Deux cylindres,
Avec manivelle de mise en marche,
Comportant tous les derniers perfectionnements.

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot
Direction Générale : 80, rue Danton, LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Magasin de Vente : 71, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER 33 rue de Seine, PARIS

HISTOIRE
de la
RÉFORME FRANÇAISE
des Origines à l'Edit de Nantes

par ***JOHN VIÉNOT***
Professeur honoraire de l'Université de Paris
Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français

Un volume in-4 de 500 pages, orné de gravures hors texte . . . . **50** fr.
Exemplaire sur papier Lafuma : **80** fr.; sur japon : **150** fr.

Cette **Histoire de la Rèforme** est la première qui, depuis plus de 50 ans, ait été mise ou point d'après les travaux historiques les plus récents. Elle sera suivie d'un second volume comportant l'**Histoire de la Réforme depuis l'Edlt de Nantes jusqu'à nos jours.**

RELIGION, PHILOSOPHIE :

Révétation et Connaissance. Essai sur les fondements de la connaissance religieuse, par Jean BURTON. In-8° . . . . . **12** fr.

L'Idée de Dieu chez l'enfant. Essai de psychologie appliquée à l'éducation, par Henri CLAVIER. In-8°. 2e édition revue et augmentée . . . . . **10** fr.

L'Humanité et son Chef. Essais d'apologétique et de morale chrétiennes, par Ph. BRIDEL. In-8°, 2e édition . . . . . **15** fr.

Dieu perdu et retrouvé. Réponse au cri désespéré de la conscience religieuse moderne, par RICHARD L. SWAIN. Traduction de Victor MONOD. Préface d'Eugène CHOISY, professeur à l'Université de Genève et avant-propos du traducteur. Un volume in-16° carré . . . . . **8** fr.

La Bible catholique romaine et l'Eglise catholique romaine. par Albert W. JOHNSTON. Traduit de l'anglais par G. V. Un volume in-16 carré . **7** fr. **50**

Pour le cœur et pour l'âme. Sermons par E. LACHERET (1851-1920). Avant-propos par Benjamin COUVE. Un volume in-16° . . . . . **6** fr.

Le Chemin. Courtes méditations, par Ch. GÉNÉQUAND. Un volume in-16° . **15** fr.

Les Mariages Mixtes et les Décrets modernes du Saint-Siège, leurs conditions, leurs conséquences. In-8° . . . . . **2** fr. **50**

La Pensée libre et la Religion. Vade-mecum du Libre-penseur, par Emile SAUVAGE. In-16° carré . . . . . **6** fr.

Les Contradictions de la Pensée religieuse, par Jean de SAUSSURE. In-8° . . . . . **20** fr.

Charles Henry et l'Idéalisme scientifique, par Robert MIRABAUD. Post-face de Charles HENRY, directeur du Laboratoire de Physiologie des sensations à la Sorbonne, suivie d'une notice sur ses travaux, par Victor DELFINO, Professeur à l'Université de Buenos-Ayres. In-24° . . . . . **6** fr.

La Foi, la Vie et la Pensée chrétiennes de la Société des "Amis" (Quakers). In-8° . . . . . **4** fr.

Montbéliard. — Ste Anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise.

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

CINQUANTE-HUITIÈME ANNÉE